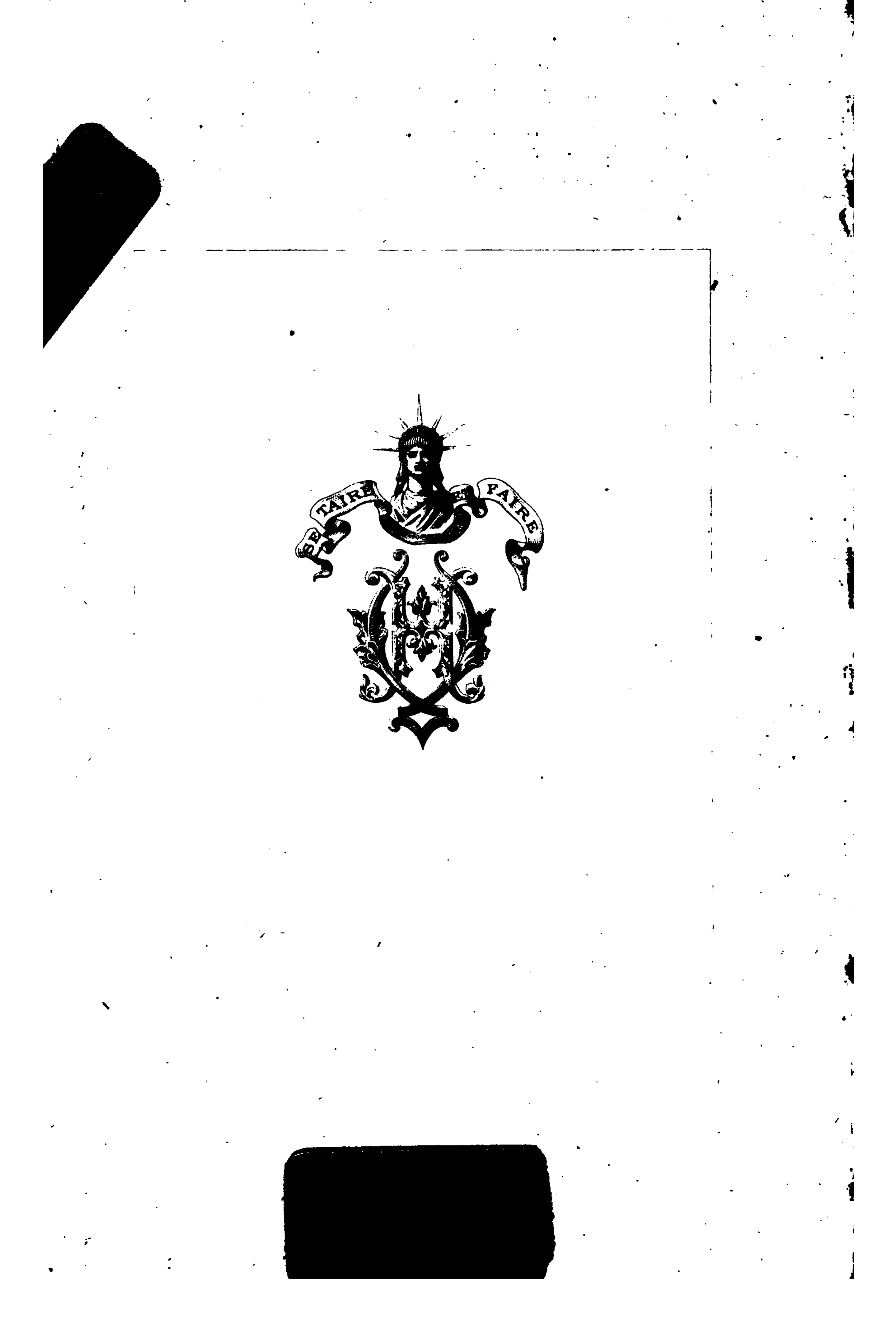

SE TAIRE ET FAIRE

DICTIONNAIRE

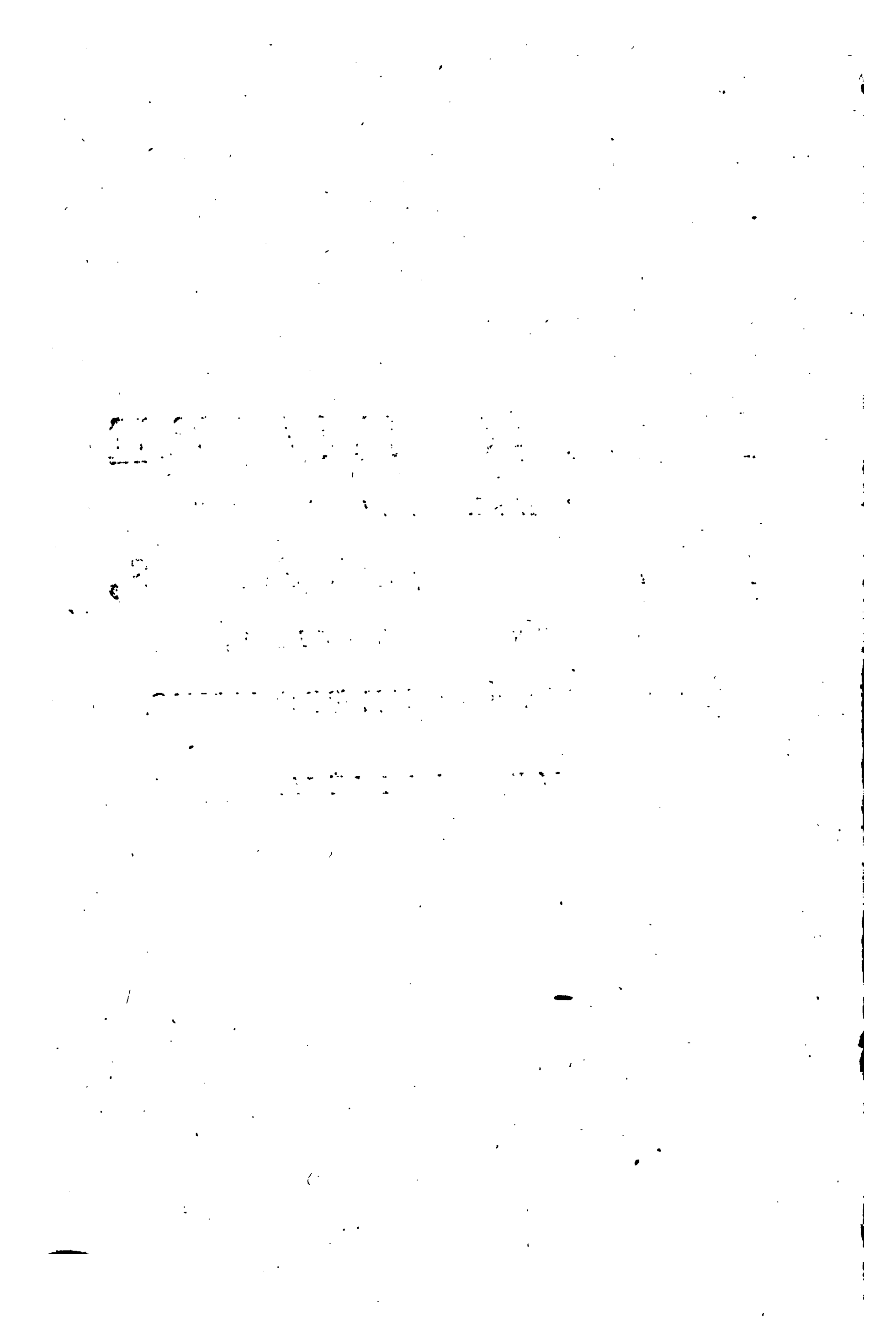
POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME SEPTIÈME.



DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

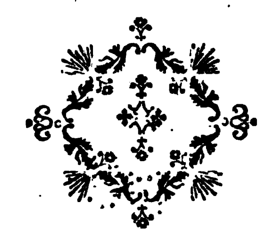
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, Professeur au Collége de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville.

TOME SEPTIÈME.



A CHÂLONS-SUR-MARNE,

Chez SENEUZE, Imprimeur du Roi, dans la Grande Rue;
Et se trouve à PARIS,
DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.
BARBOU, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.
HÉRISSANT, Fils, Libraire, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez les mêmes Libraires.

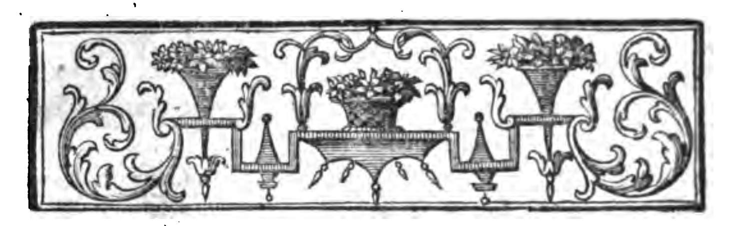
1.° Essai Historique - Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes; Ouvrage, qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition. *Broché* 1.liv. 10.s.

2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque; Ouvrage dédié à Monseigneur le Dauphin 1. *Vol. in-12. Relié* 2.liv. 10.s.

3.° Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France, lesquelles ont concouru pour le prix de différentes Académies. 1. *Vol. in-12.*

4.° Sous presse, les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples, pour servir à l'Éducation de la Jeunesse, dédié au Roi de Danemarck. 3. *Vol. in-12.* & 1. *Vol. in-4.°*

L'On vient de publier un nouveau Prospectus, concernant la Souscription de cet Ouvrage, ainsi que celle des Planches & Cartes Géographiques qui doivent l'accompagner. On en délivrera *gratis* un exemplaire à MM. les Souscripteurs. Comme on y trouve le Jugement qui a été porté de ce Dictionnaire, on l'a imprimé sur le même format, de manière qu'on pourra le faire relier avec le septième Volume ou tel autre que l'on jugera à propos.



DICTIONNAIRE POUR L'INTELLIGENCE DES AUTEURS CLASSIQUES, GRECS ET LATINS, TANT SACRÉS QUE PROFANES, CONTENANT LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.



ETHZÉTHA, *Bethzetha*, Βηζὲθ, (*a*) ville de Judée dans la tribu de Manassé. Bacchide, étant parti de Jérusalem, alla camper auprès de cette ville, & envoya prendre plusieurs de ceux, qui avoient quitté son parti, ainsi que quelques-uns du peuple, qu'il tua & fit jetter dans un grand puits.

BÉTIQUE, *Bætica*, Βαιτικὴ, (*b*) l'une des trois contrées, qui formoient l'ancienne Espagne, & qui fut ainsi nommée du fleuve Bétis. Elle avoit pour bornes, au couchant & au septentrion, la Lusitanie & une partie de la Tarragonoise; au midi, la mer de l'Océan avec le détroit d'Hercule, & au levant, la mer Baléarique.

La Bétique étoit occupée par divers peuples; sçavoir, les Turditains, les Turdules, les Bastules, surnommés *Pœni* ou Carthaginois, & les Bétices Celtes.

Les Turditains s'étendoient des

(*a*) Maccab. L. I. c. 7. v. 19.

(*b*) Strab. p. 139, 166. Plin. T. I. p. 136. & *seq*. Ptolem. L. II. c. 4. Tit. Liv. L. XXVIII. c. 2. Pomp. Mel p. 138, 139. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 133, 134.

bords de l'Océan bien avant dans les terres. Leurs villes étoient Canaca, Série, Osca, Cériana, Urium, Illipule, Sétide, Ptucci, Sala, Nébrisse, Ugie, Asta, Corticate, Lélia, Italica, Maxilue, Ucie, Carisse, Calduba, Pésule, Saguntie, Asindum, Nertobrige Contribute, Rhégine, Cursu, Mirobrige, Spolétinum, Lépa magna, Ispalis, aujourd'hui Séville, Obucole, Calicule, Oléastrum, Urbone, Bésippo, Phornacis, Arsa, Asyla, Astygis & Charmonie.

Les Turdules, du centre du païs, s'avançoient vers la Tarragonoise d'un côté, & jusqu'à la mer de l'autre, & avoient les villes suivantes : Bélon, Sétia, Ilurgis, Vogie, Calpurniane, Cécile, Baniane, Cordube, Ulie, Obulcum, Arcilacis, Détunde, Murgis, Saldube, Tuci, Sala, Balda, Ébore, Onobe, Illipula magna, Sélie, Vescis, Escone, Artigis, Calicule, Lacibis, Sacilis, Lacippo, Illibéris.

Les Bastules Carthaginois s'allongeoient sur les bords de la mer d'Ibérie. Leurs villes étoient, Menralie, Transducte, Barbésole, Carteïe, Suel, Malaca, maintenant Malaga, Manobe, Sex, Sélambine, Exoche, Abdare, Portus magnus & Bareïe.

Les Bétices Celtes habitoient au de-là de l'Anas, le long de l'Océan, jusqu'à la Lusitanie. Ptolémée leur donne ces villes, Aruces, Arunda, Curgie, Acénippo & Vame.

Il faut remarquer que les limites de la Bétique n'ont pas toujours été les mêmes; elles ont varié suivant les augmentations ou les retranchemens, qu'on y a faits, en différens tems. La Bétique, proprement dite, étoit comprise entre la Guadiana & la mer, qui est au midi, & coupée en deux par le Bétis, aujourd'hui le Guadalquivir.

Les habitans de la Bétique l'appelloient aussi Turdétanie ; d'où vient qu'on les appelloit en général Turdétains & Turdules. Il y en a qui croyent que c'étoit un même peuple ; & d'autres, que c'étoient des peuples différens. Tel est le sentiment de Polybe, qui dit que les Turdétains étoient voisins des Turdules du côté du Septentrion. Strabon assure que de son tems, on ne connoissoit plus cette distinction.

Ces peuples passoient pour les plus sçavans de tous les Espagnols. Ils apprenoient la Grammaire ; ils avoient les monumens de l'Antiquité consignés dans des écrits. Ils avoient aussi des poëmes & des régles pour la versification, depuis six mille ans, à ce qu'ils disoient. Du reste, tous les Espagnols apprenoient également la Grammaire. Mais, elle n'étoit pas la même dans tous les païs, parce que la langue varioit, selon les différens peuples. Strabon fait, en peu de mots, un grand éloge de la Bétique, lorsqu'il dit qu'à quelque partie de la terre habitée qu'on la compare, l'on n'en trouvera point qui mérite de lui être préférée, ni pour la bonté du terroir, ni pour la commodité de la mer. L'on ne sera pas étonné,

après cela, d'entendre dire à Pline, que cette province étoit la mieux cultivée, la plus fertile & la plus riante de toutes celles, qu'on distinguoit en Espagne.

Sur la fin de la République Romaine, certaines provinces ayant été assignées au Sénat & au peuple Romain, tout à la fois; d'autres, au Prince, autrement à l'Empereur, celle de la Bétique fut donnée au peuple seul. On y envoyoit un Préteur, avec un Questeur & un Lieutenant.

Il y avoit, dans la Bétique, quatre tribunaux, où l'on rendoit la justice; un à Cadis; un autre à Cordoue; le troisième étoit à Astygis, & le quatrième, à Hispar, ou Ispalis. C'étoient, sans doute, des établissemens Romains. On y comptoit, selon certains, jusqu'à cent trente-cinq villes, dont neuf étoient autant de colonies, & dix-huit, autant de municipales. Il y en avoit vingt-neuf, qui jouissoient des mêmes droits, que le Latium; six, qui étoient libres; trois, alliées; & cent vingt, qui payoient tribut. Parmi toutes ces villes, on en remarquoit quelques-unes, qui étoient dignes de mémoire.

Ce païs est représenté actuellement par le royaume de Grenade, par la province d'Andalousie, par une partie de la nouvelle Castille & par l'Estramadoure.

BÉTIS, *Betis*, *Βαῖτις*, (*a*) fleuve d'Espagne, qui, selon Pline, avoit sa source dans la forêt de Turgie, à présent Sierra-di-Alcaraz dans la province Tarragonoise, & non pas, ainsi que quelques-uns l'ont cru, vers la ville nommée Mentése autrefois, & aujourd'hui Saint Thome. Cependant, Strabon place la source du Bétis auprès de Castaon au mont Orospéde, au même endroit que celles du Tage & de l'Anas, entre lesquels il tenoit le milieu pour la profondeur. De-là il couloit au travers de l'Orétanie dans la Bétique, qui en prit le nom.

Tite-Live dit que ceux du païs l'appelloient Certis, ou, selon quelques leçons, Cirtes ou Circes. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Anciens l'appelloient aussi Tartesse. Comme il se jettoit dans la mer par deux embouchures, on prétend qu'il y eut autrefois entre ces deux embouchures une ville habitée, & appellée Tartesse, du fleuve qui l'arrosoit. Le païs s'appelloit pour la même raison Tartesside. Le Bétis se jettoit dans l'Océan Atlantique. Il étoit d'abord assez petit. Mais, il grossissoit insensiblement en recevant les eaux de plusieurs rivières, qui alloient y perdre leur nom. Il ne commençoit à être navigable qu'à Cordoue. Outre les villes de Cordoue & de Tartesse, il y en avoit plusieurs autres, dont ce fleuve baignoit les murs, comme Ispalis, Italica, Ilipa, Épora, Illiturgis & Castulo.

Ce fleuve s'appelle aujourd'hui

(*a*) Strab. p. 139, 140, 148, 162. Plin. T. I. p. 136. *&* *seq.* Hirt. de Bell. Alex. p. 735, 831. Ptolem. L. II. c. 4. Pomp. Mel. pag. 161. Tit. Liv. L. XXVIII. c. 22. Pauf. p. 378.

le Guadalquivir, qui, après avoir traversé l'Andalousie, va se décharger dans le golfe de Cadix.

BÉTIS, *Betis*, (*a*) un des eunuques de Darius, qui commandoit la garnison de Gaza, lorsqu'Alexandre arriva devant la place. Ce Commandant, brave homme & très-fidele à son maître, la défendit très-bien contre Alexandre. Il falloit absolument emporter cette ville pour entrer en Égypte; car, il n'y avoit point d'autre passage. Ainsi, ce Prince fut obligé de l'assiéger; & quoique tout l'art militaire & toute la vigueur & l'application possibles fussent employées à ce siége, il en coûta deux mois pour la prendre. Le dépit de se voir arrêté si long-tems, & deux blessures, qu'il y reçut, le portérent à traiter le Commandant & tout le reste des habitans & des soldats, avec une cruauté, que rien n'est capable d'excuser. Il fit passer dix mille hommes au fil de l'épée, & fit vendre tous les autres avec leurs femmes & leurs enfans.

Quand on lui amena Bétis, qui fut pris en vie dans le dernier assaut, couvert de glorieuses blessures, au lieu de le traiter comme sa valeur & sa fidélité le méritoient, ce jeune Prince, qui, d'ailleurs, estimoit la bravoure même dans ses ennemis, alors plein d'une joie insolente, lui dit: *Tu ne mourras pas, Bétis, comme tu l'as souhaité. Résous-toi de souffrir tous les tourmens, que la vengeance peut inventer.* Bétis, regardant le Roi d'un visage, non seulement assuré, mais fier, ne répondit rien à ces menaces. Le Roi, encore plus outré par ce silence dédaigneux: *Voyez, je vous prie*, s'écria-t-il, *cette arrogance muette. A-t-il fléchi le genoux? A-t-il dit une parole de soumission? Je vaincrai ce silence obstiné, & si je n'en tire autre chose, j'en tirerai pour le moins des gémissemens.* Enfin, sa colère se tourna en rage, ses mœurs commençant à changer avec sa fortune. Il lui fit percer les talons, y fit passer une corde, & la faisant ensuite attacher à un char, il le fit traîner ainsi au tour de la ville jusqu'à ce qu'il en mourut. Il se vantoit d'imiter en cela Achille, dont il étoit descendu, qui, selon Homère, fit la même chose au corps mort d'Hector au tour des murailles de Troye; comme si l'on devoit jamais se piquer de suivre un mauvais exemple. C'est une action barbare de côté & d'autre; mais, bien plus encore pour Alexandre, qui fit traîner Bétis tout en vie; & cela pour avoir servi fidélement & vaillamment son maître, en défendant une place, qu'il lui avoit confiée; fidélité, qui méritoit d'être admirée & récompensée même par un ennemi, plutôt que d'être punie si cruellement.

BÉTOMESTHÉM, *Betomesthem*, Βετομεσθαὶμ. Βαιτομάσθαίμ, (*b*) ville, dont il est parlé dans le livre de Judith, selon les Septante.

(*a*) Q. Curt. L. IV. c. 6. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 644. *& suiv.*

(*b*) Judith. c. 4. v. 6. c. 15. v. 4.

BÉTONIM, *Betonim*, Βοτανίμ, (*a*) ville de Judée dans la tribu de Gad. Elle se voyoit vers la frontière de cette tribu.

BETTIUS CHILON, *Bettius Chilo*, (*b*) officier, qui fut tué en Gaule par Galba. Il y a des leçons, qui portent Vettius, au lieu de Bettius.

BÉTUL, *Betul*, le même que Bétylus. *Voyez* Bétylus.

BÉTURIE, *Bæturia*, Βαιτουρία, (*c*) nom d'une contrée d'Espagne, située entre le Bétis & l'Anas. Son territoire étoit fort sec, selon Strabon, quoiqu'il fût arrosé par ces deux fleuves. Cette contrée avoit pris le nom du premier.

Pline la divise en deux parties, & en autant de peuples; les Celtes limitrophes des Lusitatiens, & les Turdules, qui habitoient la Lusitanie & la Tarragonoise. Les villes comprises dans la première partie, étoient, selon Pline, Séries, Nertobriges, Ségides, Contributes, Ucultuniacum, Laconimurges, Acinippo, Arunda, Arunce, Turobrica, Lâstiges, Alpèse, Sépone, Sérippo & autres. Celles, qui étoient dans l'autre partie de la Béturie, occupée par les Turdules, se nommoient Arsa, Mellaria, Mirobrice & Sisapone. Ces dernières étoient assez célebres.

Les habitans de la Béturie sont appellés dans Ptolémée Bétices Celtes; mais, ce Géographe ne paroît pas leur donner les mêmes bornes que Pline. Il y a aussi quelque différence par rapport aux villes.

Ceux, qui font de Béturie un nom de ville, me semblent se tromper grossièrement. Tous les Anciens n'en parlent que comme d'une contrée.

Ce nom se lit diversement. Tite-Live dit *Bæturia*; Hirtius, *Beturia*; Pline l'écrit comme Tite-Live.

On doit être prévenu que la Béturie n'étoit qu'un canton de la Bétique. On prétend que la plus grande partie de ce païs s'appelle aujourd'hui Pétroché, à cause de la quantité de pierres, qu'on y trouve. Cependant, selon d'autres, les habitans l'appellent Estramadura.

BÉTYLES, *Bætyli*, Βαίτυλοι, (*d*) sorte de pierres fabuleuses & fort célebres dans l'Antiquité. Photius, dans son extrait de la vie d'Isidore par Damascius, nous instruit, avec un détail assez circonstancié, de ce que Damascius raconte des Bétyles & de leurs prodiges, dignes, ajoûte Photius, de l'impiété de ces Philosophes payens; disons aussi, dignes de leur extravagance. Ces pierres, qu'Isidore avoit vues, aussi-bien qu'Asclépiade & le médecin Eusébe, ses amis, étoient d'une figure ronde, d'une grosseur mé-

(*a*) Josu. c. 13. v. 26.
(*b*) Tacit. Hist. L. I. c. 37.
(*c*) Strab. p. 142. Plin. T. I. p. 139, 140. Hirt. de Bell. Hisp. p. 844. Ptolem. L. II, c. 4.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. III. p. 314. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. p. 241. & *suiv.* T. VI. p. 513. & *suiv.*

diocre, & avoient des lignes gravées ſur leur ſurface. Damaſcius les appelle lettres, pour rendre la choſe plus myſtérieuſe. En effet, ces lignes, que l'on croit être préciſément ce qu'Orphée appelle rides, forment une apparence de caractères, comme on peut l'obſerver par l'inſpection même du Bétyle, qui ſe trouve au ſixième volume des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres. Le médecin Euſébe avoit un Bétyle, qu'il portoit quelquefois dans ſon ſein. D'autres fois, il le plantoit dans un trou de muraille. Il l'interrogeoit ſur tout ce qu'il vouloit ſçavoir, & il en recevoit des oracles d'une voix, qui reſſembloit à un petit ſifflement, & qu'Euſébe ſçavoit interpréter.

Selon Damaſcius, on trouvoit les Bétyles ſur le mont Liban. Ils y deſcendoient dans un globe de feu, & ils voltigeoient dans l'air. Ces deux circonſtances ne doivent pas être oubliées, non plus que la figure ronde & les lignes gravées ſur leur ſurface. Tous ces caractères ſont utiles pour découvrir quelle eſpèce de corps ſont les Bétyles dans l'Hiſtoire naturelle. Du reſte, il faut mettre, avec le don de la parole; c'eſt-à-dire, au rang du fabuleux, le mouvement ſpontanée, qu'avoit le Bétyle du médecin Euſébe. Damaſcius remarque de plus que chaque Bétyle étoit conſacré à une divinité particulière, à laquelle, pour ainſi dire, il ſervoit d'organe. Mais, il apprit de ſon maître Iſidore, que ces pierres n'étoient animées, que de certains génies mitoyens entre les bons & les mauvais. Ce diſcernement eſt du moins auſſi fin que celui du Philoſophe Héraïſcus, qui diſtinguoit par un certain mouvement intérieur, les ſtatues animées d'avec les inanimées.

Comme Iſidore & Damaſcius vivoient vers le milieu du ſixième ſiécle, il eſt ſurprenant que dans un tems, où la religion Chrétienne avoit fait de ſi grands progrès, & dans le centre de l'empire de Juſtinien, il regnât encore parmi ces reſtes de Payens, des ſuperſtitions de la nature de celles, dont nous venons de parler, & qu'elles fuſſent, pour ainſi dire, enſeignées publiquement. Ceux, qui prétendent que les oracles ceſſérent entièrement à la mort de Jeſus-Chriſt, s'ils ont connu les Bétyles, n'ont pas cru ſans doute que ces petits oracles portatifs méritaſſent attention, ou, s'ils en avoient parlé, ils n'auroient pas manqué de dire que le démon, chaſſé des temples & de ces lieux fameux, qui lui ſervoient de théatre, pour ſéduire des peuples entiers, s'étoit cantonné dans ces petites pierres comme dans ſon dernier retranchement, pour entretenir dans l'idolâtrie, quelques particuliers tels que ces miſérables Philoſophes.

Le regne des Bétyles a été fort long. Nous venons de les voir en réputation dans le milieu du ſixième ſiécle de l'Ére Chrétienne; & le prétendu Orphée les donne pour connus dès le tems de la guerre de Troye. Quoique

cet Auteur, qui voudroit se faire passer pour contemporain des derniers Troyens, n'ait vécu que du tems de Pisistrate, c'en est assez pour regarder ce qu'il dit des Bétyles, comme fondé sur une tradition déjà reçue dans la 65e. Olympiade; mais, la connoissance de ces pierres est presque aussi ancienne que le monde, si nous ajoûtons foi au témoignage de Sanchoniaton, que Philon de Byblos, son traducteur en Grec, nous donne pour un Auteur antérieur à la guerre de Troye. Il est vrai que quelques Sçavans révoquent en doute l'existence même de Sanchoniaton, & prétendent qu'il ne la doit qu'à Philon de Byblos, qui, sous ce nom, suppose son propre ouvrage; mais, quand leurs raisons prévaudroient à celles d'un homme de lettres, qui croit pouvoir défendre l'authenticité de Sanchoniaton, il suffiroit de remarquer que Philon de Byblos, Auteur du second siécle, & Phénicien lui-même, en forgeant son histoire sous le nom d'un des plus anciens de ses compatriotes, n'auroit pu donner quelque couleur à sa supposition, pour l'accréditer, qu'en ramassant des traditions, soit historiques, soit mythologiques, connues d'ailleurs, & qui n'étoient point démenties par d'autres Historiens. Ainsi, ce que l'on va citer du Sanchoniaton vrai ou faux, touchant les Bétyles, doit être regardé comme une opinion établie dans l'antiquité la plus reculée.

Eusébe, dans les fragmens, qu'il nous a conservés de cet Auteur Phénicien, dit que le dieu Cœlus inventa les Bétyles, pierres animées; le dieu Cœlus; c'est-à-dire, le Ciel. Rien ne marque mieux l'origine de ces pierres, qui, selon Damascius, descendoient de l'air dans un globe de feu. Eusébe avoit dit plus haut que Bétul étoit un des quatre enfans de ce dieu; d'où il paroît vraisemblable que Cœlus auroit donné à ces pierres le nom de son fils, pour faire honneur à sa mémoire, ou pour quelque autre raison, que nous ignorons.

Les autres anciens Auteurs, qui parlent du Bétyle, comme Priscien le Grammairien, l'auteur de l'Étymologicon & Hésychius, n'en donnent guere d'autre notion, que comme de la pierre qu'avala Saturne. Hésychius n'en dit que cela précisément; ce qui a donné occasion au proverbe contre les gens voraces : *Vous avaleriez même un Bétyle.*

Bochart prétend que Philon de Byblos, en traduisant de Sanchoniaton, Bétyles, pierres animées, trompé par la ressemblance des lettres, a pris le mot, qui, dans la langue originale, signifie animées, pour celui qui signifie ointes ou graissées. Le but de cette prétendue correction a été de rapporter toute la mythologie des Bétyles à la pierre, que Jacob arrosa d'huile. En effet, Bochart, pour établir une parfaite conformité entre les Bétyles & la pierre de Jacob, n'oublie pas de rappeller l'étymologie du mot *Bétyle*, proposée déjà par plusieurs Sçavans, qui tirent ce mot de celui

de Béthel ; nom, que Jacob donna à l'endroit, où il avoit fait ce songe mystérieux, dont l'Écriture parle, aussi-bien qu'à la pierre qui lui avoit servi de chevet pendant son sommeil, & qu'à son réveil il arrosa d'huile. Il est vrai que ce mot, qui signifie maison de Dieu, convient parfaitement à l'idée, qu'on avoit des Bétyles ; mais, cette dénomination même nous fournit un nouveau titre contre la correction de Bochart, puisque rien n'est plus conséquent, que de donner l'épithéte d'animée à une pierre, qui sert de domicile à une divinité.

Cependant, Bochart, fondé sur son étymologie, aussi-bien que sur sa prétendue correction, & la plûpart des Sçavans avec lui, n'hésitent pas à prononcer que les Payens ont emprunté leurs Bétyles, du Béthel de Jacob. Mais, quand la correction de Bochart ne seroit pas vicieuse, & que l'on admettroit l'étymologie ; quelle conformité, d'ailleurs, pourroit-on trouver entre les Bétyles & la pierre du Patriarche ? Elle paroît à peu près la même que celle, que certains Auteurs ont imaginée entre la chaîne d'or décrite par Homère & l'échelle, que Jacob vit en songe. La pierre de Jacob devoit être d'une grosseur assez considérable & d'une figure à peu près quarrée, puisqu'il la dressa en forme de colonne. Elle étoit par conséquent immobile, & ne pouvoit avoir d'autre usage que celui d'un autel. Les Bétyles, au contraire, étoient d'une grosseur très-médiocre. Leur figure étoit ronde, & ils étoient portatifs. De plus, ils avoient des canelures gravées sur leur surface ; &, selon l'opinion commune, ils descendoient du ciel ; circonstance, qu'il ne faut point perdre de vue, & par où les Bétyles sont caractérisés de manière à n'avoir rien de commun, non seulement avec la pierre de Jacob, mais encore avec toutes les autres pierres, qui servoient au culte des Payens.

Outre les pierres, appellées expressément Bétyles, ou caractérisées de la manière que nous avons observée, on en trouve dans les Auteurs, quelques autres, qui, sans être nommées, pourroient être soupçonnées de la même espèce. Les pierres, par exemple, qu'Héliogabale transporta à Rome, appellées par Lampridius, *lapides divi*, sont regardées par Saumaise comme des Bétyles ; mais, ces Bétyles n'ont d'autre titre que la correction de ce Critique, qui veut qu'on lise *vivi*, au lieu de *divi*. Saumaise, d'ailleurs, n'entend pas bien ce passage, pour n'avoir pas pris garde qu'il y manque un mot nécessaire. Tristan supplée ce mot, & se trompe en même tems, lorsqu'il prétend que les pierres en question sont celles qui étoient à Phares, ville d'Achaïe, près de la statue de Mercure ; mais, il faut abandonner les *lapides vivi* de Lampridius à des conjectures plus heureuses.

On seroit mieux fondé à faire passer pour Bétyles les pierres, que l'on consacroit dans le temple de Minerve Chalcidique à Spar-

te. Elles en avoient du moins la figure & le mouvement. Le Plutarque, auteur du livre des fleuves, dit qu'on les prenoit dans le fleuve Eurotas ; que leur figure ressembloit à celle d'un casque ; qu'au son de la trompette, elles s'élevoient sur l'eau ; & qu'au nom des Athéniens, si-tôt qu'il étoit prononcé, elles se replongeoient au fond du fleuve ; circonstances d'où elles avoient reçu le nom de ρασύθειλο. La fable de ce mouvement ridicule est manifestement tirée de l'aventure du prince Eurotas, dont il est parlé au même endroit ; & elle n'a rien de commun avec celle du mouvement spontanée des Bétyles ; mais, cette figure de casque leur convient parfaitement, ainsi qu'on peut le reconnoître par l'inspection même de la pierre, qui fut le Bétyle des Anciens.

Il y a certaines autres pierres, célebres dans la Mythologie, qui, quoiqu'elles ne soient pas de vrais Bétyles, doivent, selon M. Falconnet, en être regardées comme des espèces, par rapport à leur origine commune. Ce sont les pierres tombées du Ciel. Il ne faut pas entendre par-là les pluies de pierres si souvent rapportées parmi les prodiges, mais uniquement ces pierres singulières, qu'on croyoit envoyées du Ciel par quelque divinité, qui vouloit se manifester & être adorée sous cette figure.

Telle étoit la pierre décrite par Hérodien, adorée à Émèse, comme représentant le Soleil, dont Héliogabale, dans sa jeunesse, étoit prêtre. La pierre se voit dans plusieurs médailles de cet Empereur. On étoit déjà accoûtumé à adorer le Soleil sous cette figure. Les pierres tombées de cet astre, selon la prédiction d'Anaxagore, avoient reçu les honneurs divins à Abyde & à Potidée. M. Falconnet fait voir que parmi ces pierres, on trouve une espèce de Bétyle.

La pierre de Vénus Paphiénne étoit à peu près de la même figure que celle du Soleil à Émèse. Elle est représentée aussi sur plusieurs médailles. Les Auteurs, qui en parlent comme d'une pierre d'une espèce inconnue, ne disent pourtant pas qu'elle fût tombée du Ciel ; mais, sa figure pyramidale, comme celle du Soleil, fait croire qu'elle étoit de la même nature, aussi-bien que la pierre d'Apollon Carinus, celle de Jupiter Milichius, & peut-être beaucoup d'autres, dont M. Falconnet prouve l'affinité avec les Bétyles, selon les opinions reçues par les Anciens dans l'Histoire naturelle.

La pierre de la mere des dieux étoit d'une espèce singulière, & paroît n'avoir aucun rapport avec celles, dont on vient de parler ; mais, elle étoit tombée du Ciel. Elle étoit d'une grandeur médiocre, puisqu'elle se portoit aisément à la main. Sa couleur étoit noire. Sa figure, quoiqu'irrégulière, avoit quelque chose de symmétrisé. Au milieu de toutes ces inégalités, on trouvoit une apparence de bouche ; ce qui donna l'idée d'enchasser la pierre à l'endroit de la bouche, dans le visa-

ge de la ſtatue de la déeſſe.

Il y a encore d'autres pierres, qui, ſans porter le nom de Bétyles, n'en ſont pas moins de vrais Bétyles. Sanchoniaton, cité par Euſébe dans le même endroit, où il eſt parlé des Bétyles, dit qu'Aſtarté trouva une étoile tombée de l'air, & que l'ayant ramaſſée, elle la conſacra dans la ville de Tyr. Cette étoile, ſelon M. Falconnet, priſe à la lettre, eſt une vraie pierre du genre des Bétyles; de ſorte qu'au jugement de ce ſçavant Académicien, certaines étoiles en l'air étoient des Bétyles allumés, & ces Bétyles ſur la terre étoient des étoiles éteintes. En un mot, le Bétyle, ſuivant M. Falconnet, n'eſt autre choſe qu'une eſpèce de pierre foudre. Cette aſſertion eſt confirmée par un paſſage de Pline. *Sotacus & alia duo genera fecit Ceraunia, nigras rubenteſque, ac ſimiles eas eſſe ſecuribus; per illas quæ nigræ ſunt & rotundæ, urbes expugnari & claſſes, eaſque Betulos vocari; quæ verò longæ ſunt, Ceraunias.*

BÉTYLUS, *Betylus*, (a) fils d'Uranus & de Gé ou de la Terre, & frere de Cronos ou de Saturne. Il y en a qui croyent que ce Prince donna ſon nom aux pierres, qui ſont appellées Bétyles.

BEUDOS, *Beudos*, ville de l'Aſie mineure, qu'on ſurnommoit l'Ancienne, ſelon Tite-Live. Elle n'eſt pas connue des anciens Géographes. C'eſt pourquoi, on ne ſçauroit lui aſſigner une poſition certaine. Voici ce qu'on lit dans Tite-Live. » Manlius avec les » guides, que lui donna Séleu» cus, s'avança juſqu'à la plaine » de Métropole, & le lendemain » il campa à Dinies dans la Phry» gie, puis à Synnade. Comme » la crainte avoit chaſſé les habi» tans de toutes les villes d'alen» tour, les ſoldats chargés du » butin, qu'ils y trouvérent, » ayant fait à peine deux lieues » le jour ſuivant, s'arrêtérent à » Beudos l'ancienne, comme on » l'appelle; d'où le lendemain ils » allérent à Anabure, & le jour » d'après aux ſources de l'Alan» dre. « On peut conclure de-là que la ville de Beudos n'étoit éloignée que de deux journées des ſources de ce fleuve, & d'une journée ſeulement de la ville d'Anabure.

BEVE, *Bevus*, (b) rivière de Gréce dans la Macédoine. L'on vit les Romains campés, vers l'an 200 avant l'Ére Chrétienne, ſur les bords de cette rivière, auprès du Lycus. C'étoit de-là que l'on envoyoit des troupes, pour enlever les bleds, que les Daſſarétiens avoient ſerrés dans leurs greniers.

BEURRE, *Butyrum*, ſubſtance graſſe, onctueuſe, préparée, ou ſéparée du lait en le battant.

I. Ce n'a été que tard, que les Grecs ont eu connoiſſance du Beurre. Homère, Théocrite, Euripide & les autres Poëtes n'en font aucune mention. Cependant,

(a) Myth. par. M. l'Abb. Ban. T. I. p. 159, 163. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. VI. p. 522.

(b) Tit. Liv. L. XXXI, c. 33.

ils parlent souvent du lait & du fromage. Aristote, qui a recueilli beaucoup de choses sur le lait & le fromage, ne dit rien du tout du Beurre. On lit dans Pline, que le Beurre étoit un mets délicat chez les nations Barbares, & qui distinguoit les riches des pauvres.

Les Romains ne se servoient du Beurre qu'en remède, & jamais en aliment. Scockius observe que c'est aux Hollandois que les habitans des Indes orientales doivent la connoissance du Beurre; qu'en Espagne on ne s'en servoit de son tems qu'en médicament contre les ulcères. Et il ajoûte qu'il n'y a rien de meilleur pour blanchir les dents, que de les frotter avec du Beurre. Saint Clément d'Alexandrie remarque que les anciens Chrétiens d'Égypte brûloient du Beurre dans leurs lampes, sur leurs autels, au lieu d'huile; & les Abyssiniens, suivant Godignus, conservent cette pratique. Dans les églises Romaines, il étoit permis anciennement, pendant les fêtes de Noël, de se servir de Beurre, au lieu d'huile, à cause de la grande consommation, qui se faisoit de cette dernière dans d'autres usages.

Scockius écrivit un volume assez gros *De Butyro & aversione casei;* c'est-à-dire, *sur le Beurre & sur l'aversion du fromage.* Il y traite de l'origine & des phénomènes du Beurre. Il a recherché si le Beurre étoit connu du tems d'Abraham, & si ce n'étoit pas le mets, avec lequel il traita les Anges. Il examine comment on le préparoit chez les Scythes, d'où viennent ces différentes couleurs. Il enseigne comment il lui faut donner sa couleur naturelle, le battre, le saler, le garder, &c.

(*a*) II. Le Beurre, dans l'Écriture, se prend pour la crême, ou du Beurre liquide, comme il est presque toujours dans l'Orient. On nourrissoit les enfans de miel & de Beurre, selon le prophéte Isaïe; c'est-à-dire, de laitage, de crême & de miel, qui étoit fort commun dans la Palestine. Il y en a qui croyent que, sous le nom de *Butyrum*, dans l'Écriture, il faut entendre du fromage. Mais, Dom Calmet ne pense pas de même. D'ailleurs, les Hébreux avoient un nom particulier pour signifier le fromage, & bien différent de celui, qu'ils employoient pour marquer le Beurre ou la crême.

BÉZA, *Beza*, autrement Bésa. *Voyez* Bésa.

BÉZEC, *Bezec*, Βεζὲκ, (*b*) ville de Palestine dans la tribu de Manassé, capitale du païs d'Adonibézec. Après la mort de Josué, les enfans de Juda taillérent en piéces, auprès de Bézec, dix mille hommes d'entre les Chananéens & les Phérézéens. S'étant ensuite présentés devant la ville, ils y trouvérent Adonibézec, qu'ils combattirent. Ce Prince prit la fuite. Mais, ayant été pris, on lui coupa les extrêmités des mains & des pieds. Dans le tems que Saül

(*a*) Isaï. c. 7. v. 15, 22.

(*b*) Judic. c. 1. v. 4. *& seq.* Reg. I. c. 11. v. 8.

se préparoit à marcher au secours de ceux de Jabès en Galaad, assiégés par Naas, roi des Ammonites, il fit la revue de ses troupes à Bézec. Il se trouva dans son armée trois cens mille hommes des enfans d'Israël, & trente mille de la tribu de Juda.

On croit que cette ville étoit située vers le passage du Jourdain, qui étoit à Scythopolis, ou aux environs.

BÉZECH, *Bezech*, la même que Bézec. *Voyez* Bézec.

BÉZÉDEL, *Bezedel*, Βεζεδέλ, (*a*) village situé près d'Ascalon. Les Juifs, étant venus assiéger cette dernière ville, qu'occupoient les Romains sous la conduite d'Antoine, y furent assez malheureux, pour perdre dix-huit mille hommes en deux combats, avec Jean & Silas, deux de leurs chefs. Un autre chef, nommé Niger, Péraïte, qui étoit le troisième, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme de tête & de cœur, se retira dans la tour de Bézédel. Comme elle étoit extrêmement forte, & que le principal dessein d'Antoine étoit d'ôter à ses ennemis un aussi excellent chef qu'étoit Niger, il ne voulut pas perdre le tems à s'opiniâtrer de la forcer. Il se contenta d'y mettre le feu, & se retira avec joie, pensant que Niger n'avoit pu éviter de périr avec les autres; mais, il s'étoit jetté de la tour en bas, & étoit tombé dans une cave, où les siens le trouvérent vivant trois jours après, lorsqu'accablés de douleur, ils cherchoient son corps pour l'enterrer. Un bonheur si inespéré leur donna une joie inconcevable; & ils ne pouvoient attribuer qu'à une providence particulière de Dieu, de leur avoir ainsi conservé un Chef, dont la conduite leur étoit si nécessaire dans la suite de cette guerre.

BÉZÉTHA, *Bezetha*, (*b*) Βεζεθὰ, montagne de Jérusalem. C'étoit la plus haute de celles, qui se voyoient dans cette ville. Elle joignoit en partie la ville neuve. C'étoit la seule, qui se rencontrât à l'opposite du Temple, du côté du septentrion.

BÉZIRE, *Bezira*, (*c*) ville des Indes, dont il est fait mention dans Quinte-Curse. C'est ainsi qu'elle étoit appellée par ceux du païs. C'étoit une ville riche & peuplée. Cœnon, lieutenant d'Alexandre le Grand, fut chargé d'en faire le siége. Il y en a qui lisent Bazire.

B I.

BIA, *Bia*, Βία, (*d*) nom d'un chien de chasse, dont il est parlé dans Xénophon.

BIANOR, *Bianor*, Βιάνωρ, (*e*) Prince Troyen, qui fut tué par Agamemnon, lorsqu'il combattoit à la tête de ses troupes. Oilée, son écuyer, voulut venger sa mort; mais, il eut le même sort que son maître.

Agamemnon, après les avoir dépouillés tous deux de leurs armes & de leurs habits, les laissa

(*a*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 831, 832.
(*b*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 919.
(*c*) Q. Curt. L. 8. c. 10.
(*d*) Xenoph. p. 987.
(*e*) Homer. Iliad. L. II. v. 92. & seq.

là tous nus, montrer par la blancheur éblouissante de leurs corps, que c'étoient de jeunes guerriers, toujours nourris à l'ombre jusqu'à cette fatale journée.

BIANOR, *Bianor*, Βιάνωρ, (*a*) surnommé Œnus, étoit fils du Tibre & de la prophéteſſe Manto. Virgile lui attribue la fondation de la ville de Mantoue, qu'il nomma ainsi du nom de sa mere.

Ce Prince étoit un ancien roi d'Étrurie, dont on voyoit le tombeau sur le chemin d'Andès à Mantoue, comme Virgile nous l'apprend dans une de ses Éclogues. On élevoit aux morts des tombeaux le long des grands chemins, afin qu'ils fuſſent moins oubliés des vivans. De-là vient que dans les épitaphes, on mettoit: *Sta, viator; Abi, viator.* A la Chine, les tombeaux des gens de condition sont sur les montagnes, avec des arbres à l'entour, afin qu'ils puiſſent être apperçus de loin. Par ce moyen, on se procure une vie morale après la mort. C'est une consolation pour les vivans, d'être aſſurés qu'on pensera à eux, lorsqu'ils seront ensevelis dans la terre. Pour cette raison, & pour rendre l'idée de la mort moins affligeante, les Chinois conservent soigneusement dans leurs maisons les portraits de tous leurs ancêtres. Il y a, d'ailleurs, dans cet usage, un sentiment de piété naturelle.

BIANOR, *Bianor*, Βιάνωρ, (*b*) un des Centaures. Théſée sauta sur la croupe de ce Centaure, qui n'étoit pas accoûtumé à en porter d'autre que lui-même; & en lui preſſant les reins avec les genoux, il lui prit le poil avec la main gauche, & d'un bâton, qu'il tenoit de la droite, il lui en donna tant de coups contre le visage & sur la tête, qu'il le fit tomber mort sous lui.

BIANOR, *Bianor*, Βιάνωρ, un des premiers de la nation Acarnanienne, vivoit vers l'an 197 avant l'Ére Chrétienne. Il a été parlé de ce Bianor à l'article d'Archélaüs, autre chef de la même nation. *Voyez* Archélaüs.

BIANOR, *Bianor*, Βιάνωρ, (*c*) poëte Grec, dont Voſſius n'a point fait mention.

BIARQUE, *Biarchus*, nom d'un officier des Empereurs de Constantinople. C'étoit un intendant des vivres, comme le nom même le marque; car, il est composé de βίος, *vita*, vie, vivre, & ἀρχὸς, *princeps*, prince, chef, & il signifie celui, qui a l'administration des vivres en chef. Les Latins l'appelloient *Præfectus Annonæ.* Il est parlé de cet officier dans la lettre de Saint Jérôme à Pammachius. Sa charge se nommoit Biarchie.

BIAS, *Bias*, Βίας, (*d*) fleuve du Péloponnèse dans la Meſſénie. On croit, dit Pausanias, qu'il avoit pris son nom de Bias, fils d'Amythaon. L'embouchure de ce fleuve n'étoit pas éloignée du mont Témathie.

(*a*) Virg. Eclog. IX. v. 59, 60. Æneid. L. X. v. 198. *& seq.*

(*b*) Ovid. Metam. L. XII. p. 228.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 265.

(*d*) Pauſ. p. 280.

BIAS, *Bias*, Βίας, (*a*) un des Princes Grecs, qui allérent au siége de Troye. Il commandoit les Athéniens, avec Ménesthée, Phidas & Stichius. Il fut pere de Laogonus & de Dardanus.

BIAS, *Bias*, Βίας, (*b*) fils de Teutame, naquit à Priène, ville de l'Asie mineure dans la Carie. Il est compté au nombre de ces sept fameux personnages, auxquels les Grecs ont donné le nom de Sages. Il florissoit environ six cens ans avant l'Ére Chrétienne.

Alyatte, roi de Lydie, faisant le siége de Priène, Bias engagea ce Prince par adresse à le lever. La ville étoit fort pressée par la famine. Bias fit engraisser deux mulets, & trouva le moyen de les faire passer dans le camp ennemi. Leur embonpoint étonna le Roi; & il envoya dans la ville des députés, comme pour faire quelques propositions de paix, mais en effet pour en observer l'état. Bias avoit fait couvrir de bled de grands tas de sable. Quand les députés eurent rapporté au Roi l'abondance, où ils avoient trouvé la ville, il n'hésita plus; & ayant conclu le traité, il leva le siége.

La ville de Priène étant tombée sous la domination des Thébains, les habitans prirent la fuite, tâchant d'emporter ce qu'ils avoient de plus précieux. Bias fut le seul qui sortit les mains vuides. Ayant été interrogé, pourquoi il se retiroit sans rien emporter, il répondit, sûr qu'on ne lui ôteroit, ni sa science, ni sa vertu, qu'il emportoit tout avec soi. De son tems, quelques pêcheurs trouvérent un trépied d'or, avec cette Inscription: *Au plus sage*. On le lui porta, & il le renvoya au temple d'Apollon.

Diogène Laërce assure que Bias composa plus de deux mille vers sur l'Ionie, & qu'il expira entre les bras d'un fils de sa fille, en plaidant pour un de ses amis. Sur quoi, nous remarquerons que quelque penchant naturel qu'eût Hipponax à la médisance, il ne laissa pas de rendre justice à la vertu de Bias, & que lorsqu'il s'agissoit de louer un avocat équitable, qui défendoit avec chaleur le bon droit, il n'avoit point d'éloge plus flatteur, pour un tel homme, que de le mettre au-dessus de Bias même.

Bias disoit ordinairement: *Qu'un homme, qui ne pouvoit supporter l'infortune, étoit véritablement malheureux, & que c'est une maladie d'esprit de souhaiter des choses impossibles*. Dans un naufrage, voyant que des impies invoquoient les dieux: *Taisez-vous*, leur dit-il, *de peur qu'ils ne s'apperçoivent que vous êtes ici*. Il recommandoit sur tout de rapporter aux dieux tout le bien, qu'on pouvoit faire.

BIAS, *Bias*, Βίας, (*c*) fils

(*a*) Homer. Iliad. L. IV. v. 296. L. XIII. v. 691. L. XX. v. 460.

(*b*) Suid. T. I. p. 552. Pauf. p. 655. Strab. p. 636. Cicer. de Amicit. c. 16. Parad. I. c. 1. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 76. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 276.

(*c*) Pauf. p. 96, 116. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 188. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. pag. 97, 98.

d'Amythaon, roi de Pyles, & d'Idomène, ou, selon d'autres, d'Aglée, étoit frere de Mélampe. Il demanda en mariage Péro, fille de Nélée; mais, comme ce Prince avoit résolu de ne la donner qu'à celui, qui lui ameneroit les bœufs de Philacus, qui étoient gardés par des dogues, il trouva le moyen de les avoir avec le secours de son frere, & épousa Péro, de laquelle il eut un fils, nommé Talaüs.

Mélampe ayant rendu un service signalé à Anaxagore, roi d'Argos, ce Prince, par reconnoissance, partagea son royaume en trois parties égales, en réserva une pour lui, donna l'autre à Mélampe, & la troisième à Bias.

Bias eut cinq successeurs, qui régnérent après lui l'espace de quatre générations, jusqu'à Cyaxippe, fils d'Égialée. On dit que Bias avoit épousé en secondes noces Iphianasse, une des filles du roi Argos.

BIATORES, *Biatores*, (a) pour Viatores, sorte de bas-officiers du grand collége de Sylvain. Ils étoient destinés pour les commissions & pour les emplois les plus bas.

BIBACULUS [M. Furius], *M. Furius Bibaculus*, (b) poëte Latin, naquit à Crémone, l'an de Rome 651 ou 652, & 102 ou 103 avant J. C. Il écrivit des Annales en vers, dont Macrobe rapporte quelques fragmens. Suétone en fait aussi mention, en parlant de Valère Caton, dans le livre des illustres Grammairiens. M. Furius Bibaculus avoit composé un poëme de la guerre des Gaules, qu'Horace tourne en ridicule, dans ce vers:

Furius Hybernas cana nive conspuit Alpes.

Tacite parle du poëte Bibaculus, dont tout le monde, dit-il, lisoit les vers, malgré les outrages, qu'ils contenoient contre la mémoire des Césars.

BIBÉRIUS, *Biberius*, surnom, que les Chevaliers Romains donnérent à l'empereur Tibère, parce qu'il aimoit à boire, & qu'il aimoit fort le vin pur, que les Latins nommoient *Merum*. Au lieu de *Tiberius Nero*, qui étoit son nom, ils disoient *Biberius Mero.*

BIBÉSIE, *Bibesia*, (c) l'une des deux prétendues déesses, auxquelles on offroit quelque chose d'agréable dans les banquets. L'autre déesse s'appelloit Édésie. Les mesures étoient sous la tutele de Bibésie, & les viandes, sous la protection d'Édésie. Saint Ambroise assure que l'on alloit volontiers à ces sortes de repas de cérémonie, parce que l'on y faisoit bonne chere, que l'on s'y traitoit avec délicatesse, & que l'on y buvoit des mesures inégales; & ce Pere entend par mesures inégales, boire sans mesure. L'empereur Sévère avoit coûtume de dire que ce que l'on buvoit à ces festins, étoit mal nommé mesure,

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIII. p. 435, 436.
(b) Horat. L. II. Satyr. 5. v. 41. Tacit. Annal. L. IV. c. 34.
(c) Horat L. II. Satyr. 6. v. 68, 69.

puisque l'on y buvoit immodérément & sans mesure. *Ut festivè*, dit Élien, *Severus imperator mesuras conviviorum non rectè dici autumat, cùm sine mensura potarent.* Horace donne un autre sens à ces mots, *inæquales calices :*

Siccat inæquales calices conviva, solutus

Legibus insanis.

Les mesures ou les coupes sont inégales, lorsque celui, qui peut beaucoup boire, boit beaucoup, & que celui, qui ne peut porter la boisson, ne boit que peu ; c'est-à-dire, que personne ne devoit être contraint à boire plus qu'il ne pouvoit, ni au-dessus de ses forces. Enfin, la boisson, la quantité, que l'on pouvoit boire, & la liberté d'en user, étoient sous les auspices de la déesse Bibésie.

BIBLE, terme qui vient du Grec Βίϐλος, *Biblos*, qui signifie proprement un livre. On donne ce nom par excellence aux Saintes Écritures, que les Hébreux appellent Mikra. Ce dernier mot veut dire lecture, ou écriture.

La Bible se divise généralement en deux parties ; sçavoir, l'Ancien & le Nouveau Testament. On appelle Ancien Testament les livres, qui ont été écrits avant la naissance de Jesus-Christ, & qui contiennent, outre la loi & l'histoire des Juifs, les prédictions des Prophétes touchant le Messie, & divers livres ou traités de Morale. Le Nouveau Testament comprend les livres écrits, depuis la mort de Jesus-Christ, par ses Apôtres & ses Disciples.

Les Hébreux ne reconnoissent pour Canoniques que vingt-deux livres de la Bible. Voici l'ordre, qu'ils leur donnent.

LIVRES DE LA LOI.

1. La Génése, en Hébreu Béreschit, *In principio*, ce sont les premiers mots du livre.
2. L'Exode, en Hébreu, Véelle Schémoth, *Et hæc sunt nomina.*
3. Le Lévitique, en Hébreu, Vaiikra, *Et vocavit.*
3. Les Nombres, en Hébreu, Bammidbar, *In deserto.*
5. Le Deutéronome, en Hébreu, elle Haddébarim, *Hæc sunt verba.*
6. Josué.
7. Les Juges.
8. Le premier & le second livre de Samuël, qui n'en font qu'un chez les Hébreux.
9. Le premier & le second livre des Rois, qui n'en font non plus qu'un chez les Hébreux.

Les premiers Prophétes.

10. Isaïe.
11. Jérémie & Baruch.
12. Ézéchiel.

Les douze petits Prophétes, qui ne font qu'un seul livre.

13. Osée.
Joël.
Amos.

Abdias.

Abdias.
Nahum.
Jonas.
Michée.
Habacuc.
Sophonie.
Aggée.
Zacharie.
Malachie.
14. Les Pseaumes.
15. Les Proverbes.
16. Job.

Les Livres sacrés ou les Hagiographes.

17. Le Cantique des Cantiques.
18. L'Ecclésiaste.
19. Esther.
20. Daniël.
21. Esdras & Néhémie.
22. Les deux livres des Paralipomènes ou des Chroniques.

Les Hébreux mettent les Lamentations & le livre de Ruth après le Cantique des Cantiques.

Voici un Catalogue des Livres sacrés, selon les Hébreux. Il est tiré d'Origènes.

1. La Génèse.
2. L'Exode.
3. Le Lévitique.
4. Les Nombres.
5. Le Deutéronome.
6. Josué.
7. Les Juges & Ruth.
8. Le premier & le second livre de Samuël.
9. Le premier & le second des Regnes.
10. Le premier & le second des Paralipomènes.
11. Le premier & le second d'Esdras.
12. Les Pseaumes.
13. Les Proverbes.
14. L'Ecclésiaste.
15. Le Cantique des Cantiques.
16. Isaïe.
17. Jérémie, les Lamentations & l'Épître aux Captifs.
18. Daniël.
19. Ézéchiel.
20. Job.
21. Esther.
22. Les petits Prophétes.

Suivant la décision du Concile de Trente, l'Ancien Testament comprend les Livres suivans :

1. La Génèse.
2. L'Exode.
3. Le Lévitique.
4. Les Nombres.
5. Le Deutéronome.
6. Josué.
7. Les Juges & Ruth.
8. Le premier livre des Rois.
9. Le second livre des Rois.
10. Le troisième livre des Rois.
11. Le quatrième livre des Rois.
12. Le premier livre des Paralipomènes.
13. Le second livre des Paralipomènes.
14. Le premier livre d'Esdras.
15. Le second livre d'Esdras ou Néhémie.
16. Tobie.
17. Judith.
18. Esther.
19. Job.
20. Les Pseaumes.
21. Les Proverbes.
22. L'Ecclésiaste.
23. Le Cantique des Cantiques.
24. La Sagesse.
25. L'Ecclésiastique.

26. Isaïe.
27. Jérémie & Baruch.
28. Ézéchiel.
29. Daniël.
30. Osée.
31. Joël.
32. Amos.
33. Abdias.
34. Nahum.
35. Jonas.
36. Michée.
37. Habacuc.
38. Sophonie.
39. Aggée.
40. Zacharie.
41. Malachie.
42. Le premier livre des Maccabées.
43. Le second livre des Maccabées.

Le Nouveau Testament comprend les Livres qui suivent :

1. L'Évangile de S. Matthieu.
2. L'Évangile de Saint Marc.
3. L'Évangile de Saint Luc.
4. L'Évangile de Saint Jean.
5. Les Actes des Apôtres.
6. L'Épître de Saint Paul aux Romains.
7. La première Épître de Saint Paul aux Corinthiens.
8. La seconde Épître de Saint Paul aux mêmes.
9. L'Épître de Saint Paul aux Galates.
10. L'Épître de Saint Paul aux Éphésiens.
11. L'Épître de Saint Paul aux Philippiens.
12. L'Épître de Saint Paul aux Colossiens.
13. La première Épître de Saint Paul aux Thessaloniciens.
14. La seconde Épître de Saint Paul aux mêmes.
15. La première Épître de Saint Paul à Timothée.
16. La seconde Épître de Saint Paul au même.
17. L'Épître de Saint Paul à Tite.
18. L'Épître de Saint Paul à Philémon.
19. L'Épître de Saint Paul aux Hébreux.
20. L'Épître de Saint Jacques.
21. La première Épître de Saint Pierre.
22. La seconde Épître de Saint Pierre.
23. La première Épître de S. Jean.
24. La seconde Épître de S. Jean.
25. La troisième Épître de S. Jean.
26. L'Épître de Saint Jude.
27. L'Apocalypse de Saint Jean.

Tel est aujourd'hui le Catalogue des Écritures, reçu dans l'Église Catholique ; mais, il n'est pas admis par toutes les Sectes ou Sociétés, qui se sont séparées d'elle.

La Génèse contient l'histoire de la création du monde, la généalogie des Patriarches, la narration du Déluge, le catalogue des descendans de Noë, jusqu'à Abraham, la vie d'Abraham, de Jacob, de Joseph, & l'histoire des descendans de Jacob, jusqu'à la mort de Joseph.

Le principal sujet de l'Exode, c'est la sortie du peuple d'Israël de l'Égypte, avec tout ce qui se passa dans le désert sous la conduite de Moïse pendant 145 ans.

Le Lévitique traite des loix, des sacrifices & des cérémonies des Juifs.

Le livre des Nombres commence par le dénombrement des enfans d'Israël, sortis d'Égypte. Ce dénombrement est suivi des Loix, données au peuple d'Israël, pendant les 39 ans qu'il fut dans le désert.

Le Deutéronome; c'est-à-dire, la seconde Loi, est ainsi appellé, parce que c'est une espèce de répétition de la première Loi. Car, après que Moïse a raconté en peu de mots les principales actions du peuple d'Israël dans le désert, il répéte quantité de préceptes de la Loi. Il fut écrit le dernier des livres du Pentateuque, peu de tems avant la mort de Moïse. Ce célebre Législateur est regardé comme l'auteur de ces cinq Livres, quoique quelques Critiques en aient douté sur de legères conjectures.

Le livre de Josué contient l'histoire du peuple d'Israël, depuis la mort de Moïse, pendant dix-sept ans, ou environ, sous la conduite de Josué.

Le livre des Juges est une continuation de l'histoire des Juifs jusqu'au tems de Samson.

Le livre de Ruth donne la description d'une histoire particulière, arrivée du tems des Juges.

Le premier livre des Rois contient ce qui s'est passé sous le gouvernement des grands-prêtres Héli & Samuël, & sous le regne de Saül; & le second livre, ce qui s'est passé sous le regne de David. Les deux derniers livres des Rois présentent l'histoire du regne de Salomon, fils de David, puis celle des rois d'Israël & de Juda jusqu'à la Captivité.

Les Paralipomènes sont un Recueil de quelques circonstances, qui avoient été omises dans les livres des Rois.

Le premier livre d'Esdras, composé par celui dont il porte le nom, contient l'histoire de la délivrance des Juifs, de leur captivité & de leur rétablissement en Judée, depuis la première année de Cyrus, jusqu'à la vingtième d'Artaxerxe Longue-main. Le second livre, qui porte le nom de Néhémias, son auteur, est une suite de cette histoire jusqu'au commencement du regne de Darius, surnommé le Bâtard.

Les livres de Job, de Tobie, d'Esther, de Judith, sont les histoires particulières de ceux, ou de celles, dont ils portent le nom.

Les Pseaumes sont des Cantiques à la louange de Dieu, que David composa par l'inspiration du Saint-Esprit.

Les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques, la Sagesse & l'Ecclésiastique, sont des livres nouveaux, qu'on attribue à Salomon, quoiqu'il n'y ait que les trois premiers, qui soient certainement de lui.

Les livres des Prophétes contiennent, avec les Prophéties, plusieurs instructions morales & quelques traits d'Histoire. Il y en a quatre appellés grands Prophétes; sçavoir, Isaïe, Jérémie, avec son secrétaire Baruch, Ézéchiel & Daniël. Il y en a douze autres, qu'on appelle les douze petits Prophétes, & qui sont, suivant l'ordre chronologique, Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas,

Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie & Malachie. Le tems de ces Prophétes commence sous le regne d'Osias, & finit quelques années après la Captivité. Il a duré près de quatre cens ans.

Les deux livres des Maccabées, composés par différens Auteurs, contiennent l'histoire des Juifs sous la domination des Grecs, pendant quarante ans ou environ. Ils finissent cent trente ans avant Jesus-Christ.

On appelle Évangile, l'histoire de la vie de Jesus-Christ, notre Sauveur. Le premier des quatre Évangiles est celui de Saint Matthieu, qui écrivit en Hébreu, en faveur des Juifs; mais, l'original Hébreu est perdu. La version Grecque, que nous en avons, est très-ancienne. Saint Marc composa son Évangile à Rome avec Saint Pierre. Il a suivi Saint Matthieu en beaucoup de choses, & n'a presque fait que l'abréger. S. Luc, disciple de Saint Paul, médecin de profession, voyant que plusieurs personnes se mêloient d'écrire l'histoire de Jesus-Christ, sans en être bien informées, entreprit d'écrire son Évangile, pour faire une narration fidele de ce qui s'étoit passé. Il est aussi Auteur du livre des Actes des Apôtres, qui contient l'histoire de l'Église, depuis l'Ascension de Jesus-Christ jusqu'à la quatrième année du regne de Néron. Enfin, Saint Jean l'Évangéliste, disciple bien-aimé de Jesus-Christ, entreprit d'écrire son Évangile sur la fin de sa vie, près de cent ans après la naissance de Jesus-Christ, pour confondre l'erreur d'Ébion & de Cérinthe, qui disoient que Jesus-Christ étoit un pur homme, & rien de plus. Il a aussi écrit trois Lettres, & l'on croit que l'Apocalypse est de lui.

Il y a quatorze Épîtres de Saint Paul, qui, ayant été converti miraculeusement, fut mis au nombre des Apôtres. On a vu ci-dessus, à qui elles ont été écrites.

L'Épître de Saint Jacques est de celui, qui étoit parent de Jesus-Christ.

La première Épître de Saint Pierre est écrite de Babylone. La seconde fut écrite vers la fin de la vie de cet Apôtre.

Enfin, l'Épître de Saint Jude, frere de Saint Jacques & de Saint Simon, fils d'Alphée, fut écrite après celles de Saint Pierre.

Quant à l'Ancien Testament, il y a une grande partie des livres, qu'il contient, qui ont été reçus comme sacrés & canoniques par les Juifs & par tous les anciens Chrétiens. Mais, il y en a quelques-uns, que les Juifs n'ont pas reconnus, & que les premiers Chrétiens n'ont pas toujours reçus comme canoniques, mais qui, depuis, ont été mis par l'Église dans le canon des Livres sacrés. Ces derniers sont les livres de Tobie & de Judith, le livre de la Sagesse, l'Ecclésiastique & les deux livres des Maccabées. Quelques-uns même ont douté de l'authenticité des livres de Baruch & d'Esther.

Tous ces Livres ont été écrits en langue Hébraïque, à l'exception

de ceux, que les Juifs ne reconnoissoient point. Les anciens caractères étoient Samaritains ; mais, depuis la Captivité, on s'est servi des nouveaux caractères Chaldéens. Ils ont été traduits plusieurs fois en Grec. La Version la plus ancienne & la plus authentique est celle des Septante, dont les Apôtres mêmes se sont servis.

Pour les livres du Nouveau Testament, il y en a peu, qui n'aient été reçus pour canoniques dès le commencement de l'Église. On a douté si l'Épître aux Hébreux étoit de Saint Paul ; & l'Église de Rome n'a pas reconnu pendant quelque tems son autorité ; mais, toutes les autres Églises la recevoient. L'Épître de Saint Jude, la seconde de Saint Pierre, la deuxième & la troisième de S. Jean, ont été rejettées par quelques Anciens ; mais, elles ont toujours été estimées, & depuis on les a reçues dans le canon.

On a fort douté de l'Auteur de l'Apocalypse, & elle a été rejettée par quelques-uns des Anciens ; mais, plusieurs autres en ont fait l'apologie, & l'ont mise au rang des Livres canoniques. Et, en effet, l'Église l'a depuis reçue.

Tous les livres du Nouveau Testament ont été écrits en Grec, excepté l'Évangile de Saint Matthieu & l'Épître aux Hébreux, qu'on croit avoir été écrits en Hébreu, & peu de tems après traduits en Grec.

(a) Outre les livres de l'Ancien Testament, dont nous avons parlé, il y en a eu quelques autres, mais qui sont perdus. On les trouve seulement cités. Ces Livres sont 1.° Le livre des Justes, cité dans Josué ; 2.° Le livre des guerres du Seigneur, allégué au livre des Nombres ; 3.° Les Annales des rois de Juda & d'Israël, dont il est si souvent fait mention dans les livres des Rois & des Paralipomènes. Ces Annales avoient pour Auteurs, les Prophétes, qui vivoient dans le royaume de Juda & d'Israël. Nous n'avons aussi qu'une très-petite partie des trois mille paraboles de Salomon & de ses mille cinq Cantiques. Nous avons entièrement perdu ce qu'il avoit écrit sur les plantes, sur les animaux, sur les oiseaux, sur les poissons & sur les reptiles. L'on n'a plus l'écrit du prophéte Jérémie, par lequel il ordonna aux Captifs, qui alloient en Babylone, de prendre le feu sacré & de le cacher. L'on n'a pas non plus les préceptes, qu'il leur donna pour se garder de l'idolâtrie. Enfin, on doute que l'on ait les Lamentations, qu'il composa sur la mort de Josias, roi de Juda ; car, celles, que nous avons de ce Prophéte, paroissent avoir pour objet, la prise & la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor.

Les exemplaires de la Bible s'étant extrêmement multipliés, soit par rapport aux Textes originaux, soit par rapport aux Versions, qu'on en a faites dans la plûpart des langues mortes ou vivantes, cette division est la plus commode

(a) Numer. c. 21. v. 14. Josu. c. 10. v. 13.

pour en donner une idée nette au Lecteur. On distingue donc les Bibles, selon la langue dans laquelle elles sont écrites, en Hébraïques, Grecques, Latines, Chaldaïques, Syriaques, Arabes, Cophtes, Arméniennes, Persannes, Éthiopiennes, &c. sans parler de celles qui sont en langues vulgaires. Nous allons parler de chacune en particulier.

I.

Bibles Hébraïques.

Ces Bibles sont ou manuscrites ou imprimées. Les meilleures Bibles manuscrites sont celles, qui ont été copiées par les Juifs d'Espagne. Celles, qui l'ont été par les Juifs d'Allemagne, sont moins exactes, quoiqu'en plus grand nombre. Il est facile, dit-on, de les distinguer au coup d'œil. Les premières sont en beaux caractères bien quarrés, comme les Bibles Hébraïques de Bomberg, d'Étienne & de Plantin ; les autres, en caractères semblables à ceux de Munster & de Gryphe. M. Simon observe que les plus anciennes Bibles manuscrites n'ont pas six ou sept cens ans. Le Rabbin Ménahem, dont on a imprimé quelques ouvrages à Venise en 1618, sur les Bibles Hébraïques, en cite pourtant un grand nombre, dont l'Antiquité, à compter de son tems, remontoit déjà au de-là de six cens ans. On trouve plusieurs de ces Bibles manuscrites dans la bibliothéque du Roi & dans quelques autres de Paris.

Les manuscrits des textes Hébreux, que les Juifs font faire pour l'usage de leurs synagogues, demandent mille précautions superstitieuses. Ils doivent être écrits sur un parchemin bien net & préparé par un Juif, qui ne soit ni Apostat ni Hérétique. Il doit y avoir des couronnes sur certaines lettres. Il faut plier le parchemin en rouleau, y marquer diverses colonnes ou diverses pages fort exactement, & régler toutes les lignes, avant que de les écrire. Il faut aussi se servir d'une certaine encre, dont ils croyent que Moïse a donné la composition. Enfin, il ne faut pas que les lettres se touchent jamais. Il doit y avoir toujours entr'elles l'espace d'un fil, & entre deux lignes l'espace d'une ligne ; & toujours trente lettres, ni plus, ni moins, dans chaque ligne. On n'apporte pas toutes ces formalités ridicules pour un exemplaire destiné à un usage domestique.

Les plus anciennes Bibles Hébraïques, imprimées, sont celles, qui ont été publiées par les Juifs d'Italie, sur tout celles de Pésaro & de Bresce. Ceux de Portugal avoient commencé d'imprimer quelques parties de la Bible à Lisbonne, avant qu'on les chassât de ce royaume. On peut remarquer en général, que les meilleures Bibles Hébraïques sont celles, qui sont imprimées sous les yeux même des Juifs, si soigneux à observer jusqu'aux points & aux virgules, qu'il est impossible qu'on les surpasse en exactitude.

Au commencement du seizième siécle, Daniël Bomberg imprima plusieurs Bibles Hébraïques *in-fol.* & *in-4°.* à Venise, dont quel-

ques-unes font très-estimées des Juifs & des Chrétiens. La première fut imprimée en 1517. Elle porte le nom de son éditeur : *Felix Pratenni ;* & c'est la moins exacte. La seconde le fut en 1526. On y joignit les points des Massorettes ; les Commentaires de différens Rabbins & une préface Hébraïque de Rabbi Jacob Ben-chajim. En 1548, le même Bomberg imprima la Bible *in-folio* de ce dernier Rabbin. C'est la meilleure & la plus parfaite de toutes. Elle est distinguée de la première Bible du même éditeur, en ce qu'elle contient le Commentaire de Rabbi D. Kimchi sur les Chroniques ; ce qui n'est pas dans l'autre. Ce fut sur cette édition que Buxtorf le pere imprima à Bâle en 1618, sa Bible Hébraïque des Rabbins ; mais, il se glissa, sur tout dans le Commentaire de ceux-ci, plusieurs fautes ; car, Buxtorf altéra un assez grand nombre de leurs passages, peu favorables aux Chrétiens.

La même année parut à Venise une nouvelle édition de la Bible Rabbinique de Léon de Modène, Rabbin de cette ville, qui prétendit avoir corrigé un grand nombre de fautes, répandues dans la première édition. Mais, outre que cette Bible est fort inférieure, & pour le papier, & pour le caractère, aux autres Bibles de Venise, elle passa par les mains des Inquisiteurs, qui ne la laissérent pas en son entier, quant aux Commentaires des Rabbins.

La Bible Hébraïque de Robert Étienne est estimée pour la beauté des caractères ; mais, elle est trop infidele. Plantin a aussi imprimé à Anvers différentes Bibles Hébraïques fort belles, dont la meilleure est celle de 1566 *in*-4°. Manassé Ben-Israël, sçavant Juif Portugais, donna à Amsterdam deux éditions de la Bible en Hébreu, l'une *in*-4°. & l'autre *in*-8°. La premiere est en deux colonnes, & par-là plus commode pour le Lecteur. En 1634, Rabbi Jacob Lombroso en publia à Venise une nouvelle édition *in*-4°. avec de petites notes littérales au bas des pages, où les mots Hébreux sont expliqués par des mots Espagnols. Cette Bible est fort estimée des Juifs de Constantinople. On y a distingué dans le texte, par une petite étoile, les endroits où il faut lire le point camés par un camés hatouph ; c'est-à-dire, par un *o* & non par un *a*.

De toutes les éditions des Bibles Hébraïques *in*-8°., les plus belles & les plus correctes sont les deux de Joseph Athias, Juif d'Amsterdam ; la première de 1661, préférable pour le papier ; l'autre de 1667, plus fidele. Néanmoins, Vander Hoogt en a publié une en 1705, qui l'emporte encore sur ces deux-là. Après Athias, trois Protestans, qui sçavoient l'Hébreu, s'engagérent à revoir & à donner une Bible Hébraïque. Ces trois Protestans étoient Claudius, Jablonski & Opitius. L'édition de Claudius fut publiée à Francfort en 1677 *in*-4°. On trouve au bas des pages les différentes leçons des premières éditions ; mais, l'Auteur ne pa-

roît pas assez profond dans la manière d'accentuer, sur tout pour les livres de Poësie ; & d'ailleurs, cette édition n'ayant pas été faite sous ses yeux, fourmille de fautes. Celle de Jablonski parut à Berlin *in*-4°. en 1699. L'impression en étoit fort nette, & les caractères, très-beaux. Mais, quoique l'Auteur prétendît s'être servi de l'édition d'Athias & de celle de Claudius, plusieurs Critiques trouvérent néanmoins la sienne trop ressemblante à l'édition *in*-4°. de Bomberg, pour ne pas le soupçonner de l'avoir suivie peut-être trop servilement. Celle d'Opitius fut aussi imprimée *in*-4°. à Keil en 1709; mais, la beauté du papier ne répondoit pas à celle des caractères. D'ailleurs, l'Éditeur ne fit usage que de manuscrits Allemans, négligeant trop ceux, qui sont en France; défaut, qui lui étoit commun avec Claudius & Jablonski. Ces Bibles ont pourtant cet avantage, qu'outre les divisions, soit générales, soit particulières, en *paraskes* & *pemkim*, selon la manière des Juifs, elles ont encore les divisions en chapitres & en versets, suivant la méthode des Chrétiens, aussi-bien que les *keri ketib*, ou différentes façons de lire, & les sommaires en Latin.

La petite Bible *in*-16 de Robert Étienne est fort estimée pour la beauté du caractère. On doit observer qu'il y en a une autre édition à Génève, qui lui est pareille, excepté que l'impression en est mauvaise, & le Texte moins correct. On peut ajoûter à ce catalogue quelques autres Bibles Hébraïques sans points *in*-8°. & *in*-4°., fort estimées des Juifs, non qu'elles soient plus exactes, mais parce que la petitesse du volume les leur rend plus commodes dans leurs synagogues & dans leurs écoles. Il y en a deux éditions de cette sorte; l'une de Plantin *in*-8°., à deux colonnes ; & l'autre *in*-24 imprimée par Raphalingius à Leyde, en 1610. On en trouve aussi une édition d'Amsterdam en grands caractères, par Laurent en 1631 ; & une autre *in*-12 de Francfort, en 1694, avec une préface de Leusden. Mais, elle est pleine de fautes.

I I.

Bibles Grecques des Septante.

Pour ce qui concerne la Version Grecque des Septante, on peut consulter l'article du mot *Septante.* Nous nous bornerons ici à ce qui regarde les diverses éditions des Bibles Grecques.

Le nombre de Bibles, que l'on a publiées en Grec, peut être réduit à trois ou quatre classes; sçavoir, celle de Complute ou d'Alcala de Hénarès, celle de Venise, celle de Rome & celle d'Oxford. La première parut en 1515 par les ordres du cardinal Ximénès, & fut insérée dans la Bible Polyglotte, qu'on appelle ordinairement la Bible de Complute. Cette édition n'est pas exacte, parce qu'en plusieurs endroits, on y a changé la version des Septante, pour se conformer au texte Hébreu. On l'a cependant imprimée dans la Polyglotte d'Anvers, dans

celle de Paris & dans l'*in*-4°., connu ſous le nom de Bible de Vatable.

La ſeconde Bible Grecque eſt celle de Veniſe, qui parut en 1518, où le texte Grec des Septante a été réimprimé conformément à ce qu'il étoit dans le manuſcrit. Cette édition eſt pleine de fautes de Copiſtes, mais aiſées à corriger. On l'a réimprimée à Strasbourg, à Bâle, à Francfort & en d'autres lieux, en l'altérant toutefois en quelques endroits pour ſuivre le texte Hébreu. La plus commode de ces Bibles eſt celle de Francfort, à laquelle on a ajoûté de courtes Scholies, dont l'Auteur ne s'eſt pas nommé, mais qu'on attribue à Junius. Elles ſervent à marquer les différentes interprétations des anciens traducteurs Grecs.

La troiſième Bible Grecque eſt celle de Rome en 1587, dans laquelle on a inſéré des Scholies, tirées de manuſcrits Grecs des bibliothéques de Rome, & recueillies par Pierre Morin. Cette belle édition fut réimprimée à Paris, en 1628, par le P. Morin de l'Oratoire, qui y joignit l'ancienne verſion Latine de Nobilius, laquelle, dans l'édition de Rome, étoit imprimée ſéparément avec les Commentaires. L'édition Grecque de Rome ſe trouve dans la Polyglotte de Londres; & on y a ajoûté en marge les différentes leçons, tirées du manuſcrit d'Alexandrie. On l'a auſſi donnée en Angleterre *in*-4°. & *in*-12, avec quelques changemens. Bos l'a encore publiée en 1709 à Francker, avec toutes les différentes leçons, qu'il a pu recouvrer.

Enfin, la quatrième Bible Grecque eſt celle, qu'on a faite en Angleterre d'après un exemplaire très-ancien, connu ſous le nom de manuſcrit d'Alexandrie, parce qu'il avoit été envoyé de cette ville. Elle fut commencée à Oxford par le docteur Grabe en 1707. Dans cette Bible, le manuſcrit d'Alexandrie n'eſt pas imprimé tel qu'il étoit, mais tel qu'on a cru qu'il devoit être; c'eſt-à-dire, qu'on l'a changé aux endroits, qui ont paru être des fautes de Copiſtes, & que l'on a auſſi changé les mots, qui étoient de différens dialectes. Quelques-uns ont applaudi à cette liberté; d'autres l'ont condamnée, prétendant que le manuſcrit étoit exact, & que les conjectures ou les diverſes leçons avoient été rejettées dans les notes, dont il étoit accompagné.

I I I.

Bibles Chaldéennes.

Les Bibles Chaldéennes ne ſont autre choſe que des gloſes ou des expoſitions, que les Juifs ont faites, lorſqu'ils parloient la langue Chaldaïque. Ils les nomment Targumim, ou les Paraphraſes, parce qu'en effet, ce ne ſont point de pures verſions de l'Écriture. Les meilleures ſont celle d'Onkelos, qui n'eſt que ſur le Pentateuque, & celle de Jonathan ſur tous les livres, que les Juifs appellent Prophétes; c'eſt-à-dire, ſur Joſué, les Juges, les livres des Rois, les grands & les petits Prophétes. Les autres paraphraſes

Chaldéennes ſont la plûpart remplies de fables. On les a inſérées dans la grande Bible Hébraïque de Veniſe & de Bâle ; mais, on les lit plus aiſément dans les Polyglottes, où l'on a mis à côté la traduction Latine.

I V.

Bibles Syriaques.

Les Syriens ont en leur langue une traduction de l'Ancien Teſtament, faite ſur l'Hébreu, qu'ils donnent pour très-ancienne. Ils prétendent qu'une grande partie de cette Verſion fut faite du tems de Salomon, & l'autre du tems d'Abgare roi d'Édeſſe. Hiram, roi de Tyr & ami de Salomon, pria, diſent-ils, ce Prince de communiquer aux Syriens l'uſage des lettres & de l'écriture, & de leur traduire en Syriaque tous les Livres ſacrés des Hébreux, qui exiſtoient alors ; ſçavoir, le Pentateuque, Joſué, les Juges, Ruth, les deux premiers livres des Rois, les Pſeaumes, les Proverbes, l'Eccléſiaſte, le Cantique des Cantiques & Job. Salomon accorda volontiers à Hiram la grace, qu'il lui demandoit ; & depuis le regne de ce Prince juſqu'au tems de Jeſus-Chriſt, les Syriens n'eurent point d'autres livres de l'Écriture, que ceux que nous venons de nommer. Mais, depuis la prédication de Saint Thadée, différent de l'Apôtre de même nom, qui leur fut envoyé après l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt, ils reçurent tous les autres livres de l'Écriture, qui furent alors traduits en Syriaque par les ſoins d'Abgare, roi d'Édeſſe, qui embraſſa le Chriſtianiſme, après avoir connu Jeſus-Chriſt, même avant ſa Paſſion. Voilà quelle eſt la tradition des Maronites au ſujet de leur verſion de l'Écriture, faite ſur l'Hébreu. Mais, on regarde comme fabuleux tout ce qu'ils avancent touchant leur Verſion, faite du tems d'Hiram & de Salomon. On ne convient pas même que la traduction Syriaque, que nous connoiſſons, ſoit du tems d'Abgare ; quoiqu'on avoue qu'elle eſt très-ancienne, puiſque les Peres Grecs la citent aſſez ſouvent. On ne ſçait point qui en eſt l'Auteur, ni en quel tems préciſément elle a été faite.

Pocok cite une verſion Syriaque, faite par un certain Thomas d'Héraclée ; mais, il avoue qu'avant ce Thomas, il y en avoit une beaucoup plus ancienne. M. l'abbé Renaudot dit que ce Thomas étoit évêque d'Héraclée, de la ſecte des Jacobites, ou de Dioſcore ; & qu'étant venu en Égypte, il travailla à confronter les Bibles Syriaques ſur les exemplaires anciens, qui ſe conſervoient dans le monaſtère de Saint Antoine ; de ſorte que depuis ce tems-là, on collationne & on corrige tous les Livres ſacrés des Syriens ſur cette édition de Thomas d'Héraclée, qui paſſe pour la plus correcte & la plus exacte de toutes ; mais, on n'a aucune preuve qu'il ait jamais compoſé de traduction de ſon chef.

Outre cette ancienne verſion Syriaque faite ſur l'Hébreu, qui eſt imprimée dans les Polyglottes de Paris & d'Angleter-

re, les Syriens en ont encore une autre faite sur le Grec. On n'en connoît pas distinctement l'origine. Masius dit qu'il avoit en main le Deutéronome, Josué, les Juges, les Rois, les Paralipomènes, Esdras, Judith & Tobie, traduits sur le Grec, l'an de Jesus-Christ 615., d'après les exemplaires Grecs, corrigés par Origènes, où on avoit mis, avec une diligence incroyable, les obéles & les astériqués de ce Pere. Mais, cette Version, dont parle Masius n'a jamais paru; & on ne peut même s'empêcher de former quelque doute sur cela, quand on considére l'extrême différence des langues Grecque & Syriaque, & l'impossibilité de mettre toutes les obéles & les astériques d'Origènes, dans une langue, où l'on ne trouve ni les articles, ni les autres particules, qui sont dans la langue Grecque. On connoît une version Syriaque, faite sur le Grec, & on sçait qu'elle est d'un auteur nommé Mar-Abba.

Jean Albert Widmanstadius, en 1562, fit imprimer à Vienne en Autriche tout le Nouveau Testament en très-beaux caractères Syriaques; & cette version a été insérée dans la Bible de Philippe II, avec la traduction Latine. Gabriël Sionite a publié aussi à Paris en 1525 une très belle édition des Pseaumes en Syriaque, avec une version Latine.

V.

Bibles Latines.

La version Latine de la Bible est fort ancienne; mais, elle ne passe pas le commencement du Christianisme. Les Juifs, qui demeuroient dans l'empire Romain, ne s'avisérent pas de mettre l'Ancien Testament en Latin, parce qu'ils entendoient tous le Grec ou l'Hébreu. D'ailleurs, comme ils étoient venus d'Asie, ou de Gréce, le Grec étoit très-connu parmi eux. Mais, dès l'origine du Christianisme, plusieurs Payens, qui ne sçavoient que la langue Latine, ayant embrassé la foi de Jesus-Christ, on fut obligé de leur procurer une version de l'Écriture en cette langue. Les Auteurs, qui y ont travaillé, ne sont pas connus; & la manière, dont ils ont traduit le Grec en Latin, fait juger, ou qu'eux-mêmes ne possédoient pas toute la finesse de la langue Latine, ou que ceux pour qui ils travailloient, étoient des gens grossiers, simples & sans lettres. En effet, il y en eut beaucoup de ce cette sorte, dès l'origine du Christianisme; & il n'y avoit guere que ceux-là, qui eussent besoin d'une traduction Latine; car, les personnes de condition, ceux qui avoient étudié, & qui tenoient quelque rang dans le monde, sçavoient le Grec, & n'alloient pas consulter les Traducteurs. De plus, les premiers Chrétiens, en général, méprisoient les charmes de l'éloquence mondaine; ils cherchoient le solide & le vrai; & dans les Livres saints, de quoi s'édifier & devenir meilleurs, & non pas de quoi se divertir & de quoi s'amuser par la beauté des paroles & l'arrangement du discours.

La première verſion Latine de l'Ancien Teſtament fut faite ſur le Grec des Septante, qui étoit le ſeul, qui fût connu par les Traducteurs Latins. On ne ſongea à traduire l'Ancien Teſtament ſur l'Hébreu, que du tems de Saint Jérôme. Entre pluſieurs éditions Latines, qui eurent cours avant Saint Jérôme, on diſtingue toujours l'ancienne ou l'Italique, comme étant la plus claire & la plus littérale. Mais, depuis que Saint Jérôme eut achevé ſa traduction ſur l'Hébreu, toute l'Égliſe Latine inſenſiblement abandonna l'ancienne Italique, pour adopter celle de ce Pere, qui eſt aujourd'hui dans nos Bibles imprimées & manuſcrites. L'ancienne Italique ne ſe trouve plus entière en aucun endroit que l'on ſçache; mais, on en a conſervé quelques morceaux dans nos Bibles ordinaires; par exemple, le Pſeautier, le livre de la Sageſſe, l'Eccléſiaſtique, les additions de Daniël & du livre d'Eſther, Baruch, les Maccabées & l'Épître de Jérémie. Quant au Nouveau Teſtament, le même Saint Jérôme le traduiſit entièrement ſur le Grec; & c'eſt ſa Verſion, dont l'Égliſe ſe ſert aujourd'hui. Cette Verſion a été déclarée authentique dans le Concile de Trente. On la connoît ſous le nom de Vulgate.

Quoique le nombre des Bibles Latines ſoit fort grand, on peut cependant réduire toutes ces Bibles à trois claſſes; ſçavoir, la Bible ancienne ou l'Italique, traduite du Grec des Septante; la Vulgate, traduite du texte Hébreu par Saint Jérôme; & les nouvelles verſions Latines, faites auſſi ſur l'Hébreu dans le ſeizième ſiécle. Il ne reſte de la Bible Italique, que les livres, que nous venons de marquer, avec des fragmens épars dans les écrits des Peres, d'où Nobilius a tâché de la tirer toute entière; projet, qui a été exécuté par le P. Sabbathier, Bénédictin.

Il y a eu une multitude d'éditions différentes de la Vulgate. Le cardinal Ximénès en fit inſérer, dans la Bible de Complute, une qui eſt altérée & corrigée en pluſieurs endroits. La meilleure édition de la Vulgate de Robert Étienne eſt celle de 1540, réimprimée en 1545, où l'on trouve en marge les différentes leçons des divers manuſcrits, dont il avoit pu avoir connoiſſance. Les Docteurs de Louvain l'ont revue, & y ont ajoûté de nouvelles leçons, inconnues à Robert Étienne. Leur meilleure édition eſt celle, qui contient à la fin les notes critiques de François Lucas de Bruges. Toutes ces corrections de la Bible Latine furent faites avant le tems de Sixte V & de Clément VIII, depuis leſquels perſonne n'a oſé faire aucun changement au texte de la Vulgate, ſi ce n'eſt dans des Commentaires & des notes ſéparées. Les corrections de Clément VIII, en 1592, ſont celles, que l'on ſuit dans toute l'Égliſe Catholique. De deux réformations que ce Pontiſe a faites, on s'en eſt toujours tenu à la première. Ce fut d'après celle-là que Plantin donna ſon édition; & toutes les au-

tres furent faites d'après l'édition de Plantin; de forte que les Bibles communes font d'après les corrections de Clément VIII.

On trouve un très-grand nombre de Bibles Latines de la troisième classe, faites depuis deux siécles, & comprenant les versions des originaux des Livres sacrés. La première est celle de Sanctez Pagninus, Dominicain. Elle fut imprimée à Lyon *in*-4°. en 1528. Elle est fort estimée des Juifs. L'Auteur la perfectionna; & l'on en fit à Lyon une belle édition *in-folio* en 1542, avec des Scholies sous le nom de *Michaël Villanovanus*, auteur de ces Scholies, que M. Chambers croit être Michel Servet, brûlé depuis à Génève. Servet prit ce nom., parce qu'il étoit né à Villa-Neueva en Arragon. Ceux de Zurich donnérent aussi une édition *in*-4°. de la Bible de Pagninus; & Robert Étienne la réimprima *in-folio*, avec la Vulgate en 1557. On en trouve encore une version de 1586 en quatre colonnes, sous le nom de Vatable, qu'on a insérée dans la Bible en quatre langues, de l'édition de Hambourg. On range aussi au nombre des Bibles Latines la version de Pagninus, corrigée,ou plutôt rendue littérale, par Arias Montanus, avec l'approbation des Docteurs de Louvain, insérée par ordre de Philippe II dans la Polyglotte de Complûte, & ensuite dans celle de Londres. Il y en a eu différentes éditions *in-folio*, *in*-4°. & *in*-8°. auxquelles on a ajoûté le texte Hébreu de l'Ancien Testament, & le Grec du Nouveau. La meilleure est celle de 1571 *in-folio*.

Depuis la réformation, les Protestans ont aussi donné plusieurs versions Latines de la Bible. Les plus estimées parmi eux sont celles de Munster, de Léon Juda, de Castalion & de Trémellius. Les trois dernières ont été souvent réimprimées. Celle de Castalion l'emporte pour la beauté du Latin., que quelques Critiques trouvent pourtant trop affecté. Sa meilleure édition est celle de 1573. La version de Léon Juda, corrigée par les Théologiens de Salamanque, a été jointe à l'ancienne édition publiée par Robert Étienne, avec des notes de Vatable. Celles de Junius & de Trémellius sont préférées, sur tout par les Calvinistes, & il y en a un très-grand nombre d'éditions.

On pourroit ajoûter, pour quatrième classe des Bibles Latines, comprenant l'édition de la Vulgate, corrigée sur les originaux, la Bible d'Isidore Clarius ou Clario, Écrivain Catholique & Évêque de Fuligno dans l'Ombrie. Cet Auteur, peu content des corrections de l'ancien Latin, a réformé cette dernière traduction aux endroits, qu'il a cru mal rendus. Son ouvrage, imprimé à Venise en 1542, fut d'abord mis à l'Index, ensuite permis & réimprimé à Venise en 1564, à l'exception de la préface & des prolégomènes. Plusieurs Protestans ont suivi cette méthode. André & Luc Osiander, entre autres, ont publié chacun une nouvelle édition de la Vulgate, corrigée sur les originaux.

V I.

Bibles Arabes.

On remarque qu'il y a deux versions Arabes de l'Ancien Testament, usitées chez les Chrétiens d'Orient. L'une est en usage dans l'Église d'Antioche ; & l'autre, dans celle d'Alexandrie. Il faut y joindre les Églises, qui dépendent de ces deux principales Métropoles d'Orient. Cornélius à Lapide croyoit avoir découvert des exemplaires de l'une & de l'autre dans la bibliothéque du grand duc de Toscane. M. l'abbé Renaudot assure que l'Église d'Alexandrie se sert, dans son Office, de la langue Grecque & de la version des Septante ; & qu'on employe seulement dans le particulier une version Arabe, faite sur les Septante. L'Église Cophte du même païs se sert, dans l'Office public, de la langue Cophte, quoiqu'elle ne soit plus entendue dans l'Égypte. Les Grecs d'Antioche, ou les Syriens Melchites, qui suivent le rit des Grecs, font l'Office & administrent tous les Sacremens en Grec ; mais, les Syriens Jacobites ou Nestoriens emploient dans leur Office public la version Syriaque, & dans le particulier une version Arabe faite sur le Syriaque, & par conséquent assez approchante de l'Hébreu, duquel la version Syriaque elle-même a été traduite. M. l'abbé Renaudot observe que quoique les Syriens aient aussi une version Syriaque, faite sur le Grec, ils ne s'en servent jamais, ni dans leur Office, ni dans leurs questions de Théologie.

Outre la version Arabe, traduite du Syriaque, il y en a une autre traduite du Grec des Septante par Hareth, fils de Sénan. La diversité, qui se remarque entre les différens exemplaires de cette Version, est si grande, qu'il est impossible de la concilier. L'usage de cette Version n'est pas général dans l'Orient. Il est borné à quelques Églises de Melchites, ou de Grecs orthodoxes, qui font l'Office en Grec, & qui, dans le particulier, lisent l'Écriture en Arabe d'après la version des Septante. Les Cophtes ont aussi une version Arabe de la Bible, qui a été faite ou sur le Grec, ou sur le Cophte même, traduit du Grec ; la chose paroissant encore douteuse à M. l'abbé Renaudot.

Les versions Arabes, imprimées dans les Polyglottes de Paris & de Londres, n'ont rien de commun avec les traductions Arabes, qui sont en usage dans l'Orient ; & ce qu'il y a de particulier, c'est qu'aucune Église Orientale ne doit reconnoître sa Version dans celles, dont nous venons de parler. La version Arabe du Pentateuque, imprimée dans les Polyglottes, est prise du fond de celle, que Saadias Gaon, Juif d'Égypte, avoit faite en faveur de ses confreres sur le texte Hébreu. Mais, les Chrétiens l'ayant interpolée & ajustée à leur usage particulier, Gabriël Sionite, qui présida à l'édition de l'Arabe des Polyglottes de Paris, se servit de cette version ainsi altérée & in-

terpolée. Les autres livres de l'Écriture sont pris, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; & les versions Arabes sont faites, partie sur le Grec, partie sur le Syriaque. Car, ceux, qui ont eu soin de cette édition, ne se sont point mis en peine d'en faire une exacte critique, & de l'examiner avec attention. De cette manière, ces versions Arabes ne sont d'aucune autorité parmi les Chrétiens d'Orient.

Les Juifs ont aussi diverses traductions Arabes de la Bible, dont on trouve quelques-unes dans les bibliothéques; mais, elles ne sont pas fort anciennes, & elles n'ont par elles-mêmes aucune autorité. Les unes sont écrites en caractères Arabes; & les autres, en caraçtères Hébreux. Celle de Saadias Gaon est peut-être la meilleure de celles, qui sont faites sur l'Hébreu; mais, il faudroit l'avoir entière & dans sa pureté.

V I I.

Bibles Cophtes.

On prétend que le mot *Cophte* est formé de celui d'*Ægyptus*, *Aiguptos* en Grec. Quoiqu'il en soit, les Bibles Cophtes, ce sont les traductions faites en langue Égyptienne. Les Sçavans conviennent que ces Versions ont été faites sur le Grec des Septante, & qu'elles expriment à la lettre le sens de ces Interprétes. M. l'abbé Renaudot remarque, à ce sujet, une chose assez particulière; c'est que les Égyptiens ont été si exacts à conserver l'ancienne version Grecque des Septante, dont leur Église d'Alexandrie s'est servie dès le commencement, qu'ils n'ont pas voulu profiter des travaux d'Origènes & des autres, qui ont travaillé à confronter la version Grecque avec le texte Hébreu. On lit même dans la vie de Démétrius, archevêque d'Alexandrie, qu'Origènes avoit anéanti les anciennes prophéties, qui regardoient le Messie, & qu'il s'étoit retiré chez les Juifs, après avoir été excommunié par son Évêque.

On ne convient pas de l'antiquité des versions Cophtes. Quelques-uns croyent que dès le commencement du Christianisme, il y avoit une traduction de l'Écriture en cette langue, faite par Saint Marc en faveur des Chrétiens, qui n'entendoient pas le Grec. Saint Athanase nous apprend que Saint Antoine, qui ne sçavoit que le Cophte, ayant un jour entendu lire ces mots dans l'Église: *Allez, vendez, ce que vous avez, & donnez-le aux pauvres*, prit cela pour lui, & résolut sur le champ de le mettre en pratique. On conclut de ce passage, qu'il y avoit donc dès-lors une traduction de la Bible en Cophte ou en Égyptien, que l'on lisoit publiquement dans l'Église. Mais, d'autres pensent que Saint Antoine entendit ces paroles de la bouche du Prêtre, qui expliquoit en Cophte, ce qu'il avoit lu en Grec dans l'Office public; car, il est certain que dès le commencement, la Liturgie se célébroit en Grec dans l'Égypte, comme le montrent encore certaines parties

de l'Office, qui se récitent en Grec. Cependant, on célébra d'assez bonne heure la Liturgie en Cophte dans la haute Égypte, pendant qu'on continuoit à la célébrer en Grec à Alexandrie & dans la basse Égypte.

Quoiqu'il en soit, on ignore le commencement de la version Cophte. On ignore aussi si celle, que nous avons aujourd'hui, est la même, que l'on croit avoir été en usage dès le tems de Saint Antoine & dans les siécles suivans. On voit dans les Conciles d'Éphése & de Chalcédoine, quelques Évêques qui signent en Cophte, ne sçachant pas écrire en Grec. On voit également plusieurs Abbés & plusieurs Solitaires, qui ne sçavoient que le Cophte. Il n'est pas vraisemblable que ces Évêques & ces Religieux eussent vécu sans lire & sans expliquer les Écritures. Il devoit en conséquence y en avoir dès-lors une traduction Cophte. Mais, comme on l'a dit, on doute si celle, que nous avons aujourd'hui, est cette ancienne Bible Cophte, ou si elle est plus récente. Dom Calmet croiroit plus volontiers que c'est l'ancienne; car, pourquoi en faire une nouvelle, quand on en a déjà une autre? Si on avoit travaillé à une version Cophte depuis les septième & huitième siécles, on en connoîtroit apparemment l'Auteur, & on en sçauroit l'époque; mais, comme on ne sçait ni l'un ni l'autre, il est très-probable que celle, qui nous reste, est la même que l'ancienne.

La langue Cophte, dans laquelle est faite la Version, dont nous parlons, est la langue Cophte primitive, du moins pour le fond; mais, elle est mêlée de beaucoup de mots & de manières de parler, imitées du Grec. Le caractère même est imité du Grec. Quoique le Cophte ne soit plus usité en Égypte, & que le peuple n'entende plus cette langue, on ne laisse pas de célébrer la Liturgie en Cophte; mais, on explique l'Épître & l'Évangile en Arabe, qui est la langue vulgaire du païs.

VIII.

Bibles Éthiopiennes.

Les Éthiopiens ont une traduction de la Bible en leur langue. Cette traduction a été faite sur le Grec des Septante, ou sur le Cophte, ou sur l'Arabe, qui sont pris eux-mêmes du Grec des Septante. On remarque que cette Version a un rapport très-sensible avec le manuscrit Alexandrin. L'ordre des Chapitres, les inscriptions des Pseaumes & tout le reste, s'y rencontrent de même.

Les Éthiopiens attribuent leur version de l'Écriture à Salama, qu'on croit être le même que Frumentius, Apôtre d'Éthiopie, envoyé en ce païs par Saint Athanase. Le Martyrologe des Abyssins la lui attribue; mais, d'autres croyent que c'est l'ouvrage des premiers Apôtres de cette Nation, & qu'elle a été faite sur l'Arabe. On trouve dans les livres des Éthiopiens, certains vers, qui font mention de cette Version de la Bible, faite sur l'Arabe.

Mais,

Mais, M. l'abbé Renaudot & M. Simon soûtiennent que la version Éthiopienne, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, est faite sur le Cophte. C'est pourquoi, la version Cophte ayant été faite sur les Septante & sur d'anciens exemplaires conformes au manuscrit Alexandrin, il n'est pas étonnant que l'on remarque tant de conformité entre la version Éthiopienne & celle des Septante de ce manuscrit. Il est certain d'ailleurs que, depuis la domination des Mahométans en Égypte, l'Eglise d'Éthiopie a toujours été soumise à l'Eglise des Jacobites d'Égypte. On ne doit donc pas trouver étrange qu'elle en ait pris le texte des Écritures, sur lequel elle a fait sa traduction Éthiopienne.

I X.

Bibles Arméniennes.

On connoît une ancienne version Arménienne de la Bible, faite sur le Grec des Septante. Selon Grégoire, évêque d'Alexandrie, qui vivoit l'an 620, S. Chrysostôme étant en exil à Cucuse, ville d'Arménie, & y ayant trouvé quelques personnes, qui entendoient le Grec, les engagea à traduire le Nouveau Testament & le Pseautier en Arménien pour l'usage du peuple. Mais, on doute de la vérité de ce fait & de la sincérité de Grégoire d'Alexandrie, que Photius accuse d'avoir quelquefois avancé des faits contre la vérité de l'Histoire.

On prétend que les premières traductions de la Bible en Arménien, que l'on ait vues, sont du tems de l'empereur Arcade & de S. Jean Chrysostôme. Ce furent trois sçavans Arméniens, qui s'y employérent; sçavoir, Moïse surnommé le Grammairien, David le Philosophe & Mampréus. Ils traduisirent du Grec en Arménien la plûpart des Livres de l'Écriture, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. D'autres en attribuent l'honneur au Saint abbé Mesrope, aidé de deux de ses disciples, Jean & Joseph, du tems de Théodose le jeune. On cite un fragment Grec, qui porte que, du tems de Théodose le Grand & de Bahram, roi d'Arménie, qui vivoit vers l'an 380, quelques-uns firent une traduction des Pseaumes en Arménien; ce qui ne fut point approuvé de Théodose, qui se plaignit que l'on eût abandonné la tradition, que les Arméniens avoient reçue de Grégoire leur Apôtre. Mais, ce récit est fort douteux. Les Orientaux ne sont pas toujours fort exacts ni fort scrupuleux en fait d'Histoire.

On dit aussi que Barthélemi le Petit & Jean l'Ange, de l'ordre des Freres Précheurs, avec deux Arméniens, nommés Jacques & Jean, firent une traduction du Latin, en Arménien, de toute la Bible, l'an de J. C. 1316. Mais, on révoque encore en doute ce fait, qui n'est attesté par aucun Auteur ancien.

Les Arméniens, en 1666, firent imprimer à Amsterdam une Bible en leur langue, par les soins d'un évêque Arménien, qui présida à cette édition. Elle fut faite

sur le Grec des Septante; mais, elle ne fut pas du goût des Arméniens. On en imprima encore une autre à Anvers en 1670, par les soins de Théodore Pétréus. Le Nouveau Testament fut imprimé séparément, en 1668 & en 1698.

X.

Bibles Persannes.

Nous avons plusieurs versions Persannes, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, faites par divers Auteurs, la plûpart inconnus, qui en ont fait les uns une partie, les autres une autre. Mais, on n'en a aucune, qui soit toute entière d'un seul Auteur, & reconnue pour authentique de tous ceux, qui se servent de la langue Persanne. Entre celles, qui se voyent dans les Bibliothéques, les unes sont en caractères Hébreux; & les autres, en caractères Persans. La plûpart sont encore manuscrites.

Il y a une version des Pseaumes en Persan par un Carme, nommé le pere Jean. Il y en a encore une autre du même Livre, faite d'après le Latin par des peres Jésuites. On trouve aussi les Évangiles en Persan, copiés en 1388, sur un plus ancien original. Valton a fait imprimer dans les Polyglottes de Londres, les Évangiles en Persan traduits sur le Syriaque, par un Chrétien Perse, nommé Simon, fils de Joseph, qui vivoit l'an 1341. Valton donna cette version comme la plus ancienne & la meilleure de toutes celles, que l'on connût en cette langue. Welochus, en 1657, fit imprimer une version Persanne de l'Évangile, qui est différente de celle de Simon, fils de Joseph. Mais, elle est faite sur le Grec, aussi-bien que celles, qu'on a imprimées dans les Polyglottes de Londres, excepté cependant la version du Pentateuque, qui a été faite sur l'Hébreu par un Juif, nommé Jacob, fils de Joseph de Tavas.

X I.

Bibles Turques.

Il y a quelques traductions manuscrites de l'Écriture en langue Turque. Jean Vugnadius fit traduire toute la Bible en cette langue, comme le dit M. de Thou sous l'an 1565. Albert Bobavins, Renégat Polonois, nommé, depuis son abjuration, Alibeg, fit aussi une version de l'Écriture en Turc, à la priere de Livénus Varnérius. Nous ne connoissons rien d'imprimé en cette langue sur l'Ancien Testament; mais, on imprima à Londres, en 1666, une version du Nouveau Testament en langue Turque, qui est différente de l'Arabe pur & du Persan.

X I I.

Bibles Georgiennes.

Il existe une version de la Bible en l'ancienne langue des Georgiens; mais, comme cette langue n'est entendue aujourd'hui que de peu de personnes, & que le peuple du païs est extrêmement ignorant, on ne trouve presque personne qui la lise, ni qui l'entende. Il faut seulement excepter quelques femmes, qui en sçavent

par cœur quelques histoires de l'Évangile.

X I I I.

Bibles Gothiques.

On croit généralement qu'Ulphilas ou Gulphilas, évêque des Goths qui habitoient dans la Mésie, & qui vivoit dans le septième siécle, fit une version de la Bible entière pour ses compatriotes, à l'exception toutefois des Livres des Rois, qu'il ne voulut pas mettre entre les mains de cette Nation belliqueuse par elle même, craignant que les guerres & les combats, dont il y est fait mention, ne l'excitassent à avoir toujours les armes à la main, & à justifier cette conduite par l'exemple des anciens Hébreux. Quoiqu'il en soit, on n'a plus rien de cette ancienne version que les quatre Évangelistes, qui furent imprimés *in*-4.° à Dordrecht en 1665, d'après un très-ancien manuscrit.

X I V.

Bibles Samaritaines.

Les Samaritains ne reçoivent que les cinq Livres de Moïse, qu'ils lisent en Hébreu, aussi-bien que les Juifs, ne différant d'eux que pour les caractères, comme S. Jérôme l'a remarqué. Le Pere Morin de l'Oratoire a fait imprimer le premier ce Pentateuque Hébreu des Samaritains, avec une version, qu'on appelle Samaritaine, quoiqu'elle soit dans une langue, qui est presque la même que la langue Chaldaïque. On trouve l'une & l'autre dans la grande Bible de le Jai, ou le Geai, & dans la Polyglotte d'Angleterre. Les Samaritains ont, outre cela, une version Arabe du Pentateuque, qui n'a point été imprimée, & qui est même fort rare. On en trouve deux exemplaires dans la Bibliothéque du Roi. L'Auteur se nomme Abusaïd. Il a ajoûté quelques notes littérales, qu'on voit à la marge. Ils ont aussi l'histoire de Josué; mais, ils ne la regardent pas comme un Livre canonique; & elle ne convient pas avec le véritable Livre de Josué, qui fait une partie de l'Écriture Sainte.

X V.

Bibles Françoises.

Après avoir parlé des versions de la Bible en anciennes Langues, & de leur différentes éditions, il convient de dire un mot des versions du même Livre en Langues vulgaires. Nous commencerons par nos versions Françoises, sur lesquelles nous ne croyons pas cependant devoir nous étendre beaucoup, parce qu'il y a quantité d'Ouvrages imprimés sur cette matière, que l'on pourra consulter, si l'on veut s'en instruire à fond.

La première Bible Françoise, dont on ait une connoissance distincte & certaine, est celle de Pierre de Vaux, chef & auteur des Vaudois, qui vivoit, vers l'an 1160. Nous ignorons s'il s'en trouve encore quelques exemplaires dans les anciennes Bibliothéques.

Innocent III, écrivant à Bertrand, évêque de Metz, témoigne que plusieurs personnes laïques,

poussées du desir de lire les Écritures, avoient fait traduire en François les Évangiles, les Épîtres de S. Paul, le Pseautier, les Morales de Job & plusieurs autres Livres. Cette épître d'Innocent III est de l'an 1200.

Plusieurs nouveaux Écrivains ont attribué à Nicolas Oresme une ancienne traduction Françoise de la Bible; mais, le P. le Long soûtient qu'Oresme n'est point du tout auteur de la Bible traduite en François sous Charles V, roi de France; mais, que c'est Raoul de Presle, qui avoit reçu ordre du Roi d'y travailler, comme il le marque expressément dans son Épître dédicatoire à ce Prince, surnommé le Sage. Cette traduction fut faite vers l'an 1380; & par conséquent elle est postérieure à celle de Guiard des Moulins, qui fut achevée en 1294, comme il le dit lui-même dans son prologue. Cette traduction se trouve en manuscrit dans plusieurs Bibliothéques. Guiard des Moulins déclare qu'il a inséré dans le texte de sa Bible plusieurs apostilles & plusieurs remarques, tirées de l'Histoire Scholastique de Pierre le Mangeur; & qu'il y a omis différentes choses, qu'il n'étoit pas néceffaire de traduire, comme des détails de généalogies & choses pareilles. Cette Bible de Guiard des Moulins a été imprimée plus d'une fois sous ce titre: *Bible Historiale* ou *Historiée.*

Outre ces versions, qui comprennent toute la Bible, il y en a d'autres anciennes de quelques parties de l'Écriture, comme du Pseautier ou du Nouveau Testament. On en trouvera la liste, dans la Bibliothéque sacrée du P. le Long.

Guillaume le Menard fit imprimer, vers l'an 1484, une Bible Françoise, suivant la version Latine de Pierre le Mangeur. Peut-être n'est-ce que celle de Guiard des Moulins, retouchée & rhabillée. Jean de Bely fit aussi une revision de la Bible de Guiard des Moulins sous le regne de Charles VIII. Jacques le Fevre d'Étaples traduisit de Latin en François toute la Bible, & la fit imprimer à Paris en 1528. Le Nouveau Testament avoit été imprimé en 1523, & le Pseautier, en 1525. Cette Bible a été réimprimée plusieurs fois depuis en différens endroits du Royaume.

Les Docteurs de Louvain, ayant traduit la Bible de Latin en François, par l'ordre de l'empereur Charles V, la firent imprimer à Louvain en 1550. Le privilege de Charles V est de 1546; & cette Bible a été souvent imprimée. On a reproché aux docteurs de Louvain de n'avoir fait autre chose dans leur traduction, que copier presque par tout, & corriger en quelques endroits la version de Génève faite par Olivétan. Mais, M. Simon remarque que dès l'an 1530, ou plutôt 1534, Martin l'Empereur avoit imprimé à Anvers une Bible Françoise de la traduction de Nicolas de Leuse, docteur de Louvain; & que cette Bible est la même pour le fond, que celle qui parut quelques années après, sous le nom des Doc-

teurs de Louvain, imprimée principalement par les soins du même Nicolas de Leuse, qui avoit travaillé à la première traduction. Ce fut sur cette version de Leuse, qu'Olivétan lui-même fit la sienne, qu'on imprima à Génève en 1535.

René Bénoît publiá à Paris en 1566, une Bible Françoise avec des notes marginales sur certains endroits difficiles. Cette édition fut censurée par la Faculté de Théologie de Paris en 1567, comme n'étant autre que la version de Génève, que René Bénoît croyoit avoir suffisamment purgée, mais que l'on trouva encore toute pleine de fautes. Le P. Véron, dans sa préface du Nouveau Testament, qu'il avoit traduit en François; avance que les versions Françoises, qui parurent ensuite sous le nom de Pierre Frizon & de Pierre de Besse, ne sont autres que celle de René Bénoît, ou plutôt celle de Génève.

Jacques Corbin fit imprimer en 1643 une Bible Françoise, qu'il avoit traduite par l'ordre de Louis XIII; mais, on la trouve trop barbare & trop servilement attachée au texte Latin, dont elle imitoit jusqu'au tour & aux manières de parler. Le cardinal de Richelieu avoit commencé à faire travailler à une nouvelle traduction de la Bible en François; mais, la mort ayant prévenu ce Cardinal, l'ouvrage ne fut point exécuté. Michel de Maroles, ayant traduit la Bible en François & y ayant joint des notes d'Isaac la Peirere, en avoit déjà fait imprimer jusqu'au vingt-troisième chapitre du Lévitique, avec privilége du Roi, lorsque l'impression en fut arrêtée tout d'un coup par M. le Chancelier Séguier, vers l'an 1671. Dom Calmet assure qu'il en a vu des feuilles imprimées dans la Bibliothéque du Roi, & que le public n'a rien perdu à cette suppression.

M. le Maître de Sacy ayant fait imprimer en 1672 sa version de la Bible, avec des explications du sens littéral & spirituel, cet Ouvrage fut reçu avec de grands applaudissemens & un succès merveilleux. Depuis ce tems-là, on y a fait beaucoup de corrections; & on l'a imprimée très-souvent en différentes formes. Celui, qui a procuré l'édition de Broncart en 1701, l'a revue & corrigée en plusieurs endroits.

Quant aux Nouveaux Testamens, qui ont été imprimés à part & par des Auteurs particuliers; entre ceux qui ont fait le plus de bruit, on met celui du P. Amelotte de l'Oratoire, composé par l'ordre de quelques Prélats de France, & imprimé avec des notes, dans les années 1666, 1667 & 1670; sçavoir, les Évangiles & les Actes en 1666, les Épîtres de S. Paul en 1667, & les Épîtres Canoniques avec l'Apocalypse en 1670. L'Auteur, dans sa préface, dit que, pour rendre sa traduction plus parfaite, & pour s'assurer que le texte Latin de la Vulgate est très-conforme aux plus anciens originaux Grecs, il a fait chercher dans toutes les Bibliothéques de l'Europe les plus anciens manus-

crits qui y fussent, & dont quelques-uns sont de douze ou treize cens ans; qu'il en a fait des extraits, qu'il a eu en main vingt manuscrits de France, tous ceux de la Bibliothéque Vaticane & des autres Bibliothéques d'Italie, seize manuscrits d'Espagne, sans compter ceux, dont le cardinal Ximénès s'est servi dans son édition de la Bible Polyglotte de Complute; enfin, qu'il s'est servi de plusieurs manuscrits d'Angleterre & des Païs septentrionaux, ainsi que de quelques autres, que l'on a trouvés dans la Gréce. Mais, quand on examine de près les notes du P Amelotte; on remarque qu'à l'exception de trois ou quatre manuscrits, qu'il a consultés, & qui n'ont pas plus de quatre ou cinq cens ans d'antiquité, il n'a produit aucune variété de leçons tant soit peu considérable, qui n'ait déjà paru, soit dans la Bible Polyglotte de Londres, ou ailleurs. Lorsqu'on l'a pressé sur cela, il n'a pas fait difficulté d'avouer que tout ce qu'il en avoit dit, n'étoit qu'une espèce de figure de discours, qu'il avoit employée, pour donner un certain relief à son Ouvrage.

Le Nouveau Testament de Mons, qui fut imprimé en 1665, avec la permission de M. l'Archevêque de Cambrai & le privilége du roi d'Espagne, a fait tant de bruit, qu'il mérite une attention particulière. Le premier Auteur de cet Ouvrage est M. le Maître, qui traduisit en François les quatre Evangiles. M. Antoine Arnaud & M. le Maître de Sacy y firent beaucoup de corrections. M. le Maître de Sacy en composa la préface, aidé de M. Nicole & de M. Claude de Sainte Marthe. Mais, M. Arnaud seul est désigné dans le privilége, qui porte que la traduction est l'ouvrage d'un Docteur de Sorbonne. Le manuscrit de la main de M. le Maître, avec des corrections à la marge de la main de M. Arnaud & de M. le Maître de Sacy, fut donné à M. Toynard par un des Elzévirs, qui l'avoient imprimé; car, quoiqu'on lise au frontispice, qu'il a été imprimé à Mons chez Gaspard Migeot, il est certain qu'il n'y en eut jamais aucune édition faite à Mons. Ce fut M. de Cambout, abbé de Pont-Château, qui alla exprès à Amsterdam, pour l'y faire imprimer par les Elzévirs.

Ce Livre a souffert de grandes contradictions, qui ne sont point de notre sujet. Il fut condamné par les Papes Clément IX en 1668, & Innocent XI en 1679, & par divers Évêques de France en différens tems. Cela n'a pas empêché qu'il ne s'en soit fait une infinité d'éditions, & que la plûpart de ceux, qui, depuis ce tems-là, se sont appliqués à traduire le Nouveau Testament en François, ne se soient servis de cette version, comme d'un fond, sur lequel ils ont travaillé, & qu'ils ont essayé de corriger & de purger de tout ce qui n'étoit pas de leur goût, & qui avoit pu lui attirer la censure des Papes & des Évêques. Car, la version, qui est dans la Bible de M. de Sacy, celle qui accompagne les réflexions du P. Quesnel, & celle qui est dans le Nouveau Tes-

tament de M. Huré, ne sont autres, quant au fond, que la version de Mons, que l'on a retouchée & corrigée dans tous les endroits, qui avoient fait de la peine aux Censeurs.

M. Antoine Godeau, évêque de Vence, fit imprimer à Paris en 1668, une version du Nouveau Testament, qu'il avoit faite; mais, elle n'est proprement ni une version littérale, ni une paraphrase. Elle tient le milieu entre les deux, & ajoûte au texte, certains mots, qui en expliquent le sens.

Le Nouveau Testament François, que M. Simon publia en 1702 à Trévoux, avec des notes littérales & critiques sur les endroits difficiles, fut condamné par les évêques de Paris & de Meaux, qui en défendirent l'usage dans leurs diocèses en 1702 & 1703.

Le P. Bouhours, Jésuite, publia à Paris, en 1697, la version du Nouveau Testament, qu'il avoit composée conjointement avec ses confrères, les PP. Michel Tellier & Pierre Besnier. Pendant l'impression de cet Ouvrage, M. l'archevêque de Paris nomma des réviseurs, pour l'examiner & pour le corriger. La version en est ordinairement un peu dure & obscure, parce que l'on a voulu s'attacher trop scrupuleusement au texte Latin, qu'on traduisoit. Le P. Lallemant Jésuite a adopté cette traduction dans ses explications du Nouveau Testament.

On connoît encore une version Françoise du Nouveau Testament par le P. D. Jean Martianay, imprimée à Paris en 1712, avec des notes & des explications littérales, que l'Auteur dit avoir tirées uniquement des pures sources de l'Écriture. Enfin, M. l'abbé Fleury avoit fait une traduction Françoise du Nouveau Testament, qui n'a point été imprimée.

X V I.

Bibles Françoises, traduites par les Protestans.

La première Bible Françoise, donnée par les Protestans, est celle de Robert Pierre Olivétan, imprimée à Génève en 1[illegible], & réimprimée souvent depuis avec des corrections de Jean Calvin & de quelques autres. Mais, les premières éditions d'Olivétan furent très-défectueuses, parce que l'Auteur ne parloit pas bien François, & qu'il ne sçavoit pas les langues originales de l'Ancien ni du Nouveau Testament. On prétend même que cette version d'Olivétan n'est autre chose que la Bible de Nicolas de Leuse, docteur de Louvain, imprimée à Anvers par Martin l'Empereur en 1534. Et en effet, quand on les compare ensemble, on s'apperçoit qu'elles ne diffèrent que dans les lieux, où Olivétan a cru devoir abandonner la Vulgate, pour s'attacher à l'Hébreu de l'Ancien Testament, traduit par Pagnin, & au Grec du Nouveau, traduit par Erasme. Ainsi, il étoit aisé à Olivétan de se vanter d'avoir traduit, dans l'espace d'un an, toute la Bible en François; l'Ancien Testament sur l'Hébreu, & le Nouveau Testament sur le Grec.

Sébastien Castalion, ou Châ-

teillon, fit imprimer à Basle en 1555, une traduction Françoise de l'Ancien Testament sur l'Hébreu, & du Nouveau Testament sur le Grec; mais, cette traduction n'eut aucun succès, & ne fit point d'honneur à son Auteur, parce qu'il ne sçavoit point le François. Il se rendit ridicule par des manières de parler, entièrement éloignées du bel usage de cette Langue. Par exemple, au lieu de *transgresser*, il met *très-passer*; au lieu de *circoncision*, il dit *rognement*; & ainsi du reste.

Jean Diodati donna une Bible Françoise, traduite sur le Grec & l'Hébreu, avec des notes de sa façon, imprimée à Génève en 1644. Les prétendus Réformés l'approuvérent fort; & ils s'en servent encore autant & peut-être plus volontiers que de celle d'Olivétan, si souvent retouchée & pour le sens, & pour les expressions, par les plus habiles Théologiens Protestans. Mais, on n'approuve pas la méthode de Jean Diodati, parce qu'il n'est pas assez attaché à la lettre; & que pour se rendre plus intelligible à tout le monde, il paraphrase plutôt le texte, qu'il ne le traduit; & qu'il insere souvent des mots dans sa traduction, pour lui donner une plus grande clarté.

On assure que M. Charles le Céné & M. le Clerc ont aussi composé l'un & l'autre une version entière de la Bible; mais, ni l'une ni l'autre n'ont pas encore paru, dit Dom Calmet.

Quant au Nouveau Testament, imprimé à part, par les soins des auteurs Protestans, une des principales versions de ce Livre, c'est celle de Jean le Fevre d'Étaples, retouchée & accommodée à l'usage des Eglises prétendues réformées du Piémont, & imprimée en 1534. Le Nouveau Testament, traduit en François par Pierre Dolet, parut avant l'an 1545, qui est l'année où l'Auteur fut brûlé. Jean Daillé le fils & Valentin Conrart avoient fait imprimer à Paris en 1671, un Nouveau Testament François, compilé des versions de Mons & du P. Amelotte; mais à peine l'édition fut-elle achevée, qu'elle fut entièrement supprimée. M. Jean le Clerc fit aussi imprimer à Amsterdam chez de Lorme en 1703, un Nouveau Testament François, avec des notes tirées pour la plûpart de Grotius & d'Hammond. Cette édition fut défendue en Hollande, par les États Généraux, & en Prusse par l'ordre du Consistoire de Berlin.

XVII.

Bibles Italiennes.

La version de la Bible en Italien par Nicolas Malerme ou Malherbe, moine Bénédictin de l'ordre des Camaldules, est la première qui ait paru par les soins des Catholiques. Elle fut imprimée à Venise en 1471, au mois d'Août. Il en parut une autre sous le nom du même Auteur, la même année, au mois d'Octobre, toute différente de la première, pour l'Ancien Testament, mais presque la même pour le Nouveau Testament. On n'y trouve ni le nom de l'Imprimeur, ni le lieu de l'impression. La Bible Italienne de N. Ma-

lerme a été imprimée plusieurs fois en Italie. Elle est faite sur la version de la Vulgate.

Antoine Brucioli en fit une autre de l'Ancien Testament sur l'Hébreu, & du Nouveau sur le Grec. Cette nouvelle version Italienne fut imprimée à Venise en 1532; mais, elle fut mise au nombre des Livres défendus, par le Concile de Trente. Le nouveau Testament de cette version avoit été imprimé dès l'an 1530. Sontes Marmochinus retoucha la version de Brucioli, & la fit imprimer comme une nouvelle traduction à Venise en 1538; & on en a fait depuis plus d'une édition.

Grégoire Léti assure que Sixte V. fit faire une traduction Italienne de toute la Bible, en 1590; mais qu'il la supprima sur les remontrances du roi d'Espagne, Philippe II & des Cardinaux. Le même Auteur prétend que l'on trouve encore des exemplaires de cette version dans la Bibliothéque du Grand duc de Toscane, ainsi que dans la Bibliothéque Ambrosienne de Milan & dans celle de Génève. Mais, on soûtient que ce récit est faux; qu'il n'y eut jamais de pareille version; & qu'on ne voit en aucune Bibliothéque des exemplaires d'une Bible Italienne, qui ait été publiée par les ordres de de Sixte V.

Les Calvinistes ont aussi leurs Bibles Italiennes. On imprima à Génève en 1562, une Bible Italienne à leur usage, traduite sur l'Hébreu, pour l'Ancien Testament, & sur le Grec pour le Nouveau Testament. C'est la traduction d'Antoine Brucioli, retouchée & beaucoup plus pure & plus élégante. Le Nouveau Testament est plutôt pris de l'édition de Fabius Tudesque, faite en 1560, que de celle de Brucioli.

Jean Diodati donna d'abord en 1607, puis en 1641, une édition de la Bible en Italien, selon la même méthode, qu'il avoit suivie dans sa version Françoise; c'est-à-dire, qu'il est plutôt paraphraste que traducteur. Son nouveau Testament parut séparément à Génève en 1608, & à Amsterdam & à Harlem en 1665. Maxime Théophile fit aussi imprimer à Lyon en 1551, le Nouveau Testament traduit en Italien, & dédié à François de Médicis, duc de Toscane.

Les Juifs d'Italie n'ont point de version entière de la Bible en Italien, parce que les Inquisiteurs de la foi n'ont jamais voulu leur permettre d'en imprimer. Léon de Modène, pour suppléer en quelque sorte à ce qui leur manque à cet égard, publia en 1612, un Dictionnaire Hébreu-Italien, dans lequel il explique en Italien tous les endroits les plus difficiles de la Bible. C'est pourquoi, cet Ouvrage peut tenir lieu d'une traduction entière de la Bible en Italien.

XVIII.

Bibles Espagnoles.

Une chose, qui paroît d'abord digne de remarque, c'est que Jacques Premier, roi d'Arragon, qui mourut en 1276, fit une Constitution, qui ordonne que quiconque

aura les Livres de l'Ancien & du Nouveau Testament en langue Romance ou en langue vulgaire du païs, & ne les apportera pas à l'Évêque du lieu pour être brûlés, sera tenu pour suspect d'hérésie, soit qu'il soit Laïc ou Clerc. Ces Livres étoient apparemment de la traduction des Albigeois.

Alphonse, roi de Castille, fit traduire en Castillan les Livres de l'Écriture, si l'on en croit Mariana. Gesnère dit que Jean II, roi de Léon & de Castille, fit aussi traduire en sa langue les Saintes Écritures. Il ajoûte que ces Livres existent encore. On trouve en effet des traductions Espagnoles manuscrites de diverses parties de la Bible dans différentes Bibliothéques; mais, on n'en dit pas les Auteurs.

La première Bible Espagnole, imprimée, que l'on connoisse, est celle, dont parle Cyprien de Valère, & qu'il dit avoir été publiée vers l'an 1500. Cet Écrivain assure même qu'il l'avoit lue. On n'en connoît pas l'Auteur; mais, on croit qu'il vivoit vers l'an 1420, & qu'il traduisit toute la Bible en Espagnol, tel qu'on le parle dans le royaume de Valence. Le même Cyprien de Valére fit imprimer à Amsterdam en 1602, la Bible, qu'il avoit traduite en Espagnol sur l'Hébreu, & qui n'est autre que la Bible de Cassiodore de Reyna, Calviniste, qu'il retoucha, & qu'il publia sous son nom. Ce dernier avoit donné sa traduction de la Bible en Espagnol sur l'Hébreu de la version de Pagnin en 1569. L'impression en fut faite à Basle. François Enzinas, autrement Driander, publia à Anvers en 1543, le Nouveau Testament en Espagnol traduit sur le Grec, & le dédia à l'empereur Charles V.

Les Juifs d'Espagne ont à leur usage l'Ancien Testament en Espagnol, traduit sur l'Hébreu. Gilbert Voëtius & après lui Henri Hottinger prétendent que David Kimchi, fameux Rabbin, qui vivoit au treizième siécle, avoit fait une version Espagnole de la Bible. Mais, on révoque en doute ce fait, & on ne connoît pas cette version, à moins que ce ne soit celle; dont le Pentateuque fut imprimé à Constantinople en caractères Hébreux, l'an 1566.

La première Bible Espagnole, qui ait paru, est celle qui fut imprimée à Ferrare en 1553, en caractères Gothiques, dédiée à Hercule d'Est, duc de Ferrare & avec son privilége. Le Pentateuque de cette édition est presqu'entièrement semblable à celui qui fut imprimé en 1565, à Constantinople en Espagnol, mais en caractères Hébreux. On ne doute pas que cette version ne soit assez ancienne & ne fût même en usage parmi les Juifs d'Espagne, avant que Ferdinand & Isabelle, l'an 1492, les eussent chassés de leurs États. Lorsque les Juifs, dans la préface de leur Bible de Ferrare, témoignent qu'ils ont suivi la traduction de Pagnin, ils ne le font que pour éviter les poursuites des Inquisiteurs, fort attentifs à leur défendre la publication de la Bible de leur traduction en langue vul-

gaire. Cette Bible Espagnole de Ferrare a été réimprimée en 1630 à Amsterdam par les soins de Ménassé Ben-Israël, & en 1661, par les soins de Samuel de Cazères.

XIX.

Bibles Allemandes.

Comme la langue Allemande est très-étendue par les divers dialectes, qu'elle a produits, & qu'elle a donné lieu en conséquence à un très-grand nombre de versions différentes, nous nous contenterons de rapporter les principales.

La plus ancienne traduction de la Bible en langue Gothique ou Allemande, que nous ayons, est celle que fit Ulphilas, évêque des Goths, vers l'an 360. Mais, cet Évêque ne jugea pas à propos de traduire les livres des Rois, pour les raisons, que nous avons dites, en parlant ci-dessus des Bibles Gothiques. Il ne reste de cette ancienne version que ce qui en a été trouvé dans l'abbaye de Verden près de Cologne, dans un manuscrit, fait en lettres d'argent; d'où lui est venu le nom de *Codex Argenteus*. Ce monument étant tombé entre les mains de M. de la Gardie, chancelier de Suéde, qui l'acheta cinq cens ducats, il en laissa tirer une copie à François Junius, qui la fit imprimer en 1665, avec les notes de M. Maréchal & un dictionnaire pour l'expliquer. Ce manuscrit se conserve encore dans la Bibliothéque d'Upsal; & il contient les quatre Évangiles, non pas cependant entiers, mais avec plusieurs lacunes, parce que l'ancien exemplaire a été gâté par le tems & par la négligence de ceux, qui l'ont possédé.

Il y a des Auteurs qui disent que Charlemagne fit traduire en langue Franque ou Allemande, les livres du Nouveau Testament; mais, ces Écrivains ne citent aucun garant ancien de ce qu'ils avancent. On sçait que Charlemagne travailla à corriger la Vulgate Latine, & que pour mettre le Nouveau Testament dans sa pureté, il se servit des textes Grecs & Syriaques. Cela est attesté par les Historiens de son tems. Mais, ils ne disent pas qu'il ait fait traduire le Nouveau Testament en la langue Franque de ce tems-là. D'autres assurent que Louis le Débonnaire fit faire une version de l'Écriture en langue Saxone; mais, ce fait ne porte point sur de bonnes preuves historiques. On trouve dans les Bibliothéques des versions Allemandes manuscrites de la Bible assez anciennes; mais, on ne peut pas assurer qu'elles soient du tems de Charlemagne, ni de Louis le Débonnaire. On conservoit dans la Bibliothéque de Saint Gal, qui a été dissipée par les Suisses Protestans, un Pseautier & le livre de Job, traduits par Notkar Labéon, abbé de cette abbaye, qui vivoit sous l'empereur Arnoud, vers l'an 890. Goldast assure qu'il avoit en main, lorsqu'il écrivoit, un Pseautier Allemand, écrit de la main d'Ekkardus le jeune vers l'an 1004, à l'usage de l'impératrice Cunégun-

de, femme de l'empereur Henri II. C'est tout ce que l'on connoît de plus ancien en fait de manuscrits.

Pour les Bibles Allemandes imprimées, on en voit de fort anciennes; mais, on ne trouve pas dans la plûpart l'année de l'impression. Elle y est seulement ajoûtée à la main, ce qui rend ces dates suspectes. La plus ancienne, dont l'année soit bien connue, est celle de Nuremberg, imprimée en 1477; à quoi on peut ajoûter celle d'Ausbourg de la même année. On en avoit fait plusieurs autres éditions dans les mêmes villes, avant que Luther parût. On en a aussi fait une à Strasbourg en 1485. On ne sçait point qui sont les Auteurs de cette ancienne traduction.

Jean Diétemberg fit une version de la Bible en Allemand sur la Vulgate, qui fut imprimée à Mayence en 1534, & qu'on a réimprimée plusieurs fois depuis. Les Critiques remarquent que le Traducteur suivit presque en tout la version Allemande du Nouveau Testament, qui avoit été faite par Jérôme Emser, chapelain de George, duc de Saxe. Emser avoit entrepris sa traduction, pour s'opposer à celle de Luther, lorsque cet hérésiarque commença à paroître. Jean Ekkius traduisit l'Ancien Testament sur la Vulgate; mais, il déclare, dans son Épître dédicatoire, qu'il y a joint le Nouveau Testament d'Emser, dont nous venons de parler, ne voulant pas imiter l'injustice de ceux, qui ont mis son ouvrage sous leur nom, sans en faire honneur à celui, qui en est le véritable Auteur. Cette Bible d'Ekkius fut imprimée en 1537. Ferdinand, duc de Bavière & Electeur de Cologne, procura une nouvelle traduction de la Bible, par les soins de Gaspard Ulembergius. Elle fut imprimée à Cologne en 1630. Mais, comme Ulembergius étoit de Westphalie, & qu'il ne possédoit pas toute la pureté de la langue Allemande, les Théologiens de Mayence retouchérent sa version, & en procurérent une nouvelle édition en 1662. Telles sont les principales versions Allemandes faites par les Catholiques.

Luther en donna une de l'Ancien Testament, faite sur l'Hébreu, & du Nouveau sur le Grec, dans l'espace d'onze ans. Le Pentateuque parut en 1522; les livres historiques de l'Ancien Testament, en 1524, avec le Pseautier. On croit que les livres de Salomon furent imprimés en 1527; Isaïe, en 1529; les Prophétes, en 1531 & en 1532; les autres livres de l'Ancien Testament, en 1530. Le Nouveau Testament avoit paru en 1522. Depuis ce tems-là, on a fait un très-grand nombre d'éditions de la Bible entière, suivant la traduction de Luther. Les Sçavans conviennent que le langage en est pur, & la version claire & débarrassée; mais souvent aussi, l'Auteur est plutôt paraphraste que véritable interpréte. La Bible de Luther a été retouchée plus d'une fois, soit par lui-même, pendant qu'il vivoit, soit par d'autres, après sa

mort. La plûpart des Bibles Allemandes, que l'on a fait imprimer en Saxe, en Suiſſe, ou ailleurs, ſont preſque toutes priſes du fond de celle de Luther. Par exemple, celle de Zurich, qui eſt la plus fameuſe & la plus travaillée, exprime preſque par tout l'Ancien Teſtament, ſelon l'interprétation de Léon de Juda, miniſtre Allemand, qui avoit travaillé en Latin la Bible ſur l'Hébreu. Cependant, elle ſuit en pluſieurs endroits les expreſſions que Luther avoit employées dans les livres de la Bible, qu'il avoit alors mis au jour; car, toute ſa Bible n'étoit pas encore imprimée.

Jean Piſcator, en 1604, publia une nouvelle traduction de la Bible en Allemand, faite ſur la verſion Latine de Junius & Tremellius. Il s'attacha tellement à exprimer le ſens de ces Auteurs, que l'on ſe plaignit qu'il avoit rempli ſa verſion de tours Latins, & qui ne ſont nullement du génie de la langue Allemande. Les Anabaptiſtes ont auſſi leur Bible Allemande, imprimée à Worms en 1529, de la traduction de Louis Hetzérus, aidé de Jean Denkius. On prétend que ces Traducteurs ſe ſont beaucoup ſervis de la verſion de Zurich. Jean Crellius fit paroître, l'an 1630, le Nouveau Teſtament, qu'il avoit traduit en Allemand; & Felbinger en fit imprimer une autre traduction à Amſterdam, l'an 1660.

Les Juifs d'Allemagne ont quelques verſions de la Bible en leur langue; les unes imprimées en caractères Hébreux, & les autres en caractères Allemans. On reproche à leurs verſions d'être trop littérales, & de rendre ſervilement le texte Hébreu mot pour mot en Allemand.

X X.

Bibles Flamandes.

Les Bibles Flamandes à l'uſage des Catholiques, qui ſont en grand nombre, n'ont point porté de nom d'Auteur, pour la plûpart, avant celle de Nicolas de Vingh, imprimée à Louvain en 1548, & & à Cologne la même année. L'Auteur reconnoît qu'il a été aidé dans ſon travail par deux Théologiens de Louvain, dont il ne dit pas les noms.

Les verſions Flamandes, dont ſe ſont ſervis les Calviniſtes juſqu'en 1636 ou 1637, ont été faites ſur celle de Luther, ou ſur celle de Zurich en Suiſſe. Mais, leur Synode de Dordrech en 1618 & en 1619, ayant ordonné que l'on travailleroit à une nouvelle traduction de la Bible en Flamand, on nomma des députés pour cet ouvrage, qui ne fut achevé qu'en 1636 & en 1637. Depuis ce tems-là, on en a fait un grand nombre d'éditions.

X X I.

Bibles Danoiſes.

La première édition de la Bible Danoiſe, imprimée en 1550, fut faite par Pierre Palladius, Olaüs Chriſoſtôme, Jean Synnigius & Jean Maccabée, en ſuivant la première verſion Allemande de

Luther. Cette édition fut retouchée & réimprimée en 1589. Jean Paul Réfénius, évêque de Zelande, fit aussi paroître, en 1605, une nouvelle version de la Bible en Danois sur l'original Hébreu. Le Traducteur, pour s'être trop servilement attaché à rendre son original à la lettre, est devenu presque inintelligible en sa langue. Sa version est dure & obscure; mais, en 1633, Christian IV, roi de Danemarck, la fit corriger, & lui fit donner en même-tems un meilleur style.

Jean Michel fit imprimer le Nouveau Testament, qu'il avoit traduit en langue Danoise à Léipsick, en 1524, & à Anvers en 1529. Christian, fils de Pierre, chanoine de Lunden, en donna aussi une traduction en 1531. Cette traduction parut d'abord assez barbare dans la première édition; mais, elle fut corrigée dans les éditions suivantes.

XXII.

Bibles Suédoises.

On lit dans la vie de Sainte Brigitte, que cette Sainte, qui vivoit dans le quatorzième siécle, s'étoit fait traduire la Bible en sa langue naturelle, qui étoit la Suédoise. On dit que ce fut Matthias, chanoine de Lincolp, confesseur de la Sainte, qui fit cette traduction. Mais, il n'en existe plus aucun exemplaire, selon toute apparence.

L'an 1534, Olaüs & Laurent, fils de Pierre, firent imprimer une Bible Suédoise, qu'ils avoient traduite sur la version Allemande de Luther. Gustave Adolphe, roi de Suéde, la fit retoucher, vers l'an 1617; de sorte que dans la suite, elle fut presque généralement suivie. Car, quoiqu'on l'ait souvent corrigée depuis, c'est toujours la même quant au fond.

XXIII.

Bibles Anglo-Saxones.

Quelques-uns assurent qu'Adelme, évêque de Schirebury, qui vivoit l'an 709, fit une version Anglo-Saxone des Pseaumes, & qu'Eadfride ou Ecbert, évêque de Lindisfarne, qui vivoit vers l'an 730, traduisit divers livres de l'Écriture en la même langue. On prétend aussi que le vénérable Bede, qui mourut en 735, traduisit toute la Bible en Saxon; mais, Cutbert, disciple de Béde, dans le dénombrement des Ouvrages de son maître, parle seulement de la traduction, qu'il fit de l'Évangile en sa langue; & il ne dit rien du reste de la Bible. On assure qu'Alfréde, roi d'Angleterre, qui vivoit sur la fin du neuvième siécle, a aussi traduit une grande partie de l'Écriture en sa langue; du moins, qu'il s'étoit appliqué sur tout à traduire le Pseautier, qu'il ne put achever, ayant été prévenu par la mort. Baléüs cite aussi Guillaume de Malmesbury, qui dit que le roi Éthelstane fit traduire l'Ancien Testament d'Hébreu en Anglo-Saxon, apparemment par quelque Juif converti au Christianisme.

Nous avons une version ancienne en cette langue, de plusieurs livres de la Bible, faite par Elfric,

abbé de Malmesbury. Guillaume l'Isle Anglois fit imprimer à Londres en 1638, les fragmens de la Bible traduite par Elfric; mais, Edmond de Thwats publia la vraie traduction d'Elfric à Oxford, l'an 1699. On voit dans les Bibliothéques d'Angleterre, quantité de traductions manuscrites de livres particuliers de l'Écriture, en cette langue, mais sans noms d'Auteurs. Matthieu Parker fit paroître à Londres en 1571 les quatre Évangiles en langue Anglo-Saxone d'une très-ancienne traduction, dont l'Auteur est inconnu. Thomas Mareschal les fit réimprimer en 1665, en caractères Anglo-Saxons, avec des remarques de sa façon. On remarque que cette ancienne version est faite sur un exemplaire Latin de l'ancienne Vulgate, qui étoit en usage dans tout l'Occident, avant que Saint Jérôme eût donné sa nouvelle traduction; ce qui fait juger que l'Auteur en doit être très-ancien.

X X I V.

Bibles Angloises.

Quant aux Bibles Angloises, on croit que le premier Auteur, qui y ait travaillé, est Jean Trévisa. Il acheva sa version l'an 1357. Le second Auteur, que l'on connoisse, qui se soit appliqué à cette sorte d'ouvrages, est Wiclef, dont la traduction Angloise se trouve manuscrite dans plusieurs Bibliothéques d'Angleterre; mais, on ignore qu'elle ait jamais été imprimée. On y en trouve encore diverses autres manuscrites, la plûpart sans noms d'Auteurs.

La première Bible Angloise, imprimée à l'usage des Catholiques, est celle qui parut à Douai en 1609 & 1610, & à Paris en 1635. Cette Bible ne contient que l'Ancien Testament; & elle est traduite sur la Vulgate, avec des notes de quelques Théologiens de Douai. Le Nouveau Testament parut à Reims en 1582, avec des notes des Théologiens Anglois de Reims.

La Bible Angloise, à l'usage des Protestans, a été traduite, partie par Guillaume Tyndall, partie par Miléśius Coverdal. Elle parut à Londres en 1535. Ce livre a eu un sort assez bizarre, aussi-bien que ses Auteurs; mais enfin, après bien des contradictions, elle passa. Le roi Henri VIII ordonna qu'elle seroit imprimée, & mise dans toutes les églises d'Angleterre, pour y être lue publiquement. La version de Thomas Matthieu ou de Jean Roger, publiée à Londres en 1537, ne différe presque en rien de celle, dont on vient de parler. Celle, qui parut à Londres en 1541 par l'autorité du roi Henri VIII, avoit été revue & corrigée par Cutbert Tonstal & Nicolas Héath, dont le premier étoit évêque de Dunelme, & le second, évêque de Rosse. L'année suivante, cette même version fut défendue par arrêt du Parlement & par ordonnance du Roi; de sorte que pendant tout le reste du regne de Henri VIII, il n'y eut en Angleterre aucune version de l'Écriture en langue vulgaire, autorisée & approuvée publiquement. Mais,

aussi-tôt qu'Édouart fut monté sur le trône, Crammer procura une nouvelle version de la Bible traduite par Tonstal & Héath, & y mit une préface de sa façon. Elle parut à Londres en 1549.

Sous le regne de la reine Marie, plusieurs Anglois, qui avoient été exilés à Génève, entreprirent une version Angloise de la Bible sur celle de Génève. Elle fut publiée en 1561, & dédiée à la reine Élizabeth. Elle fut ensuite réimprimée plusieurs fois; mais, elle ne plut pas à tous les Anglois. Cela fut cause qu'on réimprima en 1568 la Bible de Matthieu Parker, qu'on nomma la Bible des Épiscopaux. Enfin, en 1612, sous le regne de Jacques I, parut la Bible, appellée Bible Royale, traduite sur le Grec & l'Hébreu, par André, évêque de Vinton, par Ovéral, évêque de Norvich & par plusieurs autres Théologiens, au nombre de quarante-sept, qui partagérent entr'eux l'ouvrage, & y travaillérent avec grand soin. Telles sont les principales éditions des traductions Angloises de la Bible.

XXV.

Bibles Esclavonnes.

Certains ont cru que Saint Jérôme, qui étoit Dalmate de nation, avoit traduit en sa langue l'Ancien & le Nouveau Testament. Mais, cette opinion n'est pas soûtenue de bonnes preuves. Car, comme on vient de le dire, Saint Jérôme étoit Dalmate, & non pas Esclavon; & lorsque ce Pere, dans sa lettre à Sophronius, dit qu'il a traduit l'Écriture pour les personnes de sa langue, *Suæ linguæ hominibus*, il faut l'entendre de la langue Latine, qui lui étoit familière &, pour ainsi dire, naturelle. D'autres croyent que la version Esclavonne est l'ouvrage de Saint Cyrille & de Saint Méthode, qui travaillérent à la conversion des Esclavons, vers l'an 880. Ce sentiment se trouve appuyé de deux Historiens de Bohéme, dont l'un vivoit en 993, & l'autre en 1200. Cette ancienne version fut imprimée par les Moscovites en 1581.

La première Bible, publiée en cette langue, est celle qui fut traduite par Jean de Glogor, & imprimée à Cracovie. Cet Auteur mourut en 1507. Nous n'avons pas la Bible entière de sa traduction imprimée, mais seulement quelques livres. On ne croit pas même que l'on ait imprimé une version entière de la Bible en langue Esclavonne. On ne connoît d'imprimé que le Pseautier avec les Épîtres & Évangiles de toute l'année.

XXVI.

Bibles Bohémiennes.

Les Thaborites, sorte d'Hérétiques de Bohéme, firent imprimer à Venise en 1506, une Bible en leur langue, qu'ils avoient eux-mêmes traduite sur la Vulgate. Elle fut réimprimée plus d'une fois. Mais, comme le texte, sur lequel elle avoit été faite, ne plaisoit point aux nouveaux Réformés, leurs confréres firent imprimer en 1579, la Bible entière,

traduite sur le Grec & sur l'Hébreu par huit de leurs Docteurs, qu'ils avoient envoyés exprès aux écoles de Vittemberg & de Basle, pour y étudier les langues originales. Cette Bible fut imprimée au château de Cralitz en Moravie. La première partie ou le premier tome parut en 1579; & le sixième, qui fut le dernier, ne parut qu'en 1593.

XXVII.

Bibles Polonoises.

La première version de la Bible Polonoise, que l'on connoisse, est, à ce qu'on dit, celle que composa Hedvige, femme de Jagellon, duc de Lithuanie, lequel embrassa le Christianisme en 1390. On parle aussi d'une version de la Bible en Polonois, faite par André de Jassovitz, & écrite en 1455 par l'ordre de Sophie, femme de Jagellon, roi de Pologne; mais, ces Bibles ne sont que manuscrites.

L'an 1599, on vit paroître à Cracovie la traduction de la Bible en Polonois, faite par quelques Théologiens de cette nation, sur tout par Jacques Wiek, Jésuite. Il en a paru encore une autre à Hanovia, apparemment Hayn en Bohéme, dans la province de Silésie en 1608, traduite par Jérôme de Léopole, ou, comme l'appelle Sixte de Siène, Jean de Léopole.

Les Protestans publiérent en 1596 une Bible en Polonois, faite sur la version de Luther. Elle fut réimprimée en 1632, & dédiée à Uladislas IV, roi de Pologne. Les Sociniens ont aussi leur Bible en cette langue. Elle fut traduite sur l'Hébreu & sur le Grec, & imprimée à Brestia, ville de Lithuanie, en 1562. Quelque-tems après, en 1572, il en parut une autre de leur part à Caslau, ville de Lithuanie, revue & corrigée par Simon Budnéus. Ils ont encore à leur usage le Nouveau Testament de la traduction de Martin Czéchovic, & un autre traduit par Valentin Smalcius.

XXVIII.

Bibles Russes ou Moscovites.

Les Russes ou Moscovites firent paroître à Ostrovie en 1581 la Bible en leur langue, traduite sur le Grec par Saint Cyrille, Apôtre des peuples Sclaves; mais, comme cette traduction étoit trop obscure, Ernest Gliik, qui avoit été amené captif à Moscou, après la prise de Nerva, commença à travailler à une nouvelle version de la Bible en langue Moscovite. Ernest Gliik étant mort en 1705, le Czar de Moscovie fit continuer depuis son ouvrage par des Théologiens désignés pour cet effet.

BIBLIE, *Biblia*, femme de Duellius, général Romain, qui triompha le premier à Rome pour une victoire navale. Son mari se plaignant de ce qu'elle ne l'avoit point averti que son haleine sentoit mauvais, elle lui répondit qu'elle croyoit que tous les hommes avoient la même incommodité.

Plutarque rapporte la même chose de la femme d'Hiéron de Syracuse.

BIBLIOGRAPHE, terme, qui vient du Grec, & qui signifie une personne versée dans la connoissance & le déchiffrement des anciens manuscrits sur l'écorce des arbres, sur le papier & sur le parchemin. Scaliger, Saumaise, Casaubon, Sirmond, Pétau & Mabillon étoient habiles dans cette sorte de science, à laquelle on donne le nom de Bibliographie.

BIBLIOLACHAS, *Bibliolachas*, nom, qui fut donné à Didyme, pour avoir écrit jusqu'à trois mille cinq cens livres, selon Cœlius Rhodiginus.

BIBLIOTHÉQUE, *Bibliotheca*, terme, composé de βίβλος, *liber*, livre, & de θήκη, *theca*, *repositorium*. La racine de θήκη est τίθημι, *pono*, je mets, je place, je serre. Ainsi, ce mot *Bibliothéque*, selon le sens littéral, signifie un lieu destiné pour y mettre des livres. Une Bibliothéque est un lieu plus ou moins vaste, avec des tablettes ou des armoires, où les livres sont rangés sous différentes classes. Outre ce premier sens littéral, on donne aussi le nom de Bibliothéque à la collection même des livres. Quelques Auteurs ont donné, par extension & par métaphore, le nom de Bibliothéque à certains recueils, qu'ils ont faits, ou à certaines compilations d'ouvrages. Telles sont la Bibliothéque Rabbinique, la Bibliothéque des Auteurs Ecclésiastiques, *Bibliotheca Patrum*, &c.

Il y a eu anciennement plusieurs Bibliothéques très-célebres. Nous sommes redevables aux Princes de ces tems-là d'avoir établi ces dépôts publics, d'où sont venus quantité d'ouvrages, malgré les injures des tems; car, les Bibliothéques étoient des ressources, où l'on avoit recours, non seulement pour y lire les livres, mais encore pour les y faire copier, lorsque la guerre ou le feu les avoit détruits ailleurs, ou lorsque l'utilité publique le demandoit. Ainsi, si nous avons aujourd'hui de grandes obligations à ceux qui employent leurs richesses à amasser un grand nombre de volumes, on ne peut assez louer ceux, qui, dans l'Antiquité, ont établi ces Bibliothéques fameuses par le nombre des volumes qui les composoient, dans un tems où l'impression n'avoit pas rendu les livres communs, & où il falloit beaucoup de tems pour les transcrire. C'est ainsi, pour se servir des paroles de Pline, qu'ils ont rendu publics les génies des hommes.

Nous allons donner ici une idée des Bibliothéques les plus fameuses, dont il soit parlé dans l'Antiquité.

I.

Bibliothéque Sacrée.

Les Auteurs Ecclésiastiques ont donné, par excellence, le nom de Bibliothéque au Recueil des Livres inspirés, que nous appellons encore aujourd'hui la Bible; c'est-à-dire, le Livre par excellence. En effet, selon le sentiment des Critiques les plus judicieux, il n'y avoit point de livres avant le tems de Moïse; & les Hébreux ne purent avoir de Bibliothéque qu'a-

près sa mort. Pour lors, ses écrits furent recueillis & conservés avec beaucoup d'attention. Dans la suite, on y ajoûta plusieurs autres ouvrages. On peut distinguer les Livres des Hébreux, en Livres sacrés & en Livres profanes. Le seul objet des premiers étoit la Religion; les derniers traitoient de la Philosophie naturelle & des connoissances civiles ou politiques.

Les Livres sacrés étoient conservés, ou dans des endroits publics, ou dans des lieux particuliers. Par endroits publics, il faut entendre toutes les Synagogues & principalement le Temple de Jérusalem, où l'on gardoit avec un respect infini les Tables de pierre, sur lesquelles Dieu avoit écrit ses dix Commandemens, & qu'il ordonna à Moïse de déposer dans l'Arche d'Alliance. Outre les Tables de la Loi, les Livres de Moïse & ceux des Prophétes furent conservés dans la partie la plus secréte du sanctuaire, où il n'étoit permis à personne de les lire, ni d'y toucher. Le grand-Prêtre seul avoit droit d'entrer dans ce lieu sacré; & cela, seulement une fois l'an. Ainsi, ces Livres sacrés furent à l'abri des corruptions des interprétations. Aussi devinrent-ils dans la suite la pierre de touche de tous les autres, comme Moïse le prédit au trente-deuxième chapitre du Deutéronome, où il ordonne aux Lévites de placer ses Livres au-dedans de l'Arche.

Quelques Auteurs croyent que Moïse, étant près de mourir, ordonna qu'on fît douze copies de la Loi, qu'il distribua aux douze tribus. Mais, Maimonides assure qu'il en fit faire treize copies; c'est-à-dire, douze pour les douze tribus, & une pour les Lévites; & qu'il leur dit à tous, en les leur donnant: *Recevez le Livre de la Loi, que Dieu lui-même nous a donné.* Les Interprétes ne sont pas d'accord si ce volume sacré fut déposé dans l'Arche avec les Tables de pierre, ou bien dans un petit cabinet séparé.

Quoiqu'il en soit, Josué écrivit un Livre, qu'il ajoûta ensuite à ceux de Moïse. Tous les Prophétes firent aussi des copies de leurs sermons & de leurs exhortations, comme on peut le voir dans Jérémie, & dans plusieurs autres endroits de l'Écriture. Ces sermons & ces exhortations furent conservés dans le temple pour l'instruction de la postérité. Tous ces ouvrages composoient une Bibliothéque, plus estimable par sa valeur intrinséque, que par le nombre des volumes. Voilà tout ce qu'on sçait de la Bibliothéque sacrée, qu'on gardoit dans le Temple. Mais, il faut remarquer qu'après le retour des Juifs de la captivité de Babylone, Néhémie rassembla les Livres de Moïse & ceux des Rois & des Prophétes, dont il forma une Bibliothéque. Il fut aidé dans cette entreprise par Esdras, qui, au sentiment de quelques-uns, rétablit le Pentateuque & toutes les anciennes Écritures Saintes, qui avoient été dispersées, lorsque les Babyloniens prirent Jérusalem & brûlé-

rent le Temple avec la Bibliothéque, qui y étoit renfermée; mais, c'eſt ſur quoi les Sçavans ne ſont pas d'accord. En effet, c'eſt un point très-difficile à décider.

Il y en a qui prétendent que cette Bibliothéque fut de nouveau rétablie par Judas Maccabée, parce que la plus grande partie en avoit été brûlée par Antiochus. Quand même on conviendroit qu'elle eût ſubſiſté juſqu'à la deſtruction du ſecond Temple, on ne ſçauroit cependant déterminer le lieu, où elle étoit dépoſée; mais, il eſt probable qu'elle eut le même ſort que la ville. Car, quoique Rabbi Benjamin affirme que le tombeau du prophéte Ézéchiel, avec la Bibliothéque du premier & du ſecond Temple, ſe voyoit encore de ſon tems dans un lieu ſitué ſur les bords de l'Euphrate; cependant, Manaſſés de Groningue & pluſieurs autres perſonnes, dont on ne ſçauroit révoquer en doute le témoignage, & qui ont fait exprès le voyage de Méſopotamie, aſſurent qu'il ne reſte aucun veſtige de ce que prétend avoir vu Rabbi Benjamin, & que dans tout le païs, il n'y a ni tombeau ni Bibliothéque Hébraïque.

Outre la grande Bibliothéque, qui étoit conſervée religieuſement dans le Temple, il y en avoit encore une dans chaque Synagogue. Les Auteurs conviennent, preſqu'unanimement, que l'Académie de Jéruſalem étoit compoſée de quatre cens cinquante ſynagogues, ou colléges, dont chacune avoit ſa Bibliothéque, où l'on alloit publiquement lire les Écritures Saintes.

Après ces Bibliothéques publiques, qui étoient dans le temple & dans les ſynagogues, il y avoit encore des Bibliothéques ſacrées particulières. Chaque Juif en avoit une, puiſqu'ils étoient tous obligés d'avoir les Livres, qui regardoient leur religion, & même de tranſcrire chacun de ſa propre main une copie de la Loi.

On voyoit encore des Bibliothéques dans les célebres Univerſités ou Écoles des Juifs. Ils avoient auſſi pluſieurs villes, fameuſes par les ſciences qu'on y cultivoit, entr'autres celle, que Joſué nomme la ville des lettres, & qu'on croit avoir été Cariatſépher, ſituée ſur les confins de la tribu de Juda. Dans la ſuite, celle de Tibériade ne fut pas moins fameuſe par ſon École, & il eſt probable que ces ſortes d'Académies n'étoient point dépourvues de Bibliothéques.

Depuis l'entière diſperſion des Juifs, à la ruine de Jéruſalem & du Temple par Tite, leurs Docteurs particuliers ou Rabbins ont écrit prodigieuſement, &, comme l'on ſçait, un amas de rêveries & de contes ridicules. Mais, dans les païs où ils ſont tolérés, & où ils ont des Synagogues, on ne voit point dans ces lieux d'aſſemblée, d'autres Livres que ceux de la Loi. Le Talmud & les Paraphraſes, non plus que les Recueils de traditions Rabbiniques, ne forment point de corps de Bibliothéque.

Les Chaldéens & les Égyp-

tiens, étant les plus proches voisins de Judée, furent probablement les premiers, que les Juifs instruisirent de leurs sciences. A ceux-là nous joindrons les Phéniciens & les Arabes. Il est certain que les sciences furent portées à une grande perfection par toutes ces nations & sur tout par les Égyptiens, que quelques Auteurs regardent comme la nation la plus sçavante du monde, tant dans la Théologie payenne que dans la Physique. Il est donc probable que leur grand amour pour les lettres avoit produit de sçavans ouvrages & de nombreuses collections de Livres.

Les Auteurs ne parlent point des Bibliothéques de la Chaldée. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il y avoit dans ce païs des Sçavans en plusieurs genres, & sur tout dans l'Astronomie, comme il paroît par une suite d'observations de 1900 ans, que Callisthènes envoya à Aristote, après la prise de Babylone par Alexandre. Eusébe dit que les Phéniciens étoient très-curieux dans leurs collections de Livres; mais que les Bibliothéques les plus nombreuses & les mieux choisies étoient celles des Égyptiens, qui surpassoient toutes les autres nations en Bibliothéques, aussi-bien qu'en sçavoir.

I I.

Bibliothéques d'Égypte.

(*a*) Selon Diodore de Sicile, celui, qui fonda le premier une Bibliothéque en Égypte, fut Osymandyas, successeur de Prothée, & contemporain de Priam, roi de Troye. Ce Prince, au rapport de Piérius, aimoit tant l'étude, qu'il fit construire une Bibliothéque magnifique, ornée des statues de tous les dieux de l'Égypte, & sur le frontispice de laquelle il fit écrire ces mots, *le Trésor des remédes de l'ame*. Mais, ni Diodore de Sicile, ni les autres Historiens ne disent rien du nombre de volumes, qu'elle contenoit. Autant qu'on en peut juger, elle ne pouvoit pas être fort nombreuse, à cause du peu de livres, qui existoient pour lors, & qui étoient tous écrits par les Prêtres; car, pour ceux de leurs deux Mercures, qu'on regardoit comme des ouvrages divins, on ne les connoît que de nom, & ceux de Manethon sont bien postérieurs au tems, dont nous parlons.

Il y avoit une très-belle Bibliothéque à Memphis, aujourd'hui le grand Caire, qui étoit déposée dans le temple de Vulcain. C'est de cette Bibliothéque que Naucrates accuse Homère d'avoir volé l'Iliade & l'Odyssée, & de les avoir ensuite données comme ses propres productions.

Mais, la plus grande & la plus magnifique Bibliothéque d'Égypte, & peut-être du monde entier, étoit celle d'Alexandrie. Cette Bibliothéque a dû avoir son commencement au plûtard dans le

(*a*) Diod. Sicul. pag. 31, 32. Roll. Hist. Anc. T. I. pag. 32 T. IV. p. 173. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. VIII. pag. 175. *& suiv.* Tom. IX. pag. 397. *& suiv.* Tom. XII. pag. 87.

tems que Ptolémée Soter avoit aſſocié au trône d'Égypte Ptolémée Philadelphe, ſon fils. Mais, on peut croire que Ptolémée Soter avoit déjà fait les préparatifs néceſſaires, ſoit pour les bâtimens, où on devoit mettre les livres, dont il avoit peut-être déjà acquis un bon nombre, avant qu'il partageât la royauté avec ſon fils, ſoit pour les bâtimens, qui devoient être la demeure des Sçavans du Muſée, deſtinés à avoir ſoin de la Bibliothéque & à perfectionner les ſciences par leurs recherches.

Quoiqu'il en ſoit, on attribue le projet de la Bibliothéque d'Alexandrie à Démétrius de Phalère, philoſophe diſtingué par ſes talens; & ce fut lui, qui le fit goûter au Roi. Ayant été établi ſurintendant de cette Bibliothéque, il fit chercher de tous côtés des livres. Toutes les nations contribuérent à l'enrichir, Égyptiens, Juifs, Éthiopiens, Chaldéens, Perſes, Indiens & Grecs. Les Romains même, ſi l'on en croit Saint Épiphane, fournirent de leurs ouvrages; mais, ſans doute que ce ne fut point la Nation, qui augmenta alors le plus la Bibliothéque. Ptolémée Philadelphe ayant demandé un jour à Démétrius combien il y avoit déjà de volumes dans la Bibliothéque, il lui répondit, ſelon Saint Epiphane, qu'il y en avoit environ 54800, & ſelon Joſephe 200000. Et ce dernier Auteur dit que Démétrius ajoûta qu'il eſpéroit dans peu en avoir 500000. Si ce que dit Joſephe étoit vrai, il auroit pu ſe faire que Ptolémée Philadelphe eût fait en différens tems la même queſtion à Démétrius, & de-là viendroit la diverſité des réponſes. Cependant, loin d'être aſſuré que ce Bibliothécaire amaſſa, avant que de mourir, ces 500000 volumes, on ne ſçait pas même s'il y a eu dans la Bibliothéque d'Alexandrie 200000 volumes du vivant de Démétrius; car, Euſébe dit qu'à la mort de Ptolémée Philadelphe, on n'y comptoit que 100000 volumes. Ces livres furent mis dans le quartier de la ville, appellé Bruchion, à l'orient du grand port, du côté de la porte de Canope.

Tel étoit l'état de la Bibliothéque d'Alexandrie, lorſque Ptolémée Soter mourut. Démétrius ne lui ſurvécut pas long-tems. Ptolémée Philadelphe n'avoit pas laiſſé paroître, tandis que ſon pere vivoit, le reſſentiment des mauvais offices, que Démétrius lui avoit rendus; mais, il fit éclater ſa vengeance, dès qu'il fut mort. Démétrius fut chaſſé de la Cour, & envoyé dans un lieu écarté où il mourut. La perte de Démétrius n'entraîna pas celle du plan, qu'il avoit donné à Ptolémée Soter pour la Bibliothéque. Ptolémée Philadelphe le continua. La curioſité, que ce Prince eut pour les ſciences, ſa paſſion pour les livres, la protection, qu'il accorda aux Sçavans, & ſa magnificence, lui attirérent de tous côtés quantité de perſonnes, qui ſe diſtinguérent par leur mérite. Callimaque, poëte & grammairien, enſeignoit à Alexandrie ſous le regne de Ptolémée Philadelphe; &

Manethon écrivit toute l'histoire Égyptienne, qu'il dédia à ce Prince. Zénodote, qui avoit étudié avec Ptolémée Philadelphe sous Philétas, poëte & grammairien, natif de l'isle de Cos, fut nommé pour remplir la place de surintendant de la Bibliothéque. Ptolémée Philadelphe fit acheter des livres à Athènes & à Rhodes. La Bibliothéque d'Aristote très-nombreuse pour un particulier, avoit passé à Théophraste, qui l'avoit jointe à la sienne. Elle méritoit l'attention de ce Prince. Aussi la retira-t-il des mains de Nélée, qui en avoit hérité de Théophraste; mais, les ouvrages d'Aristote, dont Nélée n'avoit pas apparemment voulu se dessaisir, ne furent point apportés dans la Bibliothéque d'Alexandrie.

Un des plus précieux morceaux de cette Bibliothéque étoit l'Écriture Sainte, que Ptolémée Philadelphe fit déposer dans le principal appartement, après l'avoir fait traduire en Grec par les soixante-douze Interprétes, que le grand-prêtre Éléazar avoit envoyés pour cet effet à ce Prince, qui les avoit fait demander par Aristée, homme très-sçavant & capitaine de ses gardes.

On croit qu'Ératosthène, célebre par son grand sçavoir, fut chargé du soin de la Bibliothéque d'Alexandrie, après Zénodote. Il dut être long-tems Bibliothécaire du Bruchion, puisqu'il vécut jusqu'à 80 ans selon Suidas, & même jusqu'à 82 selon Lucien; c'est-à-dire, qu'il est mort la septième ou la neuvième année du regne de Ptolémée Épiphane. Il eut pour successeur dans la surintendance de la Bibliothéque, Apollonius. Aristonyme, poëte comique, fut Bibliothécaire après Apollonius; c'est-à-dire, vers la quatorzième ou quinzième année du regne de Ptolémée Épiphane. Car, il n'y a pas d'apparence qu'Apollonius ait été long-tems Bibliothécaire, à cause de son grand âge. Pour Aristonyme, il avoit soixante-quatre ans, quand il prit soin de la Bibliothéque. Ce fut de son tems qu'Eumène, roi de Pergame, fils d'Attale I, établit à Pergame une Bibliothéque; & comme les volumes de cette dernière commençoient à se multiplier, cela réveilla l'émulation des rois d'Égypte. C'est pourquoi, ne voulant pas qu'aucun Prince pût se glorifier d'en avoir une plus nombreuse que celle d'Alexandrie, ils défendirent le transport du papier hors de l'Égypte. On ne trouve dans aucun Auteur, selon M. Bonamy, celui qui fut nommé Bibliothécaire, pour remplir la place d'Aristonyme, après sa mort. Lomeïer met un Aristonicus; mais, on ne voit pas sur quelle autorité il se fonde.

Quoiqu'il en soit, la Bibliothéque d'Alexandrie n'aura pas été long-tems sans surintendant, s'il faut, avec Ussérius, rapporter à l'onzième année du regne de Ptolémée Philométor, ce que dit Vitruve d'une Bibliothéque, établie à Alexandrie après celle de Pergame. Ptolémée Philométor, ayant regné onze ans, fut détrôné par

Antiochus Épiphanes ; & les Alexandrins mirent à sa place son frere Évergéte II, surnommé Physcon, qu'Ussérius croit avoir été l'auteur d'une Bibliothéque différente de celle du Bruchion. Il avoit été disciple du grammairien Aristarque ; & il composa des Commentaires historiques, dont Galien & Athénée font mention. Saint Épiphane lui donne le surnom de Philologue. Ce Prince, le plus méchant, le plus cruel & le moins capable de regner, de tous les Ptolémées, témoigna une grande passion pour augmenter les livres de la Bibliothéque ; & par un esprit de jalousie contre la Bibliothéque de Pergame, il résolut d'en former aussi une à Alexandrie. Selon Galien, il exigeoit de ceux, qui abordoient au port de cette ville, qu'ils lui apportassent des livres pour les faire copier ; mais, il gardoit les originaux, & donnoit les copies à la place. On mettoit ces mots Grecs τῶν ἐκπλοίων sur ces originaux, pour faire voir qu'ils étoient venus sur les vaisseaux.

Les Athéniens, sur la priere que leur en fit Physcon, lui envoyérent les ouvrages de Sophocles, d'Euripide & d'Eschyle, à condition qu'on ne feroit qu'en prendre copie, & qu'on leur renverroit les originaux en bon état. Physcon le leur promit, & pour sûreté de sa parole, il consigna quinze talens. Mais, après avoir fait copier ces ouvrages en beaux caractères, il en usa à l'égard des Athéniens, comme il en usoit à l'égard de tous ceux, qui lui envoyoient des livres. Les Athéniens furent contraints de se contenter des copies, qu'on leur rendit, & Physcon consentit sans peine qu'ils gardassent les quinze talens. Ce Prince amassa, par ce moyen, une grande quantité de livres ; mais, il s'avisa encore, suivant Vitruve, d'un autre expédient pour augmenter sa Bibliothéque. Il institua des jeux en l'honneur des Muses & d'Apollon, & proposa des honneurs & des récompenses à toute sorte d'Écrivains, qui avoient remporté le prix. On compte parmi les Juges, qui devoient décider du mérite des Ouvrages, Aristophane, qui donna dans une occasion une telle preuve de sa capacité, que cette circonstance lui mérita la place de surintendant de la Bibliothéque.

Comme il y avoit à Alexandrie une Bibliothéque, avant que les rois de Pergame en eussent établi une, il faut nécessairement entendre ce que dit Vitruve, d'une autre Bibliothéque que de celle du Bruchion, & cette autre Bibliothéque ne peut être que celle du temple de Sérapis. Aucun Auteur ancien n'a marqué le tems précis de son établissement. Quelques Modernes ont prétendu que Cléopâtre, fille de Ptolémée Aulétes, l'avoit fondée. Mais, il est certain, par les témoignages de Tertullien, d'Ammien Marcellin & de Saint Chrisostôme, qu'elle subsistoit avant l'embrasement. Elle étoit moins considérable que la Bibliothéque du Bruchion ; aussi l'appelloit-on la fille, au rapport de Saint Épiphane. Elle étoit dans les appartemens du temple de Sé-

rapis. Ce temple étoit auprès du petit port, que Strabon appelle Ἐυνόςου, dans le quartier de la ville, nommé Rhacotis. Il étoit par conséquent éloigné du Musée, dont il étoit séparé par les deux ports de l'Heptaſtadium.

Les Rois, qui ſuccédérent à Ptolémée Phyſcon, juſqu'à Cléopâtre, ſe piquérent de la même émulation que leurs prédéceſſeurs. La paſſion d'accroître le nombre des livres de la Bibliothéque, fut toujours la même. Comme les Ptolémées n'épargnoient rien pour en avoir, ils donnérent par-là occaſion à des gens avides de gain, de ſuppoſer quantité de livres à des Auteurs célebres, ſous le nom de qui on faiſoit paſſer des ouvrages, qu'ils n'avoient point compoſés, afin de les vendre plus cher. C'eſt ce que Galien nous apprend; & il ſe plaint que cela avoit donné lieu de mettre parmi les ouvrages d'Hippocrate, des livres qui ne ſont point de ce ſçavant Médecin. Enfin, le nombre des volumes alloit juſqu'à ſept cens mille, lorſque la Bibliothéque fut brûlée.

Mais, il eſt bon de remarquer ici, que les volumes des Anciens, qui n'ont aucune reſſemblance avec nos volumes pour la forme, ne peuvent non plus leur être comparés pour la quantité des choſes qu'ils contenoient. Les Métamorphoſes d'Ovide faiſoient quinze volumes; c'eſt-à-dire, que chaque livre rempliſſoit un volume. Origène dit que Didyme, ſurnommé Chalcentéros, qui vivoit à Alexandrie du tems de Jules Céſar, avoit compoſé ſix mille volumes. Sénéque ne lui en donne que quatre mille, & Athénée trois mille cinq cens. Mais, quand on ne compareroit ces trois mille volumes qu'avec nos *in-12*, on ne comprendroit pas comment un ſeul homme auroit pu tant écrire, ſi ces volumes n'avoient été moins étendus que les nôtres. Ainſi, il ne faut point conclure des ſept cens mille volumes de la Bibliothéque d'Alexandrie, qu'elle fût plus nombreuſe que cette riche Bibliothéque de Paris, qui, par la magnificence du Roi, & les ſoins de ceux qui en ont la ſurintendance, fait tous les jours des acquiſitions nouvelles.

Tout le monde ſçait ce qui obligea Jules Céſar, aſſiégé dans un quartier de la ville d'Alexandrie, où étoit le Muſée, à faire mettre le feu à la flotte, qui étoit dans le port. Malheureuſement, le vent porta les flammes plus loin que Céſar ne vouloit; & le feu ayant pris aux maiſons voiſines du grand port, ſe communiqua de-là au quartier du Bruchion, aux magaſins de bled & à la Bibliothéque. C'eſt cet incendie, que Lucain décrit dans les vers ſuivans:

Nec puppibus ignis
Incubuit ſolis; ſed quæ vicina fuere
Tecta mari, longis rapuere vaporibus ignem.
Et cladem fovere noti; percuſſaque flamma
Turbine, non alio motu per tecta cucurrit,

Quàm solet ætherio lampas decurrere sulco,

Materiâque carens, atque ardens aëre solo.

Selon Orose, il n'y eut que quatre cens mille volumes, qui furent consumés dans l'incendie, que causa l'embrasement de la flotte; ce que Plutarque paroît confirmer. Car, il dit que César ayant été contraint de se délivrer par le feu, du danger où il étoit, la grande Bibliothéque fut consumée par le feu, qui s'y étoit communiqué de l'arsenal de la marine. De-là on pourroit conclure qu'il n'y avoit que quatre cens mille volumes dans la Bibliothéque du Bruchion, qui étoit plus considérable que celle de Sérapis. Et comme Aulu-Gelle, Ammien Marcellin & Isidore comptent sept cens mille volumes dans les Bibliothéques d'Alexandrie, il devoit y en avoir trois cens mille qui furent brûlés dans la Bibliothéque du Sérapéon, qu'on appelloit la petite ou la fille. Mais, il n'est pas bien sûr que l'incendie de cette Bibliothéque ait été causé par l'incendie de la flotte. Les combats qu'il y eut entre les soldats des deux partis, donnérent aussi lieu à l'embrasement & au pillage. *Ea omnia*, dit Aulu-Gelle, parlant des sept cens mille volumes, *bello priore Alexandrino dum diripitur civitas..... à militibus fortè auxiliaribus incensa sunt;* & c'est ce qu'on lit aussi dans Dion. Malgré les témoignages précis de l'embrasement des Bibliothéques d'Alexandrie, il y a eu des Auteurs modernes, qui ont voulu sauver de l'incendie la Bibliothéque de Sérapis. Il est vrai que les Anciens, qui ont parlé du nombre des volumes, qui composoient la Bibliothéque, ne s'accordent pas entre eux; car, quelques-uns, comme Sénéque & Orose, n'en comptent que quatre cens mille; & les autres, comme Aulu-Gelle, Ammien Marcellin & Isidore en mettent sept cens mille. Mais, ils s'accordent tous à dire que toute la Bibliothéque d'Alexandrie fut brûlée.

On ne sçauroit nier cependant qu'on n'ait pu dérober aux flammes une grande quantité de livres, & que ces livres n'aient servi de fondement à la nouvelle Bibliothéque du Sérapéon, qui devint en peu de tems très-nombreuse. Les deux cens mille volumes de la Bibliothéque de Pergame, dont M. Antoine fit présent à Cléopâtre, réparérent aussi en partie la perte, qu'avoit causé l'embrasement. Les Auteurs ne parlent plus de la Bibliothéque du Bruchion, depuis qu'elle fut brûlée. Mais, celle de Sérapéon, se multipliant de jour en jour, fut encore une ressource pour les ouvrages perdus; car, l'empereur Domitien voulant réparer les pertes, que le feu avoit causées à plusieurs Bibliothéques de l'Empire, envoya à Alexandrie des personnes pour copier des livres. On trouve aussi, sous cet Empereur, un surintendant de la Bibliothéque. C'étoit Denys d'Alexandrie, disciple du philosophe Chérémon, qui professoit la Philosophie dans cette

ville sous l'empereur Claude. Denys fut Bibliothécaire jusqu'à l'empire de Trajan.

Mais, après diverses révolutions, dans lesquelles la Bibliothéque fut tantôt pillée & tantôt rétablie, elle fut enfin détruite, l'an de J. C. 650 par Amri, général des Sarrasins. Ce général ayant pris Alexandrie, un Grammairien lui demanda les livres de la Bibliothéque, qui traitoient de la Philosophie. Amri crut devoir consulter là-dessus le Calife Omar; & voici ce qu'Abulpharage nous apprend qu'Omar manda au général Amri. » Quant aux livres » de la Bibliothéque sur lesquels » vous me consultez, s'ils ne con» tiennent que des choses, qui » soient conformes à ce qui est » dans le livre de Dieu [c'est » l'Alcoran], ce seul livre nous » suffit. Si, au contraire, il y a » des choses, qui répugnent au » livre de Dieu, les livres de la » Bibliothéque nous sont encore » moins utiles. Ainsi, ordonnez » qu'on s'en défasse absolument, » & qu'il n'en soit plus parlé. « Cet ordre dicté par la superstition, fille de l'ignorance, ne fut que trop bien exécuté. Amri commanda de distribuer les livres de la Bibliothéque dans les bains d'Alexandrie; & ils servirent à les échauffer pendant six mois.

On peut juger du nombre prodigieux des volumes de la Bibliothéque, non seulement par le tems qu'il fallut pour les consumer, mais encore par la quantité des bains, dans lesquels on les distribua; car, on en comptoit alors quarante mille à Alexandrie. C'est ainsi, pour nous servir des paroles de l'historien Orose, au sujet du premier embrasement, que fut détruit sans ressource, ce monument de l'étude & des soins des Anciens, qui y avoient ramassé les ouvrages de tant d'Hommes illustres.

III.

Bibliothéque de Pergame.

(*a*) Nous avons eu occasion de parler de cette Bibliothéque, dans ce que nous venons de rapporter de la Bibliothéque d'Alexandrie; & nous avons attribué à Eumène, fils d'Attale I, l'honneur d'avoir établi cette Bibliothéque. Mais, la gloire de l'avoir commencée appartient à Attale I lui-même. Telle est du moins la conséquence, qui peut se tirer de quelques passages des Anciens. Ses successeurs, à l'envi, travaillérent à l'enrichir. C'est le sens, que présente un texte de Strabon, où il est dit que les héritiers de Nélée cachérent les écrits d'Aristote, dans la crainte que les rois Attalides ne les leur enlevassent. Vitruve, qui fait mention de cette particularité, employe des termes à peu près semblables, & qui prouvent également avec combien de ferveur, ces Princes suivoient un projet si digne de louange. Il n'est donc point étonnant que la Biblio-

(*a*) Strab. pag. 609, 614. Plut. T. I. p. 943. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 113. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. IX. pa. 404. *& suiv.* T. XII. p. 237. *& suiv.*

théque des Souverains de Pergame, inférieure véritablement à celle des Ptolémées, qui les avoient prévenus, ait surpassé les divers Recueils, dont l'antiquité nous a conservé le souvenir. Il est à présumer que chacun des Attalides, jaloux de sa propre gloire, avoit souhaité que le fruit de ses recherches fût gardé dans un endroit séparé. En effet, Strabon reconnoît plusieurs Bibliothéques dans Pergame; & en cela, il est d'accord avec Plutarque, qui dit positivement que M. Antoine fit présent à Cléopâtre de toutes celles, qui rendoient cette ville une des plus illustres de l'Asie.

On pourroit concilier ces deux Auteurs, en remarquant qu'il est vrai que M. Antoine avoit fait transporter ces Bibliothéques de Pergame à Alexandrie, & qu'après la bataille d'Actium, Auguste, qui se plaisoit à défaire tout ce que M. Antoine avoit fait, les fit reporter à Pergame. Mais, ceci ne doit être pris que sur le pied d'une conjecture, aussi-bien que le sentiment de quelques Auteurs, qui prétendent qu'Alexandre le Grand fonda une magnifique Bibliothéque à Alexandrie, qui donna lieu dans la suite à celle des Ptolémées.

Le nombre des volumes, dont étoit composée la Bibliothéque de Pergame, montoit à deux cens mille, ou même davantage, selon Pline.

IV.

Bibliothéque de Suze en Perse.

Il y avoit une Bibliothéque considérable à Suze en Perse, où Métosthènes consulta les Annales de cette Monarchie pour écrire l'Histoire, qu'il nous en a laissée. Diodore de Sicile parle de cette Bibliothéque; mais, on croit communément qu'elle contenoit moins les Livres des sciences, qu'une collection des Loix, des Chartes & des Ordonnances des Rois. C'étoit un dépôt semblable à nos Chambres des Comptes.

V.

Bibliothéque d'Athènes.

(a) Nous ne sçavons rien de positif sur l'histoire de Gréce, avant les guerres de Thébes & de Troye. Il seroit donc inutile de chercher des Livres en Gréce avant ces époques. Les Lacédémoniens n'avoient point de Livres. Ils exprimoient tout d'une façon si concise & en si peu de mots, que l'Écriture leur paroissoit superflue, puisque la mémoire leur suffisoit pour se souvenir de tout ce qu'ils avoient besoin de sçavoir. Les Athéniens, au contraire, qui étoient grands parleurs, écrivirent beaucoup; & dès que les sçiences eurent commencé à fleurir à Athènes, la Gréce fut bientôt enrichie d'un grand nombre d'Ouvrages de toute espèce.

Pisistrate, tyran d'Athènes, qui méritoit par ses vertus de remplir

(a) Roll. Hist. Anc. T. II. pag. 57. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. VI. p. 167, 168.

un trône légitimement acquis, avoit formé une Bibliothéque considérable pour ces tems encore peu cultivés. Non seulement, il la tenoit ouverte au public; mais, il y entretenoit encore des gens de Lettres, auxquels nous devons les poëmes d'Homère & d'Hésiode, dont on ne voyoit alors que des exemplaires défectueux & informes. Cette Bibliothéque subsista, après la mort de Pisistrate & de ses enfans. Les Athéniens l'augmentérent de tous les Ouvrages, qui parurent depuis. Elle fut enlevée par Xerxès, lorsqu'il brûla Athènes; mais, les Livres, transportés en Asie, y subsistérent. Il y en avoit encore une partie du tems d'Alexandre; & Séleucus Nicator les renvoya aux Athéniens, à ce que nous apprend Aulu-Gelle, de qui est tiré ce détail.

La Bibliothéque d'Athènes contenoit au moins quelques centaines de volumes. On ne peut lui en donner moins. Pisistrate mourut l'an 528 avant l'Ére Chrétienne, selon la Chronique de Paros. Les grands Ouvrages historiques & Philosophiques n'étoient pas encore publiés. De quoi pouvoit être composée la Bibliothéque de ce Prince, si ce n'étoit de ces Poëmes historiques, de ces Annales, de ces Cantiques, de ces Recueils de titres, d'Actes, d'Inscriptions & de tous ces autres monumens sur lesquels on a composé dans la suite les grandes Histoires ?

Nous avons dit que l'on étoit redevable des Poësies d'Homère aux Gens de lettres, entretenus par Pisistrate. Tel est, en effet, le sentiment de Cicéron. Mais, Platon attribue cet honneur à Hipparque, fils de Pisistrate. D'autres, enfin, rapportent cette précieuse collection à Lycurgue & à Zénodote d'Éphèse.

V I.

Bibliothéque de Cnide.

Zuringer dit qu'il y avoit une Bibliothéque magnifique dans l'isle de Cnide, une des Cyclades; & qu'elle fut brûlée par l'ordre d'Hippocrate, le médecin, parce que les habitans refusérent de suivre sa doctrine. Ce fait, au reste, n'est pas trop avéré.

V I I.

Bibliothéque d'Héraclée.

Cléarque, tyran d'Héraclée & disciple de Platon & d'Isocrate, fonda une Bibliothéque dans sa capitale; ce qui lui attira l'estime de tous ses sujets, malgré toutes les cruautés, qu'il exerça contr'eux.

V I I I.

Bibliothéque d'Apamée.

Camérarius parle de la Bibliothéque d'Apamée, comme d'une des plus célebres de l'Antiquité. Angélus Rocha, dans son Catalogue de la Bibliothéque du Vatican, dit qu'elle contenoit plus de 20000 volumes.

I X.

Bibliothéques de Rome.

Si les anciéns Grecs n'avoient que peu de Livres, les anciens Romains en avoient encore bien moins. Dans la suite, ils eurent,

aussi-bien que les Juifs, deux sortes de Bibliothéques, les unes publiques, les autres particulières. Dans les premières étoient les Édits & les Loix touchant la police & le gouvernement de l'État. Les autres étoient celles, que chaque particulier formoit dans sa maison, comme celle que Paul Émile apporta de Macédoine après la défaite de Persée. Il y avoit aussi des Bibliothéques sacrées, qui regardoient la religion des Romains, & qui dépendoient entièrement des Pontifes & des Augures.

Voilà à peu près ce que les Auteurs nous apprennent touchant les Bibliothéques publiques des Romains. A l'égard des Bibliothéques particulières, il est certain qu'aucune nation n'a eu plus d'avantages ni plus d'occasions pour en avoir de très-considérables, puisque les Romains étoient les maîtres de la plus grande partie du monde connu pour lors. L'Histoire nous apprend qu'à la prise de Carthage, le Sénat fit présent à la famille de Régulus, de tous les Livres, qu'on avoit trouvés dans cette ville, & qu'il fit traduire en Latin vingt-huit volumes, composés par Magon Carthaginois, sur l'agriculture.

Selon Plutarque, Paul Émile distribua à ses enfans la Bibliothéque de Persée, roi de Macédoine, qu'il mena en triomphe à Rome. Mais, Isidore dit positivement qu'il la donna au public. Asinius Pollion fit plus; car, il fonda une Bibliothéque exprès pour l'usage du public, qu'il composa des dépouilles de tous les ennemis, qu'il avoit vaincus, & de grand nombre de livres de toute espèce, qu'il acheta. Il l'orna de portraits de Sçavans, & entr'autres, de celui de Varron. Ce dernier avoit aussi une magnifique Bibliothéque. Celle de Cicéron ne devoit pas l'être moins, si on fait attention à son érudition, à son goût & à son rang. Mais, elle fut considérablement augmentée par celle de son ami Atticus, qu'il préféroit à tous les trésors de Crésus.

Plutarque parle de la Bibliothéque de Lucullus comme d'une des plus considérables du monde, tant par rapport au nombre de volumes, que par rapport aux superbes monumens, dont elle étoit décorée. La Bibliothéque de César étoit digne de lui; & rien ne pouvoit contribuer davantage à lui donner de la réputation, que d'en avoir confié le soin au sçavant Varron. Auguste fonda une belle Bibliothéque proche du temple d'Apollon, sur le mont Palatin. Horace, Juvénal & Perse, en parlent comme d'un endroit, où les Poëtes avoient coûtume de réciter & de déposer leurs ouvrages:

Scripta Palatinus quæcunque recepit Apollo.

C'est Horace qui s'exprime ainsi. Vespasien établit aussi une Bibliothéque proche du temple de la Paix, à l'imitation de César & d'Auguste.

Mais, la plus magnifique de toutes ces anciennes Bibliothéques, étoit celle de Trajan, qu'il appella de son propre nom, la Bibliothé-

que Ulpienne. Elle fut fondée pour l'usage du public; &, selon le cardinal Volatérani, l'Empereur y avoit fait écrire toutes les belles actions des Princes & les décrets du Sénat, sur des pièces de belle toile, qu'il fit couvrir d'ivoire. Quelques Auteurs assurent que Trajan fit porter à Rome tous les Livres, qui se trouvoient dans les villes conquises pour augmenter sa Bibliothéque. Il est probable que Pline le jeune, son favori, l'engagea à l'enrichir de la sorte.

Outre les Bibliothéques, dont nous venons de parler, il y en avoit encore à Rome une considérable, fondée par Simonicus, précepteur de l'empereur Gordien. Isidore & Boëce en font des éloges extraordinaires. Ils disent qu'elle contenoit 8000 volumes choisis, & que l'appartement qui la renfermoit, étoit pavé de marbre doré; les murs, lambrissés de glaces & d'ivoire; & les armoires & les pupitres, de bois d'ébène & de cédre.

X.

Autres Bibliothéques, fondées dans les premiers siécles de l'Ére Chrétienne.

Les premiers Chrétiens, occupés d'abord uniquement de leur salut, brûlérent tous les Livres, qui n'avoient point de rapport à la religion. Ils eurent d'ailleurs trop de difficultés à combattre pour avoir le tems d'écrire & de se former des Bibliothéques. Ils conservoient seulement, dans leurs Églises, les livres de l'Ancien & du Nouveau Testament, auxquels on joignit, dans la suite, les Actes des Martyrs. Quand un peu plus de de repos leur permit de s'adonner aux sçiences, il se forma des Bibliothéques. Les Auteurs parlent avec éloge de celles de S. Jérôme & de George, évéque d'Alexandrie.

On en voyoit une célebre à Césarée, fondée par Jules l'Africain, & augmentée dans la suite par Eusèbe, Évêque de cette ville, au nombre de 20000 volumes. Quelques-uns en font honneur à S. Pamphile. Prêtre de Laodicée, & ami intime d'Eusèbe; & c'est ce que cet Historien semble dire lui-même. Cette Bibliothéque fut d'un grand secours à S. Jérôme, pour lui aider à corriger les livres de l'ancien Testament. C'est-là qu'il trouva l'Évangile de S. Matthieu en Hébreu. Quelques Auteurs disent que cette Bibliothéque fut diperſée, mais qu'elle fut ensuite rétablie par S. Grégoire de Nazianze & Eusèbe. S. Augustin parle d'une Bibliothéque d'Hippone. Celle d'Antioche étoit trèscélebre; mais, l'empereur Jovien, pour plaire à sa femme, la fit malheureusement détruire. Sans entrer dans un plus grand détail sur les Bibliothéques des premiers Chrétiens, il suffira de dire que chaque Église avoit sa Bibliothéque pour l'usage de ceux, qui s'appliquoient aux études. Eusébe nous l'atteste, & il ajoûte que presque toutes ces Bibliothéques, avec les Oratoires où elles étoient conservées, furent brûlées & détruites par Dioclétien.

Passons maintenant à des Bi-

bliothéques plus considérables, que celles, dont il vient d'être question ; c'est-à-dire, à celles, qui furent fondées, après que le Christianisme fut affermi sans contradiction. Celle de Constantin le Grand, fondée selon Zonaras, l'an 336, mérite attention. Ce Prince, voulant réparer la perte, que le tyran, son prédécesseur, avoit causée aux Chrétiens, porta tous ses soins à faire trouver des copies des Livres, qu'on avoit voulu détruire. Il les fit transcrire, & y en ajoûta d'autres, dont il forma, à grands frais, une nombreuse Bibliothéque à Constantinople. L'empereur Julien voulut détruire cette Bibliothéque, & empêcher les Chrétiens d'avoir aucun Livre, afin de les plonger dans l'ignorance. Il fonda cependant lui-même deux grandes Bibliothéques, l'une à Constantinople, l'autre à Antioche, sur les frontispices desquelles il fit graver ces paroles : *Alii quidem equos amant ; alii, aves ; alii, feras ; mihi verò à puerulo mirandum acquirendi & possidendi libros insedit desiderium.*

Théodose le Jeune ne fut pas moins soigneux à augmenter la Bibliothéque de Constantin le Grand. Elle ne contenoit d'abord que 6900 volumes ; mais, par ses soins & sa magnificence, il s'y en trouva en peu de tems 100000. Léon l'Isaurien en fit brûler plus de la moitié, pour détruire les monumens, qui auroient pu déposer contre son hérésie sur le culte des Images. C'est dans cette Bibliothéque que fut déposée la copie authentique du premier Concile général de Nicée. On prétend que les Ouvrages d'Homère y étoient aussi écrits en lettres d'or, & qu'ils furent brûlés, lorsque les Iconoclastes détruisirent cette Bibliothéque. Il y avoit aussi une copie des Évangiles, selon quelques Auteurs, reliée en plaques d'or du poids de 15 livres, & enrichie de pierreries.

Les nations Barbares, qui inondérent l'Europe, détruisirent les Bibliothéques & les Livres en général. Leur fureur fut presque incroyable, & a causé la perte irréparable d'un nombre infini d'excellens Ouvrages. Le premier de ces tems-là, qui eut du goût pour les Lettres, fut Cassiodore, favori & ministre de Théodoric, roi des Goths, qui s'établirent en Italie, & qu'on nomme communément Ostrogoths. Cassiodore, fatigué du poids du ministère, se retira dans un couvent, qu'il fit bâtir, où il consacra le reste de ses jours à la priere & à l'étude. Il y fonda une Bibliothéque pour l'usage des Moines, compagnons de sa solitude. Ce fut à peu près dans le même tems que le pape Hilaire, premier du nom, fonda deux Bibliothéques dans l'Église de S. Étienne ; & que le pape Zacharie I rétablit celle de S. Pierre, selon Platine.

Quelque tems après, Charlemagne fonda la sienne à l'Isle-Barbe près de Lyon. Paradin dit qu'il l'enrichit d'un grand nombre de livres magnifiquement reliés. Sabellicus & Palmérius assurent qu'il y mit, entr'autres, un manuscrit des Œuvres de S. Denys, dont

dont l'Empereur de Constantinople lui avoit fait présent. Il fonda encore en Allemagne plusieurs colléges avec des Bibliothéques, pour l'instruction de la Jeunesse ; entre autres, une à Saint-Gal en Suisse, qui étoit fort estimée. Le roi Pepin en fonda une à Fulde par le conseil de S. Boniface, l'Apôtre de l'Allemagne. Ce fut dans ce célebre monastère que Raban-Maur & Hildebert vécurent & étudiérent dans le même-tems. Il y avoit une autre Bibliothéque à Wrissen près de Worms; mais, celle, que Charlemagne fonda dans son palais à Aix-la-Chapelle, surpassa toutes les autres. Cependant, il ordonna, avant que de mourir, qu'on la vendît pour en distribuer le prix aux pauvres. Louis le Débonnaire, son fils, lui succéda à l'Empire & à son amour pour les arts & les sciences, qu'il protégea de tout son pouvoir.

Il y a eu, dans les siécles postérieurs, quantité d'autres Bibliothéques. Elles se sont multipliées, à mesure que les lettres reprenoient vigueur. On peut dire qu'elles sont aujourd'hui sans nombre. Mais, aucune ne l'emporte sur la Bibliothéque du Roi. C'est, sans contredit la plus belle & la plus magnifique en tout genre, de celles qui existent actuellement en Europe. On y compte environ cent mille Volumes imprimés, & près de quarante mille Manuscrits.

BIBLIS, *Biblis*, Βιϐλίς, (*a*) fontaine de l'Asie mineure, située dans le voisinage de Milet. Cette fontaine est célebre par l'aventure de la malheureuse Biblis. Pausanias l'appelle Biblis en un endroit, & Biblias en un autre.

BIBLIS, *Biblis*, Βιϐλίς, (*b*) Princesse fameuse par ses amours. Antoninus Libéralis & Ovide nous en ont donné l'histoire; & ils l'ont embellie de circonstances, qui sont le fruit de leur imagination.

Ils font traverser plusieurs païs à cette Princesse, pour chercher son frere, qui la fuyoit, & la font enfin arriver dans la Carie, où, selon le premier, elle fut changée en Hamadryade, dans le tems qu'elle alloit se précipiter du haut d'une montagne; & selon le second, elle le fut en une fontaine, qui a depuis porté son nom. Ils devoient dire au contraire, que cette aventure étoit arrivée dans la Carie même, puisqu'il est certain, suivant le témoignage d'Apollodore & de Pausanias, que Milet, leur pere, étoit sorti de Créte pour aller conduire une colonie dans la Carie, où il conquit une ville qu'il embellit & augmenta, & à laquelle il donna son nom. Pausanias ajoûte que tous les hommes, qui étoient dans cette ville, ayant été tués pendant le siége, les vainqueurs épousérent leurs femmes & leurs filles. Milet eut pour son partage Cyanée, fille de Méandre; & c'est de ce mariage que naquirent Caunus & Biblis.

(*a*) Pauf. p. 406, 445.

(*b*) Pauf. p. 406. Ovid. Metam. L. IX. c. 12. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 60 *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 182, 183.

Cette Princesse, ayant conçu pour son frere une flamme criminelle, chercha toutes sortes de moyens de le rendre sensible. Caunus ne paya tous les empressemens de sa sœur, que d'indifférence & de mépris; & se voyant sans cesse persécuté, il alla chercher dans des lieux éloignés une tranquillité, qu'il ne trouvoit plus dans la maison de son pere. Biblis, ne pouvant vivre sans lui, ni souffrir un séjour, où elle ne voyoit plus son frere, se retira dans les bois, où elle mourut de chagrin. Ovide, qui n'échappoit point les occasions de peindre les foiblesses & les désordres du cœur, s'est beaucoup étendu sur cette histoire, qui n'est que trop fondée.

Pausanias, qui, en Historien, ne dit rien de la métamorphose, nous apprend seulement que, dans le païs des Miléfiens, étoit une fontaine de Biblis, près de laquelle étoit arrivée l'aventure célebre des amours de notre Princesse. Conon, qui n'est pas toujours conforme à Ovide, ni aux autres Mythologues, dit que c'étoit Caunus, qui étoit amoureux de sa sœur; & quoiqu'elle eut aussi de l'inclination pour lui, elle ne fit jamais paroître que des sentimens vertueux. Caunus, désespéré de sa résistance, chercha dans la fuite un reméde à sa passion; & Biblis, ne pouvant plus vivre sans lui, se retira, comme on vient de le dire, au milieu d'un bois, où après avoir versé un torrent de larmes, elle attacha sa ceinture à un noyer & s'y pendit. Cependant, Caunus arrive en Lycie; & là une Naïade, étant sortie du fond d'un fleuve, tâcha de le consoler, & lui proposa la souveraineté de cette contrée, dont elle pouvoit disposer. Caunus la crut, l'épousa & en eut Égiale, qui lui succéda, & qui, pour rassembler les peuples qui lui étoient soumis, & qui, jusques-là, avoient mené une vie errante & vagabonde, bâtit une ville, qu'il appella Caune, du nom de son pere. Ovide, qui a suivi dans ses métamorphoses la tradition commune, convient dans son Art d'aimer, que Biblis se pendit:

Arsit & est laqueo fortiter ulta nefas.

Les plus grands vices ont pour le moins cela de bon, qu'ils font horreur, & qu'il nous détournent de les embrasser par cette horreur qu'ils nous donnent. L'on parle donc de Biblis, non pas pour nous enseigner une brutalité comme la sienne, mais pour nous en donner de l'aversion & nous détourner par ce moyen des passions déshonnêtes. En effet, Ovide dit lui-même, dans cette fable, que cette malheureuse fille apprend aux autres filles à n'aimer que ce qu'elles doivent aimer. Au reste, il lui fait dire toutes les choses, qu'elle peut imaginer pour excuser son amour, & pour se persuader qu'une sœur peut être amoureuse de son frere; mais, il veut montrer par cet exemple, que l'on se flatte toujours dans ses passions, & qu'en même tems que le vice nous aveugle, il nous rend ingénieux à

l'excuser. L'on feint, après tout, qu'elle fut métamorphosée en fontaine, parce qu'on ne peut trouver assez de larmes pour pleurer une faute de cette nature.

BIBLOS, *Biblos*, ville d'Asie dans la Phénicie. Alexandre la reçut dans son alliance, lorsqu'il fut entré dans cette Province. C'est la même que Byblos. *Voyez* Byblos.

BIBLUS, *Biblus*, plante, qui croissoit dans les marais d'Égypte. C'étoit une sorte de canne, qui avoit au bout une espèce de chevelure, s'il est permis de parler ainsi. De cette chevelure, on faisoit les cordages & les cables des vaisseaux, comme parmi nous on fait de joncs les cordes des puits. Il paroît par un passage d'Homère, qu'il s'en faisoit un grand commerce en Égypte, & que les Grecs les avoient de ce païs-là. *Voyez* Byblus.

BIBONS [la Cité des], *Civitas Bibonum*. Il est parlé de cette cité dans Tacite. Mais, les leçons ordinaires portent Juhons. *Voyez* Juhons.

BIBRACTE, *Bibracte*, (*a*) Βίϐρακτα, ville de la Gaule Celtique. Nous avons déjà dit à l'article d'Augustodune, que c'étoit la même ville, & Augustodune est aujourd'hui Autun, dans la Bourgogne.

Il y a pourtant des Sçavans, qui ne conviennent pas que Bibracte & Augustodune soient la même chose. M. de Valois, Cellarius, M. l'abbé de Longuerue ont distingué ces deux villes. Cette question est traitée fort en détail dans les éclaircissemens Géographiques, sur l'ancienne Gaule, qui ont paru en 1741; & M. d'Anville croit que l'identité de Bibracte & d'Augustodune y est démontrée.

Selon César, Bibracte étoit indubitablement la ville principale & dominante chez les Éduens. En distinguant cette ville de celle d'Augustodune, on s'est fondé sur l'analogie entre le nom de Bibracte & celui d'une montagne à quelques lieues d'Autun; cependant, on n'est point assuré que son nom actuel de Beuvrai soit tiré de Bibracte, mais plutôt de celui de *Bifractum*, que l'on trouve dans les anciens titres de l'Église d'Autun. Plusieurs Auteurs, qui ont écrit dans le païs, reconnoissent que le lieu de Beuvrai n'a jamais pû servir d'assiette à une grande ville, telle que Bibracte est décrite dans César. Strabon, qui, selon la remarque de M. de Tillemont, écrivoit le quatrième Livre de sa Géographie, vers l'an 18 de l'Ére Chrétienne, ne nomme point Augustodune, mais Bibracte, comme la place de défense des Éduens. Cependant, on ne peut douter qu'Augustodune ne soit du même tems, puisque Tacite, décrivant la révolte des Éduens sous Sacrovir, qui arriva l'an 21,

(*a*) Strab. p. 192. Cæs. de Bell. Gall. L. I. p. 21, 22. L. VII. p. 307, 323, 330. L. VIII. p. 371, 373. Pomp. Mel. pag. 167. Tacit. Annal. L. III. c. 43. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. XV. p. 457. T. XIX. p. 501. & *suiv.*

fait mention d'Augustodune, comme de la capitale du peuple Éduen. Il seroit d'autant plus étrange que le silence de Strabon sur Augustodune comme capitale du peuple Éduen, fût une omission de sa part, qu'il n'a point oublié dans l'étendue de la même cité une ville d'un rang inférieur, *Cabullinum*, Châlon-sur-Saone. Ce Géographe, que l'on remarque suivre César en plusieurs circonstances, a employé le nom, qui se trouvoit dans ses Commentaires, préférablement à une dénomination nouvelle, qui n'avoit pas encore fait oublier l'ancienne & la primitive.

Mais, on a cru appercevoir une distinction formelle entre Bibracte & Augustodune dans un panégyrique d'Eumène à Constantin. Cet Empereur & son pere Constance Chlore, ayant donné de grandes marques de bienveillance à la ville d'Autun, qui avoit beaucoup souffert d'un long siége, qu'elle essuya de la part de Tétricus, secondé de la milice des Bagaudes, cette ville, pour témoigner sa reconnoissance, prit le nom de *Flavia*, parce que les Princes, dont elle avoit été favorisée, portoient celui de Flavius. Aussi, l'Orateur, rendant graces à Constantin de ses bienfaits, appelle Autun *Flaviam Æduorum*. Il ajoûte, en adressant la parole à ce Prince, que quoiqu'il soit également le maître dans tout l'Empire, la ville des Éduens lui est comme appropriée par le nom de *Flavia*, qu'elle vient de prendre; & il fait entendre que l'ancien nom de *Julia* fait place au nom de *Flavia*. *Omnium sis licèt Dominus urbium omnium nationum, nos tamen accepimus tuum jam, non antiquum. Bibracte quidem huc usque dicta est Julia, Cælia, Florentia; sed Flavia est civitas Æduorum.* La ville, qui vient de prendre le nom de *Flavia*, est ici la même, qui, jusqu'alors, avoit porté le nom de *Julia*. L'adverbe *jam* d'un membre répond à l'adverbe *huc usque* de l'autre membre. Ces adverbes affectent une même ville, qui, jusqu'alors, *huc usque*, a porté un nom, & qui vient d'en prendre un autre, *accepimus tuum jam*. C'est la ville d'Augustodune, qui prend le nom de Flavia; c'est donc la même ville, qui avoit porté le nom de *Julia*, & cette ville est Bibracte. Ajoûtons que l'orateur s'expliquant ainsi ailleurs: *Flavia Æduorum tandem æterno nomine nuncupata;* le *tandem* suppose le changement d'un nom antérieur & précédent, mis en opposition, & ce nom est *Julia*, adapté spécialement à Bibracte.

Les Éduens avoient mis leur capitale au nombre de leurs divinités. On a trouvé à Autun deux Inscriptions en l'honneur de la déesse Bibracte, & dont la plus remarquable a été rapportée par D. Bernard de Montfaucon.

Pomponius Méla distingue Augustodune par sa richesse entre les villes de la Gaule. Si l'on ne remarquoit pas dans Pline autant d'inégalité qu'il y en a, sur ce qui intéresse le détail de la Gaule, on seroit plus surpris de n'y trouver aucune mention d'Augustodune,

Ptolémée n'eſt pas dans le même cas. Mais, ce qui donne une illuſtration particulière à Autun, c'eſt ce que rapporte Tacite, que la nobleſſe de la Gaule y étoit inſtruite dans les ſciences. La Géographie faiſoit partie de ces ſciences, qu'on y cultivoit. Eumène dit que ſur les portiques du lieu deſtiné à l'inſtruction de la Jeuneſſe, on avoit tracé la repréſentation des terres & des mers.

BIBRAX, *Bibrax*, (*a*) ville de la Gaule Belgique, au païs des Rhémois. Il en eſt fait mention dans Céſar. Cette ville fut attaquée par les Belges, qui marchoient à la rencontre de ce Général, & l'on eut bien de la peine à la défendre. La façon d'attaquer des Belges étoit ſemblable à celle des Celtes. Ils environnérent la place avec toutes leurs troupes; & après avoir fait, pour ainſi dire, leur décharge, pour nettoyer le rempart, ils montérent à l'aſſaut, couverts de leurs boucliers, & rompirent les portes ou ſappérent le mur. Cela ſe faiſoit alors fort aiſément; car, il pleuvoit tant de pierres & de dards de tous côtés, qu'il étoit impoſſible de demeurer ſur la muraille. La nuit ayant mis fin à l'aſſaut, Iccius, qui commandoit dans la ville, homme de credit & de naiſſance, dépêche vers Céſar, pour l'avertir qu'il ne pouvoit tenir plus long-tems, s'il n'étoit promptement ſecouru. Céſar fit partir ſur le minuit les archers Crétois & Numides, avec les frondeurs des iſles Baléares, ſous la conduite de ceux qui étoient venus de la part d'Iccius. Ce ſecours rendit le courage aux uns, & diminua l'eſpérance des autres; de ſorte que les Belges, après avoir demeuré là quelque tems, & tout ſaccagé aux environs, ſe retirérent.

La ville de Bibrax étoit éloignée de huit milles du camp, que Céſar occupoit ſur la rivière d'Aîne. Si l'on s'en rapporte à la Chronique de Normandie, écrite par Dudon de S. Quentin, & à pluſieurs Légendes, Bibrax ſera *Laudunum Clavatum*, ou Laon. Mais, cette opinion eſt démentie par les circonſtances, qui concernent Bibrax. Laon eſt dans une diſtance de la rivière d'Aîne, double à peu près de celle qui eſt indiquée; & il ſeroit difficile que le ſecours, que Céſar fit partir au milieu de la nuit, fût arrivé aſſez promptement pour faire ſuſpendre l'attaque dès le jour qui ſuivit. On voit les aſſiégeans auſſi-tôt au pied du rempart que devant la place, & appliquant la ſappe aux murailles; & ce qui déſigne ainſi une place, dont l'aſſiette n'eſt pas de difficile accès, ne convient point à Laon.

Samſon, en prenant la poſition de Fîmes pour celle de Bibrax, n'a pas fait attention que Bibrax fut attaquée par les Belges, avant la tentative qu'ils firent de paſſer l'Aîne, comme le récit de Céſar y eſt formel. C'eſt donc amener

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. II. p. 66. *& ſeq.* Notic. de la Gaul. par M. d'Anv. Crev. Hiſt. Rom. T. VII. pag. 55, 56. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. XIII. pag. 426.

mal à propos à un lieu situé en-deça du cours de l'Aîne & sur les derrières du poste, qu'avoit pris César, une place qui devoit être en avant & de l'autre côté de la même rivière. En effet, on trouve Bièvre, qui conserve évidemment le nom de Bibrax, en s'avançant de Pont-à-Vère sur l'Aîne du côté de Laon; & la distance de huit milles, marquée par César, est également convenable à l'égard des environs de Pont-à-Vère. On lit dans César, que sur le fleuve, près duquel il avoit assis son camp, il y avoit un pont.

BIBROCES, *Bibroci*, (*a*) peuples de la Grande Bretagne, dont il est fait mention dans César, qui les place entre les Ancalites & les Casses. Cela a donné lieu à de certains Commentateurs de retrancher la dernière syllabe de Bibroces, pour joindre ensemble ce mot & celui des Casses, & de lire en conséquence Bibrocasses: d'autres croyent trouver des traces du nom de Bibroces dans celui de Bray sur la Tamise, où on prétend que le général Romain passa ce fleuve.

BIBULA, *Bibula*, (*b*) nom d'une femme, dont il est parlé dans Juvénal. C'étoit celle de Sertorius, qui l'aimoit éperdument. Le Poëte prétend que Sertorius aimoit, non sa femme, mais sa beauté.

Cur desiderio Bibulæ Sertorius ardet?
Si verum excutias; facies, non uxor amatur.

A combien de personnes ne pourroit-on pas faire le même reproche?

BIBULUS [PUBLICIUS], (*c*) *Publicius Bibulus*, Πουβλίκιος Βίβλος, tribun du peuple, l'an de Rome 543, & avant Jesus-Christ 209. C'étoit un homme, violent, emporté, & d'une éloquence à se faire craindre.

Marcellus, général des Romains, après une action contre Annibal, où il avoit perdu plusieurs soldats, & où presque tous les autres avoient été blessés, étant allé passer l'été dans la ville de Sinuesse pour refaire ses troupes, cela donna lieu à de mauvais bruits, & fit murmurer contre lui à Rome. Ses ennemis, profitant de cette occasion, suscitérent le tribun Publicius Bibulus, & l'obligérent d'accuser Marcellus. Cet homme avoit déjà tenu plusieurs assemblées pour le décrier; & en cette rencontre, il n'oublioit rien pour faire donner à un autre le commandement de l'armée, puisque Marçellus, disoit-il, après s'être un peu exercé contre Annibal, étoit sorti de cette guerre comme d'une palestre, & étoit allé se jetter dans des bains chauds, pour se refaire de ses fatigues.

Marcellus, averti de ces pratiques, qu'on faisoit contre lui, laissa l'armée à ses Lieutenans, &

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. V. p. 175.
(*b*) Juven. Satyr. 6. v. 141, 142.
(*c*) Plut. T. I. pag. 313, 314. Roll. Hist. Rom. T. III. p. 578, 579.

revint à Rome pour répondre à ces calomnies. A son arrivée, il trouva l'accusation, formée sur ces mêmes calomnies & près d'être jugée. Le jour étant donc pris, & le peuple assemblé dans le cirque de Flaminius, Publicius Bibulus monta sur la tribune, & accusa Marcellus avec beaucoup de véhémence. Marcellus répondit simplement & en peu de mots; mais, les premiers & les plus considérables d'entre les citoyens prirent hautement sa défense, & parlérent avec beaucoup de franchise & de liberté. Car, ils exhortérent le peuple à ne pas juger plus mal de Marcellus, que leur ennemi même, en l'accusant de lâcheté, lui qui étoit le seul de leurs généraux, qu'Annibal évitoit avec soin, & contre lequel il persévéroit à fuir le combat avec autant d'empressement, qu'il en avoit à le chercher contre tous les autres. Ces remontrances faites, l'accusateur se trouva si loin des espérances, qu'il avoit conçues de l'issue de ce jugement, que Marcellus non seulement fut absous de tous les chefs intentés contre lui, mais encore nommé pour la cinquième fois Consul pour l'année suivante.

BIBULUS [M. CALPURNIUS], *M. Calpurnius Bibulus*, M. Καλπούρνιος Βίβλος, Βίβουλος, (*a*) gendre de Caton d'Utique, ayant épousé sa fille, nommée Porcie. L'an de Rome 687, il étoit Édile avec César. On sçait que les Édiles étoient chargés de donner des jeux au peuple. Parmi ces jeux, il y en eut dont César fit la dépense en commun avec M. Calpurnius Bibulus, & d'autres qu'il donna en son propre nom; ce qui fit qu'on lui attribua l'honneur du tout. Il effaçoit d'ailleurs par tant d'endroits M. Calpurnius Bibulus, qu'il n'est pas étonnant qu'il profitât seul même de ce qu'ils faisoient ensemble. M. Calpurnius Bibulus se plaignoit de son sort, & disoit assez agréablement qu'il lui étoit arrivé la même chose qu'à Pollux, qui avoit moitié dans le temple bâti sur la place publique en l'honneur des deux Freres, & qui cependant étoit oublié universellement, puisque ce temple n'étoit jamais appellé que le temple de Castor. Cette aventure, jointe à la différence des caractères, produisit entre César & M. Calpurnius Bibulus une inimitié, qui fut poussée dans la suite aux derniers excès.

En effet, lorsque César voulut briguer le Consulat, M. Calpurnius Bibulus fut un de ses compétiteurs; mais, un tel compagnon n'étoit point de son goût, & il se lia avec Lucceius. Cependant, M. Calpurnius Bibulus fut nommé Consul avec César, les premiers du Sénat s'étant réunis en sa faveur. Les nouveaux Consuls étoient à peine entrés en charge, que César voulut faire passer une

(*a*) Plut. T. I. pag. 644. *& seq.* Dio. Cass. p. 134. Cæs. de Bell. Civil. L. III. p. 583. *& seq.* Sallust. ad Cæs. Orat. 2. c. 7. Cicer. in Vatin. c. 15, 16. Roll. Hist. Anc. T. V. pag. 301. Hist. Rom. T. VI. pag. 390. *& suiv.* T. VII. p. 317. *& suiv.*

Loi agraire, qu'il avoit dressée lui même. Il crut néanmoins devoir garder en cette occasion quelques ménagemens à l'égard de son Collégue. Comme ils étoient tous deux sur la tribune aux harangues, il lui demanda s'il trouvoit quelque chose de répréhensible dans sa loi. M. Calpurnius Bibulus, sans entrer dans aucun éclaircissement, répondit seulement qu'il s'opposeroit à toute nouveauté. César insista & exhorta le peuple à fléchir son Collégue par des prieres. *C'est de lui*, disoit-il à la multitude, *que dépend votre satisfaction. S'il y consent, vous aurez la loi.* M. Calpurnius Bibulus, loin d'adoucir son style, répliqua encore plus durement; & adressant la parole au peuple: *Quand vous voudriez tous la loi*, dit-il, *vous ne l'aurez point, tant que je serai Consul.* Après ce peu de mots, il se retira.

Pompée & Crassus ayant approuvé publiquement cette loi, M. Calpurnius Bibulus ne se découragea pas pour cela; & soûtenu de trois Tribuns & de Caton, il continua avec une fermeté invincible de s'opposer à son Collégue. Enfin, après avoir épuisé toutes les autres ressources, il prit le parti de déclarer jours de fêtes, tous les jours, qui restoient de l'année; ce qui eût empêché toute délibération du peuple. Sylla, dans son premier Consulat, fit usage d'un semblable stratagême contre le tribun Sulpicius. Ce tribun le força de révoquer son ordonnance. César fit plus; il se moqua de l'édit de son Collégue, le regarda comme non avenu, & indiqua un jour, auquel le peuple donneroit son suffrage sur la loi. Et Pompée, suivant la déclaration qu'il avoit faite en pleine assemblée, remplit la ville de gens armés. Il sembleroit que M. Calpurnius Bibulus eût pu alors se rendre. Il n'avoit fait que se consumer en efforts impuissans. Il ne lui étoit pas même permis de convoquer le Sénat, parce que César l'en empêchoit. Il tint chez lui un petit conseil des principaux Sénateurs; & là il fut résolu qu'il iroit à l'assemblée du peuple, afin qu'il fût dit qu'il n'avoit pas cédé, mais qu'il avoit été vaincu; & que si la loi passoit, comme ils ne doutoient point qu'elle ne passât, ce n'étoit point négligence de sa part, mais violence outrée de la part de son Collégue. Il vint donc pendant que César haranguoit. Toutes les avenues de la place étoient occupées par les satellites des Triumvirs, armés de poignards sous leurs robes, & postés en divers endroits dès la nuit précédente.

Lorsque M. Calpurnius Bibulus se présenta, accompagné de Lucullus & de Caton, on lui laissa libres les passages, tant par respect pour sa dignité, que parce que plusieurs se flattoient qu'il se relâcheroit de son opposition; mais, dès qu'il eût ouvert la bouche pour témoigner qu'il persévéroit toujours dans les mêmes sentimens, il s'éleva un tumulte affreux. Et César n'eut pas honte de livrer son Collégue à la fureur d'une misérable canaille, qui lui jetta

un panier d'ordure sur la tête, qui le traîna avec violence le long des dégrés du temple de Castor, & qui brisa les faisceaux de ses Licteurs. Plusieurs de ceux, qui étoient avec M. Calpurnius Bibulus, furent blessés, & entr'autres, deux Tribuns du pleuple. Au milieu d'un si horrible désordre & d'un si pressant danger, M. Calpurnius Bibulus montra une constance digne d'admiration. Il se découvroit la gorge, & invitoit les satellites de César à frapper, criant à haute voix : » Si je ne » puis apprendre à César à de» venir homme de bien ; au moins, » ma mort servira à attirer sur lui » la vengeance du ciel, & à le » rendre déteſtable à tous les » hommes. « Pendant qu'il parloit ainsi, ses amis le saisirent, & le portérent dans le temple de Jupiter Stator. Nous ne sçavons si c'est en cette occasion que Vatinius, tribun du peuple, entièrement dévoué aux volontés de César, entreprit de mettre M. Calpurnius Bibulus en prison. Il avoit déjà dressé une espèce de pont, depuis la tribune aux harangues jusques vers la porte de la prison, sur lequel il vouloit le faire passer. Mais, les autres Tribuns s'étant opposés à cette violence, qui apparemment n'étoit pas du goût de César, la chose n'alla pas plus loin.

Après que M. Calpurnius eut été ainsi écarté, restoit encore Caton, mais qui, n'étant alors que simple particulier, n'avoit pour armes que son courage & sa vertu. La loi fut donc autorisée par les suffrages du peuple. Le lendemain, le Sénat s'étant assemblé, M. Calpurnius Bibulus y porta ses plaintes. Mais, la crainte avoit glacé tous les courages ; & ce zélé, mais infortuné Consul, se voyant destitué de tout appui, de toute ressource, fut réduit à se renfermer dans sa maison pendant tout le reste de son consulat ; c'est-à-dire, pendant huit mois entiers, n'exerçant plus aucune fonction de sa charge, sinon que l'on affichoit souvent par ses ordres des placards dans Rome contre la tyrannie des Triumvirs ; & de plus, toutes les fois que César entreprenoit quelque chose de nouveau, il lui faisoit dénoncer son ordonnance, par laquelle il avoit converti en jours de fêtes tous les jours de l'année. Encore ne put-il pas jouir en sûreté de cette foible vengeance. Ce même Vatinius, qui avoit voulu l'emprisonner, envoya un de ses huissiers pour le tirer par force de sa maison. Le secours des autres Tribuns délivra M. Calpurnius Bibulus de cette vexation.

Toutes les fonctions du consulat roulérent donc sur César seul. Il agit comme s'il eût été sans Collégue ; ce qui donna lieu à la plaisanterie de ceux, qui désignoient l'année, dont nous parlons, non, selon l'usage, par les noms des deux Consuls, César & Bibulus, mais par les deux noms du seul César, disant que c'étoit l'année du consulat de Jule & de César. Pour dernier affront, le tribun Clodius empêcha Bibulus, au sortir du consulat, de haranguer le

peuple. Il ne lui permit de parler que pour prêter le serment qui étoit d'usage.

Depuis, M. Calpurnius Bibulus, ayant été nommé proconsul de Syrie, se rendit bientôt dans son département ; mais, il étoit peu guerrier. En effet, les Parthes étant venus faire des courses dans cette province, M. Calpurnius Bibulus, si nous en croyons Cicéron, ne mit pas le pied hors de la porte d'Antioche, tant que les ennemis tinrent la campagne. Un mot de César nous apprend qu'il se laissa même assiéger par eux. Dion rapporte qu'il donna de l'occupation aux Parthes dans leur propre païs, en fomentant la rébellion d'un Satrape contre le roi Orode. Nous avons très-peu de détail sur toutes ces choses. Ce que l'on y voit de plus clair, c'est que pendant le proconsulat de M. Calpurnius Bibulus, il ne se fit pas de grands exploits en Syrie, ni du côté des Parthes, ni du côté des Romains. Tout ce que l'Histoire nous a conservé de plus capable de faire honneur à M. Calpurnius Bibulus, dans les tems dont nous parlons, c'est l'exemple, qu'il donna de constance & de respect pour les loix dans la plus cruelle disgrace, que puisse éprouver un pere. Ses deux fils, jeunes gens de grande espérance, ayant été tués à Alexandrie par des déserteurs Romains, restés dans le païs, depuis l'expédition de Gabinius ; une si triste nouvelle ne lui fit interrompre ses fonctions publiques que pendant un seul jour. Et Cléopâtre, qui regnoit alors en Égypte, conjointement avec son frere ; lui ayant envoyé les meurtriers pour en faire justice, M. Calpurnius Bibulus, au lieu de satisfaire sa vengeance par le sang de ces misérables, les fit mener à Rome, disant que c'étoit au Sénat, & non pas à lui, à punir cet attentat.

L'année suivante, M. Calpurnius Bibulus fut choisi par Pompée, pour être Amiral de sa flotte. Pompée ne pouvoit choisir un plus violent ennemi de César ; mais, il ne lui eût pas été difficile de trouver un plus habile homme. Cette flotte étoit distribuée le long des côtes de l'Épire, & de l'Illyrie, sous différens Commandans, qui obéissoient à M. Calpurnius Bibulus. César trouva cependant le moyen d'aborder dans ces cantons ; & dès qu'il eut mis ses troupes à terre, son premier soin fut de renvoyer les vaisseaux à Brindes, pour lui amener le reste de ses légions & de sa cavalerie. Trente de ces vaisseaux tombérent au pouvoir de M. Calpurnius Bibulus, qui s'étoit mis en mer, quoi qu'un peu tard ; & par une cruauté d'autant plus odieuse, qu'elle étoit contraire à la résolution de douceur, prise par ceux mêmes, dont il tenoit son autorité, il fit brûler non seulement les bâtimens, mais ceux qui les montoient ; c'est-à-dire, les maîtres à qui ils appartenoient, avec tous les équipages. La honte & le dépit, qu'il ressentoit d'avoir laissé passer César, le rendirent plus vigilant pour empêcher au moins le trajet des troupes, qui

étoient encore en Italie, & il fit garder avec un soin extrême toutes les côtes depuis Salones en Dalmatie jusqu'à Oricum.

Cependant, César ne pouvoit plus rien entreprendre, qu'il n'eût reçu ses troupes d'Italie. Mais, la côte étoit si bien gardée, que le trajet devenoit impossible; & il écrivit à Calénus, qu'il avoit laissé à Brindes, de ne point se hâter de partir. L'avis vint à tems. Calénus, qui étoit déjà sorti du port, y rentra. Un seul vaisseau continua sa route, & fut pris par M. Calpurnius Bibulus, qui, toujours cruel à son ordinaire, fit égorger tout ce qu'il y trouva, libres & esclaves. Si M. Calpurnius Bibulus nuisoit beaucoup à César, parce qu'il étoit maître de la mer, César, qui l'étoit de la terre, incommodoit violemment M. Calpurnius Bibulus, en l'empêchant, soit de faire eau, soit de prendre du bois, soit d'amener ses vaisseaux au rivage. Cette flotte étoit obligée de tirer de l'isle de Corcyre toutes les provisions, dont elle avoit besoin, de quelque espèce qu'elles fussent; & dans une occasion, où le gros tems empêcha qu'on ne pût recevoir des rafraîchissemens, qui venoient de Corcyre, il fallut que les soldats, manquant d'eau, recueillissent la rosée, qui s'étoit amassée pendant la nuit sur des peaux, qui couvroient leurs bâtimens. Malgré de si grandes difficultés, M. Calpurnius Bibulus s'opiniâtra à tenir la mer. Mais enfin, il y succomba; & étant tombé malade, comme il ne pouvoit se procurer les secours, qui lui étoient nécessaires, & qu'il ne vouloit pas néanmoins quitter son poste, il mourut à bord de son vaisseau, l'an de Rome 704, & 48 avant J. C.

Salluste nous représente M. Calpurnius Bibulus comme un homme ignorant à ne pouvoir dire quatre mots, & dont l'esprit étoit plus malin que judicieux.

BIBULUS, *Bibulus*, Βίϐουλος, (*a*) fils de M. Calpurnius Bibulus & de Porcie. Du tems de Plutarque, on avoit encore de lui un petit livre, qui étoit intitulé, *Mémoires de Brutus*. Il faut se rappeller à ce sujet, que sa mere, après la mort de M. Calpurnius Bibulus, s'étoit remariée à M. Junius Brutus, ce célebre défenseur du parti Républicain. Notre Auteur étoit alors fort jeune, selon la remarque du même Plutarque. Après la mort de son beau-pere, Bibulus, de concert avec Messala, détermina les restes de l'armée vaincue, à se soumettre aux vainqueurs, qui les reçurent volontiers, & les distribuérent dans leurs légions.

BIBULUS [C], *C. Bibulus*, K. Βίϐυλος, (*b*) étoit Édile l'an de Rome 773, & de J. C. 22, sous l'empire de Tibère. Le luxe étoit alors extrême parmi les Romains; & comme les Édiles

(*a*) Plut. T. I. pag. 989, 994. Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 272.

(*b*) Tacit. Annal. L. III. c. 52. Crév. Hist. des Emp. T. I. pag. 458.

étoient chargés de la police, & par cette raison à portée d'être instruits mieux que personne, de tout ce qui se passoit dans les marchés, & des prix énormes, auxquels le luxe faisoit monter les choses de la vie, il convenoit à leur ministère de faire sur cet objet des représentations au Sénat. C. Bibulus ayant entamé la matière, les autres Édiles se joignirent à lui, & demandérent un reméde prompt & efficace à un si grand mal, puisque l'on méprisoit non seulement les anciennes loix somptuaires, mais celles, qu'Auguste avoit portées en dernier lieu.

BICHE, *Cerva*, Ἔλαφος, (a) sorte d'animal, doux & aimable. C'est la femelle du cerf.

Sertorius faisant la guerre aux peuples d'Espagne employoit la ruse pour les tromper & les apprivoiser. Mais, la ruse la plus considérable & la plus singulière fut celle de la Biche.

Un habitant du païs, nommé Spanus, qui passoit sa vie à la campagne, rencontra un jour dans son chemin une Biche, qui venoit de mettre bas son faon, & qui avoit été lancée par des chasseurs. La Biche fuyoit si rapidement, qu'il ne pensa pas à la prendre; mais, surpris & charmé de la beauté du faon & de la nouveauté de sa robe, car il étoit blanc, il le poursuivit & le prit. Sertorius étoit alors campé près de-là; & tous les petits présens, qu'on lui faisoit, soit de fruits ou de venaison, il les recevoit avec plaisir, & récompensoit libéralement ceux qui lui faisoient ainsi leur cour. Cet homme lui porta donc son faon, qui étoit une petite Biche. Sertorius la reçut agréablement, selon sa coûtume, sans y faire plus d'attention. Mais, dans la suite, l'ayant rendu si privée & si familière, qu'elle entendoit, quand il l'appelloit, & qu'elle le suivoit par tout, quand il sortoit, & qu'elle étoit si accoûtumée au bruit des soldats & à tout le tumulte du camp, que rien ne l'effarouchoit, peu à peu il la consacra en quelque manière, & en fit une affaire de religion. Il dit que c'étoit une Biche, dont Diane lui avoit fait présent, & répandit par tout le bruit, qu'elle lui découvroit une infinité de choses cachées; car, il sçavoit que les Barbares étoient naturellement portés à la superstition.

Voici l'artifice, dont il se servoit pour confirmer & pour faire recevoir ces bruits. Quand il avoit eu des avis secrets, que les ennemis s'étoient jettés sur quelque endroit de sa province, ou qu'ils travailloient à lui enlever quelque place par quelque intelligence qu'ils y avoient, il faisoit semblant que sa Biche l'en avoit averti la nuit pendant le sommeil, & lui avoit ordonné de tenir des troupes sous les armes. D'autres fois qu'il avoit eu des nouvelles de quelque avantage remporté par ses lieutenans, il faisoit cacher le courrier & produisoit en public sa Biche couronnée de bouquets de fleurs pour

(a) Plut. T. I. p. 573, 578. Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 110. & suiv.

marque de quelque bonne nouvelle, exhortant ses soldats à avoir bon courage & à faire des sacrifices aux dieux, parce qu'immanquablement ils apprendroient bientôt quelque chose de très-agréable.

Après la bataille de Sucron contre Pompée, Sertorius fut fort affligé de ce que sa Biche étoit perdue, & qu'on ne la trouvoit nulle part. Car, par-là, il étoit privé d'un merveilleux secours pour contenir les Barbares, sur tout dans une conjoncture, où ils avoient plus besoin que jamais d'être encouragés & fortifiés. Par bonheur, quelques-uns de ses soldats, s'étant égarés une nuit à la campagne, la rencontrérent; & l'ayant reconnue à sa blancheur, ils la prirent & la lui ramenérent sur le champ. Sertorius ravi leur promit une grosse somme, s'ils tenoient le cas secret, & qu'ils ne dissent à personne qu'ils la lui eussent ramenée, & cacha sa Biche très-soigneusement.

Quelques jours après, il parut en public avec un air gai pour donner audience à ses troupes, racontant aux officiers des Barbares, qui l'accompagnoient, que les dieux lui avoient annoncé la nuit, pendant son sommeil, que bientôt il lui arriveroit un bonheur insigne. Il monte sur son tribunal, reçoit les requêtes de tout le monde, & écoute tous ceux, qui ont à lui parler. Dans ce moment, la Biche, lâchée près de-là par ceux qui la gardoient, voyant Sertorius, accourt pleine de joie, monte sur le tribunal, appuie sa tête sur ses genoux, & lui baise la main droite; car, elle étoit dressée à cela, dès le commencement. Sertorius, de son côté, lui fait de grandes caresses, avec toutes les démonstrations les plus naturelles d'une véritable affection, jusqu'à verser des larmes de joie. Tous les assistans en furent d'abord étonnés; mais ensuite, revenus à eux, ils se mirent à battre des mains, & à crier que Sertorius étoit un homme divin & l'ami des dieux, & le reconduisirent dans sa tente, avec toutes les marques, que leur courage étoit raffermi, & qu'ils étoient pleins de grandes & belles espérances.

L'Histoire ancienne nous fournit de grands exemples de pareils artifices, dont les plus grands capitaines & les plus graves législateurs se sont servis pour profiter de la superstition & de la crédulité des peuples. Nous en voyons un grand exemple dans la vie de Marius, qui, peu d'années avant le tems dont nous venons de parler, s'étoit servi utilement d'une pareille ruse, en produisant une femme Syrienne, qui se disoit grande prophétesse, & en se faisant suivre par des vautours qu'il lâchoit à propos. Mais, ce n'est pas seulement dans les tems de ténébres & d'ignorance, qu'on a employé ces moyens, on les voit renouvellés & pratiqués dans le tems de la plus grande lumière.

(*a*) II. La Biche eſt fort connue dans la fable. Hercule ayant pourſuivi pendant un an une Biche, qu'Euryſtée lui avoit ordonné de lui amener en vie, on pupublia enſuite, qu'elle avoit les pieds d'airain; expreſſion figurée, qui marquoit la vîteſſe, avec laquelle elle couroit. On ajoûta qu'elle avoit les cornes d'or. Cependant, les Biches n'ont point de bois, quoiqu'en diſent les Poëtes.

On parle encore d'une Biche, conſacrée à Diane, & qu'Agamemnon tua, étant à la chaſſe. Cette déeſſe, pour ſe venger, frappa le camp d'Agamemnon d'une peſte horrible, & obtint d'Éole la ſuſpenſion des vents pour empêcher les Grecs d'aller à Troye. Ces malheurs durérent, juſqu'à ce qu'Agamemnon ſacrifiât ſa fille Iphigénie; qu'on prétend cependant que Diane ſauva. Les Troyens en tuérent encore une, conſacrée auſſi à Diane, en arrivant en Italie; ce qui cauſa la guerre entr'eux & les Rutules.

On dit que Téléphe, ayant été expoſé ſur le mont Parthénius, y fût allaité par une Biche. Pauſanias aſſure qu'il avoit vu à Rome des Biches toutes blanches, & qu'il en avoit été ſurpris extrêmement. Il ne me vint pas dans l'eſprit, ajoûte-t-il, de demander ſi elles venoient de quelque iſle ou d'un païs en terre ferme.

(*b*) III. Dans l'Écriture, le texte Hébreu porte ſouvent une Biche, où la Vulgate lit un cerf. Par exemple, au quarante-neuvième chapitre de la Génèſe, *Nephthali eſt une Biche, qu'on a miſe en liberté*. Et dans les Pſeaumes, *c'eſt lui* [*Dieu*], *qui a rendu mes pieds auſſi legers que ceux des Biches*. Le Sage, dans les Proverbes, compare l'épouſe d'un homme réglé à une Biche & à un faon.

BICLINIUM, *Biclinium*, (*c*) étoit une table à deux lits, ou une ſalle à manger, où il n'y avoit que deux lits.

BICON, *Bicon*, (*d*) Grec jaloux de la grandeur d'Athénodore, ſon compatriote, qui s'étoit rendu le chef, & comme le roi des troupes Grecques, qu'Alexandre le Grand avoit laiſſées par colonies au tour de Bactres, & qui s'étoient révoltées. Il lui dreſſa des embûches, & l'ayant invité à un feſtin, il le fit aſſaſſiner par un certain Boxus.

Le lendemain, il aſſembla les troupes, & fit accroire à pluſieurs qu'Athénodore l'ayant voulu perdre, il l'avoit prévenu. Mais, la plûpart ſe doutérent de l'impoſture; & peu à peu, tous les autres l'ayant reconnue, ils prirent les armes, réſolus de le tuer à la premiére rencontre. Néanmoins, les chefs craignant que le mal n'allât plus avant, appaiſérent les

(*a*) Pauſ. p. 483, 533. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. pag. 22, 23. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. pag. 204, 205.

(*b*) Geneſ. c. 49. v. 21. Pſalm. 17. v. 34. Proverb. c. 5. v. 19.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 99.

(*d*) Q. Curt. L. IX. c. 7.

soldats sur le point de l'exécution. Bicon ne fut pas plutôt délivré de ce danger contre son attente, qu'il conspira la mort de ceux, qui l'avoient sauvé. Mais, son dessein ayant été découvert, on l'arrêta avec Boxus, qui fut tué sur l'heure. Pour lui, on résolut de le faire mourir dans les tourmens. On alloit le mettre à la torture, quand les Grecs coururent tout à coup aux armes ; de sorte que ceux, qui le menoient au supplice, effrayés de ce tumulte, le laissérent là, croyant qu'on le vouloit enlever. Il se vint jetter nud, comme il étoit, entre les bras des Grecs, qui, le voyant en ce misérable état, en eurent pitié, & commandérent qu'on le laissât aller. Ainsi, ayant évité deux fois la mort, il retourna en son païs avec ceux qui quittérent les colonies, qu'Alexandre leur avoit assignées.

BICONGE, mesure, usitée chez les Romains. Elle contenoit douze septiers.

BICORNIGER, *Bicorniger*, (*a*) c'est-à-dire, qui a deux cornes. On donnoit ce surnom à Bacchus, à cause des cornes, qu'il porte quelquefois à la tête, symbole des rayons du Soleil, que ce dieu représentoit.

BICROTA, *Bicrota*, (*b*) surnom donné à Mars sur quelques monumens. D. Bern. de Montfaucon dit qu'il ignore l'origine de ce surnom. Bicrota, selon cet Antiquaire, signifioit une birème, ou un vaisseau à deux rangs de rames.

BIDENSES, *Bidenses*, peuples, qui étoient les mêmes que les Bidins. *Voyez* Bidins.

BIDENTAL. On appelloit ainsi anciennement un endroit, qui avoit été frappé de la foudre, parce qu'on l'expioit & qu'on le dédioit en y immolant des victimes, appellées en Latin *Bidentes*, comme si Jupiter se fût consacré cet endroit, en le frappant de la foudre. C'est pourquoi, on l'environnoit, ou d'un mur, ou d'une haie de pieux, qu'il n'étoit pas permis d'arracher. L'on ne devoit pas même franchir cette espèce de barrière. C'étoit un crime d'en agir autrement.

Quant au mot Latin *Bidentes*, c'est le nom, que l'on donnoit aux brebis, qui avoient deux grosses dents ; c'est-à-dire, deux ans, qui étoit le tems où elles commençoient à être propres aux sacrifices. *Voyez* Bidentes.

BIDENTALES, prêtres chez les Romains. On appelloit ainsi les Prêtres qui avoient la charge d'exécuter les cérémonies, dont il est parlé dans l'article précédent. Ce nom se trouve dans les Inscriptions antiques. *SEMONI SANCTO DEO FIDIO SACRUM SEX. POMPEIUS SP. F. COL. MUSSIANUS QUINQUENNALIS DE CUR. BIDENTALIS DONUM DEDIT.*

BIDENTES, *Bidentes*, (*c*)

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 250.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 124. T. IV. p. 248.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 153.

sorte de victimes. Les victimes, qu'on appelloit Bidentes, se prennent communément pour des moutons. Mais, Pomponius, selon Macrobe, prétend que ce nom s'étend aussi aux verrats. Nigidius, suivant le même, étend la signification de Bidentes à toutes les bêtes, qui ont deux années; *Bidentes* étant là, dit-il, pour *Bientes*, comme *redire* pour *reire*. Et *Bientes* se doit prendre, selon Servius, commentateur de Virgile, pour *Biennes*. Mais, Hygin donne une autre étymologie, & prétend que Bidentes se prend pour toute sorte de victimes, qui ont deux dents plus élevées que les autres. Il se rit de ceux, qui croyent que Bidentes ne s'entend que des brebis.

BIDIÉENS, *Bidiæi*, Βιδιαῖοι, (a) ou, comme on lit sur des Inscriptions trouvées dans la Gréce, Βειδιαῖοι. Ils tiennent le troisième rang dans ces Inscriptions. C'étoient les officiers d'un tribunal plus ancien chez les Spartiates, que les Éphores.

Lycurgue avoit ordonné dans une de ses loix, que les jeunes gens se battissent à coups de poing & de pied. Les Bidiéens avoient été dès-lors établis pour présider aux combats de ces jeunes gens, sans doute pour indiquer & régler ces jeux, pour juger des coups qui s'y donnoient; & rien, ce semble, n'étoit mieux institué. Car, quiconque auroit laissé cette jeunesse bouillante se battre à sa fantaisie, d'autres passions que celle de vaincre pouvant très-aisément les exciter les uns contre les autres, auroit fait de ce jeu, déjà assez cruel, une boucherie des meilleurs sujets de l'État.

Pausanias décrit ces jeux fort au long dans son voyage de la Laconie, & Cicéron nous apprend en peu de mots ce que c'étoit. *Adolescentium greges*, dit-il, *Lacedemone vidimus ipsi, incredibili contentione certantes, pugnis, calcibus, unguibus, morsu denique, ut exanimarentur priùs quam se victos faterentur.*

Sans doute que le nom de Bidiéens avoit quelque rapport à l'inspection attribuée aux officiers qui prenoient ce nom; mais, il seroit assez difficile d'en découvrir la véritable étymologie. Quoiqu'il en soit, nous apprenons, par des Inscriptions, que les Rois étoient eux-mêmes Bidiéens. Cela ne doit pas paroître étonnant. Tous les tribunaux, excepté le Sénat, étoient formés sur le plan de l'ancien gouvernement; c'est-à-dire, de celui qui existoit avant les Héraclides, où six députés des tribus avec le Roi, formoient le Conseil général de la nation. Lorsque, depuis les Héraclides, il y eut deux Rois à Sparte, chacun de ces Rois voulant se conserver le droit de séance dans les différens tribunaux, il n'y eut plus que cinq personnes du peuple dans tous ces tribunaux, avec les deux Rois. C'est pour cela que les Bi-

(a) Paus. pag. 179, 182. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. XV. pag. 415. & suiv.

diéens ne ſont que cinq dans certaines Inſcriptions.

Il ſemble que Pauſanias veuille confondre les Bidiéens avec les Plataniſtes ; mais, on a des preuves inconteſtables, qu'il faut les diſtinguer. Les Plataniſtes avoient un tribunal particulier, qui avoit ſes attributions toutes différentes de celles des Bidiéens ; & leur tribunal a exiſté ſéparé & abſolument ſans mêlange juſqu'à la fin de la république de Lacédémone, & totalement indépendant de celui des Bidiéens. Il eſt étonnant que Pauſanias ſe ſoit ainſi trompé.

Les Bidiéens n'ordonnoient pas ſeulement les combats des jeunes Spartiates, ils avoient encore un emploi, du moins auſſi honorable. Ils étoient les ſeuls, avant la création des Éphores, qui jugeaſſent de la capacité des médecins & des empeſantes ou chirurgiens. Mais, depuis les Éphores, les Bidiéens ne furent plus les ſeuls Juges. Il leur fallut partager ce droit avec les Éphores. C'eſt ce que nous apprenons d'un grand nombre d'Inſcriptions.

BIDINS, *Bidini*, Βίδινοι, (*a*) peuples de Sicile. Cicéron, dans ſes harangues contre Verrès, appelle leur ville Bidis, & dit que c'étoit une petite ville près de Syracuſe. Il nomme les habitans *Bidini* onze fois ; d'où Cluvier conclut que le mot *Bidenſes*, qui ſe trouve auſſi dans cet Orateur, eſt une faute. Étienne de Byzance les nomme auſſi *Bidini*. Bidos, dit-il, fortereſſe de Sicile. Ce nom *Bidos* eſt du genre neutre. On le trouve écrit par une diphthongue, *Beidos*, ou par un ſimple *i*, *Bidos*. Le nom national eſt *Bidinus*.

Nous apprenons de Cluvier que, dans le territoire de Syracuſe, à environ quinze mille pas, & au couchant d'hiver, ſont les reſtes d'une ancienne ville, avec une égliſe nommée vulgairement Saint Giovanni-di-Bidini. Notre Géographe remarque que les Anciens ont écrit *Bidis* & *Bidos* ; ce qui eſt prouvé par l'autorité de Cicéron.

BIDIS, *Bidis*, ville de Sicile. *Voyez* Bidins.

BIEN, *Bonum*. Dieu ſeul, à proprement parler, mérite le nom de Bien parce qu'il n'y a que lui ſeul, qui produiſe dans notre ame, des ſenſations agréables. On peut néanmoins donner ce nom à toutes les choſes, qui, dans l'ordre établi par l'Auteur de la nature, ſont les canaux par leſquels il fait, pour ainſi dire, couler le plaiſir juſqu'à l'ame. Plus les plaiſirs, qu'elles nous procurent, ſont vifs, ſolides & durables, plus elles participent à la qualité de Bien.

Nous avons, dans Sextus Empiricus, l'extrait d'un ouvrage de Crantor ſur la prééminence des différens Biens. Ce Philoſophe célebre feignoit qu'à l'exemple des déeſſes, qui avoient ſoumis leur beauté au jugement de Pâris, la richeſſe, la volupté, la ſanté, la vertu s'étoient préſentées à tous les Grecs, raſſemblés aux jeux

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 163. Cicer. in Verr. L. II. c. 53. *& ſeq.*

Olympiques, afin qu'ils marquassent leur rang, suivant le dégré de leur influence sur le bonheur des hommes. La Richesse étala sa magnificence, & commençoit à éblouir les yeux de ses Juges, quand la Volupté représenta que l'unique mérite des richesses étoit de conduire au plaisir. Elle alloit obtenir le premier rang; mais, la Santé le lui contesta. Sans elle, la douleur prend bientôt la place de la joie. Enfin, la Vertu termina la dispute, & fit convenir tous les Grecs, que dans le sein de la richesse, du plaisir & de la santé, l'on seroit bientôt, sans le secours de la Prudence & de la Valeur, le jouet de tous ses ennemis. Le premier rang lui fut donc adjugé; le second, à la santé; le troisième, au plaisir; & le quatrième, à la richesse. En effet, tous ces Biens n'en méritent le nom que lorsqu'ils sont sous la garde de la vertu. Ils deviennent des maux pour quiconque n'en sçait pas user. Le plaisir de la passion n'est point durable. Il est sujet à des retours de dégoût & d'amertume. Ce qui avoit amusé, ennuie; ce qui avoit plu commence à déplaire; ce qui avoit été un objet de délices, devient souvent un sujet de repentir & même d'horreur. Nous ne prétendons pas nier aux adversaires de la vertu & de la morale, que la passion & le libertinage n'aient pour quelques-uns des momens de plaisir. Mais, de leur côté, ils ne peuvent disconvenir qu'ils éprouvent souvent les situations les plus fâcheuses par le dégoût d'eux-mêmes & de leur propre conduite, par les autres suites naturelles de leurs passions, par les éclats qui en arrivent, par les reproches qu'ils s'attirent, par le dérangement de leurs affaires, par leur vie qui s'abrege, ou leur santé qui dépérit, par leur réputation qui en souffre, & qui les expose souvent à tomber dans la misère.

» Ouvrons, dit un Auteur » moderne, les annales de Taci- » te, ces fastes de la méchanceté » des hommes. Parcourons les » regnes de Tibère, de Claude, » de Caligula, de Néron, de » Galba, & le destin rapide de » tous leurs courtisans; & re- » nonçons à nos principes, si, » dans la foule de ces scélérats » insignes, qui déchirent les en- » trailles de leur patrie, & dont » les fureurs ont ensanglanté tous » les passages, toutes les lignes » de cette histoire, nous ren- » controns un heureux. Choisis- » sons entr'eux tous. Les délices » de Caprées nous font-elles en- » vier la condition de Tibère? » Remontons à l'origine de sa » grandeur, suivons sa fortune, » considérons-le dans sa retraite, » appuyons sur sa fin; & tout » bien examiné, demandons- » nous, si nous voudrions être à » présent ce qu'il fut autrefois, le » tyran de son païs, le meurtrier » des siens, l'esclave d'une trou- » pe de prostituées, & le protec- » teur d'une troupe d'esclaves. Ce » n'est pas tout. Néron fait périr » Britannicus son frere, Agrip- » pine sa mere, Octavie sa fem- » me, Poppée sa femme, Anto-

» nia sa belle-sœur, ses instituteurs Sénéque & Burrhus; » ajoûtez à ces assassinats une » multitude d'autres crimes de » toute espèce; voilà sa vie. Aussi » n'y rencontre-t-on pas un moment de bonheur. On le voit » dans d'éternelles horreurs; ses » transes vont quelquefois jusqu'à l'aliénation de l'esprit. » Alors, il apperçoit le Ténare » entr'ouvert. Il se croit poursuivi des Furies. Il ne sçait où » ni comment échapper à leurs » flambeaux vengeurs; & toutes ces fêtes monstrueusement » somptueuses, qu'il ordonne, » sont moins des amusemens, » qu'il se procure, que des distractions qu'il cherche. «

Rien, ce semble, ne prouve mieux, que les exemples, qu'on vient d'alléguer, qu'il n'y a de véritables Biens, que ceux, dont la vertu régle l'usage.

Ce qui donne à la vertu une si grande supériorité sur tous les autres Biens, c'est qu'elle est de nature à ne devenir jamais mal par un mauvais usage. Le regret du passé, le chagrin du présent, l'inquiétude sur l'avenir, n'ont point d'accès dans un cœur, que la vertu domine, parce qu'elle renferme ses desirs dans l'étendue de ce qui est à sa portée; qu'elle les conforme à la raison, & qu'elle les soumet pleinement à l'ordre immuable, qu'a établi une souveraine intelligence. Elle écarte de nous ces douleurs, qui ne sont que les fruits de l'intempérance. Les plaisirs de l'esprit marchent à sa suite, & l'accompagnent jusque dans la solitude & l'adversité. Elle nous affranchit, autant qu'il est possible, du caprice d'autrui & de l'empire de la fortune, parce qu'elle place notre perfection, non dans une possession d'objets toujours prêts à nous échapper, mais dans la possession de Dieu même, qui veut bien être notre récompense. La mort, ce moment fatal, qui désespere les autres hommes, parce qu'il est le terme de leurs plaisirs & le commencement de leurs douleurs, n'est pour l'homme vertueux, qu'un passage à une vie plus heureuse. L'homme voluptueux & passionné, ne voit la mort que comme un fantôme affreux, qui, à chaque instant, fait un nouveau pas vers lui, empoisonne ses plaisirs, aigrit ses maux & se prépare à le livrer à un Dieu vengeur de l'innocence. Ce qu'il envisage en elle de plus heureux, seroit qu'elle le plongeât pour toujours dans l'abîme du néant. Mais, cette honteuse espérance est bien combattue dans le fond de son ame par l'autorité de la révélation, par le sentiment intérieur de son indivisibilité personnelle, par l'idée d'un Dieu juste & tout-puissant. Le sort de l'homme parfaitement vertueux est bien différent. La mort lui ouvre le sein d'une intelligence bienfaisante, dont il a toujours respecté les loix & ressenti les bontés.

BIEN [le Souverain], (a)

(a) Roll. Hist. Anc. T. VI. pag. 495. *& suiv.*

Summum Bonum. Il n'y a point dans toute la Philoſophie morale de matière plus intéreſſante, que celle qui regarde le Souverain Bien. On agitoit dans les écoles pluſieurs queſtions aſſez indifférentes pour le commun des hommes, & dont on pouvoit négliger de s'inſtruire, ſans que les mœurs & la conduite de la vie en ſouffriſſent beaucoup. Mais, l'ignorance de ce qui conſtitue le Souverain Bien, jette l'homme dans une infinité d'erreurs, & fait qu'il marche toujours au hazard, ſans avoir rien de fixe, & ſans ſçavoir, ni où il va, ni quelle route il doit tenir; au lieu que ce principe une fois bien établi, il connoît clairement tous ſes devoirs, & ſçait à quoi s'en tenir pour tout le reſte.

Ce ne ſont pas ſeulement les Philoſophes, qui ſe ſont mis en peine de rechercher en quoi conſiſte le Souverain Bien. Ce ſont généralement tous les hommes; ſçavans & ignorans, éclairés & ſtupides. Il n'y a perſonne qui ne prenne parti ſur cette importante queſtion. Et quand l'eſprit demeureroit indifférent, le cœur ne ſçauroit s'empêcher de faire un choix. Il pouſſe de ſon fond un cri ſecret, qui dit à l'égard de quelque objet: *Heureux celui qui en eſt le poſſeſſeur.* L'homme a l'idée & le deſir d'un Souverain Bien, gravés dans le fond de ſa nature; & cette idée & ce deſir ſont la ſource de tous ſes autres deſirs & de toutes ſes actions. Depuis le péché, il ne lui en reſte qu'une notion confuſe & générale, qui eſt inſéparable de ſon être. Il ne ſçauroit s'empêcher d'aimer & de chercher ce Souverain Bien, qu'il ne connoît plus que confuſément. Mais, il ne ſçait où il eſt, ni en quoi il conſiſte; & cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs. Car, trouvant des Biens créés, qui contentent quelque petite partie de cette avidité infinie, qui le dévore, il les prend pour le Souverain Bien. Il y rapporte ſes actions, & tombe ainſi dans une infinité d'égaremens criminels.

C'eſt ce que nous voyons clairement dans les divers ſentimens, qui ont partagé les Philoſophes ſur cette matière. Cicéron l'a traitée avec beaucoup d'étendue & d'érudition dans les cinq livres, qui ont pour titre: *De finibus bonorum & malorum;* où il examine en quoi conſiſtent les véritables Biens & les véritables maux. La ſecte des Stoïciens & celle des Péripatéticiens nous fourniſſent de tems en tems d'excellentes maximes ſur divers ſujets, mais qui ſont le plus ſouvent mêlées de faux dogmes & d'erreurs groſſières. Il ne faut pas s'attendre à y rien trouver d'inſtructif par rapport aux Biens futurs. La Philoſophie humaine n'éleve point l'homme au-deſſus de lui-même, & ſe borne à la terre. Quoiqu'il y ait eu pluſieurs Philoſophes, perſuadés de l'immortalité de l'ame, & par conſéquent convaincus que la vie préſente n'eſt qu'un inſtant dans la durée infinie de nos ames, ils n'ont pas laiſſé de donner à cette vie d'un moment toute leur étude & toute leur attention. Ce

qui devoit arriver en l'autre vie, n'étoit le sujet que de quelques entretiens stériles, dont ils ne tiroient aucune conséquence pour leur propre conduite, ni pour celle des autres. Ainsi, ces prétendus Sages, qui connoissoient tout excepté eux-mêmes, & qui sçavoient la destination de chaque chose particulière, excepté celle de l'homme, peuvent, à juste titre, être regardés comme des insensés. Car, c'est l'être, que de ne sçavoir ce qu'on est, & où l'on va; que d'ignorer sa fin & les moyens d'y parvenir; que de sçavoir ce qui est superflu & étranger, & d'être aveugle sur ce qui est personnel & nécessaire.

BIEN [homme de], homme d'honneur, honnête homme. Il semble que l'homme de Bien est celui qui satisfait exactement aux préceptes de sa religion; l'homme d'honneur, celui qui suit rigoureusement les loix & les usages de la société; & l'honnête homme, celui qui ne perd de vue, dans aucune de ses actions, les principes de l'équité naturelle.

BIEN, TRÈS, FORT, termes de Grammaire, qu'on employe indistinctement en François, pour marquer le dégré le plus haut des qualités des êtres, ou ce que les Grammairiens appellent le superlatif. Mais, ils ne désignent ce dégré, ni de la même manière, ni avec la même énergie. *Très* paroît affecté particulièrement au superlatif, & le représenter comme idée principale; ainsi qu'on voit dans le *Très-haut*, pris pour l'Être suprême. *Fort* marque moins le superlatif, mais affirme davantage; comme quand on dit, *il est Fort équitable*, il semble qu'on fasse au moins autant d'attention à la certitude qu'on a de l'équité d'une personne, qu'au dégré ou point auquel elle pousse cette vertu. *Bien* marque encore moins le superlatif que *Très* ou *Fort*. Mais, il est souvent accompagné d'un sentiment d'admiration. *Il est Bien hardi!* Dans cette phrase, on désigne moins peut-être le dégré de la hardiesse, qu'on n'exprime l'étonnement, qu'elle produit.

Ces distinctions sont de M. l'abbé Girard. Il remarque de plus que *Très* est toujours positif; mais que *Fort* & *Bien* peuvent être ironiques; comme dans ces phrases: *C'est être Fort sage que de quitter ce qu'on a pour courir après ce qu'on ne sçauroit avoir. C'est être Bien patient que de souffrir des coups de bâton sans en rendre.* Mais, d'autres croyent que *Très* n'est pas du tout incompatible avec l'ironie, & qu'il est même préférable à *Bien* & à *Fort*, en ce qu'il la marque moins. Lorsque *Fort* & *Bien* sont ironiques, il n'y a qu'une façon de les prononcer; & cette façon étant ironique elle-même, elle ne laisse rien à deviner à celui à qui l'on parle. *Très*, au contraire, pouvant se prononcer, quand il est ironique, comme s'il ne l'étoit pas, enveloppe davantage la raillerie, & laisse dans l'embarras celui qu'on raille.

BIENHEUREUX [l'Isle des], *Insula Beatorum*, νῆσος Μακάρων.

(a) C'est ainsi que les Grecs appelloient une province d'Égypte, où étoit située la ville d'Oasis. Cette ville, éloignée de sept journées de Thébes, étoit habitée par des Samiens.

(b) Plutarque nomme les isles Atlantiques, les isles des Bienheureux; & il en donne la description suivante : » Il y pleut rarement; & les pluies, qui y » tombent, sont des pluies dou» ces. Il n'y regne que des vents » agréables, qui, portant tou» jours une bénigne rosée sur » leurs aîles, engraissent telle» ment la terre, que non seule» ment elle est toujours en état » de répondre aux soins & aux » vœux de ceux, qui voudroient » la labourer & la planter, mais » qu'elle produit d'elle-même tou» te sorte d'excellens fruits, & » en si grande abondance qu'ils » suffisent pour nourrir ses habi» tans, sans qu'ils se donnent le » moindre soin ni la moindre pei» ne; de sorte que toute leur vie » se passe dans un délicieux re» pos. L'air y est toujours sérein, » & n'y cause jamais la moindre » maladie, à cause de la douce » température des saisons, dont » les changemens ne sont jamais » subits, mais toujours insensi» bles; car, les vents de notre » continent, comme les vents du » nord & du levant, après avoir » parcouru cet espace immense » de notre terre, venant à tom» ber & à se répandre dans cette » vaste étendue d'air & de mer, » se partagent, se rompent & se » perdent avant que d'y arriver, » ou n'y arrivent que languissans » & foibles; & les vents, qui y » soufflent du côté de la mer, » comme les vents du midi & du » couchant, passant sur cette » grande plaine d'eau, se char» gent d'une pluie douce & me» nue, dont ils les arrosent quel» quefois, & dont le plus sou» vent ils ne font que les rafraî» chir par une moiteur douce & » féconde, qui nourrit & fait » croître tout ce que la terre y » produit. De sorte que c'est une » opinion généralement reçue, » même parmi les Barbares, & » crue comme un article de reli» gion, que là sont les champs » Élysées & la demeure des Bien» heureux, qu'Homère a chan» tés. «

Ainsi, Plutarque a cru que ces isles mêmes étoient les lieux Heureux, où Homère a placé ses champs Élysées. Mais, Strabon fait fort bien voir que ces champs Élysées, ou champs Heureux sont la Bétique, & que ces isles n'étoient appellées les isles des Bienheureux, que parce qu'elles appartenoient aux habitans de la Bétique, à cause du voisinage; car, les isles, voisines d'une côte, appartiennent d'ordinaire aux habitans de cette côte-là. C'est pourquoi, ces isles des Bienheureux n'étoient pas elles-mêmes ces lieux Heureux, mais les isles qui appartenoient aux peuples Heureux; c'est-à-dire, aux habitans de la

(a) Herod. L. III. c. 26.

(b) Plut. Tom. I. pag. 571, 572.

Bétique, qui étoient ces peuples fortunés.

Quant à la description qu'en fait Plutarque, elle s'accorde fort bien avec celle que donne Homère dans le quatrième livre de l'Odyssée, & qui marque si bien que toute la côte occidentale de l'Espagne lui étoit parfaitement connue. *Les immortels vous enverront dans les champs Élysées, à l'extrêmité de la terre, où le sage Rhadamanthe donne des loix, où les hommes menent une vie douce & tranquille, où l'on ne sent, ni les neiges, ni les frimats d'hiver, ni les pluies, mais où l'air est toujours rafraîchi par les douces haleines des zéphyrs, que l'Océan y envoye continuellement.*

L'un & l'autre, Homère & Plutarque, tirent un grand jour de ces paroles de Justin. *Salubritas cœli per omnem Hispaniam æqualis, quia aëris spiritus nulla paludium gravi nebula inficitur. Huc accedunt & marinæ auræ, undique versus assidui flatus, quibus omnem provinciam penetrantibus, eventilato terrestri spiritu, præcipua hominibus sanitas redditur.*

BIENOR, *Bienor*, Βιήνωρ, autrement Bianor. *Voyez* Bianor.

BIENS. (*a*) Chez les Romains, on distinguoit quatre sortes de Biens. Il y avoit ceux qu'on appelloit *profectices*, *profectitia*. Ces Biens étoient ceux, qui venoient du pere au fils, ou qui venoient au fils de la part de quelqu'autre, mais à cause du pere. Ces Biens-là appartenoient de droit au pere. D'autres, appellés *adventices*, *adventitia*, étoient des Biens, qui venoient au fils d'autre part que du pere, comme de la mere ou de ses amis. Le pere avoit l'usufruit de ces Biens; mais, la propriété en appartenoit au fils. Les troisièmes s'appelloient *castrensia*; c'est-à-dire, qui se gagnent à la guerre. Le fils étoit le maître absolu de ces Biens, ainsi que de ceux, qu'on appelloit *quasi castrensia*, lesquels se gagnoient au Barreau. C'étoit la quatrième sorte de Biens.

BIENSÉANCE, *Decorum*, *Decentia*. La Bienséance en général consiste dans la conformité d'une action avec le tems, les lieux & les personnes. C'est l'usage, qui rend sensible à cette conformité. Manquer à la Bienséance expose toujours au ridicule, & marque quelquefois un vice. Bienséance ne se prend pas seulement dans un sens moral. Ce terme s'employe encore dans un sens physique. *Cette pièce de terre est à ma Bienséance.*

BIENVEILLANCE, *Benevolentia*, est un sentiment, que Dieu imprime dans tous les cœurs, par lequel nous sommes portés à nous vouloir du bien les uns aux autres.

La société lui doit ses liens les plus doux & les plus forts. Le principal moyen, dont s'est servi l'Auteur de la nature pour établir & pour conserver la société du genre humain, ç'a été de rendre commun entre les hommes leurs

(*a*) Cout. des Rom. par M. Nieup. pag. 336.

biens & leurs maux, toutes les fois que leur intérêt particulier n'y met point d'obstacle. Il y a des hommes en qui l'intérêt, l'ambition, l'orgueil, empêchent qu'il ne s'éleve de ces mouvemens de Bienveillance. Mais, il n'y en a point qui n'en portent dans le cœur les semences prêtes à éclorre en faveur de l'humanité & de la vertu, dès qu'un sentiment supérieur n'y forme point d'obstacle. S'il y avoit quelque homme, qui n'eût point reçu de la nature ces précieux germes de la vertu, ce seroit un défaut de conformation, semblable à celui, qui rend certaines oreilles insensibles au plaisir de la musique. Pourquoi ces pleurs, que nous versons sur des héros malheureux ? Avec quelle joie les arracherions-nous à l'infortune qui les poursuit ? Leur sommes-nous donc attachés par les liens du sang ou de l'amitié ? non certainement. Mais, ce sont des hommes & des hommes vertueux. Il n'en faut pas davantage pour que ce germe de Bienveillance, que nous portons en nous-mêmes, se développe en leur faveur.

BIERE, *Cervisia*, (a) sorte de boisson forte ou vineuse, faite, non avec des fruits, mais avec des grains farineux.

On en attribue l'invention aux Égyptiens. On prétend que ces peuples, privés de la vigne, cherchérent dans la préparation des grains, dont ils avoient abondance, le secret d'imiter le vin, & qu'ils en tirérent la Biere. D'autres en font remonter l'origine jusqu'au tems des fables, & racontent que Cérès & Osiris, en parcourant la terre, Osiris pour rendre les hommes heureux en les instruisant, Cérès pour retrouver sa fille égarée, enseignérent l'art de faire la Biere aux peuples, à qui, faute de vignes, ils ne purent enseigner celui de faire le vin. Mais, quand on laisse-là les fables pour s'en tenir à l'Histoire, on convient que c'est de l'Égypte que l'usage de la Biere a passé dans les autres contrées du monde. Elle fut d'abord connue sous le nom de boisson Pélusienne, du nom de Péluse, ville située proche l'embouchure du Nil, où l'on faisoit la meilleure Biere. Il y en a eu de deux sortes ; l'une, que les gens du païs nommoient zythum ; & l'autre, carmi. Elles ne différoient que dans quelque façon, qui rendoit le carmi plus doux & plus agréable que le zythum. Elles étoient, selon toute apparence, l'une & l'autre comme notre Biere blanche à notre Biere rouge.

L'usage de la Biere ne tarda pas à être connu dans les Gaules ; & ce fut pendant long-tems la boisson de ses habitans. L'empereur Julien, gouverneur de ces contrées, en a fait mention dans une assez mauvaise épigramme. Du tems de Strabon, la Biere étoit commune dans les provinces du nord. Il n'est pas étonnant que dans les païs froids, où le vin & le cidre même manquent, on ait

(a) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVII. pag. 199.

eu recours à une boiſſon, faite de grain & d'eau ; mais que cette liqueur ait paſſé juſqu'en Gréce, ces beaux climats ſi fertiles en raiſin, c'eſt ce que l'on auroit de la peine à croire, ſi des Auteurs célebres n'en étoient garans. Ariſtote parle de la Biere & de ſon ivreſſe. Théophraſte l'appelle οἶνος κριθῆς, *vinum hordei*, vin d'orge; Eſchyle & Sophocle, ζύθος βρύτον. Les Eſpagnols buvoient auſſi de la Biere, du tems de Polybe.

La Biere étoit auſſi la boiſſon commune des Francs. Ils y étoient accoûtumés dès le tems qu'ils demeuroient au de-là du Rhin ; & ils en trouvérent l'uſage établi parmi les peuples chez qui ils campérent, en commençant la conquête des Gaules, quoique ſitués dans des cantons, entourés de vignobles. La véritable Cervoiſe ou Biere ſe faiſoit chez les Gaulois avec de l'orge, comme Pline le témoigne. Mais, dans la ſuite, on y employa d'autres grains. On la fit même avec du froment. Celle, que le roi Clotaire I but chez le ſeigneur Hozin, dans le païs d'Artois, étoit de la première eſpèce & s'appelloit Cervoiſe. Au contraire, celle, qu'on braſſoit groſſièrement en Auvergne pour les moiſſonneurs, tenoit plus de la cérie ou célie des Eſpagnols. Ceux du païs de Combraille ſe contentoient de laiſſer tremper le froment dans l'eau, juſqu'à ce qu'il pouſſât ſon germe. Enſuite, ils faiſoient griller ces grains ſur des claies allumées. Puis, ils les jettoient dans une nouvelle eau, où le tout s'échauffoit. Quant à la Cervoiſe, on voit par l'Écrivain de la vie de Saint Vaaſt d'Arras, que c'étoit la coûtume de la tenir préparée proche la ſalle du feſtin, dans de grands vaſes & en ſi grand nombre, qu'on y employoit même ceux, qui avoient ſervi à faire des libations aux idoles.

BIFORMIS, *Biformis*, (*a*) qui a deux formes. Bacchus étoit ſurnommé Biformis, parce qu'on le repréſentoit, tantôt comme un enfant, tantôt comme un homme barbu, ou bien, comme diſent d'autres, parce que le vin rend les hommes ou gais ou furieux.

BIGA, *Biga*, (*b*) nom, que les Latins donnoient à un char attelé de deux chevaux. On l'appelloit en Grec συνωρία & συνωρὶς ; terme, dont Platon s'eſt ſervi heureuſement pour marquer l'union de notre ame avec notre corps ; union, que l'on peut comparer à une eſpèce d'attelage. La courſe des chars, à deux chevaux d'un âge fait, fut introduite dans les jeux Olympiques en la 93e Olympiade. Par chevaux d'un âge fait, on entendoit comme on entend encore aujourd'hui, des chevaux de cinq ans. *Voyez* Biges.

BIGAMIE, *Bigamia*, eſt la poſſeſſion de deux femmes vivantes en même tems, contractée par le mariage. Ceux, qui étoient convaincus de Bigamie chez les

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 249.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 332.

Romains, étoient notés d'infamie, & anciennement ils étoient punis de mort en France.

Ce mot *Bigamie* vient du Grec γαμεῖν, se marier.

BIGARIENS, *Bigarii*, (*a*) nom, que l'on donnoit à ceux, qui conduisoient les biges, ou les chars à deux chevaux.

BIGATES, *Bigati*, (*b*) sorte de monnoie, dont parle Tacite. Cet Écrivain y joint une autre sorte de monnoie, qu'il appelle Serrates.

Les Romains commencérent à frapper des monnoies d'argent, l'an 485 de la fondation de Rome, & des monnoies d'or, l'an 547 de la même époque. On voyoit ordinairement sur ces monnoies une victoire, qui conduisoit un char à deux ou à quatre chevaux; d'où leur venoit le nom de Bigates & Quadrigates. Le contour de quelques-unes étoit dentelé comme une scie. C'étoient celles, qu'on nommoit Serrates. Il y a des traducteurs & des commentateurs de Tacite, qui se sont imaginés que le *nummus serratus* étoit une monnoie, qui portoit l'empreinte d'une scie; & leur erreur s'est glissée au moins dans quelques Dictionnaires. Cependant, les cabinets des curieux sont remplis de monnoies Romaines, frappées du tems des Consuls. On voit sur ces médailles, des Biges, des Quadriges; & l'on n'en connoît pas une, qui porte l'empreinte d'une scie. Mais, on en trouve plusieurs, dont le bord est dentelé; ce qui décide la question.

BIGERRE, *Bigerra*, Βιγέῤῥα, (*c*) ville d'Espagne, au territoire des Bastitains dans la Tarragonoise, selon Ptolémée. Comme Bigerre étoit une ville alliée des Romains, elle fut attaquée par les Carthaginois, vers l'an de Rome 538. Cn. Scipion, ayant marché à son secours, en fit lever le siége sans coup férir.

Nos Géographes ne sont pas d'accord sur la situation de cette ville, par rapport à l'état actuel de l'Espagne. La Martinière ayant trouvé sur une montagne à l'orient de la ville d'Alcaraz, une bourgade nommée Bogarra, dont la situation est forte d'elle même, croit que c'est l'ancienne ville de Bigerre, dont il est fait mention dans Tite-Live & dans Ptolémée. Cependant, il a la modestie de ne rien affirmer, se contentant de proposer ce qu'il pense.

BIGERRIONES, *Bigerriones*, autrement Bigerrones. *Voyez* Bigerrones.

BIGERRONES, *Bigerrones*, (*d*) peuples des Gaules dans l'Aquitaine. Pline les nomme Bégerres, & les place entre les Convenes & les Tarbelles. Dans Ausone, ils sont appellés Bégéritains. Certaines éditions de César portent Bigerriones; d'autres, Biger-

(*a*) Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 282.

(*b*) Tacit. de Morib. Germ. c. 5. Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. T. III. pag. 161.

(*c*) Ptolem. L. II. c. 6. Tit. Liv. L. XXIV. c. 41.

(*d*) Plin. T. I. p. 226. Cæs. de Bell. Gall. L. III. pag. 117. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

rones. Ptolémée & les autres Géographes n'ont point connu ces peuples. Ils étoient du nombre de ceux, qui furent soumis par Crassus, lieutenant de César.

S. Paulin les appelle *Pellitos Bigerros*, parce qu'une partie de leur païs, située dans les neiges des Pyrénées, les obligeoit à se vêtir d'une fourrure, que Sulpice Sévère, dans la vie de S. Martin, appelle *Bigerrica vestis hispida*. Il seroit presque superflu de dire que la Bigorre conserve le nom de ce peuple. Quant au ressort du siége episcopal de Tarbe, capitale du païs, il renferme actuellement des positions, dont les noms nous font connoître des peuples de moindre considération; tels que les Tornates & les Campones.

Les noms de *Bigerra*, & de *Bigerrica* se trouvent dans les signatures de quelques Conciles sous les rois Mérovingiens; mais, c'est dans ce tems-là que le nom fut changé en *Bigorra* & *Begorra*, que l'on trouve toujours dans Grégoire de Tours; & ce nom étoit alors commun au païs & à sa capitale, qu'on appelloit *Castrum Bigorra*. Le second Concile de Mâcon fait mention de *Ecclesia Bigorritana*. Une ancienne Notice des villes de la Gaule porte, dans la province de la Novempopulanie, *civitas turba cum castro Bigorra*.

Les Modernes se servent différemment de ces noms Bigorri, Bégerri, Bégorri & Béorri. On dit qu'aujourd'hui en langage du païs, ce peuple se nomme les Bigerrats.

BIGES, *Bigæ*, (*a*) nom de certains chars. On les appelloit ainsi, parce qu'ils étoient à deux chevaux, l'un blanc & l'autre noir. Le blanc représentoit le jour; & le noir, la nuit. On voit aussi sur les monumens des Biges d'éléphans; c'est-à-dire, des Biges à deux éléphans. *Voyez* Biga.

BILBILIS, *Bilbilis*, (*b*) fleuve d'Espagne, dont il est parlé dans Justin. On prétend que ses eaux avoient la vertu de durcir le fer. C'est pour cela qu'on lit dans notre Historien, que toute arme, qui n'avoit pas été trempée dans le Bilbilis ou dans le Chalybe, étoit vile & de nul prix parmi ceux du païs.

Il est question maintenant de sçavoir quel est ce fleuve, que Justin nomme Bilbilis, & dans quel païs il étoit situé. Comme il y avoit en Espagne, une ville du nom de Bilbilis, située dans la Tarragonoise, sur les bords du Salon, & que le fer de cette ville avoit de la réputation, le P. Hardouin croit que Justin aura donné le nom de la ville au fleuve. Il y en a d'autres, qui suivent ce sentiment; & je ne serois nullement éloigné de l'embrasser. Il est assez vraisemblable que Justin, ayant ouï parler du fer de la ville de Bilbilis, ait cru que le fleuve s'appelloit comme la ville.

Cependant, comme les Gallé-

(*a*) Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. T. III. p. 281, 282.

(*b*) Just. L. XLIV. c. 3.

ces, auxquels Justin attribue l'usage du fer trempé dans le Bilbilis, habitoient un canton d'Espagne, fort éloigné de la ville de Bilbilis, Ortélius dit qu'un certain homme met ce fleuve dans la Gallécie, & qu'il lui donne pour nom moderne celui de Bubal. Cela n'est pas non plus hors de vraisemblance. L'ancienneté & l'éloignement des lieux ne nous permettent pas d'approfondir davantage la matière.

BILBILIS, *Bilbilis*, (a) ville d'Espagne dans la Tarragonoise sur le fleuve Salon. Antonin, dans son Itinéraire, met cette ville sur deux routes différentes, de Mérida à Sarragoce, entre *Aquæ Bilbilitanæ* & Nertobriga, à vingt-quatre mille pas de ces eaux & à vingt-un mille de cette dernière. Par le calcul de cet Itinéraire, elle étoit à cinquante-un mille pas de Sarragoce.

On a jugé assez précipitamment que c'étoit Calataiud; mais, il est prouvé qu'elle ne le sçauroit être. Martial, dont elle étoit la patrie, fournit dans les deux vers suivans de quoi réfuter cette erreur.

Municipes, Augusta mihi quos Bilbilis alto
Monte creat, rapidus quem Salo cingit aquis.

Cela ne convient point du tout à la ville de Calataiud, qui n'est point sur une montagne, mais dans une plaine; & il faut qu'elle soit sur une montagne entourée du Salon. Surita dit que l'on a trouvé des ruines de Bilbilis, au village de Huermédan; mais, on trouve, à environ une demi-lieue Espagnole de Calataiud, une montagne nommée Baubala, presqu'entourée des eaux du Salon, où l'on voit encore à présent quantité de ruines d'antiquités, & des médailles de différentes sortes de métaux. Ces circonstances, jointes à la ressemblance du nom & à la description de Martial, deviennent autant de preuves, selon Cellarius.

Cette ville avoit le surnom d'Augusta, qui se trouve sur quelques médailles de Tibère. Sur l'une ont lit: *M. AUGUSTA BILBILIS. TI. CÆSARE III.* c'est-à-dire, *le Municipe de Bilbilis Augusta, sous le troisième consulat de Tibère César.* Sur une autre, on lit: *M. AUGUSTA BILBILIS TI. CÆSARE V. L. ÆLIO SEJANO.* Le P. Hardouin fournit aussi deux médailles, sur l'une desquelles il y a: *MUN. AUGUSTA. BILBILIS L. COR. CALDO. L. SEMP. RULLO. II. VIR.*, & sur le revers: *AUGUSTUS DIVI F. PATER PATRIÆ.* L'autre médaille, avec la même qualification, fut frappée sous Caligula.

Mais, une médaille, publiée par Patin, porte *BILBILIS ITALICA.* C'en seroit assez pour quelques-uns, qui voudroient trouver une ville de ce nom en Italie; mais, le P. Hardouin, remarquant un cavalier, explique

(a) Plin. Tom. II. pag. 667. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 223.

ce mot *Italica*, comme s'il signifioit que des recrues avoient été levées à Bilbilis pour completer la légion Italique. La cohorte Italique est nommée dans les Actes des Apôtres, où il est dit que Corneille étoit Centurion de cette cohorte. *Centurio cohortis, quæ dicitur Italica.* Les traducteurs François sousentendent *de la légion.* Ce n'étoit pas seulement cette cohorte, qui étoit appellée Italique ou Italienne ; c'étoit la légion entière, dont elle faisoit partie.

La ville de Bilbilis étoit fameuse par ses forges. Ce n'est pas qu'il y eût des mines de fer, mais parce que les eaux du Salon, ainsi que nous l'avons dit dans l'article précédent, avoient en cet endroit une merveilleuse qualité pour tremper le fer & l'acier. Pline dit que toutes les eaux ne sont pas également bonnes pour y tremper le fer chaud ; mais qu'il y a des lieux, auxquels le fer a donné de la réputation à cet égard, comme Bilbilis & Turiasso en Espagne, & Côme en Italie, quoiqu'il n'y ait point de mines de fer. Martial n'a eu garde d'oublier les éloges du fer de Bilbilis, dont il parle ainsi :

Nostræ nomina duriora terræ
Grato non pudeat referre versu ;
Sævo Bilbilin optimam metallo,
Quæ vincit Chalybasque Noricosque.

BILIBRIS, *Bilibris*, mesure ancienne, qui tenoit le poids de deux livres de grains. On croit que c'est la même que le Chœnix.

BILINGUES, (*a*) nom qu'Horace donne aux Liburnes. C'est parce que cette nation adopta la langue Latine, sans renoncer à son ancien jargon.

BILISTAGES, *Bilistages*, (*b*) roi des Ilergétes. Ce Prince, l'an de Rome 557, envoya à M. Porcius Caton, des ambassadeurs, du nombre desquels étoit son fils. Le général Romain étoit alors campé assez près d'Empories. Les ambassadeurs lui représentérent que l'ennemi emportoit les places fortes du Roi leur maître, & lui demandérent un secours, sans lequel il n'étoit pas possible de le repousser ; que cinq mille hommes suffiroient pour défendre le païs, & que l'ennemi ne les verroit pas plutôt paroître, qu'il se retireroit. M. Porcius Caton répondit qu'il étoit touché du péril & des inquiétudes de Bilistages ; mais qu'ayant dans son voisinage un si grand nombre d'ennemis, avec lesquels il étoit tous les jours à la veille d'en venir aux mains, il ne pouvoit sans s'exposer à un danger manifeste affoiblir ses forces en les partageant. Les députés ayant entendu ce discours, se prosternérent aux pieds du Consul, le conjurant de ne pas abandonner leur païs dans le triste état où il étoit réduit. Où iroient-ils, s'ils étoient rebutés par les Romains ? qu'ils n'avoient point d'autres alliés qu'eux, point d'autre ressource

(*a*) Horat. L. I. Satyr. 10. v. 30.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 11. & seq.

dans l'univers ; qu'ils auroient pu se mettre à couvert du malheur, qui les alloit accabler, s'ils avoient voulu manquer de fidélité & se soulever avec les autres ; mais qu'ils avoient méprisé toutes les menaces de leurs voisins, dans l'espérance que les Romains seroient assez puissans pour les défendre. Que, si contre leur attente, ils se voyoient abandonnés, & que le Consul fût inexorable à leurs prieres, ils prenoient les dieux & les hommes à témoin que malgré la répugnance qu'ils avoient à imiter la perfidie, à laquelle on avoit voulu les porter, ils se souleveroient avec les autres peuples d'Espagne, ne leur étant pas possible de s'en dispenser ; & que si c'étoit une nécessité pour eux de périr, au moins ils ne périroient pas seuls.

Cependant, M. Porcius Caton les renvoya ce jour-là sans autre réponse. Le lendemain, il répondit aux députés, que quoiqu'il craignît de s'affoiblir, en donnant aux autres une partie de ses troupes, cependant il avoit plus d'égard au péril, qui les menaçoit, qu'à la situation où il se trouvoit lui-même. Il fait avertir le tiers des soldats de chaque cohorte, de faire cuire des vivres & de les porter dans les vaisseaux, & les capitaines des vaisseaux de se tenir prêts à partir trois jours après. Ayant donné ces ordres, il renvoya deux des ambassadeurs pour en informer Bilistages & les Ilergétes, & retint auprès de lui le fils de ce Prince, le traitant avec beaucoup de civilité, & le comblant de présens. Il ne laissa point partir les ambassadeurs, qu'ils n'eussent vu les soldats embarqués ; ensorte qu'annonçant cette nouvelle comme indubitable, ils persuadérent non seulement aux leurs, mais encore aux ennemis, que le secours des Romains étoit près d'arriver. Ce n'étoit pourtant qu'une feinte de la part de M. Porcius Caton ; car, croyant en avoir assez fait pour tromper, par une vaine apparence, ses ennemis & ses alliés, il retira ses soldats des vaisseaux.

BILLETS. (a) C'étoit la coûtume parmi les Grecs d'adjuger des prix à ceux, qui s'étoient le plus distingués dans une bataille. Pour cet effet, chaque capitaine prenoit sur l'autel de Neptune un Billet, où il écrivoit simplement le nom de celui, qui méritoit le premier prix, & le nom de celui, qui méritoit le second. Cette coûtume, qui obligeoit à prendre sur l'autel des Billets pour écrire les suffrages, étoit admirable pour avertir les Juges, que c'étoit en présence de Dieu qu'ils jugeoient, & que par conséquent ils ne devoient rien accorder à la faveur, mais donner tout à la justice.

Cela n'empêchoit pas cependant qu'il ne se glissât des abus dans cette pratique, d'ailleurs très-bien imaginée. Nous en avons un exemple remarquable dans ce qui se passa un jour par rapport à Thémistocle ; car, après une bataille

(a) Plut. T. I. p. 120. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. II. p. 48, 49.

navale que les Grecs avoient gagnée sur Xerxès, roi de Perse, tous les capitaines ayant été obligés de déclarer, par des Billets pris sur l'autel, ceux qui avoient le mieux servi dans cette occasion, on vit que chacun s'adjugea le premier honneur, & qu'ils donnérent le second à Thémistocle. Néanmoins le premier prix fut adjugé à ce célebre capitaine ; & cela, du consentement de tous les Grecs, que la vérité força de lui rendre ce témoignage, malgré l'envie qu'on lui portoit.

Dans plusieurs endroits, les oracles se rendoient par des Billets cachetés, comme à celui de Mopsus, & à Malles dans la Cilicie. Celui, qui venoit consulter ces oracles, étoit obligé de remettre son Billet aux Prêtres, ou de le laisser sur l'autel, & de coucher dans le temple ; & c'étoit pendant le sommeil, qu'il recevoit la réponse à son Billet ; soit que les Prêtres eussent le secret de décacheter ces Billets, comme Lucien l'assure de son prophéte Alexandre, qui avoit établi son oracle dans le Pont ; soit qu'il y eût quelque chose de surnaturel.

BILLOT. (a) Solon avoit ordonné par une loi, que l'on attachât un Billot de quatre coudées au cou des chiens dangereux ; ce qui est, dit Plutarque, une assez plaisante invention, pour mettre en sûreté contre les attaques d'un chien.

BIMATER, *Bimater*, (b) surnom de Bacchus. On le surnommoit ainsi, pour marquer qu'il avoit eu en quelque manière deux meres.

BINGIUM, *Bingium*, (c) ville de la Gaule Belgique, située vers le confluent du Rhin & de la Nave à douze lieues Gauloises de Mayence. Tutor, faisant la guerre à Civilis, général des Germains, se retira accompagné des Trévires à Bingium, parce qu'il se fioit sur cette place, ayant rompu le pont qui étoit sur la Nave. Julien en fit depuis réparer les remparts. La garnison de ce poste, suivant la Notice de l'Empire, étoit sous les ordres du Commandant, qui résidoit à Mayence.

Cependant, on ne sçait pas trop sous quel peuple on doit ranger la ville de Bingium. Cluvier assigne Mayence aux Vangions, qu'il borne à la rivière de Nave ; &, quoique Bingium soit en-deçà de cette rivière, par rapport à ces peuples, il aime mieux le donner à Trèves, parce que, dit-il, Tutor, qui étoit de Trèves, ayant quitté le parti des Romains, ne passa point à Mayence, & se retira à Bingium, comptant y être en sûreté, après avoir coupé le pont, en quoi il fut trompé, comme l'assure Tacite. Cellarius ne trouve pas ce raisonnement fort juste ; car, dans le tumulte de la guerre, on n'a point d'égard aux justes bornes ; & on se place où l'on peut, dans le poste le plus avantageux, sans trop se soucier

(a) Plut. Tom. I. pag. 91.
(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 248.
(c) Tacit. Hist. L. IV. c. 70. Notic. de la Gaul. par. M. d'Anvill.

à qui il appartient. Il est très-probable, ajoute-t-il, que de quelque peuple qu'ait été Mayence, les limites de son païs finissoient à cette rivière ; & il est entièrement croyable que Bingium étant en-deçà de la rivière, étoit du même peuple que Mayence. Ces preuves ne sont point décisives de part ni d'autre. Nous voyons tous les jours des peuples, bornés par une rivière, posséder néanmoins au de-là une ville & son territoire, qui font une exception à la régle. C'est ainsi que le duché de Meckelbourg, qui est naturellement borné par l'Elbe à Domitz & à Botzenbourg, ne laisse pas d'avoir encore en-deçà un petit terrein, enfermé entre la rive gauche de ce fleuve & les États de la maison de Brunswig. Zeyler, qui cite, en général, Tacite, Ammien Marcellin & Ausone, dit que les Écrivains postérieurs la nommérent Pingua.

Marquard Frécher croit que Bingium fut autrefois sur le bord de la Nave, opposé à celui où Bingen se trouve aujourd'hui, s'appuyant du témoignage de la vie de S. Rupert. En effet, il subsiste des restes d'un Château sur la gauche de la Nave vis-à-vis Bingen, que l'on nomme Ruprechts-Berg.

La ville de Bingen, dont le nom est visiblement formé de celui de Bingium, appartient présentement à l'Électorat de Mayence. Elle est chef-lieu de la partie occidentale de cet Électorat.

BIOCOLYTES, *Biocolytæ*, nom, que l'on donnoit dans l'empire Grec à certains officiers ou soldats, qui étoient obligés d'empêcher les violences, qui se commettoient dans l'Empire. Les Biocolytes étoient à peu près ce que sont aujourd'hui nos archers de la Maréchaussée. Ces officiers furent supprimés par l'empereur Justinien.

Le mot *Biocolytes* est formé de deux mots Grecs βία, *vis*, violence, & κωλύω, *impedio*, j'empêche.

BIODORE, terme, qui signifie celui ou celle qui donne la vie. On donnoit à Cérès le surnom de Biodore, comme pour marquer qu'elle donnoit la vie. C'est apparemment parce qu'elle étoit la déesse des moissons, qui sont l'aliment des hommes.

BIOGRAPHE, terme, qui vient de βίος, *vita*, vie, & γράφω, *scribo*, j'écris. Ce terme est consacré dans la Littérature pour exprimer un Auteur, qui a écrit la vie particulière d'un ou de plusieurs personnages célebres. Tels sont parmi les Anciens, Plutarque & Cornélius Népos, qui ont écrit les Vies des Hommes Illustres, Grecs & Romains.

BION, *Bion*, (*a*) certain personnage, qui s'étant un jour enfui du camp de Darius, vint à toute bride avertir Alexandre, que le Roi, son maître, avoit fait cacher sous terre des chausse-trapes de fer, du côté qu'il croyoit que la cavalerie ennemie devoit donner,

(*a*) Q. Curt. L. IV. c. 13.

& qu'à l'endroit où ces piéges étoient tendus, il avoit fait mettre de certaines marques, afin que ses gens les pussent éviter.

BION, *Bion*, (*a*) fils d'Eschyle, fut, comme son pere, Poëte tragique. Euphorion, son frere, le fut aussi. Ces deux freres firent jouer des pièces de leur pere, pour lesquelles ils remportérent plusieurs fois le prix.

BION, *Bion*, poëte Bucolique. Il nous reste de lui quelques Idyles, d'un goût tout à fait exquis. Il naquit à Smyrne, & vivoit sous Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, vers l'an 288 avant Jesus-Christ. Il passa une partie de sa vie en Sicile, & fut empoisonné, au rapport de Moschus, son disciple, qui lui donne de grands éloges, & dont les Idyles se sont conservées avec celles de son maître.

BION, *Bion*, (*b*) Philosophe, qui naquit à Borysthène, ville de Scythie. Il vivoit du tems d'Antigonus Gonatas, roi de Macédoine, vers l'an 276, avant Jesus-Christ.

Il fut d'abord disciple de Cratès. Ensuite, il devint Cynique; puis, il se rangea avec Théodore, qu'on surnomma l'Athée, & enfin avec Théophraste Péripatéticien. Il avoit un génie particulier pour la poësie & pour la musique, & se piquoit sur tout de dire de bons mots.

Bion étoit un athée, rempli de son propre mérite, qui alloit de ville en ville, pour y faire admirer son bel esprit & pour s'y divertir. On dit qu'étant tombé dans une maladie dangereuse, il reconnut ses crimes, & en demanda pardon aux dieux. Le roi Antigonus lui envoya alors deux valets pour le servir. Il disoit, en dissuadant le mariage: *que la laide faisoit mal au cœur; & la belle à la tête.* Un grand parleur lui demandant une grace: *si vous voulez*, lui dit-il, *que je vous l'accorde, ayez soin de m'en faire prier; mais, n'y venez pas vous-même.* Se trouvant sur mer avec des Pirates, qui lui disoient qu'ils étoient perdus, si on les reconnoissoit: *& moi aussi*, leur répondit-il, *si on ne me connoît pas.* Ayant rencontré un envieux extrêmement triste: *on ne sçait*, dit-il à ceux qui le suivoient, *s'il lui est arrivé du mal, ou du bien aux autres.*

Il est encore parlé de quelques autres célebrès personnages du nom de Bion. 1.° Un, qui étoit contemporain de Phérécyde de Sciros, originaire de Proconnèse, qui avoit composé des livres de philosophie morale. S. Clément d'Alexandrie assure qu'il avoit fait des abrégés des Œuvres de Cadmus de Milet, & cite quelques-uns de ses Apophthegmes. 2.° Un autre de Syracuse, qui écrivit de la Rhétorique. 3.°. Un autre, qui étoit de la Secte de Démocrite, & mathématicien d'Abdère. C'est le premier qui a conjecturé qu'il y

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIX. p. 225.

(*b*) Cicer. de Tuscul. Quæst. L. III. c. 62.

avoit de certaines régions, où les jours & les nuits duroient six mois. 4.° Un autre de Solos, qui écrivit de l'Éthiopie. 5.° Un autre, qui etoit Rhéteur, & qui composa neuf livres, intitulés du nom des Muses. 6.° Un autre, qui étoit sculpteur de Milet. 7.° Un autre enfin, qui étoit aussi sculpteur de Clazomène ou de Chio.

BIOTHANATES, *Biothanati*, ceux qui sont morts d'une mort violente. Le lieu, où les sept fils de Sainte Symphorôse furent jettés après leur mort, fut nommé les sept Biothanates, par les Pontifes. C'est aussi le nom, que Philastrius attribue à ceux, qui se donnent la mort à eux-mêmes.

Ce terme est formé de deux mots Grecs, βία, *vis*, violence, & de θάνατος, *mors*, la mort.

BIRCENNA, *Bircenna*, (*a*) Βιρκέννα, fille de Bardyllis, roi d'Illyrie. Cette Princesse fut accordée en mariage à Pyrrhus, roi d'Épire; & elle en eut un fils, qui fut appellé Hélénus.

BIRÈMES, *Biremes*, (*b*) espèce de vaisseaux à deux rangs de rames. Il paroît certain, selon Thucydide, que l'on ne connoissoit pas encore les Birèmes du tems de la guerre de Troye. Ce furent les Érythréens, suivant Dymaste cité par Pline, qui inventérent les Birèmes.

Scheffer a fort bien démontré que le mot *Birème* se prend en deux sens, pour un petit esquif à deux rames, & pour un grand vaisseau à deux rangs de rames. Lucain le prend dans le premier sens, quand il parle d'une Birème, qui n'étoit pas longue. Il le prend encore dans le même sens, lorsqu'il dit que Cléopâtre se sauva dans une petite Birème. La même petite Birème est appellée par Plutarque, dans la vie de Jules César, un petit acation, qui n'est qu'un esquif. Horace l'appelle un esquif Birème.

Ce n'est pas proprement de ces petites Birèmes, que nous parlons ici, mais des grandes Birèmes, vaisseaux à deux rangs de rames, plus élevés les uns que les autres. On croit que ce sont ces Birèmes, que Cicéron appelle en deux endroits dicrotes. » J'avois, dit-il à Atticus, les aphractes des Rhodiens, les dicrotes des Mityléniens & quelques vaisseaux à rames. « Cicéron, dans un autre endroit, dit que Domitius a de bonnes dicrotes.

On voit plusieurs Birèmes sur la colonne Trajane. Il y en a deux, entr'autres, dont la représentation se trouve dans l'Antiquité expliquée par D. Bernard de Montfaucon, & qui sont fort remarquables. Les rames de dessus & celles de dessous sont rangées comme en échiquier. Une espèce de balustrade regne sur les deux côtés du vaisseau. Les rameurs supérieurs, qu'on appelloit Thranites, tiennent leurs rames passées dans les vuides de la balustrade.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 387.

(*b*) Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. T. IV. p. 222, 240. *& suiv.*

S'il falloit s'en rapporter à l'image, ce seroit un vaisseau ouvert ou sans pont ; mais, pour ce qui regarde les mesures & la proportion, elles ne sont gardées sur la colonne Trajane, que pour les hommes & pour les chevaux, qui y sont excellemment dessinés. Tout le reste y est fait sans presque aucun égard à la proportion & à la grandeur des choses. Nous y voyons, en effet, une tour à plusieurs étages, qui auroit peine à contenir un des hommes, qui sont dans les vaisseaux. Cette tour, à plusieurs fenêtres, paroît être le phare d'un port. Il y a apparence que c'est effectivement un port où ces vaisseaux sont arrivés. Il n'y a à la première Birème que six rames dessus & autant dessous ; mais, il ne faut pas croire que ce soit là le nombre entier des rames. Le maître architecte, qui n'a représenté les choses que fort petites, même à proportion des hommes qu'on voit sur la colonne, n'en a mis ici qu'une partie.

BIROTUM, *Birotum*, (*a*) étoit le nom d'un char à deux roues. C'est ce qui est désigné par le terme même de Birotum. On atteloit ce char de trois mulets ; & on y pouvoit charger environ le poids de deux cens livres. Constantin le Grand en ordonna l'usage pour la commodité du public, & fit défense d'y mettre plus de deux quintaux pesant. Valentinien, par une autre ordonnance, régla que quand on voudroit se servir de cette voiture pour voyager, on ne pourroit la charger que de deux personnes, ou de trois au plus.

BIRRHUS, *Birrhus*, (*b*) espèce d'habit, qui étoit à peu près la même chose que la lacerne ; & c'est ce qui fait que les Anciens semblent prendre indifféremment l'un pour l'autre. On croit que les lacernes prirent le nom de Birrhus du mot Grec πύῤῥος, qui veut dire roux, parce qu'on les faisoit de de cette couleur ; & comme le Birrhus avoit un capuchon de même que la lacerne, on a aussi appellé Birrhus un capuchon ou un bonnet, qui servoit à couvrir la tête.

Selon Artémidore, le Birrhus étoit la même chose que la chlamyde.

BISALTES, *Bisaltæ* ; (*c*) Βισαλτικοὶ, peuples de Macédoine. Ils habitoient, selon Tite-Live, en-deçà du Nessus & aux environs du Strymon. Cette assertion me paroît confirmée par ce qui se lit dans Pline. Car, ce Géographe met les Bisaltes le long du Strymon dans le voisinage des Denſélétes & des Médes. Au reste, on doit remarquer que le Strymon n'ayant pas toujours servi de

(*a*) Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. T. IV. p. 191.
(*b*) Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. T. III. p. 25.
(*c*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 45. L. XLV. c. 29. Plin. T. I. p. 203. Ptolem. L. III. c. 13. Virg. Georg. L. III. v. 461. Diod. Sicul. p. 321. Hérod. L. VII. c. 115. L. VIII. c. 116. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIV. p. 70, 71, 198, 199.

limites à la Macédoine & à la Thrace, la Bisaltie a pu appartenir, tantôt à l'une, tantôt à l'autre. C'est pourquoi, dans les extraits de Photius, ainsi que dans Diodore de Sicile, les Bisaltes nous sont donnés pour une nation de Thrace.

Les Bisaltes parloient deux langues. C'étoit un peuple guerrier. Leur païs abondoit en toute sorte de grains & de métaux. L'entrée en étoit défendue par la ville d'Amphipolis, qui servoit en même tems de barrière à quiconque auroit entrepris d'aborder en Macédoine du côté de l'Orient. L'an de Rome 585, la Macédoine ayant été partagée en quatre gouvernemens, les Bisaltes formérent la plus grande partie du premier gouvernement. Nous apprenons de Virgile que quand les brebis, parmi les Bisaltes, étoient tourmentées d'une fièvre violente, on en éteignoit le feu en leur faisant une saignée au pied.

Les Bisaltes, au rapport de Charon de Lampsaque, marchérent contre les habitans de Cardie, & les battirent. Ces Barbares avoient à leur tête Onaris. On l'avoit vendu à un citoyen de Cardie, lorsqu'il étoit encore enfant. Il y apprit, pendant son esclavage, le métier de barbier. Alors, se répandit parmi les Cardiens un Oracle, qui les avertissoit que les Bisaltes viendroient les attaquer. On ne parloit d'autre chose dans la boutique du barbier. Onaris, s'étant sauvé chez ses compatriotes, on lui confia le commandement de l'armée, avec laquelle il se prépara à entrer dans le païs des Cardiens. Ils avoient tous des chevaux instruits à danser au son de la flûte. Ces animaux se dressoient sur les pieds de derrière ; & avec ceux de devant, ils marquoient les mouvemens des airs, qu'on leur avoit appris. Onaris, à qui ces choses étoient parfaitement connues, fit acheter à Cardie une joueuse de flûtes, qui montra à plusieurs des Bisaltes la manière de s'en servir. Ils accompagnérent l'armée ; & lorsque le combat fut engagé, Onaris leur ordonna de jouer les airs, que les chevaux des Cardiens avoient coûtume d'entendre. A peine, leurs oreilles en furent-elles frappées, qu'ils se dressérent sur les pieds de derrière, & commencérent à danser. La cavalerie faisoit la principale force des troupes Cardiennes. Elles furent défaites.

Les Bisaltes, à leur tour, furent défaits par les Chalcidiens. En effet, Théocle de Chalcis, ayant été fait prisonnier de guerre par les Bisaltes dépêcha secrétement aux Chalcidiens pour les avertir, que s'ils vouloient entrer dans le païs des Bisaltes, ils le trouveroient sans défense. Eux, profitant de l'avis, par une irruption subite, jettent l'épouvante parmi les Bisaltes, & les menent battant jusque dans leur ville, dont ensuite ils se rendirent maîtres, par le moyen de Bucolus & de Dolus, qu'ils avoient faits prisonniers.

Le Prince, qui regnoit sur les Bisaltes, du tems de Xerxès, témoigna une grandeur d'ame extraordinaire. Pendant que tous les

autres couroient à la servitude, & se soumettoient bassement à Xerxès, il refusa fiérement de subir le joug & d'obéir. Il n'étoit pas en état de résister à force ouverte. Il se retira sur le haut du mont Rhodope, dans un lieu inaccessible, & défendit à ses enfans de porter les armes contre la Gréce. Ils étoient au nombre de six. Soit crainte de Xerxès, soit curiosité de voir une telle guerre, ils le suivirent. A leur retour, leur pere, oubliant cette qualité, punit d'une manière bien cruelle la désobéissance de ses fils, en leur faisant crever les yeux à tous.

Ptolémée attribue quelques villes aux Bisaltes. Ce sont Arole, Euporia, Callitères, Ossa & Berta. Leur territoire répond aujourd'hui partie à la Romanie, partie à la Macédoine, qui sont deux provinces de la Turquie d'Europe.

Nous devons observer qu'on croit qu'il y avoit d'autres Bisaltes vers la Sarmatie. Valérius Flaccus met des Bisaltes vers la Colchide sur le Pont-Euxin, au rapport d'Ortélius ; mais, ce doivent être les Bisaltes, voisins de la Sarmatie. Étienne de Byzance parle d'un fleuve, appellé Bisaltes.

BISALTIE, *Bisaltia*, Βισαλτία, *ou* Βισαλτία, contrée de la Macédoine, selon les uns, & de la Thrace, selon d'autres. Cette diversité d'opinions est expliquée à l'article de Bisaltes. *Voyez* Bisaltes.

BISALTIS, *Bisaltis*, (*a*) nymphe, dont parle Ovide dans ses Métamorphoses. Neptune, pour avoir ses faveurs, s'étoit métamorphosé en bélier.

BISANTHE, *Bisanthe*, (*b*) Βισάνθη, ville de Thrace. Nous apprenons de Plutarque, qu'Alcibiade avoit fait bâtir des forts près de cette ville, pour se préparer un asyle & une retraite, comme ne pouvant plus vivre dans son païs. On lui en fit, au reste, un crime.

Ptolémée fait mention de cette ville ; & il dit qu'on l'appelloit aussi Rhédeste. C'est pour cela qu'Ortélius croit que c'est présentement Rhodosto.

BISELLIUM. (*c*) Chimentel nous a donné une sçavante dissertation sur l'honneur du Bisellium, exprimé dans une Inscription de Pise. Il prétend que ce mot peut marquer trois choses, ou la même magistrature obtenue deux fois, ou deux charges différentes, ou la dignité de Duumvir, parce que ces magistrats, étant deux ensemble, devoient avoir une chaise propre à tenir deux personnes ; ce qui aura pu faire donner à cette chaise le nom de Bisellium. Ne pourroit-on pas dire aussi que le Bisellium étoit la chaise telle que nous la voyons dans une médaille d'Auguste ? Elle est fort large & peut tenir deux personnes. Il se peut faire que cet honneur ait passé de Rome dans le reste de l'Italie, & que les villes & les corps en aient fait une marque si-

(*a*) Ovid. Metam. L. VI. pag. 109.

(*b*) Plut. T. I. p. 211. Ptolem. L. III. c. 11.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 373, 374.

gnalée de distinction. Dans une Inscription du mont Cassin, rapportée par Muratori, M. Sentius est honoré du *Bisselliatus* par ses concitoyens. Ailleurs, on voit un des patrons du corps des ouvriers, nommé *pater collegii Bisellearius*, & un autre, *Bisell. Dendrophororum*. Les Décurions de *Peltuinum in Vestinis* décernent à M. Numénius Justus, leur patron, le *Bisellium cubitumque*. Muratori entend par *cubitum* un lit plus élevé & plus honnête que les autres dans les repas publics des Décurions. On peut entendre de même par Bisellium une chaise plus large & plus honorable, telle que celle de notre médaille.

Une Inscription, rapportée par Fabretti, semble détruire les conjectures de Chimentel. Les Centumvirs de Veies reçoivent C. Julius Gélos, affranchi d'Auguste, au rang des prêtres d'Auguste, & lui donnent le privilége d'être assis sur la chaise, nommée Bisellium, dans tous les spectacles de Veies, au rang des Augustales; *liceatque ei omnibus spectaculis municipio nostro Bisellio proprio inter Augustales considere*. Ce mot *Bisellio proprio* est remarquable, & signifie une chaise, où il étoit assis seul & en son particulier. Cette Inscription est du consulat de Gétulicus & de Calvisius Sabinus, sous Tibère l'an 779.

BISSEXTILE [l'Année], (*a*) en Chronologie, est une année composée de trois cens soixante-six jours. Elle arrive une fois en quatre ans par l'addition d'un jour dans le mois de Février, pour retrouver les six heures, que le Soleil employe dans un an au delà des trois cens soixante-cinq jours, qu'il met ordinairement dans son cours annuel; & ces six heures, en quatre ans, font vingt-quatre heures, & par conséquent un jour entier. Par cette addition, la longueur de l'année est à très-peu de chose près la même que celle de la révolution de la terre au tour du Soleil.

Romulus, peu versé dans l'Astronomie, n'avoit composé l'année que de dix mois, & il appella Mars le premier, du nom de son pere. Cette manière de compter l'année, qui n'étoit fondée, ni sur le cours du Soleil, ni sur celui de la Lune, causoit une grande confusion. Numa corrigea cette erreur grossière, & ajoûta deux mois au commencement de l'année, Janvier & Février, la composant de 355 jours seulement, qui sont douze mois lunaires; & mettant en usage les intercalations, qui ramenoient au bout de 24 ans les années à leur juste point. Jules César, reconnoissant encore de l'erreur dans ce calcul, y ajoûta dix jours & plus, faisant l'année de 365 jours & six heures justes, & réservant les six heures jusqu'au bout de quatre ans pour en faire un jour entier, qu'on inséroit avant le six des calendes de Mars, ou le 24 Février, qui, de toute antiquité, étoit le tems

(*a*) Roll. Hist. Rom. Tom. I. pag. 67, 68.

marqué pour les intercalations ; ensorte que cette année-là on comptoit deux fois le sixième des calendes, disant la seconde fois *bis sexto calendas;* d'où est venu le nom de Bissexte. L'année avoit alors 366 jours, & étoit appellée Bissextile.

Comme, cette année, Février a 29 jours, le jour de Saint Mathias, qui est le 24 de ce mois dans l'année ordinaire, se célebre alors le 25 ; & l'année Bissextile a deux lettres dominicales, dont l'une sert jusqu'à la vigile de S. Mathias, l'autre jusqu'au reste de l'année. Si l'année solaire étoit véritablement & exactement de 365 jours, 6 heures, l'année commune se retrouveroit exactement au bout de quatre ans avec l'année solaire. Mais, l'année solaire étant de 365 jours, 5 heures, 49 minutes, il s'en faut 44 minutes que ces deux années ne s'accordent au bout de quatre ans. Les Astronomes, chargés par Grégoire XIII de la réformation du calendrier, observant donc que le Bisextil, en quatre ans, ajoûtoit 44 minutes à l'espace de tems que met le Soleil à retourner au même point du Zodiaque, & trouvant que ces minutes surnuméraires formeroient un jour en 133 ans, résolurent de prévenir le changement, qui s'introduiroit ainsi peu à peu dans les saisons, & pour cela ils ordonnérent que, dans le cours de 400 ans, on retrancheroit trois Bissextiles. Ce fut pour cette raison que l'année 1700 ne le fut point. Les années 1800 & 1900 ne le seront pas non plus ; mais, l'année 2000 le sera, & ainsi du reste.

BISSUS, *Bissus*, matière propre à l'ourdissage & plus précieuse que la laine.

Les plus habiles Critiques n'ont pas encore bien éclairci ce que les Anciens entendoient par le Bissus. Ils en ont seulement distingué de deux sortes ; celui de Gréce, qui ne se trouvoit que dans l'Élide, & celui de Judée, qui étoit le plus beau. On nous apprend que celui-ci servoit aux ornemens sacerdotaux, & même que le mauvais riche en étoit vêtu. Mais, comme sous le nom de Bissus, les Anciens ont confondu les cotons, les ouates, en un mot tout ce qui se filoit, & qui étoit plus précieux que la laine, il n'est pas aisé de dire au juste ce que c'étoit, & s'il ne s'en tiroit pas du pinna-marina, coquillage ou espèce de grande moule de deux piéces, larges, arrondies par en haut, pointues par en bas, fort inégales en dehors, d'une couleur brune & lisse en dedans, tirant vers la pointe sur la couleur de nacre de perles, longues depuis un pied jusqu'à deux & demi, portant à l'endroit le plus large environ le tiers de leur longueur, & garnies, vers la pointe du côté opposé à la charnière, d'une houpe longue d'environ six pouces, plus ou moins, selon la grandeur du coquillage, composée de plusieurs filamens d'une soie fort déliée & brune, qui, regardés au microscope, paroissent creux ; qui donnent, quand on les brûle, une odeur urineuse comme la soie, & qu'Aristote, qui les nomme Bissus, ou soie,

des coquilles qui les portent, nous dit qu'on peut filer.

Il n'y a donc guere de doute que cette soie n'ait été employée pour les habits des hommes riches, dans un tems où notre soie n'étoit que peu connue, & que les Anciens ne l'aient nommée Bissus, soit par sa ressemblance avec le Bissus, dont ils filoient des étoffes précieuses, soit qu'elle fût elle-même le Bissus, dont ils faisoient ces étoffes. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Bissus du pinna-marina, quoique filé grossièrement, paroît beaucoup plus beau que la laine, & approche assez de la soie. On en fait encore à présent des bas & d'autres ouvrages, qui seroient plus précieux, si la soie étoit moins commune. Pour filer le Bissus, on le laisse quelques jours dans une cave, afin de l'amollir & de l'humecter. Puis, on le peigne pour en séparer la bourre & les autres ordures.

BISTAPIA, *Bistapia*, (a) terme, dont on s'est servi dans les bas tems pour marquer des Étriers. *Voyez* Étriers.

BISTON, *Biston*, fils de Mars & de Callirhoé. Il bâtit une ville de son nom dans la Thrace. On dit que c'est de lui que les peuples de cette province ont été nommés Bistons ou Bistoniens. L'épithéte de Bistonien a été donnée par les Poëtes au vent glacial, qui souffle du côté de la Thrace.

BISTONIENS, *Bistonii*, (b) peuples de Thrace. Hérodote & Pline les appellent Bistons. Ils habitoient aux environs du lac Bistonis. L'armée de Xerxès, au rapport du même Hérodote, passa par leur territoire, ainsi que par celui de plusieurs autres peuples, dont il fait une longue énumération.

BISTONIS [le Lac], *Lacus Bistonis*, λίμνη Βιστονίς. (c) Ce Lac étoit situé auprès de Dicée en Thrace. Hérodote dit qu'il recevoit deux fleuves, le Travus & le Compsatus. Du tems de Strabon, il prenoit le nom d'Aphnétis. Ce Géographe ajoûte qu'il paroissoit avoir détruit plusieurs villes des Thraces par ses débordemens. Ce Lac devoit être célebre anciennement, puisque presque tous les anciens Auteurs, surtout les Géographes, en ont fait mention.

C'est présentement le Lac de Bouron dans la Romanie, province qui fait partie de la Turquie d'Europe.

BISTONS, *Bistones*, Βίστονες, nation Thrace, dont on vient de parler sous le nom de Bistoniens. *Voyez* Bistoniens.

BITHUS, *Bithus*, gladiateur célebre. *Voyez* Bacchius.

BITHYNIARQUES, *Bithyniarchæ*, Βιθυνίαρχαι, (d) nom, que l'on donnoit aux Magistrats en chef de la Bithynie. Ce mot

(a) Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 77.

(b) Plin. Tom. I. pag. 204. Herod. L. VII. c. 110.

(c) Strab. p. 59. Plin. T. I. p. 204. Herod. L. VII. c. 109. Ptolem. L. III. c. 11.

(d) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVII. pag. 14.

est composé de *Bithynia*, Bithynie, & de ἀρχὴ, *principatus*, principauté.

BITHYNICUS, *Bithynicus*, (*a*) ami particulier de Cicéron. Dans le sixième livre des lettres de cet Orateur à ses amis, il y en a une à Bithynicus, & une autre de Bithynicus à Cicéron. Le sujet de celle-ci fait juger qu'elle n'a été écrite qu'après la mort de César, parce que ce fut alors que le crédit de Cicéron devint plus grand dans Rome; & la protection, que Bithynicus lui demande pendant son absence, donne encore lieu de croire que c'est ce Bithynicus, dont Appien dit qu'il étoit Préteur en Sicile après la mort de César, & par conséquent fils de ce Quintus Pompeius Bithynicus, que Cicéron met au rang des plus grands Orateurs, qui étoient morts de son tems, & qui portoit ce nom de Bithynicus, pour avoir subjugué la Bithynie, puisque Dion, dans le livre quarante-huitième de son histoire, dit expressément que le fils de ce grand Orateur gouvernoit la Sicile après la mort de César, & qu'il y fut tué par Sextus Pompeius, fils du grand Pompée.

BITHYNIE, *Bithynia*, (*b*) Βιθυνία, province de l'Asie mineure, qui, selon Strabon, étoit bornée à l'orient par le païs des Paphlagoniens, celui des Mariandyniens & celui des Épictétes; au nord par le Pont-Euxin, depuis les bouches du Sangarius jusqu'au détroit de Byzance & de Chalcédoine; à l'occident par la Propontide, & au midi par la Mysie & la Phrygie, connue encore sous les noms d'Épictéte & d'Hellespontiaque. La Bithynie a aussi porté anciennement différens noms; car, selon Pline, elle s'appella successivement Cronie, Thessalis, Maliande & Strymon.

I. On entreprendroit en vain de remonter jusqu'à ceux des descendans de Noë, qui, les premiers, se sont établis dans la Bithynie. Les Historiens sacrés ont gardé sur cela un profond silence; & les écrits des Auteurs profanes sont remplis de contradictions si grossières, qu'il n'est guere possible de prendre un parti, qui ne soit sujet à des difficultés insurmontables. Le seul article, dont la plûpart semblent convenir, c'est que les Bébryces, & ensuite les Bithyniens, ont occupé la contrée, qui fait l'objet de cet article.

Nous avons déjà donné une idée des Bébryces. Nous nous

(*a*) Cicer. ad Amic. L. VI. Epist. 17, 18.

(*b*) Strab. pag. 129, 534 à 541, 563. *& seq.* Plin. Tom. I. pag. 289. *& seq.* Ptolem. L. V. c. 1. Pomp. Mel. pag. 83. Herod. L. I. c. 28. L. VII. c. 75. Tit. Liv. L. XXVII. c. 30. Thucyd. pag. 303. Rol. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 10. T. V. pag. 230, 331, 335. Hist. Rom. T. VI. p. 178. Crév. Hist. des Emp. T. I. pag. 14. 70. Tom. IV. pag. 213, 214. Géog. Hist. Ecclés. Civil. par Dom. Vaissett. Tom. IX. pag. 262. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 316. *& suiv.* T. XIV. pag. 290. *& suiv.* Tom. XV. pag. 21. *& suiv.* Tom. XVI. pag. 141. *& suiv.* Tom. XVII. p. 3, 4. Tom. XVIII. pag. 147. *& suiv.* T. XIX. pag. 584.

bornerons ici à faire connoître les Bithyniens, qui les chassérent du païs, & lui donnérent depuis leur nom. Les nouveaux habitans, aussi-bien que les anciens, étoient Thraces Européens d'origine; c'est-à-dire, qu'ils sortoient des bords du Danube ou des païs adjacens.

Hérodote nous apprend que ceux, qui, les premiers envahirent la Bébrycie, habitoient auparavant les bords du Strymon. Le païs n'étoit point en état de fournir aux besoins d'un peuple nombreux. Les vieillards & ceux, qui n'avoient rien à desirer du côté de la fortune, restérent dans la Thrace; & leur postérité y formoit encore, plusieurs siécles après, une nation particulière. Les autres allérent s'établir dans la Bébrycie. Ils avoient tous emprunté leur nom de Bithynus, fils de Jupiter & de Thracé, suivant Étienne de Byzance & Solin. Ce Prince s'appelloit Bithys, du moins si l'on suppose que le passage d'Appien, qui le dit, n'est point altéré. M. l'abbé Sévin seroit fort tenté de penser le contraire; & cela, parce qu'il n'est guere dans les régles de dériver du mot Βίθυς celui de Βιθυνός.

Ce fut probablement alors que commença la distinction des Thraces, en Thraces Européens & en Thraces Asiatiques. Ceux-ci furent appellés Thraces Thyniens & Bithyniens. On en trouve la preuve dans Hérodote; preuve, qu'il n'a pas tenu aux Copistes & aux Traducteurs de faire évanouir. Les imprimés aujourd'hui portent tous, sans exception, θρῆκες, οἱ θυνόιτε καὶ Βιθυνοί, comme si les Thraces, dont il est ici question, formoient une nation différente des Thyniens & des Bithyniens. Il faut convenir que la faute est très-ancienne. Eustache y est tombé lui-même. Cependant, nous ne doutons presque pas que la véritable leçon ne soit θρῆκες θυνοίτε καὶ Βιθυνοί. Thucydide & Xénophon en seront garants. Lorsque ces deux célebres Historiens parlent des Thraces Asiatiques, ils ne les séparent jamais d'avec les Bithyniens, & les nomment constamment θρᾶκας Βιθυνοῖς. Galien en use de même; & on peut, ce semble, inférer de son témoignage, que la distinction des Thraces Européens & Thraces Asiatiques, subsistoit encore du tems de ce Médecin. Mais, reprenons le fil de l'Histoire.

Hérodote avance que Bithynus fit la conquête de la Bébrycie immédiatement après la prise de Troye. En quoi, il ne s'accorde, ni avec Syncelle, ni avec Arrien. Ce dernier la place au tems des colonies Ioniennes, & il prétend de plus que Thynus & Bithynus étoient enfans de Phinée. C'étoit l'opinion d'Hésiode. Elle sera celle d'Eusébe, si la conjecture de Saumaise est fondée. Il soûtient que dans les exemplaires de cet Auteur, le nom de Phœnix a pris la place de celui de Phinée; & à dire vrai, on ne lit nulle part que Phœnix ait été le pere de Thynus & de Bithynus. Il ne faut pas passer ici sous silence un troisième

ſentiment. Euſtathe n'en nomme point les Auteurs; & il s'eſt contenté de nous apprendre en général, que ces Princes, au rapport de quelques Anciens, étoient fils d'Odrysès, roi de Thrace.

Voilà quelle fut l'origine de ces peuples, qui, dans la ſuite des tems, ſi l'on en croit Ératoſthène & Charon de Lampſaque, détruiſirent les Bébryces, changérent le nom du païs, & jettérent les fondemens du royaume de Bithynie. Les nouveaux Conquérans, à en juger par les apparences, déférérent le commandement à Patarus, ſous la conduite duquel ils étoient paſſés en Aſie. Ils lui étoient redevables du ſuccès d'une expédition ſi glorieuſe. On ignore ſi la couronne ſe conſerva dans ſa famille. Il y a un vuide, dans l'hiſtoire de Bithynie de près de deux cens ans, depuis Patarus juſqu'à Pruſias I, contemporain de Crœſus. Les États de ces deux Souverains étoient limitrophes; & Crœſus, beaucoup plus puiſſant, ne ſe fit pas un ſcrupule, ſous des prétextes qui ne manquent jamais aux Princes ambitieux, d'enlever la Bithynie à ſon Roi légitime. Nous diſons à ſon Roi légitime, fondés ſur le témoignage de Strabon, qui décore Pruſias du titre de roi.

Cependant, M. Paulmier de Grentesmenil a prétendu que Zipœtès eſt le premier, qui ait ceint le diadême, & que jamais on n'a donné la qualité de Roi à aucun de ceux, qui, avant lui, ont gouverné la Bithynie. Ce judicieux Critique s'efforce de rendre ſuſpect le paſſage de Strabon, qui, ſelon lui, a beaucoup ſouffert de la négligence des Copiſtes. Il s'imagine en avoir déterré la preuve dans Étienne de Byzance, qui, ſur l'article de Pruſias, copie l'endroit dont il s'agit, & ſubſtitue le nom de Cyrus à la place de celui de Crœſus, que portent aujourd'hui les imprimés. Ainſi, dit-il, les exemplaires de Strabon n'étoient point uniformes autrefois; & il conclut de-là que, dans le texte de cet Auteur, il n'eſt queſtion, ni de Crœſus, ni de Cyrus, & que la véritable leçon eſt Ciérus, ville dépendante des Héracléens, & dont s'empara Pruſias, un des deſcendans de Zipœtès; auquel cas Pruſias I, contemporain de Crœſus, eſt un prince fantaſtique, & qui n'exiſta jamais que dans l'imagination de quelque ſcribe ignorant.

On ne ſçauroit nier que la correction ne ſoit très-ingénieuſe. Je ne voudrois pas néanmoins, dit M. l'abbé Sévin, en garantir la ſolidité. Il eſt vrai que, dans Étienne de Byzance, c'eſt Cyrus & non pas le roi de Lydie, qui déclare la guerre à Pruſias. Qu'en réſulte-t-il, ſi non que la mémoire a manqué à cet Écrivain, ou bien que ſes paroles ont été corrompues dans la ſuite des tems? Mais, on ne voit pas que cela doive nous obliger de convenir que les manuſcrits de Strabon étoient différens les uns des autres, par rapport au paſſage, qui fait le ſujet de la diſpute. Il nous ſemble qu'un Critique ne doit point exiger qu'on admette ſur ſon autorité

seule, des conjectures de l'espèce de celle-ci. La manière la plus simple de lui donner un air de probabilité, ç'auroit été de montrer que dans les manuscrits, qui sont venus jusqu'à nous, on voit les noms, tantôt de Cyrus, tantôt de Crœsus, & quelquefois celui de Ciérus. Dans la vue d'éclaircir ce fait, M. l'abbé Sévin a examiné ceux de la Bibliothéque du Roi, & un entr'autres du douzième siécle, le plus précieux & le plus ancien, qui soit en Europe; & il n'y en a pas un seul, qui ne soit parfaitement d'accord avec les imprimés, & les imprimés le sont avec l'histoire du tems. Hérodote compte les Bithyniens parmi les nations, que Crœsus subjugua, & Strabon place cet événement sous le regne de Prusias. Quoi de plus lié que le récit de ces deux Écrivains?

M. Paulmier ajoûte bien d'autres objections, dont on peut voir la résolution dans le douzième volume des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres. Nous nous bornerons ici à dire que les plus célebres Écrivains de l'Antiquité ont décoré du titre de Rois les prédécesseurs de Zipœtès, & dès-lors, on ne sçauroit le refuser à Prusias I.

Crœsus, devenu maître de la Bithynie, ne jouit pas long-tems du fruit de sa conquête. Cyrus prit Sardis quelques années après; & les provinces, soumises à la domination des Lydiens, suivirent le sort de la capitale. On ne seroit pas éloigné de penser que ce Conquérant, Prince magnanime & généreux, confia aux enfans de Prusias le gouvernement d'un royaume, dont son ennemi l'avoit injustement dépouillé. Les quarante-neuf Rois, dont parle Appien, ne permettent guere de croire que la succession de ces Princes ait été interrompue; & il est constant, par les extraits de Memnon, que Désalcès, Botiras & Bas ont rempli le trône de Bithynie, lorsque les Perses étoient encore maîtres absolus de l'Orient. Ces Souverains, dans les commencemens, obéirent en esclaves aux ordres de la cour de Perse; & Xerxès les contraignit, ainsi que les autres Rois tributaires, de l'accompagner dans son expédition de Gréce. Bien plus, il déféra à Bassacès, fils d'Artaban, le commandement des troupes Bithyniennes. La perte des batailles de Salamine & de Platée affoiblit extrêmement les Perses; & les Grecs, dont tant de succès avoient rehaussé le courage, rendirent la liberté à la plûpart des villes, que leurs ancêtres avoient fondées en Asie. Byzance & Chalcédoine furent de ce nombre.

Ces deux Républiques, que les Bithyniens harceloient continuellement, se liguérent ensemble & levérent dans la Thrace un nombre considérable de soldats. L'ennemi n'étoit point en état de résister à l'armée des Confédérés. Ils pénétrérent jusque dans le cœur de la Bithynie, y saccagérent plusieurs bourgs, & firent une quantité prodigieuse de prisonniers. Une si belle campagne

les auroit couverts de gloire, s'ils n'en avoient terni tout l'éclat par la barbarie avec laquelle ils traitérent ces malheureux. On les fit passer au fil de l'épée, sans distinction ni d'âge ni de sexe. Diodore de Sicile rapporte cet événement à la premiere année de la quatre-vingt-onzième Olympiade. Il étoit difficile que des disputes, au sujet des limites, ne produisissent des guerres fréquentes entre des États si voisins. La fortune se déclara presque toujours en faveur des Byzantins. La conséquence s'en tire d'un fragment de Phylarque, où il est dit que Byzance & son territoire étoient remplis d'esclaves Bithyniens. Cependant, il paroît que cette nation, vers la fin de la quatre-vingt-troisième Olympiade, vivoit en bonne intelligence avec ceux de Chalcédoine. On lit, dans Xénophon, que ces derniers, à la veille d'être assiégés par Alcibiade, envoyérent en Bithynie leurs effets les plus précieux; le général Athénien en eut avis. Il marcha de ce côté-là avec une partie de son armée. La réputation de ce fameux capitaine répandit la terreur dans le païs; & les Bithyniens lui livrérent, sans coup férir, le dépôt qui leur avoit été confié.

Ils effacérent huit ans après la honte d'une si lâche action, par la valeur avec laquelle ils combattirent contre les troupes les plus aguerries de la Gréce. Nous voulons parler de ces braves soldats, qui, sous la conduite de Xénophon, firent la plus mémorable retraite qui fut jamais. La crainte de l'ennemi avoit entretenu la concorde parmi eux. Lorsqu'ils furent arrivés à Héraclée, la division se mit dans le camp; & il fut arrêté qu'on se partageroit en différens corps. Les Arcadiens & les Achéens, au nombre de quatre mille cinq cens, embarqués sur des vaisseaux, que leur avoient prêtés les Héracléens, vinrent aborder au port de Calpé. La disette des vivres les obligea de tenter une descente. Ils tombérent sur les bourgs, situés dans le voisinage de la mer, & en enlevérent beaucoup d'hommes & beaucoup de bestiaux. Ceux, qu'une prompte fuite avoit dérobés à la fureur de l'ennemi, portérent l'allarme dans le païs. Les Bithyniens se rassemblent de toutes parts, attaquent l'arrière-garde, & taillent en pièces deux cohortes. Les Grecs vivement poursuivis gagnérent une colline, qui fut investie sur le champ. La partie n'étoit point égale; & les Bithyniens, armés à la légère, avoient de grands avantages contre des soldats, qui ne pouvoient sortir de leur camp, sans s'exposer à une mort certaine. Ils y auroient péri tous, si Xénophon, dans ce tems-là même, ne fût entré dans le port de Calpé avec le corps de troupes, qui lui avoit déféré le commandement. Averti de la triste situation, où se trouvoient les Grecs, il résolut de les aller dégager. Au premier bruit de sa marche, l'ennemi se retira, & le lendemain matin, les Grecs abandonnérent la colline.

Xénophon les joignit à Calpé.

Les vivres manquoient, & dans un conseil, qui se tint à ce sujet, on conclut, contre le sentiment de ce général, qu'on enverroit un détachement piller les bourgs les moins éloignés de Calpé. L'expédition ne fut point heureuse. Pharnabaze n'aimoit point les Bithyniens. Dans la vue cependant d'empêcher les Grecs de pénétrer en Phrygie, il s'étoit avancé près de Calpé avec une nombreuse cavalerie. Les Barbares, unis aux Perses, chargérent le détachement. Il étoit de deux mille hommes, dont cinq cens furent tués, & les autres forcés à se retirer sur une montagne. Xénophon courut à leur secours, & les ramena dans le camp. A peine le soleil étoit-il couché, que l'ennemi vint attaquer les gardes avancées. Il y périt quelques soldats, dont l'obscurité de la nuit ne permit pas de venger la mort. Les Grecs, que ces disgraces avoient rendus circonspects, prirent des mesures plus justes, défirent les Bithyniens en deux rencontres, & arrivérent à Chrysopolis, couverts de gloire, & chargés de butin. Xénophon, de qui l'on tient toutes ces circonstances, a négligé de nous apprendre le nom du Prince, qui regnoit alors en Bithynie. Memnon y supplée en quelque manière. Plus on rapproche les endroits, où l'Auteur examine l'histoire de cet Empire, & plus on se croit en droit d'avancer que les pertes réitérées des Grecs dans le cours de cette expédition, furent l'ouvrage de l'habileté & de la prudence de Désalcès. Bas, suivant le témoignage de Memnon, gouverna la Bithynie l'espace de cinquante ans, & mourut âgé de soixante-onze. Il en avoit donc vingt-un, lorsqu'il succéda à Botiras, son pere. Botiras a vécu soixante-quinze ans; & dès lors sa naissance a dû précéder celle de Bas de cinquante-quatre ans; & cinquante-quatre ajoûtés à cinquante, font vingt-six Olympiades. Or, Memnon insinue que la mort de Bas ne tombe que quelques années après celle d'Alexandre. Il s'ensuit de-là que Botiras n'avoit guere moins de vingt ans, & que Désalcès, son pere, étoit sur le trône, lorsque les Grecs débarquérent à Calpé.

Les États de ce Prince ne jouirent pas long-tems de la tranquillité, que la retraite d'un ennemi si redoutable leur avoit procurée. Dercyllidas prit des quartiers d'hiver en Bithynie, la troisième année de la quatre-vingt-quinzième Olympiade; & cela, malgré le traité que ce général venoit de conclure avec Pharnabaze. Il y étoit porté expressément que les Lacédémoniens ne pourroient entrer dans les provinces dépendantes de son gouvernement. Il est constant que la Bithynie en faisoit une partie considérable; cependant, aucune plainte de la part de Pharnabaze. Et Xénophon remarque même que, bien-loin de s'intéresser à la conservation des Bithyniens, il ne fut pas fâché de laisser en proie aux troupes de Dercyllidas, une nation avec laquelle il étoit souvent en guerre. C'est une preuve bien forte, ce

semble, que Désalcès avoit secoué le joug de la domination Persanne. Pharnabaze vraisemblablement tenta de le réduire, & toujours en vain. Il sçut habilement profiter des conjonctures. Plusieurs rebelles occupoient alors les forces de l'Empire; & le général Perse, aux prises tantôt avec Athènes, & tantôt avec Lacédémone, ne se trouva jamais en état de pousser à bout Désalcès. Les Lacédémoniens ravagérent une partie de ses États. Le Roi de Bithynie n'osa pas tenir la campagne devant des troupes aguerries & disciplinées. Content de les observer, il tomba sur le quartier des Thraces, qui étoient à la solde de Dercyllidas, défit toute leur infanterie, & s'empara du butin, qu'ils avoient rassemblé en différentes occasions. Le général Grec, que des entreprises plus importantes appelloient ailleurs, quitta la Bithynie au commencement du printems; & Désalcès, tranquille de ce côté-là, donna tous ses soins au rétablissement de la ville d'Astacus.

Bas prit après lui les rênes du gouvernement. Ce fut sous son regne que Denys, tyran d'Héraclée, forma le siége d'Astacus. Cependant, l'intention de ce tyran n'étoit point d'emporter la place, mais seulement de faire périr les Héracléens, dont la fidélité lui étoit suspecte. Son projet étant exécuté, il leva le siége. Bas ne l'inquiéta pas dans sa retraite; & il est assez vraisemblable que ces deux Princes agissoient de concert. Des intérêts communs les obligeoient à entretenir ensemble une étroite correspondance. Ils s'étoient soustraits à la domination des Perses; & les généraux de cet Empire, qui les environnoient de toutes parts, auroient immanquablement profité de leur division. C'est ainsi que la prudence & la sagesse du roi de Bithynie garantirent ses États des malheurs de la guerre, jusqu'à la bataille du Granique, qui réduisit plusieurs provinces de l'Asie sous la puissance des Macédoniens. Alexandre confia le gouvernement de la Phrygie & des païs voisins à Calas un de ses capitaines. Persuadé que tout devoit céder à la fortune de son maître, il médita la conquête de la Bithynie. L'armée, à la tête de laquelle il y pénétra, étoit nombreuse, & composée de troupes aguerries. Bas, cependant, ne désespéra point de la victoire. Il épargna la moitié du chemin à l'ennemi; & les Bithyniens, secondant la valeur de leur roi, mirent en déroute ces phalanges, dont toutes les forces des Perses n'osoient soûtenir la vue.

Alexandre alors, uniquement occupé de la poursuite de Darius, remit à un autre tems la vengeance de l'affront, que ses armes avoient reçu en Bithynie; & Bas la gouverna paisiblement jusqu'à sa mort. Il vécut soixante-onze ans, & en regna cinquante.

Bas laissa en la personne de Zipœtès, son fils, un successeur capable par son habileté & par sa valeur, de conjurer l'orage, qui sembloit prês de fondre sur le royaume de Bithynie. Alexandre,

que les murmures des Macédoniens avoient forcé d'interrompre le cours rapide de ses victoires, étoit arrivé à Babylone. De tant de peuples, autrefois soumis à la domination des Perses, aucun ne pensoit à secouer le joug du vainqueur; & il ne lui restoit plus à conquérir que ce petit nombre de provinces, qui, sous le foible gouvernement des derniers rois de Perse, avoient établi des souverainetés particulières. La Bithynie étoit une des plus considérables, & la première contre laquelle il y avoit lieu de croire qu'Alexandre tourneroit ses armes victorieuses. Indépendamment de la défaite de Calas, si injurieuse au nom Macédonien, un Prince, qui avoit rejetté fiérement la proposition, que Darius lui avoit faite de partager avec lui l'empire de l'Asie, en auroit-il abandonné une des belles portions à Zipœtès, dont les ancêtres avoient été long-tems tributaires de la couronne de Perse?

Telle étoit la situation, où se trouvoit le fils de Bas, lorsqu'il monta sur le trône; situation d'autant plus fâcheuse, qu'il alloit avoir en tête le général le plus habile de son siécle, des troupes nombreuses, aguerries & commandées par des capitaines consommés la plûpart dans le métier de la guerre. Mais, la fortune, qui contribue tant à mettre le vrai mérite dans tout son jour, prit soin elle-même d'écarter les obstacles, qui s'opposoient à la grandeur naissante de Zipœtès. Une mort imprévue le délivra du plus formidable de ses ennemis; c'est-à-dire, d'Alexandre. Les chefs de l'armée Macédonienne, moins occupés de la gloire de la nation, que de leurs intérêts personnels, se livrérent de sanglantes batailles; & le nouveau Monarque, à la faveur de ces divisions intestines, eut le tems de s'affermir dans la possession de ses États.

Zipœtès fit la guerre toute sa vie; & il la fit heureusement. Des capitaines renommés & des princes beaucoup plus puissans que lui, attaquérent ses États à diverses reprises. Il rendit leurs efforts inutiles. Aucun de ses prédécesseurs ne l'avoit égalé, & pas un de ses successeurs ne le surpassa. La mort de ce Prince suivit de près ses victoires contre les Syriens. Il termina sa carrière à l'âge de soixante-seize ans, & en regna quarante-sept. Une chose constante, c'est qu'il n'étoit plus en vie, lorsque les Gaulois passérent en Asie. On attribue à Zipœtès la fondation de la ville de Zipœtium, au pied du mont Lypérus.

Zipœtès avoit eu plusieurs enfans. Nicomède I, qui étoit l'aîné, lui succéda. Ses freres trouvérent en lui un bourreau plutôt qu'un frere. Il craignoit, avec quelque fondement, que ces Princes ne songeassent à démembrer la Monarchie; que les puissances voisines ne courussent au secours des opprimés; & qu'à la faveur des divisions intestines, elles ne vinssent à bout de détruire un royaume, dont la splendeur leur faisoit ombrage. Zybœas fut le seul, qui

trouva le secret de se dérober à sa barbare politique. Tel étoit son nom, comme semble le prouver le texte de Tite-Live. Ce Zybœas étoit maître d'une portion de la Bithynie. Il y commandoit en Souverain, & les Bithyniens combattoient sous ses étendards. La faveur des peuples & le concours des grands ne laissent guere lieu de douter que le chef de la révolte ne fût un fils de Zipœtès. Il est constant d'ailleurs que le massacre ne fut pas général, puisque les Bithyniens, dans la suite des tems, obligérent Étazéta, veuve de Nicoméde, à épouser son beau-frere. Au reste, la guerre, que se firent Zybœas & Nicoméde, causa de violentes inquiétudes au dernier. Cependant, Zybœas vaincu abandonna la Bithynie; & les provinces, qui s'étoient Soustraites à l'obéissance de leur souverain légitime, rentrérent dans le devoir.

La perte des écrits de Démosthène, d'Alexandre & d'Arrien, a dérobé à notre siécle la connoissance de plusieurs actions de Nicoméde, qui auroient mérité de n'être point ensevelies dans les ténébres de l'oubli. Des vues d'ambition & des idées de gloire mal entendues ne l'engagérent jamais à prendre les armes. Uniquement attentif à écarter l'ennemi des frontières de la Bithynie, il ne songea point à envahir celles de ses voisins. Sa prudence & son courage déconcertérent les projets d'Antiochus; & lorsque ce Prince eut repassé le mont Taurus, Nicoméde tourna tous ses soins à l'embellissement de ses États, & au bonheur de ses peuples. Il eut la gloire d'affermir le royaume de Bithynie, sur tout par la part qu'il eut à la transmigration des Gaulois en Asie, & par la ville qu'il bâtit, & qui devint la capitale de son Empire.

Nicoméde, sentant sa fin approcher, songea à disposer de ses États. Il avoit d'un premier lit un fils, nommé Zéïlas, qui, persécuté par Étazéta sa belle-mere, s'étoit réfugié auprès du roi d'Arménie. Nicoméde, lui en faisant un crime, appella à sa succession ses enfans du second lit, quoique tous en bas âge. Il leur nomma pour tuteurs Ptolémée, Antigonus, les peuples de Byzance, d'Héraclée & de Ciéros. Mais, dès qu'il fut mort, Zéïlas rentra en Bithynie à la tête d'une armée, composée en partie de Gaulois Tolistoboges, qui inspiroient du courage & de la confiance à ses soldats. Les Bithyniens, pour conserver le royaume aux mineurs, & leur donner un défenseur, mariérent leur mere au frere de Nicoméde. Ensuite, avec leurs propres forces & le secours, que les tuteurs de ces enfans envoyérent, ils attendirent Zéïlas de pied-ferme. Les deux partis se livrérent de fréquens combats, où ils éprouvérent, tour à tour, la bonne & la mauvaise fortune. Enfin, las d'une guerre, qui ne décidoit rien, ils en vinrent à un accommodement.

On croit que le royaume de Bithynie fut alors partagé entre les freres. Zéïlas ou Ziélas, que la fidélité de ceux d'Héraclée avoit

obligé à se contenter de la portion, qui lui étoit échue, anima secrétement les Tectosages à se jetter sur les terres de la République, dont ils rapportérent un butin très-considérable. Ils l'accompagnérent dans son expédition contre les Cappadociens. Zéïlas redevable, à la valeur des Gaulois, de son rétablissement sur le trône, ne conserva pas jusqu'à la fin le souvenir de cet important service. Ce Prince fit inviter les principaux capitaines de la nation à un festin, dans lequel on devoit les massacrer impitoyablement. La trahison retomba sur son Auteur; & les Gaulois, qui se défioient de Zéïlas, le prévinrent & l'immolérent à leur juste vengeance. On ignore la date précise de la mort tragique de Zéïlas. Il y en a qui pensent qu'on pourroit la placer en la 135e Olympiade.

Les Bithyniens, après la malheureuse catastrophe de Zéïlas, déférérent la couronne à Prusias I, fils du monarque défunt. La jeunesse du nouveau Roi ne sembloit guere propre à garantir la Bithynie des malheurs, dont elle étoit menacée de la part des Gaulois, à qui la mort de Zéïlas, & la consternation des peuples, promettoient de grands avantages. Il est à présumer que l'habileté de Prusias fit évanouir de si belles espérances. Du moins, on ne trouve nulle part que les Gaulois aient entamé les païs soumis à sa domination. Peut-être même, se hâta-t-il de conclure la paix avec des peuples, dont les forces auroient mis un obstacle invincible à des projets plus importans. Ce Prince méditoit la réunion des contrées de la Bithynie, que Zéïlas avoit été forcé de céder au fils de la reine Étazéta. L'entreprise étoit hazardeuse. La veuve de Nicoméde & Zybœas, son mari, comptoient sur les Macédoniens & sur les républiques d'Asie, toutes également intéressées à empêcher l'agrandissement de Prusias. Tant d'ennemis à combattre ne l'effrayérent pas, & il vint heureusement à bout de chasser Zybœas des cantons, qui lui étoient échus en partage.

Prusias joignit ensuite ses forces à celles des Rhodiens contre les Byzantins. Ceux-ci, se trouvant fort serrés, Cavarus, roi des Gaulois, leur offrit sa médiation. Prusias & les Rhodiens l'acceptérent; & après bien des négociations, on parvint à un accommodement, dans lequel on n'eut pas beaucoup d'égard aux intérêts du roi des Bithyniens.

Cependant, Prusias prévoyant sagement que la situation florissante de ses États allarmeroit les Souverains & les villes libres de l'Asie, résolut de s'unir très-étroitement avec Philippe, roi de Macédoine, à qui sa valeur & son activité avoient acquis une grande réputation. Le roi de Bithynie lui demanda en mariage Apamée sa sœur, & il l'obtint. La ligue de ces deux Princes est antérieure à la première année de la 141e Olympiade. Prusias méditoit depuis long-tems la conquête d'Héraclée. Après avoir fait plusieurs injustices aux Héracléens, il leur

enleva Ciéros, & de son nom, il la fit appeller Prusiade. Ensuite, il les dépouilla encore de Tios; de sorte qu'ils ne possédoient plus rien au de-là de la mer. Non content de ces violences, il assiégea Héraclée même avec toutes ses forces. Les assiégés, ayant perdu beaucoup de monde, étoient aux abois, & songeoient à se rendre, lorsqu'un accident les sauva. Dans le tems que Prusias montoit à l'assaut, une grosse pierre, jettée de dessus le rempart, lui fracassa la cuisse. La douleur, que lui causa sa blessure, lui fit abandonner cette entreprise. Il fallut le porter au camp, d'où il regagna ses États, non sans peine & sans combat. Depuis cet accident, il eut le nom de Boiteux, & le fut en effet; mais, il mourut peu d'années après. Ce Monarque termina sa carrière dans un âge très-avancé, après un regne de soixante ans. Peu de tems avant sa mort, charmé de mortifier le Sénat de Rome, & plus charmé encore de s'assurer, en cas de rupture, d'un capitaine aussi renommé qu'Annibal, il l'avoit fait inviter à venir désormais fixer son séjour en Bithynie. Annibal, toujours occupé de sa haine contre Rome, accepta, sans balancer, les offres d'un Prince, qui ne respiroit que la guerre & la vengeance. Malheureusement, la mort de Prusias arrêta tous leurs projets.

Prusias I eut pour successeur Prusias II. Ce Prince, le plus lâche de tous les hommes, trahit honteusement Annibal, qui s'étoit réfugié auprès de lui, & le fit assassiner, après avoir été aidé de ses conseils dans les guerres, qu'il eut avec Eumène II, roi de Pergame.

A Prusias II succéda son fils Nicoméde II, qui eut, à son tour, pour successeur, Nicoméde III. Celui-ci fut secouru par les Romains, dans les guerres qu'il eut avec Mithridate; & par reconnoissance pour eux, il leur laissa en mourant le royaume de Bithynie, qui devint province Romaine. Cela arriva l'an 74 avant J. C.

II. Sous le Bas-Empire, la Bithynie étoit province du peuple Romain, & en conséquence, elle étoit gouvernée par des Proconsuls tirés au sort. Mais, du tems de Trajan, comme il l'écrit lui-même à Pline, il s'y étoit glissé bien des abus, qui demandoient une réforme. Tout récemment, les Bithyniens avoient accusé & poursuivi comme concussionnaires deux de leurs proconsuls, Julius Bassus & Rufus Varénus. On peut conjecturer que pour ces raisons, Trajan voulut mettre cette province directement sous sa main, au moins pour un tems, & il choisit Pline comme très-capable d'y rétablir le bon ordre. Pline entra dans son gouvernement le 17 Septembre, & il y resta environ dix-huit mois. Nous avons les lettres, qu'il écrivit pendant cet espace à Trajan, & les réponses du Prince.

III. Il paroît que les Romains, devenus maîtres de la Bithynie, la joignirent au Pont, & que ces deux contrées ensemble ne formoient qu'un seul & même gou-

vernement. Entr'autres preuves, nous citerons une médaille de Trajan, sur laquelle on lit: *Nicomédie Métropole, première ville du Pont & de la Bithynie.* C'est pour cette raison que Ptolémée, dans sa description des païs d'Asie, n'a point séparé le Pont & la Bithynie, qui, dès-lors, ne faisoient qu'une même province.

Ce Géographe met dans cette province les villes suivantes; sçavoir, Chalcédoine, Tararium, Astaque, Olbia ou Oliba, Nicomédie, Posidium, qui étoit un promontoire, Prusiade, Dascylium & Apamée. Celles-là étoient au couchant. Il y avoit au septentrion, Artace, Diospolis, Héraclée, Psyllium, Tion, Amastris, Cromne, Cytorum; & au milieu du païs, Libisse, Éribœe, Callice, Patavium, Prusa sur le Hippius, Didaucane ou Dédaucane, Protomacra, Claudiopolis ou Bithynium, Flaviopolis ou Cratie, Timée, Clites, Latanie, Nicée, Césarée ou Smyralie, Prusa près du mont Olympe, Agrilium, Dablis, Dadastane, Juliopolis.

Les fleuves, qui arrosoient le païs, étoient l'Ascanius, le Rhyndacus, le Psillis, le Calpé, le Sangarius, l'Hippius, l'Élate & le Parthénius. Quant aux montagnes les plus remarquables, c'étoient l'Orminius & l'Olympe.

IV. Nous avons déjà marqué les bornes de la Bithynie d'après Strabon. Elles variérent depuis ce Géographe. Pline, en effet, les étend un peu plus que lui, à l'orient, puisqu'il les conduit jusqu'au Parthénius, ou tout au moins jusqu'à la ville de Bithynium, qui étoit sur une petite rivière en deçà du Parthénius. Ptolémée y ajoûte encore quelque chose; car, il marque la ville de Cytorum, comme frontière de la Bithynie à l'orient.

Cellarius considére séparément la Bithynie proprement dite, & la Bithynie ajoûtée. Moyennant cette distinction, il croit que la Bithynie propre s'étendoit jusqu'au fleuve Hippius; mais que dans le sens le plus étendu, y compris les annexes, elle étoit bornée par le Parthénius, où commençoit la Paphlagonie. Il confirme son sentiment par le nom de la ville de Bithynium, située dans cette Bithynie ajoûtée, & à laquelle les Bithyniens l'avoient sans doute donné, lorsqu'ils furent maîtres de ses environs & de son territoire.

V. Sous les empereurs d'Orient, la Bithynie fut partagée en trois provinces; sçavoir, la Bithynie première, la Bithynie seconde & la Bithynie Honoriade. Celle-ci étoit la Bithynie ajoûtée, dont on vient de parler. Cette division subsiste encore de nos jours. La Bithynie fait partie de ce qu'on appelle actuellement l'Anatolie.

BITHYNIE, *Bithynia*, (*a*) Βιθυνία. M. l'abbé Sévin donne ce nom-là au canton de la Thrace, qu'habitoient les peuples, qui allérent s'établir dans la Bithynie

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 317.

d'Asie. Ce fut, selon cet Académicien, dans la Bithynie de Thrace que naquit la nymphe Mélié, mere d'Amycus, roi des Bébryces. La raison, qu'il en allégue, c'est qu'Apollodore nomme cette nymphe Bithynis, & M. l'abbé Sévin prétend que ce n'est autre chose qu'une épithéte, qui lui vint du lieu de sa naissance.

BITHYNIE, *Bithynia*, (a) Βιθυνία, nom que l'on donnoit à l'isle de Thynias, parce qu'elle étoit située dans la mer de Bithynie. C'étoient les Barbares, dit Pline, qui lui donnoient ce nom.

BITHYNIE [la Mer de], *Mare Bithynium.* Cette mer étoit ainsi nommée, parce qu'elle baignoit les côtes de la Bithynie.

BITHYNIENNE [l'Année]. (b) J'ai déjà dit un mot de l'année Bithynienne d'après M. le comte de Caylus, en parlant des années des divers peuples de l'Antiquité. Mais, on ne sera pas fâché, à ce que je pense, de trouver ici les réflexions de M. Fréret sur cette même année. Elles se réduisent à deux.

1.° On peut conjecturer, avec fondement, que sous les Perses & les successeurs d'Alexandre, les Cappadociens & les Bithyniens eurent une forme d'année semblable. La Notice du cent dixneuvième manuscrit Arménien de la Bibliothéque du Roi, qui contient divers opuscules relatifs à la Chronologie, nous apprend que ces deux peuples rapportoient l'origine de leurs calendriers à un astronome, nommé Angrem.

2.° Les choses changérent sous la domination Romaine. Par le testament du dernier Nicoméde, la Bithynie devint une province de l'Empire, l'an 74 avant l'Ére Chrétienne. On la joignit d'abord au gouvernement de l'Asie; mais, quelque tems après, on en fit un département séparé. Sous ses Rois, elle avoit eu non seulement une forme d'année particulière, comme nous venons de le dire, mais encore une Ére, dont les époques se lisent sur les médailles de plusieurs de ces Princes, & même sur celles des premiers Magistrats Romains.

Il fallut enfin que la Bithynie abandonnât cette Ére & cette forme d'année, qui lui étoient propres, pour s'assujettir au calendrier Romain, comme la plûpart des autres provinces. On trouve dans l'hémérologe de Florence, légué à l'Académie [des Belles Lettres] par M. le baron de la Bastie, une comparaison suivie de l'année Bithynienne avec l'année Romaine, qui nous montre, que sous les Empereurs, elles étoient absolument semblables. En effet, celle de Bithynie avoit, ainsi que l'année Julienne, un mois de vingt-huit jours, quatre de trente, & sept de trente-un. Une observation astronomique du 29 Novembre, 92 de J. C., que Ptolémée rapporte, & qu'il fait concourir avec le 7 du mois Métroüs des Bithy-

(a) Plin. Tom. I. pag. 292.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 147. & suiv.

niens, prouve que l'année, dont il parle, étoit la même que celle de l'hémérologe, dans laquelle le 7 de Métroüs répond au 29 de Novembre.

Le deuxième mois de l'année Bithynienne, nommé Héraclius, n'avoit que vingt-huit jours, comme celui de Février ; mais, il commençoit le 24 Janvier. Le mois Bithynien Dionysius avoit, comme celui de Janvier, trente-un jours ; mais, il commençoit au 24 Décembre ; c'est-à-dire, huit jours plutôt que dans l'année Julienne. Quelle pouvoit être la cause de cette différence dans le commencement de deux mois, qui avoient été réglés l'un sur l'autre ? M. Fréret répond à cette question, par une conjecture qui lui paroît assez probable, pour qu'on ne puisse être en droit de la rejetter, sans en rendre raison. La voici en peu de mots.

C. Vibius Pansa fut préteur de Bithynie, depuis le milieu de l'année Julienne anticipée, 47 ans avant J. C., jusqu'au milieu de l'année suivante 46. C'est ce qu'il seroit aisé de vérifier par les lettres de Cicéron, & par la combinaison des faits les mieux constatés de l'Histoire de ce tems-là. Or, on trouve sur une médaille de Nicoméde le nom de ce Préteur avec l'époque 235 ; d'où il résulte que cette année 235 de l'Ére particulière des Bithyniens a commencé dans le mois d'Octobre de l'année Julienne anticipée, 47 avant J. C., & qu'elle répond toute entière à la préture de Vibius Pansa. En effet, d'une part, il paroît constant que l'année des Bithyniens commençoit à l'équinoxe d'automne, suivant l'usage observé dans les provinces occidentales de l'Asie mineure. C'est le sentiment unanime des meilleurs Chronologistes, qui s'accordent aussi à regarder toutes ces années comme des années lunaires. D'un autre côté, il est sûr que les Gouverneurs de province n'étoient que d'une année ; que cette année se comptoit du jour de l'arrivée du gouverneur dans son département, & que la Bithynie ne fut confiée à Vibius Pansa, que vers la fin de l'année 47 avant J. C. Car, ce fut au commencement de cette année 47, que César, maître de l'Égypte, marcha contre Pharnacé, qui s'étoit emparé de la Bithynie, aussi-bien que du Pont. Après la défaite de ce Prince, il fut quelque tems à régler l'état de l'Asie mineure ; & ce n'est qu'après cet arrangement, qu'il établit Pansa dans la Bithynie.

Pansa, se trouvant gouverneur de Bithynie dans le même tems que César travailloit à régler l'année Romaine, se proposa, selon toute apparence, d'en faire autant dans sa province. En conservant les anciens noms des mois lunaires de Bithynie, il en fit des mois égaux à ceux de l'année Romaine, & fixa le commencement de chacun de ces mois, au même jour que celui du mois Julien correspondant. Il donna vingt-huit jours seulement au second mois dans les années communes, & vingt-neuf dans les années Bissextiles.

La première intercalation ne de-

voit tomber que sur l'année 41 avant J. C. ; mais, César fut poignardé trois ans auparavant ; c'est-à-dire, le 15 Mars de l'an 44, & la Bithynie se déclara pour Brutus. Ainsi, l'on n'avoit pas encore eu le tems d'ajoûter un vingt-neuvième jour au second mois, suivant la loi de César, qui l'ordonnoit, & qui fut censée abolie, comme toutes les autres, dans les provinces occupées par ses meurtriers ; d'où il résulte que les années suivantes furent en Bithynie de trois cens soixante-cinq jours sans intercalation.

L'Asie mineure ne reconnut la domination d'Auguste que quatorze ans après la mort de Jules César. C'est l'année 30 avant l'Ére Chrétienne. Deux ans après, dans le partage, qu'Auguste fit des provinces, la Bithynie fut du nombre de celles, dont l'administration échut au Sénat. Huit ans après ce partage ; c'est-à-dire, vingt-quatre ans après la mort de César, & vingt ans avant Jesus-Christ, Auguste fit un voyage en Asie ; & dans le cours de ce voyage, il donna quelques réglemens aux Bithyniens.

Cependant, il ne paroît pas qu'il ait songé pour lors à rétablir dans l'année Bithynienne, l'usage de l'intercalation négligée, comme on voit, depuis vingt-quatre ans. A Rome même, où l'année Julienne avoit été dérangée par l'ignorance des Pontifes, Auguste attendit, pour remédier au désordre du calendrier, qu'il fût revêtu de la dignité de souverain Pontife ; ce qui n'arriva que dans la 13e année avant Jesus-Christ, & la 33e depuis que Vibius Pansa eut introduit l'année Romaine chez les Bithyniens.

De cette chaîne de faits, il suit que, dans la nouvelle année Bithynienne, on avoit négligé huit fois l'intercalation prescrite. En conséquence, le premier du mois Dionysius, qui, d'abord, répondit au premier de Janvier, avoit dû remonter de huit jours dans l'année Julienne régulière, & répondre enfin au bout de trente-trois, au 24 Décembre, ainsi qu'il est marqué dans l'hémérologe de Florence.

Comme il suffisoit que les Bithyniens eussent une année fixe, & dont le rapport avec l'année Romaine fût constant, Auguste ne s'embarrassa pas de ramener le commencement du premier mois Bithynien au premier Janvier, & se contenta de rétablir en Bithynie l'usage de l'intercalation.

Il paroît, au reste, que la même chose étoit arrivée dans différens païs. L'héméroloe de Florence nous apprend que dans l'isle de Créte, le mois Argius, qui n'avoit que vingt-huit jours, commençoit le 24 Janvier ; & que le précédent, nommé Métarchius, remontoit au 24 Décembre. Dans l'isle de Chypre, le mois Julius commençoit aussi le 24 Décembre ; & le 24 Janvier suivant étoit le premier jour du mois Cæsarius, qui n'en avoit que vingt-huit. Ce dérangement, pareil à celui que nous avons observé chez les Bithyniens, venoit sans doute de

la même cause. C'est que les habitans de ces deux isles, forcés d'adopter l'année Romaine en même tems que ceux de Bithynie, avoient aussi, comme eux, embrassé le parti des meurtriers de César, &, comme eux, négligé d'intercaler.

M. Fréret remarque, au contraire, que chez les peuples de l'Hellas Asiatique, chez les Lyciens & les Sidoniens, le premier jour, de chaque mois, répondoit exactement au premier des mois Romains; d'où il conclut que ces païs n'avoient substitué l'année Romaine à leurs anciennes années lunaires, qu'après le rétablissement de la vraie forme Julienne, par le réglement d'Auguste. D'exactes recherches sur le tems auquel l'usage d'une année solaire fixe, équivalente à l'année Julienne, a été reçu dans les différentes provinces de la Gréce & de l'Asie, ne seroient pas des recherches de pure curiosité. Elles pourroient être utiles à la chronologie de l'Histoire Ecclésiastique & de l'Histoire Profane. Pour cela il faudroit rassembler & comparer les différens hémérologes manuscrits, épars dans les bibliothéques.

BITHYNIENS, *Bithynii*, Βιθυνοί. C'étoient les habitans de la Bithynie. *Voyez* Bithynie.

BITHYNIS, *Bithynis*, surnom ou épithéte de la nymphe Mélié. *Voyez* Mélié.

BITHYNIUM, *Bithynium*, Βιθύνιον, (*a*) ville de Bithynie; qui, selon Pausanias, étoit située au-dessus du fleuve Sangarius. Antinoüs, ce fameux favori de l'empereur Adrien, étoit de Bithynium. Les habitans de cette ville, selon le même Écrivain, étoient Arcadiens, & même Mantinéens d'origine. C'est pour cela que notre Empereur voulut qu'Antinoüs eût à Mantinée un temple & des sacrifices, & qu'on y instituât même en son honneur des jeux, qui se célébroient tous les cinq ans.

On remarque qu'il faut lire Bithynium dans le texte de Pausanias, & non pas Bithynia du Grec Βιθυνία. Les Géographes, en effet, qui parlent de cette ville, la nomment Bithynium. Suivant Ptolémée, elle se nommoit aussi Claudiopolis. *Voyez* Claudiopolis.

BITHYNUS, *Bithynus*, fils de Jupiter & de Thracé. D'autres le nomment Bithys. C'est ce Prince, qui donna son nom aux Bithyniens. Il est parlé de Bithynus à l'article de Bithynie. *Voyez* Bithynie.

BITHYS, *Bithys*, Βιθὺς, (*b*) lieutenant de Démétrius, fils d'Antigonus, roi de Macédoine. Ce lieutenant défit, dans une bataille près de Phylacie, Aratus, général des Sicyoniens. Plutarque, qui nous a conservé la mémoire de cette bataille, ne nous en apprend aucune circonstance.

BITIAS, *Bitias*, (*c*) seigneur,

(*a*) Pauf. pag. 470. Strab. pag. 565. Ptolem. L. V. c. 1. Plin. T. I. p. 291.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 1042.

(*c*) Virg. Æneid. L. I. v. 742, 743.

dont parle Virgile. La reine Didon, vers la fin de ce grand repas, qu'elle donna à Énée & aux autres capitaines Troyens, présenta à ce Seigneur une coupe, où elle avoit légérement trempé ses lévres, en l'excitant à boire. Bitias la prit & avala sur le champ la liqueur.

C'étoit, chez les Anciens, un témoignage d'amitié que de boire dans la même coupe, où un autre avoit bu. Il y a, sur cet article, plusieurs réflexions dans les Auteurs de l'Antiquité. Les peuples, attachés aux mœurs anciennes, conservent encore aujourd'hui cet usage. Bitias prend cette grande coupe & la vuide presque d'un seul trait, *pleno se proluit auro*. Le P. Catrou entend ces mots dans un sens, qui, selon M. l'abbé Desfontaines, n'étoit jamais tombé dans l'esprit d'aucun Interpréte. » Bitias, dit ce Pere, voulant » avaler tout d'une gorgée, versa » sur lui la liqueur, dont la coupe » étoit pleine, & en fut tout bai» gné. «

Je ne sçais si ce Bitias ne seroit pas le même que celui, dont il est parlé dans l'article suivant. La chose me paroît assez vraisemblable.

BITIAS, *Bitias*, (*a*) frere de Pandare. C'étoient deux princes Troyens, fils d'Alcanor, Idéen. Hiéra, leur mere, habitante des forêts, les avoit élevés dans un bois consacré à Jupiter. Ces deux jeunes guerriers, dont la taille énorme égaloit la hauteur des montagnes & des sapins, au milieu desquels ils étoient nés, suivirent Énée jusqu'en Italie. Un jour, comptant sur leurs armes, ils ouvrent la porte, dont on leur avoit confié la garde, & défient l'ennemi de pénétrer dans le camp. Le casque en tête, & le fer à la main, ils se tiennent fiérement aux deux côtés de la porte, vis-à-vis des tours, dont elle étoit flanquée; tels que deux chênes plantés sur les rives du Pô ou de l'Adige, qui élévent jusqu'aux cieux leurs têtes battues des vents. Les Rutules, voyant une porte du camp ouverte, y accoururent en foule. Quercens, le brillant Équicole, le bouillant Tmarus & le belliqueux Hémon viennent, à la tête de leurs soldats, attaquer les deux freres. Mais, tous sont mis en fuite, ou tombent étendus aux pieds des deux géans. Ce spectacle redouble la fureur de part & d'autre. Les Troyens, encouragés, se rassemblent à cette même porte, & brûlant de combattre, ils osent franchir la barrière.

Cependant, Turnus, chef des Rutules, marcha contre Bitias, dont les yeux étincelloient. Ce n'est point avec un dard qu'il l'attaque, mais avec la formidable phalarique. Il la lance avec la même impétuosité, que Jupiter lance la foudre. Le bouclier de Bitias, couvert de deux cuirs, & sa fidele cuirasse, formée d'un tissu de mailles d'or, ne peuvent résister à la violence du coup terrible.

(*a*) Virg. Æneid. L. IX. v. 672. *& seq.* L. XI. v. 396.

Blessé à mort, il tombe de toute sa hauteur. Sa chûte fait gémir la terre & retentir son vaste bouclier.

Nous remarquerons, avec M. l'abbé Desfontaines, que cette fiction de deux freres d'une taille énorme, postés aux deux côtés de la porte ouverte du camp des Troyens, & défiant les Rutules d'y pénétrer, est imitée du douzième livre de l'Iliade, où Homère suppose deux lapithes dans la même position, qu'il compare aussi à deux grands chênes, qui, plantés sur une montagne, élévent leurs têtes jusqu'aux nues.

BITIS, *Bitis*, (*a*) fils de Cotys, roi des Thraces. Ce jeune Prince, après avoir été conduit en triomphe devant le char de Paul-Émile, l'an de Rome 585, fut envoyé à Carséoles, avec les ôtages du Roi son pere.

Peu de jours après, des ambassadeurs de Cotys arrivérent à Rome, avec l'argent qu'il leur avoit donné pour la rançon de son fils & des autres ôtages. Quand ils eurent été introduits dans le Sénat, pour prouver que Cotys n'avoit fait la guerre aux Romains que malgré lui, ils employérent la nécessité même où il s'étoit trouvé de donner des ôtages à Persée; & ils priérent les Sénateurs de lui permettre de les racheter & de fixer eux-mêmes le prix de leur rançon. On leur répliqua que le peuple Romain n'avoit pas oublié l'amitié qu'il avoit contractée avec Cotys, avec ses ancêtres & toute la nation des Thraces; que les ôtages, qu'il avoit donnés, faisoient son crime & non sa justification; qu'au reste, quoique Cotys eût préféré l'amitié de Persée à celle du peuple Romain, le Sénat feroit cependant moins d'attention à ce que méritoit son infidélité, qu'à ce qui convenoit à la dignité du peuple Romain; que n'étant pas accoûtumé à vendre ses bienfaits, il lui renverroit son fils & ses ôtages, aimant mieux en laisser la reconnoissance dans leurs esprits, que d'en recevoir le prix en argent. On nomma trois ambassadeurs, qui furent T. Q. Flamininus, C. Licinius Nerva & M. Caninius Rébilus, pour remener les ôtages dans la Thrace; & les députés de Cotys reçurent, avant que de partir, chacun un présent de la valeur de deux mille as. Bitis, rappellé de Carséoles à Rome, partit avec les ambassadeurs pour retourner auprès de son pere.

BITON, *Biton*, Βίτων, (*b*) frere de Cléobis. Ces deux freres étoient des hommes recommandables par leur piété envers leur mere, qui étoit une prêtresse d'Argos. Comme elle devoit aller au temple de Junon sur un chariot tiré par des bœufs, & qu'il auroit fallu trop de tems pour aller chercher ses bœufs dans les champs, ils se mirent sous le joug à leur place; & traînant le chariot l'espace de quarante-cinq stades,

(*a*) Tit. Liv. L. XLV. c. 42.

(*b*) Pauf. pag. 118, 120. Lucian. T. I. pag. 331. Plut. T. I. pag. 93, 94. Roll. Hist. Anc. T. I. pag. 382. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 409. & suiv.

il menérent ainsi leur mere jusqu'au temple. Tout le monde félicitant cette femme d'avoir de tels enfans, elle pria la déesse de leur donner ce qu'un homme pouvoit souhaiter de mieux. Après cette priere, ils sacrifiérent, prirent leur repas, & s'endormirent dans le temple même, & ne s'éveillérent plus; la déesse leur ayant envoyé pendant le sommeil la mort, comme le plus grand bien qui pouvoit arriver à l'homme. Ceux d'Argos, où la chose s'étoit passée, leur firent faire des statues, qu'ils envoyérent à Delphes. Pausanias dit qu'on voyoit à Argos cette histoire représentée en marbre, où Biton & Cléobis, attelés au char, menoient leur mere au temple de Junon.

Il y a grande apparence que cette histoire est représentée sur deux marbres donnés par Béger. Cependant, ce ne sont point les enfans, qui sont attelés au char dans l'un & dans l'autre, mais les deux bœufs. La mere est debout sur un de ces chariots, & les deux enfans auprès de ces deux animaux, qui le conduisent, & qui regardent s'ils font assez de diligence pour arriver à tems. Car, il y a des Anciens, qui assurent que les bœufs furent attelés au chariot, & que comme ils n'alloient pas assez vîte, les deux freres se mirent à leur place. Dans l'autre chariot, les deux freres sont étendus morts devant le temple de Junon. La mere, qui tient un flambeau de chaque main, semble demander pour ses enfans, la félicité de l'autre vie, comme Médée la demandoit pour ses fils, selon Euripide. Dans un troisième monument, l'Aurore paroît dans un char à deux chevaux, dont Biton & Cléobis tiennent la bride. Leur figure est représentée ainsi; ils sont tous deux à genoux en petits enfans devant leur mere, qui les embrasse; ou, comme d'autres conjecturent, devant Junon elle-même, qui leur procure la béatitude; mais, ce sont de ces singularités, sur lesquelles nous nous abstenons de donner nos conjectures.

BITON, *Biton*; Βίτων, mathématicien, qui vivoit du tems d'Alexandre le Grand, ou un peu auparavant, vers l'an 335 avant Jesus-Christ. Il composa un traité des machines de guerre.

BITON, *Biton*, Βίτων, (a) autre mathématicien, qui composa aussi un traité des machines de guerre. Il dédia cet ouvrage à Attale II, roi de Pergame.

Il y a quelque difficulté par rapport à cet auteur; car, on trouve dans les imprimés de Biton, πάπαι Βασιλεῦ. Mais, c'est mal à propos, dit M. l'abbé Sévin, témoins les manuscrits, que M. Gale a consultés; & dans lesquels il prétend avoir lu le nom d'Attale. D'ailleurs, Athénée assure positivement que l'ouvrage de Biton, dont il s'agit ici, avoit paru sous les auspices du roi de Pergame.

Diodore de Sicile parle d'un Biton, qui étoit de Syracuse. Ce Bi-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 308.

ton fut fait commandant de la garnison, que Denys, tyran de Sicile, établit dans Motye, après s'être rendu maître de cette place.

BITONTES, *Bitonti.* *Voyez* Butontes.

BITTHER, *Bitther*, (a) ville de Judée à peu de distance de Jérusalem. C'étoit une place très-forte. Les Juifs, révoltés contre les Romains, sous la conduite de Barcochébas, ayant été chassés de leurs autres retraites, s'étoient renfermés dans celle-ci. Ils s'y défendirent en désespérés. Ils souffrirent les dernières extrêmités de la faim & de la soif. Il n'est point dit que leurs misères les ayent réduits à se rendre; & il est plus probable que la rage, qui les possédoit, les détermina à pousser la résistance jusqu'à se faire prendre de force. Il paroît que Barcochébas y périt, soit en combattant, soit par le supplice, supposé qu'il soit tombé vivant au pouvoir des vainqueurs. La prise de Bitther mit fin à la guerre, ou du moins priva les Juifs de leur dernière ressource, & donna moyen aux Romains d'achever, sans peine & sans effort, leur victoire par la désolation entière du païs. Dans cette guerre, qui peut avoir duré près de trois ans; sçavoir, depuis l'an 885 de Rome, jusqu'en 887, cinq cens quatre-vingt mille Juifs périrent par le fer. Il n'est pas possible de marquer le nombre de ceux, dont la faim, ou la maladie, ou le fer, terminérent les malheureux jours. Toute la multitude, qui avoit échappé à un si affreux désastre, fut vendue comme captive & emmenée en terre étrangère; de sorte que la Judée demeura presqu'entièrement déserte.

Les Rabbins disent qu'il y avoit dans la ville de Bitther quatre cens Colléges; dans chaque Collége, quatre cens Professeurs; & sous chaque Professeur, quatre cens écoliers, qui réunis, composérent une armée considérable. Ils soûtinrent les premiers efforts du siége, quoiqu'ils ne fussent armés que de poinçons, dont ils se servoient pour écrire sur des tablettes, enduites de cire, selon l'usage de ce tems-là. Un Rabbin fameux, nommé Tryphon, ayant été d'avis de rendre la ville, fut mis à mort par Barcochébas. Malgré sa résistance & celle des assiégés, la ville fut prise; Barcochébas, tué; les Écoliers, qui avoient si bien défendu la place, furent liés avec leurs livres & jettés au feu. On ajoûte que le massacre fut si grand, qu'il périt plus de monde dans cette guerre, qu'il n'en étoit sorti d'Égypte du tems de Moïse, & qu'on trouva sur une seule pierre les crânes de trois cens enfans, qu'on avoit froissés contre cette prierre; qu'enfin les habitans de ce lieu ne fumérent point leurs terres pendant sept ans, parce qu'elles étoient suffisamment engraissées pas les cadavres.

La ville de Bitther doit être la même que Béther.

BITUITUS, *Bituitus*, Bi-

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 315, 316.

τος, (a) fils de Luérius, roi des Arvernes, monta sur le trône, après la mort de son pere. Vers l'an 122 avant Jesus-Christ, ce Prince, après avoir donné asyle dans ses États à plusieurs des chefs des Salluviens, nation que les Romains venoient de subjuger, envoya une ambassade à Cn. Domitius pour lui demander leur rétablissement. Cette ambassade étoit magnifique, mais d'un goût singulier & qui étonna les Romains. L'ambassadeur, superbement vêtu, & accompagné d'un nombreux cortége, menoit de plus une grande meute de chiens; & il avoit avec lui un de ces poëtes Gaulois, qu'ils nommoient Bardes, destiné à célébrer dans ses vers & dans ses chants, la gloire du roi, de la nation & de l'ambassadeur. Cette ambassade fut sans fruit, & ne servit même vraisemblablement qu'à aigrir les esprits de part & d'autre.

Ce qui est certain, c'est que la guerre, dès l'année suivante, commença à se faire très-vivement. Les Arvernes & les Allobroges leurs alliés épargnérent au général Romain la peine de venir les chercher. Ils marchérent eux-mêmes à lui, & vinrent se camper au confluent de la Sorgue & du Rhône un peu au-dessus d'Avignon. La bataille se donna en cet endroit. Les Romains remportérent la victoire. Mais, ils en furent principalement redevables à leurs éléphans, dont la figure étrange & inusitée effraia, & les chevaux, & les cavaliers. L'odeur des éléphans, insupportable aux chevaux, comme le remarque Tite-Live en plus d'un endroit, contribua aussi sans doute à ce désordre. Il resta, dit Orose, vingt mille Gaulois sur la place. Trois mille furent faits prisonniers. Une si grande défaite n'abattit point le courage des deux peuples alliés. Ils firent de nouveaux efforts; & lorsque le Consul Q. Fabius arriva en Gaule, les Allobroges & les Arvernes, soûtenus des Ruténes, allérent au-devant de lui avec une armée de deux cens mille hommes. Le Consul n'en avoit que trente mille; & Bituitus méprisoit si fort le petit nombre des Romains, qu'il disoit qu'ils ne pourroient pas résister seulement aux chiens, qu'il avoit dans son armée. Le succès fit voir en cette occasion, comme en bien d'autres, quel avantage ont le bon ordre & la discipline sur la multitude.

Ce fut vers le confluent de l'Isère & du Rhône, que les armées se rencontrérent. Les mémoires, qui nous restent, nous instruisent peu sur le détail de cette grande action. Il faut que les Gaulois, n'ayent pas soûtenu le premier choc des Romains, s'il est vrai, comme nous le trouvons dans les monumens historiques, qu'ils y perdirent au moins six vingt mille des leurs, & que du côté des Romains, il n'y eut que quinze hommes de tués. Le Consul remplit merveilleusement les fonc-

(a) Strab. p. 191. Crév. Hist. Rom. T. V. pag. 273. & suiv.

tions de Géneral dans ce combat, quoiqu'il fût actuellement malade de la fièvre quarte, ou, selon d'autres, encore foible d'une blessure qu'il avoit reçue quelque tems auparavant. Il se fit porter en chaise de rang en rang; & quand il étoit plus à propos qu'il mît pied à terre, soûtenu par dessous les bras, il donnoit ses ordres, & animoit les soldats à bien faire. Il est à présumer qu'il attaqua les ennemis, lorsqu'ils passoient le Rhône, on venoient de le passer, sans leur donner le tems de se former & de s'étendre. Une charge vigoureuse mit bientôt le trouble parmi les Gaulois, que leur multitude embarrassoit, bien-loin qu'ils en pussent tirer avantage. Mais, la fuite étoit étrangement difficile. Il falloit repasser le Rhône sur deux ponts, dont l'un avoit été fait de bateaux à la hâte, & peu solidement. Il rompit sous le poids & la multitude des fuyards; & causa ainsi la perte d'un nombre infini de Gaulois, qui furent noyés dans ce fleuve, dont la rapidité, comme personne ne l'ignore, est extrême. Sans doute qu'il y en eut d'autres qui furent acculés par les Romains, & poussés à force dans la rivière. Les eaux en firent beaucoup plus périr, que le fer des vainqueurs. Cette grande victoire fut remportée par les Romains le 10 d'Août. Le Consul y gagna même, selon Pline, le rétablissement de sa santé; & du jour de la bataille, il fut délivré de sa fièvre.

Les Gaulois, accablés d'un si rude coup, se résolurent à demander la paix. Il ne s'agissoit que de sçavoir auquel des deux généraux Romains ils s'adresseroient; car, Domitius étoit encore dans la province. La raison vouloit qu'ils préférassent Fabius, qui étoit Consul; & dont la victoire étoit plus éclatante que celle de Domitius. Ils le firent; mais, Domitius, homme fier & hautain, s'en vengea sur Bituitus par une noire perfidie. Il engagea ce Prince à venir dans son camp, sous prétexte d'une entrevue; & lorsqu'il l'eut en son pouvoir, il le fit charger de chaînes & l'envoya à Rome. Le Sénat ne put approuver une action si condamnable; mais, il ne voulut pas se priver du fruit d'une perfidie utile; tant ce que les politiques appellent raison d'État, prévaloit alors dans le Sénat Romain sur les loix de l'honneur & de la justice. Bituitus fut retenu. Il fut même ordonné que son fils Cogentiatus seroit pris & amené à Rome. On rendit néanmoins une demi-justice à ce Prince. Après qu'on l'eut fait élever, & instruire soigneusement, on le renvoya dans le royaume de ses peres, où il cultiva fidélement l'amitié qu'il avoit vouée aux Romains.

Q. Fabius Maximus & Cn. Domitius, de retour à Rome, obtinrent tous deux le triomphe. Celui de Fabius fut, & le premier, & le plus éclatant. Bituitus en fut le principal ornement. Il y parut monté sur le char d'argent, dont il s'étoit servi le jour de la bataille, avec ses armes bigarrées de diverses couleurs. Il y en a qui préten-

dent que ce Prince infortuné fut relégué à Albe.

BITUITUS, *Bituitus*, (*a*) Βίττος, officier Gaulois. Ce fut le premier, qui, à la tête de quelques soldats, força les murailles du château, où s'étoit réfugié Mithridate, lorsque toutes ses troupes se furent révoltées contre lui. Quand ce Prince le vit entrer: » Brave guerrier, lui dit-il, tu » m'as rendu de grands services, » dans le tems que tu combattois » sous mes ordres. Tu m'en ren- » dras un plus grand, si tu veux » m'achever & me préserver par- » là de la honte de tomber vi- » vant au pouvoir des Romains, » & d'être mené par eux en » triomphe. « Bituitus lui obéit; & ceux qui l'accompagnoient, portérent encore à Mithridate plusieurs coups de leurs lances & de leurs épées.

BITUME, (*b*) sorte de matières, qui sont inflammables. On les trouve dans la terre & dans les eaux, sous diverses formes. On les divise en solides & en liquides. Les liquides sont le naphte ou pétrole, le pissasphalte ou poix minérale, &c. Les solides sont le Bitume de Judée, l'ambre gris, l'ambre jaune, le jayet & le charbon de terre. Le pétrole & le pissasphalte se trouvent dans les eaux.

Quoiqu'ils soient tous d'une consistance assez dure, il est prouvé qu'ils ont commencé par être liquides, & qu'ils ne se sont durcis que par succession de tems. Il n'y a que les huiles, qui puissent dissoudre les Bitumes solides, & se mêler avec les Bitumes liquides. Ils sont formés pour la plûpart naturellement & presque sans aucun mélange. Quand il leur arrive d'être enveloppés de matières étrangères, il faut employer le secours de l'art, pour les tirer des corps qui les contiennent.

On met au rang des Bitumes, le souffre & les sucs arsénicaux, parce qu'ils en ont presque toutes les propriétés, & qu'ils sont d'une nature plus analogue au Bitume, qu'à tout autre corps,

Il est assez souvent parlé du Bitume dans l'Écriture Sainte. Noë enduisit l'Arche avec du Bitume; & ceux, qui bâtirent la tour de Babel, employérent la même matière, au lieu de ciment. On enduisit aussi de Bitume le petit vaisseau dans lequel Moïse fut exposé sur le bord du Nil.

BITURIGES VIVISCES ou VIBISCES, *Bituriges Vivisci*, ou *Vibisci*, (*c*) peuples d'Aquitaine. Strabon nous apprend qu'ils étoient étrangers dans cette province, & qu'ils ne faisoient point corps avec les habitans. Il s'explique exactement en disant qu'ils sont séparés des Santones par la Garonne, vers la partie inférieure de son cours. Mais, le surnom, qui les distingue des Bituriges Cubes, dont ils tiroient vraisemblablement leur origine, est changé

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 362.

(*b*) Genes. c. 6. v. 14. c. 13. v. 3. Exod. c. 2. v. 3.

(*c*) Strab. pag. 190. Plin. Tom. I. p. 226. Ptolem. L. II. c. 7. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

dans le texte de Strabon en celui d'Iosces, ἰωσκοὶ. Pline ne le corrompt guere moins, lorsqu'il les appelle Ubisces. Ptolémée dit mieux Vibisces οὐίϐισκοὶ, par le changement de l'V en B.

Cellarius prétend que l'ancienne & vraie manière d'écrire ce nom est Vivisces par un V. Il le prouve par l'autorité d'Ausone, qui est d'autant plus croyable sur cet article, qu'il étoit du païs, & qu'il parle de sa patrie. Il dit dans son poëme de la Moselle :

Hæc ego, Vivisca ducens ab origine gentem.

Cellarius apporte encore en preuve l'Inscription d'un autel de Bourdeaux, fournie par Gruter :

AUGUSTO SACRUM
ET GENIO CIVITATIS
BIT. VIV.

Le P. Hardouin, dans son Commentaire sur Pline, croit cette Inscription fausse, sans en dire la raison. Ce n'est pas qu'il n'y ait aussi des Inscriptions, qui favorisent l'orthographe de Pline. Le Recueil de Gruter fournit celle-ci :

JULIUS LUPUS C.
BITURIX V. B.
DE ANN. XXXV.
FIL. EJUS F. C.

Mais, ajoûte Cellarius, il vaut mieux s'en tenir à la première orthographe, parce qu'on n'est pas assez assuré de la réalité de cette pierre, ni s'il y a en effet ces paroles, si ce n'est point une faute de l'ouvrier, ou peut-être de celui qui l'a copiée.

Ptolémée donne deux villes aux Bituriges Vibisces, Noviomagus & Burdigala, aujourd'hui Bourdeaux. Ainsi, cette nation occupoit un canton, qui répond à peu près à ce qu'on appelle présentement le Bourdelois.

BITURIGES CUBES, *Bituriges Cubi*, Βιτούριγες Κοῦϐοι, (*a*) peuples de la Gaule Celtique, qui étoient bornés au couchant par les Pictones, au midi par les Lémovices & les Arvernes, à l'orient par les Éduens, & au nord par les Carnutes.

Les Bituriges Cubes, ainsi nommés par Strabon, par Pline & par Ptolémée, sont simplement désignés sous le nom de Bituriges dans Tite-Live & dans César. Dans des siécles fort reculés, ils dominoient dans la Gaule, & donnoient des Rois à la Celtique, selon Tite-Live, qui fait remonter l'époque de cette puissance, jusqu'au tems, où le premier des Tarquins regnoit à Rome, environ 600 ans avant l'Ére Chrétienne. Ce fut alors qu'Ambigat, qui regnoit ainsi sur les Celtes, envoya Sigovèse & Bellovèse, ses neveux, avec des armées très-nombreuses s'établir en des païs Étrangers. Les Celtes, qui avoient à leur tête Bellovèse, passérent en Italie, tandis que les autres, sous

(*a*) Strab. pag. 190, 191. Plin. T. I. pag. 226. Ptolem. L. II. c. 7. Tit. Liv. L. V. c. 34. Cæs. de Bell. Gall. L. I. pag. 18. L. VIII. pag. 371. *& seq.* Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

la conduite de Sigovèse, ayant passé le Rhin, se dispersérent dans la Germanie.

Cependant, l'Empire des Bituriges Cubes s'affoiblit avec le tems. Lors de la conquête des Gaules par les Romains, leur supériorité étoit restrainte dans les bornes de leur territoire. Ils étoient même en ce tems-là sous la protection des Éduens. Cependant, ils ne laissoient pas de posséder encore plusieurs villes & un assez vaste canton. On y trouvoit, selon Strabon, de très-belles mines de fer; & en général, il étoit très-fertile.

Ce païs ne pouvoit être retenu dans le dévoir par une seule légion. Les Bituriges faisoient des complots pour recommencer la guerre. César, pour étouffer le mal dans sa naissance, se rendit aussi-tôt sur les lieux. Son arrivée inopinée surprit tous ceux, qui étoient à la campagne, avant qu'ils pussent se retirer dans les places; car, il avoit défendu exprès qu'on ne mît le feu nulle part, pour ne point répandre l'étonnement parmi les habitans, & pour trouver du fourrage & des vivres, s'il falloit aller plus loin. Il fit donc grand nombre de prisonniers; & plusieurs voulurent en vain se sauver chez leurs alliés & chez leurs voisins, parce qu'il couroit par tout sans donner le tems aux derniers de songer plutôt au salut d'autrui qu'au leur. Cette diligence extrême retint les uns dans le devoir, & rassura ceux, qui branloient; de sorte que la province, voyant que personne ne se remuoit en sa faveur, & que la clémence de César lui ouvroit de nouveau la porte à son amitié, donna des ôtages, à l'exemple de ses voisins.

Ptolémée ne donne qu'une ville aux Bituriges; c'est celle d'Avaricum, aujourd'hui Bourges. Leur territoire répond actuellement au diocèse de Bourges, qui s'étend hors de la province du Berri sur une partie du Bourbonnois, & qui empiéte même sur la Touraine.

Nous remarquerons ici que si Tite-Live & César n'ont point distingué deux sortes de Bituriges, c'est que la distinction n'avoit pas encore lieu de leur tems. Elle n'a commencé, dit-on, que sous Auguste. Aussi la trouve-t-on exactement marquée depuis le regne de ce Prince.

Dans le moyen âge, le nom des Bituriges a été diversement écrit, *Beturiges*, *Betorici*, *Bitorices*, *Bituricés*, *Biturici* & *Bituricenses*.

BIVIUS CURIUS, *Bivius Curius*, (*a*) officier Romain, dont il est parlé dans César. Les Commentateurs de cet Écrivain prétendent que la leçon, qui porte Bivius n'est pas exacte. Certains y substituent Vivius. Il y en a aussi qui veulent qu'on lise Curtius, au lieu de Curius.

BIZYE, *Bizya*, Βιζύη, (*b*)

(*a*) Cæs. de Bell. Civil. L. I. p. 462. pag. 206, 558. Corn. Nep. in Alcib, c. 7.
(*b*) Ptolem. L. III. c. 11. Plin. T. I.

ville de Thrace, située au milieu des terres, au rapport de Ptolémée. Selon Pline, les Rois du païs y faisoient leur résidence; ou, pour parler plus juste, c'étoit leur forteresse. Les hirondelles, dit-on, n'y entroient jamais, à cause du crime de Térée. Ce fut une des places qu'Alcibiade fit fortifier, lorsque s'étant banni volontairement de sa patrie, il se réfugia en Thrace.

Les Commentateurs, comme les Géographes, ne s'accordent point sur les noms de ces places, & n'en fixent point unanimement la situation. Cette Bizye m'a fort l'air d'être la même que Bisanthe, dont parle Plutarque.

B L.

BLANDE, *Blanda*, Βλάνδα, (*a*) ville d'Espagne dans la Tarragonoise, selon Ptolémée. Ce Géographe la donne aux Bétules, qui occupoient un canton de cette vaste contrée. Pline la nomme Blandes. On croit que c'est aujourd'hui Blanes dans la Catalogne.

BLANDE, *Blanda*, Βλάνδα, (*b*) ville d'Italie, que Ptolémée met dans la Lucanie, ainsi que Tite-Live. Celui-ci l'appelle Blandes. Pline & Pomponius-Méla en font aussi mention; mais, elle étoit située, selon ces deux Géographes, dans le païs des Bruttiens. Cette différence de sentimens peut aisément se concilier, si l'on fait attention que les territoires, occupés par les Lucaniens & les Bruttiens étoient limitrophes. *Voyez* ce qui a été dit à l'article de Bantie, où l'on trouve la même différence de sentimens.

On croit que c'est aujourd'hui Belvéder. D'autres, cependant, pensent que c'est Bucino.

BLANDENONA, *Blandenona*, (*c*) nom d'un lieu de la Gaule Cisalpine. Cicéron, écrivant à son frere, lui dit: » Le » même jour de mon arrivée, » j'ai reçu vos lettres, datées de » Plaisance, & le lendemain cel» les, que vous m'avez écrites de » Blandenona. « Ortélius propose un changement, & doute s'il ne faut point lire *Laude nova*, la nouvelle Lodi. On peut voir la remarque de Surita sur le Blandona d'Antonin, dans son Commentaire, sur l'Itinéraire de cet Auteur.

BLANDUSIE [la Fontaine de], *Fons Blandusiæ*. (*d*) Cette Fontaine étoit située dans l'Italie, au territoire des Sabins. On prétend que Blandusie étoit proprement le nom d'un païs particulier de ce canton, où Horace avoit un champ, avec une fontaine à laquelle il donna le nom du lieu, où elle étoit. Il l'a célébrée par une belle ode, qui lui est adressée. La voici en François:

» Fontaine de Blandusie, plus » claire que le cristal, tu mérites

(*a*) Ptolem. L. II. c. 6. Plin. Tom. I. pag. 142. Pom. Mel. pag. 139.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. XXIV. c. 20. Plin. Tom. I. pag. 158. Pom. Mel. pag. 130.

(*c*) Cicer. ad Quinct. Fratr. L. II. Epist. 14.

(*d*) Horat. L. III Ode IX. v. I. & *seq*. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 46.

» des libations de vin pur. Demain je te ferai présent d'un chevreau, couronné de fleurs. Son front est armé de cornes naissantes. En vain, il se prépare aux jeux & aux combats. Il teindra de son sang vermeil tes flots argentés. Les feux de l'ardente canicule ne sçauroient pénétrer jusqu'à toi. Tu procures aux bœufs fatigués & aux troupeaux errans, un frais délicieux. Je chanterai les bois & les rochers, d'où jaillissent tes eaux frémissantes ; & mes vers te donneront rang parmi les Fontaines célebres. «

Presque toutes les éditions d'Horace portent :

O Fons Blandusiæ, splendidior vitro,

Cependant, Cruquius avoit averti, il y a long-tems, que tous les anciens exemplaires portent *Bandusiæ* ; & comme l'on a écrit long-tems les *æ* par un *e* simple, avec une petite marque au-dessous, qui étoit souvent négligée, Cruquius a peut-être écrit *Bandusiæ* pour *Bandusie*, qui est au vocatif. C'est ainsi qu'on lit dans la belle édition d'Horace par M. de Cuningam :

O Fons Bandusie, splendidior vitro.

Si l'on dit que la dernière syllabe de *Bandusie* est bréve, il ne faut que se souvenir que les anciens poëtes Latins comptoient pour longue une voyelle bréve, quand le mot suivant commençoit par plusieurs voyelles de suite. Il y en a quantité d'exemples tant dans Virgile que dans Horace.

BLASCON, *Blascon*, (a) Βλάσκων, nom d'une isle de la Gaule Narbonnoise. Strabon en fait mention comme d'une isle, voisine du mont Sigius, ou plutôt Sitius. On lit dans Pline qu'à l'embouchure du Rhône est Métine, qu'on appelle Blascon.

Ptolémée fait mention de Blascon ; mais, c'est à la suite d'une autre isle, qu'il nomme Agatha, & dans laquelle il place une ville de même nom, sans préjudice de la position de celle, que l'on connoît dans le continent, & qu'il appelle Agathe-Polis. Quand on considére l'imperfection de la Gaule dans Ptolémée, on se croit dispensé de trouver deux isles différentes dans une mer, qui n'en offre qu'une. On peut même être étonné qu'il y ait des Sçavans, qui s'étudient à chercher de quoi remplir l'objet de Ptolémée. Dans les cartes de la Gaule, qui accompagnent la Géographie de Ptolémée, on voit un dégré de longitude de différence entre Agatha & Blanscon, quoique, dans le texte Grec de ses tables, ces isles soient indiquées au même méridien, sur dix minutes de différence en latitude. J'avouerai donc, dit M. d'Anville, que je ne connois point d'isle d'Agatha, différente de Blascon, qui, n'é-

(a) Strab. pag. 181. Ptolem. L. II. c. 10. Plin. T. I. pag. 159. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

tant qu'un rocher d'environ quatre cens toises de circonférence, ne suffit guere pour l'emplacement d'une ville.

Festus Avienus représente Blascon au naturel, *tereti formâ cespes editur salo.* M. de Valois paroît mal informé, quand il dit : *Nunc insula Blasco continenti adjuncta est, injectâ mari mole, & Agathæ pro portu est.* Le P. Hardouin s'explique sur Blascon, comme si on n'en avoit point de connoissance.

Le nom moderne est plutôt Brescon que Brescou, quoiqu'il soit écrit en cette dernière manière sur quelques cartes.

BLASIUS, *Blasius*, (*a*) l'un des principaux citoyens de Salapie, ville d'Italie dans le territoire de Brundusie, vivoit du tems de la seconde guerre Punique. Il y avoit alors dans la même ville un autre citoyen tout aussi puissant que Blasius. On le nommoit Dasius. Celui-ci étoit dans les intérêts d'Annibal ; mais, Blasius appuyoit le parti des Romains, autant qu'il pouvoit, sans s'exposer. Il avoit même envoyé secrétement à Marcellus des gens affidés, par qui il l'avoit fait assurer qu'il travailloit à lui livrer la ville. Mais, il ne pouvoit exécuter ce dessein, tant que Dasius y seroit opposé

Après avoir long-tems hésité, ne voyant pas d'autre parti à prendre, il lui communiqua son projet, sans espérance cependant de pouvoir le gagner. En effet, Dasius, poussé par l'inclination qu'il avoit pour les Carthaginois, & par un motif de jalousie contre celui, qui lui disputoit le premier rang dans sa patrie, découvrit à Annibal les intentions de Blasius. Ce général les fit appeller l'un & l'autre ; & tandis qu'il étoit assis sur son tribunal pour leur donner audience, après qu'il auroit expédié quelqu'autre affaire, Blasius continuoit à solliciter Dasius. Ce dernier, étonné que sous les yeux même d'Annibal, on le voulût porter à la révolte, se récria contre la proposition de Blasius, & il regardoit déjà son rival comme convaincu de son crime. Mais, plus l'audace de Blasius étoit grande, moins elle parut vraisemblable à Annibal, & à tous ceux qui étoient présens. On ne doutoit point que ce ne fussent la haine & la jalousie, qui avoient porté Dasius à accuser son compétiteur d'un crime imaginé avec d'autant plus de liberté, qu'on ne prend point de témoins pour faire de pareilles propositions. Ainsi, ils furent renvoyés l'un & l'autre ; mais, Blasius ne renonça pas à une entreprise si hardie. Il ne cessa point de solliciter Dasius, jusqu'à ce qu'à force de lui faire de nouvelles instances & de lui remontrer combien ce changement seroit avantageux à l'un & à l'autre, aussi-bien qu'à leur patrie, il le fit consentir à livrer la ville à Marcellus, avec la garnison Carthaginoise, qui étoit composée de cinq cens Numides.

(*a*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 38. Roll. Hist. Rom. T. III. pag. 508.

BLASON, (*a*) l'art Héraldique, ou l'art de blasonner les armoiries des Maisons nobles, ou d'en expliquer toutes les parties dans les termes qui leur conviennent.

Des diverses étymologies du mot *Blason*, la plus probable est celle, qui le fait venir du mot Allemand *Blasen*, qui signifie sonner du cor, parce que c'étoit autrefois la coûtume de ceux, qui se présentoient pour entrer en lice dans les Tournois, de notifier ainsi leur arrivée. Ensuite, les hérauts sonnoient de la trompette, blasonnoient les armes de ces Chevaliers, les décrivoient à haute voix, & se répandoient quelquefois en éloges, au sujet des exploits de ces Braves.

Il y a cette différence entre les armes & le Blason, que les premières sont des devises ou des figures, dont est chargé l'écusson, & que le Blason est la description, que l'on en fait verbalement.

C'est par les Croisades, que sont entrées dans le Blason plusieurs de ses principales piéces, entr'autres, les croix de tant de formes différentes, & les merlettes, sorte d'oiseaux, qui passent la mer tous les ans, & qui sont représentés sans pieds & sans bec, en mémoire des blessures, qu'avoit reçues dans les guerres saintes le Chevalier, qui les portoit. C'est aux Croisades, que le Blason doit les noms de ses émaux, *azur*, *gueule*, *sinople & sable*, s'il est vrai que les deux premiers soient tirés de l'Arabe ou du Persan; que le troisième soit emprunté de celui d'une ville de la Cappadoce; & le quatrième, une altération de *sabellina pellis*, martre zibéline, animal commun dans les païs, que les Croisés traversérent. C'est probablement par les Croisades, que les fourrures d'hermine & de vair, qui servirent d'abord à doubler les hahits, puis à garnir les écus, ont passé de-là dans le Blason.

Le Blason a commencé en France; c'est-à-dire, que les François sont les premiers, qui ont mis en régle les armoiries, & qui en ont fait un art. C'est pourquoi, les Anglois blasonnent en termes François. Les Italiens & les Espagnols ne sont guere sçavans dans le Blason; & quoique l'usage des armoiries soit ancien en Allemagne, l'art de blasonner n'y est pas encore bien connu. M. Spéner l'avoue franchement dans la préface de son petit traité des armoiries de la maison de Saxe.

Le Blason représente en image la naissance, la noblesse, les alliances, les emplois & les belles actions des Hommes illustres.

BLASPHÊME, *Blasphemia*, terme, qui est composé de βλάπτω, (*b*) *lædo*, *noceo*, je blesse, je nuis, & de φημὶ, *dico*, je dis. Blasphême signifie donc dire des choses, qui blessent ou qui nuisent; mais, ce terme ne s'employe que lorsqu'on parle de Dieu, ou de ses attributs,

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 317, 318. Tom. XVIII. pag. 315, 316. Tom. XX. pag. 581, 582.

(*b*) Levit. c. 24. v. 10. *& seq.* Matth. c. 26. v. 65, 66.

d'une manière outrageuse ; qu'on lui attribue des qualités, qu'il n'a pas, ou qu'on lui ôte celles, qui lui conviennent.

Selon Saint Augustin, toute parole mauvaise ; c'est-à-dire, injurieuse à Dieu, est un Blasphême. Ainsi, ce seroit un Blasphême que de dire que Dieu est injuste & cruel, parce qu'il punit le péché originel dans les enfans qui meurent sans baptême. Le Blasphême est une suite ordinaire de l'hérésie, puisque celui qui croit mal, parle indignement de Dieu & des Mystères qu'il méprise. C'est ce qui s'appelle proprement Blasphême.

Chez les Hébreux, la Loi condamnoit à mort les Blasphémateurs. *Quiconque aura Blasphémé*, lit-on dans le livre du Lévitique, *le nom du Seigneur, sera mis à mort. Toute l'assemblée ne manquera pas de le lapider ; soit qu'il soit étranger ou né dans le païs. Dès qu'il aura maudit le nom du Seigneur, il sera mis à mort.* C'est pourquoi, le fils d'un homme Egyptien & d'une femme Israëlite, nommée Salumith, fille de Dabri de la tribu de Dan, ayant blasphémé le nom du Seigneur, fut mis d'abord en prison, & ensuite conduit hors du camp. Là tous ceux, qui l'avoient entendu, mirent leurs mains sur sa tête, & il fut lapidé par toute l'assemblée. Ce fut sur cette Loi, mal appliquée, que l'on condamna Jesus-Christ à perdre la vie. *Blasphemavit. Quid adhuc egemus testibus ? Ecce nunc audistis Blasphemiam ; quid vobis videtur ? At illi respondentes dixerunt : Reus est mortis.*

Nous avons des Loix de Saint Louis & de plusieurs autres de nos Rois, qui condamnent les Blasphémateurs à avoir la langue percée avec un fer chaud par la main du bourreau. Le pape Pie V, dans des réglemens faits sur la même matière en 1566, condamne les Blasphémateurs aux galéres, si c'est la troisième fois qu'ils tombent dans ce crime. Car, il n'inflige qu'une amende pour la première fois, & le fouet par les carrefours pour la seconde, si le criminel est un Laïc. S'il est Ecclésiastique, ce Pontife veut qu'à la troisième fois il soit dégradé & envoyé aux galéres.

Aujourd'hui, la peine la plus ordinaire contre le Blasphême, est l'amende honorable & le banissement.

BLASTUS, *Blastus*, Βλαςὸς, (*a*) chambellan du roi Hérode. Les Tyriens & les Sidoniens, contre qui Hérode étoit fort irrité, s'adressérent à Blastus pour demander la paix ; & l'ayant gagné, ils obtinrent ce qu'ils souhaitoient, vers l'an de J. C. 43, la troisième année de l'empire de Claude.

BLÉ *ou* BLED, *Frumentum, Triticum*, (*b*) plante, qui produit un grain, dont on fait le pain, qui est la principale nourriture de l'homme.

(*a*) Actu. Apost. c. 12. v. 20.
(*b*) Roll. Hist. Anc. T. V. pag. 485. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. IV. p. 650. T. VII. p. 152.

I. On prétend que le mot *Bled* vient de *bladus* ou *bladum*, qui signifie fruit ou semence ; d'où est venu *imbladare* pour dire ensemencer, ou emblaver. D'autres le dérivent du Saxon, *blad* ou *blada*, signifiant la même chose ; ou du Grec βλαστὸς, qui veut dire germe. Les Italiens appellent encore *biade*, tous les légumes, fruits & moissons, excepté le froment.

II. L'opinion commune est que, dans les premiers siécles du monde, on ne vivoit que des fruits de la terre & de gland. Quelques-uns ajoûtent cette espèce de noisette, que produit le hêtre, qu'ils prétendent avoir été appellé pour cela *fagus* en Latin, du Grec φάγω, *edo*, *comedo*, je mange. Ils disent qu'on n'avoit point l'usage du Bled, ni l'art de le préparer & de le rendre mangeable ; & que dans les histoires de ces premiers siécles, il n'est fait aucune mention de Bled. D'autres soûtiennent que cela est contraire à l'Écriture, qui dit que Dieu commanda à Adam, & avant, & après son péché, de cultiver la terre, & que Caïn fut laboureur. Mais, le mot Hébreu, dans l'Écriture, n'est pas déterminé comme celui de laboureur en François, ou d'*agricola* en Latin. Il signifie seulement qui travaille à la terre, qui la cultive ; ce qui convient à la culture des arbres, des herbes & des légumes, & a pu se dire de ces choses seules, quand on n'auroit point eu alors de connoissance du Bled.

On dit que c'est Cérès, qui fit connoître le Bled aux hommes. C'est pour cela qu'on la mit au nombre des dieux. D'autres disent que ce fut Triptolème, fils de Céléus, roi d'Éleusis, ville de l'Attique. D'autres veulent que Cérès ait trouvé le Bled, & que Triptolème ait inventé l'art de le semer & de le cultiver ; ou bien Cérès, dans ses courses, fut reçue par Céléus, pere de Triptolème, & lui apprit à connoître le Bled. Celui-ci l'enseigna aux hommes. Diodore de Sicile dit que ce fut Isis ; en quoi Polidore soûtient qu'il ne différe point des autres, parce qu'Isis & Cérès sont la même chose.

Les Athéniens prétendoient que c'étoit chez eux que cet art commença. Les Crétois & les Siciliens aspiroient à la même gloire, aussi-bien que les Égyptiens. Quelques-uns croyent que les Siciliens sont mieux fondés, parce que leur païs étoit la patrie de Cérès, puisque ce fut en cette isle qu'on l'enleva ; & Polydore dit d'après Diodore de Sicile, que Cérès n'enseigna ce secret aux Athéniens, qu'après l'avoir appris aux Siciliens. D'autres prétendent que Cérès passa d'abord dans l'Attique, de-là en Créte, & ne vint qu'ensuite en Sicile.

Il y a cependant des Sçavans, qui soûtiennent que c'est en Égypte que l'art de cultiver le Bled a commencé ; & certainement il y avoit du Bled en Égypte & dans l'Orient long-tems avant toutes ces époques, comme il paroît par l'histoire de Joseph, & même par celle d'Abraham, qui passa en Égypte pour éviter la disette, qui

désoloit la terre de Chanaan ; ou pour le moins par celle d'Isaac, qui sema dans la terre de Gérar en Palestine, après une grande famine, & recueillit le centuple la même année. Cela ne peut s'entendre que du Bled. Ajoûtez à cela, qu'il est parlé de farine & de pains faits de farine dans le repas, qu'Abraham donna aux trois Anges, qui lui apparurent.

III. Quoiqu'il en soit, les païs les plus renommés pour l'abondance du Bled, etoient la Thrace, la Sardaigne, la Sicile, l'Égypte & l'Afrique. Athènes tiroit tous les ans de Byzance seule, ville de Thrace, quatre cens mille médimnes de Bled. C'est Démosthène qui nous l'apprend. Le médimne contenoit six boisseaux; & de son tems, il n'étoit vendu que cinq dragmes; c'est-à-dire, cinquante sols de notre monnoie. A combien d'autres villes & d'autres contrées la Thrace fournissoit-elle du Bled, & combien par conséquent devoit-elle être fertile ? Ce n'est point sans raison que Caton le Censeur, à qui la gravité de ses mœurs fit donner le surnom de Sage, appelloit la Sicile le grenier & la mere nourrice du peuple Romain. En effet, c'est de-là que Rome tiroit d'abord presque tous ses Bleds, soit pour la nourriture de ses citoyens, soit pour l'entretien de ses armées. On voit dans Tite-Live, que la Sardaigne fournissoit aussi beaucoup de Bled aux Romains.

Tout le monde sçait combien le terroir d'Égypte, humecté & engraissé par le Nil, qui lui tenoit lieu de laboureur, étoit fertile en Bled. Quand Auguste l'eut réduite en province Romaine, il prit un soin particulier du lit & des canaux de ce fleuve bienfaisant, qui s'étoient peu à peu remplis de limon par la négligence des rois d'Égypte, & les fit nettoyer par les troupes Romaines, qu'il y avoit laissées. Il en venoit régulièrement à Rome tous les ans vingt millions de boisseaux de Bled. Sans ce secours, la capitale du monde étoit exposée à périr de faim. Elle se vit dans ce danger sous Auguste. Il ne restoit plus de Bled dans la ville que pour trois jours. Ce Prince, qui étoit plein de tendresse pour le peuple, avoit résolu de se faire mourir par le poison, si les flottes, qu'on attendoit, n'arrivoient avant l'expiration de ce tems ; elles arrivérent à propos ; & l'on attribua le salut du peuple au bonheur du Prince. On prit depuis de sages précautions, pour éviter un pareil danger.

L'Afrique, pour la fertilité, ne le cédoit pas à l'Égypte. On marque une de ses contrées, où un boisseau de Bled en rapportoit cent cinquante. D'un seul grain venoient quelquefois près de quatre cens épis, comme on le voit dans les lettres écrites sur ce sujet à Auguste & à Néron par ceux qui gouvernoient l'Afrique en leur nom. Cela étoit apparemment fort rare. Mais, le même Pline, qui rapporte ces faits, assure que c'étoit une chose assez ordinaire en Béotie & en Égypte, qu'un grain rendît cent épis ; & il fait remarquer à cette occasion, l'at-

tention de la Providence, qui a voulu que de toutes les plantes, celle, qui est destinée pour la nourriture de l'homme, & par conséquent la plus nécessaire, fût aussi la plus féconde. Nous avons dit que Rome tiroit d'abord presque tous ses Bleds de la Sicile & de la Sardaigne. Dans la suite, quand elle se fut rendue maîtresse de Carthage & d'Alexandrie, l'Afrique & l'Égypte devinrent ses plus abondans greniers. Chaque année, elles faisoient partir de nombreuses flottes, chargées de froment pour la nourriture du peuple maître de l'univers ; & quand la récolte manquoit dans une de ces provinces, l'autre venoit à son secours, & nourrissoit la capitale du monde. Le Bled, par ce moyen, étoit d'un fort bas prix à Rome, & ne se vendoit quelquefois que deux as ou deux sols le boisseau. Toute la côte d'Afrique étoit extrêmement abondante en froment, & c'est ce qui faisoit une partie des richesses de Carthage. La seule ville de Lepsis, située dans la petite Syrte, lui payoit en tribut chaque jour un talent ; c'est-à-dire, trois mille francs. Dans la guerre contre Philippe, les ambassadeurs de Carthage fournirent aux Romains un million de boisseaux de froment & cinq cens mille d'orge. Ceux de Masinissa en donnérent autant.

Il en fut de même pour Constantinople, lorsque le siége de l'Empire y eut été transféré. On gardoit un ordre merveilleux dans ces deux villes pour la nourriture du peuple immense, qui les habitoit. L'empereur Constantin faisoit distribuer par jour à Constantinople près de quatre-vingt mille boisseaux de Bled, qu'on y apportoit d'Alexandrie ; c'est-à-dire, pour nourrir six cens quarante mille hommes, le boisseau Romain n'étant que pour huit personnes par jour. Lorsque l'empereur Septime-Sévère mourut, il y avoit à Rome, dans les greniers publics, du Bled pour sept ans, à dépenser par jour soixante-quinze mille boisseaux ; c'est-à-dire, pour nourrir six cens mille hommes. Quelle prévoyance pour l'avenir contre les années de stérilité!

Pour ensemencer de Bled un arpent, on employoit ordinairement un médimne. Le médimne étoit composé de six boisseaux, dont chacun contenoit vingt livres pesant de Bled à peu près. Le plus haut produit d'un arpent étoit de dix pour un. L'ordinaire étoit de huit, & pour lors on se trouvoit bien partagé. C'est Cicéron, qui nous apprend ce détail ; & il en devoit être bien instruit, puisque c'étoit en plaidant la cause des Siciliens contre Verrès. Il parle du païs des Léontins, l'un des plus fertiles de la Sicile. Le plus haut prix d'un boisseau montoit à trois sesterces, ou sept sols & demi. Il étoit plus petit que le nôtre de près d'un quart.

Tout ce qu'on vient de rapporter de Cicéron, au sujet du Bled, pour montrer quel en étoit le prix, combien il en falloit pour ensemencer un arpent, combien cette semence rapportoit, ne doit point être regardé comme une régle

fixe. Car, tout cela varioit beaucoup, selon la différence des terres, des païs & des tems.

Les Anciens avoient différentes manières de battre le Bled. Ils se servoient pour cela, ou de traîneaux armés de pointes, ou des pieds des chevaux, qu'ils faisoient passer dessus, ou de fléaux, avec lesquels ils battoient les gerbes, comme on le pratique encore en bien des endroits. Ils employoient aussi divers moyens pour garder long-tems le Bled, sur tout en le serrant avec les épis dans des fosses, qu'ils creusoient sous terre, où ils l'environnoient de toutes parts de paille, pour le défendre contre l'humidité, & dont ils fermoient l'entrée avec grand soin, afin que l'air ne pût point y pénétrer. Varron atteste que le Bled se conservoit ainsi pendant cinquante ans.

BLEMMYES, *Blemmyæ*, (*a*) peuples d'Éthiopie, qui habitoient sur la frontière & au midi de l'Égypte. Pline met ces peuples parmi les nations peu connues, comme les Égipanes, les Gamphasantes, les Satyres & les Himantopodes. Bochart tire le nom des Blemmyes des mots Hébreux *Bli* ou *Beli* & *Muach*; c'est-à-dire, sans cerveau.

Sous l'empire de Probus, les Blemmyes avoient répandu la terreur dans tout le midi de l'Égypte, & s'étoient emparés des villes de Coptos & de Ptolémaïde. Ce Prince donna commission de pacifier ce païs à un de ses Lieutenans. Les deux villes furent reconquises; les Blemmyes euxmêmes, repoussés & subjugués. On fit sur eux un grand nombre de prisonniers, qui furent envoyés à Rome; & leur figure, dit un Auteur, y causa beaucoup d'étonnement. Elle seroit, en effet, très-étonnante, si ce qu'on en a dit, eût été vrai; s'ils n'eussent point eu de tête, & qu'ils eussent porté leur bouche & leurs yeux sur la poitrine. Mais, cette fable absurde n'a pas besoin d'être réfutée. Peut-être ces peuples avoient-ils le cou fort court, & la tête enfoncée dans les épaules. Quoiqu'il en soit, les Blemmyes ne devoient pas être sous Probus entièrement inconnus à Rome. On y en avoit déjà vu au triomphe d'Aurélien.

Saint Augustin, dans son livre de la Cité de Dieu, dit, au sujet des Blemmyes, que, comme dans chaque nation, il se trouve des hommes monstrueux en particulier; de même dans tout le genre humain, il se peut bien trouver des nations monstrueuses. On remarque que les Blemmyes portoient de grands cheveux; ce qui n'aura pas peu contribué à la fable qu'on en raconte. Car, ces grands cheveux en leur couvrant le cou, pouvoient faire croire qu'ils n'en avoient point.

BLÉNINE, *Blenina*, Βλένινα, (*b*) ville d'Arcadie, selon Pausanias. Cette ville fut du nombre de

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 252. Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 46, 52, 100. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 468.

(*b*) Pauf. pag. 498.

celles, qui se laissérent persuader d'envoyer la meilleure partie de leurs citoyens à Mégalopolis.

BLEPSIAS, *Blepsias*, Βλεψίας, (*a*) banquier, qui étoit du port du Pirée. C'étoit un homme avare, qui se laissoit mourir de faim. Aussi paroissoit-il fort pâle & fort maigre. Diogène s'étant un jour trouvé avec lui, le gronda fort d'avoir épargné son bien, comme s'il eût dû vivre éternellement, pour le laisser à des étrangers, qui ne le touchoient point.

BLEPSUS, *Blepsus*, Βλέψος, frere jumeau de Phobus. *Voyez* Phobus.

BLESAMIUS, *Blesamius*, (*b*) ambassadeur du roi Déjotare. Cicéron parle de cet ambassadeur dans le discours, qu'il a fait pour ce Prince.

BLÉSIUS, *Blesius*. (*c*) Deux illustres personnages de ce nom, renoncérent d'eux-mêmes à la vie, l'an de Rome 789. Ce fut pour avoir vu donner comme vacans, après la ruine de leur famille, les Sacerdoces qu'on leur avoit destinés, pendant qu'elle étoit florissante; ce qu'ils regardérent comme une sentence de mort, qu'ils ne balancérent pas à exécuter. Ces deux Bléfius étoient de la famille des Junius Bléfus.

BLÉSUS [JUNIUS], *Junius Blæsus*, (*d*) étoit commandant de trois légions dans la Pannonie, l'an de Rome 765, & de J. C. 14. Ayant appris la mort d'Auguste & l'avénement de Tibère à l'Empire, soit pour témoigner sa douleur ou sa joie, il permit aux troupes d'interrompre pour quelque tems leurs travaux & leurs fonctions accoûtumées. Il n'en fallut pas davantage pour jetter les soldats dans l'oisiveté, & puis dans la désobéissance & le soulévement, qui en sont la suite ordinaire. Ils en vinrent jusqu'à ce point de fureur, qu'ils alloient mêler les trois légions, & n'en faire qu'une, si la jalousie & l'ambition ne les en eussent empêchés, parce que chacun vouloit avoir l'honneur de donner son nom aux trois réunies en un corps. Ils prirent donc un autre parti, qui n'étoit guére moins criminel. Ce fut d'entasser ensemble les trois aigles & tous les étendards des cohortes; après quoi, ils commencérent à élever un tribunal de gazon pour Percennius, chef de la révolte, afin qu'il pût se faire voir & se faire entendre de plus loin, quand il harangueroit.

Pendant qu'ils étoient occupés à cet ouvrage, Junius Bléfus survint, leur reprocha à tous leur audace, & arrêtant par le bras tantôt l'un, tantôt l'autre: » Trempez plutôt vos mains dans mon » sang, s'écria-t-il. Le meurtre » de votre lieutenant vous rendra » moins criminels, que le viole» ment du serment, que vous

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 288, 289.
(*b*) Cicer. Orat. pro Reg. Dejot. c. 29.
(*c*) Tacit. Annal. L. VI. c. 40.
(*d*) Tacit. Annal. L. I. c. 16. *& seq.* L. III. c. 35, 58. *& seq.* L. IV. c. 26. L. V. c. 7. Crév. Hist. des Emp. T. I. pag. 292. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 309, *& suiv.*

» avez prêté à l'Empereur; car; » n'espérez pas que je consente à » votre révolte. Ou mes remon- » trances vous remettront dans le » devoir, ou ma mort hâtera » votre repentir. « Ils continuoient cependant à entasser le gazon; & ils avoient déjà élevé le tribunal jusqu'à la ceinture, lorsque vaincus par la fermeté de Junius Blésus, ils se désistérent de leur entreprise. Alors, ce Lieutenant, employant toutes les raisons, que son éloquence lui suggéroit, leur fit entendre : » Que ce n'étoit pas en » se soulevant & en excitant des » troubles dans l'armée, qu'il » falloit faire connoître à l'Em- » pereur les besoins & les desirs » des soldats; que leurs ancêtres » n'avoient jamais usé de ces » moyens violens à l'égard de » leurs Généraux, ni eux-mêmes » à l'égard d'Auguste; & que » c'étoit mal prendre son tems » que de surcharger de nouveaux » soins, un Prince qui ne venoit » que de monter sur le trône. » Après tout, s'ils persistoient à » vouloir lui arracher, en tems de » paix, des avantages que les vain- » queurs n'avoient jamais de- » mandés dans la plus grande » chaleur des guerres civiles; » pourquoi employoient-ils la » force, en violant les loix les » plus sacrées de l'obéissance & » de la discipline militaire? N'é- » toit-il pas plus raisonnable qu'ils » nommassent des députés, & » qu'ils les chargeassent en sa pré- » sence d'aller représenter leurs » besoins à l'Empereur? « Alors, ils s'écriérent tous qu'ils prioient le fils même de Junius Blésus, l'un des Tribuns militaires de s'acquitter de cette commission, & de demander à l'Empereur que les soldats fussent congédiés, après avoir servi seize ans; que quand ils auroient obtenu ce premier point, ils déclareroient ce qu'ils souhaitoient de plus.

Le départ de ce jeune officier laissa quelque tranquillité dans le camp; mais, les soldats étoient fiers & orgueilleux, lorsqu'ils faisoient réflexion que Junius Blésus, en chargeant son fils des ordres de l'armée, témoignoit assez qu'il avoit accordé à la force & à la nécessité, ce qu'il eût refusé à l'obéissance & à la modestie.

C'est pourquoi, le feu de la sédition ne tarda pas à se rallumer, & les soldats se répandirent dans la campagne pour la piller. Junius Blésus, pour les retenir par quelques exemples de sévérité, en fait arrêter un petit nombre, sur tout ceux, qui se trouvent les plus chargés de butin, & après les avoir fait battre de verges, il les met aux arrêts. Car, jusques-là, les Centurions & les plus raisonnables des soldats avoient encore respecté les ordres de ce Lieutenant. Ceux, qu'on traîne en prison, font tous leurs efforts pour s'échapper. Ils embrassent les genoux de leurs camarades. Ils implorent le secours, tantôt de chacun en particulier, tantôt de la centurie, tantôt du manipule, de la cohorte ou de la légion, dont ils font partie, & ils donnent à entendre aux autres, qu'ils sont tous exposés à la même violence. D'un autre côté, ils ac-

cablent le Lieutenant d'injures. Ils prennent le ciel & les dieux à témoins de son injustice & de sa cruauté. Enfin, ils employent tous les moyens possibles pour exciter l'envie, la compassion, la crainte & l'indignation. Bientôt, tous les soldats accourent & enfoncent les prisons, en tirent les déserteurs,& ceux qui ont été condamnés à mort pour leurs crimes, & les rétablissent dans les centuries. Depuis ce moment, les soldats ne gardérent plus aucun ménagement, & la révolte trouva plusieurs chefs.

Il y eut même un simple soldat, nommé Vibulénus, qui eut l'impudence d'accuser faussement Junius Blésus d'avoir fait ôter la vie à son frere par les gladiateurs, qu'il tenoit toujours armés auprès de lui. Le discours de Vibulénus & les larmes, dont il l'accompagnoit, inspirérent tant de compassion pour son sort, & tant d'indignation contre Junius Blésus, que les soldats se partageant allérent aussi-tôt charger de chaînes ses gladiateurs,& tout le reste de ses esclaves, tandis que d'autres allérent de divers côtés pour chercher le cadavre du prétendu mort ; & s'ils n'étoient bientôt revenus, sans avoir rien trouvé, & que les esclaves de Junius Blésus n'eussent soûtenu à la question, que leur maître n'avoit fait tuer personne, & prouvé incontestablement que Vibulénus n'avoit jamais eu de frere, ils auroient infailliblement tué ce commandant. Cependant, Tibère ayant été informé de ces désordres, envoya Drusus, son fils, pour rétablir la tranquillité dans la Pannonie.

Dans la suite, Tibère nomma pour le gouvernement de la province d'Afrique Junius Blésus & Manius Lépidus, laissant au Sénat la liberté de choisir celui des deux, qu'il voudroit. Alors, ils prirent tous deux la parole pour s'en défendre ; mais, quoique Junius Blésus affectât de céder la préférence à M. Lépidus, il ne parloit pas de si bonne foi que lui ; ce qui n'empêcha pas que les flatteurs ne louassent sa modestie. On lui donna donc le gouvernement de l'Afrique, & on le lui continua même l'année suivante. Il y avoit en ce tems-là dans le païs un certain Tacfarinas, Numide de nation, qui avoit déclaré la guerre aux Romains. C'étoit proprement, selon Tacite, un chef de voleurs. Junius Blésus eut ordre d'engager ceux, qui s'étoient attachés à lui, à mettre bas les armes, par l'espérance de l'impunité, mais de ne rien oublier pour se rendre maître de la personne du chef même. Ces offres en ayant retiré un grand nombre du parti de Tacfarinas, Junius Blésus ne songea plus qu'à tourner contre ce rebelle les ruses, dont il usoit lui-même contre les Romains. Car, comme il n'étoit pas assez fort pour combattre ses ennemis en plaine, il partageoit ses troupes en plusieurs pelottons, qui faisoient des courses chacun de leur côté, dressant aux Romains des embûches, qui réussissoient souvent, ou esquivant avec facilité, quand ils n'étoient pas les plus forts.

Junius Bléſus, à ſon exemple, forma trois corps. Cornélius Scipion, ſon lieutenant, en conduiſit un du côté de Leptis, pour empêcher Tacfarinas de ravager le territoire de cette ville, & de ſe ſauver chez les Garamantes. Le fils de Junius Bléſus mena celui, qu'il avoit coûtume de commander, au ſecours des Cirthes pour mettre leurs campagnes à couvert du pillage. Le général lui-même reſta dans le milieu avec l'élite des troupes; & élevant des forts & des retranchemens dans les endroits convenables, il déſola à ſon tour les ennemis, qui de quelque côté qu'ils ſe tournaſſent, étoient attaqués par les ſoldats Romains de front, par les flancs, & ſouvent par derrière; & par cette manœuvre, Junius Bléſus en tua ou en prit un grand nombre. Alors, il diviſa encore ſes trois corps d'armée en pluſieurs bandes, dont il donna la conduite à des Centurions d'une valeur éprouvée; & à la fin de l'été, il ne retira pas ſes troupes, ſelon l'uſage, ni ne les mit pas en quartier d'hiver dans l'ancienne province; mais, il continua, comme ſi la campagne n'eût fait que s'ouvrir, à bâtir des forts & à faire harceler Tacfarinas, qui changeoit ſouvent de retraite, par des ſoldats qui connoiſſoient les routes cachées de ces déſerts. Enfin, ayant pris le frere de ce Barbare, il ſe retira, trop-tôt cependant pour le bien des alliés, laiſſant dans la province aſſez de ces bandits pour y rallumer la guerre. Mais, Tibère la regardant comme terminée, ſouffrit même que Junius Bléſus reçut le nom d'*Imperator* de la bouche de ſes ſoldats, ſuivant un ancien uſage des légions, qui, dans la chaleur de la victoire & les premiers tranſports de la joie qu'elle inſpire, donnoient ce titre glorieux à leurs Généraux; en ſorte qu'il y avoit quelquefois en meme-tems pluſieurs Commandans, qu'on avoit proclamés ſous ce nom, dont aucun ne ſurpaſſoit les autres en dignité. Auguſte accorda cet honneur à quelques capitaines; mais, Junius Bléſus fut le dernier, qui le reçut ſous l'empire de Tibère.

Ce Prince, en lui accordant les ornemens du triomphe, dit que c'étoit en conſidération de Séjan, ſon favori, dont Junius Bléſus étoit l'oncle maternel, quoique d'ailleurs il fût digne de cet honneur par lui-même. Ce fut auſſi en conſidération de Séjan, qu'il refuſa depuis le triomphe à Dolabella, craignant que la gloire de Junius Bléſus n'en fût effacée; car, Dolabella, ſon ſucceſſeur dans le Proconſulat d'Afrique, s'étoit tout autrement diſtingué que lui. Cependant, les projets ambitieux de Séjan l'ayant fait tomber dans la diſgrace de l'Empereur, Junius Bléſus y fut auſſi enveloppé; & après ſa mort, arrivée l'an de Rome 782, & de Jeſus-Chriſt 31, Tibère l'accabla encore de reproches & d'outrages.

BLÉSUS [PÉDIUS], (a) *Pæ-*

(a) Tacit. Annal. L. XIV. c. 18. Hiſt. L. I. c. 77. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 326.

dius Blæsus, Sénateur Romain, contre lequel sa compagnie exerça une juste sévérité, l'an de Rome 810, & de J. C. 59. Étant gouverneur de Cyrène, il avoit pillé les trésors sacrés du temple d'Esculape; & dans la levée des soldats, il s'étoit laissé engager par argent & par sollicitations à commettre bien des injustices. Sur les plaintes des Cyrénéens, le coupable fut chassé du Sénat. Mais, il y rentra dans la suite par l'ordre d'Othon; & pour lui épargner la honte d'avoir été exilé à cause de ses exactions & de ses brigandages, il voulut bien supposer que c'étoit de crime de leze-majesté, qu'il le renvoyoit absous. Car, ç'étoit alors un prétexte odieux, qu'on prenoit pour faire périr les plus gens de bien, & éluder les loix les plus salutaires.

BLÉSUS [JUNIUS], *Junius Blæsus*, (*a*) Gouverneur de la province Lyonnoise. Ce fut un des premiers, qui reconnurent Vitellius; & lorsque ce Prince s'embarqua sur la Saône avec un cortége, qui ne représentoit rien moins que la cour d'un Souverain, Junius Bléfus, avec une générosité qui répondoit à l'éclat de sa naissance & à la grandeur de ses richesses, lui envoya des officiers de toute espèce, avec l'attirail & l'abondance, qui convenoient à la Majesté impériale; ce qui, dans le fond, ne plut pas à Vitellius, quoiqu'il couvrît son mécontentement sous des caresses peu dignes de lui.

Son ressentiment éclata peu de tems après. Vitellius, étant dangereusement malade dans les jardins de Servilius, apperçut un grand nombre de lumières dans une tour du voisinage. S'étant informé de ce que c'étoit, il apprit que Cécina Tuscus donnoit un grand repas à plusieurs personnes de considération, dont le plus distingué étoit Junius Blésus. On exagéra beaucoup les préparatifs de cette fête, aussi-bien que la joie à laquelle se livroient les conviés. Les plus mal intentionnés des courtisans ne manquérent pas de faire un crime à Tuscus & à ses amis, mais sur tout à Junius Blésus, de prendre le tems de la maladie du Prince pour faire des réjouissances publiques. Ceux, qui ont coûtume d'examiner curieusement ce qui se passe dans le cœur des Souverains, ne jugérent pas plutôt l'Empereur assez piqué pour consentir à la perte de Junius Blésus, qu'ils chargérent L. Vitellius d'accuser ce citoyen, dont une basse jalousie l'avoit rendu ennemi. Car, l'un étoit aussi estimé des Romains pour ses excellentes qualités, que l'autre en étoit haï & méprisé pour ses vices honteux. Il entra donc dans l'appartement de son frere, dont il tenoit le fils entre ses bras, & se jettant à ses pieds, il lui fit un discours tel qu'on peut se l'imaginer en pareilles circonstances.

Cependant, l'Empereur se trouva fort embarrassé sur le parti, qu'il devoit prendre. Il crai-

(*a*) Tacit. Hist. L. II. c. 59. L. III. c. 38, 39. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 79, 131. *& suiv.*

Asie, auprès d'Aristonic. Mais, les affaires de ce Prince étant absolument ruinées, il se tua lui-même.

Lélius, dans le traité de l'amitié par Cicéron, conte la chose autrement. Il dit que C. Blosius, après que Tibérius Gracchus eut été tué, l'alla trouver, comme il étoit occupé à délibérer sur l'état présent des choses, avec les deux consuls Popillius Lænas & P. Rupilius, & qu'il le prioit instamment de lui pardonner; disant, pour toute excuse, qu'il avoit tant d'estime pour Tibérius, qu'il se croyoit obligé de faire tout ce qu'il vouloit. *Eh quoi*, lui répliqua Lélius, *s'il avoit voulu que tu eusses brûlé le Capitole, l'aurois tu fait? Oh!* répondit C. Blosius, *c'est ce qu'il n'auroit jamais voulu. Mais, s'il l'avoit voulu, je l'aurois fait. Vous Voyez*, reprend Lélius, *quelle parole atroce; & il a fait comme il le dit, ou plus même qu'il ne dit. Car, il n'a pas obéi à la témérité de Tibérius Gracchus, & ne s'est pas rendu le complice de sa fureur; mais, il l'a excité & s'est mis à la tête.*

Dans ce passage de Lélius, cela n'a nullement l'air d'un interrogatoire juridique comme dans Plutarque.

BLOSSIUS [C.], *C. Blossius*, Κ. Βλοσσίος, appellé aussi C. Blosius. *Voyez* Blosius.

B N.

BNIZOMÈNES, *Bnizomenei*, Βνιζομενεῖς, (*a*) peuples d'Arabie. Ces peuples ne vivoient que de leur chasse. Ils habitoient sur les rives orientales du golfe Arabique, aux environs d'un détroit fort remarquable; car, il s'enfonçoit dans les terres la longueur de cinq cens stades. Il étoit entouré de tous les côtés par des rochers escarpés, qui en rendoient l'entrée tortueuse & mal-aisée. Il y en avoit un sur tout, qui s'avançoit beaucoup dans la mer, & qui rétrecissoit tellement le passage, qu'on auroit cru ne pouvoir jamais entrer dans ce détroit, ni en sortir, quand on y auroit été. Lorsque les flots étoient soulevés par les vents, ils faisoient retentir au loin tout le rivage, ou plutôt ce mur naturel, contre lequel ils alloient se briser. On trouvoit, dans ce païs, un temple fort respecté de tous les Arabes. C'est Diodore de Sicile, qui nous apprend ces circonstances.

C'est à la marge, qu'on trouve le nom de cette nation écrit avec un *B*; mais, il est écrit dans le texte avec un *C*. C'est pourquoi, Ortélius remarque que la première manière de lire ce nom n'étoit qu'en marge, & que la seconde étoit dans le texte. Le traducteur Latin écrit *Byzomeneos*, qu'il a sans doute trouvé dans l'exemplaire sur lequel il travailloit. Il a été aisé à un copiste mal-adroit d'écrire ce mot d'une manière équivoque, qui laissât douter s'il commençoit par un *B* ou par un *K*.

(*a*) Diod. Sicul. pag. 124.

BO

BOA, *Boa*, (*a*) mere de Philétère, premier roi de Pergame. C'étoit une danseuse & une courtisanne, qui faisoit sa demeure ordinaire à Tios, ville de Paphlagonie. C'est un fait, dont Antigonus de Carystos nous a conservé la mémoire; fait en quelque manière confirmé par le témoignage du grammairien Daphitas, qui rapporte à une vile esclave l'origine des Souverains de Pergame.

BOAGRIUS, *Boagrius*, (*b*) Βοάγριος, fleuve de Gréce dans la Locride. Strabon dit que ce fleuve s'appelloit aussi Manès; & il ajoûtè qu'on pouvoit quelquefois le passer, sans se mouiller les pieds, & qu'en d'autres tems il avoit la largeur de deux arpens. Selon Ptolémée, il couloit dans le païs des Locriens Épicnémidiens.

Le Boagrius arrosoit les murs de la ville de Thronium. Homère n'a pas oublié de nommer ce fleuve à l'occasion de cette ville, dont les habitans partirent pour le siége de Troye. C'est aujourd'hui le Boagrio, qui se décharge dans le golfe de Zeyton, vis-à-vis la pointe occidentale de l'isle de Négrepont.

BOANERGÈS, *Boanerges*, Βοανεργὲς, (*c*) terme, qui veut dire Enfans du tonnerre. Tout le monde sçait que c'est le nom, que Jesus-Christ donna aux enfans de Zébédée, Jacques & Jean. Ce fut sans doute à l'occasion de la demande qu'ils lui firent, de faire descendre le feu du Ciel, & de réduire en cendres une ville des Samaritains, qui n'avoit pas voulu les recevoir.

Le terme *Boanerges*, n'est ni Hébreu, ni Syriaque; & il est assez vraisemblable que les copistes Grecs l'ont mal écrit, & qu'au lieu de *Bane-regem*, fils du tonnerre, ou *Bane-reges*, fils de la tempête, ils ont écrit *Boanerges*.

BOARIUM [Forum], *Forum Boarium*; (*d*) c'est-à-dire, le marché aux bœufs. C'étoit une place située dans le huitième quartier de la ville de Rome. Il y avoit un temple rond d'Hercule victorieux & triomphateur. S'il faut en croire Pline, il étoit respecté des mouches & des chiens, qui n'y entroient jamais. Auprès de ce temple étoit la chapelle de la Pudicité Patricienne. Le refus, que firent les Dames Patriciennes d'y admettre Virginie, fille d'Aulus, parce que c'étoit une Dame d'origine Plébéïenne, donna lieu à la construction d'une autre chapelle, que l'on dédia à la Pudicité Plébéïenne. Virginie elle-même retrancha de la maison, qu'elle occupoit dans la rue longue, un espace suffisant pour y bâtir la nouvelle chapelle.

Entr'autres prodiges, qui arrivérent l'an de Rome 534, on dit

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. XII. pag. 204.

(*b*) Strab. pag. 60, 426. Ptolem. L. III. c. 15. Pauf. pag. 332. Homer. Iliad. L. II. v. 40.

(*c*) Marc. c. 3. v. 17. Luc. c. 9. v. 54.

(*d*) Plin. Tom. I. pag. 560. Tom. II. pag. 445. Tit. Liv. L. X. c. 23. L. XXI. c. 62. L. XXVII. c. 37. L. XXIX. c. 37.

que dans le forum Boarium, un bœuf, sans être poursuivi de personne, étoit monté jusqu'à un troisième étage, d'où il s'étoit ensuite jetté en bas, effrayé par les cris de ceux qui l'habitoient. Du tems de Pline, on enterra dans cette place un homme & une femme, qui étoient Grecs de nation, & même d'autres personnes de différentes nations, avec qui l'on avoit affaire pour lors. En effet, Plutarque dit que l'on y enterra aussi un Gaulois & une Gauloise, & que la même chose étoit arrivée peu d'années avant lui; ce qui doit être rapporté, à ce que l'on croit, au tems de Vespasien ou de Néron.

Il y avoit une rue qui conduisoit du forum Boarium au temple de Vénus & au tour des loges publiques. Cette rue fut faite l'an de Rome 548.

BOCCHAR, *Bocchar*, (*a*) Prince, qui regnoit sur les Maures, environ 200 ans avant J. C. Masinissa, roi d'un canton de la Numidie, après la perte de son royaume, se rendit auprès de Bocchar. Il auroit bien voulu qu'il lui fournît une armée, avec laquelle il pût recouvrer son royaume par la force des armes. Mais, tout ce qu'il put obtenir, par les prieres les plus humbles & les plus touchantes, ce fut une escorte de quatre mille Maures, qui devoient le conduire jusque sur les frontières de ses États.

BOCCHAR, *Bocchar*, (*b*) un des lieutenans de Syphax, qui regnoit sur une partie de la Numidie, en même tems que Masinissa, dont il a été parlé dans l'article précédent. Syphax, ayant déclaré la guerre à Masinissa, le vainquit & l'obligea de se retirer avec un petit nombre de cavaliers sur une hauteur. Mais bientôt après, ces proscrits se mirent à faire dans les campagnes voisines des courses secrétes & nocturnes, qui dégénérérent insensiblement en un brigandage public & découvert.

Pour détruire ces pillards, Syphax choisit Bocchar, homme vif, brave & entreprenant. Il lui donna quatre mille hommes de pied & deux mille chevaux, & lui promit les plus grandes récompenses, s'il lui rapportoit la tête de Masinissa, ou qu'il le lui amenât vivant; ce qui lui causeroit encore plus de joie. Bocchar, ayant donc attaqué la troupe de Masinissa, dans le tems qu'elle y pensoit le moins, commença par séparer les troupeaux, & ceux qui les gardoient, dont le nombre étoit fort grand, d'avec les gens armés de Masinissa. Ensuite, il poussa Masinissa lui-même avec le peu qu'il avoit de soldats, jusque sur le sommet de la montagne. Dès-lors, regardant la guerre comme terminée, il envoya à Syphax les hommes & les troupeaux, qu'il avoit pris, & avec eux la plus grande partie des troupes, qu'il lui avoit données, comme inutiles pour le peu qui lui restoit à faire. Il ne garda avec lui

(*a*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 30.

(*b*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 31, 32.

qu'environ cinq cens piétons, & deux cens cavaliers, avec lesquels il se mit à poursuivre dans la plaine Masinissa, qui étoit descendu des montagnes, jusqu'à ce qu'enfin il l'enferma dans un vallon étroit, dont les deux issues étoient fermées. Mais, Masinissa, à la tête de cinquante cavaliers au plus, se déroba à ceux qui le poursuivoient, en suivant les détours de la montagne, qui leur étoient inconnus.

Cependant, Bocchar le suivit à la piste; & l'ayant joint auprès de Clupée, dans une large plaine, il l'investit de façon qu'il lui tua tous ses cavaliers, à l'exception de quatre, & le blessa lui-même; ce qui n'empêcha pas qu'au milieu de la mêlée, il ne lui échappât, lorsqu'il croyoit l'avoir entre ses mains. Mais, ce n'étoient que cinq hommes, qui fuyoient sous les yeux d'un nombre considérable de cavaliers, dont les uns leur marchoient sur les talons, pendant que les autres coupoient la plaine obliquement pour ne les pas manquer. Il ne sembloit pas qu'ils pussent échapper, lorsqu'ils rencontrérent fort à propos une rivière, dans laquelle ils ne balancérent pas à se précipiter tous à cheval; l'incertitude de se sauver à la nage le cédant au péril évident d'être tués ou pris. Le courant de l'eau, qui étoit rapide, les emporta malgré tous leurs efforts; & les gens de Bocchar, en ayant vu périr deux dans les gouffres profonds du fleuve, crurent que le Prince lui-même avoit été submergé. Mais, il s'étoit sauvé avec les deux autres, entre les arbrisseaux, qui couvroient la rive opposée. Ce fut-là que Bocchar s'arrêta, soit qu'il n'osât pas se jetter dans le fleuve, ou qu'il crût n'avoir plus d'ennemis à poursuivre. Il s'en retourna auprès de son maître, à qui il annonça faussement la mort de Masinissa. Cela se passoit l'an de Rome 548 & 204 avant l'Ére Chrétienne.

BOCCHORIS, *Bocchoris*, Βόκχορις, (a) roi d'Égypte. L'Africain, Eusébe & le Syncelle s'accordent à placer le regne de Bocchoris vers la première Olympiade. On peut aussi leur joindre Pline, qui, parlant du pere de Bocchoris, le place 500 ans avant Alexandre le Grand, qui commença à regner 440 ans après la première Olympiade.

Bocchoris succéda à Mycérinus, qui avoit été précédé de Chabryis, & celui-ci l'avoit été de Chemnis. Bocchoris étoit d'une taille peu avantageuse; mais, il passa de bien-loin ses derniers prédécesseurs, en esprit & en sagesse. Ce fut le quatrième Roi, qui donna des loix aux Égyptiens. Il régla les droits & les devoirs du Souverain, & tout ce qui regardoit la forme des contrats & des conventions. Il excella tellement dans la Jurisprudence, que l'on conservoit encore, du tems de Diodore de Sicile, plusieurs de ses

(a) Diod. Sicul. pag. 29, 41, 59. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. XIX. pag. 20. *& suiv.*

décisions & de ses jugemens. On dit que d'ailleurs il étoit foible de corps, & de plus, fort attaché à l'argent.

Après Bocchoris, Diodore de Sicile interrompt la suite du catalogue des rois d'Égypte, pour nous dire qu'il se passa un long intervalle, qu'il ne définit point, entre Bocchoris & Sabacon. D'un autre côté, on sçait que Sabacon fit brûler vif Bocchoris. Cette cruelle circonstance, & quelques autres, qui ne sont pas moins fondées, démontrent que l'historien Grec use ici de supercherie pour allonger la Chronologie Égyptienne, & l'étendre au de-là de ses véritables bornes. En un mot, la supposition de l'intervalle indéterminé, qu'il met entre ces deux Princes, est tellement manifeste, que ni Marsham, ni Périzonius, ni Pezron, ni M. Fourmont, n'ont balancé à les rapprocher & à les faire succéder immédiatement l'un à l'autre. Le regne de Bocchoris avoit duré 44 ans.

Il étoit fils de Tnéphachthus, que d'autres nomment Gnéphactus, Technatis, Néochabis & Nechtabis. Il est vrai que Diodore de Sicile fait regner ce Tnéphachthus à Thèbes & sur la Haute-Égypte, & que Bocchoris ne paroît que comme successeur d'un roi de Memphis ou de la Basse-Égypte. Mais, il a fort bien pu arriver que Bocchoris, fils à la vérité de Tnéphachthus roi de Thèbes, ait cependant succédé immédiatement à Mycérinus, dans le royaume de Memphis. En effet, on ne voit pas que dans la vingt-quatrième Dynastie, où il est placé par l'Africain & par Eusébe, comme roi de la Basse-Égypte, il soit précédé par son pere, ni même par aucun autre; ce qui pourroit prouver que la ligne de ceux, qui regnoient avant lui dans ce canton, avoit été interrompue, & qu'il n'y regnoit pas par une suite de succession continuée de pere en fils. Ce fait même paroît confirmé par l'histoire de Mycérinus, qui mourut sans laisser d'enfans. Ainsi, on n'a aucune raison suffisante pour s'écarter du récit de Diodore de Sicile, & interposer, contre ce qu'il paroît dire, quelque regne entre Mycérinus & Bocchoris. Et l'on en a, au contraire, pour se tenir à la narration de cet Historien, & faire succéder Bocchoris immédiatement à Mycérinus.

BOCCHORIS, *Bocchoris*, Βόκχορις. (a) Ce Bocchoris, qui doit être le même que le précédent, rendit un jugement, qui est devenu fort célebre.

Il y avoit en Égypte, un jeune homme qui aimoit éperdument une courtisanne, appellée Thonis. Cette courtisanne lui demandoit plus d'argent, qu'il n'en pouvoit donner. Enfin, il eut en songe ses bonnes graces, & cette jouissance imaginaire amortit ses desirs. Thonis, informée de la cause de sa tiédeur, le fit assigner pour être payée de la somme, qu'elle prenoit des amans qu'elle

(a) Plut. Tom. I. pag. 901.

favorisoit. Cela étant rapporté à Bocchoris, il ordonna que le jeune homme porteroit à l'audience tout cet argent bien compté dans un bassin, & que là il le feroit passer & repasser devant Thonis, afin que la courtisanne n'en eût que l'ombre, disant que l'imagination étoit l'ombre de la vérité. Mais, Lamia, autre fameuse courtisanne, ne trouvoit pas ce jugement juste; car, disoit-elle, l'ombre de cet argent n'a point amorti le desir de Thonis; au lieu que le songe a satisfait la passion de son amant.

BOCCHUS, *Bocchus*, (*a*) Βόκχος, roi de la Numidie supérieure, ou de la Mauritanie, étoit beau-pere de Jugurtha. Ce Prince, au commencement de la guerre de son gendre contre les Romains, avoit envoyé des ambassadeurs à Rome pour demander à être reçu dans l'amitié du peuple Romain. C'étoit un avantage considérable par rapport à cette guerre. Mais, l'avarice d'un petit nombre de Sénateurs fit échouer cette affaire, soit qu'ils fussent gagnés par l'argent de Jugurtha, soit qu'ils voulussent faire acheter à Bocchus l'alliance de la République; car, Salluste ne s'explique pas clairement sur ce point. Ce refus avoit indisposé contre les Romains l'esprit du roi de Mauritanie; & il en prêta d'autant plus aisément l'oreille aux sollicitations de ses proches & de ses amis, qui, gagnés par le Numide, le portoient à s'unir avec lui. Les deux Rois convinrent d'un lieu pour joindre leurs armées. Là ils se donnérent réciproquement leur foi. Jugurtha anime Bocchus, en lui représentant que les Romains sont le peuple le plus injuste de la terre, d'une avidité insatiable, ennemi de tout le genre humain, & en particulier de tous les Rois; que comme c'est l'ambition seule, qui leur met les armes entre les mains, ils attaquent successivement tous les Rois & tous les Peuples, lui Jugurtha actuellement, ci-devant Persée & les Carthaginois, & au premier jour Bocchus lui-même.

Les deux Rois alliés marchent ensemble vers la ville de Cirte, où Métellus avoit mis son butin, ses prisonniers & le bagage de son armée. Le général Romain n'en fut pas plutôt instruit, qu'il s'y rendit aussi. Ce fut-là qu'il apprit la nouvelle, que Marius étoit nommé pour lui succéder. La douleur, qu'il en conçut, l'empêcha de suivre son premier feu. Il se contenta de représenter à Bocchus, par des envoyés, qu'il ne devoit pas se rendre, sans sujet, ennemi du peuple Romain; qu'il avoit une belle occasion de faire avec Rome une alliance & une amitié, préférables pour lui à la guerre; que quelque confiance qu'il eût en ses forces, il n'y avoit point de prudence à hazarder le

(*a*) Sallust. in Jugurth. c. 15. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 410. *& seq.* Flor. L. III. c. 1. Vell. Paterc. L. II. c. 12. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 315, 316, Hist. Rom. Tom. V. pag. 360. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 41.

certain pour l'incertain; qu'il étoit aisé de s'engager dans une guerre, & souvent très-difficile de s'en tirer; que l'entrée en étoit ouverte même aux plus lâches, mais que l'issue n'étoit qu'en la puissance du vainqueur; qu'ainsi il examinât bien ce qui lui convenoit, à lui & à son royaume; & qu'il ne mêlât point sa fortune florissante avec la malheureuse destinée de Jugurtha. Bocchus répondit que la paix étoit ce qu'il desiroit, mais qu'il avoit pitié du malheur de Jugurtha; & que si les offres, qu'on lui faisoit, on vouloit aussi les faire à son allié, tout le monde seroit bientôt d'accord. Métellus renvoye encore à Bocchus, qui, entre les propositions qu'on lui faisoit, approuve les unes, & rejette les autres.

Cependant, arrive Marius, & Bocchus joint ses troupes à celles de Jugurtha. Ces deux Princes ayant attaqué ensemble les Romains, remportérent d'abord quelque avantage; mais, ils furent ensuite vaincus. Un nouveau combat ayant été tout aussi funeste pour eux, cela découragea Bocchus, & le fit penser à séparer ses intérêts de ceux de Jugurtha. Il fit donc sçavoir à Marius qu'il vouloit s'accommoder, & le pria de lui envoyer deux hommes sûrs, avec qui il pût entrer en conférence. Sylla & Manlius furent chargés de cette commission. Sylla étoit éloquent; & cet avantage lui valut l'honneur de porter la parole. Il marqua au Roi la joie, qu'il avoit de ce que les dieux lui avoient enfin ouvert les yeux, en lui inspirant la résolution de préférer la paix à la guerre. Il lui représenta que l'alliance d'un Prince, couvert de crimes, tel que Jugurtha, étoit indigne de lui; qu'au contraire, celle des Romains lui étoit également honorable & avantageuse. Il lui fit entendre qu'il avoit en main de quoi l'acheter, & finit en disant que comme le peuple Romain sçavoit repousser les injures, il sçavoit aussi répondre aux bienfaits, & qu'il ne s'étoit jamais laissé vaincre en générosité & en reconnoissance. Bocchus, de son côté, pour justifier sa conduite, se plaignit de ce qu'on avoit refusé à Rome l'alliance, qu'il avoit demandée par ses ambassadeurs. Il s'offrit néanmoins à en envoyer d'autres, si Marius le jugeoit à propos. En effet, quelque tems après, entre ceux en qui il avoit le plus de confiance, il en choisit cinq, qu'il fit partir avec plein pouvoir de conclure la paix à quelque prix que ce fût.

On leur accorda leurs demandes; & aussi-tôt deux d'entr'eux retournérent vers Bocchus pour lui rendre compte de leur négociation, & les trois autres partirent pour Rome. Quand ils y furent arrivés, ils s'adressérent au Sénat, & conformément à leurs instructions, ils dirent que Bocchus avoit été surpris par les artifices de Jugurtha, qu'il se repentoit de sa faute, & qu'il demandoit à faire alliance & amitié avec les Romains. On leur répondit en ces termes: » Le Sénat & le peuple Romain » n'oublient, ni les services, ni » les injures. Puisque Bocchus se

» repent de sa faute, ils lui en » accordent le pardon. Pour ce » qui est de leur amitié & de leur » alliance, il les obtiendra, quand » il les aura méritées. «

Quand Bocchus eut reçu la réponse du Sénat, il écrivit à Marius, à qui le commandement avoit été continué, pour le prier de lui envoyer Sylla, afin de pouvoir conférer ensemble. Marius le fait partir, escorté d'un petit corps de cavalerie & d'infanterie, avec quelques gens armés à la legére. Dans la conférence secréte qu'ils eurent ensemble, le roi de Mauritanie, d'abord pour mériter l'alliance du peuple Romain, parut se borner à l'offre, qu'il faisoit de ne plus se mêler des affaires de Jugurtha, & de ne plus l'aider, ni de troupes, ni d'argent. Sylla lui fit entendre que les Romains ne seroient pas contens de cette espèce de neutralité; que pour obtenir leur amitié, il falloit leur rendre un service effectif; qu'il en avoit le pouvoir en main, & qu'il ne tenoit qu'à lui de livrer Jugurtha; qu'à lors les Romains lui auroient obligation; que leur alliance & leur amitié lui seroient assurées, & qu'ils ajoûteroient à son Empire la partie de la Numidie sur laquelle il prétendoit avoir des droits. Bocchus témoigna beaucoup de répugnance pour cette proposition. Soit qu'il en fût véritablement choqué, soit pour garder certains dehors de probité, auxquels les plus scélérats ne renoncent point absolument, soit enfin pour faire acheter plus cher son crime, il représenta qu'il y avoit amitié entre lui & Jugurtha, affinité très-proche & même parenté; & que s'il lui manquoit de foi, il courroit risque d'aliéner les esprits de ses propres sujets, qui haïssoient les Romains, & qui aimoient fort Jugurtha.

Sylla ne se rebuta point pour ce premier refus; & il revint si souvent à la charge, qu'à la fin il arracha de lui une promesse de faire ce qui étoit nécessaire pour mériter l'amitié des Romains. Si Bocchus fit cette réponse bien sincérement, & avec résolution de la tenir, c'est ce qui est fort douteux; car, il traitoit en même tems avec Jugurtha, dont il avoit actuellement un ambassadeur à sa cour. Il lui promit même de lui livrer Sylla, sur ce que le Numide lui fit remontrer que c'étoit l'unique moyen d'amener à une bonne paix le Sénat de Rome, qui ne laisseroit jamais dans les fers un homme illustre tombé dans cette disgrace, en s'exposant pour servir la République. Ainsi, ce barbare s'engagea à une double perfidie, donnant de bonnes paroles, & à Sylla, & à l'ambassadeur de Jugurtha; promettant au Romain de lui livrer le Numide, & au Numide de lui livrer le Romain. On convint donc d'une conférence, sous prétexte de traiter de la paix, mais à laquelle Sylla & Jugurtha ne se rendirent, que parce que chacun, de son côté, étoit persuadé qu'on alloit lui livrer son ennemi. La nuit, qui précéda le jour déterminé pour l'entrevue, Bocchus se trouva dans une étran-

ge perplexité. Plus le moment de se déclarer étoit proche, plus ses incertitudes augmentoient. L'inclination le portoit à favoriser Jugurtha; la crainte le ramenoit du côté des Romains. L'agitation de son esprit paroissoit sur son visage. Ses gestes, son air, son maintien, qui changeoient à chaque instant, annonçoient les divers sentimens, dont il étoit combattu au-dedans de lui-même. Enfin, la crainte, motif tout puissant sur les ames basses, emporta la balance. Il fit appeller Sylla, & prit avec lui les dernières mesures pour lui livrer le Numide. La chose fut bientôt exécutée; ce qui arriva l'an de Rome 646, & 106 avant J. C.

Bocchus, ayant été déclaré allié des Romains, consacra dans le Capitole les victoires de Sylla, chargées de trophées, & près d'elles toute l'histoire de Jugurtha en vingt statues d'or, qui représentoient comme Bocchus livroit Jugurtha entre les mains de Sylla. Bocchus fut pere de Volux.

Salluste remarque que ce Prince avoit tous les Maures sous son obéissance, & qu'avant la guerre de Jugurtha, il ne connoissoit du peuple Romain que le nom; mais qu'il n'étoit pas plus connu lui-même des Romains.

BOCCHUS, *Bocchus*, (a) Βόκχος. Plutarque, dans la vie de Marc-Antoine, parle d'un Bocchus, roi des Libyens, qui étoit allié de ce célebre capitaine, & qui servoit sous ses ordres.

BOCCHUS [CORNÉLIUS], *Cornelius Bocchus*, auteur Latin, dont parle Pline. On ne sçait pas en quel tems il a vécu.

BOCCI, *Bocci*, Βακχίρ, (b) fils de Jogli, étoit de la tribu de Dan. Ce fut un de ceux, à qui le Seigneur commanda de partager aux enfans d'Israël le païs de Chanaan.

BOCCI, *Bocci*, Βοκκὶ, (c) grand-Prêtre, fils d'Abisué, & arrière-petit-fils d'Éléazar, fut pere d'Ozi.

BOCCIAU, *Bocciau*, (d) Βουκίας, Lévite, fils d'Héman, vivoit sous le regne de David. Ce fut un de ceux, qu'on choisit pour toucher les instrumens devant l'Arche.

BOCHRI, *Bochri*, Βοχορὶ, (e) de la tribu de Benjamin, fut pere du trop fameux Séba, dont on connoît la révolte contre le roi David.

BOCONIUS, *Boconius*, (f) Βοκώνιος, lieutenant de Lucullus. Pendant qu'on faisoit la guerre à Mithridate, Boconius fut envoyé un jour par son général, à Nicomédie avec des vaisseaux pour s'opposer à la fuite de ce Prince. Mais, Boconius, s'étant amusé à Samothrace à se faire initier aux mystéres des dieux Cabires, & à célebrer des fêtes, donna, par ce retardement, le tems à Mythridate de s'échapper. Car, ce Prince se hâtoit le plus diligemment qu'il lui étoit possible, de gagner

(a) Plut. Tom. I. pag. 944.
(b) Numer. c. 34. v. 22.
(c) Paral. L. I. c. 25. v. 4.
(d) Paral. L. I. c. 25. v. 4.
(e) Reg. L. II. c. 20. v. 1. & seq.
(f) Plut. Tom. I. pag. 499.

le Pont avec toute sa flotte, avant que Lucullus pût être de retour.

Il faut convenir que Boconius prenoit bien mal son tems. Il devoit remettre son initiation après qu'il auroit eu exécuté ce que portoient ses ordres.

BOCRU, *Bocru*, (a) un des enfans d'Asel, étoit de la tribu de Benjamin.

BODINCO, *Bodinco*. *Voyez* Bébéécos.

BODIONTICES, *Bodiontici*, (b) peuples des Gaules. Pline en fait mention. Il dit que Galba les avoit ajoûtés à la Narbonnoise, en les détachant apparemment du département des peuples, qui étoient renfermés dans les Alpes, comme l'expression, dont il se sert, semble le marquer. Et en joignant à leur nom, *quorum oppidum Dinia*, Pline indique leur véritable position.

Les éditions, antérieures à celle du P. Hardouin, dans lesquelles on lisoit *Ébroduntios*, étoient manifestement fautives, puisque ceux d'Embrun ne sçauroient être un peuple cantonné à Digne. M. d'Anville est porté à croire que le nom, qui se lit *Brodiontii* dans l'Inscription du trophée des Alpes, selon Pline dans la même édition du P. Hardouin, tient la place de celui des *Bodiontici*.

BODOTRIE, *Bodotria*, (c) nom d'une rivière de la Grande Bretagne. Tacite en fait mention dans la vie d'Agricola. » Pendant » la quatrième campagne, dit cet » Auteur, les contrées, où on » n'avoit fait que des courses l'été » précédent, furent entièrement » assujetties; & si la valeur de notre armée & la gloire du nom » Romain eussent permis de s'arrêter, on auroit rencontré dans » le sein de la Bretagne un lieu » propre à fixer les limites de » l'Empire. C'est l'endroit, qui » sépare deux golfes immenses, » que forme la mer en remontant » d'un côté la rivière de Glote, » & de l'autre celle de Bodotrie. » Pour s'assurer de cette langue » de terre, on avoit construit des » forts. Les Romains étoient en » possession de toutes les côtes » d'en-deçà; & les Barbares » sembloient être confinés dans » une autre isle. «

Glote, ou Clote, comme l'appelle Ptolémée, est la rivière de Cluide, qui se décharge à l'ouest dans le golfe de Dunbritton. Bodotrie, que Ptolémée nomme Boderie, doit être le Forth, qui tombe à l'est dans le golfe d'Édimbourg. L'espèce d'isthme, qui sépare les deux golfes, n'a dans sa moindre largeur que dix ou onze de nos lieues Françoises. Ce fut-là, suivant l'opinion la mieux fondée, où l'empereur Sévère, après avoir conquis toute l'isle, & désespérant d'en pouvoir conserver la partie septentrionale, borna les prétentions des Romains. Pour mettre les terres de l'Empire à l'abri des Sauvages du Nord, il fit élever d'une mer à l'autre, une

(a) Paral. L. I. c. 8. v. 38.

(b) Plin. Tom. I. pag. 148. Notic. de la Gaul. par. M. d'Anvill.

(c) Tacit. in Agricol. ç. 23, 25. Ptolem. L. II, c. 3.

muraille flanquée de tours, & défendue par un fossé. On voit encore, dit-on, les ruines de ce rempart.

BODUOGNATUS, *Boduognatus*, (a) chef des Nerviens, peuples de la Gaule Belgique. Il en est fait mention au second Livre des Commentaires de César sur la guerre des Gaules.

BŒBE, *Bœbe*, Βοίϐη, (b) ville de Thessalie, qui étoit située sur le bord du marais de Bœbis. Elle en avoit sans doute été nommée ainsi. Les habitans de cette ville partirent pour le siége de Troye sous la conduite d'Eumélus, fils d'Admète & d'Alceste. Strabon met cette ville au nombre de quelques autres bourgs, dont on prit les habitans pour peupler la ville de Démétriade; & tous ces bourgs ne furent plus que des dépendances de cette ville.

On dit qu'il y avoit dans l'isle de Créte un marais du nom de Bœbe.

BŒBÉIS, *Bœbeis*, Βοιϐηΐς, (c) marais de Thessalie, plus petit que celui de Nésonis, mais plus voisin de la mer. Il étoit situé aux environs de Phéres, & touchoit à l'extrêmité du mont Pelium & de la Magnésie. L'on voyoit sur ses bords une ville, qui en avoit pris le nom, aussi-bien que la contrée des environs. Homère n'a pas oublié de célébrer ce marais. La raison, qu'en donne Strabon, c'est qu'il subsistoit toujours; au lieu que le marais de Nésonis, dont le Poëte ne fait nulle mention, tantôt croissoit extraordinairement, tantôt diminuoit au point qu'il étoit quelquefois à sec.

On dit qu'on l'appelle présentement Éséro; surquoi, il faut remarquer qu'Éséro, en langue Esclavonne, veut dire un marais, un lac.

BOECE [ANICIUS MANLIUS TORQUATUS SÉVÉRINUS], *Anicius Manlius Torquatus Severinus Boetius*, (d) descendoit des anciennes familles des Aniciens & des Torquatus. Il florissoit sur la fin du cinquième siécle & dans le sixième. Après avoir été élevé dans l'étude des sciences, où il se rendit très-habile, il fut Consul en 487 & en 510, & fut premier Ministre d'État de Théodoric, roi des Goths. Ce Prince, au rapport de Cassiodore, loue Boëce dans une lettre, qu'il lui écrivit, de s'être enrichi dans Athènes de toutes les dépouilles des Grecs, & d'avoir fait connoître des livres de Pythagore le musicien, de Ptolémée l'astronome, de Nicomaque l'arithméticien, d'Euclide le géomètre, de Platon le théologien, d'Aristote le philosophe, & d'Archiméde le mathématicien, par des traductions si fidéles, qu'elles valent les originaux.

(a) Cæs. de Bell. Gall. L. II. p. 81.
(b) Strab. pag. 438. Homer. Iliad. L. II. v. 219.
(c) Strab. pag. 430, 436, 438, 441. Plin. Tom. I. pag. 200. Homer. Iliad. L. II. v. 218.
(d) Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 220. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XVII. pag. 740, 741.

Boëce s'attacha particulièrement à la doctrine d'Aristote. Théodoric, sur un soupçon qu'il avoit conçu contre le Sénat, de quelque intelligence avec l'empereur Justin, fit arrêter Boëce, avec son beau-pere Symmaque, comme les plus illustres de ce Corps. Boëce fut conduit à Pavie, où après six mois de prison & de plusieurs genres de supplices, qu'il avoit soufferts avec une grande patience, il eut la tête tranchée le 23 Octobre, l'an 525, & non pas 521 & 526, comme d'autres l'ont prétendu. Il composa dans sa prison, les cinq livres de la consolation de la Philosophie.

Quoiqu'il n'ait pas été Ecclésiastique de profession, il a néanmoins composé deux ouvrages de Théologie; sçavoir, un traité des deux Natures en Jesus-Christ & un traité de la Trinité. Ses ouvrages sont pleins de termes scholastiques. Il semble être le premier, qui ait voulu expliquer nos Mystères par la philosophie d'Aristote. Henricus Loricius Glaréanus de Basle recueillit dans le seizième siécle tous ses ouvrages, & les fit imprimer l'an 1546. L'abbé Gervaise, frere de l'ancien abbé de la Trappe, a donné une Histoire de Boëce en François, avec une analyse de ses Ouvrages en 1715, *in*-12. On a souvent publié en particulier la consolation de la Philosophie, dont René Vallin nous a procuré une excellente édition.

Cet Ouvrage a été souvent traduit en François. La première traduction qu'on en ait donnée, fut faite en vers par Jean de Meun pour Philippe le Bel. Un Religieux, nommé Jean Travet ou Nicolas Travet, & que l'on croit n'être pas différent de Nicolas de Tréveth, Dominicain, avoit fait sur le traité de Boëce, un Commentaire, qui trouva aussi un Traducteur. M. Falconnet s'est fort étendu sur les traductions de l'ouvrage de Boëce. Il en attribue une en prose à Jean de Langres, Dominicain, en 1336, & une seconde en vers à Renaud de Louens, autre Dominicain.

Quelques Auteurs ont attribué à Boëce des Traités, qui ne sont pas de lui, comme *de Disciplina Scholarum*, qui est de Denys le Chartreux.

La prose de Boëce, n'étant pas fort excellente, semble avoir contribué par ses ombres à rélever l'éclat de sa poësie, qui est remplie de graves sentences & de belles pensées.

Boëce avoit deux fils, dont l'un portoit le même nom que son pere, & l'autre s'appelloit Symmaque. Ils furent Consuls en 522.

BOEDROMIES, *Boedromia*, Βοηδρόμια, (*a*) fêtes que l'on célébroit à Athènes au mois de Boëdromion. C'étoit en mémoire des cris de joie, que firent les Athéniens, lorsqu'ils virent Xuthus, ou, selon d'autres, Ion fils de ce Prince, venir à leur secours contre Eumolpus, qui les attaquoit vivement.

(*a*) Plut. Tom. I, pag. 12. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. pag. 523.

Le terme *Boëdromies* veut donc dire les Fêtes de la course, accompagnées de cris. C'est pourquoi, il y en a qui disent que ce mot vient du Grec βοὴ, cri, & δρόμος, course; ou de δραμεῖν, courir, & βοηθεῖν, secourir, parce que Xuthus, ou Ion, son fils, étoient accourus en diligence pour secourir les Athéniens.

Le jour de la célébration de ces Fêtes étoit remarquable par le combat, qui se donna anciennement entre les Amazones & les Athéniens, commandés par Thésée. Du tems de Plutarque, elles se célébroient encore le même jour.

BOEDROMION, *Boedromion*, (*a*) nom d'un des mois de l'année Athénienne. *Voyez* Boëdromies.

Plutarque prétend que ce combat, où les Athéniens & les Platéens seuls défirent l'armée de Darius, se donna le six du mois Boëdromion; jour, qui, répondant au cinquième de la lune, précédoit la pleine lune de dix jours entiers. Il en donne pour preuve, que le sacrifice d'actions de graces, offert depuis tous les ans au temple de Diane ou d'Hécaté Agrotéra, se faisoit le six de Boëdromion.

BOÉES, *Boeæ*, Βοιαὶ, (*b*) ville du Péloponnèse dans la Laconie. Cette ville appartenoit aux peuples, que Pausanias nomme Éleuthérolacons. Elle étoit située sur une des pointes de la baye, à laquelle elle donnoit son nom.

On dit que la ville de Boées fut bâtie par Boéus, l'un des fils d'Hercule, & peuplée par une colonie, qu'il avoit tirée d'Étie, d'Aphrodisie & de Sida, trois anciennes villes. Les habitans, qui étoient sortis de ces villes, & que l'on envoyoit chercher fortune ailleurs, consultérent l'oracle pour sçavoir où ils s'établiroient. Ils eurent pour réponse que Diane le leur montreroit. En effet, lorsqu'ils eurent pris terre, ils apperçurent un lièvre, ils le suivirent des yeux; & ayant remarqué qu'il se blotissoit sous un myrte, ils bâtirent une ville au même lieu. Depuis ce tems-là, le myrte fut pour eux un arbre sacré; & ils honorérent Diane comme leur divinité tutélaire. Dans le marché de Boées, il y avoit un temple d'Apollon; & dans un autre quartier, un temple d'Esculape. A sept ou huit stades de la ville, on voyoit les ruines d'un temple de Sérapis & d'Isis. Sur le chemin à gauche, on trouvoit une statue de marbre, qui représentoit Mercure; & parmi des masures, on découvroit un temple d'Esculape & de la déesse Hygeia.

Il y en a qui prétendent que le nom moderne de cette ville est Vasica; d'autres, Batica; d'autres, Vatica.

Une isle de la Dalmatie a porté le nom de Boées.

BOEN, *Boen*, fils de Ruben. *Voyez* Abenboen.

BOEO, *Boeo*, Βοιὼ, (*c*)

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 135.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 16. Pauf. pag. 204. & *suiv*. Plin. T. I. pag. 194.

(*c*) Pauf. pag. 617, 618.

certaine femme, native de Delphes & connue par des Hymnes, qu'elle fit pour ses concitoyens. Selon Boeo, ce furent des Étrangers venus du païs des Hyperboréens, qui bâtirent le temple, où Apollon rendit depuis ses oracles. Plusieurs d'entr'eux y prophétisérent, & entr'autres, Olen qui inventa le premier le vers hexamétre, & s'en servit à cet usage. » Ce » sont, disoit-elle, Pagasus & » Agyiéus, qui, sortis du païs des » Hyperboréens, sont venus vous » consacrer ce saint lieu, ô » Apollon. « Après en avoir nommé quelques autres, elle ajoutoit ; » Et Olen qui prononça le » premier vos oracles en vers » hexamétres, dont il fut l'inven- » teur. «

BŒOTIA, (a) titre d'une comédie, attribuée à Plaute, laquelle vraisemblablement n'est qu'une traduction de la piéce d'Antiphane, citée en plusieurs endroits sous le même nom.

BŒOTUS, *Bœotus*, Βοιωτὸς, certain personnage, contre lequel nous avons deux harangues de Démosthène.

BOETHŒDES, *Boethœdes*, Βοηθοΐδης, nom, qu'Homère donne à Étéonée, parce qu'il étoit fils de Bœthus.

BOETHUS, *Boethus*, Βοηθὸς, (b) pere d'Étéonée, qui étoit un des principaux officiers de Ménélaüs.

BOETHUS, *Boethus*, Βοηθὸς, (c) natif de Carthage, étoit un habile graveur. Pline nous a transmis la gloire de Boëthus, avec la liste de ses principaux ouvrages. Il excelloit sur tout à travailler en argent. Mais, par un endroit de Pausanias, il paroît que c'étoit aussi un habile statuaire. On voyoit, en effet, dans un temple d'Olympie, une petite statue de bronze doré, que l'on attribuoit à Boëthus. C'étoit un enfant nu.

Entr'autres ouvrages, Boëthus avoit fait un vase en forme de cruche, d'un travail magnifique & d'un grand poids. Ce vase étoit passé de pere en fils dans la famille pour laquelle il avoit été fait. On ne s'en servoit que les jours de fête, ou que quand il arrivoit quelque étranger. Cicéron nous apprend que Verrès, sans aucun égard à ces circonstances, qui rendoient encore la chose plus précieuse, s'en saisit selon sa détestable coûtume. Ce vase, ayant été porté à Rome, servit à orner une magnifique table de citronniers dans la gallerie de Verrès.

BOETHUS, *Boethus*, Βοηθὸς, (d) mauvais Poëte, natif de Tarse. Il étoit encore plus mauvais citoyen; car, il s'étoit mis à la tête des factieux de sa patrie. Boëthus avoit composé un poëme sur la victoire remportée contre Brutus & Cassius. Ce poëme,

(a) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XX. pag. 446, 447.

(b) Homer. Odyss. L. IV. v. 31.

(c) Plin. Tom. I. pag. 632, 657. Pauf. pag. 319. Cicer. in Verr. L. IV. c. 32. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 572.

(d) Strab. pag. 674. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 55.

quoique très-médiocre, avoit eu le bonheur de plaire à Antoine, dont la protection éleva l'Auteur aux postes les plus éminens de la ville de Tarse. L'impudence, avec laquelle il détournoit les deniers publics, souleva une partie des habitans. Ils portérent leurs plaintes au tribunal d'Antoine. Boëthus fut convaincu. Ses prieres & ses soumissions désarmérent le Triumvir; & le coupable demeura en possession des charges, dans l'administration desquelles il avoit fait paroître tant d'avidité.

Le philosophe Athénodore ayant entrepris de rétablir les affaires de Tarse, Boëthus devint son principal antagoniste. Un de ses partisans porta l'audace jusqu'à couvrir d'ordures les murs & la porte de la maison d'Athénodore. Une insulte si marquée ne l'ébranla point; & il se contenta de dire que la qualité des excrémens montroit jusqu'à quel point la république étoit malade.

BOETHUS, *Boethus*, Βοηθὸς, (*a*) philosophe Stoïcien, dont parle Cicéron dans son traité de la Divination.

BOETHUS, *Boethus*, Βοηθὸς, (*b*) autre philosophe, qui étoit natif de Sidon, au rapport de Strabon. Cet Auteur nous apprend que Boëthus fut son contemporain; c'est-à-dire, qu'il vécut au commencement du premier siécle de l'Ére Chrétienne; & que ce fut conjointement avec ce Philosophe, qu'il fit un Commentaire sur la philosophie d'Aristote. Boëthus avoit un frere, nommé Diodote.

BOETHUS, *Boethus*, Βοηθὸς, pere de Simon, qui fut souverain sacrificateur des Juifs.

BOETUS, *Boetus*, *autrement* Boëthus. *Voyez* Boëthus.

BŒUF, *Bos*, Βοῦς, (*c*) animal, qui sert également, & à l'agriculture, & à la nourriture de l'homme. On l'employe aussi à voiturer comme le cheval.

I. Chez les Athéniens, il n'étoit pas permis de manger de la chair d'un Bœuf, qui servoit à labourer, comme on le peut voir dans Élien & dans Varron, qui appellent le Bœuf le compagnon de l'homme dans la culture de la terre, & le ministre de Cérès. » Les Anciens, dit Varron, » avoient tant dégard pour le » Bœuf, qui laboure, que qui- » conque osoit en tuer un, étoit » puni de mort. « Pline appelle aussi le Bœuf l'associé de l'homme pour le travail de la campagne; *socium*, dit-il, *laboris agrique culturæ habemus hoc animal.*

L'empereur Domitien, au commencement de son regne, témoigna tant d'aversion pour le moindre carnage, en se ressouvenant de ce vers de Virgile:

(*a*) Cicer. de Divinat. L. I. c. 13. L. II. c. 47.

(*b*) Strab. pag. 757.

(*c*) Deuter. c. 25. v. 4. ad Corinth. Epist. I. c. 9. v. 7. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 124. Virg. Geog. L. II. v. 537. Pauf. pag. 285, 286. Roll. Hist. Rom. Tom. II. pag. 173, 190. T. III. p. 526. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 277. T. II. pag. 130. Tom. III. p. 88, 96. *& suiv.* Tom. IV. pag 530. *& suiv.* Tom. IX. pag. 24. Tom. X. pag. 67.

Impia

Impia quàm cæsis gens est epulata juvencis.

qu'il avoit résolu de publier un édit pour défendre d'immoler des Bœufs. Le poëte Aratus dit que ce ne fut qu'au siécle de Fer, que l'homme commença à manger la chair des Bœufs, qui servoient à labourer. Il étoit même défendu de sacrifier aux dieux un Bœuf qui avoit labouré, ainsi qu'on le voit dans Homère. Une loi à Athènes défendoit d'immoler un Bœuf qui labouroit ; mais, il semble que cette défense ne fut faite, que parce qu'on craignoit de manquer de Bœufs pour labourer la terre, ainsi que Philochore le dit dans Athénée.

II. La superstition alla bien plus loin parmi les Égyptiens. Le Bœuf fut mis au nombre des divinités,& adoré dans toute l'Égypte. On l'y regardoit comme le symbole d'Osiris, parce que les Prêtres enseignoient que l'ame de ce fameux héros étoit passée dans un Bœuf. Il étoit permis aux Égyptiens d'immoler les Bœufs fauves ou roux, parce que c'étoit la couleur de Typhon, qui avoit massacré Osiris, & qu'Isis fit punir. Le culte superstitieux, que l'Égypte rendoit au Bœuf, passa dans la suite aux Indes, avec plusieurs autres cérémonies.

III. Les Romains ne furent pas si scrupuleux. Ils offroient des Bœufs en sacrifice à Cybèle, mere des dieux; & on appelloit pour cette raison ces sacrifices Tauroboles. Le but de ces sacrifices étoit de remercier cette déesse de la Terre, de ce qu'elle avoit appris aux hommes, l'art de dompter ces animaux, & de les former au labourage.

Les Grecs offroient aussi des taureaux noirs à Neptune, pour marquer la furie de la mer, lorsqu'elle est agitée. Leur superstition alla jusqu'à faire des hécatombes ; c'est-à-dire, des sacrifices de cent Bœufs, à Jupiter. Selon Strabon, ces hécatombes venoient des Lacédémoniens, qui faisoient tous les ans un sacrifice de cent Bœufs, au nom des cent villes, qui étoient de leur jurisdiction. Mais, dans la suite, ces dépenses ayant paru excessives, on réduisit ces sacrifices à vingt-cinq Bœufs, s'imaginant, par une subtilité puérile, que comme ces Bœufs avoient chacun quatre pieds, il suffisoit que le nombre de cent se trouvât dans ces parties pour faire une hécatombe.

Un Ancien, se voyant un jour en danger sur mer, ayant été surpris d'une furieuse tempête, promit d'offrir une hécatombe, s'il échappoit du naufrage; mais, ne pouvant s'acquitter de son vœu, à cause de sa grande pauvreté, il s'avisa de faire cent petits Bœufs de pâte, qu'il offrit aux dieux protecteurs. Quelques Auteurs attribuent cette hécatombe ambigue à Pythagore; car, Diogène Laërce dit que ce Philosophe ayant trouvé quelque nouvelle démonstration de sa Trigonométrie, offrit aux dieux une hécatombe de ces animaux artificiels. Nous pouvons ajoûter ici, ce que l'on raconte d'Empédocle d'Agrigente, quoi-

que l'objet de ſon aventure ſoit différent. On dit qu'ayant remporté le prix aux jeux Olympiques, & ne pouvant, comme Pythagoricien, régaler le peuple ni en viande ni en poiſſon, il fit faire un Bœuf avec une pâte compoſée de myrrhe, d'encens & de toutes ſortes d'aromates, & le diſtribua par morceaux à tous ceux qui ſe préſentérent.

IV. Dans la Loi de Moïſe, Dieu ne défend point de tuer le Bœuf pour en manger la chair. Au contraire, peut-être pour déraciner la ſuperſtition Égyptienne, il ordonne aux Iſraëlites de lui immoler des Bœufs. Il eſt dit: *Non ligabis os Bovis triturantis in area fruges tuas*; ce qui veut dire: » Vous ne lierez point la » bouche du Bœuf, qui foule » vos grains dans votre aire. « Pour entendre ce paſſage de la loi de Moïſe, il faut ſçavoir que dans la Judée, en Égypte, & en pluſieurs autres païs, on foule le grain à la campagne après la moiſſon. On prépare une aire bien battue, & on dreſſe les gerbes l'une contre l'autre en rond, l'épi en haut. On fait monter des Bœufs ou des chevaux ſur ces gerbes, ainſi dreſſées; & on les oblige de courir en rond tous enſemble ſur les gerbes, pour en faire ſortir le grain; ce qui ſe fait ordinairement dans la grande chaleur du jour. Sur le ſoir, on vanne le grain, en le jettant au vent avec des pelles de bois. La menue paille s'envole au vent, & le grain retombe dans l'aire. On avoit coûtume de mettre des muſelières aux Bœufs, qui fouloient le grain, pour les empêcher d'en manger, & en quelques endroits, on leur frottoit le muſeau de leur fiente, pour la même raiſon. C'eſt ce qui a donné lieu à un proverbe rapporté par Suidas: *Un Bœuf dans le monceau*, pour marquer un avare qui vit au milieu des biens ſans y pouvoir toucher.

Voilà quelle étoit l'inhumanité, que Moïſe défend par cette loi. Il veut qu'on laiſſe aux Bœufs, qui foulent le grain, la liberté d'en manger; n'étant pas juſte, diſent Joſephe & Théodoret, de priver ces animaux, qui nous aident à faire venir le froment, de cette petite récompenſe de leurs travaux. Cette loi eſt auſſi une leçon d'humanité pour les hommes, qui doivent traiter leurs ſerviteurs & leurs ouvriers d'une manière pleine d'indulgence & de bonté. Enfin, Saint Paul nous avertit que dans cette ordonnance de la loi des Juifs, Dieu avoit moins d'égard aux beſoins des Bœufs, qu'à ceux des hommes. Il entendoit que chacun vécût de ſa profeſſion, & que les miniſtres de l'Évangile tiraſſent de ceux, qu'ils inſtruiſoient, les ſecours néceſſaires à leur ſubſiſtance. Il y en a qui prennent cette loi à la lettre, contre ceux qui accabloient de travail les Bœufs, qu'ils avoient loués pour fouler leurs grains.

V. Les Bœufs à Rome étoient ſouvent donnés comme une récompenſe des ſervices, que l'on avoit rendus à la République. On en faiſoit ſur tout préſent aux Militaires, qui s'étoient diſtingués

par leur bravoure. M. Valérius, l'an de Rome 406, ayant tué un Gaulois dans un combat singulier, reçut pour prix de sa valeur dix Bœufs & une couronne d'or. Environ six ans après, P. Décius ayant montré un courage extraordinaire, qui sauva l'armée d'un grand danger, le consul A. Cornélius lui donna une couronne d'or, cent Bœufs, & en outre un Bœuf de couleur blanche, d'une grande beauté, & qui avoit les cornes dorées. P. Décius offrit le Bœuf aux cornes dorées au dieu Mars, & donna les cent Bœufs aux soldats, qui l'avoient accompagné. L'Histoire fournit d'autres exemples de ces sortes de récompenses.

VI. La grande richesse, chez les Anciens, consistoit à avoir une grande quantité de Bœufs & de chevaux. Aussi voyons-nous, non seulement que Nélée voulut avoir les Bœufs d'Iphiclus, mais qu'Eurysthée, ayant sçu que Géryon avoit en Espagne un troupeau de Bœufs d'une beauté singulière, commanda à Hercule de les lui amener. Ce même troupeau, venant d'Eurysthée, fit tant d'envie à Éryx, qui regnoit en Sicile, qu'il voulut disputer le prix de la lutte avec Hercule, & que le prix fut d'un côté le royaume d'Éryx, & de l'autre ce troupeau de Bœufs. Homère nous apprend aussi qu'Iphidamas, fils d'Anténor, donna, entr'autres choses, cent Bœufs à son beau-pere, en épousant sa fille; tant il est vrai que dans ces premiers tems, des troupeaux nombreux étoient ce que l'on estimoit le plus.

VII. Ceux d'entre les bergers, qui étoient chargés du soin des Bœufs, étoient les plus estimés. Ce furent ces bergers, qui donnérent leur nom à la poësie Bucolique.

BŒUF RÔTI. (a) On rapporte des Scythes une cérémonie fort surprenante. Lorsque l'un d'eux avoit reçu quelque injure, & qu'il étoit trop foible par lui-même pour en tirer vengeance, il faisoit rôtir un Bœuf, le coupoit par piéces, & les mains liées derrière le dos comme un prisonnier, s'asseyoit sur la peau au milieu de tout cet amas de viandes. Ceux, qui passoient par-là, & qui vouloient le secourir, en prenoient un morceau, & s'engageoient à lui amener, l'un cinq cavaliers, l'autre dix, chacun selon son pouvoir; & ceux, qui n'avoient que leurs personnes, promettoient de venir eux-mêmes. Si nous en croyons un Scythe, dans Lucien, ils assembloient par ce moyen de grandes forces, plus considérables encore par la valeur que par le nombre, parce qu'elles n'étoient composées que de personnes, qui s'y portoient par des raisons d'honneur & d'amitié, & qui, de plus, se croyoient liées par un serment indissoluble.

BŒUF, *Bos*, Βοῦς, (b) nom, que l'on donnoit à une sorte de monnoie d'or, qui avoit d'un côté l'empreinte d'un Bœuf, & de l'autre la tête du Prince, ou de

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IV. p. 6.

(b) Iliad. L. II. v. 449.

celui qui gouvernoit. De-là étoit venu le proverbe : *Il porte un Bœuf sur la langue ;* ce qu'on appliquoit à ceux, qui avoient vendu leur silence, & qui se taisoient pour de l'argent.

Chacune des franges d'or, qui pendoient de l'Égide de Minerve, étoit, selon Homère, du prix de cent Bœufs.

BŒUM, *Bœum*, Βοιὸν, (a) ville de Gréce dans la Doride. On prétend qu'elle étoit située près du mont Parnasse. Pline a conservé la dénomination Grecque ; car, on lit Boïon dans ce Géographe.

BŒUS, *Bœus*, Βοιὸς, (b) un des fils d'Hercule. On lui attribue la fondation de la ville de Boées.

BOGÈS, *Boges*, Βόγης, le même que Butès officier Perse. *Voyez* Butès.

BOGUD [le Royaume de], *Regnum Bogudis.* (c) C'étoit un royaume d'Afrique dans la Mauritanie. Cicéron en fait mention dans ses lettres. *Voyez* l'article suivant.

C'est aujourd'hui le royaume de Fez dans la partie occidentale de la Barbarie.

BOGUD, *Bogud*, (d) roi d'un canton de la Mauritanie, contrée d'Afrique. Ce Prince vivoit du tems de César, qui l'appelloit son camarade. Dans la suite, il perdit son royaume, & se réfugia auprès de M. Antoine, dont il suivit le parti contre Octavien. Mais, ayant été enfin pris à Méthone, il y fut tué par Agrippa, qui s'étoit rendu maître de cette ville.

Il y a apparence que la plûpart des prédécesseurs de Bogud portoient le même nom, puisque leur royaume en avoit été ainsi nommé.

BOHEME, Bohémiens. *Voyez* Boïens.

BOIA. (e) César, dans ses Commentaires, rapportant une harangue de Vercingétorix, dit qu'il conseilla de mettre le feu aux villages & aux maisons, qui étoient de côté & d'autre au tour de Boïa ; *Vicos atque ædificia incendi oportere, hoc spatio à Boïa quoque versus*, &c. Au lieu de ces mots, *à Boïa*, Pierre Ciaconius & Fulvius Ursinus ont mis *ab hoste ;* & Joseph Scaliger a enfermé ces mêmes mots entre deux crochets, pour marquer qu'il ne les croyoit pas du texte. Cependant, les manuscrits les conservent, & la version Grecque les employe. On y lit ἀπὸ τῆς Βοΐας. Rien n'empêche que les Anciens n'aient appellé *Boïa* le païs des Boïens, comme ils ont nommé *Venetia* le païs des Vénétes. M. Davies dit pourtant qu'il ne sçauroit pas mauvais gré à quiconque diroit que ces mots, *hoc spatio à Boïa quoquo versus*, ont passé de la marge dans le texte.

Une isle de la mer Égée, selon l'Itinéraire maritime d'Antonin, a porté le nom de Boïa.

(a) Thucyd. pag. 69. Plin. Tom. I. pag. 198. Strab. pag. 427.
(b) Pauf. pag. 206.
(c) Cicer. ad Amic. L. X. Epist. 32.
(d) Hirt. Pans. de Bell. Alex. p. 735. & seq. de Bell. Afric. pag. 769, 770.
(e) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. pag. 182.

BOIÉMUM, *ou* BOIOHÉMUM, nom d'un canton de la Germanie, habité par les Boïens. *Voyez* Boïens.

BOIENS, *Boii*, Βοΐοι, peuples célebres dans l'Antiquité, pour avoir porté leur nom en différentes contrées. C'étoit originairement une nation de la Gaule Celtique. Nous allons faire connoître séparément les divers lieux, où cette Nation envoya des colonies.

I.

Des Boïens établis dans le Boïohémum, aujourd'hui Boheme.

(*a*) L'établissement des Gaulois Boïens dans le païs, qui prit le nom de Boïohémum, est un fait attesté par toute l'Antiquité. Strabon assure, sur le témoignage de Posidonius, que c'étoient des Celtes, sortis de la Gaule, & Tacite les nomme *Gallica gens*. César, qui les appelle *Volcæ Tectosages*, dit que c'est une ancienne colonie Gauloise, qui a joint, à la bravoure & à la bonne conduite, la simplicité & la sévérité des mœurs Germaniques, & qui se tient constamment renfermée dans ses anciennes limites.

Quelques Critiques Allemands ont cherché à donner une origine Germanique à ces Boïens; & à voir la chaleur avec laquelle ils traitent cette question, il semble qu'ils aient craint que l'origine Gauloise des Boïens ne donnât aux François quelques droits sur la Bohéme. Il est inutile de s'arrêter à examiner, pourquoi César les nomme Tectosages & non Boïens, quoique ce dernier nom soit celui, qu'ils ont donné au païs, qu'ils occupérent. Les témoignages des Anciens sont formels pour l'établissement d'une colonie Gauloise dans ce canton; & les difficultés, dont ces Critiques cherchent à embarrasser la question, seroient faciles à résoudre. Le tems du passage de cette colonie est un point plus important.

On le fixe environ 600 ans avant Jesus-Christ. Pendant que Tarquin l'ancien regnoit à Rome, Ambigat, roi des Bituriges & d'une grande partie des Gaules, avancé en âge, & voyant ses États surchargés d'une jeunesse nombreuse, d'autant plus à craindre pour lui, qu'il avoit deux neveux pleins d'ambition & de courage, nommés Bellovèse & Sigovèse, permit à ces deux Princes d'enrôler tous ceux, qui voudroient les suivre, & d'aller chercher fortune dans les païs, que le ciel leur assigneroit. On consulta le sort. L'Italie échut à Bellovèse, & la forêt Hercynienne à Sigovèse son frere. Il sortit de plusieurs cantons de la Gaule, des troupes d'aventuriers, qui se donnérent à l'un ou à l'autre des deux Chefs, & dont chacune conserva le nom de sa cité. Nous connoissons moins distinctement les ban-

(*a*) Strab. p. 293. Cæs. de Bell. Gall. L. VI. pag. 243. Tacit. de Morib. Germ. c. 28. Tit. Liv. L. V. c. 34, 35. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVIII. pag. 241. Tom. XIX. pag. 579, 616. *& suiv.* Tom. 20. pag. 56, 78.

des, qui ſuivirent Sigovèſe au de-là du Rhin, que celles qui paſſérent les Alpes avec Bellovèſe, ou quelque tems après lui. Aucun Ancien n'a nommé en détail les peuples, qui accompagnérent Sigovèſe en Germanie. Céſar leur donne le nom de Volces Tectoſages, ainſi qu'on l'a déjà obſervé, mais, il paroît, comme l'aſſure Tacite, qu'ils portoient celui de Boïens. Ce pouvoit n'être qu'un nom de ligue ou de milice, adopté par les peuples particuliers, pour éviter toute préférence, & tout ſujet de jalouſie entre des cités égales.

On ne conçoit pas ce qui put engager ces peuples dans une entrepriſe auſſi difficile, que celle d'aller chercher un établiſſement au delà du Rhin & du Danube, à l'extrêmité de la Germanie, & au centre de la forêt Hercynienne, regardée encore long-tems après comme impénétrable. Comment avoient-ils appris qu'ils y trouveroient un païs fertile & étendu, entouré de tous côtés de montagnes eſcarpées, & qui n'étoit acceſſible que par un petit nombre de défilés, faciles à défendre? Par où étoient-ils inſtruits que ce païs n'avoit point aſſez d'habitans, pour ne pas eſpérer d'en faire aiſément la conquête? Et, dans ce cas même, comment pouvoient-ils s'aſſurer de trouver de quoi vivre pendant les premières années dans un païs où il étoit ſûr qu'ils ne trouveroient aucunes proviſions, ni aucun ſecours, parce qu'ils devoient préſumer qu'au bruit de leur approche, les naturels ſe ſeroient retirés avec leurs effets & avec leurs troupeaux dans les endroits les moins acceſſibles des montagnes? Enfin, qui pouvoit avoir inſtruit ces Gaulois de Sigovèſe du chemin, qu'ils devoient tenir pour ſe rendre du centre de la Celtique dans la forêt Hercynienne, marchant en corps de nation, avec leurs familles, & les proviſions dont ils avoient beſoin ſur la route.

Toutes ces difficultés, qui ſe rencontrent dans l'opinion commune, diſparoîtront, dit M. Fréret, ſi on ſuppoſe que Sigovèſe avoit diſpoſé le plan de ſon projet de conquête, & celui de ſa marche ſur les inſtructions des Cimmériens, qui, ayant envoyé inviter les peuples de la Germanie de venir ſe joindre à eux, avoient été informés par les Gaulois Helvétiens, maîtres des deux bords du Rhin, de ce qui ſe paſſoit alors dans les Gaules, & du deſſein où étoient les Celtes de délivrer le païs du trop grand nombre d'habitans, dont il étoit ſurchargé. En ſuppoſant que ces députés des Cimmériens ſervoient de guides à Sigovèſe, on conçoit qu'ils l'inſtruiſoient de la route, que devoit tenir ſa colonie, ainſi que des endroits où elle pouvoit paſſer les rivières, & traverſer les montagnes avec moins de peine. Alors, les Boïens, ou Tectoſages, n'arriveront plus dans un païs déſert ou ennemi. Ils y trouveront leurs alliés, qui auront préparé ce qui étoit néceſſaire pour les faire ſubſiſter à leur arrivée, & pour faciliter leur établiſſement.

Ce n'eſt-là, je l'avoue, continue M. Fréret, qu'une pure con-

jecture ; mais, le fait du passage & de l'établissement d'une colonie sortie du cœur de la Gaule dans l'extrêmité orientale de la Germanie, étant reçu de toute l'Antiquité, & prouvé par les témoignages formels de Posidonius, de César, de Strabon, de Tacite, de Plutarque & autres ; quoique nous en ignorions le détail, il est permis à un Critique de proposer des conjectures sur les moyens, qui ont pu rendre ce fait probable. L'objet de ses recherches ne doit pas se borner à rassembler & à copier des passages ; il doit se proposer encore de les lier ensemble & d'en former un corps, dont les différentes parties conviennent entr'elles ; & il est rare qu'il puisse le faire, lorsqu'il s'agit des événemens de l'Histoire Ancienne, sans être obligé de suppléer, par des conjectures, aux détails, dont les Anciens ne parlent pas. Ce qu'on est alors en droit d'exiger de ce Critique, c'est que ses conjectures soient probables ; qu'il les donne seulement pour ce qu'elles sont ; & qu'il ait même soin d'en avertir son Lecteur, en les distinguant toujours des faits certains & prouvés.

La colonie de Sigovèse étant une fois établie dans le Boïohémum, de nouveaux essains de Celtes, attirés par la fertilité du païs, vinrent la joindre & augmenter sa puissance. Il est certain que la plus grande partie des païs, qui séparoient les Celtes du Boïohémum d'avec les Helvétiens, se remplirent successivement de colonies Gauloises, qui s'avancérent même assez loin dans l'Illyrie du côté de l'Orient.

Sous le regne d'Auguste, Maroboduus, chef des Marcomans, fit la guerre aux Boïens, les défit en plusieurs occasions, les chassa enfin du païs, & s'y établit. On ignore ce que devinrent alors les Boïens. On conjecture cependant qu'une bonne partie put demeurer dans le païs, & qu'ils ne perdirent pas tant le lieu de leur demeure, que le pouvoir absolu, qui passa aux Marcomans, leurs vainqueurs, qui le conservérent avec gloire pendant long-tems sous le nom de *Boëmi* ou *Boïohemi*. Tibère les attaqua sans succès ; & dans les diverses guerres, qu'ils eurent dans la suite avec les Romains, ils en sortirent quelquefois vainqueurs, quelquefois à perte égale, mais jamais vaincus. Quelques Historiens, cependant, ne pouvant concevoir que la Boheme fût assez grande pour contenir en même tems les Boïens & les Marcomans, qui avoient avec eux les Sédusiens & les Harudes, s'en sont tenus au sentiment de ceux, qui veulent que les Boïens aient été chassés de leur païs ; & les uns les ont placés dans la Bavière ; d'autres, dans la Vindélicie ; & enfin d'autres ont soûtenu qu'ils s'étoient soumis aux Romains, qui leur donnérent de nouvelles terres à habiter ; mais, ils n'ont pu désigner en quel lieu. Quoiqu'il en soit, après leur défaite, ils perdirent la gloire dans laquelle ils s'étoient maintenus pendant long-tems, & c'est depuis cette époque que les anciens Historiens

ont cessé de faire mention des Boïens. Car, quoique la Boheme ait toujours conservé son ancien nom, après que les Marcomans s'en furent emparés, & que ces peuples aient été appellés Boémiens ou Boïohémiens, il est constant que c'étoit une nation différente, & que les Boïens cessérent d'être regardés comme un peuple particulier.

Le mot Germanique *heim*, ou *haim*, signifie demeure, habitation ; & c'est de-là que vient notre mot François, *hameau*.

I I.

Des Boïens établis dans la Gaule Cisalpine, qui étoit une partie de l'Italie.

(*a*) On comprend facilement comment les Gaulois avoient pu former le projet d'envoyer une colonie en Italie. Ils avoient eu autrefois des établissemens dans ce païs, où, sous le nom d'Ambres & d'Ambrons, ils avoient occupé les cantons situés au nord & au midi du Pô. Quoiqu'ils eussent été chassés de ceux, qui sont au nord du fleuve, ils étoient restés les maîtres d'un assez grand païs sous le nom de Liguriens. Ceux-ci, par le païs desquels Bellovèse entra dans l'Italie, pouvoient les avoir appellés, & leur avoir facilité le passage. La colonie de Bellovèse fut bien-tôt suivie de quelques autres, qui sortirent également de la Celtique. Les Boïens, entre autres, accoururent. Nous apprenons de Tite-Live, qu'ils arrivérent en Italie par les Alpes Pennines, & qu'ayant trouvé tout le païs, situé entre ces montagnes & le Pô, occupé, ils passérent ce fleuve, & chassérent de leur patrie, non seulement les Étrusques, mais encore les Ambres, & n'allérent pas cependant plus loin que le mont Apennin.

Telle fut donc l'étendue du païs, que possédérent les Boïens en Italie, & que Pline met dans la huitième région de cette contrée. La ville de Felsine, qui, jusqu'à leur arrivée, n'avoit cessé de porter ce nom-là, prit depuis celui de Bononie ; d'où s'est formé Bologne, dénomination qu'elle conserve aujourd'hui.

Les Boïens, ainsi établis dans cette partie de l'Italie, y eurent souvent des démêlés avec les Romains. Durant la seconde guerre Punique, ils se détachérent de leur parti, sans se mettre en peine des ôtages, qu'ils leur avoient donnés précédemment. Ils entraînérent dans leur révolte les Insubriens, qu'un ancien ressentiment contre les Romains disposoit déjà à se soulever ; & tous ensemble, ils ravagérent le païs, que les Romains avoient partagé aux habitans de deux colonies, qu'ils venoient d'établir sur les bords du Pô. Les fuyards furent poursui-

(*a*) Tit. Liv. L. V. c. 35. L. XXI. c. 25. L. XXXI. c. 2, 10. L. XXXII. c. 29. *&* *seq.* L. XXXIII. c. 36, 37. L. XXXVI. c. 37. *&* *seq.* Strab. pag. 212, 213. Plin. Tom. I. pag. 172, 173. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Rol. Hist. Rom. Tom. III. pag. 99. *&* *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 99, 101, 241. Tom. XIX. pag. 617. *&* *suiv.*

vis jusqu'à Mutine, autre colonie des Romains. Mutine elle-même fut assiégée. Ils y investirent trois Romains distingués, qui y avoient été envoyés pour faire le partage des terres ; sçavoir, C. Lutatius personnage Consulaire, & deux anciens Préteurs. Ceux-ci demandérent une entrevue. Les Boïens la leur accordérent ; mais, contre la foi donnée, ils se saisirent de leurs personnes, dans la pensée que par leur moyen, ils pourroient recouvrer leurs ôtages. Sur cette nouvelle, L. Manlius préteur, qui commandoit une armée dans le païs, fit marcher ses troupes vers Mutine, sans avoir pris aucune précaution, ni fait reconnoître les lieux. Les Boïens avoient dressé des embuscades dans une forêt. Dès que les Romains y furent entrés, ils se virent investis & attaqués de toutes parts. Manlius perdit une grande partie de son armée ; & il eut bien de la peine à se sauver lui-même avec le reste, qu'il retira enfin, non sans peine & sans danger, dans Tanete, bourgade située sur les bords du Pô, où ils se retranchérent, & où ils furent bientôt après assiégés par les ennemis.

L'an de Rome 555, les Boïens ayant passé le Pô, s'étoient joints aux Cénomanes & aux Insubriens, pour opposer toutes leurs forces réunies aux ennemis, croyant, comme on le leur avoit fait entendre, que les consuls Romains feroient aussi la guerre sans se séparer. Mais, quand ils apprirent que l'un des deux ravageoit les terres des Boïens, la discorde se mit aussi-tôt parmi eux ; car, les Boïens vouloient qu'ils courussent tous ensemble au secours de leur païs, & les Insubriens protestoient qu'ils ne s'éloigneroient point du leur. Ainsi, s'étant séparés, les Boïens partirent pour aller défendre leurs campagnes. Cependant, Q. Minucius, qui avoit déjà commencé à mettre tout à feu & à sang dans leur païs, voyant qu'ils avoient abandonné les Insubriens, pour venir défendre leurs terres, se tint renfermé dans son camp, ne doutant pas qu'il ne lui fallût combattre les ennemis. Les Boïens auroient infailliblement pris le parti de lui donner bataille, s'ils n'avoient été effrayés de la défaite des Insubriens, dont ils apprirent la nouvelle. C'est pourquoi, abandonnant leur camp & leur chef, & se dispersant dans les différens bourgs, pour aller défendre leurs biens particuliers, ils obligérent le général Romain de changer la méthode, avec laquelle il avoit résolu de faire la guerre. Car, ne comptant plus la terminer par une seule action, il se remit à ravager les campagnes, à brûler les maisons, & à forcer les bourgs & les châteaux. Ce fut en ce tems-là qu'il brûla Clastidie ; après quoi, il mena ses légions contre les Ilvates, peuple Ligurien, le seul qui ne se fût pas soumis, mais qui, apprenant la réduction des Insubriens, & la consternation qui empêchoit les Boïens de tenter le sort d'un combat, se rendit à la fin comme les autres.

Les deux Consuls de l'année suivante, L. Furius Purpureo &

M. Claudius Marcellus, ayant joint leurs armées, désolérent de nouveau tout le territoire des Boïens, jusqu'à Bononie; & incontinent après, cette ville & tous les autres forts, avec les habitans du païs, se rendirent, à l'exception d'une troupe de jeunes gens, qui avoient pris les armes pour piller, & qui s'étoient alors dispersés dans des forêts inaccessibles. De-là les deux Consuls passérent avec leurs troupes dans le païs des Liguriens. Les Boïens, dans l'espérance d'attaquer, à leur avantage, l'arrière-garde des Romains, qu'ils comptoient devoir marcher avec négligence comme des gens, qui croyent l'ennemi loin d'eux, les suivirent par des défilés inconnus. Mais, n'ayant pu les atteindre, ils passérent promptement le Pô avec leurs vaisseaux; & après avoir ravagé le païs des Léves & des Libuens, comme ils s'en retournoient par les extrêmités de la Ligurie, avec le butin qu'ils avoient fait dans la campagne, ils furent rencontrés par l'armée Romaine. Le combat se livra entr'eux plus promptement, & fut soûtenu de part & d'autre avec plus de chaleur que s'ils y eussent préparé leurs courages, & que les deux partis eussent choisi le tems & le lieu les plus convenables. En cette occasion, on remarqua sensiblement que dans la guerre, la colère fait la plus grande partie de la valeur. Car, les Romains, songeant beaucoup moins à vaincre qu'à se venger, s'abandonnérent tellement à leur ressentiment, qu'à peine laissérent-ils échapper un ennemi qui pût annoncer la défaite de ses camarades.

Cinq ans après, le consul P. Cornélius Scipion gagna une grande bataille contre l'armée des Boïens. Valérius Antias dit qu'ils laissérent vingt-huit mille hommes sur la place; qu'on en prit trois mille quatre cens, cent vingt étendards, douze cens trente chevaux, & deux cens quarante-sept chariots; & que les vainqueurs ne perdirent que quatorze cens quatre-vingt-quatre hommes. Quoiqu'il se puisse faire que cet Historien ait exagéré la perte des ennemis, car il avoit ce défaut plus qu'aucun autre Écrivain; ce qui prouve au moins que la victoire du Consul fut très-considérable, c'est qu'il se rendit maître du camp des vaincus; que les Boïens se rendirent sur le champ; que le Sénat ordonna qu'on fît des priéres publiques, & qu'on immolât aux dieux de grandes victimes. La moitié des terres fut alors ôtée aux Boïens; ce qui affoiblit tellement leur puissance, que depuis ils furent constamment soumis aux Romains, ou plutôt, selon Strabon, les Boïens furent chassés de leur païs par les vainqueurs, & se retirérent vers le Danube. C'est pourquoi, du tems de Pline, il n'en restoit plus aucune trace. *In hoc tractu interierunt Boii, quorum tribus CXII fuisse auctor est Cato.*

Le païs qu'occupérent les Boïens en Italie, répond à peu près aujourd'hui au Bolonois, qui conserve le nom de cette nation.

III.

Des Boïens établis dans la Vindélicie & dans le Norique.

(a) On ne peut révoquer en doute qu'il n'y ait eu dans ces deux contrées, situées entre le Boïohémum & les Helvétiens, des colonies de Gaulois Boïens. Le nom de *Bajoaria*, qu'elles prirent dans la suite, en fait foi; & ce nom ne put leur venir que des Boïens, qui s'y étoient établis. On connoît d'ailleurs l'inquiétude naturelle des nations Celtiques; & l'exemple de ce qui s'est passé depuis, du tems des Croisades, montre ce qui a pu arriver dans un siécle, où ces migrations étoient beaucoup moins difficiles. Les Gaulois n'avoient point encore de villes. Ils habitoient dans des hameaux & sous des huttes de gazons & de clayonnages, éparses & séparées les unes des autres. Ils ignoroient presque tous les arts; & menant une vie toujours agissante, occupés de la chasse, de la nourriture de leurs troupeaux & des soins de l'agricultute, ils n'étoient guere attachés au sol, qu'ils occupoient. Comme ils ne connoissoient d'autre patrie que la petite société où ils avoient été élevés; dès que cette société toute entière, soit dans l'espérance d'être mieux, soit même par simple inquiétude, se déterminoit à passer d'un païs dans un autre, les particuliers ne laissoient rien, dont ils pussent regretter la perte, & ne redoutoient guere des fatigues, auxquelles ils étoient accoûtumés. C'est-là ce qui a rendu les migrations des peuples de la Germanie & de la Gaule si fréquentes dans certains siécles, & ce qui les rendroit impossibles dans celui où nous vivons.

Nous ne sçavons pas précisément dans quel tems se fit l'établissement des Boïens dans la Vindélicie & dans le Norique. On pourroit peut-être le rapporter à l'époque des transmigrations, dont il a été parlé dans les articles précédens. Mais, bien des Auteurs le reculent de plusieurs siécles. M. Fréret dit qu'on ne commença à parler des Bojoariens, que dans le siécle d'Attila, lorsque la puissance de ce Prince ayant été détruite par la guerre civile, excitée entre ses fils, les divers peuples Germaniques secouérent le joug, & formérent de nouvelles ligues. Des nations venues des bords de la mer Baltique, se mirent à la tête de ces ligues, & leur donnérent les noms de Gépides, de Rugiens, d'Hérules & de Lombards.

Il y a beaucoup d'apparence, poursuit M. Fréret, que le nouveau nom de Bojoariens désignoit aussi une nouvelle ligue, à la tête de laquelle étoient des peuples, sortis du Boïohémum ou de la demeure des Boïens. Ce n'est pas qu'ils eussent continué de faire un corps de nation distinct & séparé, ou du moins un corps un peu considérable; mais, c'est que ces Bo-

(a) Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 620, 621. Tom. XX. pag. 86.

joariens, étant composés des débris de divers peuples de la ligue des Suéves, ils avoient pris un nom nouveau, qui désignoit seulement le païs d'où la plûpart étoient sortis.

Nous trouvons chez les Bojoariens la ville de Boïodurum, qu'on croit être à présent celle d'Iunstad. Ces peuples ont été connus sous différens noms, Bajoariens, Baïobariens, Bajuvariens.

Le païs, qu'ils occupoient, représente non seulement la Bavière d'aujourd'hui, qui en conserve le nom, mais encore une partie du Cercle d'Autriche.

I V.

Des Boïens établis dans l'Illyrie.

(*a*) Les Boïens, qui allérent chercher des habitations dans l'Illyrie, étoient des colonies de ceux du Boïohémum. Ces nouvelles colonies rendirent le nom des Celtes célebre parmi les Grecs. Comme elles en faisoient partie originairement, les Grecs donnérent le nom de Celtes à tous les peuples, situés au nord-ouest de la Gréce; & sçachant par la colonie de Marseille, que la même nation occupoit aussi les bords de la Méditerranée, ils se persuadérent qu'ils étoient les peuples les plus occidentaux de l'Europe, & qu'ils habitoient auprès de l'Océan, voisin de Tartesse; erreur Géographique, qui a cependant servi de fondement aux systêmes de quelques Modernes.

Ces nouvelles colonies de Boïens portent ordinairement, dans les Anciens, les noms de Taurisques, de Scordisques, &c. Mais, ces noms étoient plutôt ceux des cantons, qu'elles occupoient, que celui qu'elles se donnoient; car, on voit que plusieurs d'entr'elles avoient conservé les noms, qu'elles avoient eus dans la Gaule; par exemple, celui de Volces-Tectosages & celui de Boïens ou Tolistoboïens, qu'elles portérent dans l'Asie mineure.

Les Romains & les Grecs ayant été très-long-tems sans prendre part à ce qui se passoit hors de leur païs, ne nous ont rien appris au sujet des Boïens d'Illyrie jusqu'au siécle d'Alexandre. C'est alors que les Grecs commencent à faire quelque mention d'eux. Du tems de l'expédition d'Alexandre contre les Gétes du Danube; c'est-à-dire, vers l'an 340 avant Jesus-Christ, & environ 250 ans après le premier établissement des Boïens dans l'Illyrie, ils envoyérent des ambassadeurs à ce Prince, pour lui proposer un traité d'amitié & d'alliance. Alexandre les reçut bien; & leur ayant donné un festin, il leur demanda, dans la conversation, si leur nation ne redoutoit rien. » Nous ne craignons » autre chose, lui répondirent-» ils, que la chûte du Ciel; » mais cependant, nous faisons » grand cas des hommes coura-» geux. « Alexandre se contenta de dire à ses courtisans, que les

(*a*) Strab. p. 213. Plin. T. I. p. 179. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 620. *& suiv.*

Boïens étoient fiers, & conclut le traité, qu'on lui proposoit.

Environ quarante ans après la mort de ce Prince, ces mêmes Boïens d'Illyrie formérent le projet de conquérir la Macédoine & de s'emparer de toute la Gréce, affoiblie par les factions, qui la déchiroient alors. Il y a beaucoup d'apparence que les Boïens d'Italie avoient quelque part à cette entreprise, & que c'étoit pour cette raison qu'ils conclurent, en 284 avant l'Ére Chrétienne, un traité de paix avec les Romains, qui fut religieusement observé pendant quarante ans; les expéditions des Boïens d'Illyrie du côté de l'orient & du nord, fournissant à la jeunesse inquiéte & avide de combats, une occasion de s'occuper à des guerres étrangères. Si le nombre des troupes & la valeur impétueuse suffisoient pour réussir dans ces sortes d'entreprises, les Boïens auroient eu sans doute un heureux succès. Mais, l'imprudence, le manque d'union & de conduite, & le défaut de discipline, reprochés de tout tems & avec trop de raison, aux nations Celtiques, firent échouer leur entreprise. Il en périt un grand nombre, moins par les armes des Grecs, que par les maladies que leur causoit leur intempérance. Presque tout le reste se retira dans l'Illyrie; & il paroît que ces Boïens, honteux du mauvais succès de leur expédition, & voulant se délivrer des reproches, qu'elle leur attiroit, formérent le projet d'une nouvelle entreprise, & pensérent à se rendre les maîtres des païs, que les Cimmériens avoient autrefois abandonnés aux Scythes, & qui étoient alors occupés par les Gétes, avec qui ils avoient eu diverses guerres.

Les Boïens d'Illyrie sont connus dans plusieurs Auteurs, sous le nom général de Gaulois. Suivant Strabon, c'étoient ces Boïens, qui, chassés d'Italie par les Romains, allérent se mêler avec les Taurisques & les Scordisques. Ils habitérent parmi eux jusqu'à ce qu'étant entrés en guerre avec les Daces, ils succombérent sous les armes de Bœrébistes, roi des Gétes; & l'extinction de leur nation en ce canton-là, laissa un païs vuide d'habitans, que Pline appelle *deserta Boïorum*, les déserts des Boïens.

V.

Des Boïens établis dans l'Asie mineure.

(*a*) Ces Boïens sont désignés dans Tite-Live sous le nom de Tolistoboïens, auxquels il joint les Trocmes & les Tectosages. Ces peuples, dit cet Auteur, sortant en foule de leur païs, ou parce qu'ils s'y trouvoient trop serrés, ou parce qu'ils étoient attirés par l'espérance du butin, persuadés d'ailleurs qu'ils ne trouveroient sur leur route aucune nation, qui leur fût égale en valeur, arrivérent sous la conduite de Brennus

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 16. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 623.

jusque dans le païs des Dardaniens. Alors, il s'éleva une sédition, qui partagea la nation en deux factions. Les uns restérent avec Brennus, leur premier chef; les autres, au nombre de vingt mille, l'abandonnérent. Et ayant choisi Léonorius & Lutarius pour les commander, ils passérent avec eux dans la Thrace. Là en combattant bravement ceux, qui les vouloient arrêter, & mettant à contribution les autres, qui leur demandoient la paix, ils poussérent jusqu'à Byzance, & firent payer tribut, pendant long-tems, à toutes les villes de la Propontide, dont ils s'étoient rendus maîtres. Dans la suite, apprenant de près combien les terres de l'Asie étoient fertiles, ils eurent envie d'y aller; de façon que s'étant emparés par fraude de Lysimachie, & ayant soumis toute la Chersonnèse par la force des armes, ils descendirent jusqu'aux bords de l'Hellespont. De-là appercevant ce riche païs, qui n'étoit séparé d'eux que par un bras de mer fort étroit, ils conçurent un desir encore plus violent d'y passer.

Ils envoyérent donc des ambassadeurs à Antipater, gouverneur de cette côte, pour lui en demander la permission. Mais, comme il les amusoit de promesses sans rien terminer, ils se divisérent une seconde fois. Léonorius, avec une grande partie de l'armée, retourna à Byzance, d'où il étoit venu. Après sa retraite, Lutarius ôta aux Macédoniens deux vaisseaux couverts & trois brigantins, sur lesquels ils étoient venus le trouver comme ambassadeurs en apparence, mais en effet dans le dessein d'épier ses démarches. Avec ces bâtimens, passant jour & nuit ses soldats les uns après les autres, en peu de tems il les eut transportés tous de l'autre côté. Léonorius ne tarda pas à l'aller joindre, étant passé avec le secours de Nicoméde, roi de Bithynie. Les Boïens réunis portérent du secours à ce Prince contre Zybétes, qui lui avoit enlevé une partie de la Bithynie; & ce fut sur tout par leur valeur qu'il vainquit son ennemi, & rentra en possession de tous ses États. Les Boïens, au sortir de la Bithynie s'avancérent dans l'Asie. De vingt mille hommes, qu'ils étoient d'abord, il n'en restoit pas plus de dix mille. Cependant, ils imprimérent tant de terreur à tous les peuples, qui habitoient en deçà du mont Taurus, qu'il n'y en eut aucun, qui ne se soumît à eux, les plus éloignés comme les plus voisins; ceux qui n'avoient point encore éprouvé leur valeur, comme ceux qu'ils avoient vaincus.

Comme ils étoient trois peuples joints en un, ils divisérent aussi l'Asie en trois parties, dont chacune appartiendroit à ceux à qui elle seroit échue. Les Trocmes eurent pour leur part la côte de l'Hellespont. L'Éolide & l'Ionie échurent aux Tolistoboïens, & le milieu du païs aux Tectosages. Ainsi, ils avoient rendu tributaire toute cette portion de l'Asie, qui étoit en de-çà du mont Taurus. Pour eux, ils établirent

leur demeure aux environs du fleuve Halys. Par succession de tems, ils se multipliérent tellement, & se rendirent si redoutables, qu'à la fin les rois mêmes de Syrie ne refusérent pas de leur payer tribut. Attale, pere d'Eumène, fut le premier de ceux, qui habitoient dans l'Asie, qui le leur refusa ; & contre l'opinion de tout le monde, la fortune seconda si bien sa généreuse audace, qu'il leur donna bataille & les vainquit. Mais, l'avantage, qu'il eut sur eux, n'abattit pas tellement leur courage, qu'ils renonçassent à l'Empire du païs. Ils conservérent leur domination jusqu'au tems de la guerre d'Antiochus & des Romains. Après même que ce Prince eut été défait & chassé, ils comptoient que leur grand éloignement de la mer empêcheroit que l'armée Romaine n'entreprît de venir jusqu'à eux.

On place l'époque du passage des Boïens dans l'Asie mineure, vers l'an 278 avant l'Ére Chrétienne.

V I.

Des Boïens de la Gaule Celtique.

(*a*) Nous ne prétendons pas parler ici de la demeure ancienne & primitive des Boïens dans la Gaule Celtique, puisque nous n'aurions que des conjectures à donner là-dessus. Nous nous bornerons à marquer le païs, qu'ils y vinrent occuper du tems de César.

Cet Auteur nous apprend que des Boïens, qui habitoient au delà du Rhin, & qui avoient envahi le Norique, s'étoient joints aux Helvétiens, lorsque ceux-ci quittérent leurs demeures, pour aller en chercher d'autres dans le reste des Gaules. Mais, César les ayant défaits, renvoya les Helvétiens dans leur païs, & retint les Boïens, qu'il plaça vers les confins du païs des Éduens, qui les avoient demandés, à cause du courage, qu'ils avoient remarqué en eux pendant la bataille. Les Boïens habitérent le païs situé entre la Loire & l'Allier, & peut-être encore quelque chose aux environs. Ils demeurérent cependant dans la Gaule comme étrangers ; & quoiqu'ils eussent une cité, ils furent toujours regardés comme un peuple à part dans les assemblées des Gaulois. Cela se reconnoît en ce que Ptolémée, faisant le dénombrement des principaux peuples de la Gaule, ne fait aucune mention des Boïens. Et quand le premier établissement des Diocéses eut lieu, c'est-à-dire, d'un Diocése pour l'ordinaire dans chaque peuple, il ne s'en fit aucun chez les Boïens.

Il paroît certain, d'après le récit de César, que ces Boïens, dont on vient de parler, sortoient de ces anciennes colonies de Boïens, qui s'étoient établies dans la partie de la Germanie, située entre les Helvétiens & le Boïohémum.

(*a*) Tacit. Hist. L. II. c. 61. Cæs. de Bell. Gall. L. I. pag. 8. *& seq.* Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

VII.

Des Boïens de l'Aquitaine.

(*a*) Cette partie des Gaules fournissoit aussi un canton, qu'occupa une colonie de Boïens. On en trouve la position marquée dans l'Itinéraire d'Antonin, sur la route d'Aqs à Bourdeaux. Ces Boïens sont les Buïes du païs de Buch. Saint Paulin, écrivant à Ausone, fait mention de ces Boïens, & les appelle *Piceos*, parce que le païs, qu'ils habitoient dans les Landes de Gascogne, produit de la résine.

C'est une question de sçavoir si *Civitas Boatium*, dont il est parlé dans la Notice des provinces de la Gaule, & qui y est rangée dans la Novempopulanie, représente les Boïens. Joseph Scaliger & M. de Valois veulent que la ville des Boates soit Lapurdum, se fondant sur un rapport de dénomination entre Boates & Bayonne, mais qui ne peut avoir lieu; car, la signification, qui est propre au nom de Bayonne, qui désigne un port, & que l'on ne connoît que depuis le douzième siécle, ne souffre point l'interpolation de ce nom en celui de *Boa*, dont ces Sçavans étayent leur opinion.

On peut remarquer plus d'analogie entre le nom de Boïens & celui de Boates; d'ailleurs, dans une Notice de la Gaule, que Duchesne a tirée de la bibliothéque de Thou, on lit: *Civitas Boatium, quod est Boïus in Burdegalensi.* Il y a, à la vérité, quelque difficulté à reconnoître les Boïens au rang des cités; cette cité sur tout étant comprise dans la Novempopulanie, & même renfermée dans le district *Burdegalensi*, comme le païs de Buch est en effet du diocése de Bourdeaux. Mais, on n'est point assuré que les Bituriges Vivisces, qui, au rapport de Strabon, formoient un établissement étranger dans l'Aquitaine, aient toujours dominé jusque dans le païs des Boïens.

Quoiqu'il en soit, il faut accuser de faux la Notice alléguée, & ne pas reconnoître une plus grande analogie entre les noms de Boates & de Boïens qu'entre ceux de Boates & de Bayonne, pour transporter les Boates à Lapurdum. Quoique M. l'abbé de Longuerue suive assez communément l'opinion de M. de Valois sur ce qui regarde l'ancienne Géographie, il s'en écarte à l'égard des Boates, & se déclare pour le païs de Buch.

VIII.

Des Boïens unis aux Tribocs.

(*b*) Sur un fragment d'Inscription, qu'on trouve dans Gruter, les Boïens sont unis avec les Tribocs pour la consécration d'un temple, dédié à une divinité Romaine sur les bords du Nekre. Nous connoissons les établissemens des Boïens dans la Boheme, dans le Norique, dans la Vindélicie,

(*a*) Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 240, 241.

dans

dans l'Illyrie, sans parler de celui qu'ils avoient eu dans l'Italie, & de ceux qu'ils firent, d'un côté dans l'Asie mineure, & de l'autre dans le cœur de la Gaule; mais, on ignoroit qu'ils en eussent un dans cette partie de la Germanie, où les place l'Inscription de Gruter. Il falloit que l'ancienne peuplade, qui sortit des Gaules, sous le nom de Boïens, fût extrêmement nombreuse, pour avoir pu fournir, sans s'épuiser, à tant de colonies.

BOJOARIENS, *Bojoarii*, peuples ainsi nommés des Boïens. *Voyez* Boïens.

BOJOCALUS, *Bojocalus*, chef des Ansibariens. *Voyez* Ansibariens.

BOIODURUM, *Boïodurum*, Βοιόδουρον, (a) ville de la Vindélicie, au rapport de Ptolémée. Ce Géographe la met près du Danube. M. Fréret appelle Boïodurum le passage des Boïens. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'elle prit le nom de ces peuples. On croit que c'est aujourd'hui Passau.

BOIOHÉMUM. *Voyez* Boïémum.

BOIORIX, *Boïorix*, (b) Βοιῶριξ, prince, qui regnoit sur les Boïens de la Gaule Cisalpine, l'an de Rome 558, & 194 avant Jesus-Christ. Ce Prince avoit deux freres; & avec leur secours, ayant fait soulever toute la nation contre les Romains, il alla se camper dans un lieu découvert & de facile accès, pour montrer aux ennemis, qu'il étoit disposé à les combattre, s'ils entroient dans le païs.

Le consul T. Sempronius, ayant reconnu le nombre & l'audace des Boïens, envoya avertir son Collégue de le venir joindre au plus vîte; qu'il tireroit les choses en longueur jusqu'à son arrivée. La raison, qui portoit le Consul à demeurer en attendant sur la défensive, fut précisément celle, qui porta le chef des Boïens à l'attaquer, outre que la retenue des Romains augmentoit encore sa confiance. Car, le premier ne vouloit point combattre en l'absence de son Collégue; & l'autre se hâtoit de prévenir son arrivée. Cependant, les Boïens se contentérent, pendant deux jours, de se présenter, déterminés à combattre les Romains, s'ils sortoient de leur camp. Mais, le troisième jour, ils s'approchérent de leurs retranchemens, & les attaquérent par plusieurs endroits en même tems. Le Consul ordonna aussi-tôt à ses soldats de prendre leurs armes; mais, il leur défendit d'avancer qu'il ne leur donnât le signal, pour augmenter la sotte arrogance des ennemis, & avoir le tems de disposer ses troupes à fondre sur les Boïens par toutes les portes, dans le même moment. Deux légions eurent ordre de sortir, enseignes déployées, par les deux portes principales. Mais, les Boïens se présentérent à elles si serrés, qu'ils leur en fermerent

(a) Ptolem. L. II. c. 13. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 579.

(b) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 46, 47.

l'issue. Les uns & les autres combattirent long-tems dans ces passages étroits, faisant effort, autant de leurs boucliers & de leurs corps, que de leurs épées & de leurs bras; les Romains pour se jetter hors de leur camp, & les Boïens pour y pénétrer, ou au moins empêcher les ennemis d'en sortir. Et les deux armées ne purent jamais s'ébranler l'une l'autre, jusqu'à ce qu'enfin Q. Victorius, premier Centurion de la seconde légion & C. Atinius, tribun militaire de la première, firent une action hardie, mais qu'on avoit souvent tentée avec succès dans les occasions périlleuses. Ils arrachérent aux porte-enseignes leurs drapeaux, & les jettérent au milieu des ennemis. Alors, les soldats de la seconde légion, courant avec impétuosité après leur enseigne, s'élancérent les premiers hors des portes.

Ils combattoient déjà hors du rempart, tandis que la quatrième légion étoit encore arrêtée à la porte, lorsqu'il s'éleva un autre tumulte dans la partie postérieure du camp. Les Boïens avoient fait irruption par la porte Décumane, & tué le questeur L. Postumius, surnommé Tympanus, M. Atinius & Pub. Sempronius, préfets des alliés, & environ deux cens soldats, qui s'étoient mis en devoir de les repousser, & avoient combattu contre eux avec beaucoup de courage. Le camp eût été pris de ce côté-là sans une cohorte extraordinaire, qui, envoyée par le Consul, pour garder la porte Décumane, tua ou chassa hors du camp ceux des ennemis, qui y étoient déjà entrés, & repoussa ceux qui se disposoient à les suivre. Dans le même tems, la quatrième légion, avec deux cohortes extraordinaires, sortit des portes par la partie antérieure; de manière qu'il se livroit en même tems trois combats au tour du camp, en trois endroits différens; & que l'attention des soldats étoit partagée entre la nécessité de se défendre contre ceux, qu'ils avoient en face, & l'inquiétude que leur causoient les cris de leurs compagnons, qu'ils entendoient sans sçavoir quel étoit leur sort. Les deux partis combattirent jusqu'à midi avec des forces égales, sans que la victoire penchât d'aucun côté. Mais, à la fin, les Boïens ne pouvant plus long-tems soûtenir le travail, la chaleur & la soif, abandonnérent le champ de bataille, à l'exception d'un petit nombre, que les Romains mirent bientôt en déroute; & ils se réfugiérent tous dans leur camp. Le Consul, de son côté, ayant aussi fait sonner la retraite, la plûpart des soldats obéïrent.

Mais, les autres, emportés par l'ardeur de combattre, & par l'espérance de s'emparer du camp des ennemis, les poursuivirent jusqu'à leurs palissades. Les Boïens les voyant venir en si petit nombre, fondirent sur eux avec mépris; & les Romains, fuyant à leur tour, furent entraînés par la crainte dans leur camp, où ils n'avoient pas voulu rentrer par l'ordre du Consul. Ainsi, la fuite & la victoire passérent alternativement d'un

parti à l'autre. Cependant, les Boïens perdirent environ onze mille hommes; au lieu qu'il n'y en eut que cinq mille de tués de la part des Romains. Les premiers se retirérent au fond de leur païs; & le Consul ramena ses légions à Plaisance. D'autres écrivent que Scipion ayant joint son armée à celle de son Collégue, ils poussérent les ravages dans les terres des Boïens, aussi loin que les bois & les marais leur permirent d'avancer. D'autres assurent qu'ils s'en retournérent à Rome pour y tenir les assemblées, sans avoir rien fait qui mérite d'être rapporté.

BOIORIX, *Boiorix*, Βοιώριξ, (*a*) autre Prince, qui vivoit environ cent ans après le précédent. C'étoit un des rois de la nation des Cimbres. Ce Prince, jeune & emporté, ne pouvant souffrir la liberté avec laquelle parloit Aurélius Scaurus, qu'on avoit fait prisonnier, le perça de son épée. Il y a apparence que c'est le même Prince qui suit.

BOIORIX, *Boiorix*, Βοιώριξ, (*b*) roi des Cimbres, du tems de Caius Marius; c'est-à-dire, vers l'an 101 avant J. C. Comme les Cimbres étoient à la veille d'en venir aux mains cette année-là avec les Romains, que commandoit alors C. Marius, Boïorix, à la tête d'une petite troupe de cavalerie, s'approcha du camp de ce général; & l'appellant à haute voix, il le défioit à prendre le jour & le lieu pour descendre en bataille, & décider qui demeureroit maître du païs. C. Marius lui répondit que jamais les Romains ne prenoient conseil de leurs ennemis sur le combat; mais que cependant il vouloit bien faire ce plaisir-là aux Cimbres. Ils convinrent donc que ce seroit le troisième jour après celui-là & dans la plaine de Verceil, qui paroissoit commode aux Romains pour y déployer leur cavalerie, & aux Barbares pour y étendre leurs nombreux bataillons. On trouvera le détail de cette action à l'article des Cimbres. *Voyez* Cimbres.

BOIRE, *Bibere*. (*c*) Isaïe invite tous ceux qui ont soif, à venir Boire du vin & du lait, sans argent & sans aucun échange. Le Prophéte parle du tems du Messie & de ces fontaines, dont il dit ailleurs : » Vous puiserez avec » joie des eaux des fontaines du » Sauveur. « Jesus-Christ luimême promet à la Samaritaine une eau vive capable d'étancher pour toujours la soif de ceux, qui en boiront.

Job dit que le méchant boit l'iniquité comme l'eau. Éliu reproche à ce saint Homme de Boire les blasphêmes comme l'eau.

(*a*) Crév. Hist. Rom. T. V. p. 404.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 419. Crév. Hist. Rom. T. V. pag. 421, 422.
(*c*) Reg. L. II. c. 23. v. 16, 17. L. III. c. 20. v. 12. L. IV. c. 18. v. 27. c. 19. v. 24. Job. c. 1. v. 13, 18. c. 15. v. 16. c. 34. v. 7. Psalm. 68. v. 13. Prov. c. 5. v. 15. Ecclef. c. 5. v. 17. Isaï. c. 12. v. 3. c. 22. v. 13. c. 37. v. 25. c. 55. v. 1. Jerem. c. 2. v. 18. Lament. c. 5. v. 4. Ezech. c. 4. v. 11. c. 39. v. 17. & seq. Matth. c. 11. v. 18. Luc. c. 17. v. 26. & seq. Joan. c. 4. v. 10.

Rabſacès dit aux envoyés du roi Ézéchias : » Eſt-ce pour parler à » votre maître & à vous, que » mon Seigneur m'a envoyé ici ? » N'eſt-ce pas plutôt pour parler » à ces hommes, qui ſont ſous la » muraille, qui ſeront réduits à » manger leurs excrémens avec » vous & à Boire leur urine ? « Cela veut dire qu'ils ſeront expoſés aux dernières extrêmités d'un ſiége.

Le Sage exhorte ſon diſciple à Boire de ſa citerne ; c'eſt-à-dire, à ſe contenter des plaiſirs permis du mariage, ſans rien faire de ce qui eſt défendu par la Loi. *Manger* & *Boire*, dans l'Eccléſiaſte, ſont pris pour ſe réjouir, ſe donner du bon tems. Mais, ces deux expreſſions, dans l'Évangile, ſont employées pour dire, vivre d'une manière commune & ordinaire. » Jean eſt venu, remarque le » Sauveur, ne mangeant ni ne » buvant ; & ils diſent : il eſt poſſédé du démon. Le fils de » l'homme eſt venu mangeant & » buvant ; & ils diſent : voilà un » homme de bonne-chere, & qui » aime le vin. «

Du tems de Noë, lorſque Dieu envoya le Déluge, & du tems de Loth, lorſqu'il extermina Sodome, les hommes buvoient & mangeoient à leur ordinaire, ſans ſe défier de rien. On lit, dans les Actes des Apôtres, qu'ils ont mangé & bu avec Jeſus-Chriſt, depuis ſa réſurrection d'entre les morts ; qu'ils ont converſé & vécu avec lui.

Boire ſe met auſſi ſimplement, pour faire bonne chere & ſe divertir à table. C'eſt en ce ſens qu'il faut prendre ce qui eſt dit, au troiſième livre des Rois, au ſujet de Bénadad, roi de Syrie ; que ce Prince buvoit dans ſa tente, avec les autres Rois. Et le Pſalmiſte reproche aux buveurs, de l'avoir pris pour le ſujet de leurs chanſons.

Boire & manger, devant le Seigneur, ſignifie faire des feſtins de religion dans le Temple.

Boire du vin veut dire ſouvent faire un feſtin. Ainſi, on trouve dans Job : » Lorſque vos fils & » vos filles mangeoient & Bu» voient du vin dans la maiſon de » leur frere aîné. « C'eſt que, dans les repas ordinaires, on ne ſe ſervoit point de vin.

Le prophéte Jérémie reproche aux Juifs d'avoir eu recours à l'Égypte pour Boire de l'eau bourbeuſe, & de s'être adreſſés aux Aſſyriens, pour Boire de l'eau de leur fleuve ; c'eſt-à-dire, d'avoir cherché de l'eau du Nil en Égypte, & de l'eau de l'Euphrate en Aſſyrie ; ce qui ſignifie le ſecours des deux nations.

Sennachérib, roi des Aſſyriens, au quatrième livre des Rois, ſe vante d'avoir bu les eaux étrangères & d'avoir ſéché toutes celles, qui entouroient les villes, en y faiſant marcher ſes gens ; & dans Iſaïe, il dit qu'il a creuſé des ſources, qu'il en a puiſé les eaux ; & qu'il a ſéché par la multitude de ſes gens de pied, toutes les rivières qui entouroient les villes. C'eſt une exagération pour donner une haute idée de ſa puiſſance.

Boire le ſang marque ſe raſſa-

fier de carnage. On lit dans Ézéchiel : » Voici, ô fils de l'homme, » ce que dit le Seigneur notre » Dieu : Dites à tous les oiseaux, » à tout ce qui vole dans l'air, » & à toutes les bêtes de la terre, » venez toutes ensemble ; hâtez-» vous, accourez toutes de tou-» tes parts à la victime, que j'im-» mole pour vous nourrir ; à cette » grande victime qui sera égor-» gée sur les montagnes d'Israël, » afin que vous en mangiez la » chair, & que vous en buviez le » sang. Vous mangerez la chair » des forts, & vous Boirez le » sang des Princes de la Terre, » des beliers, des agneaux, des » boucs, des taureaux, qui ont » tous été engraissés dans Basan. » Vous mangerez de la chair » grasse jusqu'à vous en souler, » & vous Boirez le sang de la » victime, que je vais immoler » pour vous, jusqu'à vous eni-» vrer. » David refusa de Boire l'eau, que trois vaillans hommes de son armée étoient allés chercher au péril de leur vie, en disant : » Dieu me garde de faire » cette faute ; boirois-je le sang » de ces hommes ? «

Jesus-Christ, cependant, nous ordonne de Boire son sang & de manger sa chair. Nous mangeons l'un, & nous buvons l'autre réellement dans l'Eucharistie ; mais, c'est d'une manière mystique.

Boire l'eau par mesure, & acheter à prix d'argent l'eau, que l'on boit, ce sont des marques de la dernière disette & d'une extrême désolation. *Voyez* Boisson.

BOIS, *Lignum*. (*a*) Pausanias croit que, dans les tems les plus reculés, toutes les statues étoient de Bois, particulièrement celles, que faisoient les Égyptiens. En effet, on doit penser que les hommes, sortis des mains de la nature & soumis à des besoins, construisirent des instrumens pour ces mêmes besoins, & qu'ils durent être de Bois. La terre leur offrit des branches d'arbres diversement configurées & propres à plusieurs usages. Devenus industrieux, par la nécessité, ils apprirent sans doute, à corriger les formes irrégulières du Bois, qu'ils avoient dessein d'employer. L'habitude les rendit habiles. Ils imitérent les objets, qui se présentoient à leur vue ; & lorsque la superstition se fut introduite, cette matière plus douce & plus docile aux volontés de l'Artiste, que le marbre & les métaux, qui peut-être même leur étoient inconnus, fut mise en œuvre pour fabriquer les statues des dieux.

Quand nous avançons si affirmativement, que tous les peuples ont commencé par travailler le Bois, il ne faut pas croire que l'on puisse en apporter des preuves pour les Égyptiens. Cette nation, la première parmi celles de notre connoissance, qui cultiva les arts, fut aussi la première à cultiver ses opérations. Elle conçut les arts en grand, & fut plus attentive à

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le comte de Cayl. Tom. II, pag. 112. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIV, pag. 30, 31.

donner aux ouvrages de la solidité, que de l'élégance. Elle vouloit laisser aux siécles à venir une idée de sa grandeur par la masse & par l'étendue de ses monumens. Elle dut par conséquent abandonner bientôt le Bois, matière peu durable, pour choisir les pierres, le marbre, les métaux capables de résister aux ravages du tems & sur tout aux fréquens débordemens du Nil.

Quoi qu'il en soit, les statues des dieux se faisoient souvent, par préférence, d'un certain Bois plutôt que d'un autre. Priape fut d'abord de Bois de figuier pour le jardinier, qui imploroit son assistance, contre ceux qui voloient ses fruits. Le vigneron voulut que son Bacchus fût de Bois de vigne, & l'on employoit celui d'olivier pour les statues de Minerve. Mercure, en sa qualité de dieu des sciences, ne se tailloit pas de tout Bois, sur tout pour être joint à Minerve par les Hermathènes, & à Hercule par les Herméracles. Hérodote rapporte que ceux d'Épidaure, réduits à la dernière misère, par la stérilité de leurs terres, envoyérent consulter l'oracle de Delphes, qui leur répondit que le reméde à leurs maux étoit attaché à l'érection de deux statues en l'honneur des déesses Damie & Auxésie, en les faisant tailler d'olivier franc. Comme le territoire d'Athènes étoit le seul qui nourrît de ces sortes d'arbres, ils envoyérent en demander. On leur en promit, à condition que tous les ans, à certain jour, les Épidaures députeroient quelques-uns de leurs citoyens pour faire à Athènes des sacrifices à Minerve & à Érechthée. Il paroît, en examinant le nom de ces deux divinités peu connues, que c'étoit un avertissement de l'oracle pour engager les Épidaures à donner plus de soin qu'ils ne faisoient à la culture de leurs terres.

On a reproché aux Romains, somptueux en statues, de n'avoir eu assez long-tems que des dieux de Bois grossièrement taillés, dans la plus grande partie de leurs temples, même après que les sculpteurs eurent assujetti la pierre & le marbre.

Pausanias fait mention de quelques statues de Bois, qui avoient le visage, les mains & les pieds de marbre, d'autres de Bois doré & peint, avec le visage, les pieds & les mains incrustés d'ivoire.

BOIS, *Lignum*. (*a*) Ce terme, dans l'Écriture, s'employe souvent pour celui d'arbre. » Celui, » qui est pendu au Bois, est » maudit de Dieu, « lit-on dans le livre du Deutéronome; & dans un autre endroit du même livre il est dit : » Vous adorerez-là des » dieux, qui ont été faits par la » main des hommes, du Bois & de » la pierre, qui ne voyent point, » qui n'entendent point, qui ne » mangent point, & qui n'ont » point d'odorat. «

Il est souvent parlé, dans les

(*a*) Exod. c. 15. v. 25. Deuter. c. 4. v. 28. c. 21. v. 23. Reg. L. IV. c. 16. v. 4. Jerem. c. 11. v. 19.

Livres saints, de Bois de futaie, où l'on commettoit mille infamies en l'honneur des fausses divinités. » Achab, roi de Juda, » immoloit des victimes, & offroit » de l'encens sur les hauts lieux, » sur les collines & sous tous les » arbres chargés de feuillages, » *sub omni ligno frondoso.* «

Moïse adoucit les eaux du désert, en y jettant un morceau d'un certain Bois.

Le prophéte Jérémie, parlant de la passion du Sauveur, exprime la rage de ses ennemis en ces termes : » Jettons du Bois dans » son pain ; exterminons-le de la » terre des vivans, & que son » nom soit effacé de la mémoire » des hommes. « On donne plus d'un sens à ce passage. L'Hébreu porte à la lettre. » Corrompons du » Bois dans son pain; « c'est-à-dire, mettons du Bois venimeux, rapons quelque racine mortelle dans sa nourriture, pour le faire mourir, pour l'empoisonner. Un Auteur moderne dit : » Rompons du » Bois sur sa chair. « C'est parce que le terme Hébreu, qui signifie du pain, veut dire aussi quelquefois de la chair.

BOIS DE VIE. On nomme ainsi parmi les Juifs, deux petits bâtons, semblables à peu près à ceux des cartes Géographiques roulées, par où on prend le livre de la Loi, afin de ne pas toucher au livre même, qui est enveloppé dans une espèce de bande d'étoffe brodée à l'aiguille. Les Juifs ont un respect superstitieux pour cè Bois. Ils le touchent avec deux doigts seulement, qu'ils portent sur le champ aux yeux ; car, ils s'imaginent que cet attouchement leur a donné la qualité de fortifier la vue, de guérir le mal d'yeux, de rendre la santé, & de faciliter les accouchemenns des femmes enceintes. Les femmes n'ont cependant pas le privilége de toucher le Bois de vie ; mais, elles doivent se contenter de le regarder de loin.

BOIS CHASTE. (*a*) Les Suéves appelloient ainsi un Bois sacré, qui étoit situé dans une isle de l'Océan. *Voyez* Suéves.

BOIS SACRÉS [Les], (*b*) étoient des lieux destinés au culte des dieux. L'établissement en est si ancien, qu'on croit qu'il précéde même celui des temples & des autels.

Comme les Romains nommoient ces Bois *Luci*, Servius croit qu'ils prirent ce nom, parce qu'on allumoit du feu pour éclairer les mystères, qu'on y célébroit, *Luci à Lucendo*. Car, soit que l'on eût choisi pour cela des Bois, que la nature fournissoit anciennement dans tous lieux, comme il y a bien de l'apparence qu'on le pratiqua d'abord ; soit qu'on en plantât exprès, comme on fit dans la suite, c'étoient toujours des Bois des plus épais, des lieux obscurs, impénétrables

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 141.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 363, 417. *& suiv.* Tom. V. pag. 380. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 73, 74, 75. Tom. V. pag. 143.

même aux rayons du Soleil: Ce fut dans ces lieux ténébreux, propres à inspirer, je ne sçais quelle horreur, que furent célébrés les premiers mystères du Paganisme.

Mais, il paroît que les Anciens ont cru que ces Bois, d'abord consacrés à Lucine, qui étoit la même que Diane & Hécate, avoient été ainsi appellés du nom de cette déesse. Quoi qu'il en soit, l'usage des Bois sacrés, pour y célébrer les mystères, est très-ancien, & peut-être celui de tous, qui fût le plus universel. Il n'y avoit d'abord dans ces Bois, ni temples, ni autels. C'étoient de simples retraites impénétrables aux profanes ; c'est-à-dire, à ceux, qui n'étoient pas destinés au culte des dieux. Dans la suite, on y bâtit des chapelles & des temples; & pour conserver même un usage si ancien, on ne manquoit pas, lorsqu'on le pouvoit, de planter des Bois au tour des temples & des autels, de les environner de murailles, de haies ou de fossés. Ces Bois étoient non seulement consacrés aux dieux, en l'honneur desquels avoient été construits les temples, qui étoient au milieu de ces Bois; mais, ils étoient eux-mêmes un lieu d'asyle pour les coupables qui s'y retiroient.

Apollon avoit un Bois sacré à Claros, où jamais aucun animal venimeux n'étoit entré. Les cerfs des environs y trouvoient un refuge assuré, quand ils étoient poursuivis. La vertu du dieu repoussoit les chiens. Ils aboyoient au tour de son Bois, où les cerfs tranquilles broutoient. Esculape avoit le sien près d'Épidaure. Il étoit défendu d'y laisser naître ou mourir personne. Le Bois, que Vulcain avoit au mont Etna, étoit gardé par des chiens sacrés, qui flattoient de la queue ceux, que la dévotion y conduisoit, déchiroient ceux, qui en approchoient avec des ames impures, & éloignoient les hommes & les femmes, qui cherchoient une retraite ténébreuse. Les furies avoient à Rome un Bois sacré.

Moïse, pour empêcher les Hébreux, trop enclins aux pratiques idolâtres des peuples, qui les environnoient, de suivre ce pernicieux usage, leur défend de planter des Bois au tour des autels du vrai Dieu. Toutes les fois même que ce saint Législateur prescrit aux Juifs de détruire les idoles, il leur ordonne, en même tems, de couper les Bois sacrés. Ce même ordre fut renouvellé à Gédéon; & on voit que les Prophétes parlent toujours avec indignation des rois de Juda & d'Israël, qui avoient coûtume de sacrifier dans les Bois sacrés. Les Juifs étoient si portés à imiter en cela les peuples idolâtres, qu'un de leurs Rois poussa l'impiété jusqu'à faire planter à Jérusalem un de ces Bois, que Josias fit couper & brûler dans la vallée de Cédron. Les Rabbins ajoûtent qu'il n'étoit pas permis aux Juifs de passer dans ces Bois, d'en couper un arbre pour leur usage, de s'y reposer à l'ombre, de manger les œufs, ou les petits des oiseaux, qui y nichoient, ni de prendre le Bois mort, ni de manger même du pain, qui auroit été

cuit, au feu de ce Bois.

Les Bois ſacrés devinrent dans la ſuite extrêmement fréquentés. On s'y aſſembloit les jours de fêtes ; & après la célébration des myſtères, on y faiſoit des repas publics, accompagnés de danſes & de toutes les autres marques de la joie la plus vive. Tibulle décrit ces fêtes & ces repas, d'une manière très-ſpirituelle :

Ruſticus è lucoque vehit, malè ſobrius ipſe,
Uxorem plauſtro progeniemque domum.

On ornoit ces Bois avec ſoin, de fleurs, de couronnes, de guirlandes & de bouquets. On y ſuſpendoit les dons & les offrandes, avec tant de profuſion, que quand ils auroient été moins épais & touffus, ils en auroient été totalement obſcurcis & impénétrables à la lumière du jour.

Couper des Bois ſacrés, ou les dégrader, étoit un ſacrilége, & peut-être celui, qu'on croyoit le plus irrémiſſible. Lucain, parlant des arbres que Céſar fit abattre près de Marſeille, pour en faire des machines de guerre, peint bien la conſternation des ſoldats, qui refuſoient de ſe prêter à cet ouvrage, juſqu'à ce que ce Général, prenant une cognée, en abattit un lui-même.

Sed fortes tepuere manus, motique verendâ
Majeſtate loci, ſi robora ſacra ferirent,
In ſua credebant redituras membra lituras.

» Leurs mains fortes s'engourdirent ; & ſaiſis d'un reſpect religieux pour la ſainteté de ces Bois, ils croyoient que s'ils avoient la témérité d'en vouloir couper quelque arbre, la cognée rebrouſſeroit ſur eux. «

Cependant, il étoit permis de les élaguer, de les éclaircir & de couper les arbres, qu'on croyoit attirer le tonnerre. Les Anciens nous ont conſervé l'hiſtoire de quelques-uns de ces Bois ſacrés, comme de ceux de Lucine, de la déeſſe Féronie, d'Auguſte & de quelques autres. Ils ſe reſſembloient tous & étoient tous en une égale vénération.

Les Gaulois n'avoient anciennement d'autres temples que les Bois, ni d'autres ſtatues de leurs dieux, ni d'autres autels que les arbres de ces Bois ; & ces Bois étoient une choſe ſi ſacrée parmi eux, qu'il n'étoit pas permis de les abattre, ni de s'en approcher, ſi ce n'eſt avec un reſpect religieux, & ſeulement pour les orner de fleurs & de trophées, & y ſuſpendre les reſtes des victimes, immolées aux dieux, qu'ils repréſentoient. Il n'étoit pas permis de ſe ſervir de certains arbres, même lorſqu'ils étoient tombés par caducité, ou par quelque autre accident. En un mot, les Bois & les arbres étoient leurs temples, leurs autels & les ſtatues de leurs dieux. C'étoit au milieu de ces Bois, qu'on offroit les ſacrifices, & que l'on tenoit toutes les aſſemblées de religion.

Rien, au reſte, n'eſt ſi célebre dans l'hiſtoire des Gaulois, que les Bois des Carnutes, qui étoient,

pour ainsi parler, la métropole du païs, où l'on s'assembloit de toutes parts, autant pour les cérémonies de la religion, que pour les affaires d'État. Il faut y joindre le Bois, qui étoit près de Marseille, & le plus fréquenté après les Bois des Carnutes. Tacite, parlant des Semnones, Celtes d'origine, & qui suivoient la même religion que les Gaulois, confirme ce qu'on vient d'avancer. » Ces peuples, dit-il, n'ont pour » temple qu'un Bois, où ils s'ac» quittent de tous les devoirs de » la religion. Personne n'a entrée » dans ce Bois, qu'il ne soit lié, » pour rendre hommage, par cette » attitude humiliante, à la majesté » du dieu, qui l'habite. «

Ce ne fut que depuis l'entrée des Romains dans les Gaules, qu'on commença à y bâtir des temples. L'usage même n'en fut pas d'abord général. On continua, malgré ces nouveaux temples, à sacrifier dans les Bois, & à se servir des arbres mêmes pour représenter les dieux; & cet usage dura long-tems, puisque Maxime de Tyr dit que la statue de leur Jupiter n'étoit encore qu'un chêne fort élevé. Ce culte, rendu aux arbres, étoit fort ancien dans cette nation, & pour cela si difficile à détruire, que malgré les canons de différens Conciles & les exhortations réitirées des Prélats, qui n'oublioient rien pour l'abolir, il subsista dans quelques cantons des Gaules, long-tems après que le Christianisme y eut triomphé de l'Idolatrie. On en découvroit quelques restes du tems de Charlemagne. L'Histoire Ecclésiastique fait souvent mention des arbres, que de saints Personnages vouloient qu'on abattît, parce qu'ils étoient encore l'objet de la vénération publique. Elle nous apprend en particulier que saint Sévère de Vienne en fit déraciner un, qui représentoit à la fois cent de leurs dieux, ainsi qu'il paroissoit par l'inscription posée dans l'Église, qui fut bâtie à la place de cet arbre.

BOISCUS, *Boiscus*, Βόισκος, (a) athléte de Thessalie. C'étoit un de ceux, qui se battoient à coups de poing. Il est fait mention de cet Athléte dans Xénophon.

BOISCUS, *Boiscus*, Βόισκος, pour Boliscus. *Voyez* Boliscus.

BOISSEAU, *Modius*, Χοῖνιξ, (b) sorte de mesure. Homère, au commencement du dix-neuvième livre de l'Odyssée, fait dire à Télémaque: » Je ne souffrirai point » oisif tout homme, qui touche à » mon Boisseau; « C'est-à-dire, qui se nourrit de mon pain. Car, le Boisseau étoit la mesure, que l'on donnoit par jour à chaque esclave pour sa nourriture. On prétend que c'est ce passage, qui a fourni à Pythagore son symbole, χοίνικι μὴ ἐπικάθισθαι, *ne vous asseyez pas sur le Boisseau*, pour dire, ne vous reposez pas sur ce que vous avez votre pain d'aujourd'hui; mais, travaillez pour gagner votre vie & pour avoir

(a) Xenoph. pag. 369.

(b) Homer. Odyss. L. XIX. v. 27, 28.

votre pain du lendemain. Car, celui qui ne travaille point, ne doit point manger.

En matière de médailles, le Boisseau, d'où il sort des épics de bled & des pavots, est le symbole de l'abondance. Une médaille singulière de Caracalla, a d'un côté la tête nue de cet Empereur, avec ces mots: *M. AVR. ANTONINVS PIVS AVG. P. B. G. MAX.*, & au revers un Boisseau, d'où il sort des épics, avec ces mots: *AETERNVM BENEFICIVM*..... Cette médaille est de grand bronze.

On dit, par un proverbe sacré, qu'il ne faut pas mettre la lumière sous le Boisseau, pour dire qu'il ne faut point rendre ses talens inutiles, ni s'abstenir d'instruire & de prêcher, quand on en a la capacité.

Du Cange fait venir le mot *Boisseau* de *Bussellus*, *Bustellus*, ou *Bissellus*, diminutif de *Buza*, qui signifioit la même chose dans la basse-Latinité. D'autres le font venir de *Bussulus*, qui veut dire une urne, dans laquelle on jettoit les sorts. Ce terme semble être une corruption de *Buxulus*.

BOISSON, *Potus*, *Potio*. (a) L'eau simple fut long-tems la Boisson la plus ordinaire des Anciens; & quand ils faisoient usage du vin, ils ne le buvoient presque jamais pur.

Les premiers vases, dont ils se servirent pour boire, n'étoient que des cornes de bœuf, évasées dans leur forme naturelle. On en fit ensuite d'argile & de bois. Les riches en eurent de cuivre; & on n'en voyoit guere d'argent & d'or que dans les palais des Rois. Dans les repas, tous ceux, qui étoient à table, buvoient ordinairement à la ronde dans le même vase. Les premiers coups se buvoient en l'honneur des dieux & des héros; & les autres, à la santé des convives & des personnes, qu'on aimoit, soit présentes, soit absentes. Chez les Égyptiens, le dernier coup se buvoit en l'honneur de Mercure, dans un vase sur lequel étoit gravée l'image de la mort, & plein de vin d'absynthe. Cet usage passa chez quelques autres peuples; mais, les salutaires réflexions auxquelles il devoit donner lieu, paroissent n'avoir pas été du goût des Grecs, qui aimérent mieux de ce dernier coup faire des libations de vin pur en l'honneur de Bacchus.

Les Romains faisoient du vin leur Boisson ordinaire. Ceux, qui étoient sobres, y mêloient de l'eau, & les voluptueux, des parfums & des aromates. A l'égard de l'eau, ils la buvoient les uns chaude, les autres très-froide; ce qu'ils regardoient comme une chose délicieuse. On datoit les vins de l'année des Consuls. Le maître ou le roi du repas régloit la façon de boire; sçavoir, combien de coups, & en l'honneur de qui on boiroit. Quelquefois ils se souhaitoient les uns aux autres autant d'années qu'ils buvoient de coups. D'autres fois, ils comptoient leurs coups par les

(a) Odyss. L. IV, v. 220. & seq. Cout. des Rom. par M. Nieup. p. 314, 315.

douze parties égales, dont l'as étoit composé. Enfin, ils buvoient quelquefois autant de coups de vin, qu'il y avoit de lettres dans le nom de la personne, en l'honneur de qui on buvoit. Mais, il paroît que, dans ce cas, ils mettoient dans une seule grande coupe tous les coups de vin, qu'ils vouloient boire. Celui, à qui il arrivoit d'enfreindre quelques-unes des loix, qu'avoit imposées le roi du repas, étoit condamné à boire un coup de plus; c'est ce qu'on appelloit *culpâ potare magistrâ*. Ces repas étoient communément des repas de débauches, & n'étoient nullement du goût des honnêtes gens. Ceux, qui buvoient dans ces grandes coupes, telles que le déonce, *deunx*, étoient regardés & méprisés comme des ivrognes. Suétone rapporte d'Auguste, que cet Empereur, dans les repas publics, ne buvoient jamais plus de six coups, & que sa coupe ne tenoit que la mesure du sextans; c'est-à-dire, un peu plus qu'un de nos verres à boire ordinaires.

Diodore de Sicile écrit qu'en Égypte & sur tout à Héliopolis, qui est la même que Thébes, il y avoit des femmes, qui se [illegible]toient de composer des Boissons, qui non seulement faisoient oublier tous les chagrins, mais qui calmoient les plus vives douleurs & les plus grands emportemens de colère. Il ajoûte qu'elles s'en servoient encore de son tems. Eusébe, après lui, dans le dixième livre de la préparation Évangélique, dit formellement; » Encore de » notre tems, les femmes de » Diospolis sçavent calmer la tristesse & la colère par des potions, qu'elles préparent. « Que cela soit vrai ou faux, Homère profite admirablement de la réputation de ces femmes d'Égypte, lorsqu'il dit dans un endroit de l'Odyssée, qu'Hélène mêla dans dans le vin qu'on servoit à table, une poudre, qui assoupissoit le deuil, calmoit la colère, & faisoit oublier tous les maux. Celui, qui en avoit pris dans sa Boisson, n'auroit pas versé une seule larme dans toute la journée, quand même son pere & sa mere seroient morts, qu'on auroit tué en sa présence son frere ou son fils unique, & qu'il l'auroit vu de ses propres yeux.

Madame Dacier assure que cette drogue ou poudre, qu'Hélène versa dans le vin, pour tarir les larmes & bannir le deuil des convives, n'est autre chose que les contes agréables, qu'elle leur fit; car, il n'y a rien de plus capable de faire oublier aux plus affligés le sujet de leurs larmes, qu'un conte fait à propos, bien inventé, & accommodé au tems, au lieu & aux personnes. Au reste, Madame Dacier est persuadée que ce secret d'Hélène est le même qu'employoient nos femmes d'Égypte. Ceux, qui croyent que c'étoit véritablement quelque simple, comme la buglose, qui produisoit un effet si surprenant, paroissent bien éloignés de trouver le secret d'Hélène.

BOIUS, *Boïus*, autrement Bolíscus. *Voyez* Bolíscus.

BOLAINS, *Bolani*, Βωλάνοι, peuples ainsi appellés de la ville de Boles. *Voyez* Boles.

BOLANUS [VECTIUS], (*a*) *Vectius Bolanus*, officier Romain, qui fut envoyé par Vitellius dans la grande Bretagne à la place de Trébellius Maximus, l'an de Rome 820 & de J. C. 69. Il gouverna cette province un peu moins de deux années. Vectius Balanus avoit déjà servi en Orient sous Corbulon. Après avoir gouverné la Bretagne, il fut proconsul d'Asie. En mourant, il laissa deux fils, qui n'avoient pas encore la robe virile, & dont l'aîné portoit le surnom de Crispinus. Celui-ci courut risque d'être empoisonné par sa propre mere, que Domitien fit punir du dernier supplice.

Tacite nous donne une idée très-mince des vertus guerrières de Vectius Bolanus. C'étoit, selon lui, un homme trop doux & trop pacifique pour des peuples aussi féroces que les Brétons. D'un autre côté, la division regnant parmi les soldats Romains, à son arrivée, il n'osa rétablir l'ordre, de peur d'émouvoir les esprits. Ce fut toujours même inaction, même licence dans le camp; à cela près que Vectius Bolanus, homme irréprochable, & de qui personne ne pouvoit se plaindre, se faisoit aimer du moins, s'il ne se faisoit point respecter. Cependant, Stace nous étourdit de ses exploits orientaux, de ses trophées Britanniques; & il dit au fils, qu'au lieu de chercher un modele parmi les héros de l'ancienne Rome, il ne doit étudier que son pere:

Aliis Decii reducesque Camilli
Monstrentur. Tu disce patrem.

Mais, dit M. l'abbé de la Bleterie, en fait de mensonge & de flatterie, les Poëtes nous ont accoûtumés à tout.

BOLATHEN, *Bolathen*, Βολάθην., surnom, qui, dit-on, fut donné à Saturne par les Phéniciens & les Syriens.

BOLBÉ, *Bolbe*, Βόλϐη, (*b*) nom d'un marais, dont il est parlé dans Thucydide. Nous apprenons de cet Écrivain, que ce marais étoit situé dans la Mygdonie, contrée de la Macédoine. D'autres en font aussi mention. Le marais Bolbé se déchargeoit dans la mer, auprès de la ville de Bromisque.

BOLBITINE, *Bolbitinum*, (*c*) Βολϐίτινον, nom d'une des bouches du Nil. Hérodote dit que cette bouche du Nil n'avoit pas été faite par la nature, mais par l'artifice des hommes. Une ville du païs portoit le même nom; & c'étoit apparemment de cette ville, que la bouche Bolbitine avoit été ainsi appellée. C'est présentement le bras de Raschit ou de Rossette; nom qu'il prend d'une ville voisine.

BOLES, *Bolæ*, Βῶλαι, (*d*)

(*a*) Tacit. Annal. L. XV. c. 3. Hist. L. II. c. 65, 97. de Jul. Agricol. Vit. c. 8, 16. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 137. Tom. IV. pag. 43, 46.

(*b*) Thucyd. pag. 39, 321.

(*c*) Hérod. L. II. c. 17. Plin. Tom. I. pag. 258. Ptolem. L. IV. c. 5.

(*d*) Tit. Liv. L. IV. c. 49. *& seq.* L. VI. c. 2. Plut. Tom. I. pag. 227. Diod. Sicul. pag. 456. Plin. Tom. I. pag. 157.

ville d'Italie, située au païs des Éques, à environ douze milles de Rome. Ce fut une de ces villes, que M. Coriolan prit durant son exil de Rome. Comme elle s'étoit défendue plus vigoureusement que les autres, il passa au fil de l'épée presque tous ceux, qui étoient en âge de porter les armes, & y fit un très-grand butin.

Depuis, sous l'an de Rome 340, les habitans de Boles, demandérent du secours au reste des Éques. Ceux-ci, encore effrayés de la perte, qu'ils avoient faite trois ans auparavant, le leur refusérent. Les Bolains avoient fait des courses sur les terres de Lavices les plus voisins d'eux, & déclaré la guerre à la colonie, qu'on y avoit envoyée de Rome, dans l'espérance d'être secondés de tous les Éques contre les Romains, s'ils entreprenoient de s'en venger. Mais, en ayant été abandonnés, ils perdirent, après quelques jours de siége, & un combat peu mémorable, & leur ville avec leur territoire. Après cette expédition, L. Sextius, tribun du peuple, fit quelque tentative pour faire ordonner, par une loi, qu'on enverroit une colonie à Boles, comme on avoit fait à Lavices. Mais, il fut arrêté par l'opposition de ses Collégues, qui déclarérent qu'ils ne souffriroient pas que le peuple fît aucun décret, si ce n'est de l'autorité du Sénat. L'année suivante, les Éques reprirent Boles & renforcérent cette ville d'une nouvelle colonie. Ce fut sous le tribunat militaire de Cn. Cornélius Cossus, L. Valérius Potitus, Q. Fabius Vibulanus pour la seconde fois, & M. Postumius Régillensis.

Ce dernier, chargé d'aller faire la guerre aux Éques, leva promptement des troupes, & les conduisit à Boles; & après avoir désolé les Éques en différentes rencontres, il prit enfin la ville de force. Mais, ce que la guerre n'avoit point fait, sa victoire découvrit les travers de son esprit; car, après avoir fait sentir avec raison sa colère à ses ennemis, il la tourna mal à propos contre ses citoyens. Et quoiqu'avant l'assaut, qui emporta la ville, il eût déclaré qu'il abandonneroit tout le butin aux soldats, il leur manqua de parole, quand ils s'en furent rendus les maîtres. Il y a bien plus d'apparence que ce fut cette raison, qui aigrit son armée contre lui, que celle qui est rapportée par d'autres, qui disent que les soldats, n'ayant pas trouvé dans cette ville, qui avoit été pillée il n'y avoit pas long-tems par les Romains, autant de richesses que leur en avoit fait espérer le Tribun, le rendirent responsable de la pauvreté de cette nouvelle colonie.

Du tems de Pline, il ne restoit plus aucune trace de la ville de Boles, puisque ce Géographe met ses habitans au nombre des cinquante peuples du Latium, dont on ne voyoit plus le moindre vestige.

Le nom de cette ville s'écrit diversement dans les Auteurs. On

Virg. Æneid. L. VI. v. 775. Cicer. ad Amic. L. VIII. Epist. I. Roll. Hist. Rom. Tom. I. pag. 533.

lit Voles & Boles dans Tite-Live, Bolles dans Plutarque, Boles dans Diodore de Sicile, Bole dans Virgile, Baules dans Cicéron. Pline en appelle les habitans Bolains, aussi-bien que Plutarque. Son territoire est qualifié *Volanus Ager* dans Tite-Live, qui nomme aussi Volains les habitans.

Au reste, Pline & même Plutarque attribuent la ville de Boles aux Latins; au lieu que Tite-Live la donne aux Èques. Nous avons déjà eu occasion plusieurs fois de dire ce que nous pensions sur ces diversités apparentes de sentimens. Il nous paroît superflu de répéter toujours la même chose.

BOLGIUS, *Bolgius*, le même que Belgius. *Voyez* Belgius.

BOLIME, *Bolime*, Βολίμη, (*a*) ville de Gréce dans l'Achaïe, contrée du Péloponnèse. C'est la même que Boline. *Voyez* Boline.

BOLINE, *Bolina*, Βολίνα, (*b*) ville du Péloponnèse dans l'Achaïe. Cette ville étoit située sur les rives du Bolinée; mais, elle n'existoit déjà plus du tems de Pausanias. C'est la même que cet Auteur nomme ailleurs Bolime.

BOLINE, *Bolina*, Βολίνα, (*c*) jeune fille, dont parle Pausanias. Cet Auteur dit que cette jeune fille, voyant Apollon amoureux d'elle, se jetta dans la mer pour éviter ses poursuites, & que le dieu, touché de son malheur, la rappella à la vie, & la rendit immortelle.

BOLINÉE, *Bolinaeus*, Βολιναῖος, (*d*) fleuve du Péloponnèse dans l'Achaïe. Sur les bords de ce fleuve étoient anciennement deux villes, Argyre & Boline, dont il ne restoit que des ruines, du tems de Pausanias.

BOLIS, *Bolis*, (*e*) Crétois, dont l'Histoire confirme la vérité du proverbe, qui disoit que les Crétois étoient des menteurs & des fourbes.

Il étoit à la cour de Ptolémée Philopator, lorsque ce Prince songea à délivrer Achéus, seigneur Syrien, qui s'étoit révolté contre Antiochus, & qui étoit étroitement bloqué dans le château de Sardes. Ptolémée Philopator chargea Sosibe du soin de l'en tirer, à quelque prix que ce fût. Comme Bolis avoit demeuré long-tems à Sardes, Sosibe le consulta & lui demanda s'il ne sçauroit point quelque expédient pour réussir à faire échapper Achéus. Le Crétois lui demanda du tems pour y songer; & quand il revint trouver Sosibe, il offrit de l'entreprendre, & lui expliqua la manière, dont il vouloit conduire cette affaire. Il lui dit qu'il avoit un ami intime, qui étoit aussi son proche parent, nommé Cambyle, capitaine dans les troupes de Créte au service d'Antiochus; qu'il commandoit alors dans un fort derrière le château de Sardes; qu'il l'engageroit à laisser sauver Achéus par ce côté-là. Son plan fut approuvé. On l'envoye en diligence à Sardes pour l'exécuter; & on

(*a*) Pauf. pag. 432.
(*b*) Pauf. pag. 432, 443.
(*c*) Pauf. pag. 443.
(*d*) Pauf. pag. 443.
(*e*) Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 361, 362.

lui compte dix talens pour ses besoins, avec promesse d'une somme plus considérable s'il réussit. Après son arrivée, il communique l'affaire à Cambyle. Ces deux malheureux conviennent, pour en tirer plus de profit, d'aller déclarer leur dessein à Antiochus.

Ils offrirent à ce Prince, comme ils l'avoient résolu, de jouer si bien leur rôle, qu'au lieu de faire sauver Achéus, ils le lui ameneroient, moyennant une récompense considérable, qu'ils partageroient entr'eux, aussi-bien que les dix talens, que Bolis avoit déjà reçus. Antiochus fut ravi de cette ouverture, & leur promit une récompense suffisante pour les engager à lui rendre cet important service. Bolis, par le moyen de Cambyle, entra sans peine dans le château, où les lettres de créance, qu'il avoit de Sosibe & de quelques autres amis d'Achéus, lui gagnérent la confiance entière de ce Prince infortuné. Il se mit entre les mains de ces deux scélérats, qui, dès qu'il fut hors du château, se saisirent de sa personne, & le livrérent à Antiochus, qui lui fit aussi-tôt trancher la tête, vers l'an 215 avant Jesus-Christ.

BOLISCE, *Boliscus*, Βολίσκος, ou plutôt Bolisse, nom de ville. *Voyez* Bolisse.

BOLISCUS, *Boliscus*, (*a*) certain personnage, qui étoit de Sicyonie, & dont il est parlé dans le quatrième livre du traité de Rhétorique de Cicéron adressé à C. Hérennius. Il y en a qui lisent Boïscus; d'autres, Boïus.

BOLISSE, *Bolissus*, Βολισσος, (*b*) ville de l'Asie mineure dans l'Éolide. Elle étoit située sur une hauteur à peu de distance de Chio. Il est parlé de la ville de Bolisse dans la vie d'Homère, qu'on attribue à Hérodote. Ce fut dans cette ville, que cet illustre Poëte commença à se faire connoître par sa Batrachomyomachie & quelques autres petits ouvrages de cette espèce.

BOLLANUS, *Bollanus*, (*c*) étoit un homme, dont Horace envioit le sort, lorsqu'il disoit: *Qu'on est heureux, quand on a une tête comme celle de Bollanus!* C'est que ce Bollanus sçavoit se débarrasser des fâcheux; au lieu qu'Horace, au moment qu'il prononçoit ces paroles, étoit obsédé par un homme de cette espèce, dont il ne pouvoit se défaire.

BOLOGÈSE. *Voyez* Vologèse.

BOLOMANTIE, *Bolomantia*. *Voyez* Bélomantie.

BOMBARDES, (*d*) espèce de machines à jetter des pierres. Le P. Daniël a remarqué que l'usage de se servir de ces sortes de machines, subsista depuis l'invention de la poudre, du moins jusqu'au regne de Charles VII.

BOMBYX, *Bombyx*, Βόμβυξ. (*e*) Aristote, parlant de différentes espèces de chenilles, en décrit une,

(*a*. Cicer. Rhetor. ad C. Herenn. L. IV. c. 31.
(*b*) Hérod. in Vit. Homer. c. 23, 24.
(*c*) Horat. L. I. Satyr. 9. v. 11.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom XVI. pag. 220.
(*e*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 220, 221.

une, qui vient d'un ver cornu, & à laquelle il donne le nom de Bombyx, lorsqu'elle s'est renfermée dans une coque, d'où il dit qu'elle sort en papillon; changemens, qui, selon lui, s'accomplissent en six mois.

Par l'application, qu'on voit qu'il fait du même nom de Bombyx, à une espèce de guêpe, qu'il décrit dans un autre endroit du même livre, où il ajoûte qu'elle rend de la cire; il n'y a pas de doute que ce terme n'ait été un nom générique, que les Grecs donnoient aux coques de différens insectes; soit que ces peuples tirassent son origine du bourdonnement, qui est ordinaire aux insectes aîlés, auxquels ils croyoient que ressembloient les papillons, qui sortent de ces coques; soit qu'ils fissent venir ce nom de la ressemblance de figure, qu'ont les nymphes de chenilles, près de devenir papillons, & la coque qui les renferme, à une sorte de vase ovale, qu'ils appelloient Bombylon.

BOMILCAR, *Bomilcar*, (*a*) Βομίλκας, général des Carthaginois. Les Grecs de Sicile, sous la conduite d'Agathocle, ayant débarqué en Afrique, Bomilcar & Hannon furent mis à la tête de l'armée, destinée à marcher contre les ennemis. Il y avoit cependant entre l'un & l'autre des inimitiés de famille; mais, on se flattoit de tirer de leur émulation, ou de leur jalousie même, la sûreté de la patrie; en quoi on se trompa beaucoup. Car, Bomilcar, qui aspiroit depuis long-tems à la tyrannie, & qui n'avoit trouvé encore aucune occasion d'exécuter son projet, se prévalut du commandement, qu'on lui donnoit alors, pour y réussir. Le principe de son mécontentement étoit l'extrême dureté des Carthaginois dans les punitions. Ils ne manquoient point dans les périls, qui les menaçoient, de choisir les plus habiles de leurs Capitaines, qu'ils prétendoient aussi devoir s'exposer à tout pour leur défense. D'un autre côté, dès qu'ils étoient en paix, ils formoient contr'eux des accusations téméraires, auxquelles ils avoient l'injustice de les faire succomber par haine & par jalousie; de sorte que plusieurs de leurs grands Généraux, appréhendant ce fâcheux retour, refusoient le commandement, ou ne l'acceptoient que dans la vue de se rendre tyrans eux-mêmes. C'est le parti que prit Bomilcar en cette occasion.

Cependant, nos deux Chefs voyant qu'il n'y avoit point à différer, ne jugérent pas à propos d'attendre la jonction de leurs alliés, & conduisirent au dehors les seules troupes de la ville, qui montoient à quarante mille hommes de pied, à mille cavaliers, & à deux mille chars. Et s'étant postés sur une hauteur voisine du camp ennemi, ils tombérent delà sur l'armée Sicilienne. Hannon

(*a*) Diod. Sicul. pag. 737. *& seq.* Just. L. XXII. c. 7. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 157. *& suiv.*

commandoit l'aîle droite, dans laquelle étoit comprise la bande sacrée. Bomilcar, à l'aîle gauche, conduisoit la phalange, à laquelle il avoit donné beaucoup de profondeur, parce que la nature du terrein ne lui permettoit pas de présenter un grand front. Elle étoit bordée sur le devant de cavaliers & de chariots, par l'effort desquels il vouloit commencer le combat, & déranger les bataillons Grecs. Agathocle, ayant bien observé cette ordonnance des ennemis, donna le commandement de son aîle droite à son fils Archagatus, suivi de deux mille cinq cens hommes d'infanterie. Ces premiers étoient soûtenus par trois mille cinq cens hommes de Syracuse même, & par trois mille Grecs soudoyés, à la suite desquels étoient trois mille hommes ou Samnites, ou Tyrrhéniens, ou Celtes. Lui-même, environné de sa propre garde, & à la tête de mille hommes d'armes, s'étoit mis en face du bataillon sacré des Carthaginois, & avoit placé sur les aîles de son bataillon cinq cens tireurs d'arc ou de fronde. Cependant, tous ses soldats étant à peine fournis d'armes défensives, il imagina, pour y suppléer, de faire couvrir de peaux des baguettes arrangées; de sorte qu'on les prit de loin pour des boucliers en forme. Cela ne suffisoit pas à la vérité pour une défense réelle, mais donnoit du moins l'apparence d'une armure véritable, & servoit à tenir les ennemis dans la circonspection.

S'appercevant néanmoins que ses soldats s'effrayoient de plus en plus du grand nombre de leurs adversaires, & sur tout de leur cavalerie, il s'avisa de faire lâcher sur son armée une multitude de hiboux, qu'il avoit assemblés depuis long-tems, dans la vue de ranimer le courage de ses soldats. Ces oiseaux, s'allant poser sur les boucliers ou sur les casques des uns ou des autres, encourageoient les soldats par la prévention, qu'étant consacrés à Minerve, ils leur apportoient l'augure d'une victoire certaine; & quoique quelques-uns d'entr'eux n'eussent pas beaucoup de confiance en un pareil signe, il ne laissoit pas d'inspirer du courage à quelques autres, & d'amener quelquefois de grands succès; ce qui arriva dans cette occasion même. Car, se disant les uns aux autres, que la déesse leur donnoit un signe manifeste de sa protection, ils se livroient hardiment au péril. Les chariots des ennemis venant à passer, ils s'écartoient à propos pour leur faire place. Ils abattoient les conducteurs à coups de trait; & ils en contraignirent plusieurs de retourner vers leur propre infanterie. Ils soûtinrent, avec la même vigueur, l'attaque de la cavalerie, qu'ils obligérent de revenir sur ses pas, en laissant sur la place un grand nombre de blessés.

A la suite d'un premier essai si avantageux pour les Grecs, toute l'infanterie des Barbares en vint aux mains. Hannon, à la tête du bataillon sacré tout composé d'hommes choisis, & dès le premier pas, impatient de remporter

la victoire, se jetta avec impétuosité sur les Grecs, & en tua du premier choc un très-grand nombre. Les traits pleuvant sur lui de toutes parts, il ne cédoit point encore, jusqu'à ce qu'enfin couvert de blessures, il tomba par terre & mourut sur le champ. A sa chûte, tous les Carthaginois, qui étoient au tour de lui, perdirent courage, tandis que ce succès ranima les soldats d'Agathocle. A cette nouvelle, Bomilcar crut que le moment étoit arrivé d'établir la tyrannie ou le pouvoir souverain, dont il s'imaginoit que les dieux mêmes avoient dessein de le revêtir. Dans ce projet, il fit réflexion que si l'armée d'Agathocle venoit à être défaite, il ne pourroit plus exécuter son projet sur un peuple, qui se sentiroit vainqueur; au lieu que si Agathocle vainqueur lui-même abattoit le courage des Carthaginois, ceux-ci, dans le besoin qu'ils auroient alors de son secours, se soumettroient bien plus aisément à ses volontés; après quoi, il trouveroit bientôt l'occasion de vaincre Agathocle même. Suivant ce projet, il commença à reculer avec ses troupes, comme cédant l'avantage aux ennemis; & ayant déclaré à ses soldats la mort d'Hannon, il leur fit entendre que la situation présente des choses demandoit qu'ils se retirassent.

Cependant, son entreprise n'eut pas le succès, qu'il s'en promettoit. Comme il ne jugeoit donc pas devoir laisser perdre un moment, qui paroissoit favorable, il fit partir les principaux d'entre les citoyens pour la guerre contre les Nomades, croyant écarter ainsi le seul obstacle dangereux à son ambition. Malgré ces mesures prises, il n'osoit encore déclarer son projet à personne, & il ne sembloit plus arrêté que par ses remords. Mais, ce qui est encore digne de remarque, dit Diodore de Sicile, c'est que Bomilcar & Agathocle machinoient, chacun de leur côté, des perfidies, sans qu'aucun des deux eût la moindre connoissance de ce que faisoit l'autre; car, Agathocle ne sçavoit rien de l'entreprise de Bomilcar sur la liberté de sa patrie, ni du trouble que cette prétention devoit mettre dans Carthage, & qui lui auroit facilité la prise de cette ville; d'autant plus que Bomilcar, convaincu de son projet tyrannique, auroit plutôt choisi de livrer sa capitale à Agathocle, que de subir de la part de ses concitoyens le supplice dû à son crime découvert.

Quoi qu'il en soit, Bomilcar, ayant fait un choix de ses gens dans la nouvelle Carthage, qui étoit très-voisine de l'ancienne, jugea à propos de ne garder que cinq cens citoyens, tous instruits de son projet, & environ mille soudoyés, au milieu desquels il se déclara Souverain. Distribuant ensuite cette escorte en cinq parties, il les chargea d'égorger tous ceux, qu'ils rencontreroient sur leurs pas. L'épouvante & la fuite étant bientôt devenues le seul objet qui se présentât aux yeux, les citoyens crurent d'abord que les portes avoient été ouvertes aux ennemis

par quelque trahison. Mais, dès qu'on eut appris la véritable cause de ce tumulte, toute la jeunesse s'assembla, & marcha en bon ordre contre le tyran. Bomilcar tua d'abord quelques-uns d'entr'eux. Mais, le reste des citoyens étant montés sur le haut des toits, qui environnoient la place publique, où le tyran avoit amené ses assassins, tiroient de-là des traits sans nombre, qui, tombant dans un lieu vaste & sans abri, couvroient de plaies les conjurés. Ceux-ci, se voyant si maltraités, se jettent en foule dans les rues étroites, qui conduisoient à la rue neuve, accablés de tout ce qu'on pouvoit jetter sur eux par les fenêtres. Cependant, s'étant saisis enfin d'un poste un peu élevé, tous les bons Carthaginois, qui s'étoient mis sous les armes, vinrent là assiéger les rebelles. A la première proposition, qui leur fut portée par les plus âgés d'entre les citoyens de renoncer à leur révolte, & sur la promesse qu'on leur fit de l'oublier, ils déposérent les armes. Les périls étrangers, dont ils étoient environnés, furent en effet la cause de leur salut. On ne manqua de parole qu'à l'égard du seul Bomilcar.

Il fut attaché à un gibet, au milieu de la grande place, afin que le même lieu, qui avoit été autrefois le témoin de sa gloire, fût un monument de son infamie. Mais, Bomilcar souffrit, avec une constance merveilleuse, la barbarie de ses citoyens; & du haut de la croix, comme d'un tribunal, il se répandit contr'eux en injures. Il leur reprochoit tantôt la mort d'Hannon, que, par un esprit d'envie, ils avoient faussement accusé d'aspirer à la royauté; tantôt l'exil de l'innocent Giscon; enfin la secréte condamnation, qu'ils avoient portée contre son oncle Amilcar, qui n'avoit d'autre crime que d'avoir voulu leur faire un allié, plutôt qu'un ennemi d'Agathocle. Il rendit l'esprit, après avoir prononcé ces invectives à haute voix devant l'assemblée nombreuse du peuple, vers l'an 308 avant l'Ére Chrétienne.

BOMILCAR, *Bomilcar*, (a) Βομίλκας, autre général des Carthaginois. Celui-ci vivoit du tems de la seconde guerre Punique. L'an de Rome 537, il aborda à Locres, avec une recrue de quatre mille soldats & de quarante éléphans, & des vivres qu'il amenoit de Carthage. Appius Claudius, pour le surprendre & l'opprimer, feignit de vouloir faire la visite de sa province; & ayant conduit promptement son armée à Messine, il passa à Locres, à la faveur du vent & de la marée. Mais, Bomilcar en étoit déjà parti, pour se rendre auprès d'Hannon au païs des Bruttiens.

L'année suivante, les Romains ayant commencé le siége de Syracuse, Bomilcar vint au secours de cette ville, avec cinquante-cinq galéres; mais, désespérant de pouvoir tenir tête aux Romains, qui avoient plus de vais-

(a) Tit. Liv. L. XXIII. c. 41. L. XXIV. c. 36. L. XXV. c. 25, 27.

ſeaux que lui, & perſuadé qu'un plus long ſéjour ne ſerviroit qu'à affamer ſes alliés, il mit à la voile & repaſſa en Afrique. Il ne tarda pas cependant à ſe remettre en mer, pour apporter de nouveaux ſecours aux Syracuſains. Un jour, pendant que tout le monde étoit attentif au tumulte, qu'on entendoit du côté que la ville étoit priſe, Bomilcar, à la faveur d'une tempête qui ne permit pas à la flotte Romaine de demeurer à l'ancre, ſortit pendant la nuit du port de Syracuſe, avec trente-cinq vaiſſeaux, en ayant laiſſé cinquante-cinq aux aſſiégés, & gagna la pleine mer ſans trouver d'obſtacle. Et lorſqu'il eut appris aux Carthaginois le péril auquel Syracuſe étoit expoſée, il revint peu de jours après avec cent vaiſſeaux, qu'il chargea, à ce qu'on dit, des richeſſes, qu'Épicyde avoit tirées du tréſor d'Hiéron.

Étant encore parti avec ſa flotte pour ſe rendre à Carthage, il y raconta ce qui s'étoit paſſé à Syracuſe; de façon qu'il fit eſpérer à ſes compatriotes, non ſeulement qu'ils pourroient tirer leurs alliés du péril qui les menaçoit, mais encore prendre, pour ainſi dire, les Romains eux-mêmes dans la ville, qu'ils ſembloient avoir priſe. Ainſi, on renvoya avec lui en Sicile le plus grand nombre de barques, qu'on put raſſembler, chargées de toutes ſortes de proviſions, & on augmenta conſidérablement ſa flotte. Étant donc parti de Carthage avec trente vaiſſeaux de guerre, & ſept cens barques de charge, il paſſa en Sicile avec un vent aſſez favorable. Mais, quand il lui fallut doubler le promontoire de Pachynum, le même vent lui devint contraire. Quand il fut appaiſé, Bomilcar mit ſes vaiſſeaux en mouvement, afin de doubler plus facilement le promontoire. Mais, lorſqu'il s'apperçut que les Romains s'avançoient contre lui, frappé dans le moment de je ne ſçais quelle terreur panique, il détacha un eſquif, pour aller donner ordre aux barques, qui étoient auprès d'Héraclée, de retourner en Afrique. Pour lui, ayant fait le tour de la Sicile, il s'en alla à Tarente.

BOMILCAR, *Bomilcar*, (*a*) Βομίλκας, proche parent de Jugurtha, & ſon homme de confiance. Ce Prince ſe ſervit de lui pour faire aſſaſſiner Maſſiva, au milieu de Rome. Comme Bomilcar étoit venu dans cette ville avec Jugurtha, le droit des gens ſembloit le mettre à couvert des procédures. On ne laiſſa pas d'intenter une accuſation contre lui; & l'on crut que les droits de la juſtice devoient ici l'emporter ſur toute autre conſidération. Mais, il trouva le ſecret de s'évader. C'étoit alors l'an de Rome 642.

L'année ſuivante, le conſul Métellus, ne pouvant réduire par la force Jugurtha, ſe propoſa de le ſurprendre, & pour cela de gagner ceux en qui il avoit plus de

(*a*) Salluſt. in Jugurth. c. 25. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Rom. T. V. pag. 326. *& ſuiv.*

confiance, & de les engager à le trahir. Bomilcar parut à Métellus plus capable qu'aucun autre, de le servir dans son dessein. Il lui fit faire des propositions. Il eut même avec lui une entrevue secréte; & comme ce Numide étoit actuellement dans les liens de la justice à Rome, pour le meurtre de Massiva, le Consul lui promit que s'il livroit Jugurtha vif ou mort, le Sénat non seulement lui accorderoit l'abolition de son crime, mais lui assureroit la possession de tous ses biens. Bomilcar se laissa aisément persuader; soit parce que c'étoit un esprit naturellement porté à la perfidie; soit qu'il craignît que la paix venant à se faire, son supplice ne fût une des conditions. Il ne laissa donc point échapper la première occasion qui s'offrit. Un jour qu'il apperçut Jugurtha, inquiet sur l'état présent de ses affaires, il l'aborde, & le conjure les larmes aux yeux d'avoir pitié de lui-même, de ses enfans, de la nation des Numides, qui l'avoit si bien servi. Il lui représente que l'issue de tous leurs combats leur a été funeste; que la campagne est désolée; qu'il y a eu grand nombre d'hommes, ou tués, ou faits prisonniers; que tout le royaume est appauvri ou ruiné; qu'il a assez mis à l'épreuve la valeur des siens, & assez tenté la fortune; qu'enfin il est à craindre que pendant qu'il délibére, les Numides ne prennent leur parti, & ne fassent leur accommodement.

Jugurtha n'ayant suivi ce conseil qu'en partie, & s'étant arrêté au moment de l'exécution, entra en défiance de celui qui le lui avoit donné. Bomilcar s'en apperçut, & pour prévenir la vengeance d'un Prince violent, & qui n'épargnoit personne, il résolut d'achever son crime & de sauver sa vie, en tuant son maître. Il fit entrer dans son dessein un seigneur Numide, fort considéré dans sa nation, par sa naissance, par ses emplois & par ses richesses, & fort estimé du Roi. Malheureusement pour eux, la conspiration fut découverte, & elle coûta la vie à Bomilcar.

BOMONIQUES, *Bomonici*, nom que les Lacédémoniens donnoient aux jeunes gens de leur nation, qui se faisoient gloire à l'envi, de souffrir constamment les coups de fouet, qu'on leur donnoit dans les sacrifices de Diane. Ils se défioient les uns les autres, à qui supporteroit plus long-tems cette espèce de supplice. Quelques-uns le soûtenoient une journée toute entière; & l'on en voyoit souvent expirer avec joie sous les verges. Leurs meres, présentes à cette cérémonie, les encourageoient par des exhortations & par des chants d'allégresse. On prétend que par-là les Lacédémoniens avoient en vue de rendre la jeunesse de bonne heure insensible aux douleurs, & de l'endurcir aux fatigues de la guerre.

Les Étymologistes tirent ce nom de βῶμος, *ara*, autel, & de νίκη, *victoria*, victoire; comme si l'on disoit victorieux à l'autel, parce que cette flagellation se faisoit devant l'autel de Diane.

Βωμος. *Voyez* Ara & Βουνὸς.

BON, *Bonus.* (*a*) Ce terme, dans l'Écriture, s'employe assez souvent pour beau, agréable, pour parfait en son genre. *Dieu vit toutes les choses qu'il avoit créées; & elles étoient parfaitement Bonnes*; c'est-à-dire, que chaque créature avoit la bonté, la beauté, la perfection qui lui convenoient.

On lit dans les Paralipomènes: *Cet homme ne me prophétise rien de Bon*, ou rien d'agréable. *Nous sommes arrivés un Bon jour*; un jour de fête, un jour de joie. *Si cela est Bon à vos yeux*; si vous l'avez pour agréable.

BON [le Bon Dieu], (*b*) ou le Bon Génie, *Bonus Deus*, Ἀγαθὸς θεὸς. Le temple de ce Dieu, si nous en croyons Pausanias, étoit à gauche du chemin, qui conduisoit au mont Ménale. Ce Dieu étoit invoqué par les buveurs; ce qui l'a fait confondre quelquefois avec Bacchus.

BONASUS, *Bonasus*, (*c*) sorte d'animal sauvage, qui naissoit dans la Péonie. Il étoit de la figure d'un bœuf, dont il ne différoit que parce qu'il étoit plus grand & plus fort. D'ailleurs, il avoit des crins pendans au cou comme le cheval, & d'autres qui lui tomboient du sommet de la tête jusque sur les yeux. Ses cornes alloient en se recourbant, & renfermoient les oreilles dans un arc, qui, par sa courbure, approchoit fort du cercle. Le pli de ses cornes les lui rendoit inutiles pour le combat. La chair de cet animal étoit douce & agréable à manger. Il sembloit être différent de ce qu'on appelloit vaches des Indes.

Les noms, que lui donnoient les Péoniens, sont en aussi grand nombre, que les Auteurs, qui les ont rapportés. Aristote le nomme Μόναπος. Suivant un autre Auteur, c'est Μόνεπος. Au rapport d'Antigonus Carystius, le nom est Μόνωπος. Enfin, Élien l'appelle Μόνωψ. Il n'est guere possible de dire positivement laquelle de ces quatre dénominations est la meilleure, non plus que la signification, qu'elles renferment, si elles en ont eu une dans la langue des Péoniens.

Chez les Grecs, cet animal est nommé tantôt Βόλινθος, tantôt Βόνασος, tantôt Βόνασσος. On trouve la raison, qui le faisoit appeller Βόλινθος, dans ce que les anciens Naturalistes rapportent de la manière, dont cet animal se défendoit, quand il étoit poursuivi par les chiens des chasseurs. Il ne pouvoit pas les écarter en leur présentant les cornes, qui n'étoient point propres à faire la moindre blessure; mais, il lâchoit ses excrémens; & avec la force qu'il avoit, de les lancer de la longueur de quatre orgyes, ou vingt-quatre pieds, il en inondoit les chiens, les brûloit, & par-là les arrêtoit. Ces excrémens étoient une espèce de caustique assez cor-

(*a*) Genes. c. 1. v. 31. Reg. L. I. c. 25. v. 8. Paral. L. II. c. 18. v. 7.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 309.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. p. 274, 275.

rosif pour enlever tout d'un coup le poil de l'endroit, où ils tomboient sur le corps des chiens.

BONI, *Boni*, Βανὶ, (*a*) fils de Somer, fut pere d'Amasaï. Boni étoit un Lévite de la famille de Mérari.

BONNE, *Bonna*, Βώννα, (*b*) ville de la Gaule Belgique sur le Rhin. C'étoit sous l'Empire des Romains le quartier de la première légion.

L'an de Rome 820, Bonne vit faire un horrible carnage de cette légion. Hérennius Gallus, qui en étoit lieutenant, s'étoit campé hors de la ville. Huit cohortes Bataves, qui retournoient dans leur païs, aux approches de Bonne, envoyérent vers le général Romain, pour lui représenter qu'elles ne revenoient point pour faire la guerre aux Romains, pour qui elles avoient tant de fois combattu, mais pour rentrer dans leur patrie & y goûter quelque repos, après avoir si long-tems essuyé les fatigues d'une guerre infructueuse; qu'elles ne feroient tort à personne, pourvu qu'on ne les troublât point dans leur route; mais que si on s'avisoit de les attaquer, elles se défendroient & s'ouvriroient un passage à la pointe de l'épée. Hérennius Gallus n'étoit pas trop résolu de lui-même; mais, à la sollicitation des soldats, il se détermina à tenter la fortune du combat. Il lâcha donc contre les ennemis trois mille légionnaires, quelques cohortes de Belges levées à la hâte, avec une troupe de païsans & de vivandiers, qui sortirent par toutes les portes du camp, & entourérent les Bataves, beaucoup inférieurs en nombre, mais avec plus de fracas que d'effet. Car, ces barbares, qui sçavoient leur métier, se partageant en divers bataillons serrés, dont ils eurent soin d'assurer le front, la queue & les flancs, enfoncérent aisément les Romains, à qui les Chefs avoient donné beaucoup d'étendue & trop peu de profondeur; de manière que les Belges ayant plié les premiers, la légion fut aussi mise en désordre. Comme ils se hâtoient tous ensemble de regagner leurs retranchemens, ce fut aux portes qu'il y eut le plus de carnage. Le fossé fut bientôt rempli des corps morts des Romains, qui s'y précipitoient à l'envi, & où il en périt presqu'autant de leur propre frayeur, que du fer des ennemis. Les vainqueurs, évitant la route de Cologne, ne commirent plus aucune hostilité pendant le reste du chemin, alléguant pour justifier le meurtre de Bonne, qu'ils avoient été obligés de tirer l'épée contre ceux, qui avoient refusé de les laisser passer comme amis, quoiqu'ils les en eussent priés avec instance.

Nous avons une médaille, frappée sous Auguste, où la ville de Bonne est qualifiée *COL. JULIA*

(*a*) Paral. L. I. c. 6. v. 46.

(*b*) Ptolem. L. II. c. 9. Tacit. Hist. L. IV. c. 19. *& seq.* L. V. c. 22. Flor. L. IV. pag. 184. Notic. de la Gaul. par. M. d'Anvill. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 259. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XX. pag. 477.

BONNA. Cela montre que c'eſt de cette ville que parle Florus, lorſqu'il dit que Druſus, qui vivoit ſous l'Empire d'Auguſte, fit jetter des ponts à Bonne & à Geldube. Il eſt auſſi parlé de Bonne dans la Table de Peutinger, ainſi que dans l'hiſtoire d'Ammien Marcellin, qui la met au rang des villes ſituées ſur le Rhin.

Le nom de la ville de Bonne s'eſt conſervé dans celui de Bonn, qu'elle prend aujourd'hui. Elle fait partie des États de l'Électeur de Cologne, qui réſide là pour l'ordinaire.

BONNE, *Bonna*, Βῶννα, (*a*) ville d'Afrique. M. de Thou fait une grande deſcription de cette ville, qu'il dit être l'ancienne Hippone, ſituée ſur la mer Méditerranée entre Alger & Tunis, à une diſtance à peu près égale de ces deux villes. M. de Thou termine ſa deſcription par les mots ſuivans : *Urbs olim beati Auguſtini natalibus & epiſcopatu nobilis; cujus reliquias, poſtquam à Vandalis tandem capta eſt, aliquandiu poſſedit.* Les Traducteurs ont mis, *cette ville autrefois célebre par la naiſſance & par l'épiſcopat de Saint Auguſtin*, &c. Il eſt vrai que Saint Auguſtin a été évêque d'Hippone ſur la côte d'Afrique, & qu'il y eſt mort le 28 d'Août 430, pendant que les Vandales la tenoient aſſiégée. Il eſt encore vrai que quand ces barbares s'en furent rendu maîtres, ils reſpectérent le corps du ſaint Évêque. Mais, tout le monde ſçait que bien-loin d'être né à Hippone, il avoit pris naiſſance à Tagaſte de Numidie, ville fort éloignée de la mer, & que ſon pere, nommé Patrice, étoit décurion de Tagaſte. Il nous a lui-même appris ces faits dans le livre de ſes Confeſſions. Comment donc s'imaginer que M. de Thou, homme d'ailleurs ſi ſçavant, ait confondu ou ignoré des faits ſi connus ? C'eſt que M. de Thou, a pris dans ce paſſage le mot *natalibus* dans un ſtyle figuré & en uſage dans l'Égliſe, pour exprimer le jour de la mort des Saints.

Au reſte, les Africains d'aujourd'hui prétendent que Bonne n'eſt pas la même ville qu'Hippone. Il eſt aſſez probable que ce n'eſt pas la même; car, à la diſtance d'une petite lieue, il y a dans un champ de figuiers, des ruines qu'on dit être de l'Égliſe épiſcopale de Saint Auguſtin. On voit encore parmi ces ruines, une ſtatue de marbre toute mutilée, & dont on ne peut connoître la repréſentation. Il y a auprès une ſource d'une eau très-belle & excellente, que les gens du païs appellent communément la fontaine de Saint Auguſtin, de même que les figuiers. Les matelots Italiens & Provençaux, qui y abordent, ne manquent pas d'aller boire de cette eau, & de faire leurs prieres à genoux devant cette ſtatue, mutilée, pour y adreſſer leurs

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. T. XIV. pag. 208, 209.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 344. Tom. IV. p. 403. & *ſuiv.*

prieres à Saint Augustin. Quelques-uns en rompent de petites piéces pour les garder, ou en détachent, ou en raclent ce qu'ils peuvent. A chacun de ces figuiers, dont le fruit est très-beau & très-bon, on voit pendre entre les branches, des chapelets de figues ameres & seches. Les Maures prétendent que les figues ameres attirent toute l'amertume du figuier, & que le fruit en devient plus doux.

BONNE-DÉESSE, *Bona Dea.* (*a*) Par cette Bonne-Déesse, on entendoit la Terre. C'est pourquoi, on lui sacrifioit pour le peuple, à qui rien n'est plus cher avec raison que les fruits de la Terre. Cela n'empêchoit pas qu'on n'entendît aussi à Rome par cette même divinité, une ancienne reine d'Italie, nommée Fauna. Car, la plûpart des dieux du Paganisme avoient un double rapport de cette sorte, & voici quelle en étoit l'occasion.

Il est certain que dans les premiers tems, tous les cultes se rapportoient à des êtres matériels, comme le ciel, les astres, la terre, la mer, les bois, les fleuves & autres êtres semblables, que les premiers hommes croyoient grossièrement être les seules causes de tout le bien & de tout le mal, qui arrivent dans le monde. Mais, comme le progrès de l'opinion n'a point de bornes, quand une fois on a franchi celles de la nature, la vénération religieuse, qu'on avoit conçue pour ces êtres, s'étendit bientôt, avec plus de raison, aux personnes, qui en avoient inventé le culte, & qui avoient sçu le persuader. Cette vénération augmenta bientôt dans la suite des âges par le respect que l'Antiquité imprime, & le relief qu'elle donne à toutes choses. Et comme les hommes ont toujours eu un penchant naturel à imaginer les dieux semblables à eux, par la raison, dit Cicéron, que rien ne paroît si excellent à l'homme que l'homme même; on en vint peu à peu non seulement à diviniser les inventeurs de ces cultes, mais encore à les confondre avec les divinités, qu'ils avoient inventées. De-là vient qu'on honoroit la même divinité en divers endroits du monde sous des noms différens, comme tous les Mythologues en conviennent, parce que c'étoient les noms des illustres Personnages, qui en avoient chacun introduit le culte en ces divers païs. Il y a donc apparence que ç'avoit été cette Fauna, qui avoit inventé la première celui de la Terre, du moins en Italie, puisqu'on l'y confondit depuis avec cette divinité. Elle l'appella la Bonne-Déesse par excellence, avec le plus juste sujet du monde, puisqu'il n'y en a point qui fasse plus de bien aux hommes.

Quand le sexe de cette Reine n'auroit pas suffi, pour faire imaginer cette divinité plutôt femelle, que mâle, puisqu'on les confondoit ensemble; ce qui porte des fruits, comme la Terre, a une

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 344. Tom. IV. pag. 403. *& suiv.*

ressemblance si naturelle avec la femme bien plus qu'avec l'homme, qu'il n'en faudroit pas chercher d'autre raison. C'est aussi apparemment pourquoi les femmes étoient chargées seules de cette cérémonie, & que les hommes en étoient exclus. Cette exclusion pouvoit bien venir aussi de ce que la tradition portoit que cette dévote Reine avoit tant d'attrait pour la pudeur, que jamais autre que son mari ne la connut, ni ne sçut son véritable nom; celui de Fauna ne lui ayant été donné dans la suite des tems, que parce que son mari s'appelloit Faunus. C'étoit donc pour honorer la mémoire de sa pudeur, que ses mystères furent interdits à tout mâle, sans en excepter le grand Pontife même, chez qui on les célébroit, & qui présidoit à tous les autres. Car, il étoit obligé d'abandonner sa maison avant qu'on les commençât, & d'emmener avec lui tous les mâles, qui y étoient, de quelque espèce qu'ils fussent. Il y a apparence que les rats étoient exceptés. On cachoit même les peintures, qui représentoient quelque animal de ce sexe. Les vestales y étoient appellées. Le myrthe étoit seul défendu entre toutes les plantes, dont la maison devoit être ornée, parce qu'il étoit consacré à Vénus; & la cérémonie ne commençoit qu'avec la nuit, pour plus grande assurance qu'elle ne seroit vue que de ceux, qui devoient la voir.

De sçavoir au juste en quoi elle consistoit, c'est ce que la superstitieuse Antiquité, plus fidele à ses devoirs ridicules, que nous ne le sommes aux plus saints des nôtres, a caché à notre curiosité avec un soin si religieux, comme sa croyance l'y obligeoit, qu'on n'en sçauroit rien dire de certain. Il paroit seulement qu'on y égorgeoit entr'autres victimes, une truie; qu'on s'y servoit des feux sacrés, qu'apparemment les vestales y apportoient; qu'on y faisoit quelque sorte de festin; qu'on ornoit le lieu du sacrifice beaucoup plus de pampres de vigne, que des autres plantes; & qu'on y exposoit, entr'autres choses, une bouteille de vin bien enveloppée, comme le plus noble des fruits de la terre. Mais, parce que cette liqueur n'étoit guere à l'usage des femmes, on observoit par bienséance de l'appeller du lait, & non pas du vin.

Quant à l'aversion de la Bonne-Déesse pour le myrthe, quelques Auteurs, entr'autres, Lactance, disent qu'ayant bu avec excès, & s'étant enivrée, son mari Faunus la fit mourir, à coups de bâton fait de branches de myrthe; & que ce Prince, affligé dans la suite de cette mort, fit dresser à son épouse un autel comme à une divinité. C'est pour cette raison qu'on n'y apportoit jamais de myrthe.

Cette dévotion étoit si révérée, entre toutes les autres, qu'on la nommoit par excellence les Mystères, comme on nommoit en Grec ceux de Cérès, qui, dans le fond, étoient la même chose. Elle étoit si ancienne, qu'elle se pratiquoit déjà à Rome du tems des Rois; & il étoit si défendu

aux hommes d'y assister, qu'on étoit persuadé que si quelqu'un l'eût vue, fût-ce par mégarde, il seroit devenu aveugle aussi-tôt. Mais, Claudius désabusa bien le monde de cette erreur, puisqu'il n'en voyoit pas moins clair, après avoir vu ce sacrifice. C'est pourquoi, Cicéron dit assez plaisamment qu'il ne falloit pas s'étonner qu'on se fût trompé dans cette opinion, étant impossible de sçavoir de quelle peine les dieux punissoient un crime, que personne n'avoit commis jusqu'alors.

Quoique la plûpart des Modernes aient cru que la célébration de ce sacrifice mystérieux fût fixée dans la maison du souverain Pontife, nous avons la preuve du contraire dans le discours de Cicéron sur les réponses des Aruspices. Il dit que le lieu, prescrit pour cette solemnité, ne pouvoit être ailleurs que dans le logis des premiers Magistrats, qui, par la prérogative attachée à leurs charges, avoient ce qu'il appelle *imperium;* c'est-à-dire, une autorité absolue & le droit d'auspices. Or, ce droit ne convenoit qu'aux Consuls & aux Préteurs. Dion confirme la même chose; & Plutarque nous apprend qu'au tems de la conjuration de Catilina, les Dames Romaines célébrérent la fête de la Bonne-Déesse chez Cicéron, qui étoit alors Consul.

On dit que cette fête se célébroit le premier jour de Mai; ce qui ne doit s'entendre que depuis la réformation du calendrier, faite par Jules César. Car, auparavant, elle tomboit dans le mois de Décembre, comme il est aisé de le prouver par la deuxième lettre de Cicéron à Atticus. Elle est datée du premier jour de Janvier; & Cicéron y fait le récit de l'attentat de Clodius, comme d'une nouvelle toute récente. Les calendriers, qui suivirent la correction Julienne, placérent cette fête au premier de Mai.

Les Grecs avoient aussi leur Bonne-Déesse, & aussi peu connue que celle des Romains, par le soin qu'on avoit de cacher les infamies, qui accompagnoient ses mystères.

La Bonne-Déesse étoit une des divinités, que les femmes grosses ou en couches invoquoient.

BONNE-DÉESSE CÉLESTE, *Bona-Dea Cœlestis.* (*a*) C'étoit la Déesse d'Afrique. Elle se trouve sur une Inscription. Fabretti, qui la rapporte, croit avec raison que c'étoit Junon elle-même, honorée particulièrement à Carthage.

BONNE ESPÉRANCE, *Bona Spes.* Ce fut une divinité des Payens. On trouve dans le recueil de Gruter, une Inscription, qui porte:

BONÆ SPEI
AUG. VOT.
PP. TR.

Soit que ce fût la même Déesse que l'Espérance, à laquelle les Romains donnoient l'épithéte de Bonne; soit que l'on distinguât ces deux divinités.

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 341.

BONNET. (*a*) Porter la pointe de ſon Bonnet droite, étoit la marque de la royauté en Perſe. C'eſt une circonſtance, que nous apprenons de Plutarque dans la vie d'Artaxerxe II. Car, ce Prince, ayant déclaré héritier du royaume après lui, Darius, ſon fils aîné, lui permit en conſéquence de porter la pointe de ſon Bonnet droite.

BONNI, *Bonni*, (*b*) qui étoit de Gadi. Il eſt mis au nombre des trente Braves de l'armée de David.

BONONIE, *Bononia*, (*c*) Βωνωνία, ville d'Italie dans la Gaule Ciſalpine ſur le Rhénus. On prétend que la fondation de cette ville eſt antérieure de pluſieurs ſiécles à celle de Rome. Quoi qu'il en ſoit, elle porta d'abord le nom de Felſine. Ce fut du tems qu'elle tenoit le premier rang dans l'Étrurie; Car, les Étruſques, avant l'arrivée des Gaulois dans ce païs, en ayant chaſſé les Ambriens, s'y étoient établis à leur place. On croit que ce fut un de leurs Rois, qui bâtit cette ville, & qui l'appella Felſine de ſon nom. Elle prit dans la ſuite le nom de Bononie, lorſque les Gaulois Boïens s'en furent emparés.

La Martinière dit qu'il y a apparence que les Gaulois l'appellérent Bononie, parce qu'ils étoient accoûtumés à porter en Italie le nom de leur patrie, & qu'ils donnérent à cette ville celui de la ville de Bononie dans la Belgique. Il ajoûte que c'eſt ainſi qu'ils donnérent le nom de Rhénus à la rivière, qui en arroſoit les murs. Cependant, comme Tite-Live aſſure que c'étoient les Gaulois Boïens, qui demeuroient dans ce canton, il y a plus d'apparence, pour ne pas dire qu'il eſt certain, que la ville de Bononie aura été ainſi appellée du nom même des Boïens, qui l'habitoient. On peut ajoûter que comme les Boïens étoient ſortis, du moins pour la plûpart, des environs du Rhin, ils donnérent ſans doute le nom du fleuve, qu'ils avoient quitté, à la rivière ſur les bords de laquelle ils ſe trouvoient tranſplantés.

Durant la guerre d'Annibal en Italie, Bononie ſe déclara pour ce général. Lorſqu'elle eut été repriſe par les Romains, l'on y envoya, 189 ans avant l'Ére Chrétienne, une colonie Latine, en vertu d'un arrêt du Sénat. Ce furent les triumvirs L. Valérius Flaccus, M. Atilius Serranus, L. Valérius Tappus, qui l'y conduiſirent. Elle étoit compoſée de trois mille hommes, entre leſquels le territoire fut partagé. L'on en donna ſoixante-dix arpens à chaque cavalier, & cinquante ſeulement à chacun des autres.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 1024.

(*b*) Reg. L. II. c. 23. v. 36.

(*c*) Strab. pag. 216. Plin. Tom. I. pag. 172. Ptolem. L. III. c. 1. Pom. Mel. pag. 125. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 37. L. XXXVII. c. 57. XXXIX. c. 2. Tacit. Annal. L. XII. c. 58. Hiſt. L. II. c. 53. *& ſeq.* Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. pag. 459. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 237. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 99. Tom. XIX. pag. 645.

Ceux de Bononie étoient souvent exposés aux incursions des Liguriens Apuaniens. On lit en effet dans Tite-Live, que deux ans après l'événement, dont nous venons de parler, il ne leur avoit pas été possible d'ensemencer leurs terres, à cause des fréquentes courses de leurs ennemis. Le consul C. Flaminius, ayant marché à leur secours, dompta les Liguriens Apuaniens, & donna la paix à tout le voisinage; mais, ne pouvant plus exercer les soldats à la guerre dans un païs, où il n'avoit point laissé d'ennemis, pour ne pas les livrer à l'oisiveté, il les occupa à faire un grand chemin, depuis Bononie jusqu'à Arrétie.

Lorsque toute l'Italie s'engageoit par serment à servir Octavien contre Marc-Antoine, la seule ville de Bononie, qui, de tout tems, étoit sous la protection de la famille Antonia, demanda & obtint la permission de ne point entrer dans cette ligue contre son patron. Aussi, sous l'empire de Claude, cette ville ayant beaucoup souffert d'un incendie, Néron encore jeune, mais qui se faisoit gloire de descendre de la famille Antonia, lui fit accorder par l'Empereur, ainsi que par le Sénat, un secours considérable pour sa réparation. Vitellius y fit bâtir un amphithéatre, où dans la suite Fabius Valens donna au peuple un spectacle de Gladiateurs, ayant fait venir de Rome tous les préparatifs nécessaires. Ce fut à Bononie que le Sénat de Rome s'assembla pour délibérer sur les troubles, causés par les guerres civiles entre Othon & Vitellius, qui se disputoient l'Empire. Quand il fut arrivé dans cette ville, on envoya diverses personnes sur les chemins, avec ordre de s'informer de ce qui s'étoit passé à l'armée, à ceux qui en arriveroient les derniers. Entre ceux-là se trouva un affranchi d'Othon même, qui répondit à ceux, qui lui demandoient la cause de son retour; qu'il portoit le testament de ce Prince aux parens, qu'il avoit à Rome; qu'il l'avoit laissé encore en vie, mais uniquement occupé du soin de sa gloire & des apprêts de sa mort. On n'en voulut pas sçavoir davantage, & on se contenta d'admirer sa résolution. Dans le moment, tous les esprits se réunirent, & se déclarérent pour Vitellius.

La ville de Bononie étoit trop importante pour n'être pas une des premières, dont les divers concurrens tâchoient de se saisir, lorsqu'ils aspiroient à la Dignité impériale. C'est pour cela qu'elle fut sujette à beaucoup de révolutions. Elle souffrit de la révolte du tyran Maxime; & Théodose l'auroit détruite, comme il fit Thessalonique en Macédoine, si Pétrone son évêque ne l'eût garantie de ce malheur. Ce saint Prélat fit plus; il obtint pour elle de l'Empereur, un privilége qui en fit la mere des sciences & des études. Ensuite, Lothaire II, empereur, permit d'y enseigner les Loix, dont il n'y avoit alors des écoles, qu'à Constantinople & à Rome; & on y vit le jurisconsulte Azzon professer le Droit, en

présence d'un auditoire de dix mille étudians. Les docteurs de Bononie furent en une si haute estime, que Grégoire IX, Boniface VII, & Jean XXII leur adressérent les Décrétales & les Clémentines. Christierne, roi de Danemarck, ayant voulu être présent à la cérémonie de deux de ses Gentils-hommes, qui furent reçus Docteurs, refusa de monter sur un trône, qu'on lui avoit préparé, & dit qu'il se tenoit suffisamment honoré d'être au niveau de ceux, qui passoient pour les hommes les plus sages de l'univers.

Charlemagne, ayant détruit le regne des Lombards, délivra Bononie de leur domination. Othon le Grand en fit une ville libre; & elle se gouverna par des Consuls particuliers, comme plusieurs autres villes d'Italie. Elle fut si jalouse de cette liberté, qu'elle jetta par les fenêtres, dans la place, Bozzon, gouverneur impérial, qui vouloit dominer trop absolument.

Cette ville prend aujourd'hui le nom de Bologne, qui s'est formé de celui de Bononie. C'est la capitale d'un païs, qu'on appelle le Bolonois, en Italien, Bolognèse, dans l'état Ecclésiastique.

BONONIE, *Bononia*, (*a*) Βωνωνία, ville des Gaules dans la Belgique. Plusieurs ont disputé si Gessoriacum, qui étoit l'ancien port des Romains pour passer des Gaules dans la Grande-Bretagne, étoit la même chose que Bononie; mais, on ne voit pas qu'il y ait lieu d'en douter. L'ancienne carte de Peutinger, qui dit, *Gessoriacum quod nunc Bononia*, leve toute difficulté. Quoique ce témoignage si positif semble nous exempter de toute recherche, on en peut encore tirer une preuve du magnifique phare, que l'on voyoit anciennement dans cette ville.

C'étoit incontestablement un ouvrage des Romains pour un port, d'où se faisoit le passage des Gaules dans la Grande-Bretagne. Ce port étoit dans le païs des Morins; & depuis Jules César, jusqu'au tems des derniers empereurs Romains, tous ceux, que l'Histoire dit avoir passé des Gaules dans la Grande-Bretagne, se sont embarqués à Gessoriacum. Il s'ensuit de-là que c'étoit la même ville que Bononie, qui est appellée *Bononia Oceanensis* dans une médaille de Constance. L'empereur Claude, dit Suétone, voulant subjuguer la Grande-Bretagne, se rendit par terre de Marseille à Gessoriacum, où il s'embarqua pour le trajet. Plusieurs autres, depuis lui, s'y embarquérent aussi pour passer à la côte opposée, comme l'empereur Maximien, Lucipin chef d'armée sous Julien l'Apostat, dit Ammien Marcellin, Théodose le Grand, selon le même Auteur. Il est dit dans Zozime, que Constantin, qui prit le nom d'Empereur sous Honorius, passa de là

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 168, 169. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 585. *& suiv.* Tom. XIX. pag. 301, 302, 645.

Grande-Bretagne à Bononie ; mais, ce qui est encore plus concluant, c'est qu'Euménius, qui, dans son panégyrique à Constance, l'appelle Gessoriacum en un endroit, la nomme Bononie en un autre. Il est donc certain que Gessoriacum étoit ce qu'on appella depuis Bononie, & que c'étoit le port où l'on s'embarquoit en ce tems-là, pour passer dans la Grande-Bretagne. D. Bern. de Montfaucon est persuadé que c'étoit le *Portus Iccius*, dont César parle dans ses Commentaires. Mais, comme cette opinion est contestée par d'habiles gens, même d'entre ceux qui croyent que Gessoriacum est la même ville que Bononie, & que cela demanderoit une longue discussion. Nous passerons ce point, pour venir à l'histoire du Phare.

Il semble qu'il n'y ait pas lieu de douter que ce ne soit ce phare, dont parle Suétone dans la vie de l'empereur Caius Caligula. Ce Prince, qui, entr'autres mauvaises qualités, avoit une vanité, qui alloit jusqu'à la folie, fit ranger son armée en bataille sur les bords de l'Océan. Il fit dresser ses ballistes & ses machines comme pour attaquer une armée. Personne ne pouvoit s'imaginer quelle expédition il vouloit faire sur ce rivage, où il ne paroissoit pas un ennemi. Il commanda tout d'un coup que tous se missent à ramasser des coquilles ; que chacun en remplît son casque & son sein, disant que c'étoient des dépouilles dignes, & du Capitole, & du mont Palatin ; & voulant laisser une marque de sa victoire, il fit bâtir une très-haute tour pour servir de phare, & guider par les feux, qu'on y mettroit, les vaisseaux qui alloient sur la mer voisine. C. Caligula étoit au lieu où se faisoit le passage des Gaules dans la Grande-Bretagne. Il étoit venu là comme pour faire la guerre dans cette isle. Il n'y avoit point sous les Empereurs d'autre lieu pour ce trajet, que Gessoriacum ou Bononie. C'est donc ce phare, dont nous parlons, que C. Caligula fit bâtir ; ce qui paroît d'autant plus indubitable, que l'Histoire ne fait mention que d'un phare bâti sur cette côte, & qu'on n'y a jamais remarqué de trace d'aucun autre.

Cette tour fut bâtie sur le promontoire, ou sur la falaise, qui commandoit le port de la ville. Elle étoit octogone. Chacun des côtés avoit, selon Buchérius, vingt-quatre ou vingt-cinq pieds. Son circuit étoit donc d'environ deux cens pieds ; & son diamétre, de soixante-six. Elle avoit douze entablemens, ou espèces de galeries, qu'on voit au dehors ; en y comprenant celle d'enbas, cachée par le petit fort, que les Anglois avoient bâti tout au tour. Chaque entablement, menagé sur l'épaisseur du mur de dessous, forme comme une petite galerie d'un pied & demi. Ainsi, ce phare alloit toujours en diminuant ; ce qu'on dit aussi des autres phares. Au plus haut de la tour, on mettoit ces feux & ces fanaux, qui servoient de guide à ceux qui alloient sur mer.

La tour alloit toujours en diminuant,

nuant, & cette diminution se prenoit uniquement sur l'épaisseur du mur. Les Anciens s'étudioient sur tout à bâtir solidement. On a des preuves des soins surprenans qu'ils avoient de bien fonder leurs édifices. Quelques architectes du seizième siécle ont remarqué que la Rotonde ou le grand Panthéon de Rome avoit un fondement solide, qui regnoit, non seulement sous tout le temple, mais qui s'étendoit aussi bien au de-là de l'enceinte extérieure. Nous trouvons un exemple plus singulier de cette solidité dans un édifice fait dans un siécle plus bas. C'est dans le clocher de Saint Corneille de Compiegne, qui est tout solide jusqu'au-dessus du toit de l'Église, & où l'on n'a laissé d'espace vuide, qu'autant qu'il en falloit pour y mettre & pour y sonner les cloches.

La structure de ce phare de Bononie étoit à peu près la même que celle du palais des Thermes à Paris. Les rangs de pierre & de brique y étoient diversifiés en cet ordre, avec un certain mêlange de couleurs, ménagé, comme il paroît, à dessein pour en rendre l'aspect plus agréable. On voyoit d'abord trois rangs d'une pierre de la côte, qui est de couleur de gris de fer, ensuite deux lits d'une pierre jaune plus molle, & au-dessus de ceux-là deux lits de brique très-rouge & très-ferme, épaisse de deux doigts, longue d'un peu plus d'un pied, & large de plus d'un demi pied. La fabrique continuoit toujours de même.

Ce phare étoit appellé depuis plusieurs siécles *Turris ordans*, ou *Turris ordensis*. L'auteur de la vie de Saint Folquin, Écrivain ancien de l'abbaïe de Saint Bertin, l'appelle *Pharus ordrans;* mais, *ordrans* paroît-là une legére corruption d'*ordans*. Ceux du païs l'appelloient la tour d'ordre. Plusieurs croyent, avec assez d'apparence, que *Turris ordans*, ou *ordensis*, s'étoit fait de *Turris ardensis*, la tour ardente; ce qui convenoit parfaitement à une tour, où le feu paroissoit toutes les nuits.

Éginhard nous apprend que Charlemagne, ayant fait préparer en 810, une flotte sur l'Océan dans le port de Bononie, s'y rendit lui-même l'année d'après pour la visiter; qu'il rétablit le phare, qu'on y avoit bâti anciennement, pour éclairer ceux qui alloient sur mer, & qu'il ordonna qu'on y feroit des feux la nuit. L'Histoire ne dit rien, que l'on sçache, sur l'usage que l'on fit dans les tems suivans de ce phare. Ce qu'on sçait certainement, c'est que les Anglois firent au tour du phare en 1545, un petit fort avec des tours; ensorte que le phare faisoit comme le donjon de la forteresse.

Comme il n'y a point d'ouvrage fait par la main des hommes, qui ne périsse enfin, soit par l'injure des tems, soit par quelque autre accident, la tour & la forteresse tombérent dans le siécle dernier. Voici comment. Cette partie de la falaise ou de la roche, qui avançoit du côté de la mer, étoit comme un rempart, qui mettoit la tour & la forteresse à couvert contre la violence des

marées & des flots. Mais, les habitans y ayant ouvert des carrières pour vendre la pierre aux Hollandois, & à quelques villes voisines, tout ce devant se trouva à la fin dégarni ; & alors, la mer ne trouvant plus cette barrière, venoit se briser au-dessous de la tour, & en détachoit toujours quelque piéce. D'un autre côté, les eaux, qui découloient de la falaise, minoient insensiblement la roche, & creusoient sous les fondemens du phare & de la forteresse ; de sorte que l'an 1644, le 29 de Juillet, la tour & la forteresse tombérent en plein midi.

Ce phare bâti par les Romains, éclairoit les vaisseaux, qui passoient de la Grande-Bretagne dans les Gaules. Il ne faut point douter qu'il n'y en eût aussi un à la côte opposée, puisqu'il y étoit aussi nécessaire pour guider ceux, qui passoient des Gaules dans cette isle.

Carausius, ayant usurpé la Grande Bretagne, avec le titre d'Auguste, possédoit sur la côte de la Gaule la ville de Bononie. Constance, chargé de faire la guerre à ce rebelle, crut devoir commencer par lui enlever cette place, afin de le renfermer entièrement dans son isle. Pour réussir plus sûrement dans son entreprise, il usa de diligence ; & à peine nommé César, il partit & arriva devant Bononie, au moment où on l'attendoit le moins. Il assiégea la ville par terre ; mais, le port mettoit les assiégés en état de recevoir les rafraîchissemens & les secours, que Carausius ne manqueroit pas de leur envoyer. Constance leur ôta cette ressource, en fermant l'entrée du port par une estacade, qui empêchoit le passage de tout vaisseau. Ainsi, la ville fut bientôt obligée de se soumettre ; & par un événement qui tient du merveilleux, & que nos ayeux ont vu se renouveller à la prise de la Rochelle, l'estacade, qui avoit résisté aux flots, tant que la ville se défendoit, fut renversée par un coup de mer, aussi-tôt que Constance s'en vit le maître. Ceux, qui s'étoient soumis à lui, n'eurent pas lieu de s'en repentir. Il les avoit réduits par force ; il les conserva par sa bonté.

La ville de Bononie s'appelle présentement Boulogne. C'est la capitale du Boulonnois dans la Picardie, province de France. Il y a encore un port, d'où vient qu'on l'appelle quelquefois Boulogne sur mer.

On dit que l'usage de tirer le sort des Saints, à la réception des Chanoines, existe encore dans la cathédrale de Boulogne. Cela se pratiquoit ainsi dans l'ancienne église de Térouanne, dont celle de Boulogne est un démembrement. Après que le Doyen a jetté de l'eau bénite sur le nouveau Chanoine, & qu'il a été admis au baiser de paix, on ouvre au hazard le livre des Évangiles, & on écrit les paroles, qui se présentent les premières, pour conserver la mémoire de sa réception. Toute la différence, qu'on remarque entre cette formule, & celle qu'observe encore l'église de Bou-

logne, c'est que le nouveau Chanoine de cette dernière, tire dans le livre des Pseaumes, & non dans celui des Évangiles. M. de Langle, évêque de Boulogne, peu d'années avant sa mort, qui arriva en 1722, rendit une ordonnance, qui tendoit à abroger cet usage. Il craignoit qu'il n'eût quelque chose de superstitieux. Il avoit d'ailleurs remarqué qu'il arrivoit quelquefois que le verset du Pseaume, que le hazard offroit au nouveau Chanoine, contenoit des imprécations, des reproches ou des traits odieux, qui devenoient pour lui une espèce de note, de ridicule, ou même d'infamie. Mais, le Chapitre, qui se prétend exempt de la jurisdiction épiscopale, n'eut point égard à cette ordonnance; & comme, suivant la coûtume, on inséroit dans les lettres de prise de possession de chaque Chanoine, le verset du Pseaume, qui lui étoit tombé à sa réception, le Chapitre résolut seulement qu'à l'avenir, on ajoûteroit à ces lettres, qu'on ne faisoit en cela que suivre l'ancienne coûtume de l'église de Térouane. Un de ces Actes, qui est de l'année 1720, porte: *Et secundùm antiquam Ecclesiæ Morinensis, nunc Boloniensis, consuetudinem, hunc ex Psalmo sortitus est versiculum:* Ipsi peribunt, tu autem permanes, & omnes sicut vestimentum veterascent.

BONONIE, *Bononia*, Βωνωνία, ville de la Basse-Pannonie. Il en est fait mention dans l'Itinéraire d'Antonin, sur la route, le long du Danube, entre Cusi & Cucci, à seize milles de l'une & de l'autre. Ammien Marcellin en parle aussi, & dit qu'elle étoit à dix-neuf mille pas de Sirmium. Simler croit que c'est Bonmonster sur le Danube. Lazius, qui est du même avis dans un endroit, doute ailleurs si ce ne seroit point Sophie.

(*a*) Ptolémée met une ville, nommée aussi Bononie dans la Haute-Pannonie. On en met une autre de même nom dans la Dace-Ripense sur le Danube. Il en est parlé dans le livre des Notices. On met encore une autre Bononie dans le Haute-Mésie. L'Itinéraire d'Antonin place cette dernière sur la route de Viminiacum à Nicomédie, entre Dorticon & Ratiaria. Il y a apparence que toutes ces villes avoient pris le nom de Bononie, des Gaulois Boïens, qui avoient pénétré dans ces divers cantons.

BONOSE, *Bonosus*, (*b*) fit une fortune considérable, que ne lui promettoit pas sa naissance. Né en Espagne, originaire de la Grande-Bretagne, fils d'une mere Gauloise, il eut pour pere un Rhéteur, selon qu'il le disoit lui-même; ou, selon d'autres, un maître de petite école de Grammaire. Il perdit son pere, lorsqu'il étoit encore dans les années de l'enfance; & il fut élevé par sa

(*a*) Ptolem. L. II. c. 15. Mém. de l'Acad. des Insc, & Bell, Lett, T, XIX, pag. 645.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 106. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 249, 250. Tom. XIII. pag. 469.

mere, qui voulut le rendre habile dans les Lettres. Mais, son goût le portoit à la guerre. Il se jetta dans le service; & ayant obtenu d'abord ce que nous appellerions brevet de Capitaine, il parvint ensuite au rang de Tribun, & enfin au commandement général des troupes, qui gardoient la frontière de Rhétie.

Il avoit un talent singulier. C'étoit celui de boire tant qu'il vouloit sans jamais perdre la raison, & gardant toujours son sens froid. Aurélien disoit de lui, qu'il étoit né, non pour vivre, mais pour boire. Le mot est plus joli en Latin, à cause de la ressemblance des verbes *vivere* & *bibere*. Cet Empereur se servoit utilement de la force de tête, qu'avoit Bonose; & lorsqu'il lui venoit des ambassadeurs de quelque nation barbare, il envoyoit cet officier boire avec eux. Bonose, en les enivrant, tiroit d'eux tout le secret de leurs instructions. Aurélien lui fit épouser, dans la même vue, une prisonnière de guerre du sang royal de la nation des Goths. Cette Dame étoit d'un mérite digne de sa naissance; & respectée des Goths à ce double titre, elle procuroit à son mari des relations avec eux, au moyen desquelles Bonose apprenoit bien des choses, dont il étoit bon que l'Empereur fût averti.

Sous Probus, Bonose avoit le commandement de la petite flotte, que les Romains entretenoient sur le Rhin. Il arriva, qu'apparemment par sa négligence, les Germains y mirent le feu & la brûlérent. Il craignit d'être puni; & il eut recours à la ressource, qui étoit devenue alors commune parmi les grands Officiers des armées. Il se fit Empereur. Ses forces même doivent avoir été considérables, puisque ce ne fut pas sans peine que Probus vint à bout de le vaincre. Mais, enfin, il le battit si complétement, que Bonose désespéré s'enfuit à Cologne, où il se pendit lui-même; & l'on fit, à ce sujet, une mauvaise plaisanterie par allusion à la quantité de vin, qu'il avoit coûtume de boire. On dit que c'étoit un broc, qui étoit pendu, & non pas un homme. Le vainqueur, modéré & prudent, n'étendit point sa vengeance sur la famille du rebelle. Il laissa la vie à ses deux fils. Il traita sa veuve avec toute sorte d'honneurs, & lui conserva la pension, dont elle jouissoit sur le trésor impérial.

BONOSE, *Bonosus*, certain Scholiaste, dont Saumaise a trouvé ces paroles dans un ancien exemplaire : *J'ai vu un homme suspendu par le chemin, sur lequel il étoit, & qui avoit la plante du pied plus large que le chemin.* C'est une espèce d'énigme, où il est parlé d'un danseur de corde. Le même Bonose a une pensée à peu près semblable de l'inceste.

BONPORT, *Boniportus*, (a) lieu situé sur la côte méridionale de l'isle de Créte, auprès de la ville de Thalasse. C'est-là que

(a) Actu. Apost. c. 27. v. 8.

Saint Paul aborda, lorſqu'il alloit en Italie.

BON-SENS, eſt la meſure de jugement & d'intelligence, avec laquelle tout homme eſt en état de ſe tirer, à ſon avantage, des affaires ordinaires de la ſociété. Otez à l'homme le Bon-ſens, & vous le réduirez à la qualité d'automate ou d'enfant.

Il ſemble qu'on exige plutôt dans les enfans de l'eſprit que du Bon-ſens; ce qui porte à croire que le Bon-ſens ſuppoſe de l'expérience, & que c'eſt de la faculté de déduire des expériences, qu'on fait le plus communément les inductions les plus immédiates.

Il y a bien de la différence, dans notre langue, entre un homme de ſens & un homme de Bon-ſens. L'homme de ſens a de la profondeur dans les connoiſſances, & beaucoup d'exactitude dans le jugement. C'eſt un titre, dont tout homme peut être flatté. L'homme de Bon-ſens, au contraire paſſe pour un homme ſi ordinaire, qu'on croit pouvoir ſe donner pour tel ſans vanité. Au reſte, il n'y a rien de plus relatif que les termes, *ſens*, *ſens-commun*, *Bon-ſens*, *eſprit*, *jugement*, *pénétration*, *ſagacité*, *génie*, & tous les autres termes, qui marquent, ſoit l'étendue, ſoit la force d'intelligence de chaque homme. On donne, ou l'on accorde ces qualités, ſelon qu'on les mérite plus ou moins ſoi-même.

BON-SUCCÈS, *Bonus Eventus*, (*a*) fameuſe divinité, ſur tout chez les Romains.

A conſidérer, le mot *eventus* par ſa définition, c'eſt, au rapport de Cicéron, *exitus alicujus negotii, in quo quæri ſolet, quid ex quaque re evenerit, eveniat, eventurum ſit.* De ce même événement, qui produit en toutes choſes l'incertitude, l'eſpérance ou la joie; les Anciens, par un motif de crainte, ou d'intérêt, ou de reconnoiſſance, en firent un dieu avec le titre de *Bonus*. Ainſi, l'on vit des divinités de la bonne-déeſſe, de la fortune, de l'eſpérance, du génie & du deſtin, établies ſous les titres de *bona dea*, *bona fortuna*, *bona ſpes*, *bono genio*, *boni fati*.

Le Bon-ſuccès étoit principalement honoré par les laboureurs, afin qu'il fît proſpérer les moiſſons, & tous les autres biens de la terre, compris ſous le nom d'*Eventus* par le poëte Manilius, en parlant des influences de certaines conſtellations.

Eventus frugum varios & tempora dicunt.

Le Bon-ſuccès étoit du nombre des douze dieux, que l'on appelloit Conſentes; c'eſt-à-dire, ceux qui étoient admis au conſeil de Jupiter. On avoit auſſi recours à ce dieu, dans les occaſions, où il s'agiſſoit de quelque entrepriſe.

Il avoit un temple, qui étoit ſitué dans la neuvième région de

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. pag. 394, 460. Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 315. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 419. *& ſuiv.*

Rome, au rapport de P. Victor, & près des Thermes d'Agrippa. Ammien Marcellin fait mention de ce temple à la fin du dix-neuvième Livre, au sujet d'un fait historique, qu'il rapporte. Sous l'empire de Valentinien & de Valens, il arriva dans Rome un furieux débordement des eaux du Tibre, dont cet Auteur fait une ample description. Ce fleuve se trouva tellement grossi par les pluies & par les rivières, qu'il reçoit, que toute la ville en fut inondée ; de sorte qu'elle ne parut qu'une plaine unie. Il n'y eut que les montagnes, & les maisons les plus élevées, qui furent exemptes de cette inondation. Les habitans se retirent sur le haut de ces montagnes & sur le sommet des édifices, & l'on fut obligé de leur porter des vivres dans des bateaux. Lorsque l'orage fut dissipé, & que le Tibre, qui avoit rompu ses digues, eut repris son cours ordinaire, Claudius, pour lors préfet de la ville, employa tous ses soins, pour réparer les désordres, que ce déluge avoit causés. Il rétablit plusieurs Antiquités, qui avoient été détruites. Entr'autres choses, il fit rebâtir un grand portique, attenant les bains d'Agrippa, & que l'on nommoit le portique du Bon-succès, parce que le temple, consacré à cette divinité, étoit dans le voisinage. Cet énénement arriva, l'an de Jesus-Christ. 374.

C'est à l'occasion de ce passage, que Lindebroch, dans ses notes sur Ammien Marcellin, rapporte deux Inscriptions antiques, qui conviennent parfaitement au sujet, puisqu'elles font mention des vœux, que l'on offroit au Bon-succès. L'une de ces Inscriptions, qui a été trouvée à Mayence, est conçue en ces termes :

PRO SALVTE
DD. NN.
SANCTISSIMORVM
IMPP.
BONO EVENTVI MIL.
EXERCITVS. GS. MATER
NVS PERLETVS MIL.
LEG. VII. PR. P. F.
STRATOR.

L'autre Inscription, qui est du tems du Haut-Empire, a été trouvée dans une ville d'Espagne. Elle est dédiée au Bon-succès par une Prêtresse de deux Impératrices Augustes, déïfiées, en mémoire des jeux du Cirque célébrés pour honorer leur sacerdoce :

BONO EVENTVI
APONIA C. F. MONTANA
SACERDOS DIVAR
AVGVSTAR. COL. AVG. FIR.
EDITIS
OB HONOREM SACERD.
CIRCENSIBVS.

Ce n'étoit pas seulement en Italie, en Germanie & en Espagne, que le Bon-succès étoit adoré ; il avoit aussi un culte particulier dans la Gréce. On peut juger que les Éphésiens lui avoient dédié un temple, par une mé-

daille Grecque de Salonine. Elle représente, au revers, le Bon-succès, de la même manière, qu'il est représenté sur les médailles Romaines, avec cette légende, ΤΟ ΑΓΑΘΟΝ ΕΦΕΣΙΩΝ, qu'on explique par *Bonum;* c'est-à-dire, *Bonus Eventus Ephesiorum.* La même figure est représentée au revers d'une autre médaille Grecque de Géta, frappée à Héraclée: ΗΡΑΚΛΕΙΑϹ ΕΝ ΠΟΝΤΩ, d'où l'on infére que le Bon-succès avoit aussi un temple dans cette ville, au royaume de Pont.

Outre les temples, on avoit aussi élevé au Bon-succès des statues à Rome, où elles avoient été apportées de Gréce. Pline dit qu'entre les ouvrages célebres, que l'on voyoit à Rome de la main de Praxitéle, il y avoit deux statues dans le Capitole, l'une du Bon succès, l'autre de la Bonne fortune. Mais, Euphranor, autre fameux sculpteur Grec, contemporain de Praxitéle, dans la 104e Olympiade, environ l'an de Rome 390, fit une autre statue du Bon-succès, qui, d'une main, tenoit une patére pour marque de sa divinité, & de l'autre un épi de bled avec un pavot. On peut dire que cette statue du Bon-succès, faite par Euphranor, a servi de modele aux images, qui en ont été représentées sur les revers des médailles impériales, Grecques & Latines. En effet, sur celles du Haut-Empire, jusqu'à Gallien, ce dieu, sous le titre de *Bonus Eventus, Bono Eventui, Eventus Augusti,* y est figuré de la même manière & avec les mêmes attributs, que la statue faite de la main d'Euphranor; c'est-à-dire, nu, proche d'un autel, tenant d'une main une patére, & de l'autre des épis & des pavots; quelquefois avec très-peu de différence, comme une corbeille de fruits, au lieu de la patére, ou une branche d'arbre, garnie de fruits, de la manière qu'on le voit sur les médailles d'argent de Pescennius Niger & de Julia Domna, rapportées par M. Patin.

L'explication des monumens, qui représentent la statue du Bon-succès, nous apprend que c'étoit ordinairement celle d'un homme jeune, à en juger par sa tête seule, que l'on voit gravée avec un large diadême sur une médaille Consulaire de la famille Scribonia, rapportée dans Goltzius & dans M. Patin. Du côté de la tête, on lit: *BON. EVENT. LIBO.* Au revers, on voit la figure du Putéal, dont le nom est au-dessus & au bas de celui de Scribonius.

Nous avons remarqué que le Bon-succès étoit le dieu des laboureurs. Il est vrai que dans les premiers tems de la République, & avant que les Romains eussent porté la guerre & étendu leurs conquêtes hors de l'Italie, ce peuple n'étoit occupé que du soin de l'agriculture, & rendoit par tout un culte particulier au Bon-succès. Mais, dans la suite, & sur tout sous les Empereurs, à mesure que d'un côté la puissance & les richesses des Romains augmentoient leur luxe, & que de l'autre la superstition & la flatterie mul-

tiplioient leurs divinités à l'infini, celle du Bon-ſuccès, juſqu'alors ruſtique & champêtre, devint plus importante, &, pour ainſi dire, une divinité de ville. Elle eut un culte plus étendu, un temple & des autels dans Rome; ſes ſtatues, faites par les mains de Praxitéle & d'Euphranor, fameux ſculpteurs Grecs, contemporains d'Alexandre, furent conſervées dans le Capitole; & elle fut au nombre de celles, que les Monétaires repréſentérent ſur les médailles. Ainſi, la monnoie, qui fut frappée au commencement du regne de Veſpaſien, déſigna la joie, qu'eut le peuple Romain, de voir que ce Prince, qui s'étoit acquis une haute réputation dans les guerres, où il avoit comandé, & dans le tems que l'Empire étoit diviſé par les factions d'Othon & de Vitellius, fut proclamé Empereur dans Alexandrie; ce qui arriva l'an de Rome 822. On vit pour lors la tranquillité ſuccéder aux troubles, après la défaite des deux concurrens, qui étoient incapables de gouverner. Ce fut cette même année, que l'on frappa deux autres médailles, avec le revers: *PACI ORBIS TERRARUM, ET PACI AUGUSTI*, & qu'après que Veſpaſien eut été déclaré Auguſte, Tite & Domitien, ſes deux fils, eurent le titre de Céſars & de Princes de la Jeuneſſe. Ces titres, qui leur aſſuroient une ſucceſſion à l'Empire, confirmérent dans l'eſprit des peuples, l'eſpérance d'un regne tranquille & d'une paix durable.

Cette année fut encore remarquable par un événement des plus heureux. L'Italie avoit été ſi agitée par des troubles domeſtiques & par les partialités, qu'avoit cauſées la guerre d'Othon & de Vitellius, que Rome ſe trouvoit épuiſée de ſes ſecours les plus néceſſaires; enſorte que, ſuivant le témoignage des Auteurs, il ne reſtoit plus de bled dans les greniers publics, que pour dix jours. Veſpaſien, attentif à des beſoins ſi preſſans, y apporta un prompt reméde, par le ſoin qu'il prit de faire partir, dans une ſaiſon très-contraire, un grand nombre de vaiſſeaux chargés de bled pour la ville de Rome. C'eſt ce qui eſt rapporté expreſſément par Tacite. On conſerva le ſouvenir d'une prévoyance ſi utile, par une médaille, qui fut frappée à ce ſujet, avec le type & la légende de *Annona*, qui a rapport avec celle de *Pacis Eventum*, & la divinité du Bon-ſuccès.

BONTÉ. La Bonté morale conſiſte en deux points. Le premier, c'eſt de ne pas faire du mal à nos ſemblables; le ſecond, de leur faire du bien.

1.° *Ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît.* Voilà la régle, qui détermine quelle ſorte de traitemens la nature nous interdit à l'égard du reſte des hommes. Tout ce qui, fait à nous-mêmes, nous paroîtroit dur, barbare & cruel, eſt compris dans la prohibition; mais, cette maxime d'un uſage ſi étendu, eſt bien reſtreinte dans l'application qu'on en fait. La plûpart des hommes ſe conduiſent les uns

avec les autres, comme s'ils étoient persuadés qu'elle ne dût avoir lieu qu'entre amis. Lorsque la passion vous porte à quelque violence contre un autre homme, jettez les yeux sur lui, pour y voir l'empreinte de la main divine, & votre propre ressemblance. Ce sera de quoi ralentir votre emportement. Ne dites point à Dieu ce que Caïn lui dit : *M'avez-vous donné mon frere en garde ?* Oui sans doute, il vous l'a donné en garde; & non seulement il vous défend de lui faire aucun mauvais traitement, mais il vous ordonne même de le servir de tout votre pouvoir.

2.° Lorsqu'on est officieux & bien-faisant envers ses parens, ses bienfaiteurs ou ses amis, on se croit généreux, quoiqu'on soit d'ailleurs dur & indifférent pour tout le reste des hommes. L'on n'est pas même charitable ; qualité cependant bien en de-çà de la générosité, qui est le comble & la perfection de toutes les autres vertus sociales. En pratiquant celles-ci, on ne fait qu'éviter les défauts contraires, placés tout près d'elle. Mais, la générosité nous éloigne bien plus du vice, puisqu'elle laisse pour intervalle entre elle & lui, toutes les vertus de précepte. La générosité est un dégré de perfection, ajoûté aux vertus par-dessus celui, que prescrit indispensablement la loi. Faire pour ses semblables précisément ce qu'ordonne la loi, ce n'est pas être généreux ; c'est simplement remplir son devoir.

Mais, la charité, ou, ce qui est la même chose, cette affection générale, que nous devons à tous les hommes, n'est pas une vertu de surérogation. Vous ne ferez que satisfaire à ce que l'humanité vous impose; si, rencontrant un inconnu, que des assassins ont blessé, vous vous en approchez pour penser ses plaies. Le besoin, qu'il a de votre secours, est une loi, qui vous oblige à le secourir. Un indigent est pressé par la faim. Vous ne ferez que payer une dette, en appaisant son besoin. Les pauvres sont à la charge de la société. Tout le superflu des riches est affecté de droit à leur subsistance. Et ne plaignez pas même le secours, que vous leur donnez, quand il seroit le prix de vos sueurs & de pénibles travaux. Quoi qu'il vous coûte, il leur coûte encore plus. C'est l'acheter bien cher, que de le recevoir à titre d'aumône.

Voulez-vous apprendre en deux mots jusqu'où s'étendent les bons offices, que vous devez à vos semblables ? En voici la mesure : *Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît.*

BONTÉ [La], (*a*) fut érigée en divinité par Marc-Auréle. Ce Prince lui fit bâtir ensuite un temple sur le Capitole. Il faut remarquer que la Bonté étoit le fond du caractère de Marc-Auréle.

BONUS ÉVENTUS. *Voyez* Bon-succès.

BOONÉTE, *Booneta*, Boo-

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 395.

νητα, (a) nom d'une maison à Sparte, située dans la rue, qu'on appelloit la rue des Barrières. C'étoit la maison du roi Polydore. Après sa mort, la Reine, sa femme, vendit cette maison un certain prix, qui fut payé en bœufs; car, alors, on ne connoissoit, ni l'or, ni l'argent monnoyé; le commerce consistoit en un échange réciproque des choses nécessaires à la vie; & ce que l'on avoit acheté, on le payoit en bœufs, en esclaves, en un morceau d'or ou d'argent tout brut & nullement affiné. Ainsi, Boonéte signifie la maison, qui a été échangée pour des bœufs.

BOOPIS, *Boopis*, (b) terme, qui signifie, qui a des yeux de bœufs. On appelloit ainsi Junon, parce qu'on lui supposoit de grands yeux.

Ce mot est composé de βοῦς, *bos*, bœuf, & ὤψ, *oculus*, œil.

BOOTÈS, *Bootes*, Βοώτης, (c) nom d'une constellation voisine du Pole. Ce terme, formé du Grec βοῦς, *bos*, bœuf, signifie proprement bouvier. Elle est proche de la grande ourse, & semble suivre le chariot comme un Bouvier. On l'appelle encore Arctophylax; c'est-à-dire, gardien de l'ourse, parce qu'elle est derrière l'ourse, comme si elle la gardoit.

Les Poëtes ont dit que c'étoit Icare, Athénien, qui, ayant reçu du vin de Bacchus, le mit sur un chariot, & parcourant l'Attique, en donna à boire aux païsans, qu'il enivra. On crut qu'il les avoit empoisonnés, & on le tua. Érigone, sa fille, se pendit de douleur. Jupiter les plaça dans le Ciel, & fit d'Icare une constellation, qui fut appellée Bootès, ou Bouvier, à cause du chariot qu'il avoit conduit par l'Attique, & qui lui avoit attiré la mort. De sa fille, il en fit la Vierge; & de son chien, la Canicule. D'autres croyent que c'est Arcas, fils de Callisto, fille de Lycaon. D'autres l'appellent Orion.

Cette constellation est de trente-quatre étoiles, dont l'une, qui est sur le bord de sa robe, s'appelle Arcture, & est de la première grandeur. En prononçant ce mot, il faut faire sonner l'*s* finale, comme on fait dans les mots Grecs & Latins.

BOOZ, *Booz*, Βοὸζ, (d) fils de Salmón & de Rahab, fut un des ayeux de Jesus-Christ. C'étoit un homme puissant & extrêmement riche, de la famille d'Élimélech, de la tribu de Juda. Il demeuroit à Bethléhem. Son mariage avec Ruth, belle-fille de Noëmi, est connu de tout le monde.

Au tems de la moisson, Ruth, avec la permission de sa bellemere, alla glaner pour avoir de quoi se nourrir, & entra par hazard dans un champ, qui appar-

(a) Pauf. pag. 181, 182.

(b) Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. T. I. p. 59.

(c) Ovid. Metam. L. II. c. 4. Homer. Odyss. L. V. v. 272. Virg. Georg. L. I. v. 229.

(d) Judic. c. 12. v. 8. Ruth. c. 2. v. 1. *& seq.* c. 3. v. 2. *& seq.* c. 4. v. 1. *& seq.* Matth. c. 1. v. 5. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 163, 164.

tenoit à Booz. Il y vint un peu après, & demanda qui étoit cette jeune femme. On le lui dit, & on l'informa de tout ce qui la regardoit. Booz loua fort cette grande affection, qu'elle témoignoit pour sa belle-mere, & pour la mémoire de son mari, lui souhaita toute sorte de bonheur, & commanda qu'on lui permît non seulement de glaner, mais d'emporter ce qu'elle voudroit, & qu'on lui donnât de plus à boire & à manger, comme aux moissonneurs. Ruth garda pour sa belle-mere de la bouillie, qu'elle lui porta le soir, avec ce qu'elle avoit recueilli. Noëmi, de son côté, lui avoit gardé une partie de ce que ses voisins lui avoient donné pour son dîner. Ruth lui raconta ce qui lui étoit arrivé; sur quoi, Noëmi lui dit que Booz étoit son parent, & si homme de bien, qu'il y avoit lieu d'espérer qu'il prendroit soin d'elle; & ensuite Ruth retourna glaner dans son champ. Quelques jours après, toute l'orge ayant été battue, Booz vint à son champ, & couchoit dans l'aire.

Lorsque Noëmi le sçut, elle crut qu'il leur seroit avantageux que Ruth se couchât à ses pieds pour dormir, & elle lui dit de faire ce qu'elle pourroit pour cela. Ruth n'osa lui désobéir, & se glissa ainsi tout doucement aux pieds de Booz. Il ne s'en apperçut point à l'heure même, parce qu'il étoit fort endormi; mais, s'étant éveillé sur le minuit, il sentit que quelqu'un étoit couché à ses pieds, & demanda qui c'étoit. Ruth lui répondit: » Je suis Ruth, votre » servante, & je vous supplie de » me permettre de me reposer » ici. « Il ne lui fit point d'autre question & la laissa dormir. Mais, il l'éveilla dès le grand matin, avant que ses gens fussent levés, & lui dit de prendre autant d'orge qu'elle en voudroit, & de retourner trouver sa belle-mere, afin que personne ne pût s'appercevoir qu'elle avoit passé la nuit si près de lui, parce qu'il falloit par prudence éviter de donner sujet de parler, principalement en une chose de cette importance. Et il ajoûta: » Je » vous conseille de demander à » celui, qui vous est plus proche » que moi, s'il veut vous pren- » dre pour femme. Que s'il en » demeure d'accord, vous l'épou- » serez. S'il le refuse, je vous » épouserai, ainsi que la loi m'y » oblige. «

Ruth rapporta cet entretien à sa belle-mere; & elles conçurent alors une ferme espérance, que Booz ne les abandonneroit point. Il revint sur le midi à la ville, assembla les Magistrats, & fit venir Ruth & son plus proche parent, à qui il dit: « Ne possédez- » vous pas le bien d'Élimélech? » Oui, répondit-il, je le posséde » par le droit, que la loi m'en » donne, comme étant son plus » proche parent. Il ne suffit pas, » repartit Booz, d'accomplir une » partie de la loi; mais, on doit » l'accomplir en tout. Ainsi, si » vous voulez conserver le bien » d'Élimélech, il faut que vous » épousiez sa veuve, que vous » voyez ici présente. Cet homme

» répondit qu'étant déjà marié & » ayant des enfans, il aimoit » mieux lui céder le bien & la » femme. « Booz prit les Magistrats à témoin de cette déclaration, & dit à Ruth de s'approcher de ce parent, de déchausser un de ses souliers, & de lui en donner un coup sur la joue, ainsi que la loi l'ordonnoit. Elle le fit, & Booz l'épousa. Au bout d'un an, il en eut un fils, dont le soin fut confié à Noëmi, & le nomma Obed, dans l'espérance qu'il l'assisteroit dans sa vieillesse, parce qu'Obed signifie en Hébreu assistance. Obed fut pere d'Isaï, & Isaï le fut de David.

Il y en a qui reconnoissent trois Booz, fils, petit-fils & arrière-petit-fils de Salmon, & que ce fut le dernier, qui épousa Ruth. Ils prétendent que l'on ne sçauroit autrement concilier l'Écriture avec elle-même, puisqu'elle met, entre le mariage de Salmon & la naissance de David, trois cens soixante-six ans, & qu'elle ne reconnoît entre Salmon & David, que trois personnes, Booz, Obed & Jessé. Mais, quoiqu'il soit mal-aisé de remplir un espace de 366 ans par quatre personnes, qui se succédent de pere en fils, & qu'il soit rare de voir dans la même famille, quatre personnes de suite, vivre fort long-tems, & avoir des enfans dans un âge fort avancé; néanmoins la chose n'est pas absolument impossible, sur tout en ce tems-là, où il y avoit encore des hommes qui vivoient plus de cent ans. Salmon, âgé de cent six ans, a pu engendrer Booz, environ soixante-six ans après que les Israëlites furent entrés dans la Terre promise. Booz, âgé peut-être de cent ans, aura engendré Obed. Celui-ci, âgé d'un peu plus, ou d'un peu moins, aura eu pour fils Isaï. Enfin, Isaï, âgé aussi de cent ans, aura eu David. Ce n'est-là qu'une supposition; mais, il suffit qu'elle n'ait rien d'impossible ni de contradictoire, pour nous dispenser d'admettre trois Booz, au lieu d'un seul, dont parle l'Écriture.

Quelques Rabbins prétendent qu'Abésan, juge d'Israël, dont il est fait mention au douzième chapitre des Juges, est le même que Booz. Le fondement de cette opinion c'est qu'Abésan étoit de Bethléhem, & que le nom d'Abésan a quelque rapport avec celui de Booz. Mais, Abésan, ayant gouverné Israël depuis l'an du monde 2823 jusqu'en 2830, il ne peut être le même que Booz, qui ne sçauroit être né plûtard, que l'an du monde 2620.

BOOZ, *Booz*, Βολὼς, (*a*) nom de l'une des deux colonnes de bronze, que Salomon fit mettre au vestibule du Temple. L'autre colonne s'appelloit Jachin. Celle-ci étoit au côté droit de l'entrée du Temple; & Booz, au côté gauche. Jachin signifie que Dieu l'a affermie; & Booz veut dire, la force, la fermeté. Elles avoient

(*a*) Reg. L. III. c. 7. v. 15. *& seq.* L. IV. c. 25. v. 17. Paral. L. II. c. 3. v. 15. Jerem. c. 52. v. 21, 22.

ensemble trente-cinq coudées de haut, comme il est dit dans les Paralipomènes; c'est-à-dire, que chacune, en particulier, avoit dix-sept coudées & demie. Le texte du troisième livre des Rois, & celui de Jérémie, portent dix-huit coudées; mais, on croit que l'Écrivain sacré a mis un nombre rond pour un nombre rompu. Leur épaisseur étoit de quatre doigts, selon Jérémie; car, elles étoient creuses. Elles avoient douze coudées de circonférence, ou quatre coudées de diamétre. Le chapiteau de chacune des deux colonnes avoit en tout cinq coudées de haut. L'Écriture donne à ces chapiteaux tantôt trois coudées, tantôt quatre, tantôt cinq. C'est qu'ils étoient composés de divers ornemens, que l'on considéroit quelquefois comme séparés, quelquefois comme unis au chapiteau. Le corps du chapiteau étoit de trois coudées. Les ornemens, qui le joignoient au faîte de la rose, qui étoit au-dessus de tout le chapiteau, étoient encore d'une coudée; en tout cinq coudées.

BORA, *Bora*, (a) nom d'une montagne de Gréce dans la Macédoine. Les Romains, l'an 167 avant l'Ére Chrétienne, ayant partagé cette province en quatre contrées, la troisième eut pour bornes au nord le mont Bora, qui la séparoit de la qatrième située au de-là, & confinant d'un côté à l'Illyrie, & de l'autre à l'Épire.

On croit que les peuples, situés au de-là du mont Bora, ont pu s'appeller Hyperboréens; & le nom de cette montagne, peu connue dans le reste de la Gréce, occasionna, selon toute apparence, l'équivoque qui fit naître toutes les fictions débitées sur un peuple, dont la trace s'étoit perdue depuis long-tems.

BORANS, *Borani*, (b) peuples Scythes, qu'on dit avoir eu leurs habitations auprès du Danube.

Sous l'empire de Valérien, l'Asie mineure étoit en proie à cette nation barbare. C'est du côté du Phase & de la Colchide, que leurs courses commencérent à se faire sentir, & ils y vinrent par mer. Ils n'avoient point de vaisseaux; mais, ils en empruntérent des habitans du Bosphore.

Les Borans, étant arrivés en Colchide, renvoyérent les vaisseaux; & se répandant aussi-tôt dans tout le plat-païs, ils le pillérent & le ravagérent en barbares. Ensuite, ils osérent même attaquer Pityonte, ville fortifiée, & qui défendoit dans ces quartiers les frontières de l'Empire. Successianus, qui commandoit dans la place, brave officier, & secondé par de bonnes troupes, qu'il avoit sous ses ordres, reçut si bien les ennemis, qu'il leur ôta tout d'un coup l'espérance de réussir dans leur entreprise. Il les battit, il les poursuivit. Et les Borans ayant perdu beaucoup de monde, se

(a) Tit. Liv. L. XLV. c. 29. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 200.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 410, 424. & suiv.

trouvérent trop heureux de s'enfuir précipitamment dans leur païs sur des vaisseaux, qu'ils rencontrérent à la côte, & dont ils s'emparérent par force. Les habitans de Pityonte & tout le païs voisin se croyoient totalement délivrés. Mais, les barbares, à qui ils avoient affaire, toujours inquiets, toujours avides, n'ayant rien qui les attachât à leur patrie, accoûtumés à errer sans demeure fixe, portant avec eux tout ce qu'ils possédoient, & amorcés par l'espoir du butin, ne se décourageoient point par les disgraces.

En effet, les Borans, à peine retournés dans leur païs, se préparérent à une nouvelle course. Ils obtinrent encore des vaisseaux des peuples du Bosphore; & arrivés près du Phase, ils les gardérent, afin de s'assurer une retraite dans le besoin. Ils commencérent par attaquer un temple de Diane, qui étoit dans ces contrées, & la ville royale d'Æétès, pere de Médée, si célebre dans la fable. Repoussés avec perte, ils ne se rebutérent point, & vinrent se présenter devant Pityonte. Malheureusement, Successianus n'y étoit plus. Valérien, que la nécessité de résister aux armes des Perses avoit amené à Antioche, y avoit aussi mandé cet officier, qu'il fit préfet du Prétoire, & des conseils duquel il vouloit s'aider dans la conduite de la guerre d'Orient. Pityonte fut mal défendue. Les Borans la prirent d'emblée & la pillérent; & s'étant rendu maîtres des vaisseaux, qu'ils trouvérent dans le port, ils en accrurent leur flotte, se remirent en mer, & s'approchérent de Trébizonde, ville puissante, ceinte d'une double muraille, qui avoit une garnison forte de plus de dix mille hommes.

Des Barbares, sans aucune connoissance de l'art si difficile des siéges, n'auroient jamais emporté cette place. Ils ne s'en seroient pas flattés, dit l'Historien, même en songe. La négligence de la garnison leur procura un succès, qui passoit leurs espérances comme leurs forces. Les soldats & les officiers Romains, comptant sur leurs avantages, & méprisant l'impéritie des ennemis, ne se tenoient point sur leurs gardes, ne prenoient aucune précaution, & songeoient uniquement à se divertir & à faire bonne chere. Les Borans instruits de cette sécurité, escaladérent le mur pendant la nuit, & se trouvérent ainsi tout d'un coup maîtres de Trébizonde. La garnison, aussi lâche que mal disciplinée, sortit par la porte, qui donnoit du côté des terres, & abandonna les habitans à la discrétion des vainqueurs. Le butin fut immense. La ville étoit riche par elle-même; & de tout le païs des environs, on y avoit porté comme dans un asyle assuré, tout ce que l'on possédoit de précieux. Les Borans en profitérent; & après avoir tout pillé, tout saccagé dans la ville, ils étendirent même leurs courses dans l'intérieur du païs, comme il paroît par l'Épître canonique de Saint Grégoire Thaumaturge, alors Évêque de Néocésarée. Ils

emportérent ainsi les richesses du Pont; & les ayant chargées sur leurs vaisseaux, ils s'en retournérent triomphans dans leur païs.

BORBÉTOMAGUS, *Borbetomagus*, Βορβητόμαγος, (*a*) ville capitale des Vangiones. Il en est fait mention sous ce nom dans Ptolémée, dans l'Itinéraire d'Antonin, dans la Table Théodosienne. On trouve néanmoins cette ville désignée, comme la plûpart des capitales, par le nom de la nation. Elle est citée dans Ammien Marcellin, dans la Notice de l'Empire, & ailleurs, sous le nom de *Vangiones*.

Quant à celui de Worms, qu'elle porte aujourd'hui, il vient de Warmatie ou Wormatie, qui étoit en usage, lorsque la seconde race de nos Rois a commencé d'occuper le trône.

BORBOROCŒTE, *Borborocœtes*, Βορβοροκοίτης, (*b*) nom d'une grenouille, dont il est parlé dans la Batrachomyomachie, qu'on attribue ordinairement à Homère.

BORBYCE, *Borbyce*, Βορβύκη, la même que Bambyce. *Voyez* Bambyce.

BORCANIENS, *Borcanii*, Βορκανίοι, (*c*) peuples d'Asie, dont parle Diodore de Sicile. Cet Auteur les met au nombre de ceux, qui furent subjugués par Nisus, & c'est tout ce que nous en sçavons. Car, cette nation Asiatique n'est point nommée dans les anciens Géographes. Peut-être s'est-il glissé quelque erreur dans le texte de Diodore de Sicile.

(*d*) Il est fait mention dans Pline d'un peuple d'Italie, que ce Géographe nomme Borcaniens, ou plutôt Borcanes, *Borcani*. Ce peuple habitoit dans l'Apulie.

BORCÉE, *Borcæus*, Βορκαῖος, (*e*) capitaine dans l'armée du jeune Agrippa. Cet Officier & Phœbus, autre capitaine du même Prince, allérent à Jérusalem durant le siége de cette ville par les Romains, pour tâcher de porter les factieux à quelque accommodement. Ils leur promirent que s'ils vouloient mettre bas les armes, & se soumettre à eux, ils leur obtiendroient leur pardon; mais, ces mutins, sans donner le tems à ces députés de parler, prirent des pierres & tuérent Phœbus. Pour Borcée, à peine put-il sortir de la ville, chargé de blessures & tout couvert de sang.

BORÉA, *Borea*, (*f*) nom d'une ville, dont parle Cicéron dans une de ses lettres à Atticus. Cet Orateur nous apprend que cette ville fut prise par Sextus Pompée.

BORÉADES, *Boreades*, (*g*) Βορεάδαι, ainsi nommés de Borée, duquel ils descendoient. Les Boréades étoient en possession de

(*a*) Ptolem. L. II. c. 9. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. XIX. pag. 510.
(*b*) Batrachom. v. 227.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 64.
(*d*) Plin. Tom. I. pag. 168.
(*e*) Joseph. de Bell. Judaïc. pag. 819.
(*f*) Cicer. ad Attic. L. XVI. Epist. 4.
(*g*) Diod. Sicul. pag. 92, 172. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 122, 137. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 396, 397.

l'Empire & du Sacerdoce dans l'isle des Hyperboréens. Leur succession n'avoit pas encore été interrompue, du tems de Diodore de Sicile.

Cet Auteur nous apprend ailleurs qu'il y avoit des Boréades parmi les Argonautes, & que ce furent ces Boréades, qui vengérent les enfans de Phinée, roi d'un canton de Thrace. Ces Princes étoient proches parens des Boréades. Quand ceux-ci arrivérent dans leur païs, on les avoit chassés de la ville, & ils étoient encore marqués des coups de fouet, qu'ils avoient reçus. Les Boréades, voyant leurs parens en cet état, s'armérent aussi-tôt pour les secourir. Ayant brisé les chaînes, dont ils étoient liés, ils tuérent tous les Barbares, qui avoient voulu s'opposer à cette délivrance.

On donne le nom de Boréades à Zétus & à Calaïs, parce qu'ils étoient fils de Borée.

BORÉASMES, *Boreasmi*, (*a*) fêtes, qui se célébroient en l'honneur du vent Borée. Il y avoit un autel à Athènes, dédié à ce vent. On lui faisoit des sacrifices, quand il souffloit avec violence.

On nomme aussi ces fêtes Boréésines.

BORÉE, *Boreum*, Βορεῖον, (*b*) montagne du Péloponnèse dans l'Arcadie. Depuis Aséa jusqu'au mont Borée, on alloit toujours en montant. Sur la cime de cette montagne, on appercevoit quelques restes d'un vieux temple, qu'Ulysse, dit-on, bâtit à Minerve Tutélaire & à Neptune, lorsqu'il fut revenu de Troye.

BORÉE, *Boreum*, Βορεῖον, rivière d'Asie, dont on ne marque pas la position. Il y avoit aussi en Asie un promontoire du même nom.

(*c*) Il y a eu encore quelques lieux de ce nom. 1.° Un promontoire de l'isle d'Irlande, selon Ptolémée. On croit que c'est aujourd'hui Tellinchéad, ou Hélensthéad. 2.° Un port de l'isle de Ténédos, selon Arrien. 3.° Un promontoire d'Afrique dans la Cyrénaïque, à l'extrêmité du golfe de la grande Syrte, selon Ptolémée. Il y en a qui pensent que c'est présentement Cabo de Téiones.

BORÉE, *Boreas*, Βορέας, (*d*) fils d'Astréus & d'Héribée. Il aima long-tems Orithyie, fille d'Érechthée, roi d'Athènes. Mais, parce qu'il étoit de Thrace, & qu'on se souvenoit encore de la cruauté de Térée; son propre païs & Térée étoient lès obstacles, qui s'opposoient à son amour. Ainsi, il aima en vain Orithyie, aussi long-tems qu'il fit paroître qu'il aimoit mieux la gagner par les prieres que par la force. Mais, lorsqu'il eut reconnu que la priere

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 523. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 211.

(*b*) Pauf. pag. 527.

(*c*) Ptolem. L. II. c. 2. L. IV. c. 4.

(*d*) Ovid Metam. L. VI. c. 15. Pauf. pag. 33, 321. *&* *seq*. Strab. pag. 294, 295. Herod. L. VII. c. 189. Suid. Tom. I. pag. 564. Virg. *passim*. Homer. *passim*. Myth par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 200. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 128. *&* *suiv*. T. XII. pag. 34, 111, 112. *&* *suiv*. Tom. XVIII. pag. 8. Tom. XIX. pag 594.

étoit inutile, se laissant enfin transporter par sa fureur ordinaire : » C'est avec raison, dit-il, que » l'on me traite si rudement, & » qu'on me considére si peu ; car, » pourquoi suis-je venu sans mes » armes, sans ma fureur, sans » ma violence, & sans mes souf- » fles remplis de menaces ? Pour- » quoi ai-je employé des prieres, » dont je ne connois point l'usa- » ge, & qui me déshonorent ? » La violence est mon partage. » C'est elle seule, qui me sied » bien ; c'est par elle seule, que » je dissipe les nuages ; c'est par » elle seule, que je bouleverse » les mers, que je renverse les » grands chênes, que je sçais » durcir la neige, & battre la terre » avec de la grêle. Moi seul, » quand je rencontre mes freres » en l'air, qui est notre champ » de bataille, je fais contre eux » de si grands efforts, & je les » heurte si puissamment, que » tout le ciel en retentit, & que » les nues, que je fais choquer, » en jettent des feux & des flam- » mes. Moi seul, quand je me » promène dans les cavernes de » la terre, je fais trembler les » enfers, & tout l'univers avec » eux. C'est-là sans doute le dis- » cours, que je devois employer » pour demander Orithyie. Je » ne devois pas prier Érechthée » d'être mon beau-pere. Je de- » vois par la violence le contrain- » dre de le devenir. «

Quand Borée eut fait ces menaces, ou que par des paroles, qui n'étoient pas moins puissantes, il eut excité ses fureurs, il commença à battre des aîles ; & par ce battement horrible, toute la terre fut ébranlée ; & la mer éleva des flots, qui ressembloient à des montagnes. Ainsi, s'étant couvert d'un nuage obscur, traînant après-soi sa robe, qui, en balayant la terre, en fait soulever la poudre, il enleva Orithyie, & l'enveloppa de ses aîles. Ses feux s'augmentérent en volant, par l'agitation qui se fit dans son esprit & dans son cœur, à l'aspect de cette beauté. Au reste, il ne s'arrêta point qu'il ne fût arrivé en Thrace. Il la fit Reine de ces païs froids ; & bientôt après, elle mit au monde deux enfans jumeaux, qui ressembloient à leur mere par la grace & par la beauté, & à leur pere par leurs aîles. Ils furent nommés Calaïs & Zétus.

Nous ne trouvons pas que cette fable contienne autre chose que l'Histoire, ou si elle contient quelque autre secret, il faut le laisser à découvrir à de plus habiles que nous. L'on dit qu'Orithyie ne fut point enlevée par le vent Borée, mais par un jeune homme de ce nom, qui, ne pouvant persuader ses parens de la lui donner en mariage, l'enleva & l'amena en Thrace. D'autres disent qu'elle ne fut pas ravie par Borée, mais par les peuples de la Thrace sous le nom de Borée, comme Ovide le témoigne lui-même dans l'épître de Pâris à Hélène. Socrate, dans le Phédre de Platon, rapporte qu'Orithyie, fille d'Érechthée, fut emportée d'un rocher par le vent dans le fleuve Ilisse, & qu'elle y

mourut. Enfin, soit qu'elle soit tombée dans ce fleuve, ou qu'elle ait été, en effet, enlevée par un jeune homme, appellé Borée, les Poëtes ont pris de-là occasion de composer cette fable ; & ils ont imputé au vent le crime d'un homme, à cause de la ressemblance du nom.

Voilà à peu près ce qu'on rapporte de l'enlévement d'Orithyie par Borée ; à moins qu'on ne dise que l'on veut montrer par cette fable, que la guerre n'est pas incompatible avec la politesse & la civilité. Car, on peut entendre par ce Thrace, qui épouse Orithyie, un homme belliqueux. En effet, Mars étoit autrefois le dieu des Thraces, comme étant une nation belliqueuse ; & par cette Athénienne, l'on peut se figurer la politesse & la civilité. Il n'y a personne, qui ne sçache qu'Athènes étoit comme la source des Sçavans, & qu'on y venoit de tous côtés, pour y apprendre les belles choses.

Quoi qu'il en soit, de tout ce que l'on vient d'exposer, on dit que les Athéniens croyoient que Borée étoit leur parent. Ainsi, un jour que leur flotte étoit auprès de Chalcis, ville d'Eubée, ils invoquérent ce vent & Orithyie sa femme, & les priérent de perdre les vaisseaux des Perses, leurs ennemis, comme ils avoient déjà fait aux environs du mont Athos. Pour moi, dit Hérodote, en racontant cette aventure, je ne sçaurois dire si leurs prieres furent cause que le vent Borée se leva si impétueusement contre l'armée des Barbares, lorsque leurs vaisseaux étoient à l'ancre ; mais, au moins, les Athéniens disent que ce vent leur avoit déjà donné du secours, & qu'il les secourut encore en cette occasion. C'est pourquoi, quand ils furent de retour, ils lui bâtirent un temple sur les bords du fleuve Ilisse. Ceux, qui parlent de cette perte de vaisseaux, & qui en comptent le moins, disent qu'il en périt quatre cens, avec un nombre prodigieux d'hommes & de trésors.

A Mégalopolis dans le Péloponnèse, il n'y avoit point de divinité, à qui on rendît de plus grands honneurs qu'à Borée, parce que les habitans de cette ville en avoient été aussi puissamment assistés dans l'entreprise, que les Lacédémoniens avoient faite contre eux. Ils poussérent même le zéle de leur culte pour ce vent, jusqu'à lui élever un autel, sur lequel ils faisoient tous les ans un sacrifice.

Borée, selon Homère, s'étant transformé en cheval, avoit couvert de très-belles cavalles de Dardanus, dont il avoit eu douze poulains d'une vîtesse & d'une legéreté si merveilleuse, qu'ils pouvoient courir sur les épis de bled sans les courber, & sur les flots de la mer sans enfoncer. Virgile raconte comme une vraie histoire du Zéphyre, ce qu'Homère dit de Borée comme une fable. Mais, cette imagination des Poëtes n'est fondée, selon toutes les apparences, que sur ce que l'on croyoit qu'il y avoit

effectivement des cavalles, qui concevoient du vent.

Orithyie ne fut pas le seul objet de la tendresse de Borée. On prétend qu'il aima encore le jeune Hyacinthe, qui étoit aussi l'objet des amours d'Apollon.

Dans la tour octogone des vents, qui fut bâtie à Athènes par Andronic, dont Vitruve a fait une description exacte, & que Varron nommoit horloge, les vents, que l'on ne comptoit en ce tems-là qu'au nombre de huit, étoient représentés chacun sous la forme de jeunes enfans. Le Borée, que l'on voit encore sur cet ancien monument, est représenté sous la figure d'un enfant aîlé, qui passe d'un vol rapide. Il a des brodequins & se couvre la face d'un manteau, comme pour se garantir de la rigueur du froid.

BORÉE, *Boreas*, Βόρέας, (*a*) pere de trois filles; sçavoir, Opis, Loxo & la bienheureuse Hécaërgé. On trouve la preuve de cette assertion dans Callimaque. Ce poëte nous apprend que ces trois Princesses, étant parties de leur païs pour aller porter des offrandes à Délos, de jeunes garçons, la fleur & l'élite de la jeunesse, les accompagnérent. Ils n'eurent pas la satisfaction de revoir leur patrie, ni les uns, ni les autres; mais, leur nom, dit Callimaque, sera célèbre à jamais, & leur gloire immortelle.

Ces Princesses, selon toutes les apparences, périrent malheureusement avec leurs conducteurs. C'est pourquoi, les Déliens, comme nous l'apprend encore Callimaque, rendirent à leur mémoire tous les honneurs possibles; jusqu'à ordonner que les jeunes filles & les jeunes hommes de Délos, qui se marieroient à l'avenir, sacrifieroient leur chevelure, les unes à ces illustres vierges, les autres à leurs compagnons de voyage & de fortune.

Au reste, nous soupçonnons que le Borée, qui a donné lieu à cet article, est le même que le précédent.

BORÉE, *Boreas*, Βορέας. (*b*) On prétend qu'un Prince de ce nom a regné autrefois dans l'Uplande. Rudbeck a cru que ce Roi ne pouvoit être que le Borée de Callimaque & de Diodore de Sicile.

BORÉE, *Boreas*, nom, que les Latins, après les Grecs, ont donné au vent, qui nous vient directement du Pole arctique. Nous le nommons en François, Bise, vent de Nord, vent de Septentrion. Sur l'Océan, on l'appelle Nord, & sur la mer Méditerranée, Tramontane.

On dit que le nom de Borée est composé de βοᾶν, crier, & ῥεῖν, couler, parce qu'il souffle avec grand bruit. Quelques-uns le tirent de βορὰ, *pabulum*, nourriture, parce que, selon eux, ce vent, étant froid & sec, il resserre les pores; & par-là augmentant & fortifiant la chaleur naturelle, il contribue à la nour-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 122.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 123.

riture des corps, & les rend sains, en dissipant & desséchant les mauvaises humeurs.

On nomme Boréale toute la partie du monde, qui est proche du Septentrion.

BORÉE, *Boreas*, Βορέας, (*a*) nom, qui fut donné par Élius César à un de ses coureurs du Cirque. C'étoit pour en marquer la vitesse.

BORÉÉSINES, *Boreesina*. *Voyez* Boréasmes.

BORGION, *Borgion*, célebre Géant. *Voyez* Albion.

BORITH, *Borith*, (*b*) sorte d'herbe, dont il est parlé dans le prophéte Jérémie. *Quand vous vous purifieriez*, dit ce prophéte à la ville de Jérusalem, *avec une grande abondance d'herbe de Borith, vous demeureriez toujours souillée dans votre impiété.*

On croit que l'herbe de Borith est le kali ou la soude, de la cendre de laquelle on fait du savon, & une très-bonne lessive pour nettoyer le linge. On assure que la soude seule en feuille, a la vertu d'ôter les taches de la peau, lorsqu'on la froisse, & qu'on la frotte avec la main.

BORMANNES, *Bormanni*, (*c*) nom qu'il faut lire ainsi dans Pline, selon la remarque du P. Hardouin. Il est compris dans une énumération de villes & de peuples renfermés dans la Narbonnoise. Il faut convenir que l'ordre alphabétique, que Pline suit dans cette énumération, n'est pas propre à nous faire juger de la position d'un lieu, qui n'est cité autre part. Cependant, la grande affinité du nom de Bormannes avec celui de *Borma* ou de Bormes, entre Ières & Saint Tropez peut faire hazarder cette position.

BORNE, *Terminus*, *Limes*, *Meta*, ὅρος, (*d*) marque fixe & certaine, qui sert à terminer un champ, un territoire, une province, un état, & à séparer l'un de l'autre.

Il y a des Bornes naturelles, comme une rivière, une forêt, une chaîne de montagnes; & des Bornes artificielles, comme des murailles, des remparts, des fossés, ou même des pierres de distance en distance, & quelquefois des lignes imaginées depuis un terme, dont on est convenu jusqu'à un autre. Quelques païs ont des Bornes naturelles; telles sont l'Espagne & l'Italie, qui sont l'une & l'autre environnées de la mer, comme des presqu'isles, & jointes au continent, celle-ci par les Alpes, & celle-là par les Pyrénées. Telles étoient aussi les Gaules, lorsqu'elles étoient bornées par le Rhin, les Alpes, la mer Méditerranée, les Pyrénées & l'Océan. Mais, les Bornes de l'Allemagne sont artificielles, & ont varié en divers tems.

Numa, roi des Romains, afin que chacun se contentât de ce qu'il

(*a*) Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 288.

(*b*) Jerem. c. 2. v. 22.

(*c*) Plin. Tom. I. pag. 147. Notic. de la Gaul par M. d'Anvill.

(*d*) Deuter. c. 19. v. 14. Virg. Æneid. L. XII. v. 897, 898. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 50, 51. Tom. V. pag. 18. Tom. XII. pag. 33.

avoit, sans envier le bien d'autrui, établit des loix touchant les Bornes des terres ; il ordonna à tous les particuliers de les arpenter, & d'y planter des pierres, qui fussent consacrées à Jupiter Terminal. Tout le monde devoit s'assembler chaque année en un certain jour, pour y offrir des sacrifices. Si quelqu'un ôtoit ou transportoit ces pierres, sa tête étoit dévouée au dieu des Bornes ; ensorte que le premier venu pouvoit le tuer, comme coupable de sacrilége.

En général, les Bornes, chez les Anciens, étoient sacrées & inviolables. L'usage en étoit fort ancien. Les Hébreux l'avoient reçu des Égyptiens ; & Moïse, dans le livre du Déutéronome, en parle comme d'une loi universelle. Il n'ordonne pas aux enfans d'Israël de placer des Bornes sur les confins de leurs héritages. Il leur défend seulement de la part du Seigneur, de changer ces Bornes, & de les transplanter dans la vue d'agrandir leurs terres ; *Non assumes & transferes Terminos proximi tui ; quos fixerunt priores ; in possessione tua.*

Nous avons aussi une preuve particulière de l'ancienneté de cet usage dans le Latium, par la manière dont Virgile décrit le combat d'Énée avec Turnus. Celui-ci, effrayé par de tristes présages, & n'étant plus à lui-même, prend une pierre d'une grosseur prodigieuse, qui servoit de Bornes à un champ ; & ramassant toutes ses forces pour l'élever, il la jette contre son ennemi.

Numa ne fit vraisemblablement que rétablir les anciennes loix, qu'on avoit peut-être trop négligées. Il ajoûta de nouvelles peines à celles, qu'on prétend que Tatius avoit déjà prononcées contre ceux, qui refuseroient de s'y soumettre. Ne regardant pas néanmoins le supplice comme un garant assez sûr de l'exécution de la loi, pour la rendre plus sainte & plus inviolable ; il persuada au peuple, qu'il y avoit un dieu particulier protecteur des limites, & vengeur des usurpations.

BORNES, *Borni*, (a) place forte de Thrace, située auprès de Périnthe. Il est parlé de cette place dans Cornélius Népos, au sujet d'Alcibiade. On y lit *Bornos*, qui est l'accusatif pluriel de *Borni*. Le passage n'est pas le même dans toutes les éditions. Il y en a qui portent : *Id ille ut audivit, domum reverti noluit, & se Perinthum contulit, ibique tria castella communivit, Bornos, Byziam, Macrontichos*. D'autres : *Id ille ut audivit, domum reverti noluit ; & se Patara contulit, ibique tria castella communivit, Bornos, Bisan, Themeontichos*. Ortélius, trouvant ce passage corrompu, le corrige ainsi. *Et se Pactyan contulit, ibique tria castella communivit, Bornos, Bisanthen & Macrotinchos*. Cela s'accorde avec Plutarque, aussi-bien qu'avec la description de la Thrace par Ptolémée. Ce dernier, en effet, nomme de suite *Bisantha* ou *Rhaedestum*,

(a) Corn. Nep. in Alcib. c. 7.

Macron Tichos & *Pactya*; mais, il ne nomme point *Borni*, qui en devoit être voisin.

BORUS, *Borus*, Βῶρος, (*a*) fils de Périères. Ce Prince avoit épousé Polydore, fille de Pélée, après l'avoir comblée de magnifiques présens. C'est pourquoi, il passoit dans le public pour le pere de Ménesthius, quoique Polydore l'eût eu du fleuve Sperchius.

C'est d'Homère que nous apprenons ces circonstances; & Madame Dacier remarque que l'on s'étoit fort trompé au passage de ce Poëte, en prenant Sperchius & Borus pour le même. Passerat, ajoûte Madame Dacier, a fait la même faute dans le troisième livre d'Apollodore. » Pélée, dit-il, » épousa Antigone, fille d'Eury- » tion, en laquelle il engendra » Polydore, que le fleuve Sper- » chius, surnommé Borus, fils » de Périères, prit à femme, » dont naquit Ménesthius. « Il falloit dire: » Polydore, que le fleu- » ve Sperchius aima secrétement, » & dont il eut Ménesthius, qui » passa pour fils de Borus, qui » étoit fils de Périères. « Qui a jamais dit que le fleuve Sperchius fût fils de Périères?

BORUS, *Borus*, Βῶρος, (*b*) fils de Penthile, & pere d'Andromaque.

BORYSTHÈNE, *Borysthenes*, Βορυσθένης, (*c*) fleuve de la Scythie d'Europe, qui se déchargeoit dans le Pont-Euxin, en de-çà des Palus-Méotides, & dont la source étoit inconnue aux Anciens, parce qu'ils n'avoient pas pénétré jusqu'au mont Carpath, sur le sommet duquel, on l'auroit trouvée. Il faut pourtant avouer qu'on lit dans Pline, que le Borysthène naît chez des peuples, que ce Géographe appelle Neures.

Strabon dit qu'il n'y a qu'un trajet de cinq cens stades des bouches du Tyras à l'isle de Leuce, consacrée à Achille; & qu'après un autre trajet de six cens stades, l'on arrive au Borysthène, qui est un fleuve navigable. Il ajoûte que l'on trouve dans le voisinage un autre fleuve, nommé Hypanis; & devant l'embouchure du Borysthène, une isle ayant un port. Après avoir remonté ce dernier l'espace de deux cens stades, on rencontroit une ville, qui portoit le même nom, & qui s'appelloit aussi Olbia, & selon Pline Olbiopolis ou Miletopolis, parce qu'elle avoit été fondée par ceux de Milet. C'étoit un grand entrepôt.

La première partie de cette vaste étendue de païs situés entre le Borysthène & le Danube, c'étoit ce qu'on appelloit la solitude des Géres. Le reste étoit occupé par les Tyrigétes, les Lazyges Sarmates, les Basiliens, les Urges & autres peuples, peu connus pour la plûpart. Quant à ceux, qui habitoient au de-là du Borysthène, ou de la partie septentrionale de ce fleuve, les An-

(*a*) Iliad. L. XVI. v. 177, 178.
(*b*) Pauf. pag. 117.
(*c*) Strab. pag. 107, 306. Plin. Tom. I. pag. 217, 218. Ptolem. L. III. c. 5. Herod. L. IV. c. 17, 18, 47. *& seq.* Pomp. Mel. pag. 95. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 571, 581.

ciens n'en eurent pas plus de connoiſſance que de ſa ſource.

On trouve dans Hérodote une belle deſcription du Boryſthène. La voici, ſelon la traduction de M. du Ryer. » Le Boryſthène, » qui eſt le quatrième fleuve de » la Scythie, eſt le plus grand de » tous après le Danube. Et, à » mon opinion, il eſt non ſeulement le plus fertile de tous les » fleuves de la Scythie, mais généralement de tous les autres, » ſi l'on en excepte le Nil, auquel il n'y en a pas un, que » l'on puiſſe comparer. Le Boryſthène eſt donc le plus fertile » de tous les fleuves de la Scythie, & à cauſe des bons & » agréables pâturages, qu'il donne au bétail, & à cauſe du » poiſſon excellent & rare, que » l'on y pêche en abondance. Il » eſt auſſi fort doux à boire; & » ſes eaux ſont pures & claires, quoiqu'il coule parmi des » lieux, tout remplis de bourbe » & de fange. On fait ſur ſes rivages de belles moiſſons; & » aux endroits, où la terre n'eſt » point cultivée, l'herbe ne laiſſe » pas d'y croître, & d'y devenir » fort grande. Le ſel ſe fait de » lui-même & en abondance dans » ſon embouchure. Ce fleuve » produit de grandes baleines, » que l'on ſale, qui n'ont point » d'épines ſur le dos, & que l'on » appelle Antacées. Enfin, l'on y » trouve auſſi beaucoup d'autres » choſes, qui ſont dignes d'admiration. Au reſte, on a fait » expérience, que du côté du » ſeptentrion d'où il coule, juſques à un endroit, appellé Gerrhe, il y a quarante journées » de navigation, & perſonne ne » ſçauroit rien dire des païs, qu'il » traverſe au de-là. Il ſemble » néanmoins qu'il paſſe par un » déſert pour venir dans la contrée des Scythes laboureurs, » qui habitent ſur ſes rivages dans » une étendue de dix journées de » chemin. Il n'y a que ce fleuve » & le Nil, dont je ne puis montrer la ſource, & dont je ne » penſe pas qu'aucuns des Grecs » puiſſent rien dire d'aſſuré. On » reconnoît encore les eaux du » Boryſthène, quand il entre » dans la mer, & l'Hypanis s'y » étant mêlé, ils ſe perdent tous » deux en même endroit. L'eſpace, qui eſt entre ces deux fleuves, eſt appellé Promontoire » d'Hyſpolée, où eſt bâti un temple de Cérès, au de-là duquel » habitoient les Boryſthénites. «

Le fleuve du Boryſthène s'appelle maintenant Dniéper ou Niéper. Il arroſe la Pologne & ſe rend dans la mer noire, au travers de la petite Tartarie.

BORYSTHÈNE, *Boriſthenes*, Βορυσθένης. (a) Outre une ville de ce nom, dont il eſt parlé à l'article des Boryſthénites, Pline dit qu'il y avoit un lac, qui ſe nommoit auſſi Boryſthène. Il met la ville à quinze mille pas de la mer; au lieu que, ſelon Strabon, elle en étoit à vingt-cinq mille pas. Il eſt vrai que ce dernier

(a) Plin. Tom. I. pag. 217. Strab. pag. 306. Pomp. Mel. pag. 95.

Géographe emploie des stades, & non pas des milles; mais, le nombre de deux cens stades, dont il parle, équivaut à vingt-cinq milles Romains. On croit que cette ville est présentement Oczacow, sur les bords de la mer Noire.

BORYSTHÈNE, *Borysthenes*, Βορυσθένης, (*a*) nom d'un cheval de l'empereur Adrien, qui lui servoit, sur tout pour la chasse, & dont on remarque le nom dans l'Histoire, parce que cet Empereur lui fit construire un sépulchre & élever une colonne avec une épitaphe, qu'il composa lui-même, & que nous avons encore. En voici le sens: » Borysthène, Alain de nation, coursier » de l'Empereur, qui voloit par » les eaux, par les marais, & par » les montagnes d'Étrurie, qui » poursuivoit les sangliers; ensorte qu'aucun n'osoit le frapper » de ses défenses, ni en approcher de si près, que son écume » pût atteindre l'extrêmité de sa » queue. Mais, s'étant toujours » conservé dans sa vigueur, il est » enfin mort, & a été inhumé » dans ce champ. «

BORYSTHÉNITES, *Borysthenitæ*, Βορυσθενῖται, (*b*) peuples de la Scythie d'Europe. C'étoient proprement les Scythes laboureurs, selon Hérodote. Cet Auteur nous apprend que ces peuples étoient appellés Borysthénites par les Grecs qui habitoient sur le fleuve Hypanis; mais qu'ils se donnoient eux-mêmes le nom d'Olbiopolitains. Ces Scythes laboureurs occupoient, du côté de l'Orient, une contrée de trois journées de chemin, jusqu'à un fleuve, appellé Panticape. Mais, du côté du septentrion, elle avoit onze jours de chemin vers le Borysthène. Tout ce qui étoit plus avant n'étoit qu'un grand païs désert & une vaste solitude, au de-là de laquelle on trouvoit la région des Androphages, qui étoit une nation séparée, & qui n'étoit point de la Scythie. Voilà comme en parle Hérodote.

On trouvoit chez les Borysthénites, une ville, qui portoit le nom de son peuple. Selon Strabon, elle s'appelloit aussi Olbia. Pline la nomme Olbiopolis; c'est-à-dire, ville d'Olbia. Il lui donne encore le nom de Milétopolis, qui veut dire ville des Milésiens; c'est parce qu'on en attribuoit la fondation à une colonie sortie de Milet. Nous devons remarquer que Pomponius Méla distingue Olbia de Borysthénis, & en fait deux villes Grecques, qu'il place à l'embouchure du Borysthène. Les passages de Pline & de Strabon sont néanmoins des plus clairs, & ne laissent aucun lieu à la distinction.

Quoi qu'il en soit, Scylès, roi de Scythie, aimant beaucoup les coûtumes des Grecs, parce qu'il y avoit été formé dès sa naissance, mena une armée de Scythes

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 304. Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 73, 74.

(*b*) Herod. L. IV. c. 17, 18, 53, 78. & seq. Lucian. Tom. II. pag. 107. Strab. pag. 306. Plin. Tom. I. pag. 217. Pomp. Mel. pag. 95, 96.

vers la ville des Borysthénites. Toutes les fois qu'il y entroit, il laissoit ses troupes dehors ; & quand il y étoit entré, il en faisoit fermer les portes, quittoit l'habit de Scythe, & s'habilloit à la Grecque. Il se promenoit dans la place, sans être accompagné, ni de ses gardes, ni du peuple ; mais, il faisoit garder les portes de la ville, de peur que quelque Scythe ne le vît en cet habit étranger ; & outre qu'il y observoit toutes les coûtumes des Grecs, il y sacrifioit encore à la Grecque. Quand il avoit demeuré un mois ou plus dans cette ville, il en sortoit, & reprenoit l'habit de Scythe. Il faisoit souvent la même chose ; & même il s'étoit fait bâtir un palais, & avoit pris femme dans cette ville. Mais, comme quelque malheur lui étoit enfin destiné, la fortune en fit naître cette occasion. Lorsqu'il vouloit célébrer les Bacchanales, & qu'il étoit déjà près de commencer cette cérémonie, il arriva une chose étrange & prodigieuse.

Il avoit dans la ville de Borysthène, un palais, qu'il avoit fait bâtir, comme nous venons de le dire. A l'entour de ce palais, il y avoit des sphinx & des griffons, qui étoient faits d'une pierre blanche. Le tonnerre tomba sur cette maison, qui fut entièrement brûlée. Néanmoins Scylès ne laissa pas de poursuivre & d'achever les fêtes des Bacchanales. Cependant, il faut sçavoir que les Scythes reprochoient aux Grecs, comme une chose honteuse cette fête, & disoient qu'il n'étoit pas vraisemblable que l'on se figurât un dieu, qui ôtoit aux hommes la raison, & qui les rendoit insensés. Comme Scylès eut donc commencé cette cérémonie, & qu'il célébroit cette fête, un Borysthénite en donna avis aux Scythes en ces termes : » Vous vous moquez de » nous, ô Scythes, parce que » nous célébrons les Bacchanales, » & qu'un dieu se rend maître de » nos sens & de notre raison ! » mais, enfin, il s'est aussi rendu » maître de votre Roi, qui célebre les Bacchanales, & l'a rendu furieux comme les autres. » Que si vous ne voulez pas me » croire, suivez-moi, & je vous » montrerai ce que je dis. « Les plus grands Seigneurs des Scythes le suivirent. Le Borysthénite les fit entrer secrétement dans une tour, d'où ils virent Scylès avec sa troupe. Ils furent sensiblement touchés de ce spectacle, & crurent qu'il ne pouvoit leur arriver un plus grand malheur. Quand ils furent sortis, ils déclarérent à toute l'armée ce qu'ils avoient vu. Après la célébration de cette fête, Scylès étant retourné dans son païs, tous les Scythes se soulevérent contre lui, & élurent en sa place Octomasadès, son frere.

Le païs, qu'occupoient les Borysthénites, fait partie aujourd'hui de la petite Tartarie dans la Turquie d'Europe.

BOS Crétatus, (a) signifioit chez les Romains un Bœuf

(a) Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 155.

blanc, qui avoit quelque tache, mais tache qu'on avoit blanchie.

BOSÈS, *Boses*, Βατὲς. (*a*) On lit au premier livre des Rois, que le lieu par où Jonathas tâchoit de passer à la garde des Philistins, étoit bordé de côté & d'autre de deux rochers fort hauts & fort escarpés, qui s'élevoient en pointe comme des dents. L'un s'appelloit Bosès; & l'autre, Sené. L'un de ces rochers étoit situé du côté du septentrion vis-à-vis de Machmas; & l'autre, du côté du midi vis-à-vis de Gabaa. Jonathas ayant grimpé jusqu'au haut du rocher de Bosès, procura par ce moyen la défaite entière des Philistins.

BOSOR, *Bosor*, Βοσὸρ, (*b*) ville de la Terre Sainte, située dans le désert de la tribu de Ruben. C'est une des trois villes, qui furent destinées par Moïse en de-çà du Jourdain, pour servir de refuge à quiconque auroit tué son prochain involontairement. Du tems des Maccabées, Judas ayant marché avec son armée vers le désert de Bosor, surprit la ville tout d'un coup, fit passer au fil de l'épée tous les mâles, enleva tout le butin & y mit le feu.

C'est la même ville que Bosra, appellée aussi Bostres. *Voyez* Bostres.

BOSPHORE, *Bosphorus*, ou *Bosporus*, Βόσπορος. Il y avoit sur les confins de l'Europe & de l'Asie, deux petites contrées, qui s'appelloient, l'une le Bosphore de Thrace, l'autre le Bosphore Cimmérien. Ce mot est dérivé, ou plutôt composé de ceux de bœuf & de passage, Βοῦς & πόρος. On nommoit ordinairement Bosphores, les détroits ou bras de mer d'une largeur si peu considérable, qu'il paroissoit qu'un bœuf pouvoit aisément les traverser à la nage. Mais, les Grecs accoûtumés à illustrer leurs moindres cantons par des origines brillantes, rapportoient celle-ci à Ió, qui, métamorphosée en vache, & fuyant la colère de Junon, avoit, disoient-ils, franchi ces deux barrières. Et ils ajoûtoient que Prométhée avoit prédit à cette malheureuse Princesse, que le nom de Bosphore lui devroit sa naissance. Laissons toutes ces merveilles, & faisons connoître séparément le Bosphore de Thrace & le Bosphore Cimmérien.

I.

Bosphore de Thrace.

BOSPHORE DE THRACE, *Bosphorus Thracius*, (*c*) Βόσπορος Θράκιος. Le Bosphore de Thrace, ainsi nommé à cause de sa situation à l'extrêmité de cette contrée, étoit ce détroit, qui joignoit la Propontide au Pont-Euxin, & qui séparoit en même tems l'Europe de l'Asie. La partie de la

(*a*) Reg. L. I. c. 14. v. 4. *& seq.*

(*b*) Deuter. c. 4. v. 43. Josu. c. 20. v. 8. Maccab. L. I. c. 5. v. 28.

(*c*) Ptolem. L. III. c. 11. Strab. pag. 566. Pomp. Mel. pag. 16, 85. Plin. Tom. I. pag. 115, 215, 291. *& seq.* Herod. L. IV. c. 83. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. II. pag. 136. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 549.

Thrace, contigue à ce détroit, en avoit pris le nom de Bosphore de Thrace. Ce païs avoit passé de la domination des anciens rois de Perse, à celle des Républiques d'Athènes & de Lacédémone, quand Philippe de Macédoine s'en empara. Il le transmit à ses successeurs; & nous en avons plusieurs médailles, de Lysimaque entr'autres, qui paroissent avoir été frappées à Byzance, capitale du Bosphore de Thrace.

Darius, roi de Perse, voulant porter la guerre chez les Scythes, ordonna que l'on fît un pont sur ce Bosphore. Lorsque ce Prince fût arrivé à l'endroit, où on le faisoit, après avoir considéré le Bosphore, il fit dresser sur ses bords, deux colonnes de pierre blanche, dont l'une étoit gravée en lettres Assyriennes, & l'autre en lettres Grecques. L'une & l'autre faisoit connoître le nom des Nations, qu'il conduisoit avec lui. Il menoit une partie de tous les peuples, qui étoient sous son obéissance, & son armée étoit composée de sept cens mille hommes avec la cavalerie, sans compter l'armée navale, qui étoit composée de six cens voiles. Ceux de Byzance apportérent depuis dans leur ville ces deux colonnes, & s'en servirent pour faire un autel à Diane Orthosie, excepté une pierre, remplie de lettres Assyriennes, qu'on laissa dans la même ville auprès du temple de Jupiter. Hérodote, au reste, observe qu'il lui semble que cet endroit du Bosphore, sur lequel Darius fit jetter un pont, étoit justement le milieu entre Byzance & le temple placé sur l'embouchure du Pont-Euxin. Enfin, Darius fut bien-aise de voir la construction de ce pont, & donna en récompense à Mandrocles de Samos, qui avoit conduit cet ouvrage, dix fois le double de ce qu'il valoit. Aussi, en considération de cela, Mandrocles fit un tableau, où il représentoit ce pont & le roi Darius assis sur un trône, qui voyoit passer ses troupes, & il le consacra dans le temple de Junon, avec cette Inscription:

Lorsque pour contenter un Prince, qu'on adore,
Mandrocles eut sous un pont captivé le Bosphore,
Il en fit cette offrande à la grande Junon;
Il lui consacra cette Image,
Comme pour lui faire un hommage,
D'où, malgré les forces de l'âge,
Il tirât de la gloire, & Samos du renom.

Hérodote donne au Bosphore de Thrace six vingts stades de long. Il a été copié par Polybe, Ménippe, Arrien, Strabon & tous les autres, qui s'accordent à en prendre la longueur depuis Chalcédoine jusqu'à l'endroit, où Jason avoit bâti un temple à Jupiter, dont le vieux château d'Asie tient aujourd'hui la place. Le Bosphore n'étoit large en cet endroit que de quatre stades seulement; c'est-à-dire, de trois cens vingt pas. Mais, il s'élargissoit aussi-tôt, & paroissoit dès-là pou-

voir être pris pour le Pont-Euxin, que quelques-uns aimeroient mieux qu'on ne reconnût qu'à quarante ſtades plus loin, où étoient les petites iſles, nommées Cyanées. On voit bien que dans ce ſentiment, ces ſix vingts ſtades n'ont dû faire que neuf à dix milles, quoi qu'ils en fiſſent quinze au compte de Pline. Le Boſphore étoit partagé en deux parties preſqu'égales, l'une en de-çà, & l'autre au de-là du promontoire Herméen; c'eſt-à-dire, au de-là du lieu, où Darius fit jetter ce pont, dont nous avons parlé, & que nous avons dit être à la moitié du chemin de Byzance au temple de Jupiter. Il devoit donc y avoir un peu plus de quatre milles de ce Promontoire à Byzance; & c'eſt juſtement ce qu'en a écrit Sozomène: Il y a, dit-il, trente-cinq » ſtades de Conſtantinople au » promontoire Eſties; « & de-là au promontoire Herméen, la navigation droite étoit de plus d'un mille.

On a vu que quelques-uns vouloient que le Pont-Euxin ne commençât qu'aux Cyanées. Cela les obligeoit à donner cent ſoixante ſtades au Boſphore; & ces cent ſoixante ſtades étoient pris pour vingt milles. Voilà pourquoi Zoſime a dit que le canal avoit environ trois cens ſtades de long. Mais, comme ils n'en avoient parlé que d'une manière générale, ce ne fut pas la ſeule faute, qu'ils firent faire à cet Hiſtorien. Car, ayant lu quelque part, que le Boſphore finiſſoit au temple de Jupiter, il crut que tout le monde le faiſoit finir là; & c'eſt ce qui lui fit écrire qu'il y avoit deux cens ſtades de ce temple à Chalcédoine. Mais, ſans nous arrêter plus long-tems ſur cet objet, nous finirons, en corrigeant une faute dans l'endroit où Pline parle du Boſphore de Thrace. Si on s'en tient aux imprimés, le Boſphore de Thrace, qui ne laiſſoit entre l'Europe & l'Aſie, qu'un intervalle de cinq cens pas, étoit à douze mille cinq cens pas de Chalcédoine. Or, ce qu'il entend par le Boſphore, c'eſt l'endroit du pont de Darius; c'eſt-à-dire, le promontoire Herméen. Et il eſt viſible que dans ſa manière de traduire les auteurs Grecs, il n'y a pu imaginer un ſi grand éloignement. C'eſt donc ſept mille cinq cens pas, que Pline a écrit; & ce qu'on lit aujourd'hui, vient des copiſtes, qui ont écrit XII pour VII. Cela n'eſt pas rare; les Critiques en ont fait pluſieurs fois la remarque. Le promontoire Herméen, l'endroit où étoit le pont de Darius, & ſi l'on veut encore, le lieu le plus étroit du Boſphore, à qui ce nom de Boſphore convenoit proprement, étoit à la moitié du canal, qui avoit ſix vingts ſtades dans toute ſa longueur; & à compter huit ſtades pour un mille, ſoixante ſtades devoient faire ſept mille cinq cens pas. Il n'y a point d'inconvénient à corriger les Auteurs ſans manuſcrits, quand on peut le faire ſi ſûrement.

Nous devons remarquer que le Boſphore de Thrace, qui portoit ce nom dès le tems de Strabon,

s'appelloit auparavant Bosphore de Mysie ; c'est ce qu'assure ce Géographe sur le témoignage de Dionysius, qui avoit écrit de l'origine des villes. On peut regarder cette dénomination comme une preuve, que les Mysiens étoient une nation Thrace.

Le Bosphore de Thrace est ce qu'on appelle aujourd'hui le détroit de Constantinople. Chardin, dans ses voyages, dit que c'est assurément un des beaux endroits du monde. Il en donne la description suivante. » C'est un canal de » quinze milles de longueur, & » d'environ deux de largeur, en » certains endroits plus, & en » d'autres moins. Ses rivages sont » des montagnes, couvertes de » maisons de plaisance, de bois, » de jardins, de parcs, d'agréa- » bles vues & de beaux déserts, » avec mille sources d'eau par » tout. L'aspect de Constantino- » ple, quand on le voit de dessus » ce canal, à dix milles d'éloi- » gnement, est incomparable; » & c'est à mes yeux, comme à » ceux de tout le monde, la plus » charmante perspective, qui se » puisse rencontrer. La promena- » de du Bosphore est aussi la plus » agréable & la plus divertissante » qu'on puisse faire sur l'eau. Le » nombre des barques, qui s'y » promenent durant les beaux » jours, est fort grand. Le Ré- » sident de Gênes m'a dit plu- » sieurs fois, qu'un jour il prit » plaisir à compter les bateaux, » qui passérent devant son logis, » depuis midi jusqu'au soleil cou- » ché, & qu'il en avoit compté » près de treize cens. Il y a quatre » châteaux sur le Bosphore bien » munis de canon, vis-à-vis l'un » de l'autre ; deux à huit milles » de la mer Noire ; deux tout pro- » che de l'embouchure. Ces der- » niers ont été bâtis, il n'y a que » quarante ans, pour empêcher » l'entrée du canal, aux Cosa- » ques, aux Moscovites & aux » Polonois, qui, auparavant, » venoient avec des barques faire » des courses jusqu'à la vue de » Constantinople. On s'en sert » comme de prison, & des deux » autres aussi, pour des gens pris » à la guerre & pour des person- » nes de marque, dont on veut » tirer quelque jour du service. » Le fanal ou la lanterne, qui » montre l'entrée du canal, en » est dehors à quelques deux mil- » les. C'est pour servir de phare, » aux vaisseaux la nuit, & leur » faire connoître la route, qu'il » faut tenir. Ils la reconnoissent » le jour à une colonne de mar- » bre blanc, qui est du même » côté que le fanal, sur une hau- » te roche, qui fait une isle; car, » ce rocher, qu'on tient être une » de ces isles flottantes, dont les » Poëtes ont conté tant de fables, » sous le nom des isles Cyanées ; » ce rocher, dis-je, est isolé ; » c'est-à-dire, environné de la » mer de tous côtés. On l'appelle » la colonne de Pompée ; & on » prétend qu'elle fut élevée pour » monument des victoires de ce » grand Consul Romain sur Mi- » thridate, qui étoit roi de cette » partie de la mer Noire. La » structure en doit être d'une so-

autres peuples de la Gréce, & que souvent ils avoient été les seuls, à qui il eût accordé la permission d'enlever des bleds de ses États. On peut encore inférer de divers passages de ce Rhéteur, que le royaume du Bosphore Cimmérien étoit devenu extrêmement puissant ; qu'il étoit alors composé de plusieurs provinces ; & que celle, dont Satyrus avoit confié le gouvernement à Sopée, étoit d'une grande étendue. » Mon » pere se nomme Sopée, dit le » jeune homme, qu'Isocrate dé» fend ; & de tous ceux, qui » voyagent dans le Pont, il n'y » en a aucun qui ignore que Sa» tyrus a tant d'amitié pour lui, » que non content de lui avoir » donné le gouvernement d'une » vaste contrée, il y a encore » ajoûté le commandement de » ses armées. »

Cependant, les ennemis de Sopée trouvérent le secret de rendre sa fidélité suspecte. Satyrus le fit arrêter ; mais, sa captivité ne fut pas longue. Il recouvra bientôt les bonnes graces de son maître, dont il porta les armes victorieuses dans l'Asie. Phanagorie devint alors la capitale de cette partie de ses États. Aussi, Strabon le compte parmi les Rois, qui ont regné avec le plus d'éclat dans le Bosphore Cimmérien, où l'on voyoit encore, du tems de cet Auteur, le superbe tombeau, que ses sujets lui avoient érigé. Il mourut au siége de Théodosie. Son fils Leucon le continua avec succès, & se rendit maître de la place l'année suivante.

Ce Leucon, fils & successeur de Satyrus, ne fut pas moins illustre. Diodore de Sicile place le commencement de son regne à la quatrième année de la 96e Olympiade. Il fit des présens considérables aux Athéniens. Démosthène, dans sa harangue contre Leptine, nous apprend que ces peuples, par reconnoissance, lui accordérent le droit de bourgeoisie. Strabon, & le philosophe Chrysippe, cité par Plutarque, donnent encore une plus grande idée de sa magnificence, en disant que plusieurs Grecs célebres alloient à sa cour, pour avoir part à ses libéralités. Il eut de grandes guerres à soûtenir contre les habitans d'Héraclée. Polyen insinue qu'il fut le premier, qui, pour inspirer plus de courage à ses soldats, & les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir, imagina de placer derrière eux un corps de troupes étrangères, avec ordre de les charger s'ils venoient à reculer.

On ne sçauroit douter que Leucon n'ait été un grand Prince, quand on voit ses successeurs honorés dans l'Histoire du surnom de Leuconiens, comme on peut l'inférer de ce passage d'Élien : » Les seuls tyrans, célebres chez » les Grecs par leur postérité, » sont, dit-il, les Gélons en Sici» le, les Leuconiens dans le Bos» phore, & les Cypsélides à Co» rinthe ; « Car, il faut lire en cet endroit d'Élien Λευκωνίων, au lieu de Λευκανίων, que portent tous nos imprimés ; le nom de Leucaniens n'ayant aucun rapport

port avec les tyrans ou rois du Bosphore Cimmérien.

Leucon mourut la quatrième année de la 106e Olympiade, après un regne de quarante ans. Il laissa plusieurs fils. Spartacus, qui étoit l'aîné lui succéda, & ne regna que cinq ans. Périsade succéda à son frere Spartacus; & à en juger par le récit de Diodore du Sicile, on croiroit qu'il fut le seul héritier de ses États. Mais, il y a beaucoup d'apparence qu'il fut obligé d'en céder une partie à ses freres Satyrus & Gorgippus, qui étoient, comme lui, fils de Leucon. Cette espèce d'association ou plutôt de partage, paroît établie par un passage de Dinarque, qui reproche à Démosthène d'avoir fait ériger des statues de bronze à Périsade, à Satyrus & à Gorgippus, parce qu'il en recevoit tous les ans mille mesures de bled. Rien de plus précis; Dinarque parle de trois Princes, qui regnoient en même tems. Toute la question se réduit à sçavoir si ces trois Princes regnoient dans le Bosphore Cimmérien. Quant à Périsade, la chose est hors de doute. Il est constant qu'Alexandre étoit occupé de la conquête de l'Asie, quand Dinarque prononça son discours contre Démosthène; & alors, suivant Dinarque lui-même, & suivant le calcul de Diodore de Sicile, Périsade regnoit dans le Bosphore Cimmérien, d'où les Athéniens tiroient presque tous leurs bleds. Dans ce tems-là même, Polyen nous représente Satyrus, roi de cette partie du Bosphore Cimmérien, qui confinoit au Méotis, succombant à une malheureuse guerre contre la reine Tirgatao, qu'il avoit outragée. Pour Gorgippus, ce fut lui vraisemblablement, qui bâtit dans une autre partie du Bosphore Cimmérien, la ville, qui, de son nom, fut appellée Gorgippia. Nous disons vraisemblablement, parce qu'à toute rigueur, ce pourroit être un autre Gorgippus, fils du Satyrus, dont nous venons de parler, & qui, après la mort de son pere, calma enfin la colère de Tirgatao, à force de soumissions & de présens.

Il résulte encore de ce détail, que Périsade étoit le plus puissant de ses freres, & qu'il réunit bientôt en sa personne les régions, que nous dirions aujourd'hui qu'il leur avoit laissées plutôt en appanage qu'en souveraineté, parce qu'on n'apperçoit aucun vestige de domination dans leur postérité. Le regne de Périsade, selon Diodore de Sicile, fut de trente-huit ans, ayant commencé la quatrième année de la 107e Olympiade, & finit la deuxième année de la 117e.

Périsade laissa trois enfans, Satyrus, Eumélus & Prytannis. Ils ne s'accordérent pas sur la succession de leur pere, qui paroissoit l'avoir destinée toute entière à Satyrus, comme à l'aîné. Eumélus, qui étoit le second, & peut-être le troisième, s'étoit précautionné de bonne heure contre cette destination par des alliances secrétes avec la plûpart des nations barbares, qui environnoient le Bosphore Cimmérien. Ils se firent

une guerre sanglante. Satyrus, voulant prévenir les desseins d'Eumélus, qui s'avançoit à grandes journées, avec Ariopharne roi de Thrace, un de ses alliés, marcha à sa rencontre ; & les armées, s'étant trouvées en présence, n'attendirent point d'autre signal pour se charger. Le combat fut des plus opiniâtres ; mais, la victoire s'étant enfin déclarée pour Satyrus, il en joignit les droits à ceux de sa naissance. Eumélus & Ariopharne se jettérent dans une place forte. Satyrus en forma aussi-tôt le siége ; & il étoit déjà parvenu au pied de la muraille, quand il eut le bras percé d'un javelot. Il mourut de sa blessure, la nuit suivante, n'ayant survécu que neuf mois à son pere.

Il restoit encore un puissant ennemi à Eumélus. C'étoit Prytannis, qui commandoit à Panticapée. Après l'avoir vaincu deux fois, il lui ôta la vie. Il traita de même tous ceux, qui étoient en quelque liaison de parenté ou d'amitié, soit avec Prytannis, soit avec Satyrus.

Eumélus, devenu maître absolu du Bosphore Cimmérien, tâcha d'y faire oublier, par la douceur de son gouvernement, les violences, qu'il avoit employées pour y parvenir. Il y rendit aux habitans de Panticapée leurs anciens priviléges, que ses prédécesseurs avoient abolis peu à peu. Il les augmenta même, & supprima une partie des impôts ordinaires. Mais, la durée de son regne ne fut pas assez longue, pour que l'on pût bien démêler toutes ses vues dans un si favorable changement.

Spartacus IV succéda à son pere Eumélus, & regna vingt années entières, qui finirent à la quatrième année de la 122e Olympiade, 389 ans avant Jesus-Christ. C'est tout ce que nous en sçavons ; & depuis lui jusqu'à un Périsade, dernier du nom, qui fut obligé de céder ses États à Mithridate Eupator, roi de Pont, qui est le grand Mithridate, on ne trouve pas la moindre chose dans l'Histoire sur les rois, ni sur les peuples du Bosphore Cimmérien. On en sera moins étonné quand on fera attention, que c'est précisément en cet endroit-là, que commencent à manquer les livres de Diodore de Sicile, que nous avons perdus, & que nous n'avons peut-être plus aucun des Auteurs, qu'il avoit extraits dans son ouvrage.

Mithridate avoit donné le Bosphore Cimmérien en appanage à un de ses enfans, nommé Machare. Mais, ce jeune Prince fut pressé si vivement par les Romains, pendant qu'ils assiégeoient Sinope, & que leur flotte étoit maîtresse du Pont-Euxin, qui étoit entre cette ville & son royaume, qu'il fit la paix avec eux. Son pere lui en sçut très-mauvais gré ; & Machare, craignant de tomber entre ses mains, se tua lui-même.

Asandre usurpa ce royaume sur Pharnace, fils & successeur de Mithridate. Pour colorer son usurpation, il s'étoit uni, par le mariage, avec une fille de celui, qu'il avoit détrôné ; & âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, il jouissoit

tranquillement de son petit État, lorsque les allarmes, que lui causa l'entreprise de Scribonius, le forcérent de se donner la mort. Scribonius se disoit petit-fils de Mithridate ; & en cette qualité, il revendiqua le Bosphore Cimmérien sur Asandre. Ptolémée, roi de Pont, se disposa, par ordre d'Agrippa, à attaquer Scribonius ; mais, il n'eut pas besoin de faire la guerre contre lui, parce que les peuples du Bosphore Cimmérien s'en étoient défaits eux-mêmes. Ils demeurérent pourtant en armes, dans la crainte de devenir les sujets de Polémon. Agrippa vint à Sinope, d'où la terreur de de son nom & de la puissance Romaine, agit si efficacement sur les Bosphorans, qu'ils n'osérent plus tenter aucune résistance. Ils se soumirent ; & Agrippa, ayant fait épouser à Polémon la veuve d'Asandre, donna le Bosphore Cimmérien à ce Prince, en considération de son mariage avec l'héritière de Mithridate & de Pharnace.

Un autre Mithridate, descendant de ces deux Princes, fut établi depuis roi du Bosphore Cimmérien par l'empereur Claude. Le nouveau Roi, dont le caractère étoit turbulent & ambitieux, ayant voulu brouiller, se fit chasser de ses États par les Romains. Cotys, son frere, fut mis en sa place. La fuite & le renversement de la fortune de Mithridate ne lui abattirent point le courage. Il parcourut toutes les Nations barbares de ces contrées, d'abord pour y chercher un asyle, & ensuite pour les animer même à prendre en main sa querelle, & à l'aider à se rétablir dans son royaume. Il vint à bout de former ainsi une armée ; mais, du reste, ses efforts furent malheureux.

Zozime observe que tant que le Bosphore Cimmérien avoit eu ses rois héréditaires, ces Princes, amis & alliés des Romains, faisant le commerce avec eux, & en recevant des présens, empêchoient les Scythes de passer sur les terres de l'Empire ; mais que par l'extinction de la famille royale, le sceptre étant tombé en des mains indignes, ces nouveaux Souverains, mal affermis & manquant de courage, craignirent les menaces des Scythes ; & non contens de leur livrer passage, ils leur fournirent même des vaisseaux.

Jusqu'au commencement de ce siécle, on n'avoit point encore vu de médailles des rois du Bosphore Cimmérien. On croyoit communément, ou qu'ils n'en avoient jamais fait frapper, ou qu'il ne nous en restoit aucune. Ce préjugé, je l'avoue, dit M. de Boze, a infiniment augmenté le plaisir, que j'ai eu d'en découvrir une parmi celles, que Paul-Lucas a rapportées du Levant. C'est une médaille d'or, qui pese un peu plus de deux gros, & qui représente d'un côté la tête de Périsade, ornée de son diadême & sans aucune inscription. On voit au revers Pallas assise, appuyée sur son bouclier, tenant d'une main sa pique, soûtenant de l'autre une petite victoire ailée, &

ayant à ses pieds un trident couché dans toute sa longueur. La légende ne consiste qu'en deux mots, que le type partage aussi en deux lignes, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΑΙΡΙΣΑΔΟΥ. Du roi Périsade.

Les rois du Bosphore Cimmérien, prédécesseurs de Périsade, entr'autres son pere Leucon, y avoient une monnoie particulière à leur coin. Polyen nous en fournit la preuve dans un détail, qui marque d'ailleurs que l'on taxe bien souvent de nouveauté des usages très-anciens. » Leucon, » dit-il, fit publier dans ses États, » qu'il vouloit changer l'empreinte de sa monnoie. Il décria l'an» cienne ; & se l'étant fait appor» ter, il la réforma véritable» ment. Mais, pour lors, il donna » à chaque piéce le double de sa » première valeur, & n'en rendit » ainsi que la moitié. «

Suivant Scymnus de Chio, Strabon & Diodore de Sicile, Panticapée étoit la capitale du Bosphore Cimmérien & le séjour ordinaire de ses Rois.

Ce Bosphore se nomme aujourd'hui le détroit de Caffa ou la Crimée dans la Turquie d'Europe.

BOSPHORE, *Bosphorus*, Βόσπορος, ville des Indes, selon Étienne de Byzance.

BOSPHORE, *Bosphorus*, (*a*) Βόσπορος, ville située vers l'Hellespont, selon Suidas. Cet Auteur nous apprend qu'elle fut ravagée par Bochan, général Turc, sous l'Empire de Justinien.

BOSPHORE, *Bosphorus*, Βόσπορος, ville située sur le Pont-Euxin, près du golfe Cimmérien, selon Étienne de Byzance, ou vers les Palus-Méotides, selon Procope. Appien en fait souvent mention dans son histoire des guerres de Mithridate.

BOSPHORE, *Bosphorus*. (*b*) Il est parlé d'un Bosphore dans le prophéte Abdias, selon la version de la Vulgate. *Et transmigratio Jerusalem, quæ in Bosphoro est, possidebit civitates Austri.* » Les » villes du midi obéïront à ceux, » qui avoient été emmenés de » Jérusalem jusqu'au Bosphore. «

On demande quel est ce Bosphore. Les Interprétes sont partagés. Le Juif, que Saint Jérôme consultoit dans ses difficultés sur l'Hébreu, lui dit que le Bosphore marqué dans le Prophete, étoit le Bosphore Cimmérien, où l'empereur Adrien avoit relégué plusieurs Juifs, pris dans la guerre qu'il fit dans la Palestine; circonstance, dont on ne trouve néanmoins aucun vestige dans l'Histoire. D'autres croyent, avec plus de raison, que les captifs, marqués dans Abdias, avoient été relégués par Nabuchodonosor vers les Palus-Méotides, qui passent pour un des plus affreux païs du monde, & où les persécuteurs des Chrétiens ont souvent relégué les Confesseurs de notre religion.

D'autres, enfin, entendent l'Hébreu de l'Espagne. Ils traduisent ainsi Abdias : » Les captifs

(*a*) Suid. T. I. pag. 565.

(*b*) Abdi. v. 20.

» de Jérusalem, qui sont à Sépha- » rad, c'est-à-dire, en Espagne, » posséderont les villes du midi. « Des historiens profanes, tels que Mégasthène & Strabon, rapportent que Nabuchodonosor poussa ses conquêtes jusques dans l'Afrique & dans l'Ibérie au de-là des colonnes; ce que l'on entend des colonnes d'Hercule. Et on dit que ce fut dans cette expédition contre l'Espagne, que Nabuchodonosor transporta plusieurs Juifs en ce païs. De cette manière, on concilie la Version qui lit Bosphore, avec le sentiment des Juifs & des Auteurs, qui les ont suivis, en interprétant Sépharad de l'Espagne. Mais, on peut douter que Sépharad signifie l'Espagne. Les anciens interprétes Grecs ont conservé ce terme Hébreu sans le traduire. Les Septante ont lu Éphrata, au lieu de Sépharad. D. Calmet croiroit que Sépharad signifie quelque païs de de-là l'Euphrate, comme le païs des Sapires ou Saspires, vers la Médie, ou la ville de Hippara dans la Mésopotamie.

Un traducteur François a rendu ces mots de la Vulgate, *quæ in Bosphoro est*, jusqu'aux extrêmités de l'empire de Babylone.

• BOSRA, *Bosra*, (*a*) ville de Palestine. Elle fut cédée aux Lévites de la famille de Gerson. On croit communément que c'est la même que Bosor.

La ville de Bosra se trouve souvent menacée de la colère de Dieu, principalement dans Jérémie: » Je jure par moi-même, » dit le Seigneur, que Bosra sera » désolée; qu'elle sera déserte; » qu'elle deviendra l'objet des in- » sultes & de la malédiction des » hommes; & que toutes les vil- » les, qui dépendent d'elle, se- » ront réduites en des solitudes » éternelles. «

Cette ville est quelquefois attribuée à Ruben, quelquefois à Moab, quelquefois à Édom. C'est parce qu'étant frontière de ces trois païs, elle étoit tantôt à l'un, tantôt à l'autre, selon que la force ou le sort des armes en décidoient. C'est la même que Bostres. *Voyez* Bostres.

BOSTAR, *Bostar*, (*b*) officier Carthaginois, qui étoit à la tête des mercénaires dans l'isle de Sardaigne. Ces mercénaires ayant appris la révolte des mercénaires d'Afrique, secouérent, à leur exemple, le joug de la soumission, & Bostar fut la première victime de la rebellion. Il fut égorgé avec tous les Carthaginois, qui étoient avec lui. Cela arriva l'an 240 ou 241 avant J. C.

BOSTAR, *Bostar*, autre officier Carthaginois, qui commandoit dans Sagonte. Il a été parlé de cet officier à l'article d'Abélox. *Voyez* Abélox.

BOSTAR, *Bostar*, (*c*) un des trois députés, qu'Annibal envoya à Philippe pour confirmer l'alliance, qu'il venoit de faire avec ce Prince, par l'entremise de ses ambassadeurs. C'étoit l'an de Ro-

(*a*) Josu. c. 21. v. 27. Jerem. c. 48. v. 24. c. 49. v. 13. *& seq.*

(*b*) Roll. Hist. Anc. T. I. p. 196.

(*c*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 34.

me 537 & 215 avant Jesus-Christ.

BOSTRES, *Bostra*, Βόςρα, (a) une des principales villes de l'Arabie & la capitale d'un canton, qu'on appelloit l'Auranite, ou le païs d'Hauran.

On connoissoit dans l'Antiquité quatre villes du nom de Bostres, toutes situées sur les confins de la Palestine proprement dite ; l'une de l'Idumée, l'autre du païs de Moab, la troisième du païs de Basan, la quatrième du païs d'Hauran. Celle-ci, suivant la Table de Peutinger, étoit à l'orient de Tibériade, à soixante douze milles & au midi de Damas, à une distance un peu plus grande, à quatre journées de chemin.

Le nom des trois premières villes est dans le texte original de l'Écriture Sainte *Botsra*, que la Vulgate rend toujours par *Bosra* sans *t*. Le nom Hébreu paroît dérivé du verbe Batsar, qui signifie, *il a vendangé*. Son participe présent masculin est Botser, un vendangeur ; & par conséquent, son féminin est Botsera, une vendangeuse. On doit le prononcer Botsra, comme s'il n'y avoit point d'*e*, parce que l'*e* de ce mot est un scheva, ou un *e* muet. Suivant cette étymologie, le nom *Botsra* signifie donc la vendangeuse. Et cette étymologie est confirmée par les monumens de la ville de Bostres. Du nom Hébreu *Botsra*, les Géographes Grecs & Latins ont formé le nom *Bostra*, par la transposition du *t* & de l'*s*.

Les Interprétes, Auteurs de la Vulgate, ont dérivé le nom de Bosra, qu'ils ont employé, du même verbe Hébreu Batsar, qui, dans un autre sens, signifie, *il a fortifié*. Et c'est en ce sens, que le nom de Bosra signifie une forteresse. Cette étymologie convient aussi à la ville de Bostres, qui étoit anciennement une des places fortes de l'Orient. Quelques Grecs ont donné une autre étymologie purement arbitraire, & ont cru que le nom de Bostres avoit été donné en mémoire des fureurs d'Io, changée en vache, Βοςρα de Βόος οἶςρος.

Cette ville, dont le nom a une étymologie commune avec le nom de trois villes connues dans l'Écriture Sainte, dès les premiers tems, doit être ancienne. Alexandre, après la bataille d'Issus, prit les villes de Damas & de Bostres, & affectionna sur tout cette dernière. Après sa mort, ces deux villes furent soumises aux rois Séleucides de Syrie, jusqu'au roi Antiochus Dionysus, après lequel Arétas, prince Arabe, s'empara de Damas, de Philadelphie & de la Célésyrie. Pompée, vingt ans après, conquit, l'an de Rome 690, Damas & la Célésyrie sur les Arabes. Il est certain que Damas, avec ses dépendances, fut rendue dans la suite aux princes Arabes, & qu'un Arétas étoit roi de Damas, l'an de Jesus-Christ 37. Ces Princes conservérent leur Etat jusqu'au regne de l'empereur Trajan. La ville de Bostres

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXX. p. 307. & suiv.

passa alors sous la domination des Romains.

Elle fut comprise dans la province d'Arabie. L'Empereur l'orna de différens édifices, & en fit une ville nouvelle. Ses habitans obtinrent la permission de l'appeller Trajane; & par reconnoissance, ils la nommérent *Bostres, la nouvelle Trajane.* Νέα Τραϊανὴ Βόστρα. Cette Inscription, qu'on lit sur quatre médailles, décide une question, qui a été vivement agitée entre deux célebres Antiquaires. On lit sur quelques médailles de Bostres, la même Inscription, mais en abrégé, N. Τρα. Βόστρα. M. Vaillant Lisoit Νερουΐα Τραϊανὴ, parce que Trajan avoit pris le nom de Nerva, son pere adoptif; en quoi il a été suivi par le baron de Spanheim. Le P. Hardouin réfuta cette opinion avec aigreur, & prétendit qu'on devoit rendre la lettre N par le mot Νέα, la neuve. Trajan ayant orné la ville de Bostres d'édifices, & l'ayant fortifiée d'un château, où il plaça une légion pour la garde & la défense des frontières, ce Prince fit de Bostres une nouvelle ville. Le P. Hardouin avoit raison, puisqu'on lit distinctement sur les quatre médailles, dont nous avons parlé Νέα Τραϊανὴ Βόστρα. L'empereur Septime-Sévére fit encore tant de nouvelles augmentations à la ville des Bostres, qu'il en fut regardé comme le fondateur. Ce Prince, ou ses successeurs immédiats, accordérent à cette ville le nom & les honneurs de Métropole. On lit sur une médaille d'Éliogabale N. Τρα. Μετ. Βόστρα; c'est-à-dire, *Bostres, nouvelle Trajane, Métropole.*

Située sur les frontières de l'Empire, la ville de Bostres étoit une place importante. Le gouvernement crut devoir y établir une colonie Romaine. Cet établissement se fit sous le regne de Sévére-Alexandre. On voit sur une belle médaille de ce Prince, au revers de sa tête, le type ordinaire des colonies, un *colon*, qui conduit des bœufs, attelés à une charue. On lit autour cette Inscription, *N. Tr. Alexandriana Col. Bostr. De la colonie de Bostres, nouvelle Trajane, Alexandrienne.* Cette colonie prit le nom d'Alexandrienne, en l'honneur de l'empereur Sévére-Alexandre, son bienfaiteur.

De toutes les médailles, que nous avons de la ville de Bostres, il n'y en a pas de plus curieuse ni de plus intéressante que celle, qui représente d'un côté la tête de l'empereur Septime-Sévére, avec l'Inscription A. K. Λ. C. CEOYHPOC. *L'empereur César Lucius Septimus Sévére.* De l'autre côté, on voit un temple à quatre colonnes, dans lequel paroît une femme de bout, le pied gauche posé sur la proue d'un vaisseau, tenant de la main droite une haste terminée par une traverse en forme de croix ou de thau, & de la gauche une corne d'abondance. On lit au tour, N. Τρ. Βόστρα ετ. ρδ; *Bostres, la nouvelle Trajane, l'an* 104. [de l'Ére, que la ville suivoit alors dans le compte des années] On sçait que les médailles, qui donnent des dates,

qu'on appelle improprement des époques, sont précieuses & très-utiles pour la Chronologie & l'Histoire ; & ce qui augmente le prix de la médaille, dont nous parlons, c'est que le cardinal Noris ni M. Vaillant n'ont point connu de médailles de Bostres avec une date. Le P. Hardouin avoit même assuré que ses habitans ne gravoient point sur leurs monnoies les dates d'années.

La date de l'an 104, gravée sur la médaille de Septime-Sévére, frappée à Bostres, est de l'an 104 de l'Ére de la province d'Arabie, laquelle ayant commencé sous Trajan, l'an 105 de l'Ére Chrétienne, la date de la médaille tombe sur l'an 208, qui étoit la quinzième année du regne de Septime Sévére. Il faut ajoûter que l'année, qui étoit alors en usage à Bostres & dans la province d'Arabie, commençoit à l'équinoxe du printems. Simplicius, dans son Commentaire sur Aristote, rapportant les commencemens d'années chez différens peuples, parle ainsi des habitans de Damas & des Arabes, leurs voisins. *Il y a différens commencemens d'années... ou enfin au commencement du printems, comme chez les Arabes & les habitans de Damas.* Joseph Scaliger avoit découvert que cette année des anciens Arabes étoit solaire comme l'année Égyptienne. Le fait est prouvé par l'Hémérologe Grec, conservé manuscrit dans la bibliothéque de Saint Laurent à Florence, dans lequel on voit que l'année des Arabes, finissoit par cinq jours épagomènes, placés avant le premier jour de leur année, qui commençoit le 22 de Mars Julien. Cette année étoit composée de douze mois, à qui les Arabes donnoient, suivant Saint Épiphane, des noms pris de leur langue ; mais, ils adoptérent ensuite les noms des mois Macédoniens. Le mois Xanthicus étoit le premier mois de leur année.

Nous connoissons le culte religieux de la ville de Bostres par ses médailles. Les anciens Arabes adoroient deux principales divinités, Bacchus & Uranie. Bacchus Dionysus étoit, suivant Diodore de Sicile, le même que l'Osiris des Égyptiens. Selon d'anciennes traditions, ce dieu avoit été nourri & élevé à Nysa, ville d'Arabie. Il apprit à ces peuples l'art de planter, de cultiver la vigne & de faire le vin ; & par reconnoissance d'un si grand bienfait, ils lui rendirent les honneurs divins, & célébrérent ses fêtes par des réjouissances publiques & par des jeux sacrés. Ce dieu étoit appellé Urotal en certains cantons d'Arabie. Les Arabes Nabatéens, voisins de Bostres, le nommoient Dusarès. Suidas dit de ce dieu, qu'il croyoit être le dieu Mars, qu'il recevoit les plus grands honneurs à Pétra d'Arabie ; que le simulacre du dieu étoit une pierre noire, quadrangulaire, d'un travail grossier, haute de quatre pieds, large de deux, posée sur une baze d'or ; qu'on lui immoloit des victimes, dont le sang étoit répandu en forme de libation ; que tout le temple étoit enrichi

d'or, & d'un grand nombre d'offrandes.

Les monumens des Bostres confirment le récit des Auteurs. Ses habitans, pour perpétuer la mémoire du bienfait de leur dieu Dusarès, firent graver sur leurs médailles, un pressoir composé de la table & de la vis. On voit ce type au revers d'une médaille de Sévére-Alexandre. M. Vaillant, qui l'a fait graver dans les colonies, ne dit rien du pressoir, qu'on distingue parfaitement sur la même médaille de Sévére-Alexandre. Une preuve évidente que ce type est relatif au culte de Dusarès, le Bacchus des Arabes, c'est qu'il est encore gravé sur une autre médaille, que la ville de Bostres fit frapper sous Trajan Déce, à l'occasion des jeux Dusariens, que cette ville faisoit célébrer en l'honneur de Dusarès. Elle faisoit de grandes dépenses pour cette solemnité. On donna quelquefois ces jeux sur le modele des jeux Actiaques, où l'on distribuoit des prix pour la muisique, pour les combats Athlétiques, & pour les courses de chevaux. Deux médailles, l'une de Philippe le pere, & l'autre du jeune Philippe son fils, portent à leurs revers cette Inscription, *COL. METROPOLIS BOSTRA*, au tour d'une couronne de laurier, dans laquelle sont inscrits ces mots, ACTIA ΔΟΥCAPIA. La courônne de laurier étoit le prix ordinaire des jeux Actiaques, institués, ou plutôt renouvellés par Auguste en l'honneur d'Apollon. Mais, on distribuoit encore aux vainqueurs des jeux Dusariens des vases précieux, qui sont représentés sur une autre médaille de Bostres. Il est agréable, en étudiant l'Antiquité, de retrouver sur les monumens l'explication des textes des Auteurs, qui sont souvent ou trop concis ou obscurs.

Les habitans de Bostres, pour ne rien omettre de ce qui regardoit le culte de Bacchus, n'oubliérent pas Silène, qui avoit été le gouverneur, le compagnon & ensuite le grand-prêtre de ce dieu. Il est représenté sur plusieurs médailles de cette ville, portant sur l'épaule une outre remplie de vin. Ce type est ordinaire sur les médailles des villes, qui avoient de bons vignobles. Le territoire de Bostre d'Arabie devoit être abondant en vin. Le prophéte Isaïe fait allusion aux vendanges de Bostres d'Idumée, en disant: *Quis est iste, qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra? Quare ergo rubrum est indumentum tuum, & vestimenta tua sicut calcantium in torculari? Torcular calcavi solus.* Le type du pressoir, gravé sur les médailles de Bostres d'Arabie, éclaircit le sens littéral du texte d'Isaïe & prouve que le territoire de ces deux villes de Bostres produisoit beaucoup de vins, & que le nom de *Bostra* est le même que le nom Hébreu *Botsra*, la vendangeuse.

La seconde divinité, à qui les Arabes rendoient, selon Hérodote, un culte particulier, étoit la déesse Uranie, la même que l'Astarté des Phéniciens, & que la déesse Vénus céleste de Carthage,

colonie de Tyr. La déesse Uranie avoit un temple à Bostres, qui est gravé sur une médaille de Septime-Sévére & sur une autre de l'impératrice Mamée. On y voit la statue de la déesse, tenant de la main droite une haste, & de la gauche une corne d'abondance, le pied gauche posé sur la proue d'un vaisseau. Cette déesse est représentée sur plusieurs autres médailles, comme la divinité tutélaire de la ville. Il faut remarquer que les attributs de la déesse Uranie de Bostres, la haste croisée, & le pied posé sur la proue d'un vaisseau, sont les mêmes que les attributs de la déesse Astarté, représentée sur un grand nombre de médailles des villes de Phénicie & de Palestine. Les monumens confirment l'opinion des Anciens sur l'identité des deux divinités.

Les Arabes, habitans de Bostres, admirent le culte des divinités purement Égyptiennes, de Jupiter Ammon & de Sérapis, qui sont représentés sur plusieurs de leurs médailles. Ils reçurent des Grecs le culte de Jupiter Pius ou Amicus, qui est représenté debout dans un temple à deux colonnes, tenant de la main droite une patére, & de la gauche la haste, ayant un aigle à ses pieds. Enfin, la ville fit représenter dans le temple de la déesse Uranie, deux Centaures. Cette déesse étoit la même qu'Io, comme nous l'avons déjà insinué. Les Grecs croyoient qu'Io, agitée de fureur en courant le monde, avoit débarqué à Gaza; qu'elle avoit donné le nom à la ville de Bostres, Βόος οἶστρον. Le type des Centaures ne seroit-il pas relatif à la fable d'Io ? On sçait que le nom de ces monstres fabuleux signifie piquebœufs, de κεντεῖν, & de ταυρὸς. On sent l'allusion au prétendu nom de la ville, τῆς βόος οἶστρον, *l'aiguillon, les fureurs de la vache*. Quoi qu'il en soit, les habitans de Bostres regardoient la déesse Uranie comme la divinité tutélaire de leur ville, la fortune & la bonne fortune de Bostres. Cette opinion étoit fondée sur l'ancienne Astrologie, qui attribuoit la fortune à la lune, la même qu'Uranie. Les habitans de Bostres étoient plus religieux, que ceux de plusieurs villes d'Asie, qui rendirent les honneurs divins aux impératrices Romaines, sous le nom de la Bonne-fortune, leur divinité tutélaire.

Les jeux Dusariens, célébrés par la ville de Bostres en l'honneur de Dusarès, le Bacchus des Arabes, paroissent pour la première fois sur les médailles connues, sous le regne de l'empereur Philippe. Ce Prince étoit Arabe de nation, & du païs de Bostres. Il est probable qu'il fit de grands biens à sa patrie, après qu'il fut parvenu à l'Empire. Il fit bâtir une ville de son nom, Philippopolis, dans le territoire de Bostres, & apparemment dans le lieu même de sa naissance. Il y établit une colonie Romaine, dont on voit encore des monnoies ou médailles. Quelques Auteurs ont cru que cette ville étoit la même que Bostres, à laquelle Philippe avoit donné son nom. Les deux

villes étoient différentes, ſuivant leurs médailles. Elles ſont expreſſément diſtinguées dans les Notices & dans les Actes du concile de Chalcédoine, où ſe trouvent les ſouſcriptions d'un évêque de Boſtres & de l'évêque de Philippopolis, de la province d'Arabie.

Depuis la conquête de l'Arabie par Trajan, cette Province, ainſi que les autres provinces frontières & militaires, étoit dans le département de l'Empereur. Elle étoit gouvernée par un lieutenant du Prince, & avoit pour métropole la ville de Pétra. L'empereur Dioclétien changea l'ordre des Provinces, qu'il coupa, pour ainſi dire, par morceaux. Il multiplia le nombre des gouverneurs, des officiers & des procurateurs du fiſc. Dans ce changement, qui affoiblit l'Empire, en augmentant les impoſitions & les exactions, la province d'Arabie fut diviſée. Pétra reſta métropole de la portion, qui fut appellée Paleſtine troiſième, ou Paleſtine ſalutaire. L'autre portion conſerva le nom d'Arabie, & fut compoſée de dix-ſept villes, dont Boſtres fut créée la métropole.

La ville de Boſtres ayant été établie, dans l'ordre civil, la métropole de la province d'Arabie; ſon Évêque, ſuivant la police généralement reçue dans tout l'empire Romain, étoit le Métropolitain de la province Eccléſiaſtique. On trouve la ſuite de ſes évêques connus dans l'*Oriens Chriſtianus* du P. le Quien. Nous ne parlerons que de l'évêque Titus, homme également inſtruit des lettres humaines & de la doctrine de l'Égliſe. L'empereur Julien avoit révoqué pluſieurs priviléges accordés au Clergé & aux Égliſes. On craignoit quelque émeute dans la ville de Boſtres. Julien avoit menacé l'évêque Titus & ſon Clergé de les rendre reſponſables de tout. L'Évêque avoit préſenté, ou fait préſenter à l'Empereur, une requête pour rendre compte de ſa conduite. » Quoique les Chré» tiens, diſoit cet Évêque, ſoient » en auſſi grand nombre que les » Hellènes, & que nous les con» tenions par nos diſcours, de » peur qu'il n'arrive quelque dé» ſordre, &c. « Cette conduite étoit très-ſage, & conforme aux principes du Chriſtianiſme. L'empereur, par une malignité indigne d'un homme qui ſe piquoit d'être Philoſophe, adreſſa le premier Août de l'an 362, à la ville de Boſtres, une lettre en forme d'édit, dans laquelle il tâchoit de rendre odieux l'Évêque & ſon Clergé. Après avoir inſéré les propres paroles employées dans la requête: » C'eſt ainſi, dit-il » aux habitans de la ville, que » votre Évêque parle de vous. » Voyez comment il vous déro» be tout le mérite de votre ſa» geſſe pour s'en faire honneur à » lui ſeul. Il vous repréſente com» me des ſéditieux, capables des » derniers excès, s'il ne vous te» noit en bride. C'eſt un délateur, » que vous ferez bien de chaſſer » de votre ville. « L'Hiſtoire ne nous apprend point quelle fut la ſuite de cette affaire.

La ville de Boſtres reſta ſou-

mise aux empereurs de Constantinople jusqu'au regne d'Héraclius. Les Arabes Mahométans commençoient à étendre leurs conquêtes sur les provinces de l'empire Romain. Ils prirent la ville de Bostres sous le Khalife Aboubékre, l'an de J. C. 632, & le 10 de l'Hégire. Depuis; c'est-à-dire, l'an de l'Hégire 293, & de J. C. 905, les villes de Bostres & d'Adraa, sous le Khalife Muctafis-Billa, furent pillées & saccagées par un chef des Arabes. Au tems des Croisades, les Arabes nommoient cette ville Bosra; & les écrivains Latins, Bussereth. Elle dépendoit du Sultan Turc de Damas. Guillaume de Tyr a fait la relation d'une expédition malheureuse, que Baudouin III, roi de Jérusalem, entreprit l'an 1143 contre la ville de Bostres.

Après la mort du Sultan Meïereddin, le Sultan Noureddin, de la Dynastie des Atabeks, qui étoit déjà maître des villes d'Alep & d'Ems, subjugua, l'an 1154, les villes de Damas & de Bostres, qui passérent l'an 1174 sous la puissance du fameux Sultan Saladin. Les deux villes restérent soumises aux Sultans ou Soudans d'Égypte, jusqu'à l'an 1516. Selim I, Sultan des Turcs Ottomans, conquit la Syrie, après la mort du Sultan Canso Gauri. La ville de Bostres dépend encore du Pachalik, ou gouvernement de Damas.

Au reste, la ville de Bostres est appellée par les Arabes de son ancien nom Bosra. Du tems d'Abulféda, elle étoit habitée par les tribus Arabes des Beni Fizara & Marwa. Son château est un des plus forts du Levant. Le Pacha de Damas gouverne la ville par un Sous-bachi & un Naïb. Elle est bâtie de pierre noire. Elle a des eaux en abondance & de beaux jardins. Une magnifique mosquée & un marché sont ses principaux ornemens. Son territoire est très-fertile en bleds, & a des vignobles. La ville de Bosra, capitale du païs de Hauran, est une des plus considérables du gouvernement de Scham ou de Damas. Elle est encore habitée par un petit nombre de Chrétiens, qui ont un Évêque de la secte des Jacobites. Grégoire, archevêque & métropolitain de Bostres, souscrivit en 1671, une profession de foi sur l'Eucharistie, qui a été imprimée dans le grand ouvrage de la Perpétuité de la Foi.

BOTANIQUE, (*a*) terme composé de βοτάνη, *herba*, herbe; & βοτάνη vient de βοτὸς, *alimentum*, aliment, qui a pour racine βόω, *pasco*, je nourris. La plûpart des animaux se nourrissent en effet d'herbes.

La Botanique est une science, qui traite des plantes. Cette connoissance a été estimée dans tous les siécles & dans toutes les nations. Les hommes sont assez communément persuadés que les simples renferment presque toute la médecine. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle a commencé par

(*a*) Rol. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 593. *& suiv.*

ces remédes, qui sont simples, naturels, sans dépense, exposés sous la main des hommes, & à la portée des plus pauvres. Pline ne peut souffrir qu'au lieu d'en faire usage, on en aille chercher à grands frais dans des païs fort éloignés. Aussi voyons-nous que c'est par la connoissance & l'usage des simples, que les plus anciens médecins se sont distingués; témoins Esculape, qui, par ce moyen, s'il en faut croire la Fable, rendit la vie à Hippolyte; Chiron, si habile dans la médecine, qui fut maître d'Achille; Japis, auquel Apollon, son pere, dieu de la Médecine, accorda comme un rare présent la connoissance des simples.

La Botanique est une des parties de la Physique. Elle s'aide de la Chymie. Elle est fort utile à la Médecine. La Physique entre dans l'examen de la structure interne des plantes, de leur végétation, de leur génération, de leur multiplication. La Chymie les réduit à leurs principes élémentaires. La Médecine tire de ces principes élémentaires & plus souvent encore de l'expérience des effets des plantes, lorsqu'on les employe en substance, l'usage qu'on en doit faire pour la santé du corps humain. L'union de toutes ces connoissances fait un excellent homme, mais n'est point nécessaire à la Botanique proprement dite, qui a des bornes plus étroites, dans lesquelles elle peut se renfermer avec gloire. Faire une étude particulière des plantes, connoître les marques qui leur sont les plus essentielles, les pouvoir nommer suivant une méthode courte & facile, qui les rapporte à des genres & à des classes, auxquelles elles conviennent, les décrire dans des termes, qui les fassent connoître à ceux, qui ne les ont pas vues; ce sont-là précisément les fonctions du Botaniste, considéré comme tel.

Dans les premiers tems, la connoissance des plantes paroît n'avoir été, pour ainsi dire, que médicinale. C'est ce qui en rendit le catalogue si court & si borné, que Théophraste, le meilleur historien de l'Antiquité, que nous ayons en ce genre, n'en a nommé que six cens, quoiqu'il ait ramassé non seulement celles de la Gréce, mais encore celles de la Libye, de l'Égypte, de l'Éthiopie & de l'Arabie. Dioscoride & Pline, quoiqu'ils aient pu avoir de meilleurs & de plus amples mémoires sur cette matière, n'en ont cité guere davantage. Mais, loin d'avoir établi aucun ordre entr'elles, ils n'ont point caractérisé celles, dont ils parloient, d'une manière propre à les distinguer & à les faire reconnoître; & il y en a plusieurs, même des plus importantes, qu'on n'a pu retrouver. Les siécles, qui suivirent celui de Dioscoride n'enrichirent guere la Botanique. Enfin, toutes les sciences s'éclipsérent, & elles ne reparurent qu'au quinzième siécle. Alors, on ne songea qu'à entendre les Anciens, pour en tirer les lumières, qui avoient été si long-tems ensevelies. Le Pape Nicolas V donna commis-

sion de traduire Théophraste, à Théodore Gaza, comme au seul homme capable de le faire entendre. Bientôt après, d'autres Sçavans travaillérent successivement à traduire Dioscoride. Ces traductions, d'ailleurs fort estimables, ne servirent qu'à exciter des disputes entre plusieurs Médecins très-habiles.

On comprit dès-lors, que de chercher des plantes dans les livres des Grecs & des Latins, ce n'étoit pas le meilleur moyen de faire de grands progrès. On résolut donc enfin d'aller chercher des lumières dans les lieux mêmes, où les Anciens avoient écrit. On parcourut dans cette vue, les isles de l'Archipel, la Syrie, la Mésopotamie, la Palestine, l'Arabie & l'Égypte. Ces courses furent assez inutiles par rapport au dessein principal, qui étoit l'intelligence des anciens Auteurs. Mais, les Sçavans ayant apporté de leurs voyages un grand nombre de plantes, qu'ils avoient découvertes par eux-mêmes, on commença à donner à la Botanique sa véritable forme, & à changer en observations naturelles & en science propre, ce qui n'étoit auparavant que citations & commentaires. Ce fut sur la fin du quinzième siécle, que l'on ne s'attacha plus qu'à décrire les plantes que l'on voyoit dans son païs, ou dans ceux où une plus grande curiosité portoit les amateurs de la Botanique; & que l'on commença à indiquer les lieux, où croissoit chaque plante, le tems de sa naissance, de sa durée, de sa maturité avec des figures, qui font le principal mérite de ces sortes d'ouvrages, par la clarté qu'elles y répandent. Divers Recueils, qui parurent pour lors, au lieu de cinq ou six cens plantes, que Mathiole avoit recueillies des Anciens, en fournirent au commencement du seizième siécle, plus de six mille, toutes décrites & figurées.

Il manquoit pourtant à la connoissance des plantes, un ordre général, ou un systême, qui en fît une science proprement dite, en lui donnant des principes & une méthode. C'est à quoi travaillérent dans la suite de sçavans Hommes avec un succès, qui n'étoit pas encore parfait à la vérité, mais qui donnoit de grandes vues & de grandes ouvertures, pour arriver à cette perfection. Le systême de la Botanique a reçu sa dernière forme par M. de Tournefort. Ses institutions, accompagnées d'un détail immense de plantes décrites & dessinées, seront un monument éternel de la grandeur de ses vues, & du travail de ses recherches, qui lui ont coûté des fatigues incroyables, mais absolument nécessaires pour le dessein, qu'il se proposoit. Car, la Botanique, dit M. de Fontenelle, dans l'éloge de M. de Tournefort, n'est pas une science sédentaire & paresseuse, qui se puisse acquérir dans le repos & dans l'ombre d'un cabinet, comme la Géométrie ou l'Histoire; ou, qui tout au plus, comme la Chymie, l'Anatomie & l'Astronomie, ne demande que des opérations d'assez peu de mouvement. Elle veut que l'on coure

les montagnes & les forêts, que l'on gravisse contre des rochers escarpés, que l'on s'expose au bord des précipices. Les seuls livres, qui peuvent nous instruire à fond dans cette matière, ont été jettés au hazard sur toute la surface de la terre, & il faut se résoudre à la fatigue & au péril de les chercher & de les ramasser.

Pour réussir dans le dessein de porter la Botanique à sa perfection, ou du moins de l'en approcher, il falloit aller étudier Théophraste & Dioscoride en Gréce, en Asie, en Égypte, en Afrique, enfin dans les lieux, où ils ont vécu, ou qu'ils ont connus plus particulièrement. M. de Tournefort reçut ordre du Roi en 1700, d'aller parcourir ces provinces, non seulement pour y reconnoître les plantes des Anciens, & peut-être aussi celles, qui leur auroient échappé, mais encore pour y faire des observations sur toute l'Histoire naturelle. Ce sont-là des dépenses, dignes d'un prince aussi magnifique que l'étoit Louis XIV, & qui lui feront un honneur infini dans tous les siécles. La peste, qui étoit en Égypte, abrégea le voyage de M. de Tournefort, à son grand regret, & le fit revenir de Smyrne en France en 1702. Il arriva, comme l'a dit un grand Poëte pour une occasion plus brillante & moins utile, chargé des dépouilles de l'Orient. Il rapportoit, outre une infinité d'observations différentes, 1356 nouvelles espèces de plantes, sans compter celles, qu'il avoit ramassées dans des voyages précédens. Il falloit les ranger & les mettre dans un ordre, qui en facilitât la connoissance. C'est à quoi M. de Tournefort avoit déjà travaillé dans le premier ouvrage, qui parut de lui l'an 1694. Par le nouvel ordre, qu'il a établi, tout se réduit à [illegible] figures de fleurs, par le moy[illegible] desquelles on descend à 673 genres, qui comprennent sous eux 8846 espèces de plantes.

Depuis la mort de M. de Tournefort, la Botanique a reçu de grands accroissemens ; & elle en reçoit encore tous les jours de nouveaux par les soins & l'application de ceux, qui sont chargés de cette partie de la Physique au Jardin Royal.

BOTANOMANTIE, *Botanomantia*, espèce de divination, qui se faisoit par le moyen des plantes & des arbrisseaux. Ce mot est formé du Grec βοτάνη, *herba*, herbe, & μαντεία, *divinatio*, divination.

On se servoit dans la Botanomantie, de branches ou de rameaux de verveine, de bruyère, de figuier & d'autres simples ou arbrisseaux, sur lesquels on écrivoit le nom & la question du consultant. Les Auteurs ne nous disent pas de quelle manière se faisoit la réponse, ni par quels signes elle se manifestoit. Il est à présumer que les Prêtres ou les Devins la rendoient de vive voix. On faisoit grand usage dans la Botanomantie, de branches de tamarin ou de bruyère, parce que cet arbrisseau étoit particulièrement consacré à Apollon, qui présidoit

à la divination, & à qui l'on avoit donné le surnom de *Myricæus*, du Latin *Myrica*, qui signifie bruyère; & on avoit attribué à celle-ci l'épithéte de prophétique. Au reste, il ne faut pas confondre la divination, dont nous parlons ici, avec la coûtume qu'avoit la Sibylle de Cumes, d'écrire ses réponses sur des feuilles.

BOTIRAS, *Botiras*, (a) fils de Désalcès. Ce Prince succéda à son pere au royaume de Bithynie. Il mourut à l'âge de soixante-quinze ans, & laissa un fils nommé Bas, qui fut son successeur.

BOTON, *Boton*, Βότων, (b) philosophe Athénien. Isocrate, au rapport de Plutarque, avoit composé un traité de Rhétorique, intitulé *Les Arts de Boton*. Ce Philosophe, selon Diogène Laërce, avoit été le maître de Xénophanes; &, comme, dans ces premiers tems, les Philosophes étoient aussi Rhéteurs, peut-être que Boton étoit un des premiers, qui eût rédigé l'éloquence en Art, & que le traité de Rhétorique d'Isocrate étoit conforme au plan & aux idées de Boton; ce qui faisoit appeller la Rhétorique *Les Arts de Boton*. Cependant, Cicéron, qui a recherché avec beaucoup de soin tout ce qui pouvoit regarder les premiers Rhéteurs, garde un profond silence sur ce Boton.

BOTRODUS, nom de lieu, dont il est parlé dans Martial, en plus d'un endroit. Suivant le P. Jouvenci, Botrodus étoit une petite ville ou bourg, dans la Celtibérie, remarquable par un bois & un lieu planté de pommiers. Perrot prétend que c'étoit un village voisin de Ségobriga, & que ç'avoit été auparavant une ville, ruinée par Gracchus; sur quoi, il cite Polybe, qui dit, en effet, dans un fragment, que Gracchus détruisit une trentaine de villes qui appartenoient aux Celtibériens, mais sans en nommer aucune. Perrot veut lire *Botordus*, & Turnebe *Boletinemus*.

BOTTIÉE, *Bottiæa*, Βοττιαία, (c) contrée de Gréce, qui, selon Hérodote, étoit séparée de la Mygdonie par l'Axius, & de la Macédoine par le Lydée & l'Haliacmon.

Plutarque nous apprend quelle fut l'origine des Bottiéens, au sujet de cette espèce de tribut de sept jeunes hommes & d'autant de filles, que les Athéniens étoient obligés d'envoyer de neuf ans en neuf ans à Minos, roi de Créte. » Aristote, dans sa république » des Bottiéens, témoigne assez » clairement, dit Plutarque, qu'il » ne croyoit point du tout que » ces enfans fussent mis à mort » par l'ordre de Minos, puisqu'ils » assurent qu'ils vieillissoient dans » l'esclavage, en gagnant miséra» blement leur vie par le travail » de leurs mains. Il raconte,

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XII. p. 332. *& suiv.*

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 166.

(c) Hérod. L. VII. c. 123, 127, 185. L. VIII. c. 127. Plin. Tom. I. p. 203. Strab. pag. 282, 330. Thucyd. pag. 151. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 6, 7. Diod. Sicul. pag. 311. Tit. Liv. L. XXVI. c. 25.

ajoûte

» ajoûte Plutarque, qu'il y a » plusieurs siécles, que les peu» ples de Créte, voulant s'ac» quitter d'un ancien vœu, en» voyérent à Delphes leurs pre» miers-nés ; que les descendans » de ces esclaves Athéniens, s'é» tant joints à cette troupe, y » allérent avec eux ; que n'y » trouvant pas de quoi vivre, ils » passérent en Italie, & s'établirent » dans la Pouille ; qu'ils repassé» rent en Thrace, où ils furent » appellés Bottiéens ; & que de» là vient que leurs filles, dans » un sacrifice solemnel, qu'elles » font toutes les années, chan» tent toujours à la fin de leurs » hymnes ce refrain, *allons à* » *Athènes.* «

Il est certain que l'isle de Créte a envoyé plusieurs colonies en Italie. Strabon marque Brindes & les Salantins pour colonies de Créte. Il paroît même, par un passage de ce même Auteur, que ces Crétois, qui passérent en Italie, y allérent sous la conduite de Thésée ; qu'ils furent joints par une autre troupe du même païs, qui avoit passé en Sicile sur des vaisseaux de Minos ; & que n'ayant pu s'accorder avec ces derniers, ils passérent dans cette partie de la Thrace, appellée Bottiée.

Strabon, en parlant de la Thrace, dit : » Le fleuve Axius sépare » la Bottiée de la terre Ampha» xite, & reçoit le fleuve Éri» gon. « Mais, le passage de Plutarque fait entendre qu'ils donnérent eux-mêmes ce nom à la terre, qui les reçut ; & M. Dacier croit qu'ils l'appellérent Βωττιαία, *altricem terram*, parce qu'elle se trouva assez bonne pour les nourrir.

Une grande partie des Bottiéens conservoit toujours un tendre souvenir d'Athènes, à cause de leur origine ; & c'est sur cela, apparemment, qu'est fondé ce que rapporte Thucydide, que lorsque les Athéniens allérent porter leurs armes dans la Bottiée, & assiéger Spartole, ils ne le firent que dans l'espérance, que cette ville se rendroit à eux par la faction des habitans, qui étoient de leur parti ; mais que le parti contraire prévalut, & fit venir du secours d'Olinthe.

Outre la ville de Spartole, qui est nommée Pactole dans Diodore de Sicile, on trouvoit dans la Bottiée, les villes d'Iches & de Pella. On lit dans Hérodote, que ces deux dernières villes avoient été bâties dans un endroit assez étroit & assez proche de la mer. Un autre passage d'Hérodote nous instruit que les Bottiéens, ayant été chassés, par ceux de Macédoine, du golfe Therméen, étoient allés occuper la ville d'Olynthe, dont nous venons de parler. Mais, Artabase, ayant pris cette ville, les fit conduire dans un marais, où ils furent tous égorgés.

Nous avons donné d'abord la Bottiée à la Gréce ; cependant, la plûpart des Auteurs, cités dans cet article, l'attribuent à la Thrace. Ce petit païs a fort bien pu appartenir, tantôt à la Thrace, tantôt à la Gréce ; c'est-à-dire, à la Macédoine, qui étoit une par-

tie de la Gréce. Cela vient de ce qu'il étoit précisément situé sur les frontières de l'une & de l'autre. Or, on sçait que les limites, qui distinguoient la Thrace de la Macédoine, ont varié suivant les circonstances.

Une autre difficulté, c'est que Pline met les Bottiéens aux environs de l'Hébre, fleuve, qui coule au milieu de la Thrace. Il faut croire que Pline s'est trompé, ou qu'il y avoit deux peuples de ce nom; car, on a vu certainement des Bottiéens sur les frontières de la Macédoine, en de-çà du fleuve Strymon, au de-là duquel Pline met ceux, dont il fait mention. Thucydide, parlant des Bottiéens, dit que leur païs étoit contigu au païs des Chalcidéens. Les bornes, que Thucydide donne à cette nation, sont les mêmes que lui assigne Hérodote. Pline aura donc eu tort de placer les Bottiéens vers le centre de la Thrace, à moins que ce ne fût quelque autre colonie de ce peuple.

M. de l'Isle a très-bien marqué les bornes de la Bottiée dans sa carte de l'ancienne Gréce; sçavoir, l'Érigon au nord, l'Axius au nord-est, le golfe Therméen à l'orient, la Piérie au midi, & l'Émathie au couchant.

Le païs, occupé par les Bottiéens, est compris actuellement dans la Turquie d'Europe, & répond à une partie de ce qu'on appelle de nos jours la Macédoine.

BOTTIÉENS, *Bottiæi*, Βοττιαῖοι, peuples de la Bottiée.

BOUAGOR, *Bouagor*, (*a*) nom de l'officier, qui, chez les Lacédémoniens, présidoit aux études. Ce nom, qui paroît extraordinaire, signifie *classium juventutis moderator*. Cette place devoit emporter avec elle une grande considération dans cette République, eu égard à sa constitution. Le Bouagor donnoit les principes, & aux grands, & aux petits. Cette charge a subsisté à Sparte, autant de tems que les loix de Lycurgue y ont été en vigueur. Nous en avons des preuves dans un très-grand nombre d'Inscriptions.

BOUC, *Caper*, (*b*) un des animaux, que Moïse ordonna aux Juifs d'immoler. C'étoit pour leur rendre abominable le culte, que les Thébains, les Memphites & les Mendésiens rendoient à cet animal.

Hérodote, parlant du culte, que les habitans de Mendès rendoient à Pan, dit qu'ils le représentoient sous la figure d'un Bouc, pour des raisons mystérieuses, quoiqu'ils sçussent bien qu'il étoit semblable aux autres dieux. Diodore de Sicile découvre ce mystère, qu'Hérodote n'avoit pas apparemment voulu développer. C'est que, par le symbole de cet animal, le peuple adoroit le principe de la fécondité de toute la nature, qui étoit représenté par le dieu Pan.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tome XV. pag. 418.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 385, 386. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 97.

BOUC ÉMISSAIRE, (*a*) *Caper Emissarius*. Ce Bouc est célebre dans l'Ancien Testament. Voici quelle en étoit la cérémonie. Le grand-Prêtre, ayant reçu de l'assemblée des enfans d'Israël, deux jeunes Boucs pour le péché du peuple, les présentoit devant le Seigneur, à l'entrée du Tabernacle du témoignage. Il tiroit les sorts sur les deux Boucs. Un de ces sorts étoit pour le Bouc qui devoit être immolé au Seigneur; & l'autre, pour le Bouc Émissaire. Il offroit le Bouc sur lequel étoit tombé le sort, qui le consacroit au Seigneur, & il le sacrifioit pour le péché. L'autre Bouc sur lequel étoit tombé le sort, qui le destinoit à être le Bouc Émissaire, étoit présenté vivant devant le Seigneur, pour servir aussi à l'expiation. Le grand-Prêtre mettoit les deux mains sur la tête de ce Bouc vivant; & les tenant ainsi, il confessoit toutes les iniquités des enfans d'Israël, & les prévarications dont ils s'étoient rendus coupables dans tous leurs péchés. Il en chargeoit avec imprécation la tête de ce Bouc, & l'envoyoit dans le désert par le ministère d'un homme préparé à cette fonction; & ce Bouc portoit ainsi toutes leurs iniquités dans une terre inhabitée. Celui, qui avoit conduit le Bouc Émissaire, lavoit ses vêtemens. Il se lavoit aussi le corps dans l'eau. Après cela, il rentroit dans le camp.

Il y a apparence que ce Bouc étoit de ces sortes de victimes d'expiations, que l'on chargeoit de malédictions, & que l'on croyoit propres à détourner la colère des dieux de dessus les hommes. Tels étoient ces hommes, que ceux de Marseille précipitoient du haut d'un rocher; & ces animaux, dont les Égyptiens jettoient la tête dans la mer, après les avoir chargés d'imprécations. Il y en a qui croyent que l'on précipitoit le Bouc Émissaire; & d'autres, qu'on le mettoit simplement en liberté, l'abandonnant à ce qu'il plairoit à la Providence d'en ordonner.

Les démons, dans l'Écriture, sont quelquefois appellés Boucs, ou Velus; soit à cause qu'on s'imaginoit qu'ils se montroient sous la forme de Boucs; soit à cause que les Hébreux adoroient des idoles sous la forme de ces animaux; soit enfin à cause qu'ils adoroient de véritables Boucs. Au livre du Lévitique, Dieu ordonne aux enfans d'Israël d'amener à la porte de son Tabernacle tous les animaux, qu'il voudra immoler, afin qu'ils n'immolent plus leurs hosties aux démons, au culte desquels ils se sont abandonnés, à la lettre, aux Boucs. C'est dans le même sens qu'il faut entendre ce qui est rapporté au second livre des Paralipomènes, où l'on trouve que Jéroboam établit des Prêtres pour les hauts lieux, & pour les démons, qu'il adoroit; c'est-à-dire, pour les Boucs. Quelques-uns

(*a*) Levit. c. 16. v. 5. *& seq.* c. 17. v. 5. *& seq.* Paral. L. II. c. 11. v. 15. Zachar. c. 10. v. 3. Matth. c. 25. v. 33.

l'entendent des figures de Boucs, auxquelles les Égyptiens, & à leur exemple, les Hébreux idolâtres rendoient leurs adorations.

Sous le nom de Boucs, parmi les Hébreux, on entendoit quelquefois les Chefs du peuple. Le prophéte Zacharie fait dire au Seigneur : *Je visiterai les Boucs ;* c'est-à-dire, je commencerai ma vengeance par les chefs de mon peuple. Jesus-Christ, dans l'Évangile, dit qu'au jour du jugement, les Boucs, autrement les méchans, les réprouvés, seront mis à la gauche ; c'est-à-dire, condamnés au feu éternel.

BOUCHE, *Os*, (*a*) terme, qui est assez souvent employé dans les Livres saints. On y lit fréquemment, *ouvrant la Bouche*, *il parla*, *il maudit*, *il dit*, *il chanta*, &c. On y trouve aussi que Dieu ouvre la Bouche des Prophétes ; qu'il met ses paroles dans leur Bouche ; c'est-à-dire, qu'il leur ordonne de parler & de dire ce qu'il leur inspire. Le Seigneur, dans l'Exode, dit à Moïse, au sujet d'Aaron, son frere : » Parlez-lui, & mettez mes paroles dans sa Bouche ; je serai » dans votre Bouche & dans la » sienne, & je vous montrerai ce » que vous aurez à faire. «

Interroger la Bouche du Seigneur, c'est le consulter. Il est dit dans ce sens au livre de Josué, que les principaux d'Israël prirent de leurs vivres [des vivres des nations étrangères], & qu'ils ne consultérent point le Seigneur ; *& Os Domini non interrogaverunt.*

Ouvrir la Bouche, emporte souvent avec soi une espèce d'amphase, pour dire parler hautement, hardiment, librement. Anne, mere du prophéte Samuël, dit dans la priere qu'elle fait au Seigneur en actions de graces : *Ma Bouche s'est ouverte pour répondre à mes ennemis.* Dans Ézéchiel, *votre Bouche s'ouvrira, pour parler avec celui, qui se sera échappé par la fuite.* Et dans Isaïe, *contre qui avez-vous ouvert la Bouche, & lancé les traits de vos langues perçantes ?*

Fermer la Bouche, dans un sens opposé, est une marque d'humiliation & de douleur. *Les justes.... seront dans la joie ; & tous les méchans fermeront leur Bouche.* Et ailleurs, *je suis comme un sourd, & je ne les écoute point ; je suis comme un muet, qui n'ouvre point la Bouche.*

Mettre sa Bouche dans le ciel, *posuerunt in cœlum Os suum*, signifie parler arrogamment, insolemment, sans craindre Dieu ; blasphémer contre le ciel.

Mettre le doigt sur sa Bouche; *pone digitum super Os tuum*, veut dire se taire, soit par respect, ou par admiration, ou par crainte.

(*a*) Exod. c. 4. v. 15. c. 13. v. 9. Numer. c. 12. v. 8. Josu. c. 9. v. 14. Judic. c. 18. v. 19. Reg. L. I. c. 2. v. 1. Esth. c. 13. v. 17. c. 14. v. 9. Psalm. 37. v. 14. Psalm. 72. v. 9. Psalm. 106. v. 42. Ecclesiastes. c. 8. v. 2. Isai. c. 11. v. 4. c. 49. v. 2. c. 57. v. 4. Ezech. c. 24. v. 27. Osee. c. 6. v. 5. c. 10. v. 12. Matth. c. 12. v. 34. c. 15. v. 11. ad Heb. Epist. c. 4. v. 12. ad Timoth. Epist. 2. c. 4. v. 17.

Dieu ordonne à son peuple, d'avoir toujours sa loi dans sa Bouche ; c'est-à-dire, qu'il s'en entretienne souvent, & qu'il ne la perde point de vue.

Parler Bouche à Bouche, étoit une façon de parler ordinaire parmi les Hébreux, & cela veut dire parler familièrement. C'est ainsi que Dieu dit qu'il parle à Moïse. *Ore enim ad Os loquor ei.*

On lit dans Esther : *Ne fermez pas les Bouches de ceux, qui vous louent*, pour dire qu'il ne faut pas souffrir qu'ils soient opprimés, & qu'ils n'aient plus lieu de publier nos louanges.

Observer la Bouche du Roi; c'est écouter attentivement ses paroles, observer ses ordres. *Ego Os Regis observo.*

Il est dit dans Osée, que le Seigneur a fait mourir son peuple par les paroles de sa Bouche; c'est-à-dire, qu'il lui a prédit la mort, la captivité & tous les autres maux, dont il l'a accablé, par la Bouche de ses Prophétes, qui avoient eu ordre de les lui annoncer.

Le prophéte Isaïe prédit que le Messie frappera la terre du souffle de sa Bouche, & fera mourir l'impie, du vent qui sortira de ses lévres. Ces expressions marquent la souveraine puissance de Dieu, à qui il ne faut qu'un souffle pour exterminer ses ennemis. Le même Prophéte dit que le Seigneur a rendu sa Bouche comme un glaive tranchant ; & Saint Paul assure que la parole de Dieu est plus perçante que toute épée à deux tranchans. Ce sont autant de manières de parler fort énergiques, qui marquent le souverain empire de Dieu sur les cœurs comme sur les corps.

On trouve dans Osée, qu'il faut moissonner dans la Bouche de la miséricorde ; expression figurée, pour dire qu'il faut faire ensorte que l'on moissonne à proportion de ses miséricordes, & des aumônes que l'on aura faites. Cette manière de parler, *in Ore, ad Os*, veut souvent dire *pro ratione, proportione servatâ.*

Jesus-Christ nous apprend que la Bouche parle de la plénitude du cœur, pour marquer que nos discours sont l'expression des sentimens de notre cœur. Il nous dit ailleurs, que ce n'est pas ce qui entre dans la Bouche, qui souille l'homme, mais ce qui sort de la Bouche; c'est-à-dire, que ce ne sont pas le boire & le manger, qui nous souillent aux yeux de Dieu, mais nos dispositions, ou les paroles qui sortent de notre Bouche.

Enfin, Saint Paul nous dit qu'il a été délivré de la gueule du lion, *& liberatus sum de ore leonis ;* ce qui signifie que cet Apôtre avoit échappé aux cruautés de Néron.

BOUCHER, celui qui est autorisé à faire tuer de gros bestiaux, & à en vendre la chair en détail.

I. Il ne paroît pas qu'il y ait eu des Bouchers chez les Grecs, au moins du tems d'Agamemnon. Les héros d'Homère sont souvent occcupés à dépecer, & à faire cuire eux-mêmes leurs viandes ; & cette fonction, qui est si désa-

gréable à la vue, n'avoit alors rien de choquant.

II. A Rome, il y avoit deux corps ou colléges de Bouchers, ou gens chargés, par état, de fournir à la ville les bestiaux nécessaires à sa subsistance. Il n'étoit pas permis aux enfans des Bouchers de quitter la profession de leurs peres, sans abandonner à ceux, dont ils se séparoient, la partie des biens qu'ils avoient en commun avec eux. Ils élisoient un chef, qui jugeoient leurs différends. Ce tribunal étoit subordonné à celui du Préfet de la ville. L'un de ces corps ne s'occupa d'abord que de l'achat des porcs; & ceux, qui le composoient, furent nommés *Suarii*. L'autre étoit pour l'achat & la vente des bœufs; ce qui fit appeller ceux, dont il étoit formé, *Boarii* ou *Pecuarii*. Ces deux corps furent réunis dans la suite.

Ces marchands avoient sous eux des gens, dont l'emploi étoit de tuer les bestiaux, de les habiller, de couper les chairs & de les mettre en vente. Ils s'appelloient *Laniones* ou *Lanii*, ou même *Carnifices*. On appelloit *Lanienæ* les endroits, où l'on tuoit, & *Macella*, ceux où l'on vendoit. Nous avons les mêmes distinctions; les tueries, ou échaudoirs de nos Bouchers, répondent aux *Lanienæ*, & leurs étaux aux *Macella*.

Les Bouchers étoient épars en différens endroits de la ville. Avec le tems, on parvint à les rassembler au quartier de *Cœlimontium*. On y transféra aussi les marchés des autres substances nécessaires à la vie; & l'endroit en fut nommé *Macellum magnum*. Il y a sur le terme *Macellum* un grand nombre d'étymologies, qui ne méritent pas d'être rapportées.

Le *Macellum magnum*, ou la grande boucherie, devint, sous les premières années du regne de Néron, un édifice à comparer en magnificence aux bains, aux cirques, aux aquéducs & aux amphithéatres. Cet esprit, qui faisoit remarquer la grandeur de l'Empire dans tout ce qui appartenoit au public, n'étoit pas entièrement éteint. La mémoire de l'entreprise du *Macellum magnum* fut transmise à la postérité par une médaille, où l'on voit par le frontispice de ce bâtiment, qu'on n'y avoit épargné, ni les colonnes, ni les portiques, ni aucune des autres richesses de l'architecture.

L'accroissement de Rome obligea dans la suite d'avoir deux autres boucheries. L'une fut placée *in regione Esquilina*, & nommée *Macellum Livianum*; l'autre, *in regione fori Romani*.

III. La police, que les Romains observoient dans leurs boucheries, s'établit dans les Gaules avec leur domination. L'on trouve dans Paris, de tems immémorial, un corps composé d'un certain nombre de familles, chargées du soin d'acheter les bestiaux, d'en fournir la ville, & d'en débiter les chairs. Elles étoient réunies en un corps, où l'étranger n'étoit point admis, où les enfans succédoient à leurs peres, & les collatéraux à leurs parens, où les mâ-

les seuls avoient droit aux biens, qu'elles possédoient en commun; & où par une espèce de substitution, les familles, qui ne laissoient aucun hoir en ligne masculine, n'avoient plus de part à la société. Leurs biens étoient dévolus aux autres *jure accrescendi.* Ces familles élisoient entr'elles un chef à vie, sous le titre de maître des Bouchers, un greffier & un procureur d'office. Ce tribunal, subordonné au prévôt de Paris, ainsi que celui des Bouchers de Rome l'étoit au préfet de la ville, décidoit en première instance des contestations particulières, & faisoit les affaires de la Communauté.

IV. En Gréce, les Bouchers vendoient la viande à la livre, & se servoient de balance & de poids. Les Romains en usérent de même pendant long-tems; mais, ils assujettirent dans la suite l'achat des bestiaux & la vente de la viande, c'est-à-dire, le commerce d'un objet des plus importans, à la méthode la plus extravagante. Le prix s'en décidoit à une espèce de sort. Quand l'acheteur étoit content de la marchandise, il fermoit une de ses mains; le vendeur en faisoit autant. Chacun ensuite ouvroit à la fois & subitement, ou tous ses doigts, ou une partie. Si la somme des doigts ouverts étoit paire, le vendeur mettoit à sa marchandise, le prix qu'il vouloit. Si, au contraire, elle étoit impaire, ce droit appartenoit à l'acheteur. C'est ce qu'ils appelloient *micare*, & ce que les Italiens appellent encore aujourd'hui *jouer à la moure.* Il y en a qui prétendent que la mication des boucheries Romaines se faisoit un peu autrement; que le vendeur levoit quelques-uns de ses doigts; & que si l'acheteur devinoit subitement le nombre des doigts, ouverts ou levés, c'étoit à lui à fixer le prix de la marchandise, sinon à la payer le prix imposé par le vendeur.

Il étoit impossible que cette façon de vendre & d'acheter n'occasionnât bien des querelles. Aussi fut-on obligé de créer un Tribun & d'autres Officiers des boucheries; c'est-à-dire, d'augmenter l'inconvénient. Car, on peut tenir pour maxime générale, que tant qu'on n'aura aucun moyen, qui contraigne les hommes en place, à faire leur devoir, c'est rendre un désordre beaucoup plus grand, ou pour le présent ou pour l'avenir, que d'augmenter le nombre des hommes en place. La création du Tribun & des Officiers des Boucheries ne supprima pas les inconvéniens de la mication. Elle y ajoûta seulement celui des exactions; & il en fallut revenir au grand remède, à celui qu'il faut employer, en bonne police, toutes les fois qu'il est pratiquable, la suppression. On supprima la mication, & tous les gens de robe, qu'elle faisoit vivre. L'Ordonnance en fut publiée, l'an 360, & gravée sur une table de marbre, qui se voit encore à Rome dans le palais du Vatican. C'est un monument très-bien conservé le voici.

Ex auctoritate Turci Aproniani, V. C. Præfecti urbis.

Ratio docuit, utilitate suaden-

te, consuetudine micandi summotâ, sub exagio potiùs pecora vendere quàm digitis concludentibus tradere; & adpenso pecore, capite, pedibus & sevo lactanti [mactanti] *& subjugulari* [subjugulanti] *lanio cedentibus, reliqua caro cum pelle & iteraneis proficiat venditori, sub conspectu publico, fide ponderis comprobatâ, ut quantùm caro occisi pecoris adpendat & emptor norit & venditor, commodis omnibus, & prædâ damnatâ quam tribunus officium cancellarius & scriba de pecuariis capere consueverant. Quæ forma interdicti & dispositionis, sub gladii periculo, perpetuò custodienda mandatur.*

» La raison & l'expérience ont » appris qu'il est de l'utilité publi- » que de supprimer l'usage de la » mication dans la vente des bes- » tiaux, & qu'il est beaucoup » plus à propos de la faire au » poids que de l'abandonner au » sort des doigts. C'est pourquoi, » après que l'animal aura été pe- » sé, la tête, les pieds & le suif » appartiendront au Boucher, » qui l'aura tué, habillé & dé- » coupé. Ce sera son salaire. La » chair, la peau & les entrailles » seront au marchand Boucher » vendeur, qui en doit faire le » débit. L'exactitude du poids & » de la vente ayant été ainsi cons- » tatée aux yeux du public, l'a- » cheteur & le vendeur connoî- » tront combien pese la chair mi- » se en vente, & chacun y trou- » vera son avantage. Les Bou- » chers ne seront plus exposés » aux extorsions du Tribun & de » ses Officiers; & nous voulons » que cette Ordonnance ait lieu » à perpétuité, sous peine de » mort. «

Charlemagne parle si expressément des poids & du soin de les avoir justes, qu'il est certain qu'on vendoit à la livre dans les premiers tems de la Monarchie. L'usage varia dans la suite, & il fut permis d'acheter à la main. La viande se vend aujourd'hui au poids & à la main; & les Bouchers sont tenus d'en garnir leurs étaux, selon l'obligation qu'ils en ont contractée envers le public, sous peine de la vie.

Les Bouchers sont du nombre de ceux, à qui il est permis de travailler & de vendre les dimanches & fêtes. Leur police demande même, à cet égard, beaucoup plus d'indulgence que celle des boulangers & autres ouvriers, occupés à la subsistance du peuple. D'abord, il leur fut enjoint d'observer tous les dimanches de l'année, & entre les fêtes, celles de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, de Noël, de l'Épiphanie, de la Purification, de l'Annonciation, de l'Assomption, de la Nativité de la Vierge, de la Toussaint, de la Circoncision, du Saint Sacrement & de la Conception. Dans la suite, il leur fut permis d'ouvrir leurs étaux les dimanches depuis Pâques jusqu'à la Saint Remi. Le terme fut restraint, étendu, puis fixé au premier dimanche d'après la Trinité jusqu'au premier dimanche de Septembre inclusivement. Pendant cet intervalle, ils vendent

les dimanches & les fêtes.

BOUCHERIE, *Carnarium*, étoit, chez les Romains, sous le regne de Néron, un grand bâtiment public, élevé avec magnificence, où des marchands distribuoient la viande aux habitans. C'est de notre tems & dans nos villes de France, une rue infectée, où des gens chargés du même commerce, ont leurs étaux.

BOUCLE [La], s'appelloit en Grec περόνη, ou πόρπη, (*a*) en Latin, *fibula*, terme destiné à toutes les espèces de Boucles.

Il y avoit des Boucles, qui servoient à l'architecture; d'autres, à la chirurgie; d'autres, dont usoient les musiciens & les comédiens pour conserver leurs voix; d'autres, enfin, servoient à boucler les habits; c'est-à-dire, à joindre une partie avec une autre, & à attacher une ceinture. Elles étoient également d'usage aux hommes & aux femmes, aux Grecs, aux Romains & aux autres nations. Les hommes s'en servoient pour attacher les tuniques, les chlamydes, les lacernes & les pénules, qu'ils boucloient quelquefois à l'épaule droite, d'autrefois à la gauche. Quant aux saïes, il y en avoit qui s'attachoient avec des Boucles. Mais, tous les saïes n'étoient pas faits de même, ainsi qu'on peut le voir dans la lettre de Claude le Gothique, qne Vopiscus nous a conservée dans la vie de Regillien. » Envoyez-moi, » dit-il, deux saïes, mais de ceux » qui s'attachent avec des Bou- » cles. « Les femmes portoient les Boucles sur la poitrine.

La forme des anciennes Boucles, dont on trouve un grand nombre dans l'Antiquité expliquée par Dom Bern. de Montfaucon, approche assez d'un arc, avec sa corde, à l'exception de quelques-unes seulement. Ces Boucles en forme d'arc ont néanmoins quelques diversités entr'elles, comme il est aisé de le remarquer sur les figures. De l'une des extrêmités de l'arc sort une aiguille retournée souvent du même côté à plusieurs tours. L'aiguillon s'avance de l'autre côté. On la met dans un petit tuiau. Cela se comprend mieux sur la figure même. Tout ce que représente Dom Bernard de Montfaucon, ne faisoit qu'une partie de la Boucle. Il y avoit à chaque côté de l'habit, à l'endroit où on l'attachoit, une piéce de métal, d'or, d'argent ou de cuivre, de même matière que la Boucle. Chacune des piéces, qui s'enchâssoient l'une dans l'autre, étoit percée en rond du haut en bas; ensorte que celle, qui s'enchassoit dans l'autre, n'avoit qu'un trou; au lieu que l'autre en avoit deux. L'aiguille, venant à passer au travers des trois trous, arrêtoit les deux piéces de métal, & attachoit en même tems ensemble les deux côtés de l'habit. Ces deux piéces, attachées à l'étoffe, avoient aussi leurs ornemens, du moins celle où l'autre s'enchassoit. Il est

(*a*) Virg. Æneïd. L. V. v. 312, 313. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 46. *& suiv.*

surprenant que nous restant un si grand nombre de ces Boucles, on ne trouve presque point de ces piéces de métal, sans lesquelles elles ne pouvoient servir à attacher ensemble les deux côtés de l'habit. Je n'en ai encore vu qu'une, dit Dom Bernard de Montfaucon. Elle a pour ornement la figure d'un lion, & à une extrêmité deux tuiaux, entre lesquels s'enchassoit la partie de bronze, qui étoit à l'autre côté de l'habit; de sorte que l'aiguille de la Boucle, passant au travers des trous de l'une & de l'autre, arrêtoit les deux ensemble.

Il y avoit des boucles d'or, ornées de pierres précieuses; d'autres, où la pierre précieuse même faisoit la Boucle, selon Virgile:

Lato quam circum amplectitur auro
Balteus, & tereti subnectit Fibula gemmâ.

Entre les Boucles, que Béger nous donne, une de forme assez extraordinaire est polie & limée en dedans & en dehors. Quelques autres le sont en quelque partie seulement, s'il faut cependant entendre ainsi le mot *interrasa fibula*, dont il se sert. Quelques-unes sont émaillées de verd, de blanc & de rouge, une de bleu, si ferme, qu'on la prendroit, dit-il, pour *lapis lazuli*. A l'exception d'une, elles sont toutes de forme singulière. On en remarque six autres, qui sont encore plus extraordinaires. Elles sont argentées, dit Béger. La première représente un cheval; la seconde & la troisième, un cavalier; la quatrième, un oiseau; la cinquième, un poisson; la sixième, une hache double.

L'aiguille, qui servoit à arrêter & à attacher ensemble les deux côtés de la chlamyde, ou de la lacerne, se voit clairement dans plusieurs Boucles. Il y a apparence qu'on la faisoit quelquefois passer dans l'étoffe même, comme on fait aujourd'hui les épingles. Mais, dans la plûpart des Boucles, l'aiguille paroît trop grosse pour cela, & disposée de manière qu'elle n'a jamais pu servir à cet usage. On croit, comme nous avons déjà dit, qu'aux deux côtés, où la chlamyde s'attachoit, il y avoit deux morceaux d'or, ou d'argent, ou de cuivre, selon la qualité des personnes. Ils s'enchassoient l'un dans l'autre. L'aiguille, qui s'enchassoit dans les deux, les arrêtoit ensemble, & attachoit ainsi les deux côtés du manteau.

Nous ne nous arrêterons pas ici à réfuter le sentiment de ceux, qui ont cru jusqu'à présent, que ces Boucles étoient des styles à écrire. Il y a eu même d'habiles gens, qui l'ont cru; jusque-là que dans le cabinet imprimé de M. Pétau, on a représenté une main, qui écrit avec cet instrument. Le grand nombre de styles à écrire, qu'on a découverts depuis ce tems-là, a enfin détrompé plusieurs Antiquaires. Sans doute qu'il s'en trouveroit peu aujourd'hui, qui fussent encore dans cette erreur.

BOUCLIERS, (*a*) sorte d'arme défensive, propre à couvrir le corps. Certains en attribuent l'invention aux Saces; d'autres, aux Cariens.

Nous appellons du nom général de Boucliers toutes les différentes espèces de cette arme défensive, qui avoient chacune leur nom particulier. Les plus grands Boucliers s'appelloient Scutum, & en Grec θυρεὸς & σάκος. D'autres, qui servoient à la cavalerie & à une partie de l'infanterie, se nommoient Clypéus. Tite-Live marque clairement que le Bouclier, appellé Clypéus, étoit différent de l'Écu, lorsqu'il dit qu'on fit donner à la première classe le Clypéus, le casque, les bottes & la cuirasse; & à la seconde, au lieu du Clypéus, le Scutum, & tout le reste, hors la cuirasse, comme à ceux de la première classe. Le Clypéus s'appelloit en Grec ἀσπίς. D'habiles gens croyent que l'on distingue toujours ainsi ces deux Boucliers, & que les Anciens ne prenoient jamais le Scutum pour le Clypéus, ni le Clypéus pour le Scutum. Dom Bernard de Montfaucon dit qu'il n'ose pas les contredire, quoiqu'il ait lieu de soupçonner le contraire.

Une autre sorte de Boucliers étoit ce qu'on appelloit Parme, plus petit que le Clypéus, quoiqu'en certains tems on l'ait fait plus grand, & qu'il ait eu jusqu'à trois pieds de diametre. Ce qu'on appelloit Pelte, qui vient du mot Grec πέλτη, étoit encore plus petit que la Parme, & différent pour la forme. On l'appelloit aussi Cétre; ces deux noms étoient synonymes, quoique certains Auteurs semblent les distinguer, en disant que la Cétre étoit fort semblable à la Pelte. Nous allons parler de chacune de ces espèces de Boucliers.

I. Les Boucliers, que les Grecs appelloient σάκος & θυρεὸς, & les Latins, Scutum ou Écu, étoient longs, & quelquefois d'une grandeur si démesurée, qu'ils couvroient un homme presque tout entier, depuis les épaules jusqu'aux pieds. Tels étoient ceux des Égyptiens, dont parle Xénophon. Il falloit qu'il fût bien grand chez les Lacédémoniens, pour qu'on pût rapporter dessus, ceux qui avoient été tués. De-là venoit cet ordre célebre, que donna une mere Spartaine à son fils, lorsqu'il partoit pour la guerre: Ἢ τὰν ἢ ἐπὶ τᾶν; c'est-à-dire, » ou » rapportez ce Bouclier, ou re» venez dessus. « C'étoit la dernière honte de revenir du combat sans son Bouclier; apparemment parce que cela laissoit entrevoir qu'on l'avoit quitté pour fuir plus promptement, n'ayant d'autre attention que celle de sauver sa vie. Épaminondas, blessé à mort dans la célebre bataille de Leuctres, quand on l'eut rapporté dans sa tente, demanda d'abord, avec inquiétude & empressement, si son Bouclier étoit sauvé.

(*a*) Xenoph. pag. 178. Plut. Tom. I. pag. 150. Virg. Æneid. L. I. v. 494. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 45. *& suiv.* Roll. Hist. Anc. T. V. p. 757, 758. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. III. p. 390.

Entre les Boucliers des Grecs, ceux des Macédoniens, qui étoient de cuivre, étoient les plus estimés. Ils n'étoient guere creux, & avoient huit palmes de diamètre. Élien, qui leur donne cette grandeur, entend apparemment parler de la petite palme παλαιστή, qui est la largeur de la main; ce qui reviendroit à environ deux pieds & demi. Plutarque, dans la vie de T. Quintius Flaminius, appelle le Bouclier Macédonien, Pelte; nom, qui ne paroît guere convenir à ce que les autres Auteurs entendent par une Pelte. Il appelle aussi Peltes les Anciles dans la vie de Numa.

Les Grecs gravoient sur leurs Boucliers la première lettre du nom de leur ville; les Sicyoniens, un Σ; les Macédoniens, un Λ; & les autres de même, dit Xénophon.

Il y avoit parmi les troupes Macédoniennes, un corps qu'on appelloit les Argyraspides; parce que, comme porte le nom, ils avoient des Boucliers d'argent, peut-être argentés seulement, ou couverts de lames d'argent, n'y ayant nulle apparence qu'on employât tant d'argent à faire des Boucliers pour des soldats. Celui d'Alcibiade étoit bien plus riche, s'il en faut croire Athénée. Il étoit d'or & d'ivoire, & avoit pour marque un Cupidon, qui embrassoit la foudre; ce qui exprimoit parfaitement un grand guerrier efféminé, tel qu'étoit Alcibiade. On en faisoit ainsi de différente matière. Démosthène, capitaine Athénien, en donne à ses gens de mer, qui n'étoient que de bois de saule; matière peu propre à résister aux coups.

Hérodote attribue aux Cariens la coûtume de mettre des marques sur les Boucliers, & d'y faire des anses.

II. Les Boucliers des légionnaires Romains étoient creux, de la forme d'une tuile à canal, mesurés sur la taille des soldats. Ils avoient environ deux pieds & demi de long. Leur largeur, prise sur la circonférence, étoit d'environ un pied & demi. Ces Boucliers étoient autrefois de bois, dit Plutarque dans la vie de Camille. Mais, ce capitaine Romain les fit couvrir de lames de fer, afin qu'ils eussent la force de résister aux coups. Ils servoient non seulement à mettre à couvert les hommes, mais aussi à plusieurs autres usages, à faire la tortue dans les assauts, à porter le petit bagage des soldats au passage d'une rivière. Dom Bernard de Montfaucon donne la figure d'un soldat, qui passe la rivière tout nu, & tient son Bouclier renversé, dans lequel sont ses habits avec toute sa petite charge.

Ces Boucliers étoient toujours ornés au dehors de quelque figure. On en voit qui portent l'image de la foudre; ce qui marque peut-être la légion fulminatrice. La plûpart des soldats se servoient de ces sortes de Boucliers, du tems de Trajan, comme on le voit sur la colonne Trajane, & sur les autres monumens des victoires de cet Empereur.

Il y avoit d'autres Boucliers ovales plus legers, mais aussi longs

que les précédens, qui servoient à d'autres soldats, aux porte-enseignes, à ceux qui portoient la peau de lion sur la tête, & à toute la cavalerie. On trouve la forme de ces deux sortes de Boucliers sur les monumens, où les porte-enseignes, qui passent la rivière, ont les Boucliers ovales, & les autres soldats, qui les suivent, les ont longs & creux, comme nous venons de dire. Cette sorte de Bouclier, qui étoit de forme ovale, devint ensuite plus commune. Les légionnaires s'en servoient pour la plûpart, du tems de Marc-Auréle & des Empereurs suivans. Il y avoit cependant toujours un certain nombre de soldats, qui portoient ces premiers Boucliers creux; & cela, pour faire la tortue, quand on donnoit l'assaut à quelque ville ou à quelque forteresse, comme nous voyons sur la colonne de Marc-Auréle. Les Grecs se servoient aussi de Boucliers creux pour faire la tortue; ce sont eux, qui ont appris aux Romains l'usage de la tortue.

Du tems de Servius Tullius, dit Denys d'Halicarnasse, on fit des Boucliers de cuivre. Il paroît par les paroles de Pline, que toute l'armure des Samnites étoit aussi de cuivre, puisqu'après qu'ils eurent été vaincus, on fondit leurs armes, & on en fit le colosse de Jupiter, qui fut mis au Capitole. Les peuples de la Campanie portoient des Boucliers, & même des épées de cuivre.

Outre les Boucliers ovales, on en remarque quelquefois d'autres héxagones & longs, que les Romains avoient pris, ou des Daces ou des Germains, ou des Gaulois, qui en avoient de semblables, ainsi qu'on le voit sur les monumens & sur les trophées. Il s'en trouve même un, qui est ennéagone ou à neuf angles, mais d'une figure toute extraordinaire. Il est si long, que quoiqu'il couvre les épaules de l'homme, qui le porte, il descend jusqu'à terre; ce qui revient à ce que dit Xénophon dans sa Cyropédie, que les Égyptiens venoient au nombre de six vingt mille, portant des Boucliers, qui leur alloient jusqu'aux pieds.

III. Ce qu'on appelloit Parme, étoit ordinairement un petit Bouclier rond. Nous disons ordinairement, parce que selon Varron, la Parme est ainsi appellée, *quod à medio in omnes partes par sit*; c'est-à-dire, parce qu'elle est également étendue du centre à tout les côtés. Selon Polybe, de ces Boucliers ronds, qu'on appelloit Parmes, il y en avoit de trois pieds de diamétre. La Parme étoit de cuir; & Suidas semble restraindre cela à celle de Carthage. La Parme, à l'usage des Thraces, étoit longue comme un Écu, ou un Bouclier Romain. De-là vient qu'on donnoit une Parme aux Gladiateurs, qu'on appelloit Thraces. Cette Parme Thracienne, selon M. Fabreti, étoit semblable à l'Écu Romain, & faite en forme de tuile à canal, mais beaucoup plus petite. Il se fonde sur ce que les Auteurs ont distingué la Parme Thracienne de la Parme Romaine, aussi-bien que sur quel-

ques vers de Martial. Il paroît par quelques passages des Historiens Romains, que les gens de cheval se servoient de la Parme. Cela étant, on ne comprend pas quelle étoit la différence entre la Parme ordinaire & le Clypéus. De Parme on a fait le diminutif, Parmule.

IV. La Pelte étoit une autre sorte de Bouclier, à peu près la même chose que ce qu'on appelloit Cétre. Ce Bouclier étoit leger, coupé comme une demi-lune, ou comme un demi-cercle. Les Boucliers des Amazones étoient des Peltes de figure lunaire, comme Virgile nous l'apprend :

Ducit Amazonidum lunatis agmina Peltis.

Ce qui signifie que les Boucliers des Amazones se terminoient par le bas en rond, comme une demi-lune. Tel est à peu près le Bouclier d'Hippolyte l'Amazone. On voit deux autres Amazones, qui ont une Pelte de même forme d'un côté ; c'est-à-dire, ronde comme une demi-l'une. Mais, de l'autre côté, elle a deux échancrures. Cette forme de Pelte est assez commune dans les anciens monumens. Un cavalier Numide en a une tout-à-fait semblable. Cela n'a rien de surprenant, parce que ces Peltes étoient à l'usage des Africains. Il s'en trouve aussi dans les monumens Romains. Au sacrifice du cochon, trouvé à Narbonne, qui avoit été fait pour la lustration des armes, on apperçoit dans un tas d'armes, une Pelte semblable à celle dont nous parlons. On en apperçoit de même, & sans presque aucune différence dans les monumens des soldats Étrusques. Cela prouve que cette sorte de Bouclier a été fort en usage chez plusieurs nations.

Les Peltes des Thraces, suivant Denys d'Halicarnasse, étoient fort étroites & longues ; ce qui ne convient nullement au récit de Suidas ; qui leur donne quatre angles.

V. La Cétre étoit un Bouclier fort semblable à la Pelte, puisque Tite-Live met indifféremment l'une pour l'autre. La Pelte, dit-il, est assez semblable à la Cétre. Dans un autre endroit, il met, la nuit en embuscade, entre les deux camps, des soldats armés de Cétres, qu'on appelle Peltastes. La Cétre étoit un Bouclier commun à différentes nations ; & elle étoit aussi en usage chez les Romains. L'empereur Caligula, au rapport de Suétone, marchoit comme en triomphe sur le pont, qu'il avoit fait construire, & alloit de Putéoles jusqu'à Baïes sur un cheval magnifiquement harnaché, portant une couronne de feuilles de chêne, armé d'une hache, d'une Cétre, d'une épée & d'une chlamyde d'or. César, dans son premier livre de la Guerre civile, dit qu'Afranius & Pétréïus avoient quatre-vingts cohortes, armées de Cétres, venues de l'Espagne ultérieure, où les Cétres étoient en usage. La Cétre, dit Servius, étoit un Bouclier de cuir, dont se servoient les Espagnols & les Africains. Les peuples de la Gran-

de-Bretagne s'en servoient aussi, dit Tacite. Nous avons déjà remarqué que Tite-Live fait une même chose de la Cétre & de la Pelte. Il se rencontre souvent des Auteurs, qui donnent des noms différens aux mêmes choses. C'est ce qui donne la torture aux Commentateurs.

Quoi qu'il en soit, de ce que nous venons de dire, on doit conclure que la forme ordinaire de la Pelte, étoit celle, que l'on voit au sacrifice de Narbonne; mais qu'il y avoit des Peltes de différente forme, & que ce nom de Pelte a été donné à d'autres Boucliers par des Auteurs célebres, puisque Plutarque appelle Peltes, les Anciles & les Boucliers Macédoniens.

VI. Le Bouclier, qu'on nommoit Clypéus, étoit rond & creux. Les Grecs, chez qui il étoit fort en usage, l'appelloient ἀσπίς. Les Romains, qui l'avoient pris d'eux, le changérent depuis, & firent des Écus à la mode des Sabins. L'usage de ces Boucliers ronds ne fut pas néanmoins aboli. Nous en voyons souvent, & sur les médailles, & sur les autres monumens. Ils représentoient sur ces Boucliers des histoires; par exemple, les belles actions de leurs ancêtres, ou les leurs propres. On dédioit de semblables Boucliers aux dieux, & particuliérement à Minerve. De-là vient le nom de *Clypeus votivus*, ou de Bouclier voué aux dieux, que l'on trouve sur les médailles. Nous parlons de ces Boucliers votifs dans un des articles suivans.

VII. Le Gerrhe, en Grec γέρρον, étoit une espèce de Bouclier, dont se servoient les Perses orientaux. Il étoit composé d'osier, & couvert de peaux de bœuf. Xénophon en parle en plusieurs endroits. Lucien n'a pas non plus oublié d'en faire mention.

BOUCLIERS SACRÉS, (a) *Clypei Sacri*. C'étoient ceux, que nous nommons Anciles du Latin *Ancilia*. La forme de ces Boucliers nous est parfaitement connue, grace aux monumens qui nous restent; car, les Auteurs semblent se contredire, quand ils en font la description. Les uns les disent grands; les autres, petits; les uns, ronds; les autres disent qu'ils ressembloient aux Peltes Thraciennes. Plutarque a plus approché de leur forme que tous les autres, quoiqu'il dise qu'ils sont une espèce de Pelte. Ils ont, dit-il, une échancrure en forme de coquille. Il ajoûte au même endroit, qu'ils n'ont pas la figure d'un cercle; ce seroit plutôt d'un ovale, si l'échancrure, qui est des deux côtés, n'en altéroit la forme. Leur plus grande longueur, en les mesurant sur la taille des deux hommes, qui les portent, paroît être de deux pieds & demi.

Les Boucliers Sacrés étoient gardés avec grand soin; & on les portoit en cérémonie. On en raconte l'histoire de cette manière. Un Bouclier étant tombé du ciel, on consulta les Aruspices sur ce

(a) Tit. Liv. L. I. c. 20. Plut. T. I. pag. 68, 69. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 44. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 52, 53.

prodige. Ils répondirent que l'Empire du monde étoit destiné à la ville, où ce Bouclier seroit conservé. Numa Pompilius, de peur que ce Bouclier ne fût enlevé, en fit faire plusieurs tout-à-fait semblables, afin qu'on ne pût jamais reconnoître celui-là, & les fit mettre dans le temple de Mars. Telle est l'histoire des Boucliers Sacrés, selon Denys d'Halicarnasse. Plutarque en parle un peu différemment. » On raconte, dit » cet Auteur, que le roi Numa » Pompilius prédit des choses » merveilleuses sur ce Bouclier, » qu'il disoit avoir appris d'Égérie & des Muses. Cet Ancile, » disoit-il, étoit envoyé pour le » salut de la ville; & il falloit le » garder avec onze autres de même figure & de même grandeur, afin que la difficulté de » le reconnoître empêchât les voleurs de le prendre. « Ce fut Mamurius, qui fabriqua ces Boucliers, & il n'eut d'autre récompense de son travail, que la gloire de les avoir faits. Tullus Hostilius doubla le nombre des Anciles, & celui des Saliens, prêtres de Mars.

La cérémonie des Anciles se faisoit de cette sorte: on les ôtoit de leur place; & les Saliens les portoient en procession par la ville, en sautant, dansant & chantant des vers, qui avoient rapport à la solemnité. La fête duroit trente jours, & commençoit aux Calendes de Mars. Pendant tout ce tems-là, il n'étoit pas permis de rien faire de quelque conséquence, de se marier, d'entreprendre un voyage, ou une expédition militaire. Cela s'observoit religieusement dans les plus anciens tems. Agir autrement, cela portoit malheur, à ce qu'on croyoit. Il paroît que dans la suite des tems, on ne fut plus si religieux sur cet article.

On trouve quelquefois les Anciles sur les médailles, & en particulier sur une d'Antonin le Pieux, avec cette Inscription: *ANCILIA.*

BOUCLIERS Votifs, (a) *Clypei Votivi.* M. l'abbé Massieu croit que par les Boucliers Votifs, on doit entendre les Boucliers, que l'on consacroît aux dieux, & que l'on suspendoit dans les temples. Cette définition, quoique très-simple, est pourtant propre & universelle. Elle convient aux seuls Boucliers Votifs, & leur convient à tous; car, il y en avoit de plus d'une sorte. Quelquefois, un héros, au retour d'une expédition militaire où il avoit éprouvé la protection des dieux, leur consacroit son Bouclier en actions de graces. Quelquefois aussi, on leur consacroit les Boucliers, qu'on avoit pris sur l'ennemi. Mais, il arrivoit souvent que dans le sein même de la paix, & sans nul rapport à la guerre, on consacroit dans les temples des Boucliers à la gloire des Hommes illustres, pour éterniser le souvenir de quelqu'une de leurs

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 54. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 177. *& suiv.*

leurs belles actions ou de leurs vertus. Or, toutes ces différentes sortes de Boucliers Votifs sont comprises dans la définition générale de M. l'abbé Massieu.

M. Spon en propose une autre, qui est plus particulière & plus précise. » Les Boucliers Votifs, » dit-il, étoient de grands disques » de métal, sur lesquels on re» présentoit les images ou les ac» tions des grands Hommes, & » que l'on suspendoit dans les » temples. « Mais, ce sçavant Antiquaire ne les considéroit que par rapport aux médailles & à la sorte de travail, dont il faisoit son étude. Du reste, on ne peut disconvenir que sa définition ne soit resserrée dans des bornes trop étroites. Elle ne peut s'appliquer qu'à la troisième sorte de Boucliers Votifs, dont nous venons de parler, & nullement aux deux autres.

I. La coûtume de consacrer les Boucliers nous vient des siécles les plus reculés. Il y a bien de l'apparence qu'elle commença presque en même tems que les Boucliers mêmes. Le principe, qui porta les hommes à les inventer d'abord, les porta bientôt à les offrir & à les suspendre dans les temples. Ce fut le soin de leur sûreté. Les vues, qu'ils avoient en consacrant ces sortes d'armes, c'étoit de rendre graces aux dieux, qui avoient bien voulu y attacher la victoire; & par cette reconnoissance des bienfaits, qu'ils avoient reçus, de se rendre dignes d'en obtenir de nouveaux.

L'Auteur le plus ancien, où l'on trouve quelques traces de cet usage, est Homère, qui peut-être n'est guere moins Historien que Poëte, & qui, dans ses récits respectés de tous les siécles, nous a laissé les monumens les plus curieux que nous ayons, des coûtumes & des mœurs de ces premiers tems. Dans le septième livre de l'Iliade, Hector présente le cartel aux Grecs, & défie au combat le plus brave d'entr'eux, quel qu'il puisse être. » Si je suc» combe, dit-il, qu'il porte mes » armes sur son vaisseau; mais, » si je le tue, je porterai les sien» nes à Troye, & je les suspen» drai dans le temple d'Apollon.« Quoique dans cet endroit, il ne soit point fait mention expresse du Bouclier, on ne peut douter qu'il ne soit compris dans le mot d'armes en général, d'autant plus qu'il étoit regardé comme la piéce la plus considérable de l'armure; de sorte qu'on lui donnoit la préférence sur l'épée même. Il y avoit peine de mort contre le soldat, qui abandonnoit son Bouclier en combattant; & il n'y en avoit point contre le soldat, qui jettoit son épée. Cette différence, que les Anciens mettoient entre ces deux sortes d'armes, étoit fondée sur un sentiment, qui leur fait honneur, & qui est très-propre à nous donner une grande idée de leur humanité. Ils plaçoient les armes défensives avant les armes offensives, pour donner à entendre que, selon eux, des hommes pour vivre en société, & pour être utiles les uns aux autres, peuvent bien se défendre, mais

ne doivent jamais attaquer.

Quoi qu'il en soit, Virgile nous marque expressément que la coûtume de consacrer les Boucliers étoit ordinaire parmi les Troyens, & qu'Énée l'apporta en Italie. Car, il dit que ce héros, passant par Actium, suspendit aux portes du temple d'Apollon le Bouclier d'Abas, qu'il avoit tué autrefois dans un combat. C'étoit une tradition commune dans la Gréce, que les vainqueurs de Troye rapportérent à leur retour, les armes, qu'ils avoient prises sur les vaincus, & qu'ils les suspendirent dans divers temples. On prétend qu'elles s'y conservérent pendant plusieurs siécles, & que plus de cinq cens ans après, on les y voyoit encore du tems de Pythagore. Tout le monde sçait l'histoire, ou la fable, que l'Antiquité nous a débitée à ce sujet. On raconte que ce premier auteur de la Philosophie morale, voulant établir son dogme de la Métempsycose & prouver au doigt & à l'œil, qu'il avoit été Euphorbe au siége de Troye, pria quelques incrédules, qu'il ne pouvoit réduire, de se transporter dans le temple de Junon à Argos avec lui; que là, leur montrant un Bouclier suspendu avec plusieurs autres, il leur dit: *Voilà le Bouclier, dont je me servois, lorsque j'étois Euphorbe*; & qu'en effet ce Bouclier ayant été détaché, on trouva le nom d'Euphorbe écrit en dedans.

Horace & Ovide nous ont conservé ce fait, quoiqu'ils n'en fussent peut-être pas trop persuadés. Les Historiens se sont aussi chargés de nous le transmettre; & Diogène Laërce n'a pas manqué d'en embellir la vie de ce Philosophe. Que si ce fait ne conclut pas absolument pour la Métempsycose, on ne peut disconvenir qu'au moins il ne prouve invinciblement, que l'usage des Grecs étoit de suspendre dans les temples les armes, & en particulier les Boucliers des ennemis, qu'ils avoient défaits. Les Annales de cette nation en fournissent une infinité d'exemples, qu'il seroit trop long de rapporter. Un seul tiendra lieu de tous. Eschine, dans sa harangue contre Ctésiphon, dit que les Athéniens battirent les Médes & les Thébains unis ensemble; qu'après la victoire, ils consacrérent les Boucliers, qu'ils avoient pris sur les uns & sur les autres, & qu'ils mirent cette Inscription dans le temple ΑΘΗΝΑΙΟΙ ΠΕΡΙ ΜΗΔΩΝ ΚΑΙ ΘΗΒΑΙΩΝ. *Les Athéniens ont pris ces armes sur les Médes & sur les Thébains.*

II. Cette coûtume de consacrer les Boucliers, passa comme la plûpart des autres, de la Gréce en Italie. Nous avons dit dans l'article des Boucliers Sacrés, que Numa Pompilius étant venu à bout de persuader aux Romains, qu'il étoit tombé du ciel un Bouclier fatal, de la conservation duquel dépendoit le salut de Rome, en fit faire onze autres parfaitement semblables; & qu'ayant mêlé parmi ceux-là le Bouclier miraculeux, il les déposa tous dans le Capitole, pour décon-

certer par ce mêlange, les desseins de quiconque entreprendroit d'enlever ce gage de la félicité publique. En plusieurs occasions éclatantes, on porta dans le même temple les Boucliers, qu'on avoit pris sur les ennemis de l'État. Ainsi, lorsque Lucius Martius eut défait les Carthaginois, on y porta un Bouclier d'argent, pesant cent trente-huit livres, qui se trouva dans le butin, & sur lequel étoit représenté le fameux Asdrubal de Barca, un des principaux chefs de cette guerre. Ainsi, lorsque Titus Quintius eut vaincu Philippe, roi de Macédoine & pere de Démétrius, on y porta dix Boucliers d'argent, & un autre d'or massif, qu'on avoit aussi trouvés parmi les dépouilles.

Mais, pour venir aux Boucliers Votifs, que l'on consacroit à la gloire des Hommes illustres, il paroît que ce fut Appius Claudius, qui, le premier, en introduisit l'usage. Car, étant Consul, l'an de Rome 259, il en fit placer plusieurs dans le temple de Bellone, sur lesquels il avoit fait représenter les belles actions de ses ancêtres. M. Émilius & Quintus Lutatius suivirent son exemple. Pendant l'année de leur Consulat, ils consacrérent de semblables monumens aux grands Hommes, dont ils tiroient leur origine. Une coûtume, qui flattoit la vanité, ne tarda guere à s'établir parmi les Grands. Ces sortes de monumens devinrent très-communs. On ne voyoit plus autre chose, soit dans les temples publics, soit dans les chapelles particulières.

Le mal est qu'on en abusa bientôt, & qu'on ne fit point scrupule d'en dresser également, & à ceux qui le méritoient, & à ceux qui ne le méritoient pas. On eut pourtant soin dans tous les tems, de les ramener à leur première destination, & de les faire servir à honorer le mérite & la vertu. Tel fut ce beau Bouclier, que l'on consacra en Espagne, pour transmettre aux siécles à venir, l'action mémorable de continence & de justice, qui, à la prise de Carthage la neuve, fit plus d'honneur encore à Scipion l'Africain, que ses conquêtes. On lui avoit amené, parmi les prisonniers de guerre, une jeune Princesse d'une beauté surprenante. Ce grand Homme, qui n'étoit que trop sensible à cette sorte de mérite, ayant sçu qu'elle étoit promise en mariage à un jeune Prince du païs, n'usa des droits de la victoire, que pour respecter les sentimens, qu'ils avoient l'un pour l'autre, & que pour grossir leur dot de la rançon, que le pere & la mere lui avoient apportée. Les Espagnols, touchés d'une vertu si Romaine & si pure, firent représenter sur un Bouclier cette action, que quelques Historiens ont comparée à celle, que fit Alexandre, lorsque la femme & les filles de Darius furent tombées en son pouvoir. Scipion, s'en retournant à Rome, emporta ce Bouclier, qui, au passage du Rhône, périt avec une partie du bagage. Il est demeuré dans ce fleuve jusqu'à l'an 1656, que quelques pêcheurs le trouvérent. M^r. Mey de Lyon,

qui avoit pour tous les précieux restes de l'Antiquité cette curiosité louable, qu'ont la plûpart des habitans de cette grande ville, ne négligea pas l'occasion d'acquérir un si rare trésor. Il est passé depuis au cabinet du Roi. Ce monument est très-considérable par son ancienneté, par sa matière, par sa grandeur & par la singularité du travail. Il a près de deux mille ans; car, la prise de Carthage la neuve arriva l'an de Rome 543; c'est-à-dire, deux cens dix ans avant l'Ére Chrétienne. Il contient quarante-deux marcs d'argent fin; ce qui fait la valeur d'environ treize cens livres. Son diametre est de vingt-six pouces pied de Roi. Le goût naïf & tout uni, qui regne dans le dessein, dans les attitudes & dans les contours des figures, fait connoître la manière simple de ce siécle, qui ne s'attachoit qu'aux beautés naturelles, & s'éloignoit de tous les ornemens trop recherchés.

En effet, Scipion assis paroît à demi-nu & un peu couvert de son manteau. On diroit qu'Allucius & le pere de la fille sont venus à son lever, & qu'il n'a pas eu le tems de prendre ses habits. On voit à ses pieds une cuirasse, deux casques, deux Boucliers, deux épées, dont l'une a la poignée à tête d'oiseau, un arc, un carquois, un cor, cette partie de l'armure qui couvroit les jambes, en un mot tout l'habit militaire. Scipion assis tient la pique à la main. L'affaire paroît se passer dans sa chambre. Allucius a déjà reçu sa chere fiancée, & lui tient la main sur l'épaule. Les parens de la fille prient Scipion de recevoir l'or, qu'ils lui apportent. Cet or est peut-être un vase, & deux autres masses rondes, qu'on voit derrière deux soldats ou officiers Romains. On observe sur ce Bouclier l'habit des anciens Espagnols & des Espagnoles. Ce qui est fort à remarquer, c'est que les épées des Romains & des Espagnols sont tout-à-fait les mêmes & de même forme. Cela prouve que les Romains se servoient de l'épée, qu'ils appelloient *gladius Hispaniensis*, comme l'assurent Polybe, Tite-Live & d'autres. Ce qu'on doit encore observer sur ce Bouclier, c'est que l'habit des Espagnols est entièrement conforme à celui des Maures leurs voisins, que nous voyons sur la colonne Trajane. Toutes ces choses contribuent infiniment à nous confirmer que le Bouclier représente cette histoire de Scipion. Allucius & deux autres Espagnols de la troupe ont sur le front des ornemens, qui ressemblent à des fleurs. Les deux Boucliers, celui de Scipion, & celui d'un autre Romain présent à l'action, sont ovales. Un autre Romain, qui paroît là, tient une trompette.

III. Sous la domination des Empereurs, les Boucliers Votifs devinrent encore plus communs que sous le gouvernement des Consuls. La flatterie, qui jusqu'alors avoit partagé ses vues, les réunit, & les tourna toutes du côté d'un seul. Le Sénat & le peuple, qui, en apparence, étoient les dépositaires de l'autorité publique,

distribuérent ces marques d'honneur & de distinction, avec moins de retenue & plus de bassesse, que n'avoient fait les particuliers. Ils les prodiguérent indistinctement aux bons & aux mauvais Princes. On consacra plusieurs Boucliers à Auguste; & pour rendre ces consécrations plus éclatantes & plus solemnelles, on en fit frapper des médailles, dont quelques-unes sont venues jusqu'à nous. Il y en a une qui est d'or. On voit au revers une colonne, vers le milieu de laquelle une victoire tient un Bouclier suspendu; ce qui marque qu'il fut consacré à l'occasion de quelque succès militaire. Deux autres de ces médailles sont d'argent. On voit sur l'une un Bouclier avec cette légende, *Signis receptis.* On consacra ce Bouclier à Auguste, lorsqu'il eut obligé les Parthes de renvoyer à Rome les drapeaux, qu'ils avoient pris sur Crassus & sur Marc-Antoine.

On sçait la joie, qu'eut cet Empereur d'avoir réduit cette nation fiere & belliqueuse à faire cette démarche. Il ne fut pas moins touché de cet événement, qu'il l'auroit été d'une victoire; jusque-là que, dans la vue d'en rendre la mémoire éternelle, il fit bâtir un temple à Mars vengeur, où l'on suspendit les drapeaux, que les Parthes avoient renvoyés, avec le Bouclier dont il s'agit.

L'autre médaille d'argent n'est chargée d'aucune figure. On y a seulement représenté un Bouclier, au milieu duquel on lit ces paroles, *S. P. Q. R. Clypeum vovit.* Mais, il n'est point marqué en quel tems, ni à quel sujet, se fit cette consécration. Enfin, la quatrième médaille est de bronze. Elle représente un Bouclier, entouré d'une couronne de chêne, avec ces mots, *Ob cives servatos.* Ce monument fut encore consacré à la gloire d'Auguste, au sujet des conditions qu'il avoit imposées aux Parthes; car, il exigea d'eux qu'ils renvoyassent non seulement les drapeaux, qu'ils avoient pris, mais encore les prisonniers, qu'ils avoient faits. Ils les renvoyérent en effet tous, à la réserve de quelques-uns, qui s'étoient tués pour ne pas survivre à leur défaite, & de quelques-autres, qui, se trouvant bien du lieu de leur captivité, prirent le parti de s'y établir.

Si Tibère ne ressembla point à Auguste par les vertus, il lui ressembla du moins par les honneurs, qui lui furent décernés. Le Sénat lui consacra deux Boucliers; l'un, pour éterniser le souvenir de sa modération; l'autre, pour immortaliser sa clémence. Deux médailles de ce Prince en font foi. On voit sur chacune un Bouclier, où l'une de ces vertus est représentée sous la figure d'une jeune personne. L'embarras de ceux, qui se chargent d'expliquer ces monumens antiques, c'est de trouver ces deux vertus dans Tibère, & de marquer au juste sur quel intervalle de sa vie on peut les placer. Mais, Velleius Paterculus nous apprend qu'il n'y eut jamais de modération pareille à celle de ce Prince; parce que, dit cet Histo-

rien, quoiqu'il eût constamment mérité jusqu'à sept fois les honneurs du triomphe, il ne voulut pourtant les recevoir que trois fois. Quant à ce qui regarde la clémence, Suétone nous assure que ce Prince crut en avoir fait un acte héroïque, parce qu'il n'avoit pas fait étrangler sa belle-fille Agrippine; qu'il souffrit qu'à cette occasion, on lui décernât des remercîmens publics; & que pour perpétuer le souvenir d'une action si remplie d'humanité, on suspendit un monument d'or dans le Capitole.

On ne doit pas s'étonner après cela, que l'on ait consacré tant de Boucliers à l'honneur des Empereurs suivans. Nous n'entreprendrons pas de faire un dénombrement exact de tous les Princes, à qui l'on en décerna. Nous remarquerons seulement que l'on en consacra un à Vespasien, comme il paroît par une de ses médailles; où l'on voit un Bouclier, suspendu à une colonne, qui est placée entre deux lauriers. Domitien eut aussi sa part à cette sorte d'honneur, ainsi qu'il est aisé de le conclure d'un passage de Suétone. » Le Sénat, dit cet Auteur, eut » tant de joie de la mort du Ty» ran, qu'il fit abattre ses statues » & arracher des temples ses Bou» cliers. « Enfin, Antonin le Pieux fit consacrer un Bouclier magnifique à la gloire de son prédécesseur, l'empereur Adrien.

IV. On demande, quelle différence il y avoit, entre les Boucliers qu'on suspendoit dans les temples, & ceux dont on se servoit dans les armées. Souvent, il n'y en avoit point; car, lorsqu'un héros, par exemple, consacroit le Bouclier, qui avoit été l'instrument de ses victoires, ou ceux qu'il avoit pris sur les vaincus, il est clair que dans l'un & l'autre cas, les Boucliers Votifs étoient la même chose que les Boucliers militaires. Mais, les Boucliers Votifs, que l'on consacroit à la gloire des grands Hommes, différoient en plusieurs points, de ceux dont on se servoit dans les combats. Car, en premier lieu, les Boucliers militaires se faisoient d'une matière moins considérable. La plûpart étoient de cuir. On sçait que ce Bouclier énorme, dont se jouoit Ajax, & qui étoit grand comme une tour, étoit composé de sept peaux de bœufs, sans compter une huitième couche toute d'airain.

Surgit ad hos Clypei dominus septemplicis Ajax.

Il y a des Historiens, qui assurent que dans quelques villes assiégées, les habitans, pressés de la famine, ont mangé les peaux de leurs Boucliers; afin, disoient-ils, que ces armes leur servissent de nourriture, puisqu'elles ne pouvoient leur servir de défense. Aussi, les Grecs appelloient assez souvent les Boucliers, du simple nom de cuir ou de peau. Mais, les Boucliers Votifs étoient d'une matière plus précieuse & presque toujours d'or ou d'argent. En second lieu, les Boucliers militaires étoient ordinairement tout unis. On y représentoit tout au plus

quelques deviſes, ou quelque figure ſymbolique. Ainſi, Ménélaüs portoit ſur ſon Bouclier, un dragon; Idoménée, un coq; Meſſénius, une aigle éployée; Alcibiade, un cupidon armé de la foudre; au lieu que ſur les Boucliers Votifs, on repréſentoit d'ordinaire le héros, à qui on le conſacroit, ou quelqu'une de ſes actions, & toutes les perſonnes, qui y avoient du rapport. Enfin, les Boucliers militaires étoient preſque toujours ovales ou longs à pluſieurs angles, comme on le voit ſur les bas-reliefs, & ſur les autres monumens antiques; mais, les Boucliers ſacrés étoient preſque toujours ronds.

V. Quant aux noms, que l'on donnoit aux Boucliers Votifs, ils ſont en grand nombre. Quelquefois, on les appelloit en général, *Clypei*, *Diſci*, *Cycli*, *Aſpides*; noms, qui convenoient également aux Boucliers, que l'on portoit à la guerre. Mais, on les nommoit en particulier *Pinaces*, tableaux, parce qu'on y repréſentoit les grands Hommes & leurs belles actions; *Stelopinacia*, tableaux attachés à des colonnes, parce que c'étoit aux colonnes des temples, qu'on les ſuſpendoit le plus ſouvent; *Protomaï*, buſtes, parce qu'on ſe contentoit quelquefois d'y graver le buſte du héros; *Stetharia*, mot qui revient au même, & qui eſt dérivé du Grec στῆθος, *pectus*, comme qui diroit portraits, où les héros étoient repréſentés juſqu'à la poitrine.

Il y a des Grammairiens, qui, raffinant peut-être un peu trop, prétendent qu'il y a cette différence entre *Clypeus* & *Clypeum*, que le premier de ces mots doit s'entendre des Boucliers militaires, & le ſecond des Boucliers Votifs. Mais, Pline le Naturaliſte & quelques Auteurs anciens traitent cette diſtinction de frivole. Il ſemble pourtant que Trébellius Pollio ait voulu ménager ceux qui tiennent pour cette opinion. Lorſqu'il dit au ſujet d'un Bouclier d'or, qui fut conſacré à Claude le Gothique, *Illi Clypeus aureus, ſive, ut Grammatici loquuntur, Clypeum aureum, Senatus totius judicio, in Romana curia collocatum eſt......*

VI. Il n'eſt pas aiſé de déterminer à qui appartenoit le droit d'élever de ces ſortes de monumens à la gloire des autres. Je n'ai pu, dit M. l'abbé Maſſieu, rien trouver de poſitif ſur cet article. Cet Académicien pencheroit à croire qu'il étoit permis à tous les particuliers de conſacrer des Boucliers dans leurs chapelles domeſtiques; mais qu'il falloit que ceux, qu'on ſuſpendoit dans les temples publics, fuſſent décernés par l'autorité publique. Il ajoûte qu'il hazarde cette conjecture, ſans avoir de raiſon ſolide pour l'appuyer.

Quant à l'endroit du temple, où l'on avoit coûtume de les placer, il y a bien de l'apparence qu'il en étoit de ces offrandes, comme de toutes les autres. On les attachoit quelquefois aux murs. Quelquefois, on les ſuſpendoit à la voûte, comme il paroît par ces vers pompeux de Stace:

His ego majorum pugnas, vultusque tremendos
Magnanimûm effingam regum, figamque superbis
Arma tholis.

& par ces autres, qui ne sont guere moins magnifiques, & qui ne sonnent pas moins bien à l'oreille :

Accipit omni
Exuvias diana tholo, captivaque tela
Bellipotens.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on attachoit souvent les Boucliers Votifs aux colonnes, ainsi qu'on le voit sur plusieurs médailles, & que cela est démontré par le nom de *Stelopinacia*, qu'on leur donnoit. Un passage de Virgile, *postibus adversis figo*, semble prouver que quelquefois aussi; on les suspendoit aux portes du temple.

Dans les trois articles, qu'on vient de lire, on ne s'est point attaché à donner une description particulière des Boucliers, à l'exception de celui, qui fut consacré en l'honneur de Scipion l'Africain. Il convient, avant que de passer outre, d'en décrire ici deux ou trois, choisis parmi les plus remarquables, dont il soit parlé dans les Anciens.

I.

Description du Bouclier d'Hercule.

(*a*) Nous avons un poëme d'Hésiode, que l'on appelle le Bouclier d'Hercule. Ce Poëme, composé à la louange de cet illustre Héros, est parvenu complet jusqu'à nous, selon M. de Chambort. Nous allons en citer ici deux passages, bien capables de remplir les vues que nous nous proposons.

1.° » On avoit représenté, sur » ce Bouclier, une ville environ» née de tours, & fermée de sept » portes d'or, dont les habitans » n'étoient occupés que de fêtes » & de danses. On y voyoit des » hommes, qui, sur un char ma» gnifique, conduisoient une ma» riée à son époux. Les chants de » l'hyménée se faisoient enten» dre, & les flambeaux portés » par de jeunes filles, qui mar» choient devant, & qui étoient » dans la fleur de leur beauté, » répandoient au loin la lumière. » Des troupes de danseurs ve» noient ensuite. Les uns prome» noient leurs lévres délicates sur » des chalumeaux, dont le son » éclatant faisoit retentir les échos » d'alentour ; les femmes me» noient une espèce de branle au » son des lyres. D'un autre côté, » de jeunes hommes dansoient & » chantoient au son de la flûte, en » riant & en folâtrant. «

2.° Il semble, que dans le second passage, Hésiode ait moins songé à instruire qu'à plaire. On diroit qu'il n'a eu dessein que de faire voir la grande intelligence, qu'il avoit des régles de son art,

(*a*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 108. Tom. III, pag. 67, 68. Tom. IX pag. 28. *& suiv.*

& l'élévation dont il étoit capable, lorsqu'il vouloit prendre l'essor. Après avoir dit qu'entre le grand nombre d'événemens, que Vulcain avoit gravés sur le Bouclier d'Hercule, le combat de Persée contre les Gorgones étoit un des plus remarquables, il travaille lui-même d'après ce modele, décrit en vers ce que le dieu du feu avoit représenté sur le métal, & en fait une copie si ressemblante & si belle, que l'esprit incertain du Lecteur ne sçait auquel des deux tableaux donner la palme, ou à celui du Poëte, ou à celui du Dieu.

» Sur ce Bouclier, dit-il, étoit » représenté le belliqueux Persée, » fils de l'aimable Danaé. Il ne » tenoit pas au Bouclier; mais, il » n'en étoit pas détaché. Merveille » incroyable, ce héros ne portoit » sur rien. Il avoit des aîles aux » pieds. Un long baudrier, passé » sur ses épaules, soûtenoit à son » côté un glaive formidable. Il » s'élance plus vîte que la pen» sée. La tête de l'affreuse Gor» gone lui couvroit tout le dos. » Elle étoit enfermée dans un sac » tissu d'argent, ouvrage mer» veilleux, tout enrichi de crê» pines d'or. Quant au Héros, il » a la tête couverte du casque de » Pluton, casque terrible, qu'en» tourent les plus épaisses téné» bres de la nuit. On le voit qui » hâte sa fuite, plein de trouble » & d'effroi. Les sœurs de la » Gorgone, monstres affreux & » inaccessibles, monstres dont le » nom seul fait frémir, le suivent » de près, & tâchent de l'attein» dre. Elles volent sur le disque » de ce diamant lumineux. L'o» reille entend le bruit, que leurs » aîles font sur l'airain. Deux » noirs dragons pendent à leur » ceinture. Ils dressent la tête, ils » écument. Leur rage éclate par » les grincemens de leurs dents, » & par la férocité de leurs re» gards. «

Que de vie & que d'ame dans ce tableau! Persée, qui ne tient point au Bouclier, & qui n'en est point détaché, qui ne porte sur rien, qui s'élance plus vîte que la pensée; la fuite précipitée de ce héros; la poursuite obstinée des Gorgones, leur rage, leurs cris; le bruit que fait sur le Bouclier le battement de leurs aîles. Tous ces traits sont si vifs, & si animés, qu'on ne craint pas d'avancer que s'il y avoit dans Hésiode beaucoup de peintures semblables, il ne seroit point inférieur à Homère, le plus grand peintre, qui, au jugement même de ses Censeurs, ait jamais été.

II.

Description du Bouclier d'Agamemnon.

(*a*) Nous trouvons cette description dans Homère. Ce poëte s'exprime ainsi: » Agamemnon » arme son bras d'un Bouclier à » l'épreuve, qui le couvroit tout » entier. Dix cercles d'airain avec

(*a*) Homer. Iliad. L. XI. v. 32. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 66, 67. Tom. IX. pag. 14.

» vingt bossettes d'étain, entre-
» mêlées de bossettes d'acier rembruni, regnoient tout au tour ; & au milieu étoit gravée en relief la terrible Gorgone, jettant des regards affreux, & environnée de la Terreur & de la Fuite. Ce Bouclier avoit sa courroie d'argent, sur laquelle s'étendoient les plis tortueux d'un épouvantable dragon à trois têtes menaçantes, qui jettoient d'horribles sifflemens.«

III.

Description du Bouclier d'Achille.

(a) C'est encore Homère, qui nous fournit cette description. Mais, elle est bien autre que celle, qu'on vient de rapporter. » Vulcain, dit-il, approche d'abord ses soufflets du feu, & leur ordonne de travailler. Ils soufflent en même tems dans vingt fourneaux, & accommodent si bien leur souffle aux desseins de ce dieu, qu'ils lui donnent le feu fort ou foible, selon qu'il en a besoin. Il jette des barres d'airain & d'étain avec des lingots d'or & d'argent dans ces fournaises embrasées. Il place une grande enclume sur son pied, prend d'une main un pesant marteau, & de l'autre de fortes tenailles ; & il commence à travailler au Bouclier, qu'il fait d'une grandeur immense & d'une étonnante solidité, & qu'il embellit avec une variété merveilleuse. Il l'environne d'un bord à trois rangs d'or accompagnés d'une couronne d'argent flexible. Il met cinq doubles de métal l'un sur l'autre ; & sur le dernier, il épuise, en une infinité d'ouvrages miraculeux, les merveilles de son art, avec une science toute divine. Il y représente la terre, le ciel & la mer, le soleil infatigable, & la lune dans toute sa plus grande lumière. Il y représente tous les astres, dont le ciel est couronné, & toutes les différentes constellations, les Pleïades, les Hyades, le violent Orion ; & l'Ourse, qu'on appelle aussi le Chariot, qui, tournant toujours au tour du Pole, paroît toujours à notre vue, & observe toujours l'Orion. C'est la seule constellation, qui ne se baigne jamais dans les flots de l'Océan. Il y place deux villes de peuples renommés pour leur éloquence. Dans l'une, on voit des noces & des festins ; de nouvelles mariées, sortant de leurs maisons, sont conduites dans les rues avec un bel ordre à la clarté des flambeaux. Tout retentit des chants d'Hyménée. Des troupes de jeunes gens précédent & suivent cette pompe nuptiale, en dansant au son des trompettes & des flûtes ; & les femmes de la ville, attirées par la curiosité, sont à leurs portes & regardent cette marche avec admiration.

(a) Homer. Iliad. L. XVIII. v. 469. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 82. *& suiv.*

» D'un autre côté, dans la » place, on voit une assemblée » de peuple, & au milieu deux » citoyens, qui plaident ensem- » ble pour l'amende due au sujet » d'un homme qui a été tué. Ce- » lui, qui a fait le meurtre, soû- » tient devant le peuple, qu'il l'a » payée, & le parent du mort » assure qu'il ne l'a point reçue. » Et tous deux, pour vuider leur » différend, ont recours à la dé- » position des témoins. Chacun a » ses partisans, qui le favorisent. » Des hérauts font ranger le peu- » ple; & les vieillards, qui doi- » vent juger, sont assis dans un » cercle sacré, sur des pierres » bien façonnées & bien polies. » Leurs sceptres sont entre les » mains des hérauts, qui les tien- » nent près d'eux; & quand ils » se levent l'un après l'autre pour » aller aux opinions, ils prennent » chacun, de la main de ces hé- » rauts, ces sceptres, caractère sa- » cré de la Justice. A leurs pieds » sont déposés deux talens d'or, » destinés à celui, qui, par la » force de ses preuves, aura obli- » gé ses Juges à se déclarer en sa » faveur.

» Au tour de l'autre ville sont » campées deux armées, dont » les armes brillent comme des » éclairs. L'une menace la ville » de la ravager & de la réduire » en cendres, si on ne se rachete » en donnant la moitié de toutes » les richesses & de toutes les ma- » gnifiques dépouilles, que cette » opulente ville renferme dans » ses murs; & l'autre rejette cet- » te proposition, se prépare à se » défendre, & prend les armes » pour aller se mettre en embus- » cade & couper les vivres à ses » ennemis, pendant que les fem- » mes, les enfans & les vieillards » défendent les murailles. Voilà » donc ces troupes, qui marchent » par des lieux couverts. Mars & » Pallas sont à leur tête, tous » deux d'or, tous deux en habits » d'or, tous deux merveilleuse- » ment beaux, tous deux armés » d'armes éclatantes, & tous » deux remarquables, comme » des dieux, par leur taille no- » ble & majestueuse, qui fait que » les autres guerriers paroissent » très-petits.

» Dès que les troupes sont arri- » vées au bord du fleuve, où l'on a » accoûtumé de venir abreuver les » troupeaux, elles se cachent cou- » vertes de leurs armes, & font » avancer deux sentinelles pour » les avertir, quand les troupeaux » arriveront. En même tems, on » voit paroître des troupeaux de » bœufs & de moutons, suivis » de leurs bergers, qui, ne soup- » çonnant aucune ruse ni super- » cherie, se réjouissent en jouant » de leurs chalumeaux. Ces trou- » pes, qui sont en embuscade, » se levent, se jettent sur ces » troupeaux, dont elles font une » cruelle boucherie, & tuent les » bergers. Les ennemis, qui sont » devant la place, entendant ce » bruit, montent à cheval, & » courent à toute bride au se- » cours de leurs troupeaux. On en » vient aux mains, & il se donne » un rude combat sur les bords » de ce fleuve. La fureur, le dé-

» fordre & la mort regnent dans » tous les rangs. La cruelle Par- » que, ses robes toutes dégoûtan- » tes de sang, y décide souverai- » nement du sort de ces guer- » riers. Les uns blessés tombent » au pouvoir de leurs ennemis; » les autres sont pris sans avoir » reçu aucune blessure. Celui-là » est traîné sans vie. Cet autre, » entre les bras de la mort, se » défend encore. Toutes ces fi- » gures se mêlent & combattent » comme si c'étoient des hommes » vivans, & on leur voit entraî- » ner leurs ennemis morts, pour » se parer de leurs dépouilles.

» Ce dieu y représente un vaste » champ d'une terre tendre, graf- » se & à qui l'on a donné trois » façons. Plusieurs laboureurs » fendent son sein avec la charrue; » & quand ils arrivent au bout » de leur sillon, un homme leur » met entre les mains une grande » coupe pleine de vin. Ils en re- » commencent aussi-tôt un au- » tre, qu'ils se hâtent de fournir » dans l'espoir de la même ré- » compense. On voit la terre, » quoique toute d'or, se noircir » sous le soc, tant elle ressemble » à une terre nouvellement la- » bourée, & c'est là un des mi- » racles les plus surprenans. Plus » loin on voit une grande encein- » te de terres, qu'on a données » à un héros pour honorer sa va- » leur, & qui sont couronnées » d'une abondante moisson. Des » moissonneurs y mettent la fau- » cille. Les poignées d'épis tom- » bent le long des sillons. Trois » hommes sont occupés à les as- » sembler en gerbes & à les lier; » & de jeunes enfans les suivent » pour leur en porter continuel- » lement des brassées. Le seigneur » de la terre, avec un sceptre, » est assis au milieu des sillons, » sans parler, & le cœur plein » de joie de voir les richesses, » dont ses greniers vont être rem- » plis. A quelques pas de-là, des » hérauts, à l'ombre d'un chêne, » préparent un festin d'un bœuf, » qu'ils ont sacrifié; & des fem- » mes détrempent dans de l'eau » plusieurs mesures de farine, » pour le dîner des moissonneurs.

» Auprès de cette enceinte, » Vulcain grave une vigne char- » gée de raisins & toute d'or. On » ne laisse pas de voir ses grappes » noires. Elle est soûtenue par de » grands échalats d'argent, & » environnée d'un fossé & d'une » haie d'étain. Au milieu, il y a » un seul petit sentier, par où » passent ceux, qui portent les » raisins, quand on vendange la » vigne. De jeunes filles & de » jeunes garçons, pleins d'en- » jouement, portent ce doux fruit » dans des paniers d'osier; &, » au milieu d'eux, un jeune gar- » çon joue des airs charmans, & » marie les doux accords de sa » voix avec le son harmonieux » de sa guittare. Toute cette jeu- » nesse folâtre, danse & chante de » toute sa force, & jette de grands » cris.

» D'un autre côté, on voit un » troupeau de bœufs d'or & d'é- » tain. Ils sortent de leur étable » en mugissant pour aller au pâ- » turage le long du fleuve, dont

» les bords sont ornés d'une infi-
» nité de roseaux, qui, agités par
» le vent, font avec le murmure
» des eaux une agréable harmo-
» nie. Quatre bergers d'or sui-
» vent ce troupeau, & sont ac-
» compagnés de neuf mâtins
» d'une taille énorme. Deux
» épouvantables lions se jettent à
» la tête du troupeau, & empor-
» tent un taureau, qui remplit
» l'air de meuglemens horribles.
» Les pasteurs courent à son se-
» cours. Ces lions dévorent tran-
» quillement leur proie; & ces
» pasteurs ont beau animer &
» pousser leurs chiens, ils n'osent
» se jetter sur ces bêtes, & se
» contentent de les aboyer en
» reculant.

» Plus loin dans une agréable
» vallée, on voit un pâturage,
» rempli d'un nombreux trou-
» peau de moutons, des bergers,
» des parcs, des cabanes.

» Ce dieu y représente enco-
» re, avec une surprenante va-
» riété, une danse très-figurée,
» pareille à celle que l'ingénieux
» Dédale inventa dans la belle
» ville de Gnosse pour la char-
» mante Ariane. De jeunes hom-
» mes & de jeunes filles d'une
» admirable beauté, se tenant par
» la main, dansent ensemble. Les
» jeunes filles sont habillées d'é-
» toffes très-fines, & ont sur
» leurs têtes des couronnes d'or;
» & les jeunes hommes, vêtus
» de belles robes d'une couleur
» très-brillante, ont des épées
» d'or suspendues par des bau-
» driers d'argent. Toute cette
» troupe danse, tantôt en rond,
» avec tant de justesse & de ra-
» pidité, que le mouvement
» d'une roue, qu'un potier essaie,
» n'est ni plus égal ni plus rapide;
» & tantôt la danse ronde s'en-
» trouvre, & cette jeunesse, se
» tenant toujours par la main,
» danse en faisant mille & mille
» tours & détours. Une foule in-
» finie de peuple environne cette
» danse, & prend un très-grand
» plaisir à la regarder. Au milieu
» du cercle, il y a deux sauteurs
» très-dispos, qui entonnent des
» airs, & qui font des sauts si
» merveilleux, qu'ils étonnent
» toute l'assemblée. A l'extrêmi-
» té du Bouclier, tout au tour,
» il met l'immense Océan, qui
» renferme tous ces grands &
» merveilleux ouvrages. «

Il s'est élevé de grandes dispu-
tes sur ce Bouclier entre les Cri-
tiques. Jules Scaliger a été le pre-
mier & le seul, qui, dans le sei-
zième siécle, ait osé condamner
cet épisode comme vicieux, &
par la manière & par le sujet ou
le dessein, & il a été suivi par
d'autres Auteurs, qui n'étoient
pas mieux instruits que lui de la
nature du Poëme épique. Plu-
sieurs Critiques anciens, plus sen-
sés que Scaliger, avoient tra-
vaillé à faire voir l'adresse & la
sagesse d'Homère dans la fabrique
de ce Bouclier; mais sur tout, une
femme nommée Damo, fille de
Pythagore, encore plus recom-
mandable par sa grande sagesse
que par son profond sçavoir, y
avoit fait un Commentaire fort
étendu & fort raisonné. M. Da-
cier, parmi les Modernes, a si

bien défendu cet épiſode, dans ſon Commentaire ſur la Poëtique d'Ariſtote, qu'on n'a rien à deſirer. Il a fait voir qu'Homère, en décrivant ce Bouclier, ne devoit parler que comme il a fait; & que bien loin que le ſujet ſoit outré, & que le Bouclier ſoit trop chargé d'ouvrage, il eſt au contraire très-ſage, très-régulier, très-diſtinct, en un mot l'ouvrage d'un très-grand Poëte.

Virgile en avoit jugé de même, puiſque dans un ſiécle auſſi éloigné des mœurs des Grecs, que le nôtre, il n'a pas laiſſé de donner à ſon Poëme le même ornement, & qu'il a même chargé le Bouclier de ſon héros de plus de matière.

On doit, au reſte, remarquer particulièrement la ſageſſe d'Homère dans le choix du tems & du lieu, qu'il prend, pour placer la deſcription du Bouclier. C'eſt dans l'intervalle d'une nuit, lorſque les deux armées ſont ſéparées, & qu'elles attendent le lendemain pour recommencer le combat.

Nous ajoûterons que cette deſcription n'eſt pas ſeulement l'ouvrage d'un grand Poëte, mais celui d'un grand Philoſophe, qui, avec toutes les richeſſes de l'art, avec l'ordre & la vraiſemblance, a ſçu mêler le grave & le profond. Et bien loin d'être blâmé, il mérite au contraire de très-grandes louanges d'avoir exécuté, avec tant d'ordre, tant d'harmonie & avec ſi peu de figures, un auſſi grand deſſein que celui de repréſenter l'univers, & tout ce qui y fait l'occupation des hommes pendant la guerre & pendant la paix.

Il faut obſerver que c'étoit la coûtume de quelques peuples de Germanie & des Gaules d'élever leurs rois ſur un Bouclier, après les avoir choiſis. Cette cérémonie étoit comme la confirmation de leur élection. Ainſi, les Caninéfates, ſollicités par Civilis, ſe révoltérent contre les Romains, & élevérent ſur un Bouclier, Brignon, qu'ils élurent pour leur Roi.

BOUCLIERS, *Clypei*, (*a*) *Scuta*. Il eſt parlé aſſez ſouvent du Bouclier, dans l'Écriture. » Vous bénirez, Seigneur, celui » qui eſt juſte, & vous le cou» vrirez de votre amour comme » d'un Bouclier. « C'eſt ainſi que parle le Pſalmiſte, qui nous dit ailleurs : » Sa vérité vous ſer» vira de défenſe & de Bouclier. « On lit au premier chapitre du ſecond livre des Rois : » Monta» gnes de Gelboë, que la roſée » & la pluie ne tombent jamais » ſur vous ; qu'il n'y ait point » ſur vos côteaux, des champs, » dont on offre les prémices, » parce que c'eſt-là qu'a été jetté » le Bouclier des Forts d'Iſraël, » le Bouclier de Saül, comme » s'il n'eût point été ſacré de » l'huile Sainte. « Ce paſſage nous apprend que par le terme de Bouclier, on [illegible]ndoit quelquefois les Grands, les Princes & les Souverains de la terre.

BOUDICÉE, *Boudicea*,

(*a*) Reg. L. II. c. 1. v. 21. Pſalm. 5. v. 13. Pſalm. 90. v. 5.

(*a*) veuve de Prasutagus, allié des Romains & roi des Icénes, peuples de la Grande-Bretagne. Ce Prince, qui étoit riche & puissant, se voyant sur le point de mourir, institua par son testament l'empereur Néron, héritier de tous ses biens, croyant par-là mettre sa famille à couvert des violences des Romains. Mais, dès qu'il eut les yeux fermés, les Romains pillérent son palais, outragérent sa veuve, jusqu'à la battre comme une esclave, & violérent ses deux filles presque en sa présence. Cette Princesse, justement irritée de cet attentat, fit soulever les habitans du païs, les assembla jusqu'au nombre de six vingt mille, se mit à la tête; & après les avoir fortement animés à secouer le joug des Romains, elle les mena courageusement au combat.

Boudicée, montée sur un char avec ses deux filles, parcouroit les rangs pour exhorter les siens à bien faire. Elle étoit d'une grande taille, & avoit le regard fier, & quelque chose de martial dans tout l'air du visage, une longue chevelure qui lui pendoit jusqu'à la ceinture, une casaque militaire attachée par-devant avec une agraffe. Cette héroïne représentoit successivement à chacun des peuples, dont son armée étoit composée, que ce n'étoit point une chose inusitée pour les Bretons, que de prendre l'ordre d'une femme dans la bataille; mais qu'elle les prioit de ne la point considérer comme une Reine, issue de tant d'illustres ancêtres, qui revendiquoit le royaume de ses peres. » Quand je serois une » femme du peuple, disoit-elle, » n'aurois-je pas droit de pour- » suivre la vengeance de ma li- » berté, dont on m'a privée, des » mauvais traitemens que j'ai » soufferts en ma personne, de » l'honneur de mes filles outra- » gées? Les Romains ont porté » la violence jusqu'à cet excès de » nous confondre avec les escla- » ves, qu'ils réduisent par les » coups, de ne respecter, ni l'âge » dans une Reine, ni la virginité » dans des Princesses. Mais enfin, » les dieux se déclarent pour nous, » & favorisent notre juste ven- » geance. La légion, qui a osé » tenter le combat, a été taillée » en piéces. Les autres, ou se » cachent dans leur camp, ou » ne songent qu'à se ménager une » fuite plus aisée. Ils ne soûtien- » dront pas le seul cri de tant de » milliers de combattans, loin de » pouvoir résister à leur effort. Si » vous faites attention à la prodi- » gieuse supériorité du nombre; » si vous pésez les motifs, qui » vous ont engagés à entrepren- » dre cette guerre; jamais il n'y » eut plus d'espérance de vaincre; » jamais aussi une plus expresse » nécessité de vaincre ou de mou- » rir. C'est l'exemple, qu'une » femme est résolue de vous don- » ner. Que les hommes vivent, » s'ils l'aiment mieux, & qu'ils

(*a*) Tacit. Annal. L. XIV. c. 31. *& seq.* de Jul. Agricol. Vit. c. 16. Dio. Cass. pag. 704. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 337. *& suiv.*

» se soumettent à la servitude. «

Le général Romain, de son côté, croyoit aussi devoir encourager ses soldats, à l'approche d'un si grand péril. Il les exhortoit à mépriser le vain bruit des Barbares, & leurs menaces encore plus vaines, une armée où ils voyoient plus de femmes que de guerriers, & dont les soldats eux-mêmes n'avoient, ni armure bien entendue, ni courage ferme, prêts à fuir, dès qu'ils reconnoîtroient de près leurs vainqueurs. Pour ôter à ses Romains la défiance, que pouvoit leur inspirer l'énorme différence du nombre, il leur représentoit que même dans une nombreuse armée, c'étoit un petit nombre de combattans, qui décidoit de la victoire; & que ce seroit un surcroît de gloire pour eux, de faire, avec peu de bras, l'ouvrage de plusieurs légions. Enfin, il leur prescrivoit de quelle manière ils devoient combattre. » Serrez vos rangs ; & » après avoir lancé vos javelines, » avancez sur les ennemis, l'épée » à la main, & renversez-les en » les heurtant de vos boucliers. » Sur tout, ne songez qu'à tuer, » sans vous occuper du butin. » Après la victoire, tout sera à » vous. « A ce discours, l'ardeur des Romains se manifesta par des gestes & des mouvemens si expressifs, que Suétonius, en donnant le signal, se crut sûr de la victoire.

Les légionnaires demeurérent d'abord dans leurs postes, dont l'entrée étroite leur servoit de rempart, & ils laissérent approcher l'ennemi. Alors, ils firent leur décharge; & il n'y eut point de coup perdu. Après cela, voyant les Bretons se troubler, ils sortent de leur défilé & avancent sur eux. Et soûtenus des armés à la legére & des gens de cheval, qui firent parfaitement leur devoir, ils eurent, bientôt rompu tout ce qu'il y avoit de plus vigoureux & de plus hardi dans l'armée des Barbares. Les autres prirent la fuite; mais, ils se l'étoient rendu difficile par l'enceinte de chariots, dont ils s'étoient environnés. Le vainqueur furieux ne fait quartier à personne, & n'épargne pas même le sang des femmes. Il tuoit jusqu'aux bêtes de somme, qui, en tombant, augmentérent le monceau des cadavres.

Cette victoire peut être comparée aux plus fameuses, que les Romains aient remportées, dans le tems de leur plus grande gloire. On dit que quatre-vingt mille Bretons restérent sur la place. Les Romains ne perdirent que quatre cens hommes, & leurs blessés ne passérent pas ce nombre de beaucoup. Boudicée, selon Tacite, tint la parole, qu'elle avoit donnée, & s'empoisonna elle-même. Selon Dion Cassius, elle mourut peu après de maladie, l'an de Rome 812 & de J. C. 61.

Tacite, dans la vie d'Agricola, nomme cette princesse Voadice, & Dion Cassius l'appelle Boundouice.

BOUDINI. Hérodote donne le nom de Boudini à deux nations différentes, l'une à l'occident du Borysthène, & l'autre à l'orient

du

du Tanaïs. Il remarque au sujet de l'une & de l'autre, qu'elles habitoient un païs couvert de bois, & que jusque-là on ne trouvoit que des plaines, dégarnies d'arbres. Boutà ou Bouda signifie une forêt dans la langue des Calmouks. Ces Boudini sont les mêmes que les Budins. *Voyez* Budins.

BOUFFON, *Mimus*, comédien, farceur, qui divertit le public par ses plaisanteries, qui fait & dit des quolibets pour faire rire les spectateurs & attraper de l'argent.

Ménage, après Saumaise, dérive ce mot de *Buffo*. On nommoit ainsi en Latin ceux, qui paroissoient sur le théatre, avec les joues enflées pour recevoir des soufflets, afin que le coup fît plus de bruit, & excitât davantage à rire les spectateurs. Quelques-uns dérivent ce mot d'une fête, qui fut instituée dans l'Attique par le roi Érechthée, à l'occasion d'un sacrificateur, nommé Buphon, lequel, après avoir immolé le premier boeuf sur l'autel de Jupiter Polyen, ou gardien de la ville, s'enfuit, sans aucun sujet, si soudainement, qu'on ne put ni l'arrêter ni le trouver. La hache & les autres ustensiles du sacrifice furent mis entre les mains des Juges, pour leur faire leur procès. Les Juges déclarérent la hache criminelle, & le reste innocent. Toutes les années suivantes, on fit le sacrifice de la même sorte. Le Sacrificateur s'enfuyoit comme le premier; & la hache étoit condamnée par des Juges. Comme cette cérémonie & ce jugement étoient tout-à-fait burlesques, on a appellé depuis Bouffon & Bouffonnerie toutes les autres momeries & farces, qu'on a trouvées ridicules. Cette histoire est rapportée par Cœlius Rhodiginus.

BOVIANUM, *Bovianum*, Βουίανον, (a) ville d'Italie, au païs des Samnites Pentres. C'étoit la capitale de ce peuple, au rapport de Tite-Live. Elle passoit aussi pour la plus considérable de toute la contrée, pour le nombre & pour la valeur de ses habitans. L'an de Rome 443, le consul C. Junius Bubulcus mena son armée victorieuse du côté de cette ville. Comme il étoit moins irrité contre les Samnites Pentres, il sauva la vie aux habitans de Bovianum, quand il eut pris la ville, content du butin qu'il y trouva, & qui surpassoit de beaucoup tout celui, qu'il avoit trouvé dans le reste du Samnium. Mais, quelqu'immense qu'il fût, il l'accorda libéralement aux soldats, sans en rien retrancher.

Bovianum ne demeura pas long-tems soumis aux Romains; car, on voit, sous l'an de Rome 448, qu'ils attaquérent de nouveau cette ville, & qu'ils la reprirent en très-peu de tems. L'armée des Romains étoit alors commandée par le consul T. Minu-

(a) Ptolem. L. III. c. 1. Plin. Tom. I. pag. 169. Tit. Liv. L. IX. c. 28. *& seq.* L. X. c. 12. L. XXV. c. 13.

cius. Cependant, quelques Auteurs ont écrit que ce Général étant mort des blessures, qu'il avoit reçues dans un combat, M. Fulvius fut fait consul en sa place; & que ce fut lui, qui prit Bovianum, étant venu par ordre du Sénat se mettre à la tête de l'armée de son prédécesseur.

Cette ville, qui étoit au pied du mont Apennin, garde encore son nom, avec un léger changement. On l'appelle aujourd'hui Boviano, au royaume de Naples, près des confins de la terre de Labour. C'est un évêché suffragant de Bénévent.

Il faut remarquer que Pline distingue deux villes du nom de Bovianum. L'une étoit surnommée l'Ancienne; & l'autre, Undécumanorum. Celle-ci étoit ainsi appellée de la onzième légion.

BOVILLES, *Bovillæ*, (*a*) ville d'Italie, située auprès du lac Albane, à dix mille pas de Rome; car, Clodius, selon Velleïus Paterculus, fut tué par Milon auprès de Bovilles; & Cicéron, dans son discours pour Milon, assure que cela arriva au pied du mont Albane.

Sur la fin de l'an de Rome 769, on consacra à Bovilles une chapelle en l'honneur de la famille des Jules, avec une statue du divin Auguste. Nous sçavons encore que l'on avoit établi dans cette ville des jeux & des courses solemnelles en l'honneur de la même famille.

On lit Bobelles dans la Table de Peutinger. C'est présentement Bauco dans la campagne de Rome.

BOULANGERS [la Profession des], (*b*) qui paroît aujourd'hui si nécessaire, étoit inconnue aux Anciens. Les premiers siécles étoient trop simples pour apporter tant de façons à leurs alimens. Le bled se mangeoit en substance, comme les autres fruits de la terre; & après que les hommes eurent trouvé le secret de le réduire en farine, ils se contentérent encore long-tems d'en faire de la bouillie. Lorsqu'ils furent parvenus à en pêtrir du pain, ils ne préparérent cet aliment, que comme tous les autres, dans la maison & au moment du repas. C'étoit un des soins principaux des meres de famille; & dans les tems où un Prince tuoit lui-même l'agneau qu'il devoit manger, les femmes les plus qualifiées ne dédaignoient pas de mettre la main à la pâte. Abraham, remarque l'Écriture, entra promptement dans sa tente, & dit à Sara: » Pêtrissez trois » mesures de farine, & faites » cuire des pains sous la cendre.« Les Dames Romaines faisoient aussi le pain. Cet usage passa dans les Gaules; & des Gaules, si l'on en croit Borrichius, jusqu'aux extrêmités du Nord.

Les pains des premiers tems n'avoient presque rien de commun

(*a*) Tit. Liv. L. X. c. 47. Plin. Tom. I. pag. 155. Vell. Paterc. L. II. c. 47. Cicer. pro Milon. Tacit. Annal. L. II. c. 41. L. XV. c. 23. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 374.

(*b*) Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. T. III. p. 360.

avec les nôtres, soit pour la forme, soit pour la matière. C'étoit presque ce que nous appellons, des galettes ou gâteaux; & ils y faisoient souvent entrer avec la farine, le beurre, les œufs, la graisse, le saffran & autres ingrédiens. Ils ne les cuisoient point dans un four, mais sur l'atre chaud, sur un gril, dans une espèce de tourtière. Mais pour cette sorte de pain même, il falloit que le bled & les autres grains fussent convertis en farine. Toutes les nations, comme de concert, employérent leurs esclaves à ce travail pénible, & ce fut le châtiment des fautes légeres, qu'ils commettoient.

Cette préparation ou trituration du bled se fit d'abord avec des pilons dans des mortiers, ensuite avec des moulins à bras. Quant aux fours & à l'usage d'y cuire le pain, il comença en Orient. Les Hébreux, les Grecs, les Asiatiques connurent ces bâtimens, & eurent des gens préposés pour la cuite du pain. Les Cappadociens, les Lydiens & les Phéniciens y excellérent. Ces ouvriers ne passérent en Europe que l'an de Rome 583. Alors, ils étoient employés par les Romains. Ces peuples avoient des fours à côté de leurs moulins à bras. Ils conservérent à ceux, qui produisoient ces machines, leur ancien nom de *pinsores* ou *pistores*, pileurs, dérivé de leur première occupation, celle de piler le bled dans des mortiers. Ils donnérent celui de *pistoriæ* au lieu, où ils travailloient. En un mot, *pistor* continua de signifier un Boulanger; & *pistoria*, une boulangerie.

Sous l'empire d'Auguste, il y avoit à Rome jusqu'à trois cens vingt-neuf boulangeries publiques, distribuées en différens quartiers. Elles étoient presque toutes tenues par des Grecs. Ils étoient les seuls, qui sçussent faire de bon pain. Ces étrangers formérent quelques affranchis, qui se livrérent volontairement à une profession si utile; & rien n'est plus sage que la discipline, qui leur fut imposée. On jugea qu'il falloit leur faciliter le service du public, autant qu'il seroit possible. On prit des précautions pour que le nombre des Boulangers ne diminuât pas, & que leur fortune répondît, pour ainsi dire, de leur fidélité & de leur exactitude au travail. On en forma un corps, ou, selon l'expression du tems, un collége, auquel, ceux qui le composoient, restoient nécessairement attachés. Il n'étoit pas libre à leurs enfans de s'en séparer; & ceux, qui épousoient leurs filles étoient également obligés d'y entrer. On les mit en possession de tous les lieux, où l'on mouloit auparavant, des meubles, des esclaves, des animaux & de tout ce qui appartenoit aux premières boulangeries. On y joignit des terres & des héritages, & l'on n'épargna rien de ce qui les aideroit à soûtenir leurs travaux & leur commerce. On continua de reléguer dans les boulangeries tous ceux, qui furent accusés & convaincus de fautes légeres. Les Juges d'Afrique étoient tenus d'y

envoyer, tous les cinq ans, ceux, qui avoient mérité ce châtiment. Le Juge l'auroit subi lui-même, s'il eût manqué à faire son envoi. On se relâcha dans la suite de cette sévérité; & les transgressions des Juges & de leurs Officiers, à cet égard, furent punies pécuniairement. Les Juges furent condamnés à cinquante livres d'or.

Il y avoit dans chaque boulangerie un premier patron ou un surintendant des serviteurs, des meubles, des animaux, des esclaves, des fours & de toute la boulangerie. Tous ces surintendans s'assembloient une fois l'an devant les Magistrats, & s'élisoient un prote ou prieur, chargé de toutes les affaires du collége. Quiconque étoit du collége des Boulangers, ne pouvoit disposer, soit par vente, donation ou autrement, des biens qui leur appartenoient en commun. Il en étoit de même des biens, qu'ils avoient acquis dans le commerce, ou qui leur étoient échus par succession de leurs peres. Ils ne les pouvoient léguer qu'à leurs enfans ou neveux, qui étoient nécessairement de la profession. Un autre, qui les acquéroit, étoit agrégé de fait au corps des Boulangers. S'ils avoient des possessions étrangères à leur état, ils en pouvoient disposer de leur vivant; si non, ces possessions retomboient dans la communauté. Il étoit défendu aux Magistrats, aux Officiers & aux Sénateurs, d'acheter des Boulangers mêmes ces biens, dont ils étoient maîtres de disposer. On avoit cru cette loi essentielle au maintien des autres; & c'est ainsi qu'elles devroient toutes être enchaînées dans un État bien policé. Il n'est pas possible qu'une loi subsiste isolée. Par la loi précédente, les riches citoyens & les hommes puissans furent retranchés du nombre des acquéreurs.

Aussi-tôt qu'il naissoit un enfant à un Boulanger, il étoit réputé du corps; mais, il n'entroit en fonctions qu'à vingt ans. Jusqu'à cet âge, la communauté entretenoit un ouvrier à sa place. Il étoit enjoint aux Magistrats de s'opposer à la vente des biens inaliénables des sociétés de Boulangers, nonobstant permission du Prince, & consentement du corps. Il étoit défendu au Boulanger de solliciter cette grace sous peine de cinquante livres d'or envers le fisc, & ordonné au Juge d'exiger cette amende, à peine d'en payer une de deux livres. Pour que la communauté fût toujours nombreuse, aucun Boulanger ne pouvoit entrer, même dans l'état Ecclésiastique; & si le cas arrivoit, il étoit renvoyé à son premier emploi. Il n'en étoit point déchargé par les dignités, par la milice, les décuries & par quelque autre fonction ou privilége que ce fût. Cependant, on ne priva pas ces ouvriers de tous les honneurs de la République. Ceux, qui l'avoient bien servie, sur tout dans les tems de disette, pouvoient parvenir à la dignité de Sénateur; mais, dans ce cas, il falloit, ou renoncer à la dignité, ou à ses biens. Celui, qui acceptoit la qualité de Sénateur, cef-

sant d'être Boulanger, perdoit tous les biens de la communauté. Ils passoient à son successeur. Au reste, ils ne pouvoient s'élever au de-là du dégré de Sénateur. L'entrée de ces Magistratures, auxquelles on joignoit le titre de *perfectissimatus*, leur étoit défendue, ainsi qu'aux esclaves, aux comptables envers le fisc, à ceux qui avoient brigué leur poste par argent, aux fermiers, aux procureurs & autres administrateurs des biens d'autrui.

On ne songea pas seulement à entretenir le nombre des Boulangers. On pourvut encore à ce qu'ils ne se mésalliassent pas. Ils ne pouvoient marier leurs filles, ni à des comédiens, ni à des gladiateurs, sans être fustigés, bannis & chassés de leur État. Les Officiers de police eux-mêmes ne pouvoient permettre ces alliances, sans être amendés. Le bannissement de la communauté fut encore la peine de la dissipation des biens.

Les boulangeries étoient distribuées, comme nous avons dit, dans les quatorze quartiers de Rome; & il étoit défendu de passer de celle, qu'on occupoit, dans une autre sans permission. Les bleds des greniers publics leur étoient confiés. Ils ne payoient rien de la partie, qui devoit être employée en pains de largesse; & le prix de l'autre étoit réglé par le Magistrat. Il ne sortoit de ces greniers aucun grain, que pour les boulangeries, & pour la personne du Prince, mais non sa maison. Les Boulangers avoient des greniers particuliers, où ils déposoient le bled des greniers publics. S'ils étoient convaincus d'en avoir diverti, ils étoient condamnés à cinq cens livres d'or. Il y eut des tems, où les huissiers du préfet de l'Annone leur livroient de mauvais grains & à fausse mesure, & ne leur en fournissoient de meilleurs, à bonne mesure, qu'à prix d'argent. Quand ces concussions étoient découvertes, les coupables étoient livrés aux boulangeries à perpétuité.

Pour que les Boulangers pussent vaquer sans relâche à leurs fonctions, ils furent déchargés de tuteles, curatelles & autres charges onéreuses. Il n'y eut point de vacance pour eux, & les tribunaux leur étoient ouverts en tout tems.

Il y avoit entre les affranchis, des Boulangers chargés de faire le pain pour le palais de l'Empereur. Quelques-uns de ceux-ci aspirérent à la charge d'Intendans des greniers publics; mais, leur liaison avec les autres Boulangers, les rendit suspects, & il leur fut défendu de briguer ces places.

C'étoient les mariniers du Tibre & les jurés-mesureurs, qui distribuoient les grains publics aux Boulangers; & pour cette raison, ils ne pouvoient entrer dans le corps de la boulangerie. Ceux, qui déchargeoient les grains des vaisseaux dans les greniers publics, s'appelloient *saccarii*; & ceux, qui les portoient des greniers publics dans les boulangeries, *catabolenses*. Il y avoit d'autres porteurs occupés à distribuer dans les places publiques, le pain de largesse. Ils étoient tirés du nombre des affranchis; & l'on prenoit aussi

des précautions pour les avoir fideles, ou en état de répondre de leurs fautes.

Tous ces usages des Romains ne tardérent pas à passer dans les Gaules. Mais, ils parvinrent plûtard dans les païs septentrionaux. Un auteur célebre, Borrichius, dit qu'en Suéde & en Norvège, les femmes pêtrissoient encore le pain, vers le milieu du seizième siécle. La France eut, dès la naissance de la Monarchie, des Boulangers, des moulins à bras ou à eau, & des marchands de farine, appellés, ainsi que chez les Romains, *Pestors*, puis Panetiers, Talmeliers & Boulangers. Le nom de Talmeliers est corrompu de Tamisiers. Les Boulangers furent nommés anciennement Tamisiers, parce que les moulins n'ayant point de bluteaux, les marchands de farine la tamisoient chez eux & chez les particuliers. Celui de Boulangers vient de Boulents, qui est plus ancien; & Boulents, de *polenta* ou *pollis*, fleur de farine. Au reste, la profession des Boulangers est libre parmi nous. Elle est seulement assujettie à des loix, qu'il étoit très-juste d'établir dans un commerce aussi important que celui du pain.

Les Boulangers étoient fort dévots à Vesta, comme déesse du feu. Ils célébroient sa fête le cinquième avant les ides de Juin, qui étoit le onzième du même mois. Ovide en parle fort au long.

BOULE [Jeu de], (a) entre des épées. Il est parlé de ce jeu dans Saint Jean Chrysostôme, de qui nous apprenons que c'étoit un jeu très-difficile. Il n'est pas aisé d'expliquer la situation de ces épées, ni en quoi consistoit la difficulté; mais, Saint Jean Chrysostôme en parle comme d'un jeu, qui étoit en usage de son tems & & très-périlleux.

BOUNDOUICE, *Boundouïca*, Βουνδουῖκα, autrement Boudicée. *Voyez* Boudicée.

ΒΟΥΝΟΣ. (b) D. Pezron, après plusieurs Sçavans, a prétendu que le mot Grec Βουνὸς étoit le même que le Celtique Dunum. Deux raisons sembleroient le prouver. La première, c'est que le changement du *d* en *b* ne met aucune différence entre ces deux mots; la seconde, c'est que Βουνὸς signifie colline, en général lieu élevé. Quant à la première raison, la permutation réciproque des lettres *b* & *d*, peu usitée dans les langues septentrionales, est familière à la Grecque & à la Latine, & il s'agit ici du Grec. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à parcourir les Tables de ces permutations dans Caninius, dans Vossius, Ménage & autres, & consulter principalement l'excellent livre de Passerat, *De Litterarum inter se cognatione*, où tout ce que les Grammairiens appellent *Litterarum πάθη affectionis*, est curieusement rassemblé. Le dialecte Éolique,

(a) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. XIII, pag. 483.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XX. p. 24. & suiv.

d'où le Latin a plus emprunté que d'aucun autre, changeoit le δ en ϐ, δελφὺς, ϐελφὺς, *vulva*, δὶς, *bis*. Les anciens Romains disoient *duellum duonum*; termes, qui dans la suite furent prononcés & écrits *bellum bonum*.

Quant à la seconde raison, qui regarde la signification de Βουνὸς, on ne peut douter que ce mot ne signifie un lieu élevé, ainsi que dunum. Les gloses & le trésor d'Henri Étienne disent, Βουνὸς, *collis*, *tumulus*, ὑψηλὸς τόπος, τύμϐος, τάφος, λόφος, χῶμα, *agger*. Mais, il faut plutôt s'arrêter à Hésychius. Ce qu'il rapporte, peut donner lieu à une discussion curieuse & utile. Il dit, Βουνὶς γῆ, Αἰσχύλος ϐουνὸς, σιβὰς, Κύπριοι, ϐουνοὶ, ϐωμοί.

Βουνὶς γῆ, dans Eschyle, se trouve au vers cent vingt-troisième des Suppliantes, ἱλέομαι μὲν Ἀπίαν ϐουνὶν, *exoro terram Apiam*, & dans un autre vers des mêmes Suppliantes, ἰὼ γᾶ ϐουνῖτι, *Eheu terra montana*, dit la traduction, mais mal à propos, puisqu'il faut lire *Terra littoralis*. *Apia* est ici le Péloponnèse, nommé auparavant Αἰγιάλεια. C'est au mot Αἰγιαλὸς, soit que le païs ait été ainsi nommé d'Ægialus, fils d'Inachus, ou que ce Prince ait reçu le nom du païs; c'est à ce mot, dis-je, qui signifie *littus*, rivage, qu'Eschyle semble avoir voulu faire allusion; ou bien, il en a voulu rappeller la mémoire, en nommant le Péloponnèse Ἀπία ϐουνὶς, ou γῆ ϐουνῖτις. Βουνὶς est mis là pour αἰγιαλὸς à la lettre; mais, en même tems, il renferme une idée de hauteur, comme le mot θὶς signifie également rivage & lieu élevé. Le grand Étymologicon, à Βουνὶς Βουνῖτις, ἡ γῆ, qu'il ne peut avoir pris que d'Eschyle, n'a pas senti les deux significations de ce mot. il dit simplement, Βουνοὶ, οἱ ὑψηλοὶ τόποι, &c.

Βουνὸς, σιϐὰς, Κύπριοι, c'est le second passage d'Hésychius. Στιϐὰς est proprement *stramentum è frondibus, culmis, &c. quæ ipsa σιϐάδες vocantur.* Il y a dans ce mot une idée d'élévation au-dessus du sol. Le *torus* des Latins conserve cette idée, si nous tirons ce mot du Celtique *thor*, lieu élevé. Les lits sont élevés au-dessus de la terre, ainsi que les autels. Cette étymologie doit paroître plus vraisemblable que celles, que donnent Vossius & Becman. *Tori*, dans le corps des animaux, sont des muscles saillans bien marqués, qui indiquent la force de l'animal. *Toro*, dans la moyenne Latinité, vouloit dire monticule, élévation, rivage, muscle, & de-là bras. On voit par-là que la signification de ce mot n'est pas bornée à celle de haute montagne, comme pourroient le faire croire le nom du mont Taurus & celui de Montdor en Auvergne, vulgairement mal écrit avec une apostrophe d'or, comme si c'étoit *mons aureus*. Nous avons en France une ville de ce nom, Montoire dans l'Orléanois. Il y en a aussi une dans la Pannonie, *civitas aureo monte*. Au reste, on dit le Montdor & le mont Taurus, comme le mont Apennin; & même le mont Gi-

bel, quoique Gébal en Arabe soit montagne.

Dans le troisième passage d'Hésychius, Βουνοὶ, Βωμοὶ, Βωμὸς, qui ne paroît que le synonyme de Βουνὸς, est précisément le même mot. Rien n'étoit plus commun dans les dialectes Ionique & Dorique, que le changement d'ου en ω; ὀυρανὸς, ὠρανὸς, δοῦλος, δῶλος, &c. Pour celui de μυ en νυ, il est tout aussi fréquent; ὕνις ὕμις ὕμιρ, *vomer*, &c. C'est ainsi que plusieurs mots Latins changent le νῦ Grec en *m*, ῥίνη, *lima*, νέω, *meo*, ναρκόω, *marceo*. Dans le Latin même, *bimus*, *trimus*, *quadrimus*, du mot *annus*. *Abstemius*, qui s'est dit aussi *abstenius*, *d'abstineo*, & non de *abs temeto*, &c. Nous avons formé en François enclume d'*incudine*. Βωμὸς est rendu par le Latin *ara*; & tous deux signifient lieux élevés. Βωμὸι, λόφοι Α'ιτωλία; dans Étienne de Byzance, dont l'ethnique est Βωμιεῖς, comme *Ripuarii* de *ripa*. Revenons à Βωμὸς.

Eustathe, sur le vers 441 du huitième livre de l'Iliade, dit, Βωμὸι οὐ μόνον ἐφ' ὧν ἔθυον, ἀλλά καὶ κτίσμα τι ἁπλῶς καὶ ἀνάστημα ἐφ' οὗ ἐστὶ βῆναί τι καὶ τεθῆναι; » non seulement ce, sur quoi » l'on sacrifie, mais encore bâti» ment, élévation, où l'on peut » asseoir quelque chose. « Βῆναι est mis là activement, comme dans Euripide βαίνω πόδα, *firmo gressum*. Dans l'étymologicon, au contraire, βουνὸς, dérivé de βαίνειν, est pris d'une manière neutre, Βουνὸς παρὰ τὸ βαίνειν ἄνω. Saumaise, dans ses notes sur Tertullien *de Pallio*, interpréte en bon Critique ce passage *de margine, vel de ara dicere*, par de semblables tirés de Lucien & de Philostrate, où il y a ἐπὶ βωμὸν ὑψηλὸν ἀναβὰς, ἀναπηδήσας.

Dans une édition de Lucien, on rend fort mal le passage, qui est dans *Alexandro Pseudomanti*, *conscenso altari*, au lieu d'*Ara*, qui est le mot paralléle de βωμὸς. *Ara* primitivement signifie lieu élevé ἐξοχὴ, ainsi que βουνὸς & βωμὸς. Joseph Scaliger, sur Ausone, l'avoit déjà remarqué, en rapportant à ce sujet le passage de Virgile :

Saxa vocant Itali mediisque in fluctibus aras.

Ce mot vient manifestement du Celtique *ar*, ou du moins de l'ancien Armoricain *ar super*, dans Boxhornius. D. Pezron dit d'une manière trop vague, *ara* d'*ar terra*; d'où *ara* peut bien venir, ainsi qu'il le dit. Mais, d'ajoûter qu'*or*, dans le mot *arator*, signifie homme, homme destiné à la terre, c'est un ridicule honteux. Peut-on méconnoître à ce point la terminaison des noms verbaux en *tor?*

Voilà donc le sens primitif d'*ara*, ainsi que de βωμὸς. C'est delà qu'est partie leur signification métonymique d'autel. On bâtissoit des autels sur les lieux élevés. On sacrifioit sur les montagnes. Nous ne croyons pas qu'il faille, pour le prouver, épuiser ici les lieux communs. Nous ajoûterons que par un autre tropé, compris sous le nom générique de Métonymie, le Grec βωμὸς & *ara* ont

passé de la signification de lieu élevé à celle d'un lieu bâti, appellé autel.

Revenons encore à βουνὸς pour ne laisser rien à dire d'un mot, dont les Dictionnaires ne disent presque rien, & qui a une si grande affinité avec Dunum. Hérodote emploie ce mot d'une manière singulière, parlant de la Cyrénaïque & des trois récoltes, qu'on y fait tous les ans. Il la divise en trois parties par rapport à leurs différens éloignemens de la mer. La partie la plus voisine, qui est le rivage, est appellée παραθαλάσσια, la plus éloignée vers les montagnes καθυπερτάτη, & la partie du milieu ὑπερθαλασσίδια; c'est celle-ci, dont il dit τὰ μέσα βουνοὺς καλέουσι, lieux plus élevés que le bord de la mer, & moins que la partie la plus éloignée; ce qui donne l'idée d'une médiocre élévation, telle que celle des collines. Casaubon, sur Athénée, dit que ces βουνοὶ de la Cyrénaïque sont les mêmes lieux, appellés par d'autres Auteurs, comme Pollux, Hésychius, μαστοὶ τὰ τῆς γῆς ὑπερέχοντα. Le même Casaubon, dans une petite note sur Strabon à l'endroit où il est parlé de *Lugdunum*, dit βουνοὶ, [illegible] *edita, quam vocem Grammatici Libycam esse scribunt, Herodotus Græcam.* Par ces Grammairiens, Casaubon a désigné sans doute Eustathe, qui, à l'occasion du mot χοῖνιξ, dit ἐν Ἡροδότῳ βάρβαρος λέξις ὁ βουνὸς Λιβυκὴ γάρ. Eustathe se trompe. Le mot est barbare; mais, il n'est point Libyque; c'est-à-dire, Africain. Il avoit été apporté par les Thériens, fondateurs de Cyrène, qui, ainsi que les Grecs en général, l'avoient reçu, selon toute apparence, avec beaucoup d'autres mots des Celtes par le canal des Thraces.

Le Scholiaste, sur le premier passage d'Eschyle, cité ci-dessus au mot βουνὶς, dit κατὰ βαρβάρους. Phrynichus, dans ses mots Attiques, dit βουνὶς, ὀθνεία φωνὴ, ἀλλοδαπὴ διάλεξις, μιξοβάρβαρος φωνὴ, & cite Philémon, qui emploie ce mot au sens de lieu élevé. Ajoûtons à toutes ces autorités ἑκατὸν βουνοὶ, *centum colles*, lieu de la Bulgarie païs hors de la Gréce, faisant partie de l'ancienne Thrace.

De tout cela n'est-on pas en droit de conclure que le mot βουνὸς, usité autre part qu'à Cyrène, s'il est barbare, comme les Grecs le reconnoissent eux-mêmes, n'est barbare que parce qu'il est mot Celtique? Or, ce mot Celtique, ainsi que nous l'avons dit, est le même que Dunum, au rapport de plusieurs Sçavans, qu'a suivis D. Pezron; & l'on seroit tenté de le croire d'après les raisons, qui ont été exposées. Mais, il se présente un autre mot Celtique, avec lequel βουνὸς paroît avoir une ressemblance plus essentielle par les lettres radicales & caractéristiques. C'est *Bann*, hauteur, élévation, écrit ainsi *ben, byn, pan, pen, pin,* &c. mot très-ancien & très-étendu dans les langues septentrionales. Boxhornius dit Bann, βουνὸς, *collis*. Il n'est peut-être point de mot Celtique, dont il coule plus de signi-

fications secondaires ; *pen , caput* , mons , *Alpes penninæ* , mont Apennin ; *baan dominus* ; & delà par des extensions singulières , *mandatum , jurisdictio , exactio* , *interdictum , punitio* , &c. toutes métonymies , qu'on ne sçauroit trop remarquer par rapport à notre sujet. Bann a passé dans le Teuton sous la forme de Bein , qui entre dans la composition des noms de ville , ainsi que Dun , Beinheim, Beinfeld , villes d'Alsace.

BOURDEAUX , *Burdigala* , Βουρδίγαλα , (*a*) ville des Gaules. Strabon est le premier qui en fasse mention , comme de l'Emporium des Bituriges Iosces , ou plutôt Vivisces , jusqu'où la mer remonte par l'embouchure de la Garonne. Car , c'est ainsi qu'il faut entendre l'expression de λιμνοθαλάττη , dont Strabon se sert , en parlant de la situation de cette ville. Ptolémée a écrit *Burdigala* , de même que Strabon. Les Écrivains Latins varient entre *Burdigala* & *Burdegala*. Il paroît , dans l'usage du nom actuel , une diversité autrement placée ; mais , il convient d'écrire & de prononcer Bourdeaux , plutôt que Bordeaux , puisque l'on dit constamment le Bourdelois , & que la voyelle du nom primitif , qu'il s'agit de remplacer , détermine le son *ou* , & n'est pas communément convertie en *o* simple. Ce seroit perdre du tems & mal entendre la critique , que d'entrer dans l'examen des diverses étymologies , qu'on a données du nom de *Burdigala*. Ausone , qui appelle cette ville sa patrie , l'a célébrée dans ses vers , & en reléve les avantages par toutes sortes d'endroits. Les premiers Magistrats y prenoient le nom de Consuls. Elle étoit célebre sous les Romains par son commerce , & le nombre de ses habitans. Elle étoit décorée d'un Sénat ; *Insignis procerum Senatu* , dit Ausone. Ce poëte fut lui-même Consul de Bourdeaux.

La preuve que c'étoit une ville puissante , dès le tems des Romains , c'est que dans le partage de l'Aquitaine en plusieurs provinces , elle fut élevée à la dignité de Métropole de l'Aquitaine seconde ; *Metropolis civitas Burdigalensium* , dans la Notice des provinces de la Gaule. On peut dire que M. de Valois se livre avec trop de confiance à quelques passages de nos anciens Historiens , en supposant , pour y paroître conforme , que Bourdeaux peut avoir changé de place ; & qu'il devoit être situé sur la rive de la Garonne , opposée à celle qu'il occupe. Les vestiges de l'ancienne ville dans la position actuelle démentent cette opinion.

Il y avoit à Bourdeaux un amphithéatre , dont M. le baron de la Bastie nous a donné la description. Si , au premier coup d'œil , on ne jugeoit pas , dit M. de la Bastie , que c'est un reste d'amphithéatre , le silence d'Ausone

(*a*) Strab. pag. 190. Ptolem. L. II. c. 7. Notic. de la Gaul. par. M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 239. *& suiv.* Tom. XVII. pag. 26. Tom. XIX. pag. 502 , 506.

pourroit faire croire, qu'il n'y en a jamais eu dans cette ville. En effet, dans les vers qu'il a composés à la louange de sa patrie, il parle de ses remparts, de ses places, de ses rues tirées au cordeau, des portes, qui répondoient aux carrefours, de son port & des vaisseaux marchands, que le flux de la mer y amenoit en très-grand nombre. Il n'oublie pas la célebre fontaine, que les Gaulois avoient mise au nombre de leurs divinités, & qu'on nommoit Divona; mais, il ne dit pas un mot de l'amphithéatre. Seroit-ce parce qu'il n'a jamais été achevé, comme on l'a remarqué de celui d'Arles? Ou bien seroit-ce parce que, du tems de l'empereur Gratien, la ville de Bourdeaux étant toute Chrétienne, on n'en faisoit plus aucun usage?

Lorsque dans les derniers siécles, on a commencé de connoître les amphithéatres des Anciens; comme les idées, qu'on en avoit, n'étoient pas encore bien nettes, on a cru en voir des restes par tout, même dans les villes où il n'y en avoit jamais eu. Dans les siécles précédens, au contraire, la parfaite ignorance où l'on se trouvoit sur tout ce qui concernoit l'Antiquité, les avoit fait méconnoître dans les endroits mêmes, où on les avoit sous ses yeux? C'est ce qui est arrivé en particulier à l'amphithéatre de Bourdeaux. On y voyoit un édifice considérable, dont on ne connoissoit ni le nom ni l'usage. On le prit pour un ancien palais. Il fut ensuite question d'en découvrir l'auteur & de sçavoir en quel tems on l'avoit fait bâtir. Les Romanciers vinrent au secours des Curieux. On sçait que les Espagnols ne pouvoient souffrir qu'on dît que Charlemagne avoit soumis une partie de l'Espagne. Ils voyoient cependant trop de témoignages des expéditions de ce Prince dans leur païs, pour oser les nier entièrement. Sur cela, ils imaginérent une fable ridicule, qui est rapportée par Roderic, archevêque de Toléde, Écrivain du treizième siécle.

Cet Auteur dit, sur la foi de quelque bruit populaire, que le roi Pepin, irrité contre Charlemagne, son fils, qui n'avoit pas assez de soumission pour lui, le chassa de son royaume; & que ce Prince, pour faire plus de dépit à son pere, se retira chez Galafre, ou Galastre, roi de Toléde, & servit dans ses troupes contre Marsile, roi de Sarragosse; mais qu'ayant ensuite appris la mort de Pepin, il revint en France, où il emmena avec lui la fille du roi Galastre, nommée Galiène, qu'il épousa, après qu'elle eut embrassé la religion Chrétienne. On dit, ajoûte Roderic, qu'il lui fit bâtir un palais à Bourdeaux. Est-ce cette fable, dit M. de la Bastie, qui a fait nommer l'amphithéatre de Bourdeaux le palais Galiène, comme on l'appelle encore vulgairement? Ou bien le nom de Gallien, conservé par la tradition dans un tems où l'on ignoroit qu'il y avoit eu un Empereur de ce nom, a-t-il donné lieu à cette fable? C'est ce qu'il n'ose décider,

Il pourroit cependant être arrivé que l'amphithéatre eût été élevé sous l'empire de Gallien, sous ses auspices, & peut-être même par ses ordres; que la tradition s'en étant peu à peu perdue, il n'en fût resté que le nom, dont on eût cherché à rendre raison, en imaginant la ridicule histoire de la princesse Galiène, épouse de Charlemagne.

Telles étoient les idées grossières, qu'on s'étoit formées sur l'amphithéatre de Bourdeaux, pendant les siécles d'ignorance. Mais, Élie Vinet, dans un ouvrage qu'il présenta au roi Charles IX, en 1565, & dans ses commentaires sur Ausone, publiés quinze ans après, fit graver en bois les restes de cet édifice. Après s'être moqué de la fable de la princesse Galiène, il décida que ce prétendu palais étoit un véritable amphithéatre; & il conjectura que c'étoit un ouvrage de l'empereur Gallien. Gabriël de Lurbe en a parlé comme Élie Vinet, dans sa chronique Bourdeloise, qui finit en 1594. Ils assurent l'un & l'autre que, ce monument est appellé les Arènes, dans de vieux titres Latins de l'église de Saint Séverin, qui en est voisine, & qui ont plus de cinq cens ans d'antiquité. Cela prouveroit que la fable du palais de la princesse Galiène & le nom même de palais ne sont guere plus anciens que Roderic de Tolède; & que l'amphithéatre de Bourdeaux n'a commencé d'être appellé le palais Galiène que dans le douzième siécle pour le plutôt, puisque les titres, qui lui conservoient le nom d'Arènes, doivent être du onzième siécle, s'ils avoient cinq cens ans du tems d'Élie Vinet & de Gabriël de Lurbe.

M. Maffei a remarqué que les amphithéatres étoient ordinairement bâtis hors des villes. Celui de Bourdeaux en étoit éloigné d'environ quatre cens pas. De tous ceux, qui sont en France, il n'y en a pas de moins bien conservé, excepté celui de Lyon; & ce qui a été détruit, faisoit près des trois quarts du total de l'édifice. C'est à dessein qu'une partie si considérable a été ruinée. On craignoit dans les tems de guerre, que l'ennemi ne vînt à s'en emparer, & ne s'en servît comme d'un fort contre la ville. Il n'y a que ce qui subsiste de ses fondemens & de ses murailles, qui puisse faire juger de son ancienne beauté, de sa forme, de sa grandeur, & des matériaux, dont on s'étoit servi pour le bâtir. Il l'avoit été de petites pierres fort dures, toutes taillées, de trois pouces de haut & autant de large sur le parement de la muraille, & rentrant en dedans d'environ cinq à six pouces. De trois pieds en trois pieds de haut, ce parement étoit entrecoupé d'un rang de trois grosses briques, qui regnoit tout à l'entour de chaque côté. Ces briques, ainsi rangées, & celles dont les arceaux des portes, tant du premier que du second étage, sont entrecoupés, rendoient le coup d'œil de tout l'édifice fort agréable par la symmétrie

de leur arrangement, & par la variété que présentoit leur couleur d'un rouge foncé, qui coupoit assez bien celle du reste, qui étoit grisâtre ou cendrée.

Ces matériaux étoient si fortement unis ensemble par leur assemblage & par une espèce de ciment, qui ne ressemble cependant qu'à du mortier commun, que depuis plus de douze siécles, il ne s'en est détaché aucune pierre en ce qui reste d'entier; & le poids n'en a pu faire crouler aucun des grands pans de muraille, que la sappe a laissé suspendus en l'air, comme certains quartiers de rochers; ensorte que si on n'avoit pas travaillé tout exprès à détruire ce beau monument, nous l'aurions encore aujourd'hui presque dans le même état, où il se trouvoit du tems des Anciens. Sa figure étoit elliptique ou ovale, ainsi que celle des autres monumens de cette espèce. Il étoit formé par six enceintes, en y comprenant celle de l'Arène; c'est-à-dire, du lieu où se faisoient les combats des gladiateurs & des bêtes féroces. Il paroît qu'on a négligé de marquer cette dernière dans le plan, qu'on en a fait graver, quoique les restes de quelques murs de traverse, qui devoient y aboutir, s'y trouvent marqués. D'Arcons, dans la description manuscrite de cet amphithéatre, assure que l'Arène avoit trente-cinq toises dans son plus long diamétre, vingt-quatre dans sa plus grande largeur, & qu'on pouvoit s'en convaincre par les fondemens, qui paroissoient encore par tout. Mais, par un nouveau toisement, fait sur les lieux avec beaucoup plus d'exactitude, on a trouvé que sa longueur étoit de deux cens vingt-six pieds, & sa largeur, de cent soixante-six.

Il ne reste de l'enceinte ou pourtour extérieur, que les deux grandes portes d'entrée, qui étoient aux deux bouts du plus grand diamétre de l'ovale. Les pierres d'assemblage, qu'on voit aux deux côtés de ces grandes portes, avec les restes des deux moindres arcs collatéraux de la grande enceinte, & l'état de ce qui reste d'entier de la cinquième, quatrième, troisième & seconde, montrent assez clairement, 1.° que le sixième, ou le plus grand pourtour, devoit avoir environ soixante-deux pieds de haut; 2.° Qu'il étoit formé au rez de chaussée, aussi-bien que le suivant, de vingt-huit à trente arcades de chaque côté des deux grandes portes, qui subsistent, sans y comprendre les deux moindres arcades collatérales au grand portail; 3.° Que ces arcs étoient autant de portes par lesquelles on entroit dans les galeries & les portiques de rez de chaussée, & dans tout l'intérieur de l'amphithéatre; 4.° Que ces arcs étoient à égales distances les uns des autres, sur des alignemens tirés du centre à la circonférence, & qu'à l'étage supérieur, il y en avoit le même nombre qu'à celui-là. Car, M. de la Bastie est persuadé que l'amphithéatre de Bourdeaux n'avoit que deux étages, comme celui de Nîmes, & qu'il étoit aussi

terminé par une Attique.

La plus grande longueur de cet amphithéatre, prise d'une des grandes portes d'entrée à l'autre, étoit, selon Élie Vinet, de trois cens soixante-dix pieds. D'Arcons lui donne soixante toises, ou cent pieds. Sa plus grande largeur étoit de deux cens trente pieds, selon Élie Vinet, & suivant d'Arcons, de cinquante deux toises, qui font trois cens douze pieds.

On a dit qu'il ne restoit du grand pourtour que les deux grandes portes, qui sont aux deux extrêmités de l'ovale; on peut simplement conjecturer qu'il y en avoit deux pareilles aux deux extrêmités de sa largeur, & que deux lignes, tirées de chacune de ces portes à celle qui lui étoit diamétralement opposée, devoient se couper à angles droits, au milieu de l'Arène. Il reste une partie de la cinquième enceinte, de la quatrième, de la troisième & de la seconde. On peut appercevoir les fondemens de la première, c'est-à-dire, de celle dont l'Arène étoit entourée. Au rez de chaussée regnoient deux galeries, l'une entre la sixième & la cinquième enceintes, & l'autre entre la cinquième & la quatrième. Elles étoient au niveau de tous les arcs de la première enceinte, par lesquels on y entroit. Il y devoit avoir deux galeries à peu près pareilles à l'étage au-dessus, excepté que la seconde devoit être plus basse, à cause des siéges, qu'elle aidoit à supporter, & qui venoient en diminuant. La différence qu'il y avoit entre les galeries du premier & du second étage, consistoit en ce que celles du second faisoient tout le tour de l'amphithéatre; au lieu que celles du premier étoient coupées par des murs, qui partoient des côtés des grandes portes élevées aux extrêmités de l'ovale, & alloient aboutir à l'enceinte de l'Arène. Cela prouve bien que ces portes des deux pointes, qui restent encore, étoient destinées à faire entrer dans l'Arène les combattans, les bêtes féroces, & tout ce qui servoit dans les jeux.

Les galeries étoient traversées par vingt-huit ou trente portiques ou chemins, qui alloient à travers les enceintes ou pourtours, depuis les premières arcades de l'enceinte extérieure, jusqu'à la galerie la plus basse, qui étoit entre la quatrième & troisième enceintes, à laquelle ils arrivoient tous; mais, de ces portiques ou chemins, il y en avoit dix, cinq de chaque côté de l'ovale, qui passoient au de-là de la troisième & seconde enceintes, & qui aboutissoient à la muraille, qui entouroit l'Arène. C'étoit par tous ces différens portiques, qu'on pénétroit dans l'intérieur de l'amphithéatre, & qu'on alloit chercher les différens escaliers, par lesquels on se rendoit aux dégrés ou siéges. M. de la Bastie ne met pas au nombre de ces chemins, ceux qui venoient des grandes portes, ni des petits arcs collatéraux, qui sont aux deux côtés, & qui se terminoient à l'Arène, dans laquelle ils avoient leur issue.

Au reste, cet édifice est telle-

ment ruiné, qu'on n'y peut plus appercevoir les moindres vestiges des siéges, sur lesquels les Spectateurs s'asseyoient pour voir les jeux, ni des escaliers par lesquels on montoit & descendoit d'un étage à l'autre, ni des autres escaliers, qui conduisoient aux dégrés ou rangs de siéges. Moins encore pourroit-on y reconnoître la disposition des vomitoires, des coins & des précinctions, rien en un mot, qui puisse nous mettre au fait de l'œconomie intérieure de cet édifice. Tous les planchers, qui devoient supporter les galeries, qui regnoient tout au tour, & même les rangs des siéges, sont totalement détruits. Il ne reste que quelques ceintres des arcs, qui formoient les différentes enceintes. Mais, on peut juger par le peu d'épaisseur des murs des différentes enceintes, & par les trous, qu'on voit tout le long des enceintes en-dedans & au-dessus des arceaux des portes, que les galeries de l'étage supérieur & les siéges des Spectateurs étoient posés, non sur des voûtes, mais sur de simples planchers supportés par de grosses poutres, qui alloient d'une enceinte à l'autre. On a eu soin de marquer ces trous en plusieurs endroits du dessein de ce qui nous reste de l'amphithéatre vu par-dedans ; & il est visible qu'on ne peut les prendre pour des trous, qui aient servi à porter les échafauds, de dessus lesquels on bâtissoit, tels que sont ceux qu'on a remarqués à plusieurs autres édifices anciens, & sur lesquels les Sçavans se sont épuisés en conjectures. De-là il doit résulter que les siéges des Spectateurs ne pouvoient être que de bois, puisque s'ils avoient été de maçonnerie, des murs & des planchers tels que ceux de l'amphithéatre de Bourdeaux, n'auroient pu les supporter.

On apperçoit encore que la partie intérieure de l'amphithéatre étoit composée de trois galeries au rez de chaussée, & de deux à l'étage supérieur ; des chemins ou portiques, qui les coupoient en passant par les arcs de chaque enceinte, qui alloient en diminuant de grandeur, à mesure qu'ils s'approchoient de l'Arène ; de manière que ceux de la grande enceinte ayant neuf pieds de large, ceux qui se trouvoient à la cinquième, la plus voisine du mur qui regnoit au tour de l'Arène, n'en avoient plus que trois. Enfin, il y avoit entre les galeries & les chemins, de petites chambres ou loges d'environ onze pieds en quarré, dont sans doute quelques-unes avoient leur issue par des escaliers, aux rangs de siéges les plus bas ; & les autres, qui n'avoient point d'issue, servoient à renfermer ou à placer différentes choses, qui pouvoient servir aux jeux publics.

Il paroît presque impossible de conjecturer quel a dû être le nombre des dégrés ou rangs de siéges pour les Spectateurs, & combien de personnes ont pu y trouver place commodément. Tout ce qu'on peut dire, c'est que des fondemens de mur, qui entouroit l'Arène, à celui du grand pour-

tour, il y avoit environ soixante-sept pieds de distance, sans compter l'épaisseur des murs des enceintes, dont le premier avoit deux pieds d'épaisseur, le second deux pieds & demi, le troisième trois pieds, le quatrième trois pieds & demi, le cinquième quatre pieds, & le sixième cinq pieds. L'épaisseur de ces enceintes n'étoit donc en tout que de vingt pieds, lesquels joints aux soixante-sept qu'on a marqués, donnent quatre-vingt-sept pieds d'espace pris horisontalement pour la place des Spectateurs. La hauteur de l'enceinte extérieure, à en juger par celle du grand portail, la mieux conservée, étoit de soxante-deux pieds, puisqu'elle en a encore près de soixante au-dessus du niveau de la muraille, qui entouroit l'Arène, & que l'Arène se trouve plus basse d'environ six pieds, que le rez de chaussée du reste de l'amphithéatre en l'état où il est présentement, & même que le terrein des environs. Ainsi, si les degrés ou sieges remontoient jusqu'à quatre ou cinq pieds de l'extrêmité du grand pourtour, il pouvoit y en avoir au moins trente rangs tout au tour de l'amphithéatre, & on pouvoit y placer quatorze à quinze mille personnes, sans qu'elles fussent trop pressées, ou sans que l'une empêchât l'autre de voir tout ce qui se faisoit dans l'amphithéatre.

Il reste encore à parler des deux grandes portes, qui sont aux deux pointes de l'ovale, & qui subsistent presque en entier. Elles ont quatre toises & demie de haut, & trois de large. Les deux côtés de ces portes sont accompagnés de pilastres, qui sortent hors d'œuvre environ trois pouces. Leurs chapiteaux soûtiennent une espèce d'architrave au-dessus de la porte. Le tems en a détruit les bases. Il y avoit au-dessus de l'architrave une plate-bande, qui devoit être un peu plus élevée que le sol de la galerie de l'étage supérieur. A ce second étage, il y a au-dessus de chaque grande porte, une arcade ou grande fenêtre, avec deux niches, une de chaque côté. Elles sont d'égale grandeur, ayant chacune dix-huit pieds de haut sur quatre de large. La fenêtre & les niches ont aussi leurs pilastres à côté, qui soûtiennent l'architrave façonnée de briques, comme celle qui est au-dessus de la porte. Il regnoit au-dessus une espèce de corniche ornée, selon les uns, de modillons ; & selon d'Arcons, de têtes humaines qui sortoient hors d'œuvre, & que le tems avoit dès-lors tout-à-fait défigurées. Mais, il peut s'être trompé, & on n'a jamais rien vu de pareil ailleurs. Cela devoit être suivi de l'Attique, qui terminoit tout l'édifice. Le frontispice devoit avoir, depuis le rez de chaussée jusqu'au couronnement, soixante-deux pieds de hauteur, & vingt-huit de largeur, prise de l'entre-deux des pilastres, qui étoient à côté de la grande porte, & de ceux des petits arcs collatéraux. Il ne paroît pas que les arcades du pourtour extérieur fussent marquées par des nombres au-dessus de leur ceintre, comme celles de

l'amphithéatre

l'amphithéatre de Vérone. Celles de Nîmes & d'Arles ne sont pas numérotées non plus; ce qui semble marquer qu'à cet égard on ne s'étoit pas conformé dans les Gaules à l'usage de l'Italie. M. de la Bastie ajoûte que tout le rez de chaussée de l'édifice lui paroît être d'ordre Toscan. C'est aussi le sentiment de Bibran, qui dit que l'ordre Toscan est suivi d'un Dorique, dont on ne voit pas cependant des vestiges assez bien marqués dans les desseins communiqués.

Bourdeaux est aujourd'hui une ville considérable de France dans la Guienne, dont elle est la capitale.

BOURDON. (*a*) Les Anciens avoient une espèce de Bourdon, qui soûtenoit le chant, en faisant sonner l'octave & la quinte; Bourdon, où se trouvoit aussi la quarte par la situation de la corde du milieu, comme on l'apperçoit aisément. Les Anciens ne nous ont rien laissé par écrit touchant ces sortes de Bourdons.

BOURGEOISIE [le Droit de], (*b*) procuroit à Rome de grands avantages. On l'accorda aux peuples vaincus, dès l'origine de cette ville; & ce fut dans la suite le plus ferme appui de la puissance Romaine, & ce qui contribua, plus que toute autre chose, à l'agrandissement de l'Empire.

I. Romulus ne faisoit la guerre que pour conquérir des hommes, sûr de ne pas manquer de terres, quand il auroit des troupes suffisantes pour s'en emparer. Dans cette vue, il se fit une loi d'épargner ordinairement toute la jeunesse des villes, qu'il soumettoit à ses armes, de ne la point réduire en servitude, & de ne pas laisser incultes les terres du païs conquis. Au contraire, il envoyoit des Romains habiter ces mêmes païs, & il leur donnoit une partie du terrein à cultiver. Il les faisoit entrer en société avec les nations vaincues, qui, bientôt par ce commerce, prenoient l'esprit Romain, & devenoient autant de nouvelles colonies, que le Prince gratifioit quelquefois du droit de Bourgeoisie Romaine. Par une conduite si sage, Romulus sçut de ses ennemis faire ses premiers citoyens, & changer, en assez peu de tems, une très-petite colonie en un grand & nombreux peuple. Quand il bâtit Rome, il n'avoit que trois mille hommes de pied & trois cens chevaux au plus; & quand il disparut aux yeux de son peuple, l'infanterie montoit à quarante-six mille hommes, & la cavalerie à plus de mille. Les Rois, ses successeurs, & les Magistrats, qui vinrent après eux, suivirent les mêmes regles dans le gouvernement de la République, & ils ne firent qu'ajoûter à ce que Romulus avoit si bien établi. De-là ces accroissemens prodigieux, qui firent des Romains le peuple le

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 71.

(*b*) Roll. Hist. Rom. Tom. I. pag. 27, 28. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 257, 258. Tom. II. pag. 132. *& suiv.* Tom. V. pag. 159, 160. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 284. *& suiv.*

plus nombreux, qui fût dans l'univers.

Les choſes changérent ſous les Empereurs. Le zéle d'Auguſte, pour la gloire de la Nation, le porta à conſerver, avec une ſorte de jalouſie, la pureté du ſang Romain, & à empêcher qu'elle ne s'altérât par le mêlange des étrangers & des eſclaves. Il fut donc très-réſervé à accorder le droit de Bourgeoiſie. Tibère le lui ayant demandé, par lettres, pour un Grec, attaché à ſa perſonne : » Je ne » ferai point ce que vous ſouhai- » tez, lui répondit-il, à moins » que dans un entretien de vive » voix, vous ne m'ayez convain- » cu de la légitimité des motifs, » ſur leſquels vous fondez votre » requête. « Livie voulut obtenir de lui la même faveur pour un Gaulois tributaire. Auguſte refuſa le droit de Bourgeoiſe, & offrit d'accorder l'exemption de tribut, aimant mieux, diſoit-il, diminuer les revenus du fiſc, que d'avilir la ſplendeur du titre de citoyen Romain.

L'inclination de l'empereur Claude le portoit à ſuivre la maxime d'Auguſte dans ce qui regardoit le droit de Bourgeoiſie Romaine, & à ne le point prodiguer. Suétone dit qu'il punit de mort des hommes, dont tout le crime étoit d'uſurper les droits de citoyens Romains. Cet excès de rigueur eſt peu vraiſemblable, ou bien c'étoit quelque vengeance de Meſſaline. Mais, de ſon propre mouvement, il fit en ce genre pluſieurs actes de ſévérité. Un Grec, devenu Romain, s'étant préſenté devant le Sénat pour une affaire importante, & n'ayant pu répondre à des interrogations, qui lui furent faites en Latin, Claude le priva du droit de Bourgeoiſie dans une ville, dont il ne ſçavoit pas la langue. A plus forte raiſon, l'ôta-t-il à ceux, qu'une naiſſance tout-à-fait baſſe, ou de mauvaiſes mœurs, en rendoient indignes. Il alla juſqu'à défendre à quiconque n'étoit point citoyen, de prendre un nom Romain.

D'un autre côte, ce même droit, dont il étoit ſi jaloux, ne s'obtenoit jamais ſi aiſément, que ſous ſon Empire. Il ſe donnoit non ſeulement aux particuliers, mais aux villes entières. Tout étoit à vendre chez Meſſaline & chez les affranchis; & comme la qualité de citoyen Romain donnoit de grands avantages & de grands priviléges avec une prééminence marquée ſur ceux, qui ne l'avoient pas, les acheteurs accouroient d'abord en foule. Mais, à force de devenir commun, ce beau droit perdit tout ſon prix; & la marchandiſe, ſi on peut s'exprimer ainſi, s'avilit tellement que les plaiſans prétendoient qu'il ne leur en coûteroit qu'un verre caſſé pour en faire l'acquiſition. En un mot, les Gaulois, qui s'étoient montrés en pluſieurs occaſions les ennemis déclarés de Rome, devinrent, par un Sénatus-conſulte, capables d'y poſſéder les premières dignités. Cet exemple fut imité, comme Claude l'avoit prévu; & le plein droit de Bourgeoiſie ſe communiquant de proche en proche, il arriva à la fin

que tous les sujets de l'Empire devinrent Romains. Les peuples vaincus partagérent les honneurs du peuple victorieux. Le Sénat leur fut ouvert à tous, & ils pouvoient aspirer jusqu'à l'Empire. Ainsi, par la clémence Romaine, toutes les nations n'étoient plus qu'une seule nation, & Rome fut regardée comme la commune patrie.

Cette politique, si pleine de douceur & louée à juste titre par M. Bossuet, avoit pourtant, comme toutes les choses humaines, son inconvénient. Les maximes de l'ancienne Rome s'altérérent par le mêlange de tant de mœurs étrangères. Des Barbares, qui n'avoient souvent que le nom de Romains, s'emparérent des plus grandes charges & même de la dignité impériale. Auguste auroit été étrangement surpris, s'il eût pu prévoir, lorsqu'il établissoit le gouvernement monarchique de Rome, qu'il travailloit pour des Gaulois, des Africains, des Illyriens, des Thraces, qui devoient être ses successeurs.

II. Les Athéniens étoient dans l'usage d'accorder le droit de Bourgeoisie aux étrangers, qui venoient s'établir chez eux. Cet appas en attiroit de tous les côtés; & le reméde étoit plus prompt que tout autre, pour augmenter le nombre des citoyens, & plus conforme en même tems à l'esprit de leur gouvernement. Il leur étoit arrivé, dans quelques occasions, d'admettre au rang des citoyens jusqu'aux esclaves, qui leur venoient de dehors, & ils n'avoient excepté que ceux, qui étoient nés dans la servitude.

La loi de Solon, qui établissoit qu'on ne reconnoîtroit, pour citoyens d'Athènes, que ceux, qui seroient nés de pere & mere Athéniens, souffrit avec le tems quelques atteintes de la part de ceux, qui eurent le crédit d'obtenir pour leurs enfans naturels le droit de Bourgeoisie, & ce fut ainsi que Thémistocle se fit agréger au corps des citoyens. Cette indulgence dégénéra en abus; & lorsque Périclès fut à la tête des affaires, un de ses principaux soins fut d'arrêter le progrès du mal, en faisant ordonner que tout ce qu'il y avoit d'habitans, qui n'étoient pas nés de pere & mere Athéniens, seroient réputés bâtards, & privés du droit de Bourgeoisie. Il ne tarda pas à se repentir d'avoir proposé cette loi. La peste lui enlêva ses enfans légitimes, & il ne lui restoit qu'un bâtard, qu'il avoit eu d'Aspasie. Il étoit alors dans la disgrace du peuple. Mais, peu de tems après, on lui rendit toute son autorité; & le premier usage qu'il en fit, ce fut de demander la révocation de la loi concernant les bâtards. Le peuple eut d'abord beaucoup de peine à lui accorder cette grace, & en sentit toutes les conséquences. Mais, enfin, la commisération, qu'il eut pour ce grand Homme, prévalut sur les considérations politiques; ensorte que la loi fut révoquée. Ce mauvais exemple eut des suites pernicieuses. Bientôt, il n'y eut plus de distinction entre les enfans légiti-

mes & les bâtards, entre les femmes citoyennes & les étrangères. Ce fut pour les uns & les autres une source continuelle de dissensions, & ce désordre mit toutes les familles en combustion. C'est ce qu'Euripide a voulu peindre dans la représentation des démêlés d'Hermione & d'Andromaque, de l'épouse légitime & de la concubine. C'est à la nécessité d'y remédier, que tendent tous les discours du chœur, & ces maximes, qu'il répéte si souvent & avec tant d'affectation.

BOURGES, que les Latins appelloient Avaricum. *Voyez* Avaricum.

BORGUIGNONS, *Burgundiones*, (a) peuples célebres dans le moyen âge. Les Auteurs Modernes parlent assez diversement de l'origine des Bourguignons. Plusieurs, qui prétendent que la Gaule a été leur première patrie, disent que les Bourguignons avoient été sujets de ceux d'Autun, qu'ils secoururent dans une guerre contre les Sénonois; qu'ensuite la paix ayant été faite entre ces deux peuples, sans que les Bourguignons y eussent été compris, ces derniers, qui craignoient le ressentiment des Sénonois, abandonnérent leur païs &, se retirérent avec toutes leurs familles en Germanie, où ils se joignirent aux Vandales; & qu'enfin, voyant que tant de nations différentes se jettoient sur les terres de l'empire Romain, ils résolurent de revenir dans leur païs, de peur qu'il ne fût occupé par quelque autre. Cependant, Pline met les Bourguignons au nombre des cinq principaux peuples de la Germanie, sans marquer qu'ils soient venus d'aucun autre endroit.

D'autres Auteurs veulent que les Bourguignons soient sortis de la Scythie, qui a aussi été le païs des Goths, des Alains & des Lombards. Ils ne logeoient que sous des tentes, qu'ils joignoient, pour être plus en état de s'unir, lorsqu'il falloit prendre les armes dans quelque attaque imprévue, & nommoient bourgs ces assemblées, qui avoient quelque sorte de rapport avec les villes. C'est pour cette raison qu'on les nomma habitans de Bourgs, *Burgundions* & *Burgusions*, comme les appelle Agathias. Leurs mœurs étoient assez conformes à celles des autres nations septentrionales. Sidonius Apollinaire en parle comme de peuples, qui n'avoient ni propreté, ni politesse. Il dit que les Bourguignons portoient les cheveux longs; qu'ils prenoient plaisir à chanter, & vouloient être loués de leurs chansons; qu'ils mangeoient beaucoup, & que ce leur étoit un ornement de graisser leurs cheveux avec du beurre. Les Bourguignons étoient fort grands; & leur taille surpassoit celle des autres peuples, qui inondérent la Gaule, du tems du même Sidonius Apollinaire. Ils étoient très-belliqueux; & c'est pour cette raison que l'empereur Valentinien le Grand résolut de s'en ser-

(a) Plin. Tom. I. pag. 221. Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 94. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 486. & suiv.

vir contre les Germains, comme nous l'apprenons d'Ammien Marcellin. Leurs Rois furent d'abord électifs, & leur autorité ne duroit qu'autant que leur bonheur. Ils n'étoient pas seulement comptables de leurs déréglemens particuliers, ils l'étoient encore de ceux de la nature & de la fortune. Ils étoient déposés, lorsqu'ils avoient perdu une bataille, lorsqu'ils avoient mal réussi à un dessein, & lorsque les événemens n'avoient pas répondu aux espérances. Ils n'étoient pas traités plus favorablement, si la moisson ou la vendange n'avoient pas été abondantes, si la peste ou quelque sorte de maladie populaire avoit ravagé l'État. Les Bourguignons n'avoient pas seulement un Roi, ils en avoient plusieurs, & Hendin étoit le titre de la dignité royale. Mais, depuis, ces peuples se soumirent à un seul Souverain, & devinrent plus humains, principalement lorsqu'ils eurent reçu la religion Chrétienne. Avant cette époque, leur religion étoit semblable à celle des autres peuples du Septentrion. Ils avoient plusieurs Prêtres; mais, le chef & le principal des autres étoit distingué par le nom de Sinistre, qui étoit un titre d'honneur. Il étoit perpétuel, & on avoit pour lui un respect & une considération extraordinaires.

Dom Plancher, auteur de la nouvelle histoire de Bourgogne, après avoir solidement réfuté différentes opinions sur l'origine des Bourguignons, préfére comme le mieux établi, le sentiment de ceux, qui croyent que les Bourguignons, dans leur première origine, ont fait partie de ces anciens peuples de Germanie, qu'on appelloit Vandales; c'est-à-dire, comme Dom Plancher le dit ailleurs, que les Bourguignons étoient limitrophes des Vandales. Leur première demeure étoit sur la Vistule, dont ils occupoient apparemment les deux rivages, où sont à présent la Prusse Royale & la Prusse Ducale. Ils furent chassés de cette première demeure, l'an 245 par Fastida, roi des Gépides. La seconde habitation des Bourguignons fut en de-çà de l'Elbe, où Procope les place, un peu au-dessous des Thuringiens. Ils en furent chassés par l'empereur Probus en 277; mais, ils y rentrérent, puisque c'est de-là qu'ils vinrent au secours des Romains, invités par l'empereur Valentinien, vers l'an 370. Ils y retournérent après l'expédition pour laquelle Valentinien les avoit fait venir, fort mécontens de cet Empereur, qui leur avoit manqué de parole.

Les Bourguignons faisoient dès-lors profession de la religion Chrétienne, qu'ils avoient embrassée vers l'an 317, à en juger selon Sozomène, qui paroît marquer plus exactement le tems de leur conversion. C'est à tort que quelques Auteurs ont écrit que les Bourguignons furent presqu'aussitôt Ariens que Chrétiens; car, ils furent d'excellens & de zélés Catholiques, selon le témoignage que leur rendent Socrate, Nicéphore & Orose, pendant plus d'un siécle & demi, non seule-

ment depuis leur conversion jusqu'en 440, comme M. de Tillemont en convient, mais jusqu'en 491. Ce ne fut que sur la fin du cinquième siécle, que les anciens Bourguignons devinrent Ariens. Ils ne le furent que sous le regne de Gondebaud, leur troisième roi, & seulement durant environ vingt ans. Ces peuples restérent entre l'Elbe & le Rhin, jusqu'à la fin de l'an 406, qu'ils entrérent dans les Gaules, avec d'autres nations Germaniques; mais, au lieu de suivre les Vandales & les Suéves leurs alliés, qui passérent en Espagne, les Bourguignons s'emparérent de la partie des Gaules, qui étoit la plus voisine du Rhin, & s'y établirent l'an 413, sous leur roi Gundicaire. Aëtius leur abandonna, l'an 443, le païs situé entre le Rhône & les Alpes, que Tyro Prosper désigne par le mot de Sapaudia. La ville de Génève devoit être comprise dans cette donation, puisque Chilpéric, l'un des fils & des successeurs de Gundioche, y fixa le siége de son royaume. Marius, évêque d'Avenches ou de Lausanne, & sujet des rois des Bourguignons, nous apprend dans sa Chronique, qu'ils firent de nouvelles conquêtes, l'an 457; mais, il nous laisse ignorer de quel côté ils portérent leurs armes.

Nous sommes réduits à chercher l'étendue du royaume des Bourguignons dans les souscriptions du Concile assemblé à Épaone, l'an 517, par les ordres du roi Sigismond. Il s'étendoit alors dans six provinces des Gaules, & comprenoit dans la province Viennoise, Vienne, Génève, Grenoble, Albi, Die, Valence, Trois-Châteaux, Vaison, Orange, Cavaillon & Avignon; dans la première Lyonnoise, Lyon, Autun, Langres & Châlons-sur-Saône; dans la province des Séquanois, Besançon & Vindonissa, dont le siége épiscopal a été depuis transféré à Constance; dans la province des Alpes Grecques, Tarentaise & Octodurum, dont le siége episcopal a été depuis transféré à Syon en Valais; dans la province des Alpes maritimes, Embrun; dans la seconde Narbonnoise, Apt, Sistéron & Gap; & de plus Carpentras & Nevers, qui ne sont placées sous aucune des dix-sept provinces des Gaules, dans l'ancienne Notice donnée par le P. Sirmond, à la tête des Conciles de Gaule; sans doute parce qu'elles n'étoient pas au nombre des villes sous l'empereur Honorius, qui fit rédiger cette Notice. Nous n'avons point nommé la ville d'Auxerre entre celles, qui formoient le royaume des Bourguignons, quoiqu'elle appartienne aujourd'hui à la province de Bourgogne. Elle étoit alors de la troisième Lyonnoise, sous la métropole de Sens, & obéissoit à Clóvis, dès l'année 511.

Tel étoit, l'an 517, le royaume des Bourguignons. Il souffrit quelques années après un démembrement considérable. Les villes de Génève, Cavaillon, Carpentras, Orange, Apt, Trois-Châteaux & Gap, avoient passé, l'an 524, sous la domination de Théo-

doric, roi d'Italie, puisque leurs évêques souscrivirent au quatrième concile d'Arles, assemblé par l'ordre de ce Prince. Cette perte, en affoiblissant les Bourguignons, rendoit la conquête de leur État plus facile pour les François. Childebert & Clotaire, fils de Clovis, sans autre motif que la passion de s'agrandir, y entrérent avec une armée, l'an 532. La prise d'Autun & de Vienne fut le fruit de cette campagne. Les Évêques de ces deux villes assistérent, l'an 533, au second concile d'Orléans. Enfin, toutes celles, qui restoient aux Bourguignons, furent réunies à la monarchie Françoise, l'an 534.

Depuis cette époque, le royaume des Bourguignons fut sans titre de Royaume & sans Roi, pendant l'espace de 27 ans, jusqu'à l'an 561, que Gontran, prince de la maison royale de France, prit le titre de roi des Bourguignons. Il regna jusqu'à l'an 593. Childebert, roi d'Austrasie, lui succéda dans ce royaume, & le gouverna comme une province réunie à la France jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 596. Thierri, ou Théodoric, l'un de ses fils, hérita du royaume des Bourguignons. Ce Prince mourut l'an 613. Après sa mort, il n'y eut plus de roi des Bourguignons de la maison de France; c'est-à dire, qu'aucun Prince ne porta le titre de roi des Bourguignons; & le royaume de ce nom devint comme une province unie à la monarchie Françoise. Elle en fut de même démembrée en divers tems, dans différens partages faits entre les Princes.

Le premier démembrement se fit à Verdun, l'an 843, par le partage que les fils de Louis le Débonnaire firent entr'eux. Le second fut fait par Lothaire, fils de Louis le Débonnaire, l'an 855, peu avant sa mort, lorsqu'il partagea lui-même ses États entre ses trois fils, Louis, Lothaire & Charles. Le troisième se fit l'an 858 & 859 par la cession que Lothaire fit à ses deux freres, Louis empereur & roi d'Italie, & Charles roi de Provence, de la Bourgogne Transjurane, qu'il sépara de la Bourgogne Cisjurane, appellée depuis Comté de Bourgogne & Franche-Comté. Il retint pour lui celle-ci; & depuis, ces deux portions de la Haute-Bourgogne n'ont point été réunies. Enfin, des débris de l'ancien royaume des Bourguignons, ont été successivement formés trois royaumes; celui de Provence, l'an 855, celui de Bourgogne Transjurane, vers l'an 888, & celui d'Arles, composé des deux, vers l'an 930.

BOURREAU, *Carnifex*, *Tortor*, le dernier des officiers de Justice, qui exécute les criminels.

Antisthène disoit que les Bourreaux étoient plus honnêtes gens que les Tyrans, parce qu'ils ne font mourir que des criminels; au lieu que les Tyrans ôtent la vie à des innocens.

Chez les Israëlites, Dieu avoit ordonné que tout le peuple, ou les parens d'un homme tué, ou quelques autres personnes semblables, selon les différens cas,

exécutassent les sentences de mort; & on se faisoit un honneur & un mérite de cette exécution, bien loin qu'elle eût rien d'infamant.

Chez les Romains, le ministère du Bourreau étoit d'exécuter les jugemens, portés contre les esclaves ou les gens de la lie du peuple, condamnés à des supplices ou à la mort. Car, les esclaves & les affranchis étoient condamnés à des supplices différens de ceux, qu'on faisoit souffrir aux personnes libres. Celui, qui exerçoit ce vil & odieux ministère, étoit si méprisé, qu'il étoit obligé de demeurer hors de la ville.

Cet usage subsistoit aussi chez les Grecs & même chez les Rhodiens. Le Bourreau n'avoit pas la permission d'entrer dans la ville.

BOURSE, (*a*) terme de commerce. Du tems des anciens Romains, il y avoit des lieux, où les commerçans s'assembloient dans les villes les plus considérables de l'Empire. La Bourse, que quelques-uns prétendent avoir été bâtie à Rome, l'an 259 après la fondation de cette ville; c'est-à-dire, 493 ans avant la naissance de Jesus-Christ, sous le consulat d'Appius Claudius & de Publius Servilius, fut nommée *Collegium mercatorum*. On prétend qu'il en reste encore quelque chose, que les Romains modernes appellent *Loggia*, la loge, & qu'ils nomment aujourd'hui la place Saint George.

C'est sur l'autorité de Tite-Live, qu'on fonde cette opinion d'une Bourse à Rome. Voici ce que dit cet Auteur: *Certamen Consulibus inciderat uter dedicaret Mercurii ædem. Senatus à se rem ad populum rejecit. Utri eorum dedicatio jussu populi data esset, eum præesse annonæ, mercatorum Collegium instituere . . . . . . jussit.* Mais, il est à remarquer que dans la pureté de la langue Latine, *Collegium* ne signifioit jamais un édifice fait pour une société de gens; de sorte que *Collegium mercatorum instituere* ne peut pas se rendre par bâtir une place de change ou un collége pour les négocians. Le sens de cette expression est que les négocians furent incorporés & formés en compagnie; & comme Mercure étoit le dieu du commerce, cette *ædes Mercurii* semble avoir été le lieu destiné aux dévotions de cette compagnie de commerçans.

BOUS. (*b*) Pausanias nous apprend que les Athéniens, du tems de Cécrops, n'offroient à Jupiter Céleste, que de simples gâteaux; & comme ils les nommoient Bous, on a cru mal à propos qu'ils lui immoloient des bœufs.

BOUSSOLE, (*c*) qu'on appelle aussi compas de mer, est une boëte, où il y a une aiguille aimantée, qui se tourne toujours vers les Poles, si ce n'est qu'elle souffre quelque déclinaison en divers endroits.

(*a*) Tit. Liv. L. II. c. 27.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 336.
(*c*) Roll. Hist. Anc. T. V. p. 472, 473. T. VI. pag. 639. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 615. *& suiv.*

On sçait que les Anciens, qui ne conduisoient leurs vaisseaux que par l'inspection du Soleil pendant le jour, & des étoiles pendant la nuit, ne pouvoient plus, quand le tems devenoit gros & obscur, discerner quelle route ils tenoient; & que pour cette raison, n'osant s'avancer en pleine mer, ils étoient obligés d'en côtoyer les bords, & ne pouvoient entreprendre des voyages de long cours. On prétend pourtant que des Phéniciens, envoyés par Néchao, roi d'Égypte, firent autrefois le tour de l'Afrique, en partant de la mer Rouge, & qu'ils furent trois ans à ce voyage. Mais, ce fait est-il bien vrai? Quoi qu'il en soit, les Anciens connoissoient une des vertus de l'aimant, qui est d'attirer le fer. Il semble que la plus légere attention devoit leur faire découvrir l'autre propriété, qu'il a, de se diriger vers les Poles du monde, & les conduire par conséquent à la Boussole. Mais, celui, qui dispose de tout, leur tenoit les yeux fermés sur un effet, qui sembloit se présenter à eux de lui-même.

L'invention de ce précieux instrument, qui mérite à jamais la reconnoissance des hommes, & qui fait, pour ainsi dire, de l'univers entier une seule ville, dont tous les habitans se connoissent, est attribuée à Flavio de Gioïa, Napolitain, qui vivoit dans le treizième siécle. Néanmoins, on voit par les ouvrages de Guyot de Provins, vieux poëte François du douzième siécle, qu'on connoissoit déjà la Boussole. Ce Poëte parle expressément de l'usage de l'aimant pour la navigation.

Les Anglois s'attribuent, si non la découverte même de la Boussole, au moins la gloire de l'avoir perfectionnée par la façon de suspendre la boëte, où est l'aiguille aimantée. Ils disent, en leur faveur, que tous les peuples ont reçu d'eux les noms, que porte la Boussole, en recevant d'eux la Boussole même, amenée à une forme commode; qu'on la nomme compas de mer, des deux mots Anglois, *Mariners compass*; & que de leur mot *boxel*, petite boëte, les Italiens ont fait leur Bossola, comme d'Alexandre ils font Alessandro. Mais, la vérité est que le mot *Boussole* vient du Latin *Buxus*, d'où l'on a fait *Buxolus*, *Buxola*, *Bussola*, & enfin Boussole. Les Espagnols & les Portugais disent Bruxula, qui semble venir de *Bruxa*, sorcière. Il y a apparence que c'est une corruption de *Bussola*. Quant au nom de *Mariners compass*, les François pourroient également prétendre que les Anglois l'ont pris d'eux, en traduisant le nom François, *Compas de mer*.

Il ne tient pas à d'autres, qu'on n'en fasse honneur aux Chinois. Mais, comme encore aujourd'hui, l'on n'emploie l'aiguille aimantée à la Chine, qu'en la faisant nager sur un support de liége, comme on faisoit autrefois en Europe, on peut croire que Marco Paolo ou d'autres Vénitiens, qui alloient aux Indes & à la Chine par la mer Rouge, ont fait connoître cette expérience im-

portante, dont différens pilotes ont ensuite perfectionné l'usage parmi nous.

La véritable cause de cette dispute, c'est qu'il en est de l'invention de la Boussole, comme de celle des moulins, de l'horloge & de l'imprimerie. Plusieurs personnes y ont eu part. Ces choses n'ont été découvertes que par parties, & amenées peu à peu à une plus grande perfection. De tout tems, on a connu la propriété qu'a l'aimant, d'attirer le fer. Mais, aucun Ancien, ni même aucun Auteur antérieur au commencement du douzième siécle, n'a sçu que l'aimant suspendu, ou nageant sur l'eau par le moyen d'un liége, tourne toujours un de ses côtés, & toujours le même, vers le Nord. Celui, qui fit le premier cette remarque, en demeura-là. Il ne comprit, ni l'importance, ni l'usage de son admirable découverte. Les Curieux, en réitérant l'expérience, en vinrent jusqu'à coucher une aiguille aimantée sur deux brins de paille, posés sur l'eau, & à remarquer que cette aiguille tournoit invariablement la pointe vers le Nord. Ils prenoient la route de la grande découverte; mais, ce n'étoit pas là la Boussole.

Le premier usage, que l'on fit de cette découverte, ce fut d'en imposer aux simples par des apparences de magie, en exécutant divers jeux physiques, étonnans pour ceux, qui n'en avoient pas la clef. Des esprits, plus sérieux appliquérent enfin cette découverte aux besoins de la navigation. Guyot de Provins, dont nous avons parlé, qui se trouva à la cour de l'empereur Frédéric à Mayence, en 1181, nous apprend, dans le Roman de la Rose, que nos pilotes François faisoient usage d'une aiguille aimantée, ou frottée à une pierre d'aimant qu'ils nommoient la marinette, & qui régloit les mariniers, dans les tems nébuleux.

Bientôt après, au lieu d'étendre les aiguilles, comme on faisoit, sur de la paille ou sur du liége, à la surface de l'eau, que le mouvement du vaisseau tourmentoit trop, un ouvrier intelligent s'avisa de suspendre sur un pivot, ou sur une pointe immobile, le milieu d'une aiguillée aimantée, afin que, balançant en liberté, elle suivît la tendance, qui la ramene vers le Pole. Un autre enfin, dans le quatorzème siécle, connut le dessein de charger cette aiguille d'un petit cercle de carton fort léger, où il avoit tracé les quatre Points cardinaux, accompagnés des traits des principaux vents; le tout divisé par les 360 dégrés de l'horison. Cette petite machine, légérement suspendue dans une boëte, qui étoit suspendue elle-même, à peu près comme la lampe des mariniers, répondit parfaitement aux espérances de l'Inventeur.

La Boussole est composée d'une aiguille ou losange, ordinairement faite avec une lame d'acier, trempée & aimantée sur l'aimant le plus vigoureux. Cette aiguillée est fixée à une rose de carton ou de talc, sur laquelle on a tracé un

cercle divisé en trente-deux parties égales ; sçavoir , d'abord en quatre par deux diamétres, qui se coupent à angles droits, & qui marquent les quatre Points cardinaux de l'horison, le Nord, le Sud, l'Est & l'Ouest. Chacun de ces quarts de cercle est divisé en deux ; ce qui constitue avec les précédens les huits rumbs de vent de la Boussole. Chaque partie est encore divisée & subdivisée en deux, pour avoir les huit demi rumbs & les seize quarts. On désigne ordinairement le rumb du Nord par une fleur de lis, & quelquefois celui de l'Est par une croix, les autres par les premières lettres de leurs noms. Chacun de ces airs de vent ou rumbs est indiqué par une des pointes de l'étoile, tracée au centre de la rose.

Il y a un autre cercle concentrique à celui de la rose, & qui est fixé à la boëte. Il est divisé en 360 dégrés, & sert à mesurer les angles & les écarts de la Boussole. Le centre de la rose, qui est évidé, est recouvert d'un petit cône creux de cuivre ou de quelqu'autre matière dure, qui sert de chape, au moyen de laquelle l'aiguille peut être posée sur un pivot bien pointu & bien poli, & s'y mouvoir avec liberté. On suspend le tout à la manière de la lampe de Mardun, par le moyen de deux anneaux ou cercles concentriques, chacun mobile sur deux pivots aux extrêmités des deux diamétres, dont les directions se coupent à angles droits, afin que la Boussole puisse toujours conserver la situation horisontale, malgré les roulis du vaisseau. Enfin, on l'enferme dans une boëte quarrée, couverte d'une glace ; & on la place près du gouvernail dans une plus grande boëte ou armoire quarrée sans fer, que les Marins nomment habitacle, laquelle est placée à l'arrière du vaisseau sur le pont, & éclairée pendant la nuit d'une lampe, afin que le timonnier, c'est-à-dire, un matelot intelligent, qui tient le gouvernail, & qui, dans les vaisseaux de Roi, est relevé de deux heures en deux heures, puisse avoir toujours la Boussole sous les yeux, & diriger la route du vaisseau suivant le rumb, qui lui est prescrit par le Pilote.

Comme la rose de la Boussole est mobile sur la chape, le timonnier a soin de gouverner de telle manière que la pointe de la rose, qui indique le rumb ou air du vent de la route actuelle du vaisseau, soit dirigée parallélement à la quille ; ce que la position de la Boussole parallélement aux parois de l'habitacle, indique suffisamment. Enfin, pour ne laisser aucune équivoque, on a coûtume de marquer, d'une croix, l'endroit de la boëte, qui regarde la proue.

Les capitaines de vaisseau, les officiers & les pilotes attentifs, ont ordinairement une Boussole un peu différemment construite, suspendue au plancher de leur chambre, afin de pouvoir, lors même qu'ils ne sont pas sur le pont, sçavoir à toute heure où le navire a le cap ; c'est-à-dire, quelle route il fait actuellement [déduction

faite de la dérive]. Cette suspension exige moins de précautions, que la précédente. Mais, en ce cas, il faut observer que l'Est soit à la gauche du Nord, & l'Ouest à sa droite; en un mot que tous les points soient dans une situation inverse à l'égard de la Boussole renversée, quoique toujours dans la même position à l'égard du spectateur, ou à l'égard du vaisseau.

Pour prévenir les accidens, que les frottemens ou quelque irrégularité physique pourroient causer à une Boussole, si elle étoit seule, il y en a toujours deux dans l'habitacle, & elles sont séparées par une cloison. Toutes deux sont exposées à la vue du timonnier.

Voici maintenant la manière de se servir de cet instrument pour diriger la route du navire. On reconnoît sur une carte marine, par quel rumb le vaisseau doit tenir sa route pour aller au lieu proposé, & on tourne le gouvernail jusqu'à ce que le rumb déterminé soit vis-à-vis la croix marquée sur la boëte; & le vaisseau faisant voile est dans sa véritable route. Par exemple, si on part de l'isle d'Ouessant à l'occident de Brest, & qu'on veuille aller au cap Finistère en Galice, on commencera par chercher dans une carte réduite, quelle doit être la direction de la route, & on trouve qu'on la doit faire au Sud-ouest quart au Sud. Si on tourne donc le gouvernail jusqu'à ce que le rumb Sud-ouest quart au Sud réponde exactement à la petite croix marquée sur la boëte de la Boussole, le vaisseau se trouvera dans sa véritable route.

Tel est le principal usage de la Boussole. Il y en a plusieurs autres, qui tendent à déterminer les latitudes, à fixer les points de l'horison, où les astres se levent & se couchent; c'est-à-dire, à déterminer les amplitudes orientales ou occidentales. Mais, ces usages ont plus de rapport à l'astronomie & à la navigation, qu'à l'usage principal de la Boussole.

BOUSTROPHEDON, terme usité parmi les Antiquaires, pour exprimer une manière d'écrire particulière aux Grecs, sur tout dans les Inscriptions. Elle consistoit en ce que la première ligne étant écrite de la droite à la gauche, la seconde étoit écrite de la gauche à la droite, & ainsi de suite. On tire l'étymologie de ce mot des sillons, que les bœufs font en labourant, parce qu'à la fin de l'un, ils reprennent l'autre par un demi-cercle, & ainsi alternativement; de βοῦς, *bos*, bœuf & στροφὴ, *strophe*, article, couplet, ligne.

M. l'abbé Fourmont, dans le voyage qu'il fit en Gréce, en 1729, par ordre de la Cour, recueillit plusieurs Inscriptions en Boustrophedon, dont on espéroit tirer de grandes lumières sur divers points de l'antiquité Grecque.

BOUTAS, *Boutas*, Βούτας, (*a*) roi d'un petit païs de la Sicile.

(*a*) Diod. Sicul. pag. 196.

Ce Prince avoit épousé Vénus, de laquelle il eut Éryx.

BOUTAS, *Boutas*, Βούτας, (*a*) fils de Polynice, étoit un athléte de Milet. On voyoit sa statue à Olympie, où il avoit été vainqueur au pugilat dans la classe de la jeunesse.

BOUTONS. (*b*) On n'est pas assuré de l'usage, auquel les Romains employoient les Boutons de cuivre. Cependant, on en trouve assez souvent sur les monumens, pour croire qu'ils étoient communs. M. le comte de Caylus, dans ses Antiquités, en rapporte plusieurs. Quelques-uns n'ont, ni trou, ni queue, ni rien enfin qui pût les attacher. Il conjecture que les Boutons de cette nature entroient dans la parure de l'homme ou du cheval. Il y en a d'autres, quatre en particulier, qui sont de verre & de différentes formes. L'un est plat & travaillé au tour; les trois autres différens par leur couleur, l'un étant verd, l'autre blanc, & le troisième noir, marqué de quatre assez gros points blancs, au milieu desquels on en voit un rouge; mais, tous les quatre de même épaisseur n'ont jamais eu de queue, & ne paroissent avoir été d'aucun usage, si on ne les a pas revêtus de quelque étoffe, ou sertis de quelque métal.

BOUT-RIMÉ, terme de littérature. Ce sont des rimes disposées par ordre, qu'on donne à un Poëte pour les remplir.

L'invention des Bouts-Rimés est due à un poëte, nommé Dulot, qui vivoit vers l'an 1649. On choisissoit pour Rimes, des mots dont les idées avoient entr'elles le moins de rapport. Ces Rimes bisarres sont celles, qui fournissent le plus de choses nouvelles & surprenantes pour ce style burlesque. Sarrasin a fait un Poëme, qu'il a intitulé *La défaite des Bouts-Rimés*. Les Bouts-Rimés sont aujourd'hui abandonnés aux mauvais Poëtes.

BOUVIER, autrement Bootès. *Voyez* Bootès.

BOXUS, *Boxus*, (*c*) certain personnage, dont il est parlé à l'article de Bicon, *Voyez* Bicon.

Quinte-Curse, qui fait mention de ce Boxus, le qualifie *Macerianum*; & on assure que c'est ainsi qu'on lit dans tous les exemplaires. Il y a des Commentateurs, qui croyent qu'on doit lire *Marcianum*; d'autres, *Mauritanum*. C'est la leçon qu'on suit le plus ordinairement.

B R.

BRABEUTE, *Brabeutes*, Βραβευτὴς, terme formé de βραβεὺς, qui signifie distributeur du prix. C'étoit le nom d'un officier public chez les Grecs, qui présidoit aux jeux solemnels, & sur tout aux jeux sacrés. Cette charge, qui étoit une espèce de magistrature, pour juger de ceux, qui remportoient le prix à la course, à la lutte, &c., étoit fort con-

(*a*) Pauf. pag. 375.
(*b*) Racueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. Tom. I. pag. 195, 196.
(*c*) Quint. Curt. L. IX. c. 7.

sidérable, non seulement chez les Grecs, mais encore parmi les Perses. Les Rois eux-mêmes l'exerçoient. C'étoit au moins parmi les familles les plus considérables de la Gréce, qu'on choisissoit ces arbitres. Philippe de Macédoine s'en étoit fait attribuer la qualité, & en commettoit les fonctions à un de ses officiers, lorsqu'il ne pouvoit y assister lui-même; ce que Démosthène regarde comme un attentat à la liberté des Grecs.

Quand ces Juges étoient sur le point d'exercer leur charge, on les faisoit entrer pour quelque tems dans un petit enclos, où on leur faisoit prêter serment qu'ils jugeroient avec impartialité. Cette formalité achevée, ils en sortoient la couronne sur la tête, revêtus d'un habit de pourpre, portant à la main une baguette, pour marque de leur autorité, & alloient s'asseoir à une place distinguée, qu'on nommoit πλέθρον, qui étoit regardée comme un asyle inviolable. De-là, par une loi de Lycurgue, ils prononçoient leurs jugemens avec un pouvoir absolu, décernoient des peines contre les Athlétes, qui s'étoient mal comportés, & des récompenses aux vainqueurs. Les prix, qu'ils distribuoient, s'appeloient βραβεῖα, & les couronnes θεμίπλεκτες, pour marquer que c'étoit Thémis elle-même, ou la déesse de la justice, qui les avoit pliées & formées de ses propres mains.

Le nombre des Brabeutes n'étoit point fixé. Quelquefois il n'y en avoit qu'un; mais, ordinairement, on en comptoit sept ou neuf. Ce sont les mêmes qu'on appelloit Athlothétes-époptes; c'est-à-dire, juges & inspecteurs des Athlétes.

BRACCATA, surnom d'une partie des Gaules. *Voyez* Braccati.

BRACCATI, surnom de quelques Gaulois, parce qu'ils portoient des braïes, qui étoient une espèce de vêtement. Cette qualification convenoit particulièrement aux Gaulois de la Narbonnoise. C'est pourquoi on appelloit aussi cette partie des Gaules, *Braccata*. *Voyez* Gaules.

BRACCATI. (*a*) Juvénal, dans ses Satyres, emploie ce terme pour celui de *Galli*.

BRACELET, *Armilla*, (*b*) ψέλλιον, χλιδὼν, ou βραχιονιστὴρ, sorte d'ornement fort ancien, que les Grecs & les Romains portoient au bras, comme le mot le fait assez entendre, & dont l'usage s'est conservé parmi nous.

Le Bracelet a eu différentes formes. On en voit à trois tours sur une statue de Lucille, femme de l'empereur Lucius Vérus. Ils étoient la plûpart ou d'or ou de fer, ou dorés ou argentés. On entend ici par dorés & argentés, autre chose que ce que nous faisons signifier à ces mots; c'est-à-dire, qu'ils étoient couverts de lames d'or ou d'argent.

(*a*) Juven. Satyr. 8. v. 234.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 50, 51.

Le plus singulier de tous les Bracelets, que les monumens nous ont conservés, c'est celui que l'on a tiré de l'histoire d'Autun. Ce Bracelet tout rond laisse un vuide pour y placer un anneau de grandeur ordinaire. Dans cet anneau, étoit une médaille d'argent de l'empereur Éliogabale, avec cette Inscription à la tête, *IMP. ANTONINVS PIVS AVG.* Au revers étoit un homme, tenant une patère sur un autel. L'étoile, marque ordinaire de cet Empereur, s'y voyoit aussi avec l'Inscription, *INVICTVS SACERDOS AVG.* Ce Bracelet avoit été fait sous Éliogabale, n'y ayant nulle apparence que depuis sa mort on ait voulu rappeller la mémoire d'un aussi méchant Empereur.

Les Bracelets étoient pour toute sorte de conditions. Les hommes en portoient aussi-bien que les femmes. Les Sabins, dit Tite-Live, en portoient au bras gauche, qui étoient d'or & fort pesans. C'étoit une marque arbitraire d'honneur ou d'esclavage. On en donnoit aux gens de guerre en récompense de leur valeur. Une Inscription ancienne, dans Gruter, représente la figure de deux bracelets, avec ces paroles : *L. ANTONIUS L. F. FABIUS QUADRATUS DONATUS TORQUIBUS ARMILLIS AB TIBERIO CÆSARE BIS.* Lorsque l'Empereur faisoit ce présent, il disoit : *L'Empereur te donne ces Bracelets d'argent.* Il y en avoit aussi d'ivoire. Ceux de cuivre ou de fer semblent avoir servi aux gens de basse condition & aux esclaves.

Selon quelques-uns, le nom *Armilla* vient d'*Armus*, qui signifie l'épaule & la partie du bras, qui y est jointe, par ce qu'anciennement on portoit les Bracelets au haut du bras. On trouve le Bracelet appellé deux fois dans Capitolin *Dextrocherium.* C'est dans la vie de Maximin, qui succéda à Alexandre Sévère, où il rapporte une chose singulière. Cet Empereur étoit d'une taille monstrueuse de huit pieds un pouce. Sa force répondoit à cette taille, & ses membres y étoient proportionnés. Il menoit lui seul un chariot chargé. D'un coup de poing, il faisoit sauter toutes les dents à un cheval. D'un coup de pied, il lui cassoit la jambe. Il donnoit d'autres preuves de sa force, fort extraordinaires, que l'on peut voir dans Capitolin ; mais, ce qui est plus de notre sujet, c'est que son pouce étoit si gros, que le Bracelet ou le *Dextrocherium* de sa femme lui servoit de bague ; ce qui montre qu'on portoit des bagues au pouce comme aux autres doigts.

Dans la grande Inscription d'Isis, le Bracelet se trouve appellé *Smialium*, mot, que je n'ai jamais vu, dit Dom Bernard de Montfaucon, que là au pluriel, *in Smialiis*, aux Bracelets. Ceux-ci étoient ornés de plusieurs pierres précieuses, comme il est porté dans cette Inscription.

BRACHMANES, *Brachmanæ*, Βραχμάναι, nom d'une secte de Philosophes Indiens,

(*a*) très-célebre dans l'Antiquité.

Nous devons à Strabon plusieurs particularités touchant ces Philosophes. Ils commençoient de si bonne heure à prendre soin de leurs écoliers, qu'ils envoyoient des gens doctes à la mere, dès qu'elle avoit conçu. Ces Gens doctes faisoient semblant de n'aller là, que pour donner leur bénédiction à la mere & à l'enfant. A mesure que les enfans avançoient en âge, on les faisoit passer par la discipline de différens maîtres; & quant aux Brachmanes, ils se tenoient hors de la ville dans un bois, & menoient une vie fort rigide. Ils couchoient sur des peaux, & ne mangeoient point de viande. Ils s'occupoient de beaux discours, & ils communiquoient leur science à ceux qui vouloient venir les écouter; mais, il falloit être tellement auditeur, qu'il n'étoit pas permis ni de parler ni de cracher. Quiconque le faisoit, étoit exclus pour ce jour-là. Quand on avoit passé trente-sept années dans cette société, on en pouvoit sortir, pour vivre plus à son aise. On avoit alors la liberté de manger des animaux, qui ne travaillent pas pour l'homme, & d'épouser plusieus femmes. Mais, il n'étoit pas permis de philosopher avec elles; car, si elles ne valoient rien, ils craignoient qu'elles ne divulgassent parmi les profanes des choses mystérieuses. Et si elles profitoient de leurs leçons, ils craignoient qu'elles ne voulussent plus vivre sous la sujétion de leurs maris. Ils disoient que notre vie doit être considérée comme l'état de la conception, & la mort comme une naissance à la vie véritable & bienheureuse, pour ceux qui ont bien philosophé. Voilà pour ce qui regardoit la morale.

Quant à la Physique, les sentimens des Brachmanes n'étoient pas fort différens de ceux des Grecs. Ils croyoient que le monde a commencé; qu'il finira; que sa figure est ronde; que le Dieu, qui l'a créé, & qui le gouverne, le remplit de sa majesté; que l'eau a été le commencement de toutes choses. Pour l'immortalité des ames & les peines des coupables dans les enfers, ils suivoient la même doctrine que Platon, y mêlant, aussi-bien que lui, quelques fables pour exprimer ces peines. Plusieurs d'entr'eux vivoient tout nus; ce qui leur avoit fait donner par les Grecs le nom de Gymnosophistes. On raconte, de la dureté de leur vie & de leur patience, des choses incroyables. Ils n'avoient point d'autre nourriture ni d'autre boisson, que des légumes & de l'eau. Comme ils admettoient la Métempsycose, & qu'ils croyoient que les ames passoient du corps des hommes dans celui des bêtes, ils s'abstenoient

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 700, 701. Diod. Sicul. pag. 616. Strab. pag. 712. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 757. *& suiv.* Crév. Hist. des Emp. T. IV. pag. 120. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 640, 641. Tom. VI. pag. 614. *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 239. *& suiv.*

de manger la chair des animaux. On croit que c'est des Brachmanes que Pythagore avoit emprunté ce dogme. Ils passoient des journées entières toujours de bout, le visage tourné vers le Soleil; & cela, dans la saison de l'année la plus brûlante. Persuadés qu'il y a de la honte d'attendre la mort, quand on se sent accablé par l'âge ou par la maladie, ils faisoient gloire de prévenir leur dernière heure, & de se faire brûler tout vifs. Aussi ils ne rendoient aucun honneur aux personnes, qui mouroient de vieillesse, & croyoient souiller leur bûcher, & le feu qui devoit les réduire en cendres, s'ils n'y entroient tout en vie. D'autres, plus sensés & plus humains que les premiers, vivoient dans les villes & dans le commerce du monde; & loin d'attacher une idée de vertu & de courage à une mort volontaire, ils regardoient comme une foiblesse de ne pouvoir attendre en paix le dernier moment, & comme un crime d'oser prévenir l'ordre des dieux.

Cicéron a admiré dans les Tusculanes la patience invincible, non seulement des Sages des Indes, mais aussi des femmes du même païs, qui disputoient à l'envi à qui mourroit après la mort de leur mari commun. Ce privilége étoit réservé à celle, que le mari avoit le plus aimée pendant sa vie; & il lui étoit adjugé par la sentence d'arbitres nommés pour ce sujet, qui ne prononçoient qu'après un mûr examen & sur les preuves alléguées de part & d'autre. Celle, qui avoit été préférée, couroit à la mort, & montoit sur le bûcher avec une constance & une joie inconcevables, pendant qu'on voyoit celles, qui lui survivoient, se retirer pénétrées de douleur & baignées de larmes.

Les Brachmanes, selon Arrien, étoient fort respectés dans le païs. Ils ne payoient aucun tribut au Prince. Ils l'aidoient de leurs conseils, & lui rendoient les mêmes services que les Mages au roi de Perse. Ils s'employoient aux sacrifices publics; & si l'on vouloit sacrifier en particulier, il falloit qu'il y eût quelqu'un d'eux présent; sans quoi, les Indiens étoient persuadés que le sacrifice ne seroit pas agréable aux dieux. Ils s'appliquoient particulièrement à l'inspection des astres, exerçoient seuls l'art de deviner, & prédisoient principalement le changement des tems & des saisons. Celui, qui avoit manqué trois fois dans ses prédictions, étoit interdit pour toujours, & condamné au silence.

Porphyre fait une description de ces Philosophes assez semblable en plusieurs choses à ce que l'on vient d'en rapporter. Selon lui, les Brachmanes vivoient d'herbes, de légumes & de fruits. Ils s'abstenoient de toutes sortes d'animaux, & n'en pouvoient toucher aucun sans se rendre immondes. Ils passoient la plus grande partie du jour & de la nuit à chanter des hymnes en l'honneur de leurs dieux. Ils jeûnoient & prioient continuellement. La plûpart d'en-

tr'eux vivoient ſeuls & dans la ſolitude, n'étant point mariés, & ne poſſédant aucun bien. Il n'y avoit rien qu'ils ſouhaitaſſent tant que la mort; & ils conſidéroient cette vie comme une choſe onéreuſe, attendant avec impatience que leur ame ſe ſéparât de leur corps.

Un jour qu'Alexandre paſſoit à la tête de ſon armée, quelques Brachmanes s'entretenoient enſemble, en ſe promenant dans une prairie. Dès qu'ils l'apperçurent, ils ſe mirent tous à frapper la terre du pied. Alexandre, étonné de ce mouvement extraordinaire, en voulut ſçavoir la cauſe. Ils répondirent, en lui montrant la terre avec la main, que perſonne ne poſſédoit de cet élément que ce qu'il en pouvoit occuper; qu'il n'étoit différent du reſte des hommes, qu'en ce qu'il étoit plus remuant & plus ambitieux, & couroit toutes les terres & les mers pour faire du mal aux autres, & pour s'en faire à lui-même; mais qu'enfin il mourroit ſans occuper plus d'eſpace, qu'il ne lui en falloit pour ſa ſépulture. Alexandre ne leur ſçut point mauvais gré de cette réponſe; mais, il étoit emporté par le torrent de la gloire, & faiſoit le contraire de ce qu'il approuvoit.

Une autrefois, paſſant près d'une ville, où demeuroient pluſieurs de nos Brachmanes, il auroit fort deſiré de s'entretenir avec eux, & s'il ſe pouvoit d'en attacher quelqu'un à ſa ſuite. Sçachant que ces Philoſophes ne ſortoient point pour faire des viſites; mais qu'il falloit ſe tranſporter chez eux pour les voir, il ne jugea pas qu'il fût de ſa dignité d'aller les trouver, ni de la juſtice auſſi de les forcer à faire quelque choſe contre leurs loix & leurs coûtumes. Onéſicrite, qui étoit lui-même grand Philoſophe, & qui avoit été diſciple de Diogène le Cynique, fut député vers eux. Il en trouva une quinzaine non loin de la ville, qui, depuis le matin juſqu'au ſoir [illegible]enoient nus dans la même ſituation & dans la même poſture, où ils s'étoient mis d'abord, & qui, vers le ſoir, rentroient dans la ville. Ayant abordé Calanus, il lui expoſa le ſujet de ſa députation. Celui-ci, à la vue de ſes habits & de ſes ſouliers, ne put s'empêcher de rire. Puis, il lui raconta qu'anciennement la terre étoit couverte d'orge & de froment, comme elle l'étoit maintenant de pouſſière; qu'outre l'eau, on voyoit couler dans les fleuves le lait, le miel, l'huile & le vin; que les crimes des hommes avoient changé cet heureux état, & que pour punir leur ingratitude, Jupiter les avoit condamnés à un long & pénible travail; que touché de leur repentir, il les avoit rétablis dans la première abondance, mais que les choſes prenoient le train de retourner dans l'ancien déſordre. Ce récit montre clairement que ces Philoſophes avoient quelque idée de la félicité du premier homme, & du travail auquel ſon crime l'avoit aſſujetti.

Après ce premier entretien, Onéſicrite s'adreſſa à Mandanis. C'étoit le plus ancien & comme

le supérieur de la troupe. Ce Brachmane dit qu'il trouvoit Alexandre admirable de s'occuper du desir de la sagesse au milieu des soins du gouvernement; qu'il étoit le premier, qui eût réuni en lui les deux qualités de conquérant & de Philosophe; qu'il seroit à souhaiter que cette dernière se trouvât dans ceux qui pourroient inspirer la sagesse par leurs lumières, & la commander par leur autorité. Il ajoûta qu'il ne comprenoit point quelle raison avoit pu porter Alexandre à faire un si long & si pénible voyage, ni ce qu'il venoit chercher dans un païs si éloigné.

Onésicrite les pressa l'un & l'autre de quitter la vie dure, qu'ils menoient, & de venir se joindre à la suite d'Alexandre, en qui ils trouveroient un maître généreux & bien-faisant, qui les combleroit de toutes sortes de biens & d'honneurs. Alors Mandanis, prenant un ton fier & Philosophe, répondit qu'il n'avoit que faire d'Alexandre, & qu'il étoit fils de Jupiter, aussi-bien que lui; qu'il étoit sans besoin, sans desir & sans crainte; que tant qu'il vivroit, la terre lui fourniroit ce qui étoit nécessaire pour sa nourriture, & que la mort le délivreroit d'un compagnon fâcheux & incommode [il entendoit son corps], & le mettroit en pleine liberté. Calanus se montra plus traitable; & malgré l'opposition, & même la défense de son supérieur, qui lui reprochoit sa lâcheté, de pouvoir se résoudre à servir un autre maître que Dieu, il suivit Onésicrite, & se rendit à la cour d'Alexandre, qui le reçut avec de grandes démonstrations de joie.

Nous avons promis à l'article d'Apollonius de Tyanes, que nous rapporterions ici sa conversation avec les Brachmanes. L'Auteur de l'histoire de ce Philosophe, dit que les Brachmanes habitoient entre l'Hyphasis & le Gange sur une colline environnée d'un nuage, qui leur servoit de rempart, & à l'aide duquel ils se rendoient visibles ou invisibles, selon qu'il leur plaisoit. Ils n'étoient pas moins redoutables par une puissance surnaturelle, que dignes de respect par leurs sublimes connoissances; car, ils avoient les éclairs & les foudres à leur disposition, & telles étoient les armes, dont ils se servoient pour repousser leurs ennemis. » Alexandre, disoit Phraotès à Apollonius, n'a pas pénétré jusqu'à eux [cela paroît démenti par ce qui a été dit ci-dessus]. Mais, s'il s'en fût approché, & qu'il eût osé les attaquer, il n'auroit pas réussi dans son entreprise, quand même il eût eu dix mille Achilles & trente mille Ajax dans ses armées. Hercule & Bacchus en ont fait l'épreuve; & les tentatives, qu'ils ont hazardées de concert, & en réunissant leurs forces, pour s'emparer d'une petite colline, ont tourné à leur honte. « En effet, Apollonius, en y montant, reconnut les vestiges ineffaçables de leur défaite. Ils avoient employé pour cette attaque des pans ou faunes; & la

terre avoit conservé les empreintes de pieds fourchus, de visages, de barbes, & de dos, qui paroissoient avoir glissé le long de la pente.

Ce ne furent pas là les seules merveilles, que la colline offrit aux regards avides d'Apollonius. Sans parler d'un puits merveilleux, qui, dans la réalité, paroît n'avoir été qu'une eau minérale, imprégnée de parties métalliques, il vit deux tonneaux, l'un des pluies, l'autre des vents; ressources assurées pour humecter ou pour dessécher la terre, selon le besoin qu'elle en auroit. Il avoit été mandé seul par les Brachmanes; & lorsqu'il arriva, il les trouva tous assis, & Iarchas, le chef de la bande, sur une espèce de trône plus élevé & plus orné que les siéges des autres. Iarchas, pour faire tout d'un coup ses preuves & frapper d'admiration cet étranger, au lieu de lui demander qui il étoit, d'où il venoit, ce qui l'amenoit, lui raconta à lui-même toute son histoire, dans quelle ville & de quels parens il étoit né, ce qui lui étoit arrivé pendant son séjour à Éges en Cilicie, comment il avoit trouvé Damis à Ninive & se l'étoit attaché. En un mot, il lui fit le détail de toute sa vie & des aventures de son voyage; le tout en Grec, qu'il parloit comme sa langue naturelle.

Cependant, approchoit l'heure de midi, à laquelle ils avoient coûtume d'adorer le soleil. Ils commencérent par prendre le bain pour se purifier. Ensuite, ayant formé un chœur, dont Iarchas étoit le Coryphée, ils frappérent tous la terre d'une baguette, qu'ils avoient à la main. Aussi-tôt, la terre prenant [illegible] courbure semblable à celle d'une vague, qui s'enfle, les poussa en l'air à la hauteur de deux coudées. En cet état, ils chantérent un hymne, après lequel ils redescendirent à terre; & Iarchas, ayant fait donner à Apollonius le siége du roi Phraotès, reprit sa place, & lui dit: » interrogez-» moi sur ce qu'il vous plaira; » car, vous avez trouvé des » hommes, qui sçavent tout. « Apollonius lui demanda donc s'ils se connoissoient eux-mêmes. » Nous commençons par-là, ré-» pondit le Philosophe Indien. » Qui pensez-vous que vous » soyez? Nous sommes des dieux. » Et comment êtes-vous des » dieux? C'est que nous sommes » des hommes de bien. « Apollonius insista & dit à Iarchas: » Quelle est votre opinion sur » l'ame? Celle, répondit Iar-» chas, que Pythagore a ensei-» gnée aux Grecs, la tenant de » nous. En sçauriez-vous bien » autant que Pythagore, reprit » Apollonius? Et de même qu'il » se souvenoit d'avoir été Eu-» phorbe, du tems de la guerre » de Troye, pourriez-vous dire » qui vous avez été, avant que » votre ame animât le corps, » qu'elle gouverne maintenant? « Le Brachmane ne fut point embarrassé; & il assura qu'il avoit été plusieurs siécles auparavant le roi Gangès, fils du fleuve de même nom, Prince sage, ver-

tueux & doué de toutes les perfections. Il ajoûta, en montrant un jeune homme de vingt ans, qui vivoit dans leur compagnie: » Celui-ci a été Palaméde ; & » indigné de ce qu'Ulysse, qui » passe pour Sage, a tramé au- » trefois contre lui une insigne » perfidie, & de ce qu'Homère » n'a pas daigné faire de lui la » plus légere mémoire, il a pris » en haine la Philosophie; & il » ne demeure avec nous que par » contrainte & malgré lui. « Après avoir ainsi satisfait aux questions d'Apollonius, Iarchas l'interrogea à son tour. Il lui demanda s'il se souvenoit qui il avoit été dans les siécles précédens. » Je m'en souviens peu, répon- » dit le Philosophe Grec, parce » que l'état, que je tenois, n'est » pas fort digne de mémoire. Eh! » quoi, reprit Iarchas ? Avez- » vous honte d'avouer que vous » avez été pilote d'un vaisseau » Égyptien ? « Apollonius convint du fait, & il raconta une action louable, qu'il avoit faite sous cette forme.

M. Crévier, en faisant le récit qu'on vient de lire, dit qu'il a rencontré plus d'une fois des hommes religieux & pleins de respect pour la révélation, à qui les prétendus miracles d'Apollonius sembloient pouvoir faire quelque apparence de difficulté ; & je suis bien-aise, ajoûte-t-il, de convaincre une bonne fois tous ceux, qui me liront, qu'Apollonius étoit un fourbe, & son Historien un homme sans esprit & sans jugement. En effet, quelle autre idée peut donner d'eux le repas des Philosophes Indiens, où les trépieds d'airain marchent d'eux-mêmes, comme ceux que Vulcain dans Homère a fabriqués pour les dieux ; où des échansons pareillement d'airain puisent le vin & l'eau dans de grands vases, & font le tour de la table, présentant la coupe à chaque convive ; où la terre produit tout d'un coup à l'usage de la compagnie des lits de gazon ; où les mets se servent eux-mêmes, mieux assaisonnés, que si le cuisinnier le plus habile y eût mis la main ? Qui peut douter que ce ne soient-là de pures fables, de vrais contes, & que par conséquent on ne doive regarder celui, qui les a débités le premier, comme un imposteur, & celui qui les rapporte d'après son autorité, comme un imbécille ?

Tout le reste est dans le même goût ; & sans nous y arrêter davantage, nous observerons seulement que le Roi de la contrée étant survenu, Apollonius ne conversa avec ce Prince qu'à l'aide d'Iarchas, qui lui servit d'Interpréte ; que pendant un séjour de quatre mois, il eut de fréquens entretiens avec les Brachmanes sur l'Astrologie, sur toutes les espèces de divinations, sur les sacrifices occultes, sur les cérémonies de l'évocation des dieux, mais toujours seul & sans Damis, qui ne fut appellé que lorsqu'il s'agissoit de la Philosophie commune & ordinaire ; enfin qu'entre ces Sages regna, comme parmi les hommes vulgaires, un commerce réciproque de flatterie, & que de

même qu'Apollonius se montra admirateur passionné de la sagesse Indienne, les Philosophes Indiens, à leur tour, lui prédirent, lorsqu'il prit congé d'eux, qu'il seroit adoré comme un dieu, & qu'il jouiroit vivant de ce grand privilége.

Les Philosophes Brachmanes subsistent encore dans les Indes, sous le nom de Bramines ou Brames. Il y en a qui croyent qu'ils ont pris leur nom du Patriarche Abraham. C'est pourquoi, Postel leur donne le nom d'Abrachmanes. Mais, d'autres assurent qu'ils ont pris leur nom de Brahma, qui, selon la doctrine des Indiens, est le premier des trois êtres, que Dieu a créés, & par le moyen duquel ensuite il a formé le monde. Ce Brahma composa & laissa aux Indiens, disent leurs Bramines, les quatre livres qu'ils appellent Beth, ou Bed, dans lesquels toutes les sciences & toutes les cérémonies religeuses sont comprises; & voilà pourquoi les Indiens représentent ce dieu avec quatre têtes.

Le mot *Brahma*, dans la langue Indienne, signifie celui qui pénétre toutes choses. Les Bramines composent la première & la plus respectable tribu des Indiens, & sont uniquement destinés au culte de leur dieu & aux cérémonies de la religion. Un célebre Bramine, nommé Béhergir, communiqua aux Mahométans, dont il embrassa la religion, l'Amberthkend, qui contient le dogme des Indiens.

Le P. Kirker, qui a fait graver la figure du dieu Brahma, s'est assez étendu sur la mythologie des Indiens à ce sujet. Les dieux des Bramines, dit-il, sont Brahma, Vesnes ou Vichnou & Butzen; & ils sont les chefs de tous les autres dieux, dont le nombre va jusqu'à trente-trois millions. Mais, tous les hommes sont sortis de Brahma; & ce dieu a produit autant de mondes, qu'il y a de parties dans son corps. Le premier de ces mondes, qui est au-dessus du ciel, est sorti de son cerveau; le second, de ses yeux; le troisième, de sa bouche; le quatrième, de l'oreille gauche; le cinquième, du palais & de la langue; le sixième, du cœur; le septième, du ventre; le huitième, des parties que la pudeur empêche de nommer; le neuvième, de la cuisse gauche; le dixième des genoux; l'onzième, du talon; le douzième, des doigts du pied droit; le treizième, de la plante du pied gauche; & le quatorzième enfin, de l'air qui l'environnoit dans le tems de ses productions. Si on demande aux Bramines la raison d'une Théologie si impertinente, ils répondent que les différentes qualités des hommes y ont donné lieu. Les Sages & les Sçavans désignent le monde sorti du cerveau de Brahma; les gourmands viennent de son ventre; ainsi des autres. De-là l'attention, que ces Prêtres ont à la physionnomie & aux qualités personnelles, prétendant deviner par ce moyen à quel monde chacun appartient.

Lorsqu'on s'est une fois livré à

la superstiton, il n'y a point d'égarement, où l'on ne puisse tomber. Ces mêmes Bramines ont imaginé sept mers, une d'eau, une de lait, une de fromage caillé, une quatrième de beurre, une cinquième de sel, une sixième de sucre, & une septième enfin de vin. Chacune de ces mers a ses paradis particuliers, dont les uns sont pour les sages & les gens d'esprit, & les autres pour les sensuels & les voluptueux; avec cette différence que le premier de ces paradis, qui nous unit intimement à la divinité, n'a besoin d'aucune autre sorte de délices; au lieu que les autres sont remplis de tous les plaisirs, que l'on peut imaginer.

Il paroît, par ce que l'on vient de dire, que ces Indiens suivent l'ancienne doctrine des Égyptiens, que l'Auteur cité ci-dessus nomme θεομόρφωσις, ou métamorphose divine.

Nous ne parlerons pas ici des autres rêveries des Indiens sur la formation du monde, qu'ils croyent être un ouvrage filé par une araignée, & qui sera détruit, lorsque l'ouvrage rentrera dans le ventre de cet insecte.

BRACHYCATALEPTIQUE, *Brachycatalepticus*, terme de poësie Grecque & Latine. Ce mot signifie proprement, qui est court & qui manque de quelque partie. Il ne se dit que des vers. Un vers iambe Brachycataleptique est un vers iambe, qui manque d'un pied. Les Latins appellent ce vers *mutilus*. La Croix, dans son art de poësie Latine, rapporte pour exemple ce vers de trois pieds au lieu de quatre:

Musæ Jovis gnatæ.

Ce terme est Grec & composé de βραχὺς, *brevis*, bref, & καταλέπτικος, *deficiens*, qui manque, de la préposition κατὰ, & de λείπω, *linquo*, je laisse.

BRACHYCOLON, *Brachycolon*, (a) étoit une fronde pour tirer de près. Elle étoit en usage chez les peuples dans les isles Baléares.

BRACHYGRAPHIE, *Brachygraphia*, (b) c'est-à-dire, l'art d'écrire par abréviation. Ce mot vient de βραχὺς, *brevis*, bref, & γράφω, *scribo*, j'écris.

Ces abréviations étoient appellées *notæ*; & ceux, qui en faisoient profession, *notarii*. Gruter nous en a conservé un recueil, qu'il a fait graver à la fin du second tome de ses Inscriptions, *notæ Tironis ac Senecæ*. Ce Tiron étoit un affranchi de Cicéron, dont il écrivit l'histoire. Il étoit très-habile à écrire en abrégé.

Cet art est très-ancien. Ces scribes écrivoient plus vîte, que l'Orateur ne parloit. C'est ce qui a fait dire à David: *lingua mea calamus scribæ velociter scribentis.* » Ma langue est comme la plume » d'un Écrivain, qui écrit vîte. « Quelque vîte que les paroles soient prononcées, dit Martial, la main

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 70.

(b) Psalm. 44. c. 2.

de ces scribes sera encore plus prompte. A peine votre langue finit-elle de parler, que leur main a déjà tout écrit.

Currant verba licet, manus est
velocior illis;
Vix dum lingua tuum, dextra
peregit opus.

Manilius, parlant des enfans, qui viennent au monde sous le signe de la Vierge, dit:

Hic est scriptor, erit velox, cui
littera verbum est,
Quique notis linguam superet,
cursimque loquentis
Excipiat longas, nova per compendia, voces.

C'est par de semblables expédiens, que certains scribes ont suivi, en écrivant, nos plus habiles prédicateurs; & ce fut par ce moyen que parut, il y a environ cinquante ans, une édition des sermons du P. Mabillon.

BRACHYLLAS, *Brachyllas*, (*a*) fut nommé Béotarque, ou chef des Béotiens, l'an de Rome 556 & 196 avant Jesus-Christ. Son seul mérite, pour obtenir cette dignité, c'étoit d'avoir commandé le corps de Béotiens, qui avoient servi dans les troupes de Philippe.

Zeuxippe & Pisistrate, qui avoient engagé la nation dans l'alliance des Romains, furent indignés de la préférence, qu'on avoit donnée à Brachyllas, & en craignirent même les suites. Ils résolurent donc de se défaire de ce Béotarque, chef de la faction, qui favorisoit le roi de Macédoine. Ils prirent si bien leurs mesures, qu'un soir qu'après avoir mangé en public, il revenoit chez lui à moitié ivre, accompagné de plusieurs hommes efféminés, qui s'étoient trouvés au même repas pour le divertir; il fut assassiné par six personnes armées, partie Italiennes, partie Étoliennes. Pendant que ceux de sa suite s'enfuyent tout effrayés; qu'ils crient hautement contre cet attentat; & qu'au bruit de cet accident, une foule de citoyens courent par toute la ville avec des flambeaux; les meurtriers se sauvérent par la première porte, qui se trouva sur le chemin. Dès le lendemain, le peuple s'assembla en grand nombre dans le théatre, convoqué par la voix du héraut, comme si le crime eût été avéré. Tout le monde crie qu'il a été tué par les gens efféminés, qu'il avoit avec lui; mais, dans le fond de l'ame, ils soupçonnoient Zeuxippe d'être l'auteur de ce meurtre.

BRACHYLLÉLIS, *Brachyllelis*, Βραχύλλελις, (*b*) Béotien, qui étoit grand partisan de Philippe. C'est Plutarque qui le nomme ainsi. Mais, on croit qu'il faut lire Brachyllas, dont il est parlé dans l'article précédent.

BRACTÉATES, (*c*) espèce de monnoie du moyen âge, dont la fabrique offre des singularités

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 27, 28.
(*b*) Plut. Tom. I, pag. 372.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XXIII, p. 212. & *suiv.*

remarquables à certains égards, malgré la légereté du poids & les défauts du travail. Ce sont des piéces, ou plutôt de simples feuilles de métal, chargées d'une empreinte grossière. La plûpart sont d'argent, presque toutes, frappées en creux & par conséquent sur un seul côté. Plusieurs ne paroissent l'avoir été que sur des coins de bois. L'origine n'en remonte point au de-là des siécles barbares. Communes en Suéde, en Danemarck & dans les diverses provinces de l'Allemagne, où l'usage s'en est perpétué long-tems, elles sont très-peu connues dans les autres païs de l'Europe.

Par tout où ces monnoies eurent cours, on doit les y regarder comme une production de l'art ou naissant ou dégénéré. Ce sont des ébauches, qui suffiroient seules pour caractériser le mauvais goût & l'ignorance des tems écoulés entre la chûte & la renaissance des lettres. Mais, il n'est point d'objet indifférent pour la vanité des hommes. L'origine des monnoies Bractéates se trouve revendiquée par tous les peuples, qui s'en sont servis, sans doute comme le monument d'une antiquité respectable, dont ils croyent tirer quelque avantage sur leurs rivaux & leurs voisins. Cette diversité de sentiment a fait, de l'époque de ces monnoies, un problême.

Les monnoies Bractéates sont assez rares. Elles avoient trop peu de solidité pour être durables. Toutes celles, qui n'ont pas été renfermées dans des vases, se sont détruites, parce qu'elles n'étoient point en état de se préserver par elles-mêmes d'un déchet prompt dans la matière, & d'une altération plus prompte encore dans la forme. Quoique plus communément répandues en Allemagne qu'ailleurs, ce n'est pourtant point en Allemagne, que l'usage s'en est d'abord établi. Ce n'est que par une interprétation forcée de quelques termes obscurs qu'on leur assigneroit avec Tilemann Frise, une origine antérieure à l'Ére Chrétienne. D'autres Écrivains la placent au septième siécle depuis Jesus-Christ. Leur opinion est plus vraisemblable, mais sans être mieux fondée. Les loix des Saliens, des Ripuaires, des Visigoths, des Bavarois & des Lombards, loix dépositaires de leurs usages, fournissent par leur silence une preuve sans réplique, que ces peuples n'ont point connu les Bractéates, dont la forme n'a nul rapport avec celle des sols & des deniers mentionnés dans ces loix, ainsi que dans les Capitulaires. Elle n'en a pas davantage avec la forme de ces pièces, dont Justinien parle dans sa Novelle, sous le nom de *Caucii*, auquel les Auteurs de la basse Latinité paroissent attacher la même idée qu'au mot *Scyphati*. Cette monnoie Grecque n'étoit pas toujours mince, & lors même qu'elle l'étoit le plus, elle ne le fut jamais autant que les Bractéates.

Le sentiment le plus commun attribue l'origine de ces dernières aux Allemands, & la fixe au tems des empereurs Othons; ce qui donneroit le dixième siécle pour

époque aux Bractéates. Quelques inductions, tirées de faits incontestables, semblent d'abord favoriser ce systême, adopté par plusieurs Sçavans. Ce fut sous l'empire des Othons, que les mines d'argent se découvrirent en Allemagne. Du tems de Tacite, la Germanie intérieure ne connoissoit point l'argent. Si l'usage en a pénétré depuis dans cette contrée, c'est par les François, conquérans des Gaules, qu'il y fut introduit. Mais, les monnoies d'argent, que ceux-ci répandirent de leurs nouvelles habitations dans leurs anciennes demeures, n'étoient point des Bractéates. Elles étoient de l'espèce, qui, sous les rois Carlovingiens, s'appelloit monnoie Palatine, *moneta Palatina*, parce que ces Princes la faisoient fabriquer dans leur palais même. Leurs monétaires les suivoient par tout. Ils alloient avec la Cour d'une résidence à l'autre, tantôt en de-çà, tantôt au de-là du Rhin; & par tout ils frappoient au coin du Monarque, des pièces dont le poids & la solidité suffisent pour nous empêcher de les confondre avec les Bractéates, plus minces sans comparaison. Ce n'est donc qu'après l'extinction de la race Carlovingienne, que l'Allemagne a fait usage de cette monnoie légere. C'est donc aux regnes des Othons qu'il faut en placer l'origine. Ainsi raisonnoient Oléarius & ses partisans.

Cette conséquence seroit bonne, si les Bractéates avoient en effet pris naissance en Allemagne; mais, si elles sont venues d'ailleurs, elles peuvent avoir été plus anciennes que le dixième siécle; & c'est ce que pense M. Schœpflin, qui ne donne son opinion que pour une conjecture, mais qui fonde cette conjecture sur des monumens. Les cabinets de Suéde & de Danemarck lui ont présenté des Bractéates d'un tems plus reculé que celles d'Allemagne. Il en conclud que l'usage en a commencé dans le Danemarck & dans la Suéde. Selon lui, c'est la Suéde qui la première a fabriqué ces sortes de monnoies. Élias Brenner, fameux Antiquaire Suédois, a produit une Bractéate du roi Biorno I, contemporain de Charlemagne, avec le nom de ce Prince pour légende. Brenner rapporte que de son tems, on découvroit à Stockolm des deniers de Charlemagne, avec lesquels ces monnoies de Biorno paroissent avoir quelque trait de rassemblance. D'où M. Schœpflin conclud que ces deniers ont servi de modéle aux Bractéates Suédoises pour l'empreinte, non pour l'épaisseur; car, la rareté de l'argent dans tout le Nord y fit réduire les sols à une feuille très-mince.

De la Suéde, l'usage des Bractéates se transmit en Danemarck, & dans la suite aux provinces de l'empire Germanique. Birckérod, évêque d'Aalbourg, & Sperlingius après lui, nous apprennent qu'en 1696, on découvrit en Danemarck une urne, qui contenoit des Bractéates marquées au coin du roi Harald. Biorno, roi de Suéde, vivoit à la fin du huitième siécle & au commencement

du neuvième. Harald, roi de Danemarck, vivoit dans le dixième siécle. C'est à ces deux Princes que ces deux royaumes du Nord ont dû la connoissance & la propagation du Christianisme. L'antériorité de Biorno sur Harald, donne aux Bractéates de Suéde le pas sur celles de Danemarck, qui l'ont, à leur tour, sur les Bractéates Germaniques, moulées sur les unes & les autres, comme les Suédoises l'ont été sur les deniers de Charlemagne. On voit par-là combien Sperlingius est mal fondé, lorsqu'il avance que l'usage des Bractéates passa d'Angleterre en Danemarck au douzième siécle. Les cabinets n'offrent aucune monnoie Angloise, qui soit frappée en creux, par conséquent aucune qui soit uni-latérale & Bractéate. Le Chevalier Fontaine n'en cite point dans sa dissertation sur les monnoies des Anglo-Saxons & des Danois, qui ont regné dans la Grande-Bretagne. Ce qu'il dit dans cet ouvrage, il l'a répété plusieurs fois à M. Schœpflin, dans les entretiens qu'ils eurent ensemble à Londres en 1728.

Il résulte de ce récit, que les monnoies Bractéates sont originairement Suédoises, & que l'époque en doit être fixée à la fin du huitième siécle; & qu'ainsi on se trompoit à la fois sur le lieu & sur le tems de leur origine, placée par les uns trop haut, & trop bas par les autres.

On a déjà remarqué que les Bractéates sont plus communes en Allemagne que par tout ailleurs. La raison en est simple. C'est une suite de la constitution même de l'État Germanique, composé d'un nombre infini de Souverains & de plusieurs Cités libres, qui, sous différens titres, ont joui du droit de battre monnoie, prodigué par les successeurs de Charlemagne, avec tant d'autres droits régaliens.

C'est au dixième siécle, que l'usage des Bractéates est devenu commun dans la Germanie. Du moins, l'époque de celles, qu'on a découvertes, ne remonte point au de-là. Ni le cabinet du duc de Saxe-Gotha, ni celui de l'abbaye de Gottian en Basse-Autriche, les deux plus riches en ce genre que connoisse M. Schœpflin, n'offrent point de Bractéates plus anciennes. Les mines d'argent découvertes alors en Basse-Saxe, n'empêchérent point l'usage de cette monnoie foible, de s'introduire dans le païs & de s'y perpétuer. D'autres provinces d'Allemagne ont aussi leurs mines d'argent, trouvées peu après celles de la Basse-Saxe. L'Alsace a les siennes. Cependant, ces provinces & l'Alsace ont fabriqué long-tems des Bractéates. Strasbourg a continué jusqu'au seizième siécle; & la ville de Basle persévere encore dans cet usage, qui atteste peut-être moins l'indigence des siécles barbares, que la méfiance des anciens Allemans, en garde alors, comme au tems de Tacite, contre les monnoies fourrées. C'est la conjecture de quelques Sçavans, & M. Schœpflin, qui la rapporte ne s'en éloigne pas.

Tilemann Frise & Doëderlin prétendent que les premieres Bractéates sont les plus fines, & qu'insensiblement le titre s'en est altéré de plus en plus. C'est une erreur; des Bractéates, qu'on a trouvées dans un dépôt, & dont plusieurs ont passé dans le cabinet de M. Schœpflin, sont presque toutes de différent titre, quoiqu'elles soient toutes du même âge. Ce sont les Italiens, qui portérent en Allemagne l'art des alliages. Dans la suite, le cuivre a tellement prévalu dans quelques piéces de cette monnoie, que les Antiquaires ont cru trouver des Bractéates de bronze. M. Schœpflin en a vu quelques-unes en or; mais, elles ne sont pas fort anciennes. Il en connoît aussi quelques-unes de bilatérales; & celles-ci sont si rares, que cette exception n'empêche pas qu'on ne doive, généralement parlant, définir les Bractéates, des monnoies d'argent, frappées en creux sur un seul côté.

La forme en est communément ronde; mais souvent, cette feuille de métal est coupée avec tant de négligence, qu'on la prendroit pour un quarré très-irrégulier. La grandeur a beaucoup varié. On en distingue jusqu'à douze modules différens, dont le plus grand excéde la circonférence des contorniates des Empereurs; & le plus petit est égal au petit bronze du Bas-Empire. Ni ces divers modules, ni ces divers alois ne sont spécialement affectés à certains États de l'Empire plutôt qu'à d'autres. Les Empereurs, les Princes ecclésiastiques & séculiers, les villes Impériales ont frappé indifféremment de grandes & de petites Bractéates. Les premières, n'ayant point une épaisseur proportionnée à leur diametre, étoient encore moins propres que les secondes, au commerce. Aussi pourroit-on croire que c'étoit des médailles plutôt que des monnoies. A dire vrai, ni les unes ni les autres ne pouvoient long-tems se conserver, ni par conséquent être d'un grand usage. Mais, nous sçavons qu'alors les sommes un peu considérables se payoient en argent non monnoyé, par marcs & par livres.

De ce que tous les souverains d'Allemagne, Empereurs, Rois, Ducs, Évêques, Abbés, Margraves, Landgraves, Marquis, Comtes, Villes libres, ont à l'envi fait frapper des Bractéates; il en résulte, sans que l'on ait besoin d'insister sur cette conséquence, que les types en sont extrêmement variés. On y trouve des figures d'hommes, d'animaux, des symboles, des armoiries, des édifices, des marques de dignité de toute espèce. Mais, les plus communes, selon M. Schœpflin, sont les Bractéates Ecclésiastiques.

BRAHMA, *Brahma*. *Voyez* Brachmanes.

BRAIE, *Bracca*, (*a*) sorte d'habit, qui couvre le corps depuis la ceinture jusqu'aux ge-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 75. *& suiv.* Tom. IV. pag. 27. *& suiv.*

noux, comme caleçons, hauts-de-chausses. C'est ce qu'on appelle autrement Bragues, Brages ou Brais, termes Celtiques, qui avoient donné le nom de *Gallia Braccata* à la Gaule Narbonnoise. C'étoit une espèce de haut-de-chausse, ou, selon d'autres, une espèce de saye court. Du Cange croit que c'étoit la partie de l'habit, qui couvroit les cuisses, comme sont les hauts-de-chausses; que ce mot venoit du Latin, *Bracca*, ou *Braccæ*, parce qu'elles étoient courtes. Saumaise, après Isidore, veut qu'il vienne du Grec βραχύς. D'autres croyent qu'il vient de l'Hébreu *Berec*, qui signifie genou, parce que cet habit va jusqu'aux genoux; mais, Henri Étienne ne doute nullement que le terme *Braies* ne vienne des Gaulois, & s'appuie sur l'autorité de Diodore de Sicile, qui le leur attribue. Il ajoûte que ces peuples ne prononçoient pas Braïe, comme nous prononçons aujourd'hui, mais qu'ils prononçoient ce terme d'une manière plus rude & qui approchoit davantage du Latin *Bracca*, & du Grec βράκκαι, qui se trouve dans Diodore de Sicile. Cela s'accorde avec l'ancienne prononciation de bragues.

Covarruvias, dans son trésor de la langue Castillane, a remarqué, en parlant de Brague, que cette ville tire son nom des Gaulois Celtiques, appellés *Braccati*. Enfin, tous les peuples, qui descendent des Celtes, & qui ont eu la même langue, retiennent encore ce mot. On dit que les Anglois appellent aujourd'hui *Brati* des habits mauvais & déchirés, sales; ce qui revient, selon Cambden, à ce que Diodore de Sicile dit, que les Braïes des Gaulois étoient des habits à long poil, & de différentes couleurs. Le même Auteur prétend aussi que c'étoit un vêtement des anciens Bretons.

Quoique l'usage des Braïes fût établi à Rome, dès le tems d'Auguste, Tacite l'appelle une sorte de vêtement barbare, parce qu'il venoit des Gétes, des Sarmates, des Germains & des Gaulois. Les Perses, qui tiroient leur origine des Scythes, se servoient aussi de Braïes, aussi-bien que les Parthes & les Médes. Chez les Perses, les Braïes, que portoient les Chefs, étoient triples ou à deux doublures.

BRANCHE [La], (*a*) des supplians. C'étoit un rameau d'olivier sacré, tout environné de bandelettes de laine blanche. On dit que Thésée, avant que de partir pour l'isle de Créte, où il alloit conduire les enfans des Athéniens, que le sort avoit destinés à être dévorés par le Minotaure, se rendit au temple Delphinien, & y offrit pour eux à Apollon cette Branche des supplians,

BRANCHIDES, *Branchidæ*, Βραγχίδαι, (*b*) Prêtres du temple

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 7.

(*b*) Herod. L. I. c. 46, 157. *& seq.* Pauf. pag. 290, 405, 529. Strab. pag. 421, 517, 518, 634, 814. Pomp. Mel. pag. 77. Plin. Tom. I. pag. 278. Quint. Curt. L. VII. c. 5. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 211, 212, 224.

d'Apollon Didyméen. Ils devoient leur origine à Branchus, qui, inspiré par Apollon, rendit ses oracles à Didyme.

Cet oracle, le plus célebre qu'il y eût dans toute la Gréce, excepté celui de Delphes, est placé par Hérodote dans le territoire de Milet au-dessus du port de Panorme. Cet Auteur ajoûte que les Éoliens & les Ioniens avoient coûtume de le consulter. Pausanias & Strabon conviennent avec Hérodote, en mettant l'oracle d'Apollon Didyméen dans le même territoire de Milet. Pomponius Méla & Pline semblent penser un peu différemment, en attribuant cet oracle à l'Ionie en général. Pour dissiper cette diversité apparente de sentimens, il nous suffira d'observer que la campagne de Milet étoit située sur les frontières de l'Ionie, & qu'elle appartenoit à cette province.

L'oracle des Branchides ne s'exprimoit point par des signes & des gestes, comme bien d'autres, mais par des paroles, comme celui de Delphes. Xerxès brûla ce temple; & les Branchides, en ayant enlevé toutes les richesses, les livrérent aux Perses. Pour se mettre à l'abri de toutes poursuites pour leur sacrilége & leur trahison, ils abandonnérent le païs & s'en allérent avec eux. Xerxès, pour récompense d'une telle perfidie, les établit dans la Sogdiane, où ils bâtirent une ville, qu'on dit qu'ils nommérent Branchides.

Du tems d'Alexandre le Grand, ils tenoient encore beaucoup des mœurs de leur païs; mais, venant peu à peu à s'abâtardir, ils parloient déjà un langage corrompu, mêlé du Grec & de l'étranger. Ils reçurent le Roi avec de grandes démonstrations de joie, & se rendirent à lui, eux & leur ville. Le Roi fit venir les Milésiens, qui étoient dans son armée, & qui portoient une haine héréditaire aux Branchides, à cause de leur perfidie; & il laissa, à leur discrétion, ou de venger l'injure qu'ils en avoient autrefois reçue, ou de leur pardonner en considération de leur commune origine. Mais, les opinions étant différentes entr'eux, il leur dit qu'il aviseroit par lui-même ce qui seroit pour le mieux. Et le lendemain comme les Branchides venoient au-devant de lui, il leur commanda de le suivre; & étant arrivé aux portes de la ville, il entra dedans avec quelques troupes. La phalange eut ordre d'environner la place, & aussi-tôt le signal donné, de saccager ce repaire de traîtres, & de les faire tous passer au fil de l'épée. Ces misérables, qui ne songeoient pas à se défendre, furent égorgés par les rues & dans leurs maisons. Il n'y eut ni conformité de langage, ni cris, ni prieres, qui pussent arrêter le cours de cette cruauté. On aracha même les fondemens des murs, pour n'y laisser aucun vestige de ville; & l'on n'abattit pas seulement les bois sacrés, mais on en coupa les racines, afin que ce ne fût plus qu'une terre désolée & une malheureuse solitude. Que si toutes ces inhumanités, dit Quint-Curce, eussent été exer-

cées contre les auteurs de la trahison, on eût pu dire que c'étoit une juste vengeance & non pas une barbarie ; mais, les descendans portoient la peine de leurs ancêtres, quoiqu'ils n'eussent jamais vu Milet, tant s'en faut qu'ils eussent pu le livrer à Xerxès.

Pausanias semble insinuer que la ville, où étoit l'oracle des Branchides dans le territoire de Milet, portoit le nom de Branchides. C'est le sens qu'a suivi M. l'abbé Gédoyn dans la traduction, qu'il nous a donnée de cet ancien Auteur. » En Ionie, lit-on selon » cette traduction, il y a un fleu- » ve, qui est connu par la même » singularité que l'Alphée ; car, » sorti du mont Mycale, il se » précipite dans la mer, qui n'en » est pas loin, puis reparoît à » Branchides vers le port Panor- » me. « Cette ville de Branchides est la même, que nous avons appellée Didyme d'après d'autres Écrivains.

Pomponius Méla, à l'occasion de l'oracle, dont nous venons de parler, dit que c'étoit autrefois l'oracle des Branchides ; mais que c'est maintenant l'oracle de Didyme. Pline rapporte à peu près la même chose.

BRANCHUS, *Branchus*, (a) Βράγχος, fils de Smicrus & petit-fils de Démoclus de Delphes. Smicrus, que son pere avoit exposé dans une isle, ayant été sauvé par un pâtre, alla à Milet, quand il fut devenu grand ; & s'y étant fait connoître, il épousa la fille d'un Milésien des plus distingués. Sa femme, devenue grosse, eut un songe fort extraordinaire. Il lui sembla voir le soleil entrer dans son corps par la bouche & sortir par le bas du ventre. Les Devins, consultés sur ce songe, le regardérent comme un heureux présage. Cette femme, en effet, accoucha d'un fils, qu'elle nomma Branchus, à cause du songe qu'elle avoit eu, & cet enfant fut un prodige de beauté. Dans sa première jeunesse, il garda les troupeaux de son pere. Apollon le vit, & fut si épris de ses charmes, qu'il passoit les jours avec lui dans cette prairie, où depuis, en mémoire de cet événement, on érigea au dieu un autel sous le nom d'Apollon Philius. Branchus, inspiré par Apollon, eut le don de prophétie, & rendit ses oracles à Didyme. Telle est l'origine de l'oracle de Branchides, le plus renommé qu'il y ait eu dans toute la Gréce, si vous en exceptez celui de Delphes.

M. l'abbé Gédoyn, dans ses Notes sur les extraits de Photius, dit que la mere de Branchus auroit dû le nommer Βρόγχος, ou Bronchus, qui signifie *fauces*, le gosier. Apparemment que les Grecs trouvoient plus de douceur à dire Branchus & Branchides, qu'à prononcer Bronchus & Bronchides. Cet oracle, ajoûte M. l'abbé Gédoyn, est connu de

(a) Lucian. Tom. I. pag. 121. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV, pag. 210. *& suiv.*

tous ceux, qui sont un peu versés dans les antiquités Grecques; mais, il seroit difficile d'en trouver l'origine ailleurs que dans l'extrait, que Photius nous a conservé.

BRANCHYLLIDÈS, *Branchyllides*, Βραγχυλλίδης, (*a*) un des chefs des Béotiens, vivoit du tems du célebre Épaminondas. Un jour que ce dernier & cinq autres Chefs étoient partagés de sentimens, au sujet d'une bataille que l'on vouloit livrer aux Lacédémoniens, Branchyllidès, qui gardoit les défilés du côté du mont Cythéron, vint au camp; & s'étant rangé de l'avis de ceux, qui, comme Épaminondas, pensoient qu'il falloit tenter le sort des armes, il porta tous les autres à s'y rendre. Il fut donc résolu que l'on hazarderoit la bataille. Malgré les efforts des ennemis, les Béotiens furent vainqueurs, & jamais Grecs ne remportérent une si belle victoire sur d'autres Grecs.

BRANCUS, *Brancus*, (*b*) roi des Allobroges, nation Gauloise, vivoit du tems de la seconde guerre Punique, 218 ans avant Jesus-Christ. Ce Prince avoit un frere plus jeune que lui. Après avoir été quelque-tems sur le trône, il en fut chassé par ce frere, qui y avoit moins de droit, mais qui avoit plus de force, étant soûtenu par la jeunesse du païs, qui s'étoit soulevée, & avoit pris les armes en sa faveur. Le hazard amena fort à propos Annibal, pour être le juge & l'arbitre de ce démêlé. Lorsqu'il eut pris connoissance de l'affaire, il rendit le royaume à l'aîné, conformément à l'intention du Sénat & des Principaux. Pour reconnoître ce bienfait, ce Prince lui fournit abondamment des vivres & des vêtemens, dont il avoit un extrême besoin pour se mettre à couvert contre le froid insupportable, qui se fait sentir dans les Alpes.

BRANNOVICES [les Aulerques], *Aulerci Brannovices*, (*c*) peuples des Gaules, selon César. Cet Auteur dit que les Gaulois, ayant tenu une assemblée, ordonnérent aux Éduens & à leurs cliens, qu'il nomme Ségusiains, Ambivarites, Aulerques Brannovices, Brannoviens, de fournir trente-cinq mille hommes. Vient ensuite une longue énumération des contingens, que d'autres peuples devoient fournir.

Davies, qui nous a donné une belle édition de César, remarque dans une Note, qu'il n'est fait ailleurs aucune mention des Aulerques Brannovices. Il ajoûte que tous les manuscrits distinguent ces mots par des virgules, *Aulercis*, *Brannovicibus*, & *Brannoviis*. Le Grec les distingue de même, τοῖς Αὐλέρκοις, τοῖς τε Βραννοουίξι, καὶ τοῖς Βραννοβίοις; de sorte qu'en suivant cette leçon, ce sont trois peuples différens. Mais, poursuit-il, dans une matière si obscure, on ne peut rien dire de fort positif. Cependant, il vaut bien mieux

(*a*) Pauf. pag. 562.
(*b*) Tit. Liv. L. XXI. c. 31.
(*c*) Cæs. de Bell. Civil. L. VII. p. 350.

s'arrêter

s'arrêter aux Manuscrits que de corrompre le texte, sous prétexte de le corriger, comme ont fait Pierre Ciaconius & Joseph Scaliger, qui effacent le dernier nom. J'avoue, continue Davies, que les Brannoviens ne sont nommés nulle part ailleurs, ni les Brannovices non plus; mais, cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu des peuples de ce nom. C'est tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable. En fait de Géographie, les autorités uniques sont embarrassantes, puisqu'elles laissent toujours à desirer un passage parallele pour appuyer la leçon, si elle est juste, ou pour la corriger, si elle est défectueuse. Mais, les Sçavans ont souvent le défaut de rejetter comme suspect tout ce qui leur est inconnu. Vossius se rend quelquefois ridicule, dans son édition de Pomponius Méla, par l'envie qu'il a de changer dans cet Auteur tout ce qui lui est inconnu. Sanson avoit d'abord commis cette faute; mais, il s'en corrigea ensuite un peu.

Voici comme il s'explique dans ses remarques sur la carte de l'ancienne Gaule. » J'ai cru autrefois, » dit ce sçavant Homme, ou que » tous ces noms étoient corrom- » pus, ou qu'ils devoient être » tirés du texte de César, comme » superflus. C'est pourquoi, je » n'en ai fait aucun état dans ma » grande carte de l'ancienne Gau- » le, ni dans la petite imprimée » environ dix ans après. Mes rai- » sons étoient que ces deux mots » ne se trouvent ni l'un ni l'au- » tre dans pas un ancien Auteur, » & que l'un semble être la répé- » tition de l'autre. Et de plus, le » nom d'*Aulerci* très-apparem- » ment est ici superflu, n'y ayant » aucune apparence que ce nom » se doive trouver ailleurs que là, » où sont les peuples *Cenomani*, » *Diablintes* & *Eburovices*; à » quoi toute l'Antiquité s'accor- » de, & non parmi les cliens des » peuples *Ædui*, qui en sont fort » éloignés; & toutes fois sans re- » jetter aucune chose du texte de » César, nous pouvons faire que » *Brannovii* & *Brannovices* ré- » pondront l'un des deux au » Briennois, qui est du diocèse » d'Autun, & qui retient quel- » que chose de l'ancien nom; » l'autre au Mâconnois, ou dio- » cèsei de Mâcon, qui est conti- » gu, & à l'orient du Briennois; » ou à la Bresse, comme la plû- » part veulent croire. Nous pou- » vons aussi corriger *Aulerci* en » *Ambarri*, César ayant estimé » ci-devant les *Ambarri* entre les » sujets des peuples *Ædui*; & ici » là où il fait le dénombrement » entier de tous les sujets & cliens » des peuples *Ædui*, ces *Am-* » *barri* ne s'y trouvant point, il » les y faut placer, au lieu de ce » nom *Aulerci* inconnu en ces » quartiers, & bien connu ail- » leurs. «

Dans quel endroit César dit-il que son dessein est de faire un dénombrement entier de tous les sujets & cliens des peuples Éduens? Mais, les Aulerques sont inconnus en ces quartiers. Ils cessent de l'être, lorsque César les nomme en cet endroit. Les Ambarres

étoient sujets des Éduens. Peut-on conclure de-là que les Aulerques de ce canton ne l'étoient pas? C'étoient peut-être des peuples également existans. César ne nomme point ici tous les cliens des Éduens, mais seulement ceux, à qui on demanda des troupes en cette occasion. Les Aulerques de ce canton ne sont connus que par ce passage; mais, il suffit. Tous les Manuscrits s'accordent sur ce nom; & c'est assez pour ne devoir rien changer légérement au texte. Faut-il effacer des livres Géographiques de Pline, de Ptolémée, tous les noms qui se trouvent dans un passage unique? Quel bouleversement ne feroit-on pas dans leurs ouvrages, si, au lieu de ces noms une orgueilleuse critique s'avisoit de substituer des noms plus connus, mais qui ne signifieroient plus, ni les mêmes lieux, ni les mêmes peuples? On ne sçauroit trop s'élever contre la témérité de ceux, qui réforment ainsi les écrits des Anciens, pour les mettre au niveau de leur sçavoir.

BRANNOVIENS, *Brannovii. Voyez* Brannovices.

BRAS, *Brachium.* (*a*) C'est le symbole de la force. En effet, Dieu a délivré son peuple de la servitude d'Égypte, avec un Bras étendu, autrement par la force de son Bras. Il est dit, dans un autre endroit, que ça été avec un Bras élevé, *in Brachio excelso.* Pour marquer qu'un homme sera réduit à l'humiliation, à la disette, à l'impuissance, on dit que son Bras sera brisé. » Je briserai votre Bras, » & le Bras de la maison de vo» tre pere. « Ainsi parle le Seigneur au grand-prêtre Héli.

David, dans un de ses Pseaumes, dit: » Vous avez tendu mes » Bras comme un arc d'airain. « On lit dans le prophéte Jérémie: » Maudit est l'homme, qui met » sa confiance en l'homme, & » qui se fait un Bras de chair. « Dans le prophéte Zacharie, il est dit du pasteur, qui abandonne le troupeau, que son Bras deviendra tout sec. *Brachium ejus ariditate siccabitur.*

Pour exprimer une famine extrême, le prophete Isaïe dit que chacun mangera la chair de son Bras; *Unusquisque carnem Brachii sui vorabit.* Tant la famine & le désespoir seront grands. Dans le prophete Daniël, des Bras pris absolument marquent des hommes forts & puissans. *Et Brachia ex eo stabunt, & polluent sanctuarium fortitudinis, & auferent juge sacrificium.* Dans l'Ecclésiastique, le mot *Bras*, *Brachia*, signifie l'épaule de la victime pacifique, que l'on donnoit aux Prêtres pour leur honoraire; *Purga te cum Brachiis.* Il y en a cependant, qui traduisent ainsi ce passage: » Purifiez-vous par l'oblation » du travail de vos mains. « On lit un verset après: *Datum Brachiorum tuorum & sacrificium sanctificationis offeres Domino, & ini-*

(*a*) Exod. c. 6. v. 6. Deuter. c. 5. v. 15. Reg. L. I. c. 2. v. 31. Psalm. 17. v. 35. Ecclesiastic. c. 7. v. 33, 35. Isaï. c. 9. v. 20. Jerem. c. 17. v. 5. Dani. c. 11. v. 31. Zachar. c. 11. v. 17.

tia sanctorum; c'est-à-dire, » Vous » offrirez au Seigneur les épaules » des victimes, les sacrifices de » sanctification & les prémices » des choses saintes. «

BRASIDAS, *Brasidas*, Βρασίδας, (*a*) fils de Tellis, fut un des plus célebres généraux des Lacédémoniens. Il vivoit du tems de la guerre du Péloponnèse. Dès l'année 430 avant l'Ere Chrétienne, Brasidas, quoique fort jeune, mais d'une force & d'un courage extraordinaires, voyant Méthone en danger d'être emportée de force, prit avec lui quelques soldats d'élite; & traversant à leur tête le camp des assiégeans avec une hardiesse étonnante, il en tua plusieurs, & entra enfin dans la ville. Il y soûtint vigoureusement les assauts, qui redoublérent jusqu'à ce qu'enfin les Athéniens, toujours repoussés, levérent le siége, & se retirérent dans leurs vaisseaux. Ce succès de Brasidas, qui délivra Méthone au péril évident de sa vie, le rendit dès-lors très-recommandable aux Spartiates.

Ceux-ci, quelques années après, voulant reprendre la ville de Pylos, que les Athéniens leur avoient enlevée, vinrent camper auprès de cette ville, & en formérent le siége. Ce fut-là que Brasidas acquit sur tout une grande gloire. Comme les capitaines des galéres n'osoient pas aborder à terre par la difficulté du rivage, il monta lui-même sur la première, & crioit de toute sa force au Pilote de donner contre la côte, & de ne point épargner sa galére. Il étoit honteux, disoit-il, à des Spartiates de préférer la vie à la victoire, & d'épargner les vaisseaux en voyant les Athéniens se saisir de la Laconie. Sa galére se brisa, en effet, en heurtant la terre; & Brasidas, se tenant sur ces débris, résista encore à un gros d'Athéniens, qui venoit à lui. Il en tua plusieurs d'abord. Mais, accablé enfin d'une grêle de traits, il tomba couvert de blessures, toutes reçues par-devant. Comme la quantité du sang qu'il perdoit, lui avoit ôté la connoissance, un de ses bras penchoit hors de la galére; & son bouclier, qui tomba dans l'eau, fut pris aussi-tôt par les ennemis. C'est ainsi qu'ayant tué de sa main un nombre d'hommes, dont on auroit fait un monceau, il fut emporté lui-même à demi-mort par les siens. Il eut cet avantage qu'au lieu que ceux, qui avoient perdu leur bouclier, payoient ordinairement de leur tête cette lâcheté, la perte du bouclier de Brasidas fut une preuve illustre de son courage, & lui fit une très-grande réputation.

L'année suivante, Brasidas ayant fait une levée de soldats de Lacédémone & d'autres villes du Péloponnèse, marcha vers Mégare. Il surprit par ce mouvement les Athéniens, qui se réfugiérent à Nisée; après quoi, il délivra Mégare, qu'il ramena à l'alliance

(*a*) Xenoph. pag. 462. Lucian. Tom. I. pag. 699. Paus. pag. 185. Thucyd. pag. 116. *& seq.* Diod. Sical. pag. 309. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 55, 58, 433, 443, 528. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 390, 406. *& suiv.*

de Lacédémone. Traversant ensuite la Thessalie, avec toutes ses forces, il vint jusqu'à Dios de Macédoine. De-là marchant vers Acanthe, il mit en passant les Chalcidiens dans son parti; & il détacha, ou par promesses, ou par menaces, ceux d'Acanthe même, de l'alliance des Athéniens. Il opéra le même changement dans un grand nombre d'autres villes de Thrace, dont il fit autant d'alliées des Spartiates. Ensuite Brasidas, qui formoit alors de grands projets de guerre, envoya demander encore à Lacédémone de nouvelles troupes. A cette occasion, les Spartiates, voulant se défaire des plus forts d'entre les Ilotes, firent une levée d'environ mille hommes des plus hardis d'entr'eux, dans l'espérance que les diverses rencontres de la guerre en emporteroient une grande partie.

Brasidas, ayant reçu ces mille Ilotes, & les ayant joints aux troupes, qu'il avoit tirées des nouveaux alliés, se vit à la tête d'une armée très-considérable, avec laquelle il se crut en état d'aller assiéger Amphipolis. S'étant campé à l'entrée du pont, qui conduisoit dans la ville, il se saisit d'abord du fauxbourg où tenoit ce pont. De-là se faisant craindre aux citoyens, il les réduisit en deux jours à se rendre sous la condition que chacun, en sortant de la ville, pourroit emporter ses richesses. Une autre tradition portoit qu'aussi-tôt que Brasidas fut arrivé aux portes d'Amphipolis, les habitans dépêchérent en hâte vers Thucydide, général des Athéniens, qui étoit alors à Thase, petite isle de la mer Égée à une demi-journée d'Amphipolis. Il partit sur le champ avec sept navires, qui se trouvérent près de lui, pour assurer la place avant que Brasidas s'en pût saisir, ou en tout cas, pour se jetter dans Eione, qui étoit fort près d'Amphipolis. Brasidas, qui l'appréhendoit à cause du crédit qu'il avoit dans tout ce païs-là, où il possédoit des mines d'or, se hâta de prévenir son arrivée, & il offrit des conditions si avantageuses aux assiégés, qui n'espéroient pas sitôt du secours, qu'ils se rendirent. Thucydide arriva le soir même à Eione; & s'il eût manqué à s'y rendre ce jour-là, Brasidas s'en seroit rendu maître le lendemain dès le point du jour.

La perte de cette place fut fort sensible aux Athéniens, tant parce qu'ils en tiroient de grands revenus & du bois propre à la construction des navires, que parce que c'étoit une porte pour entrer dans la Thrace. Ils craignoient une révolte générale des alliés, qu'ils avoient dans ces quartiers-là, d'autant plus que Brasidas témoignoit beaucoup de modération & d'équité, & ne cessoit de publier qu'il venoit pour affranchir le païs. Il déclaroit aux peuples qu'à son départ de Sparte, il avoit prêté serment devant les Magistrats de laisser libres tous ceux qui entreroient dans leur alliance, & qu'il mériteroit d'être regardé comme le dernier des hommes, s'il se servoit de la reli-

gion du ferment pour tendre un piége à leur crédulité. Car, felon lui, une tromperie palliée d'un prétexte fpécieux déshonore infiniment plus les perfonnes conftituées en dignité, qu'une violence ouverte; parce que l'une eft l'effet de la puiffance, que la fortune nous a mife en main, & l'autre n'eft fondeé que fur la trahifon & la perfidie, qui font les peftes de la fociété humaine. Or, je rendrois, difoit-il, un bien mauvais fervice à ma patrie; outre que je la déshonorerois pour toujours, fi en lui procurant d'abord quelques légers avantages, je lui faifois perdre la réputation de juftice & de fidélité à garder fa parole, qui la rend beaucoup plus puiffante, que toutes fes forces réunies enfemble, parce qu'elle lui attire l'eftime & la confiance des peuples. C'eft fur ces principes d'honneur & d'équité, que Brafidas régla toujours fa conduite, perfuadé que le rempart le plus fûr d'un État, ce font la juftice, la modération, la bonne foi & l'affurance où font les voifins & les alliés, qu'on eft incapable d'ufurper leurs terres, ou de vouloir les dépouiller de leur liberté. Par cette conduite, il enleva aux ennemis un grand nombre de leurs alliés.

Il prit en effet plufieurs villes des environs, dont les principales furent Syme & Galepfe, deux colonies de l'ifle de Thafe, & Myrime, petite ville, qui dépendoit des Édons. Il entreprit enfuite de conftruire des galéres fur le fleuve Strymon; & il envoya demander de nouvelles troupes à Lacédémone & chez les peuples alliés. Il fit faire auffi des armures pour les jeunes gens, qui en manquoient, fans parler d'une grande quantité de traits, de vivres & de toutes fortes de provifions, qu'il raffembla. Dès que tout fut prêt, il partit d'Amphipolis, avec fon armée, & vint camper fur ce long rivage, qu'on nommoit Acté. Il y avoit-là cinq villes, dont les unes étoient Grecques & colonies de l'ifle d'Andros, & les autres étoient peuplées de Biffaltes. Après avoir pris ces cinq villes, il marcha vers Torone, colonie de Chalcis, mais foumife aux Athéniens. Introduit dans cette ville par des traîtres, au milieu de la nuit, il s'en trouva maître fans avoir tiré l'épée.

Cependant, il fe fit une tréve d'un an entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Brafidas n'apprit qu'avec une extrême douleur la nouvelle d'un accommodement, qui l'arrêtoit au milieu de fa courfe, & qui déconcertoit tous fes projets. Il ne put même fe réfoudre à abandonner la ville de Scione, qu'il avoit prife deux jours après le traité, mais fans en avoir connoiffance. Il alla encore plus loin, & ne fit point difficulté de recevoir Mende, petite ville voifine de Scione, qui fe rendit à lui, à l'exemple de la première; ce qui étoit contrevenir manifeftement au traité; mais, il prétendoit avoir d'autres contraventions à reprocher aux Athéniens.

Ces derniers mirent alors Cléon à la tête de leurs troupes, pour aller contre Brafidas, & pour ré-

duire les villes, qui s'étoient révoltées. Amphipolis étoit celle, qui leur tenoit le plus au cœur. Brasidas s'y jetta pour la défendre; & comme il connoissoit parfaitement le caractère de Cléon, il affecta exprès une sorte de réserve & de crainte, pour amorcer sa témérité & augmenter la bonne opinion, qu'il avoit de lui-même. D'ailleurs, il sçavoit que Cléon avoit amené avec lui l'élite des troupes d'Athènes & la fleur de celles de Lemnos & d'Imbros. En effet, Cléon, plein de mépris pour un ennemi, qui n'osoit paroître devant lui, & qui se tenoit lâchement renfermé dans sa place, alloit de côté & d'autre, la tête levée, sans prendre aucune précaution, & sans garder aucune discipline parmi ses troupes. Brasidas, dont la vue étoit de l'attaquer à l'improviste, avant que toutes ses forces fussent arrivées, crut que le moment en étoit venu. Il avoit pris toutes les mesures & donné tous les ordres nécessaires. Il fit donc brusquement une sortie, qui étonna & déconcerta les Athéniens. L'aîle gauche se détacha aussi-tôt du gros pour se sauver à la course. Brasidas tourna toutes ses forces contre l'aîle droite, où il trouva beaucoup de résistance. Ayant été blessé & mis hors de combat, ses gens l'emportérent, sans que les Athéniens s'en apperçussent. Pour Cléon, comme il n'avoit pas résolu de combattre, il prit la fuite, & fut tué par un soldat, qui le rencontra. Les troupes, qu'il commandoit, se défendirent pendant quelque tems, & soûtinrent deux ou trois attaques sans lâcher le pied. Mais enfin, elles furent mises en déroute, & tout plia. Brasidas fut porté dans la ville, où il ne survécut que de quelques momens à sa victoire. C'étoit alors l'an 422 avant Jesus-Christ.

Toute l'armée, de retour de la poursuite, après avoir dépouillé les morts, dressa un trophée. Ensuite, tous les alliés en armes firent des funérailles publiques à Brasidas; & les habitans d'Amphipolis lui rendirent depuis, chaque année, des honneurs funébres comme à un Héros, avec des jeux, des combats & des sacrifices. Ils le considéroient comme leur fondateur; & pour lui en mieux assurer le titre, ils démolirent tous les monumens de celui, qui l'avoit été en effet, pour ne pas paroître devoir leur établissement à un Athénien, & pour faire mieux leur cour à Lacédémone, d'où ils attendoient tout leur salut.

On rapporte une parole de la mere de Brasidas, qui marque bien le caractère Spartain. Comme on louoit en sa présence les grandes qualités & les grandes actions de son fils, & qu'on l'élevoit sans exception & sans comparaison au-dessus de tous les autres: *Vous vous trompez*, dit-elle, *mon fils étoit brave; mais, Sparte a plusieurs citoyens, qui le sont encore plus que lui.* Cette générosité d'une mere, qui préféroit la gloire de l'État à celle de son fils, fut admirée, & ne demeura point sans récompense. Les Épho-

res lui rendirent des honneurs publics.

BRASIDÉES, *Brasidea*, fêtes, qui se célébroient en l'honneur de Brasidas, duquel il est parlé dans l'article précédent.

BRASIERS. (*a*) Les maisons des habitans de la Gréce & de l'Italie n'avoient point d'autres cheminées, que celle de la cuisine. Si l'on vouloit répandre de la chaleur dans les appartemens, ou se chauffer pendant l'hiver, on avoit recours à des Brasiers, dans lesquels on mettoit des charbons allumés; & comme ils avoient la même forme que ceux sur lesquels on allumoit le feu sacré dans les temples, & qu'ils posoient de même sur trois pieds placés en triangle, on donnoit indistinctement le nom de trépieds aux uns & aux autres. On en fabriquoit de tous les métaux; mais, on employoit le bronze par préférence; & les plus grands Artistes y faisoient éclater leur sçavoir. Les Auteurs anciens en ont décrit un grand nombre, & les fouilles d'Herculanum ont redonné le jour à plusieurs.

BRASIES, *Brasiæ*, Βρασιαὶ, (*b*) ville du Péloponnèse dans la Laconie, au païs des Éleuthérolacons. De Cyphante à Brasies, il pouvoit y avoir quelques deux cens stades par mer.

Les habitans de cette ville avoient une tradition qui étoit contredite par tous les autres Grecs. Ils disoient que Sémélé ayant eu Bacchus de Jupiter, & Cadmus s'en étant apperçu, on l'enferma dans un coffre, elle & son fruit; qu'ensuite ce coffre fut abandonné à la merci des flots, qui le portérent jusques chez les Brasiates; que ces peuples, ayant trouvé Sémélé morte, lui firent de magnifiques funérailles, & prirent soin de l'éducation de son fils; que pour cette raison leur ville, qui, jusques-là, s'étoit appellée Oréate, changea son nom en celui de Brasies, à cause de l'aventure du coffre, & parce que, pour dire qu'une chose avoit été apportée par les flots, on se servoit d'un mot Grec, qui a quelque rapport au nom de Brasies; & ce mot Grec, du tems de Pausanias, étoit encore en usage dans cette signification. Mais, les Brasiates ne s'en tenoient pas là. Ils assuroient qu'Ino, qui étoit errante, vint chez-eux, & qu'elle voulut être la nourrice de Bacchus. Ils montroient même un antre, où ils prétendoient qu'elle l'allaitoit, & ils nommoient la plaine d'alentour le jardin de Bacchus.

On voyoit à Brasies deux temples, l'un consacré à Achille, l'autre à Esculape; & tous les ans, les habitans célébroient une fête en l'honneur d'Achille. Au bas de la ville étoit un promontoire, qui s'étendoit jusqu'à la mer par une pente fort douce. Sur ce promontoire, on trouvoit de petites figures de bronze de la hauteur d'un pied, & qui avoient une espèce

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. Tom. III. pag. 146.

(*b*) Paus. pag. 204, 209, 210.

de chapeau ſur la tête. Pauſanias dit qu'il ne ſçait pas ſi c'étoient les Dioſcures ou les Corybantes, que l'on avoit voulu repréſenter; mais que ces ſtatues étoient au nombre de trois, & qu'il y en avoit une quatrième, qui étoit Minerve.

BRASSARD, *ou* GANTELET, (*a*) propre à jouer à la balle. Il étoit employé par les Anciens, à qui il tenoit lieu de battoir & de raquette. *Voyez* Balle.

BRASSELET. *Voyez* Bracelet.

BRATUSPANTE, *Bratuſpantium*, (*b*) ville des Gaules. Les Commentaires de Céſar ſont le ſeul ouvrage, où il ſoit fait mention de Bratuſpante; & encore n'y eſt-il rien dit, qui puiſſe nous aider à découvrir la poſition préciſe de cette ville.

Les Bellovaces étant entrés dans la ligue des Belges contre les Romains, Céſar marcha contre les troupes des différentes cités de la Belgique, qui avoient mis le ſiége devant une ville du païs des Rémois, nommée Bibrax. Il les y battit & les mit en fuite. De-là il vint attaquer la ville des Sueſſonois, qui ſe rendit & donna des ôtages. C'eſt après la reddition de cette ville, qu'il partit pour entrer dans le païs des Bellovaces. Mais, l'on ne voit point quel chemin prit Céſar, & ſi en partant de la ville des Sueſſonois, il alla paſſer la rivière d'Oiſe, au-deſſus ou au-deſſous de l'embouchure de l'Aîne; ce qui auroit pu ſervir à indiquer la poſition de la ville de Bratuſpante, & nous faire connoître ſi c'eſt Beauvais, Breteuil, Mondidier, Gratepanſe, Granvilliers, Clermont en Beauvaiſis ou Beaumont-ſur-Oiſe; car, les ſentimens ſont partagés en faveur de chacun de ces lieux.

Ce qu'on lit dans les Commentaires de Céſar, eſt trop concis pour nous conduire ſûrement au lieu que nous cherchons. » Lorſque ce fameux Capitaine fut arrivé à environ cinq mille pas de » Bratuſpante, où les Bellovaces » s'étoient retirés avec tout ce » qu'ils avoient, les vieillards » vinrent au-devant de lui, en lui » tendant les bras, & criant qu'ils » ſe rendoient, & que leur deſ- » ſein n'étoit pas de faire la guer- » re au peuple Romain. Les fem- » mes & les enfans en firent au- » tant de deſſus leurs murailles, » lorſqu'il fut proche d'eux, & » qu'il commença à ſe retran- » cher, & lui demandérent la » paix. Divitiacus, qui, depuis » la retraite des Belges, avoit » renvoyé ſes troupes, & l'étoit » venu trouver, parle pour eux, » & lui repréſente que les Bello- » vaces avoient toujours été dans » l'alliance & ſous la protection » des Éduens; qu'ils avoient été » portés à prendre les armes, à » la perſuaſion des Grands, qui » leur faiſoient accroire que cet » État étoit réduit en une miſé-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. T. I. pag. 163.

(*b*) Caſ. de Bell. Gall. L. II. pag. 74, 75. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XXVIII. pag. 463. *& ſuiv.*

» rable servitude ; que les auteurs » de ce pernicieux conseil s'é» toient retirés de désespoir dans » la Grande-Bretagne ; & qu'il » le prioit d'user de clémence en» vers ce peuple, pour augmen» ter le crédit des Éduens parmi » les Belges, du secours desquels » ils avoient accoûtumé de se » servir dans la nécessité. César » promit de les conserver en cet» te considération ; mais, parce » que c'étoit un grand État,& des » principaux du païs, il voulut » avoir six cens ôtages ; & quand » ils les eurent livrés avec leurs » armes, il marcha contre les » Ambiains, qui se rendirent tout » de même sans délai. «

Voilà tout ce que dit César de la ville de Bratuspante ; & il n'en est absolument fait aucune mention dans les Auteurs anciens & modernes, qui sont venus depuis lui ; pas même dans les Légendaires, où l'on rencontre quelquefois des éclaircissemens sur la position de certains lieux, dont les Anciens n'ont parlé qu'en passant. Malgré cette disette de monumens, les Sçavans ont pris parti sur chacune des villes ou bourgs, que nous avons nommés ci-dessus, & ont cru y voir la Bratuspante de César. Mais, il suffit de s'arrêter à deux ; sçavoir, Beauvais & Breteuil ; car pour les autres, ils ne méritent pas qu'on s'y arrête ; & Mondidier, en particulier, sembleroit devoir renoncer à ses prétentions, pour cela seul qu'il est du diocèse d'Amiens, & nom de Beauvais. Scaliger, Samson, Loisel & Adrien de Valois se sont déclarés pour Beauvais, parce que César, en parlant de Bratuspante, semble désigner la capitale du païs des Bellovaces, & que Beauvais ayant été reconnu dans tous les tems pour la capitale du Beauvaisis, Bratuspante ne put être placée ailleurs. Mais, cette raison n'a pas empêché le P. Mabillon de croire que cette ancienne ville étoit dans les environs de Breteuil, gros bourg sur la route de Paris à Amiens. Si l'on s'en rapportoit à M. de Valois, le sentiment du P. Mabillon ne seroit pas digne de la moindre attention. C'est cependant ce sentiment que les habitans de Breteuil se croyent être bien fondés à soûtenir, & pour lequel M. Bonamy seroit tenté de pencher.

On ne s'arrêtera point à réfuter Mérula, qui a crû retrouver Bratuspante dans le Brabant, parce que dans la vie de Saint Guibert, & dans l'histoire d'Ansfrid, évêque d'Utrecht, écrite par Sigebert, les Brabançons sont appellés *Bratuspantes*. Mais, outre que le Brabant n'a jamais fait partie de la cité des Bellovaces, les Bollandistes ont remarqué que *Bratuspantes*, dans la vie de Saint Guibert, est mis pour *Brabanti* ; & que dans un Manuscrit, au lieu de *inter nobiles Brantuspantium*, on lit en effet *Brabantensium*. C'est ce que remarque aussi le P. Mabillon dans ses Actes de l'Ordre de Saint Benoît. C'est apparemment la même chose par rapport à l'histoire de l'évêque Ansfrid. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas dans le Brabant, qu'il faut aller

chercher la Bratuſpante de César.

Ce n'eſt proprement qu'au ſeizième ſiécle, qu'on a ſongé à rechercher la poſition de cette ville; & aucun de ceux, qui l'ont placée dans les lieux déjà indiqués, n'a apporté des preuves de ſon ſentiment; ce qui ne doit pas ſurprendre, puiſque l'on ne peut citer aucun monument ni aucun titre, où il ſoit fait mention du nom de cette ville, depuis Jules Céſar. Nous en ſommes donc réduits à des conjectures, pour confirmer le ſentiment de Dom Mabillon.

Le bourg de Breteuil, ſitué dans une vallée arroſée d'une petite rivière, eſt à vingt-deux lieues de Paris & à ſept d'Amiens. On y voit les ruines d'un ancien château, ſur les murailles duquel ſont encore les armes de la maiſon de Montmorenci. Il y a une abbaïe célebre de Bénédictins, fondée ſous la première race de nos Rois; mais qui ayant été ruinée par les Normands, ne fut rebâtie que ſous le regne de Henri I, par Gilduin, comte de Breteuil. Ce bourg eſt un lieu de paſſage pour les troupes; il eſt preſqu'au milieu de deux voies Romaines, dont celle qui va de Beauvais à Amiens, n'eſt éloignée que d'un quart de lieue du terrein, où l'on ſuppoſe qu'étoit Bratuſpante. Ce terrein eſt connu non ſeulement des habitans de Breteuil, mais encore de tous les villages circonvoiſins, ſous le nom de Branſuſpans. Les païſans ne lui donnent pas d'autre nom. Il ſeroit à deſirer qu'on pût ſçavoir en quel tems on lui a donné cette dénomination, & ſi elle n'a commencé que depuis que l'on a cru que Bratuſpante étoit auprès de Breteuil. Mais, c'eſt ce que l'on ne peut ſçavoir qu'en conſultant les titres des Seigneurs & de l'Abbaïe de ce lieu, antérieurs au ſeizième ſiécle; c'eſt-à-dire, à un tems où l'on n'étoit pas aſſez ſçavant pour fabriquer un nom de lieu d'après les Commentaires de Céſar. En attendant des éclairciſſemens là-deſſus, on peut aſſurer qu'en 1570 on étoit perſuadé à Breteuil, que la Bratuſpante de Céſar étoit dans l'endroit, nommé aujourd'hui Branſuſpans. C'eſt ce que nous apprend un mémoire ſur les Antiquités du château & des égliſes de ce bourg, compoſé par un curé, nommé Jean Varnier, qui le préſenta à Henri de Bourbon I, lorſqu'il paſſa en 1574 à Bretueil, dont il étoit Seigneur, pour aller prendre poſſeſſion à Amiens du gouvernement de Picardie.

Nous en rapporterons ici ce qui concerne le lieu, dont nous parlons. » Nous Jean Varnier.....
» tout diligemment & meurement
» conſidéré, avons trouvé, Mon-
» ſeigneur, que le bourg de Bre-
» teuil étoit, en ſa première fon-
» dation, une ville que Jules Cé-
» ſar nomme en ſes Commentai-
» res Bratuſpance, diſtante d'A-
» miens de ſept lieues, ſiſe en un
» certain lieu, nommé à préſent
» la foſſe aux Eſprits, proche du
» dit Breteuil d'un quart de lieue,
» ainſi dite pour ce que pluſieurs
» ont vu, & voyent encore plu-
» ſieurs apparitions en cette pla-
» ce. Cette ville étoit en eſtime

» & fort peuplée, lorsque César » conquesta les Gaules, comme » on dit esdits Commentaires, » que Marcus Brutus étoit en gar- » nison audit Bratuspance, César » hivernoit à Amiens, & Cicé- » ron à Térouenne, laquelle ville » a fleuri & subsisté jusqu'au tems » d'Honorius & Arcadius, Em- » pereurs qui regnoient environ » l'an 400; ce qui se vérifie par » les anciennes médailles, que les » laboureurs trouvent ordinaire- » ment ès vieilles masures & rui- » nes de ladite ville, où sont les » Inscriptions des Empereurs, » qui ont regné à Rome depuis » Octavius jusqu'aux susdits Ho- » norius & Arcadius. Or, depuis » quatre ans en-çà, le seigneur » d'Éruisseau, faisant travailler » auxdites masures, pour y en » prendre les pierres, les car- » riers ayant trouvé un fonde- » ment d'un ancien bâtiment d'en- » viron quatre à cinq pieds d'é- » paisseur, en démolissant lequel » fondement, trouvérent une cave » en longueur de quatre-vingts » pieds & en largeur de trente, » au bout de laquelle il y avoit » un large gradin en façon d'un » autel, qui avoit deux canaux » aux coins, & à l'autre bout de » ladite cave, il y avoit des mar- » ches & degrés. Ce qu'ayant » entendu, nous fumes avec plu- » sieurs personnes le voir; & » après l'avoir vu & considéré, » avons trouvé que ce pouvoit » être un temple de Payens, & » que la grande pierre étoit un » autel sur lequel on tuoit la bête » pour l'offrir aux idoles; & que » dessus icelui étoit encore un au- » tre temple qui avoit été démoli » & ruiné. Et ayant trouvé ledit » Seigneur, nous le priâmes de » ne point faire démolir une si » belle antiquité. Il le promit » alors; mais depuis, ayant be- » soin de pierre pour bâtir, il le » fit démolir; & comme les car- » riers rompoient la grande mu- » raille, trouvérent dans le mi- » lieu d'icelle, un pot de terre » plein de plusieurs piéces de cui- » vre, & environ vingt piéces » d'argent, sur lesquelles étoient » la figure de plusieurs Empe- » reurs. Ils les portérent audit » Seigneur, que nous allâmes » voir, & qui nous en a donné » environ quarante piéces. «

M. Varnier, dans la suite de ce mémoire, attribue à Pharamond la destruction de Bratuspante, lorsque ce premier roi des François entra dans les Gaules. C'est des ruines de cette ville que s'est formé Breteuil. Les habitans furent forcés, par ordre de ce Prince, de se transporter ailleurs, & de construire de nouvelles maisons des débris de leurs anciennes habitations; ce qui leur causa beaucoup de peine & de larmes; & de ce deuil général, selon M. Varnier, est dérivé le nom de la nouvelle ville; car, en Picard, *ail kruy*, signifie *œil larmoyant*, d'où s'est formé le nom de Breteuil. A ce seul trait, on voit combien l'Auteur du mémoire étoit sçavant; aussi les habitans de Breteuil ne doutent pas aujourd'hui que ce ne soit là l'origine du nom de leur ville. Mais, où M. Varnier a-t-il trou-

vé que M. Brutus étoit en garnison à Bratuspante ? Car, il n'est point fait mention de M. Brutus dans tous les Commentaires de César, mais de Décimus Brutus, qui ne paroît pas avoir été employé dans l'expédition de César contre les Bellovaces. Peut-être auroit-il confondu M. Brutus avec M. Crassus, qui, en effet, étoit à la tête d'une des trois légions, qui avoient été mises en quartier d'hiver dans le Belgium, ou le Beauvaisis, tandis que César étoit à Amiens, & Quintus Cicéron dans le païs des Nerviens, & non pas, comme le dit M. Varnier, à Terrouane, qui étoit la capitale des Morins, où commandoit C. Fabius. Au reste, lorsque M. Varnier dit que M. Crassus étoit en garnison à Bratuspante, il sembleroit faire entendre que le nom de cette ville seroit répété une seconde fois dans les Commentaires de César ; ce qui n'est point. Il y est dit qu'il étoit dans le Belgium. Quelque signification que l'on donne à ce dernier terme, M. Crassus ne pouvoit être campé à Bratuspante, qui n'est qu'à sept lieues d'Amiens ; & les Commentaires de César disent positivement qu'il étoit éloigné d'Amiens de vingt-cinq mille pas.

Quoi qu'il en soit, M. Bonamy croit que la ville de Bratuspante à été détruite par César même, dans la seconde révolte des Bellovaces ; car, il ne paroît guere possible que si elle eût subsisté jusqu'au regne d'Honorius, il n'en eût pas été fait quelque mention par les Auteurs, qui sont venus depuis César. Ptolémée ne parle que de Beauvais, ou Césaromagus, comme étant la capitale des Bellovaces, & qui a toujours continué de l'être, sans qu'on cite aucun Auteur, qui ait seulement nommé Bratuspante. Cependant, selon Louvet, dans son histoire du Beauvaisis, cette ville devoit être considérable, puisque son plan & son assiette étoient d'une demi-lieue en longueur. » Elle étoit située, dit-» il, entre les villages de Beau-» voir, Vandeuil, Capli, Éruis-» seau & Évossau, dans une val-» lée formée par trois collines, » sur l'une desquelles étoit bâtie » la forteresse, dont la motte re-» tient encore le nom de Catelet. » Et combien que ladite ville, » ajoûte-t-il, ait été totalement » ruinée, néanmoins paroissent » encore des fondemens fort mas-» sifs de fort grandes remarques, » de grandes espaces de logis, » grand nombre de puits & ca-» ves, quantité de médailles d'ar-» gent & de cuivre ; & quand » cette grande campagne est en-» semencée en bled, on y recon-» noît encore le compassement » & les endroits des rues, où le » bled est plus petit qu'ès lieux, » où les maisons étoient bâties. «

Ce que Louvet disoit en 1630 du terrein de Bratuspante, les habitans de Breteuil le disent encore aujourd'hui ; & ils en tirent tous les jours des médailles, non seulement des Empereurs Romains, mais encore de Gauloises. C'est sur tout après un tems d'orage que les païsans des environs s'y transportent, dans l'espérance que

l'eau, en descendant de la colline, ayant entraîné des terres avec elle, ils découvriront plus aisément des médailles. On dit qu'en 1740 une charrette, passant sur ce terrein, enfonça tout-à-coup dans une cave, où l'on trouva un cercueil, avec des ossemens humains.

On sent bien que tout ce qui a été dit jusqu'à présent, ne peut convaincre que la Bratuspante de César soit, comme l'a cru le P. Mabillon, auprès de Breteuil. Aussi n'a-t-on prétendu appuyer son sentiment que sur des conjectures fondées sur la tradition des gens du païs, & en particulier sur ce bâtiment découvert au même lieu en 1570.

BRAURON, *Brauron*, (a) Βραυρὼν, bourgade de Gréce dans l'Attique. C'étoit anciennement une ville. Mais, dès le tems de Pomponius Méla, il ne lui en restoit plus que le nom. Cette bourgade n'étoit pas éloignée de Marathon. Elle étoit renommée pour avoir reçu Iphigénie, fille d'Agamemnon, lorsqu'elle se sauva avec la statue de Diane Taurique. On dit qu'ayant laissé cette statue à Brauron, elle alla à Athènes, & de-là à Argos. Pour parler vrai, dit Pausanias, la statue de Diane, que l'on montre à Brauron, est fort ancienne. Mais, je crois, ajoûte-t-il, que la Diane Taurique est ailleurs.

Pausanias nous apprend dans un autre endroit, que la statue de Diane Brauronie avoit été enlevée par Xerxès, fils de Darius & roi des Perses.

Nous ignorons de quelle tribu étoit cette bourgade. Ce n'est plus qu'un petit hameau, qu'on nomme aujourd'hui Urana.

BRAURONIE, *Brauronia*, surnom donné à Diane. Il étoit pris du culte, qu'on lui rendoit à Brauron.

BRAURONIES, *Brauronia*, fêtes de Diane Brauronie. Ces fêtes étoient données à Brauron tous les cinq ans par des Décemvirs, surnommés Ιεροποιοὶ; c'est-à-dire, Intendans des choses sacrées. Selon Hésychius, on y immoloit une chevre, & l'on y chantoit l'Iliade d'Homère. Ce qui faisoit l'ornement de la solemnité, c'étoient plusieurs vierges, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à dix ans, habillées de robes de couleur de safran. Voici, suivant Suidas, l'origine de cet usage.

Dans un bourg de l'Attique étoit un ours si apprivoisé, qu'il mangeoit familièrement avec tout le monde, & badinoit sans faire le moindre mal à personne. Mais, une jeune fille ayant un jour voulu badiner avec lui d'une manière un peu trop familière & contraire aux loix de la nature, l'ours se jetta sur elle, & la mit en piéces. Ses freres vengérent sa mort sur le meurtrier. Cette vengeance fut suivie d'une peste horrible, qui désola toute l'Attique. Pour en faire cesser les tristes effets, on

(a) Pauf. pag. 62, 529. Strab. pag. 399. Plin. Tom. I. pag. 197. Pomp. Mel. pag. 114. Plut. Tom. I. pag. 83. Herod. L. IV. c. 145. L. VI. c. 138.

abandonna à Diane, suivant la réponse d'un oracle, plusieurs jeunes filles, pour appaiser la colère que lui avoit causée la mort de son ours; & l'on fit une loi, qui défendoit à aucune fille de se marier, sans avoir servi de Prêtresse à la déesse.

Harpocration & Hésychius nous apprennent que ces jeunes filles étoient appellées Ἄρκτοι, *ursæ*, ourses; & l'initiation, Ἀρκτεία, qu'Aristophane nomme Δέκετις, parce qu'il ne falloit pas avoir plus de dix ans, pour avoir place au nombre des filles consacrées à Diane.

BREBIS, *Ovis*. (a) La Brebis étoit immolée aux Furies. Mais, à Saïs & à Thébes, villes d'Égypte, on adoroit la Brebis, à cause des différens secours, qu'on en tiroit. Elle portoit des agneaux deux fois l'année. Son lait entroit dans la nourriture du peuple, & sa toison servoit à faire des habillemens.

Le berger des Brebis, dans Théocrite, n'est pas si riche que celui des bœufs. Il ne possédoit point de grandes forêts ni de vastes prairies. Mais, il étoit content de son sort. Il habitoit dans un antre fort propre, où il avoit suffisamment de quoi se nourrir, & de quoi se chauffer. Ses richesses étoient telles, si nous en croyons Théocrite, qu'on ne peut s'en figurer de plus grandes en dormant, & ces richesses consistoient en un grand nombre de Brebis.

Ceux, qui prenoient soin des Brebis étoient particulièrement attachés au culte d'Apollon & des Muses.

BREBIS, *Ovis*. (b) Le terme de Brebis est souvent employé dans les Livres saints, & il y est pris assez fréquemment pour le peuple. David dit: *Nous sommes votre peuple & les Brebis de votre pâturage*. Le même Prophéte dit dans un autre endroit: *O pasteur d'Israël, qui conduisez Joseph comme une Brebis, qui deducis velut Ovem Joseph*. Le Sauveur dit qu'il n'a été envoyé qu'aux Brebis de la maison d'Israël, qui sont perdues.

Les Justes sont souvent comparés à des Brebis exposées aux violences des méchans, à la rage des loups, à la boucherie. *C'est pour vous*, dit David, *qu'on nous égorge chaque jour, & qu'on nous regarde comme des Brebis destinées à la boucherie*. Au jugement dernier, les Justes représentés sous le nom de Brebis, seront à la droite du souverain Juge & mis en possession du royaume des cieux.

Les séducteurs, dans l'Évangile, sont comparés à des loups qui se couvrent de la peau de Brebis. *Gardez-vous*, dit Jesus-Christ, *des faux Prophétes, qui viennent à vous, couverts de peaux de Brebis, & qui, au-dedans, sont des loups ravissans*.

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 354. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 88. Tom. IV. pag. 539. & suiv. Tom. V. pag. 47. Tom. IX. pag. 32.

(b) Psalm. 43. v. 23. Psalm. 79. v. 2. Psalm. 78. v. 13. Matth. c. 7. v. 15. c. 15. v. 24.

BREBIS D'OR. *Voyez* Hespérides.

BRÉCHES. (*a*) Les Anciens employoient plusieurs moyens pour se défendre contre l'ennemi, lorsque la Bréche étoit ouverte. Quelquefois, mais plus rarement, on se servoit d'arbres coupés, qu'on étendoit sur tout le front de la Bréche fort près à-près les uns des autres, afin que les branches s'entrelassassent ensemble; & les troncs étoient attachés ensemble par de forts liens; de sorte qu'il étoit impossible de séparer ces arbres; ce qui formoit une haie impénétrable, derrière laquelle étoit une foule de soldats, armés de piques & de longues pertuisannes. Les Bréches étoient quelquefois faites avec tant de promptitude, soit par les sappes du dessus, soit par celles qui étoient pratiquées sous terre, soit enfin par les coups violens des béliers, que les assiégés se trouvoient tout d'un coup ouverts, lorsqu'ils y pensoient le moins. Ils recouroient alors à un reméde fort simple, pour avoir le tems de se reconnoître & de se remparer derrière la Bréche. Ils jettoient au bas & sur les décombres de la Bréche, une quantité prodigieuse de bois sec & de matières combustibles, auxquelles on mettoit le feu; ce qui causoit un tel embrasement, qu'il étoit impossible aux assiégeans de passer à travers la flamme & d'approcher de la Bréche. La garnison d'Haliarte en Béotie songea à employer ce moyen contre les Romains.

Mais, la voie la plus ordinaire, c'étoit d'élever de nouveaux murs derrière les Bréches; c'est ce qu'on appelle maintenant retirades. Ces murs n'étoient pas ordinairement paralléles à la muraille ruinée. Ils tiroient un rentrant en demi cercle, dont les deux extrêmités tenoient aux deux côtés de la muraille, qui restoient encore en entier. Ils ne manquoient pas de creuser un fossé très-large & très-profond devant ce mur, pour obliger les assiégeans de l'attaquer avec tout l'attirail des machines, qu'on employoit contre les murailles les plus fortes. Sylla, ayant renversé à coups de bélier une grande partie du mur du Pirée, fit tout aussi-tôt attaquer la Bréche, où il s'engagea un combat très-furieux, de sorte qu'il fut obligé de faire sonner la retraite. Les assiégés, profitant du relâche, qu'elle leur donnoit, tirérent promptement un second mur derrière la Bréche. Sylla, s'en étant apperçu, fit avancer ses machines pour le battre, jugeant bien qu'étant tout fraîchement fait, il ne pourroit long-tems résister contre leur violence. Il en vint à bout sans beaucoup de peine, & en même tems, il fit monter à l'assaut. L'action fut vive & vigoureuse; mais enfin, il fût repoussé avec perte, & obligé de quitter l'entreprise. L'Histoire est pleine de pareils exemples.

On doit remarquer que les An-

(*a*) Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 835, 836. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 274.

ciens faisoient exprès des Bréches aux murailles des villes, pour faire entrer les Athlétes victorieux. C'étoit, dit Plutarque, pour montrer que les villes, où il se trouvoit des hommes tels que ces Athlétes, capables de combattre & de vaincre, étoient assez fortes, & n'avoient plus besoin de murailles.

BRÉMON, *Bremon*, Βρέμων, (*a*) nom d'un chien de chasse. Xénophon, dans son traité de la chasse, parle de ce chien. Le mot *Bremon* veut dire frémisseur.

BRENNUS, *Brennus*, Βρέννος, (*b*) roi des Gaulois. C'est ce fameux capitaine, qui prit Rome l'an 363 ou 364 de la fondation de cette ville.

On dit qu'il étoit passé en Italie avec une armée de trois cens mille hommes. Après y avoir fait des conquêtes considérables, il alla mettre le siége devant Clusium. Les habitans eurent recours aux Romains, qui députérent vers l'ennemi trois freres illustres de la maison des Fabiens. Les Gaulois les reçurent humainement à cause du nom de Rome; & cessant de battre la ville, ils leur donnérent audience, & écoutérent leurs propositions. Les ambassadeurs leur demandérent quel tort leur avoient fait les Clusiens, pour la réparation duquel ils fussent venus assiéger leur ville. Brennus, se prenant à rire, leur dit: » Les » Clusiens nous font le tort de » posséder plus de terres, qu'ils » n'en peuvent cultiver, & de ne » pas nous en faire part, à nous » qui sommes étrangers, en fort » grand nombre & pauvres. C'est » le même tort que vous avoient » fait anciennement les Albains, » les Fidénates & ceux d'Ardées, » & que vous ont fait encore tout » récemment les Veïens, les Capénates, & la plûpart des Falisques & des Volsques, contre » lesquels vous marchez avec tou» tes vos forces; & s'ils ne par» tagent avec vous leurs fortu» nes, vous les faites esclaves, » vous pillez leurs biens, & vous » ruinez leurs villes. Et en cela, » Romains, vous ne faites rien » d'étrange ni d'injuste; mais, » vous suivez la plus ancienne de » toutes les loix, qui ordonne que » le plus foible obéisse au plus » fort; depuis Dieu même, jus» qu'aux bêtes brutes, à qui la na» ture a inspiré ce sentiment, que » le plus fort domine sur le plus » foible. Cessez donc d'avoir tant » de pitié des Clusiens assiégés, » de peur que votre exemple ne » nous apprenne à avoir aussi pi» tié de tant de peuples, que » vous avez opprimés. «

Cette réponse fit connoître aux ambassadeurs, qu'il ne falloit point espérer d'accord avec Brennus. Ainsi, ils entrérent dans Clusium, encouragérent les assiégés, & les excitérent à faire une sortie avec eux; soit qu'ils voulussent eux-mêmes reconnoître la valeur des Barbares, ou leur faire éprouver la

(*a*) Xenoph. pag. 987.
(*b*) Tit. Liv. L. V. c. 35. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 136. Roll. Hist. Rom. T. II. pag. 50. *& suiv.*

la leur. Les Clusiens firent donc une sortie, & il y eut près des murailles un grand combat, dans lequel un des Fabiens poussa son cheval contre un Gaulois, remarquable par sa taille & par sa bonne mine, & que son courage avoit porté à devancer ses escadrons. D'abord, il ne fut pas reconnu, tant parce que la mêlée fut fort prompte, que parce que l'éclat des armes éblouissoit les yeux. Mais, après qu'il eut tué son ennemi, comme il voulut lui ôter ses armes, Brennus le reconnut; & prenant les dieux à témoins comme ce Fabien avoit fait un acte d'ennemi contre le droit des gens & contre tout ce qu'il y avoit de plus saint & de plus sacré parmi les hommes, après être venu en qualité d'ambassadeur, il fit cesser le combat. Et laissant là les Clusiens, il mena son armée vers Rome; mais, afin que les Romains ne pussent pas lui reprocher qu'il profitoit avec plaisir de l'injustice d'un particulier, & qu'il n'avoit cherché qu'un prétexte, il envoya demander le coupable pour le punir, & s'avança à petites journées.

Bien loin d'acquiescer à sa demande, le peuple élut ce même ambassadeur Tribun militaire, & lui donna ses deux freres pour collégues. Les Gaulois n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle injure, que ne pouvant la digérer, & pleins de rage, ils s'avancérent vers Rome sans différer, & avec une extrême diligence. Leur nombre, leur appareil, leur force prodigieuse & leur fureur jettérent l'épouvante & l'effroi dans tous les lieux, qui étoient sur leur passage; & dans les villes, on croyoit tout perdu. Mais, cette frayeur fut vaine; car, sur le chemin, ils ne commirent pas la moindre hostilité, & ne firent aucune violence. Seulement, quand ils passoient auprès des villes, ils crioient à haute voix, qu'ils alloient à Rome, qu'ils n'en vouloient qu'aux Romains, & qu'ils étoient amis de tous les autres peuples.

Sur la nouvelle de la marche impétueuse des Barbares, les Tribuns militaires menent contre eux les légions, qui ne leur étoient pas inférieures en nombre. S'étant avancés jusqu'à quatre-vingt-dix stades, ils campérent sur le bord du fleuve d'Allia, près du lieu où il se jette dans le Tibre. Les Gaulois les attaquérent avec beaucoup de furie, & les tournérent en fuite dès le premier choc, à cause du désordre de leur armée. Leur aîle gauche fut d'abord renversée dans le fleuve, où l'on en fit un grand carnage. La droite fut un peu moins maltraitée, parce que pour se garantir de la premiére impétuosité des Barbares, elle avoit occupé les hauteurs. La plûpart de ceux, qui composoient cette aîle droite, se sauvérent à Rome; au lieu que ceux de l'aîle gauche, qui échappérent après que les ennemis furent las de tuer, s'enfuirent à Veïes pendant la nuit, persuadés que Rome étoit entièrement perdue, & que les Barbares avoient déjà passé au fil de l'épée tous ceux, qui y étoient restés.

Après une victoire si complette, si les Gaulois eussent vivement poursuivi les fuyards, rien ne pouvoit empêcher Rome d'être entièrement détruite, & ceux qui étoient dedans, d'être tous passés au fil de l'épée; tant ceux qui se sauvoient de la bataille, jettoient de terreur dans l'esprit de ceux, qui les recevoient, & tant ils remplissoient la ville d'épouvante & de trouble. Mais, les Gaulois, ne pouvant s'imaginer que leur victoire fût si grande, & poussés d'ailleurs par l'excès de leur joie à faire bonne chère, ne s'amusérent qu'à partager les dépouilles, qu'ils avoient trouvées dans le camp des Romains; ce qui facilita à la populace, qui s'enfuit de la ville, le moyen de se retirer, & donna à ceux, qui y restérent, le tems de reprendre courage, & de pourvoir à leur sûreté. Car, abandonnant le reste de la ville, ils se fortifiérent dans le Capitole, qu'ils remplirent de toutes sortes d'armes; & leur premier soin fut d'y retirer les choses saintes, & tout ce qui regardoit la religion. Les Vestales s'enfuirent & emportérent leur feu, avec toutes les autres choses sacrées, dont la garde leur étoit commise.

Trois jours après la bataille, Brennus arriva avec son armée. Les portes ouvertes & les murailles sans gardes & sans défenses, lui donnérent d'abord quelque soupçon; car, il ne pouvoit croire que les Romains abandonnassent ainsi la partie, & qu'ils fussent si abattus. Enfin, ayant reconnu la vérité, il entra par la porte Colline, & prit Rome, environ 360 ans après sa fondation; au moins, s'il est vrai, dit Plutarque, qu'on ait conservé un compte sûr & fidele de ces tems-là, dont le désordre & la confusion ont rendu beaucoup de choses, même moins anciénnes, fort douteuses & fort obscures.

Brennus, étant maître de Rome, fit assiéger le Capitole par une partie de ses troupes, & avec le reste, il descendit par la grande place. Là voyant tous les vieillards assis avec leurs ornemens, & dans un profond silence, qui ne se levoient point à l'approche des ennemis, qui ne changeoient point de visage, & qui, tranquillement appuyés sur leurs bâtons, se regardoient sans donner aucune marque de crainte, il fut frappé d'admiration. Les Gaulois, étonnés comme lui d'un spectacle si surprenant, n'osérent pendant longtems, ni les approcher, ni les toucher, les regardant comme des dieux, qui ne manqueroient pas de punir leur insolence. Mais, enfin, l'un d'eux, plus hardi que les autres, s'approcha de Manius Papirius, & avançant la main, il la passa doucement le long de sa barbe, qui étoit fort longue. Manius Papirius le frappa de son bâton sur la tête, & le blessa dangereusement. Le Barbare irrité, tira son épée, & le tua. Ils tuérent ensuite tous les autres sur leurs siéges, & passérent au fil de l'épée tous ceux, qu'ils rencontrérent devant eux. Ils employérent plusieurs jours à piller les maisons & à saccager la ville, où ils mirent enfin

le feu pour se venger de ceux, qui occupoient encore le Capitole, & qui, bien-loin de se rendre, après en avoir été sommés, repoussoient vigoureusement leurs attaques, en défendant leurs retranchemens. Voilà pourquoi ils ruinérent la ville, & passérent au fil de l'épée tous ceux, qui tombérent entre leurs mains, sans épargner ni âge ni sexe.

Le Capitole tenant plus longtems, qu'ils n'avoient cru, & les vivres commençant à leur manquer, ils partagérent leur armée. Une partie demeura avec le Roi pour continuer le siége; & l'autre partie, se divisant par compagnies & par bandes, se dispersa & alla fourrager la campagne, & piller les bourgs avec une entière sécurité & une extrême confiance en leur bonne fortune. Par hazard, la plus grosse troupe & la mieux disciplinée alla du côté d'Ardées, où Camille, depuis son exil, menoit la vie d'un simple particulier, sans se mêler d'aucune affaire. Mais, alors, réveillé par tout ce qui se passoit, il assembla en diligence quelques troupes, & les fit sortir d'Ardées. Ayant fait sans bruit tout le chemin, qui étoit entre les ennemis & la ville, il arriva à leur camp sur le minuit. D'abord, il fit jetter de grands cris à ses troupes, & commanda aux trompettes de sonner pour effrayer les Barbares, qui, à ce grand bruit, revenoient à peine de leur sommeil & de leur ivresse. Il y en eut quelques-uns qui se réveillérent en sursaut, & qui, prenant les armes, soûtinrent quelque tems l'effort de Camille, & moururent en combattant; mais, la plûpart accablés de vin & de sommeil, furent tués tout endormis. Le petit nombre de ceux, qui se sauvérent à la faveur de la nuit, fut atteint le lendemain par la cavalerie, qui, les trouvant errans & dispersés, en fit un grand carnage. Un Romain, nommé Pontius, alla aussitôt en porter la nouvelle au Capitole.

Pendant ce tems-là, quelques-uns des Barbares, qui étoient au siége, passant par hazard près de l'endroit par où Pontius étoit monté la nuit au Capitole, & appercevant en plusieurs endroits les traces de ses pieds & de ses mains, [car en grimpant, il s'étoit accroché à tout ce qu'il avoit pu empoigner] & les herbes & les broussailles, qui étoient le long des rochers, foulées, & la terre éboulée, allérent en faire le rapport à Brennus. Ce Prince s'étant rendu sur les lieux, & ayant considéré de près ce qu'on lui avoit rapporté, ne dit rien sur l'heure; mais le soir, il assembla tous ceux qui étoient les plus légers parmi ses troupes, & les plus propres à gravir sur les monts les plus escarpés, & leur dit: » Les ennemis nous » montrent eux-mêmes le chemin, qui nous étoit caché jusqu'ici, & nous font voir que ce » rocher n'est, ni impratiquable, » ni inaccessible. Ce nous seroit » une grande honte, après de si » heureux commencemens, de » désespérer de la fin, & d'abandonner ce fort comme imprenable, lorsque les ennemis mê-

» mes nous marquent les endroits » par où il peut être pris. Où un » seul homme a pu monter, plu- » sieurs y monteront l'un après » l'autre. Cela sera même d'au- » tant plus facile, qu'ils s'entr'ai- » deront. Je destine de grandes » récompenses, & de grands » honneurs à tous ceux, qui, en » cette occasion, auront donné » des preuves de leur courage. «

Les Gaulois, excités par ces promesses, promirent gaiement de monter. En effet, sur le minuit, ils commencérent à grimper les uns à la suite des autres, avec un fort grand silence, en s'accrochant à des rochers fort escarpés & fort difficiles, mais qu'ils trouvérent pourtant moins inaccessibles, qu'ils n'avoient pensé; de manière que les premiers avoient déjà gagné la hauteur, & alloient se rendre maîtres des retranchemens, & faire main-basse sur les sentinelles, qui étoient tout endormis; car, ni homme, ni chien ne les avoit découverts. Mais, il y avoit des oies sacrées, qu'on nourrissoit au tour du temple de Junon. Auparavant, on leur donnoit de la pâture en abondance; mais, depuis quelque tems, elles étoient fort négligées, parce que les vivres avoient commencé à manquer, & qu'il y en avoit à peine pour les hommes. Or, cet animal a l'ouie fort subtile, & est si peureux, qu'il s'effraie pour le moindre bruit; & celles-là, encore plus éveillées par la faim, & par conséquent encore plus faciles à allarmer, sentirent promptement l'approche des Gaulois, & se mirent à courir & à crier contr'eux; de sorte qu'elles éveillérent tous ceux de la forteresse. Ajoûtez à cela, que les Gaulois, se voyant découverts, ne s'embarrassérent plus de faire du bruit. Au contraire, ils allérent aux Romains avec des cris épouvantables. Dans cette allarme, les assiégés saisissant impétueusement les premières armes, qu'ils rencontrérent sous la main, se défendirent comme ils se trouvérent. Le premier de tous fut Manlius, homme consulaire, fort robuste de sa personne, & d'une grandeur de courage, que rien ne pouvoit étonner. Il se trouva en tête deux Gaulois, qui le chargérent. Comme l'un d'eux levoit sa hache, pour lui abattre la tête, il le prévint, & lui abattit la main d'un coup d'épée. En même tems, il heurta l'autre si rudement au visage avec son bouclier, qu'il le renversa dans le précipice, fit ferme sur la muraille avec tous ceux, qui étoient accourus au tour de lui, & repoussa les autres Barbares, qui avoient grimpé jusqu'au haut, qui n'étoient pas en fort grand nombre, & qui ne firent rien, qui répondît à l'audace de cette action. Le lendemain, dès le point du jour, les Romains, effrayés encore du danger auquel ils venoient d'échapper par une espèce de miracle, jettérent du haut en bas du rocher, dans le camp des ennemis, le capitaine qui avoit commandé la garde la nuit précédente.

Cette entreprise manquée, les Gaulois commencérent à perdre courage; car, ils n'avoient plus de

vivres, n'osant aller au fourrage de peur de Camille. Et la maladie étoit dans leur armée, parce qu'ils étoient campés parmi des monceaux de morts entassés les uns sur les autres, & entre des ruines de maisons brûlées, dont la cendre, qui étoit fort haute, corrompoit tellement l'air par sa sécheresse & par son âcreté, lorsqu'elle étoit élevée par le vent, ou échauffée par le soleil, qu'on ne respiroit qu'un poison subtil, qui consumoit les entrailles; & ce qui contribua encore davantage à cette contagion, ce fut le changement de vie. Car, venant de lieux ombragés & couverts, qui fournissoient par tout des asyles agréables contre les chaleurs de l'été, ils se trouvoient dans des lieux bas & fort mal-sains, sur tout pour l'automne, à quoi ils ne purent résister. Tout cela, joint à la longueur du siége, qui avoit déjà duré six mois entiers, excita dans le camp une peste si furieuse, qu'on n'enterroit plus les morts à cause de leur trop grande quantité. Cette extrêmité des Gaulois ne rendoit pas la condition des assiégés meilleure. La famine, qui augmentoit tous les jours, les pressoit d'un côté; & de l'autre, l'ignorance de ce que faisoit Camille, leur abattoit extrêmement le courage. Car, personne ne pouvoit leur en porter des nouvelles; tant les Barbares faisoient bonne garde dans la ville tout au tour du fort. Les deux partis étant donc également découragés, il y eut quelques propositions d'accommodement, qui commencérent d'abord par les gardes avancées, qui, se trouvant assez près, entrérent en quelque espèce de pour-parler. Ensuite, par la permission de ceux qui commandoient dans la forteresse, Sulpitius, tribun militaire, s'aboucha avec Brennus. On convint que les assiégés donneroient mille livres pesant d'or, & que les Barbares, après l'avoir reçu, retireroient leur armée de la ville & des frontières.

Les sermens prêtés de part & d'autre, & l'or apporté pour être pesé, les Gaulois trompérent d'abord en cachette par de faux poids, & ensuite à découvert, en arrêtant & faisant pencher un des bassins de la balance. Les Romains se plaignirent de ce procédé; mais, Brennus ajoûtant l'insulte & la raillerie à l'injustice, détacha son épée, & la mit encore avec le ceinturon dans la balance par-dessus les poids. Sulpitius lui demanda ce que cette action vouloit dire. *Que voudroit-elle dire*, répondit Brennus, *si non, malheur aux vaincus?* Sur cela les Romains étoient partagés. Les uns, irrités de cette insolence, & pleins de ressentiment, vouloient qu'on reprît l'or, & qu'on remontât au Capitole pour y soûtenir encore le siége; & les autres étoient d'avis de dissimuler cette médiocre injure, & de ne pas faire consister la honte à donner plus qu'on n'avoit promis, puisque l'affront ne consistoit qu'à donner, & que la nécessité du tems les avoit réduits à le souffrir.

Pendant qu'ils contestoient ainsi

entr'eux & avec les Barbares, Camille, qui étoit aux portes de Rome, ayant appris tout ce qui s'étoit passé, commanda à son armée de suivre en bon orde & au petit pas; & s'avançant avec l'élite de ses troupes, il arriva sur le lieu. Les Romains, s'étant ouverts, le reçurent comme leur Dictateur, avec beaucoup de respect & dans un profond silence. Là Camille, reprenant l'or, le donna à ses gens, & commanda aux Gaulois de reprendre leurs poids & leurs balances, & de se retirer. Car, leur dit-il, la coûtume des Romains est de conserver leur patrie, non pas avec l'or, mais avec le fer. Brennus se mit en colère, & se plaignit que c'étoit une infraction au traité. Camille lui répondit : » Que ce traité » n'avoit pas été fait légitime- » ment, & qu'il n'étoit pas vala- » ble, parce que lui étant Dicta- » teur, & n'y ayant point d'autre » Général établi par la loi, ils » avoient traité avec des gens, » qui n'avoient aucun pouvoir. » C'est à moi seul, ajoûta-t-il, » qu'il faut s'adresser présente- » ment, si vous avez quelque de- » mande à faire ; car, je viens » avec une autorité légitime, & » je suis le maître, ou de vous » pardonner, si vous avez recours » aux prieres, ou de vous punir » comme des coupables, si vous » ne vous repentez. «

Ces paroles firent sortir Brennus hors de lui. Il commande à ses gens de prendre les armes. Les Romains en font de même. Les deux partis tirent l'épée en même tems & se chargent, mêlés les uns avec les autres, comme on peut se l'imaginer, puisqu'ils étoient dans des ruines de maisons, dans des rues étroites & dans des lieux serrés, qui ne souffroient point d'ordre de bataille. Mais bientôt après, Brennus, devenu plus sage, retira ses troupes dans son camp, avec peu de perte ; & les faisant marcher dès la nuit même, il abandonna la ville & alla camper à huit milles, près du chemin, qui menoit à Gabies. Le lendemain, dès la pointe du jour, Camille fut en présence, couvert d'armes éclatantes & suivi de ses Romains, qui étoient alors aussi formidables, qu'ils étoient auparavant abattus. Il leur donna la bataille, qui fut fort rude, & qui dura fort long-tems ; jusqu'à ce qu'enfin les Gaulois furent entièrement défaits, & leur camp pris après un très-grand carnage. Ceux, qui prirent la fuite, furent tués par les Romains, qui les poursuivirent fort vivement ; & ceux, qui, s'étant dispersés, échappérent à leur poursuite, furent accablés par ceux, qui sortirent contre eux des villes & des villages voisins.

BRENNUS, *Brennus*, Βρέννος, (*a*) autre chef des Gaulois, mais postérieur au précédent d'environ cent ans. Ce fut lui, qui mena ce peuple contre la Gréce. Cette expédition fut précédée

(*a*) Pauf. pag. 644. *& seq.* Just. L. 24. c. 6. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 198. *& suiv.*

d'une autre contre la Macédoine. Brennus, informé de la victoire, que Belgius, son collégue, avoit remportée sur les Macédoniens, sans en avoir sçu profiter, accourut au plus vîte, avec une nombreuse armée. Comme il mettoit tout à feu & à sang, Sosthène se présenta à lui avec des troupes rangées en bataille. Mais, le petit nombre de ses soldats déjà effrayés fut défait par la multitude intrépide des Gaulois. Ainsi, les Macédoniens vaincus, s'étant cachés derrière les murailles de leurs villes, laissérent un champ libre à la fureur de Brennus, qui ravagea impunément toutes les campagnes.

Ce Prince, malgré tant d'avantages, ne perdoit point de vue la conquête de la Gréce. Pausanias remarque qu'il ne cessoit de faire tous ses efforts pour engager la Nation à prendre les armes contre les Grecs. Il représentoit d'un côté la Gréce épuisée d'hommes par les guerres, qu'elle avoit eues à soûtenir, de l'autre l'opulence de ses villes en comparaison des villes de la Gaule, la richesse de ses temples, en un mot la quantité d'or & d'argent monnoyé & non monnoyé, qui alloit devenir la proie du vainqueur. Par ce discours, encore plus par ces espérances, il détermine ses compatriotes. Aussitôt, il associe au commandement des armes les plus qualifiés de la Nation, sur tout Acichorius. On leva une armée formidable, composée de cent cinquante-deux mille hommes d'infanterie & de vingt mille quatre cens cavaliers, nous disons cavaliers par état; car, ils étoient en tout plus de soixante mille. Avec cet appareil, Brennus, plein de confiance, mena son armée en Gréce. Jamais, les Grecs ne furent plus consternés. Mais, la grandeur du danger, dont ils étoient menacés, ne fit que leur ouvrir les yeux, & leur inspirer à tous la généreuse résolution de défendre leur patrie. Ils comprirent qu'il ne s'agissoit pas seulement de leur liberté, comme avec les Perses, & qu'en donnant la terre & l'eau, ils ne rendroient pas leur condition meilleure. Ils se représentoient les calamités, que l'irruption des Gaulois avoit causées en Thrace, en Macédoine, en Péonie; & tout récemment encore, on venoit d'apprendre avec quelle indignité ils avoient traité les Thessaliens. Les villes & les particuliers se persuadérent donc sans peine, que dans cette fatale conjecture, il falloit ou vaincre ou périr.

Toutes les troupes des Grecs s'étant assemblées aux Thermopyles, on ne sçut pas plutôt les Gaulois arrivés sur les confins de la Magnésie & de la Phtiotide, que l'on détacha mille hommes d'infanterie légere, & ce qu'il y avoit de meilleure cavalerie, avec ordre d'aller gagner le Sperchius pour en disputer le passage aux Barbares. La première chose, que fit ce détachement en arrivant, ce fut de rompre les ponts, & ensuite de camper sur les bords du fleuve. Brennus ne manquoit ni d'adresse, ni d'expérience; même suivant le génie des Barbares, il

étoit assez fertile en ruses & en expédiens, quand il s'agissoit de tromper l'ennemi. La nuit même d'après que les ponts eurent été rompus, ce Général, sans se mettre en peine de cet inconvénient, envoya dix mille hommes vers l'embouchure du Sperchius, premièrement afin qu'ils pussent passer, sans que les Grecs s'en apperçussent, & en second lieu parce que là ce fleuve, au lieu de couler rapidement comme aux autres endroits, se répandoit dans la campagne, & formoit une espèce de marécage. Or, parmi ces dix mille hommes, les uns sçavoient parfaitement bien nager, & les autres étoient de la plus haute taille; avantage, que Brennus trouvoit aisément dans ses troupes, les Celtes surpassant tous les autres peuples en stature. Aussi arriva-t-il que ce détachement passa le fleuve durant la nuit, partie à la nage ou à la faveur de leurs boucliers, qui leur servoient comme de nacelles, partie à gué, la grandeur dont ils étoient, leur en donnant la facilité. Les Grecs, de leur côté, qui étoient au haut du fleuve, ayant appris par leurs coureurs, que l'ennemi l'avoit passé, ne tardérent pas à regagner le gros de leur armée.

Brennus commanda à ceux, qui habitoient aux environs du golfe Maliaque, de jetter un pont sur le Sperchius, ce qu'ils exécutérent en diligence, à cause de la terreur qu'il leur inspiroit, & parce qu'ils avoient une extrême impatience de le voir sortir de leur païs, prévoyant bien que s'il y faisoit un plus long séjour, il les accableroit de toutes sortes de malheurs. Le pont étant achevé, les Gaulois s'avancérent du côté d'Héraclée, pillant tout ce qu'ils rencontroient, & tuant autant d'hommes qu'ils en trouvoient d'épars dans la campagne. Ils ne prirent pourtant pas la ville, parce qu'heureusement un an auparavant, les Étoliens avoient forcé les Héracléotes de se soumettre à eux. & que regardant Héraclée comme une ville de leur domination, ils étoient promptement accourus à son secours. Mais, peu importoit à Brennus de se rendre maître d'Hèraclée, pourvu qu'il chassât des remparts la garnison, qui l'auroit empêché de gagner le pas des Thermopyles, & de pénétrer en Gréce. Il eut le bonheur d'y réussir. Ayant donc passé sous les murs d'Héraclée, & instruit par des transfuges du véritable état des Grecs, il se moqua de leur petit nombre, & résolut de leur livrer bataille dès le lendemain au lever du soleil; résolution, sur laquelle il ne consulta aucun devin Grec, & qui ne fut précédée d'aucun sacrifice, qui pût lui rendre ses dieux favorables. Mais, c'est de quoi, dit Pausanias, ces Barbares se mettoient fort peu en peine.

Les Grecs marchérent au combat en bon ordre & dans un grand silence. Au moment de la mêlée, leur grosse infanterie s'avança, mais pas plus qu'il ne falloit, & tenant toujours sa phalange bien serrée, tandis que l'infanterie légere, gardant aussi ses rangs, fai-

soit pleuvoir une grêle de traits sur les Barbares, & leur tuoit beaucoup de monde à coups de fléche & à coups de fronde. La cavalerie fut inutile de part & d'autre, non seulement à cause des défilés de la montagne, qui étoient fort étroits, mais parce que les roches, glissantes par elles-mêmes, l'étoient devenues encore davantage par des pluies continuelles. L'armure des Gaulois étoit foible; car, ils n'avoient que leurs boucliers, qui n'étoient pas de grande résistance; du reste nulle sorte d'armes, qui pût les couvrir. Et ce qui importoit encore plus, ils n'étoient pas à beaucoup près aussi habiles que les Grecs en l'art militaire. Ils ne sçavoient que se jetter sur l'ennemi avec une impétuosité aveugle, comme des bêtes féroces. Fendus à coups de hache, ou tout percés de coups d'épée, ils ne lâchoient pas prise, ni ne quittoient l'air menaçant & opiniâtre, qui leur étoit naturel. Ils étoient furieux jusqu'au dernier soupir. On en voyoit qui arrachoient de leurs plaies le trait mortel, dont ils étoient atteints, pour le lancer contre les Grecs, & pour en frapper ceux, qui se trouvoient à leur portée.

Cependant, les galères d'Athènes s'étant tirées à grand'peine & non sans danger, des marécages qui s'étendoient de ce côté-là, s'avancérent fort près des Gaulois. Les Athéniens, qui étoient sur ces galères, prirent aussi-tôt l'ennemi en flanc, & lui décochérent mille & mille traits. Enfin, les Barbares faisant fort peu de mal dans leurs défilés & en souffrant beaucoup, plusieurs furent foulés aux pieds de leurs compagnons, & d'autres, en grand nombre, demeurérent enfoncés dans ces marécages, que formoit là le voisinage de la mer; de sorte qu'ils ne perdirent pas moins de monde dans leur retraite, qu'ils n'en avoient perdu dans le combat.

Sept jours après le combat, de nouvelles troupes de l'armée des Gaulois, ayant filé le long des murs d'Héraclée, entreprirent de passer le mont Œta. Ces troupes prétendoient aller par un petit sentier, qui conduisoit à Trachine, ville ruinée dès-lors. Les Gaulois comptoient que par ce chemin dérobé, ils gagneroient le haut de la montagne, & que chemin faisant, ils pilleroient le temple de Minerve, qui étoit au-dessus de Trachine, & que les peuples avoient enrichi de beaucoup d'offrandes. Mais, Télésarque, qui avec un détachement, gardoit les passages de ce côté-là, tomba si à propos sur les Barbares, qu'il les tailla en pièces. Il y périt lui-même, & fut extrêmement regretté à cause de son zéle & de son affection pour les Grecs. Une résistance, si peu attendue, étonna fort les Généraux de l'armée ennemie. Ils jugeoient de l'avenir par le présent, & commençoient à désespérer du succès de leur entreprise. Il n'y eut que Brennus, qui ne perdit point courage. Il lui vint dans l'esprit que s'il pouvoit faire une diversion, & obliger les Étoliens à s'en retourner chez eux, il mettroit aisément fin à cette guerre.

Il fit donc un détachement de quarante mille hommes d'infanterie & de huit cens chevaux, dont il donna le commandement à Orestorius & à Combutis. Les Étoliens, en effet, n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle, qu'ils décampérent sur le champ des Thermopyles, pour regagner leur païs.

Cependant, Brennus laissa Acichorius au camp, lui disant que si-tôt qu'il auroit monté la montagne & gagné les derrières, il le lui feroit sçavoir, & qu'alors il marchât afin d'envelopper les Grecs de tous côtés. Pour lui, conduit par les Énianes, & par les Héracléotes, il prit quarante mille hommes choisis dans toute l'armée, & suivit ses guides par le sentier, qu'on lui enseignoit. Le hazard fit que ce jour-là le mont Œta fut couvert d'un brouillard si épais, que le soleil ne put se montrer; de sorte que les Phocéens, qui étoient postés de ce côté-là, eurent plutôt les ennemis sur les bras, qu'ils ne les eurent apperçus. Dans cet extrême danger, les uns combattent les Gaulois, les autres soûtiennent leur furie; tous font des efforts incroyables; mais, forcés ils quittent enfin leur poste & abandonnent les défilés. Tout ce qu'ils purent faire, ce fut d'accourir au camp des Grecs, & de leur annoncer le danger où ils étoient avant que les Barbares eussent eu le tems de leur fermer tous les passages. Aussi-tôt, les Athéniens approchent leurs galéres; les Grecs se rembarquent, tous ensuite se dispersent, & chacun s'en retourne chez soi.

Brennus, enflé de ce succès, sans attendre qu'Acichorius le fût venu joindre, marcha droit à Delphes. Les habitans consternés s'étant réfugiés vers l'oracle, le dieu leur déclara qu'ils n'avoient rien à craindre, & les assura de sa protection. En effet, dès que les Grecs, qui s'étoient rendus à Delphes pour combattre Brennus, se furent rangés en bataille, on vit tout à coup des signes évidens de la colère du ciel contre les Barbares. Car, en premier lieu, tout le terrein qu'occupoit leur armée, fut agité d'un violent tremblement de terre, qui dura une bonne partie du jour. Ensuite, il y eut un tonnerre & des éclairs continuels, qui non seulement effrayoient les Gaulois, mais qui les empêchoient d'entendre les ordres de leurs Généraux. La foudre tomboit fréquemment sur eux, & ne tuoit pas seulement celui, qui en étoit frappé. Une exhalaison enflammée se communiquoit à ceux qui étoient auprès, & les réduisoit en poudre, eux & leurs armes. On vit paroître en l'air des héros de l'ancien tems, qui animoient les Grecs, & combattoient eux-mêmes contre les Barbares. C'étoient Hypérochus, Laodocus & Pyrrhus, auxquels il faut ajoûter, suivant les habitans de Delphes, Phylacus, qui fut autrefois un de leurs citoyens.

Les Gaulois, après avoir essuyé tant de craintes & tant de malheurs, durant tout le jour, eurent une nuit encore plus funeste; car,

il fit un froid mortel, qui devint encore plus cuisant par la quantité de neige, qui tomba. Et, comme si tous les élémens avoient conjuré leur perte, il se détacha du mont Parnasse de grosses pierres, ou pour mieux dire, des rochers entiers, qui, en roulant sur eux, n'en écrasoient pas un ou deux à la fois, mais des trente & quarante, selon qu'ils étoient ou commandés pour faire sentinelle, ou attroupés ensemble pour prendre quelque repos. Le soleil ne fut pas plutôt levé que les Grecs, qui étoient dans la ville, firent une vigoureuse sortie, tandis que ceux, qui étoient au dehors, attaquoient l'ennemi par derrière. En même tems, les Phocéens descendirent du Parnasse à travers les neiges par des sentiers, qui n'étoient connus que d'eux, & prenant les Barbares en queue, ils en tuérent une infinité à coups de fleche, sans qu'ils pussent seulement se défendre. Il n'y eut que les gardes de Brennus, tous gens choisis & d'une taille prodigieuse, qui résistérent malgré le froid dont ils étoient transis, & qui se faisoit bien plus sentir à ceux, qui avoient reçu des blessures. Mais, voyant Brennus leur général dangereusement blessé, & presque aux abois, ils ne songérent plus qu'à le couvrir de leurs corps & à l'emporter. Ce fut alors que les Barbares, pressés de toutes parts, prirent la fuite; & pour ne pas laisser en la puissance des Grecs, ceux qui étoient blessés, ou qui ne pouvoient suivre, ils les tuérent tous impitoyablement.

Brennus n'étoit pas sans espérance de guérison. Mais, on dit que se regardant comme l'auteur de tous les malheurs arrivés aux Gaulois, & craignant le ressentiment de tous ses concitoyens, il s'empoisonna lui-même. Après sa mort, les Gaulois s'exposérent à de nouveaux dangers, en tentant de repasser le Sperchius, quoique toujours poursuivis par les Étoliens. Quand ils eurent passé ce fleuve, les Thessaliens & les Maliens leur dressérent une embuscade, où les ayant surpris, ils se baignérent, s'il faut dire ainsi, dans leur sang, & en firent une si horrible boucherie, qu'il ne s'en sauva pas un seul.

Cette irruption des Gaulois en Gréce & leur défaite arrivérent sous l'Archontat d'Anaxicrate à Athènes, la deuxième année de la cent vingtième Olympiade, en laquelle Ladas d'Égion remporta le prix du stade.

On me permettra de joindre ici les sages réflexions de M. Rollin sur le dernier événement, dont on vient de lire le récit.

» Il peut y avoir de l'exagéra-
» tion & du fabuleux mêlés dans
» le récit de quelques-unes des
» circonstances de cet événement,
» & principalement dans ce qui
» est dit de l'orage survenu tout à
» coup à l'approche du temple,
» & des gros quartiers de ro-
» chers détachés miraculeusement
» des montagnes pour écraser ces
» troupes sacriléges. Peut-être se
» peut-il réduire à une grêle de
» traits lancés contre les ennemis,
» & à de grosses pierres roulées

» du haut des montagnes sur eux; » événemens tout naturels & ordinaires dans ces sortes d'attaques, auxquels les Prêtres, intéressés à faire valoir le pouvoir » de leur dieu, auront donné un » air de prodige & de miracle, & » que la crédulité des peuples, » fort portés à donner dans le » merveilleux, aura reçu & cru » sans examen. Rien, cependant » n'empêche de croire qu'ici les » choses sont arrivées comme » l'Histoire les rapporte. L'entreprise de Brennus étoit certainement une impiété sacrilége, injurieuse à la Religion & à la Divinité même. Il parloit & agissoit de la sorte, non par conviction de la fausseté de ces » dieux [il ne pensoit pas mieux » sur cet article que les Grecs] » mais par mépris pour la Divinité en général. L'idée de la » Divinité est gravée dans le cœur » de tous les hommes. Dans tous » les siécles, dans tous les païs, » on a toujours cru devoir lui » rendre certains hommages. Les » Payens se sont trompés dans » l'application de ce principe; » mais, ils en ont tous reconnu la » néceffité. Or, Dieu, par bonté » pour les hommes, a pu de tems » en tems faire éclater sa vengeance, même parmi les Payens, » contre ceux qui témoignoient » un mépris ouvert de la Divinité, afin de conserver en eux, » par des coups éclatans de sa colère, ces traits primitifs & fondamentaux de la religion, jusqu'à ce qu'il lui plût de les en » instruire pleinement, dans les » tems marqués, par le ministère » du Médiateur, à qui il étoit réservé d'apprendre aux hommes » le culte pur & sincère, que le » véritable & l'unique Dieu exigeoit d'eux. Nous voyons de » même que Dieu, afin de conserver parmi les hommes, le respect pour sa Providence, & son » attention particulière sur toutes » leurs actions, a eu soin de punir » avec éclat de tems en tems, » même parmi les Payens, les » parjures & les crimes noirs & » crians. C'est par-là que la » créance d'un point si capital, & » qui est le premier lien de l'homme avec Dieu, s'est maintenu » malgré les ténébres du Paganisme, & malgré les dissolutions » des mœurs. «

BRENTHE, *Brenthes*, Βρένθος, ville d'Arcadie, contrée du Péloponnèse. Il est parlé de cette ville à l'article de Brenthéate. *Voyez* Brenthéate.

BRENTHÉATE, *Brentheates*, Βρενθέατης, (*a*) fleuve du Péloponnèse dans l'Arcadie. Il traversoit les terres des Mégalopolitains. On voyoit sur ses rives, du tems de Pausanias, les ruines de la ville de Brenthe. Cinq stades au-dessous de cet endroit, le Brenthéate alloit se jetter dans l'Alphée.

BRESSE. (*b*) Les habitans de Bresse, ville d'Italie, avoient plu-

(*a*) Pauf. pag. 298, 502.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 356. & *suiv.*

ſieurs divinités, qui leur étoient particulières, & qui ont été gravées par les ſoins de Roſſi. Le premier de ces dieux repréſente une femme aſſiſe, appuyée ſur une urne, tenant de la main droite un ſceptre. Cette figure a la tête rayonnante & couronnée de lauriers ; & à ſes pieds ſe voient une roue & un compas. L'Auteur dont on vient de parler, prend cette ſtatüe pour une fortune; mais, il ne dit point que la roue étoit auſſi un ſymbole de Néméſis, & que le ſceptre & le compas conviennent encore mieux à cette déeſſe qu'à la Fortune. Peut-être eſt-ce la Juſtice, à laquelle le ſceptre & le compas conviennent parfaitement. Selon M. l'abbé Banier, on ne peut cependant rien conclure de ce monument, ſinon qu'il repréſente une divinité particulière aux Breſſans, chez leſquels il y en avoit encore d'autres, qu'on ne trouve point ailleurs.

Une autre figure, trouvée dans le même païs, repréſente un jeune homme, enveloppé d'une drapperie, qui lui couvre tout le corps, avec cette Inſcription: *BERGINO M. NONIUS. M. F. SENECIANUS, V. S. Marc Nonius Sénécianus, fils de Marc, de la tribu Favienne, a accompli le vœu, qu'il avoit fait à Berginus.* La toge Romaine, que porte cette figure, a fait croire à D. Bernard de Montfaucon, qu'elle repréſentoit celui-là même, qui avoit accompli le vœu ; ce qui ſeroit bien extraordinaire. Il eſt vrai que la famille de ce Nonius Sénécianus étoit une des plus conſidérables de Breſſe ; qu'on a trouvé même dans cette ville, une ſtatue d'un autre Nonius, avec cette Inſcription flatteuſe : *M. Nonius le jeune, la grande eſpérance des Breſſans.* Cependant, je ne ſçaurois me perſuader, dit M. l'abbé Banier, qu'un homme, qui acquitte un vœu fait à une divinité, en ait pris la figure ſur le monument, qu'il fait élever à ce Dieu, en action de graces du bienfait, qu'il croit en avoir reçu.

BRETAGNE, *Britannia*, (*a*) Βριτανική ou Βρεττανική, iſle de la mer du Nord, que nous appellons l'Océan.

I. Selon Diodore de Sicile, aucune nation étrangère ne s'étoit autrefois emparée de cette iſle. Bacchus, Hercule, ni aucun des autres demi-dieux ou héros n'y avoient jamais porté la guerre. Pline, expliqué par Bochart, ne penſe pas de même; car, il attribue la découverte de la Bretagne à Hercule Phénicien ; & quelques

(*a*) Diod. Sicul. pag. 120, 208, 209. Plin. Tom. I. pag. 173, 222, 223, 523, 751. Strab. pag. 63, 104, 115, 120, 128, 193, 199. *& ſeq.* Pomp. Mel. pag. 190. *& ſeq.* Ptolem. L. II. c. 3. Tacit. Annal. L. II. c. 24. L. XIV. c. 29. *& ſeq.* Hiſt. L. II. c. 11, 65, 66. L. III. c. 45. L. IV. c. 79. in Jul. Agric. c. 5. *& ſeq.* Cæſ. de Bell. Gall. L. IV. pag. 142. *& ſeq.* L. V. g. 158. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VII. pag. 142 *& ſuiv.* Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 37. *& ſuiv.* Tom. II. pag. 50, 51, 139. *& ſuiv.* Tom. IV. pag. 45. *& ſuiv.* Tom. V. pag. 88, 113. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 152. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 153. *& ſuiv.* T. XVIII. pag. 159. *& ſuiv.*

Écrivains Anglois, qui ont curieusement recherché les antiquités de leurs païs, prétendent qu'en rapprochant quelques faits de l'Histoire sacrée & de l'Histoire profane, on peut fixer sûrement au tems de Josué, ou environ, la découverte de la Bretagne par les Phéniciens. D'ailleurs, ajoûtent les mêmes Écrivains, il est certain que nous trouvons dans l'histoire de la Bretagne, d'anciennes traces des enfans d'Enac. Brutus, à son arrivée, chassa de cette isle les géans, qui l'opprimoient. La fête de l'Idole d'osier fut instituée pour être à jamais un monument de cette délivrance. On sçait que cette fête étoit autrefois le grand sacrifice des Druides. Une statue colossale, faite d'osier tissu à claire-voie, étoit élevée dans la place publique. On enfermoit dans cette vaste machine des hommes vivans, criminels ou innocens, jusqu'à ce que sa capacité en fût remplie. Alors, on allumoit sous le colosse un grand feu, dont la flamme & la fumée faisoient périr tous ces misérables. Ces auteurs rapportent encore quelques autres monumens trouvés, dit-on, dans le comté d'Essex. Dans le détail frivole qu'ils en font, ils nous parlent d'os de géans & de deux dents si prodigieuses, qu'on en eût fait à l'aise deux cens autres, pareilles à celles des hommes d'aujourd'hui. De tous ces faits, ils concluent que dès le tems de Josué, ou environ, les Chananéens & les enfans d'Enac avoient pénétré jusqu'à la Bretagne.

II. On appelloit Cantium, dit Diodore de Sicile, celui des promontoires de la Bretagne, qui étoit le plus proche du continent, & qui n'en étoit même éloigné que de cent stades. C'est-là qu'étoit l'ouverture du détroit. Un autre promontoire, appellé Bélerion, étoit éloigné de la terre ferme de quatre journées de navigation. Un autre qui s'appelloit Orcan s'avançoit dans la pleine mer. Le plus petit côté de la Bretagne étoit parallele à la terre ferme de l'Europe, & avoit sept mille cinq cens stades de longueur. Le second, depuis sa base jusqu'à sa pointe vers le Nord, quinze mille; & le dernier, vingt mille. Ainsi, cette isle avoit quarante deux mille cinq cens stades de circonférence. Telle est la description que nous a laissée Diodore de Sicile de la Bretagne.

Tacite nous décrit aussi cette isle; mais, il entre dans un bien plus grand détail; & c'est d'après cet Écrivain, que nous allons essayer de faire connoître une isle, qui tient aujourd'hui un rang distingué dans l'Europe, sous le nom d'Angleterre ou de grande Bretagne, qui comprend l'Ecosse.

La Bretagne étoit la plus grande des isles, que connussent les Romains. A l'Orient, elle avançoit du côté de la Germanie. Ses côtes Occidentales tiroient vers l'Espagne. Au Midi, elle étoit vue de la Gaule, & baignée au Nord par une mer si vaste, que l'on ne trouvoit point de continent au delà. Les deux historiens les plus éloquens, Tite Live & Fabius Rusticus, donnent à la Bretagne entière la forme d'un bouclier long,

ou d'une hache à deux tranchans. Il est vrai qu'elle y ressembloit, prise en de-çà de la Calédonie ou Ecosse septentrionale ; & sur ce fondement, on avoit publié mal à propos que toute l'isle y ressembloit. Mais, les côtes de la Calédonie étoient d'une étendue immense, & d'une figure très irréguliere, dont l'extrêmité se retrécissoit & formoit un angle aigu. Suivant César, la Bretagne étoit triangulaire ; à quoi Pomponius Méla a jugé à propos d'ajoûter qu'elle ressembloit tout à fait à la Sicile.

Ce fut par les ordres de Cn. Julius Agricola, qu'une flotte Romaine doubla cette pointe pour la première fois, s'assura que la Bretagne étoit une isle, & fit la conquête des Orcades. On dit que la mer y étoit dormante, qu'elle cédoit difficilement à l'effort de la rame, & que les vents même ne l'agitoient pas en comparaison des autres mers. La raison qu'en allégue Tacite, c'est que les terres, les montagnes, origine & cause des tempêtes, y étoient plus rares qu'ailleurs ; & qu'une masse d'eau, si profonde & si continue, étoit peu susceptible de l'action du vent. Tacite ajoûte qu'il n'étoit point de contrée où cet élément exerçât plus loin son empire. Ce n'étoit pas seulement sur les côtes que le flux & reflux se faisoient sentir, la mer repoussoit un grand nombre de rivieres, qu'elle forçoit de se répandre çà & là. Elle pénétroit dans l'intérieur des terres, elle y circuloit & formoit des baies & des isles au sein des collines & des montagnes, comme dans son propre lit.

On a peu de lumieres sur les premiers habitans de la Bretagne. Étoient-ils nés dans le païs même, dit Tacite ? Venoient-ils d'ailleurs ? Suivant Diodore de Sicile, ils étoient originaires du païs. Mais dans la figure & dans l'air des peuples qui partageoient cette isle, on remarquoit certaines différences, d'où l'on pouvoit tirer des inductions. Les cheveux roux des Calédoniens & leur grande taille, annonçoient une origine Germanique. Aux cheveux crêpus, au teint olivâtre des Silures, on reconnoissoit les descendans d'une peuplade d'Ibéres. On eût pris pour des Gaulois ceux qui étoient voisins de la Gaule ; & cette ressemblance étoit l'effet ou du même sang ou du même climat. En général, on doit présumer que des Gaulois s'étoient établis dans une contrée, dont leur païs n'étoit séparé que par un bras de mer. Tout favorise cette idée. Extrême rapport entre les deux langues, même culte religieux, égal attachement aux mêmes superstitions, pareille audace quand il étoit question de défier l'ennemi, pareille timidité dès qu'il s'agissoit de combattre. Cependant, les Bretons montroient plus de férocité, tous n'avoient pas langui dans une paix assez longue pour les amollir. L'Histoire nous représente les Gaulois comme une nation très belliqueuse ; mais, le repos les avoit fait tomber dans l'abâtardissement. Ils avoient perdu leur courage en perdant leur liberté. Par-

mi les Bretons, il étoit arrivé la même chose, à ceux qui obéissoient aux Romains depuis longtems. Les autres étoient encore, du tems de Tacite, ce que furent les Gaulois.

Leurs forces consistoient en infanterie. Quelques uns de ces peuples montoient aussi sur des chars, où le plus distingué tenoit les rênes; & ceux qui étoient attachés à sa personne, se battoient pour lui. Les Bretons obéissoient anciennement à des Rois. Depuis, ils furent divisés entre plusieurs Chefs, dont ils épousoient les intérêts & les passions. Rien ne donnoit tant d'avantage aux Romains contre des peuples si puissans, que leur mésintelligence; tant il est rare que deux ou trois cités se réunissent contre l'ennemi commun. Ainsi, ne combattant que l'un après l'autre, tous à la fin se trouvoient vaincus. Le païs étoit fort pluvieux & presque toujours couvert de brouillards. Les froids y étoient modérés; les jours plus longs que dans le continent.; les nuits si courtes à la pointe de l'isle, que le jour, qui finissoit, étoit à peine séparé du jour qui commençoit. On prétendoit même que le soleil ne s'y couchoit ni ne s'y levoit, mais qu'il rasoit seulement l'horison, & que l'on voyoit toute la nuit une partie de sa lumière; à moins que les nuages ne la dérobassent totalement. C'est que, dit Tacite, les extrêmités de la terre étant plates, leur ombre ne peut s'élever fort haut, ni la nuit atteindre jusqu'au ciel, & faire appercevoir les étoiles.

Il n'est pas nécessaire de remarquer, en passant, que nous ne faisons que rapporter ce que dit Tacite; car, il y auroit bien des réflexions à faire sur ce qu'on vient de lire. Notre auteur y paroît aussi mauvais Physicien que mauvais Astronome. M. l'abbé de la Bleterie ne craint pas d'avancer, d'après le texte de Tacite, qu'on n'avoit idée ni des poles, où l'année est partagée entre un seul jour & une seule nuit, ni des différentes positions de la sphére, moins encore des diverses apparences qu'elles produisent dans le cours des astres. Tout cet endroit de Tacite, ajoute M. l'abbé de la Bleterie, est absolument inintelligible dans la supposition de la terre sphérique ou même sphéroïdale, & ne permet pas de douter que Tacite n'attribue à la terre, la figure d'une sphére, dont la base est de toutes parts environnée d'une mer, au de-là de laquelle ou dans laquelle le soleil disparoît à l'Occident, pour reparoître à l'Orient. Mais revenons à l'objet de cet article.

Le terroir de la Bretagne ne souffroit point l'olivier, la vigne, & ce qui ne croît que dans les païs chauds. Du reste, il donnoit des grains & des fruits en abondance; tout y venoit vîte & mûrissoit tard; double effet de l'humidité du sol & des pluies fréquentes. La Bretagne, cependant, dédommageoit amplement les Romains des frais de la conquête. Elle portoit dans son sein de l'or, de l'argent & d'autres métaux. L'Océan y produisoit aussi des perles, mais d'une eau terne &

plombée.

plombée. C'étoit, dit-on, la faute de ceux qui étoient employés à cette pêche. Au lieu de détacher les huitres toutes vivantes des rochers, comme dans les pêcheries de la Mer rouge, ils attendoient que le flot les eût jettées sur les bords. Les Bretons fournissoient des soldats aux Romains, payoient les tributs, & portoient les autres charges de l'Empire sans murmurer, pourvu qu'on ne les maltraitât point. Déjà façonnés à l'obéissance, sans l'être à la servitude, ils respectoient le pouvoir; mais, ils n'en pouvoient souffrir l'abus. César, qui le premier des Romains entra dans leur païs avec une armée, y répandit la terreur par une victoire, & demeura le maître du rivage. On peut dire cependant, qu'il laissa l'Isle à conquérir, & ne fit que la montrer. Aussi-tôt après, les guerres civiles tournèrent contre la patrie, les armes des généraux Romains. La Bretagne fut oubliée, & continua même de l'être pendant la paix. Le conseil de ne plus songer à de nouvelles conquêtes, donné par Auguste, eut sous Tibére force de loi.

On ne peut douter que Caligula n'ait eu dessein d'aller, en personne, attaquer les Bretons. Mais, cet esprit sans consistance s'entêtoit, & se dégoûtoit des projets avec la même légereté. Ses vues sur la Bretagne n'eurent pas plus de suite que son armement prodigieux contre les Germains. L'entreprise étoit réservée à Claude. Il fit passer dans cette Isle des légions & des troupes auxiliaires. Entre autres officiers, il se servit de Vespasien, qui, pour lors, jetta les fondemens de sa prochaine grandeur. Le premier Consulaire envoyé dans la Bretagne, fut Aulus Plautius, & le second Ostorius Scapula, grand homme de guerre comme son prédécesseur. Ils vinrent à bout de soumettre la partie la moins éloignée. On en fit une province, où l'on eut la précaution d'établir une colonie de Vétérans. On donna quelques cités à Cogidunus, l'un des Rois du païs; car, entre les instrumens, dont se servirent les Romains, pour tenir les nations dans les fers, leur politique employa toujours jusqu'à des Rois. Didius Gallus, successeur de Scapula, se bornant à ne rien perdre des anciennes conquêtes, éleva seulement quelques forts, pour faire accroire qu'il avoit reculé les frontières de sa province. Véranius prit sa place, & ne la garda pas un an. Il mourut, & Suétonius Paulinus gouverna pendant deux années avec autant de bonheur que de courage, soumit de nouvelles contrées, établit de fortes garnisons; ce qui lui donna la confiance d'attaquer l'isle de Mone, sous prétexte qu'elle secouroit les rebelles. Mais, cette expédition occasionna la révolte des peuples, qu'il laissoit derriere lui. En effet, délivré de la présence du général, les Bretons s'enhardissent, commencent à s'entretenir de la pesanteur de leur joug, à se communiquer leurs griefs, à les grossir par des réflexions envenimées.

» Quel est donc le fruit de no» tre patience, disoient-ils? De

» persuader qu'elle n'a point de » bornes, & de nous attirer des » fardeaux plus accablans. Au lieu » d'un Roi, que nous nous don- » nions, on nous livre maintenant » à deux; au Gouverneur, qui se » baigne dans notre sang; à l'In- » tendant, qui dévore notre subs- » tance. Leur union, leur désu- » nion nous sont également funes- » tes. Les Satellites de l'un, les » Centurions de l'autre, joignent » les outrages à la violence. Rien » n'échappe à leurs mains avides, » rien à leur infame brutalité. » Dans un jour de combat, c'est » l'homme de cœur, qui s'enrichit » des dépouilles du lâche. Ici des » misérables, qui, pour la plû- » part, ne maniérent jamais les » armes, envahissent nos hérita- » ges, nous arrachent nos enfans, » enrôlent l'élite de la Nation au » service de ses oppresseurs. N'y » a-t-il donc que notre patrie » pour qui nous ne sçachions pas » mourir? Ouvrons enfin les » yeux. A quoi montent les sol- » dats étrangers, qui sont venus » dans notre Isle; si nous les vou- » lons comparer à tant de milliers » de Bretons? C'est en raisonnant » ainsi que la Germanie a brisé ses » fers. Cependant, elle n'a pour » rempart qu'une rivière, & » nous avons l'Océan. Prenons » les armes pour la liberté, pour » nos enfans, pour ceux qui nous » ont donné le jour. Les Romains » ne les portent que pour leur » avarice & pour leurs plaisirs. » Ils se retireront, comme a fait » leur divin Jules, si nous som- » mes aussi braves que nos ayeux, » si quelques échecs ne nous dé- » couragent pas. L'excès de notre » misére doit rendre nos premiers » efforts plus terribles, & notre » constance plus opiniâtre. Les » dieux mêmes jettent enfin sur la » Bretagne un regard de compas- » sion, puisqu'ils retiennent le gé- » néral Romain loin d'ici, relégué » dans une autre isle avec son ar- » mée. De notre côté, nous avons » franchi le pas le plus difficile; » nous délibérons. Or, dans des » délibérations de cette nature, » il est plus dangereux d'être dé- » couvert que d'éclater. «

Par ces discours & d'autres semblables, ils s'échaufférent jusqu'à prendre tous les armes sous la conduite de Voadice, princesse du sang royal; car, le sexe parmi ces peuples, n'excluoit ni du trône ni du commandement des armées. Ils attaquent les soldats Romains, dispersés dans les garnisons, emportent leurs forts, & viennent tomber sur la colonie Romaine, qu'ils regardoient comme le siége de la tyrannie. Toutes les inhumanités, que la rage & la victoire peuvent inspirer à des barbares, ils les exercérent sur les Romains. Si Paulinus, aux premieres nouvelles du soulévement, n'eût volé au secours, la Bretagne étoit perdue pour l'Empire. Mais, le gain d'une bataille fit rentrer la province dans le devoir. Cependant, un grand nombre de révoltés, se sentant plus coupable que les autres, & plus en butte au ressentiment du Général, ne désarma pas. A dire vrai, Paulinus, infiniment estimable à tout autre égard, trai-

toit les rebelles soumis avec une excessive rigueur, où l'on voyoit bien qu'il entroit aussi de l'animosité. On envoya donc, à sa place, un homme moins inéxorable. Ce fut Pétronius Turpilianus; le nouveau gouverneur n'avoit rien de personnel contre les Bretons, & devoit par conséquent être touché de leur repentir. Il se contenta de pacifier la province, qu'il remit à Trébellius Maximus sans avoir rien entrepris. Trébellius Maximus, qui n'avoit aucune teinture de la guerre, fut encore moins actif; mais, il eut le secret de contenir les peuples par une certaine douceur de gouvernement. Les guerres civiles durant encore, lorsque Vectius Bolanus vint prendre la place de Trébellius, le nouveau Général n'osa rétablir l'ordre, de peur d'émouvoir les esprits.

Mais, lorsque Vespasien fut paisible possesseur de la Bretagne, les Romains eurent dans cette isle de grands Généraux & d'excellentes armées; & les espérances des barbares commencérent à s'évanouir. D'abord, Pétilius Cérialis jetta par tout la terreur, en attaquant la cité des Brigantes, qui passoit pour la plus nombreuse de la province. Il donna plusieurs combats, dont quelques-uns furent assez sanglans, & soumit ou ravagea une grande partie de cette vaste contrée. La réputation de Cérialis étoit un pesant fardeau pour son successeur. Elle eût accablé tout autre que Julius Frontinus; mais, il en soûtint dignement le poids. Ce général, aussi grand homme que les conjonctures permettoient de l'être, dompta les Silures, peuple puissant, aguerri, cantonné dans un païs impratiquable, où la difficulté des lieux ne donna pas moins de peine que le courage des habitans.

Tel avoit été dans la Bretagne le sort des armes Romaines; & les affaires se trouvoient dans cette situation, lorsqu'Agricola s'y rendit au milieu de l'été. Les troupes Romaines, ne comptant plus entrer en campagne, songeoient à se tranquilliser; & les ennemis, à profiter de l'occasion. Mais, aucun obstacle ne pouvant arrêter le Général, il soumet d'abord les Ordovices, & ensuite ceux de l'isle de Mone. Comme il avoit étudié le caractère de la Nation, & qu'il s'étoit en même tems convaincu par l'expérience de ses prédécesseurs, que les victoires ne servoient presque de rien, si l'on maltraitoit les peuples, après les avoir soumis; Agricola résolut d'aller à la racine du mal, & de détruire les causes des soulévemens. Ainsi, commençant par lui-même, & par ce qui l'environnoit, il régla sa propre maison & son armée.

Quoique l'on eût rehaussé les tributs, qui se payoient, soit en bled, soit autrement, il les rendit supportables par une juste répartition, & par sa vigilance à supprimer les inventions de l'avarice, qui sont plus à charge que les tributs mêmes. Auparavant, on poussoit la moquerie & l'insulte, jusqu'à forcer les laboureurs d'attendre à la porte des greniers, que l'on voulût bien leur vendre leurs propres grains, qu'il leur falloit

ensuite revendre à perte. Chaque cité, qui, naturellement, auroit dû fournir à la subsistance des troupes établies dans son voisinage, avoit ordre d'approvisionner celles, dont les quartiers se trouvoient le moins à sa portée, soit par la longueur, soit par la difficulté des chemins. Le résultat de cette vexation étoit de rendre lucratif pour quelques particuliers, ce que les peuples auroient pu faire commodément & presque sans frais. En réformant de tels abus, dès la première année, Agricola remit la paix en honneur. L'inattention des gouverneurs précédens, ou leur connivence, l'avoit tellement décriée, qu'on ne la redoutoit pas moins que la guerre. Au commencement de l'été, le général se mit à la tête de son armée. Il tenoit de toutes parts les ennemis en échec, tombant à l'improviste, tantôt sur un canton, tantôt sur un autre. Après avoir semé l'épouvante, il paroissoit se radoucir, & ménager le païs, montrant aux Barbares un échantillon de la paix, pour leur en faire venir le goût. Cette conduite gagna plusieurs cités, ennemies jurées du nom Romain, & jusqu'alors indépendantes. Elles donnérent des ôtages. Agricola, pour les tenir en bride, construisit des forts, établit des garnisons avec tant de soin & d'intelligence, qu'aucun endroit de la Bretagne, connu jusqu'alors, ne fut à l'abri des hostilités des Romains.

Il s'occupa tout l'hiver d'un projet très-avantageux. C'étoit d'accoûtumer les Bretons à la vie tranquille & sociable, d'apprivoiser, par l'amorce des plaisirs, cette Nation dispersée, encore à demi-sauvage, & par conséquent toujours prête à courir aux armes. Agricola ne cessoit de les exhorter à bâtir des temples, des places, des maisons, & les faisoit aider par l'État. Des éloges, des reproches distribués à propos, redoubloient l'activité des uns, & mettoient les autres en mouvement. Le point d'honneur tenoit lieu d'ordres absolus. Un de ses soins fut d'engager les principaux de la Nation à faire étudier leurs enfans. Il disoit que le génie des Bretons l'emportoit déjà sur les talens acquis des Gaulois. On fut si flatté de la préférence, qu'on se piqua d'être éloquent dans la langue Latine, qu'on dédaignoit auparavant de parler. Bientôt, ils se firent un honneur de porter l'habit Romain. La toge devint à la mode. Insensiblement, ils adoptérent le luxe des Romains, les bains, les portiques, la délicatesse des festins & tout ce qui n'adoucit les mœurs qu'en les corrompant. Voilà, dit Tacite, ce que les esprits superficiels appelloient civiliser les Bretons. C'étoit, dans le vrai, les asservir de plus en plus.

Durant les campagnes suivantes, Agricola ne cessa point de pousser ses conquêtes de toutes parts. Ses armes avoient eu les plus heureux succès, lorsqu'il apprit que l'on se disposoit à l'attaquer de plusieurs côtés à la fois. Pour n'être pas enveloppé par un ennemi, qui joignoit, à la supériorité du nombre, l'avantage de

connoître le païs, il partagea lui-même son armée, & marcha sur trois colonnes. Les Bretons, dès qu'ils le sçurent, changérent de plan, se réunirent tous, & fondirent sur la neuvième légion. C'étoit la plus foible de toutes. A la faveur de la nuit, du sommeil, du désordre que cause une surprise, ils égorgérent les sentinelles & pénétrérent dans le camp. Déjà, l'intérieur des retranchemens devenoit un champ de bataille, lorsqu'Agricola, qui, sur l'avis de ses coureurs, s'étoit mis aux trousses des Barbares, commanda aux plus alertes de la cavalerie & de l'infanterie de les charger en queue, & bientôt après, à toute l'armée de pousser un cri. Le jour commençoit à poindre, & fit briller les drapeaux du général. Les Bretons, qui se trouvent entre deux ennemis, sont épouvantés. La légion attaquée reprend courage, ne combat plus que pour la gloire, ne s'en tient pas à la défensive, & charge vigoureusement. Il y eut au passage des portes, une action très-sanglante. Les deux corps Romains, piqués d'honneur, s'efforçoient de montrer, l'un que son secours étoit nécessaire, l'autre qu'on n'en avoit pas eu besoin. L'ennemi fut mis en fuite, & la guerre étoit achevée, si les bois & les marais n'eussent sauvé les fuyards. Une victoire si complette & si éclatante inspira tant de confiance aux Romains, qu'ils croyoient que rien n'étoit impossible à leur valeur, qu'il falloit entrer au fond de la Calédonie, trouver enfin l'extrêmité de la Bretagne, & ne cesser de vaincre que quand on y seroit arrivé. De leur côté, les Bretons, n'attribuant leur défaite qu'au hazard, qu'à l'adresse du général Romain, & nullement au courage de ses troupes, ne rabattoient rien de leur fierté, armoient leur jeunesse, mettoient en lieu de sûreté leurs femmes & leurs enfans, tenoient des assemblées générales pour former une ligue, qu'ils cimentoient par des sacrifices solemnels. Aux approches de l'hiver, les Romains & les Barbares se retirérent en leurs quartiers, la colère & la vengeance dans le cœur.

Au retour de la belle saison, les Bretons étoient encore dans les mêmes dispositions. Leur dernière déroute ne les avoit point abattus. Pour eux, plus de milieu entre se venger des Romains, & tomber dans l'esclavage; plus de salut [ils le comprenoient enfin], que dans leur union. Par des ambassades, par des traités d'alliance, ils avoient mis en mouvement les troupes de toutes leurs cités. Déjà dans leur armée, on comptoit plus de trente mille combattans; & chaque jour, on y voyoit encore arriver une nombreuse jeunesse, une foule de vieillards, dont l'âge n'avoit point affoibli les bras, d'illustres guerriers, qui portoient les marques honorables de leurs services & de leurs exploits. La multitude assemblée brûloit d'en venir aux mains; & Galgacus, que sa valeur & sa naissance élevoient au-dessus des autres Chefs, leur fit une longue harangue, à laquelle on répondit par des

chants, à la mode des Barbares, & par les démonſtrations d'allégreſſe les plus bruyantes. Déjà les troupes ſe formoient. On voyoit briller les armes des plus audacieux, qui s'avançoient hors des rangs. Les Romains, de leur côté, ne montroient pas moins d'impatience. Agricola, quoiqu'il eût peine à les retenir, ne laiſſa pas de leur adreſſer auſſi un aſſez long diſcours.

Pendant qu'il parloit, l'ardeur de combattre étinceloit dans les yeux des ſoldats. Après ſon diſcours, elle éclata par des applaudiſſemens & par des tranſports. Ils coururent aux armes comme hors d'eux-mêmes, & prêts à s'élancer ſur les Barbares. Agricola mit au centre de la bataille, l'infanterie auxiliaire, qui montoit à huit mille hommes, & plaça ſur les aîles trois mille chevaux. Les légions demeurérent à la tête des retranchemens. C'étoit rehauſſer le prix de la victoire, que d'épargner le ſang Romain, & ſe ménager une reſſource aſſurée, ſi les auxiliaires lâchoient pied. L'infanterie des Bretons, rangée ſur la hauteur, offroit un coup d'œil magnifique & terrible. La première ligne étoit au pied du côteau. Les autres, rangées ſur le penchant, s'élevoient en amphithéatre. Leurs chars & leur cavalerie occupoient l'eſpace, qui ſéparoit les deux armées, & voltigeoient de tous côtés avec grand fracas. Agricola, qui s'apperçut que les ennemis le débordoient, & qu'il pouvoit être pris en flanc, élargit ſon front. La plûpart des officiers lui repréſentoient qu'en s'étendant, il s'affoibliſſoit, & lui conſeilloient de faire avancer les légions. Mais, porté naturellement à l'eſpérance, & ferme contre les difficultés, il renvoya ſon cheval & ſe mit à la tête des drapeaux.

D'abord, on ſe battit de loin. Les Bretons, qui ne manquoient, ni de réſolution, ni d'adreſſe, malgré l'embarras de leurs longues épées & la petiteſſe de leurs boucliers, ne laiſſoient pas de parer les traits, de les ſecouer & d'en lancer une grêle. Agricola pique d'honneur trois cohortes de Bataves & deux de Tongrois, auxquelles il commande de donner l'épée à la main. C'étoient de vieux ſoldats, rompus à cette manière de combattre, très-déſavantageuſe pour les Bretons. Ceux-ci, n'ayant que de petits boucliers, avec des ſabres d'une longueur démeſurée & ſans pointe, ne pouvoient ſoûtenir l'attaque d'un ennemi régulièrement armé, qui les ſerroit de près. Auſſi dès que les troupes Bataves ſe mirent à leur porter des coups redoublés, à les frapper du bouclier, à leur meurtrir le viſage, elles eurent bientôt enfoncé ce qui leur réſiſtoit dans la plaine, & commencérent à monter le côteau en ordre de bataille. Les autres cohortes à l'envi chargent bruſquement, paſſent ſur le ventre à tous ceux, qu'elles rencontrent; & dans l'impatience de vaincre, elles en laiſſent la plûpart ſans les achever, ou même ſans les avoir bleſſés. Sur ces entrefaites, la cavalerie des Bretons & leurs chars viennent à toute bride au

ſecours de l'infanterie, & s'engagent dans la mêlée; mais, on en fut quitte pour quelques momens de frayeur. Les bataillons Romains ſerrés & l'inégalité du terrein, les empêchérent d'avancer. Rien n'avoit moins l'air d'une attaque de cavalerie. Devenus comme immobiles, ils étoient pouſſés par l'infanterie Romaine, eux & leurs chevaux. En divers endroits, des chars ſans conducteurs, des chevaux abandonnés à eux-mêmes, & courant effarouchés où les emportoit la peur, donnoient tantôt en tête, tantôt en flanc, dans leurs propres eſcadrons, qu'ils achevoient de renverſer.

En même tems, les Bretons, poſtés ſur le haut des collines, qui, juſques-là ſimples ſpectateurs, avoient regardé le petit nombre des ennemis avec un œil de mépris, deſcendus inſenſiblement, étoient près d'envelopper les troupes victorieuſes des Romains. Mais, Agricola, précautionné contre ce deſſein, leur oppoſa quatre eſcadrons, qu'il tenoit en réſerve pour les beſoins imprévus. Plus les Bretons vinrent furieuſement à la charge, plus ils furent vivement repouſſés & mis en déroute. Par ordre du Général, la cavalerie des aîles tourna l'armée ennemie, & la prenant par-derrière, elle exécuta contre les Barbares la même manœuvre, qu'ils avoient tentée contre les Romains. Alors par tout où la vue pouvoit porter, ce fut le ſpectacle le plus grand & le plus affreux. Le vainqueur pourſuivoit, bleſſoit, faiſoit des priſonniers, les égorgeoit pour en faire de nouveaux. Les Bretons, chacun ſelon l'inſtinct de ſa peur ou de ſon déſeſpoir, fuyoient par bandes les armes à la main devant une poignée de Romains, ou déſarmés couroient tête baiſſée s'offrir à la mort. La terre ſanglante étoit couverte d'armes, de cadavres, de membres épars. Quelquefois auſſi, les vaincus ranimoient leur courage & leur vengeance. Ralliés à l'entrée de la forêt voiſine, ils enveloppoient les plus ardens à la pourſuite, qui s'engageoient ſans précaution dans des routes inconnues. Une confiance téméraire ſeroit devenue funeſte aux Romains, ſi leur Général, préſent par tout, n'avoit fait faire une enceinte par les plus braves & les plus leſtes de ſes cohortes, & mettre pied à terre à quelques cavaliers pour reconnoître les ſentiers de la forêt, tandis que le reſte de la cavalerie battoit les endroits les plus clairs. Quand les Bretons virent qu'on recommençoit à les ſuivre en bon ordre & marchant ſerré, ils reprirent la fuite, non plus en troupes, mais diſperſés. Au lieu de s'attendre, ils s'évitoient, & gagnérent ainſi des lieux écartés du chemin. La nuit arrêta les vainqueurs déjà raſſaſiés de carnage. Il reſta ſur la place, du côté des Barbares, près de dix mille hommes. Les Romains n'en perdirent que trois cens quarante, entr'autres Aulus Atticus, commandant d'une légion.

L'armée Romaine, victorieuſe & comblée de butin, paſſa la nuit dans la joie. Pour les malheureux

Bretons, ils erroient à l'aventure, & faisant, hommes & femmes, retentir l'air de leurs cris lamentables. Ils entraînoient leurs blessés, s'appelloient les uns les autres, abandonnoient leurs maisons, où de rage ils mettoient le feu, choisissoient des retraites, & les quittoient à l'instant, s'attroupoient pour prendre quelque résolution, concevoient des espérances auxquelles succédoit incontinent le désespoir. La vue de ce qu'ils avoient de plus cher au monde, les jettoit quelquefois dans l'abattement. Plus souvent, elle les rendoit furieux. Il y en eut, à ce qu'on prétend, qui, par une compassion cruelle, tuérent leurs enfans & leurs femmes. Le jour découvrit mieux la grandeur de la victoire. Par tout un silence profond, les collines désertes, dans le lointain la fumée des maisons brûlantes, personne qui se présentât aux coureurs. Le Général envoya de tous côtés à la découverte; mais, on lui rapporta qu'on avoit perdu la trace des fuyards, & que les ennemis ne se rassembloient en aucun endroit. Sur ces avis, comme la saison trop avancée ne permettoit pas de porter çà & là des détachemens, il mena son armée dans le païs des Horestes. Après y avoir reçu des ôtages, il ordonna au commandant de la flotte, de faire le tour de la Bretagne. Elle partit avec les troupes nécessaires, & la terreur l'avoit déjà précédée. Lui-même, pour en imprimer davantage aux peuples nouvellement soumis, il affecta de revenir lentement avec son infanterie & sa cavalerie, qu'il mit enfin en quartier d'hiver. Dans le même tems, l'armée navale, poussée par des vents favorables, arriva dans le port de Trutûle, couverte de gloire, après avoir côtoyé la pointe de l'Isle sans perdre un seul vaisseau. C'est ainsi que la Bretagne fut entièrement soumise au peuple Romain. Agricola, en partant pour l'Italie, laissa cette province paisible audedans & au dehors.

Ce n'est pas à dire, au reste, que l'isle de Bretagne fût alors toute entière en la puissance des Romains. Nous avons des preuves du contraire. En effet, Adrien, dans ses voyages, vint dans cette Isle, mais non pas pour y faire des conquêtes. Il étoit plus curieux de conserver que d'acquérir. Il ne se proposa pas même de rétablir les choses dans l'état, où les avoit laissées Agricola en sortant de l'Isle. Ce Général avoit pénétré presque jusqu'à l'extrêmité septentrionale. Mais, depuis son départ, il paroît que les Barbares s'étoient remis en possession d'une grande partie du terrein, qu'il leur avoit fait perdre. Adrien ne songea qu'à s'assurer la possession de la partie méridionale de l'isle; & pour mettre la province Romaine à l'abri des courses des Barbares, il bâtit un mur ou un rempart avec un fossé & des parapets, dans un espace de quatre-vingts milles, depuis l'embouchure de la Tine, près Neucastle, jusqu'au golfe de Solwai. Ce mur, ou rempart, qui barroit toute la largeur de l'isle, fit la division entre la Bre-

tagne Romaine & la Bretagne Barbare.

Quelque tems après, le général Lollius Urbicus, qui commandoit dans la Bretagne pour Antonin, recula un peu les frontières de l'empire Romain dans cette Isle; & au de-là du mur d'Adrien, il en bâtit un nouveau, que l'on croit s'être étendu obliquement depuis la rivière d'Esk jusqu'à l'embouchure de la Twéde. La Bretagne, qui, jusqu'à l'empire de Sévère, n'avoit formé qu'un gouvernement, fut alors divisée en deux. Ce Prince se rendit en personne dans le païs. On croit que ce fut l'an de J. C. 208. Le fruit, qu'il retira d'une laborieuse expédition qu'il y fit, ce fut d'étendre sa domination jusqu'à l'intervalle, qui séparoit les golfes de Glota & de Bodotria; foible compensation pour cinquante mille Romains, qui périrent, soit dans les combats, soit par les maladies, dont la cause principale fut la mauvaise qualité des eaux. Les Barbares lui abandonnérent, par un traité, l'espace compris entre le mur d'Antonin & les golfes qu'on vient de nommer, & ils se retirérent au de-là. Pour les y tenir renfermés, Sévère construisit un mur, dont les restes subsistent encore aujourd'hui entre les golfes de Clyd & de Forth. Jamais l'empire Romain n'a passé ces bornes dans la Grande-Bretagne. La conquête de ce morceau de terre valut à Sévère le titre de *Britannicus Maximus*, & à chacun de ses deux fils celui de *Britannicus*.

La Bretagne fut enfin réunie à l'Empire par Constance Chlore. Cette réunion, suivant M. de Tillemont, doit être rapportée à l'an de Jesus-Christ, 296.

Lorsque les Romains commencérent à posséder cette isle, ils ne la divisérent pas, comme on a fait depuis en provinces, mais, pour ainsi dire, en peuples & en nations. Ainsi, ils appellerent Atrabatiens les habitans de Barkhire; Belges, ceux de Wiltshire, de Somersetshire, de Hampshire & de l'isle de Vight; Brigantes, ceux d'Yorkshire, de Lancashire, de Durham, de Westmorland & de Cumberland; Cantiens, ceux de Kent; Catticuchlanes, ceux de Buckinghamshire, de Bedforshire & de Vorkshire; Coritanes, ceux de l'Incolnshire, de Leicestershire, de Rutland, de Nottingham, de Derby & de Northamptonshire; Cornéviens, ceux de Cheskire, de Stafford, de Shropshire & de Vorcestershire; Dunmoniens, ceux de Cornouaille & de Devonshire; Dobunes, ceux de Glocester & d'Oxfordshire; Durotobriges, ceux de Dorsetshire; Ottadines, ceux de Northumberland; Regnes, ceux de Sussex & de Surrey; Tribonantes, ceux d'Essex, de Middlesex & de Hertfordshire.

Ces noms ont visiblement une origine Celtique. Les Romains & les Grecs ne firent que les accommoder au génie de leur langue. Sous l'empire d'Honorius, les Romains, attaqués en Italie par les Goths, n'eurent pas le loisir de songer à la Bretagne, qui, à peine délivrée d'eux, fut attaquée par les Pictes,

peuples d'Écosse. Les Saxons, déjà formidables par leurs exploits militaires, vinrent au secours des Bretons, & s'établirent dans ce païs, qu'ils conquirent, & divisérent en sept royaumes. C'est ce que l'on appelle l'Eptarchie. Ces royaumes étoient, Kent, Sussex ou Saxons méridionaux, Westsex ou Saxons occidentaux, Essex ou Saxons orientaux, Estangles ou Anglois orientaux, Northumberland, ou Mercie.

L'Eptarchie dura quelques siécles; mais, Egbert, Roi des Saxons occidentaux, réunit tous ces royaumes sous le nom d'Angleterre, & s'en fit déclarer Roi à Winchester, l'an 819.

III. Les Bretons se servoient à la guerre de deux sortes de chars. Les uns, armés de faulx & de harpons, ne portoient qu'un seul homme, qui, ayant sous la main quatre petits chevaux très-vîtes commençoit le combat, & courant çà & là, cherchoit à rompre les rangs des bataillons ennemis. Une autre espèce de chars suivoit. Ceux-ci n'avoient ni faulx ni harpons; mais, ils étoient montés par une troupe de combattans, qui, pénétrant dans les rangs éclaircis, faisoient pleuvoir à droite & à gauche une grêle de traits sur l'ennemi, qui faisoit encore ferme. S'ils avoient affaire à de la cavalerie, toute la troupe mettoit pied à terre, & combattoit l'épée à la main. Cependant, les cochers, hommes choisis, selon Tacite, entre les combattans, se retiroient insensiblement de la mêlée, pour se placer dans un lieu, où leurs maîtres les pussent rejoindre, s'ils avoient du pire. Ainsi, ces Barbares, dit César, imitent la vîtesse de la cavalerie & la fermeté des gens de pied. Ils sont devenus si adroits par un exercice continuel, qu'ils arrêtent leurs chevaux sur un penchant, même au milieu de la course, tournent tout court en un instant, courent sur le timon, se tiennent de bout sur le joug des chevaux, & en un clin d'œil rentrent dans leurs chars.

Il faut être, ce semble, un peu étranger dans la lecture d'Homère, pour trouver dans ces chars & dans leur manœuvre, les chars & la manière des héros de l'Iliade. On ne voit dans les plaines de Troye qu'une seule espèce de chars. Deux chevaux attelés de front, & conduits par un écuyer, portent en un instant le capitaine Grec ou Troyen par tout où sa présence est nécessaire. Ces faulx, ces harpons, & tout ce vain appareil de chariots armés, n'étoient pas encore imaginés, ou plutôt le Poëte croyant cette machine mal assortie au courage & à l'expérience, qu'il donne à ses héros, l'a jugé indigne de paroître dans son poëme. Aussi, les Grecs ne firent-ils jamais usage de ces chariots, pas même dans le tems où les peuples de l'Asie y mettoient toute leur confiance, & sembloient en attendre la victoire.

Les Bretons, en allant au combat, se peignoient le corps avec le pastel, en bleu foncé tirant sur le noir, s'imaginant par-là paroître plus terribles aux ennemis. Leurs femmes employoient aussi sur elles

cette même couleur, apparemment comme un ornement qui relevoit leur beauté. Les Bretons laissoient croître leurs cheveux, peut-être dans la pensée de se donner un air plus farouche. Du reste, ils se rasoient tout le corps, excepté la levre supérieure.

Les Écrivains, Grecs & Latins, nous apprennent en général, que les mœurs des Bretons étoient très-simples, & avoient toute la grossiereté d'une nature brute & sans aucune culture. Ils ont du lait, dit Strabon, & l'impéritie de plusieurs d'entre eux, est telle, qu'ils ne sçavent pas en faire des fromages. Ils ignorent le jardinage; quelques-uns même, toutes les parties de l'agriculture. César assure pareillement que ceux, qui habitoient l'intérieur de l'Isle, ne semoient point de bled. Ils vivoient du lait & de la chair de leurs bestiaux, & apparemment aussi des animaux qu'ils prenoient à la chasse, à l'exception du lievre néanmoins, dont ils s'abstenoient par superstition. Ils ne croyoient point non plus qu'il leur fût permis de manger de poules ni d'oies, quoiqu'ils en nourrissent pour leur plaisir. Leurs habillemens, aussi simples que leur nourriture, étoient des peaux de bêtes; leurs villes, de grands clos au milieu des forêts, fermés de haies, environnés de fossés, & remplis de cabanes, où ils se retiroient pêle-mêle avec leurs troupeaux, en cas d'invasion; leurs habitations ordinaires pouvoient être plus commodes & moins sauvages. César parle de leurs bâtimens, qu'il dit semblables à ceux des Gaulois. Il leur attribue une horrible extinction de toute pudeur naturelle, en ce qui concerne les mariages. Ils vivent, dit-il, dix ou douze hommes en commun, freres, peres, enfans avec autant ou plus de femmes; & ce qui naît de ces conjonctions abominables, passe pour appartenir à celui qui a épousé la mere, lorsqu'elle étoit encore vierge. Strabon rapporte à peu près la même chose des habitans de l'Hibernie. St. Jérôme témoigne que tel étoit encore l'usage de son tems parmi les peuples barbares, qui occupoient le Nord de la grande Bretagne; & il ajoûte qu'ils mangeoient de la chair humaine.

IV. En rassemblant les débris du systême religieux des Bretons, on diroit que les dieux de la Grece, sa religion & ses prêtres avoient passé dans la Bretagne. Taramis chez les Bretons, comme Jupiter chez les Grecs, étoit le pere des dieux, le maître du tonnerre. Il régloit les saisons; & la terre à son gré étoit stérile ou féconde. Teutatès, comme Mercure, étoit le dieu de l'éloquence, l'inventeur des lettres, le patron des voyageurs & des marchands. Ésus, étoit Mars, & le dieu de la guerre. Ésus, comme Bacchus, avoit ses orgies. Bélinus, aussi bien qu'Apollon, étoit tantôt le soleil, tantôt le dieu de la médecine. Diane étoit adorée sous le nom d'Ardéna, comme la déesse des forêts, & sous le nom de Bélisama, comme la Lune est la reine du ciel. Dion nous parle d'une déesse An-

drafte ou Andrate. Voadice, reine des Bretons, lui adresse son action de graces, après les avantages qu'elle a remportés sur les Romains. Ne reconnoît-on pas ici la déesse de la Victoire, la Vénus armée de Cythère & de Lacédémone ? Ce ne sont pas ici des rapports imaginaires; car, outre qu'ils ont tous été remarqués par les anciens Écrivains Bretons, César nous dit, en termes exprès, que Jupiter, Mars, Apollon, Minerve & Mercure étoient adorés dans la Bretagne; que les Druides & les Prêtres Grecs donnoient à chacun de ces dieux les mêmes attributs; & qu'aux isles Britanniques, comme dans la Gréce, le peuple en avoit le même sentiment. Strabon ajoûte que le culte de Cérès & de Proserpine étoit établi dans une isle voisine de la Bretagne, & qu'on y observoit les mêmes cérémonies, que dans l'isle de Samothrace.

Cependant, pour prouver, du moins avec quelque vraisemblance, que la religion des Grecs étoit passée dans la Bretagne, il ne suffit pas d'avancer que Jupiter, Mars, Bacchus & quelques autres divinités ont été adorés de l'une & de l'autre de ces deux nations. Personne n'ignore que ces dieux éclos du cerveau des Égyptiens, passérent bientôt de l'Égypte dans la Phénicie, dans la Gréce & dans le reste de l'Europe. Mais, il faudroit ou établir l'identité d'un systême religieux particulier aux Grecs & aux Bretons, ou du moins découvrir quelques dogmes, quelques pratiques particulieres à ces deux peuples, outre le systême commun du Polythéïsme, que l'un & l'autre avoit adopté.

Le peuple Breton, aveuglément soumis aux décisions de ses Prêtres, ne se donna jamais la licence de connoître les choses de la Religion. Les Druides enseignérent toujours l'unité d'un être suprême; & les Bretons en firent le fondement de leur créance. C'est ce que nous apprend Origène, dans son commentaire sur Ézéchiel, lorsque recherchant la cause des progrès rapides du Christianisme dans la Bretagne, il dit nettement que cette isle se trouvoit disposée de loin, & préparée à l'Evangile par la doctrine des Druides, qui avoient toujours enseigné l'unité d'un Dieu Créateur. Il faut convenir qu'il semble difficile, ou même impossible d'accorder l'unité de Dieu avec le Polythéïsme, dont parle César.

Quoi qu'il en soit, la Religion de la Bretagne, altérée de sang, ne se contentoit pas de celui des animaux. Du moins, dans les occasions importantes, on ne devoit rien attendre des dieux, on ne pouvoit les appaiser que par l'effusion du sang humain. Un homme, dans le danger d'une maladie, ou dans les périls de la guerre, immoloit ou faisoit vœu d'immoler un autre homme. Les victimes humaines, comme les plus agréables aux dieux, étoient aussi les plus solemnelles & réservées pour les sacrifices publics dans les jours de fêtes. On peut se rappeller ce que l'on rapporte de l'Idole d'osier, ce colosse effroyable, où l'on

enfermoit des hommes vivans, pour être dévorés par les flammes. Ces victimes étoient prises entre les criminels. Mais quelquefois aussi, faute de criminels, on brûloit des innocens. Un malheureux, pressé par la misére & attiré par une somme d'argent, venoit s'offrir pour le sacrifice. On le nourrissoit pendant une année des viandes les plus pures aux dépens du public; & le jour de la fête étant arrivé, on le conduisoit en pompe par toute la ville, & de-là hors des portes au lieu du sacrifice. Mais, il y a apparence, qu'au défaut de ces victimes volontaires, le choix des innocens, qu'on devoit immoler, dépendoit uniquement de la volonté des Druides. C'est du moins, une conjecture que l'on propose, pour expliquer comment ils ont pu conserver si long-tems, sans trouble, sans opposition, dans leur propre païs, l'empire absolu que leur mérite & la crédulité leur avoient acquis.

Dans la Bretagne, le Sacerdoce étoit uniforme, perpétuel, & faisoit un ordre séparé, & le premier de l'État. Les Prêtres, réunis sous un même chef, ne formoient tous qu'un même collége, dont les femmes étoient exclues. Une épreuve de vingt ans,passés sous la discipline des Druides, n'ouvroit l'entrée dans ce collége, qu'à ceux qui étoient dans un âge mûr; police excellente, qui donnoit aux disciples une capacité fort étendue, & qui fit enfin déférer aux Druides la connoissance de toutes les affaires, tant publiques que particulières. Dans celles-ci, ils jugeoient sans appel. Ils ordonnoient seuls les peines; pour le civil, l'interdiction des mysteres; pour le criminel, la mort par le fer ou par le feu. Dans les affaires publiques, tout se traitoit dans les assemblées; & dans ces assemblées, on ne pouvoit ni exécuter, ni délibérer, ni même proposer sans les Druides. En un mot, ils régnoient; & suivant la remarque de Dion Chrysostome, les Rois, assis sur le trône & dans tout l'éclat de la pourpre, n'étoient que les appariteurs des Prêtres & les ministres de leurs volontés.

V. Quelques Critiques ont avancé que l'ancien Breton s'étoit formé de la langue Grecque; que celle-ci a été en usage dans la Bretagne dès les premiers tems; que s'étant corrompue dans la bouche du peuple, elle a néanmoins conservé toute sa pureté parmi les Druides. Mais, outre que cette opinion n'est appuyée que sur un mot des Commentaires de César; mot que la force du sens paroît rejetter, que les plus habiles Critiques ont soupçonné, & sur lequel les manuscrits ont varié; le même César insinue dans un autre endroit, que la langue des Bretons étoit là même que celle des Celtes. Strabon assure que la langue Celtique & la langue Bretonne ne différoient que par le dialecte. Tacite se contente de dire qu'elles étoient peu différentes. Ne voyons-nous pas aujourd'hui que le petit nombre de termes, qui nous restent de la langue des Celtes, se retrouvent encore pour la plûpart dans celle qu'on attribue

aux anciens Bretons ? Or, les Celtes ne connoissoient ni les caractères ni la langue Grecque. Lorsque César voulut exhorter le fils de Cicéron à tenir ferme dans le camp, où il étoit assiégé par les Gaulois, il lui écrivit en Grec, dans la crainte, ajoûte-t-il, que sa lettre ne fût entendue des Barbares, si elle étoit interceptée. Nous avons encore cette lettre, que Polyen nous a conservée.

VI. Le commerce, que l'on faisoit dans la Bretagne, étoit très-considérable. Quelques Modernes ont voulu faire honneur aux Grecs des commencemens de ce commerce. Mais, outre qu'il est très-incertain que les Grecs l'aient jamais fait, Strabon dit positivement que les Phéniciens l'ont commencé, & qu'ils le faisoient seuls; termes précis, qui détruisent toutes les conjectures des Modernes, en faveur des Grecs & de toute autre nation. Strabon nous donne ensuite le détail de ce commerce. Les Phéniciens, dit-il, portoient dans la Bretagne de la vaisselle de terre, du sel, toute sorte d'instrumens de fer ou de cuivre; & ils recevoient en échange des peaux, des cuirs & de l'étain. Mais, il y a apparence que ce commerce étoit plus étendu; car, le même Strabon nous dit ailleurs, que cette Isle étoit fertile en bled & en troupeaux; qu'elle avoit des mines d'or, d'argent & de fer; & que toutes ces choses faisoient partie de leur commerce, aussi bien que les peaux, les esclaves & les chiens même, qui étoient excellens pour la chasse, & dont les Gaulois, quelquefois même les peuples de l'Orient, se servoient à la guerre.

Quoi qu'il en soit de l'étendue de ce commerce, il est certain que celui de l'étain seul étoit une source inépuisable de richesses pour les Phéniciens. On trouvoit alors dans la Bretagne des mines d'étain presque par tout, elles étoient même peu profondes. A la vérité le sol en étoit pierreux; mais, il étoit occupé en tout sens par des veines sablonneuses, qui offroient le métal en abondance & presque sur la surface de la terre. Ainsi, outre que ces mines étoient en grand nombre, elles étoient encore riches, & ne demandoient ni un long travail ni beaucoup de dépense. Les naturels du païs, qui ne connoissoient pas leurs richesses, régloient la valeur de ce métal, sur le peu de peine qu'il leur coûtoit, & sur le peu d'utilité qu'ils en tiroient, qui, d'ailleurs, dans ces commencemens, ne voyoient que les Phéniciens, trop intéressés pour les instruire, donnoient leur étain presque pour rien, & prenoient en échange de viles marchandises, qu'ils payoient chérement; parce qu'elles étoient utiles & nécessaires à un peuple sauvage & sans industrie. Il faut conclure delà, avec Strabon, que les Phéniciens devoient faire & faisoient en effet de très-grands profits, dans le seul commerce de l'étain de la Bretagne.

Aussi voyons-nous dans l'Histoire, que les Phéniciens furent toujours très-jaloux du commerce

de cette Isle, & qu'ils employérent toute leur habileté & les ruses même pour en dérober la connoissance à tous les peuples de la terre. On raconte qu'un pilote Phénicien, faisant voile vers la Bretagne, apperçut un vaisseau Romain, qui le suivoit, & qui observoit sa route. Ce pilote, pour cacher aux Romains le secret de sa République, fit échouer son vaisseau à dessein, & entraîna le vaisseau Romain dans le même écueil. L'action fut louée des Phéniciens; & le pilote, échappé du naufrage, & de retour dans son païs, reçut du trésor public une récompense proportionnée à la perte qu'il avoit faite, & au danger qu'il avoit couru. Cette fidélité dans les dépositaires du secret, conserva toujours aux Phéniciens la possession tranquille & indivise de toutes les branches du commerce de la Bretagne.

VII. Nous remarquerons ici que ce n'est pas à la seule isle de la Bretagne que l'antiquité a donné ce nom. Toutes les isles de la même mer, ou qui étoient aux environs de la Bretagne, furent appellées isles Britanniques, comme il paroît par Denys le Géographe, par l'Auteur du livre du monde, attribué à Aristote, & par plusieurs autres. Mais, l'isle de la Bretagne fut cependant appellée par excellence l'isle Britannique. Elle se nomma aussi Albion. Quelques anciens Auteurs fabuleux prétendent qu'elle fut nommée d'abord Samothée, puis Albion & enfin Bretagne. Elle avoit ce dernier nom, du tems de César; & elle l'a porté jusqu'à l'invasion des Saxons, ou Anglois-Saxons, qui donnérent le leur à la partie qu'ils occupérent, & la firent nommer Engelland, c'est-à-dire, Angleterre, tandis que la partie septentrionale s'appelloit Écosse du nom d'un peuple Irlandois, qui s'y étoit établi.

VIII. Quelques anciens ont cru que l'isle de Bretagne avoit été autrefois jointe au continent. Ils prétendent que c'est le sens de ce vers de Virgile.

Et penitus toto divisos orbe Britannos.

Servius l'assure positivement, en expliquant ce vers de Claudien.

Et nostro diducta Britannia mundo.

IX. Nous avons déja observé que l'isle de Bretagne porte aujourd'hui le nom d'Angleterre ou de grande Bretagne, y compris l'Écosse. Ce sont les François qui lui donnent le nom d'Angleterre, ceux du païs l'appellent England; les Allemands & ceux des païs bas, Engeland; les Italiens, Inghilterra; & les Espagnols, Inglaterra.

L'Angleterre est séparée de l'Écosse par les rivières de Solwai & de Twede. Toute l'isle, en général, a la mer d'Écosse au septentrion, la mer d'Allemagne à l'orient, la mer Britannique ou la Manche au midi; & la mer d'Irlande & une partie de celle d'Écosse à l'occident.

BRETONS, *Britanni*, Βρίτταννοι, peuples de la Bretagne. *Voyez* Bretagne.

BRETONS, *Britanni*, Βρέττανοι, (*a*) peuples de la Gaule Armorique. Ils vinrent s'établir dans cette contrée vers l'an de Jesus-Christ 442, ayant été chassés de l'isle de Bretagne par les Saxons. Ils donnérent leur nom au païs, qu'ils avoient choisi pour leur demeure; & il a été connu depuis sous la dénomination de Bretagne. C'est aujourd'hui une des plus belles provinces de France. d'autres assurent pourtant que ce nom étoit particulier à cette province, dès le tems de Pline, & que les Bretons Gaulois, qui étoient passés autrefois dans l'isle de la Bretagne, l'avoient ainsi appellée eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les Bretons habitoient un canton de la Gaule Armorique sous la protection des Romains. Nous disons un canton; car, les villes de Nantes & de Rennes n'avoient point été démembrées de l'Empire, & ne faisoient point partie de l'établissement des Bretons. C'est une conséquence qui se tire nécessairement des souscriptions du Concile assemblé à Tour, l'an 461. Les Évêques de Nantes & de Rennes assistérent & souscrivirent au Concile. On lit, après leurs noms, celui de Mansuétus, évêque des Bretons. Cette qualification vague, sans aucune indication particulière du Siége Épiscopal, nous donne lieu de penser que la jurisdiction de Mansuétus s'étendoit sur tout le païs que les Bretons occupoient, & que les bornes du diocèse de leur Évêque étoient celles de leur État. Or, le territoire de Nantes & de Rennes formoit deux diocèses distingués, dont chacun avoit son Évêque.

Lorsque Clovis forma le dessein de conquérir les Gaules, Syagrius, fils du comte Ægidius, gouvernoit avec le titre de Roi, ce que les Romains y avoient conservé. Leur domination, qui comprenoit, avant la première course de Clodion, toute la partie méridionale des Gaules jusqu'à la rivière de Loire, avoit beaucoup perdu de son étendue par les conquêtes de Clodion & de Childéric. Clovis attaqua Syagrius près de Soissons, vers l'an 486; & la victoire, qu'il remporta, le rendit maître, dit Grégoire de Tours, de tout le païs qui reconnoissoit l'autorité de l'Empire. Il s'ensuit de cette expression, que la domination Romaine fut entièrement éteinte dans les Gaules. Les villes de Rennes & de Nantes passérent, avec les autres, sous les loix de Clovis. Leurs Évêques assistérent au premier concile d'Orléans, convoqué par ses ordres; & on croit qu'il faut rapporter au même tems la conquête du reste de la Bretagne; ce qu'il faut entendre de la partie de cette province, où les Bretons s'étoient établis.

Il est vrai que Grégoire de Tours, en nous apprenant que les Bretons furent soumis par Clovis, n'ajoûte rien qui en détermine le tems; mais, si l'on se souvient que les Bretons, qui étoient en-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VIII. p. 512. *& suiv.*

trés

trés dans les Gaules, bien moins en conquérans qu'en fugitifs, n'y avoient jusques-là paru que comme troupes auxiliaires des Romains, pour qui ils défendoient quelquefois les bords de la Loire contre les Goths; on se persuadera aisément qu'ils ont dû suivre la destinée de ceux, à la fortune de qui ils étoient attachés, & que la chûte des uns livra les autres à la discrétion du vainqueur. Les Bretons cessérent alors d'avoir des Rois. Le chef de leur nation, qui les gouvernoit, fut réduit à porter le titre de Comte. Il ne paroît pas possible de fixer l'étendue de ce petit royaume. La ville de Vennes pouvoit en être la capitale. Il est du moins certain que cette ville appartenoit à Clovis, puisque son évêque Modestus assista, avec ceux de Nantes & de Rennes, au premier concile d'Orléans; & d'ailleurs, il est probable qu'elle étoit le siége de l'évêque des Bretons, dont parle le concile de Tours, que nous avons cité, puisqu'entre les souscriptions de ce Concile, on ne trouve point celle de l'évêque de Vennes. Selon cette supposition, la souscription d'un évêque des Bretons au concile de Tours, & la souscription d'un évêque de Vennes au concile d'Orléans, n'annonceroient qu'un seul & même siége Épiscopal, dont le titulaire auroit été désigné d'abord par le nom du peuple sur qui il exerçoit sa jurisdiction, & ensuite, c'est-à-dire, depuis la réduction de ce peuple, par le nom de la ville principale de son diocèse.

Quoiqu'il soit incontestable que Clovis soumit les Bretons, & que le changement de leur gouvernement fut une suite de sa victoire, il faut cependant avouer qu'en vertu d'un traité, dont ils furent redevables à la clémence de ce Roi, ils conservérent encore la possession d'une partie de la Bretagne, & qu'ils continuérent d'y être gouvernés par un Chef de leur nation. C'est ce que nous apprend une lettre, écrite par les Evêques assemblés à Tours en 849, à Nomenoy, duc des Bretons, qui avoit donné un asyle chez lui à un seigneur François, révolté contre Charles le Chauve. Les Évêques appellent Nomenoy le premier de la nation Bretonne. » Vous devriez, lui disent-ils, » sçavoir distinguer le territoire, » qui appartient aux François, » depuis leur établissement dans » les Gaules, d'avec celui que » les François, touchés des prie» res des Bretons, ont bien voulu » leur accorder. « Mais, en même tems, le ton impérieux & absolu des Evêques nous avertit que les Bretons, malgré la concession de Clovis, ne s'étoient pas soustraits à sa domination. Leur dépendance, au contraire, étoit marquée par le tribut annuel, qu'ils payoient à ses descendans. Ainsi, leur duc Varoch, s'étant révolté contre Chilperic I, n'obtint la paix qu'après avoir promis d'être toujours fidele au Roi, & de payer exactement, chaque année, les tributs qu'on lui avoit imposés.

Les Bretons se révoltérent ce-

pendant, & se maintinrent dans leur rebellion jusqu'au regne de Dagobert II, qui les rendit tributaires, & ils demeurérent en cet état jusqu'à l'an 787 que Charlemagne les soumit. Leur opiniâtreté pour la liberté les fit encore soulever contre Louis le Débonnaire, & Charles le Chauve. Ils se firent la guerre entr'eux, & tuérent Salomon leur dernier roi, depuis lequel le païs fut gouverné par divers Princes, jusqu'à l'an 1213 qu'Alix, héritière de Bretagne, épousa Pierre de Dreux, dit Mauclerc. Ses successeurs, au nombre de dix, l'ont possédée en titre de Duché. Enfin, en 1491, Anne, fille unique de François II, dernier duc, épousa Charles VIII, puis Louis XII, rois de France, qui réunirent ce Duché à la Couronne.

BRETONS, *Britanni*, (a) Βρέττανοι, peuples de la Gaule Belgique. Pline est le seul, qui en fasse mention; & il paroît les ranger sur la côte de la Belgique entre le canton de Gessoriacus & les Ambiains. *Deinde*, dit-il, *Menapii*, *Morini*, *Oromansaci*, *juncti pago qui Gessoriacus vocatur*, *Britanni*, *Ambiani*. Selon cet ordre, & en avançant du nord au sud, les Bretons se placent au de-là d'une rivière, qui termine le diocèse de Boulogne, dans lequel est contenu le canton de Gessoriacus, & ils s'étendent dans le canton de Pontivus. Cette rivière est la Cauche.

Cluvier a cru qu'il falloit lire *Brianni*, au lieu de *Britanni*. Seroit-ce un établissement, que quelque colonie de l'isle de Bretagne auroit formé dans ce canton maritime, comme les Belges s'étoient établis sur la côte méridionale de la même isle? Sanson, voulant donner de l'illustration à sa patrie, suppose qu'il a existé une ville sous le nom de Bretagne dans le lieu, qu'occupe Abbeville, que l'on ne connoît néanmoins primitivement sous le nom d'*Abbatis-Villa*, que comme un bien appartenant à l'abbaye de Centul ou de Saint Riquier, & qui ne devint une place de quelque importance, que sous le regne de Hugues Capet.

BRETTANIE, *Brettania*, contrée d'Italie, qui étoit habitée par les Bruttiens. *Voyez* Bruttiens.

BRETTIUS, *Brettius*, le même que Brutius Sura. *Voyez* Brutius Sura.

BREVE, terme de Grammaire. Il se dit d'une syllabe relativement à celles qui sont longues. Par exemple, l'*a* est bref dans *place*, & long dans *grâce*. *Ma* est bref dans *matin*, le commencement du jour, & il est long dans *mâtin*, gros chien. L'*a* est bref en *tache*, *macula*, & long en *tâche*, ouvrage qu'on donne à faire.

Toutes nos voyelles sont Breves ou longues ou communes. C'est de l'assortiment des unes avec les autres que résulte l'harmonie de la période. Le tems d'une Breve est de motié plus

(a) Plin. Tom. I, pag. 224. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

court que le tems d'une longue; ou, comme on dit communément, la Breve n'a qu'un tems; au lieu que la longue en a deux. C'est-à-dire, que pour prononcer la Breve, on n'employe précisément que le tems qu'il faut pour la prononcer, tandis qu'on prononceroit deux Breves dans l'intervalle de tems, que l'on met à prononcer une longue.

Les Latins étoient extrêmement exacts à distinguer les longues & les Breves. Cicéron dit que si un Auteur faisoit une faute sur ce point, il étoit sifflé par les spectateurs. *Non solùm verbis arte positis moventur omnes, verùm etiam numeris ac vocibus. At in his si paulùm modò offensum est, ut aut contractione Brevius fieret, aut productione longius, theatra tota reclamant. Quid? hoc non idem fit in vocibus, ut à multitudine & populo, non modo catervæ atque conventus, sed etiam ipsi sibi singuli discrepantes, ejiciantur.* La même chose arriveroit sans doute parmi nous, si un acteur prononçoit *par consquent*, au lieu de *par conséquent*, *la mér* pour *la mer*.

Dans le Latin, la Breve se marque d'un ˘; & la longue, d'un ¯. Ainsi, dans *ārmă*, la première syllabe est longue; & la seconde, Breve.

BRÉVIATEUR, *Breviator*, étoit le nom d'un officier des empereurs d'Orient. Sa fonction étoit d'écrire & de transcrire les Ordonnances du Prince. On appelle encore à Rome, Bréviateurs ou Abréviateurs ceux qui écrivent & délivrent les Brefs du Pape.

BREUVAGE. (a) Homère, dans son Odyssée, parle d'un Breuvage composé de fromage, de farine & de miel détrempés dans du vin de Pramne. C'étoit la boisson ordinaire, que l'on servoit aux personnes de distinction, & sur tout à ceux qui avoient beaucoup fatigué. On voit, dans l'onzième livre de l'Iliade, que la belle Hécaméde en servit un pareil à Machaon, qu'on avoit ramené blessé du combat, excepté que le miel n'y étoit pas mêlé. Mais, elle l'avoit servi à part dans un bassin.

BRIACAS, *Briacas*, Βριάκας, (b) étoit fils d'Éginete & frere de Polymestor. Éginete regna sur les Arcadiens, & eut pour successeur Polymestor. Ce dernier étant mort, sans laisser d'enfans, Echmis, fils de Briacas, monta sur le trône.

BRIANTICE, *Briantice*, (c) Βριαντικὴ, nom d'un païs de Thrace, au rapport d'Hérodote. Selon cet Auteur, on le nommoit auparavant Galaïce, & il appartenoit proprement aux Cicones. Hérodote met ce païs aux environs de la rivière de Lisse.

Ortélius croit que c'est le *Priaticus campus*, dont parle Tite-Live. Solin fait mention d'un peuple, nommé *Briantæ*, comme lit Ortélius. Saumaise, qui lit *Briantes*, remarque que les anciennes

(a) Homer. Odyss. L. X. v. 233. & seq. Iliad. L. XI. v. 637. & seq.
(b) Pauf. pag. 463.

(c) Herod. L. VII. c. 108. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 41. Plin. T. I. p. 203.

éditions portent *Priantes*. Pline, que Solin copie, appelle ce même peuple *Priantæ*.

BRIARÉE, *Briareus*, (*a*) Βριάρεως, fameux Géant, fils de Titan ou du Ciel, & de la Terre. Les Poëtes lui donnent cent mains & cinquante têtes, & disent qu'il avoit plus de force que son pere même. Aussi sauva-t-il Jupiter du plus grand danger, que ce dieu eût jamais couru. Car, lorsque les autres dieux, Junon, Neptune & Minerve avoient résolu de le lier, Briarée, à la persuasion de Thétis, monta au ciel, & s'assit près de Jupiter avec une contenance si fiere & si terrible, que les dieux épouvantés renoncérent à leur entreprise. D'autres ont imaginé que Briarée étoit à la tête de ces Géans, qui osérent faire la guerre à Jupiter, & qu'il poussoit lui seul cent rochers contre le ciel. Mais, Jupiter lui pardonna ce qu'il avoit fait contre lui en cette occasion, à cause de cet autre service important, qu'il venoit de lui rendre.

Homère dit que les Dieux nommoient ce géant Briarée, mais que les hommes l'appelloient Égéon. Il feint cette différence des noms, pour faire voir qu'un Poëte doit être instruit de tout ce qui est dans le ciel & sur la terre, & ensuite pour enseigner que les hommes, n'ayant que des connoissances très-imparfaites des choses de la nature, & des idées souvent très-opposées à ce qu'elles sont dans la vérité & dans l'ordre de Dieu, leur donnent des noms, qui ne sont pas leurs noms. Il n'y a que les dieux, qui leur donnent leur nom véritable, & qui les nomment ce qu'elles sont. Cette fiction d'Homère n'est point une fiction chimérique. Elle a un fondement vrai; & l'on trouve la source de cette idée dans l'Écriture Sainte, qui, en parlant du second fils, que David eut de Bersabée, dit que David l'appella Salomon, & que Nathan lui donna un autre nom, & l'appella Jeddidia, à cause du Seigneur, ἕνεκεν Κυρίου.

Madame Dacier donne à Briarée, pour pere, Neptune. Or, Neptune, ajoûte-t-elle, a tant de force, qu'il ébranle la terre jusqu'à ses fondemens. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Géant, plus fort que ce dieu, fît si grand peur aux immortels.

Plutarque, dans la vie de Marcellus, fait tenir ce propos à ce grand capitaine, au sujet d'Archiméde: » Ne cesserons-nous pas » de faire la guerre à ce Briarée » de Géometre, qui, en se jouant, » enleve nos navires, & les plonge dans la mer comme des gobelets pour puiser. « Cela se passoit durant le siége de Syracuse.

BRIARÉE, *Briareus*, Βριάρεως, (*b*) un des Cyclopes. Les Corinthiens, au rapport de Pausanias, disoient que le Soleil & Neptune étant en dispute, au sujet de leur païs, prirent pour juge de leur différend ce Briarée, qui ad-

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 174. Plut. Tom. I. pag. 307. Virg. Æneid. L. VI. v. 287. Homer. Iliad. L. I. v. 403. & seq. Ovid. Fast. L. III. pag. 171. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 194.

(*b*) Pausf. pag. 86, 93.



jugea l'isthme à Neptune, & le promontoire, qui commandoit la ville de Corinthe, au Soleil; & que depuis ce tems-là, Neptune étoit demeuré en possession de l'isthme.

Il y eut encore un Briarée Hercule, qui étoit plus ancien que l'Hercule de Tyr.

BRICINNIES, *Bricinniæ*, (a) Βρικιννιαὶ, nom d'une forteresse de Sicile, qui étoit située dans le territoire des Léontins. Il est parlé de cette citadelle dans Thucydide.

BRIDE, *Frenum*. (b) M. Fabreti, ayant bien considéré les chevaux sur la colonne Trajane, a remarqué la manière dont on les bridoit. Il assure qu'ils sont tous ordinairement ainsi bridés; qu'ils ont un mors, mais sans rênes, tant sur la colonne Trajane, que sur la colonne Antonine, & sur les autres marbres; & que quand on leur a donné des rênes, on l'a fait sans l'autorité des monumens. On voit pourtant des rênes sur la colonne de Théodose.

BRIE, *Brie*, Βαριὰ, (c) un des enfans d'Aser. Ce fut le chef de la famille des Briéites.

BRIGANTES, *Brigantes*, (d) Βρίγαντες, peuples de l'isle de Bretagne. Ils habitoient, selon Ptolémée, au-dessous des Elgoviens & des Otadins, de façon qu'ils s'étendoient d'une mer à l'autre. Ils avoient plusieurs villes, dont on trouve l'énumération dans ce Géographe. C'étoient Épiacum, Vinnovie, Caturactonie, Calate, Isurie, Rhigodune, Olicane & Éboracum.

La cité des Brigantes passoit pour la plus nombreuse du païs. Pétilius Céréalis, général des Romains, étant arrivé dans l'isle de Bretagne, jetta par tout la terreur, en attaquant cette cité. Il donna plusieurs combats, dont quelques-uns furent assez sanglans, & soumit ou ravagea une grande partie de la province.

Le canton, que possédoient les Brigantes, comprenoit les provinces d'York & de Lancastre, l'évêché de Durham, le Westmorland & le Cumberland.

BRIGANTES, *Brigantes*, (e) Βρίγαντες, peuples d'Ivernie ou Hibernie, aujourd'hui l'Irlande. Ils étoient les plus orientaux de l'isle. Ainsi, ils occupoient les comtés de Wexford & de Kilkenni. Mais, on croit qu'il y a dans Ptolémée, le seul qui parle de ces peuples, un renversement de lettres, & qu'il faut lire Birgantes, parce qu'ils prenoient indubitablement leur nom de la rivière de Birgus, qui arrosoit leur païs. Cambden croit que c'est aujourd'hui le Barrow.

BRIGANTIUM, *Brigantium*, Βριγάντιον, (f) ville de la Gaule Transalpine. Strabon, décrivant

(a) Thucyd. pag. 345.
(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 73.
(c) Numer. c. 26. v. 44.
(d) Ptolem. L. II. c. 3. Tacit. in Jul. Agric. c. 17. Crév. Hist. des Emp. T. II. pag. 224. Tom. IV. pag. 46, 348.
(e) Ptolem. L. II. c. 2.
(f) Strab. pag. 179. Plin. Tom. I. p. 177. Ptolem. L. III. c. 1. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

la route, qui conduit au passage des Alpes Grecques, parle de Brigantium. Cette route étant fort détaillée dans les Itinéraires & dans la Table Théodosienne, on y trouve la position de la ville, dont il s'agit. Byrigantum, dans l'Itinéraire de Jérusalem, est qualifié *Mansio*, comme Ébrodunum & Caturiges, qui ont été des villes d'un rang distingué.

Il est fait mention de Brigantium dans Ammien Marcellin; & cet Auteur l'appelle, dit M. d'Anville, *Virgantia Castellum*. Les Inscriptions, rapportées par Honoré Bouche, où on lit, *ORD. BRIG.*, ne regardent point le Brigantium, qui est l'objet de cet article, comme paroît le croire le sçavant Commentateur de l'Itinéraire, mais un autre Brigantium, qu'on appelle aujourd'hui Briançonet. Le P. Hardouin seroit porté à croire que les *Brigiani*, nommés dans l'Inscription du trophée des Alpes, qui nous a été transmise par Pline, se rapportent à Brigantium. Il ne faut point oublier que Ptolémée cite cette ville comme appartenante aux Ségusines, qui tiroient leur nom de *Sugusio*, Suse. Mais, il est contre toute vraisemblance d'enlever aux Caturiges un lieu, que les limites du diocèse d'Embrun réclament, indépendamment de sa position en de-çà des Alpes.

Le nom moderne de Brigantium est Briançon, qui s'est formé par un léger changement de lettres.

BRIGANTIUM, *Brigantium*, Βριγάντιον, (a) autre ville de la Gaule Transalpine. Il faut nécessairement reconnoître cet autre Brigantium, comme il a été remarqué dans l'article précédent. Cette ville, que nous avons dit dans cet article se nommer à présent Briançonet, est située sur l'Esteron, qui tombe dans le Var. Elle n'est connue d'aucun des écrivains Romains; mais, des vestiges d'antiquité, qui y subsistent, & plusieurs Inscriptions, où le corps des Magistrats est désigné par le terme *ordo*, nous font connoître que c'étoit le chef-lieu d'un peuple ou d'une communauté particulière, quoique l'Inscription du trophée des Alpes n'en fasse point mention.

BRIGANTIUM, *Brigantium*, Βριγάντιον, (b) ville de la Rhétie, dont il est fait mention dans Ptolémée. C'est à présent Bregentz sur le lac de Constance.

Cette ville avoit donné son nom à ce lac, qui est appellé pour cela dans Pline *Brigantinus Lacus*.

BRIGES, *Briges*, Βρίγες, autrement Brygiens. *Voyez* Brygiens.

BRIGES, *Brigæ*, Βρίγαι, (c) nom que Brutus donnoit aux valets des soldats de son armée, selon que le témoigne Plutarque dans la vie de ce fameux Capitaine. C'étoit parce que ces valets, qui suivoient les troupes, venoient originairement de cette na-

(a) Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.
(b) Plin. Tom. I. pag. 510. Ptolem. L. II. c. 12.
(c) Plut. Tom. I. pag. 1005.

tion Barbare, que l'on connoît sous le nom de Brygiens.

BRIGUES, *Ambitus*. C'étoit, chez les Romains, les démarches que faisoient ceux, qui aspiroient aux honneurs pour se faire élire. Ils alloient vêtus de blanc par toute la ville, & quêtoient des suffrages dans les places & les assemblées publiques; & c'est en cela que consistoit l'*ambitus*; mot composé de l'ancienne préposition *am*, qui signifioit au tour, & de *ire*, aller.

La Brigue se faisoit tout ouvertement à Rome, & on y sacrifioit de grandes sommes d'argent. Cicéron impute à cette cause, le taux excessif, auquel les intérêts étoient portés de son tems, lesquels rouloient entre quatre & huit pour cent. C'étoit plutôt corrompre les citoyens que les solliciter.

La Brigue a coûté, pour une seule tribu, jusqu'à 80729 livres. Or, il y en avoit trente-cinq; par où l'on peut juger des sommes immenses, que coûtoient les charges à Rome, quoiqu'elles n'y fussent pas vénales.

BRILESSE, *Brilessus*, Βριλησσός, (a) montagne de Gréce dans l'Attique. Strabon met cette montagne au nombre de celles, dont les noms étoient les plus célebres.

Pline, après avoir d'abord appellé cette montagne Brilesse, semble l'appeller ailleurs Brilète, lorsqu'il dit qu'auprès du mont Brilète & du mont Tharne, on trouvoit des lièvres, qui avoient deux foies, & des cerfs, qui avoient quatre reins.

BRIMIAS, *Brimias*, Βριμίας, (b) Éléen. C'étoit un Athléte, qui remporta le prix du Pugilat. On voyoit sa statue à Olympie.

BRIMO, *Brimo*, (c) nom d'une divinité infernale, selon les Grecs, c'est-à-dire, de Proserpine. Il signifie terreur; car, il vient de βρέμω, j'épouvante. Les Anciens croyoient que les terreurs nocturnes venoient de Proserpine.

BRINIATES, *Briniates*, (d) peuples d'Italie dans la Gaule Cisalpine, selon Tite-Live. Il est assez vraisemblable que c'est la même nation, que Tite-Live appelle ailleurs Friniates. Du moins, il place l'une & l'autre au de-là de l'Apennin par rapport aux Romains. Les Briniates faisoient partie des Liguriens, dont le païs répond à ce qu'on appelle présentement l'État de Gènes. *Voyez* Friniates.

BRINION, *Brinio*, (e) chef des Caninéfates, peuples voisins des Bataves. C'étoit un personnage d'une naissance illustre, & hardi jusqu'à la brutalité. Son pere avoit souvent pris les armes contre les Romains; & il s'étoit moqué impunément des vaines expéditions & du triomphe ridicule de Caligula. L'esprit seul de révolte, que

(a) Thucyd. pag. 115. Strab. p. 399. Plin. Tom. I. pag. 197, 627, 630.

(b) Pauf. pag. 374.

(c) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. pag. 174.

(d) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 2. L. XLI. c. 19.

(e) Tacit. Hist. L. IV. c. 15. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 254.

Brinion avoit hérité de son pere, le rendit si agréable aux Caninéfates, qu'ils le mirent sur un bouclier, suivant la coûtume de la nation; & l'ayant porté quelque tems sur leurs épaules les uns après les autres, ils le choisirent pour Chef & pour Roi, l'an de Rome 820 & de J. C. 69.

Aussi-tôt appuyé des Frisons, qui vinrent d'au de-là du Rhin se joindre à lui, il commença par enlever un camp établi dans l'isle des Bataves, & occupé paisiblement par deux cohortes, qui ne comptoient point du tout sur une attaque si brusque. Elles furent taillées en piéces ou mises en fuite; & un grand nombre de vivandiers & de négocians Romains, qui erroient sans précaution dans un païs qu'ils regardoient comme ami, surpris par une guerre née tout d'un coup, tombérent entre les mains des vainqueurs. Plusieurs châteaux ou forts auroient subi la même destinée que le camp, si les Préfets des cohortes n'eussent mieux aimé les brûler, parce qu'ils ne pouvoient les défendre.

BRIQUE, *Later*, (a) espèce de pierre factice, de couleur rougeâtre, composée d'une terre grasse, pêtrie, mise en quarré long dans un moule de bois, & cuite dans un four, où elle acquiert la consistance nécessaire au bâtiment.

Il paroît que l'usage de la Brique est fort ancien. Les premiers édifices de l'Asie, à en juger par les ruines, étoient de Briques séchées au soleil, ou cuites au feu, mêlées de paille ou de roseaux hachés & cimentés de bitume. C'est ainsi, selon l'Écriture Sainte, que la ville de Babylone fut bâtie par Nemrod. Les murs célebres, dont Sémiramis la fit enfermer, & que les Grecs comptérent au nombre des merveilles du monde, ne furent bâtis que de ces matériaux. Voici comme un de nos plus exacts Voyageurs parle des restes de ces murs : » A l'endroit » de la séparation du Tigre, nous » vîmes comme l'enceinte d'une » grande ville...... Il y a des » restes de murailles si larges, » qu'il y pourroit passer six car» rosses de front. Elles sont de » Briques cuites au feu. Chaque » Brique est de dix pouces en » quarré, sur trois pouces d'é» paisseur. Les Chroniques du » païs assurent que c'est l'ancienne » Babylone. «

D'autres parlent d'une masse d'environ trois cens pas de circuit, située à une journée & demie de la pointe de la Mésopotamie, & à une distance presqu'égale du Tigre & de l'Euphrate, & qu'on prend pour les ruines de la fameuse tour de Babel. Ils disent qu'elle est bâtie de Briques séchées au soleil, qui est très-ardent dans ces quartiers; que chaque Brique a dix pouces en quarré, sur trois pouces d'épaisseur; que chaque lit de Briques est séparé par un lit de cannes ou de roseaux

(a) Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 575, 576. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett, Tom. X. pag. 459.

concassés & mêlés avec de la paille de bled, de l'épaisseur d'un pouce & demi, & que d'espace en espace, où l'on avoit besoin de forts appuis, on remarque d'autres Briques des mêmes dimensions que les précédentes, mais cuites au feu, plus solides & maçonnées avec le bitume.

Il reste encore dans l'Arménie, dans la Géorgie & dans la Perse, plusieurs anciens édifices bâtis des mêmes matériaux. A Tauris, autrefois Ecbatane, à Kom, à Téflis, à Érivan & ailleurs, les vieilles maisons sont de Briques.

Pendant plusieurs siécles, les autres parties du monde ne furent pas plus magnifiques en édifices. L'usage de bâtir de Briques, composées de terre mêlée de pailles menues, qui avoit commencé dans l'Asie, passa en Égypte. Ce travail pénible fut un des moyens, dont l'un des Pharaons se servit pour opprimer les Israëlites. Les Grecs prirent aussi cette manière de bâtir, des Orientaux. Vitruve, qui vivoit sous le regne d'Auguste, dit qu'on voyoit encore de son tems, dans Athènes, l'Aréopage bâti de terre & couvert de chaume.

Rome, dans son origine & pendant les quatre premiers siécles de sa fondation, n'étoit qu'un amas infórme de cabanes de Briques & de torchis. Les Romains prirent dans la suite, des Toscans, la manière de bâtir avec de grosses pierres massives & quarrées. Vers les derniers tems de la République, ils revinrent à la Brique. Le Panthéon & d'autres grands édifices en furent construits. Sous Galien, on formoit les murs alternativement d'un rang de Briques & d'un rang de pierre tendre & grise.

En général, Vitruve, que nous avons déjà cité, observe que les Anciens, dans leurs bâtimens, faisoient beaucoup d'usage de la Brique, parce que la maçonnerie de Brique est beaucoup plus durable que celle de pierre. Aussi y avoit-il quantité de villes, où les édifices, tant publics que particuliers, & même les maisons royales n'étoient que de Briques. Entre plusieurs exemples, il cite celui de Mausole, roi de Carie. Dans la ville d'Halicarnasse, dit-il, le palais du puissant roi Mausole a des murailles de Briques, quoiqu'il soit par tout orné de marbre de Proconnèse; & l'on voit encore aujourd'hui ces murailles fort belles & fort entières, couvertes d'un enduit si poli, qu'il ressemble à du verre. Cependant, on ne peut pas dire que ce Roi n'ait pas eu le moyen de faire des murailles d'une matière plus riche, lui qui étoit si puissant, & qui d'ailleurs avoit tant de goût pour la belle architecture, comme les superbes bâtimens, dont il orna sa ville, le font assez connoître.

Les Orientaux faisoient cuire leurs Briques au soleil. Les Romains se servirent d'abord de Briques crues, seulement séchées à l'air pendant quatre à cinq ans. Les Grecs avoient trois sortes de Briques; la première, qu'ils appelloient didoron ou de deux palmes; la seconde, tetradoron ou

de quatre palmes ; & la troisième, quintadoron ou de cinq palmes. Outre ces Briques de jauge, ils employoient des Briques plus petites de moitié, qui servoient de liaison, & ornoient leurs édifices par la diversité des figures & des positions.

Il y en a qui dérivent ce mot de *brica*, dont les Auteurs de la basse latinité se sont servis dans le même sens ; terme qui s'est formé de *imbricare*, pour dire couvrir de tuiles. D'autres le dérivent de *fabrica*, parce que c'est une piéce, qu'on taille & qu'on fabrique.

On assure que les Romains avoient coûtume de marquer les tuiles, pots de terre, lampes, urnes, vases & autres ouvrages de Briques, des noms, tantôt de l'ouvrier, tantôt de la fabrique, d'autres fois de celui qui en étoit le maître, souvent même des noms des Consuls, pour désigner le tems où l'ouvrage avoit été fait.

Les Briques, parmi nous, ont différens noms, pris de leurs formes, de leurs dimensions, de leur usage, & de la manière de les employer.

BRISÉIS, *Briseis*, Βρισηΐς, (a) fille de Brisès, épousa Mynès, roi de Lyrnesse. Ce Prince eut guerre avec Achille ; & ce dernier s'étant rendu maître de Lyrnesse, tua Mynès, & prit Briséis pour sa femme. Cette Princesse lui fut enlevée depuis au siége de Troye par Agamemnon, qui vouloit se venger par-là de ce qu'on lui avoit ôté la belle Chryséis. Ce furent Tatthybius & Eurybate, deux héros, qui se tenoient toujours près de la personne d'Agamemnon, pour exécuter ses ordres, qu'on chargea d'aller prendre Briséis dans la tente d'Achille. Elle les suivit à regret & dans une profonde tristesse. Mais, Agamemnon ne prit jamais avec elle la moindre liberté. Il ne lui fit aucune violence, & elle fut traitée dans sa tente avec toute sorte d'honneur & de respect.

Cependant, Achille, qui étoit passionnément amoureux de Briséis, fut tellement piqué de ce qu'on la lui avoit enlevée, qu'il résolut de ne plus combattre contre les Troyens, & se tint dans sa tente près d'un an. Et pendant tout ce tems-là, les ennemis avoient toujours le dessus. Cela fut cause qu'Agamemnon prit le parti de rendre sa captive à Achille. On la ramena donc dans sa tente, où étoit étendu par terre le corps de Patrocle, qui avoit été tué par les Troyens.

Briséis, dont la beauté égaloit celle de Vénus, n'eut pas plutôt apperçu le corps de Patrocle, qu'elle se jetta sur lui, se meurtrit le sein & le visage, & baignée de larmes, elle fit ces plaintes, qu'elle accompagna de cris très-perçans : » Que je suis malheureuse, mon cher Patrocle, le » meilleur ami & l'unique consolation, que j'eusse dans mes mi» seres ! Hélas, quand je sortis » de cette tente, je vous y laissai

(a) Homer. Iliad. L. I. v. 184, 323. & seq. L. XIX. v. 246. & seq. Pauf. pag. 336, 657, 658. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. [illegible]. & suiv.

» plein de vie ; & à mon retour, » je vous trouve dans ce funeste » appareil. Grands dieux, que » pour moi les malheurs se suivent de près ! J'ai vu tuer à » mes yeux le mari, à qui mon » pere & ma mere m'avoient » donnée ; j'ai vu percer mes » trois freres, & je les ai vus » tomber sous le fer ennemi. J'ai » vu Achille tout couvert de sang » ravager ma patrie & saccager » la ville du divin Mynès ; & » dans l'affliction, où me plongeoient toutes ces pertes, vous » aviez la bonté d'essuyer mes » larmes & de flatter mon espoir. » Vous me promettiez de me faire épouser Achille & de m'em» mener à Phthie, & que là au » milieu de ses peuples, on célébreroit notre hymen, avec une » magnificence & une pompe dignes de ce Héros. La mort em» porte avec vous toutes mes espérances. Malheureuse, me voi» là donc condamnée à pleurer » toujours; oui toujours le souve» nir de vos bontés renouvellera » ma douleur & la rendra plus » vive. « En prononçant ces tristes regrets, elle versoit des torrens de larmes. Quelques autres captives, qui l'accompagnoient, faisoient retentir les airs de leurs gémissemens, & sous prétexte de pleurer Patrocle, elles pleuroient leurs propres malheurs.

Madame Dacier fait deux remarques bien sensées sur ce discours, qu'Homère met dans la bouche de Briséis ; la première, c'est au sujet de ces mots : *A qui mon pere & ma mere m'avoient donnée.* Eustathe, dit Madame Dacier, fait remarquer ici qu'Homère a parlé très-proprement ; car, la femme est donnée au mari & non pas le mari à la femme. C'est pourquoi, le mari est le maître, & la femme lui doit être soumise. Aussi les Grecs appelloient la femme δάμαρ, comme qui diroit δαμαζομένη, sujette, soumise & sous le joug du mari. Et à Athènes, le mari étoit appellé κύριος, seigneur, maître.

La deuxième remarque de Madame Dacier, c'est touchant ces mots : *Vous me promettiez de me faire épouser Achille.* Aujourd'hui, ajoûte cette illustre Dame, que nos mœurs sont si différentes des mœurs anciennes, & que nos tems ne ramenent plus dans nos climats ces catastrophes funestes, qui désoloient les royaumes, & mettoient les princesses & les reines au pouvoir du vainqueur, on s'étonnera peut-être qu'une princesse bien née comme Briséis, le jour même que son pere, ses freres & son mari furent tués par Achille, se laissât consoler, & même flatter par l'espérance de devenir l'épouse de leur meurtrier. Mais, telles étoient les mœurs, comme l'Histoire ancienne en fait foi, & un Poëte les représente telles qu'elles sont. Mais, s'il falloit les justifier, on pourroit dire que l'esclavage étoit alors si dur, qu'une Princesse, comme Briséis, étoit pardonnable d'aimer mieux devenir la femme d'Achille que son esclave.

C'est pour relever le caractère de cette Princesse, & pour faire sentir la différence qu'il y avoit

entr'elle & les autres captives, qu'Homère a dit de celles-ci, que sous prétexte de pleurer Patrocle, elles pleuroient leurs propres malheurs. Briséis, en effet, comme une princesse bien-née, pleuroit véritablement Patrocle par reconnoissance; & les autres, en faisant semblant de pleurer, ne pleuroient que par intérêt.

Briséis n'étoit pas le nom propre de cette Princesse. Ce n'étoit qu'un nom patronymique. Briséis, c'est-à-dire, fille de Brisès. Son véritable nom étoit Hippodamie.

On voyoit à Delphes Briséis, représentée de bout, Dioméde au-dessus d'elle, & Iphis auprès. Ils paroissoient admirer la beauté d'Hélène.

BRISÈS, *Brises*, Βρίσης, frere de Chrysès. Ils étoient fils d'Ardis. Brisès habitoit à Pédase sur le fleuve Satnion; & Chrysès étoit grand sacrificateur à Chrysa, éloignée de Pédase d'une journée. Brisès eut une fille, nommée Hippodamie, qu'Homère appelle du nom de son pere Briséis, comme celle de Chrysès, Chryséis, qui étoit auparavant nommée Astynome. Il y en a qui font Brisès inventeur de la manière de tirer le miel.

BRISÉUS, *Briseus*, (a) un des surnoms de Bacchus. Ce dieu fut surnommé Briséus, parce qu'il étoit honoré au promontoire de Brisa dans l'isle de Lesbos. Quelques-uns dérivent cette dénomination d'autres lieux. Il y en a même qui prétendent la faire venir de ce que Bacchus avoit trouvé l'art de tirer le miel.

BRITANNICUS, *Britannicus*, Βρεττανικὸς, (b) fils de l'Empereur Claude & de Messaline, naquit l'an de Rome 793, & de J. C. 42. Il n'étoit point encore arrivé qu'il naquît un fils à un Empereur actuellement régnant. Cependant, pour un événement si heureux & jusqu'alors unique, Claude ne fit aucune réjouissance d'éclat.

Britannicus fut d'abord appellé Tit. Claudius Germanicus. Ce fut à l'occasion de l'expédition de Claude dans l'isle de la Bretagne, qu'il prit le nom de Britannicus, le Sénat le lui ayant donné en même tems qu'il le donnoit à son pere. Britannicus n'avoit pas encore deux ans, lorsqu'il reçut cet honneur, & il en avoit à peine cinq, lorsqu'il parut un jour à la tête des enfans de qualité, qui faisoient à cheval l'exercice, appellé Troyen. L. Domitius, fils d'Agrippine, connu depuis sous le nom de Néron, se faisoit aussi remarquer à la tête de ces mêmes enfans; & on regarda comme un présage heureux pour le dernier, les applaudissemens de la multitude beaucoup plus déclarée pour lui que pour Britannicus. Il ne tarda pas en effet à être adopté par l'Empereur, graces aux soins d'Agrip-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 250.

(b) Tacit. Annal. L. XI. c. 11, 32, 34. L. XII. c. 35. *& seq.* L. XIII. c. 14. *& seq.* Dio. Cass. pag. 679. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 119. *& suiv.* Tom. III. pag. 508.

pine, que Claude avoit épousée après la mort de Messaline, & se fraya par-là une voie à la souveraine puissance. Cependant, l'acte de son adoption ne fut pas plutôt devenu public, qu'il n'y eut point de Citoyen si insensible, qui ne déplorât le sort de l'infortuné Britannicus. Car, Aprippine, dans le dessein de le rendre moins considérable, par la comparaison qu'on feroit de sa solitude avec la cour nombreuse de Néron, tira peu à peu d'auprès de lui ses esclaves & ses affranchis les plus fideles, quoiqu'en apparence elle affectât de lui témoigner de la tendresse. Mais, ce jeune Prince connoissoit bien sa mauvaise volonté; car, on dit qu'il avoit de l'esprit & de la pénétration; soit qu'il fût réellement tel, ou que ses malheurs lui aient donné cette réputation. Ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est que Claude aimoit son fils. Tout petit, il le prenoit entre ses bras, & le présentoit aux soldats en les haranguant, au peuple dans les spectacles, le recommandant avec tendresse, & joignant sa voix aux acclamations, par lesquelles la multitude souhaitoit mille prospérités à cet enfant. Mais, Claude ne voyoit rien, ne pensoit à rien. Les objets n'agissoient sur son esprit qu'au moment actuel où ils frappoient ses sens.

Britannicus portoit encore la robe des enfans, que Néron paroissoit en public revêtu de sa robe triomphale. On vouloit accoûtumer les yeux du peuple à cette différence, & lui faire juger par-là des desseins, qu'on avoit sur l'un & sur l'autre. En même tems, ceux des Tribuns & des Centurions, qui plaignoient le sort de Britannicus, étoient éloignés de la Cour & de la Ville sous divers prétextes, quelques-uns même sous celui d'aller exercer ailleurs des emplois honorables. Il arriva à peu près dans le même tems un incident, qui fit écarter d'auprès de lui les affranchis, dont on n'avoit pu ébranler la fidélité. Ces deux jeunes Princes s'étant rencontrés, le fils d'Agrippine, en saluant l'autre, l'appella Britannicus; & celui-ci lui rendit son salut, & le nomma Domitius; ce qui commença à jetter entre eux la première semence de discorde. Mais, Agrippine vint aussi-tôt trouver l'Empereur, jettant de grands cris, & se plaignant amérement, qu'on méprisoit l'adoption, qu'il avoit eu la bonté de faire; qu'on abrogeoit au milieu de sa Cour, les honneurs que le Sénat & le Peuple avoient publiquement accordés à Néron; & que si on ne réprimoit l'audace de ceux, qui donnoient de si pernicieux conseils à Britannicus, ils exciteroient entre les deux freres une haine qui éclateroit un jour pour le malheur de la République.

Claude, touché des plaintes de sa femme, punit de l'exil ou de la mort, les Gouverneurs & les Officiers de son fils les plus fideles & les plus irréprochables, les jugeant criminels sur la foi d'Agrippine, & mit auprès de lui ceux, que cette Princesse lui nomma elle-même.

Cependant, l'Empereur, qui, comme on l'a déjà dit, aimoit véritablement son fils, lui donnoit souvent des marques de tendresse, qui faisoient connoître qu'il se repentoit du tort qu'il lui avoit fait par l'adoption de Néron. Il étoit charmé de le voir croître & devenir grand pour son âge ; & quoique son fils n'eût encore que treize ans, il étoit résolu de lui donner incessamment la robe virile, afin, disoit-il, que Rome eût enfin un vrai César. Agrippine allarmée, jugea qu'elle ne devoit plus différer d'exécuter le crime, auquel elle étoit déterminée depuis long-tems ; & elle profita de l'occasion d'une indisposition, qui survint à l'Empereur, pour l'empoisonner. Aussi-tôt après sa mort, Néron monta sur le trône. Mais, la mésintelligence ne tarda pas à se mettre entre le nouvel Empereur & sa mere. Les choses en vinrent au point qu'Agrippine menaça son fils de rétablir Britannicus dans tous ses droits.

Néron, effrayé de ces menaces, d'autant plus que Britannicus étoit près de finir sa quatorzième année, faisoit de tristes réflexions, tantôt sur l'humeur violente de sa mere, tantôt sur l'heureux naturel, dont Britannicus venoit de donner des preuves dans une occasion peu importante à la vérité, mais qui n'avoit pas laissé de lui attirer de grands applaudissemens. Pendant les jours que duroit la fête des Saturnales, entre les divers jeux, auxquels Néron & Britannicus se divertissoient avec leurs égaux, ils s'avisérent de tirer au sort pour sçavoir qui seroit Roi. Le hazard se déclara pour Néron. En cette qualité, il fit à tous les autres des commandemens, auxquels ils pouvoient obéir sans honte. Quand il vint à Britannicus, il lui ordonna de se lever, de s'avancer au milieu de la salle & de chanter une chanson. Il espéroit que ce jeune Prince, peu accoûtumé à parler, même devant des personnes graves & modestes, s'attireroit la risée des étourdis à moitié ivres, devant qui il ne comptoit pas qu'il pût soûtenir le personnage, dont il le chargeoit. Mais lui, sans s'étonner, se mit à chanter des vers, dont le sens étoit qu'on l'avoit dépossédé du souverain pouvoir, où sa naissance l'appelloit. Cette contenance assurée, jointe à son malheur, excita en sa faveur une compassion d'autant plus libre, que la nuit & la débauche avoient banni la dissimulation de cette assemblée. Néron, voyant que cette aventure le rendoit odieux, conçut une haine mortelle contre son frere. D'ailleurs, il redoutoit la colere & les menaces d'Agrippine.

Mais, comme Britannicus étoit irréprochable, & qu'il n'osoit pas le faire tuer ouvertement, il eut recours à la voie secrete du poison, qu'il lui fit préparer par le ministère de Julius Pollion, tribun d'une cohorte Prétorienne, qui avoit en sa garde une empoisonneuse, nommée Locusta, condamnée pour plusieurs tours de son métier, qui l'avoient rendue fameuse. Car, depuis long-tems, on avoit pris

la précaution de ne mettre auprès de Britannicus, que des gens sans honneur & sans foi. Le premier poison qu'il prit, lui fut donné par ses gouverneurs mêmes; mais, il en échappa par le moyen d'un cours de ventre; soit que la dose ne fût pas assez forte, soit qu'on l'eût tempérée exprès, afin que le poison ne fît pas si-tôt son effet. Alors, Néron, qui ne vouloit point de retardement dans l'exécution de ses desseins criminels, menaça le Tribun de la mort, & ordonna celle de l'Impératrice, irrité de ce que pour se ménager une excuse auprès du Public, ils le mettoient lui-même en danger de périr. Pour l'appaiser, ils lui promirent un poison aussi prompt & aussi efficace que le tranchant d'une épée; & ils firent bouillir dans l'anti-chambre même de l'Empereur, les drogues qui le composoient, & dont on avoit déjà éprouvé plus d'une fois la vertu.

C'étoit l'usage que les jeunes Princes mangeassent assis avec les enfans de qualité de leur âge, à une table placée à côté de celle de leurs parens, mais servie avec moins de magnificence. Comme Britannicus soupoit donc à la vue de Néron avec ses égaux, pour ne point interrompre la coûtume de faire l'essai des viandes, ni découvrir la fourberie par la mort de l'Officier, qui en étoit chargé, si elle se trouvoit jointe à celle du Prince, on se servit de cette ruse. On présenta à Britannicus de l'eau encore pure, & que l'Échanson avoit goûtée; mais, le Prince l'ayant rebutée, parce qu'elle étoit trop chaude, on y en mêla de froide avec un poison si violent, qu'il se répandit en un instant dans tous ses membres, & lui fit perdre sur le champ la respiration & la voix. Tous ceux qui étoient à table avec lui, s'enfuirent emportés par la crainte & l'indiscrétion de leur âge. Mais, les plus politiques, & ceux qui connoissoient à fond le manege de la Cour, demeurérent immobiles dans leur place, & les yeux attachés sur ceux de Néron. Ce Prince, couché sur son lit comme il étoit, & aussi tranquille que s'il n'eût eu aucune part à cette tragédie, dit que cette défaillance étoit l'effet ordinaire de l'épilepsie, dont Britannicus avoit été attaqué dès son enfance, & que peu à peu la vue & le sentiment lui reviendroient.

Ainsi, après quelques momens de silence & de distraction, les convives reprirent la joie, qui accompagne ordinairement la bonne chére. La même nuit fut témoin du meurtre & des funérailles de Britannicus, dont on avoit pris soin par avance de faire les préparatifs avec peu de pompe. Son corps fut cependant brûlé & inhumé dans le champ de Mars. Dans le tems de la cérémonie, il survint une pluie si abondante & accompagnée d'un si grand orage, que le peuple la regarda comme un présage de la vengeance, que les les dieux vouloient tirer de cet attentat, quoique la plûpart tâchassent de l'excuser, fondés sur cette belle maxime, que la royauté ne souffre point de compagnon,

& rapportassent les discordes, qu'elle a de tout tems excitées entre les freres. La plûpart des Écrivains de ce tems assurent que Néron abusa plusieurs fois de son frere, avant que de lui ôter la vie; ensorte qu'on ne doit pas regarder comme prématurée ni comme cruelle la mort de ce jeune Prince; quoiqu'il ait été emporté rapidement, & qu'il ait expiré aux yeux de son ennemi, qui ne permit pas, même à sa sœur, de lui donner les derniers embrassemens, & de pleurer ce reste infortuné du sang des Claudes, qu'il avoit deshonoré par une infame débauche, avant que de le verser par une impiété atroce. Néron excusa par un édit la précipitation du convoi, disant que c'étoit un usage pratiqué par les Anciens, de ne point exposer aux yeux du peuple le corps de ceux, qu'une mort cruelle avoit enlevés avant le tems, & de lui épargner la douleur, qu'un éloge funébre & une trop longue cérémonie ne pourroient manquer de lui causer.

La mort de Britannicus arriva l'an de Rome 806 & de J. C. 55. En ce Prince s'éteignit la famille des Claudes, qui, après avoir brillé dans la République avec un très-grand éclat, avoit donné trois Empereurs à Rome. Tite, qui étoit à peu près de même âge que Britannicus, & qui avoit pris les mêmes leçons que ce Prince, étoit fort lié avec lui; & l'on dit que dans ce repas, qui termina si tristement les jours du fils de Claude, Tite, assis à côté de lui, prit une partie de la coupe empoisonnée, & en fut long-tems & dangereusement malade. Lorsqu'il fut parvenu à l'Empire, il se souvint de celui, dont la société avoit honoré son enfance. Il fit faire deux statues de Britannicus; l'une d'or, qu'il plaça dans le palais; l'autre d'ivoire & équestre, pour être portée avec les images des dieux & des grands Hommes dans la pompe solemnelle des jeux du Cirque.

BRITOMARE, *Britomarus*, le même que Britormarte. *Voyez* Britomarte.

BRITOMARIS, *Britomaris*, (*a*) jeune prince Sénonois, brusque & violent. Comme son pere avoit été tué par les Romains dans un combat, où il portoit du secours aux Étrusques, animé par un desir effréné de vengeance, il arrêta un jour leurs ambassadeurs, les tua, coupa en piéces leurs membres; & ayant même déchiré en lambeaux leurs ornemens & les marques de leur dignité, il les dispersa dans la campagne. Cet événement tragique se rapporte à l'an de Rome 469, & 283 avant J. C.

BRITOMARTE, *Britomartus*, Βριτόμαρτος, (*b*) roi des Gaulois, l'an de Rome 530, & avant J. C. 222. Cette même année, le consul M. Claudius Marcellus, avec son Collégue, étant

(*a*) Roll. Hist. Rom. T. II. p. 383.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 300, 301. Flor. L. II. c. 4. Roll. Hist. Rom. Tom. III. pag. 48. *& suiv.*

venu

venu faire le siége d'Acerra, ville assise sur le Pô, Britomarte, pour faire diversion, prit dix mille Gésates, & alla faire le ravage dans tout le païs aux environs du Pô.

M. Claudius Marcellus, informé de ses courses, laisse devant Acerra son collégue Scipion, avec toute son infanterie légere & pesamment armée, & le tiers de sa cavalerie; & avec le reste de sa cavalerie & six cens hommes de pied des plus légerement armés, il se met aux trousses de ces dix mille Gésates, sans s'arrêter ni jour ni nuit, jusqu'à ce qu'il les eût joints près de Clastidium. Il n'eut pas le tems de faire reposer & rafraîchir ses troupes; car, les Barbares furent d'abord avertis de son arrivée, & ils le regardérent comme déjà battu, voyant le peu d'infanterie qui le suivoit, & ne faisant pas grand compte de sa cavalerie. Étant fort adroits aux combats à cheval, ainsi que tous les Gaulois, & croyant avoir de ce côté-là un grand avantage, ils se voyoient encore en cette occasion fort supérieurs en nombre à M. Claudius Marcellus. Ils marchent donc droit à lui, avec une impétuosité pleine de fureur & avec de grandes menaces, comme assurés de l'enlever d'emblée. Britomarte, superbement monté, devançoit ses bataillons & ses escadrons. M. Claudius Marcellus, pour les empêcher de l'envelopper à cause de son peu de troupes, étendit le plus qu'il put, ses aîles de cavalerie, & leur fit occuper un grand terrein, en les diminuant & affoiblissant peu à peu, jusqu'à ce qu'il présentât un front à peu près égal à celui de l'armée ennemie.

Après cela, comme il s'ébranloit pour charger, il arriva que son cheval, effrayé des cris & des bravades des Gaulois, tourna tout d'un coup en arrière, & l'emporta malgré lui. M. Claudius Marcellus, craignant que ce mouvement, pris à mauvais augure par la superstition, ne jettât le désordre parmi ses troupes, tira promptement la bride à son cheval; & lui faisant achever le tour, il se remit en présence, & adora le Soleil, pour faire croire que ce mouvement n'étoit point arrivé à l'aventure, mais qu'il l'avoit fait exprès pour cet acte de religion; car, c'étoit la coûtume des Romains d'adorer les dieux en tournant. Sur le point de se mêler avec les Gaulois, il fit vœu de consacrer à Jupiter Férétrien les plus belles armes prises sur les ennemis. Dans ce moment, Britomarte l'apperçut, & jugeant bien aux marques, dont il étoit revêtu, que c'étoit-là le général des Romains, il poussa son cheval à toute bride, l'appellant à haute voix pour le défier au combat, & branlant une longue & pesante pique. C'étoit un homme très-bien fait, d'une taille avantageuse & fort supérieure à celle des autres Gaulois, & si brillant de l'éclat de ses armes, enrichies d'or & d'argent, & rehaussées de pourpre & des plus vives couleurs, qu'il paroissoit comme l'éclair. M. Claudius Marcellus, frappé de cet éclat, parcourt des yeux toute

l'armée ennemie ; & voyant que les plus belles armes étoient celles de Britomarte, il ne doute point que ce ne soient-là celles, qu'il a vouées à Jupiter. Poussant donc à lui de toute sa force, il perce sa cuirasse avec sa pique. Le coup, augmenté par la vitesse & par la force du cheval, fut si roide, qu'il jetta Britomarte à la renverse. M. Claudius Marcellus revient sur lui, lui donne un second & un troisième coup, qui achevent de le tuer; & sautant promptement à terre, il le dépouille de se armes ; puis, les prenant entre ses bras, il les éleve vers le ciel, & dit: » O » Jupiter, Férétrien ! qui, du » haut des cieux, contemplez & » dirigez les actions & les grands » exploits des capitaines & des » généraux dans les sanglantes » batailles, je vous prends à té- » moin, que je suis le troisième » général des Romains, qui, » ayant défait & tué de ma pro- » pre main le Roi & le Général » des ennemis, vous ai consacré » ses plus belles dépouilles. Ac- » cordez-nous donc, grand Dieu, » une fortune semblable dans tout » le cours de cette guerre, que » nous allons continuer. «

BRITOMARTIS, *Britomartis*, Βριτόμαρτις, (*a*) surnommée Dictynne, naquit à Cœnone en Crete, de Jupiter & de Carmé, fille d'Eubulus, fils de Cérès. Elle inventa les filets pour la chasse; d'où lui vint le surnom de Dictynne, du Grec δικτύον, qui veut dire des filets. Elle eut de grandes liaisons avec Diane, & quelques-uns les ont prises pour une seule & même déesse. Mais, Britomartis avoit son temple & ses sacrifices en particulier chez les Crétois. On ne sçauroit, dit Diodore de Sicile, excuser d'une erreur grossière les Historiens, qui avancent qu'elle fut appellée Dictynne de ce qu'elle se cacha dans des filets de pêcheur, pour se dérober aux poursuites peu chastes de Minos. Car, ajoûte-t-il, il n'est point croyable qu'une déesse, fille du plus grand des dieux, eût besoin d'aucun secours humain pour défendre sa virginité. D'ailleurs, il est injurieux à la réputation de sagesse & de justice, dont Minos fut toujours très-jaloux, de lui imputer un dessein si impie. Ainsi parle Diodore de Sicile, duquel est tiré ce qu'on vient de lire.

Britomartis, en langue Crete, signifioit une vierge douce & humaine. Il a été parlé de Britomartis à l'article d'Aphéa, qui étoit la même déesse selon Pausanias.

BRITONES, *Britones*, (*b*) peuples, dont parle Juvénal dans une de ses Satyres ;

Quæ nec terribiles Cimbri, nec Britones unquam.

Des Commentateurs de ce Poëte prétendent que les Britones

(*a*) Diod. Sicul. pag. 236. Pauf. pag. 141, 186, 457, 605. Strab. pag. 479. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 280. Tom. IV. p. 209. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 181.

(*b*) Juven. Satyr. 15. v. 124.

étoient une nation Germanique, qui fut ainsi appellée de Briton, fils de la Terre. Mais, il est bien plus vraisemblable que ces Britones étoient les mêmes que les Brittones. *Voyez* Brittones.

BRITOVIUS, *Britovius*, (*a*) surnom de Mars. On trouve ce dieu ainsi surnommé dans Gruter. C'est apparemment quelque surnom local.

BRITTONES, *Brittones*, (*b*) nom, que l'on a donné aux habitans de l'isle de Bretagne. C'est, selon M. Fréret, parce que l'usage bizarre & douloureux des stigmates, par lequel les hommes & les femmes se faisoient un mérite de défigurer leurs traits, étoit assez commun dans cette Isle. On ne le quitta que sous la domination Romaine. Brith veut dire *pictus*; Brithon, *picti*; de-là *Brithenes*, *Britannia*, *Pictorum insula*.

BRIVAS, *Brivas*, (*c*) nom d'un lieu de la Gaule Celtique. Sidoine Apollinaire en fait mention, dans une piéce de vers adressée à son livre:

Hinc te suscipiet benigna Brivas.

Ce lieu est devenu recommandable par la sépulture de Saint Julien, près de laquelle l'empereur Avitus fut inhumé, l'an 456.

C'est aujourd'hui Brioude; mais, on distingue la vieille Brioude, de Brioude surnommée Glise ou Église. Comme le nom de Brivas, en langue Celtique, veut dire un pont, celui, qui subsiste à la vieille Brioude, semble y déterminer l'emplacement de Brivas.

BRIXELLE, *Brixellum*, (*d*) Βρίξελλον, ville d'Italie dans la Gaule Cisalpine sur les bords du Pô, vers les frontières du duché de Mantoue. C'étoit une colonie Romaine, selon Pline. Ce fut-là que périt l'empereur Othon après la bataille de Bédriac, à laquelle ce Prince ne se trouva point. Il s'étoit contenté d'en attendre des nouvelles à Brixelle.

C'est à présent Bersello dans l'État du duc de Modène.

BRIXIA, *Brixia*, Βριξία, (*e*) ville d'Italie dans la Gaule Cisalpine. On en attribue la fondation aux Gaulois, qui bâtirent Milan & plusieurs autres villes du canton. Strabon dit qu'elle étoit de son tems moins considérable que celles de Milan & de Vérone. Elle ne laissoit pas d'être la capitale des Cénomanes, selon Tite-Live. Pline, en plaçant cette ville dans leur territoire, la qualifie colonie.

L'an de Rome 555, le consul C. Cornélius, s'étant campé sur les rives du Mincius, apprit, par le moyen de ceux qu'il avoit envoyés à Brixia, que la jeunesse de la nation Cénomane avoit pris les armes, & s'étoit jointe aux In-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 124.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 588, 589.

(*c*) Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

(*d*) Ptolem. L. III. c. 1. Tacit. Hist. L. II. c. 33, 39. *& seq.* Plin. Tom. I. pag. 172. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 108.

(*e*) Strab. pag. 213. Tit. Liv. L. 32. c. 30. Plin. Tom. I. pag. 175. Ptolem. L. III. c. 1.

Insubriens, sans consulter les Anciens ; mais que le conseil public n'avoit point de part à cette révolte. Il fit venir les principaux de la ville, & tâcha d'obtenir d'eux, qu'ils détachassent les Cénomanes d'avec les Insubriens, & engageassent leur jeunesse, ou à retourner dans le païs, ou à passer dans les troupes des Romains. Ils ne purent lui promettre ni l'un ni l'autre ; mais, ils l'assurérent que leurs gens, ou demeureroient dans l'inaction pendant le combat, ou même, s'ils en trouvoient l'occasion, se déclareroient pour les Romains.

Il y en a qui dérivent le nom de Brixia de *Britein*, qu'on dit avoir signifié dans la langue des Cénomanes, des arbres chargés de fruits.

C'est aujourd'hui Bresse dans le Bressan, qui fait partie de l'État de Venise. Elle est la capitale de ce païs. Son Évêque est suffragant de l'Archevêché de Milan.

BRIXIA [la Porte de], (*a*) *Porta Brixiana*. Il y avoit à Crémone, ville d'Italie, une porte que l'on appelloit ainsi. C'étoit sans doute celle où aboutissoit la route de Brixia à Crémone. Il est fait mention de cette Porte dans Tacite.

BRIZO, *Brizo*, (*b*) divinité infernale, qui présidoit au sommeil. Selon Athénée, elle étoit honorée à Délos. Ce mot vient de *Brizein*, qui vouloit dire anciennement dormir. Cette déesse, dit Sémus Délien cité par Athénée, présidoit aux songes. C'étoit elle, qui les proposoit comme des oracles. Les Déliennes lui offroient de petites barques, pleines de toutes sortes de biens, excepté les poissons, & cela, pour l'heureux succès de la navigation.

BROCCHUS, *Brocchus*, (*c*) commandant de l'Illyrie, sous l'empire de Claude. Ce Prince, ayant remporté une victoire signalée sur les Goths, en donna avis à Brocchus par une lettre, conçue en ces termes :

Claude à Brocchus.

» Nous avons détruit trois cens
» vingt mille Goths, & coulé à
» fond deux mille navires. Les
» fleuves sont couverts de bou-
» cliers, & les rivages de larges
» épées & de petites lances. Les
» plaines sont cachées sous les
» amas d'os blanchissans ; nulle
» route, qui ne soit teinte de sang.
» Le grand retranchement, for-
» mé par une multitude de chars
» réunis, a été abandonné. Nous
» avons fait tant de femmes pri-
» sonnières, qu'il n'y a point de
» soldat, qui ne puisse s'en attri-
» buer deux ou trois pour escla-
» ves. «

Cette lettre de Claude, qui n'a pour objet que de relever les circonstances singulières de sa victoire, parle seulement des femmes captives. L'Histoire nous apprend de plus que, parmi les prisonniers, il y avoit des Rois & des Reines ;

(*a*) Tacit. Hist. L. III. c. 27.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 174. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 363.
(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 11, 12.

que le nombre des soldats & des officiers subalternes, qui tomberent au pouvoir des vainqueurs, fut si grand, qu'après que l'on en eut enrôlé beaucoup dans les troupes Romaines, il en resta encore assez pour peupler les provinces d'esclaves destinés à la culture des terres; ensorte que de guerriers féroces, ces Goths devenus laboureurs rendoient à leurs maîtres un service utile, en même tems qu'ils perpétuoient le triomphe de Claude.

BROCHE, *Veru*, ὀβελός. (*a*) Homère parle des Broches; mais, ce n'étoient pas des Broches à tourner. Car, il ne paroît pas que du tems d'Homère, on connût cette manière de faire rôtir les viandes. C'étoient des Broches à mettre sur les charbons, à peu près comme nos grils. Elles étoient à cinq rangs.

BROCHUS [T.], *T. Brochus*, (*b*) oncle de Q. Ligarius, pour qui Cicéron avoit fait un discours. C'est dans ce discours que Cicéron nous a conservé le nom de ce parent de Q. Ligarius. La famille des Brochus étoit originaire du païs des Sabins. Elle étoit fort illustre, puisque Cicéron l'appelle la fleur de l'Italie, & le soûtien de la République.

BROCOMAGUS, *Brocomagus*, (*c*) ville des Gaules, au païs des Triboces. On lit Breucomagus dans Ptolémée. Ammien Marcellin fait mention de cette ville, & la vraie leçon dans son texte est Brocomagus. On lit de même dans l'Itinéraire d'Antonin.

La position de ce lieu entre Argentoratum & Concordia se retrouve dans celle de Brumt ou Brumat; & plusieurs Sçavans ont cité la Chronique de Laureshein sous l'an 883, où le nom de Brumt, moins altéré qu'aujourd'hui, est *Bruochmagat, in Elisatia.* M. Schœpflin témoigne qu'aucun lieu en Alsace ne fournit autant de monumens Romains de toute espèce. La distance, qui est marquée dans l'Itinéraire entre Brocomagus & Concordia, peut convenir au local. Il n'en est pas de même de l'indication entre Argentoratum & Brocomagus. Cette indication est manifestement fausse, selon M. d'Anville.

BROCUBÉLUS, *Brocubelus*, (*d*) fils de Mazée, fut d'abord gouverneur de Syrie. Dans la suite, comme Alexandre poursuivoit Bessus, satrape, qui s'étoit révolté contre Darius, il vint se rendre au prince Macédonien, & l'assura que Bessus n'étoit plus qu'à deux cens stades de lui; que son armée, ne se défiant de rien, marchoit en désordre; qu'il sembloit qu'ils voulussent prendre la route d'Hyrcanie; mais que s'il vouloit se hâter, il les surprendroit infailliblement. Alexandre profita des avis de Brocubélus.

BRODEQUIN, *Cothurnus*, sorte de chaussure, qui fut en usage parmi les Anciens. Cette chaussure couvroit le pied & la

(*a*) Homer. Iliad. L. I. v. 465.
(*b*) Cicer. Orat. pro Q. Ligar. c. 7.
(*c*) Ptolem. L. II. c. 9. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.
(*d*) Quint. Curt. L. V. c. 13.

jambe. On pourroit la comparer, pour la forme, aux bottines des houssards ou des heiduques, quoiqu'elle en différât pour la matière. Car, si le *calceus* ou la partie inférieure du Brodequin étoit de cuir ou de bois, la partie supérieure ou la *caliga* étoit d'une étoffe souvent précieuse. Tels étoient ceux, dont se servoient les princes & les acteurs dans les tragédies.

On attribue l'invention du Brodequin à Eschyle, qui, dit-on, l'introduisit sur le théatre pour donner plus de majesté à ses acteurs.

Le Brodequin étoit quadrangulaire par en bas ; & l'espèce de bottine, qui le surmontoit, s'attachoit plus ou moins haut sur la jambe. Le *calceus* étoit si épais, qu'un homme de médiocre taille, chaussé du Brodequin, paroissoit de la taille des Héros.

Cette chaussure étoit entièrement différente du soc, espèce de soulier, beaucoup plus bas & affecté à la comédie. De-là vient que dans les Auteurs classiques & sur tout les Poëtes, le mot *Brodequin* ou *Cothurne* désigne spécialement la tragédie, & qu'encore aujourd'hui, l'on dit d'un Poëte, qui compose des tragédies, qu'il chausse le cothurne.

Au reste, les Brodequins n'étoient pas tellement relégués au théatre, que les personnes d'une autre condition ne s'en servissent. Les jeunes filles en mettoient pour se donner une taille plus avantageuse ; les voyageurs & les chasseurs, pour se garantir des boues.

BROGITARUS, *Brogitarus*, (a) Gallo-grec, dont il est parlé dans le discours de Cicéron sur les réponses des Aruspices contre P. Clodius. Ce Brogitarus, selon Cicéron, étoit un scélérat. Il avoit acheté, à force d'argent, à P. Clodius le sacerdoce de la grande Mere. Ce n'étoit pas qu'il eût dessein d'honorer cette déesse. Il se proposoit au contraire d'en profaner le culte.

BROME, *Bromus*, (b) un des Centaures. Il fut tué par Cénée, qui en terrassa en même tems quatre autres.

BROMIOS, *Bromios*, (c) nom d'un Ministre ou d'un initié de Mithros.

BROMISQUE, *Bromiscus*, Βρωμίσχος, (d) ville de Grece, qui, selon Thucydide, étoit située à l'endroit, où le marais Bolbé se déchargeoit dans la mer. Cette ville, par conséquent, appartenoit à la Mygdonie, qui étoit un canton de la Macédoine.

BROMIUS, *Bromius*, (e) surnom de Bacchus, pris du bruit du tonnerre, que Jupiter fit gronder à sa naissance, ou, selon d'autres, du bruit que faisoient les Bacchantes.

BRONGUS, *Brongus*, (f) Βρογγὸς, nom d'un fleuve, dont

(a) Cicer. de Arusp. Resp. c. 28. Orat. pro P. Sext. c. 47.
(b) Ovid. Metam. L. XII. pag. 230.
(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 17.
(d) Thucyd. pag. 321.
(e) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 248. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. pag. 250.
(f) Herod. L. IV. c. 49.

il eſt parlé dans Hérodote. Cet Écrivain aſſure qu'il ſe rendoit dans l'Iſter, aujourd'hui le Danube, & qu'il recevoit auparavant l'Angrus. *Voyez* Angrus.

BRONTÉE, *Brontæus*, le même que Brotée, fils du premier Tantale. *Voyez* Brotée.

BRONTÉE, *Brontæus*, un des noms que l'antiquité Grecque a donnés à Jupiter. Il eſt pris du Grec ϐροντὴ, *tonitru*, tonnerre; d'où vient que les Latins l'appellent auſſi Jupiter Tonnant.

Les Anciens ſe ſervoient, dans les jeux publics, d'une machine, qu'ils nommoient Brontée, parce qu'elle imitoit le bruit du tonnerre, par le moyen d'un grand vaiſſeau d'airain, que l'on cachoit ſous ou derrière le théatre, & dans lequel on faiſoit rouler des pierres. Feſtus appelle cette machine le Tonnerre Claudien, du nom de Claudius Pulcher, qui en fut l'inventeur.

BRONTÈS, *Brontes*, (a) un des Cyclopes, qui travailloient dans la forge de Vulcain. Il fut ainſi ſurnommé, parce que, ſelon la Fable, il forgeoit la foudre de Jupiter. Ainſi, l'étymologie de ce mot eſt la même que celle de Brontée, qui a été expliquée dans l'article précédent.

Héſiode fait Brontès fils du Ciel & de la Terre. On trouve dans Virgile le nom de Brontès, avec celui de deux autres forgerons de Vulcain:

Ferrum exercebant vaſto Cyclopes in antro,
Bronteſque Steropeſque & nudus membra Pyracmon.

BRONTION, *Brontion*, (b) Βροντεῖον. C'étoit un lieu derrière la ſcène, où avec de grands vaiſſeaux d'airain, c'eſt-à-dire, avec des chaudrons pleins de pierres, on imitoit le tonnerre.

BRONTON, *Bronton*, ſurnom de Jupiter, qui ſe lit dans une Inſcription: IOVI *SANCTO BRONTONTI. ECATAEQUE AUR. POPLIUS.* On trouve dans une autre, un prêtre du dieu Bronton, *SACERDOS DEI BRONTONTIS.*

Quelques-uns diſent Brontontès, au lieu de Bronton; mais, ils ſe trompent. Brontontès ſeroit en Grec Βροντόντης, qui auroit au génitif Βροντόντου, & au datif Βροντόντῃ, & par conſéquent en Latin *Brontontæ*, à l'un & à l'autre cas, & non pas *Brontontis*, *Brontonti*, comme il y a dans les deux Inſcriptions, que l'on vient de rapporter. Il vient donc de Βροντέω, Βροντῶ, *Tono*, je tonne, Βροντάων, & par contraction Βροντων, *Tonans*, Tonnant, duquel il faut dire Βροντάοντος, Βροντῶντος, Βροντάοντι, Βροντῶντι.

BRONZE, *Æs*, (c) eſt un métal factice, & compoſé du mélange de pluſieurs métaux. Pour les belles ſtatues de Bronze, l'alliage ſe fait moitié de cuivre rou-

(a) Virg. Æneid. L. VIII. v. 424, 425. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 194.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 244, 245.

(c) Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 524, 525.

ge, & moitié de léton ou cuivre jaune. Dans le Bronze ordinaire, l'alliage se fait avec de l'étain, & même avec du plomb, quand on va à l'épargne.

Les Égyptiens, les Grecs ont connu l'art de fondre; mais, ce qui reste de leurs ouvrages, & ce que l'Histoire nous apprend des autres, n'est que médiocre pour la grandeur. Le colosse de Rhodes & quelques autres ouvrages, qui nous paroissent prodigieux aujourd'hui, n'étoient, selon toute apparence, que des platines de cuivre rapportées. C'est ainsi qu'on a fait la statue du connétable de Montmorency, élevée à Chantilly.

BRONZES. Les Antiquaires donnent ce nom aux figures humaines, aux animaux, aux urnes, aux tables, & en général à tout morceau de sculpture, ou même d'architecture un peu considérable, fondus de ce métal par les Anciens, & échappés aux ravages des tems. On tire de ces morceaux des instructions très-certaines sur un grand nombre de faits. Nous en possédons beaucoup; & il n'y a aucun doute que le nombre n'en fût beaucoup plus considérable, si les plus grands Bronzes n'avoient été fondus dans les tems de barbarie. Alors, on saisissoit avidement ces métaux comme des matériaux, dont le poids faisoit tout le prix,

L'on donne aussi le nom de Bronzes à toutes les pieces un peu importantes, que nous faisons fondre de ce métal; soit que ces pieces soient des copies de l'antique; soit que ce soient des sujets nouvellement inventés.

BROTEAS, *Broteas*, (*a*) frere jumeau d'Ammon. Ces deux freres périrent de la main de Phinée. Ils eussent été invincibles, si le ceste eût pu vaincre des épées.

BROTÉAS, *Broteas*, (*b*) un des Lapithes. Il fut tué par le centaure Grynée.

BROTÉE, *Broteas*, Βροτέας, (*c*) fils du premier Tantale, & frere de Pélops. On le dit auteur de la plus ancienne statue de la mere des dieux. Cette statue étoit chez les Magnésiens, qui habitoient au nord du mont Sipyle. Brotée fut pere du second Tantale.

BROTHÉE, *Brotheus*, fils de Vulcain & de Minerve. Se voyant la risée des autres par sa difformité, il se jetta dans le feu, préférant la mort au mépris.

BROUET [Le] NOIR, (*d*) *Jus nigrum*, Ζωμὸς μέλας. Le plus exquis de tous les mets des Spartiates, c'étoit ce qu'ils appelloient le Brouet noir. Les vieillards le trouvoient si bon, qu'ils laissoient la viande aux jeunes gens, & mangeoient de ce Brouet, en se mettant tous d'un côté. Il y eut un roi de Pont, qui, pour en manger, acheta exprès un cuisinier de Lacédémone. Il n'en eut pas plutôt goûté, qu'il le trouva

(*a*) Ovid. Metam. L. V. pag. 90.
(*b*) Ovid. Metam. L. XII. pag. 227.
(*c*) Pauf. pag. 125, 205.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 46.

fort mauvais, & se mit en colère. Mais, le cuisinier lui dit : » Seigneur, ce qu'il y a de meilleur, » manque à ce Brouet; c'est qu'avant que de le manger, il faut » se baigner dans l'Eurotas. «

BROUETTES. (*a*) Les Anciens avoient l'usage de ces petits chariots, que nous appellons Brouettes. C'est Triptolème, selon Hygin, qui les a inventés. Ils ne servoient apparemment qu'à de fort petites charges comme aujourd'hui.

BRUCHION, *Bruchium*, (*b*) nom d'un quartier très-considérable de la ville d'Alexandrie en Égypte. Ce quartier étoit ainsi nommé d'un mot Grec corrompu Ϭρ ὑχειον pour πυρούχειον, qui signifie magasin de bled, parce que ce magasin étoit effectivement dans ce quartier. On trouve la description du Bruchion à l'article d'Alexandrie. *Voyez* Alexandrie.

BRUCHUS, *Bruchus*, (*c*) sorte de sauterelles, dont parle l'Écriture. L'Hébreu *arbe* est traduit diversement. Les Septante & la Vulgate mettent ordinairement Bruchus. Et les autres Interpretes Locusta. Or, Locusta & Bruchus différent, selon Saint Augustin, comme la mere & la fille. Locusta est une sauterelle parfaite; & Bruchus est une jeune sauterelle, qui n'a pas encore ses aîles. Dieu avoit permis aux Israëlites de manger des diverses espèces de sauterelles; & on sçait que c'étoit la nourriture ordinaire de Saint Jean-Baptiste. Il y avoit plusieurs autres peuples, qui en mangeoient aussi.

BRUCTERES, *Bructeri*, (*d*) Βρουκτέροι, peuples de Germanie. Tacite, dans la description qu'il nous a laissée de cette contrée, nous donne l'idée suivante des Bructeres. » Dans le voisinage » des Tencteres, l'on trouvoit, » dit-il, il n'y a pas long-tems, » les Bructeres, dont nous apprenons que le païs vient d'être » envahi par les Chamaves & par » les Angrivariens. La hauteur » insupportable des Bructeres, ou » le desir de profiter de leurs dépouilles, ou peut-être le ciel, » protecteur de notre Empire, ont » réuni contr'eux les peuples voisins, qui les ont chassés & détruits. Les dieux nous ont ménagé jusqu'au plaisir d'être spectateurs du combat. Plus de » soixante mille hommes ont » péri non sous l'effort des armes » Romaines, mais, ce qui est » plus magnifique, pour nous servir de spectacle & d'amusement. » Si les peuples étrangers ne peuvent se résoudre à nous aimer, » puissent-ils du moins se haïr » toujours! Dans cet état de grandeur, où les destins de Rome » nous ont élevés, la fortune n'a

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 193.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 401.

(*c*) Levit. c. 11. v. 22. Matth. c. 3. v. 4.

(*d*) Tacit. Annal. L. I. c. 51, 60. L. XIII. c. 56. Hist. L. IV. c. 21. 77. L. V. c. 18. de Morib. Germ. c. 33. Ptolem. L. II. c. 11. Strab. pag. 290, 291. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 138, 146, 216, 321. *& suiv.* Tom. II. pag. 302. Tom. VI. pag. 240.

» plus rien à faire pour nous, que » de livrer nos ennemis à leurs » propres dissensions. « Ainsi parle Tacite.

M. l'abbé de la Bléterie fait quelques remarques bien judicieuses sur cette façon de parler de Tacite. » L'homme, depuis sa » dégradation, dit cet illustre » Académicien, est un animal féroce; mais, l'orgueil & l'ivresse » de la prospérité redoubloient » étrangement chez les Romains, » cette férocité naturelle. Accoûtumés à faire de leur nation le » centre de tout, familiarisés avec » le sang dès leur enfance par les » combats de Gladiateurs, ils regardoient le genre humain comme de vils animaux, nés pour » servir de jouet & de victime au » peuple, Roi de l'univers. Tacite, qui paroît avoir décrit les » mœurs des Germains, pour » censurer ce qu'il croyoit répréhensible dans les mœurs de sa » Nation, loin de condamner » cette barbarie Romaine, fait » sentir ce qu'il a lui-même dans » le cœur. *Plus de soixante mille* » *hommes*, dit-il, *ont péri, non* » *sous l'effort des armes Romaines, mais, ce qui est plus magnifique, pour nous servir de* » *spectacle & d'amusement*. Quelle » horreur! celui, qui fut homicide dès le commencement, tiendroit-il un autre langage?

» La politique Romaine, continue M. l'abbé de la Bléterie, » étoit de mettre aux mains les » nations étrangères. Le massacre des Bructeres pouvoit bien » être l'effet de cette affreuse politique. Tacite donne lieu de » le croire. Vous diriez qu'il se » baigne avec délices dans les » flots de sang, qu'elle fait couler. Qu'il y a loin encore des » vertus civiles aux vertus morales! En quelque dégré que Tacite » & d'autres Romains aient possédé les premières, cette seule » façon de penser ne permet de » leur accorder les secondes, » qu'avec de grades restrictions. «

Au reste, le nom des Bructeres ne fut pas anéanti, puisqu'on le retrouve dans les siécles suivans. Avant l'époque dont parle Tacite, c'est-à-dire, l'an de Rome 765, & de J. C. 14, ces peuples, s'étant joints aux Usipiens & aux Tubantes, entreprirent d'inquiéter Germanicus dans sa marche. Ils observerent le moment, où la tête de l'armée Romaine étoit engagée & filoit dans un bois épais, qu'il falloit traverser; & ils tombérent sur les cohortes auxiliaires, qui formoient l'arriere-garde. Germanicus avoit prévu cette attaque. Il accourut à la vingtième légion, qui étoit la plus proche du lieu, où l'on combattoit. Il exhorte les soldats à mériter que l'on oublie leurs mouvemens séditieux. » Allez, mes » amis, hâtez-vous de couvrir » vos fautes par un glorieux exploit. » La légion, animée par ces paroles, s'avance contre l'ennemi, l'enfonce & en taille en pièces une partie.

Dans la suite, l'Empereur Constantin, ayant passé le Rhin, entra dans le païs des Bructeres, & le mit à feu & à sang. Rien ne fut

épargné. Les villages furent brûlés, les bestiaux pris & égorgés, les hommes & les femmes massacrés; & ceux, qui échapperent à l'épée, & qu'il fit prisonniers, eurent encore un sort plus cruel. Comme il les jugeoit incapables de rendre jamais aucun service vraiment utile, à cause de leur fierté intraitable & de leur perfidie; ils furent condamnés au même supplice, que leurs Rois & livrés aux bêtes, dont ils imitoient la férocité. C'étoit alors l'an de Rome 1057, & de J. C. 306.

Après un massacre si général de la nation Bructere, on ne peut pas dire encore qu'elle ait été entiérement détruite en cette occasion. Ce ne fut, à proprement parler, que vers l'an de Jesus-Christ 728, que cette Nation fut anéantie dans la guerre qu'elle eut avec les Saxons, qui saccagerent tout le païs le long du Rhin, & qui exterminérent jusqu'au nom des peuples, qui habitoient ce païs.

Le nom des Bructeres varie beaucoup dans les Écrivains qui parlent de ces peuples. Dans Tacite & quelques autres, ils sont nommés Bructeres; dans Ptolémée, Busacteres; dans Strabon, Bucteres & Bructeres. La Table Itinéraire écrit Bructures, & les place sur le Rhin, dans le voisinage de Cologne. Sulpitius Alexander, dans Grégoire de Tours, les appelle Bricteres. Le Pape Grégoire II, dans une de ses lettres, dit Borthariens; & Marcellin, dans la vie de S. Boniface, Boructariens. Enfin, on trouve dans divers Historiens, Busacteres, Bucteres, Burctures, & Bruteres. Le nom de Brúcteres est néanmoins celui, qui est le plus généralement connu.

Les limites des Bructeres n'ont pas souffert moins de variations, que leur nom. Ces peuples étoient situés de façon, qu'ils avoient les habitans de la Frise au couchant, sans qu'on puisse cependant dire quelles étoient précisément les bornes, qui les séparoient. Au septentrion, selon Tacite, ils s'étendoient jusqu'à l'embouchure de l'Ems. A l'orient, ils avoient, selon Strabon, la même rivière, qui les séparoit des Chauces, des Chamaves, des Angrivariens & des Tubantes. Au midi, ils étoient bornés par la Lippe. Ce furent là les anciennes bornes de ces peuples, qui habitoient le païs, où sont aujourd'hui Borchsteenfoorde, Nienborch, Ahnus, Twede, Stalto, Coosfeld, Munster, Lunighusen, Werne, Ham, Alem, Beckom, Reide, Rydeberg & Delbrugge.

Mais, ces limites changerent dans la suite; car, quelquefois ils les étendirent plus loin, & quelquefois aussi, ils furent contraints de les resserer. Le premier changement arriva, lorsque les Marses quitterent le Rhin par la crainte de la guerre, qui les menaçoit, & se retirerent dans l'intérieur des terres. Les Bructeres s'emparerent aussi-tôt du païs, que les Marses avoient abandonné sur le Rhin, & leur céderent un canton dans leur païs, entre l'Ems & la Lippe. Ce change-

ment de ces peuples a été cause apparemment de ce que Ptolémée les a distingués en grands & en petits. Il appelle petits, ceux qui étoient établis sur le Rhin, auprès des Sicambres, & grands ceux qui étoient restés dans leur premiere demeure. Il confine ceux-ci aux Chamaves & aux Chauces avec raison, mais mal à propos aux Sueves ou Cattes. Les limites de leur païs changerent une seconde fois, vers l'an de J. C. 15 ou 16. Lorsque les Marses eurent été défaits par Britannicus, ils les étendirent encore jusqu'à la Lippe, & eurent pour lors les Tencteres au midi, & les Usipiens au couchant, le long du même fleuve. Vers l'an 58, les bornes des Bructeres furent rétrecies par la cession qu'ils firent d'une partie de leurs terres aux Tubantes; mais, cela ne dura que jusques vers l'an 70, qu'ils rentrerent dans la possession de leurs païs, après que les Tubantes en eurent été chassés. Ils n'en jouirent pas néanmoins long-tems. Car, l'an 98, s'étant attirés, comme nous l'avons déjà dit d'après Tacite, l'envie & la haine de leurs voisins, ils furent défaits dans un combat, à la vue des Romains, qui voyoient avec plaisir ces peuples se détruire les uns les autres. Leur païs fut donné aux Chamaves & aux Angrivariens, peuples qui avoient demeuré de l'autre côté de l'Ems. Les Bructeres, malgré la perte qu'ils avoient faite de soixante mille hommes, durent se trouver encore en assez grand nombre. On ignore, à la vérité, quel païs ils allerent habiter. Mais, on peut assurer qu'il en resta encore longtems le long du Rhin, puisqu'on y en trouvoit au commencement du quatrième siécle, & que ce ne fut, comme nous l'avons observé, qu'au huitième siécle, que cette nation Barbare dut être totalement exterminée.

BRUGES, *Bruges*, (*a*) terme usité pour celui de Phrygiens, au rapport de Cicéron. Mais, les Latins employerent ce dernier, parce qu'ils y trouvoient quelque chose de plus doux pour l'oreille, que dans l'autre.

BRULER, *Urere*, *Comburere*, *Adurere*. La coûtume de brûler les corps, étoit presque générale chez les Grecs & chez les Romains. Elle a précédé, chez les premiers, le tems de la guerre de Troye. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ç'ait été la plus ancienne même chez ces peuples. » La première maniere d'inhumer, dit Cicéron, est celle » dont se sert Cyrus dans Xénophon. Le corps est ainsi rendu » à la terre; & il est couvert du » voile de sa mere. Sylla, victorieux de Caius Marius, le » fit déterrer & jetter à la voirie. » Ce fut peut-être par la crainte » d'un pareil traitement, qu'il » ordonna que son corps fût brûlé. » C'est le premier des Patrices » Cornéliens, à qui on ait élevé » un bûcher. »

(*a*) Cicer. de Orat. pag. 265.

L'uſage de brûler les corps & celui de les inhumer, ont ſubſiſté à Rome dans le même tems. » L'uſage de les brûler n'eſt pas, » dit Pline, fort ancien dans cette » Ville. Il doit ſon origine aux » guerres, que nous avons faites » dans des contrées éloignées. » Comme on y déterroit nos » morts, nous prîmes le parti de » les brûler. «

Plutarque néanmoins, dans la vie de Numa, dit que ce Prince fut inhumé, parce qu'il avoit défendu expreſſément par ſon teſtament, de brûler ſon corps; ce qui prouve que les Romains, dès ce tems-là, avoient coûtume de brûler les corps.

Cet uſage de brûler les corps, pratiqué par les Grecs & par les Romains, a été en horreur à quelques nations. Hérodote rapporte que les Perſes la déteſtoient, parce qu'ils croyoient que le feu étoit un dieu. Les Egyptiens ne brûloient pas non plus les corps morts, parce que, ſelon eux, le feu étoit une bête inanimée; & ils croyoient qu'il n'étoit pas permis de donner les corps morts à dévorer à des bêtes. Macrobe, qui vivoit ſur la fin du quatrième ſiécle, aſſure que de ſon tems, la coûtume n'étoit plus à Rome de brûler les corps des morts. On croit que cette coûtume ceſſa chez les Romains, ſous l'empire des Antonins.

BRULLA, *Brulla*, (*a*) étoit une perſonne, qui aimoit beaucoup à jouer aux échets, ou aux dés, comme le témoigne Cicéron dans le troiſième livre de l'Orateur.

BRUMA, terme Latin, qui ſignifie le plus court jour du mois de Décembre, ou le Solſtice d'hiver.

BRUMALES, *Brumalia*, fêtes en l'honneur de Bacchus. Les Romains les célébroient deux fois l'année, le 18 de Février, & le 15 d'Août. Suivant d'autres, c'étoit une fête, qui duroit trente jours. Elle commençoit le 24 de Novembre & finiſſoit le 25 de Décembre.

Quoi qu'il en ſoit, ce mot vient de *Bruma*, hiver parce que les Brumales tomboient durant l'hiver. Il y en a cependant qui le dérivent de *Brumus* ou *Bromios*, qui ſont des noms, qu'on donnoit à Bacchus, à cauſe du bruit que faiſoient les Bacchantes.

On dit que les Brumales furent inſtituées par Romulus, qui avoit coûtume, durant ce tems-là, de donner des repas au Sénat.

BRUNDUSIENS, *Brunduſini*. C'étoient les habitans de Brunduſium. *voyez*, Brunduſium.

BRUNDUSIUM, *Brunduſium*, (*b*) Βρεντέσιον, *vel* Βρενδέσιον, ville maritime d'Italie, ſituée au païs des Apuliens, ſelon Juſtin. Cet Auteur en attribue la fonda-

(*a*) Cicer. de Orat. L. III. c. 88.

(*b*) Juſt. L. III. c. 4. L. XII. c. 2. Strab. pag. 281. & *ſeq*. Pomp. Mel. pag. 128. Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. X. c. 2. L. XXVII. c. 10. Plut. Tom. I. pag. 468, 553. Plin. Tom. I. pag. 166. Pauſ. pag. 379. Tacit. Annal. L. I. c. 10. L. II c. 30. L. III. c. 1. Hiſt. L. II. c. 83. Crév. Hiſt. Rom. Tom. II. pag. 444. T. VIII. pag. 316. & *ſuiv*.

tion aux Étoliens, qui, ayant suivi Diomede, capitaine fameux par les exploits qu'il avoit faits devant Troye, étoient abordés avec lui sur le rivage de l'Apulie. Mais, ayant été chassés ensuite par les originaires du païs, ils s'adresserent à l'Oracle, qui leur promit l'éternelle possession du lieu, où ils retourneroient. Flattés d'une pareille réponse, ils députent vers les Apuliens, leur demandent la restitution de leur Ville, & les menacent d'une guerre prochaine, si on ne leur accorde pas ce qu'ils demandent ; ceux-ci, instruits des paroles de l'Oracle, égorgerent les députés, qui, ayant été enterrés à Brundusium, y eurent en effet une éternelle demeure. C'est ainsi que les Apuliens, délivrés de la crainte de l'Oracle, qu'ils avoient trouvé le secret d'éluder, furent long-tems tranquilles possesseurs de leur Ville ; & on dit qu'Alexandre d'Épire, par respect pour cette ancienne prédiction, s'abstint de leur faire la guerre, aimant mieux la porter chez les Bruttiens & les Lucaniens.

Strabon rapporte que la ville de Brundusium fut occupée par une colonie de Crétois, qui étoient venus de Gnossus avec Thésée, & qu'ils reçurent ensuite eux-mêmes, une autre colonie de Siciliens, ayant pour chef Japyx ; mais que ces deux colonies n'ayant pu habiter ensemble, ceux de la première s'étoient retirés dans la Bottiée. Depuis, Brundusium perdit beaucoup de terres, qui lui furent enlevées par les Spartiates, que Phalanthus y avoit conduits. Cela n'empêcha pas ses Habitans de faire un très-bon accueil à ce Capitaine, lorsqu'il eut été chassé de Tarente ; & après sa mort, ils lui rendirent les honneurs de la sépulture avec toute la magnificence possible. Le territoire de Brundusium étoit meilleur que celui de Tarente. Comme il étoit moins chargé de mottes, il produisoit de bon fruits. Le miel & les laines du païs étoient aussi fort estimés.

Cette Ville avoit aussi des ports bien plus commodes que ceux de Tarente. Quoiqu'il y en eût plusieurs, ils n'avoient tous ensemble qu'une même entrée. Ils étoient à l'abri des flots. Ces divers ports, formant autant de golfes, avoient la figure d'une corne de cerf. La Ville en prit aussi le nom. L'endroit, en effet, considéré avec la Ville, ressembloit à une tête de cerf. C'est ce que les Messapiens appelloient en leur langue Βρεντέσιον, Brundusium. Outre cela, on passoit en droiture de Grece & d'Asie à Brundusium. Tous ceux, qui vouloient aller à Rome, y alloient débarquer, parce que c'étoit là qu'on prenoit le grand chemin, qui menoit droit à cette capitale de l'Italie.

Le païs de Brundusium fut la dernière conquête des Romains dans l'Italie. Ils porterent la guerre dans ce païs, sous prétexte qu'on y avoit reçu Pyrrhus. Mais, la commodité du port de Brundusium, qui donnoit un libre accès dans toutes les contrées

voisines, en fut le vrai motif. Cette Ville & le canton, qui en dépendoit, furent soumis l'an de Rome 486, & avant Jesus-Christ 266.

Octavien tenoit à Brundusium une garnison de cinq cohortes, dont le Commandant refusa de recevoir M. Antoine, prenant prétexte, sur ce qu'il amenoit avec lui Domitius, de tout tems ennemi de César & de son parti. M. Antoine irrité, mit le siege devant Brundusium. Octavien, de son côté, assembla ses Troupes pour secourir la Ville assiégée, & se prépara à forcer les lignes de M. Antoine. Mais, la mort de Fulvie, qui arriva sur ces entrefaites, ouvrit une voie de pacification. Le Traité fut conclu à Brundusium même; Mècéne stipulant pour Octavien, Pollion pour M. Antoine, & Cocceius ami commun & surnuméraire.

Nous avons mis la ville de Brundusium dans l'Apulie. Mais, pour parler plus exactement, cette Ville étoit située dans le territoire des Sallentins, qui étoit un peuple de l'Apulie. Le nom de Brundusium se lit différemment selon les Auteurs. Pline l'écrit Brundisium; les Grecs, Brentesium ou Brendesium. Il y a des médailles sur lesquelles on lit Bryntesium. Quelques Poëtes ont dit Brenda pour la commodité du vers, au rapport de Festus. Sur quoi M. Dacier observe qu'on ne trouve à présent dans aucun Poëte le mot Brenda; qu'il faut lire au lieu de ce mot, Brendum, ou Brentium.

Brundusium a été remarquable par la mort de Virgile, arrivée l'an de Rome 735, ainsi que par la naissance de Pacuvius, autre poëte célébre, qui vécut longtems avant le premier. Cette Ville s'est conservée jusqu'à nos jours, & porte à présent le nom de Brindes dans la terre d'Otrante, au royaume de Naples. Mais, elle n'est pas aussi grande qu'elle le fut autrefois. Elle est cependant assez considérable & bien peuplée. On la voit sur le golfe de Venise, anciennement la Mer Adriatique, à trente-six milles de Tarente, & à trente-neuf d'Otrante.

BRUTIDIUS NIGER, *Brutidius Niger*, (a) Sénateur Romain, qui vivoit sous l'Empire de Tibere. Il s'attacha fort à Séjan, favori de l'Empereur, & lui survécut. L'an de Rome 773, & de J. C. 22, ce fut un des accusateurs de Silanus, à qui on reprochoit d'avoir violé la divinité d'Auguste, & méprisé la Majesté de Tibere.

Brutidius Niger avoit d'excellentes qualités, qui pouvoient le mener au plus hautes dignités par le droit chemin. Mais, il s'en écarta par l'empressement qu'il eut de dévancer d'abord ses égaux, puis ses Supérieurs & enfin ses propres espérances. Et c'est, dit Tacite, ce qui a perdu beaucoup de gens de bien, même pour avoir préféré une fortune rapide, mais dangereuse, à un établissement moins prompt, mais plus solide.

(a) Tacit. Annal. l. III. c. 66. Crév. Hist. des Emp. T. I. pag. 468, 469.

Brutidius Niger fut disciple d'Apollodore. Il devint Édile, & écrivit une Histoire, où il donnoit de grands éloges à Cicéron, comme nous l'apprenons de Sénéque, qui parle de lui avec estime.

BRUTIDIUS, *Brutidius*, (a) certain personage dont Juvénal dit:

Pallidus mi
Brutidius meus ad Martis fuit obvius aram.

Il y en a qui croyent qu'il faut l'entendre d'un personnage imaginaire. D'autres l'entendent de Brutidius Niger, dont il est parlé dans l'article précédent.

BRUTIENS, *Brutii*, autrement Bruttiens. *Voyez* Bruttiens.

BRUTIUM LITTUS, *Brutium, promontorium.* (b) Ce rivage & ce promontoire prenoient le nom des peuples Bruttiens, qui les habitoient.

BRUTIUS, *Brutius*, Historien cité par St. Jérôme dans la Chronique d'Eusébe, sous l'an 112, où il parle ainsi: *Scribit Brutius plurimos Christianorum sub Domitiano fecisse Martyrium, inter quos & Flaviam Domitiam*, &c. On ne sçait pas si cet Auteur est le même Brutius Présens, qui fut Consul avec l'Empereur Antonin le Pieux, l'an de J. C. 139, & avec Antonius Rufinus, l'an 153, ou si c'est quelqu'autre de ce nom. Car, nous trouvons dans les anciennes Inscriptions les noms de L. Brutius Céler, & de Brutius Primitivus.

BRUTTIE, (c) *Bruttia*, nom d'une femme, qui, selon Justin, donna son nom aux Bruttiens. *Voyez* Bruttiens.

BRUTTIENS, *Bruttii*, (d) Βρέττιοι, peuples d'Italie. Ils habitoient toute la partie de cette contrée, qui s'étendoit depuis le fleuve Laüs jusqu'au détroit de Sicile, & qui étoit baigné à l'orient par la mer Ionienne, & à l'occident par la mer Tyrrhéne. Ainsi, le païs des Bruttiens formoit une presqu'isle, où l'on ne pouvoit arriver par terre, que du côté du Laüs. Antiochus, dans ce qu'il avoit écrit de l'Italie, disoit que ce païs s'appelloit Italie, mais qu'il avoit été appellé auparavant Œnotrie. Il ajoûtoit, que les anciens ne comprenoient sous le nom d'Œnotriens & d'Italiens que ceux, qui étoient situés au de-là de l'isthme jusqu'au détroit de Sicile. Cet isthme touchoit d'un côté au golfe d'Hypponium, & de l'autre au golfe Scyllétium.

I. Les Bruttiens n'avoient pas une origine bien illustre, s'il en faut croire les Historiens. En effet, la premiere année de la 106.e Olympiade, l'an 356 avant J.C., il se rendit en Italie, dit Diodore de Sicile, dans la Province qu'on

(a) Juven. Satyr. 10. v. 82, 83.
(b) Plin. Tom. I. pag. 158. Pomp. Mel. pag. 130.
(c) Just. L. XXIII. c. 1.
(d) Strab. pag. 211, 251. & seq. Ptolem. L. III. c. 1. Pomp. Mel. pag. 125. Plin. Tom. I. pag. 157. & seq. Diod. Sicul. pag. 518. Just. L. XII. c. 2. L. XX. c. 1. L. XXIII. c. 1, 2. Tit. Liv. L. VIII. c. 24. L. XXII. c. 61. L. XXIV. c. 1. & seq. L. XXVII. c. 51. L. XXXII. c. 1. L. XXXIV. c. 53. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 287.

appelloit

appelloit Lucanie, une grande multitude d'hommes de toute espèce, mais sur tout d'esclaves fugitifs. Ils n'exercerent d'abord que le métier de brigands & de voleurs. Mais, par l'habitude qu'ils prirent de veiller, d'observer & d'attaquer, ils devinrent habiles dans l'art militaire; de sorte qu'ayant livré dans la suite de vrais combats aux habitans du païs, ils devinrent de jour en jour plus puissans. Leur premier exploit fut la prise de Térine, qu'ils avoient assiégée en forme. Ils se saisirent ensuite d'Hipponium, de Thurium & de plusieurs autres villes; après quoi, ils formérent entr'eux une République, & porterent tous ensemble le nom de Bruttiens. Ce nom leur vint de ce que la plûpart d'entr'eux avoient été esclaves; car, selon le langage du païs où ils se trouvoient alors, le mot *Bruttien* signifioit un esclave fugitif. Voilà l'origine de cette nation en Italie, conclut Diodore de Sicile.

Justin la raconte d'une autre manière; mais, elle ne leur fait pas plus d'honneur. Selon cet Historien, cinquante jeunes hommes d'entre les Lucaniens, élevés dans les forêts, bornerent d'abord leurs incursions à piller les champs voisins. Mais, ensuite, accrus du grand concours de tant d'autres qu'amenoit l'espoir du butin, ils étendoient leurs ravages bien avant dans le païs. Ce fut pour en réprimer les violences, que Denys, tyran de Sicile, fatigué des plaintes de ses alliés, leur envoya six cens Africains, qui, s'étant saisis du fort de ces brigands par l'intrigue d'une femme, nommée Bruttie, qui le leur livra, y bâtirent une ville, dont la réputation naissante attira les bergers des environs, qui vinrent en foule la peupler, & s'appellerent Bruttiens du nom de cette femme. Ils commencerent leurs guerres par celle qu'ils firent contre les Lucaniens, qui étoient les auteurs de leur race, & ils y eurent le dessus. Fiers de cet avantage, ils assujettirent le reste de leurs voisins, après avoir pacifié leurs différends avec les premiers. Ils s'éleverent en peu de tems à un si haut point de puissance, qu'ils devinrent formidables aux Rois même. Ils défirent Alexandre, roi d'Épire, avec toutes les troupes qu'il avoit menées en Italie au secours des Grecs, qui y habitoient. Ainsi, leur férocité naturelle, augmentée par la prospérité de leurs armes, jetta la terreur chez tous les peuples voisins, qui appellerent enfin Agathocle en Italie, où il passa dans l'espérance d'étendre sa domination.

Au premier bruit de son arrivée, les Bruttiens épouvantés de sa renommée, dépêchent promptement vers lui pour solliciter son alliance & son amitié. Agathocle, ne voulant pas que leurs ambassadeurs vissent le départ de sa flotte, les invita à souper; & remettant au lendemain l'audience qu'il leur promettoit, il s'embarqua lui-même, & les joua. Mais, il ne tira pas grand fruit de sa tromperie; car, quelques jours après, il fut contraint de hâter son retour en Sicile.

II. Durant la seconde guerre Punique, les Bruttiens furent du nombre des peuples, qui quitterent le parti des Romains pour embrasser celui des Carthaginois. Mais, ceux-ci ayant abandoné le détroit de Sicile, sans faire aucun tort aux villes de Rhégium & de Locres, cela fit beaucoup murmurer les Bruttiens, qui s'étoient attendus à les piller. C'est pourquoi, ayant eux-mêmes enrôlé & armé la jeunesse de leur païs, au nombre de quinze mille hommes, ils la conduisirent à Crotone, dans le dessein de forcer cette ville, & de s'en rendre maîtres. Ils se flattoient qu'ils augmenteroient de beaucoup leur puissance, s'ils pouvoient avoir sur le bord même de la mer une ville, également recommandable par la commodité de son port & par la bonté de ses murailles. Mais, d'un côté, ils n'osoient exécuter ce projet sans y appeller Annibal, de peur qu'il ne leur reprochât d'avoir oublié qu'il étoit leur allié. D'un autre côté, ils craignoient que s'ils lui demandoient du secours, il n'agît comme il avoit déjà fait à Locres, en arbitre de la paix, plutôt qu'en compagnon de guerre; ce qui feroit aussi échoir le dessein, qu'ils avoient formé contre la liberté des Crotoniates. Le parti qu'ils prirent, fut d'envoyer des ambassadeurs à Annibal, & de lui proposer ce dessein, en tirant de lui parole que quand il auroit réussi, la ville de Crotone appartiendroit aux Bruttiens. Annibal leur répondit qu'il falloit être sur les lieux pour décider cette question, & les renvoya à Hannon, qui ne leur donna aucune parole positive. Car, les Carthaginois ne vouloient pas souffrir qu'on pillât une ville si illustre & si opulente; & ils espéroient que si les Bruttiens l'attaquoient, sans qu'Annibal parût les approuver ni les secourir, elle seroit plutôt disposée à se jetter entre ses bras.

Mais, les habitans de Crotone n'étoient point d'accord entr'eux. Par une espèce de fatalité ou de maladie, commune à toutes les villes d'Italie, le peuple étoit opposé à la volonté des Grands; & tandis que le Sénat demeuroit fidele aux Romains, la multitude étoit portée à faire alliance avec les Carthaginois. Un déserteur vint apprendre aux Bruttiens cette dissension, qui regnoit dans Crotone; qu'Aristomachus étoit à la tête du peuple, & vouloit qu'on se rendît; que dans une ville si grande, & dont les murailles avoient une si vaste étendue, le Sénat & le peuple avoient partagé entr'eux les quartiers qu'ils devoient garder; que ceux, qui avoient été confiés au peuple, étoient sans défense, & qu'on y pouvoit entrer sans effort. Ainsi, par le conseil & sous la conduite de ce transfuge, les Bruttiens investirent la ville; & y ayant été introduits par le peuple, ils s'emparerent d'abord de toutes les places, excepté la citadelle. Les Grands en étoient les maîtres, s'y étant retirés avec des troupes, suivant le plan qu'ils en avoient formé d'avance. Aristomachus s'y réfugia aussi, prétextant que c'é-

toit aux Carthaginois, & non aux Bruttiens, qu'il avoit eu dessein de livrer la ville.

Enfin, les Bruttiens désespérant de se rendre maîtres, par leurs propres forces, de cette ville, furent obligés d'implorer le secours d'Hannon. Celui-ci fit tous ses efforts pour engager les Crotoniates à se rendre & à recevoir chez eux une colonie de Bruttiens; parce que par là ils rendroient à leur ville, à moitié déserte & ruinée par les malheurs de la guerre, son ancienne multitude & sa première splendeur. Mais, il ne persuada personne qu'Aristomachus. Tous les autres jurerent qu'ils mourroient plutôt que de souffrir qu'on leur associât les Bruttiens, pour être obligés, par ce mêlange, à abandonner leurs cérémonies, leurs mœurs, leurs loix, & bientôt après leur langage même, & emprunter le tout d'une nation étrangere.

III. L'on trouvoit dans le païs des Bruttiens quantité de villes. En voici quelques-unes des principales; Témese, dont on rapporte la fondation aux Ausoniens & puis aux Étoliens, qui avoient suivi Thoas, & qui en furent chassés par les Bruttiens; Térine, qu'Annibal détruisit; Consentia, la capitale de tout le païs; Pandosie, auprès de laquelle périt Alexandre le Molosséen, & qu'on dit avoir été autrefois le séjour des rois d'Œnotrie; Hypponium, qui fut bâtie par les Locriens, & qui avoit un port, qu'Agathocle avoit fait construire; Médame, qui fut aussi bâtie par les Locriens, & qui avoit une grande fontaine de même nom; Cénys, située à deux cens cinquante stades de Médame; Rhégium, dont ceux de Chalcis jetterent les premiers fondemens; Leucopetre, c'est-à-dire, rocher blanc, c'étoit un promontoire, où finissoit l'Apennin; Locres-Épizéphyriens, dont les habitans, à ce qu'on croit, sont les premiers qui aient eu des loix écrites; Caulonie, autrefois Aulonie, dont les Achéens furent les fondateurs; Scyllétium, qu'on appella ensuite Scylacium, colonie des Athéniens; & Crotone, que Myscellus Achéen bâtit avec le secours d'Archias, le fondateur de Syracuse.

L'Apennin traversoit le païs des Bruttiens d'une extrêmité à l'autre; cette montagne ne finissant, ainsi qu'on vient de le voir, qu'à Leucopetre; c'est-à-dire, sur les bords du détroit de Sicile. Ce païs étoit arrosé d'une multitude de fleuves, comme le Sibaris, le Tracis, le Neœthus, le Targines, le Crotalus, le Cécinus, le Halex, l'Angitula, le Sabat, l'Achéron & autres, dont quelques-uns alloient porter leurs eaux dans la mer Tyrrhène. Le reste se déchargeoit dans la mer Ionienne. Les promontoires n'y étoient pas moins nombreux. On connoît ceux d'Hercule, de Zéphyrium, de Cocintum, des Japiges, de Crimisa & de Lacinium.

IV. Le nom des Bruttiens se trouve souvent écrit par deux *tt*, *Bruttii;* & l'orthographe en varie beaucoup. Il est écrit *Brittii*

plus d'une fois dans le Code Théodosien. On trouve *Brettii* sur quelques médailles; *Brentii*, dans Denys le Périégéte ; *Brutates*, dans Festus; & le païs est nommé *Brettania* par Polybe. Étienne, le Scholiaste de Théocrite, & autres Auteurs du bas-âge le nomment Sicile. Sur quoi, il faut remarquer que l'on a reconnu autrefois deux Siciles, l'une dans l'Isle de ce nom, l'autre en deçà de la mer. On prétend aussi qu'au tems de Fabius, les Romains ne comprenoient pas encore, sous le nom d'Italie, la province des Bruttiens, où Annibal se trouva resserré, après qu'il eut perdu Tarente. Ils ne la nommoient que la grande Grece ou la Grece Exotique. C'est le nom que lui donne Plaute, contemporain de Fabius, dans l'une de ses comédies, où il la distingue manifestement de l'Italie. Il faut cependant remarquer que les Bruttiens n'occupoient qu'une partie de ce qu'on appelloit la grande Grece.

Le païs, possédé par les Bruttiens, est représenté aujourd'hui par la Calabre ultérieure & la Calabre citérieure, au royaume de Naples.

BRUTTIUS [L.], *L. Bruttius*, (*a*) grand ami de Cicéron, étoit de Sicile. La lettre, que cet Orateur écrivit en sa faveur au proconsul Acilius, le fera mieux connoître que tout ce que nous en sçaurions dire.

» L. Bruttius, dit Cicéron, est » un jeune Chevalier Romain, » plein de mérite & accompli en » toutes choses, l'un de mes plus » grands amis, & qui s'attache à » moi avec un soin & une affec- » tion extrême. J'avois aussi une » grande liaison d'amitié avec son » pere, dès le tems que j'étois » trésorier en Sicile. Il est présen- » tement à Rome avec moi tout- » à-fait. Cependant, je ne laisse » pas de vous recommander le » plus instamment & avec le plus » d'affection qu'il m'est possible, » sa maison, son bien, ses com- » mis & ses gens d'affaires. Vous » me ferez un très-grand plaisir, » si vous en usez avec lui de ma- » niere qu'il reconnoisse la vérité » de ce que je lui ai promis, que » ma recommandation lui seroit » d'un grand appui. «

BRUTULUS PAPIUS, *Brutulus Papius*, (*b*) étoit un des plus distingués des Samnites, tant par sa naissance, que par son crédit & sa puissance. Comme ç'avoit été lui, qui avoit rompu la première treve avec les Romains, quand on eut été vaincu, tout le peuple d'une voix unanime demanda hautement sa mort. Les Préteurs de la nation, ayant été contraints de mettre l'affaire en délibération, rendirent à la pluralité des voix un décret, en vertu duquel on devoit livrer aux Romains Brutulus Papius, renvoyer à Rome les prisonniers avec tout le butin, & faire toutes les satisfactions, que les Féciaux avoient demandées pour la rupture du

(*a*) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 38.

(*b*) Tit. Liv. L. VIII. c. 39.

traité. Conformément à ce décret, les Féciaux des Samnites se rendirent à Rome, & y porterent le cadavre de Brutulus Papius, qui, par une mort volontaire, s'étoit soustrait à la honte & au supplice, qui l'attendoient. On voulut livrer aux Romains ses biens avec son corps; mais, de toutes ces offres on ne reçut à Rome, que les prisonniers de la République & le butin, qui fut reconnu par ceux à qui il avoit appartenu. Tout le reste fut rebuté comme incapable de satisfaire le ressentiment des Romains.

BRUTUS, *Brutus*, Βροῦτος, roi fabuleux, dont il est souvent fait mention dans les annales d'Angleterre. Elles disent qu'un certain Brutus, fils de Silvius, qui étoit frere d'Ascanius & fils d'Énée, eut le malheur de tuer son pere; qu'après ce malheur, Brutus se réfugia dans la Grece, où il délivra grand nombre de Troyens, esclaves de Pandrasus; enfin qu'il épousa la fille du Roi, & qu'étant passé dans l'isle d'Albion, il fonda un royaume, qu'il appella de son nom Bretagne. Ceux, qui sont un peu versés dans la connoissance des Auteurs anciens, reconnoîtront sans peine la fausseté de cette généalogie fabuleuse. Les mêmes Annales assurent encore que le sixième roi de ce païs se nommoit Brutus, dit l'Écuvert, & qu'il regna dix ans.

BRUTUS [LUCIUS JUNIUS], *Lucius Junius Brutus*, Λουκίος Ιούνιος Βροῦτος, (a) étoit fils de M. Junius, qui descendoit en ligne droite d'un des compagnons d'Énée. Il eut pour mere Tarquinia, seconde fille de Tarquin l'ancien. Les qualités personnelles de M. Junius, jointes à ses grandes richesses, lui avoient mérité l'honneur d'épouser cette princesse. Tarquin l'ancien le considéroit en effet beaucoup.

Le jeune Brutus reçut une bonne éducation, & fut instruit dans toutes les sciences des Romains. Comme il avoit beaucoup d'esprit & qu'il se portoit au bien, il y fit de grands progrès. Tarquin le Superbe étant monté sur le trône par la mort de Tullius, qu'il avoit fait assassiner, crut que pour sa sûreté il devoit commencer son regne par se défaire des plus distingués d'entre les citoyens, qui pouvoient le troubler dans la possession d'une couronne, dont il s'étoit emparé par des voies si criminelles. M. Junius étoit allié du feu Roi; il étoit riche, il avoit du crédit, & haïssoit le vice; il n'en falloit pas davantage pour lui faire perdre la vie. Le Tyran, néanmoins, eut la précaution de le faire assassiner secrétement. C'étoit le mari de sa tante, & il ne vouloit pas passer pour auteur de sa mort. Le fils aîné de Junius subit le même sort. Ce jeune Romain étoit plein de sentimens; il paroissoit trop bien né, pour laisser im-

(a) Tit. Liv. L. I. c. 56. *&* *seq.* L. II. c. 1. *&* *seq.* Plut. c. 1. pag. 984. Dionys. Halic. L. IV. c. 15. L. V. c. 1. *&* *seq.* Eutrop. L. I. c. de L. Tarquin. Superb. Flor. L. I. c. 9, 10. Virg. Æneid. L. VI. v. 822, 823. Roll. Hist. Rom. Tom. I. pag. 173. *&* *suiv.*

punie la mort de son pere ; il falloit qu'il mourût pour la sûreté de l'usurpateur.

L. Junius Brutus, lorsqu'il perdit son pere & son frere, étoit encore trop jeune pour être formidable au Tyran. Cependant, il comprit qu'il ne pouvoit mettre sa vie en sûreté, qu'autant qu'il ne seroit point suspect, & que Tarquin ne le croiroit point dangereux. Dans un âge, où tout autre que lui eût à peine été capable de concevoir un pareil dessein, & encore moins de l'exécuter avec succès, il résolut de contrefaire l'insensé, jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion favorable pour venger sa patrie & sa famille. Il en affecta l'air, & en conserva si parfaitement les manieres, que tout le monde le croyoit véritablement stupide. C'est ce qui lui fit donner, d'un consentement général, le surnom de Brutus; surnom qui, en soi-même, étoit réellement le plus honteux qu'on pût imaginer, mais qui devint dans la suite le plus honorable & le plus glorieux de toute l'Antiquité. Ce fut le seul rempart qu'il put trouver contre les fureurs d'un Tyran, qui sacrifioit à son ambition tout ce qu'il y avoit de gens de mérite.

Tarquin persuadé que L. Junius Brutus étoit véritablement hébêté & imbécille, se contenta de s'emparer de ses biens, ne lui en laissant qu'une très-petite partie pour son entretien. Il sembloit que c'étoit une action de charité, de prendre soin du patrimoine d'un jeune homme qui étoit son proche parent, & qu'on regardoit comme incapable d'administrer ses biens par lui-même. Après cela, il lui permit de vivre à la Cour avec ses fils, non pas pour lui faire honneur en qualité de parent, comme il vouloit le persuader à ceux qui l'approchoient, mais pour servir de jouet à ces jeunes Princes, qui prenoient plaisir à mille extravagances qu'il affectoit devant eux. Enfin, il étoit si convaincu de la réalité de sa folie, qu'il le fit commandant de ses gardes du corps ; preuve certaine qu'il ne l'appréhendoit pas, & qu'il ne le soupçonnoit d'aucun artifice.

Plusieurs années après, Tarquin fut obligé d'envoyer deux de ses fils, Aruns & Titus, pour consulter l'oracle de Delphes. Ces deux Princes obtinrent du Roi, que L. Junius Brutus allât avec eux, pour leur servir de jouet & de divertissement parmi les fatigues d'un voyage si ennuyeux. Étant arrivés à Delphes, après avoir fait de magnifiques présens au dieu, & reçu la réponse de l'Oracle sur le sujet qui les amenoit, ils plaisenterent fort sur L. Junius Brutus qui n'avoit offert qu'un bâton ; mais, ce bâton étoit creux, & il y avoit enfermé une baguette d'or ; image, dit Tite-Live, du caractère de celui qui faisoit ce présent. Quand ils se furent acquittés de leur commission, il leur prit envie de sçavoir à qui l'empire des Romains étoit destiné. Le dieu leur répondit que c'étoit à celui qui baiseroit sa mere le premier. Les fils de Tarquin qui ne comprenoient pas le sens de cette réponse, convinrent entr'eux de baiser

leur mere tous deux en même tems, afin de regner aussi tous deux ensemble. Mais, L. Junius Brutus considérant que les oracles en général étoient obscurs, & que quand ils sembloient présenter un sens clair & facile, ce sens n'étoit presque jamais le véritable, se laissa tomber exprès pour baiser la terre, qui est notre mere commune. Si cette histoire est vraie, elle n'en paroît pas moins puérile. Il semble même qu'elle ait été faite à plaisir; mais, les meilleurs Historiens que Rome ou le monde entier aient jamais connus, n'ont pas cru qu'entre toutes les actions de L. Junius Brutus, il y en eût aucune qui fût trop peu importante pour ne point trouver place dans leurs Annales.

Cependant, toute la prudence de L. Junius Brutus eût été inutile, & n'eût servi qu'à lui conserver la vie, qu'il n'estimoit qu'autant qu'elle pouvoit contribuer au bien de l'État, s'il ne se fût présenté une occasion favorable de détrôner le Tyran. Quelque haï que fût Tarquin, il étoit encore plus craint. Il s'étoit défait des plus puissans d'entre les Romains, ou par la mort, ou par l'exil; & s'il en restoit encore quelques-uns, ils se tenoient cachés, & ne se connoissoient pas les uns les autres. Affermi de plus en plus sur le trône, par les alliances qu'il avoit faites avec les Latins & autres nations voisines, il regna en tyran l'espace de vingt-cinq ans, & probablement il fût mort Roi, s'il n'eût pas eu Sextus pour fils.

Mais, le tems marqué pour la délivrance de Rome approchoit. La fameuse Lucrece en fut l'occasion. Sextus, admirant les rares beautés de cette vertueuse Dame, conçut pour elle une passion des plus violentes. Dans le dessein de satisfaire ses desirs criminels, il se rendit à Collatie, où étoit Lucrece, & la força de céder par ses menaces. Le ravisseur s'en retourna triomphant; mais, il étoit à peine parti que Lucrece envoya un exprès à Rome, où Sp. Lucrétius, son pere, étoit gouverneur, & un autre au camp devant Ardée, où étoit Collatinus, son mari, pour leur dire de se rendre en diligence à Collatie; qu'il étoit arrivé une aventure des plus tragiques, qui demandoit absolument leur présence, & qu'ils amenassent avec eux chacun un de leurs intimes amis. Collatinus prend avec lui Lucius Junius Brutus, & Sp. Lucrétius prend P. Valérius; ils se rendent promptement chez Lucrece; ils la trouvent seule, plongée dans la douleur, baignée de larmes, & toute occupée de son désespoir. Elle se jette aux pieds de son pere & de son mari; elle embrasse leurs genoux & les arrose de ses pleurs, sans pouvoir dire une parole. Son pere la releve, il la presse, il la conjure de s'expliquer. » J'ai re- » cours à vous, leur dit elle en- » fin, faites-moi justice du plus » cruel affront que vous puissiez » vous imaginer; vengez-moi » d'un outrage plus honteux & » plus insupportable que la mort » même. « Surpris de ce discours, ils lui demandent, quel est donc

cet outrage & qui en est l'auteur. Lucrece leur raconte ce qui s'étoit passé, & les conjure de s'armer pour sa défense. Ils lui promettent de la venger ; ils l'exhortent à ne pas s'abandonner au désespoir, mais à se consoler sur son innocence. » Non, leur dit-elle, jamais fem- » me ne s'autorisera de mon » exemple pour survivre à son » honneur ; je sçais que je suis in- » nocente, mais afin qu'on en » soit persuadé, & que vous ren- » diez justice à ma mémoire, je » veux me punir moi-même com- » me si j'étois coupable. « En disant ces paroles, elle tire un poignard, qu'elle avoit caché sous sa robe. Elle se l'enfonce jusqu'au cœur, & tombe morte à leurs pieds.

Tandis que le pere & le mari de Lucrece, accablés de douleur, la tenoient entre leurs bras, Lucius Junius Brutus tire de sa blessure le poignard tout fumant, & d'une voix plus qu'humaine : » Je » jure, dit-il, par ce sang le plus » noble & le plus chaste qui fût » au monde, avant que Sextus, » ce monstre abominable, digne » fils du plus cruel de tous les » tyrans, l'eût déshonoré ; je jure » une éternelle inimitié contre » Tarquin le superbe, contre sa » femme impie & toute leur race » maudite. Tant que j'aurai un » souffle de vie, je les poursui- » vrai à feu & à sang ; je ferai » usage de toute la force que » m'inspire une juste vengeance ; » je m'opposerai jusqu'au dernier » soupir à la tyrannie, & jamais » je ne souffrirai qu'aucun de cet- » te maison, ni même que qui » que ce soit, regne sur les Ro- » mains. Grand Jupiter, Mars » protecteur de Rome, & tous » les dieux, soyez témoins de mes » sermens ! Si jamais je deviens » parjure, punissez-moi d'une » mort aussi violente que celle de » Lucrece, mais d'une mort aussi » honteuse que la sienne est glo- » rieuse. « Alors, se tournant vers les autres, que la surprise & la douleur avoient rendus muets : » Balancez-vous encore, leur » dit-il, à suivre mon exemple ? » Laissez aux femmes les cris, » les larmes, les gémissemens ; si » vous êtes hommes, ne pensez » qu'à vous venger, & cherchez » les moyens les plus efficaces » & les plus prompts pour y » parvenir. « Ayant parlé de la sorte, il donne le poignard à Collatinus, puis au pere de Lucrece & à P. Valérius ; il les exhorte à s'engager par les mêmes sermens, ils le font ; & une plus noble passion leur faisant oublier leurs douleurs, ils conjurent L. Junius Brutus de leur servir de conseil & de guide dans leurs entreprises contre le Tyran, protestant qu'ils ne veulent se conduire que par lui, & que par tout ils marcheront sur ses traces.

L. Junius Brutus commence par leur rendre compte de sa conduite ; il les détrompe sur la stupidité qu'il avoit affectée jusqu'alors ; il leur explique les raisons qu'il a eues de contrefaire l'insensé ; il laisse, pour ainsi dire, tomber le masque ; & se montrant à découvert, il leur fait voir que sous une folie apparente, il cachoit un fond infini de

sagesse. Il leur dit que depuis longtems il s'est principalement occupé à considérer quelle seroit la forme de gouvernement la plus propre à rendre la ville de Rome heureuse, en cas qu'il se présentât quelque occasion de la délivrer de la tyrannie sous laquelle elle gémissoit depuis tant d'années. » Pouvons-nous, dit-il, imaginer » une forme de gouvernement » plus avantageuse que celle que » Romulus, Numa & leurs Successeurs nous ont laissée ? C'est » à la faveur de leur sage politique & de leurs Loix, que Rome » est devenue si florissante, & » qu'elle a subjugué tant de Nations. Mais, il faut remédier » aux abus les plus ordinaires de » la Royauté ; abus qui la font » souvent dégénérer en Tyrannie, & qui la rendent presque » toujours odieuse. Premièrement, si l'on ne considere que » le nom des choses, on desire » quelquefois ce qui est nuisible, » & on rejette ce qui est utile. La » Monarchie est de cette nature ; » elle est bonne & utile ; mais, le » nom de Roi est odieux. Si vous » m'en croyez, nous exterminerons ce nom ; & ceux qui seront » revêtus de l'autorité souveraine, nous ne les appellerons » plus ni Monarques, ni Rois ; » mais, nous leur donnerons un » autre nom plus modeste & plus » populaire. En second lieu, je » crois qu'il n'est point expédient » que toute la puissance réside » dans un seul, mais qu'il faut la » partager entre deux personnes, » à l'exemple des Lacédémoniens » qui en usent ainsi depuis longtems, & dont l'État est devenu, par cette sage politique, le » mieux réglé & le plus florissant » de toute la Grece. L'Autorité » Royale ainsi partagée également, les deux Magistrats qu'on » en fera les dépositaires, seront » moins en état d'en abuser pour » vexer leurs sujets ; ils s'observeront mutuellement ; ils auront un » certain respect l'un pour l'autre, » & l'égalité de leur pouvoir leur » inspirera une noble émulation » pour la vertu. Mais, toute puissance qui n'a point de bornes, » devient enfin insupportable, » & dégénere en tyrannie. Je » voudrois donc qu'on ne donnât » l'Autorité Souveraine que pour » un an, comme font les Athéniens. Pour retenir un esprit » hautain dans les bornes du devoir, il n'est point de moyen » plus sûr que de ne lui point » donner le tems de s'enivrer de » sa grandeur. Un Magistrat est » moins sujet à abuser de son autorité, quand il sçait que s'il » commande aujourd'hui, il obéira demain. Avec ce tempérament nous jouirons des avantages du gouvernement Monarchique, sans en ressentir les » inconvéniens. Les marques » d'honneur que nous avons accordées à nos Rois, sont en » trop grand nombre. Il y en a » même quelques-unes qui choquent le peuple. Je voudrois » qu'on en diminuât le faste, & » qu'on en abolît une partie, sur » tout ces septres, ces couronnes d'or, ces robes de pourpre

» chargées de broderie, qu'il ne » faudroit permettre que dans » certains jours de fêtes & dans » les pompes triomphales. Dès » qu'on se serviroit rarement de » ces ornemens, ils cesseroient » d'être un objet odieux. Cependant, pour ne pas abolir entiérement le nom de la puissance Royale introduit dans » cette Ville, par des augures » favorables, & confirmé par des » signes de la volonté des dieux, » nous pourrions toujours avoir » un Roi parmi nous, mais un » Roi seulement de nom, un Roi » des choses sacrées, qui seroit » revêtu de cette dignité pour » toute sa vie, mais qui n'auroit » point d'autre emploi que l'Intendance des sacrifices, sans se » mêler des affaires de la guerre » ou de l'État. Si vous approuvez » ce projet en général, on pourra dans la suite vous l'expliquer » plus en détail, & même y réformer quelque chose. Mais, il » n'est pas tems maintenant de » l'exécuter. Il faut attendre que » nous ayons secoué le joug des » Tyrans; entreprise dont nous » viendrons facilement à bout, si » vous voulez suivre mes conseils. »

Ce discours de L. Junius Brutus fut approuvé avec acclamation. On prit le corps de Lucrece tout ensanglanté, & on le porta dans la place publique de Collatie. Il étoit suivi de son pere & de son mari. Lucrétius & Collatinus, avec toute l'éloquence naturelle que leur inspiroit leur affliction, firent le rapport de ce qui s'étoit passé, & tirerent des larmes des yeux de tout le peuple. Pendant ce tems-là, Lucius Junius Brutus étouffant, pour ainsi dire, tout sentiment de douleur & de tristesse, excitoit l'assemblée à de plus nobles sentimens, & l'exhortoit à prendre les armes pour recouvrer la liberté & se venger des Tyrans. Toute la jeunesse de Collatie promit de le suivre, & la plûpart coururent aux armes. On laissa quelques gardes aux portes de la Ville, pour empêcher qu'il n'en sortît personne, qui pût donner avis au Tyran de ce qui se passoit; & le reste, conduit par L. Junius Brutus, accompagna le corps de Lucrece jusqu'à Rome.

Pendant que cette triste pompe passoit par les rues, il s'assembla une foule de peuple; & Lucius Junius Brutus envoya ses Hérauts par toute la Ville, pour convoquer le reste à la place publique. Il fait exposer le corps sur un lieu élevé devant la porte du Sénat; il monte sur un tribunal, d'où l'on avoit coûtume de haranguer, & d'où lui-même, comme Capitaine des gardes, avoit souvent donné les ordres du Tyran. Son air & ses manières le faisoient assez connoître, & il n'étoit pas nécessaire qu'il avertît le Peuple que sa folie n'avoit été que feinte. Cependant, il commença par-là; & après avoir expliqué en peu de mots sa conduite passée, il s'étendit sur celle de Tarquin. Il remonta jusqu'aux crimes de sa vie privée; il rappella le triste souvenir de ses actions les plus criantes, de ses adultères avec la femme de son

frere, du meurtre de sa propre femme, de celui de son frere; qu'aussi-tôt après ce double parricide, impatient de jouir du fruit de ses crimes, sans même attendre que les bûchers qui avoient consumé ces infortunées victimes de sa cruauté, fussent entiérement éteints; il avoit fait passer cette infame adultère au lit de sa sœur, exemple jusqu'alors inconnu dans Rome, & détesté universellement de toutes les nations.

» Quels crimes n'a-t-il pas » commis à l'égard de son beau-» pere & de sa belle-mere? Le » seul souvenir en fait horreur. » Il fit massacrer ce bon Roi, à » qui il avoit de si grandes obli-» gations, & aima mieux s'empa-» rer du thrône par la plus horri-» ble barbarie, que d'attendre » qu'il le pût posséder sans crime » par la mort de ce Prince déjà » fort avancé en âge. Il n'eut » pas plus d'indulgence pour Tar-» quinie, femme de Tullius. Sans » respecter en elle une belle-mere » & une tante qui lui avoit servi » de mere; il la fit impitoyable-» ment étrangler, lorsqu'elle avoit » à peine rendu les derniers de-» voirs au Roi son mari. Mais, » sans m'arrêter à des crimes par-» ticuliers, comment est-il par-» venu à la Royauté? C'est par » les armes, par la violence, par » la conspiration d'une troupe de » scélérats, & comme un usurpa-» teur. Depuis qu'il occupe le » thrône, par quelque voie qu'il » y soit monté, quelle conduite » a-t-il tenue? S'est-il comporté » en Roi? Quels maux n'a-t-il » pas fait souffrir aux Patriciens? » Les uns ont été assassinés, les » autres ont été bannis de Rome, » ou se sont condamnés eux-mê-» mes à l'exil, pour éviter la » cruauté du Tyran. D'un grand » nombre que nous étions, il n'en » reste aujourd'hui que très-peu; » encore sommes-nous dans l'hu-» miliation, dans la pauvreté, » dans l'abaissement, de sorte que » nos ennemis même en seroient » touchés.

» Et vous, Plébeïens, dans » quelle situation êtes-vous? » Que sont devenues vos loix? » Vous est-il permis de vous » assembler? Le Tyran vous » traite-t-il avec plus de ména-» gement que de vils esclaves? » Ne vous a-t-il pas condamnés » aux plus rudes travaux? A » tailler des pierres, à scier du » bois, à porter des fardeaux, à » remuer les plus sales immondi-» ces aux dépens de votre vie, » sans vous donner un moment » de relâche? Ne verrons-nous » donc jamais la fin de nos maux? » Jusqu'à quel tems souffrirons-» nous? Nos calamités, quel-» que grandes quelles soient, ne » seroient pas tout-à-fait in-» tolérables, si nous espérions » de les voir finir un jour à la » mort du Tyran, qui n'est pas » fort éloigée. Mais, quel avanta-» ge peut nous apporter sa mort, » ou plutôt ne serions-nous pas » encore pis, puisqu'au lieu d'un » Tarquin, nous en aurions trois, » encore plus méchans que leur » pere? Si de particulier il est » devenu Tyran, s'il a exercé

» sur nous toutes sortes de cruau-
» tés, quoiqu'il n'eût commencé
» que tard à se livrer au crime,
» que devons-nous attendre de
» ses enfans, qui ont été élevés
» dans une cour où ils n'ont ja-
» mais eu aucun exemple de ver-
» tu, & où ils se sont familiarisés
» avec la cruauté & la violence?
» Jugez, par ce que vous voyez
» maintenant, de quoi seront ca-
» pables ces dignes fils d'un pere,
» qui est le plus cruel de tous les
» Tyrans, & d'une mere qui a
» fait passer son char sur le corps
» de son pere. Les sacrés liens du
» mariage, les droits de l'hospi-
» talité respectés par les Nations
» les plus barbares, la qualité de
» fille de celui à qui le Tyran
» avoit confié le gouvernement
» de la Ville en son absence,
» celle de femme d'un proche
» parent, n'ont pu défendre Lu-
» crece contre la passion de Sex-
» tus; elle a été contrainte de se
» soumettre comme une esclave,
» aux dernières indignités; & ne
» pouvant survivre à son honneur,
» elle s'est plongé le poignard
» dans le sein. «

En parlant de la mort de Lucrece, transporté d'une noble fureur: » ô la plus généreuse de
» toutes les femmes, s'écria-t-il,
» ô femme digne de notre admi-
» ration & de nos louanges!
» Vous nous avez abandonnés,
» Lucrece, vous vous êtes don-
» né la mort. Ni la foiblesse de
» votre sexe, ni les douceurs de
» la vie, ni les agrémens de la
» jeunesse & de la beauté, ni les
» prieres, ni les larmes de vos
» plus chers amis, n'ont pu vous
» faire résoudre à survivre à vo-
» tre honte. Après un si bel exem-
» ple, Romains, nous qui som-
» mes des hommes, sera-t-il dit
» que nous aurons moins de cou-
» rage qu'une femme? Chaste
» Lucrece, faites-nous part de
» votre courage. Vous n'avez
» éprouvé qu'une seule nuit les
» rigueurs de la tyrannie, par la
» violence que Sextus a fait à vo-
» tre chasteté jusqu'alors inviola-
» ble; il n'en a pas fallu davanta-
» ge pour vous faire préférer la
» mort à tous les charmes de la
» vie. Et nous qui gémissons de-
» puis vingt ans sous la tyrannie
» de Tarquin; nous qui avons
» perdu notre liberté, sans espé-
» rance de jamais rompre nos
» liens; esclaves, insensibles à
» nos maux, nous ne profiterons
» pas d'un si bel exemple; nous
» ne nous réveillerons pas de cet-
» te profonde léthargie; nous
» n'aurons pas la fermeté de pren-
» dre les mêmes sentimens?
» Quand nous vous voyons,
» illustre Héroïne, nous est-il
» permis de nous appeller Ro-
» mains? Nous est-il même per-
» mis de nous appeller hommes?
» Pouvons-nous nous vanter de
» descendre de ces Héros, qui ont
» porté la terreur dans toutes les
» villes voisines, de ces Héros
» accoûtumés à vaincre, faits aux
» dangers, & qui ne redoutoient
» rien tant que le déshonneur.
» Nous, qui avons si long-tems
» traîné une malheureuse vie dans
» une honteuse servitude?

» Livrons-nous, Romains, à

» une généreuſe confuſion, & que
» la honte de notre ſtupidité nous
» porte à oſer tout pour la répa-
» rer. N'êtes-vous pas tous con-
» vaincus, qu'une mort honora-
» ble eſt mille fois préférable à
» notre condition préſente? Mais,
» ce n'eſt pas à la mort que je
» vous invite, c'eſt à la vie,
» c'eſt à la liberté, c'eſt à votre
» bonheur. Qu'avons-nous à
» craindre? Le Tyran eſt ab-
» ſent, la Ville eſt à nous, elle
» eſt fournie de tout, les plus
» illuſtres du Sénat ſont à notre
» tête. Quel fond ne devons-nous
» pas faire ſur nos propres for-
» ces, ſur notre grand nombre,
» ſur notre expérience? Nos al-
» liés, d'ailleurs, ne nous laiſſe-
» ront pas ſans ſecours; s'ils n'o-
» ſent ſe ſoulever, tant qu'ils ne
» voyent aucun mouvement de
» notre part, dès que nous leve-
» rons l'étendard, ils viendront ſe
» joindre à nous. La liberté a
» trop de charmes pour ne pas
» trouver des défenſeurs. Quant
» à l'armée de Tarquin, nous ne
» devons pas la craindre. Elle eſt
» pleine de ſoldats, qui ont ſou-
» vent rougi d'employer leurs ar-
» mes à rendre les autres auſſi
» miſérables qu'eux-mêmes. Ils
» ne ſont pas moins ennemis de
» la tyrannie que nous; ils n'aſpi-
» rent pas moins à recouvrer leur
» liberté; pour peu qu'ils voyent
» de jour à ſe tirer de la ſervitu-
» de, où la néceſſité des tems les
» a réduits, ils profiteront de l'oc-
» caſion pour ſecouer le joug,
» & tourneront avec joie leurs
» armes contre le Tyran, ſi vous
» les appellés au ſecours de la Patrie
» par un décret; ni la crainte, ni
» l'eſpérance ne pourront les re-
» tenir auprès des Tarquins.

» Que s'il s'en trouve quelques-
» uns, qui par leur mauvais na-
» turel, ou par le malheur de leur
» éducation, ayent du penchant
» pour la tyrannie, ils ne ſont
» qu'en petit nombre; & quelque
» méchans qu'ils ſoient, nous
» trouverons bien les moyens de
» les réduire à la raiſon. Nous
» avons entre les mains leurs fem-
» mes, leurs enfans, leurs peres,
» qui leur ſont plus chers que la
» vie même. En leur promettant
» de leur rendre ſes gages pré-
» cieux, pourvu qu'ils abandon-
» nent les Tyrans, & en leur
» accordant par un décret ſolem-
» nel, une amniſtie générale, nous
» les attirerons infailliblement dans
» notre parti. Surtout, Romains,
» mettons notre confiance dans les
» dieux immortels, vengeurs des
» meurtres, des ſacrileges, des par-
» ricides. Irrités contre Tarquin, qui
» a tant de fois ſouillé les ſacrifices,
» profané les temples & les autels,
» ils feront pour nous, & nous pou-
» vons compter ſur leurs ſecours.
» Nous vous invoquons, dieux
» tutélaires de Rome, nous vous
» invoquons avec une ferme eſ-
» pérance que vous exaucerez
» nos juſtes prieres; aidez-nous
» dans cette occaſion favorable
» que vous nous préſentez vous-
» mêmes; faites que nous ſoyons
» les inſtrumens de votre juſtice;
» donnez les plus viſibles marques
» de votre faveur à une cauſe qui
» mérite votre protection; inſpi-

» rez-nous des sentimens qui puissent nous rendre dignes des bénédictions que vous nous avez préparées. »

Le peuple écouta ce discours de L. Junius Brutus dans des dispositions qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer, la douleur, la colere, la rage ; la honte, l'indignation, les desirs ardens, l'espérance de se venger & de recouvrer la liberté, mais une espérance chancelante & mêlée de doutes, se succédant tour à tour. Il n'eut pas plutôt cessé de parler, que réunis tous dans les mêmes sentimens, ils s'écrierent d'une commune voix, qu'il leur mît les armes à la main, & qu'il les menât contre le Tyran. Lucius Junius Brutus au comble de sa joie ; » J'approuve, leur » dit-il, votre généreuse résolu- » tion. Mais, avant que de l'exé- » cuter, il faut que vous confir- » miez par vos suffrages, le dé- » cret du Sénat dont je vais vous » faire part. Ce décret bannit de » Rome & de toutes les terres de » la République, les Tarquins, » leur famille & toute leur pos- » térité, avec défense, sous pei- » ne de la vie, d'entreprendre & » même de parler de les rétablir. » Si vous êtes prêts à y souscrire, » retirez-vous chacun dans vos » Curies pour donner vos suffra- » ges, & que ce droit que nous » vous rendons aujourd'hui, soit » comme les prémices de votre » liberté. » Le Peuple se retira aussi-tôt ; on recueillit les voix, & toutes les Curies opinerent à chasser les Tyrans.

Alors L. Junius Brutus proposa une nouvelle forme de gouvernement, qui fut généralement approuvée. Sp. Lucrétius fut fait entre Roi. Il renvoya le Peuple, avec ordre de se rendre incessamment sous les armes dans le champ de Mars, où se tenoient ordinairement les Comices. Dans cette assemblée solemnelle, il nomma Lucius Junius Brutus & Collatinus, pour exercer l'Autorité Souveraine sous le nom de Consuls ; titre qu'on étoit convenu de donner aux Magistrats, comme étant chargés du soin des affaires publiques. Leur élection fut confirmée dans les mêmes Comices par les suffrages de chaque Centurie.

Pendant ce tems-là, Tarquin, qui continuoit toujours le siege d'Ardée, reçut avis par des couriers qui étoient sortis de Rome, avant qu'on eût fermé les portes, que Lucius Junius Brutus haranguoit le Peuple, & sollicitoit les Romains à se mettre en liberté. Il part aussi-tôt du camp sans en dire rien à personne, excepté ses fils & ses amis les plus affidés. Il court à toute bride, & arrive à Rome avec un petit nombre d'amis qui le suivoient. Il trouve les portes fermées, & les remparts garnis de troupes, qui lui refusent l'entrée, & qui lui annoncent l'arrêt par lequel le Peuple l'a condamné à un bannissement perpétuel. Plein de rage & de désespoir, il rebrousse vers le camp plus vîte qu'il n'étoit venu ; mais, il y trouve toutes choses en aussi mauvais état qu'à la Ville. Lucius Junius Brutus s'y étoit transporté, pendant qu'il étoit absent ; on l'y avoit

reçu avec joie, & il n'avoit pas eu grande peine à engager les troupes dans la cause commune de la liberté. Tarquin, exclu de toutes parts, se retira à Gabies avec ses fils qu'on avoit chassés du camp par le conseil de Lucius Junius Brutus.

Celui-ci fit alors une treve de quinze ans avec les Ardéates, & ramena les troupes à Rome. Peu de jours après, les deux Consuls convoquerent une nouvelle assemblée du peuple. Lucius Junius Brutus fit un discours sur la concorde, & par un second décret il confirma l'arrêt qui condamnoit les Tarquins à un exil perpétuel. Ce décret étant passé avec la même unanimité que le précédent, les Consuls jurerent devant les Autels, avec les plus grandes solemnités, tant pour eux que pour leurs enfans & toute leur parenté, que jamais ils ne rappelleroient le Roi, ni ses enfans, ni leur postérité; qu'ils n'établiroient point de Rois à Rome, & qu'ils s'opposeroient de toutes leurs forces à tous ceux qui entreprendroient de rétablir l'autorité Royale. Le Peuple suivit leur exemple, & s'engagea avec joie, par les mêmes sermens.

En établissant une nouvelle forme de gouvernement, les Libérateurs de la Patrie commencerent par la Religion. Comme les Rois prédécesseurs de Tarquin avoient procuré de grands avantages à l'État, on étoit convenu de conserver dans Rome quelque image de la Royauté. Il fut donc ordonné aux Pontifes & aux Augures de choisir parmi les anciens, celui qu'ils jugeroient le plus digne de présider seulement aux sacrifices & aux cérémonies du Culte divin. On regla qu'il porteroit le nom de Roi des choses sacrées; mais qu'il borneroit ses soins à la Religion, sans se mêler ni des affaires civiles, ni du gouvernement, ni des affaires militaires. Manius Papirius, de famille Patricienne, homme d'un mérite distingué & respectable par son âge, fut le premier qu'on éleva à cette dignité. Quant aux affaires civiles, les Consuls crurent qu'ils ne pouvoient faire un plus grand plaisir au Peuple, que de rétablir les Loix équitables de Servius, dont la plûpart avoient été abolies par Tarquin. Ils firent revivre celles qui regardoient les contrats, que les Plébéïens étoient obligés de passer avec la noblesse. Ils ordonnerent qu'on renouvelleroit tant à la Ville qu'à la Campagne, l'usage des Sacrifices, où tous ceux d'une même tribu ou d'un même canton, avoient coûtume de se trouver; sacrifices institués pour entretenir l'amitié & l'union entre tous les membres de la République. Enfin, ils rendirent aux Plébéïens le droit de tenir des assemblées pour les affaires les plus importantes, la liberté d'y donner leurs suffrages, & toute l'autorité que Servius leur avoit accordée.

Tandis qu'ils employoient ainsi la puissance Royale à rendre le peuple heureux, afin que cette puissance fût moins odieuse, ils firent un autre réglement, par

lequel il fut arrêté que l'un des Consuls feroit porter devant lui les douze haches ; & que l'autre seroit précédé de douze Licteurs qui porteroient des faisceaux sans haches ; ensorte néanmoins que pour éviter toute supériorité, ils auroient les haches tour à tour, & chacun son mois. Une conduite si modérée étoit d'autant plus agréable aux Romains, qu'après de longues épreuves d'une rigoureuse servitude, ils jouissoient des douceurs de leur ancienne liberté. Il s'en trouva néanmoins, même parmi les plus distingués, qui par des motifs d'avarice ou d'ambition, se liguerent pour trahir la Ville, pour rappeller les Tyrans, & pour se défaire des Consuls.

Tarquin chassé de ses États, demeura quelque tems à Gabies, où plusieurs Romains, moins sensibles aux douceurs de la liberté, qu'aux avantages qu'ils se promettoient de la tyrannie, allerent se joindre à lui & grossir sa faction. Du lieu de sa retraite, il envoya des Ambassadeurs aux villes des Latins, pour les faire entrer dans ses intérêts. Mais, ces peuples insensibles à ses vives sollicitations, ne purent se résoudre à entreprendre pour l'amour d'un Tyran, une guerre injuste contre les Romains. Désespérant de réussir de ce côté-là, il alla à Tarquinie, ville où avoit autrefois demeuré son grand pere, & il y fut bien reçu. A force de présens qu'il répandit à pleines mains, il gagna les Citoyens, qui le présenterent à toute la Nation.

On se résolut donc à envoyer des Ambassadeurs à Rome. Quand ils y furent arrivés, le Sénat leur donna audience ; & Lucius Junius Brutus les écoutoit avec une extrême impatience. Quand ils eurent fini leurs remontrances, il leur répondit en peu de mots, qu'il étoit inutile de solliciter le rappel des Tarquins ; que les Romains les avoient déjà condamnés par plusieurs décrets à un exil perpétuel ; qu'ils avoient fait serment de ne jamais les rappeller, & qu'ils ne souffriroient jamais qu'on les rétablît ; qu'envain les Tarquiniens feroient de plus vives instances, & qu'ils n'obtiendroient point de grace pour les Tyrans ; qu'au reste, s'ils demandoient quelqu'autre chose qu'on pût leur accorder, sans violer les loix & les engagemens qu'on avoit pris, ils trouveroient toujours la ville de Rome disposée à leur faire plaisir.

Les Tarquiniens affecterent de paroître surpris de cette réponse, à laquelle néanmoins ils s'étoient attendus. » Il est étonnant, dirent-» ils, qu'étant venus vous pré-» senter les soumissions de votre » Roi, qui veut vous rendre » compte de sa conduite, & que » demandant comme une grace ce » qui est du Droit des gens, nous » ne puissions rien obtenir. Mais, » puisque vous avez pris votre » parti, nous n'insisterons pas da-» vantage sur son rappel. Cepen-» dant, nous avons ordre de notre » ville de vous faire une autre » priere, que ni vos loix, ni vos » sermens ne peuvent vous dis-» penser d'écouter ; c'est de ren-» dre à votre Prince les biens que

„ possédoit

» possédoit son ayeul, avant que » de monter sur le trône. Ces » biens ne vous appartiennent » point. Tarquin l'Ancien ne les » avoit point acquis parmi nous, » & vous ne pouvez pas dire » qu'ils soient le fruit de la vio- » lence & de l'injustice. Rendez- » les donc à votre Roi, puisqu'ils » lui appartiennent. Tarquin, dans » son malheur, se contentera de » son patrimoine; & pour ne pas » vous être à charge, il ira s'éta- » blir dans quelqu'autre païs, où » il pourra goûter les douceurs » d'une vie tranquille. « Après ce discours, ils se retirerent, & on délibéra sur leur demande.

Lucius Junius Brutus parla avec force contre cette requête. Il dit qu'il étoit d'avis qu'on retînt les biens des Tarquins, pour dédommager en quelque façon la République, des maux qu'elle avoit soufferts sous une si longue tyrannie; que les Tarquins ne se contenteroient jamais d'une vie privée; qu'ils se serviroient infailliblement des richesses qu'on leur restitueroit pour ruiner la patrie, & que c'étoit le comble de la folie de vouloir fournir des armes à un Tyran. Mais, Collatinus, l'autre consul, fut d'un sentiment tout contraire, & on le suivit.

Cependant, les ambassadeurs restant toujours à Rome, trouverent le moyen de former une conspiration. Les chefs de cette conspiration étoient les Vitellius, dont la sœur avoit épousé Lucius Junius Brutus, & les Aquilius, neveux de Collatinus. Ils avoient communiqué leur dessein à plusieurs autres jeunes gens des premières familles, du nombre desquelles étoient Titus & Tibérius, fils de Brutus, qui s'étoient aussi engagés dans la conspiration. L'objet du complot étoit de tuer les Consuls, & de rétablir Tarquin sur le trône; mais il fut découvert. Les Conjurés ayant été pris, les Consuls montent sur leur tribunal, & ordonnent qu'on les leur amene. On les leur présente pieds & mains liés. Les coupables étoient des meilleures familles de Rome. Cependant, le peuple n'avoit les yeux que sur les fils du Consul. Leur sort, quelque malheureux qu'il fût, ne méritoit point de compassion. L'assemblée n'avoit aucun sentiment de tendresse pour des traîtres, pour des ingrats envers la patrie, pour des enfans indignes d'un tel pere; il n'y avoit point de supplice assez grand pour eux. Mais, si l'on n'étoit point touché de compassion pour ces jeunes gens, on gémissoit sur le sort du Consul. Tout le peuple joignit ses larmes à celles des coupables; les uns vouloient qu'on leur pardonnât, les plus sévères ne les condamnoient qu'à un bannissement. Lucius Junius Brutus, ayant fait faire silence, demanda à ses enfans s'ils avoient quelque chose à dire pour leur défense. Il leur demanda la même chose jusqu'à trois fois; & voyant qu'ils ne répondoient rien, il prononça lui-même leur sentence. » Ensuite, se tour- » nant vers ses officiers: Licteurs, » dit il, faites votre devoir. « Il fut témoin lui-même de l'exécution, il les vit battre de verges,

il vit tomber leurs têtes ſous les coups, ſeul inſenſible au ſupplice de ſes enfans.

Après cette ſanglante exécution, on fit venir les Aquilius, & on leur permit de ſe juſtifier. N'ayant rien à dire pour leur défenſe, ſoit de leur propre mouvement, ſoit par le conſeil de leurs amis, ils ſe jetterent aux pieds de leur oncle, dans l'eſpérance d'obtenir grace. L. Junius Brutus donne ordre aux Licteurs de les mener au ſupplice. Collatinus arrête les Licteurs, & leur défend de paſſer outre; il s'approche de ſon Collegue, il le prend en particulier, il le prie d'avoir compaſſion de ſes neveux, il lui repréſente leur faute comme l'effet d'une jeuneſſe inconſidérée, il le conjure d'épargner leurs vies & de ſouffrir qu'en cela ſeul il lui faſſe violence, réſolu de ſouſcrire dans la ſuite à toutes ſes déciſions. Lucius Junius Brutus, étonné de ſon empreſſement à ſauver des traîtres, refuſe non ſeulement de leur pardonner ou de commuer la peine, mais encore de différer l'exécution. Collatinus voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir: » Et moi, lui dit-il, » d'un ton de maître, puiſque » vous êtes ſi dur, ſi inexora» ble, j'abſous les coupables par » le pouvoir qui m'eſt commun » avec vous. Il n'en ſera pas ainſi, » reprit Lucius Junius Brutus tout » en colère; ne vous y trompez » pas, Collatinus; jamais de mon » vivant, vous n'aurez le pouvoir » d'accorder l'impunité à des traî» tres; & vous même, avant quil » ſoit peu, vous payerez la pei» ne que mérite un pareil atten» tat. «

Ayant ainſi parlé, il donne des gardes aux Aquilius, & convoque une aſſemblée générale. En un inſtant, la place publique eſt remplie d'un nombre infini de citoyens, que la nouvelle du ſupplice des fils du Conſul y avoit attirés de tous les quartiers de la ville. Lucius Junius Brutus, accompagné des principaux Sénateurs, ſe leve au milieu de l'aſſemblée, & leur parle en ces termes: » Romains, » votre trop grande facilité à con» ſentir qu'on rendît au tyran les » biens qu'il poſſédoit autrefois, » à donné occaſion à la plus dan» gereuſe conſpiration. Mes deux » fils, les freres de ma femme, » & d'autres jeunes gens des » meilleures familles, s'étoient aſ» ſemblés chez les Aquilius, & » avoient fait complot de m'aſſaſ» ſiner & de rappeller Tarquin. » Quelque dieu favorable nous a » découvert leur pernicieuſe en» trepriſe par ces eſclaves que » vous voyez, & on a arrêté les » complices. Pour moi, j'ai fait le » devoir de Conſul, j'ai ordonné » qu'on punît mes deux fils du » dernier ſupplice, j'ai été moi» même ſpectateur de l'exécution, » & j'ai fait voir que je n'ai rien » de plus cher que le ſalut de la » patrie. Mais, mon Collegue ar» rête le cours de la juſtice, il » m'enleve les Aquilius ſes ne» veux; & il oſe dire qu'il ne » ſouffrira jamais qu'ils ſubiſſent le » même châtiment que mes en» fans, quoiqu'ils ne ſoient pas » moins coupables. En voulant

» sauver les Aquilius, n'accorde-
» t-il pas, autant qu'il est en lui,
» l'impunité au reste des Conju-
» rés ? Sous quel prétexte en ef-
» fet, pourroit-on les condamner
» au supplice, si l'on pardonnoit
» à ceux-ci qui ont trempé dans
» le même crime ? Que pensez-
» vous, Romains, de son procédé ?
» Sont-ce là des actions d'un Con-
» sul dévoué à la patrie, ou d'une
» ame vendue aux Tyrans ? Est-ce
» là garder les sermens qu'il a faits,
» ou n'est-ce pas se rendre cou-
» pable de la plus noire perfidie ?
» S'il insista si fort il y a quelques
» jours pour faire rendre les biens
» aux Tarquins, c'est qu'il aime-
» roit mieux qu'ils pussent s'en
» servir pour nous faire la guer-
» re, que de nous les laisser pour
» les combattre par leurs propres
» armes. Que prétend-il aujour-
» d'hui en voulant absoudre ceux
» qui se sont ligués, pour rappel-
» ler les Tyrans, si non de gagner
» leurs bonnes graces par cette
» trahison, afin que, rétablis un
» jour sur le trône, ils lui accor-
» dent tout ce qui peut flatter son
» ambition ? Allez, Collatinus,
» allez-vous joindre aux Tar-
» quins, vous qui n'êtes ici que de
» corps, perfide Consul, toujours
» uni d'esprit à nos plus mortels
» ennemis. Espérez-vous donc
» que je vous épargnerai, moi
» qui n'ai pas épargné mes pro-
» pres enfans ? Non, je n'aurai
» jamais aucun ménagement pour
» vous ; & afin de nous mettre à
» couvert de vos pernicieuses in-
» trigues, je vous dépose dès à
» présent. C'est à vous, Romains,
» à voir maintenant ce que vous
» voulez faire de cet indigne
» Magistrat. C'est à vous à voir
» si vous voulez confirmer l'ar-
» rêt que j'ai prononcé ; je vais
» vous assembler par Centuries,
» afin que vous donniez vos suf-
» frages. Je ne sçais pas quel sera
» le résultat de vos délibérations :
» Mais, je vous avertis d'avance
» que jamais vous n'aurez pour
» Consuls, Lucius Junius Brutus
» & Collatinus ensemble ; voyez
» lequel des deux vous voulez
» conserver. «

Collatinus voulut se justifier des crimes dont on l'accusoit, tantôt il reprochoit à son Collegue de tendre des piéges à son innocence, tantôt il demandoit grace pour ses neveux, tantôt il empêchoit qu'on n'allât aux voix. Mais, plus il se donnoit de mouvement, plus il aigrissoit les esprits, & plus le peuple étoit impatient de donner ses suffrages pour le bannir. Cependant, Collatinus s'étant démis du Consulat, promit de sortir incessamment de Rome.

Après cela, Lucius Junius Brutus, qui ne vouloit pas qu'on pût lui reprocher de n'avoir déposé son Collégue que pour gouverner lui seul, convoqua une nouvelle assemblée dans le champ de Mars. Valérius y fut élu Consul. Son élection fit plaisir à Lucius Junius Brutus, qui avoit toujours desiré de l'avoir pour Collegue. Étant parfaitement d'accord avec le nouveau Consul, Lucius Junius Brutus fit punir de mort le reste des Conjurés. Le premier acte public que firent nos deux Consuls, ce

fut d'augmenter le Sénat, qui avoit été presqu'entièrement épuisé par les sanglantes & tyranniques exécutions de Tarquin. Ils remplirent l'ancien nombre de trois cens Sénateurs, en incorporant les principaux des Plébéiens dans l'ordre des Patriciens. Les biens du Roi furent partagés entre le petit peuple, ou selon d'autres, on les lui abandonna à piller, & chacun en prit ce qu'il voulut; on détruisit aussi le palais. La récolte d'un champ qui avoit été consacré à Mars, mais dont le Tyran s'étoit emparé par une usurpation sacrilege, & qu'il avoit fait semer cette année là, fut jettée dans le Tibre. Les Consuls avoient défendu qu'on l'emportât dans les greniers, ou qu'on en réservât la moindre portion; c'étoit un grain impur, un fruit digne d'horreur, un objet de l'exécration publique.

Les Consuls, après cela, publierent un ordre, par lequel ils accordoient une amnistie générale à tous les citoyens qui avoient servi le Roi. On leur donnoit vingt jours pour se rendre à Rome, s'ils vouloient obtenir le pardon de leurs crimes; & faute d'y revenir dans le tems marqué, on les condamnoit à un bannissement perpétuel, & leurs biens étoient déclarés confiscables au profit de la République.

Pendant ce tems-là, on eut avis que les Tarquins & les Véiens s'étoient déclarés ouvertement pour le Roi; qu'ils levoient une nombreuse armée pour le rétablir par la force; que la plûpart des Villes détruites le favorisoient secrétement; qu'elles avoient permis à leurs sujets de s'enrôler sous ses étendards; & qu'un grand nombre de volontaires, attirés par les amis des Tarquins, ou par l'appât d'une grosse paye, se rangeoient sous ses enseignes.

Sur cette nouvelle, les Consuls ayant levé autant de troupes qu'ils en purent trouver, les exerçoient tous les jours hors de la Ville; & quand ils apprirent que les ennemis étoient en campagne, ils marcherent à leur rencontre. Les deux armées étoient à peu près égales en nombre; elles avoient l'une & l'autre la même ardeur pour le combat. Dès qu'elles furent en présence, avant même que l'infanterie eût pris son quartier dans le camp, il y eut une légere escarmouche. Peu de tems après, on se rangea en bataille dans le même ordre. Valérius commandoit l'aîle droite des Romains, & étoit opposé aux Véiens; Lucius Junius Brutus à la tête de l'aîle gauche, étoit porté contre les Tarquiniens, commandés par Aruns, fils du roi Tarquin. Lorsqu'on fut près d'en venir aux mains, ce jeune Prince appercevant Lucius Junius Brutus, poussa son cheval à travers les escadrons, & s'approcha si près des Romains, qu'on pouvoit aisément le reconnoître & l'entendre; là il vomit mille injures contre le Consul, il le traite de bête féroce, de bourreau souillé du sang de ses propres fils, de lâche, de timide, & sort enfin des rangs pour l'attaquer. Lucius Junius Brutus pousse son cheval à

toutes jambes ; & va, malgré les remontrances de ses amis, se jetter entre les bras d'une mort certaine. Tous deux transportés de rage, ils n'envisagent que la vengeance, sans penser au péril ; ils se jettent l'un sur l'autre ; ils se percent mutuellement de leurs lances ; leurs chevaux s'entrechoquent, se cabrent, & les renversent sur la poussière ; le sang coule de leurs blessures, & leurs ames trouvant un libre passage, abandonnent leurs corps. Ainsi finit Lucius Junius Brutus, le principal fondateur de Rome, l'an 245 de la fondation de cette ville, & 507 avant J. C.

Cependant, les deux armées voyant leurs Chefs sans vie, jettent un cri effroyable ; le combat s'engage, & on fait, de part & d'autre, des prodiges de valeur. D'un côté, l'aîle droite des Romains, commandée par le consul Valérius, enfonce les Véïens, & les repousse jusque dans leur camp avec un horrible carnage. De l'autre, les Étruriens, animés par Titus & Sextus, fils de Tarquin, ébranlent l'aîle gauche de l'armée Romaine, la mettent en désordre, & la menent battant jusque dans ses lignes ; ils osent même attaquer le camp ; mais, le corps de réserve fait une vigoureuse résistance, & les oblige de se réfugier dans leurs retranchemens avec beaucoup de perte. L'armée ennemie s'étant retirée pendant la nuit, Valérius retourna à Rome & y fit son entrée en triomphe.

Les plus distingués d'entre les Chevaliers portoient devant lui le corps de Lucius Junius Brutus sur leurs épaules, orné de couronnes qui étoient autant de trophées de sa valeur. Le Sénat & le peuple allerent au-devant de l'armée, fondant en larmes, & portant néanmoins toutes sortes de rafraîchissemens pour les troupes. Le lendemain, on célébra les funérailles de Lucius Junius Brutus avec beaucoup d'appareil & de pompe, & le Consul ayant assemblé le peuple, fit du-haut de la tribune, l'oraison funebre de son Collegue. Les Dames Romaines porterent le deuil du vengeur de leur honneur un an entier, comme pour un pere. Peu de tems après, on lui érigea une statue dans le Capitole, avec un poignard à la main.

On prétend que Lucius Junius Brutus ne laissa point d'enfans, ni garçons, ni filles. Les meilleurs Historiens conviennent en effet qu'il n'en eut jamais d'autres que ceux qu'il fit décoller.

DIGRESSION

Sur le portrait de Lucius Junius Brutus.

Si l'on excepte la dernière action de Lucius Junius Brutus, dans laquelle il s'exposa trop témérairement, toute sa vie est le plus parfait modele qu'un bon Citoyen, un bon Magistrat, un zélé Défenseur de la patrie, puissent se proposer à imiter. Il étoit à l'épreuve de tout, il osoit tout, il entreprenoit tout, il sacrifioit tout pour sa patrie. Une des preuves les plus convaincantes de sa

prudence admirable, c'est que Rome fut long-tems libre, grande & florissante sous le gouvernement dont il jetta les fondemens; & on ne peut pas douter raisonnablement, que si les changemens des siecles suivans se fussent faits avec autant de jugement, la liberté Romaine n'eût duré beaucoup plus long-tems, ou que du moins elle n'eût pas été si facilement détruite. Dans le caractère de Brutus, on remarque au souverain dégré cette dureté, cette rudesse qui étoit si naturelle aux anciens Romains. Il étoit rigide & sévère; mais, il n'exerça sa sévérité que sur les ennemis de la République & de la liberté. Ses passions étoient naturellement violentes, mais il sçavoit leur lâcher la bride, ou les modérer, selon que l'intérêt de la patrie le demandoit. Lorsque changé en un autre homme & transporté, pour ainsi dire, hors de lui-même, il harangue le peuple, qu'il lui rend compte de cette glorieuse folie sous laquelle il avoit si long-tems caché la plus rare prudence, & qu'il l'exhorte à recouvrer sa liberté; lorsqu'il paroît si véhément, si emporté, si acharné à la ruine d'un indigne Collegue pour prévenir celle de la République; il n'est pas moins grand que quand il souffre avec une extrême patience les railleries & les insultes d'un Tyràn, qui avoit fait assassiner son pere & son frere, jusqu'à ce qu'il trouve une occasion favorable de se venger lui-même, & de venger Rome en même tems; ou lorsque, maître des mouvemens de son cœur, renonçant aux sentimens de la nature & de la tendresse paternelle, il prononce la sentence de mort contre ses deux fils, l'unique ressource de sa maison, & qu'il est lui-même témoin & spectateur de l'exécution.

Il est fâcheux, dit l'Historien, qu'il se trouve aujourd'hui des personnes qui condamnent comme féroce la dernière action dont je viens de parler. Pour moi, je crois qu'elle n'a pas besoin d'apologie, & qu'elle mérite au contraire les plus grands éloges. Il est certain que l'intérêt de la patrie & toutes les régles de la bonne politique, demandoient de Lucius Junius Brutus une généreuse exécution. Il étoit de la dernière conséquence, pour maintenir & pour affermir la nouvelle forme du gouvernement, de convaincre le peuple par un exemple si éclatant, & par une si sévére punition, que les crimes odieux, dès qu'ils étoient contre la patrie, ne pouvoient échapper aux plus rigoureux châtimens, & qu'on n'avoit aucun égard à la condition des coupables. Si l'on eût épargné les Junius, les Romains n'auroient-ils pas eu raison de croire qu'ils n'avoient fait que changer de Tyrans? Un pardon accordé mal à propos, une compassion mal placée, une grace hors de saison, auroient attiré de nouvelles conspirations, & Lucius Junius Brutus auroit fait dans l'Histoire le même personnage qu'y fait aujourd'hui son Collegue.

Ce n'est que depuis que le monde a appris ce que c'est que la

ſervitude, qu'on a diſputé ſur le mérite de cette action. Tandis que Rome conſerva la liberté que Lucius Junius Brutus lui avoit acquiſe; la mémoire de ce Héros fut toujours reſpectée & toujours inviolable. Dans ces heureux tems, jamais Poëte n'oſa ſuppoſer que la vaine gloire, l'oſtentation, l'envie de s'attirer des louanges, euſſent eu part à la punition exemplaire qu'il fit faire de tous les coupables ſans en excepter ſes propres fils; jamais Philoſophe ne douta que l'action la plus vantée dans l'Hiſtoire, & qui a toujours été regardée comme la preuve la plus éclatante qu'un Magiſtrat puiſſe donner de ſon amour pour la patrie, ne vînt plutôt d'un courage héroïque, d'un cœur tout dévoué aux intérêts de l'État, & d'une ame toute divine, que d'un cœur brutal, d'un naturel ſauvage & d'une ame féroce. Ceux, qui vécurent immédiatement après l'établiſſement de la nouvelle forme de gouvernement, & qui eurent le bonheur d'en goûter les douceurs, crurent qu'ils ne pouvoient jamais trop honorer leur Libérateur.

BRUTUS [M. Junius], (a) *M. Junius Brutus*, M. Ιούνιος Βροῦτος, fils de M. Junius Brutus & de Servilie, deſcendoit, ſelon Plutarque, de L. Junius Brutus, celui qui chaſſa les Tarquins de Rome. Mais, Denys d'Halicarnaſſe nie formellement cette aſſertion.

Quoi qu'il en ſoit de ſon origine, Caton le philoſophe, étoit ſon proche parent, comme frere de Servilie ſa mere. Ce fut celui que M. Junius Brutus tâcha le plus d'imiter, d'autant plus qu'il devint bientôt ſon beau-pere; car, M. Junius Brutus épouſa ſa fille. Étant encore fort jeune, il accompagna Caton à l'expédition de Cypre, où on l'envoya contre Ptolémée. Mais, ce Prince s'étant fait mourir lui-même, Caton, obligé de faire quelque ſéjour à Rhodes pour des affaires importantes, envoya un de ſes amis nommé Caninius, pour veiller à la conſervation & à la garde des richeſſes de Cypre; & craignant que ces tréſors ne le tentaſſent, & qu'il ne pût s'empêcher d'en détourner quelque partie, il écrivit à M. Junius Brutus de ſe rendre inceſſamment à Cypre de la Bithynie où il étoit reſté malade, & où il étoit convaleſcent. M. Junius Brutus fit ce voyage à contre-cœur, tant à cauſe de la honte qu'il avoit pour Caninius, qu'il voyoit indignement traité par Caton, que parce qu'il lui paroiſſoit que cet emploi d'aller régir tous ces biens, n'étoit ni honnête en lui-même, ni convenable à un jeune homme com-

(a) Corn. Nép. in Attic. c. 8. *& ſeq.* Plut. Tom. I. pag. 984. *& ſeq.* Appian. pag. 497. *& ſeq.* Tac. Annal. L. I. c. 10. L. III. c. 76. L. IV. c. 34, 35. Vell. Patercul. L. II. c. 58. *& ſeq.* Flor. L. IV. c. 67. Dio. Caſſ. pag. 184, 245. *& ſeq.* Crév. Hiſt. Rom. Tom. VI. pag. 100, 167. Tom VII. pag. 451, 495. *& ſuiv.* Tom. VIII. p. 36. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 158. *& ſuiv.*

me lui, qui n'avoit encore rien fait, & qui ne s'étoit appliqué qu'à l'étude des Lettres & de la Philosophie. Cependant, il accepte, & s'acquitte de cette commission avec tant de soin & d'exactitude, qu'il mérita les louanges de Caton. Tous les effets de Ptolémée furent vendus, & il porta à Rome tout l'argent qui en revint.

Les affaires commencerent à se brouiller dans ce tems-là; Pompée & César ayant pris les armes l'un contre l'autre, tout l'Empire se trouva divisé. Dans cette conjoncture, on ne doutoit pas que M. Junius Brutus n'embrassât le parti de César, d'autant plus que son pere avoit été tué par l'ordre de Pompée; mais, préférant les intérêts du public aux siens, & persuadé que les raisons que Pompée avoit de faire la guerre, étoient meilleures que celles de César, il se joignit à lui. Jusques-là, quand il l'avoit rencontré, il n'avoit pas daigné lui parler, estimant que c'étoit une abomination de parler au meurtrier de son pere. Mais, alors se soumettant à lui comme au chef de la République, il navigea en Sicile en qualité de lieutenant de Sestius, à qui étoit échu, par sort, le gouvernement de cette Isle. Mais, comme il n'y avoit-là aucune occasion de faire de grandes actions, & que Pompée & César étoient déjà en présence avec leurs armées, tous prêts à décider de l'Empire par un combat, il alla volontaire en Macédoine pour partager ce danger. Et l'on dit que lorsqu'il arriva au camp, Pompée, qui étoit assis dans sa tente, fut si ravi & si agréablement surpris de le voir, qu'il se leva, & courut l'embrasser devant tout le monde, comme le personnage le plus considérable qu'il eût dans ses troupes. A l'armée, tous les momens qu'il n'étoit point avec Pompée, il les passoit avec ses livres & à l'étude des Lettres, non seulement pendant tout le tems qu'on étoit là sans rien faire, mais le jour même qui précéda la grande bataille de Pharsale.

On étoit alors au cœur de l'été, il faisoit une chaleur extrême, & on étoit campé dans des lieux marécageux. Les valets, qui portoient la tente de M. Junius Brutus, n'arriverent que tard; & quoiqu'il se fût extrêmement fatigué en les attendant, il ne se baigna, & ne se fit frotter d'huile que vers le midi, encore avec peine; & après avoir mangé un morceau, pendant que les autres dormoient ou qu'ils étoient occupés de ce qui arriveroit le lendemain, il demeura jusqu'au soir, exposé au soleil, à écrire un abrégé qu'il faisoit de l'histoire de Polybe. On dit que César ne l'oublia point en cette rencontre, & qu'il recommanda à tous ses Officiers de ne pas tuer M. Junius Brutus dans le combat, mais de l'épargner; & s'il se rendoit volontairement à eux, de le lui amener; & que s'il s'opiniâtroit à combattre pour s'empêcher d'être pris, de le laisser aller, & de ne lui faire aucune violence. On prétend qu'il en usa ainsi pour faire plaisir à Servilie, mere de M. Junius Brutus. Car,

étant encore fort jeune, il avoit eu quelque commerce de galanterie avec cette Dame, qui étoit devenue éperdument amoureuse de lui. Et M. Junius Brutus étant venu au monde dans le tems que cette passion étoit dans sa force, César se persuada qu'il étoit son fils.

Après la défaite de Pharsale & la fuite de Pompée, son camp ayant été forcé, M. Junius Brutus se sauva par une des portes sans être apperçu, & se jetta dans un lieu marécageux, plein d'une eau dormante & tout rempli de roseaux, où il se cacha, & la nuit il se sauva à Larisse, d'où il écrivit à César, qui fut ravi d'apprendre qu'il étoit sauvé, & qui lui manda de venir le trouver. Quand il fut arrivé, non seulement il lui pardonna, mais il le retint auprès de lui, & il n'y eut pas un de ses courtisans à qui il fît plus d'honneur, & qui fût plus avant dans ses bonnes graces. Il en obtint grace pour Cassius, & parla aussi pour le roi d'Afrique. Il est vrai qu'il fut accablé par le grand nombre, & par le poids des charges qui étoient contre lui; mais, malgré tout cela, il ne laissa pas, par son éloquence, de lui sauver une grande partie de son royaume. Et l'on dit que M. Junius Brutus, plaidant cette cause devant César, n'eut pas plutôt commencé, que César dit tout haut : » Je ne sçais pas ce que » veut ce jeune homme, mais » tout ce qu'il veut, il le veut » très-fortement. «

Quand César fut sur le point de passer en Afrique contre Caton & Scipion, il confia à M. Junius Brutus toute la Gaule, en de-çà des Alpes, pour le bonheur de cette province; car, au lieu que toutes les autres provinces, comme si elles eussent été païs de conquête, se virent en proie à l'insolence & à l'avarice des gouverneurs, à qui on les avoit confiées; M. Junius Brutus fut au contraire, pour celle-là, un soulagement & une consolation de tous ses malheurs passés, & tout le bien qu'il y faisoit, il le rapportoit à César, afin qu'on lui en eût toute l'obligation. De sorte que quand César revint, & qu'il traversa l'Italie, il n'y eut point de spectacle si agréable pour lui, que de voir le bon état de ces villes, & M. Junius Brutus, qui ne travailloit qu'à lui faire honneur & qu'à augmenter sa réputation, & qui s'attachoit à lui, & l'accompagnoit avec beaucoup de respect & de reconnoissance.

Il y avoit à Rome plusieurs sortes de Prétures, & il paroissoit que celle qui étoit de la plus grande dignité, & qu'on appelloit *la Préture Urbaine*, seroit donnée à M. Junius Brutus, préférablement à Cassius. Quelques-uns disent qu'étant déjà brouillés pour quelqu'autre sujet, mais sans éclat, la concurrence pour cette charge les porta d'autant plus facilement à une rupture, quoiqu'ils fussent alliés; car, Cassius avoit épousé Junie, sœur de M. Junius Brutus. Mais, d'autres prétendent que ce débat entr'eux fut l'ouvrage de César, qui en secret avoit promis son appui & sa faveur à l'un & à l'autre. Leur querelle alla si avant,

comme naturellement il manquoit d'audace, que l'âge lui avoit donné de plus la timide précaution des vieillards, & qu'il étoit accoûtumé à vouloir porter, par ses raisonnemens, chaque chose jusqu'au dernier dégré de sûreté, il n'émoussât la pointe de leur courage, & ne rallentît l'ardeur d'une entreprise, qui demandoit une prompte exécution. M. Junius Brutus négligea aussi de s'ouvrir à deux de ses meilleurs amis, à Statilius, philosophe Épicurien, & à Favonius, l'émule, l'imitateur de Caton.

Cependant, comme il voyoit que c'étoit uniquement à lui que les plus nobles, les plus vertueux & les plus magnanimes personnages de Rome, avoient attaché leur fortune, & comme il envisageoit sans cesse la grandeur du péril où il les exposoit, il tâchoit en public de contenir ses pensées en lui-même, sans en rien faire paroître au dehors, & de composer si bien son esprit & son visage, qu'on ne pût appercevoir en lui la moindre agitation. Mais, quand il étoit rentré chez lui, & sur tout la nuit, il n'étoit plus le même; car, tantôt ses inquiétudes l'éveilloient en sur saut, tantôt se plongeant dans des raisonnemens profonds qui lui développoient les grandes difficultés de son entreprise, il s'agitoit sans cesse & se tourmentoit. Sa femme, qui étoit couchée près de lui, s'apperçut bien qu'il étoit d'un trouble extraordinaire, & qu'il rouloit dans sa tête quelque dessein difficile, hasardeux, & dont il avoit de la peine à démêler l'issue.

Le jour ayant été indiqué pour la tenue du Sénat, comme on étoit persuadé que César ne manqueroit pas de s'y trouver, on étoit déjà convenu qu'ils exécuteroient ce jour-là leur entreprise. Car, alors ils seroient tous ensemble, sans donner le moindre soupçon, & ils auroient avec eux, tous les premiers & les plus gens de bien de la Ville, qui, après l'action exécutée, saisiroient avidement la liberté, & se joindroient à eux pour la défendre. Il leur paroissoit même que le lieu leur étoit présenté exprès par la providence, & qu'il n'y en avoit pas de plus propre à leur dessein; car, c'étoit un des portiques qui étoient au tour du théâtre & dans lequel il y avoit une grande salle garnie de sieges tout à l'entour, au milieu de laquelle étoit la statue de Pompée, que la Ville lui avoit élevée, lorsqu'elle avoit orné & embelli ce quartier, en y faisant bâtir ce théâtre & ces portiques.

Ce fut donc dans ce lieu-là que le Sénat fut convoqué précisément pour le quinze de Mars; jour que les Romains appellent les *Ides*; de sorte qu'il sembloit que quelque dieu amenoit là César devant la statue de Pompée pour venger sa mort.

Le jour assigné étant venu, M. Junius Brutus prit un poignard sous sa robe, sans communiquer son dessein à personne qu'à sa femme seule, & se rendit au Sénat. Tous les autres Conjurés s'assembloient chez Cassius pour

accompagner à la place son fils, qui devoit prendre la robe virile ce jour là. De-là, ils entrerent tous ensemble dans le portique de Pompée, où ils attendirent César qui devoit arriver bientôt. C'est là que quelqu'un qui auroit sçu le secret de cette horrible journée, auroit admiré la force, la constance & la fermeté de ces hommes au milieu du plus grand de tous les dangers; car, plusieurs d'entr'eux, en qualité de Préteurs, étant oblgés de donner audience, non seulement écoutoient avec douceur les parties & entendoient leurs différends, comme s'ils n'avoient eu aucune autre affaire dans la tête; mais, encore ils jugeoient très-exactement, & rendoient des sentences très-précises & pleines de raison & de sens, y apportant toute leur application, comme ils auroient pu faire dans le tems le plus libre & le plus tranquille. Il y eut une des parties qui, ayant été condamnée & ne voulant pas payer, en appella à César, & se mit à faire beaucoup de bruit, & à protester contre la sentence. Alors, M. Junius Brutus, jettant les yeux sur les assistans, dit tout haut : *César ne m'a jamais empêché & ne m'empêchera jamais de faire ce que les loix demandent.*

Cependant, il arriva fortuitement bien des choses capables de les déranger & de les troubler. La première & la plus dangereuse, c'est que César tarda long-tems à venir, & qu'il n'arriva que le jour étant déjà bien avancé; car, n'ayant pu avoir les sacrifices favorables, il avoit été retenu dans sa maison par sa femme, & les Devins lui avoient défendu d'en sortir. Il arriva aussi qu'un des Sénateurs salua plus affectueusement que de coûtume M. Junius Brutus & Cassius; s'étant approché d'eux, il leur dit tout bas : *Je prie les dieux que vous acheviez heureusement ce que vous avez dans la pensée, mais hatez-vous, car votre affaire n'est plus secrete;* & ces paroles finies, il les quitta, leur laissant un grand soupçon que la conjuration étoit découverte.

Dans ce moment, M. Junius Brutus vit un homme de sa maison qui accouroit & qui venoit lui apprendre que sa femme étoit mourante. Il fut fort troublé à cette nouvelle, comme on peut le croire; cependant, il n'abandonna point ce qu'il avoit entrepris pour le bien public, & son affliction ne le porta point à se dérober pour aller chez lui.

Déjà on annonce que César arrive en litiere. Comme il étoit allarmé des mauvais signes des victimes qu'il avoit immolées, il avoit résolu de ne décider ce jour-là aucune affaire importante, mais, de proroger le Sénat, sous prétexte de quelque indisposition. Quand il descendit de sa litiere, Popilius Lénas, le même qui, un peu auparavant, avoit dit à M. Junius Brutus & à Cassius, *qu'il prioit les dieux; qu'ils réussissent dans leur entreprise*, s'approcha de lui, & l'entretint très-long-tems. César lui prêta l'oreille fort patiemment, & avec beaucoup d'attention. Les Conjurés, car on peut leur donner ce nom, quoiqu'ils

dans la place. Tout le Peuple les suit en foule ; M. Junius Brutus marche à la tête au milieu des plus considérables & des plus illustres des Citoyens qui l'environnant, l'accompagnent honorablement, & le menent du Capitole jusqu'à la Tribune. A cette vue, la populace, quoique ce fût une troupe de gens ramassés & tout prêts à exciter une révolte, craignit & respecta la présence de M. Junius Brutus, & attendit modestement & dans le silence ce qui arriveroit.

M. Junius Brutus s'étant avancé, tout le monde lui donnoit une paisible audience ; mais, ils firent bientôt voir combien l'action leur avoit déplu ; car, Cinna ayant commencé à parler & à accuser César, ils entrerent dans une furieuse colere, & l'accablerent d'injures, de sorte que les Conjurés se retirerent encore au Capitole, & M. Junius Brutus qui craignoit d'y être assiégé, renvoya les principaux de ceux qui étoient montés avant lui, trouvant qu'il n'étoit pas juste que ceux qui n'avoient point eu part à l'action, partageassent le danger.

Cependant, le Sénat s'étant assemblé le lendemain dans le temple de la Terre, & Antoine, Plancus & Cicéron ayant proposé de dresser un édit de pacification, & d'accorder une amnistie générale, le Sénat ordonna non seulement une sûreté & une impunité entières pour les Conjurés, mais il ajoûta que les Consuls donneroient leurs avis sur les honneurs qu'on devoit leur accorder. Cela étant arrêté & passé, le Sénat se leva. Antoine envoya, sur l'heure même, son fils en ôtage au Capitole, & M. Junius Brutus en descendit avec ses compagnons ; dès qu'ils furent ensemble, ce ne furent que caresses & embrassades. Antoine donna à souper à Cassius, & Lépidus à M. Junius Brutus. Tous les autres Conjurés furent menés souper de même chez leurs amis.

Le lendemain, à la pointe du jour, le Sénat s'étant encore assemblé fit de grands honneurs à Antoine sur ce qu'il avoit si sagement éteint les premiers feux d'une guerre civile. Ensuite, on donna de grandes louanges à M. Junius Brutus, & enfin on fit la distribution des provinces. On décerna l'isle de Crete à M. Junius Brutus, l'Afrique à Cassius, à Trébonius l'Asie, la Bithynie à Cimber, & on donna à l'autre Brutus la Gaule au tour du Pô.

Après cela, il fut question du testament de César, & de la manière dont on devoit faire ses funérailles. Antoine qui étoit présent, fut d'avis qu'on devoit lire son testament en public, & que ses funérailles devoient se faire à la vue de tout le monde, & être très-honorables, de peur que si on les faisoit à la dérobée, & sans les honneurs qui lui étoient dûs, cela n'irritât le peuple. Mais, Cassius s'y opposa de tout son pouvoir. M. Junius Brutus céda à Antoine, & se rangea de son parti, en quoi il paroît qu'il fit une seconde faute. La première fut qu'il épargna Autoine, & que par-là

par-là il conserva & fortifia contre la ligue un ennemi très-puissant & très-dangereux. Et la seconde fut sur ses funérailles, en souffrant qu'on les fît comme Antoine l'avoit proposé, & qui pensa tout perdre. Un Poëte, nommé Cinna, suivant le convoi, fut pris pour un autre Cinna, qui tout récemment avoit dit mille injures à César en pleine assemblée; le Peuple se jettant sur lui, le mit en piéces.

M. Junius Brutus & ses complices craignant un pareil sort, sur tout après le changement d'Antoine, sortirent de la Ville, & demeurerent quelque tems à Antium pour retourner à Rome, dès que la première fougue de cet emportement seroit calmée; ce qu'ils espéroient bientôt d'une multitude, dont tous les mouvemens sont toujours prompts, & qui n'a jamais de consistance. D'ailleurs,ils avoient pour eux le Sénat, qui, quoiqu'il n'eût fait aucune recherche de ceux qui avoient déchiré Cinna, avoit poursuivi & fait prendre ceux qui avec des tisons ardens étoient allés pour brûler leurs maisons. Déjà même le Peuple fâché contre Antoine, qui tranchoit du Monarque, & faisoit toutes choses avec un pouvoir absolu, desiroit M. Junius Brutus, & s'attendoit qu'il viendroit bientôt en personne, lui donner les jeux qu'il lui devoit en qualité de Préteur. Mais, M. Junius Brutus, ayant été averti que plusieurs des soldats vétérans, qui avoient servi sous César, & reçu de lui des terres & des maisons, lui dressoient des embûches pour le tuer, & qu'ils se glissoient dans la Ville par petits pelotons, n'osa y retourner.

Son absence n'empêcha pas que le Peuple n'eût les jeux qu'il lui devoit. Rien n'y fut épargné, & ils furent d'une très-grande magnificence; car, ayant fait acheter de tous côtés plusieurs bêtes étrangères, il voulut qu'on n'en donnât ni qu'on n'en réservât aucune, mais qu'elles fussent toutes employées à ses jeux. Il alla même en personne jusqu'à Naples, pour parler à des comédiens, à des farseurs, & autres pareils ministres du dieu Bacchus, & pour les engager. Et voulant avoir à quelque prix que ce fût un comédien nommé Canutius, qui avoit beaucoup de réputation dans son art, il écrivit à ses amis, & les pria instamment de ne rien oublier pour lui persuader de venir; car, il ne trouvoit pas qu'il fût convenable de forcer aucun des Grecs. Il écrivit aussi à Cicéron, qu'il falloit absolument qu'il assistât à ses jeux, & l'en pressoit avec de grandes instances.

Comme les affaires étoient en cet état, il se fit un nouveau changement par l'arrivée du jeune Octavien. Déjà tout le peuple Romain étoit partagé, les uns prenoient le parti de César, & les autres embrassoient celui d'Antoine, & les armées étoient à l'encan, comme sous un crieur public, au plus offrant & au dernier enchérisseur. M. Junius Brutus, désespérant donc de ses affaires, résolut de quitter l'Italie; &

ayant traversé par terre toute la Lucanie, il se rendit à Élée, qui étoit sur le bord de la mer. En étant parti, il fit voile vers Athènes. Le Peuple le reçut avec toutes les marques d'une véritable affection, & avec des acclamations très-grandes, & fit en son honneur les plus beaux décrets; il alla loger chez un de ses anciens hôtes. Tous les jours il alloit entendre Théomneste, philosophe académicien, & Cratippe, qui suivoit la secte Péripatéticienne; & philosophant avec eux. il paroissoit être dans un profond loisir, & n'avoir aucune affaire; & cependant il faisoit tous ses préparatifs pour la guerre, sans donner le moindre soupçon. Il envoya en Macédoine, Hérostrate pour gagner ceux qui commandoient les troupes dans ce païs-là, & prit avec lui tous les jeunes gens qui étoient venus de Rome pour étudier à Athènes, du nombre desquels étoit le fils de Cicéron, qu'il louoit extraordinairement, en disant que, *soit qu'il veillât, ou qu'il dormît, c'étoit une chose admirable de voir combien il étoit fier & ennemi des Tyrans.*

Dès qu'il eut commencé à s'entremettre des affaires, à découvert, il reçut avis que quelques vaisseaux Romains, chargés de richesses, venoient d'Asie, & que le Capitaine qui les commandoit, très-honnête homme & son ami particulier, leur faisoit tenir la route d'Athènes; il alla au-devant, & le rencontra près de la ville de Caryste, sur la côte d'Eubée. Là, s'étant abouché avec lui, il lui persuada de lui remettre ses vaisseaux, & les ayant reçus, il le traita magnifiquement à souper; car, il se rencontra par hazard, que c'étoit la fête de M. Junius Brutus, le jour même de sa naissance.

Quand ils furent à table, & qu'ils eurent commencé à boire, on fit d'abord des libations en l'honneur de la victoire de M. Junius Brutus & de la liberté des Romains; & M. Junius Brutus, voulant engager & fortifier encore plus ses convives, demanda une plus grande coupe, & l'ayant prise pleine de vin, il prononça, sans aucun sujet apparent, ce vers que Patrocle dit à Hector en mourant. *Mais, le fils de Latone, secondé par mon cruel destin, m'a ôté la vie.* Les Historiens ajoûtent, à cette particularité, qu'à la journée de Philippes, quand il sortit de sa tente pour le dernier combat, il donna à ses soldats pour mot, *Apollon.* C'est pourquoi, ils prétendent que ce vers qu'il prononça, fut un présage du malheur, qui lui arriva à cette bataille.

Quelques jours après ce repas, Antistius lui délivra cinq cens mille dragmes, de l'argent qu'il conduisoit en Italie. Tous les soldats qui restoient de l'armée de Pompée, & qui étoient encore errans dans la Thessalie, se rendirent de très-bon cœur auprès de lui. Il enleva à Cinna cinq cens chevaux qu'il menoit à Dolabella en Asie; & s'étant rendu par mer à la ville de Démétriade, d'où on enlevoit pour Antoine,

une grande quantité d'armes que Jules César avoit fait faire pour la guerre contre les Parthes, il s'en rendit maître. Hortensius, Préteur de Macédoine, lui ayant remis son gouvernement, & tous les Rois, Princes & Potentats des environs s'étant ligués avec lui, & lui ayant donné toutes leurs forces, il fut informé que Caius Antonius, frere d'Antoine, étoit parti d'Italie, & venoit à Épidamne & à Apollonie, pour joindre les troupes que Gabinius y tenoit assemblées. Mais, M. Junius Brutus, voulant le prévenir, & lui enlever ses troupes avant son arrivée, fit d'abord prendre les armes à ceux qu'il avoit avec lui, & marcha par des lieux raboteux & difficiles pendant une neige affreuse, & fit tant de diligence qu'il laissa fort loin derrière lui, ses Sommiers qui portoient ses vivres. Étant arrivé devant les murailles d'Épidamne, le travail & le froid qu'il avoit endurés, lui causerent une maladie; de sorte qu'il tomba dans une grande défaillance, & personne dans son camp n'ayant pas la moindre chose à lui donner, ses gens furent obligés d'avoir recours à leurs ennemis; & s'étant approchés des portes, ils demanderent aux gardes un peu de pain. Ces gardes, ayant appris l'accident arrivé à M. Junius Brutus, allerent eux-mêmes lui porter à manger & à boire. En reconnoissance de cette générosité, M. Junius Brutus, devenu maître de la Ville, traita avec beaucoup d'humanité, non seulement ces gardes, mais encore tous les autres, pour l'amour d'eux.

Caius Antonius, s'étant jetté dans Apollonie, manda à toutes les troupes, qui étoient aux environs, de l'y venir trouver. Mais, quand il vit qu'au contraire elles alloient se rendre à M. Junius Brutus, & que ceux d'Apollonie même étoient fort portés pour lui, il abandonna la Ville & se retira à Buthrote, après avoir perdu en chemin trois cohortes qui furent taillées en pieces par M. Junius Brutus. Ensuite, il voulut forcer quelques postes que les troupes de M. Junius Brutus avoient occupés au tour de Billis, & ayant engagé un grand combat avec le jeune Cicéron, il fut battu. Car, M. Junius Brutus se servoit du fils de Cicéron, comme d'un grand Capitaine, & eut des succès considérables par son moyen. A quelques jours de-là, M. Junius Brutus ayant surpris Caius Antonius dans des lieux pleins de marais, & fort éloignés de sa retraite, il ne voulut pas qu'on le chargeât. Mais, il l'enveloppa avec sa Cavalerie, & ordonna à ses gens d'épargner des troupes qui seroient bientôt pour eux, ce qui arriva; car, elles se rendirent avec leur Général; de sorte que M. Junius Brutus avoit déjà sous ses ordres un assez bon corps d'armée.

Comme il étoit sur le point de passer en Asie, il reçut les nouvelles du changement qui étoit arrivé à Rome. Le jeune Octavien étoit soûtenu & fortifié contre Antoine par le Sénat. Mais, ayant

chassé Antoine de l'Italie, il étoit devenu formidable; car, il demandoit le Consulat contre les loix, & entretenoit de grandes armées, dont la Ville n'avoit aucun besoin. Et comme il croyoit que le Sénat supportoit avec peine son agrandissement; qu'il jettoit déjà les yeux sur M. Junius Brutus, & qu'il lui décernoit de nouveaux gouvernemens, & lui confirmoit ceux qu'il avoit déjà; il commençà à craindre lui-même, & envoya offrir à Antoine son amitié. Ayant comme investi Rome avec ses troupes, il se fit donner le Consulat, étant encore à peine dans son adolescence; car, il n'étoit que dans sa vingtième année, comme il l'écrivoit lui-même dans ses Commentaires.

En meme tems, il appella en jugement, M. Junius Brutus & ses complices, pour avoir tué le premier & le plus grand personnage de Rome, & celui qui étoit dans les plus grandes dignités, & cela sans aucune forme de justice. Il avoit chargé Lucius Cornificius de l'accusation de M. Junius Brutus, & Agrippa, de celle de Cassius. Et comme les Accusés n'avoient pas comparu, ils avoient été condamnés par contumace, les Juges ayant été forcés de donner leurs suffrages sans aucun délai. On dit aussi que lorsque le Héraut appella M. Junius Brutus à haute voix de dessus la Tribune, selon la coûtume, l'ajournant à comparoître devant ses Juges, le Peuple gémit manifestement; que les gens de bien baisserent la tête sans oser dire un seul mot, & qu'on vit Publius Silicius verser des larmes; ce qui dans la suite le fit comprendre parmi les proscrits. Après quoi, Octavien, Lépidus & Antoine s'étant raccommodés, & ayant fait entre eux cette fameuse Ligue, si connue sous le nom de Triumvirat; ils partagerent les provinces, & firent cette horrible proscription de deux cens citoyens, dont ils mirent la tête à prix. Cicéron fut du nombre de ceux qui périrent en cette occasion. Ces nouvelles ayant donc été portées en Macédoine, M. Junius Brutus forcé d'imiter cette barbarie, écrivit à Hortensius de faire mourir Caius Antonius pour venger la mort de Cicéron, & celle de l'autre Brutus, dont l'un étoit son ami, & l'autre son proche parent.

Quand il fut passé en Asie avec son armée, qui étoit déjà fort nombreuse & en très-bon état, il donna ordre qu'on assemblât une grande flotte sur la côte de Bithynie & au port de Cyzique; & cependant, il marcha par terre, calmant les Villes, & donnant audience aux Princes & aux Gouverneurs. Il écrivit en même-tems à Cassius, pour le détourner du voyage d'Égypte, & pour le faire venir en Syrie. Cassius se rendit à ces remontrances, & partit pour l'aller trouver. M. Junius Brutus alla au-devant de lui, & ils se rencontrerent près de Smyrne.

C'étoit la première fois qu'ils se voyoient depuis qu'ils s'étoient séparés au Pirée, l'un pour aller

en Macédoine, & l'autre pour venir en Syrie. Ce fut une extrême satisfaction pour eux, & un grand sujet de confiance de voir les troupes qu'ils avoient l'un & l'autre; car, au lieu qu'ils étoient partis d'Italie, comme les bannis les plus malheureux & les plus délaissés, sans argent, sans armes, sans le moindre vaisseau équipé, ni un seul soldat, ni une seule ville à leur disposition; peu de tems après, ils se trouvoient ensemble très-bien fournis de vaisseaux, d'infanterie, de cavalerie & d'argent, & en état de faire tête à leurs ennemis, & de leur disputer l'Empire.

Pendant le souper qu'ils firent à Smyrne, M. Junius Brutus demanda à Cassius une partie des grandes sommes qu'il avoit ramassées, lui alléguant que toutes celles qu'il avoit eues de son côté, il les avoit dépensées à bâtir, & à équiper cette nombreuse flotte, qui réduiroit toute la mer Méditerranée en leur pouvoir. Mais, les amis de Cassius l'empêchoient de donner cet argent. Malgré cela, Cassius lui en donna la troisième partie; après quoi, ils se séparerent encore pour aller exécuter chacun les choses dont ils étoient chargés; M. Junius Brutus demanda aux Lyciens de l'argent & des troupes. Mais, l'orateur Naucrate obligea les villes à se révolter, & les habitans du païs occuperent quelques montagnes pour fermer les passages. M. Junius Brutus envoya contre eux un détachement de cavalerie, qui les ayant surpris à table pendant leur dîner, en passerent six-cens au fil de l'épée. Après quoi, s'étant rendu maître de plusieurs châteaux & petites villes, il relâcha sans rançon tous ceux qu'il fit prisonniers, dans l'espérance que cette action de douceur lui attireroit l'affection des Peuples. Mais, ils étoient fort opiniâtres; le dommage qu'ils souffroient dans leurs terres, les irritoit, & ils méprisoient ces marques de douceur & d'humanité, qui n'empêchoient pas leurs pertes. Enfin, il alla mettre le siège devant la ville de Xanthe, où tous les plus Braves de la Lycie s'étoient enfermés.

Une nuit, les Xanthiens, ayant fait une sortie, mirent le feu à quelques machines, dont on battoit leurs murailles. La flamme, s'étant communiquée aux maisons voisines, gagna bientôt toute la Ville. Quand elle fut presque toute consumée, on apperçut une femme, qui, ayant son enfant mort à son col, se pendoit elle-même, & qui avec une torche allumée qu'elle tenoit à la main, mettoit le feu à sa maison. M. Junius Brutus n'eut pas la force de voir un spectacle si tragique & si horrible; il se mit à pleurer quand on lui en fit le rapport, & fit publier à son de trompe un prix pour tout soldat qui auroit pu sauver un Lycien. On dit qu'il n'y en eut que cent cinquante qui ne purent éviter d'être sauvés.

Après cela, M. Junius Brutus voyant la ville de Patare se fortifier contre lui, & se préparer à une vigoureuse défense, balançoit

à l'attaquer, & ne sçavoit s'il devoit l'entreprendre, car, il craignoit le même désespoir. Mais, ayant heureusement fait quelques-unes de leurs femmes prisonnières, & les ayant renvoyées sans rançon; ces femmes dirent à leurs peres & à leurs maris, qui étoient des plus considérables, combien M. Junius Brutus étoit honnête, tempérant & juste, & firent si bien qu'elles leur persuaderent de céder & de lui livrer leur Ville. Dès ce moment, toutes les autres villes se rendirent & se soumirent à lui, & le trouverent doux, gracieux & humain au de-là de leurs espérances. M. Junius Brutus n'exigea que cent cinquante talens des Lyciens, & sans causer aucun autre dommage à leur païs, il en partit pour aller en Ionie. Là il fit beaucoup d'actions dignes de mémoire, soit pour récompenser, soit pour punir ceux qui l'avoient mérité.

Il envoya prier Cassius de le venir trouver à Sardis, & étant averti de son arrivée, il alla au-devant de lui avec ses amis. Toute l'armée en bataille, les salua l'un & l'autre du titre d'*Imperator*. Mais, comme cela arrive d'ordinaire dans les grandes affaires entre deux hommes, qui ont chacun grand nombre d'amis & de partisans, & quantité de capitaines & de gens de guerre sous leurs ordres, ils eurent tous deux beaucoup de plaintes & de reproches à se faire réciproquement. Cependant, ils ne pousserent pas plus loin leurs contestations, & se séparerent. Quand ils furent sur le point de quitter l'Asie, on dit qu'il arriva à M. Junius Brutus un grand & merveilleux prodige. Une nuit qui étoit très-obscure, sa tente n'étant éclairée que par une petite lampe, qui ne rendoit qu'une lumière très-foible, & toute son armée étant ensevelie dans le silence & le sommeil, il étoit plongé dans une méditation profonde, roulant dans sa tête mille pensées différentes; tout d'un coup, il lui sembla qu'il entendoit quelqu'un entrer dans sa tente. Il jetta les yeux sur l'entrée, & y vit une figure horrible, un corps étranger & monstrueux, qui s'approcha de lui, & qui se tint debout près de son lit, sans lui dire une seule parole. Il eut le courage de lui demander: *Qui es-tu donc? Es-tu un homme? Es-tu quelque dieu? Que viens-tu faire dans ma tente, & que veux-tu?* Le fantome lui répondit, *Brutus, je suis ton mauvais génie, tu me verras bientôt dans les plaines de Philippes. Eh bien*, repartit M. Junius Brutus, sans se troubler, *nous t'y verrons.* Après quoi, le fantôme ayant disparu, M. Junius Brutus appella ses domestiques, qui lui dirent qu'ils n'avoient rien entendu, ni rien vu. Il se remit à veiller & à penser à ses affaires; & dès que le jour fut venu, il alla trouver Cassius, & lui raconta la vision qu'il avoit eue. Alors, Cassius qui suivoit le sentiment d'Épicure, & qui avoit accoûtumé de disputer sur cela avec M. Junius Brutus, tâcha, par ses discours, de calmer & de remettre son esprit.

Comme les soldats commen-

çoient à se mettre en marche, des aigles fondant ensemble du haut des nues, se rabattirent sur les premières enseignes, & accompagnerent l'armée, toujours nourries par les soldats jusqu'à la ville de Philippes, où elles s'envolerent & disparurent la veille du combat.

M. Junius Brutus avoit déjà réduit, sous son obéissance, la plûpart des peuples des environs; & s'il restoit quelque ville ou quelque Prince à subjuguer, Cassius & lui acheverent alors de les réduire, & assujettirent tout le païs jusqu'à la mer, vis-à-vis de Thasos. Là ayant surpris Norbanus, campé dans les détroits, près d'un lieu appellé Symbolon, ils l'envelopperent & le forcerent d'abandonner ce poste, qui étoit fort avantageux; il s'en fallut même fort peu qu'ils ne lui enlevassent toute son armée, Octavien n'ayant pu le suivre à cause d'une maladie qui l'obligea à demeurer derrière; mais, Antoine vint fort à propos à son secours, ayant fait une diligence si étonnante, que M. Junius Brutus même ne pouvoit la croire. Octavien n'arriva que dix jours après. Ils camperent donc là, Cassius vis-à-vis d'Antoine, & M. J. Brutus vis-à-vis d'Octavien. Tout l'espace qui étoit entre les deux armées, les Romains l'appelloient *la plaine de Philippes*. Jamais on n'avoit vu deux si grosses & si nombreuses armées de Romains campées l'une contre l'autre, & prêtes à se charger. Celle de M. Junius Brutus étoit beaucoup inférieure en nombre à celle d'Octavien; mais, elle brilloit bien davantage par la magnificence de tout son équipage & par l'éclat de son armure; car, la plûpart des armes des soldats étoient d'or ou d'argent, qu'on leur avoit fournies sans mesure, quoique dans tout le reste M. Junius Brutus eût accoûtumé les capitaines à suivre la sagesse & la modestie, & à fuir toute superfluité; mais, il étoit persuadé que la richesse des armes que les soldats ont toujours entre leurs mains, & dont ils se couvrent, releve encore le courage des hommes qui ont quelque ambition, & rend plus opiniâtres dans les combats les avares, & les force à défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, des armes qu'ils regardent comme leur unique bien.

Octavien fit dans son camp un sacrifice pour purifier son armée, & fit distribuer une petite mesure de bled, & cinq dragmes par tête, à chaque soldat pour le sacrifice. Mais, M. J. Brutus, pour insulter à cette disette, ou à cette mesquinerie, fit ce sacrifice de purification hors de ses retranchemens en pleine campagne, comme c'étoit la coûtume des Romains, & distribuant ensuite quantité de victimes par compagnies, & cinquante dragmes à chaque soldat, il augmenta par-là considérablement l'affection & la bonne volonté de toute l'armée.

Cassius n'étoit nullement d'avis de hazarder alors la bataille, mais il vouloit qu'on traînât la guerre en longueur, d'autant plus qu'ils avoient plus d'argent que l'ennemi, & qu'ils lui étoient inférieurs en armes & en troupes. M. Junius Brutus, au contraire, avoit toujours

cherché & cherchoit encore plus que jamais à en venir à une bataille déciſive, afin de rendre plutôt la liberté à ſa patrie, ou de délivrer au moins, de tant de maux, tout le monde déjà épuiſé par les dépenſes infinies, qu'il falloit faire pour entretenir ces nombreuſes armées, & accablé de toutes les autres miſéres que la guerre entraîne néceſſairement. D'ailleurs, comme il voyoit que dans toutes les eſcarmouches & dans tous les partis, ſes gens étoient toujours les plus forts & battoient les ennemis, cela lui élevoit le courage. De plus, il y avoit une grande déſertion dans ſon armée; tous les jours quantité de déſerteurs alloient ſe rendre à Octavien, & il y en avoit un plus grand nombre encore qu'on ſoupçonnoit de n'attendre que l'occaſion pour ſuivre leur exemple. C'eſt ce qui fit changer pluſieurs des amis de Caſſius, & qui les obligea de ſe ranger dans le conſeil de l'avis de M. Junius Brutus. Il fut donc réſolu que l'on donneroit la bataille le lendemain. M. Junius Brutus ſoupa ce ſoir-là gaiement, plein de grandes & de belles eſpérances, s'entretint pendant tout le ſouper de diſcours de Philoſophie, & après le ſouper, il repoſa un peu de tems.

Le lendemain, à la pointe du jour, on expoſa dans le camp de M. Junius Brutus & dans celui de Caſſius le ſignal de la bataille, qui étoit une cotte d'armes de pourpre, & les deux Chefs parlerent enſemble au milieu des deux camps. Caſſius adreſſa le premier la parole à M. Junius Brutus, & lui dit: » M. Junius Brutus, puiſſions-nous remporter la victoire, & paſſer enſemble le reſte de nos jours en repos & en proſpérité? Mais, comme les plus grandes affaires des hommes ſont toujours les plus incertaines, & que ſi la bataille vient à tourner autrement que nous n'eſpérons, il nous ſera peut-être impoſſible de nous revoir; dites-moi. Qu'avez-vous réſolu ſur la fuite & ſur la mort? « M. Junius Brutus lui répondit: » Pendant que j'étois encore jeune & ſans expérience des choſes du monde, je m'aviſai, je ne ſçais comment, de compoſer un traité de Philoſophie, où je blâmois fort Caton de s'être tué lui-même, comme n'étant, ni pieux, ni digne d'un homme de ſe ſouſtraire à l'ordre des dieux, & de ne pas recevoir courageuſement tout ce qu'ils envoyent, mais de reculer & de fuir. Préſentement, l'état de notre fortune me force de changer d'avis; & ſi Dieu ne donne pas à cette journée une iſſue heureuſe pour nous, je ſuis réſolu de ne plus tenter d'autres eſpérances, & de ne plus mettre d'autre équipage de guerre ſur pied, mais de me délivrer de tant de miſeres & d'embarras, en me louant de la fortune & très-content d'elle. Le jour des ides de Mars, je donnai ma vie à ma patrie, & c'eſt par ce don que j'en ai fait, que j'en ai mené depuis une autre toute libre & très-glorieuſe. «

Après cet entretien, ils ſe mi-

rent à parler de l'ordonnance de la bataille en présence de leurs amis. M. Junius Brutus demanda à Cassius le commandement de l'aîle droite, que tout le monde croyoit plutôt dû à Cassius à cause de son âge & de sa grande expérience. Cependant, Cassius le lui accorda, & ordonna de plus que Messala, qui étoit à la tête de la plus brave & la plus aguerrie de toutes leurs légions, combattît à cette aîle. Sur le moment, M. Junius Brutus fit sortir de ses retranchemens sa cavalerie magnifiquement parée, & mit en bataille son infanterie. Les soldats d'Antoine travailloient à tirer de grandes tranchées depuis les marais, où ils étoient campés, au travers de la plaine, pour couper à Cassius le chemin de la mer, pendant qu'Octavien ne faisoit de son côté aucun mouvement, ou pour mieux dire son armée; car, pour lui, une maladie, dont il avoit été attaqué, l'avoit obligé de s'éloigner. Ses troupes ne s'attendoient pas que les ennemis en viendroient à une bataille. Elles croyoient seulement qu'ils feroient quelques décharges sur les travailleurs, &, qu'à coups de trait, ils tâcheroient de les troubler & de les mettre en désordre; & sans prendre garde à ceux qui étoient campés devant elles, qui s'ébranloient pour les venir attaquer, elles s'étonnoient du grand bruit qu'on faisoit au tour des tranchées, & qui venoient jusques dans leur camp, sans qu'elles pussent démêler ce que ce pouvoit être.

Cependant, M. Junius Brutus avoit envoyé à tous les capitaines de petits billets, où étoit écrit le mot de la bataille; & lui à cheval, parcourant tous les rangs, il exhortoit ses troupes. Il y en eut bien peu qui eussent la patience d'attendre le mot qu'il avoit donné, & la plûpart, sans l'attendre, fondirent impétueusement sur l'ennemi avec de grands cris. Le désordre de cette marche précipitée causa une grande inégalité & un grand vuide entre les légions, qui se trouverent par-là séparées & éloignées les unes des autres. Celle de Messala la première, & ensuite les plus voisines passerent au de-là de l'aîle gauche d'Octavien; & sans faire autre chose qu'écorner les derniers rangs, & renverser quelques soldats qu'elles trouverent sur leur chemin, elles passèrent outre, & donnerent dans le camp d'Octavien qui, comme il l'écrivoit lui-même dans ses mémoires, ne venoit que de se faire transporter ailleurs sur une vision qu'un de ses amis, nommé M. Artorius, avoit eue la nuit en songe, & qui ordonnoit qu'Octavien se retirât & sortît promptement du camp. Cela le fit passer pour mort, car sa litière, qui heureusement, se trouvoit vuide, fut percée d'une infinité de traits & de piques. Il se fit un grand carnage dans le camp; tous ceux qui furent pris, furent tués, & l'on passa au fil de l'épée deux mille Macédoniens, qui étoient venus depuis peu au secours d'Octavien. Ceux, qui ne coulerent pas le long de cette aîle gauche, mais qui l'attaquerent de front, la renverserent facilement

à cause du désordre où la perte de son camp l'avoit jettée, & taillerent en pieces trois légions & entraînés par l'impétuosité de la victoire, ils se jetterent dans le camp, pêle mêle avec les fuyards, & M. Junius Brutus étoit avec eux.

Mais, ce que les vainqueurs, éblouis de ce grand succès, ne remarquerent point, l'occasion le fit remarquer aux vaincus; elle leur fit voir l'aîle gauche des ennemis que commandoit Cassius, toute nue & séparée de son aîle droite, qui s'étoit trop écartée pour poursuivre les vaincus. Donnant donc, tête baissée, sur ces troupes, dont le flanc étoit découvert, ils firent de très-grands efforts; ils ne purent pourtant jamais rompre le corps de bataille qui les reçut avec beaucoup de valeur; mais, ils renverserent l'aîle gauche, tant à cause du désordre qui s'y étoit mis, qu'à cause de l'ignorance où elle étoit de ce qui se passoit à son aîle droite; & la poursuivant avec chaleur, ils entrerent dans le camp, qu'ils pillerent sans qu'aucun de leurs Généraux y fût présent. Car, Antoine, dit-on, se dérobant à la fureur de la premiere décharge, s'étoit retiré dans le marais, & Octavien s'étoit fait transporter ailleurs, & ne paroissoit nulle part. Il y eut même des soldats qui se présenterent à M. Junius Brutus, disant qu'ils l'avoient tué, lui montrant leurs épées sanglantes, & pour plus grande confirmation, ils lui spécifioient comme il étoit fait, & l'âge qu'il pouvoit avoir.

Déjà le corps de bataille de M. Junius Brutus avoit passé sur le ventre, avec un grand carnage, à ceux qui lui étoient opposés, & il paroissoit absolument que M. Junius Brutus avoit vaincu de son côté, pendant que Cassius étoit vaincu du sien. Et la seule chose qui ruina toutes leurs affaires, ce fut que M. Junius Brutus ne daigna pas aller au secours de Cassius, qu'il croyoit vainqueur; & que Cassius n'attendit pas M. Junius Brutus, qu'il croyoit défait & tué. Car, Messala donne pour une preuve de leur victoire, qu'ils prirent trois aigles & plusieurs autres enseignes aux ennemis, & que leurs ennemis ne leur en prirent pas une seule. Mais, M. Junius Brutus en s'en retournant, après avoir pillé le camp d'Octavien, fut tout étonné de ne plus voir le pavillon de Cassius dressé, selon la coûtume, car c'étoit un pavillon fort élevé, & qui paroissoit de loin; & de ne plus voir les autres tentes de bout, car la plûpart avoient été abattues & mises en pieces, dès que les ennemis furent entrés dans le camp. Mais, ceux qui croyoient avoir meilleure vue que les autres, l'assuroient qu'ils voyoient beaucoup d'armes étincelantes & beaucoup de boucliers d'argent, qui alloient & venoient dans le camp de Cassius; & qu'à en juger, par le nombre de ces troupes & par leur armure, il ne paroissoit pas que ce fussent celles qu'on avoit laissées pour le garder; que cependant on ne voyoit point au de-là un aussi grand nombre de corps morts qu'il

y en devroit avoir vraiſemblablement, ſi tant de légions avoient été défaites.

Cela commença à donner à M. Junius Brutus quelque ſoupçon du malheur qui étoit arrivé; & ayant laiſſé une garde ſuffiſante dans le camp des ennemis, il rappella tous ceux qui étoient allés à la pourſuite des fuyards, & les rallia pour marcher au ſecours de Caſſius. Mais, celui-ci s'étoit déjà donné la mort, & M. Junius Brutus ne l'apprit que quand il fut près de ſon camp. Il entra dans ſa tente, pleura ſur ſon corps, l'appella *le dernier des Romains*, comme n'étant pas poſſible que Rome portât déſormais un homme d'un ſi grand courage, le fit enſevelir, & l'envoya dans l'iſle de Thaſos, de peur que s'il faiſoit ſes funérailles dans ſon camp, cela n'y cauſât quelque déſordre. Après quoi, il aſſembla ſes troupes, les conſola, & voyant qu'on avoit pillé tous leurs bagages les plus néceſſaires, il promit à chaque ſoldat deux mille dragmes pour ce qu'ils avoient perdu. A cette promeſſe, ils reprirent courage & admirerent l'excès de ſa libéralité; & quand il ſe retira, ils l'accompagnerent avec de grandes acclamations, l'exaltant comme le ſeul des quatre Généraux qui n'avoit pas été vaincu. Et dans la vérité, l'effet fit voir clairement que ce n'étoit pas ſans raiſon qu'il avoit eſpéré de vaincre. Car, avec le peu de légions qui lui reſtoient, il renverſa tout ce qui ſe trouva devant lui. S'il les avoit eues toutes ſous ſa main, qu'il eût pu s'en ſervir, & que la plus grande partie de ſon aîle n'eût pas paſſé au de-là des ennemis pour aller piller le camp, il eſt très-vraiſemblable qu'il les auroit tous battus, & qu'il n'y auroit pas eu un ſeul de leurs corps qui ſe fût ſauvé de la défaite générale.

Il mourut, de ſon côté, dans ce combat, huit mille hommes, en comptant les valets des ſoldats, que M. Junius Brutus appelloit *Bryges*. Et du côté des ennemis, Meſſala croit qu'il y en eut plus de deux fois autant de tués ſur la place. Cette grande perte les avoit extrêmement découragés; mais, un eſclave de Caſſius, nommé Démétrius, arriva le ſoir même dans la tente d'Antoine avec la robe & l'épée du mort dont il s'étoit ſaiſi. Cette vue les raſſura tellement, que dès le lendemain, à la pointe du jour, ils parurent en bataille. Mais, M. Junius Brutus voyoit ſes deux camps dans un état fort dangereux, & comme dans une eſpèce d'orage; car le ſien, tout rempli de priſonniers, avoit beſoin d'une bonne & ſûre garde, & celui de Caſſius ſupportoit avec peine le changement de Général. D'ailleurs, une ſecrete envie & une haine ſourde s'étoient emparées de ceux qui avoient été battus, & les aigriſſoient étrangement contre leurs camarades qui avoient battu. C'eſt pourquoi, il ſe contenta de tenir ſes troupes ſous les armes, & n'accepta point le combat. De tous les priſonniers, il fit mettre à part les eſclaves, qui, par leurs allées & venues,

parmi ses soldats, lui étoient suspects, & commanda qu'on les passât au fil de l'épée. Et pour tous les hommes libres, il en renvoya une grande partie, disant, *qu'il avoit déjà été pris par les ennemis, & qu'avec eux ils seroient prisonniers & esclaves, au lieu qu'avec lui ils seroient libres & citoyens*. Et comme il voyoit que plusieurs de ses amis & de ses officiers en haïssoient mortellement quelques-uns, & ne pouvoient leur pardonner, il les cacha pour les dérober à leur furie, & les renvoya secrétement.

Ensuite, M. Junius Brutus fit aux soldats la distribution des deniers qu'il leur avoit fait espérer. Et après les avoir un peu grondés de ce que sans attendre, ni le mot, ni l'ordre de donner, ils s'étoient hâtés de charger l'ennemi avec beaucoup de désordre; il leur promit que si à la seconde bataille ils faisoient bien leur devoir, il leur abandonneroit au pillage deux grandes villes, Thessalonique & Lacédémone. Et voilà, dans toute la vie de M. Junius Brutus, le seul reproche qu'on puisse lui faire, & dont il est impossible de le justifier. Car, si dans la suite, Antoine & Octavien ont payé à leurs soldats un plus horrible prix de leur victoire, en chassant de presque toute l'Italie ses anciens habitans, pour s'en rendre eux-mêmes les maîtres, & pour se mettre en possession des villes qui ne leur appartenoient point; on sçait qu'ils ne se proposoient d'autre fin dans cette guerre que de vaincre & de dominer; au lieu que la grande opinion qu'on avoit de la vertu de M. Junius Brutus, faisoit que le peuple même ne lui permettoit, ni de vaincre, ni de se sauver que par les voies de l'honnêteté & de la justice, sur tout après la mort de Cassius, qu'on accusoit d'être celui qui poussoit M. Junius Brutus à toutes les violences qui lui échappoient. Mais, comme sur la mer, quand le gouvernail d'un vaisseau vient à être brisé par la tempête, les matelots tâchent d'ajuster & de clouer à la place quelque piece de bois, le moins mal qu'il leur est possible, & seulement pour obéir à la nécessité & pour s'en servir à leur grand besoin; de même M. Junius Brutus qui avoit à conduire une si grande armée, & à manier des affaires si grandes & si hazardeuses, & qui n'avoit point de Général pareil à lui & d'un aussi grand poids, étoit forcé de se servir de ceux qu'il avoit, & de faire & dire beaucoup de choses, selon qu'ils le trouvoient à propos. Ce qu'il jugeoit alors de plus nécessaire & de plus pressé, c'étoit de faire tout ce qui pouvoit rendre les soldats de Cassius plus souples & plus soumis; car, ils étoient devenus intraitables, fiers & hautains dans le camp, à cause de l'anarchie où ils vivoient depuis la mort de leur Général, lâches & timides contre l'ennemi à cause de leur défaite.

Cependant, les navires de M. Junius Brutus étoient tombés sur un grand renfort qu'on amenoit d'Italie à César, & l'avoient défait, de manière qu'il ne s'en étoit

sauvé qu'une bien petite partie, & ceux qui s'étoient sauvés furent si préssés de la famine, qu'ils mangerent jusqu'aux cordages & aux voiles de leurs vaisseaux. Sur ces nouvelles, Antoine & Octavien se hâterent d'en venir à une bataille décisive, avant que M. Junius Brutus pût être informé du bonheur qui lui étoit arrivé. Car, ce combat de mer s'étoit donné justement le même jour que la bataille de terre; mais, le hazard, plutôt que la paresse ou la mauvaise volonté des Officiers, fit que M. Junius Brutus ignora ce grand succès. On ne l'apprit que vingt jours après. S'il l'eut sçu auparavant, il n'en seroit pas venu à une seconde bataille, ayant toutes les provisions nécessaires à son armée pour un long tems, & étant campé dans un lieu commode, de sorte que son camp n'avoit rien à craindre, ni de l'hiver, ni de l'ennemi. D'ailleurs, comme il se voyoit entièrement maître de la mer, & que de son côté il avoit remporté la victoire par terre, cela relevoit ses espérances & lui enfloit extrêmement le courage. Mais, il semble que les affaires de l'empire Romain n'étoient plus en état de pouvoir être régies par plusieurs maîtres, & demandoient nécessairement un souverain Monarque qui les gouvernât. C'est pourquoi, Dieu voulant ôter du monde le seul homme qui pouvoit s'opposer à celui qui étoit appellé à cette monarchie, empêcha que M. Junius Brutus ne fût averti de cette victoire, & dans le moment presque qu'il alloit en être informé. Car, comme il se préparoit à donner cette seconde bataille, un déserteur des ennemis, nommé Clodius, vint la veille dans son camp pour lui apprendre qu'Octavien & Antoine ayant eu nouvelle de la défaite de leur flotte, se hâtoient d'en venir à un second combat, avant qu'il pût en avoir avis. Mais, il ne fut point cru; on ne daigna pas même le mener à M. Junius Brutus, & on le méprisa comme un homme qui ne sçavoit rien de certain, ou qui venoit donner des nouvelles agréables, qu'il avoit forgées pour plaire & pour être mieux reçu.

On assure que cette même nuit, le fontôme que M. Junius Brutus avoit déja vu, se présenta à lui sous la même forme; & qu'après avoir été quelques momens en sa présence, sans lui dire une seule parole, il disparut. Mais, Publius Volumnius, homme fort versé dans la Philosophie, & qui depuis le commencement de la guerre avoit toujours accompagné M. Junius Brutus, ne parle nullement de ce prodige.

Quand M. Junius Brutus eut fait sortir son armée de ses retranchemens, & qu'il l'eut rangée en bataille, vis à vis de celle des ennemis, il fut assez long-tems sans lui donner le signal de la charge. Car, comme il visitoit tous les rangs, il lui tomba dans l'esprit quelques soupçons, & on vint même lui faire des rapports contre quelques unes de ses compagnies. D'ailleurs, il voyoit que sa cavalerie étoit peu disposée à commencer le combat, & qu'elle

attendoit ce que feroit l'infanterie. Ensuite, un de ses Capitaines, reconnu pour un excellent officier, & fort estimé pour sa valeur, passant tout à coup à cheval près de lui, alla à sa vue se rendre aux ennemis; on l'appelloit Camulatus. M. Junius Brutus en fut trèsfâché, & partie par colere, partie de peur d'un changement plus grand & d'une désertion générale, il marcha d'abord à l'ennemi, le soleil penchant vers la neuvième heure du jour. Il enfonça de son côté tout ce qui se présenta devant lui, & poursuivit vivement l'aîle gauche des ennemis qui plia. Sa cavalerie donna aussi avec l'infanterie, dès que l'ennemi fut mis en désordre; mais, son aîle gauche, quand les officiers voulurent la faire marcher, craignant d'étre enveloppée, car elle étoit beaucoup plus foible que la droite des ennemis, étendit ses rangs, & laissa au milieu un assez grand intervalle; de sorte qu'affoiblie par ce moyen, elle ne put résister à l'effort des ennemis, & fut la première à prendre la fuite. Ceux qui l'avoient renversée, allerent sans perdre de tems envelopper M. Junius Brutus qui faisoit tout le devoir de grand capitaine & de brave soldat, & qui, dans ce grand danger, exécutoit & de la tête & de la main tout ce qui pouvoit lui assurer la victoire. Mais, ce qui lui avoit procuré le gain de la première bataille, fut ce qui lui fit perdre la seconde. Car, à cette première journée, tout ce qu'il y eut d'ennemis rompus, furent tués sur la place; & à cette seconde, où M. Junius Brutus enfonça tout ce qui étoit devant lui, de toutes les troupes de Cassius qui furent renversées à son aîle gauche, il n'y eut que très-peu de gens tués, & ceux qui se sauverent, étant tout effrayés encore de leur première défaite, remplirent le reste de l'armée de trouble, & y répandirent le découragement. Là, fut tué le fils de Caton, combattant vaillamment parmi les plus braves & les plus généreux de la jeunesse Romaine.

M. Junius Brutus, ayant traversé une rivière, dont les bords étoient forts escarpés & couverts de grands arbres, ne fit pas beaucoup de chemin; car, il étoit déjà nuit. Il s'arrêta dans un endroit creux, s'assit sur une grande roche, n'ayant avec lui qu'un petit nombre de ses amis & de ses principaux officiers; & là, regardant d'abord le ciel, qui étoit fort étoilé, il prononça deux vers Grecs. Volumnius en avoit rapporté un qui disoit: *Grand Jupiter, que l'auteur de tous ces maux ne se dérobe point à votre vue*! Pour l'autre, il lui étoit échappé. Ensuite, il nomma par leur nom tous ceux de ses amis qui avoient été tués à ses yeux, & se mit à soupirer, mais sur tout au souvenir de Flavius & de Labéon. Ce dernier étoit son Lieutenant, & Flavius étoit le Capitaine des ouvriers.

Dans ce moment, quelqu'un de sa compagnie eut soif, & voyant que M. Junius Brutus avoit soif aussi, il prit un casque & courut à la rivière pour y puiser de l'eau.

En même-tems, on entendit du bruit de l'autre côté de la rivière, & Volumnius se détacha avec Dardanus, écuyer de Brutus, pour voir ce que c'étoit. Ils retournerent bientôt après, & demanderent s'il y avoit encore de l'eau pour boire. Alors, M. Junius Brutus riant avec beaucoup de douceur, répondit à Volumnius: *Elle est toute bue ; mais, on vous en apportera bientôt d'autre*, & envoya le même qui y avoit déjà été. Il fut en grand danger d'être pris & ne se sauva qu'avec beaucoup de peine & encore bien blessé. Comme M. Junius Brutus conjecturoit qu'il n'avoit pas perdu beaucoup de ses gens à la bataille, Statylius se présenta à lui, & lui promit qu'il passeroit au travers des ennemis, car il n'étoit pas possible de s'éclaircir autrement de ce qui se passoit dans son camp; & que s'il trouvoit les choses en bon état, il éleveroit en l'air un flambeau allumé, & reviendroit à lui la nuit même. En effet, Statylius arriva heureusement dans le camp, & le flambeau fut élevé. Mais, comme il tardoit trop à revenir, M. Junius Brutus dit que si Statylius étoit encore envie, il seroit déjà revenu ; mais, il arriva par malheur qu'en revenant, il tomba entre les mains des ennemis, qui le tuerent.

La nuit étoit déjà fort avancée. Il se pencha, assis comme il étoit, vers son domestique, Clitus, & lui parla à l'oreille. Clitus ne lui répondit pas une parole, & se mit à pleurer. Alors, M. Junius Brutus tirant à lui son écuyer, Dardanus, lui dit aussi quelque chose en particulier ; enfin, il s'adressa à Volumnius, & lui parlant en langage Grec, il le fit ressouvenir des études & des exercices qu'ils avoient faits ensemble pour se former à la vertu, & le conjura de lui aider à prendre son épée, & à se l'enfoncer dans le corps. Volumnius rejetta fort loin cette priere, & tous les autres en firent de même. Dans ce moment, quelqu'un dit tout haut, qu'on ne devoit pas demeurer-là plus longtems, & qu'il falloit s'enfuir. *Oui, sans doute, il faut s'enfuir*, répondit brusquement M. Junius Brutus en se levant ; *mais c'est avec les mains & non pas avec les pieds ;* & leur tendant à tous la main avec un visage gai, il leur dit qu'il sentoit une satisfaction inexprimable de ce qu'aucun de ses amis ne lui avoit manqué, & ne s'étoit démenti à son égard, & qu'il n'avoit qu'à se plaindre de la fortune pour sa patrie ; qu'il s'estimoit plus heureux que ceux qui avoient vaincu, non seulement par rapport au passé, mais encore pour le présent, en ce qu'il laissoit une réputation de vertu que les Vainqueurs ne pourroient jamais laisser avec toutes leurs armées & toutes leurs richesses. Car, jamais, ajoûta-t-il, ils ne pourront empêcher qu'on ne dise d'eux, qu'ils ont été des méchans & des injustes, qui ont vaincu des gens de bien, pour usurper une domination qui ne leur étoit nullement due.

Après leur avoir parlé ainsi, il les conjura & les pressa de se

sauver, & se retira un peu à l'écart avec deux ou trois de ses amis particuliers, dont étoit Straton, qui avoit lié avec lui un étroit commerce par le moyen de la Rhétorique qu'il enseignoit. M. Junius Brutus s'approcha de lui le plus près qu'il put, & prenant son épée nue avec ses deux mains, & l'appuyant à terre sur la poignée, il se jetta dessus & tomba mort. Il y en a qui disent, que ce ne fut pas M. Junius Brutus lui-même qui tenoit son épée, mais que Straton vaincu par ses instantes prieres, la lui tendit, en détournant la vue; M. Junius Brutus se jettant dessus avec force, se la passa au travers du corps & expira sur l'heure, vers l'an de Rome 710, & 42 avant Jesus-Christ.

Antoine ayant trouvé le corps de M. Junius Brutus, commanda qu'on l'enveloppât dans une de ses plus riches cottes d'armes; & quelques tems après, ayant sçu qu'on l'avoit volé, il fit mourir le voleur, & envoya les cendres de M. Junius Brutus à sa mere Servilie. Et quant à Porcia sa femme, Nicolas le philosophe & Valere maxime écrivent qu'elle voulut se faire mourir; & que comme ses amis l'empêchoient d'exécuter sa résolution, & étoient toujours occupés à la garder, elle prit un jour dans le feu des charbons ardens, qu'elle avala en fermant la bouche, & s'étouffa de cette manière.

Il y en a qui donnent à M. Junius Brutus le surnom de Capion; d'autres lisent Cépion.

DIGRESSION sur le portrait de M. Junius Brutus.

De tous les Philosophes Grecs, il n'y en avoit aucun, pour le dire en général, dont il ne connût les sentimens & la doctrine; mais, il s'attacha particulièrement à la secte de Platon. Il n'eut un grand goût, ni pour la nouvelle, ni pour la moyenne Académie, & s'appliqua entièrement à l'ancienne. C'est pourquoi, il eut toujours en une singulière estime Antiochus l'Ascalonite; mais, il fit son ami particulier & commensal de son frere Ariston, qui véritablement étoit fort inférieur à beaucoup d'autres Philosophes en sçavoir & en éloquence, mais qui en douceur de mœurs, en sagesse & en bonne conduite, le disputoit aux plus excellens. Et pour Empylus, dont il fait lui même mention dans ses Lettres, & dont ses amis ont souvent parlé comme d'un homme qui vivoit avec lui dans sa maison; c'étoit un Orateur célèbre, qui avoit laissé sur le meurtre de César, un petit livre intitulé *Brutus*, & qui n'étoit pas un ouvrage méprisable.

M. Junius Brutus étoit suffisamment exercé dans la langue Latine pour haranguer des soldats, & pour plaider devant le peuple; mais, il s'étoit particulièrement attaché à la langue Grecque, & on remarque dans ses Lettres, qu'il affectoit sur tout la briéveté laconique & sententieuse; comme lorsque la guerre étoit déjà commencée, il écrivit aux habitans de

de Pergame : *J'entends dire que vous avez donné de l'argent à Dolabella; si vous l'avez donné de bon gré, avouez que vous m'avez fait une grande injustice; & si c'est malgré vous, faites-le voir en m'en donnant volontairement.*

Une autrefois, il écrivit aux Samiens : *Vos délibérations sont longues, & les effets fort lents; quelle pensez-vous donc qu'en sera la fin?*

Dans une autre lettre qu'il leur écrivoit au sujet de ceux de Patare, il leur dit : *Les Xanthiens, pour avoir refusé d'user de ma clémence, on fait de leur Patrie leur tombeau par un effet de leur désespoir. Et les Patarééns, pour s'être remis à ma discrétion, ont conservé leur liberté & tous leurs privileges. Choisissez donc, ou la sage conduite de ceux de Patare, ou le sort de ceux de Xanthe, cela dépend de vous.*

Sa gravité ferme & constante ne se laissant jamais aller à accorder aux prieres & à la faveur, mais toujours déterminée par la raison, se portoit d'un choix libre à tout ce qu'il y avoit de plus honnête & de plus louable; & quand il avoit une fois pris son parti, il employoit tout ce qu'il avoit de véhémence & de force pour y réussir, & il ne se rebutoit jamais qu'il ne fût venu à bout de son entreprise. Il étoit si éloigné de se laisser flatter & gagner par les prieres injustes, & vaincre par l'impudente importunité des demandeurs, ce qu'on honore du nom de honte de refuser, qu'il trouvoit cette défaite très-honteuse à un grand Homme, & qu'il disoit ordinairement, *que ceux qui n'avoient jamais la force de rien refuser, lui paroissoient avoir mal employé la fleur de leur jeunesse.*

Cicéron s'étant déclaré pour Octavien contre M. Antoine, M. Junius Brutus l'en reprit très-aigrement, & lui écrivit pour lui reprocher, *qu'il ne redoutoit nullement un maître; mais qu'il craignoit seulement un maître qui le haïssoit, & qu'il ne cherchoit qu'à ménager une servitude douce & humaine, en écrivant & disant par tout que le jeune César étoit doux & humain; mais*, ajoûtoit-il, *nos ancêtres n'ont jamais pu supporter des maîtres, quelque doux qu'ils aient été;* & il l'assuroit, *que pour lui, jusqu'à ce moment, il n'avoit résolu, ni de faire la paix, ni de faire la guerre; mais qu'il étoit fortement déterminé à ne se rendre jamais esclave, quelque chose qui pût arriver; & qu'il étoit fort étonné de voir Cicéron craindre une guerre civile, parce qu'elle est pleine de dangers, & ne pas craindre une paix honteuse & indigne, & ne demander d'autre récompense pour avoir chassé Antoine de la tyrannie, que d'établir César tyran.* Tel étoit M. Junius Brutus dans les premières lettres qu'il écrivoit.

On convient que M. Junius Brutus étoit fort aimé du peuple pour sa vertu, adoré de ses amis, admiré de tous les gens de bien, & qu'il n'étoit haï de personne, non pas même de ses ennemis; car, il étoit singulièrement doux & humain, d'une magnanimité ex-

traordinaire, ne se laissant jamais vaincre, ni par la colère, ni par la volupté, ni par l'avarice, & conservant toujours son jugement, ferme, droit & infléxible sur tout ce qui étoit honnêre & juste. Et ce qui contribua le plus à lui acquérir l'affection & l'estime de tout le monde, c'étoit la foi que l'on avoit à la pureté & à la droiture de ses intentions; au lieu qu'il n'y avoit personne qui osât se flatter que Pompée, ce Grand-Pompée, s'il eût vaincu César, eût voulu soumettre aux loix sa puissance; & l'on étoit au contraire très-persuadé qu'il retiendroit l'autorité souveraine sous le nom de Consul, ou de Dictateur, ou de quelqu'autre Magistrature plus douce, dont il amuseroit & consoleroit le peuple. Et pour Cassius, cet homme violent & colère, & qui souvent se laissoit emporter hors des voies de la justice par son intérêt, on étoit bien convaincu qu'il faisoit la guerre, qu'il couroit le monde, & qu'il s'exposoit à toutes sortes de dangers, bien plus pour s'élever à quelque grande puissance, que pour procurer la liberté à ses citoyens.

Que si nous remontons plus haut, les Cinna, les Marius, les Carbon, en se proposant leur patrie même pour le prix & le fruit de leurs travaux & de leurs victoires, n'ont-ils pas en quelque façon combattu pour s'en rendre les maîtres & les tyrans? Au lieu que pour M. Junius Brutus, jamais ses ennemis même ne lui ont reproché des vues si intéressées & si injustes. Au contraire, Antoine lui donna cette grande louange devant une infinité de témoins; *Qu'il étoit le seul des Conjurés qui eût conspiré contre César, par le seul attrait de la beauté & de la grandeur de cette action, & que tous les autres y avoient été excités par la haine particulière qu'ils avoient pour lui, & par l'envie qu'ils lui portoient.* De-là vient que M. Junius Brutus, dans tout ce qu'il écrit, paroît manifestement avoir plus de confiance dans ses nombreuses troupes, que dans sa vertu; car, étant déjà à la veille du danger auquel il alloit s'exposer, il écrit à Atticus, *que ses affaires étoient au comble de la fortune; car, ou il affranchiroit les Romains par sa victoire, ou il les délivreroit de la servitude par sa mort; que toutes les autres choses étoient en bon état pour eux, & dans une assiette fermè & assurée; mais qu'il y avoit encore une seule chose très-incertaine, & dont ils ne pouvoient s'assurer; c'est s'ils vivroient ou s'ils mourroient libres.* Il dit: *Qu'Antoine portoit la peine due à sa folie, en ce que pouvant se mettre au nombre des Brutus, des Cassius & des Catons, & partager leur gloire, il avoit mieux aimé se joindre à Octavien, & ne tenir que le second rang; & que s'il n'étoit pas vaincu avec lui, dans la bataille qui s'alloit donner, il lui feroit bientôt la guerre.* En quoi il paroît qu'il prophétisa de loin ce que l'événement justifia dans la suite.

Cependant, Cassius se plaignoit de M. Junius Brutus, & l'accusoit d'être trop sévérement attaché à la loi & à la justice, dans un tems

qui demandoit plus de politique & plus d'humanité. M. Junius Brutus lui répondit : *Qu'il devoit se souvenir des ides de Mars, jour auquel ils avoient tué César, qui ne pilloit, ni ne tourmentoit lui-même personne, mais qui prêtoit son appui à ceux qui le faisoient sous son autorité. C'est pourquoi*, ajoûtoit-il, *s'il y a un prétexte honnête de négliger la justice, il valoit bien mieux souffrir les malversations des amis de César, que de fermer les yeux sur celles des nôtres; car, en supportant les premiers, nous ne pouvons être taxés que de dissimulation & de peu de courage; au lieu qu'en souffrant les autres, nous passons pour complices de leur iniquité, & nous avons encore notre part aux peines & aux dangers auxquels ils s'exposent.* Voilà quelle étoit la vertu dont M. Junius Brutus faisoit profession.

C'étoit naturellement un homme très-vigilant, & qui ne donnoit au sommeil qu'une très-petite partie de la nuit, tant à cause de sa grande tempérance & de la sobriété avec laquelle il vivoit, que des travaux auxquels il s'étoit accoûtumé. Jamais il ne dormoit le jour, & la nuit il ne reposoit que lorsque tout le monde étoit couché, & qu'il ne trouvoit rien à faire, ni personne avec qui il pût parler. Et alors ayant la guerre sur les bras, & se trouvant chargé de toutes les affaires, il avoit toujours l'esprit occupé de ce qui pouvoit arriver. C'est pourquoi, après avoir un peu sommeillé d'abord après son souper, il passoit le reste de la nuit à terminer les affaires les plus pressées; & s'il lui arrivoit quelquefois d'avoir achevé de meilleure heure, & d'avoir quelque peu de tems de reste, il l'employoit à lire quelque livre jusqu'à la troisième garde, où les Centurions, les Tribuns & tous les autres Officiers avoient accoûtumé de se rendre auprès de lui pour recevoir ses ordres.

On sçait que Cicéron a intitulé un de ses livres, *Brutus*, du nom de notre Brutus. Dans ce Livre, qu'il composa sous la domination de César, il regrette que les occasions manquent à un si beau talent. *Vous vous éleviez*, lui dit-il, *d'un vol rapide à la gloire de l'éloquence; & je vois avec douleur que le malheur des tems arrête & interrompt votre course.* Il paroît pourtant, par quelques endroits de Cicéron, que l'éloquence de M. Junius Brutus avoit pris une trop forte teinture de Philosophie; ce qui mettoit de la sécheresse dans ses discours, & en rallentissoit les mouvemens.

BRUTUS [Lucius Junius], *Lucius Junius Brutus*, Λεύκιος Ἰούνιος Βροῦτος, (a) joua un rôle considérable durant les troubles qui s'excitérent à Rome, lorsque le peuple, à cause de ses mécontentemens, prit le parti de se retirer sur le mont Sacré. C'étoit un

(a) Dionys. Halicarn. L. VI. c. 7. *& seq.* Roll. Hist. Rom. Tom. I. pag. 264. *& suiv.*

homme d'un caractère fort turbulent & des plus séditieux. Par la pénétration de son esprit, il prévoyoit de loin l'avenir. Il étoit sur tout grand parleur. Il s'exprimoit avec une facilité merveilleuse, & disoit librement ce qu'il pensoit. Son vrai nom étoit Lucius Junius. Il portoit par conséquent le même nom que celui qui avoit chassé les Tyrans ; & il se fit surnommer Brutus, afin d'avoir une ressemblance entière avec cet illustre Libérateur de la patrie. La plûpart se moquoient d'une affectation si ridicule, & quand on vouloit plaisanter, on l'appelloit Brutus.

Le Sénat ayant envoyé des ambassadeurs aux mécontens pour leur proposer un accommodement, L. Junius Brutus fit entendre à Sicinnius, leur chef, qu'il n'étoit pas de l'intérêt du peuple de se rendre si facilement aux propositions, qu'on lui feroit ; qu'il y avoit à craindre que s'il ne demandoit que des conditions trop légeres, son rappel ne lui fût ignominieux ; qu'il falloit faire naître des difficultés, & se servir comme d'une espèce de masque ou d'épouvantail de théatre pour intimider les députés par des menaces. Il offrit même de parler au nom de tous les autres. En un mot, par toutes ses remontrances sur ce qu'on devoit faire & sur ce qu'il falloit répondre à l'ambassade, il tourna l'esprit du Général comme il voulut. Ayant ensuite pris la parole, il prononça, au nom de tous les mécontens, un discours qui fut suivi des applaudissemens de toute l'assemblée. Ce qu'il avoit dit sur le droit, sur les faits, sur l'arrogance, & principalement les raisons, qu'il apporta pour faire voir que le traité de réunion qu'on vouloit conclure, étoit plein de fraude & de tromperie, fut trouvé exactement vrai. Lorsque sur la fin de sa harangue, il vint à parler des mauvais traitemens, que les pauvres avoient reçus de leurs créanciers, & que chaque particulier se ressouvint des maux, qu'il avoit soufferts, il n'y eut personne, qui ne fondît en larmes, & qui ne fît éclater ses gémissemens sur la seule idée des malheurs communs. Son discours ne fit pas seulement impression sur les Plébéïens ; les députés même du Sénat en furent touchés, & ne purent retenir leurs larmes à la vue des malheurs terribles, dont Rome étoit menacée, si elle venoit à se diviser en deux peuples. Leur consternation fut si grande, qu'ils resterent long-tems dans le silence, la douleur peinte sur le visage, fondant en pleurs & ne sçachant que répondre.

Quelque tems après, comme les mécontens alloient se rendre, sans songer même à prendre des sûretés, Lucius Junius Brutus, s'étant avancé au milieu d'eux, réprima cet empressement. Il leur dit qu'on devoit être content des promesses du Sénat, & qu'on lui étoit fort obligé d'avoir accordé au peuple toutes ses demandes ; que cependant, il craignoit toujours l'avenir, & qu'il appréhendoit que ces esprits tyranniques & impérieux, rappellant un jour le souvenir des anciennes querelles,

ne déchargeassent leur colère sur les Plébéiens à la première occasion qui se présenteroit ; que le seul moyen de rassurer le peuple contre les entreprises des Grands, dont il redoutoit la puissance, c'étoit de mettre ceux-ci entièrement hors d'état de lui nuire, puisqu'il étoit certain que quand les méchans auroient le pouvoir de faire du mal, la volonté ne leur manqueroit pas ; qu'ainsi, pourvu qu'on accordât aux Plébéiens cette parfaite sûreté, ils n'auroient plus besoin de rien. Alors, Ménénius, prenant la parole, lui demanda quelle étoit cette nouvelle espèce de sûreté, qu'il croyoit encore nécessaire au peuple. » Accordez-nous, répon» dit L. Junius Brutus, la liberté » de créer tous les ans des Ma» gistrats choisis d'entre nous, qui » n'auront d'autre pouvoir que » de secourir les Plébéiens, à qui » on fera quelque injustice ou » violence, & d'empêcher qu'on » ne les dépouille de leurs droits. » C'est la seule grace, que nous » vous prions instamment d'ajoû» ter à celles, que vous nous avez » déjà accordées. Ne nous la refu» sez pas, si vous voulez vérita» blement faire la paix, & si vos » propositions d'accommodement » ne sont pas de vaines paroles » sans effet. « Le peuple, ayant entendu la requête de L. Junius Brutus, applaudit à son Orateur par des acclamations, qui durerent long-tems. Puis, il pressa fortement les députés de lui accorder encore ce dernier article; & on le lui accorda. Ces Magistrats furent appellés les Tribuns du peuple. L. Junius Brutus fut du nombre de ceux qu'on choisit.

Cependant, L. Junius Brutus poussa plus loin ses entreprises. Il convoqua le peuple. Il lui proposa de déclarer sacrée la dignité de Tribun, & lui conseilla de faire une loi spéciale, confirmée par serment, pour assurer le caractère inviolable de cette nouvelle Magistrature. Toute l'assemblée goûta la proposition; & L. Junius Brutus, avec ses Collegues, écrivit la Loi en ces termes : *Personne ne contraindra un Tribun du peuple, comme un homme du commun, à faire quelque chose malgré lui. Il ne sera permis, ni de le maltraiter de coups ou de le faire maltraiter par un autre, ni de le tuer ou de le faire tuer. Quiconque aura fait quelque chose de ce qui est défendu par cette Loi, qu'il soit en exécration ; que ses biens soient consacrés à Cérès ; & que quiconque tuera quelqu'un de ceux, qui auront commis un pareil crime, ne puisse être recherché comme coupable d'homicide.* Et afin que dans la suite le peuple même n'eût pas le pouvoir d'abroger cette Loi, & qu'elle demeurât immuable à jamais, il fut ordonné que tous les Romains jureroient par ce qu'il y avoit de plus saint, de l'observer toujours, eux & leurs descendans. A ces sermens, on ajoûta, pour imprécation, que les dieux du ciel & des enfers fussent propices aux observateurs de cette Loi, & contraires en toutes choses à ses trangresseurs comme coupables du plus grand de tous les cri-

mes. Ce fut après tous ces réglemens, que le peuple revint à Rome.

Dès l'année suivante, la famine ralluma le feu de la discorde. Les Tribuns du peuple, & encore plus Sicinnius & L. Junius Brutus, alors Édiles, ne cessoient de tenir des discours séditieux contre le Sénat. Pour irriter davantage les pauvres, que déjà leur misere rendoit trop disposés à s'aigrir, ils avançoient que les riches avoient des provisions chez eux, qu'ils cachoient avec beaucoup de soin ; qu'à force d'argent ils enlevoient tout ce qu'on apportoit dans la ville ; qu'avec ces secours, il leur étoit aisé de se garantir de la faim, tandis que les pauvres, privés de pareilles ressources, en ressentoient toute la rigueur. Ils allerent même jusqu'à faire croire qu'on n'avoit eu d'autre vue, en envoyant chez les Volsques une colonie, que de l'exposer dans un païs contagieux à une peste inévitable. Tout étoit en tumulte & en désordre. Les Consuls convoquerent une assemblée du peuple, pour le détromper des mauvaises impressions, qu'on lui donnoit injustement contre le Sénat.

Mais, les Tribuns, leur coupant la parole sans aucun respect pour leur dignité, exciterent un si horrible tumulte, qu'il fut impossible de comprendre ce que les uns & les autres vouloient dire. Les Consuls prétendoient que les Tribuns n'avoient aucun pouvoir de traiter directement avec le peuple, & que leurs fonctions se bornoient au seul droit d'opposition. Ceux-ci soûtenoient, de leur côté, que tout ce qui se décidoit en présence du peuple, étoit de leur ressort, & qu'il leur appartenoit de parler dans ces assemblées, comme les Consuls avoient droit de le faire dans le Sénat où ils présidoient. La dispute s'échauffoit extraordinairement, lorsque L. Junius Brutus, qui n'étoit cette année qu'Édile, demanda aux Consuls la permission de parler, promettant d'appaiser la sédition. Les Consuls croyant l'avoir emporté, parce que cet Orateur s'adressoit à eux, sans avoir égard aux Tribuns, qui étoient présens, lui accordent sans peine le pouvoir de s'expliquer. Alors, il se fit un grand silence ; & L. Junius Brutus, sans ajoûter autre chose : » Avez-vous oublié, dit-il aux » Consuls, que dans le tems que » nous travaillions de concert à la » réunion des deux ordres de la » République, aucun Patricien » n'interrompit ceux qui étoient » chargés des intérêts du peuple, » & qu'on en convint même ex» près, afin que chaque parti pût » exposer ses raisons avec plus » d'ordre & de tranquillité ? Je » m'en souviens fort bien, répondit » Géganius. Pourquoi donc, con» tinua L. Junius Brutus, inter» rompez-vous aujourd'hui nos » Tribuns, dont la personne est » sacrée & revêtue d'une magis» trature publique ? Nous les in» terrompons avec justice, ré» partit Géganius, parce qu'ayant » convoqué nous-mêmes l'assem» blée, suivant le privilege de » notre dignité, la parole nous » appartient. «

Le Consul ajoûta, avec trop de précipitation, & sans prévoir les conséquences d'un pareil discours, que si les Tribuns avoient convoqué l'assemblée, bien-loin de les interrompre, il ne voudroit pas même les venir écouter. L. Junius Brutus n'eut pas plutôt entendu ces dernières paroles, qu'il s'écria, transporté de joie : *Vous avez vaincu, Plébéïens ; & vous, Tribuns, cédez la place aux Consuls. Qu'ils haranguent aujourd'hui tant qu'il leur plaira ; demain, je vous ferai voir quelles sont la dignité & la puissance des vos charges.* Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail pour ce qui regarde ces brouilleries. Il nous suffira de dire que L. Junius Brutus eut la plus grande part à celles, dont l'histoire de son tems fait mention.

BRUTUS [D. JUNIUS], *D. Junius Brutus*, Δ. Ιούνιος Βροῦτος, (*a*) étoit maître de la cavalerie l'an de Rome 416. Il fut redevable de cet office au dictateur Q. Publilius. Quatorze ans après, il parvint au consulat, & eut pour collegue L. Furius Camille, qui y avoit déjà été élevé une fois.

Le sort lui ayant fait échoir la commission de marcher contre les Vestiniens, il employa toutes les hostilités, qui sont en usage dans la guerre ; car, il désola tout leur païs, & à force de brûler leurs maisons de campagne, il les força, malgré eux, de tenter le sort d'une bataille. Par une seule victoire, quoiqu'elle lui coûtât assez cher à lui-même, il les abattit tellement que, ne se trouvant pas en sûreté dans leurs retranchemens, ils se dispersèrent dans les villes, résolus d'opposer désormais leurs murailles aux armes victorieuses des ennemis. Enfin, s'étant aussi mis en devoir de forcer leurs villes, il prit d'abord Cutine par escalade, ses soldats l'ayant attaquée avec une ardeur incroyable, pour se venger des blessures, que la plûpart d'entre eux avoient reçues dans le combat. Ensuite, il emporta aussi d'assaut celle de Cingilie, & accorda le butin de l'une & de l'autre à ses soldats, pour récompenser une valeur, à qui les ennemis avoient inutilement opposé leurs portes & leurs murailles.

Ce D. Junius Brutus avoit encore un autre surnom, celui de Scæva.

BRUTUS [D. JUNIUS BRUTUS SCÆVA], *D. Junius Brutus Scæva*, (*b*) étoit un des lieutenans du consul Sp. Carvilius, l'an de Rome 459. Au siége de Cominium, il eut ordre d'aller au-devant de l'ennemi avec la première légion & dix cohortes des alliés, de s'arrêter en quelque lieu qu'il le rencontrât, & même de le combattre, s'il ne pouvoit faire autrement, en un mot, de l'empêcher, à quelque prix que ce fût, d'approcher de Cominium. Ces précautions devinrent inutiles par la reddition de la ville. L'an-

(*a*) Tit. Liv. L. VIII. c. 12, 29. Roll. Hist. Rom. T. II. pag. 216, 231, 232.

(*b*) Tit. Liv. L. X. c. 43, 47.

née suivante, D. Junius Brutus Scæva fut élevé à la dignité consulaire, avec Q. Fabius Gurges.

BRUTUS [D. JUNIUS], (a) *D. Junius Brutus*, Δ. Ιούνιος Βροῦτος, parvint au consulat l'an de Rome 614, & avant J. C. 138. Il eut pour collegue P. Cornélius Scipion Nasica. Ces deux Consuls, ayant eu le courage de résister à une entreprise des Tribuns, furent mis en prison par ordre de ces Magistrats. C'étoit le premier exemple d'une pareille insolence de la part des Tribuns; mais, ce ne fut pas le dernier.

D. Junius Brutus partit ensuite pour l'Espagne ultérieure, où il fut envoyé pour achever de pacifier ce païs. Après la mort de Viriathus, qui, de simple berger, étoit devenu un terrible guerrier, & s'étoit cantonné dans la Lusitanie; un grand nombre de ceux, qui avoient servi sous lui, s'étoient soumis volontairement. Q. Servilius Cépion leur avoit ôté leurs armes; mais, il comprit que pour les retirer de la vie de brigands, qu'ils avoient menée jusqu'alors, il falloit les transplanter dans un autre païs, où on leur donnât un établissement & des terres à cultiver. Il n'eut pas le tems d'achever l'exécution de ce projet. D. Junius Brutus y mit la dernière main, & leur fit bâtir la ville de Valence, les établissant ainsi dans un lieu, comme l'on voit, bien éloigné de la Lusitanie. A l'exemple & sous la sauve-garde de Viriathus, plusieurs troupes de brigands s'étoient mises à courir la Lusitanie, & continuoient encore depuis sa mort. D. Junius Brutus entreprit de leur donner la chasse; & ce ne fut pas sans peine qu'il en purgea la province. Accoûtumés à vivre dans les montagnes, dont ils connoissoient tous les tours & les détours, ils tomboient tout d'un coup par bandes sur les voyageurs, ou même sur des corps de troupes, puis se retiroient dans leurs postes par des routes détournées & presque impraticables, avec une vîtesse qui les déroboit à la poursuite des ennemis les plus vifs & les plus déterminés.

D. Junius Brutus n'imagina point d'autre moyen d'arrêter leurs courses, que d'attaquer les villes ou villages, qui leur appartenoient, & où ils étoient nés, espérant qu'ils viendroient peut-être au secours de leurs patries, comptant du moins qu'il abandonneroit ces villages à ses soldats, pour les piller & pour se dédommager par le butin qu'ils y feroient, de toutes leurs peines & de toutes leurs fatigues. Il trouva plus de résistance, qu'il ne s'y étoit attendu. Non seulement les hommes, mais les femmes même prenoient les armes pour défendre leurs maisons & leurs biens. Ces femmes Lusitaniennes alloient au combat comme les hommes, & supportoient avec le même courage & les blessures & la mort. Il fallut

(a) Vell. Paterc. L. II. c. 5. Appian. pag. 294. *& seq.* Roll. Hist. Rom. T. V. pag. 132. *& suiv.*

pourtant céder à la force; & les habitans de ces villages, voyant qu'ils ne pouvoient pas résister au nombre des ennemis, qui leur étoient infiniment supérieurs, emporterent sur les hauteurs tous leurs effets, dont ils pouvoient se charger, & mirent ainsi leurs biens & leurs personnes en sûreté. Mais, enfin, voulant prévenir la ruine totale de leurs patries, ils envoyerent des députés à D. Junius Brutus pour lui faire leurs soumissions. Il leur accorda volontiers le pardon & la paix.

Il continua d'avoir les plus heureux succès dans l'Espagne ultérieure. Il réduisit en son pouvoir plus de trente places, & porta ses armes victorieuses jusqu'à l'Océan du côté du couchant. Ce qui lui fit le plus d'honneur dans l'esprit des soldats, c'est le passage du fleuve de l'oubli. Ce nom, que portoit aussi un fleuve des enfers, & dont les Romains jusques-là n'avoient point entendu parler, les effraya à un point, qu'aucun n'osoit en approcher. D. Junius Brutus, sans se déconcerter, arracha des mains d'un porte-enseigne, son drapeau, & s'écriant : *Bientôt ce drapeau & votre Général seront sur l'autre bord*, il passa la rivière & fut suivi de toute l'armée. Il passa ensuite le Minius, l'un des grands fleuves de la Lusitanie. Il trouva des peuples déterminés à se bien défendre. Les femmes mêmes combattoient avec un courage mâle; & quand elles étoient faites prisonnières, elles se tuoient elles & leurs enfans, préférant la mort à la servitude. Il vint pourtant à bout de les soumettre. On prétend que les ayant fait tomber dans des embûches, où leur audace téméraire les précipita, il leur tua cinquante mille hommes, & en prit six mille. Ces heureux succès lui mériterent le surnom de *Gallæcus*, ou *Callaicus*, vainqueur des peuples de la Galice. Et quand il fut retourné à Rome, on lui accorda les honneurs du triomphe, l'an de Rome 619, & 133 avant J. C.

Ce D. Junius Brutus est nommé, dans Appien, Sext. Junius Brutus, & dans Velleius Paterculus, Aulus Brutus.

BRUTUS DAMASIPPUS, *Brutus Damasippus*, (a) Préteur, qui commandoit dans Rome, en l'absence des Consuls, l'an 82, avant J. C. Marius, l'un des Consuls, écrivit de son camp à ce Préteur, pour lui ordonner de massacrer les Chefs de la faction de Sylla, c'est-à-dire, les premiers du Sénat & de la Noblesse. Brutus Damasippus étoit un scélérat, dévoué à toutes les fureurs du parti, qu'il avoit embrassé. Il exécuta donc sans scrupule cet ordre inhumain; & joignant la perfidie à la cruauté, il convoqua le Sénat, sous quelque prétexte, & ensuite il fit entrer des meurtriers, qui égorgerent un très-grand nombre de Sénateurs. L'Histoire nous a conservé les noms de quatre des

(a) Vell. Paterc. L. II. c. 26. Appian. pag. 497. Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 25. & suiv.

principaux ; Carbon Arvina, proche parent de Carbon Consul de l'année actuelle, & le seul de cette famille, qui ait été un bon citoyen au jugement de Cicéron ; P. Antistius, beau-pere de Pompée ; L. Domitius, & enfin le grand Pontife Q. Scévola.

Brutus Damasippus, selon la barbare coûtume établie depuis quelque tems à Rome, étendit sa cruauté au de-là même de la mort de ces illustres personnages. Le corps de Carbon Arvina, dont on avoit coupé la tête, fut attaché au bout d'une potence, & porté en cet état par la Ville. Les autres furent traînés avec le croc par les rues & jettés dans le Tibre. La femme d'Antistius, qui se nommoit Calpurnia, désespérée de la mort funeste de son mari, se tua elle-même.

Mais, Brutus Damasippus ne tarda pas à porter la peine due à ses cruautés inouies ; car, ce fut une des premières victimes de la vengeance de Sylla ; & tout le monde applaudit à sa mort.

BRUTUS (M. Junius,) *M. Junius Brutus*, Μ. Ιούνιος Βρουτος, (*a*) avoit épousé Servilie qui descendoit de Servilius Ahala. Ayant suivi le parti de Marius, il fut vaincu par Pompée. Après la mort de Sylla, Lépidus ralluma la guerre. M. Junius Brutus, qui tenoit la Gaule Cisalpine, au nom de Lépidus, fut assiégé par Pompée dans la ville de Mutine. L'affaire se termina à la satisfaction de ce dernier : & M. Junius Brutus se remit entre ses mains, soit volontairement, soit forcé par la désertion des troupes qui l'accompagnoient. La conduite, que tint le Vainqueur à l'égard de son prisonnier, ne lui a pas fait d'honneur. Car, après l'avoir envoyé à Reggio avec une escorte, le lendemain il dépêcha Géminius pour le tuer. Et ce qui rend encore cette action plus inexcusable, c'est qu'il avoit d'abord écrit au Sénat, que M. Junius Brutus s'étoit rendu de bonne grace & de sa pleine volonté. Mais, après qu'il l'eut fait tuer, il changea de style ; & dans une seconde lettre, il chargea beaucoup sa mémoire. C'est une tache dans la vie de Pompée ; & le fameux Brutus, qui, avec Cassius, tua César, & qui étoit fils de celui dont nous parlons, ne pardonna à Pompée la mort de son pere, que lorsqu'il s'y crut obligé par des vues de bien public.

Plutarque remarque qu'il y avoit une grande différence entre ces deux Brutus, en ce que Brutus le fils sçut faire la guerre avec plus de courage, & mourir plus généreusement que Brutus le pere.

Nous apprenons de Cicéron, que M. Junius Brutus avoit écrit trois livres du Droit civil. Cicéron ajoûte, qu'il étoit non seulement éloquent Orateur, mais encore très-versé dans le Droit civil, & fort entendu dans toutes

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 621. & *seq.* Cicer. de Orator. L. II. c. 123. Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 99, 100.

les affaires, qui se présentoient. Outre le fils, dont il a été fait mention, il laissa deux filles, nommées Junies, dont l'une épousa Lépidus le Triumvir, & l'autre, C. Cassius.

BRUTUS [D. JUNIUS,] (a) *D. Junius Brutus*, Δ. Ἰούνιος Βροῦτος, étoit Consul, avec Mamercus Emilius Lépidus Livianus, l'an de Rome 675, & avant Jesus-Christ 77.

BRUTUS [D. JUNIUS,] *D. Junius Brutus*, Δ. Ἰούνιος Βροῦτος, (*b*) fit ses premières armes sous la conduite de César. L'an de Rome 696, il fut nommé commandant de la flotte, qui devoit combattre les Vénetes, peuples Gaulois. Quelques années après, il battit les Marseillois sur mer. Ce qui lui donna l'avantage en cette occasion, ce fut la bravoure incroyable de ses soldats, qui avoient été choisis avec soin entre les plus vaillans hommes de chaque Légion, & qui, avec des crocs & des mains de fer, harponnant les vaisseaux ennemis, venoient tout d'un coup à l'abordage, & rendoient inutile, aux Marseillois, la supériorité qu'ils avoient du côté de la science de la marine & de la bonne construction de leurs bâtimens.

D. Junius Brutus fut un de ceux, qui entrerent dans la conspiration de M. Junius Brutus & de C. Cassius contre César. Ce n'est pas que ce fût un homme de main, ni un homme courageux & ferme; mais c'est qu'il étoit fortifié d'un grand nombre de gladiateurs, qu'il nourrissoit pour en donner des spectacles au peuple; & d'ailleurs, il étoit fort bien auprès de César. Cassius & Labéon lui en parlerent; & il ne leur répondit rien. Mais, il alla trouver M. Junius Brutus en particulier; & ayant sçu de lui-même qu'il étoit le chef des Conjurés, alors il s'engagea de bon cœur, & promit de les aider de tout son pouvoir. Comme il étoit déjà en possession du gouvernement de la Gaule Cisalpine, il y fut maintenu après l'exécution. On ne voit pas quel autre motif pouvoit l'engager à attenter à la vie de César, que la persuasion intime de ses torts & de ses injustices contre la République; car, il étoit couché sur le testament de ce Prince parmi les héritiers, appellés en second lieu; & il devoit en outre être Consul deux ans après.

Quoi qu'il en soit, quelque tems après le meurtre de César, le département de la Gaule Cisalpine fut donné par le Peuple à M. Antoine. Mais, D. Junius Brutus, qui le tenoit en vertu même d'un décret du Sénat, étoit bieu résolu de ne le lui point céder; & il y fut encouragé par tout le parti Répu-

(*a*) Crév. Hist. Rom. T. VII. p. 99.

(*b*) Dio. Cass. pag. 109. *& seq.* Corn. Nep. in Attic. c. 8. Cæs. de Bell. Gall. L. III. pag. 102. *& seq.* L. VII. p. 275, 276. *& seq.* de Bell. Civil. L. I. p. 477. *& seq.* L. II. pag. 528, 529. Flor. L. IV. c. 4. Vell. Paterc. L. II. c. 58. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 989. *& seq.* Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 126, 421, 422. Tom. VIII. pag. 43. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 200.

blicain. Il y avoit entre les forces des deux partis une inégalité considérable. Il restoit à M. Antoine, outre sa garde, trois des légions venues de Macédoine, & un assez grand nombre de soldats ramassés, vieux & nouveaux. D. Junius Brutus ne pouvoit lui opposer que trois légions, deux de vieux soldats & une de nouvelle levée. Mais, l'inégalité étoit encore plus grande entre les Généraux. M. Antoine sçavoit la guerre, & avoit de la valeur. D. Junius Brutus quoiqu'il eût servi long-tems sous César, passe dans l'Histoire pour un guerrier de peu de mérite.

Cependant, sa résolution fut confirmée par un décret du Sénat, auquel M. Antoine ne répondit que par des actions. Il poussa en avant son entreprise ; & ayant bientôt réduit D. Junius Brutus, qui ne se trouvoit pas en état de tenir la campagne, à se renfermer dans Mutine, il l'y assiégea. Dès qu'il fut possible de tenir la campagne, Hirtius & Octavien, sçachant que la disette devenoit pressante dans Mutine, se mirent en marche pour tenter le secours. Chemin faisant, ils s'emparerent de Bononie, qui leur ouvrit ses portes. Mais, quand ils approcherent de la place assiégée, ils se trouverent arrêtés par la petite rivière, appellée Scultenna, que M. Antoine avoit bordée de troupes. Il ne leur fut pas possible de la passer. Seulement, ils avertirent D. Junius Brutus de leur présence, par des signaux. Comme il n'y répondoit pas, ils se servirent d'un plongeur, qui, nageant sous l'eau, entra dans la Ville, & porta aux assiégés la nouvelle du secours, gravée sur une lame de plomb très-mince, qu'on lui avoit attachée au bras. On introduisit aussi du sel, & d'autres provisions dans Mutine, par la même voie de la rivière. Les assiégeans, s'en étant apperçus, tendirent des filets, qui ne laisserent plus rien passer. Mais, il n'y avoit pas moyen d'arrêter une espèce singulière de courriers, qui entretinrent la communication entre les assiégés & l'armée du secours. C'étoient des pigeons, au col desquels on attachoit des lettres, & qu'on lâchoit, après les avoir tenus enfermés dans un lieu obscur, où on leur faisoit souffrir la faim. Dès qu'ils se voyoient en plein air, ils dirigeoient leur vol vers l'endroit, où ils apperçevoient du grain, qu'on avoit eu soin de mettre sur les lieux les plus élevés; & ils porterent ainsi, & reporterent plusieurs avis intéressans. Enfin, après plusieurs actions, où les assiégeans eurent le dessous, M. Antoine fut obligé de lever le siége, & D. Junius Brutus se trouva délivré.

Mais, il n'eut pas plutôt cessé de craindre M. Antoine, qu'il commença à craindre Octavien. Pour éclaircir ses soupçons, il voulut avoir une conférence avec lui ; & il paroît, par la manière dont il s'en exprime dans une lettre à Cicéron, qu'il crut avoir lieu de n'en pas être mécontent. Octavien, qui étoit bien plus fin que lui, l'avoit trompé. Mais, il n'en

impoſoit pas ainſi à tout le monde. Auſſi, les Républicains rigides, travailloient ſecrétement à le rabaiſſer. En effet, le hazard ayant voulu que le jour anniverſaire de la naiſſance de D. Junius Brutus, concourût avec celui du combat de Mutine, par lequel il avoit été délivré ; on ordonna que ce jour fût marqué de ſon nom, dans les faſtes publics. Enfin, ſous prétexte de quelques avantages remportés par lui, pluſieurs fois auparavant, ſur les peuples qui habitoient les Alpes, on lui décerna le triomphe. Au contraire, Cicéron, qui gardoit plus de meſures, ayant opiné pour accorder à Octavien l'honneur de l'ovation, eut contre lui preſque tous les ſuffrages. Et ce qui prouve manifeſtement le deſſein d'affoiblir le jeune Céſar, c'eſt qu'on entreprit de lui ôter, & de faire paſſer ſous les ordres de D. Junius Brutus, la légion Martiale, & la quatrième. Mais, les Sénateurs ne réuſſirent qu'à faire connoître leur mauvaiſe volonté.

Au contraire, Octavien ayant enfin pris le deſſus, écrivit à M. Antoine, qu'il alloit ſe joindre à lui contre D. Junius Brutus. Il ne fut pas difficile de détruire cet unique chef du parti Républicain dans l'occident. En un inſtant, tout ſe tourna contre lui. Pollion, arrivé d'Eſpagne avec deux légions, s'unit à M. Antoine: Plancus, qui, depuis la levée du ſiege de Mutine, avoit témoigné beaucoup de zele pour la cauſe de la liberté & pour D. Junius Brutus, non ſeulement abandonna ſon infortuné Collegue, mais entreprit même de le trahir ; & n'ayant pas pu y réuſſir, au moins, il ſe donna à M. Antoine avec ſes quatre légions.

D. Junius Brutus avoit une armée conſidérable, dix légions ; mais, la force ne répondoit pas au nombre. C'étoient preſque toutes nouvelles levées. Ne pouvant donc ſe ſoûtenir contre tant & de ſi puiſſans ennemis, il quitta la Gaule, paſſa les Alpes, & réſolut de gagner l'Illyrie pour aller joindre M. Brutus en Macédoine. Octavien lui ferma les paſſages. D. Junius Brutus, dans une telle extrêmité, voulut tenter de prendre la route de la Germanie, & de pénétrer juſqu'à M. Brutus, à travers les nations Barbares, qui occupoient alors tout ce vaſte païs. Mais, ſes ſoldats refuſerent de le ſuivre, dans une réſolution ſi déſeſpérée. Ils le quitterent tous, & ſe rangerent, les uns, ſous les enſeignes de M. Antoine, les autres, ſous celles d'Octavien. Il ne lui reſta que trois cens cavaliers Gaulois, qui formoient ſa garde, & qui bientôt ſe diſperſerent chacun de leur côté ; de ſorte qu'il ſe vit réduit à fuir, lui dixième. Après avoir erré dans différens endroits, il fut enfin, arrêté dans le païs des Séquanois, par des voleurs, qui, ſur la priere qu'il leur en fit, le menerent au Prince ou Chef de la contrée, nommé Camélus, ou Capénus, que D. Junius Brutus regardoit comme un ami. Ce Gaulois le reçût gracieuſement, & avec toutes les démonſtrations extérieures de

respect; mais, il fit avertir sous main M. Antoine, qui envoya un officier, nommé Furius, accompagné de quelques cavaliers, avec ordre de lui rapporter la tête du fugitif.

S'il eût été possible que le malheureux D. Junius Brutus échappât, la générosité d'un ami l'auroit sauvé. A l'approche de ceux, qui venoient pour le tuer, il s'enfonça dans une obscure retraite; & les cavaliers de M. Antoine, l'y ayant poursuivi, Ser. Térentius, à la faveur de l'obscurité, se présenta comme étant D. Junius Brutus, & fut près d'être tué pour lui. Mais, Furius connoissoit sa victime, & il prévint l'erreur. D. Junius Brutus fut donc tiré de son asyle tout tremblant; & il montra, dans ces derniers momens, une timidité & un amour pour la vie, qui paroissoient lui troubler la raison. Car, il retiroit sa tête de dessous l'épée; & comme on lui ordonnoit de se tenir ferme: *Oui*, dit-il, *je le ferai, ou que je meure;* parole extravagante, dans la circonstance où il se trouvoit. Sa tête fut portée à M. Antoine, qui voulut la reconnoître, & lui fit en suite rendre les derniers honneurs. D. Junius Brutus périt le second de ceux qui avoient attenté à la vie de César, l'an de Rome, 709, & 43, avant J. C.

Ce D. Junius Brutus avoit encore le surnom d'Albinus.

BRYANIE, *Bryanium*, (*a*) Βρυάνιον, ville de Grece dans la Macédoine. Elle étoit située sur l'Érigon, & fort fréquentée, ainsi que celles d'Alalcomène & de Stymbare. L'on vit Philippe retranché auprès de Bryanie, sous l'an de Rome 552.

BRYAS, *Bryas*, Βρύας, (*b*) nom d'un chien de chasse, dont il est fait mention dans Xénophon.

BRYAXIS, *Bryaxis*, (*c*) fameux sculpteur. Ce fut un des ouvriers les plus renommés de son tems. Il travailla au mosolée que la reine Artémise fit ériger à Mausole, son mari, dans la ville d'Halicarnasse. On lui avoit confié la partie, qui regardoit le septentrion. *Voyez* Scopas.

BRYGES, *Bryges*, Βρύγες. *Voyez* Brygiens.

BRYGIENS, *Brygi*, Βρύγοι, (*d*) peuples de Thrace. C'étoit une nation nombreuse, qui habitoit aux environs du mont Bermie. Les Brygiens avoient pris leur dénomination d'un Macédonien, appellé Brygas, & pour cette raison ils s'appelloient aussi Brygantes, comme Étienne de Byzance nous l'apprend.

Midas, fils de Gordias, au rapport de Photius, se fit roi des Brygiens. Ce Prince, dans la suite, persuada à ses sujets de quitter leur païs, de passer dans l'Hellespont & d'aller s'établir au dessous de la Mysie, où par le changement de

(*a*) Strab. p. 327. Tit. Liv. L. XXXI. c. 39.

(*b*) Xenoph. pag. 987.

(*c*) Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 615.

(*d*) Strab. pag. 295. Herod. L. VI. c. 45. L. VII. c. 73, 185. Plin. Tom. I. pag. 290. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 180. & *suiv.* Tom. XIX. pag. 584.

quelques lettres, ils furent appellés Phrygiens, au lieu de Brygiens.

Ce passage des Brygiens dans cette partie de l'Asie, qui, de leur nom, a été appellée Phrygie, est confirmé par tous les anciens Géographes. Strabon dit qu'ils y porterent non seulement leurs dieux, leur culte, leurs cérémonies, mais encore leur goût pour la Musique; car, les plus anciens musiciens & les plus célebres étoient de Thrace, témoins Orphée, Musée & Thamyris. De-là vient que les noms des anciens instrumens de musique sont pour la plûpart des noms barbares, comme Nablum, Sambuca, Barbiton, Magada & autres.

Il ne faut pas cependant s'imaginer qu'il ne fût point resté de Brygiens dans la Thrace, après cette transmigration. Comme ce n'étoit qu'une colonie, qu'on avoit envoyée chercher ailleurs des habitations, la nation Brygienne subsista encore long-tems dans le lieu de son origine. Nous apprenons, en effet, d'Hérodote, que Mardonius, général des Perses, étant campé dans la Macédoine, les Brygiens de Thrace vinrent l'y attaquer de nuit; que ce Général perdit, dans cette surprise, un grand nombre des siens, & qu'il fut lui-même blessé. Néanmoins, les Brygiens ne purent éviter d'être vaincus & assujettis par les Perses; car, Mardonius ne sortit point de cette contrée, qu'il ne les eût rangés sous sa puissance.

Le païs qu'occupoit anciennement ce peuple en Thrace, fait aujourd'hui partie de la Turquie d'Europe.

BRYSÉES, *Brysiæ*, Βρυσέιαι, (a) ville du Péloponnèse, dont parle Homère. Ceux de cette ville se trouverent au siege de Troye, sous la conduite de Ménélaüs, frere d'Agamemnon.

Homère ne marque pas dans quelle province du Péloponnèse étoit la ville de Brysées; mais, il y a lieu de croire qu'elle étoit dans la Laconie. Car, lorsque ce Poëte parle de Brysées, il semble faire l'énumération des villes de cette Province, puisqu'il nomme Sparte, Amycles, qui étoient des villes de la Laconie. D'ailleurs, Pausanias fait mention d'une ville du nom de Brysées, qu'il met dans la même Province. On rencontroit cette ville en descendant du mont Taygete. Mais, du tems de Pausanias, il n'en restoit plus qu'un temple dédié à Bacchus, avec quelques statues, qui étoient exposées à l'air. Il n'y avoit que les femmes, qui pussent voir l'intérieur de ce temple. Elles seules avoient le droit d'y sacrifier, & elles gardoient un grand secret sur les cérémonies, qu'elles y pratiquoient.

Nous devons, au reste, observer que M. l'abbé Gédoyn, dans sa traduction de Pausanias, fait cette remarque, au sujet de la ville de Brysées. » C'est peut-être » Brasies, dit-il, qu'il faut lire; » car, Brasies étoit une ville des

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 90. Pauf. pag. 201.

» Éleuthérolacons. Étienne de » Byzance la cite aussi comme » une ville de la Laconie, & » nullement Brysées. «

BRYX, *Brygæ*, nation Thrace, plus connue sous le nom dè Brygiens. *Voyez* Brygiens.

BU

BUBACE, *Bubaces*, (*a*) un des Eunuques de Darius. Ce Prince, qui, un jour, avoit voulu rester seul dans sa tente, s'ennuyant cependant de cette solitude, qu'il avoit desirée comme une espèce de soulagement, fit venir Bubace, & lui dit: » Va-t-en; » sauve-toi avec tes compagnons. » C'est assez de m'avoir été fidele » jusqu'au bout. Pour moi, j'attends ici l'arrêt de ma destinée. » Peut-être t'étonneras-tu que je » ne mette pas moi-même fin à ma » vie; mais, j'aime mieux qu'un » autre se souille de ce crime que » moi. « Bubace, à ce discours, remplit la tente de cris, & ensuite tout le camp.

BUBACÈNE, *Bubacene*, (*b*) province d'Asie, qui fut réduite par Polypercon. Quinte-Curse est le seul, qui fasse mention de ce païs. On présume qu'il a voulu désigner la Paratacène, ce qui est assez vraisemblable; à moins qu'on n'aime mieux supposer quelque erreur dans le texte.

BUBALUS, *Bubalus*, (*c*) Βυβάλος, fameux voleur, dont parle Lucien dans un de ses Dialogues.

BUBALUS, *Bubalus*, un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

BUBARE, *Bubares*, (*d*) capitaine Perse. Il fut chargé par Mégabaze, son pere, de marcher avec une partie de l'armée de ce Général, contre la Macédoine, comme à une conquête facile & sans gloire, à laquelle il ne daignoit pas aller lui-même en personne, pour ne pas se déshonorer en combattant contre une nation, qu'il croyoit si peu digne de ses armes. Mais, Bubare, épris d'abord des charmes de la fille d'Amyntas, oublie les soins de la guerre, pour s'abandonner entièrement à l'amour. Il épouse la Princesse, & devient gendre d'un Roi, dont il étoit auparavant l'ennemi. Cette alliance fut très-avantageuse à Alexandre, fils & successeur d'Amyntas; car, Bubare donna son attention pour lui procurer non seulement la paix, dont il jouit pendant tout le regne de Darius, mais encore l'amitié de Xerxès.

BUBASE, *Bubasus*, autrement Bubasse. *Voyez* Bubasse.

BUBASSE, *Bubassus*, (*e*) nom d'un canton de l'Asie mineure dans le Carie. On y voyoit une ville portant le nom de Bubesse, selon Pomponius Méla. Elle étoit sur les bords de la mer, & donnoit son nom au golfe sur lequel elle étoit située.

BUBASTE, *Bubastus*, ou *Bubastis*, Βουβαστὸς, ou Βούβαστις, ville

(*a*) Q. Curt. L. V. c. 11, 12.
(*b*) Q. Curt L. VIII. c. 5.
(*c*) Lucian. Tom. I. pag. 899.

(*d*) Just. L. VII. c. 3. Hérod. L. V. c. 21. L. VII. c. 21. L. VIII. c. 136.
(*e*) Pomp. Mel. p. 76. Plin. T. I. p. 274.

(*a*) ville des plus anciennes & des plus célebres d'Égypte. Hérodote & Pomponius Méla appellent cette ville Bubaftis. Polybe, Strabon & Ptolémée lui donnent le nom de Bubaftos. Elle étoit fituée près du bras oriental du Nil, qui fermoit le Delta, & qui étoit appellé le fleuve Bubaftique. Les Auteurs parlent de fon nome, qu'ils appellent Βουβαστίτης νομὸς, *Bubaftites nomus*.

La ville de Bubafte avoit pris fon nom de Diane, appellée par les Égyptiens Βούβαστις, *Bubaftis*, qui y étoit adorée d'un culte particulier. On trouve dans Hérodote le détail des cérémonies, qu'on pratiquoit à la fête de cette Déeffe. Des hommes & des femmes s'embarquoient enfemble ; & un grand nombre de l'un & de l'autre fexe, fe trouvoit dans un même bateau. Tandis qu'ils étoient fur l'eau, & qu'ils navigeoient, quelques femmes jouoient des caftagnettes, & quelques hommes, de la flûte. Les autres chantoient & battoient des mains. A mefure qu'ils arrivoient dans quelque ville, auffi-tôt que le bateau étoit à bord, quelques femmes appelloient celles de la ville, les unes danfoient, & les autres faifoient tous leurs efforts pour les attirer dans le bateau. On faifoit la même chofe dans toutes les villes, qui étoient fur le bord de la rivière. Quand on étoit arrivé à Bubafte, on y célébroit la fête, avec une quantité de victimes, qu'on immoloit, & l'on confommoit en ce jour feul plus de vin qu'en tout le refte de l'année. Car, il s'affembloit dans cette ville, au rapport des habitans, plus de foixante-dix mille perfonnes, tant hommes que femmes, fans compter les petits enfans. C'étoit à Bubafte qu'on enterroit les chattes, après les avoir falées.

Mentor, commandant d'un corps de troupes Perfes, fe rendit maître de Bubafte & de plufieurs autres villes de l'Égypte, par un feul & même expédient. Comme ces villes étoient gardées par des Grecs & par des Égyptiens, il fit répandre le bruit que le roi Artaxerxe avoit réfolu de traiter avec beaucoup d'humanité & de douceur, toutes les villes qui reviendroient d'elles-mêmes à fon obéiffance, & qu'il préparoit à toutes celles, qu'il ne pourroit réduire que par la force, un traitement femblable à celui, qu'on avoit fait éprouver aux Sidoniens. En même tems, il fit donner un ordre fecret aux gardes du camp, d'en laiffer échapper tous ceux, qui tenteroient d'en fortir. Par cet expédient, les prifonniers de guerre, faits en Égypte par les Perfes, fe répandirent bientôt dans tout le royaume, & y publierent la réfolution du Roi, telle qu'ils l'avoient ouï conter. Cette nouvelle, femée dans toutes les villes, y mit la diffenfion entre les Habitans naturels & les Soudoyés

(*a*) Herod. L. II. c. 59, 60, 67, 127, 156. Pomp. Mel. pag. 63. Strab. pag. 805. Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. T. I. pag. 253. Diod. Sicul. pag. 536, 537. Mém. de l'Acad. des Infcript. & Bell. Lett. Tom. XXVIII. pag. 534, 535.

étrangers, qui composoient ensemble la garnison. Car, les uns & les autres vouloient être les premiers à livrer la ville à l'ennemi; & ils préféroient à leur fortune présente, les espérances ou les idées, qu'ils se formoient de sa libéralité.

Cette illusion eut son premier effet à Bubaste. Dès que Mentor & Bagoas l'eurent investie, les Égyptiens, à l'insçu des Grecs, envoyerent un député à Bagoas, par lequel ils offroient de se rendre à lui, si on leur promettoit la sûreté de leurs personnes & de leurs biens. Les Grecs, ayant appris le fait, suivirent le député de près, & l'ayant atteint, ils lui arracherent par des menaces le secret de sa commission. Offensés de ce procédé des Égyptiens, ils se jetterent sur eux pour s'en venger. Après en avoir tué quelques-uns, & blessé d'autres, ils réduisirent tout le reste à se réfugier dans un même quartier de la ville. Aussi-tôt, ces malheureux faisant sçavoir à Bagoas ce qui venoit de se passer, l'inviterent à se servir d'eux sur le champ pour l'aider à prendre Bubaste. Les Grecs, de leur côté, ayant fait avertir Mentor, celui-ci leur conseilla de charger les Barbares, dès que Bagoas seroit entré. En exécution de cet ordre, aussi-tôt que Bagoas eut mis le pied dans la ville sans la participation des Grecs, ceux-ci, fermerent leurs portes sur lui; & se jettant sur ceux, qui venoient d'entrer à sa suite, ils les tuerent tous, & prirent vivant Bagoas lui-même. Le Perse, voyant que son salut dépendoit uniquement de Mentor, lui demanda la vie, & lui jura de ne plus rien entreprendre sans le lui avoir communiqué. Là-dessus, Mentor conseilla aux Grecs de relâcher Bagoas, mais d'employer le ministère de lui Mentor, pour se rendre au Roi; ce qui lui donna tout l'honneur & tout l'avantage de cette expédition. Bubaste rendue servit d'exemple aux autres villes, qui voulurent même prévenir les maux, qui avoient accompagné la reddition de celle-là; & elles se soumirent toutes aux Perses. C'étoit alors l'an 348 avant l'Ére Chrétienne.

La ville de Bubaste avoit fait frapper des médailles en l'honneur de l'empereur Adrien. On en trouve une de petit bronze, sur laquelle on voit d'un côté la tête de l'Empereur, couronnée de laurier, avec la légende ΑΥΤ. ΚΑΙ. ΑΔΡΙΑ. CEB., *l'empereur César, Trajan Adrien Auguste.* De l'autre côté est une figure de bout, tenant de la main droite un oiseau, & de la gauche relevant les plis de sa robe, avec l'Inscription, ΒΟΥΒΑC. *De la ville* ou *du nome de Bubaste.* L. IA. *l'année onzième.*

Après la division de la basse Égypte en plusieurs provinces, la ville de Bubaste fut comprise dans l'Augustamnique seconde. Elle avoit un siege Épiscopal. Mélèce de Lycopolis ordonna Évêque de Bubaste, Amphion, qui embrassa le Schisme. Hermon étoit évêque de Bubaste du tems de Saint Athanase. La ville fut appel-

-lée Basta dans le moyen âge, sous la domination des Arabes Mahométans. Son Évêché a été uni à celui de Khandek. L'Histoire fait mention de quatre évêques Jacobites de Basta & de Khandek. La ville de Bubaste subsiste encore sous le nom de Basta dans la partie de la basse Égypte, que les Arabes appellent Sharkié.

BUBASTE, *Bubastus*, (*a*) Βουϐαστὸς, ville que Diodore de Sicile met dans la Chersonèse de Carie. Ce fut là qu'Apollon transporta Parthénie, après l'avoir reçue, au moment qu'elle se précipitoit dans la mer. Parthénie y eut depuis un temple, où on lui rendoit des honneurs divins. Cette Bubaste pourroit bien être la même chose que Bubesse, dont il est parlé à l'article de Bubasse. *Voyez* Bubasse.

BUBASTIQUE, *Bubasticus*, Βουϐαστικὸς, (*b*) nom d'un fleuve de la basse Égypte. Sans doute qu'il avoit pris le nom du nome ou de la ville de Bubaste. Ce n'étoit au fond qu'un des bras du Nil, qui arrosoit ce nome & cette ville.

BUBASTITE, [LE NOME], *Nomus Bubastites*. *Voyez* Bubaste.

BUBONE, *Bubona*, (*c*) Déesse, qui étoit invoquée pour la santé des bœufs & du gros bétail. C'étoit en même tems la déesse des Bouviers. On lui sacrifioit d'une manière champêtre.

BUBULCI, Βουϐούλκοι, (*d*) nom, que les Romains donnoient à leurs enfans. Ce terme veut dire Bouviers. Il est pris de βοῦς, *bos*, bœuf. Selon Plutarque, on employoit cette dénomination, parce que la plus ancienne des monnoies Romaines portoit la marque d'un bœuf; & comme elle portoit aussi la marque d'un mouton ou d'un pourceau, il y avoit des Romains, qui s'appelloient *Suillii*, *Porcii*, porchers, *Caprarii*, chevriers.

BUBULCUS [C. JUNIUS], *C. Junius Bubulcus*, (*e*) fut décoré successivement de toutes les dignités Romaines. Consul pour la première fois, l'an de Rome 437, il le fut de nouveau quatre ans après. Il y en a qui assurent que C. Junius Bubulcus, durant son second Consulat, se rendit maître de la ville de Nole, aussi-bien que de celles d'Atina & de Calatie. L'année suivante, il fut nommé Dictateur. En cette qualité, il arma toute la jeunesse de Rome, comme le demandoit la grandeur du péril, dont les Toscans menaçoient la République, & fit avec une application extraordinaire tous les préparatifs nécessaires dans une telle occasion. Mais, quoiqu'il eût assez de forces pour attaquer, il résolut cependant de rester en repos, à moins que les Toscans ne commençassent les premiers à faire des hostilités. Les Toscans se trouverent précisément

(*a*) Diod. Sicul. p. 229.
(*b*) Ptolem. L. IV. c. 5.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 347. T. IV. p. 457.

(*d*) Plut. T. I. p. 103.
(*e*) Tit. Liv. L. IX. c. 20. *& seq.* L. X. c. 1, 2. Roll. Hist. Rom. T. II. pag. 280. *& suiv.*

dans les mêmes dispositions. Ils leverent des troupes, comme s'ils avoient eu dessein de faire la guerre, & n'oserent cependant la déclarer.

C. Junius Bubulcus avoit à peine abdiqué la Dictature, qu'il fut élevé au Consulat pour la troisième fois, avec Q. Émilius Barbula, qui avoit déjà géré cette Magistrature une fois. Ces deux Consuls ne furent pas plutôt entrés en charge, qu'ils se plaignirent au peuple, que les Censeurs, en rejettant les plus honnêtes gens, pour mettre dans le Sénat des sujets indignes, avoient fait perdre à cet Ordre auguste toute son ancienne splendeur. Ils ajoûterent qu'ils n'admettroient point une nomination, dans laquelle ces Magistrats, foulant aux pieds le véritable mérite, n'auroient eu égard qu'à la brigue & à la faveur. Et sur le champ, sans faire aucune mention de ceux qui venoient d'être élus, ils citerent devant eux les Sénateurs dans l'ordre où ils étoient avant la censure d'Appius Claudius & de C. Plautius.

Quelque tems après, C. Junius Bubulcus, qui avoit eu pour département les Samnites, après avoir pris sur eux deux villes, Cluvia & Bovianum, leur livra une bataille, où ils eurent vingt mille hommes de tués. Il fut depuis nommé maître de la cavalerie par Papirius, & enfin Censeur. Ce fut en cette qualité, que l'an de Rome 447, il fit marché avec des entrepreneurs pour la construction du temple du Salut, afin d'acquitter le vœu, qu'il avoit fait étant Consul pendant la guerre des Samnites. Il fit aussi faire, conjointement avec M. Valérius Maximus son Collegue, aux dépens de la République, des routes à travers les campagnes.

Quatre ans après, il fut élu de rechef Dictateur; & on le chargea d'appaiser quelques mouvemens, excités par les Èques. Ce Général étant arrivé dans le païs, avec Marcus Titinius, maître de la cavalerie, dompta les Rébelles dans un premier combat; & au bout de huit jours, étant rentré triomphant dans Rome, il dédia, comme Dictateur, le temple du Salut, qu'il avoit voué comme Consul, & qu'il avoit fait bâtir comme Censeur. Quelques Auteurs rapportent que ce fut aussi C. Junius Bubulcus, qu'on envoya contre une flotte de Grecs, qui, cette même année, étoit abordée sur les côtes d'Italie, sous la conduite de Cléonyme,

BUCATIUS, *Bucatius*, (*a*) Βουκάτιος, nom, que les Béotiens donnoient au premier mois de leur année. Il y avoit une loi, qui portoit que le premier jour de ce mois, les Gouverneurs de la Béotie céderoient leur place à ceux, qui seroient nommés, ou qu'ils encourussent la peine de mort, s'ils la retenoient au de-là de ce terme. Pélopidas & Épaminondas, pour avoir violé cette loi, furent mis tous deux en justice, comme criminels d'État. Ils cou-

(*a*) Plut. T. I. p. 290.

furent un grand risque en cette occasion; mais, enfin, ils furent absous.

BUCELLAIRES, *Bucellarii*, Βουκελλάριοι. On nommoit ainsi une compagnie de soldats, instituée par les empereurs de Constantinople, pour distribuer une sorte de pain de munition de forme ronde, & qu'on appelloit *Buccellus*. On peut rendre ce nom en notre langue par munitionnaires ou distributeurs des vivres. On les trouve encore nommés *Mariandini* & *Gallogræci* ou *Hellenogalatæ*, de la Galatie ou Gallo-grece, d'où on les tiroit communément. Nous ne connoissons pas en détail les fonctions de l'emploi des Buccellaires.

D'autres Auteurs donnent ce nom aux Parasites, qui étoient entretenus aux dépens des Princes ou Seigneurs. Les Visigoths, au moins, appelloient ainsi tous les Cliens ou Vassaux entretenus & nourris par les Seigneurs. Quelques-uns croyent que les Buccellaires étoient des soldats stationnaires, qui accompagnoient l'Empereur en qualité de gardes; & selon d'autres, c'étoient des hommes, dont ces Princes se servoient pour faire mourir secrétement ceux qui étoient tombés dans leur disgrace.

BUCCELLATUM, (*a*) terme, qui est employé par Spartien. On croit qu'il signifie biscuit, & que c'est le même biscuit, que les soldats portoient avec eux. Pescennius Niger, ayant défendu aux boulangers de suivre l'armée, ordonna que tant les soldats que les autres, se contenteroient de biscuit.

BUCCINE, *Buccina*. C'étoit anciennement un instrument militaire, ou plutôt un instrument de musique, dont on se servoit à l'armée, pour avertir les gardes de nuit, & pour faire sçavoir aux soldats, quand ils devoient descendre ou monter la garde.

Le mot latin *Buccina*, dont celui-ci est fait, vient de *bucca*, bouche, & de *cano*, je chante, parce qu'on s'en sert avec la bouche. D'autres croyent qu'il vient du Grec Βουκανη qui signifie la même chose, & qui est formé de Βοῦς, *bos*, bœuf, & de *cano*, je chante, parce que cet instrument étoit fait de corne de bœuf. D'autres disent qu'il est dérivé de l'Hébreu *buk*, une trompette. Varron assure qu'il a été ainsi nommé par Onomatopée, de bou, bou, en faisant allusion au son qu'il rend. D'autres le font plus probablement venir de Buccinum, qui est le nom d'une conque ou coquille de poisson.

Le cornet est regardé comme une sorte de trompette, de laquelle cependant il differe, non seulement par la figure, qui est droite dans la trompette & recourbée dans le cornet, mais encore par le son, le son du cornet étant plus dur, plus fort & plus facile à être entendu de loin, que celui de la trompette. Le cornet & la conque semblent avoir été le

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 107.

même instrument, que l'on a distingué ensuite, en ce que le nom de conque est demeuré aux plus petits cornets, & celui de cornet est resté à ceux de la plus grande espèce. Quelques-uns croyent que la conque étoit moins recourbée que le cornet, qui décrivoit un demi cercle entier. Varron atteste que la conque étoit aussi appellée cornet, parce qu'on faisoit cet instrument avec les cornes des bœufs, comme cela se pratique encore dans quelques endroits. Servius assure qu'on les faisoit anciennement de cornes de béliers. Et conséquemment ces instrumens, dont on se servoit chez les Juifs à l'armée & dans le temple, se trouvent nommés dans l'Écriture sophéroth haijobeliim, cornes de béliers.

BUCCINUM, *Buccinum*, (*a*) petit animal, dont on tiroit la couleur pourpre. Il fut ainsi appellé, parce que la coquille de cette espèce de poisson a quelque ressemblance avec un cors de chasse.

Le Buccinum & le Murex, autre petit animal, dont on tiroit aussi la couleur pourpre, ne different presque que par la grosseur du coquillage, par la manière de les prendre & par celle de les préparer. Le Murex se pêche pour l'ordinaire en pleine mer; au lieu que le Buccinum se prend sur les pierres & des rochers où il s'attache.

Les Buccinum ne pouvoient être dépouillés de leur liqueur, sans qu'on y employât un tems très-considérable. Il falloit d'abord casser la dure coquille, dont ils sont revêtus. Cette coquille cassée à quelque distance de son ouverture ou de la tête du Buccinum, on enlevoit les morceaux cassés. C'est alors que l'on appercevoit une petite veine, pour nous servir de l'expression des Anciens, ou, pour parler plus juste, un petit réservoir plein de la liqueur propre à teindre en pourpre. La couleur de la liqueur renfermée dans ce petit réservoir, le fait aisément distinguer. Elle est très-différente de celle des chairs de l'animal. Aristote & Pline disent qu'elle est blanche. Aussi est-elle d'une couleur, qui tire sur le blanc, ou d'un blanc jaunâtre. Le petit réservoir, dans lequel elle est contenue, n'est pas d'égale grandeur dans tous les Buccinum. Il a pourtant communément une ligne de large ou environ, & deux ou trois lignes de long. C'étoit ce petit réservoir, que les Anciens étoient obligés d'enlever au Buccinum, pour avoir la liqueur qu'il renferme. Ils étoient contraints de le couper séparément à chaque poisson; ce qui étoit un fort long ouvrage, du moins, par rapport à ce qu'on en retiroit. Car, il n'y a pas la valeur d'une bonne goutte de liqueur contenue dans chaque réservoir. Delà il est peu surprenant que la belle pourpre fût à un si haut prix parmi eux.

Aristote & Pline disent, à la vérité, que l'on ne se donnoit pas la peine d'enlever séparément ces

(*a*) Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 547, *& suiv.*

petits vaisseaux aux plus petits coquillages de cette espèce ; qu'on les piloit simplement dans des mortiers, ce qui étoit un moyen d'expédier beaucoup d'ouvrage en peu de tems. Il semble même que Vitruve donne cette préparation comme générale. Il est néanmoins peu aisé de concevoir qu'on pût avoir une belle couleur pourpre par ce moyen. La matière des excrémens de l'animal devoit altérer très-considérablement la couleur pourpre, lorsqu'on les faisoit chauffer ensemble, après les avoir mêlés dans de l'eau. Car, cette matière est elle-même colorée d'un brun verdâtre, couleur qu'elle communiquoit apparemment à l'eau, & qui devoit fort changer la couleur pourpre, parce que la quantité de cette matière est incomparablement plus grande que celle de la liqueur. On n'en étoit pas quitte, dans la préparation de la pourpre, pour la peine que l'on avoit eue à enlever un petit réservoir de liqueur à chaque Buccinum. On jettoit ensuite tous ces petits réservoirs dans une grande quantité d'eau, qu'on mettoit pendant dix jours sur un feu modéré. Si on laissoit, pendant un tems si long, sur le feu tout ce mêlange, ce n'est pas qu'il fût nécessaire pour donner la couleur pourpre à la liqueur. Elle la prendroit beaucoup plus vîte, comme je m'en suis assuré, dit M. de Réaumur, par un grand nombre d'expériences. Mais, il falloit en séparer les chairs, ou le petit vaisseau lui-même dans lequel la liqueur étoit contenue ; ce qu'on ne pouvoit faire, sans perdre beaucoup de la liqueur, qu'en faisant dissoudre ces chairs dans l'eau chaude, au-dessus de laquelle elles montoient ensuite en écume, qu'on avoit grand soin d'ôter.

Voilà une des manières, dont se faisoit anciennement la teinture en pourpre, qui n'a point été, comme on le croit, absolument perdue, ou du moins qui a été retrouvée par la Société royale de Londres. Un des coquillages, qui la fournit & qui est une espèce de Buccinum, est commun sur les côtes de ce païs-là. Les observations d'un Anglois sur cette nouvelle découverte, furent imprimées dans les Journaux de France en 1686.

Un autre Buccinum, qui donne aussi la teinture de pourpre, & qui, apparemment, est un de ceux, que Pline a décrits comme ayant cet usage, se trouve sur les côtes du Poitou. Les plus grandes coquilles de cette espèce ont douze à treize lignes de long, & sept à huit de diametre dans l'endroit où elles sont les plus grosses. Ce sont des coquilles d'une seule piece, tournées en spirales comme celles de nos limaçons de jardin, mais en spirales un peu plus allongées.

Dans le Journal des Sçavans de 1686, on a décrit les changemens de couleurs singuliers, qui arrivent à la liqueur des Buccinum. Si, au lieu de détacher le vaisseau, qui la contient, comme les Anciens le pratiquoient pour faire leur teinture pourpre, on ouvre seulement ce vaisseau, & qu'en le

ratissant on lui enleve sa liqueur; les linges ou les autres étoffes, soit de soie, soit de laine, qui seront imbibés de cette liqueur, ne feront voir d'abord qu'une couleur jaunâtre. Mais, ces mêmes linges, exposés à une chaleur du soleil médiocre, telle qu'elle est le matin dans l'été, prennent en peu d'heures des couleurs bien différentes. Ce jaune commence d'abord à paroître un peu plus verdâtre, puis il devient couleur de citron. A cette couleur de citron succede un verd plus gai. Ce même verd se change en un verd foncé, qui se termine à une couleur violette, après laquelle enfin on voit un fort beau pourpre. Ainsi, ces lignes arrivent de leur première couleur jaunâtre à une belle couleur de pourpre, en passant par tous les différens dégrés de verd.

Il doit paroître surprenant qu'Aristote & Pline, nous ayant parlé de la teinture de pourpre & des coquillages, qui la donnent en différens endroits, ne nous aient pas dit un mot de ces changemens de couleurs, si dignes de remarque, par lesquels passe la liqueur, avant que d'arriver à la pourpre. Peut-être que n'ayant pas assez examiné ce coquillage par eux-mêmes, & n'en étant instruits que par des mémoires peu exacts, ils n'auront rien dit d'un changement, qui n'arrivoit point dans la préparation ordinaire de la pourpre; car, dans ce cas, la liqueur étant mêlée dans les chaudières avec une grande quantité d'eau, elle passoit tout d'un coup au rouge.

M. de Réaumur, dans le voyage qu'il fit sur les côtes du Poitou, en 1710, considérant au bord de la côte les coquillages appellés Buccinum, que la mer avoit laissés à découvert dans son reflus, trouva une nouvelle teinture de pourpre, qu'il ne cherchoit point, & qui, selon toutes les apparences, a été connue aux Anciens, quoique de même espèce que la leur. Il remarqua que les Buccinum s'assembloient ordinairement au tour de certaines pierres, ou sous certaines arcades de sable en si grande quantité, qu'on pouvoit les y ramasser à pleines mains; au lieu qu'ils étoient dispersés çà & là par tout ailleurs. Il remarqua en même tems, que ces pierres ou ces arcades de sable étoient couvertes de certains grains, dont la figure avoit quelque air d'une petite boule allongée. La longueur de ces grains étoit d'un peu plus de trois lignes, & leur grosseur, d'un peu plus d'une ligne. Ils lui parurent contenir une liqueur d'un blanc tirant sur le jaune. Il en exprima le suc sur les manchettes de sa chemise, qui n'en devinrent qu'un peu plus sales. Il n'y vit d'autre couleur qu'un petit œil jaunâtre, qu'il démêloit à peine dans certains endroits. Divers objets, qui attiroient son attention, lui firent oublier ce qu'il venoit de faire. Il n'y pensoit plus du tout, lorsque jettant par hazard les yeux sur les mêmes manchettes un demi quart d'heure après, il fut frappé d'une agréable surprise, & vit une fort belle couleur pourpre sur les endroits où les

grains avoient été écrasés. Cette rencontre fortuite donna lieu à plusieurs expériences, dont le récit fait un plaisir merveilleux, & montre quel trésor c'est dans un royaume, que des hommes d'un certain génie, nés avec un goût & des dispositions naturelles pour faire d'heureuses découvertes dans les opérations de la nature.

M. de Réaumur remarque qu'on tireroit la liqueur de ces grains, qu'il appelle des œufs de pourpre, d'une manière infiniment plus commode, que celle dont les Anciens se servoient pour ôter la liqueur des Buccinum. Car, il n'y auroit d'autre façon à faire, après avoir ramassé de ces œufs, & les avoir lavés dans l'eau de la mer pour leur ôter, autant qu'il seroit possible, les ordures qui pourroient altérer, par leur mêlange, la couleur pourpre ; il n'y auroit, dis-je, qu'à mettre ces œufs dans des linges. On exprimeroit alors leur liqueur, en tournant les deux bouts de ces linges en sens contraires, à peu près comme on exprime le suc des groseilles, lorsqu'on en veut faire de la gelée. Et même, pour abréger davantage, on pourroit employer de petits pressoirs, qui, dans un moment, feroient sortir toute la liqueur. On a vu auparavant combien il falloit de tems & de soins, pour tirer la liqueur des Buccinum.

BUCENTAURE, *Bucentaurus*. C'étoit une espèce de Centaure, qui avoit le corps d'un bœuf ou d'un taureau, au lieu que les Centaures avoient communément le corps d'un cheval. Il y en avoit aussi, qui avoient le corps d'un âne. Nous avons des monumens, qui représentent Hercule combattant un Bucentaure. Le Héros n'a ni massue, ni aucune sorte d'armes. Il embrasse le Bucentaure par le milieu du corps, & semble l'étreindre pour l'étouffer.

Ce mot vient du Grec Βουκένταυρος, & est composé de Βοῦ, particule d'augmentation, dont on se sert pour marquer une grandeur énorme, & de Κένταυρος, *Centaurus*, Centaure. On ajoûte encore deux étymologies à celle-ci. La première tire ce terme de *bis* & de *Taurus*, ou plutôt *Centaurus*, nom d'un des vaisseaux d'Énée, dans Virgile. D'autres veulent qu'on ait dit *Bucentaurus* pour Ducentaurus, mot forgé pour signifier un vaisseau, qui peut tenir deux cens hommes. La première étymologie, que l'on vient de rapporter, paroît être la véritable.

BUCÉPHALE, *Bucephala*, Βουκέφαλα, ville des Indes, la même que Bucéphalie. *Voyez* Bucéphalie.

BUCÉPHALE, *Bucephalus*, Βουκεφάλος, (*a*) nom d'un port de mer du Péloponnèse. Il étoit situé sur le golfe Saronique, selon Pline & Ptolémée. Pomponius Méla le met à l'orient du Péloponnèse. L'origine du nom de ce port ne viendroit-elle pas de celui du cheval Bucéphale ? Ou peut-être, ce port fut-il appellé ainsi pour la même raison que ce cheval ; c'est-

(*a*) Plin. Tom. I. 194. Ptolem. L. III, c. 16. Pomp. Mel. p. 115. Pauf. p. 150.

à-dire, pour avoir eu quelque ressemblance avec la tête d'un bœuf.

BUCÉPHALE, *Bucephalus*, Βουκεφάλος, *ou* Βουκεφάλας, (*a*) nom du cheval d'Alexandre le Grand, qu'on croit avoir été ainsi appellé, parce qu'il étoit marqué de la tête d'un bœuf; ou, pour parler plus juste, parce que la sienne étoit si large, qu'elle ressembloit à celle de cet animal. L'histoire du cheval Bucéphale est singulière. On en raconte des choses extraordinaires; car, tout ce qui appartenoit à Alexandre, devoit tenir du merveilleux.

Ce cheval, qu'on avoit amené de Thessalie à Philippe, étoit de belle taille, grand, fier, ardent, plein de feu. On vouloit le vendre treize talens, c'est-à-dire, environ treize mille écus de notre monnoie. Le Roi, avec ses courtisans, descendit dans la plaine pour le faire essayer. Personne ne put le monter, tant il étoit ombrageux, & se cabroit dès qu'on vouloit l'approcher. Philippe, fâché qu'on lui présentât un cheval si farouche & si indomptable, commanda qu'on le remmenât. Alexandre étoit présent. *Quel cheval ils perdent là*, dit-il, *faute d'adresse & de hardiesse!* Philippe traita d'abord ce discours de folie & de témérité de jeune homme. Mais, comme il insistoit avec force, véritablement affligé qu'on renvoyât ce cheval, son pere lui permit d'en faire l'essai. Le jeune Prince alors, plein de joie & de confiance, s'approche du cheval, prend les rênes, & lui tourne la tête au soleil, ayant remarqué, sans doute, que ce qui l'effrayoit & l'effarouchoit, c'étoit son ombre, qu'il voyoit tomber devant lui, & se remuer, à mesure qu'il s'agitoit. Il commença par le caresser doucement de la voix & de la main. Puis, voyant son ardeur calmée, & prenant adroitement son tems, il laisse tomber son manteau à terre; & s'élançant légerement, il saute dessus, lui lâche d'abord la bride sans le frapper ni le tourmenter; & quand il vit que sa férocité étoit adoucie, qu'il n'étoit plus si furieux ni si menaçant, & qu'il ne demandoit qu'à aller, il lui baissa la main, & le poussa à toute bride en lui parlant d'une voix plus rude & en lui appuyant les talons. Philippe, cependant, aussi-bien que toute la Cour, trembloit de crainte, & gardoit un profond silence. Mais, quand le Prince, après avoir fourni sa carrière, revint tout fier & plein de joie d'avoir réduit ce cheval, qui avoit paru si indomptable, tous les courtisans à l'envi lui applaudirent & le féliciterent; & l'on assure que Philippe versa des larmes de joie, & que l'embrassant, après qu'il fut descendu de cheval, & lui baisant la tête, il lui dit: » Mon fils, cherche un » autre royaume, qui soit plus » digne de toi; la Macédoine ne » te suffit pas. «

Quand Bucéphale étoit sellé & équipé pour le combat, il ne se laissoit monter que par son maître;

(*a*) Strab. pag. 698. Just. L. XII. c. 8. Plut. Tom. I. pag. 667, 690, 699. Q. Curt. L. VI. c. 5. L. IX. c. 3. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 555, 556.

& il n'auroit pas été sûr pour tout autre de l'approcher. Il s'abaissoit, en fléchissant les pieds de devant, pour le recevoir sur son dos; en sorte qu'on croyoit qu'il avoit le sens de connoître celui qu'il portoit. Ce cheval s'étant un jour égaré, fut pris par les Mardes, peuples d'Asie. Le Roi, outré de colère & de douleur au de-là de toute bienséance, commanda qu'on lui cherchât son cheval; & fit publier qu'il extermineroit tout, s'il ne se retrouvoit. Les Barbares furent tellement effrayés de ces menaces, qu'ils le lui ramenerent avec beaucoup de présens.

Quelques-uns prétendent que dans la bataille contre Porus, où Alexandre s'étoit jetté trop imprudemment dans un gros d'ennemis, son cheval, tout percé de coups qu'il étoit, lui sauva la vie; & que malgré ses blessures, n'en pouvant plus, & ayant perdu presque tout son sang, il tira son maître de la mêlée, & l'emporta avec une extrême vigueur jusque dans un lieu où il fût hors de danger; & que là n'ayant plus rien à craindre pour le Roi, & joyeux en quelque sorte de mourir après le service, qu'il venoit de lui rendre, il expira. Alexandre pleura amèrement sa mort, & crut, en le perdant, avoir perdu un ami fidele & affectionné. Il fit bâtir en son honneur une ville dans le lieu même, où il fut enterré près de l'Hydaspe, & l'appella Bucéphalie.

La plûpart des Écrivains racontent la mort de Bucéphale, de la manière dont on vient de la rapporter. Onésicrite avoit cependant écrit que ce cheval étoit mort de vieillesse & de fatigue & qu'il avoit alors trente ans.

BUCÉPHALES, *Bucephali*, Βουκέφαλοι, (a) surnom, que Lucien donne aux Sauvages d'une isle imaginaire. Voici ce qu'il en raconte lui-même. » Nous découvrîmes, dit-il, une petite isle, » qui étoit facile à aborder; & » nous y descendîmes pour prendre des vivres. Nous trouvâmes de l'eau aisément. Mais, » comme nous cherchions des » vivres, nous entendîmes des » mugissemens assez proches, & » y accourûmes, pensant que ce » fût un troupeau de vaches. » Mais, en arrivant, nous vîmes » que c'étoient des Sauvages, » Bucéphales, ou qui avoient la » tête de taureau, comme on » peint parmi nous le Minotaure. Nous voulûmes prendre la » fuite; mais, ils nous poursuivirent de si près, qu'ils prirent » trois de nos compagnons; le » reste se sauva à la course. Lorsque nous fûmes arrivés à notre » vaisseau, chacun s'arma en diligence pour tirer vengeance de » cette injure, & recouvrer nos » camarades. Mais, en arrivant, » nous trouvâmes qu'ils les mettoient en pieces, & qu'ils se les » distribuoient comme des morceaux de viande. Nous donnons dessus de furie, en tuons » cinquante & en faisons deux

(a) Lucian. Tom. I. pag. 777. & seq.

» prisonniers. Comme nous n'a» vions rien à manger, plusieurs » étoient d'avis de les traiter » comme ils avoient fait nos gens ; » mais, nous trouvâmes plus à » propos de les garder, pour en » avoir ce dont nous avions be» soin. Nous les changeâmes donc » contre du fromage, des pois» sons secs & des légumes, outre » quelques cerfs, que ces Sauva» ges nous donnerent, qui n'a» voient que trois pieds, parce » que ceux de devant s'unissoient » en un. «

BUCÉPHALIE, *Bucephalia*, Βουκεφαλία, (*a*) ville des Indes, qui étoit située sur les bords de l'Hydaspe. Elle fut ainsi nommée du cheval Bucéphale, qu'Alexandre avoit fait enterrer en ce lieu. Ce fut même pour conserver la mémoire de son cheval, que ce Prince y bâtit cette ville. On lit *Bucephalen* dans Justin, *Bucephalon* dans Quinte-Curse, *Bucephala* dans Pline.

Celui-ci nous apprend que la ville de Bucéphalie devint la capitale des Asènes. On dit que cette ville porta aussi le nom d'Alexandrie, sans doute à cause de celui de son fondateur. Quoi qu'il en soit, c'est présentement, à ce qu'on croit, Gelfeten.

BUCÉROS, *Buceros*, Βουκέρος ; (*b*) c'est-à-dire, qui a des cornes de bœuf. On surnommoit ainsi Bacchus. Ce surnom revient à celui de Bicorniger.

BUCHER, *Bustum*, *Pyra*, *Rogus*, (*c*) amas de bois, sur lesquels les Anciens brûloient leurs morts.

Ces amas étoient plus ou moins grands, selon la qualité des personnes. La loi des douze Tables défendoit d'y employer du bois poli & travaillé. On les construisoit principalement de larix, d'if, de pin, de frêne & d'autres arbres, qui s'enflamment facilement. On y ajoûtoit aussi la plante, appellée papyrus. On les environnoit de cyprès, selon Varron, pour corriger, par son odeur, celle du cadavre, qui auroit incommodé ceux, qui assistoient à la cérémonie, & qui répondoient aux lamentations de la *Præfica*, jusqu'à ce que le corps étant consumé & les cendres recueillies, elle disoit *ilicet*, retirez-vous.

Des gardes du Bûcher, gens d'une condition servile, appellés *Ustores* & *Bustuarii*, avoient l'œil à ce qu'aucune branche de cyprès ne fût poussée par le vent sur le corps, de crainte du mêlange des cendres ; & avec des fourches, ils repoussoient les bûches, qui s'écartoient de leur situation, pour qu'elles ne tombassent point dans le milieu du foyer. Servius n'est pas le seul, qui nous ait appris l'usage de ces précautions ;

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 699. Strab. p. 698. Plin. Tom. I. pag. 321. Ptolem. L. VII. c. 1. Just. L. XII. c. 8. Q. Curt. L. IX. c. 3. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 556, 755.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 245.

(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 140. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 644. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 21, 22.

Homère les fait remarquer, en décrivant la situation du corps de Patrocle, sur son Bûcher.

Le Bûcher étoit de forme quarrée, à trois ou quatre étages, qui alloient toujours en diminuant, comme une pyramide. On l'ornoit quelquefois de statues. On versoit sur le cadavre du vin, du lait, & du miel. On répandoit sur le Bûcher des parfums, des liqueurs odoriférantes, de l'encens, du cinnamome, des aromates & de l'huile. On donnoit au mort la potion myrrhine. Cette profusion coûteuse d'aromates, de liqueurs, de potions, fut défendue par la loi des douze Tables. Outre la dépense superflue, qu'il étoit de la bonne police d'arrêter, l'exhalaison de tant d'odeurs étouffoit quelquefois ceux, qui approchoient trop près du Bûcher.

Après qu'on avoit oint le corps, on lui ouvroit les yeux, qu'on avoit fermés après le dernier soupir. On mettoit au mort une pièce de monnoie dans la bouche. Cette coûtume a été fort générale en Grece. Il n'y avoit que les Hermoniens, qui prétendoient passer la barque gratis. C'étoient les plus proches parens du défunt, qui mettoient le feu au Bûcher. Ils lui tournoient le dos, pour s'ôter la vue d'un si triste spectacle. Quand le Bûcher étoit allumé, on prioit les vents de hâter l'incendie. Achille appelle, dans Homère, le vent du septentrion & le Zéphir sur le Bûcher de Patrocle; & cette coûtume passa des Grecs, chez les Romains. Quand le Bûcher étoit bien allumé, on y jettoit des habits, des étoffes précieuses, & les parfums les plus rares. On y jettoit aussi les dépouilles des ennemis. Aux funérailles de Jules César, les Vétérans y précipiterent leurs armes. On immoloit de plus, des bœufs, des taureaux, des moutons, qu'on mettoit aussi sur le Bûcher. Quelques-uns se coupoient, ou s'arrachoient des cheveux, qu'ils y semoient.

Il y a des exemples de personnes, qui se sont tuées, sur le Bûcher de celles qu'elles aimoient. Aux funérailles d'Agrippine, Mnestor, un de ses affranchis, se tua de douleur. Plusieurs soldats en firent autant devant le Bûcher de l'empereur Othon. Pline dit qu'un certain Philotimus, à qui son maître avoit légué ses biens, se jetta sur son Bûcher. Plusieurs femmes ont eu ce courage. Cette coûtume subsiste encore, comme on sçait, chez les Banianes. Achille tua douze jeunes Troyens sur le Bûcher de Patrocle.

Lorsque le cadavre étoit réduit en cendres, & qu'il n'en restoit que les ossemens parmi les cendres, on achevoit d'éteindre le Bûcher avec du vin. On recueilloit les restes, & on les enfermoit dans une urne d'or. La loi des douze Tables défendit les libations de vin.

Quand la cérémonie regardoit un Empereur, on plaçoit dans la chambre du second étage du Bûcher, le lit & la figure du Prince mort. Le dernier & le plus haut étage enfermoit l'aigle, qui devoit, en s'envolant, porter au

ciel l'ame de l'Empereur.

Tout ce qui précede, ne concernoit que les grands & les riches. On brûloit les pauvres dans de grands lieux enfermés, appellés *Ustrina*.

C'étoient la mere, les sœurs, ou les parentes du défunt, qui ramassoient les cendres & les os. Elles étoient vêtues de noir. Elles les mettoient sous leurs habits. Les fils recueilloient les restes de leurs peres. Au défaut d'enfans, ce devoir étoit rendu par les autres parens, ou par les héritiers. Les Consuls, ou les premiers Officiers des Empereurs, ramassoient leurs ossemens. Au décès d'Auguste, les premiers de l'Ordre Equestre les ramasserent, nus pieds. On enveloppoit ces restes dans un linge. Avant que de se retirer, ils crioient tous au défunt: *Vale, vale, vale; nos te ordine, quo natura permiserit, cuncti sequemur.* Adieu, adieu, adieu; nous te suiverons tous, quand la nature nous l'ordonnera. On emportoit les os & les cendres du défunt.

BUCHÉTIE, *Buchætium*, (a) Βουχαίτιον, ville de Grece dans l'Épire, au païs des Cassopéens. Elle étoit située dans le voisinage de celle de Cichyrus. Démosthene, qui en parle dans ses Philippiques, dit que c'étoit une colonie des Éléens.

BUCOLIASME, *Bucoliasmus*, Βουχολιασμὸς. *Voyez* Bergers [chansons des]

BUCOLES, *ou* PATRES [les] (b) étoient des rebelles d'Égypte, sous l'empire de Marc-Aurele. L'activité d'Avidius Cassius les réduisit au devoir. Cet habile Général ne les vainquit par la force, qu'après avoir semé, parmi eux, la division par la ruse; & il dissipa ainsi une faction, qui avoit été assez puissante, pour mettre en péril la ville même d'Alexandrie.

Ces Bucoles avoient sans doute pris le nom d'une des bouches du Nil, qu'on appelloit Bucolique.

BUCOLIE, *Bucolium*, Βουχολίων, (c) ville du Péloponnèse dans l'Arcadie. Elle dut, sans doute, sa fondation à Bucolion, qui succéda à Laias, son pere, au royaume d'Arcadie. Il est parlé de cette ville dans Thucydide. Mais, Pausanias, dans sa description des provinces du Péloponnèse, n'en fait aucune mention; ce qui feroit juger qu'elle n'existoit plus dès-lors, si Pline, qui vécut peu de tems avant Pausanias, ne nous apprenoit qu'elle n'étoit pas encore détruite, puisqu'il donne Bucolie pour une ville actuellement subsistante.

BUCOLIE, *Bucolium*, Βουχολεῖον; c'est-à dire, un pâturage auprès de l'embouchure du Nil, nommée Héracléotique, selon Héliodore. C'est ce qu'Etienne de Byzance, appelle *Heracleobucoli*. Ce lieu est apparemment le même, que Bucoles près d'Alexandrie, où St. Marc fut marty-

(a) Strab. pag. 324.
(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 428.
(c) Thucyd. p. 342. Plin. T. I. p. 195.

risé, & où les Idolâtres brûlerent son corps. Ce qu'on en put rassembler, fut rapporté depuis dans la ville, & de-là transporté, dit-on, à Venise. Le lieu en question étoit près de la mer. Métaphraste, dans la vie de St. Epiphane, lit Bubilia.

Cette embouchure du Nil, appellée Héracléotique, ne seroit-elle pas la même, qui est nommée Bucolique, dans Hérodote ?

BUCOLIE, *Bucolium*, ou *Bucoleum*, Βουχολέον, selon certains, & *Bucolum*, selon d'autres. C'étoit un lieu voisin de Constantinople.

Suidas parle d'un lieu de même nom, que Pollux appelle Bucolicus. Il étoit situé dans l'Attique, aux environs d'Athènes, près du Prytanée.

BUCOLION, *Bucolion*, (a) Βουχολίων, fils aîné du roi Laomédon. Il fut pere d'Esépus & de Pédasus, deux jumeaux, qu'il eut d'une belle Nymphe, dont il étoit devenu amoureux, en gardant les troupeaux de son pere, dans les pâturages de Phrygie.

Homère nomme cette Nymphe ou Naïade, Abarbarée; mais, ce nom de Nymphe, dit, Madame Dacier, ne m'a pas paru agréable en notre langue. C'est une chose assez singulière, ajoûte-t-elle, qu'un nom, qu'Homère n'a pas trouvé trop dur pour son vers, ni mal-né pour les oreilles, me paroisse trop dur pour ma prose.

BUCOLION, *Bucolion*, (b) Βουκολίων, fils de Laias, succéda à son pere, au royaume d'Arcadie. Il eut un fils, nommé Phialus, qui, après sa mort, prit les rênes de ce royaume.

BUCOLIQUE, *Bucolicum*, (c) Βουκολικὸν nom d'une bouche du Nil. C'étoit une de celles, qu'Hérodote dit n'avoir pas été faite par la nature, mais par l'artifice des hommes.

BUCOLIQUE, (d) nom, que l'on donne à une espèce de poësie, qui regarde les bergers, & les troupeaux. C'est la plus ancienne de toutes les poësies; & l'on croit, qu'elle a pris naissance en Sicile, parmi les divertissemens des bergers. Elle fut inspirée par l'amour & par l'oisiveté. On ajoûta, ensuite, des régles à ces divertissemens champêtres, & l'on en fit un art. Le soin des troupeaux, les beautés de la nature, & les plaisirs de la vie rustique, en faisoient les plus nobles sujets. Moschus, Bion, Théocrite & Virgile, sont les plus agréables Poëtes Bucoliques de l'antiquité.

Le Grammairien Donat, dans la vie de Virgile, rapporte encore diverses autres opinions, sur l'origine des Bucoliques, que les uns attribuent aux Lacédémoniens, les autres, à Oreste fugitif en Sicile, ceux-ci, à Apollon, l'orsqu'il gardoit les troupeaux d'Admete, ceux-là, à Mercure; & comme, dans cette diversité

(a) Homer. Iliad. L. VI. v. 22. *& seq.*
(b) Pauf. pag. 462.
(c) Herod. L. II. c. 17.
(d) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. p. 122, 123, *& suiv.*

de sentimens, il est difficile de décider quel est le véritable Auteur des Bucoliques, ce Grammairien conclut qu'elles ont pris naissance dans ces tems heureux, ou la vie pastorale étoit encore en honneur.

Quoi qu'il en soit, la poësie Bucolique, ou Pastorale, a pour but, selon M. l'abbé Fraguier, d'imiter ce qui se passe & ce qui se dit entre les bergers. Mais, elle ne doit pas s'en tenir à la simple représentation du vrai réel, qui rarement seroit agréable. Elle doit s'élever jusqu'au vrai idéal, qui tend à embellir le vrai, tel qu'il est dans la nature, & qui produit dans la poësie, comme dans la peinture, le dernier point de perfection. Il en est de la poësie Bucolique, comme du païsage, qui n'est presque jamais peint d'après un lieu particulier, mais dont la beauté résulte de l'assemblage de divers morceaux réunis sous un seul point de vue; de même que les belles Antiques ont été ordinairement copiées, non d'après un objet particulier, mais ou sur l'idée de l'ouvrier, ou d'après diverses belles parties, prises de différens corps, & réunies en un même sujet.

Le nom de poësie Pastorale, & de poësie Bucolique, est la même chose, par rapport à l'origine d'où il est dérivé. Car, ce que le mot, *Pasteur*, d'où s'est formé Pastorale, signifie en François, dans une acception générale, βουκόλος, d'où est tiré βουκολικὸς, Bucolique, le signifie en Grec, dans une acception moins étendue. Et comme βοῦς veut dire un bœuf, βουκόλος veut dire proprement un homme, qui fait paître cette espèce d'animaux, à la différence de ceux, qui ont soin des moutons, ou des chevres. On pourra peut-être s'étonner que ceux-là aient eu la préférence sur ceux-ci, puisqu'ils ne sont ordinairement, ni si jeunes, ni par conséquent si propres aux chansons & à la poësie, que les autres. Il nous paroît même, que le bœuf n'est pas un animal, dont la vue, ni le souvenir, fassent un fort grand plaisir. Mais, ce qui nous conduit à penser ainsi, c'est que dans notre poësie, nous évitons de nommer le bœuf & la vache. Nous disons, un taureau, & une génisse. Chaque langue a son usage particulier; & nous ne devons pas juger des autres païs & des autres langues, suivant l'usage établi dans notre langue & dans notre païs. Tel mot, comme celui-ci est bas en François, qui, dans le Grec & dans le Latin, est fort noble; & tel animal déplaît ici, qui ne déplaisoit point du tout, ni aux Grecs, ni aux Romains. Nous serions quelquefois bien en peine, pour rendre raison de nos préférences & de nos dégoûts. Notre bizarrerie nous fait préférer des animaux, que la raison faisoit estimer aux Anciens, comme les compagnons des hommes dans leurs travaux, & comme le principal instrument de la fertilité, & de l'abondance. Rien n'est plus ordinaire, que de les voir marcher

de

de pair, pour ainsi dire, avec les hommes, soit dans les livres d'agriculture, soit dans les ouvrages de poësie.

Ainsi, le bœuf étant regardé par les Anciens, comme l'animal le plus utile & le plus noble des animaux, que la nature a soumis aux hommes, ceux qui prenoient soin de faire paître les bœufs, étoient considérés, parmi les bergers, comme les principaux; & de-là vient que c'est d'eux, que la poësie champêtre a tiré sa dénomination, & est appellée poësie Bucolique.

Une autre bizarrerie, qui n'est pas moins remarquable, que celle que nous venons d'observer, c'est que nous avons dans notre langue, plus d'un mot pour signifier la poësie Bucolique; car, nous employons indifféremment dans cette acception, le mot d'Éclogue & celui d'Idylle. Cependant, aucun de ces deux mots, ne signifie par lui-même & dans son origine, ce qu'on lui fait signifier, ainsi qu'on peut s'en convaincre, en consultant l'article particulier d'Éclogue & d'Idylle.

Les Anciens ayant divisé la poësie en trois genres, la Narrative ou Expositive, la Dramatique, & une troisième mêlée de ces deux; M. l'abbé Goulley dit que la poësie Bucolique comprend tous ces genres. Mais, M. l'abbé Fraguier la restreint à la Dramatique. C'est donc, selon lui, une espèce de poëme Dramatique, où le Poëte introduit des acteurs sur une scene, & les fait parler. Sur quoi, M. l'abbé Fraguier examine quatre choses. 1.° Le lieu de la scene; 2.° les acteurs; 3.° les choses qui se passent, & qui se disent sur la scene; 4.° enfin, le style, & la manière dont elles se disent.

I. Le lieu de la scene est toujours un païsage rustique, qui peut comprendre les bois, les prairies, le bord des rivières & des fontaines, & quelquefois même, quoique rarement, le bord de la mer. Et comme pour former un païsage, qui plaise aux yeux, le Peintre prend un soin particulier de choisir ce que la nature produit de plus agréable, suivant le caractère du tableau qu'il veut peindre; de même, le poëte Bucolique doit choisir le lieu de la scene, conformément à son sujet, & n'offrir à l'imagination que des objets, qui n'aient rien que de vrai, & de noble tout ensemble. J'appelle vrai, dit M. l'abbé Fraguier, ce qui n'est point opposé à la vraisemblance; & j'appelle noble, ce qui, sans s'écarter de la vraisemblance, soûtient un certain caractère de bienséance & de dignité. Ce seroit, par exemple, une scene fort propre pour une Éclogue, que cet endroit champêtre, qui est décrit avec tant de soin, dans le commencement du Phedre de Platon, où Socrate & Phedre s'entretiennent ensemble sur l'éloquence, & traitent de l'amour, par occasion, mais d'une manière toute philosophique & toute sublime. Ce grand plane, qu'on voit au de-là du fleuve Ilissus, proche d'Athénes, & depuis si céle-

bre ; cet arbrisseau en fleur, qui, au milieu de l'été, répand une odeur très-agréable; ce ruisseau, d'une eau pure & fraîche; & l'épaisseur de l'herbe, qui, sur une petite élévation, forme une pente douce, un lit délicieux ; le bruit des cigales, qu'on entend de tous côtés dans l'ardeur du chaud; tout cela compose une scene, qui semble faite exprès pour la poësie Bucolique. De sorte que si, au lieu de Phedre & de Socrate, on y eût introduit des bergers, avec leurs troupeaux, se reposant à l'ombre, & chantant ce que leurs passions, ou leur oisiveté leur inspireroient, on leur auroit donné un théatre très-convenable. Chaque objet y fait un tel plaisir, qu'on ne sçait, dit un excellent Auteur, si l'on est plus tenté, ou de se baigner pendant le chaud, dans cette eau pure, ou d'en étancher sa soif, ou de prêter l'oreille au bruit des cigales, ou enfin de se coucher sur le gazon & d'inviter le sommeil.

Comme, dans cet endroit, Platon ennoblit son païsage, en prenant soin d'y faire remarquer le lieu d'où, suivant la tradition du païs, Borée enleva Orithye, & d'y placer auprès de sa fontaine certaines petites figures champêtres, par où l'on connoissoit que le lieu étoit consacré à Achéloüs & aux Nymphes; on peut de même, dans la poësie Bucolique, caractériser la scene & l'ennoblir, comme Virgile a fait dans ces vers, où il a imité Théocrite :

Jamque sepulcrum
Incipit apparere Bianoris.

C'est-à-dire, » Nous commen» çons à appercevoir le tom» beau de Bianor; « Ce qui représente aux yeux un sépulcre antique, & produit un riche effet dans le païsage. La scene du drame Bucolique est ordinairement le fond d'un bois, dans un lieu où la forêt, moins fournie d'arbres qu'ailleurs, laisse un terrein libre aux bestiaux, & qu'on nomme en Latin, *Saltus*.

Saltibus in vacuis pascant.

Dans cet endroit du bois, *in saltu*, s'il y a un arbre plus remarquable que les autres, c'est au pied de cet arbre que le Poëte établit sa scene, parce que c'est là où les bergers menent leurs troupeaux sur le haut du jour.

Æstibus at mediis umbrosam exquirere vallem,
Sicubi magna Jovis antiquo robore quercus
Ingentes tendat ramos; aut sicubi nigrum
Ilicibus crebris sacrâ nemus accubet umbrâ.

» Mais, au milieu de la chaleur,
» cherchez ou le fond d'un som-
» bre vallon, ou un grand chêne
» fort touffu, ou quelqu'un de
» ces bosquets sacrés, dont les
» rameaux épais entretiennent
» une fraîcheur éternelle. «

Mais, de même que dans les spectacles ordinaires, la décoration du théatre doit en quelque sorte faire partie de la piece, qu'on y représente, par le rap-

port qu'elle doit avoir avec le sujet ; ainsi, dans la poësie Bucolique, la scene & ce que les acteurs y viennent dire, doivent avoir ensemble une sorte de conformité, qui en fasse l'union, afin de ne pas porter dans un lieu triste des pensées inspirées par la joie, ni dans un lieu où tout respire la gaïeté, des sentimens pleins de mélancolie & de désespoir. Dans la seconde Éclogue de Virgile, la scene est un bois obscur & triste, parce que le berger, que le Poëte y veut conduire, doit s'y plaindre des déplaisirs, que lui donne une passion malheureuse.

Tantùm inter densas, umbrosa cacumina, fagos.

Assiduè veniebat. Ibi hæc incondita solus

Montibus & sylvis studio jactabat inani.

» Seulement, il venoit tous les » jours à l'ombre des hêtres, faire retentir les montagnes & les » bois de ces inutiles plaintes. «

L'on pourroit ajoûter ici beaucoup d'autres réflexions, qui sont communes à la poësie Bucolique, & à cette partie de la peinture, qui regarde la disposition du païsage rustique. Mais, c'est assez parler de la scene. Il faut y introduire maintenant les acteurs.

II. Les Acteurs de la poësie Bucolique sont des bergers. Tout ce qui habite les campagnes, est divisé en trois sortes de personnes. Les uns ne sont occupés que du ménage rustique, & passent leurs jours sous les yeux de leur maître, que les Latins ont appellé *Villicus ;* & ceux-là n'ont point de rôle à jouer dans la poësie Bucolique. Tel étoit celui, à qui Horace adresse cette excellente Épître, qui est la quatorzième du premier Livre. Les autres travaillent à la terre, & leur occupation continuelle, ne leur laisse pas le tems de songer à des choses, qui demandent du repos & du loisir. Les autres enfin, n'ont de soin que celui de leurs troupeaux ; & c'est proprement l'idée, qu'on s'est faite de ceux-ci, qui a donné naissance à la poësie Bucolique.

La nature leur a toute seule appris à s'amuser par des chansons & avec leurs chalumeaux. Ils n'ont pas eu besoin d'entendre le ramage des oiseaux pour chanter eux-mêmes ; & les zéphyrs, dont l'haleine semble animer & faire parler les roseaux, leur ont fait naître la pensée de former des instrumens semblables, que l'usage & l'art ont perfectionnés. Car, on n'ira point chercher dans la fable ni dans des histoires, qui n'ont pas beaucoup de certitude, l'origine d'une chose, dont la source se trouve dans la nature ; & l'on voit que les plus sçavans Écrivains, qui ont voulu la chercher hors de la nature, n'ont pas été contens eux-mêmes de ce qu'ils ont dit sur ce sujet. La vie pastorale de quelques Peuples, a produit les observations astronomiques, & placé dans le ciel quelques-uns même des animaux, qui paissoient les campagnes. Elle a produit les mystères de l'astrologie judiciaire. Mais, comme

pour l'ordinaire, elle a produit des chansons rustiques, les Poëtes, toujours occupés à plaire, ont saisi pour un objet de leur imitation, ces essais informes, qu'ils ont ennobli avec cet art, qui embellit tout. Ils ont jugé, avec fondement, qu'ils ne manqueroient point de réussir par de petites pieces Dramatiques, dans lesquelles, introduisant pour Acteurs des bergers, ils en feroient voir l'innocence & toute la naïveté, soit que ces personnages chantassent leurs plaisirs, soit qu'ils exprimassent les sentimens de leurs peines.

Cette sorte de Poësie est, en effet, très-agréable. Elle a plus de douceur, que nulle autre. Elle ne rappelle point à l'esprit les images terribles de la guerre & des combats. Elle ne remue point les passions tristes, par des objets de terreur & de compassion. Elle ne frappe & ne saisit point notre esprit & notre malignité naturelle, par une imitation étudiée du ridicule. Mais, elle rappelle les hommes à la tranquillité d'une vie douce, dont leurs passions & le malheur de leurs engagemens, les ont si fort éloignés. Rien n'est plus propre à calmer leurs inquiétudes & leurs ennuis, parce que rien n'a plus de proportion avec l'état qui peut faire leur bonheur. C'est pour cette raison, que les Anciens, voulant assigner un lieu, où les gens de bien reçussent dans une autre vie la récompense due à leur vertu, ont imaginé, non des palais superbes, où l'or & les pierres précieuses éclatassent de toutes parts, mais des campagnes délicieuses, coupées de ruisseaux, mais l'obscurité & la fraîcheur des antres & des forêts. En un mot, ils ont feint que les hommes vertueux auroient pour récompense, sous un soleil différent, ce que la plûpart des hommes méprisent sous celui-ci.

C'est ici qu'il est nécessaire que le Poëte, qui fait parler des bergers, se ressouvienne que le but de son art n'est pas tant de peindre, d'après la nature & le vrai simple, que d'après le vrai idéal & composé, afin qu'il ne se trompe pas dans le choix des choses, qu'il doit exprimer, & qu'il n'aille pas offrir à l'imagination de ses Lecteurs, la misere & la pauvreté de la campagne, lorsqu'on attend de lui qu'il en découvre les vraies richesses & la commodité. Jérôme Vida reproche à Homère d'avoir fait son Thersite un personnage peu digne du poëme épique. On peut lui reprocher de même d'avoir peint avec trop de soin dans son Irus, les haillons & la saleté d'un gueux mendiant, qui joint à sa misere deux mauvaises qualités très-haissables, l'effronterie & la férocité. On feroit le même reproche à l'Auteur d'un poëme Bucolique, si ses bergers se ressentoient trop de la bassesse de leur état. Cependant, c'est un écueil difficile à éviter; & tomber dans le bas, seroit une faute plus pardonnable à Théocrite qu'à Homère; parce qu'il y a plus loin du caractère héroïque au caractère bas, que du caractère médiocre, & qu'il est aisé de se tromper dans le choix de ce qui est médiocre &

de ce qui est au-dessous. Il faut ennoblir l'état & la personne d'un berger. Car, si anciennement les enfans des Rois étoient des bergers, on doit convenir que dans la suite, & depuis qu'on connoît la poësie Bucolique, les bergers ont été des esclaves ou de vils mercénaires. Mais, dans ces personnes abjectes par elles-mêmes, le Poëte ne doit voir que des hommes, qui, séparés des autres, vivent presque sans passions & sans trouble; qui, vêtus simplement, avec leurs houlettes & leurs chiens, tandis qu'ils exercent sur leurs troupeaux le même empire, que Dieu exercé sur les hommes, s'occupent de chansons & de démêlés innocens. C'est en cela que consiste à peu près, tout le sujet de la poësie Bucolique, sur lequel on peut présentement faire quelques réflexions, après avoir suffisamment établi, & le lieu de la scene, & le caractère des personnages. Comme on n'a rien dit de leur nombre, il convient de déterminer combien, dans une Éclogue, on peut admettre de bergers sur le théatre rustique.

L'ancienne Tragédie, selon Aristote, n'admettoit qu'un seul acteur. Eschyle en ajoûta un second, & Sophocle en introduisit un troisième. L'Éclogue a conservé ces trois états des pieces dramatiques. Un seul berger fait une Éclogue. Souvent, l'Éclogue en admet deux. Un troisième peut y trouver place, comme le juge des deux autres. C'est ainsi que Théocrite & Virgile en ont usé dans leurs pieces Bucoliques. Cette conduite est conforme à la vraisemblance, qui ne permet pas de mettre une multitude dans un désert. Elle est aussi conforme à la vérité, puisque les Auteurs, qui ont écrit des choses rustiques, nous apprennent qu'on ne donnoit qu'un berger à un troupeau souvent fort considérable. Dans Théocrite, un jeune berger s'adresse aux bêtes sauvages, & les prie d'avoir égard à la foiblesse de son âge & au grand nombre d'animaux, qu'on lui a confiés. Il est par conséquent très-naturel de s'imaginer que les bergers de deux troupeaux se réunissent, & rendent, par leurs amusemens, plus courts des jours qu'ils ne passeroient pas autrement, sans succomber sous le poids de l'ennui.

III. Maintenant, il faut examiner de quoi peuvent s'entretenir des bergers; & sans doute ce n'est que des choses rustiques & de celles qui sont entièrement à leur portée; de sorte que dans le repos dont il jouissent, leur premier mérite doit être celui de leurs chansons. Ils chantent donc à l'envi, & font voir que les hommes sont toujours sensibles à l'émulation, puisqu'elle naît avec eux, & que même dans les retraites les plus solitaires, elle ne les abandonne pas. Mais, comme cette passion, pour avoir de quoi plaire, ne doit pas être trop vive en eux, aussi l'amour, qui est souvent le fruit de leur oisiveté, & la matière de leurs chansons, ne doit pas avoir trop de violence. Il ne faut pas d'une Éclogue faire une Tragédie. Quoi qu'en disent les Grammai-

riens, la seconde Idylle de Théocrite, qui roule toute sur une passion effrénée, n'est point une Éclogue. Ce n'est point un poëme Bucolique. Car, enfin, quel rapport peut avoir, avec la simplicité & la douceur de la poësie Bucolique, une piece toute pleine de magie & d'enchantemens, à quoi une femme passionnée, qu'un malheureux amour réduit au désespoir, est forcée d'avoir recours comme à l'unique remede de ses douleurs? Elle fait donc un sacrifice nocturne. Elle invoque les dieux infernaux, comme la prêtresse ou magicienne, que Didon, réduite au même état, employe dans le quatrième Livre de l'Énéide. Dans tout cela, il n'y a rien de pastoral. Simétha n'est point une bergere. Delphis, dont elle se plaint, n'est point un berger; & la satyre d'Horace, où l'on voit la fameuse Canidie évoquer les ombres des morts, pourra passer pour une Éclogue, si l'enchantement, que fait Simétha, en est une. Mais, supposant, pour un moment avec les Scholiastes, que c'en fût une en effet, ne pourroit-on pas dire que Théocrite s'y seroit écarté de la véritable idée du poëme Bucolique?

Virgile, qui, dans sa huitième Éclogue, nous a rendu une partie de la seconde Idylle de Théocrite, a senti cette disproportion, & l'a sauvée autant qu'il a pu. Car, en premier lieu dans Virgile, c'est un berger qui fait le récit de cet enchantement. Au lieu que, dans Théocrite, c'est Simétha elle-même, avec Thestylis, qui ouvre & remplit la scene. En second lieu, Virgile y a mis beaucoup moins d'intelligence dans l'art des enchantemens, & ce que son enchanteresse en sçait, elle le tient, dit-elle, d'un berger, qui avoit le secret de se changer lui-même en loup, & de transporter, par la force de ses charmes, les moissons d'un lieu dans un autre. Cela jette dans ce récit un air champêtre, qui n'est point du tout dans la seconde Idylle de Théocrite. Il paroît d'ailleurs moins de passion & d'emportement dans l'Éclogue Latine que dans l'Idylle Grecque. Mais, je suis bien éloigné, dit M. l'abbé Fraguier, de blâmer Théocrite, puisque je suis persuadé qu'il n'a songé à rien moins qu'à faire une Idylle rustique ou une Éclogue, quand il a composé cette piece, qui est, en son genre, l'une des plus belles pieces de l'antiquité. Le but de Théocrite a été d'imiter dans cet ouvrage, comme il a souvent fait ailleurs, les Mimes du poëte Sophron, son compatriote, & dont le génie, suivant la remarque des Critiques, avoit beaucoup de rapport au sien.

Quant aux choses trop libres, que Théocrite & Virgile, mais beaucoup plus Théocrite, se sont quelquefois permises dans leurs Bucoliques, nous dirons, sans nous arrêter à la différence, que les Anciens ont mise entre les bergers, que ni ceux qui gardent des troupeaux de chevres, & qui sont des personnes viles & par conséquent moins retenues que les autres, ni ceux qui gardent les moutons ou les bœufs, & qui

sont plus nobles en leur genre & plus modestes, ne doivent jamais, dans la poësie Bucolique, dire rien qui blesse la pudeur. Comme un peintre seroit blâmable, qui rempliroit un païsage d'objets obscènes, aussi l'on blâmeroit justement un Poëte, qui feroit tenir à des bergers des discours contraires à l'innocence, qu'on doit supposer dans des hommes, qu'Astrée n'a encore qu'à peine abandonnés.

Les connoissances des bergers & leur sçavoir s'étendent à leurs troupeaux, aux lieux champêtres, aux montagnes, aux ruisseaux, en un mot, à tout ce qui peut entrer dans la composition du païsage rustique. Ils connoissent les rossignols & les oiseaux les plus remarquables par leur plumage ou par leur chant. Ils connoissent les abeilles, qui habitent le creux des arbres, ou qui, sorties de leurs ruches, voltigent sur l'émail des fleurs; & de ces seules connoissances ils tirent leurs discours & toutes leurs comparaisons. S'ils connoissent des héros, ce sont des héros de leur espèce. Dans Théocrite, rien n'est plus célebre que le berger Daphnis. Les malheurs, que lui attira son peu de fidélité, avoient passé en proverbes. Les bergers célébroient avec plaisir, ou le bonheur de sa naissance, ou les charmes de sa personne, ou les cruels déplaisirs, qui lui causerent enfin la mort.

Dans les Éclogues de Virgile, on trouve des noms fameux parmi les bergers. Un berger dit à un autre :

Incipe, Mopse, prior, si quos aut Phillidis ignes,
Aut Alconis habes laudes, aut jurgia Codri.

» Heureux, dit ailleurs le même » Poëte, celui dont les lumières » ont pénétré dans les secrets res» sorts de la nature, & qui, » exempt du trouble, qui suit » toujours l'ignorance & l'admi» ration, a mis sous ses pieds les » objets effrayans, qui rempliss» sent les hommes de terreur. » Heureux, qui, dégagé de l'hor» reur qu'inspire aux ames vul» gaires l'appréhension d'un des» tin inexorable, est sourd au » bruit de l'avare Achéron. Mais, » heureux encore celui, dont les » opinions & les lumières le con» duisent au culte des dieux » champêtres, & dont la religion » se borne à Pan, à Sylvain & » aux Nymphes de leur suite. «

Tels sont les dieux des bergers, qu'on introduit dans la poësie Bucolique. Ils n'en connoissent gueres d'autres; & s'ils paroissoient plus instruits, ils sortiroient de leur caractère. Mettroit-on dans un païsage rustique Jupiter avec sa foudre, ou Junon avec sa majesté? Quand les Poëtes ont fait descendre les grands Dieux de l'Olympe dans les retraites champêtres, ils ont pris soin d'adoucir l'éclat, qui les environne. Ils les ont métamorphosés pour les faire paroître sous une forme étrangère. Si les bergers connoissent Apollon, c'est qu'Apollon a lui-même conduit les troupeaux; & comme il leur est très-glorieux que trois

grandes Déesses s'en soient rapportées au jugement d'un berger, sur l'excellence de leur beauté, les bergers peuvent porter leur connoissance jusqu'à ces trois déesses, & sçavoir que le berger, qui donna la pomme d'or à Vénus, étoit le fils d'un grand Roi.

Les bornes de la poësie Bucolique n'ont guere plus d'étendue, que les choses, dont nous venons de parler, & il faut avouer qu'elle est renfermée dans des limites assez étroites. La scene rustique peut varier. Les différens objets, que présente la campagne, sont en très-grand nombre, & leur assemblage peut se diversifier à l'infini. Mais, les chansons des bergers sont bien moins susceptibles de variété; nous disons de cette variété, qui puisse plaire, & qui n'engage le Poëte dans aucun des écueils, que nous avons marqués. Or, la répétition des mêmes choses, quand elles sont agréables, est la plus sensible, & par conséquent la plus vicieuse. Car, avec la satiété qu'elle donne, elle montre une imagination pauvre & stérile; & l'on se croit toujours en droit d'attribuer au Poëte le défaut de sa matière. C'est peut-être pour cette raison que les grands Maîtres ont fait un si petit nombre d'Éclogues. Les Critiques n'en comptent que dix dans le recueil de Théocrite, & sept dans celui de Virgile.

Il y en a bien moins encore dans les Auteurs modernes; car, pour ceux qui croyent avoir fait une Éclogue, lorsque dans une jolie piece de vers, à laquelle ils donnent ce titre, ils ont ingénieusement démêlé les mystères du cœur, & manié avec finesse les sentimens & les maximes de la galanterie la plus délicate; ils ont beau nommer berger les personnages, qu'ils introduisent sur la scene; ils n'ont point fait une Éclogue; ils n'ont point rempli leur titre, non plus qu'un peintre, qui, ayant promis un païsage rustique, nous offriroit un tableau, où il auroit peint avec soin les jardins de Marli, ne rempliroit point ce qu'il auroit promis.

IV. Il est aisé présentement de déterminer quel doit être le style de la poësie Bucolique. Il suffit de dire, en un mot, qu'on doit le proportionner aux sujets, qui ont place dans l'Éclogue. Il ne doit point être trop concis, l'Éclogue recevant avec grace des descriptions étendues, & un détail de petites choses, qui ne réussiroit pas bien dans un genre différent. Cela est fondé sur le loisir de la campagne, & fait partie, tant de la liberté dont jouissent les bergers, que de leur caractère de naïveté. Ils peuvent même se permettre des digressions; & l'on dit d'eux, ce que Socrate dit de lui-même en quelque endroit de Platon, qu'ils ne sont point comme des Orateurs, qui parlent devant les Juges, & dont les momens sont comptés. Leur style doit donc se ressentir de cette liberté, & devenir, en quelque sorte, la peinture de leur vie. Il peut encore être souvent mêlé de proverbes ou de façons de parler proverbiales, qui, selon la réfle-

xion d'Aristote, sont plus ordinaires aux gens de la campagne, qu'aux autres personnes. Théocrite en a inséré plusieurs dans ses Églogues. Virgile en a employé beaucoup moins, & à peine y en trouve-t-on, si ce n'est qu'on ne mette dans ce rang cette maxime:

Trahit sua quemque voluptas.

Et cette autre:

An qui amant ipsi sibi somnia fingunt?

Nous n'entrerons point dans une plus grande discussion sur le style de la poësie Bucolique, de peur d'être trop étendus. Mais, il y auroit quelques observations à faire sur la cadence propre du vers Bucolique Grec ou Latin; cadence, que Théocrite a observée scrupuleusement presque dans tous les vers, qui composent ses pieces Bucoliques, parce que la variété infinie & la belle cadence des mots Grecs lui en donnoient la facilité; au lieu que la langue Latine, qui n'est, ni si féconde, ni si variée, ni si cadencée que la Grecque, n'ayant pas donné à Virgile la même commodité, ce Poëte n'a pu mesurer ses vers avec la même exactitude. Presque tous les vers de Théocrite sont mesurés comme ces trois vers, que Virgile a copiés de lui:

Tityre, dum redeo, brevis est via, pasce capellas;
Et potum pastas age, Tityre; & inter agendum
Occursare capro, cornu ferit ille, caveto.

Il y auroit d'autres remarques à ajoûter, ou sur le vers intercalaire, ou sur les couplets de la poësie Bucolique, ou sur une quantité de petites régles, dont l'explication nous meneroit trop loin.

Au reste, on représentoit quelquefois des Bucoliques ou des Pastorales sur les théatres. Les décorations étoient alors simples, composées de branches d'arbres & de feuillages; & l'instrument, dont s'accompagnoient les acteurs, étoit la flûte de roseau, nommée par les Anciens σύριγξ, dont l'extérieur répondoit à la simplicité du poëme.

BUCOLUS, *Bucolus*, Βουκόλος, (*a*) pere de Sphélus, & grandpere de Jasus, qui fut tué par Énée au siege de Troye.

BUCORNE, surnom qu'on a donné à Bacchus, que l'on représentoit quelquefois avec une corne de taureau à la main, symbole ancien du vaisseau à boire.

BUCRANIUM, (*b*) terme usité dans les Inscriptions Tauroboliques. L'explication de ce terme est liée à quelques autres explications, qu'on trouvera au second volume des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres.

BUDALIE, *Budalia*, (*c*) bourgade de la Pannonie, située près de Sirmium. Ce fut le lieu de la naissance de l'empereur Dece.

(*a*) Iliad. L. XV. v. 328.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 459, 460.
(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 396.

BUDARES, *Budares*, (a) général Espagnol, qui vivoit environ deux cens ans avant Jesus-Christ. Il avoit joint ses troupes à celles de Bésasides pour faire la guerre aux Romains. Il fut fait prisonnier dans une bataille, qui se donna auprès de la ville de Turbe.

BUDIE, *Budium*, Βούδειον, (b) ville de Thessalie, dont il est parlé dans Homère. C'est là que regnoit avec beaucoup de gloire le brave Épigée, un des plus fameux capitaines qu'eussent les Thessaliens, lorsqu'il fut obligé de quitter cette ville, pour avoir malheureusement tué son cousin germain.

Il y en a qui mettent la ville de Budie dans la Magnésie. Il faut, sans doute, l'entendre du tems que cette Province étoit réunie à la Thessalie; car, elle y fut en effet réunie par l'empereur Auguste. Mais, du tems d'Homère, cela n'étoit pas ainsi; à moins que l'on n'aime mieux dire que la Magnésie étoit dès-lors considérée comme une partie de la Thessalie, & qu'en ce sens-là Homère aura pu placer Budie dans cette contrée de la Gréce.

On met une ville de même nom dans la Phrygie, province de l'Asie mineure.

BUDIENS, *Budii*, Βούδιοι, (c) peuples de Médie, suivant Hérodote. C'est tout ce que nous en sçavons, parce qu'il n'y a que cet Écrivain, qui en ait eu quelque connoissance. Nous pouvons seulement dire d'après lui, que les Budiens furent du nombre de ceux, qui obéïrent à Déjoce.

BUDINS, *Budini*, Βουδῖνοι, (d) peuples de la Scythie d'Europe. Ils étoient voisins des Sauromates, & avoient au nord de leur païs un désert de huit journées de chemin. Ce païs, selon Hérodote, produisoit en abondance toutes sortes d'arbres. Au rapport de Pomponius Méla, il étoit fertile en pâturages, mais d'ailleurs stérile & tout nu.

On croyoit que les Budins étoient tous sorciers; & les Scythes, & les Grecs qui demeuroient dans la Scythie, disoient, que tous les ans, durant quelques jours, ils étoient transformés en loups, & qu'ils reprenoient ensuite leur première forme. Cependant, dit Hérodote, ils ont beau parler de la sorte, avant qu'ils me persuadent cette fable; & néanmoins, continue-t-il, ils l'assurent, & ne font point difficulté d'en jurer.

Les Budins étoient une nation nombreuse, & remarquable. Ils avoient tous les yeux bleus, & les cheveux roux. Ils avoient une ville, appellée Gélone, qui étoit toute bâtie de bois. Ses murailles étoient faites de même matière. Elles étoient fort hautes, & avoient

(a) Tit. Liv. L. XXIII. c. 44.
(b) Homer. Iliad. L. XVI. v. 572. Pauf. pag. 622.
(c) Herod. L. I. c. 101.
(d) Herod. L. IV. c. 21, 105, 108, 109. Pomp. Mel. p. 91. Plin. Tom. I. 218. Ptolem. L. III. c. 5. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 589, 590.

de chaque côté trois cens stades de longueur. Les maisons & les temples étoient aussi bâtis de bois; car, on y voyoit des temples consacrés aux dieux de la Grece, qui étoient même construits à la Grecque, avec des images, des autels & des chapelles de bois. Ils faisoient des fêtes à Bacchus, de trois en trois mois, & célébroient les Bacchanales. Aussi, les Gélons avoient été Grecs anciennement; mais, s'en étant séparés, ils allerent habiter chez les Budins. Ils se servoient même d'une langue composée de la Grecque & de la Scythique. Au reste, les Budins étoient différens des Gélons, & par la langue, & par la façon de vivre; car, comme ils étoient naturels du païs, ils étoient aussi comptés entre les Nomades, & étoient les seuls de cette contrée qui mangeassent la vermine. Mais, les Gélons cultivoient la terre, vivoient de bled, avoient des jardins, & ne ressembloient aux Budins, ni de la mine, ni de la couleur. Cependant, les Grecs confondant les uns & les autres, appelloient aussi les Budins, Gélons.

Tout leur païs étoit rempli d'arbres, sous lesquels on trouvoit un grand lac, environné de tous côtés de marécages & de roseaux. On prenoit, dans ce lac, des loutres, des bievres, & d'autres animaux qui avoient le museau quarré. On faisoit des cuirasses de leurs peaux cousues ensemble; & leurs testicules étoient propres pour guérir les maux de mere, & les maladies du fondement.

Les Budins sont appellés Bodenes, dans Ptolémée.

BUDORE, *Budorus*, (a) Βουδορὸς, nom d'une montagne de l'isle de Salamine, dans l'Attique. Cette montagne étoit, sans doute, située auprès du port, qui en portoit le nom, & dont il est parlé ici après. *Voyez* Budorie.

Thucydide nomme la montagne en question, un lieu fortifié, une forteresse; à moins que l'on n'aime mieux dire, qu'il y avoit une forteresse sur cette montagne. Cela nous paroît assez vraisemblable.

Une rivière de l'isle d'Eubée, portoit aussi le nom de Budore, suivant Strabon, & Ptolémée.

BUDORIE, *Budorium*, (b) Βουδόριον, nom d'un port de l'isle de Salamine. Cnémus, chef de la flotte Lacédémonienne, surprit ce port de nuit, l'an 428, avant l'Ere Chrétienne; & s'y étant saisi de trois vaisseaux, il fit des courses dans toute l'isle. Les habitans éleverent bientôt des signaux de feu; de sorte que les Athéniens, croyant qu'on avoit pris le Pirée, tomberent dans la consternation, & couroient en désordre à sa défense. Instruits ensuite des circonstances du fait, ils se mirent en grand nombre sur plusieurs vaisseaux, & passerent à Salamine. Ainsi, les Lacédémoniens n'ayant pu achever leur

(a) Thucyd. pag. 165. Strab. p. 446. Ptolem. L. III. c. 15.

(b) Diod. Sicul. p. 312.

entreprise, se retirerent dans leur païs. D'abord, après leur départ, les Athéniens établirent une plus forte garde dans cette Isle, & veillerent plus attentivement à sa conservation.

BUFFET. (*a*) C'étoit, chez les Anciens, de petits appartemens, séparés du reste de la salle, pour y ranger la porcelaine, les vases. En France, dans les derniers siécles, les Buffets se mettoient dans les salles à manger, & servoient autant pour y dresser les choses utiles pour le service de la table, que pour y étaler la richesse, & la magnificence des princes ou des particuliers, qui donnoient des festins. Aujourd'hui, dans les maisons de quelque importance, on place les Buffets dans des piéces séparées. Alors, on les décore de tableaux relatifs au sujet, de fontaines, de cuvettes, de rafraîchissoirs & de vases, & ils sont revêtus de marbre & de bronze; au lieu que dans les bâtimens ordinaires, ces Buffets se dressent dans des vestibules ou antichambres, pour éviter l'humidité, qu'ils causeroient dans les salles à manger.

Chez les Romains, il y avoit des esclaves préposés au Buffet, & qui avoient soin, les uns du vin, les autres de l'eau tant chaude que froide; les autres, des vases & des coupes, quand il en falloit changer, ce qui arrivoit assez souvent, l'orsqu'on entroit en débauche.

BUFFLE, *Bubalus*, (*b*) espèce de bœuf, dont parle l'Écriture. Moyse en avoit permis l'usage aux Juifs, & on en servoit sur la table de Salomon. L'Hébreu *Jachmur* signifie un certain animal, qui se trouve vers l'Euphrate, ayant des cornes comme le cerf, & le poil roux. C'est ainsi que les auteurs Arabes nous décrivent le Jachmur, que la Vulgate a traduit par *Bubalus*.

BUFFLE, (*c*) ou taureau de Péonie. Il est parlé de cette espèce de taureau dans Pausanias; & cet Auteur dit que c'est de toutes les bêtes féroces, la plus difficile à prendre en vie, parce qu'il n'y a ni toiles, ni filets qui puissent résister à ses efforts. Voici comme on chassoit cet animal. On choisissoit un côteau, qui, par une pente aisée, descendit dans un vallon, & l'on entouroit ce côteau de bons palis. Ensuite, depuis la pente du côteau jusqu'au bas du vallon, l'on étendoit des peaux de bœuf toutes fraîches, ou si l'on n'en avoit point de fraîches, on étendoit de vieux cuirs, & on les graissoit d'huile, afin de les rendre plus glissans. Alors, des chasseurs bien montés poussoient le Buffle de ce côté-là. L'animal n'avoit pas plutôt mis le pied sur ces cuirs, que venant à glisser, il se précipitoit en bas. Là on le laissoit patir quatre ou cinq jours; après quoi, demi-mort de faim & de lassitude, il se laissoit pren-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. I. pag. 314, 342.

(*b*) Deuter. c. 14. v. 5. Reg. L. III, c. 4. v. 23.

(*c*) Pauf. pag. 632.

dre aisément. On pouvoit même profiter de sa foiblesse, & l'apprivoiser en lui jettant des pignons de pommes de pin tout épluchés, dont ces animaux étoient fort friands. Ils venoient manger ce fruit, & quand ils étoient ainsi apprivoisés, on leur lioit les pieds, & on les emmenoit.

Le Texte de Pausanias porte Βίσωνος ταύρου τῶν Παιονικῶν, *Bisontis tauri Pæonicorum*. Pline appelle ces animaux *Bisontes*. Il en est aussi parlé dans les Commentaires de César. Ce taureau de Péonie est le même, dont nous avons fait mention sous le nom de Bonasus. *Voyez* Bonasus.

BUGÉE, *Bugæus*, (*a*) surnom, que l'Écriture donne à Aman, ennemi des Juifs. Ce terme signifie un homme qui a beaucoup de présomption & de vanité, & qui s'entête si fort de son mérite, qu'il croit surpasser tous les autres, comme faisoit Aman, qui vouloit que tout le monde fléchit les genoux devant lui. Bugée ne se lit pas dans l'Hébreu, mais seulement dans le Grec. Il y en a qui croyent que ce mot est mis pour Bagoas.

BUIS, *Buxus*. Chez les Anciens, le Buis étoit consacré à Cybèle, parce qu'on en faisoit des flûtes, comme on en fait encore. Stace, dans sa Thébaïde, semble aussi à Pitiscus marquer, qu'il étoit consacré à Bacchus; mais, il se trompe. *Cùm Bacchica mugit Buxus*, signifie seulement les flûtes, dont on jouoit aux fêtes de Bacchus; & *Buxus* est pris, en cet endroit, pour flûtes, comme la matière ordinaire dont on les faisoit, & non pour un arbre consacré à Bacchus. Vossius dit que le Buis étoit aussi consacré à Cérès chez les Romains.

BUISSON ARDENT. (*b*) Nous lisons au livre de l'Exode, que Moyse ayant mené le troupeau de Jéthro, son beau-pere, au fond du désert, vint à la montagne de Dieu, nommée Horeb. Alors, le Seigneur lui apparut dans une flamme de feu, qui sortoit du milieu d'un Buisson, & il voyoit brûler le Buisson, sans qu'il fût consumé. Moyse dit donc: » Il faut que j'aille reconnoître » quelle est cette merveille, que » je vois, & pourquoi ce Buisson ne se consume point. » Mais, le Seigneur le voyant venir, pour considérer ce qu'il voyoit, l'appella du milieu du Buisson, & lui dit: » Moyse, » Moyse. Me voici, répondit-il. Et Dieu ajoûta: » N'approchez pas d'ici, ôtez vos souliers de vos pieds, parce que » le lieu, où vous êtes, est une » terre sainte. »

Cette nudité des pieds est une cérémonie, qui a été imitée par plusieurs peuples, qui vouloient marquer par-là leur respect, en entrant dans leurs temples. Les Égyptiens, les Mahométans, les

(*a*) Esth. c. 12. v. 6.
(*b*) Exod. c. 3. v. 1. *& seq.* c. 30. v. 19. Deuter. c. 33. v. 16. ad Galat. Epist. c. v. 19. Juven. Satyr. 6. v. 158.

Indiens, les Éthiopiens, la pratiquent encore aujourd'hui, quand ils entrent dans leurs lieux de prieres.

Le Seigneur ordonne aux Prêtres des Israëlites, de se laver les pieds & les mains, lorsqu'ils s'approcheront de l'autel, & qu'ils entreront dans le Sanctuaire. Les Rabbins croyent même que tous les enfans d'Israël quittoient leurs souliers, en entrant dans le temple. Juvénal semble dire la même chose dans ce vers:

Exercent ubi festa mero pede Sabbatha reges.

Mais, nous ne sçavons pas si ces Auteurs étoient bien informés; car, on ne voit rien de semblable ordonné par la Loi.

Quant à celui, qui apparoît dans le Buisson, l'Écriture lui donne, en plus d'un endroit, le nom de Dieu. Il dit lui-même, qu'il est le Seigneur, le Dieu qui est, le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, le Dieu qui doit tirer son peuple de la servitude; & Moyse, dans la bénédiction qu'il donne à Joseph, lui dit que la bénédiction de celui, qui a paru dans le Buisson, vienne sur la tête de Joseph, sur le haut de la tête de celui qui est Nazaréen entre ses freres. Mais, dans l'endroit de l'Exode que nous examinons, au lieu de, *le Seigneur lui apparut*, l'Hébreu & les Septante portent, *l'Ange du Seigneur lui apparut*. S. Paul, écrivant aux Galates, dit que la Loi a été donnée par les Anges. S. Jérôme, S. Augustin, S. Grégoire le Grand, enseignent la même chose. C'étoit un Ange, qui représentoit le Seigneur, & qui parloit en son nom. *Angelorum vocabulo exprimuntur, qui exteriùs ministrabant, & appellatione Domini ostenditur, qui eis interiùs præerat;* ainsi parle S. Grégoire.

Il est cependant vrai, que la plûpart des Anciens pensent que c'est le Fils de Dieu qui apparut dans le Buisson; & S. Augustin reconnoît qu'on peut soûtenir l'un & l'autre sentiment, sans blesser la foi.

C'est une opinion commune, parmi les Mahométans, que l'on mit dans l'Arche d'alliance, un des souliers dont Moyse s'étoit déchaussé, en s'approchant du Buisson ardent, pour conserver la mémoire de ce miracle.

BUISSON, *Rhamnus*, (*a*) sorte d'arbrisseau. Quand il y avoit en Grece quelque malade dans une maison, on mettoit sur la porte des branches de Buisson, & cela, pour chasser les mauvais esprits.

BUL, *Bul*, (*b*) nom du huitième mois de l'année des Hébreux. Il fut ensuite appellé Marshévan. Le mot *Bul* ne se trouve qu'au troisième livre des Rois. Le passage, où il est marqué, nous apprend que ce fut en ce mois

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. V. p. 4.

(*b*) Reg. L. III. c. 6. v. 38.

que Salomon acheva de bâtir le temple dans toutes ses parties & dans tout ce qui devoit servir au culte de Dieu.

Le mois de Bul répond à notre mois d'Octobre. C'est le second de l'année civile & le huitième de l'année Ecclésiastique. Il est composé de vingt-neuf jours. Le sixième jour de ce mois étoit jeûne, parce que Nabuchodonosor fit mourir en ce jour là les enfans de Sédécias en présence de ce Prince malheureux, & qu'il lui fit ensuite crever les yeux à lui-même.

BULARQUE, *Bularchus*, (*a*) fameux peintre. Il avoit représenté une bataille des Magnésiens dans un tableau, dont Candaule, surnommé Myrsile, roi de Lydie, & le dernier de la race des Héraclides, fit tant d'estime, qu'il l'acheta au poids de l'or, vers le tems de Romulus. Bularque se fit connoître vers la 18.e Olympiade, environ l'an 708 avant J. C.

Ce qu'on vient de lire, est appuyé sur le témoignage de Pline; mais, on croit que c'est une erreur de sa part, parce que Bularque a dû être postérieur à Candaule, surnommé Myrsile.

BULBUS, *Bulbus*, (*b*) étoit un Juge vénal, selon Cicéron. Tel est le portrait, que cet Orateur en fait dans un de ses discours contre Verrès.

BULEUTÉRION, *Buleuterion*, Βουλευτήριον, (*c*) nom que les Syracusains donnoient au lieu, où s'assembloient leurs Sénateurs. Ce lieu avoit été respecté par M. Marcellus, lorsque ce général, selon les droits de la victoire, pouvoit le piller; mais, il ne le fut point par Verrès, comme le lui reproche Cicéron.

Ceux de Cyzique, au rapport de Pline, avoient un vaste édifice, qu'ils nommoient aussi Buleutérion. Ce terme, qui vient du Grec, signifioit la même chose que *Curia* chez les Romains.

BULGARES, *Bulgari*, (*d*) peuples d'Asie, qui habitoient à l'orient du Wolga, suivant l'opinion commune. Mais, M. Fréret les place dans les régions situées à l'occident du Tanaïs. Quoi qu'il en soit, ils étoient appellés Hunnogondures par les Grecs, parce qu'ils avoient la même origine que les Huns.

On ne sçait rien de leur histoire tant qu'ils demeurerent dans leur païs; mais, ceux qui en sortirent sont très-connus. Ils parurent pour la première fois sur les frontières de l'Empire, du tems d'Anastase, dont ils défirent les troupes, l'an de Jesus-Christ 499 & l'an 502. Ils disparurent presqu'aussi-tôt, ayant été battus par Théodoric, roi des Goths en Italie, qui reprit la ville de Sirmick, dont ils s'étoient rendu maîtres. On les revit ensuite sous le regne de Justinien, qui ne put d'abord les empêcher de retour-

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 396. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. V. p. 253, 254.

(*b*) Cicer. in Verr. L. II. c. 78, 79.

(*c*) Cicer. in Verr. L. II. c. 50. Plin. Tom. II. p. 741.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 59.

ner dans leur païs, chargés des richesses qu'ils avoient enlevées dans leurs courses. Mais, quelques années après, ces Barbares ayant eu la témérité de s'avancer jusqu'aux pieds des murs de Constantinople, Bélisaire, quoique déjà cassé de vieillesse, les battit; & ils furent si maltraités dans leur retraite, qu'ils n'oserent plus rien entreprendre qu'à quatre-vingts ans de-là; c'est-à-dire, l'an de J. C. 640.

On dit qu'ils s'engagerent alors dans une guerre contre les Avares, & que toute leur armée, qui étoit fort nombreuse, ayant été taillée en pieces, fut réduite à neuf mille hommes, qui furent égorgés eux-mêmes dans la Bavière, où Dagobert, roi de France, leur avoit permis de se retirer, sans qu'il pût s'en sauver que sept cens familles, qui s'établirent dans la Croatie. On ajoûte que trente ans après, un roi des Bulgares, en mourant, laissa ses États à cinq fils, qui, ne pouvant s'accorder entre eux, résolurent de faire des établissemens hors de leur païs; que l'aîné demeura dans la Bulgarie, & qu'un de ses freres occupa les bords du Tanaïs; qu'un troisième, s'étant avancé dans la Pannonie, y fut reçu par les habitans du païs; que le quatrième, nommé Alzécon, pénétra jusqu'en Italie, où il offrit ses services à Grimoald, roi des Lombards, qui le fit Gouverneur de quelques villes dans le voisinage de Bénévent; que le cinquième enfin, nommé Asparuch, fonda en de-çà du Danube le royaume de Bulgarie, qui a eu plus ou moins d'étendue en divers tems. Voici une idée générale de l'Histoire de ce royaume.

Asparuch, premier roi de Bulgarie, fut redoutable aux Grecs, qu'il obligea de lui payer tribut. Tarbagl, son successeur, ne s'en fit pas moins craindre; mais, les Historiens sont partagés pour ce qui concerne Cormès. Les uns disent qu'il défit les troupes de Constantin Copronyme; les autres, qu'il en fut battu. Ces deux opinions peuvent être vraies; mais, Constantin, ayant plus de ressources, eut enfin l'avantage. Les Bulgares, peu accoûtumés à être vaincus, se dégoûterent de leurs Rois. Ils détrônerent Cormès, & après lui Télese, parce qu'ils étoient malheureux à la guerre. Sabin, qu'ils donnerent pour successeur à Télese, leur déplut aussi, parce qu'il parut souhaiter la paix; & néanmoins ils obligerent Pagan, qui lui succéda, de la demander. La Bulgarie eut alors deux Rois en même tems. Sabin, rétabli par Constantin Copronyme, vécut peu de tems; & cet Empereur recommença la guerre, aussi-tôt après sa mort, sous des prétextes assez frivoles. Elle fut encore désavantageuse aux Bulgares, qui ne commencerent à respirer qu'après la mort de ce dangereux Prince. Et Cardame & Crume après lui eurent leur revanche des pertes, que leurs prédécesseurs avoient faites. Ce dernier prit Sardique, défit les Grecs dans une bataille, où l'empereur Nicéphore fut tué,

pilla

pilla Andrinopole, & s'avança jusqu'à la capitale de l'Empire.

Il en auroit entrepris le siége, si Léon l'Arménien n'avoit paré ce coup par un traité où il renouvella les anciens traités faits du tems de Cormès entre les Bulgares & les Grecs, pour régler les limites des deux États, & le tribut que ceux-ci devoient payer tous les ans. On dit que le même Empereur abusa de ce traité pour surprendre les Bulgares, qui ne s'attendant pas à une pareille perfidie, furent maltraités; & que la mort précipitée de Crume l'empêcha d'en tirer vengeance. Ses successeurs immédiats ne font aucune figure dans l'Histoire. Bogoris se préparoit à attaquer les Grecs, lorsqu'il renonça au Paganisme, que ses prédécesseurs avoient toujours professé, pour embrasser la religion Chrétienne. Un si heureux changement rendit plus facile l'accommodement que les Grecs lui proposoient. Son regne fut paisible; & les deux Princes, qui lui succéderent, n'eurent de guerre qu'avec les rois de Servie. Mais, les troubles recommencerent sous le regne de Siméon, qui prit pour prétexte, que quelques Marchands de ses sujets avoient été maltraités dans les douanes de l'Empire.

Les événemens de cette guerre donnent grande opinion des Bulgares. Attaqués par les Turcs ou Hongrois, en même tems qu'ils attaquoient les Grecs, ils oserent s'avancer jusqu'à Constantinople; & ne perdant pas courage après la perte de trois batailles, ils défirent les Turcs, & obligerent enfin Léon le Philosophe à faire la paix. On dit que Siméon, prince inquiet & ambitieux, reprit les armes encore après, & qu'il se rendit maître d'Andrinopole, que les Grecs racheterent en deniers comptans. Il paroît même n'avoir plus fait des trèves que pour respirer; car, on le trouve en guerre jusqu'à la fin de sa vie, & on voit même que les rois de Servie de ce tems-là furent le jouet de son ambition. Pierre, son fils, suivant d'autres maximes, fit la paix avec l'Empire, & n'en put jouir toute sa vie. N'ayant pas voulu s'opposer aux Hongrois & leur fermer le passage du Danube, il irrita contre lui l'empereur Nicéphore, qui, pour s'en venger, engagea les Russes à attaquer la Bulgarie. Ces Barbares y entrerent l'an 967, y ruinerent plusieurs places fortes, & firent prisonniers deux fils du Roi. Charmés ensuite de la beauté du païs, ils songerent à s'y établir; & ils l'auroient fait, si l'empereur Zimisces ne s'y étoit opposé. Bardas Phocas, général des troupes de l'Empire, les battit en plusieurs rencontres; & l'Empereur lui-même étant venu combattre Sphendosthlas, le força d'accepter un traité de paix, qui ne lui laissa dans ses nouvelles conquêtes, qu'un chemin libre pour les abandonner. Les Bulgares ne furent pas plus tranquilles pour être délivrés de ces nouveaux venus. Zimisces, après avoir fait reconnoître par les peuples, Borise, fils de Pierre, le détrôna. Les Seigneurs firent succéder à ce

malheureux Prince, quatre freres d'une illustre maison, dont trois périrent presqu'aussi-tôt. Samuël, qui resta seul, se fit d'abord redouter des Impériaux. Parcourant la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, le Péloponnèse même, il battit premièrement les Grecs; mais, il en fut battu ensuite, & il ne se sauva avec son fils, qu'après s'être caché quelque tems dans la foule des corps morts. Il n'eut plus, après cela, que du malheur.

La trahison d'Azote, son gendre, lui coûta Durazzo. Il perdit plusieurs places auprès de la Sardique. Persthlave, Pliscoue, Béthée, Vodene, Vidyne & toutes les Villes considérables eurent le même sort. Enfin, l'empereur Basile, qui avoit fait toutes ces conquêtes, ayant taillé en pieces l'armée des Bulgares, & fait crever les yeux à quinze mille d'entr'eux, qu'il avoit faits prisonniers, Samuël, que la valeur extraordinaire de son fils avoit sauvé de cette déroute, en mourut de déplaisir, l'an de J. C. 1014. On ne donne ici qu'un léger crayon de ces grands événemens. Gabriël, fils & successeur de Samuël, fut aussi malheureux que lui. Sa valeur, & la victoire qu'il remporta sur un des généraux de Basile, ne purent le mettre à couvert de la trahison. Il demandoit la paix, lorsque les Grecs prirent Mogleve, la plus considérable des places qui lui étoient restées; & peu après, il fut assassiné par Jean Vladislas, son cousin germain, à qui il avoit sauvé la vie. Celui-ci fut le dernier roi de Bulgarie. Ayant fait la paix avec Basile, il fit périr par trahison Vladimir, roi de Servie & de Dalmatie; & étant entré dans ses États, il s'étoit avancé jusqu'auprès de Rhaguse, lorsqu'il apprit que Basile étoit rentré dans la Bulgarie.

On ne dit point quel fut le sujet de cette nouvelle guerre; mais, elle fut fatale aux Bulgares. Les Grecs les ruinoient aisément, en crevant les yeux à tous ceux qu'ils prenoient. Ils perdoient tous les jours quelque place; & s'ils osoient combattre les généraux Grecs, ils ne pouvoient soûtenir la présence de l'Empereur, dont ils avoient trop éprouvé le bonheur. Vladislas, venant de battre Constantin Diogènes, prit la fuite devant Basile; & voulant encore, après sa défaite, reprendre Durazzo, il fut tué l'an 1017 devant cette place. Les Bulgares consternés ne lui donnerent point de successeur. Basile entra aussi-tôt dans leur païs. Un des Grands, nommé Cracras, lui livra jusqu'à trente-cinq places. Les autres s'empresserent à lui donner des marques de leur soumission, & tout se rendit hors Ibatzes, qui, après avoir tenu encore quelque tems, fut pris & condamné à perdre la vue. Ainsi finit le royaume de Bulgarie, après avoir duré 347 ans sous vingt-quatre Rois, en comptant Asparuch, dont quelques-uns sont assez illustres.

On prétend que les Bulgares furent transférés aussi-tôt après dans la Mésie, au de là du Danube, & que leur païs fut donné à ceux des Patzinacites, qui vou-

lurent y venir demeurer en se faisant sujets de l'Empire ; mais, on ne les transféra pas tous. Il en resta assez pour inquiéter les Grecs à quelque tems de-là. Pierre Déléan, homme né dans l'esclavage, les fit soulever. S'étant sauvé de Constantinople, il alla dans la Bulgarie, & n'eut pas de peine à persuader aux mécontens, qu'il étoit fils du roi Gabriël. Ils le proclamerent Roi ; & le gouverneur de Durazzo, ayant voulu appaiser les troubles, fut battu. Un autre parti ayant en même tems offert la couronne à Thiomir ou Thécomir, Déléan, qui ne vouloit point de concurrent, le rendit odieux aux peuples, qui le lapiderent. Tout paroissoit le favoriser dans ces commencemens. L'empereur Michel, qui s'étoit avancé pour le combattre, saisi de frayeur, prit la fuite, & laissa tous les équipages sous la garde d'un Bulgare, qui les livra aussitôt au nouveau Roi. Durazzo se rendit à lui. Il battit les Grecs, & prit Lépante. Un si grand bonheur fut troublé par un accident, qui paroissoit devoir produire un effet tout contraire. Alusian, prince de la Maison royale, & Patrice, mécontent des Grecs, vint dans la Bulgarie vers l'an 1040. Sa naissance ayant fait craindre à Déléan, qu'on ne songeât à le faire Roi, il l'attira à lui, & lui donna le commandement d'une armée de quarante mille hommes pour faire le siege de Thessalonique. Le succès de ce siege fut malheureux ; & Alusian, s'en prenant à Déléan, l'invita à un souper, où il lui fit crever les yeux. Sa perfidie n'auroit apparemment pas été impunie, s'il ne s'étoit aussi-tôt soumis à l'Empire. Les Bulgares, ayant perdu leur Chef, furent contraints de reprendre le joug, qu'ils secouerent de nouveau sous le regne d'Isaac l'Ange.

Deux freres de la famille royale, nommés Asan & Pierre, furent les chefs de la révolte, & prirent le titre de Rois. Non seulement ils chasserent les Grecs de toute la Bulgarie ; mais, ils allerent les chercher chez eux. Ils se flatterent même de devenir empereurs de Constantinople, si Frédéric I avoit voulu les seconder. Asan mourut vers l'an 1189, après un regne de neuf ans. Pierre, qui lui survécut peu, eut pour successeur un de ses freres, nommé Jean, qui, s'étant séparé de l'église Grecque pour se réunir à l'église Romaine, obtint en 1204, du pape Innocent III, l'érection de l'évêché de Trinove en primatie, & des évêchés de Persthlave & de Welesvude en métropoles. Ce Prince fit beaucoup de peine aux François, qui, de son tems, se rendirent maîtres de Constantinople, & fut tué en 1207 devant Thessalonique, qu'il assiégeoit. Après lui regna Vorylas ou Phrorilas, fils de sa sœur, qui ayant été battu dès l'année suivante par les François, se trouva hors d'état de conserver une couronne, qui ne lui appartenoit point.

Asan, en mourant, avoit laissé deux fils en bas âge, Jean Asan & Alexandre, que leurs oncles

avoient fait élever d'une manière convenable à leur naissance. Après leur mort, Jean Asan leva quelques troupes dans la Russie; & s'étant présenté à leur tête, il grossit si bien son parti, qu'il osa assiéger l'Usurpateur dans Trinove. On dit que ce siege dura sept ans. Asan, maître du royaume, fit la guerre à Théodore l'Ange, prince d'Épire, le fit prisonnier, lui creva les yeux, & ayant fait sa paix avec lui, épousa sa fille. Il s'allia ensuite avec Jean Vatace, empereur des Grecs, avec qui il fit le siege de Constantinople en 1235. Mais, ayant été battu, il fit la paix avec les François, & la rompit aussi aisément pour renouer avec les Grecs, qui n'en purent tirer de grands avantages, parce que le pape Grégoire IX engagea André, roi de Hongrie, dont Asan avoit épousé la fille en premières nôces, de lui faire la guerre. Asan II mourut au mois de Juin de l'an 1241; & Caloman, son fils, étoit mort avant la fin de l'an 1245. Michel, autre fils d'Asan, succéda à son frere, & eut de grandes guerres avec Jean & Théodore Vatace, & fut tué en 1257, par Caloman II. Celui-ci étoit fils de cet Alexandre, dont on a dit ci-dessus qu'il étoit le second fils d'Asan I. Uros, prince de Russie, qui avoit marié sa fille au roi Michel, résolut de venger sa mort, & n'eut pas beaucoup de peine. Tout plia devant lui. Caloman fut pris & tué, & la couronne, offerte à Mytzès, homme très-puissant, mais de peu de cœur, qui, pour avoir épousé Marie, l'une des filles d'Asan II, n'en fut pas plus estimé de ses sujets.

On ne voit ensuite dans la Bulgarie que des Rois détrônés les uns par les autres, & ces guerres civiles firent un tort infini à cet État. Car, dès l'an 1271, Étienne, roi de Hongrie, obligea les Bulgares à le reconnoître pour leur Souverain, & à lui payer tribut; d'où vient que depuis les rois de Hongrie joignirent à leurs autres titres celui de rois de Bulgarie. Constantin-Tech, qui avoit chassé Mytzès, ayant été tué par Lachanas, homme de basse naissance, mais extrêmement ambitieux, & qui prit, après cette victoire, le titre de Roi, l'empereur Michel Paléologue entreprit de faire regner Jean Asan III, fils de Mytzès, & en vint à bout; mais, ce Prince, aussi peu brave que son pere, fut ensuite obligé d'abandonner l'État, & de se réfugier à Constantinople, où sa postérité a fait une assez belle figure. George Terter, à qui il avoit donné sa sœur en mariage, & qui lui avoit fait le plus de peine, lui succéda vers l'an 1290; mais il n'eut pas plus de bonheur que lui; Noga, roi des Tartares, étant entré peu après dans ses États, où il n'osa l'attendre. Similtzès, alors devenu roi par la faveur de Noga, ne conserva ce titre, qu'autant que le Conquérant vécut. Il fut détrôné par Tzachas, fils & successeur de Noga, qui, ayant favorisé Swestislas, fils de Terter, en fut assassiné peu de tems après.

On assure que celui-ci fit revenir son pere, dans la Bulgarie, où il lui fit goûter toutes les douceurs de la liberté, dégagée des inquiétudes du gouvernement. Son regne fut assez heureux. Il prit quelques places aux Grecs, mourut vers l'an 1322, & laissa la couronne à son fils George Tetter II, qui regna si peu, que dès l'an 1324, Michel Strascimir, que les peuples avoient proclamé Roi, régnoit paisiblement, malgré les efforts que les Grecs avoient faits en faveur de Boësilas, qui, pour leur faire plaisir, s'étoit contenté du titre de Despote. Les Historiens représentent Michel comme un prince ambitieux, qui avoit tâché de s'agrandir aux dépens des Grecs, en paroissant favoriser l'un des partis, qui troubloient leur repos. Il eut guerre avec Étienne, roi de Servie, & fut tué, les armes à la main, au mois de Juillet de l'an 1339. Sa mort avança beaucoup la ruine de l'État. Après une assez courte régence, Alexandre, neveu de Michel, acheta la royauté des rois de Servie, en s'engageant à diverses choses envers eux; & entr'autres à leur fournir, à leur ordre, douze mille hommes de cheval. Mais, ce Prince fit encore bien pis, lorsque devenu amoureux d'une Juive, il entreprit de faire regner les enfans, qui naquirent de ce commerce criminel, au préjudice de ses enfans légitimes. L'un de ceux-ci, nommé Strascimir, se révolta ouvertement contre son pere; & il auroit causé de grands désordres, s'il ne s'étoit attiré en même tems sur les bras Louis, roi de Hongrie. Toutes les places de son gouvernement lui furent alors enlevées. Il fut pris lui-même, & n'obtint sa liberté qu'au bout de quelques années. Après la mort d'Alexandre, arrivée vers l'an 1350, il fit de nouveaux efforts pour regner préférablement à l'un des fils de la Juive, à qui son pere avoit laissé la couronne. Et pour le détrôner, il oublia ses propres intérêts, & souffrit que Sultan Amurat I se rendit maître d'une partie de la Bulgarie. Le reste ne se trouva pas ensuite en état de résister aux Turcs. Sultan Bajazet, aussi grand guerrier que son pere, en fit la conquête malgré les remontrances des Hongrois. Ainsi fut détruit un royaume, où il y eut toujours un peu de barbarie. *Voyez* Bulgarie.

BULGARIE, *Bulgaria*. On distingue deux contrées de ce nom, la Bulgarie d'Asie, & la Bulgarie d'Europe. Ces deux contrées ont pris ce nom pour avoir été occupées par les peuples Bulgares.

La première, qui étoit située près du Volga dans la Sarmatie Asiatique, s'appelle aujourd'hui la grande Bulgarie, ou le duché de Bulgar. Ce païs est sous la domination des Russes.

La Bulgarie d'Europe étoit vers le Danube. On connoît plus celle-ci que l'autre. On en peut voir l'histoire à l'article des Bulgares. On la nomme actuellement la petite Bulgarie, ou le royaume de Bulgarie dans la Turquie d'Europe.

Comme les Bulgares étoient fort décriés pour les mœurs, avant leur irruption eu Europe, les Anciens se servirent de leur nom, qu'ils écrivoient Boulgres, pour désigner des hommes corrompus, qui outrageoient la nature, & déshonoroient l'humanité par leurs infames débauches

Ces peuples étoient Payens; mais, ils commencerent à recevoir la Foi sous l'empereur Léon IV. Anastase le bibliothécaire rapporte que l'an 866, leur roi Bogoris, s'étant converti, reçut le baptême & prit en cette occasion le nom de Michel. Bogoris envoya aussi-tôt après des ambassadeurs au pape Nicolas, pour lui demander des Évêques & des Prêtres. Le Patriarche de Constantinople, ayant été informé de cette ambassade, soûtint que la Bulgarie devoit être de son patriarchat, & non de celui de Rome. Sa raison étoit, que le païs, appellé depuis Bulgarie, avoit été de l'empire Grec, avant qu'il fût occupé par les Bulgares. Le Pape, au contraire, vouloit que la Bulgarie fût du patriarchat d'Occident, comme elle l'avoit toujours été jusqu'au tems que les Bulgares s'emparerent de ce païs-là, & lui donnerent leur nom; outre que les Bulgares s'étoient eux-mêmes soumis au S. Siege, auquel ils s'étoient adressés, pour avoir des Prêtres & des Évêques, qui les avoient instruits & baptisés. Sur cette contestation, le roi Michel envoya des ambassadeurs à Constantinople, pour y faire décider ce différend par le Concile, qui s'y tenoit en 870. Les Grecs se déclarerent absolument contre le Pape; & le Patriarche de Constantinople s'attribua la jurisdicton spirituelle de la Bulgarie. Le Pape ne put l'empêcher à cause du Schisme. Depuis ce tems-là, les Bulgares sont demeurés constans dans la Foi de Jesus-Christ & dans la communion des Grecs, quoiqu'ils aient eu des guerres avec les Empereurs de Constantinople.

BULIENSES, *Bulienses*, (a) peuples, les mêmes que les Bullidenses. *Voyez* Bullidenses.

BULIMIE, *Bulimia*, (b) faim canine, appétit extraordinaire, accompagné d'évanouissement & de froid aux extrêmités du corps.

Ce mot vient du Grec βουλιμία ou βούλιμος, formé de βοῦς, *bos*, bœuf, & de λιμὸς, *fames*, faim; ou, comme d'autres l'expliquent, faim assez grande pour manger un bœuf. Cela, cependant, conviendroit mieux au mot βουφαγία, qu'à βουλιμία. Suidas & Varron donnent à ce mot une étymologie, qui semble plus naturelle, en le faisant venir de βοῦ; particule, dont les Grecs se servoient pour augmenter, & de λιμὸς, *fames*, faim. Car, ces mots βοῦπαις, un grand garçon, βουσῦκον, une grosse figue, montrent que les Grecs employoient la particule βοῦ, jointe aux mots, auxquels ils donnoient une signification augmentative.

(a) Cicer. Orat. pro Milon. c. 96.

(b) Plut. Tom. I. pag. 995.

Selon Plutarque, cette sorte de maladie arrive ordinairement aux hommes & aux bêtes, qui ont beaucoup fatigué, sur tout dans un tems de neige ; soit que la chaleur naturelle, renfermée au-dedans par le froid du dehors & par la condensité des pores, consume très-promptement toute la nourriture, ou que la vapeur subtile & perçante de la neige fondue, pénétrant le corps, en chasse la chaleur naturelle, qu'elle dissipe au-dehors. Car, il semble, ajoûte Plutarque, que c'est cette chaleur, éteinte par le froid, qu'elle rencontre en sortant sur la superficie du corps, qui produit les sueurs, qui arrivent dans cette maladie.

BULIS, *Bulis*, Βοῦλις, (*a*) ville de Grece dans la Phocide, sur les confins de cette province. Cette ville avoit pris son nom de Bulon, qui amena là une colonie, tirée des villes de l'ancienne Doride. On dit que dans la suite, les Bulidiens s'attacherent à Philomélus & aux Phocéens de sa faction.

On pouvoit aller de Thisbé, ville de Béotie, à Butis par un chemin, qui avoit environ quatre-vingts stades de long. Si d'Anticyre on y peut aller de même par terre, c'est ce que je ne sçais point, dit Pausanias, à cause des prodigieuses montagnes qui sont entre deux. Ce que je sçais, ajoûte-t-il, c'est que d'Anticyre au port de Bulis, on compte cent stades, & que du port à la ville il y a plus de sept stades pour les gens de pied. Sur le chemin, on trouvoit un torrent, qui alloit se jetter dans la mer, & que les gens du païs nommoient le torrent d'Hercule. Bulis étoit située sur une hauteur. On passoit tout devant, lorsqu'on alloit par mer d'Anticyre à ce promontoire de Corinthe, que l'on nommoit le Leschée. La plûpart de ses habitans gagnoient leur vie à pêcher de ces coquillages, dont on faisoit la pourpre. Cette ville n'avoit rien de considérable. On y voyoit seulement deux temples, l'un de Diane, l'autre de Bacchus. Les statues de ces divinités étoient de bois. Les habitans révéroient particulièrement un dieu, qu'ils appelloient le Très-Grand; surnom, qui, selon Pausanias, ne peut convenir qu'à Jupiter. La fontaine de Saunium leur donnoit de l'eau suffisamment.

Le nom de cette ville s'écrit Bulie dans Ptolémée ; & ses habitans sont appellés Bulenses dans Pline, qui les met dans les terres ; en quoi ce Géographe convient avec Pausanias, qui, comme on vient de le voir, place Bulis à sept stades de la mer.

BULIS, *Bulis*, Βοῦλις, nom d'une rivière de Grece, qui arrosoit la ville de même nom. Celle-ci avoit donné son nom à l'autre.

BULIS, *Bulis*, mere d'Égypius. *Voyez* Égypius.

BULIS, *Bulis*, Βοῦλις, (*b*) célebre Spartiate. Sperchis & lui

(*a*) Pauſ. pag. 683. Ptolem. L. III. c. 15. Plin. T. I. p. 191.

(*b*) Lucian. Tom. II. pag. 938.

partirent, de leur propre mouvement, pour aller vers Xerxès, & se soumirent à endurer telle sorte de supplice que bon lui sembleroit, pour expier le crime que les Lacédémoniens avoient commis, par le meurtre des Hérauts, que ce Roi leur avoit envoyés. Cette intrépidité donna de l'admiration à Xerxès, qui non seulement leur pardonna le crime de leurs concitoyens, mais les pria même de demeurer avec lui, au rang de ses favoris; à quoi ils répondirent qu'étant venus pour sauver leur païs, ils n'avoient garde de l'abandonner ainsi; & qu'ils chérissoient beaucoup plus leur liberté, que le royaume de Perse.

BULLA FÉLIX, (a) *Bulla Felix*, fameux brigand, qui, à la tête de six cens voleurs, courut toute l'Italie, pendant deux ans, sous les yeux des Empereurs, & bravant la multitude des troupes, qu'ils avoient près de leurs personnes. Il étoit d'une audace & d'une subtilité inconcevables, en sorte qu'on le voyoit sans le voir, & qu'en le trouvant, on le manquoit.

Il avoit des correspondances, qui l'instruisoient exactement de tous ceux qui sortoient de Rome, ou qui arrivoient à Brundusium. Il sçavoit qui ils étoient, en quel nombre ils marchoient, ce qu'ils portoient avec eux. Il les attendoit dans des défilés; & les arrêtant au passage, si c'étoient des gens riches, il les déchargeoit d'une partie de leur argent & de leurs équipages, & les laissoit continuer leur route. S'il trouvoit des ouvriers, du service desquels il eût besoin, il les gardoit pendant un tems, les faisoit travailler, & les renvoyoit ensuite, en leur payant leur salaire. Il jouoit des tours de souplesse tout à fait singuliers. Deux de ses camarades ayant été pris, & condamnés à être exposés aux bêtes; il alla trouver le concierge de la prison, auprès duquel il se fit passer pour le premier magistrat d'une ville du voisinage. Il dit qu'ayant à donner un spectacle à ses citoyens, il avoit besoin de deux misérables, qui combattissent contre les bêtes; & par ce stratagême, il retira les deux voleurs des mains du crédule concierge.

Informé qu'un Centurion avoit été envoyé avec des soldats, pour le prendre, il se présente à lui, déguisé, & sous un nom emprunté; & après avoir beaucoup invectivé contre Bulla Félix, il se charge de lui livrer ce chef de bandis, si l'Officier veut le suivre. Le Centurion, sur cette promesse, se laissa conduire dans un vallon creux, où tout d'un coup, il se vit investi par une multitude de gens armés. Alors, Bulla Félix, montant sur une espèce de tribunal, comme s'il eût été un magistrat en autorité, se fait amener le Centurion, ordonne qu'on lui rase la tête, & le renvoyant, lui dit: *Annonce à*

(a) Crév. Hist. des Emp. T. V. p. 116., 117.

ceux, qui l'ont mis en œuvre, que s'ils veulent diminuer mon monde, ils aient à nourrir leurs esclaves. En effet, sa troupe étoit principalement composée d'esclaves, qui fuyoient la misere & les mauvais traitemens, que leurs maîtres leur faisoient souffrir.

Enfin, il eut le sort, que ne manquent jamais d'avoir ces sortes de scélérats. Sévère, supportant impatiemment l'insolence d'un voleur de grands chemins, lui devant qui trembloient les Nations ennemies de l'Empire, fit partir un Tribun de cohortes Prétoriennes avec un corps de cavalerie, le menaçant de son indignation, s'il ne lui amenoit Bulla Félix vivant. La débauche lui livra celui qu'il cherchoit. Le Chef des voleurs entretenoit une femme mariée, que le Tribun engagea, sous promesse de l'impunité, à lui ménager l'occasion de saisir sa proie. Bulla Félix fut pris dormant dans une caverne, & amené à Rome. Papinien, alors préfet du Prétoire, l'interrogea, & lui demanda pourquoi il avoit embrassé l'indigne métier de brigand? *Et vous*, répondit cet audacieux criminel, *pourquoi faites-vous celui de préfet du Prétoire?* Il fut exposé aux bêtes; & sa mort dissipa sa troupe, dont il faisoit seul toute la force.

BULLATIUS, *Bullatius*, (*a*) vivoit du tems d'Horace. Ce Poëte lui adresse une de ses épîtres. Il y a apparence que ce Bullatius, dans quelque moment de dégoût & de dépit, avoit pris le parti de voyager, & même d'abandonner Rome pour toujours. Horace entreprend de le guérir, & de lui apprendre comment il faut se mettre au-dessus des inconvéniens qui arrivent dans la vie.

BULLE, *Bulla*, (*b*) Βόλλη & Βουλλίον, petite boule concave, d'or, d'argent, ou d'autres métaux, que les enfans des Romains portoient au col. On la donnoit aux enfans de qualité, en même-tems que la robe prétexte ou bordée de pourpre, & ils ne la quittoient, qu'en quittant cette robe; c'est-à-dire, à l'âge de dix-sept ans.

Selon Pline, Tarquin l'ancien fut le premier, qui donna une Bulle d'or à son fils, qui, n'étant encore âgé que de quatorze ans, avoit tué un des ennemis, dans un combat contre les Sabins. Cet Auteur remarque néanmoins, que quelques-uns prétendent qu'avant ce tems-là, Romulus en avoit donné au fils d'Hostus, le premier-né des filles Sabines, après leur enlévement, lequel fut depuis appellé Tullus Hostilius.

Quoiqu'il paroisse constant, par le témoignage de tous les Auteurs, qu'il n'y avoit que les enfans des magistrats Curules, qui eussent droit de porter la Bulle d'or; il n'est pas moins certain qu'ils n'étoient pas les seuls, qui

(*a*) Horat. L. I. Epist. 11. v. 1. *& seq.*

(*b*) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 305. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 68. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. III. p. 211, 212.

la portassent. Ceux, à qui les honneurs du triomphe étoient décernés, prenoient aussi cet ornement. *Bulla*, dit Macrobe, *gestamen erat triumphantium, quam in triumpho præ se gerebant.* Mais, cette Bulle étoit d'un plus grand volume, que celle des enfans. La grande Vestale & les Dames Romaines en portoient aussi; la première par distinction, les autres, comme une parure. On regardoit encore ces Bulles, comme de très-puissans préservatifs contre l'envie & contre les génies mal-faisans. La superstition n'avoit guere moins de part que la vanité, dans la coûtume d'attacher ces Bulles au col des enfans des Patriciens.

Cet ornement avoit été en usage chez les Égyptiens. On étendit, dans la suite, le nom de Bulle à plusieurs autres ornemens de la même figure, que l'on mettoit, ou sur les habits, ou sur les armes, ou sur les portiques. On le donnoit encore aux tables exposées en public, sur lesquelles on marquoit les jours de fêtes. Dans les siécles suivans, on a donné le nom de Bulles aux actes publics des Princes, qui étoient scellés d'un sceau d'or, d'argent, ou de plomb; soit à cause que ce sceau étoit semblable aux Bulles anciennes, que portoient les enfans, ou par allusion à ces tables exposées en public, dont nous venons de parler. Il convenoit particulièrement aux ordonnances des Princes, qui concernoient le bien public, parce qu'elles étoient patentes & seulement scellées; au lieu que les lettres, qui regardoient les particuliers, étoient fermées & signées. Ce nom de Bulle a demeuré long-tems propre aux édits des Princes, & a passé depuis aux concordats faits entre les Souverains, autorisés par leur sceau. C'est ainsi qu'on appelle encore l'Édit donné par l'empereur Charles IV, pour régler les droits de l'Empire, la Bulle d'or. Mais, dans les derniers tems, ce nom est devenu particulier aux décrets solemnels des Papes, que l'on nomme communément Bulles, parcequelles ont un sceau de plomb, qui, anciennement, étoit quelquefois d'or. Ce sceau représente d'un côté, S. Paul à droite, & S. Pierre à gauche, & de l'autre côté, le nom du Pape avec une devise.

BULLETINS. (a) Voici comme on se servoit des Bulletins à Athènes, lorsque les élections des nouveaux Officiers se faisoient par le sort. Le nom des aspirans étoit écrit sur des Bulletins, que l'on mettoit dans une urne; & on jettoit dans une autre, autant de féves blanches, qu'il y avoit de places à remplir, & autant de féves noires, qu'il y avoit de prétendans; après quoi on tiroit un Bulletin & une féve. Si elle se trouvoit noire, on tiroit un autre Bulletin & une autre féve, jusqu'à ce que la féve blanche désignât celui, à qui le sort donnoit la préférence. C'étoit un crime

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lets. Tom. VII. pag. 52.

capital de jetter dans l'urne deux Bulletins chargés du même nom; & quand deux freres concouroient, ils étoient obligés d'ajoûter à leur nom quelque distinction. Ceux, qui étoient élus de cette sorte, se nommoient κλη. ωτοί.

BULLIDENSES, *Bullidenses*, (*a*) Βυλλίονες, peuples de Grece dans la Macédoine. Leur païs étoit situé entre Dyrrachium & Apollonie, vers les monts Céraunes. C'est-là qu'on voyoit aussi les Taulantiens, ainsi que plusieurs autres peuples. La ville des Bullidenses s'appelloit Bullis. Ils en avoient, sans doute, pris le nom. Elle est qualifiée Colonie dans Pline. On la voyoit sur les bords de la mer, aux confins de l'Illyrie; ce qui est cause qu'on l'a quelquefois placée dans cette contrée. Cette Ville, dans Ptolémée, est placée au païs des Élimiotes.

Le nom des Bullidenses n'est pas écrit de même dans tous les Auteurs. Il se lit ainsi dans César. Pline dit Bulions; Strabon, Bullions; Tite-Live, Bullins. Quelques médailles portent, ΒΙΛΛΙΟΝΩΝ, ou selon d'autres, ΒΥΛΛΙΟΝΩΝ.

BULLINS, *Bullini*, peuples appellés aussi Bullidenses. *Voyez* l'article qui précede.

BULLIONS, *Bulliones*, (*b*) peuples, qui étoient les mêmes que les Bullidenses. *Voyez* Bullidenses.

BULLIS, *Bullis*, Βουλλίς, ville de Macédoine. Il est parlé de cette Ville à l'article de Bullidenses. *Voyez* cet article.

BULON, *Bulon*, (*c*) Βουλῶν, nom de celui, qui fonda la ville de Bulis. *Voyez* Bulis.

BULSON, *Bulso*, (*d*) surnom, que Justin donne à L. Manlius. Il faut lire Vulson, au lieu de Bulson, suivant l'opinion commune.

BUMADE, *Bumado*, (*e*) ou *Bumadus*, fleuve d'Asie, selon Quinte-Curse. Il couloit dans l'Assyrie, auprès du bourg de Gaugameles. Darius, roi de Perse, marchant contre Alexandre, alla camper sur les bords de ce fleuve, dans un lieu fort propre pour ranger son armée en bataille, parce que c'étoit une grande & vaste campagne, commode pour la cavalerie, où il n'y avoit ni buisson, ni rien qui empêchât de découvrir de tous côtés.

Il y a des éditions, qui portent Bumelle. Dans Arrien, on trouve l'une & l'autre expression. On croit, cependant, que la meilleure est Bumade.

BUMASTE, *Bumastis*, (*f*) sorte de raisin, dont parle Virgile au second livre des Géorgiques. Ce terme vient du Grec βουμαστὸς, composé de βοῦς, *bos*, bœuf, & μάζος, *mamma*, mammelle; c'est à

(*a*) Strab. pag. 316. Ptolem. L. III. c. 13. Plin. Tom. I. pag. 179, 201. Cæs. de Bell. Civ. L. III. pag. 590. Tit. Liv. L. XLIV. c. 30.

(*b*) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 42.

(*c*) Pauf. p. 683.

(*d*) Just. L. XLI. c. 4.

(*e*) Q. Curt. L. IV. c. 9.

(*f*) Virg. Geog. L. II. v. 102.

dire, que le raisin, dont il s'agit, avoit la figure des mammelles d'une vache.

BUMELLE, *Bumellus*, nom d'une rivière. *Voyez* Bumade.

BUNA, *Buna*, Βανὰ, (a) étoit second fils de Jéraméel, premier-né d'Hesron.

BUNÉA, *Bunea*, (b) un des surnoms de Junon. Celui-ci lui fut donné de Bunus, fils de Mercure.

BUNUS, *Bunus*, Βοῦνος, (c) fils de Mercure & d'Alcidamée. Il obtint le gouvernement d'Éphyrée, lorsqu'Æétès, qui étoit Roi de cette contrée, s'embarqua pour Colchos. Après la mort de Bunus, ce gouvernement fut donné à Épopée, fils d'Aloëüs. Bunus avoit fait bâtir un temple, qui fut dédié à Junon, & cette déesse en prit le surnom de Junon Bunéa.

BUPALE, *Bupalus*, Βούπαλος, fameux sculpteur, frere d'Athénis. *Voyez* Athénis.

BUPHAGIUM, *Buphagium*, Βουφάγος, (d) lieu du Péloponnèse, dans l'Arcadie. *Voyez* Buphagus.

BUPHAGUS, *Buphagus*, (e) Βούφαγος, fleuve de Grece dans l'Arcadie. Ce fleuve prenoit sa source à un lieu, nommé Buphagium, quarante stades au-dessus de Mélenée, & tomboit dans l'Alphée. Sa source même étoit ce qui bornoit les Héréens & les Mégalopolitains. On croit que ce fleuve avoit pris son nom du héros Buphagus, fils de Japet & de Thornax.

BUPHAGUS, *Buphagus*, (f) Βουφάγος, Héros, qui étoit fils de Japet & de Thornax. Il donna son nom au fleuve Buphagus. Sa femme se nommoit Promné. On dit que Diane tua ce Héros à coups de fleche sur le mont Pholoé, pour le punir d'avoir voulu attenter à sa pudicité.

BUPHAGUS, *Buphagus*, (g) Βουφάγος, surnom donné à Hercule, à cause de sa gourmandise, qui étoit si grande, que les Argonautes le firent sortir de leur vaisseau, parce qu'il dévoroit toutes leurs provisions. On raconte que ce Héros, ayant un jour enlevé des bœufs à un païsan, nommé Théodomas, en mangea un entier dans un seul repas. Aussi avoit-il trois rangs de dents, au rapport du poëte Ion.

Le mot *Buphagus* est composé de βοῦς, *bos*, bœuf, & φάγω, *comedo*, je mange.

BUPHAGUS, *Buphagus*, (h) Βουφάγος, un des Argonautes, selon quelques Auteurs. Mais, on reproche avec raison à ceux, qui l'ont mis sur leur liste, d'avoir personnifié l'épithete, qu'on donna à Hercule pour les raisons, que nous venons d'exposer dans l'article précédent.

(a) Paral. L. I. c. 2. v. 25.
(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 59.
(c) Pauf. p. 91, 93.
(d) Pauf. p. 497.
(e) Pauf. p. 497, 501.
(f) Pauf. p. 497, 501.
(g) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 384. T. VII. p. 78.
(h) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 384.

BUPHONE, *Buphonus*, (a) Βουφόνις, nom, que l'on donnoit au Prêtre de Jupiter Poliéus à Athènes. Sous le regne d'Érechthée, ce Prêtre, exerçant sont ministère, assomma un bœuf devant l'autel de Jupiter Poliéus. Aussitôt, laissant là sa hache, il s'enfuit & sortit de l'Attique. On fit le procès à la hache, & elle fut absoute.

Pour entendre ce que raconte ici Pausanias, & pour le trouver raisonnable, il faut sçavoir que du tems de Cécrops I, roi d'Athènes, il étoit défendu de sacrifier aux dieux, quoi que ce fût d'animé, bien moins un bœuf, que l'on regardoit alors comme l'animal le plus nécessaire à la culture des terres. Eusébe s'est donc trompé, lorsque, dans sa Chronique, il a dit que Cécrops avoit le premier immolé un bœuf à Jupiter. Meursius a fort bien remarqué que ce qui a donné lieu à la méprise, d'Eusébe, c'est que Βοῦς ne signifie pas seulement un bœuf, mais aussi une espece de gâteau cornu. Hésychius & Julius Pollux y sont formels. L'usage de n'offrir aux dieux que cette espece de galette & des fruits de la terre, dura jusqu'au regne d'Érechthée. Alors, on immola pour la première fois un bœuf à Jupiter Poliéus, ou protecteur de la ville. Le Prêtre, qui assomma la victime, eut luimême horreur de cette action, & s'enfuit.

Buphone est donc composé de Βοῦς, *bos*, bœuf, & φόνος, *cædes*, l'action de tuer, d'immoler, immolation.

BUPHONIES, *Buphonia*, (b) fête d'Athènes, qui prenoit son nom de ce qu'on immoloit un bœuf ou un taureau en l'honneur de Jupiter Poliéus. *Voyez* Buphone.

BUPORTHME, *Buporthmus*, Βούπορθμος, (c) montagne du Péloponnèse, qui donnoit sur la mer. Sur son sommet, on avoit bâti deux temples, l'un à Cérès & à Proserpine, l'autre à Minerve surnommée Promachorme. Vis-à-vis cette montagne étoit l'isle Apéropia & une autre assez voisine nommée Hydréa.

BUPRASIE, *Buprasium*, (d) Βουπράσιον, ville du Péloponnèse dans l'Élide. Ses habitans furent du nombre de ceux, qui partirent pour le siege de Troye; ce qui montre que cette ville étoit fort ancienne. Mais, du tems de Strabon, elle ne subsistoit déjà plus. Ce Géographe ajoûte que ce n'avoit été même qu'un village, dont le lieu avoit conservé le nom sur le chemin d'Élide à Dyme. Cependant, poursuit-il, on peut soupçonner qu'anciennement Buprasie avoit été plus considérable qu'Élide. Pline n'en parle non plus que comme d'un simple lieu, qui n'avoit conservé que son nom.

On prétend qu'une rivière du

(a) Pauf. p. 43, 53.
(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 211, 212.
(c) Pauf. p. 150.
(d) Homer. Iliad. L. II. v. 122. L. XI. v. 755. & seq. Strab. p. 340. & seq. Plin. T. I. 192.

Péloponnèse a porté aussi le nom de Buprasie. C'étoit apparemment une rivière sur les bords de laquelle étoit située la ville de ce nom.

BUPRASIENS, *Buprasienses*, Βουπρασιεῖς, (a) peuples du Péloponnèse, ainsi nommés de la ville de Buprasie. *Voyez* Buprasie.

BURA, *Bura*, Βοῦρα, (b) fille d'Ion & d'Hélice. Elle donna son nom à la ville de Bure.

BURAIQUE, *Buraïcus*, Βουραϊκὸς, nom d'un fleuve du Péloponnèse, dans l'Achaïe. Il en est question à l'article de Bure. *Voyez* Bure.

BURAIQUE, *Buraïcus*, surnom d'Hercule. Ce héros prit le surnom de Buraïque d'une ville d'Achaïe, nommée Bure, & célebre par l'oracle qu'il y avoit. *Voyez* Bure.

BURCHANE, *Burchana*, (c) isle de l'Océan sur les côtes de la Germanie. Du tems de Pline, on comptoit vingt-trois isles dans la mer de Germanie, depuis le Rhin, jusqu'au promontoire Cimbrique. L'isle de Burchane étoit la plus illustre de celles, que Drusus soumit. Les Romains l'appellerent Fabarie. L'épithete de Nobilissime, que lui donne Pline, marque qu'elle étoit beaucoup plus considérable que les autres. On peut juger de son étendue par la résistance qu'elle fit à Drusus, qui fut réduit à employer pour la réduire, toutes les forces que l'empire Romain avoit en ces quartiers-là.

Cependant, aujourd'hui, toutes ces isles sont si peu considérables, qu'il y en a une à peine capable de tenir contre une compagnie de soldats. Il est assez vraisemblable que Burchane ou Byrchanis est présentement l'isle de Borkum entre les embouchures de l'Ems. L'ancien nom & le nouveau peuvent venir de l'Allemand *Bergen*, serrer, conserver les choses qui périssoient dans un naufrage ; à quoi cette isle est très-propre par sa situation. Mais, sans mépriser ces observations, le sçavant Alting trouve plus de solidité à chercher la véritable situation de Burchane dans Ptolémée, qui marque les deux embouchures de l'Ems, écartées l'une de l'autre d'une distance de vingt-quatre mille pas. Il conclut de-là que l'isle étoit le païs enfermé entre ces deux embouchures, & qu'elle comprenoit celle de Juist, de Boëse, de Bande, qui sont présentement détachées l'une de l'autre. Alors, il s'y trouva un terrein, capable de contenir cette multitude de peuple, qui s'y jetta à l'approche de Drusus, & qui l'obligea de se servir contre elle de toutes ses forces.

BURDIGALE, *Burdigala*, Βουρδίγαλα, aujourd'hui Bourdeaux. *Voyez* Bourdeaux.

BURE, *Bura*, Βοῦρα, petite ville du Péloponnèse dans l'Achaïe.

(a) Strab. p. 240.
(b) Pauf. p. 449.

(c) Strab. pag. 291. Plin. Tom. I. p. 221. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 146.

(a) Dexamène, qui faisoit sa résidence à Olénus, commandoit aussi dans Bure, qui, suivant le Scholiaste de Callimaque, le regarde aussi comme son fondateur. Lequel croire, ou de lui, ou de l'Auteur du grand Étymologique, qui fait honneur de cet Ouvrage au centaure Exadius?

Quoi qu'il en soit, la ville de Bure avoit la mer à droite, & étoit bâtie sur la cime d'une montagne. On dit qu'elle prit son nom d'une fille d'Ion & d'Hélice, qui s'appelloit Bura. Un tremblement de terre, qui engloutit la ville d'Hélice, se fit tellement sentir à celle-ci, que toutes les anciennes statues des dieux furent brisées dans les temples, & qu'il n'y eut de citoyens sauvés, que ceux qui étoient, ou à l'armée, ou en voyage; & ce furent eux, qui rebâtirent ensuite la ville. Cérès, Vénus, Bacchus & Lucine, avoient chacun un temple à Bure. Leurs statues étoient de marbre du mont Pentélique & de la façon d'Euclidas Athénien. Celle de Cérès étoit habillée. Isis y avoit aussi un temple. Sur le chemin, qui descendoit à la mer, on voyoit le fleuve Buraïque, & dans une grotte prochaine, on montroit une petite statue d'Hercule, surnommé aussi Buraïque. Là il y avoit un oracle de ce Héros; & la manière, dont se rendoit cet oracle, étoit singulière. Après qu'on avoit fait sa prière dans le temple, on prenoit quatre dez. On les jettoit au hazard. Les faces de ces dez étoient empreintes de figures Hiéroglyfiques. On remarquoit bien les figures amenées; & l'on alloit ensuite en chercher l'interprétation sur un tableau, où elles étoient expliquées. Cette interprétation passoit pour la réponse du dieu. Il faut observer ici que quatre dez à six faces peuvent être combinés en une infinité de façons différentes. On en compte jusqu'à 1296. L'oracle auroit dû avoir autant de réponses; mais, il en avoit bien moins, & il étoit facile que la question de celui qui s'adressoit à l'oracle, fût de celles dont la réponse n'étoit pas dans les dez. Mais, il falloit compter jusqu'à 1296, pour sentir l'impertinence de l'oracle; & le peuple ne sçait pas compter si loin, & quand il le sçauroit, il s'en feroit un scrupule.

Il y en a qui appellent cette ville Pernitza, & dans Orose, on lit Ébora; ce qui est une faute.

BURE, *Bura*, Βοῦρα, (b) ville d'Asie dans la Mésopotamie. Elle étoit située sur le bord du fleuve Pellaconte, au rapport de Pline.

BURGUNDES, *Burgundi*, (c) peuples Germains. Ces peuples, s'étant joints à d'autres Barbares, causerent des ravages con-

(a) Plin. Tom. I. p. 115, 191. Diod. Sicul. pag. 482. Pauf. pag. 449. Ptolem. L. III. c. 16. Strab. pag. 54, 59, 371, 385, 386. Herod. L. I. c. 145. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. pag. 157, 158.

(b) Plin. T. I. p. 331.

(c) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 410, 421.

ſidérables dans les provinces Romaines, ſous l'empire de Gallus. M. Crévier remarque que ces Burgundes ne ſont pas ceux, qui fonderent dans les Gaules le royaume de Bourgogne; mais qu'ils devoient être cependant une branche de la même nation.

BURGUS, *Burgus*, (*a*) nom d'un lieu de la Gaule Celtique. Ce lieu eſt décrit par Sidoine Apollinaire. Le terme de Burg ou Bourg, qui eſt devenu commun depuis que les nations du Nord ſe ſont répandues dans l'empire d'Occident, a pu être employé par les Romains, en le tirant du Grec πύργος; & ſelon Végece, il déſignoit les camps établis pour la déſenſe des frontières. On ne le trouve que dans les Auteurs qui ont écrit depuis Conſtantin. Le Burgus, dont il s'agit, eſt Bourg ſur la Dordogne, près de ſon embouchure dans la Garonne.

BURIENS, *Burii*, Βυροὶ, (*b*) peuples de Germanie. Ptolémée les ſurnomme Lutes. Ils s'étendoient, ſelon ce Géographe, juſqu'à la Viſtule, & étoient voiſins des Sidons. Il y en a qui croyent qu'ils habitoient l'iſle de Bornholm ou Burundholm; ce qui ne convient pas avec la poſition, que Ptolémée leur donne.

Tacite fait mention des Buriens. » Derrière les Marcomans » & les Quades, dit-il, ſont des » peuples moins puiſſans, les » Marſignes, les Gothins, les » Oſes & les Buriens. De ceux-» ci les premiers & les derniers » ſeulement ont le langage & la » chevelure des Sueves. « Les quatre Peuples ici nommés, dont il eſt impoſſible de marquer les limites, & qui peut-être n'en eurent jamais de certaines, étoient vers les ſources de la Morava & de l'Oder, entre l'Oder & la Varta, & vers les ſources de la Viſtule.

Nous obſerverons que l'empereur Commode traita avec les Buriens. Une clauſe remarquable du traité qu'il fit avec ces peuples, c'eſt qu'il exigea qu'ils laiſſaſſent, entr'eux & la Dace, quarante ſtades de païs déſert, ſans habitation & ſans culture.

BURIS, *Buris*, le même que Bulis. *Voyez* Bulis.

BURLESQUE, terme, qui ſe prend quelquefois ſubſtantivement. C'eſt une ſorte de Poëſie triviale & plaiſante, qu'on employe pour jetter du ridicule ſur les choſes & ſur les perſonnes.

La poëſie Burleſque paroît être moderne, auſſi-bien que le nom qu'on a donné à ce genre ſingulier. Le P. Vavaſſeur, dans un traité qu'il a donné ſur cette matière, intitulé, *De Ludicra Dictione*, aſſure que le Burleſque étoit entièrement inconnu aux Anciens. Cependant, quelques Auteurs parlent d'un certain Raintovius, qui, du tems de Ptolémée Lagus, traveſtit en Burleſques quelques tragédies Grecques. Mais, ce fait, s'il eſt conſtant, prouve plutôt

(*a*) Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.
(*b*) Ptolem. L. II. c. 11. Tacit. de Morib. Germ. c. 43. Crév. Hiſt. des Emp. T. IV. p. 478.

l'antiquité

l'antiquité de la farce que celle du Burlesque. D'autres, qui veulent qu'on trouve dans l'Antiquité, des traces de tous les genres, même les moins parfaits, font remonter l'origine du Burlesque jusqu'à Homère, dont la Batrachomyomachie, disent-ils, n'est composée que de lambeaux de l'Iliade & de l'Odyssée, travestis & tournés en ridicule, par l'application qu'on y fait de ce qu'il a dit des combats des Héros, à la guerre des rats & des grenouilles.

On regarde pourtant les Italiens comme les vrais inventeurs du Burlesque. Le premier d'entre eux, qui se signala en ce genre, fut Bernia, imité par Salli Caporali. D'Italie, le Burlesque passa en France, où il devint tellement à la mode, qu'il parut en 1649, un livre sous le titre *De la Passion de Notre Seigneur*, en vers Burlesques. En vain, a-t-on voulu l'introduire en Angleterre. Le flegme de la nation n'a jamais pu goûter cette extravagance, & à peine compte-t-on deux Auteurs qui y ayent réussi.

Boileau, dans son Art poëtique, a frondé le Burlesque, dont il avoit pu voir le regne, qu'il attribue à la nouveauté. » Il semble, dit à cette occasion, un » Auteur moderne, que la pre» mière aurore du bon goût ne » dût luire qu'au travers les nua» ges ténébreux, que le mauvais » goût s'efforçoit de lui opposer. » En effet, rien étoit-il plus con» traire au bon sens & à la natu» re, qu'un style, qui choquoit » directement l'un & l'autre, & » dont les termes bas, les expres» sions triviales, les imaginations » ridicules, formoient les préten» dues graces, sans parler du mé» pris, que ses partisans faisoient » des bienséances? On a peine » à comprendre comment une » Nation, qui les connoît, & » qui les observe si exactement » aujourd'hui, les négligeoit & se » faisoit en quelque sorte honneur » de les violer autrefois. Quoique » l'Académie Françoise eût été » établie par le cardinal de Ri» chelieu, pour ramener & fixer » le bon goût, quelques mem» bres de cette compagnie, tels » que Voiture, Benserade, étoient » encore partisans du Burlesque.

» Il est cependant croyable, » ajoûte-t-il, & il faut le dire » pour l'honneur de notre nation, » que ce genre si justement mé» prisé doit son origine à une er» reur par laquelle ceux, qui ont » donné dans le Burlesque, ont » été entraînés insensiblement & » comme par dégrés, ne distin» guant pas assez le naïf du plat » & du bouffon, comme l'insinue » M. Despréaux. En conséquen» ce, on a d'abord employé le » Burlesque à décrire des aventu» res ordinaires, comme ayant » plus d'aisance & plus de sim» plicité, que le style noble » affecté aux grands sujets. On » l'a donc confondu avec le style » naïf, qui embellit les plus sim» ples bagatelles. La facilité ap» parente de celui-ci a séduit » ceux qui s'y sont attachés les » premiers. Mais, elle a bientôt » dégénéré en négligence. Celle-

dès que le jour fut venu, Burrhus Afranius & Séneque, assistés de quelques-uns des affranchis, se transportent chez Agrippine, pour lui faire part des accusations intentées contre elle, & lui déclarer qu'elle ait à se justifier, ou à s'attendre à la juste peine d'un pareil crime. Burrhus Afranius portoit la parole, & il prit le ton menaçant. Mais, Agrippine s'éleva à proportion de ce qu'on prétendoit l'humilier. Ainsi, bien loin d'insister sur son accusation, on ne songea qu'à appaiser sa colère.

Cette affaire étoit à peine terminée, que Burrhus Afranius & Pallas, esclave d'Antonia, mere de l'empereur Claude, furent accusés de crime d'État. On leur imputoit de s'être concertés pour faire passer l'Empire sur la tête de Cornélius Sylla. Burrhus Afranius, quoiqu'accusé, ne laissa pas de prendre place parmi les Juges, & de donner son avis. Son accusateur fut puni de l'exil.

Cependant, Néron s'étoit déterminé à se défaire de sa mere. Le moyen, qu'on employa, n'ayant pas réussi, l'Empereur, saisi de frayeur, fait appeller Burrhus Afranius & Séneque. Quand il leur eut fait part de ses allarmes, ils demeurerent long-tems interdits, sans ouvrir la bouche; soit qu'il leur parût inutile de détourner ce Prince du parricide, qu'il avoit médité; soit qu'ils crussent qu'après ce qui venoit d'arriver, il ne pouvoit éviter sa perte, qu'en prévenant sa mere. A la fin, Séneque le premier jetta les yeux sur Burrhus Afranius comme pour lui demander s'il étoit d'humeur à la faire tuer par les soldats. Mais, celui-ci lui fit comprendre que les Prétoriens étoient entièrement dévoués à la maison des Césars, & que fideles à la mémoire de Germanicus, ils n'entreprendroient jamais rien contre sa fille; que c'étoit à Anicétus à achever ce qu'il avoit commencé. Et en effet, cet officier ne se fit pas prier pour accepter un emploi si odieux. Quand le parricide fut commis, Néron en sentit toute l'énormité. Burrhus Afranius le voyant troublé par les remords de son crime, fut le premier qui lui apporta quelque consolation, en envoyant vers lui les Centurions & les Tribuns, avec ordre de lui baiser la main par respect, & de le féliciter de ce qu'il avoit évité les embûches, que sa mere dressoit à sa vie.

Quand les remords de Néron furent entièrement appaisés, ce Prince donna l'essor à ses passions. Burrhus Afranius & Séneque, le voyant passionné en même tems pour les chars & pour la musique, crurent devoir lui accorder quelque satisfaction sur l'un des deux chefs, de peur qu'il ne les emportât de force l'un & l'autre. Il fallut pourtant céder enfin à ses desirs, & il parut sur le théatre, touchant les cordes de sa lyre avec art. Burrhus Afranius y assista lui-même, mais avec un air triste, & louant malgré lui de bouche, ce qu'il désapprouvoit dans l'ame. On comptoit alors l'an de Rome 810, & de Jesus-Christ 59.

Trois ans après, Burrhus Afra-

nius mourut ou de maladie ou de poison. Ceux qui croyent sa mort naturelle, disent qu'il fut emporté par une esquinancie, qui lui ôta tout d'un coup la respiration. Mais, ceux qui l'attribuent au poison, & qui sont en plus grand nombre, assurent qu'elle fut l'effet du poison que son médecin, par ordre de Néron, employa comme un lénitif capable d'appaiser l'inflammation de son gosier. Ils ajoûtent que Burrhus Afranius s'apperçut de la perfidie, & que Néron étant venu le visiter, il se détourna pour ne le point voir, & répondit simplement à ce Prince, qui lui demandoit des nouvelles de sa santé, qu'il se portoit à merveilles. Il fut extrêment regretté du peuple Romain, tant à cause de ses vertus, que des vices de ceux qui lui succéderent.

BURRIÉNUS, *Burrienus*, (*a*) préteur dont parle Cicéron dans son oraison pour P. Quintius.

BURRUS, *Burrus*, (*b*) terme qui fut employé pour celui de Pyrrhus, suivant Cicéron. Cependant, les Latins disoient Pyrrhus, parce que ce dernier mot, étant plus doux, flattoit davantage leurs oreilles.

BURSA, *Bursa*. *Voyez* Plancus.

BURSAVOLENSES, *Bursavolenses*, (*c*) peuples d'Espagne. Ils sont appellés Bursaonenses dans Pline, & placés par ce Géographe dans la Tarragonoise.

C'est dans Hirtius Pansa qu'on trouve le nom de Bursavolenses. Certains croyent qu'on pourroit l'entendre des Bursadenses, habitans de Bursade, que Ptolémée met dans la Celtibérie; d'autres, des Ursonenses, qui habitoient Urson, ville dont parle Strabon.

BURSIE, *Bursia*, (*d*) ville d'Asie, située au de-là de l'Euphrate, selon Justin. Cette ville étoit anciennement déserte; mais, elle s'étoit rétablie du tems d'Alexandre le Grand. Ce fut-là que ce Prince se retira, lorsqu'il eut été averti de ne pas entrer dans Babylone.

Comme la ville de Bursie ne se trouve pas dans les anciens Géographes, non plus que dans les anciens Historiens, les Commentateurs de Justin pensent qu'il s'est glissé une erreur au sujet du nom de cette ville, & qu'ils faut lire Burbésie selon les uns, & Borsippe selon d'autres. On dit que les Perses l'appellent Kermes.

BUSE, *Busa*, (*e*) femme d'Apulie, distinguée autant par sa naissance que par ses richesses. Après la bataille de Cannes, ceux d'entre les Romains, qui s'étoient retirés à Canusium, ne trouvant personne, qui leur donnât le couvert; cette femme leur fournit des habits, des vivres & même de l'argent. Le Sénat ne manqua pas, après la guerre, de lui té-

(*a*) Cicer. Orat. pro P. Quint. c. 25.
(*b*) Cicer. de Orator. p. 265.
(*c*) Hirt. Pans. de Bell. Hisp. p. 842, 843. Plin. T. I. p. 142. Ptolem. L. II. c. 6. Strab. p. 141.
(*d*) Just. L. XII. c. 13.
(*e*) Tit. Liv. L. XXII. c. 52. Roll. Hist. Rom. T. III. p. 240.

moigner la reconnoiſſance qu'elle méritoit pour une ſi grande générosité, & de lui accorder des honneurs extraordinaires.

BUSÉLUS, *Buſelus*, Βούσελος, (*a*) fils d'Exéus, fut pere de cinq enfans; ſçavoir, Hagnias, Eubulides, Stratius, Habr[illegible] & Cléocrite. Quand ils furent devenus grands, Busélus leur partagea ſes biens avec beaucoup d'équité. Démosthène, dans ſa harangue contre Macartate, parle beaucoup de cette famille.

BUSES, *Buſæ*, Βουσαὶ, (*b*) peuples de Médie, dont parle Hérodote. Cet Auteur les met au nombre de ceux, que Déjoce avoit rangés ſous ſon obéiſſance.

BUSIRIQUE, *Buſiricus*, Βουσιρικὸς, (*c*) nom d'un fleuve de la baſſe Égypte, qui arroſoit le nome Buſirite. Il en avoit ſans doute pris le nom. Ce n'étoit autre choſe qu'un des bras du Nil.

BUSIRIS, *Buſiris*, Βουσίρις, (*d*) ville d'Égypte, ſituée au milieu de la province du Delta. Il y avoit, dans cette ville, un grand temple conſacré à Iſis, qu'on appelloit, en Grec, Déméter, c'eſt-à-dire, Cérès. Pendant la fête que l'on célébroit en l'honneur de cette Déeſſe, les hommes & les femmes, qui s'y rencontroient en grand nombre, ſe battoient après le ſacrifice. Mais, nous n'en dirons pas la raiſon, parce qu'il n'eſt pas honnête de la dire. Les Buſirites pouſſoient la ſuperſtition juſqu'à s'abſtenir de ſonner de la trompette, parce que le ſon de cet inſtrument reſſembloit, ſelon eux, au cri de l'âne, animal qu'ils avoient en horreur.

On rapporte que la ville de Buſiris avoit été ainſi nommée, parce qu'Oſiris y fut enſeveli dans un bœuf de bois. De-là vient qu'elle étoit auſſi nommée Buſoſiris. D'autres tirent ſon nom d'un de ſes gouverneurs, appellé Buſiris. Elle étoit la capitale d'une des préfectures ou nomes d'Égypte. La barbarie de ſes habitans, qui ignoroient les devoirs de l'hoſpitalité, a donné lieu à la fable de Buſiris, qui fut puni par Hercule. Quelques Auteurs ont cru que cette ville étoit la même que la fameuſe Thébes ou Héliopolis. En ce cas, elle eût été bâtie par un Buſiris. D'autres ne penſent pas ainſi; & ſuivant ces derniers, Buſiris n'eſt plus qu'un village, nommé Abouſir, au-deſſous de Sémenours qui s'eſt formée & accrue des ruines de cette ville; à moins qu'on ne veuille dire que c'eſt la Sébennyte de Ptolémée, comme le croit Lucas, quoique ſa poſition ne s'accorde pas bien avec celle de Ptolémée. Quelques-uns ont cru que c'étoit la Phaturès, dont il eſt parlé dans Jérémie.

BUSIRIS, *Buſiris*, (*e*)

(*a*) Demoſth. in Macart. p. 1030.
(*b*) Herod. L. I. c. 101.
(*c*) Ptolem. L. IV. c. 5.
(*d*) Herod. L. II. c. 59, 61. Strab. p. 802. Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. Tom. I. pag. 254, 259. Jerem. c. 44. v. 1, 15. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 124, 128. T. IX. pag. 24, 25.
(*e*) Plin. Tom. II. p. 738.

Βουσίρις, village de la haute Égypte, situé près des Pyramides, au rapport de Pline.

BUSIRIS, *Busiris*, (*a*) Βουσίρις, fut établi gouverneur de tout le païs maritime, qui étoit vers la Phénicie. Il dut ce gouvernement à Osiris, qui le lui confia, en partant pour ses diverses expéditions. Après sa mort, Busiris fut mis au rang des dieux par les Égyptiens.

BUSIRIS, *Busiris*, Βουσίρις, (*b*) roi d'Égypte. Diodore de Sicile parle de ce Prince immédiatement après les descendans de Ménès, qui, selon cet Auteur, étoient au nombre de cinquante-deux, & avoient régné plus de 1400 ans. Busiris fut la tige de plusieurs autres Rois, qui régnerent successivement. Ce fut le huitiéme Roi de sa race, nommé Busiris, comme lui, qui bâtit la grande ville de Diospolis, que les Grecs ont appellée Thèbes. Son enceinte étoit de cent quarante stades. Son fondateur y éleva des temples superbes, qu'il enrichit encore de magnifiques présens. Il la remplit de maisons de particuliers, qui étoient toutes de quatre à cinq étages. Il la rendit, enfin, la Ville la plus opulente, non seulement de l'Égypte, mais du monde entier.

Il faut pourtant remarquer que Strabon nie positivement, qu'il y ait eu des Rois en Égypte, appellés Busiris. En effet, on n'en trouve point dans les Dynasties des Égyptiens, & Diodore de Sicile avoue lui-même, dans un autre endroit, que Busiris n'est pas le nom d'un Roi, mais le nom du tombeau d'Osiris.

BUSIRIS, *Busiris*, Βουσίρις, (*c*) étoit selon la Fable, fils de Neptune & de Libye. On dit que ce Prince régna aussi en Égypte. Étant devenu amoureux des Hespérides sur leur réputation, & jugeant bien que sur la sienne, il ne réussiroit pas par une recherche régulière, il envoya des Pirates pour les enlever. Ils épierent le moment, où elles se réjouissoient entre elles, dans un jardin, & exécuterent l'ordre de Busiris. Comme ils s'en retournoient tout fiers de leur proie, Hercule, qui revenoit de quelques-unes de ses expéditions, les rencontra sur un rivage, où ils étoient descendus, pour prendre un repas. Il apprit de ces jeunes filles, ce qui s'étoit passé, tua les corsaires, mit les jeunes captives en liberté, & les ramena chez leur pere. Hercule, étant ensuite venu en Égypte, fit mourir le roi Busiris, qui, outre l'injure qu'il avoit faite aux Atlantides, sacrifioit, dit-on, à Jupiter, les étrangers, qui abordoient en ses États.

Cette dernière fiction tire son

(*a*) Diod. Sicul. p. 10. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 289, 357.

(*b*) Diod. Sicul. pag 29, 56. Strab. p. 802. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 66. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. p. 1. *& suiv.*

(*c*) Diod. Sicul. pag. 55, 56, 157, 162, 163. Strab. p. 802. Ovid. Metam. L. IX. c. 6. Virg. Geog. L. III. v. 5. Plut. T. I. p. 5. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 69. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 454. T. VII. pag. 33. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. pag. 30, 31. Tom. IX. p. 23, 24.

origine, ou de l'inhospitalité de ses sujets, ou de la coûtume qu'ils avoient de sacrifier un rousseau, aux manes de leur dieu Osiris, qui avoit été tué par le géant Typhon, auquel on donnoit des cheveux roux. Le sort tomboit rarement sur les Égyptiens, qui avoient presque tous le poil noir. Ainsi, cette cruelle coûtume ne s'entretenoit qu'aux dépens des étrangers.

Suivant M. Rollin, Busiris étoit frere d'Aménophis & fils de Ramessèsmiamun I. roi d'Égypte. Busiris, dans cette supposition, vivoit quinze cens ans avant Jesus-Christ.

BUSIRITE [le Nome], *Nomus Busirites*, νομός Βουσιρίτης. *Voyez* Busiris.

BUSTÉRICHUS, *Busterichus*, (*a*) dieu des Germains, dont l'Idole se voit encore aujourd'hui dans la forteresse des comtes de Schwartzembourg, nommée Sondershusa. Elle étoit autrefois dans la forteresse de Rottembourg, sur une montagne. Elle est d'une espèce de métal, qu'on ne connoît point, & elle tient la main droite sur la tête. La main gauche, qu'elle tenoit autrefois sur sa cuisse, est cassée. Cette figure nue a un genou à terre. Tout ce qu'on en pourroit dire au de-là, ne donneroit aucun éclaircissement au Lecteur. Il y en aura peut-être même, qui douteront que cette figure ait représenté quelque dieu, & que le nom qu'on lui donne, soit ancien.

BUSTES, (*b*) ou images. Chez les Romains, les nobles ou ceux qui avoient acquis le droit de noblesse, pour avoir exercé par soi-même, ou par leurs ancêtres, quelque charge Curule, avoient le droit des images, *jus imaginum*. Ces images étoient les portraits de leurs ancêtres en Bustes de cire, qu'ils conservoient dans leurs maisons, & qu'ils pouvoient faire porter à leur pompe funebre. Pour avoir ce droit, il n'étoit pas nécessaire d'être des plus anciennes Maisons. Il suffisoit que la chaise Curule, c'est-à-dire, quelque charge, qui la donnoit, eût été dans la famille. Le Tribunat, la Questure, & les autres charges inférieures, ne donnoient pas le droit d'images.

Les Bustes, dont il s'agit, étoient enfermés dans des armoires placées dans les vestibules des maisons; & il paroît qu'on n'ouvroit ces armoires que les jours de fêtes. Au bas de ces Bustes, on voyoit écrites les charges & les belles actions de ceux qu'ils représentoient. Ainsi, les images se prenoient souvent pour la noblesse d'une famille.

BUSTUAIRES, *Bustuarii*, nom que l'on donnoit aux Gladiateurs, qui se battoient autrefois chez les Romains auprès du bûcher d'un mort, à la cérémonie de ses obseques.

Ce fut d'abord la coûtume de sacrifier des captifs sur le tombeau

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 410, 411.

(*b*) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 29, 30.

ou près du bûcher des guerriers. On en voit des exemples dans Homère, aux obseques de Patrocle & dans les tragiques Grecs. On croyoit que leur sang appaisoit les dieux infernaux, & les rendoit propices aux manes du mort.

Dans la suite, cette coûtume parut trop barbare, & au lieu de ces victimes, on fit combattre des Gladiateurs, dont on crut que le sang auroit le même effet. Au rapport de Valère Maxime & de Florus, Marcus & Décius, fils de Brutus, furent les premiers, qui honorerent à Rome les funérailles de leur Pere, par ces sortes de spectacles, sous le consulat d'Appius Claudius & de Marcus Fulvius, l'an de Rome, 489. On croit que les Romains prirent cet usage cruel des Étruriens, qui peut-être l'avoient pris eux-mêmes des Grecs.

Suétone, dans la vie de Tibere, dit que cet Empereur fit combattre les Bustuaires en mémoire de son pere & de son ayeul Drusus, en divers tems & en divers lieux, d'abord au marché, *in foro*, puis dans l'amphithéatre. On n'en usoit pas seulement de la sorte aux funérailles des personnes de la premiere qualité; mais, on faisoit la même chose dans celles des particuliers, comme l'assure Tertullien. Il y en avoit même, qui étant au lit de la mort, ordonnoient par leur testament qu'on leur rendît cet honneur. Dans la suite des tems, ces jeux sanglans, qui ne se célébroient qu'auprès des bûchers, passerent de-là au cirque & aux amphithéatres : de sorte que ce qui n'étoit au commencement qu'une cérémonie funebre, devint l'exercice ordinaire des Gladiateurs, pour le divertissement du peuple.

BUTACIDE, *Butacide*, natif de Crotone, ville d'Italie, fut le plus bel homme de son tems. Il étoit aussi fort adroit à toutes sortes d'exercices, & avoit souvent été vainqueur aux jeux Olympiques. S'étant joint à Doriéus, il fut tué en Sicile, dans un combat contre les habitans de la ville d'Égesta. Il fut si fort regretté pour sa beauté, que les ennemis mêmes lui dresserent un monument, & lui offrirent des sacrifices après sa mort.

BUTAS, *Butas*, (*a*) Βούτας, un des affranchis de Caton d'Utique. Il étoit employé le plus ordinairement pour les affaires qui regardoient la République. Il est parlé de cet affranchi sur la fin de l'article de Caton d'Utique. *Voyez* cet article.

BUTAS, *Butas*, (*b*) Βούτας, poëte Grec, qui étoit auteur d'un ouvrage en vers Élégiaques, où il donnoit la raison des cérémonies Romaines. Plutarque le cite, dans la vie de Romulus. C'étoit peut-être un assez mauvais auteur; mais, il ne laisseroit pas d'être fort curieux de sçavoir ce

(*a*) Plut. Tom. I. p. 773.
(*b*) Plut. T. I. p. 31. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 383.

qu'il disoit sur ces cérémonies. Dans Arnobe, on lit Putas, dont plusieurs avoient fait Plutarque.

BUTE, *Butus*, Βοῦτος, (a) ville de la basse Égypte. C'étoit la principale ville du nome Phthénote. Elle n'étoit pas éloignée de la bouche du Nil, appellée Sébennytique, par ceux qui remontoient ce fleuve.

L'on trouvoit dans cette Ville un temple d'Apollon, un autre de Diane & une autre de Latone, où étoit un oracle fameux. Le portique du temple avoit dix toises de hauteur. Il y avoit, dans ce temple, une chapelle faite d'une seule pierre, dont les murailles avoient quarante coudées de long, & autant de haut, & dont la couverture étoit faite aussi d'une seule pierre, qui avoit quatre coudées d'épaisseur à l'endroit des entablemens.

C'étoit dans cette Ville que l'on portoit les éperviers pour les enterrer.

BUTE, *Butus*, Βοῦτος, (b) ville d'Arabie. Auprès de cette ville étoit un lieu, où Hérodote eut la curiosité d'aller, parce qu'il avoit oui dire qu'il y avoit des serpens volans. Quand il y fut arrivé, il y vit des os & des échines de serpens de part & d'autre en de grands & en de petits monceaux; mais, le nombre en étoit si prodigieux, qu'Hérodote avoit de la peine à croire ce qu'il avoit vu lui-même. Le lieu, où il vit tous ces os, étoit un lieu fort étroit entre deux montagnes, qui se terminoient dans une grande plaine contigue à l'Égypte. On dit que ces serpens ailés voloient de l'Arabie en Égypte, sur le commencement du printems, mais que les oiseaux, qu'on appelloit Ibis, allant au-devant d'eux, comme ils vouloient entrer dans cette plaine, les empêchoient de passer, & les tuoient. C'est pourquoi, les Arabes disoient que les Égyptiens avoient en grande vénération ces sortes d'oiseaux. Les Égyptiens eux-mêmes avouoient que c'étoit pour cette raison qu'ils leur portoient tant d'honneur.

BUTE, *Buta*, Βούτα, (c) ville de l'Achaie, dans le Péloponnèse. Diodore de Sicile nous apprend que Démétrius ayant emporté cette ville d'assaut, rendit la liberté à ses habitans. Je soupçonne que cette Bute est la même que Bure. Rien de plus aisé que le changement d'un *r* en *t*, sur tout pour un copiste peu habile.

Une ville d'Asie dans la Gédrosie a porté le nom de Bute, selon Étienne de Byzance.

BUTÈS, *Butes*, Βούτης, (d) fils de Borée & frere de Lycurgue. Ils étoient nés de deux meres différentes. Borée dressa des embûches à Lycurgue, qui étoit son aîné. La chose ayant été découverte, son pere ne lui imposa aucune autre peine que de s'embarquer avec ses complices, & d'aller chercher une autre habitation. Bu-

(a) Ptolem. L. IV. c. 5. Strab. p. 802. Herod. L. II. c. 59, 63, 67, 155, 156. Plin. T. I. pag. 258.

(b) Herod. L. II. c. 75.

(c) Diod. Sicul. p. 786.

(d) Diod. Sicul. p. 224.

tès, rassemblant quelques Thraces, se mit en mer; & ayant été jetté vers les Cyclades, il prit terre dans l'isle de Strongyle, où ses compagnons & lui vécurent du métier de Pirates. Mais, comme ils n'avoient point de femmes, ils en allerent chercher dans les isles du voisinage. Ensuite, la plûpart des Cyclades étant désertes, & les autres peu habitées, ils tenterent de plus longues courses. Repoussés dans l'Eubée, ils aborderent en Thessalie, où ils se trouverent au milieu des nourrices de Bacchus, qui célébroient les Orgies, au pied d'une montagne nommée Drios, située dans l'Achaïe Phtiotide. A leur aspect, les unes s'enfuirent le long de la mer, après y avoir jetté les instrumens sacrés, & les autres se sauverent sur la montagne.

Cependant, une d'elles nommée Coronis, fut saisie & amenée à Butès, qui s'en rendit maître par force. Elle eut recours, pour se venger de l'affront, qu'elle venoit de recevoir, à l'invocation de Bacchus. Ce dieu envoya tout à coup à Butès un transport de phrénésie, qui le fit précipiter dans un puits où il mourut. Malgré un exemple si effrayant, ses compagnons enleverent quelques autres femmes, dont les plus considérables furent Iphimédée, femme d'Aloëus & sa fille Pancratis; & ils retournerent dans Strongyle avec leur proie. Là, ils élurent pour roi, à la place de Butès, Agassaménus, à qui ils firent épouser la belle Pancratis, fille d'Aloëus.

BUTÈS, *Butes*, Βούτης, (a) Athénien, qui se trouve dans tous les Auteurs, qui ont parlé des Argonautes. Pausanias, qui en fait aussi mention dans ses Attiques, dit que les Athéniens l'honoroient comme un héros, & qu'il avoit un autel dans le temple d'Érechthée à côté de ceux de Neptune & de Vulcain. Il ajoûte que ses aventures étoient peintes à fresque sur les murailles de ce temple; mais, cet Auteur, qui ne manque guere l'occasion de nous instruire de ces sortes de sujets, n'est entré ici dans aucun détail. Il ne dit pas même que ce Butès ait été du nombre des Argonautes; mais, nous avons, pour le prouver, le témoignage d'Onomacrite, d'Apollonius, d'Apollodore, d'Hygin & de Valérius Flaccus, qui le nomment tous parmi les compagnons de Jason.

BUTÈS, *Butes*, Βούτης, autre Athénien, qui étoit fils de Pandion. Après la mort de son pere, il fut revêtu du sacerdoce de Minerve.

BUTÈS, *Butes*, (b) étoit un vieillard respectable. Après avoir été écuyer d'Anchise, & le fidele garde de sa porte, il devint gouverneur d'Ascagne. Pendant qu'il exerçoit cet honorable emploi, Apollon ayant pris sa figure, sa voix, son teint, ses cheveux blancs avec ses armes ordinaires,

(a) Pauf. p. 47. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 164, 392. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 90.

(b) Virg. Æneid. L. IX. v. 647. *& seq.*

descendit des cieux, & s'approcha du jeune Prince : » Fils d'Énée, » lui dit-il, c'est assez pour vous » d'avoir vaincu le brave Numanus. Vous devez ce glorieux » coup d'essai à la faveur d'Apollon, qui n'est point jaloux qu'on » égale son adresse. Cependant, » cessez, courageux enfant, de » vous exposer dans les combats. « A ces mots, Apollon se dérobe à sa vue mortelle, & s'évanouit dans les airs.

BUTÈS, *Butes*, (*a*) fameux guerrier, dont la taille énorme surpassoit celle de tous les autres Troyens, à l'exception d'Orsiloque. Il fut tué par la reine Camille, qui le perça entre sa cuirasse & son casque, en rasant son bouclier, & lui enfonça son dard dans la gorge.

BUTÈS, *Butes*, (*b*) autre guerrier Troyen. Celui-ci fut tué par Turnus, qui le terrassa d'un coup de dard.

BUTÈS, *Butes*, Βούτης, (*c*) Lieutenant du roi de Perse. Cet officier s'étant emparé de la ville d'Éïone sur le fleuve Strymon, en fut fait gouverneur. Il témoigna à son maître un attachement & une fidélité, qui ont peu d'exemples. Assiégé par Cimon & par les Athéniens, il pouvoit faire une capitulation honorable, & se retirer en Asie avec tous ses effets & toute sa famille. Il ne crut pas qu'en honneur il le pût faire, & résolut de périr plutôt que de se rendre. Il essuya de rudes attaques, & se défendit toujours avec un courage incroyable. Quand il vit que les vivres lui manquoient absolument, il jetta du haut des murs dans le fleuve Strymon tout l'or & l'argent qui étoient dans la ville. Puis, il fit allumer un bûcher, & ayant égorgé sa femme, ses enfans & tous ceux qui composoient sa maison, il les fit jetter au milieu des flammes, & s'y précipita lui-même. Le Roi ne cessoit d'admirer & de déplorer en même tems une si merveilleuse générosité. Les Payens pouvoient l'appeller ainsi; mais c'est plutôt férocité & barbarie.

Cet officier est appellé Bogès dans Hérodote, Boès dans Pausanias & Borgès dans Polyen.

BUTHROTE, *Buthrotum*, Βουθρωτὸν, (*d*) ville d'Épire au païs des Thesprotes, à l'opposite de l'isle de Corcyre.

Il y en a qui croyent que cette ville prit le nom d'un certain Buthrotus, qui en jetta les premiers fondemens. D'autres ont imaginé qu'Hélénus, fils de Priam, faisant voile du côté du couchant, après la guerre de Troye, s'arrêta en Épire, & que pendant qu'il y offroit un sacrifice, le bœuf s'étant enfui au premier coup, que lui porta celui qui l'immoloit, vint par le Pont au golfe de Buthrote. Quand il fut arrivé sur le conti-

(*a*) Virg. Æneid. L. XI. v. 690. *& seq.*
(*b*) Virg. Æneid. L. XII. v. 362.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 482. Herod. L. VII. c. 107. Pauf. p. 468. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 273, 274.
(*d*) Strab. pag. 324. Ptolem. L. III. c. 14. Plin. Tom. I. pag. 189. Cæs. de Bell. Civil. L. III. p. 594. Pomp. Mel. pag. 121. Virg. Æneid. L. III. v. 291. *& seq.*

nent, ayant encore la blessure à la tête, il tomba mort en ce lieu-là. Hélénus, prenant cela pour un avertissement du destin, donna aussi-tôt le nom de Buthrote à cet endroit.

Pline & Strabon parlent de la ville de Buthrote, & en font une colonie Romaine. Il en est aussi fait mention dans Virgile:

Protinus aerias Phæacum abscondimus arces,
Littoraque Epiri legimus, portuque subimus
Chaonio, & celsam Buthroti ascendimus urbem.

Cette ville devoit être célebre dans l'Antiquité, puisqu'il en est question dans un nombre d'anciens Auteurs. C'est aujourd'hui, à ce qu'on prétend, Butrinto dans la Turquie d'Europe.

BUTHYRÉUS, *Buthyræus*, excellent statuaire & disciple de Myron, qui, entre autres ouvrages de sa façon, représenta fort au naturel un jeune garçon occupé à souffler un feu, qui s'éteignoit.

BUTIN, *Præda.* (*a*) C'est tout ce que l'on prend sur les ennemis pendant la guerre.

I. Voici quelle étoit la manière de partager le Butin, usitée parmi les Romains. On destinoit une partie des troupes au pillage, mais jamais plus de la moitié. Ceux, qui devoient exécuter le pillage, étoient choisis sur tous les corps qui composoient l'armée; & chacun apportoit à sa cohorte ou à sa légion ce qu'il avoit pris. Le Butin étoit vendu à l'encan, & les Tribuns en partageoient le prix en portions égales, qui se donnoient non seulement à ceux qui avoient occupé les postes nécessaires pour assurer le pillage, mais encore à ceux qui avoient gardé les tentes & les bagages, aux malades & aux autres qui avoient été détachés pour quelque fonction que ce fût. Et de peur qu'il ne se commît quelque infidélité dans cette partie de la guerre, on faisoit jurer aux soldats, le premier jour qu'ils s'assembloient avant que d'entrer en campagne, qu'ils ne mettroient rien à part du Butin, & qu'ils apporteroient fidélement tout ce qu'ils auroient pris. Au reste, dit Polybe, les Romains, par cette sage coûtume, se sont précautionnés contre les mauvais effets de la passion de s'enrichir. Car, l'espérance d'avoir part au Butin étant égale pour tous & aussi certaine pour ceux qui restoient aux postes, que pour ceux qui faisoient le pillage, la discipline étoit toujours exactement gardée. Il n'en est pas ainsi chez les peuples, qui ont pour maxime, que ce que chacun a pris dans le pillage des villes lui appartient. Car, alors la partie des troupes, qui est frustrée du Butin, se trouve en même tems destituée du motif le plus puissant sur le soldat pour l'engager à faire son devoir & à

(*a*) Iliad. L. IX. v. 330. *& seq.* Numer. c. 31. v. 27. *& seq.* Reg. L. I. c. 30. v. 24, 25. Roll. Hist. Rom. T. III. pag. 523, 524.

mépriser les périls, qui est la vue & l'attrait du gain. On sçait que David ordonna que celui, qui auroit combattu, & celui qui seroit demeuré au bagage, auroient la même part au Butin, & le partageroient également; & que cette coûtume devint une loi stable dans Israël.

II. Chez les Grecs, les Généraux & les Princes avoient leur part, comme les autres à tout le Butin, quand on le partageoit; mais, le plus beau & le meilleur étoit pour le Roi, qui en faisoit ensuite des présens à ceux qu'il vouloit distinguer. C'est pourquoi, il est dit d'Agamemnon dans l'Iliade d'Homère, que ce grand Roi, après s'être tenu tranquillement dans sa tente, sans avoir vu seulement tirer l'épée, recevoit le Butin, qu'on lui apportoit, en distribuoit une partie aux soldats, retenoit le reste pour lui, & en faisoit, comme il lui plaisoit, des présens aux Généraux & aux Princes.

III. Selon Grégoire de Tours, le Butin se partageoit anciennement au sort entre les François; & le Roi lui-même, n'avoit que le lot qui lui échéoit.

IV. Suivant la loi de Moïse, le Butin pris sur l'ennemi, étoit partagé en deux parts égales, l'une pour les hommes de guerre, qui avoient été au combat, l'autre pour tout le reste du peuple. Ainsi, si l'armée, qui avoit combattu, n'étoit que de vingt mille hommes, & que ceux, qui étoient demeurés dans le camp, fussent au nombre de quarante mille, les premiers, quoiqu'en bien plus petit nombre, avoient cependant pour eux la moitié du Butin. Moïse ajoûte: » De tout le Butin, qui » appartiendra aux hommes de » guerre, qui ont été au combat, » vous séparerez la part, qui doit » être donnée au Seigneur; sçavoir, de cinq cens hommes, ou » ânes, ou animaux de gros ou » de menu bétail, vous en prendrez un. Voilà ce que vous » prendrez de la première moitié » du Butin, laquelle leur appartiendra; & vous le donnerez à » Éléazar, Grand-Prêtre, comme » un don consacré au Seigneur. » De l'autre moitié, qui appartiendra aux enfans d'Israël, de » cinquante hommes ou ânes, ou » autres animaux, quels qu'ils » soient, de gros ou de menu bétail, vous en prendrez un, que » vous donnerez aux Lévites, » qui veillent à la garde du Tabernacle du Seigneur. «

On a vu ci-dessus que la loi concernant le partage du Butin, fut changée du tems de David; en ce que ce Prince voulut que celui qui avoit combattu, & celui qui étoit demeuré au bagage, eussent la même part au Butin, & que cet usage subsista depuis. Mais, les Rabbins prétendent que sous les rois d'Israël, on suivit une autre regle dans la distribution du Butin. L'on donnoit au Roi, 1.° Tout ce qui avoit appartenu au Roi vaincu, sa tente, ses esclaves, ses animaux, ses dépouilles, son trésor. Après cela, on partageoit le reste du Butin en deux parties égales, dont le Roi avoit

la moitié, & les soldats qui avoient combattu, l'autre moitié. Cette dernière partie étoit distribuée également entre les soldats, qui avoient combattu, & ceux qui étoient demeurés pour la garde du camp. Les Rabbins assurent que ces regles subsistoient dès le tems d'Abraham. Il seroit difficile de le prouver. Nous sçavons qu'Abraham offrit au Seigneur la dixme de ce qu'il avoit pris sur les cinq Rois, & qu'il en fit présent à Melchisédech.

On lit dans l'Alcoran, que de tout ce qui est pris sur l'ennemi, des cinq parts, les soldats en auront quatre, & la cinquième appartiendra à Dieu, au prophete Mahomet, à ses parens, aux orphelins, aux pauvres & aux pélerins. Plusieurs interpretes Musulmans pensent que ce n'est que par honneur & par cérémonie, qu'il est parlé de donner à Dieu une partie du Butin. Mais, d'autres soûtiennent au contraire, que la chose est d'obligation, & que cette partie doit être employée aux réparations & à l'ornement du temple de la Mecque & des autres mosquées. Quant à la portion du Prophete & de ses parens, les uns disent qu'elle est devenue caduque par sa mort & par celle de ses proches, & que par conséquent le cinquième du Butin appartient entièrement aux orphelins, aux pauvres & aux pélerins. D'autres assurent que la portion du Prophete doit être employée aux affaires générales des Musulmans, ou donnée au chef de la mosquée du lieu, ou des lieux ou il y a plus de nécessité. Cela est fort peu intéressant; mais, il est visible que ce faux Prophete avoit tiré ceci des loix de Moïse.

BUTONTES, *Butunti*. Martial, dans son épigramme à Rufus, après avoir nommé un certain nombre de choses, qu'il juge nécessaires pour passer agréablement la vie, finit ainsi: » Fournissez-moi tout cela, quand ce » seroit à Butontes, & je ne vous » envierai point les thermes de » Néron: «

Hæc præsta mihi, Rufe, vel Butuntis,

Et thermas tibi habe Neronianas.

Dans une autre épigramme à Lucius, après une suite de noms étrangers, il ajoûte. » Lecteur, » qui avez l'oreille délicate, vous » riez sans doute d'entendre ces » noms rustiques. Riez-en, je le » veux bien. Tout rustiques qu'ils » sont, je les aime pourtant plus » que le séjour du Butontes. «

Hæc tam rustica, delicate Lector,

Rides nomina? Rideas licebit.

Hæc tam rustica malo quàm Buntuntos.

Au lieu de *Butuntis* & de *Buntuntos*, quelques Éditeurs de Martial, entre autres le P. Jouvenci, lisent *Bitonti* & *Bitontum* au singulier. Calderin, qui a fait un commentaire sur Martial, s'est imaginé que c'étoit une ville d'Espagne; en quoi il se trompe. Or-

télius parle d'un livre, où il y avoit *Britannos* dans la seconde citation. Mais, que feroient ici les Bretons? Il s'agit de *Britontum*, *Bituntum*, ou *Butentum*, ou *Butenti*, qu'on croit aujourd'hui être Bitunto en Italie.

Martial en parle avec chagrin comme d'un lieu fort désagréable dans les passages rapportés. Cependant, on sçait que Bitonte est agréablement situé. La source de ce chagrin est apparemment cachée sous quelque aventure, arrivée à Martial, & que nous ignorons.

BUTTURIUS [CAIUS], (a) *Caius Butturius*, Γαΐος Βουττουρίος, fut condamné à la mort, parce qu'un des Tribuns passant par la place, il avoit été le seul, qui eût refusé de se retirer pour le laisser passer.

BUTZEN, *Butzen*, (b) un des premiers dieux des Indiens, & en même tems un des chefs de toutes les autres divinités de cette nation, à laquelle on en donne jusqu'à trente trois millions.

BUXENTE, *Buxentum*, (c) Βούξεντον, ville d'Italie au païs des Lucaniens. Les Grecs la nommoient Pyxe. C'étoit, selon Strabon, une forteresse située sur un fleuve de même nom, & ayant un port, qui portoit aussi ce nom là.

Micythus, qui tenoit le premier rang à Messene, ville de Sicile, y mena une colonie. Mais, presque tous ceux qui la composoient, abandonnerent leur nouveau domicile; ensorte qu'il n'y en eut qu'un petit nombre, qui y restât.

Les Romains y envoyerent aussi des colonies en différens tems. Ce fut, selon Tite-Live, l'an de Rome 555 & 558. La première qu'on y envoya, étoit de trois cens familles; & la seconde, de trois cens hommes seulement.

Buxente prend aujourd'hui le nom de Policastro, dans la principauté citérieure, au royaume de Naples.

BUZ, *Buz*, Βαύζ, (d) fils de Nachor & de Melcha, & frere de Huz, étoit neveu d'Abraham. Éliu, un des amis de Job, étoit de la race de Buz, fils de Nachor. L'Écriture l'appelle Araméen, ou Syrien. *Eliu filius Barachel Buzites, de cognatione Ram. Ram* est mis pour *Aram*, selon D. Calmet. Le prophete Jéremie menace les Buzïtes des effets de la colère de Dieu. Leur demeure étoit dans l'Arabie déserte.

BUZ, *Buz*, Βούζ, pere de Jeddo, étoit de la tribu de Gad.

BUZI, *Buzi*, Βουζεὶ, (e) n'est connu que pour avoir été pere du prophete Ézéchiel.

B Y

BYBLÉSIE, *Byblesia*, (f)

(a) Plut. T. I. p. 836.
(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 240.
(c) Strab. p. 253. Plin. T. I. p. 158. Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. XXXII. c. 29. L. XXXIV. c. 45.
(d) Genes. c. 22. v. 21. Job. c. 32. v. 2. Jerem. c. 25. v. 23.
(e) Ezech. c. 1. v. 3.
(f) Herod. L. I. c. 174.

Βυβλεσίη,

Βυϐλεσίη, nom d'une presqu'isle de la Carie dans l'Asie mineure. Hérodote fait mention de cette presqu'isle; & il nous apprend que c'étoit là que commençoit le territoire, qu'occupoient les Cnidiens.

Vossius fait ici une correction dans le Texte d'Hérodote, & prétend qu'il faut lire Bybassie, au lieu de Byblésie. Ce seroit donc ce canton du nom de Bubasse, dont il est parlé ci-dessus.

BYBLIS, *Byblis*, Βύϐλις, montagne de l'Asie mineure, auprès de la ville de Milet. Il faut se rappeller qu'il y avoit aussi au même endroit, une fontaine que Pausanias appelle Biblis, & non Byblis. *Voyez* Biblis.

BYBLOS, *Byblos*, Βύϐλος, (*a*) ville de Phénicie, située sur une hauteur, à peu de distance de la mer. Strabon dit que ce fut la capitale du royaume de Cinyras. Mais, ce tyran ayant été mis à mort par Pompée, la ville recouvra sa liberté.

Il y avoit, au rapport de Lucien, une rivière près de Byblos, qui portoit le nom d'Adonis. Ce fut là, à ce qu'on dit, qu'on lava la plaie de ce Prince, après qu'il eut été blessé par un sanglier; & comme l'eau en devenoit rouge tous les ans par les sables, que le vent y poussoit du Mont-Liban dans une certaine saison de l'année, ainsi que Lucien l'apprit d'un habitant du païs, on voulut bien croire que c'étoit le sang d'Adonis, qui causoit ce changement; & on prit justement ce tems-là pour célébrer ses fêtes. Toute la ville commençoit d'abord à prendre le deuil, & à donner des marques publiques de douleur & d'affliction. On n'entendoit de tous côtés que pleurs & gémissemens. Les femmes, qui étoient les ministres de ce culte, étoient obligées de se raser la tête & de se battre la poitrine en courant par les rues; & l'impie superstition obligeoit celles, qui refusoient d'assister à cette cérémonie, à se prostituer pendant un jour, pour employer au culte du nouveau dieu, l'argent qu'elles gagnoient à cet infame commerce. Au dernier jour de la fête, le deuil se changeoit en joie; & chacun se réjouissoit, comme si Adonis étoit ressuscité. La première partie de cette solemnité s'appelloit ἀφανισμὸς, pendant laquelle on pleuroit le Prince mort; & la deuxième, εὕρεσις, le retour, où la joie succédoit à la tristesse.

Cette cérémonie étoit continuée pendant huit jours, & elle étoit célébrée en même tems dans la basse Égypte. Lucien remarque, à ce sujet, une chose fort singulière, & dont il a été lui-même le témoin. Les Égyptiens exposoient sur la mer un panier d'osier, qui, étant poussé par un vent favorable, arrivoit de lui-même sur les côtes de Phénicie, où les femmes de Byblos l'attendoient avec impatience & l'emportoient dans la ville. C'étoit alors que l'affliction publique finissoit; & la fête se termi-

(*a*) Strab. p. 755. Isaï. c. 18. v. 2. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 100. *& suiv.*

noit par les transports de joie, qu'on faisoit éclater de tous côtés. Cette circonstance n'a pas été oubliée par les Écrivains sacrés; & c'est, au rapport de Procope de Gaze & de S. Cyrille, le sens qu'il faut donner à ce passage du prophete Isaïe, où il est dit: *Mittens per mare legatos, & in vasis junceis per superficiem aquarum.* L'édition des Septante, dont les Interpretes étoient eux-mêmes à Alexandrie, & qui devoient par conséquent être bien informés de ce fait, ne laisse aucun lieu d'en douter. Ils ajoûtent même, comme le remarque S. Cyrille, qu'il devoit y avoir, dans ce petit vaisseau, des lettres qu'ils appellent ἐπιστολὰς βυβλίνας, par lesquelles les Égyptiens exhortoient les Phéniciens à se réjouir, parce qu'on avoit retrouvé le dieu que l'on pleuroit.

On croit que ceux, qui sont appellés dans l'Écriture, Gibliens, & dont on loue l'adresse à tailler le bois & à construire des vaisseaux, étoient ceux de Byblos, nommée en Hébreu, Gébal.

On voyoit, aux environs de Byblos, une montagne, qui portoit le même nom que cette ville.

BYBLOS, *Byblos*, Βύβλος, (a) ville d'Égypte située dans l'isle de Prosopitis, formée par deux bras du Nil.

BYBLUS, *Byblus*, la même que Byblos. *Voyez* Byblos.

BYBLUS, *Byblus*, Βύβλος, (b) sorte de canne, que les Égyptiens cueilloient dans les marécages. Ces peuples en coupoient la tête, dont ils se servoient pour divers usages; & ils mangeoient ou vendoient le reste, qui étoit de la longueur d'une coudée. Ceux, qui le vouloient manger fort excellent, le faisoient cuire dans un four. *Voyez* Biblus.

BYCELLE, *Bycellus*, (c) Βύκελλος, Athlete de Sicyone. Ce fut le premier Sicyonien, qui remporta le prix du pugilat dans la classe des enfans. On voyoit sa statue à Olympie. C'étoit un ouvrage de Canachus de Sicyone.

BYGOIS, *Bygoïs*, nymphe d'Étrurie, qui avoit écrit des foudres. Les livres Étruriens des Aruspices, les livres fulgureux & leurs rituels parloient de cette nymphe. Servius & Cicéron en font aussi mention.

BYLAZORES, *Bylazora*, (d) ville de Grece dans la Péonie. C'étoit, selon Polybe, la plus grande du païs. Elle étoit située d'une manière très-avantageuse, aux confins de la Macédoine & de la Dardanie. Il en est aussi parlé dans Tite-Live, au sujet des Gaulois, que Persée, dernier roi de Macédoine, avoit fait venir à son secours. Ce Prince les envoya un jour camper auprès de Bylazores.

Ortélius croit que ce pourroit bien être la même ville que Bulagora, dont parle Hippocrate.

BYLLIS, *Byllis*, (e) ville au-

(a) Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 283.
(b) Herod. L. II. c. 92.
(c) Pauf. pag. 367.
(d) Tit. Liv. L. XLIV. c. 26.
(e) Cicer. Philipp. undecim. c. 26.

frement appellée Bullis. *Voyez* Bullis.

BYLLYS [le Territoire de], *Ager Byllynus.* (*a*) On trouve cette expression dans Tite-Live, où il faudroit lire plutôt le territoire de Bullis. Car, c'est du territoire de cette ville qu'on doit l'entendre. *Voyez* Bullis.

BYRCHANIS, *Byrchanis*, Βυρχανὶς. *Voyez* Burchane.

BYRRHIA, *Byrrhia*, (*b*) valet de Carinus, un des personnages de la comédie de Térence, intitulée l'*Andrienne*.

BYRRHIUS, *Byrrhius*, (*c*) fameux voleur, dont il est parlé dans Horace.

BYRSE, *Byrsa*, Βύρσα, (*d*) nom de la citadelle de Carthage. M. l'abbé Pinard, dans une dissertation lue à l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, a recherché quel pouvoit être le fondement d'une ancienne fable, que presque tous les Historiens ont adoptée, & suivant laquelle on prétend que Didon, s'étant réfugiée en Afrique, après la mort de son mari, y acheta, ou obtint des habitans de la contrée, l'espace de terrein, que pourroit entourer le cuir d'un taureau; & qu'ayant ensuite fait couper le cuir en courroies fort déliées, elle en forma l'enceinte de tout l'emplacement de la grande & fameuse citadelle de Carthage, à qui on donna, dit-on, par rapport à ce stratagême, le nom de Byrse, qui, en Grec, signifie du cuir; ce que Virgile exprime ainsi:

Mercatique solum, facti de nomine Byrsam,
Taurino quantùm possent circumdare tergo.

Si ce trait ne se trouvoit que dans un Poëte & dans ses Commentateurs, ce ne seroit sans doute pas assez pour en assurer la vérité. Mais, Tite-Live le rapporte comme Virgile; & on le lit de même dans Appien, dans Justin, dans Hérodien, & dans quantité d'autres Auteurs. Cependant, Polybe, qui étoit beaucoup plus ancien, & peut-être plus exact, Polybe, qui fait une description de Carthage, qui s'étoit trouvé avec Scipion au siege de cette ville fameuse & de sa citadelle, ne dit rien de l'histoire du cuir. Diodore de Sicile, Pomponius Méla, Strabon & Pausanias ont imité sur cela le silence de Polybe, quoiqu'ils aient fort parlé, & de Carthage, & des Carthaginois.

Donat a ouvert un nouveau sentiment sur le nom de Byrse. Selon lui, ce nom fut donné à la citadelle de Carthage, parce que Didon en paya le terrein en monnoie de cuir. Mais, il ne rapporte aucune preuve de son sentiment. Il ne prouve pas même que la monnoie de cuir fût en usage du tems de Didon, & moins encore, que cette Princesse s'en fût chargée, elle qui, dans sa fuite

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVI. c. 7.
(*b*) Terent. T. I. p. 11.
(*c*) Horat. L. I. Satyr. 4. v. 68.
(*d*) Virg. Æneid. L. I. v. 371, 372. Tit. Liv. L. XXXIV. c. 62. Just. L. XVIII. c. 5. Strab. pag. 832. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 150. *& suiv.* T. IV. p. 395, 396.

précipitée, eut assez de peine à embarquer l'or & l'argent, qui avoient excité l'envie de Pygmalion; circonstance qui détruit également l'opinion de ceux ; qui croyent que le terrein de Carthage & de sa citadelle avoit pu être échangé contre une certaine quantité de bœufs amenés de Tyr.

Le sçavant Bochart, accoûtumé à décider, par le secours des langues Orientales, la plûpart des difficultés étymologiques, a trouvé que le nom de Byrse venoit de la langue des Phéniciens, ou des Hébreux leurs voisins, & que les Grecs ont dit Βύρσα, pour *Bosra*, qui, en Hébreu, signifie simplement fortification, d'un verbe qui veut dire *munire*, fortifier. C'est le génie & la douceur naturelle de la langue Grecque, qui, ne souffrant point le ρ précédé du σ, a fait prononcer Βύρσα, au lieu de Βύσρα. Mais, comme Bochart ne s'est pas mis en peine d'établir sa découverte autrement que par des conformités analogiques du même genre, M. Pinard lui a prêté de nouvelles forces par ses réflexions. Il remarque donc premièrement que, ni les Phéniciens, qui ont bâti la citadelle de Carthage, ni les Africains dans le territoire de qui elle a été élevée, n'ont pu lui donner un nom Grec, eux qui n'ont connu les Grecs & leur langue, que plusieurs siecles après la fondation de Carthage; mais qu'il est bien plus naturel que les Grecs, qui sont venus depuis, aient tourné à leur manière, & pour ainsi dire, grécisé un nom Phénicien, qu'ils trouvoient tout établi; & qu'ils n'étoient pas les maîtres de changer.

M. Pinard observe ensuite que, si l'on excepte le Capitole qui fut, dit-on, ainsi, nommé, à cause de la tête d'homme qu'on trouva dans ses fondemens, & qui pourroit bien avoir aussi tiré son nom, comme l'Acropole, de la seule prérogative de l'éminence, on ne trouve guere dans les Auteurs, que des forteresses ayent des noms particuliers. Elles y sont indifféremment appellées fort, château, citadelle, suivant leur étendue & la différence de leur construction. Il ajoûte enfin, que les Hébreux donnoient communément le nom de Bosra à tous les châteaux, & même aux villes fortes. Et pour ne citer, à ce sujet, que l'Écriture Sainte, elle nomme ainsi deux des principales villes de l'Idumée, une dans l'Arabie, d'autres en Judée & dans le païs des Moabites.

La citadelle de Byrse, selon Strabon, étoit située au milieu de la ville, assez élevée & environnée d'habitations. L'on trouvoit sur le sommet un temple d'Esculape, où la femme d'Asdrubal mit le feu après la prise de Carthage, & se brûla elle-même.

On voit maintenant en ce lieu une tour, que les Chrétiens appellent Rocca di Mastinaces; & les Africains, Alménara.

BYSSUS, *Byssus*, Βύσσος, (*a*) sorte de lin, fort célebre pour

(*a*) Paral. L. I. c. 15. v. 27. L. II. c. 2. v. 14. c. 3. v. 14. c. 5. v. 12. Esth. c. 8. v. 15. Ezech. c. 27. v. 16. Luc. c. 16. v. 19. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 220

avoir servi d'habillement aux grands-Prêtres des Hébreux, à ceux des Indiens, à ceux d'Isis, & au mauvais Riche de l'Évangile. Strabon croyoit que le Byssus se tiroit des écorses rousses d'une plante de ce nom; & comme la cherté du Byssus & de la soie, étoit presqu'égale, cela lui a donné occasion de les confondre.

Dans l'Écriture, il faut distinguer trois sortes de choses, que l'on confond ordinairement, & que l'on comprend sous le nom de lin. 1.° L'Hébreu *Bad*, qui signifie du lin. 2.° *Schesch*, qui veut dire du coton. 3.° *Buz*, qui est ce que l'on appelle communément Byssus, & qui n'est autre chose que la soie qui naît à la queue d'un poisson à écailles, nommé Pinna. C'est en faveur de cette espèce de soie, que s'est déclaré Dom Calmet dans son Commentaire sur l'Exode & sur les Paralipomenes. Le poisson Pinna tient à la terre par une sorte de houppe; & c'est cette houppe, qui donne une soie de couleur jaune & dorée. On en faisoit autrefois des manteaux précieux pour les Rois. Procope dit que l'empereur Justinien avoit un manteau de cette sorte de soie, dont il se servoit dans les cérémonies.

Cependant, Dom Calmet, dans son Dictionnaire, avoue qu'il a encore quelque doute sur ce sentiment, parce qu'il ne trouve pas le nom de Buz dans le texte Hébreu de Moïse, quoique les Interpretes Grecs & Latins aient employé celui de Byssus pour signifier le fin lin de certains habits des Prêtres. Il y a donc lieu de croire que Moïse n'en a pas voulu parler. Le nom de Buz ne se trouve dans la Bible, que dans les Paralipomenes, dans Ézéchiel & dans Esther. On y voit David revêtu d'un manteau de Buz, avec tous les Chantres & tous les Lévites. Salomon employe le Buz dans les voiles du temple & du sanctuaire. Les tentes d'Assuérus étoient soûtenues par des cordons de Buz; & Mardochée fut revêtu d'un manteau de pourpre & de Buz, lorsque le roi Assuérus l'eut honoré du premier emploi de son royaume. Enfin, on remarque qu'il y avoit une manufacture de Buz dans la ville de Béersabée en Palestine. Dom Calmet a peine à se persuader que du tems de David & de Salomon, la soie de poisson Pinna eût pu être si commune en ce païs-là. Il falloit pourtant que le Buz fût différent du lin ordinaire, puisqu'au même endroit, où il est dit que David avoit un manteau de Byssus, on lit aussi qu'il portoit un éphod de lin.

Le passage de Saint Luc, où il est dit dans notre édition Latine, conformément au Grec, que le mauvais Riche étoit vêtu de pourpre & de Byssus, n'embarrasse pas moins les Interpretes du nouveau Testament. Il est incontestable que toutes les versions, Espagnoles, Italiennes, Françoises & autres, qui, pour s'accomoder à nos usages modernes, ont traduit, *qui étoit vêtu de pourpre & de soie*, s'éloignent également de l'exactitude & du vrai sens. En effet, le Byssus étoit une toute au-

tre matière que notre soie, comme on peut le prouver évidemment par un grand nombre d'anciens Écrivains. On ne sçauroit approuver davantage la traduction des Jésuites, *qui s'habilloit d'écarlate & de toile fine;* parce que le mot *Byssus* ne signifie point une toile fine, dans le sens que nous attachons au terme de toile.

MM. de Port-Royal ont rendu plus exactement le terme Grec, *qui étoit vêtu de pourpre & de lin;* mais, ils n'en ont pas dit assez. Car, il s'agit ici nécessairement de quelque chose, qui est au-dessus du simple lin. Simon l'a bien prévu. Aussi a-t-il traduit, *qui se vêtoit de pourpre & de fin lin.* Il appuye sa traduction d'une très-bonne note. » Il y avoit, dit-il, une » espèce de fin lin, qui étoit fort » cher, & dont les plus grands » Seigneurs se vêtoient en ce » païs-là & dans l'Égypte. Ce » riche en avoit un habit de cou- » leur de pourpre. « MM. de Beausobre & Lenfant ont traduit de même, *qui alloit vêtu de pourpre & de lin très-fin;* c'est-à-dire, ajoûtent-ils dans leurs Notes, d'une étoffe de lin fin, teinte en pourpre.

Ceci s'accorde parfaitement avec Pline, qui assure que le Byssus étoit une espèce de lin très-fin. Pausanias dit la même chose, & remarque que dans toute la Grece, il ne croissoit de Byssus qu'en Élide. Plusieurs Modernes sont du même avis, & en particulier Bochart, qui observe que le Byssus étoit un lin fort fin, qu'on teignoit souvent en pourpre. On peut aussi consulter le Vocabulaire Grec d'Hésychius.

Ceux, qui soûtiennent que le Byssus n'étoit autre chose qu'une toile de coton fort fine, connue seulement aux Indes, & par conséquent très-chere dans les autres païs, s'autorisent du récit de Philostrate, qui raconte qu'Apollonius de Tyanes, étant aux Indes, remarqua que tout le Byssus, dont on se servoit en Égypte, venoit uniquement des Indes. Mais, l'autorité de Philostrate ne sçauroit détruire des témoignages formels, qui prouvent qu'il y avoit d'autres Byssus, que celui des Indes. Enfin, Philon assure que le Byssus est de tous les lins, le plus beau, le plus blanc &. le plus fort; qu'il n'est point tiré d'une chose mortelle, mais de la terre; & qu'il devient toujours plus blanc & plus brillant, lorsqu'on le lave comme il faut.

S'il est permis de dire notre sentiment après tant d'habiles Critiques, qui ont tâché d'éclaircir ce que l'on doit entendre par le Byssus des Anciens, nous croyons pouvoir conjecturer avec vraisemblance, que ce mot est générique, & signifie dans leurs écrits, une matière rare, tirée du regne végétal & même minéral, en divers lieux & en divers païs; de laquelle matière ils faisoient diverses étoffes, riches & précieuses. Il y avoit le Byssus d'Égypte, celui des Indes, celui de Grece, comme nous avons de la porcelaine de divers païs. Il n'y a pas lieu de douter non plus que sous le

nom de Byssus, les Anciens n'ayent confondu les cotons, les ouates, en un mot tout ce qui se filoit, & qui étoit d'un plus grand prix que la laine.

Mais, s'il est certain qu'il y avoit chez les Anciens du Byssus tiré du regne végétal, il y a tout lieu de penser qu'ils en tiroient aussi du poisson dont nous avons déjà parlé, sçavoir, du Pinna. Et même Aristote l'assure positivement; car, il nomme Byssus la soie de cette coquille.

BYSTUS, *Bystus*, pere d'Hippodamie.

BYZANCE, *Byzantium*, (*a*) Βυζάντιον, ville de Thrace, située sur le détroit, qui joignoit la Propontide au Pont-Euxin. Ce détroit est fort connu sous le nom de Bosphore de Thrace.

I. Si l'on en croit quelques Auteurs fabuleux, les fondemens de cette Ville furent jettés par Byzas, arrière-petit-fils d'Inachus, roi d'Argos. Sa mere Cérœssa l'eut, disent ces Auteurs, de Neptune. Elle étoit fille d'Io, qui l'avoit eue de Jupiter. Neptune, avec Apollon, aida Byzas à bâtir les murailles de la nouvelle Ville. Il est surprenant que des Écrivains Chrétiens aient pu débiter de pareilles rêveries. Il y en a d'autres, comme l'Auteur de la Chronique, qui supposant le lieu déjà habité, disent que Barbyse, qui en étoit Seigneur, eut une fille nommée Phidalie, qui l'agrandit considérablement, & que Byzas, roi de Thrace, épousa ensuite. Mais, Denys de Byzance ne fait pas l'honneur à cette femme de la croire mariée, & il aime mieux dire qu'elle ne fut que la maîtresse de Byzas; ce qui lui attira, dit-il, l'indignation de son pere, qui l'effraya tellement, qu'elle alla se précipiter dans la mer, à l'endroit qu'on appella depuis le golfe de Phidalie. Cela ne s'accorde pas, sans doute, avec ce qu'on lit dans Étienne de Byzance & dans Hésychius de Milet, que le golfe fut nommé de Phidalie, parce qu'en l'absence du roi Byzas, cette femme sçut conserver la Ville, malgrè la révolte de Strébus, son beau-frere, qu'elle mit en fuite, & qu'elle poursuivit jusqu'à ce golfe; d'où vient qu'on appella un port, qui étoit tout proche, le port des femmes.

Quelques Anciens ajoûtent que Byzas fut en son tems le plus juste de tous les hommes, & qu'il fut maître de toute la Thrace maritime, jusqu'au mont Hémus. Mais, il y en a d'autres qui pensent bien au-

(*a*) Strab. pag. 55, 63, 70, 71, 114, 115, 319. *& seq.* Pauf. pag. 194, 275, 372. Pomp. Mel. pag. 102. Ptolem. L. III. c. 11. Plin. Tom. I. pag. 206. Just. L. IX. c. 1, 2. Corn. Nep. in Pauf. c. 2. in Alcibiad. c. 5. in Timoth. c. 1. Diod. Sicul. pag. 175, 328, 366, 367. *& seq.* Vell. Paterc. L. II. c. 15. Tit. Liv. L. XXXII. c. 33. L. XXXVIII. c. 16. Tacit. Annal. L. II. c. 54. L. XII. c. 62, 63. Hist. L. II. c. 83. L. III. c. 47. Plut. Tom. I. pag. 208, 209, 482. *& seq.* Herod. L. V. c. 26, 163. Thucyd. pag. 63. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 246, 500. Tom. III. pag. 507. Tom. IV. p. 352. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 239. Tom. V. pag. 61. *& suiv.* Tom. VI. pag. 300. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 223. Tom. V. pag. 206. Tom. IX. pag. 150.

trement; & si on s'en rapporte à eux, Byzas ne fut que le chef d'une colonie d'Argiens; ce qui peut paroître assez vraisemblable, quoique ces Écrivains ne s'accordent pas tout à fait entre eux, & qu'ils rapportent différens oracles, rendus à ces aventuriers. Celui, qui est le plus célebre, & qui pourroit bien être le vrai, est aussi le plus court: *Cherchez le lieu opposé aux terres des Aveugles.* En effet, dix-sept ans auparavant, comme l'assure Hérodote, une troupe de Mégaréens étoit venue chercher un établissement dans ces quartiers-là, & l'avoit fait à Chalcédoine, lieu bien moins avantageux, que celui que les Argiens, conduits par Byzas, occuperent. C'est pour cela que l'oracle traitoit les habitans de Chalcédoine d'Aveugles.

Il y a un assez bon nombre d'Écrivains, qui veulent que ce soient les Mégaréens, qui ayent fondé Byzance, de même que Chalcédoine & Sélymbrie; & si le témoignage de Constantin Porphyrogénete est de quelque poids, il y avoit des Béotiens avec eux. Mais, c'est peut-être parce que Dinias, prince de Chalcédoine, s'empara de cette Ville encore foible, & y établit une partie de ses citoyens.

Comme tout cela est fort incertain, nous nous contenterons d'observer que Byzance paroît avoir été fondée, comme le dit Eusebe dans sa Chronique, la troisième année de la 30.e Olympiade, qui est la 658.e, avant J. C. On fait mention de Byzance dès le regne de Darius, fils d'Hystaspe; mais comme d'une Ville peu considérable, qui fut d'abord sous la domination de ce Prince, & ensuite sous celle des Ioniens. Xerxès I., qui en fut le maître ensuite, ne la garda pas long-tems; car, Pausanias, roi de Lacédémone, l'ayant prise, y établit une bonne colonie. Sept ans après, les Athéniens s'en emparerent; mais, on les en chassa ensuite, & les Lacédémoniens y étant rentrés, y établirent des magistrats, qu'ils nommerent Harmostes.

II. Vers l'an 416, avant l'Ére Chrétienne, les habitans de Byzance & ceux de Chalcédoine, ayant pris des Thraces avec eux, se jetterent en grand nombre dans la Bithynie, où ils ravagerent tout le païs, & ayant forcé plusieurs petites villes, ils y exercerent de très-grandes cruautés; car, après avoir mis dans les fers une multitude prodigieuse d'hommes, de femmes & d'enfans, ils les égorgerent tous. Sept ans après, Théramène, ayant fait un traité avec les habitans de Chalcédoine, par lequel ce peuple se soumit à fournir aux Athéniens la même contribution qu'il avoit déjà fournie auparavant, passa de-là à Byzance, en forma le siege, & fit toutes les dispositions nécessaires pour prendre incessamment cette Ville.

En même-tems, Alcibiade étant venu joindre Théramène, on se prépara très-sérieusement à pousser le siege. On avoit affaire, dit Diodore de Sicile, à une Ville forte & pleine d'hommes ré-

ſolus & capables de ſe défendre. Car, ſans parler des Byzantins eux-mêmes, qui formoient un aſſez grand peuple, le pacificateur Lacédémonien, Cléarque, avoit avec lui un grand nombre de ſoldats du Péloponnèſe, ou enrôlés ailleurs. Auſſi, toutes les attaques des aſſiégeans demeuroient-elles inutiles, & ne faiſoient aucune brêche aſſez conſidérable pour avancer le ſiege. Mais, le Commandant s'étant aviſé de ſortir hors des murs, pour aller demander un ſecours d'argent à Pharnabaſe; quelques Byſantins, qui haïſſoient ſon gouvernement, qui, en effet, étoit fort dur, prirent le tems de ſon abſence, pour offrir leur Ville à Alcibiade. Sur la convention, qui fut faite entre eux, les Athéniens firent ſemblant de lever le ſiege, & mettant leurs vaiſſeaux à la voile, dès le ſoir même, ils firent juger qu'ils emmenoient leurs troupes en Ionie. Mais, ils les avoient ſeulement fait écarter des murailles. Ainſi, dès que la nuit fut clauſe, ils les ramenerent d'où ils venoient, & les placerent fort près des portes. D'un autre côté, Alcibiade avoit envoyé quelques-uns de ſes vaiſſeaux, avec ordre d'attaquer ceux qui ſe trouvoient dans le port de Byzance, & même d'exécuter cette commiſſion avec un grand bruit, pour faire croire aux aſſiégés, que toute l'armée étoit de ce côté-là; pendant que l'infanterie, qui étoit demeurée aux portes de la Ville, feroit attentive au ſignal, qu'on devoit donner. Les vaiſſeaux remplirent leurs fonctions à merveille, en heurtant de leur proue ceux des Byzantins, ou en les accrochant avec des mains de fer, le tout accompagné de cris effroyables; de ſorte que les ſoldats du Péloponnèſe, & les citoyens qui n'étoient pas de la conjuration, ne manquerent pas de courir en foule au ſecours du port. Auſſi-tôt, les conjurés firent paroître le ſignal ſur la muraille, & tendirent des échelles aux ſoldats d'Alcibiade, qui ſe trouverent arrivés par ce moyen ſur les remparts, ſans avoir couru même aucun danger de la part de la garniſon, qui combattoit ailleurs.

Dès que les Péloponnéſiens eurent appris cette nouvelle, ils ſe partagerent en deux bandes, dont l'une demeura ſur le port, & l'autre accourut vers les murailles déjà emportées. Or, quoique les Athéniens fuſſent en quelque manière actuellement maîtres de la Ville, les ſoldats de la garniſon ne ſe découragerent pas encore, & les combattirent long-tems, étant ſoûtenus du plus grand nombre des Byzantins. En un mot, les aſſiégeans ne feroient point venus à bout de leur entrepriſe, malgrè l'avantage qu'ils ſembloient avoir acquis, ſi Alcibiade ſe prêtant aux circonſtances préſentes, n'avoit fait publier à haute voix, qu'on ne feroit aucun tort aux citoyens. Cette publication fit que ceux, qui entendoient le mieux les intérêts de leur Ville, tournerent tout d'un coup leurs armes contre les Lacédémoniens. Le plus grand nombre de ces derniers pé-

rit dans cette conjoncture, malgré la résistance la plus courageuse, & les cinq cens au plus, qui échapperent à cette résolution subite des esprits, se réfugierent aux pieds des autels. Les Athéniens rendirent aussi-tôt la Ville aux Byzantins, en les mettant au nombre de leurs alliés. Et à l'égard des supplians, ils les dépouillerent de leurs armes; & faisant transporter leurs personnes à Athènes, ils laisserent la République maîtresse absolue du traitement qu'on voudroit leur faire.

III. C'est ainsi que les guerres des Lacédémoniens & des Athéniens, deux peuples toujours jaloux de la gloire l'un de l'autre, contribuerent beaucoup à assurer la liberté des Byzantins. Ils se donnerent des loix à eux-mêmes, créerent des magistrats, qu'ils nommerent Hiéromnémones, & se trouverent bientôt en état de faire tête aux Macédoniens. La plus célebre guerre, qu'ils soûtinrent alors, fut celle contre Philippe, fils d'Amyntas, roi de Macédoine. Ce Prince faisoit le siege de Périnthe, qui étoit dans le voisinage de Byzance; & comme les Byzantins fournissoient aux habitans toutes sortes de secours, Philippe partagea son armée, & en laissant une moitié devant Périnthe, sous les plus habiles de ses Lieutenans, il conduisit l'autre à Byzance, dont il forma tout d'un coup le siege, qu'il poussoit avec autant d'ardeur que le premier. Les Byzantins, qui s'étoient dégarnis, en faveur de leurs voisins, de toutes les munitions nécessaires dans une place assiégée, tomberent dans une grande inquiétude. Cependant, Philippe, poussant toujours le siege de Byzance, fit juger aux Athéniens, qu'il rompoit la paix, qu'ils avoient conclue avec lui. Ainsi, ils envoyerent incessamment une flotte considérable au secours de cette Ville. Les Insulaires de Chio, de Cos & de Rhodes, aussi-bien que quelques autres colonies Grecques, prirent aussi le parti de ces nouveaux assiégés. Philippe, étonné d'un concours si général, leva le siege, & fit la paix avec les Athéniens, & avec tous ceux, que la même cause avoit réunis.

Dans la suite, la fortune de Philippe & celle d'Alexandre son fils, ayant changé toute la face de la Grece, Byzance se remit en liberté, sous leurs successeurs, & elle sçut la conserver, malgré les attaques des Gaulois & des Rois de Syrie. Enfin, tout se soumettant aux Romains, Byzance se soumit aussi, mais volontairement & d'une maniere trés-avantageuse, puisqu'en se donnant des maîtres engagés à sa conservation, elle retint le droit de se gouverner par ses propres loix, & qu'elle devint l'entrepôt d'un commerce plus florissant. Les Auteurs remarquent qu'elle devint alors une des villes des plus considérables de l'Empire, par ses richesses, & par le grand nombre de ses habitans, & qu'elle jouit du droit de Métropole sur quelques autres villes. Mais, elle perdit une partie de ces avantages, sur la fin du second siecle de

l'Ère Chrétienne ; car, Pescennius Niger, qui avoit été déclaré Empereur par l'armée de Syrie, ayant mis une forte garnison dans Byzance, & les habitans s'étant joints à la garnison, les Généraux de Septime Sévère y mirent le siege, qui dura trois ans.

IV. L'exemple des rigueurs exercées par Sévère, sur les villes, qui avoient provoqué sa haine, ne put vaincre l'opiniâtreté des Byzantins, même depuis que la mort de Pescennius Niger dut leur avoir ôté toute espérance. Cet acharnement avoit sans doute un motif. Mais, les Historiens nous l'ont laissé ignorer. Probablement, le siege ne fut pas poussé bien vivement, tant que dura la guerre, & que les armées de part & d'autre tinrent la campagne. Mais, lorsque Pescennius Niger, vaincu & tué, eut délivré Sévère de toute inquiétude, le soin de réduire Byzance devint l'unique, ou du moins la plus importante affaire du Vainqueur ; & il y employa toutes les forces navales de l'Empire. Il paroît que la Ville fut simplement bloquée par terre.

Les murs, du côté de la mer, n'étoient pas fort exaucés. La mer elle-même & ses rochers opposoient une barrière suffisante. Du côté des terres, on avoit pris soin de fortifier la Ville de bonnes murailles hautes & épaisses, construites de grosses pierres de taille, unies ensemble par des liens de fer, & tout le circuit en étoit flanqué de tours, que l'on avoit tellement disposées les unes à l'égard des autres, qu'elles se servissent mutuellement de défense.

Avant ou pendant le siege, les Byzantins s'étoient munis de machines puissantes, & à différentes portées. Quelques unes lançoient, à une petite distance, de gros quartiers de pierres & de poutres. Si l'assaillant étoit plus éloigné, d'autres machines jettoient des traits de toute espèce, & des pierres d'une moindre pesanteur. Des mains de fer, attachées à des chaînes, plongeoient au pied du mur, & enlevoient ce qu'elles avoient accroché. La plûpart de ces machines étoient l'ouvrage de Priscus, Bithynien de naissance & fameux ingénieur.

L'entrée du port de Byzance étoit fermée par une chaîne, & les jettées, qui l'embrassoient, & qui avançoient dans la mer en saillie, étoient garnies de tours, pour en défendre les approches. Ce port contenoit cinq cens petits bâtimens, la plûpart armés d'éperons, & quelques-uns avoient double gouvernail, l'un à la pouppe, l'autre à la proue, & double équipage ; ensorte qu'au premier signal, & sans revirer de bord, ils pouvoient avancer sur l'ennemi, ou reculer, selon que le demandoit la circonstance.

Pendant un siege de trois ans, il y eut, sans doute, bien des assauts, bien des sorties, bien des événemens de différentes espèces. Mais, Dion, ou son Abréviateur, n'est entré dans aucun détail, & n'a recueilli que les faits, qui lui ont paru avoir quelque chose de

ſingulier, & pouvoir intéreſſer par une ſorte de merveilleux. Dans le récit qu'il nous donne, il n'eſt queſtion d'aucune action ſur terre. Nous y voyons ſeulement, que la Ville étoit exactement enfermée par les aſſiégeans, & privée de toute communication avec les dehors. Sur mer, Dion nous rend compte d'une adreſſe, employée avec ſuccès par les Byzantins, pour enlever les vaiſſeaux ennemis juſque dans leur rade. Ils envoyoient des plongeurs, qui, ſous les eaux, alloient couper le cable de l'ancre, & qui enfonçoient dans le corps du vaiſſeau un clou attaché à une corde, dont l'autre bout étoit dans un vaiſſeau Byzantin. Le mouvement de celui-ci faiſoit démarer l'autre, qui obéiſſoit, & ſembloit marcher ſeul, ſans le ſecours, ni des rames ni des vents.

La réſiſtance des aſſiégés fut portée juſqu'à la plus extrême opiniâtreté. Comme ils perdoient grand nombre de leurs barques, pour en conſtruire de nouvelles, ils prenoient les bois des maiſons démolies à ce deſſein, & les femmes donnoient leurs cheveux, pour être employés à faire des cordages. Les proviſions de traits & de pierres à lancer, furent épuiſées par la longueur du ſiege. Les Byzantins y ſuppléerent par les pierres de leurs théatres, qu'ils détruiſirent. Les ſtatues même de bronze, qui ſervoient d'ornement à leur Ville, ne furent pas épargnées. Ils les mettoient dans leurs machines, & les jettoient ſur les ennemis. Il ne falloit pas moins qu'un mal au-deſſus de toutes les reſſources humaines, pour triompher de leur obſtination. La famine les tourmentoit, & quoique la place eût été de tems en tems ravitaillée par l'heureuſe témérité de quelques marchands, qui, amorcés par l'appât du gain, chargeoient des bâtimens de toutes ſortes de proviſions, & enſuite ſe livrant au courant, ſe faiſoient prendre exprès par les Byzantins. Enfin, la diſette devint ſi horrible, que les malheureux habitans étoient réduits à tremper des cuirs, pour tâcher d'en tirer quelque ſuc, & ſe porterent même juſqu'à cet excès de fureur, que de ſe manger les uns les autres.

Dans une ſi affreuſe extrêmité, les aſſiégés firent encore une derniére tentative. Ce qui reſtoit parmi eux, d'hommes forts & vigoureux, ayant obſervé un tems d'orage, s'embarquerent; & réſolus de périr, ou de rapporter des vivres à leurs concitoyens, ils s'expoſerent à la merci des vents & des vagues irritées. Ils firent heureuſement le trajet, & étant tombés ſur des terres, où on ne les attendoient point, ils pillerent & enleverent tout ce qui tomba ſous leurs mains, & en remplirent leurs bâtimens ſans ménagement & ſans meſure. Le retour ne fut pas également avantageux. Ils profiterent du gros tems, qui continuoit ou avoit recommencé, pour ſe mettre en mer. Les aſſiégeans, voyant arriver ces bâtimens prodigieuſement chargés, & qui voguoient avec peine, preſ-

que à fleur d'eau, conçurent qu'ils en auroient bon marché. Il ne fut pas besoin de combat. Quelques vaisseaux de la flotte Romaine, s'étant détachés, vinrent fondre sur les barques Byzantines, qu'ils renverserent à coups de perche, ou entrouvrirent en les frappant de leurs éperons. Souvent, en les heurtant seulement, ils les coulerent à fond. Le convoi ne fit aucune résistance. Chacun cherchoit à fuir. Mais, les vents & les ennemis réunis, firent tout périr, sans qu'il se sauvât une seule barque. Ce fut un douloureux spectacle pour les Byzantins, qui, de leurs murs, voyoient ruiner leur unique espérance. Le lendemain, la mer s'étant calmée, ils reconnurent encore mieux la grandeur du désastre, appercevant toute la surface des eaux couverte de corps morts, que le flot amenoit dans leur port, & jettoit sur leur rivage. Désespérés, succombant à leur disgrace, ils prirent enfin le parti d'ouvrir leurs portes à l'ennemi, & se rendirent à discrétion. Les vainqueurs userent de leur droit sans pitié. Ils massacrerent tous les gens de guerre, tous les Magistrats & Commandans; & sur le sort de la Ville même, ils demanderent les ordres de l'Empereur, qui étoit alors en Mésopotamie.

Septime Sévère reçut la nouvelle de la réduction de Byzance, avec des transports de joie. Il assembla sur le champ ses soldats, & leur dit : *Nous avons enfin pris Byzance*. Mais, la satisfaction infinie que lui causa ce grand succès, ne le rendit pas plus susceptible d'impression de clémence. Il n'y eut point de rigueur, qu'il n'exerçât sur cette Ville infortunée. Il confisqua les biens de ses habitans. Il la priva des droits de ville libre, & même de ville; & la réduisant à la condition de tributaire & au titre de simple bourgade, il la soumit, elle & son territoire, à la jurisdiction des Périnthiens, qui abuserent de leur pouvoir avec insolence. Ce n'est pas tout encore. Il la démantela, & en ruina entièrement les fortifications; en quoi, selon le jugement de Dion, il porta un grand préjudice à l'Empire, qu'il priva d'un de ses plus puissans boulevards, qui tenoit en respect toute la Thrace, & qui dominoit sur l'Asie & le Pont-Euxin. Je l'ai vue, ajoûte cet Historien, dans un état de ruine & de délabrement, qui porteroit à croire, que ce ne sont pas des Romains, mais des Barbares qui en ont fait la conquête.

Sévère se laissa néanmoins, quelque tems après, adoucir à l'égard des Byzantins, par les prieres de Caracalla son fils, encore enfant. Il modéra donc en quelque chose les peines, qu'il avoit d'abord prononcées contre cette Ville. Mais, il ne rétablit point Byzance dans ses anciens droits. Au contraire, il confirma l'arrangement par lequel il l'avoit soumise aux Périnthiens. En effet, nous voyons par l'Histoire Ecclésiastique, que dans les siecles suivans, l'Évêque de Byzance reconnoissoit celui de Périnthe ou